Je tiens cet ouvrage de ma sœur Caroline Masson, Lauréate (Prix d'Honneur en 1873) au concours général de la Seine.

J'en fais hommage à ma jeune et très sympathique petite amie Yvonne Lesage et la prie d'accepter ce très humble, mais sincère souvenir de son vieil ami

L. Masson

11 Septembre 1845

30 Novembre 1936.

1109
.L58
1873
v.1
SMRS

LA

LITTÉRATURE

FRANÇAISE

PARIS. — IMPRIMÉ CHEZ JULES BONAVENTURE

QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 55

LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

Depuis la formation de la Langue

JUSQU'A NOS JOURS

LECTURES CHOISIES

PAR

Le Lieutenant-Colonel STAAFF

OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR ET DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE EN FRANCE

OUVRAGE
DESIGNÉ COMME PRIX AUX CONCOURS GÉNÉRAUX DE 1868-1870
HONORÉ DES SOUSCRIPTIONS DE PLUSIEURS MINISTÈRES, ETC., ETC.

QUATRIÈME ÉDITION

TOME I

Depuis la formation de la Langue jusqu'à la Révolution

(842-1790)

PARIS

DIDIER ET Cie
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
35, QUAI DES AUGUSTINS, 35

CH. DELAGRAVE ET Cie
LIBRAIRIE CLASSIQUE ET D'ÉDUCATION
58, RUE DES ÉCOLES, 58

1873

Droits de propriété et de traduction réservés.

La littérature, qui est l'expression fidèle de la société, doit former un ensemble qu'il faut parcourir dans son entier pour saisir le caractère particulier des diverses époques d'une langue, et se faire une juste idée de l'esprit, de la mission et de l'influence des écrivains de chaque siècle.

HERRIG ET BURGUY
(Préface de *la France littéraire*.)

PRÉFACE [1]

L'ouvrage dont nous donnons ici la première partie est surtout destiné à servir de livre de lecture pour l'enseignement de la langue française. Toutefois, nous nous sommes proposé un second but. Par la disposition de l'ouvrage et le choix des morceaux dont il se compose, nous avons cherché à éveiller dans la jeunesse le goût d'une littérature qui, à mesure qu'on se la rend plus familière, ne manque pas d'exercer une grande influence sur le développement de l'intelligence.

En vue de ce résultat, nous nous sommes efforcé, tout en tenant compte de l'importance relative des écrivains, de donner une idée aussi claire et aussi complète qu'il était possible du caractère de chacun d'eux, et de présenter par la réunion chronologique d'un nombre d'auteurs aussi grand que l'espace nous l'a permis, un tableau où l'on embrasse non-seulement la littérature française dans son ensemble, mais où l'on suive encore chaque phase de son développement.

D'abord, la variété des matières, conséquence naturelle de

[1] Extraits traduits de la Préface suédoise de la 1re édition parue à Stockholm, en 1859.

cet arrangement, rendra la lecture de notre cours plus facile et plus attrayante, pour la jeunesse, que la méthode suivie dans plusieurs ouvrages français du même genre et qui consiste à placer la philosophie dans un chapitre, l'histoire dans un autre, la morale dans un troisième, etc. Ensuite, il nous semble que cette manière de grouper sous le nom de chaque auteur tous les fragments qu'on donne de son œuvre et qui en résument les traits principaux, excitera un intérêt plus vif que la disposition adoptée dans les Chrestomathies où l'on trouve juxtaposés, à l'instar d'une mosaïque, des morceaux qui n'ont aucun rapport entre eux.

Au reste, nous n'ignorons pas que dans ces derniers temps l'utilité de la méthode des extraits a été contestée par un grand nombre de personnes, qui préfèrent employer pour l'enseignement scolaire des ouvrages de longue haleine. Sans prétendre nier les avantages d'une méthode que nous n'avons pas mise à l'épreuve, nous croyons qu'elle a l'inconvénient de ne pas offrir à l'esprit assez de variété et que, pour la connaissance des mots et de la grammaire, elle laisse beaucoup à désirer, tandis que celle que nous employons admet plus de soin et d'abondance dans les choix. Il est certain que les fragments doivent être pris de façon à présenter chacun un sens complet et entier, et en même temps, comme nous l'avons dit, être groupés d'après un plan général. Ceci posé, nous nous permettrons de citer à l'appui de notre opinion, celle de l'une des plus grandes autorités littéraires de notre époque, de Gœthe, en un mot :

« Quoi qu'on puisse objecter contre les collections qui donnent par fragments les spécimens des auteurs, elles produisent cependant maint bon effet. Nous n'avons pas toujours la conception assez ouverte et assez vive pour nous assimiler chaque œuvre selon sa valeur. Les jeunes gens surtout, dont

le jugement n'est pas encore mûr, éprouvent aux passages brillants un généreux enthousiasme. Les endroits pleins d'originalité, les grandes situations, les descriptions frappantes, les traits humoristiques, tout saisit d'une manière distincte et décisive[1]. »

La méthode que nous avons adoptée nécessite un choix sévère et raisonné des morceaux. Une multitude d'anthologies, publiées dans divers pays, nous ont aidé beaucoup à cet égard; mais elles ne pouvaient suffire aux exigences d'un plan aussi étendu que le nôtre. Comme preuve à l'appui de ce que nous avançons, nous nous bornerons à signaler seulement cette première partie de notre ouvrage où nous avons introduit plus de trois cents morceaux qui ne se trouvent dans aucune autre Chrestomathie; et, cependant, nous nous sommes vu forcé, à regret, d'exclure, par suite du manque d'espace, beaucoup d'extraits d'une grande valeur. L'addition de sentences choisies, d'anecdotes littéraires et d'autres détails sur les auteurs complète la seconde partie du programme que nous nous sommes tracé.

Tous ceux qui se préoccupent de propager et d'étendre en Suède la connaissance de la littérature française, s'intéresseront à un livre qui doit contribuer spécialement à affaiblir certain préjugé assez répandu chez nous contre cette littérature : nous disons préjugé, car c'est-là le seul nom qu'on puisse donner à l'opinion qui refuse à la poésie française la

[1] « Was man auch gegen solche Sammlungen sagen kann, welche die Autoren » zerstückelt mittheilen, sie bringen doch manche gute Wirkung hervor. Sind » wir doch nicht immer so gefasst und so geistreich, dass wir ein ganzes Werk » nach seinem Werth in uns aufzunehmen vermœchten... Junge Leute besonders, » denen ès an durchgreifender Bildung fehlt, werden von glænzenden Stellen » gar lœblich aufgeregt... Jene herrlichen Eigenheiten, die grossen Sprüche, » die treffenden Schilderungen, die humoristischen Züge, Alles trifft einzeln und » gewaltig. »

(Goethe, *Aus meinem Leben. Theil III, Buch XI.*)

chaleur d'inspiration et le charme intime qui distinguent la poésie des autres peuples. Sans doute, on ne peut trouver étonnant que les poèmes de l'Allemagne et de l'Angleterre, qui se rapprochent tellement des nôtres par le rhythme et la mesure prosodique, rencontrent chez nous des sympathies si vives et si naturelles ; mais il n'est pas moins vrai que la poésie française, une fois qu'on a surmonté les difficultés de la langue, dédommage amplement de la peine qu'on a prise à l'étudier. La prévention qu'il s'agit pour nous de combattre, ne s'explique guère que par le peu de connaissance qu'on a généralement en Suède de la poésie française. Ordinairement cette connaissance se borne, pour les classiques, à Corneille, Racine, etc., et pour les auteurs contemporains, à Béranger, Lamartine et quelques autres encore. Si nous remontons aux premiers, les endroits mêmes les plus éclatants de leurs œuvres immortelles ne réussissent pas à détruire l'impression défavorable que cause pour nous l'excessive régularité de l'ensemble, et l'on doit avouer qu'il faut assez de tact et de sagacité pour accommoder au goût des nations du Nord les choix à faire dans les grands tragiques de la France. Quant aux deux derniers poètes, nous ne les considérons pas, malgré leur incontestable supériorité, comme entièrement propres, à eux seuls, à développer chez nos compatriotes le goût de la poésie française. Pour bien comprendre Béranger, il faut avoir fait une étude toute spéciale des mœurs et des traditions du pays où il fut le représentant le plus aimé et le plus glorieux de la poésie populaire ; et Lamartine, dont le génie rêveur et mélancolique est, à certains égards, si conforme à celui des peuples du Nord, a contre lui, dans les pays protestants, le principe même de ses plus hautes et de ses plus magnifiques inspirations qui est le catholicisme.

Viennent ensuite le nom de Victor Hugo et encore quelques autres noms célèbres, quoiqu'en général ils soient plus connus, et surtout le premier, par des lectures rapides de notices littéraires ou politiques du jour que par la connaissance un peu profonde des œuvres qu'ils représentent. Mais combien des habitants du Nord qui ne sont pas des littérateurs eux-mêmes, connaissent autrement que de nom, les Gresset, Gilbert, Parny, Ecouchard et Pierre Lebrun, Millevoye, Chènedollé, André Chénier, Soumet, Delavigne, Auguste Barbier, Alfred de Musset, Laprade, Autran, Alfred Des Essarts, etc. ?

Une des plus grandes difficultés qui se soient présentées c'est, pour le siècle où la légèreté de l'esprit a mis son empreinte même sur les œuvres des maîtres, d'écarter tout ce qui blesserait la délicatesse, sans porter atteinte à l'originalité de l'écrivain. Cependant l'auteur pense avoir évité cet écueil et il ose espérer que les noms même de Grécourt, Dorat, Piron, Boufflers, noms qu'on ne peut passer sous silence quand il s'agit de littérature française, n'empêcheront pas de mettre ce livre aux mains de la jeunesse.

Nous nous acquittons d'une dette en remerciant ici ceux qui se sont intéressés à notre œuvre. En première ligne M. Jules-Henri Kramer, licencié ès-lettres, natif de la Suisse française, qui, depuis plusieurs années, a bien mérité de la Suède, par ses laborieux efforts pour y propager l'étude de sa langue maternelle. Nous lui devons non-seulement le tableau sommaire sur la littérature ancienne qui précède notre texte, mais encore un concours précieux dans la pénible correction des épreuves...

Le premier tome de l'ouvrage, depuis les origines de la littérature jusqu'à la Révolution, est divisé en deux sections, dont la première s'arrête à la mort de Louis XIV ; la

deuxième contenant le temps qui suit la Révolution, se divise également en deux sections, dont la première finit à 1830, et la dernière de nos jours. Dans ces deux tomes, les auteurs sont rangés à peu près selon l'ordre chronologique. Le troisième et dernier tome est réservé aux auteurs vivants groupés alphabétiquement.

Cela s'écrivait en 1859, époque où l'auteur ne se doutait guère que son livre, composé si loin de la France, et partant au milieu de tant de difficultés, dût avoir jamais l'honneur d'être publié en France. Il en est autrement aujourd'hui, grâce à quelques circonstances imprévues et à un changement de position qui lui a permis de se fixer à Paris pour un temps assez considérable. Tout en regrettant qu'une si favorable occasion lui soit arrivée après coup, c'est cependant avec plaisir qu'il s'est vu à même de soumettre quelques exemplaires de son œuvre à l'appréciation de plus d'un juge compétent. Ce n'est pas qu'il tire vanité d'une simple compilation; mais il avait besoin de se rendre sérieusement compte de la valeur intrinsèque de son travail. Toute hésitation a disparu de son esprit, depuis qu'il a eu le bonheur de recevoir les lignes suivantes tracées par un des princes de la critique contemporaine :

« J'ai lu et parcouru avec beaucoup d'intérêt les volumes si pleins et si nourris que vous avez consacrés à la littérature française. Je ne saurais assez vous féliciter d'un travail si consciencieux, exécuté à l'étranger et avec tant de difficultés. Il ne manque, selon moi, à cet utile et intéressant

recueil, que d'être réimprimé en France pour s'y compléter encore sous vos yeux et y gagner un dernier poli.

» Veuillez, etc.

» SAINTE-BEUVE. »

La part faite de ce qu'un tel jugement peut contenir d'indulgence, il reste assez favorable pour nous être un précieux encouragement. On ne taxera donc pas l'auteur de témérité et de manque de modestie si, fort d'un semblable appui, il donne suite au projet qu'il avait conçu de refaire en France sa publication. Il pourrait ajouter à la citation précédente quelques témoignages que lui ont procurés ses relations avec des hommes de lettres éminents : MM. Emile Deschamps, Egger, Vapereau, Taschereau, Geffroy, etc.; mais il doit se borner à les mentionner. Ainsi, en présentant son ouvrage au public français, il n'est pas seul responsable de la hardiesse de l'entreprise. Mais s'il se propose, au fur et à mesure que les différentes parties de ce livre s'épuiseront dans le Nord, de le rééditer ici, ce ne sera toutefois pas sans y apporter le bénéfice d'une révision scrupuleuse. Les Notices, par exemple, placées au commencement, pourront désormais atteindre le même développement que l'auteur, entraîné par l'intérêt toujours croissant de son travail, leur avait donné dans les dernières parties de l'ouvrage.

En conséquence, il a confié la rédaction des notes littéraires du XVIIe siècle à la plume ferme et distinguée de M. Auguste Robert. Qu'il lui soit permis d'exprimer ici hautement sa reconnaissance et son estime pour l'écrivain, d'un talent si élevé, envers lequel il a contracté les plus grandes obligations. Certes, si cet ouvrage a quelques titres à la bienveillance du public, une large part en reviendra

au rédacteur de ces notes, que nous voudrions louer selon leur mérite, mais que nous laissons apprécier à nos lecteurs. Puisse M. Auguste Robert nous pardonner une digression que nous ne nous permettons pas sans crainte, car il serait le dernier à nous y autoriser.

Ce cours et celui qui le suivra, ont été tous deux revus en France ; ils formeront le 1er tome qui va jusqu'à la Révolution. Les Cours, au nombre de 5 à 6, se vendent séparément. Le tout fera 3 volumes dont chacun se termine par un répertoire alphabétique, qui pour les divers auteurs renvoie à tous les endroits où ils ont été soit mentionnés soit cités. Les deux derniers volumes auront grandement besoin de l'indulgence du public, s'ils paraissent avant d'avoir subi les modifications utiles dont nous venons de parler. Ils embrassent l'époque contemporaine, à partir de la Restauration, et c'est là que se présentent plusieurs difficultés. La principale, c'est la question de propriété littéraire. Bien que, au dire des personnes compétentes qui ont été consultées à ce sujet, un ouvrage d'une nature purement anthologique ne puisse être rangé parmi ceux qui empiètent sur les droits de cette propriété, l'auteur, voulant éviter jusqu'à l'ombre d'une contravention, a pris soin de se munir de l'autorisation des principaux éditeurs de Paris; il se plaît à reconnaître la parfaite courtoisie avec laquelle ils ont accueilli sa demande. Enfin ce qui, indépendamment des circonstances atténuantes sur lesquelles un étranger peut compter, plaidera en faveur de cet ouvrage, c'est qu'il a contribué d'une manière incontestable à propager dans le Nord de l'Europe le goût de la langue et de la littérature françaises.

Paris, janvier 1865.

APERÇU HISTORIQUE

DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

DEPUIS SES COMMENCEMENTS JUSQU'AU SIÈCLE DE LOUIS XIV

LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

DEPUIS SES COMMENCEMENTS JUSQU'AU SIÈCLE DE LOUIS XIV.

INTRODUCTION.

Les manuels de littérature française commencent ordinairement par mentionner, avant d'entrer en matière, les données que l'on possède sur la littérature des Gaulois, des Gallo-Romains, des Gallo-Francs.

On sait bien peu de chose de la littérature et de la civilisation des Gaulois; les notions qu'en fournissent les livres d'histoire générale à l'usage des écoles suffisent pleinement à en donner une idée.

La colonie grecque de Marseille possédait, même avant la conquête romaine, une académie où florissaient les arts et les lettres helléniques. C'est à Marseille que naquit Pythéas [1], le géographe-voyageur qui donna au monde ancien les premières notions authentiques sur les régions du nord de l'Europe.

Dès la conquête de Jules César, la littérature latine s'introduisit rapidement dans les Gaules. Des Académies s'élevèrent à Lyon, Autun, Narbonne, Toulouse, Poitiers, etc., et les Gallo-Romains produisirent bientôt des auteurs qui se firent un nom dans les belles-lettres. Tels sont, entre autres, Pétrone [2], Ausone [3], Trogue-Pompée [4], Terentius Varro [5], etc.

A mesure que la gangrène de la destruction pénètre dans le corps gigantesque du vieil empire, la littérature et la langue se ressentent de la décadence générale. Au latin de l'âge d'argent succède celui de l'âge de fer; le monde païen s'écroule, entraînant l'empire avec lui; les Germains arrivent comme un torrent destructeur; l'Eglise nouvelle seule peut leur tenir tête : courbant vainqueurs et vaincus sous les mêmes lois, elle conserve de l'ancienne civilisation latine tout ce qui n'est pas hostile au christianisme.

Un prêtre, Venantius Fortunatus [6], devient par ses poésies tantôt badines, tantôt élégiaques ou religieuses, mais surtout par son élégance digne de temps meilleurs, le médiateur entre le monde ancien et le monde moderne. Avant lui, après lui, plusieurs ministres de Dieu se distinguent par l'éloquence et la ferveur de leur foi.

[1] Pythéas, philosophe et géographe, né à Marseille dans le IIIe siècle de l'ère romaine.

[2] Titus Petronius Arbiter (66 de l'ère chrétienne), auteur du *Satyricon*.

[3] Decimus-Magnus Ausonius (309-395), grammairien, rhéteur et poète.

[4] Trogus-Pompeius, mort vers l'an de la naissance du Christ, auteur d'une histoire universelle dont nous n'avons que l'abrégé fait par Justin, au IIe siècle.

[5] Terentius Varro, dit Atacinus, le plus savant des Romains, contemporain de Jules César. On a conservé de lui le poème *De bello Sequanico*.

[6] Honoratus Fortunatus Clementius Venantius (530-609), né en Italie, évêque de Poitiers, poète latin.

Saint-Grégoire de Tours[1] et le moine Frédégaire[2] illustrent, avec Fortunatus, la période des Mérovingiens. La langue des deux premiers porte les traces de la corruption la plus complète : Grégoire de Tours s'en plaint lui-même avec amertume. Après eux les sciences et la littérature semblent s'abîmer dans ce grand naufrage de la civilisation jusqu'au jour où Charlemagne, cherchant à relever le vieil Empire d'Occident, oppose une digue puissante mais inefficace à la barbarie, et réveille à la vie ce qui est resté des lettres et des arts libéraux.

Tout un collége de savants et de lettrés se forme autour de lui : c'est Eginhard[3], l'annaliste du grand empereur ; ce sont Bède[4], surnommé le Vénérable, Alcuin[5], et Marculfe[6], qui, dans ses *Formules*, nous a laissé des documents inappréciables sur l'administration de l'époque.

Vains furent les efforts de Charlemagne, et l'empereur mourut avec le triste pressentiment qu'après lui tout allait reculer vers la barbarie primitive.

Ses fils se partagèrent l'empire, et aucun d'eux ne fut assez puissant pour empêcher les grands et les petits seigneurs de rentrer dans une indépendance presque complète vis-à-vis de l'empire. Le régime féodal amené par la conquête, arrêté sous Charlemagne, gagna définitivement le dessus, et constitua le grand, l'unique système politique du moyen âge.

Le culte des lettres anciennes a totalement cessé. La belle et majestueuse langue des Virgile, des Cicéron, des Tacite, n'est plus qu'un barbare idiome, indigne de porter le nom de latin.

Cependant au milieu de cette décadence générale, deux choses se développent insensiblement pour inaugurer, quelques siècles plus tard, une ère nouvelle, et faire jaillir la lumière du milieu des ténèbres, l'indépendance du sein de la servitude.

La liberté renaît dans les villes au milieu de la servitude générale, et la langue que nous parlons encore, dégagée de ses sources, commence à quitter le seuil des chaumières, pour entrer dans la bouche des seigneurs et jeter bientôt des fleurs d'une poétique et rude simplicité. Ici donc commence la première période de cet aperçu, constituant le moyen âge proprement dit, et, politiquement, l'époque la plus brillante de la féodalité et de la chevalerie.

PREMIÈRE PÉRIODE.

DU IXe A LA FIN DU XIIIe SIÈCLE.

La langue française naquit, suivant toute apparence, entre le VIe et le VIIe siècle ; mais frappée dès sa naissance d'une déconsidération qui se traduisait par ce nom même de *langue vulgaire*, sous lequel on la désignait, elle fut longtemps reléguée au milieu des classes inférieures, tandis que le latin, considéré comme l'idiome exclusif des classes lettrées, resta pour quelques siècles encore la langue des sciences et des belles-lettres[7].

[1] Georges Florentius, exclusivement connu sous le nom de Saint-Grégoire de Tours (539-594), s'est érigé un monument durable dans son *Historia ecclesiatica Francorum*.

[2] Frédégaire, dit le Scolastique (mort vers 660), historien, a écrit *Chronicon* (histoire de son temps), espèce de continuation de l'*Histoire des Francs* par Saint-Grégoire de Tours.

[3] Eginhard (839 ou 850), chancelier et prétendu gendre de Charlemagne.

[4] Bède, surnommé l'Anglais ou le Vénérable (675-735), né en Angleterre, érudit dans plusieurs genres, mais par préférence historien.

[5] Flaccus Alcuinus dit Alcuin (736-804), né à York, bénédictin, disciple de Bède le Vénérable.

[6] Marculphus (né en 530) moine parisien.

[7] Les plus anciens monuments connus de la langue française sont ceux que nous donnons p. 1, Nos 1 et 2.

Les choses avaient bien changé vers le IXe siècle ; le latin se mourait comme langue vivante, et le vulgaire idiome des populations était déjà celui d'un peuple appelé par la Providence à jouer un rôle immense dans les destinées morales et matérielles de l'humanité.

La belle et romantique rivière de la Loire divise la France, tant pour le climat que pour les productions, la race, le caractère, la langue et l'esprit du peuple, en deux régions très-différentes l'une de l'autre :

Au nord de la Loire : un ciel souvent mélancolique, un climat plus souvent encore froid et brumeux, une population âpre au travail, sérieuse, triste même, dont l'âme et le corps sont sans cesse courbés vers la terre arrosée de ses sueurs.

Au sud de la Loire : les flots de la Méditerranée, les orangers de la Provence, un ciel presque toujours limpide, un peuple vif, gai, passionné comme les enfants de l'Italie, les restes et les traditions encore vivaces du grand Empire, de sa civilisation, de son élégance et de sa littérature.

Ce fut sur cette terre favorisée du ciel que la nouvelle langue se trouva le plus promptement formée; là naquit la *langue d'Oc*[1], cet idiome si musical et si poétique des troubadours, et qui, parlé de nos jours encore, a sa littérature et ses poètes, presque comme aux meilleurs temps du moyen âge.

Un ciel, une contrée où la poésie entre dans l'âme par tous les sens, et fait partie intégrante de l'homme et de la nature ; une terre prodiguant à ses habitants des récoltes qu'ils ont à peine semées ; les souvenirs et les monuments exquis d'une civilisation supérieure, tout devait appeler l'homme à la poésie, et l'homme devint poète.

Qu'il serait doux de s'arrêter quelques instants à cette belle et poétique époque du moyen âge français, où comtes, barons, seigneurs et clercs, troubadours et jongleurs, pastoures et châtelaines, tous se livraient au métier de la « gaie science, » et faisaient retentir les châteaux, les bourgs et les villages de chansons d'amour ou d'odes guerrières. Bientôt, cependant, les chants cessèrent, les harpes se turent, et les voix devinrent muettes. Les horreurs du fanatisme religieux joint à la rage du meurtre et du pillage, passèrent sur ce beau pays et n'y laissèrent que des ruines. Dès l'odieuse guerre des Albigeois, la langue d'oc cessa, pour ainsi dire, de posséder une littérature savante. Mais la tradition poétique s'est conservée au milieu de ces belles contrées, et des poètes sortis du peuple font encore retentir les échos du Languedoc et de la Provence de leurs joyeuses chansonnettes ou de leurs plaintives élégies. GOUDOULI[2], dans le XVIe siècle, JASMIN, et MISTRAL[3] de nos jours, sont devenus et resteront longtemps encore les chantres favoris de la France méridionale. Ainsi le vieil Homère faisait à la fois les délices des généraux, des rois et des princes, des artisans, des pâtres, des nourrices et des petits enfants[4].

Plus rudes, plus grossiers, plus barbares furent les chants de la *langue d'Oil*[1]. Moins de délicatesse de sentiment, moins d'afféterie dans le langage, mais plus de vigueur, de franchise et de rude gaieté, voilà ce qui distingue la poésie de la langue d'oil de celle de la langue d'oc. Cette dernière est d'une nature toute lyrique, tandis que la première est essentiellement épique. A l'une, les chants d'amour, tensons, sirventes, etc. ; à l'autre, les fabliaux, chants de geste, contes et romans, et couplets malicieux ou grivois.

L'époque la plus brillante de la chevalerie française fut entre l'an 1000 et l'an 1300. Passé cette dernière époque, elle est en pleine décadence, tandis que la centralisation monarchique, marchant de pair avec la liberté des villes et celle des campagnes, s'établit lentement, mais d'une manière stable, sur les débris de la féodalité. A cette époque appartiennent les Croisades (V. p. 4, N° 10), qui remuèrent profondément le monde occidental, et dont l'influence politique fut si fatale à la féodalité. Un puissant réveil religieux vint secouer les populations ;

[1] On la nomma d'après le mot qui servait dans le pays à exprimer la particule *oui*.
[2] Voir l'Appendice à la fin de ce tome.
[3] Voir la section V de cet ouvrage.
[4] Nous donnerons plus loin (V. p. 2, N° 3), comme échantillon de la langue provençale, une strophe du fameux BERTRAND DE BORN, surnommé le « Tyrtée du moyen âge. »

la voix de SAINT-BERNARD, et celle de PIERRE L'ERMITE († 1115), retentirent dans la France entière, et, pour la première fois, *la Bible* put être lue en langue vulgaire (V. p. 2, N°s 4 et 6).

Les Francs et les Normands avaient apporté de leur patrie les *chants de geste*, espèce de récits historico-lyriques, composés souvent même au milieu des batailles par les scaldes, compagnons ordinaires des rois et des chefs [1].

Ce genre paraît surtout avoir été d'importation normande, au moment où l'armée de Guillaume-le-Conquérant s'apprêtait à combattre, dans les champs de Hastings, Harold et ses Anglo-Saxons, un normand nommé *Taillefer*, s'avança sur son cheval au-devant de l'armée du Conquérant, et jouant de sa grande épée, entonna la fameuse *Chanson de Roland*, de Charlemagne et de ses preux, que nous donnons p. 3, N° 7.

Charlemagne, nom magique dont l'éclat a, durant des siècles, ébloui les populations, et dont toute la vie, transportée, déjà cinquante ans après sa mort, dans le domaine fabuleux de la légende, fut récitée dans des chants et des épopées sans nombre, qui nous restent encore comme les plus beaux monuments de la fraîche et naïve poésie du moyen âge!

A côté du cycle de *Romans* (épopées rimées en langue romane, c'est-à-dire française), connu sous le nom de *Carlovingien*, et, à coup sûr, plus ancien que lui, se trouve le cycle dit de la *Table Ronde*, d'origine gaëlique, et dont l'ensemble raconte les faits et gestes d'Arthur, roi d'Angleterre, de l'enchanteur Merlin, des chevaliers à la recherche du Saint-Graal, etc. Grande a été l'influence exercée par ces productions du moyen âge sur les siècles qui suivirent et qui s'est continuée, même de nos jours, sur la littérature de presque tous les pays. Chaque nation, pour ainsi dire, y a puisé largement et avec profit, surtout les Italiens, les Espagnols, et l'école néo-romantique allemande [2].

A côté de ces récits de longue haleine, viennent, dans le genre moins noble, mais plus populaire, peut-être, et surtout français par excellence, du récit familier, les *fabliaux*, ou petits contes en vers dont l'influence a été plus grande encore que celle des romans, sur la littérature des siècles postérieurs.

L'origine de la plupart de ces contes est orientale, et se perd dans la nuit des temps. On les retrouve étonnamment peu modifiés chez les Indiens, les Persans, les Turcs, les Arabes. Transmis pour la plus grande part en Europe par l'entremise du roman grec *Dolopathos*, et peut-être aussi par celle d'une version latine, ils ont donné naissance à un cycle de récits connu dans presque toute l'Europe sous le nom de *Roman des sept Sages* [3]. Si l'on ajoute à ce fonds oriental un certain nombre de contes indigènes, on aura la collection entière des fabliaux français. La plupart des récits orientaux ont pris dans leur transplantation une couleur locale toute particulière, et les sultans, sultanes, grands-visirs, muphtis, marchands, des contes asiatiques, deviennent des barons, des baronnes, des religieux, des religieuses, et d'honnêtes marchands, artisans ou laboureurs des pays picards, normands et tourangeaux. Les fabliaux ont à l'ordinaire un penchant satirique fortement prononcé; ils flagellent principalement les ruses et l'infidélité des femmes, ainsi que l'immoralité des moines; mais, comme nos bons aïeux, ils ne se piquent pas d'une décence trop outrée dans le choix de leurs paroles ou de leurs sujets [4].

[1] Entre autres, les *Sagas Royales* (Konungasagor) de SNORRE STURLESON.

[2] Voici les titres de quelques-uns de ces romans : Cycle de la Table Ronde : *Lancelot du Lac*, etc.; Cycle carlovingien : *Ogier le Danois; Hist. des quatre fils Aymon; Huon de Bordeaux; Gérard de Roussillon*, etc.

[3] On en a des traductions dans presque toutes les langues de l'Europe.

[4] Nous donnerons en fragment (p. 4, N° 11, A), l'un des plus piquants d'entre eux, souvent imité par des conteurs plus récents. Il est de Rutebeuf. Il s'agit d'un curé qui a cru devoir récompenser son âne défunt de ses travaux et de sa fidélité, en lui donnant une sépulture chrétienne. L'évêque informé de cette profanation, fait venir chez lui le curé coupable, et le menace des foudres de l'Eglise. Le curé, qui paraît connaître fort bien son évêque, lui fait un long récit des vertus du défunt, ajoutant que le bon âne a en outre laissé par testament 20 livres à l'évêque. Celui-ci se trouve alors subitement apaisé, et prie lui-même pour la rémission des péchés du baudet.

C'est dans les fabliaux et dans les cycles venus de l'Orient, que les conteurs français ont, depuis le roi Louis XI jusqu'à La Fontaine, et plus loin encore, pris le fond de ces contes spirituels, mais trop souvent immoraux si goûtés dans le XVIe et même dans le XVIIIe siècle. A côté du fabliau, l'on voit apparaître, avec MARIE DE FRANCE, la *fable* (V. p 3, N° 8) presque aussi nue que les fabulistes orientaux, Esope et même Phèdre, nous l'ont transmise. Il fallait le génie de LA FONTAINE pour donner à ce genre littéraire la naïveté, le charme et l'élégance du récit qui lui manquaient encore.

Le goût des représentations scéniques est inné dans l'esprit humain. Il naît avec l'enfant, il naît avec le peuple. Destinée à rendre perceptibles à l'œil, les récits, les idées et les sentiments que l'on veut faire sentir et comprendre, la représentation scénique se retrouve, dès l'enfance des peuples, presque toujours unie avec la religion et son culte. Quel moyen plus facile, plus sûr, plus intuitif, de mettre à la portée d'un peuple inculte, ignorant, avide du fabuleux, l'histoire, les mythes et les dogmes de sa religion !

Aussi vit-on bientôt, dans le sein des églises, des drames religieux attirer et charmer les fidèles. Ces drames portaient les noms de *mystères* et de *miracles*, selon les scènes qu'ils traitaient. C'étaient, pour l'ordinaire, à Noël, le mystère de la Nativité, à Pâques, celui de la Passion, et, dans les autres grandes fêtes religieuses, d'autres sujets appropriés à la circonstance [1]. Les miracles représentaient ordinairement des aventures tragiques tirées des Légendes des Saints et des Martyrs, aventures dans lesquelles, comme le nom de ce genre l'indique, Dieu, Christ et les anges intervenaient surnaturellement. Leur représentation avait probablement lieu lors de la fête des Patrons d'églises, rendus célèbres par la légende [2]

Il ne faut pas chercher dans ces drames primitifs ce que l'on exige de nos jours des représentations scéniques. Faits pour un public rude, grossier et surtout ignorant, par des auteurs d'une ignorance presque égale à la sienne, ils lassent le lecteur moderne par le mauvais goût qui les distingue, et le font souvent sourire par les naïvetés sans nombre et les anachronismes dont ils fourmillent.

Si de ces genres appartenant plus particulièrement au domaine de l'imagination, nous passons à d'autres plus sérieux, nous trouvons quelques poèmes didactiques, moraux ou satiriques, dont nous citerons seulement : le *Chastoiement d'un père à son fils;* la *Bible Guyot* (V. p. 2, N° 5), satire de mœurs qui fut longtemps la lecture favorite des populations, mais surtout, le fameux *Roman du Renard,* longue épopée allégorique, dont les héros sont des bêtes, et à laquelle plusieurs mains ont travaillé [3]. Il ne faut pas oublier non plus le *Roman de la Rose* [4], lequel, de même que les précédents, a fait l'amusement et gagné la faveur de plusieurs générations.

Chez tous les peuples, la composition historique a suivi une marche uniforme. Mêlée dans le principe à la légende, gardée par la tradition orale, elle s'en sépare peu à peu, pour devenir cette aride relation de faits, obscure à force de brièveté, que l'on rencontre dans les chroniques monacales. — Mais peu à peu, la phrase s'arrondit ; les faits accessoires prennent place à côté du fait principal ; enfin il arrive un temps où le récit prend la forme d'une causerie d'autant plus intime, que l'auteur est souvent un des personnages de l'action, et que tout ce qu'il raconte, il l'a vu de ses propres yeux, ou l'a, en général, recueilli de la bouche des acteurs. C'est à ce dernier genre qu'appartiennent GEOFFROI DE VILLEHARDOUIN, qui nous a laissé l'*histoire de la IIe Croisade et de la prise de*

[1] Le plus ancien Mystère connu est celui des *Vierges folles et des Vierges sages*. Comme il est composé moitié en latin moitié en langue d'oc, il n'appartient pas directement à notre sujet.

[2] Les quelques lignes tirées du *Miracle de Théophile* (V. p. 4, N° 11, B) donneront une faible idée du genre. On y voit le saint aux prises avec le diable, qui joue souvent un très-grand rôle dans les mystères et les miracles.

[3] Gœthe en a donné une imitation célèbre.

[4] Voir la note bibliographique, sous le nom de M. de Rémusat, section V de l'ouvrage.

Constantinople, et le SIRE DE JOINVILLE, le biographe de Saint-Louis par ses *Mémoires*[1].

Tels sont, en résumé, les principaux genres de littérature qui ont fleuri durant la première époque du moyen âge, celle de la chevalerie proprement dite.

Rudes, grossiers, manquant en général de cette entente de l'art, et de ces procédés de facture, fruits d'une époque plus récente, ils intéressent toutefois par leur naïve brusquerie, par le tour pittoresque de la phrase, par une sensibilité vraie et pleine de charmes, qui contraste fortement avec la sensiblerie des siècles postérieurs. On voit qu'ils sont les créations d'une époque de foi, simple, mais forte à remuer les montagnes; d'une époque où la valeur et la bravoure chevaleresque avait pour compagne une délicatesse de sentiments qui se perd avec les beaux temps de la chevalerie. En un mot, dans toutes les productions littéraires de cette Ire période, se reflète la vie simple et rude, pleine de foi, de valeur antique, et de délicieuse bonhomie d'un peuple encore dans toute la sève de sa première jeunesse. Elles trahissent, ces productions, le cachet d'une individualité puissante que n'ont pas encore assujettie la règle, les mœurs et la coutume.

Nous arrivons maintenant à la IIe période, qui, quoique continuant à beaucoup d'égards les tendances de la première, contraste pourtant avec elle par des différences généralement à l'avantage de l'époque chevaleresque.

DEUXIÈME PÉRIODE.

XIVe ET XVe SIÈCLES.

Une décadence morale profonde, qui se fait déjà sentir à la fin de la Ire période, distingue la littérature des deux siècles qui nous séparent de la *Renaissance*.

La chevalerie se meurt, et avec elle les fortes idées, les nobles et généreuses pensées, qui rendaient la féodalité supportable. Des guerres malheureuses plongent la France dans la misère et le désordre; tout semble vouloir disparaître : esprit national, foi, mœurs, courage; l'Eglise, profondément attaquée par la dégradation des mœurs, cherche à se conserver les consciences par la contrainte, et ne semble avoir qu'un seul but : l'emploi de ses immenses ressources et la consolidation de sa puissance.

La philosophie scolastique a porté ses fruits, et changé les recherches métaphysiques sérieuses et les investigations profondes de la raison humaine en une dialectique stérile et vaine, perdant sérieusement temps et paroles dans de puériles discussions sur des choses qui ne valent pas même la peine d'être observées. Ce n'est pas entièrement sa faute, car malgré les dispositions plutôt persuasives que violentes de quelques esprits éminents de l'époque, l'Eglise était là, menaçante, derrière la philosophie, imposant le silence sur des questions dont elle se réservait à elle-même la solution.

Quoi qu'il en soit, cette vaine tendance de la philosophie eut une influence majeure sur la littérature, qui quitta son langage simple et naturel pour des phrases et des tournures où la recherche de l'esprit, la chasse aux jeux de mots, l'abus de l'allégorie sont le plus souvent unis à cette sécheresse de fond dont la fin du siècle passé nous a donné de trop nombreux exemples.

Peu de lignes seront consacrées à cette époque de décadence.

Deux poètes, d'une naissance et d'une tournure d'esprit bien différentes, se distinguent surtout pendant cette période : ce sont un prince du sang royal,

[1] Nous donnerons quelques lignes seulement, de Villehardouin, à titre de date pour servir à l'histoire de la langue. Quant à Joinville, nous lui empruntons le charmant épisode de Saint-Louis rendant la justice sous le chêne de Vincennes (V. p. 3, N° 9 et 4, N° 12).

CHARLES D'ORLÉANS, et un enfant de Paris, FRANÇOIS CORBUEIL, DIT VILLON, qui n'échappa qu'avec peine au gibet (V. p. 7, N° 17 et 8, N° 18). Une différence immense de verve et d'humeur poétique sépare ces deux auteurs : le prince, esprit ingénieux mais souvent fade, cherche plutôt le fini de la forme et l'élégance du beau parler ; l'enfant de Paris, infiniment plus profond, sait trouver dans les luttes et les incidents de sa vie déréglée, des pensées d'un effet sublime, qui font de lui, non pas un poète de cour, mais un des puissants génies poétiques que la France ait eus. Les morceaux que nous donnons de ces auteurs, serviront d'illustration complète à notre jugement. Dans l'art dramatique, les *Soties*, les *Moralités* et les *Farces* viennent se joindre aux *Miracles* et aux *Mystères*. L'une de ces pièces, la *Farce de l'Avocat Pathelin*, est un petit chef-d'œuvre qui semble préluder de loin à la comédie de Molière [1].

Parmi les autres poètes de l'époque, nous signalerons encore EUSTACHE DESCHAMPS, OLIVIER BASSELIN, PIERRE GRÉGOIRE, MARTIAL DE PARIS, OCTAVIEN DE SAINT-GELAIS (V. p. 5, N° 14 ; 6, N° 15 ; 9, N° 19 ; 11, Nos 22 et 12, N° 24).

Quant aux Moralités, genre intermédiaire entre les Soties et les miracles, elles étaient jouées par *les clercs de la Basoche*, corporation formée de procureurs et d'avocats en herbe. La folle troupe des *Enfants sans Souci*, dont le chef portait le titre de *Prince des Sots*, avait la spécialité des Soties.

Si de ce genre nous passons à un genre éminemment français, le *Roman* et la *Nouvelle*, nous trouvons d'un côté le roman du *Petit Jehan de Saintré*, par DE LA SALLE [2], et les *Cent Nouvelles Nouvelles* du roi LOUIS XI.

La nouvelle remplace désormais le fabliau, et le Roman en prose a destitué les longs romans rimés de l'époque précédente.

La littérature historique nous offre deux chroniqueurs célèbres, FROISSART, l'auteur du *Chronique*, qui se fit un nom dans la poésie et PHILIPPE DE COMINES, le biographe du roi Louis XI (V. p. 5, Nos 13 et 11, N° 23).

Les Moralistes et les Orateurs ne devaient pas faire défaut dans une époque de ruines et de calamités. Une femme, CHRISTINE DE PISAN (née en 1390), composa plusieurs ouvrages très-estimés de son temps ; ALAIN CHARTIER, surnommé « le père de l'éloquence française » (V. p. 6, N° 16), déplore les malheurs et la corruption du siècle, et cherche en vain à y opposer une digue. OLIVIER MAILLARD (V. p. 11, N° 21) se distingue parmi ceux qui ouvrent la série des grands prédicateurs de l'Eglise française.

Mais le produit le plus sublime de l'époque, une œuvre dont l'humanité tout entière s'est emparée, et que, de nos jours encore, des millions de chrétiens lisent dans toutes les langues des hommes, c'est *l'Imitation de Jésus-Christ*, attribuée par certains auteurs à JEAN GERSON [3], chancelier de l'Université de France. La plupart des écrits des moralistes, et même le drame populaire, s'élèvent contre les vices du temps et la décadence de l'Eglise romaine. Leur esprit est un esprit de lutte et de haine. L'auteur de l'Imitation semble par contre avoir reconnu l'inutilité de cette lutte. Il n'attend plus rien des hommes. Christ est son seul espoir ; c'est à lui qu'il renvoie les affligés, les souffrants, les cœurs navrés. Et dans des pages de sublime poésie s'élevant jusqu'au lyrisme des prophètes de l'ancienne alliance, il ramène directement l'homme aux pieds du Sauveur, sans les intermédiaires inventés par l'Eglise.

Tout dans ce livre et dans bien d'autres indique que les esprits sont mûrs pour une révolution religieuse.

De toutes les parties du monde chrétien commencent à s'élever des voix solennelles protestant contre les désordres de Rome ; les esprits s'émeuvent, les conciences sont travaillées ; Jean Huss mourant sur le bûcher, provoque, inau-

[1] On trouvera plus loin (p. 9, N° 20) une des scènes les plus spirituelles de l'*Avocat Pathelin*, qu'on pourra confronter avec l'imitation de Brueys et Palaprat (page 194).

[2] Antoine DE LA SALLE (1398—1461).

[3] Jean CHARLIER, dit GERSON (1363-1429). Il fut l'orateur du roi de France au concile de Constance. Ce grand homme n'oublia jamais, dans la haute position qu'il occupa, que l'humilité est la première vertu d'un disciple du Christ. Il mourut curé de Saint-Jean en Grève, et il passa les dernières années de sa vie à instruire et à catéchiser les petits enfants.

gure, par son martyre, la grande révolution religieuse du siècle suivant. Bientôt Luther va paraître et fonder une Eglise nouvelle.

D'autres événements, séculaires dans leur influence, l'ont, sinon préparée, du moins appuyée : la découverte d'un monde nouveau, la réhabilitation des lettres grecques et latines, et surtout la découverte de l'imprimerie.

Une ère nouvelle va donc commencer, pleine de luttes, d'agitation, de bruit, mais aussi pleine de vie et de mâle vigueur, apportant au monde entier de grandes destinées, et brisant définitivement les liens qui rattachent encore l'Europe au moyen âge.

Cependant les siècles que nous venons de traverser n'ont pas été perdus pour le développement de la langue. Elle a reçu de la noblesse, de la force, une richesse de mots et une flexibilité qui lui permettent d'aborder des sujets plus nobles et plus relevés; digne désormais de célébrer de grands faits et de grandes idées, elle va de plus en plus s'élever dans les régions supérieures de la pensée humaine, et proclamer, au milieu des nations de l'Europe, la gloire, la valeur, et la civilisation d'un grand peuple.

TROISIÈME PÉRIODE.

DU COMMENCEMENT DU XVIe SIÈCLE AU RÈGNE DE LOUIS XIV.

Grandes furent, à la chute de l'empire d'Occident, les calamités qu'eut à subir l'Italie. Des flots de Barbares l'envahirent tour à tour, profanerent les édifices laissés par une civilisation supérieure, et firent presque disparaître jusqu'au souvenir de Rome, la maîtresse du monde. Charlemagne vint donner un état plus stable à cette malheureuse contrée qui put enfin respirer, et recommencer le long travail de la civilisation. Ce travail y fut plus facile que dans les pays septentrionaux. Les traditions des anciens temps n'étaient pas éteintes ; les édifices, quoique mutilés, pouvaient servir de modèles de goût, d'élégance et de grandeur ; le ciel était le même ; la terre produisait, comme jadis, de riches moissons ; et le peuple de cette terre classique, où tout provoque aux nobles jouissances des arts et des lettres, n'avait rien perdu du feu sacré, du sentiment exquis du beau, qui le distingue par-dessus tous les autres. Grâce ensuite à l'influence de Rome, devenue la capitale du monde chrétien, et la conservatrice des débris de la civilisation romaine, l'Italie du moyen âge ne tarda pas à se placer à la tête de la civilisation nouvelle, et à voir fleurir, dans ses riches et populeuses cités, les arts, les sciences, les lettres, et le luxe de citoyens amis de tout ce qui peut satisfaire les goûts les plus nobles de l'homme. Sous la protection des chefs de l'Eglise, des princes et des seigneurs séculiers, partout s'élevèrent des chefs-d'œuvre de l'art ; une littérature inimitable aidée des charmes d'une langue musicale entre toutes, créa des productions supérieures à tout ce que l'Europe avait connu jusqu'alors, et répandit jusqu'aux confins éloignés du nord, la gloire poétique de l'Italie.

Ce fut principalement durant les XVe et XVIe siècles que l'Italie vit se réveiller au milieu d'elle ce vaste mouvement humanitaire auquel on a donné le nom de *Renaissance*. Ce fut aussi vers le milieu de ces deux siècles que la France, appelée, par la politique de ses rois, à rougir de son sang le sol de l'Italie, y fit une conquête mille fois plus noble et plus durable que celles qu'elle devait à son épée.

Les prédécesseurs de François Ier avaient commencé le mouvement : à ce prince, la noble tâche de doter la France de ce qui lui manquait encore, et d'en faire, à son tour, le centre du monde européen.

Des savants grecs, chassés de Constantinople par l'invasion des Turcs, fondent en Italie des écoles nombreuses où les chefs-d'œuvre des lettres helléniques sont

commentés, étudiés avec un soin, un amour qu'on ne comprend plus de notre temps. L'un d'eux, LASCARIS [1], transporte d'Italie en France le goût des fortes études et de la littérature grecque.

Un art nouveau, inconnu au monde antique, l'*Imprimerie*, vient ajouter son aide puissante au mouvement général, et multiplier à l'infini les armes de la raison et de l'intelligence.

Vers la fin du XVe siècle, un continent immense venait d'être découvert, monde magique, fabuleux pour les populations d'alors, et dont la description, embellie des fables que l'imagination prête ordinairement à l'inconnu, mit en émoi les esprits de l'Europe entière.

Enfin la Réformation venue d'Allemagne pénètre bientôt en France, y fait de nombreux prosélytes, réveille les âmes, excite les esprits, provoque les discussions et les haines religieuses, et finit par amener le fléau de la guerre civile.

Toutes ces causes, si grandes, si puissantes, font naître une fermentation, une fièvre d'activité, un élan de pensée et d'inspiration, une exubérance de vie que l'on rencontre seulement dans les temps de grandes crises sociales.

La Réformation n'eut pas en France tout le succès qu'on aurait pu croire. Sans nous arrêter à en étudier ici les causes, nous dirons seulement qu'elle créa, presque dès son principe, trois grands partis hostiles l'un à l'autre, dont les deux principaux se trouvèrent, par la force des choses, coalisés contre le troisième, et finirent par le ruiner.

La France est en général religieuse, mais elle compte aussi ses sceptiques et ses indifférents qui, culte pour culte, préfèrent celui qui se trouve tout établi. Ainsi l'on vit naître entre l'ancienne doctrine et la nouvelle un parti mitoyen, habitué depuis longtemps à saper le catholicisme qu'il cherchait sans cesse à ramener à ses sources, mais, d'une autre part, peu disposé à mettre à sa place une religion nouvelle, dont il craignait peut-être aussi le principe d'autorité inhérent à toutes les croyances. La lutte entre les deux Eglises, et les querelles théologiques, appuyées, comme d'ordinaire, d'arguments pour et contre, avaient fait naître chez les spectateurs de la lutte un scepticisme plus ou moins tolérant, qui se reflète dans une quantité d'ouvrages de l'époque, et dont MONTAIGNE est le principal représentant.

A côté de cette philosophie toute négative, la Réformation, aidée de la renaissance des lettres, en a créé une seconde qui sape jusque dans ses derniers fondements la scolastique du moyen âge, et fait enfin rentrer dans la seule voie rationnelle, la philosophie fourvoyée durant des siècles. La portée de la Réformation fut non-seulement religieuse; elle fut encore essentiellement sociale et politique. L'Eglise et la philosophie scolastique combattirent, même avec le fer et le feu, l'indépendance de la pensée; la réformation fit de cette indépendance la base de sa doctrine : la philosophie nouvelle allait bientôt la suivre dans cette direction.

Voyons maintenant ce que l'étude des lettres grecques et latines apporta pour contingent à la société du XVIe siècle. Quelques années à peine s'étaient écoulées depuis le commencement du mouvement classique, que tous les efforts des hommes de lettres se tournaient vers l'imitation des chefs-d'œuvre de l'antiquité. Bientôt les drames souvent grossiers du moyen âge, se changèrent en tragédies ou en comédies imitées des Grecs et des Romains; l'Ode d'Horace devint le modèle de l'Ode française; les poètes épiques cherchèrent à imiter Homère ou Virgile; les historiens et les rhéteurs copiaient lourdement les Cicéron, les Tacite, et les Sénèque.

L'imitation allait souvent jusqu'à la puérilité; et les imitateurs étaient encore bien gauches dans leur enthousiasme classique. Cependant si le public les avait laissés faire, ils eussent bientôt transformé le gothique français de leurs pères en un idiome bâtard, regorgeant de latin et renouvelé des Grecs. Une réaction survint bientôt, qui remit les choses dans la bonne voie.

[1] André-Jean DE LASCARIS, dit Rhyndacenus (1445-1535), bibliothécaire de François Ier. Il donna quelques leçons ou plutôt quelques conseils à Guillaume Budé, qui était déjà un helléniste consommé à cette époque.

Toutefois ces extravagances avaient eu leurs bons côtés et leurs bons effets. Le Français s'enrichit d'idées, de tournures et de mots nombreux; les pensées s'ennoblirent au contact des grands hommes sortis de leur sommeil séculaire : la langue reçut une prosodie fixe et sévère; on fit entrer l'art dans l'expression des pensées; et le français, façonné par des mains savantes, devenait peu à peu l'instrument exquis au moyen duquel le siècle de Louis XIV gagna l'immortalité.

L'homogénéité de la langue nouvelle est due à l'influence de la Presse, qui la porta jusqu'au fond des provinces les plus reculées, et donna le dernier coup aux dialectes et aux idiomes provinciaux. Dès lors Paris devint le centre littéraire de la France.

Si le latin et le grec exercèrent une influence considérable sur la littérature de la Renaissance, l'italien et l'espagnol en devaient exercer une aussi, qui, quoique moins générale et d'une nature transitoire, devait pourtant imprimer aussi ses traces. La haute valeur littéraire de ces deux dernières langues, et les relations politiques de la France avec les peuples qui les parlaient, furent les causes de cette influence.

Ces considérations générales doivent suffire, nous l'espérons du moins, à donner une idée générale du mouvement imprimé par la Renaissance à la littérature française, et auquel les beaux-arts prirent une part très-large.

Il ne nous reste plus qu'à mentionner les écrivains les plus éminents qui précédèrent le grand siècle, et lui fournirent une langue et des hommes dignes de lui.

A tout seigneur, tout honneur! Nous avons commencé par la Réformation, reste à examiner les auteurs hostiles ou amis enfantés par elle.

Calvin, l'austère et inflexible réformateur, ne se distingue pas moins par la forme logique, chaste et sévère de son style, que par la grandeur et la sublimité de ses vues. On peut dire de lui sans exagération, qu'il a créé la dialectique française (V. p. 21, N° 34).

A ses côtés et, comme son successeur, Théodore de Bèze donne une *traduction des psaumes de David*, et publie une quantité de traités théologiques.

Calvin, Théodore de Bèze, et plus tard Agrippa d'Aubigné et Duplessis-Mornay, peuvent être considérés comme les quatre figures les plus mâles et les plus belles du protestantisme français.

Dans les rangs catholiques, Saint-François de Sales (1567 — 1622), le pasteur chrétien par excellence, se fait une renommée durable par la sainteté de sa vie et la douce onction de sa parole.

Où placer Rabelais (V. p. 13, N° 26), ce sublime bouffon, qui, de son fameux Roman de *Pantagruel*, a fait une encyclopédie dans laquelle se reflète tout entier le XVIe siècle, hommes et doctrines, vices et vertus, faits et tendances. Une pensée profonde brille même dans ses plus obscènes bouffonneries, et ce génie si vaste a non-seulement saisi les torts et les travers de son siècle, mais encore les torts et les travers des siècles futurs. L'œuvre de Rabelais est une source féconde où sont venus l'un après l'autre puiser les hommes de son siècle et ceux des siècles subséquents, les uns pour en relever et en faire saillir les ordures, les autres pour tirer parti des éclairs de son génie, d'autres encore pour s'approprier la richesse et l'éclat de sa diction. Sous le point de vue religieux, et ce point de vue n'a pas été laissé de côté par Rabelais, le curé de Meudon représente cet indifférentisme des Français en matière de foi Personne plus que lui n'a flagellé les vices et les tendances de Rome, et pourtant il ne s'est pas montré moins hostile au protestantisme.

A côté de Rabelais, vient Montaigne (V. p. 30, N° 46), le penseur et le philosophe tolérant par scepticisme et par paresse d'esprit, étudiant l'homme en s'étudiant lui-même, libéral, généreux dans ses opinions, et se livrant à ses heures, dans le calme de la vie champêtre, à d'exquises méditations sur les hommes et sur les choses. Ses *Essais* sont en outre un trésor de style et d'élégance. Rabelais et Montaigne sont les personnifications de ces savants de la Renaissance, versés dans la connaissance des hommes et des lettres de l'antiquité, les consultant et s'appuyant de leur autorité dans toutes et pour toutes

les situations de la vie. Cette tendance devait bientôt devenir un travers que Rabelais même crut devoir persiffler.

Au-dessous de Montaigne, brillent au rang des penseurs : ETIENNE DE LA BOÉTIE, par son *Traité de la Servitude Volontaire*, PIERRE CHARRON (1541—1603), par son *Livre de la Sagesse* et le célèbre chancelier l'HÔPITAL (V. p. 24, N° 39).

Parmi les auteurs de *Mémoires*, nous citons BRANTOME (V. p. 22, N° 37), dont les écrits, quoique dénués d'une valeur littéraire proprement dite, sont très-précieux pour l'étude des mœurs de son époque, « LE LOYAL SERVITEUR » et BLAISE DE MONTLUC (V. p. 12, N° 25 et 23, N° 38).

Mais l'histoire a fait un pas de plus : elle ne se contente plus des annales, des chroniques, des mémoires, elle étend ses limites, et commence à voir les faits sous un point de vue plus général, plus philosophique.

L'historien le plus célèbre du XVIe siècle, J.-A. DE THOU (1553—1617), auteur de l'*Histoire universelle*, a malheureusement écrit son ouvrage en latin, le français ne lui paraissant pas encore à la hauteur du sujet qu'il avait choisi.

Les mémoires et les pamphlets satiriques jouent nécessairement un rôle proéminent pendant l'époque de luttes et de troubles qui nous occupe.

Les Mémoires les plus saillants, outre ceux de Brantôme, sont ceux D'AGRIPPA D'AUBIGNÉ, et les *Oeconomies royales*, de SULLY (1559— 1641).

La littérature pamphlétaire produisit un chef-d'œuvre: la *Satire Ménippée* (V. p. 31, N° 47), dirigée contre la ligue, est l'un des ouvrages dont la littérature française peut encore avec raison s'enorgueillir.

Une époque toute d'étude et de travaux sur les langues anciennes, comme l'est le XVIe siècle, devait nécessairement s'occuper beaucoup de grammaire et de philologie. BUDÉE [1], DOLET [2], les SCALIGER [3], ESTIENNE [4], THÉOD. DE BÈZE [5], FAUCHET [6], furent les plus habiles représentants de cette tendance.

Des nombreux interprètes des ouvrages de l'antiquité, le plus célèbre est AMYOT (V. p. 28, N° 44), qui nous a donné des traductions inimitables de *Plutarque et de Longus*.

Laissant enfin les œuvres de la science, de la pensée et de l'imagination proprement dite, nous abordons le genre fertile des *Romans* et des *Contes*.

Rabelais ayant été placé parmi les penseurs, il est superflu de s'en occuper ici.

Les romans de chevalerie avaient passé dans presque toutes les langues de l'Europe, qui les retravaillèrent à leur façon; ils nous revinrent plus tard sous des formes nouvelles, et l'Espagne nous envoya entr'autres un *Amadis des Gaules* que la France accueillit avec enthousiasme.

Le Conte fleurit au XVIe siecle dans l'*Heptaméron* de LA REINE DE NAVARRE, dans le *Cymbalum Mundi* de BONAVENTURE DES PERRIERS et dans les œuvres plus ou moins connues d'une foule d'imitateurs de Rabelais.

Dans la poésie proprement dite, deux écoles prééminentes se partagèrent la France : celle de MAROT et celle de RONSARD.

MAROT (V. p. 16, N° 30) fut le continuateur de la vieille école gauloise. La plupart de ses poésies pétillent d'esprit et d'élégance, et lui valurent de nombreux imitateurs, parmi lesquels FRANÇOIS Ier (V. p. 15, N° 27). Pendant cette période tous les grands personnages cultivaient, avec plus ou moins de succès, la poésie galante et chevaleresque. La Renaissance fit naître un travers d'esprit

[1] Guillaume BUDÉE (1467-1540), fondateur du collége de France pour les langues savantes. On peut le considérer comme le restaurateur et le père des études grecques en France.

[2] Etienne DOLET (1509-1545), prétendu fils naturel de François Ier, brulé vif comme athée.

[3] Jules César (1484-1558) et Joseph Juste (1540-1609) Scaliger.

[4] Henri Estienne (1528-1598), savant helléniste.

[5] V. l'Appendice à la fin de ce tome.

[6] CLAUDE FAUCHET (1529—1601), historien. Son livre intitulé les *Antiquités gauloises*, constitue pour le fond une œuvre importante et utile, bien que, sous le rapport du style, l'auteur n'ait guère devancé son temps.

qui pourtant eut ses bons côtés; nous l'avons déjà mentionné en passant. L'enthousiasme pour les lettres grecques et latines, déversa sur la langue française une sorte de mépris qui faillit lui devenir fatal. Un poète de l'époque, Joachim du Bellay (V. p. 18, N° 32) déclara même que, hors de l'imitation servile des Grecs et des Latins, il n'y avait point de salut pour notre littérature. Sa voix eut un retentissement immense, et bientôt vint Ronsard (V. p. 25, N° 41), le favori de son époque, l'enfant gâté des princes et des peuples. Ronsard abusa des langues classiques jusqu'à rendre le français méconnaissable; aussi son école et sa réputation furent-elles grandement attaquées après sa mort.

A côté de lui, Desportes et Bertaut (V. p. 32, N° 50 et 34, N° 52) représentaient l'école italienne avec succès, et leur influence n'a pas été perdue pour la musique de notre langue.

Autour de Ronsard, brillait la *Pléiade*, espèce d'école poétique suivant les traces du maître avec une fidélité qui allait jusqu'à l'enthousiasme. Elle se composait des poètes Daurat, du Bellay, Jodelle, Remy Belleau, Baif et Pontus de Thiard. Nous en parlerons plus amplement dans l'Appendice.

Trop long serait de donner la liste des poètes contemporains de Ronsard : leur nombre fut légion. Qu'il nous suffise de mentionner en terminant, Mathurin Regnier (V. p. 211), dont les *Satires* sont, encore de nos jours, considérées comme des chefs-d'œuvre, et, pour la dernière fois, Agrippa d'Aubigné (V. p. 35, N° 53), dont les *Tragiques* jouissent d'une réputation bien méritée.

Mais tous ces hommes furent éclipsés par Malherbe (V. p. 207), que nous avons classé dans cette anthologie en tête des poètes du siècle de Louis XIV, et qui se trouve par cela même en dehors du sujet de cet aperçu.

Parmi les poètes de cette IIIe et longue période, il y en a encore plusieurs dont nous donnerons des citations et, plus tard, dans l'Appendice, des notices historiques. En voici les noms avec les renvois : Jacques Colin (V. p. 15, N° 28), Marguerite de Valois (16, N° 29), Mellin de Saint-Gelais (18, N° 31), Olivier de Magny (20, N° 33), Louise Labé (21, N° 35), Remy Belleau (22, N° 36), Charles Fontaine (25, N° 40), Saluste du Bartas (28, N° 42), J.-A. de Baif (29, N° 45), Charles IX (31, N° 48), Jean Passerat (32, N° 49), Henri IV (33, N° 51), et le plus remarquable peut-être de tous, Théophile Viaud (37, N° 54).

Reste à dire quelques mots de la littérature dramatique.

Le système allégorique du Roman de la Rose fut fatal aux anciennes Moralités, qui se changèrent pour la plupart en grimoires allégoriques surchargés des plus fabuleuses personnifications.

Les farces et les soties conservèrent beaucoup mieux leur ancien caractère railleur et satirique.

Mais ces genres divers durent bientôt céder l'empire au théâtre imité des Grecs et des Romains, dans lequel Et. Jodelle (1532 — 1573) débuta par sa tragédie de *Cléopatre*, et sa comédie d'*Eugène ou la Rencontre*.

A côté de lui viennent dans des genres différents, Robert Garnier (1534 — 1590) et Pierre de Larivey (1550 — 1612, env.), puis Alexandre Hardy (1561 — 1631), l'infatigable compilateur des Espagnols et des Italiens.

Corneille et Molière allaient bientôt dépasser de toute la hauteur de leur génie ces dramaturges plus ou moins heureux, et donner enfin à la France une scène dramatique qui fait encore l'une de ses plus belles gloires.

Ici finit notre tâche. A d'autres plus habiles que nous de raconter les merveilles du grand siècle et les phases multiples de la littérature française actuelle.

J.-H. K.

LITTÉRATURE ANCIENNE.

1re-3e PÉRIODES

DEPUIS LA FORMATION DE LA LANGUE FRANÇAISE
JUSQU'A SA CONSTITUTION DÉFINITIVE

842—1600

MORCEAUX

EMPRUNTÉS AUX PROSATEURS ET AUX POÈTES DES TROIS PREMIÈRES PÉRIODES LITTÉRAIRES

Depuis la formation de la langue française jusqu'à sa constitution définitive

---

PREMIÈRE PÉRIODE.

IXe — XIIIe SIÈCLES.

1

SERMENT DE LOUIS-LE-GERMANIQUE (L'AN 842).

Pro Deo amor, et pro christian poblo et nostro commun salvamento, (salvament) dist di en avant, in quant Deus savir et podir me dunat, si salvarejo cist meon fradre Karlo, et in adjudha et in cadhuna cosa, si cum om per dreit son fradre (fradra) salvar dist (*legendum* dust) in o quid il mi altre si fazet (qui id un altre si fazet), et ab Ludher nul plaid nunquam prindrai, qui, meon vol, cist meon fradre Karle in damno sit[1].

Pour (de) Dieu (l')amour, et pour (du) chrétien peuple et notre commun salut, de ce jour en avant, en tant que Dieu savoir et poüvoir me donne, ainsi sauverai-je celui-ci mon frère Charles et en aide et en chaque chose, si comme on par droit son frère sauver doit, en ce que (afin que) il à moi de même fasse; et de Lothaire nul accommodement jamais (en) prendrai, qui, à mon vouloir, à celui-ci mon frère Charles en dommage soit[2].

(BURGUY, *Gramm. de la Lange d'oil.*)

2

CANTILÈNE DE SAINTE-EULALIE.

Buona pulcella fut Eulalia,
Bel avret corps, bellezour anima.
Voldrent la veintre li Deo inimi,
Voldrent la faire diavle servir.
Elle n'out eskoltet les mal conselliers,
Qu'elle Deo raneiet chi maent sus en ciel,

Bonne pucelle (*puella*) fut Eulalie.
Bel avait corps, plus belle âme.
Voulurent la vaincre les (de) Dieu ennemis,
Voulurent la faire (le) diable servir.
Elle n'eut écouté les mals (mauvais) conseillers,

[1] *Pro Dei amore et pro christiano populo, et nostro communi salvamento inantea* (deinceps) *in quantum Deus sapere et posse mihi dederit, salvabo hunc meum fratrem Karolum, et in auxilio, et in unaquaque causa, ut homo per drictum* (jus) *suum fratrem salvare debet, in eo quod ille mihi faceret, et cum Lothario nullum placitum unquam capiam, quod mea voluntate huic meo fratri Karolo in damno sit.* (DUCANGE.)

[2] Pour l'amour de Dieu et pour notre commun salut et celui du peuple chrétien, dorénavant, autant que Dieu savoir et pouvoir me donnera, je soutiendrai mon frère Charles, ici présent, par aide et en toute chose, comme il est juste que l'on soutienne son frère, tant qu'il fera de même pour moi; et jamais avec aucun ne ferai traité, qui, de ma volonté, soit préjudiciable à mon frère Charles. (VILLEMAIN.)

Ne por or, ned argent, ne paramenz,
Por manatce regiel, ne preiemen;
Ne ule cose non la povretq omue pleier,
La polle sempre non amast lo Deo menestier.

Qu'elle Dieu renie qui demeure sus en ciel,
Ni pour or, ni argent, ni parures,
Par menace royale, ni prière;
Nulle chose ne la pouvait jamais plier,
La pucelle (que) toujours n'aimât le (de) Dieu service.

3

BERTRAND DE BORN.

FRAGMENT D'UN CHANT GUERRIER (LANGUE D'OC).

TEXTE PROVENÇAL.

Be m platz lo dous temps de pascor
Que fai foillas e flors venir;
E platz me quant aug la baudor
Dels auzels que fan retentir
Lor cant per lo boscatge;
E platz mi quan vei sobre'ls pratz
Tendaz e pavaillos fermatz;
E ai gran allegratge.
Quan vei per campaigna rengatz
Cavaliers e cavals armatz.

TRADUCTION LITTÉRALE.

Bien me plaît le doux temps de Pâques
Qui fait feuilles et fleurs venir.
Et il me plaît quand j'entends la joie
Des oiseaux qui font retentir
Leur chant par le bocage;
Et il me plaît quand je vois sur les prés
Tentes et pavillons plantés;
Et j'ai grande allégresse,
Quand je vois rangés dans la campagne
Cavaliers et chevaux armés.

(BURGUY, *La France Littéraire.*)

4

SAINT-BERNHARD DE CLAIRVAUX (1091—1153).

FRAGMENT D'UN SERMON.

Por ceu volt il en terre dexendre et ne volt mies solement dexendre en terre et nastre, anz volt assi estre conuiz; et por ceste conissance faisons nos ni ceste feste de l'Aparicion. Hui vinrent li troi roi por querre lo soloil de justice qui neiz estoit, de cui il est escrit : Eykevos uns bers vient et Orianz est ses nous.

5

LA BIBLE GUYOT (XIIe SIÈCLE).

Deu siecle puant et orrible
Mestuet commencier une bible (*livre*)
Por poindre (*piquer*) et por aiguillonner
Et por grant essample doner.
Ce niert (*ne sera*) pas bible losengiere (*louangeuse*)
Nes (*mais*) fine et voire (*vraie*) et droituriere;
Mireor (*miroir*) iert a toutes gens,
Ceste bible, or ne (*ni*) argenz
Esloingnez de rien ne me puet,
Qar de Diex et de raison muet (*provient*).

6

FRAGMENT D'UNE TRADUCTION DES LIVRES DES ROIS (LIV. II, CH. VII).

Cume li reis fudd regne aseurez e Deus li out pais dunee de tutes parz, al prophete Nathan parlad, si li dist : Tu veis que jo main en paleis de cedre, e l'arche Deu est herbergie desuz peels. Respundi Nathan : Fai qanque te plaist kar nostres Sires est od tei.

7

FRAGMENT DE LA CHANSON DE ROLAND.

Rollans s'en turnet, par le camp vait tut suls,
Cercet les vals e si cercet les munz,
Iloec truvat Gerin sun cumpaignun,
Et si truvat Berenger e Atuin,
Iloec truvat Anseis e Sansun,
Truvat Gerard le veill de Russillun;
Par uns e uns les ad pris le learun,
Al arcevesque en est venuz atut,
Sis mist en reng dedevant ses genuilz.

8

MARIE, DITE DE FRANCE [1].

VERS LE MILIEU DU XIIIe SIÈCLE.

LA MORS ET LI BOSQUILLON [2].

Tant de loin que de prez n'est laide
La mors. La clamoit à son ayde
Tosjors, ung povre bosquillon
Que n'ot chevance ne sillon :
« Que ne viens, disoit, ô ma mie,
» Finer ma dolorouse vie! »
Tant brama qu'advint; et de voix
Terrible: « Que veux-tu? — Ce bois
Que m'aydiez à carguer, Madame! »
Peur et labeur n'ont mesme game.

9

GEOFFROY DE VILLEHARDOUIN (VERS 1150—1213) [3].

FRAGMENTS DE L'HISTOIRE DE LA CONQUÊTE DE CONSTANTINOPLE.

« Ce mouvement secret d'inquiétude ne les empêcha pas d'aborder bravement au rivage ennemi. C'était par une claire et radieuse journée; et le matin fut bel après le soleil un peu levant. Et l'emperère Alexis les attendoit à grands batailles et à grands corrois (préparatifs) de l'autre part. Et on sonne les bozines (clairons, *buccinas*). Les croisés ne demandent mie chacun qui doit aller devant : mais qui aincois (avant) peut, aincois arrive. Et les chevaliers issirent des vaisseaux, et saillent en la mer jusque à la ceinture, tout armés, les heaumes lacés, les glaives ès mains, et les bons archers, et les bons sergeants, et les bons arbalestriers, chacune compagnie où endroit elle arriva. Et les Grecs firent mult grand semblant del retenir (de les arrêter). Et quand ce vint aux lances baisser, les Grecs leur tournent le dos, et s'en vont fuyant et leur laissent le rivage. Et sachez que onques plus orgueilleusement nul port ne fut pris. »

. . . . . .

« Bien sembloit chose périlleuse, que les croisés n'avoient que six batailles, et les Grieux en avoient bien soixante, et toutes plus grandes que celles des Latins. Et tant chevaucha l'empéréor Alexis, tant s'approcha, qu'on se tiroit des flèches d'une armée à l'autre. Et quand ouït cela le doge de Venise, il quitta les tours de Constantinople dont il etoit dejà maître, et dit qu'il vouloit vivre ou mourir avec les pèlerins... Et quand l'emperéres Alexis vit ce, il commença ses gens à retraire, et s'en retourna arrière..... Et sachez qu'il n'y eut si hardi qui n'eût grand joie. Ceux de l'ost se désarmèrent qui etoient mult las et travaillés; et peu mangèrent et peu burent, car peu avoient de viande. »

[1] Voir l'Appendice à la fin du tome.
[2] Voy. Boileau et Lafontaine qui ont traité le même sujet.
[3] Voir l'Appendice à la fin du tome.

10

THIBAUT VI (1201—1253)[1],

COMTE DE CHAMPAGNE ET ROI DE NAVARRE.

EXTRAIT DE LA CHANSON POUR EXCITER A LA CROISADE.

Signor, saciez, ki or ne s'en ira
En cele terre, ù Diex fu mors et vis,
Et ki la crois d'outre mer ne prendra,
A paines mais ira en paradis,
Ki a en soi pitie et ramembrance
Au haut seignor, doit querre sa venjance,
Et delivrer sa terre et son païs,

11

RUTEBEUF (1237—1286)[1].

A. FABLIAU DU TESTAMENT DE L'ANE.

L'evesques si de li s'aprouche
Que parleir i pout bouche a bouche,
Et li prestres lieve la chiere
En concillant conta son conte :
« Sire, ci n'afiert plus lonc conte :
Mes asnes at lonc tans vescu;
Mout avoie en li boen escu,
Il m'at servi, et volontiers,
Moult loiaument XX. ans entiers,
Se je soie de Dieu assoux.
Qui lors n'out pas monnoie chiere
Desoz sa chape tint l'argent :
Ne l'ozat montreir por la gent.
Chacun gaaingnoit XX sols,
Tant qu'il ot espargnié XX. livres.
Pour ce qu'il soit d'enfer delivres
Les vos laisse en son testament. »
Et dist l'evesques : « Diex l'ament,
Et si li pardoint ses mesfais
Et toz les pechiez qu'il at fais! »

B. EXTRAIT DU MIRACLE DE THÉOPHILE.

THEOPHILES.

Vez les ci; je les ai escrites.
Or baille Theophiles les lettres au Deables et li Deables li commande à ouvrer ainsi :
Theophile, biaus douz amis.
Puisque tu t'es en mes mains mis
Je te dirai que tu feras.
James povre homme n'ameras :
Se povres hom sorpris te proie,
Torne l'oreille, va ta voie :
S'aucuns envers toi s'umelie,
Respon orgueil et felonie;
Se pauvres demande à ta porte
Si gardes qu'aumosne n'enporte.

12

JEAN, SIRE DE JOINVILLE (1223—1317)[1].

SAINT-LOUIS RENDANT LA JUSTICE.

Maintes fois avint que en este, il aloit seoir au boiz de Vinciennes apries sa messe, et se acostoioit à un chesne et nous fesoit seoir entour li; et tous ceulz qui avoient à faire venoient parler à li; sans destourbier de huissier ne d'autre. Et lors il leur demandoit de sa bouche : A yl ci nullui qui ait partie? Et cil se levoient qui partie avoient; et lors il disoit : Taisiez vous tous, et en vous delivrera l'un apres l'autre. Et lors il appeloit monseigneur Pierre de Fontaines e monseigneur Geffroy de Vilette, et disoit à l'un d'eulz : Delivrez moi ceste partie. Et quand il veoit aucune chose à amender en la parole de ceulz qui parloient pour autrui, il meisme l'amendoit de sa bouche. Je le vis aucune fois en este, que pour delivrer sa gent, il venoit ou jardin de Paris, une cote de chamelot vestue, un seurcot de tyreteinne sanz manches, un mentel de cendal noir entour son col, moult bien pique et sanz coife, et un chapel de paon blanc sur sa teste, et fesoit estendre tapis pour nous seoir entour li. Et tout le peuple qui avoit à faire par devant li, estoit entour li en estant, et lors il les fesoit delivrer en la manière que je vous ai dit devant du boiz de Vinciennes.

[1] Voir l'Appendice à la fin du tome.

DEUXIÈME PÉRIODE.

XIVe—XVe SIÈCLES.

13

JEAN FROISSART (1333—1410) [1].

DERNIÈRES INSTRUCTIONS DE CHARLES V A SES FRÈRES.

« Mes beaux frères, par l'ordonnance de nature, je sens bien et connois que je ne puis longuement vivre : si vous recommande et rencharge Charles, mon fils; et en usez ainsi comme bons oncles doivent user de leur neveu, et vous en acquittez loyaument; et le conseillez en tous ses affaires loyaument; car toute une fiance en gît en vous. Et l'enfant est jeune et de léger esprit, si aura mestier qu'il soit mené et gouverné de bonne doctrine; et lui enseignez ou faites enseigner tous les points et les Etats royaux qu'il doit et devra tenir, et le mariez en lieu si haut que le royaume en vaille mieux. J'ai eu longtemps un maître astronomien qui disoit et affirmoit que dans sa jeunesse il auroit moult faire, et istroit de grands périls et de grands aventures; pourquoi, sur ces termes, j'ai eu plusieurs imaginations et si moult pensé comment ce pourroit être, si ce ne vient et naît de la partie de Flandre; car, Dieu merci, les besognes de notre royaume sont en bon point. Le duc de Bretagne est un cauteleux homme, et divers, et a toujours eu le courage plus anglais que françois; pourquoi tenez les nobles de Bretagne et les bonnes villes en amour, et par ce point vous lui briserez ses ententes. Je me loe des Bretons, car ils m'ont toujours servi loyaument, et aidé à garder et défendre mon royaume contre mes ennemis. Et faites le seigneur de Cliçon connétable; car, tout considéré, je n'y vois nul plus propice de lui. Enquérez pour le mariage de Charles, mon fils, en Allemagne, par quoi les alliances soient plus fortes : vous avez entendu comment notre adversaire s'y veut et s'y doit marier. C'est pour avoir plus d'alliances, de ces aides du royaume de France dont les povres gens sont tant travaillés et grevez, usez-en en votre conscience, et les ôtez au plus tôt que vous pourrez; car ce sont choses, quoique je les aie soutenues, qui moult me grèvent et poisent en courage : mais les grands guerres et les grandes affaires que nous avons eues à tous lès pour la cause de ce, pour avoir la mise, m'y ont fait entendre. »

RONDEL.

Le corps s'en va, mais le cuer vous demeure
Tres chere dame, adieu jusqu'au retour!
Trop me sera lointaine ma demeure.
Le corps s'en va, mais le cuer vous demeure.
Tres chere dame, adieu jusqu'au retour!
Mais doux penser, que j'auray à toute heure,
Adoucira grant part de ma douleur;
Car il n'est nul, fors vous, qui me sequeure!
Tres chere dame, adieu jusqu'au retour;
Le corps s'en va, mais le cuer demeure!

14

EUSTACHE DESCHAMPS (1325—1370) [1].

DIEU SEUL EST ROI.

Il n'est c'un roy qui ait titre certain,
Et tous règnes procèdent de ce Roy :

[1] Voir l'Appendice à la fin du tome.

C'est un seul Dieu qui est souverain,
Qui tout créa et qui tout a en soy.
De lui vient tout : les autres, par ma foy,
Puet déposer des règnes de la terre.
Silz sont pervers et ne gardent sa loy.
De tel seigneur fait bon l'amour acquerre.

15

OLIVIER BASSELIN (ENV. 1350—1418) [1].

A SON NEZ.

Vau-de-Vire.

Beau nez dont les rubis ont couste mainte pipe
De vin blanc et clairet,
Et duquel la couleur richement participe
Du rouge et violet;

Gros nez! qui te regarde à travers un grand verre
Te juge encore plus beau :
Tü ne ressemble point au nez de quelque hère
Qui ne boit que de l'eau.....

Un coq d'Inde sa gorge à toy semblable porte.
Combien de riches gens
N'ont pas si riche nez! Pour te peindre en la sorte,
Il faut beaucoup de temps.

Le verre est le pinceau duquel on t'enlumine;
Le vin est la couleur
Dont on t'a peint ainsi plus rouge qu'une guisne
En beuvant du meilleur.

On dit qu'il nuit aux yeux : mais seront-ils les maistres?
Le vin est guairison
De mes maux ; j'aime mieux perdre les deux fenestres
Que toute la maison.

16

ALAIN CHARTIER (1386—1458) [1].

DU DÉVOUEMENT A LA PATRIE.

Nul labeur ne vous doit estre grief pour celuy pays saulver qui vous repaist et nourrist entre les vivans, et entre les morts vous receoit en sepulture. Si est force de dire que ceulx sont denaturez, qui au besoing et pour le salut de leur pays nefforcent leur povoir, et mieulx veulent soy laisser perir avec la chose publicque que pour icelle soy exposer a peril. Donc pourroit il sembler que la loy de nature seroit plus parfaictement accomplie es bestes que en nous aultres, et que vous seriez trouvez plus desnaturez quelles qui nont pas entendement de raison, quant les oyseaulx au bec et aux ongles defendent leurs nicqz (*nids*) et les ours et les lyons guardent leurs cavernes a la force de leurs griffes et de leurs denz.

FRAGMENT DU LIVRE DES QUATRE DAMES.

Ha! pou loyaux,
Faintifs, lasches et desloyaux,
Qui n'aimez qu'estaz et joyaux,
Vous laissastes tous les royaux,
Et leur tournastes
Le dos, et vous en retournastes!

[1] Voir l'Appendice à la fin du tome.

. . . . . .
Tels gens deussent estre porchez
Ou faisant viles
OEuvres, par cités et par villes,
Quant aux armes sont inutiles
Et veulent avoir cents et milles
Pour leur bobant;
Et vont les pauvres gens lobant,
Décevant le monde et robant!
Ils ne sont bons qu'à seoir au banc
Soubz cheminée,
Quant leurs bouches sont avinées
Et ils ont les bonnes vinées,
Lors content de leurs destinées,
Les coquars fous;
Alors se vantent de grands coups,
Et font grands dépens et grands coutz;
Et, quoi qu'il soit prins ou recoulx,
Nul d'eux n'y pense,
Pretz ils seroient à la despence,
Mais tardifs sont à la deffence!
. . . . . .
J'ay achapté
Leur récréante lasseté,
Dont cil a esté mort jetté
Qui ne peut estre rechepté,
Dieu en ait l'âme!
Leur fuyte est cause à leur grand blâme,
De ma perte et de leur diffame!
L'eussé-je fait, moi qui suis femme[1]?

17

CHARLES D'ORLÉANS (1391—1467)[2].

RONDEL.

Les fourriers d'este sont venuz
Pour appareiller son logis,
Et on fait tendre ses tappis
De fleurs et verdure tissuz.
En estandant tappis veluz
De vert herbe par le païs,
Les fourriers d'este sont venuz,
Pour appareiller son logis.
Cueurs d'ennuy pieça morfonduz,
Dieu mercy, sont sains et jolis;
Alez vous en, prenez païs,
Yver, vous ne demourez plus,
Les fourriers d'este sont venuz.

BALLADES.

Comment se peut ung poure cueur deffendre,
Quand deux beaux yeulx le viennent assaillir,
Le cueur est seul, désarmé, nu et tendre,
Et les yeulx sont bien armés de plaisir;
Contre tous deux ne pourroit pié tenir.
Amour aussi est de leur alliance!
Nul ne tiendroit contre telle puissance.

Il lui convient ou mourir ou se rendre;
Trop grand honte lui seroit de fuir.
Plus bandement les oserait attendre
S'il eust pouvoir dont il se peust couvrir;
Mais point n'en a. Si luy vault mieux souffrir
Et se mettre tout en leur gouvernance.
Nul ne tiendroit contre telle puissance.

Qu'il soit ainsi, bien me le fist apprendre
Ma maistresse, mon souverain désir;
Quand il luy plaist, ja pieça entreprendre
De me vouloir de ses doulx yeux férir,
Oncques depuis mon cueur ne peust guérir,
Car lors fust-il desconffit à oultrance,
Nul ne tiendroit contre telle puissance.

[1] Dans un petit poème fait à l'occasion de la bataille d'Azincourt, Alain Chartier qui devait ressentir vivement, comme Français et comme poète, l'humiliation de cette défaite, adresse par la bouche d'une femme dont l'amant, brave chevalier, est tombé sur le champ de bataille, en faisant son devoir, cette flétrissante apostrophe aux lâches qui ont tourné le dos devant l'ennemi :

[2] Voir l'Appendice à la fin du tome.

II

SUR LE BRUIT QU'ON AVAIT RÉPANDU DE SA MORT.

Nouvelles ont couru en France
Par maints lieux que j'estoye mort,
Dont avoient peu desplaisance
Aucuns qui me hayent à tort.
Aultres en ont eu disconfort,
Qui m'ayment de loyal vouloir,
Comme mes bons et vrays amis,
Si fais à toutes gens sçavoir
Qu'encore est vive la souris.

Je n'ay eu ne mal, ne grevance,
Dieu mercy ! mais suis sain et fort :
Et passe temps en espérance
Que paix, qui trop longuement dort,
S esveillera et par accort.
A tous fera liesse avoir.
Pour ce, de Dieu soient maudis
Ceux qui sont dolents de veoir,
Qu'encore est vive la souris.

Jeunesse sur moy a puissance,
Mais vieillesse fait son effort
De m'avoir en sa gouvernance
A présent faillira son sort,
Je suis assez loing de son port,
De ploures vueil garder mon hoir,
Loué soit Dieu de paradis
Qui m'a donné force et povoir
Qu'encore est vive la souris.

Nul ne porte pour moy le noir,
On vent meillieur marchié drap gris
Or tiengne chascun pour tout voir
Qu'encore est vive la souris.

18

FRANÇOIS CORBUEIL DIT VILLON [1] (1431) [2].

A) BALLADE DES DAMES DU TEMPS JADIS.

Dictes-moy où, n'en quel pays,
Est Flora, la belle Romaine;
Archipiada, ne Thaïs,
Qui fut sa cousine germaine;
Écho, parlant, quand bruyt on maine,
Dessus riviere ou sus estan,
Qui beaute eut trop plus qu'humaine?...
Mais où sont les neiges d'antan.

Où est la tres-sage Heloïs,
Pour qui fut chastre et puis moyne
Pierre Esbaillart à Sainct-Denys
(Pour son amour eut cest essoyne)?
Semblablement, où est la royne
Qui commanda que Buridan
Fut jette en ung sac en Seine?...
Mais où sont les neiges d'antan!

La royne Blanche comme ung lys,
Qui chantoit à voix de sereine,
Berthe au grand pied, Bietris, Allys;
Harembourges, qui tint le Mayne,
Et Jehanne, la bonne Lorraine,
Qu'Anglois bruslerent à Rouen;
Où sont ilz, Vierge souveraine?...
Mais où sont les neiges d'antan!

B) DIALOGUE ENTRE ALEXANDRE ET UN PIRATE.

L'Empereur si l'arraisonna :
Pourquoi es tu larron de mer?
L'autre responce luy donna :
Pourquoy larron me fais nommer?
Pour ce qu'on me voit escumer
En une petiote fuste?
Se comme toy me peusse armer,
Comme toy Empereur je fusse.

[1] Voir l'Appendice à la fin du tome.
Mendiant et voleur, Villon fut deux fois condamné à être pendu. Louis XI lui accorda sa grâce; voici les vers qu'il fit la veille du jour où il devait être pendu :

La pluye nous a débuez et lavez,
Et le soleil desséchez et noirciz,
Pies, corbeaux, nous ont les yeux cavez,
Et arraché la barbe et les sourcilz,
Jamais nul temps nous ne sommes rassiz,
Puis ça, puis là, comme le vent varie,
A son plaisir sans cesse nous charie,
Plus becquetez d'oyseaulx que des à couldre :
Hommes, ici n'usez de mocquerie,
Mais priez Dieu que tous nous veuille absouldre.

[2] La date de la mort de Villon est incertaine.

19

PIERRE GRINGORE (NÉ VERS 1480, MORT EN 1544) [1].

EXTRAITS DES FANTAISIES DU MONDE.

Le monde n'est pas tel qu'il semble,
Les hommes sont fains et divers;
L'un à l'autre point ne ressemble.
L'un frappe à tort, l'autre à travers;
L'un ravist, amasse et assemble,
L'autre dissipe et gaste tout.
A un larron l'autre lui emble;
L'un pille ce que l'autre toult.
L'un a face d'homme de bien,
Qui n'est pas des meilleurs qu'on face
L'un veult despendre tout le sien,
L'autre n'est qu'un chiche face;
L'un a du bien, l'autre n'a rien;
L'un pert ce qu'il a par fortune;
L'autre par quelque faulx moyen,
Arable toute la pécune...

. . . . . .

Tel vient pour faire son hommage,
Qui n'est pas loyal en son cœur;
Tel est gracieux en langage,
Qui derrière n'est qu'un flatteur;
Tel se vante et fait bon visage,
Qui est pour faillir au besoing;
Tel a pardonné son oultrage,
Qui s'en vengera près ou loing.

20

L'AVOCAT PATHELIN [2].

Ancienne Facétie, Scène V.

Pathelin demande son salaire à Aignelet.

Pathelin. Dy, Aignelet.
Le Bergier. Bee.
Pathelin. Vien ça, vien.
Ta besogne est elle bien faicte?
Le Bergier Bee.
Pathelin. Ta partie est retraicte:
Ne dis plus Bee; il n'y a force.
Luy ay je baille belle estorse?
T'ay je point conseille à point?
Le Bergier. Bee.
Pathelin. He dea! On ne te orra point.
Parle hardiment, ne te chaille.
Le Bergier. Bee.
Pathelin. Il est ja temps que je m'en aille:
Paye moy.
Le Bergier. Bee.
Pathelin. A dire voir,
Tu as tres bien faict ton devoir,
Et aussy bonne contenance.
Ce qui luy a baille l'advance,
C'est que tu t'es tenu de rire.
Le Bergier. Bee.
Pathelin. Quel Bee? Il ne le fault plus dire.
Paye moi bien et doulcement.

[1] Voir l'Appendice à la fin du tome.
[2] Voyez Brueys et Palaprat dans la première section de l'ouvrage.

Le Bergier. Bee.
Pathelin. Quel Bee? Or parle sagement,
Et me paye : si m'en iray.
Le Bergier. Bee.
Pathelin. Sces tu quoy je te diray?
Je te prie, sans plus m'abayer,
Que tu penses de moy payer.
Je ne vueil plus de baverie.
Paye moy.
Le Bergier. Bee.
Pathelin. Est ce mocquerie?
Est ce quanque tu en feras?
Par mon serment, tu me payeras.
Entends tu? se tu ne t'envoles.
Ça argent.
Le Bergier. Bee.
Pathelin. Tu te rigoles!
Comment! N'en auray je autre chose?
Le Bergier. Bee.
Pathelin. Tu fais le rimeur en prose
Et à qui vends tu tes coquilles?
Sces tu qu'il est! Ne me babilles
Meshuy de ton Bee, et me paye.
Le Bergier. Bee.
Pathelin. N'en auray je autre monnoye?
A qui cuides tu te jouer?
Et je me devoye tant louer
De toy : or fay que je m'en loe.
Le Bergier. Bee
Pathelin. Me fais tu manger de l'oe?
Mau gre bieu! ay je tant vescu,
Qu'un bergier, un mouton vestu,
Un villain pillart, me rigole?
Le Bergier. Bee.
Pathelin, N'en auray je autre parolle?
Se tu le fais pour toy esbatre
Dy le, ne m'en fais plus debatre :
Vien t'en souper à ma maison.
Le Bergier. Bee.
Pathelin. Par sainct Jean, tu as bien raison;
Les oysons menent les oes paistre.
Or cuydois je estre sur tous le maistre
Des trompeurs d'icy et d'ailleurs,
Des corbineurs, et des bailleurs
De paroles en payement,
A rendre au jour du jugement;
Et un bergier des champs me passe!
Par sainct Jacques! se je trouvasse
Un bon sergent, te feisse prendre.
Le Bergier. Bee.
Pathelin. Heu, Bee! l'er me puisse pendre,
Se je ne vois faire venir
Un bon sergent, mesavenir
Luy puisse, s'il ne t'emprisonne.
Le Bergier. S'il me treuve, je lui pardonne.

21

OLIVIER MAILLARD, (1440—1502)[1].

DE LA NÉCESSITÉ DU SALUT.

... Or, levez les esperitz, qu'en dictes vous, seigneurs? Regardez moy tous. Estes vous la, les usuriers plains davrice? certes il fault restituer; et ne souffist mye de dire : « Je ferai dire des messes, je donnerai pour l'amour de Dieu; » il fault rendre les biens a ceulx a qui ilz sont, ou jamais n'entrerez en paradis.

Baillifz, escouttestes, escabins et toutte telle maniere de buillon qui composez les povres gens, et ne laissez vos rapines ne pechiez, pour preschement ou doctrine que vous oyez : seigneurs, vous estes durs; mais vous trouverez plus dur que vous. — Quel remede, frere? — Il fault laissier vos pechiez et rendre a chascun ce quil luy appartient. Vous y penserez! Dieu vous en doint la grace. Le *Pater noster* et *Ave Maria*, et une *Ave Maria* pour mon intention.

22

MARTIAL DE PARIS, DIT D'AUVERGNE (MORT EN 1508)[1].

FRAGMENT DES VIGILLES.

Il n'est tel plaisir
Que d'être à gésir
Parmy les beaux champs;
L'herbe verd choisir,
Jouer qui a loisir
Et prendre bon temps;
Voyre à toutes gens,
Bourgoys ou marchands,
Pour eux rassaisir.
Car petits et grands
En vivent plus d'ans
Selon leur désir.

Mieux vaut la liesse,
L'accueil et l'adresse,
L'amour et simplesse
Des bergiers pasteurs,
Qu'avoir à largesse
Or, argent, richesse
Ne la gentillesse
De ses grands seigneurs;
Car ils ont douleurs
Et des maulx greigneurs,
Mais pour nos labeurs
Nous avons sans cesse,
Les beaulx prés et fleurs,
Frutaiges odeurs,
Et joye à nos cœurs,
Sans mal qui nous blesse.

23

PHILIPPE DE COMINES (1445—1509)[1].

COMMENT LE ROY LOYS XI FEIST FAIRE PLUSIEURS CAGES DE FER DONT EN L'VNE FUST MIS L'AUTHEUR DE CE LIURE L'ESPACE DE HUIT MOIS.

Il est vrai qu'il auoit fait de rigoureuses prisons, comme cages de fer et d'autres de bois, couuertes de pates de fer par le dehors et par le dedans, auec terribles fermures de huit pieds de large, de la hauteur d'vn homme, et un pied plus. Le premier qui les deuisa fust l'euesque de Verdun, qui, en la premiere qui fust faite, fust mis incontinent, et y a couché quatorze ans. Plusieurs depuis l'ont maudit, et moy aussi qui en ay tasté soubs le Roy de present huit mois. Autresfois auait fait faire a des Allemans, des fers trespesans et terribles pour mettre aux pieds. Et y estoit vn anneau pour mettre au pied fort mal aisé a ouurir, comme a vn carquant, la chaine grosse et pesante : et vne grosse boulle de fer au bout beaucoup plus pesante que n'estoit de raison, et les appeloit on les fillettes du Roy.

[1] Voir l'Appendice à la fin du tome.

24

OCTAVIEN DE SAINT-GELAIS (1466—1502)[1].

PORTRAIT DE L'HOMME DE COUR.

. . . . . .
. . . . . homme de court,
Doit estre diligent et court,
Voire s'il veult son entreprinse
Mettre à effet et qu'on le prinse;
C'est le train commun de ce temps
Car on peut dire; attens, attens,
Si chascun n'a à soy attente
Rien n'y fait l'oncle ni la tante;
Chascun est huy assez expert
D'éloingner celluy la qui pert,
Et d'aymer cil à qui fortune
Est gracieuse et opportune.
Toutes eaues vont à la mer.
Au malade tout est amer.
Brief, affin que le tout conclue,
On juge le malheureux grue;
Et cil qui a la voille au vent
A gré on le juge savant,
Et fust Virgile ou Aristote
On lui ferait porter la hotte
S'il n'avoyt faveur ou appuy,
Car c'est la mode du jour d'huy.
(*Le séjour d'honneur.*)

TROISIÈME PÉRIODE.

XVIe—XVIIe SIÈCLES JUSQU'A L'AN 1638.

25

FRAGMENT
DE LA TRÈS JOYEUSE ET TRÈS PLAISANTE HISTOIRE COMPOSÉE PAR
LE LOYAL SERVITEUR[1]
DES FAITS, GESTES, TRIOMPHES ET PROUESSES DU BON CHEVALIER SANS PAOUR ET SANS REPROUCHE,
LE GENTIL SEIGNEUR DE BAYART.

..... La povre dame de mère estoit en une tour du chasteau, qui tendrement plorait; car combien qu'elle fut joyeuse dont son fils estoit en voye de parvenir, amour de mère l'admonestoit de larmoyer. Toutefois, après qu'on luy fust venu dire : « Madame, si vous voulez venir voir votre fils, il est tout à cheval prest à partir, » la bonne gentille femme sortit par le derrière de la tour et fist venir son fils vers elle, auquel elle dist ces parolles : « Pierre, mon amy, vous allez au service d'un gentil prince. D'autant que mère peult commander à son enfant, je vous commande trois choses tant que je puis; et si vous les faites, soyez assuré que vous vivrez triomphamment en ce monde : la première, c'est que, devant toutes choses, vous aymez, craignez et servez Dieu, sans aucunement l'offenser s'il vous est possible, car c'est celluy qui tous nous a créés, et qui nous fait vivre; c'est celluy qui nous saulvera : et sans luy et sa grace ne saurions faire une seulle bonne œuvre en ce monde; tous les soirs et tous les matins, recommandez-vous à luy, et il vous aydera. La seconde, c'est que vous soyez doulx et courtois à tout gentilhomme, en ostant de vous tout orgueil. Soyez humble et serviable à toutes gens; ne soyez maldisant ne menteur; maintenez-vous sobrement quant au boire et au manger. Fuyez envie, car c'est un vilain vice. Ne soyez flatteur ne rapporteur; car telles manières de gens ne viennent pas voulentiers à grande perfection. Soyez loyal en faicts et dicts; tenez votre parolle. Soyez secourable aux povres veufves et aux orphelins, et Dieu vous le guerdonnera. La tierce, que des biens que Dieu vous donnera vous

[1] Voir l'Appendice à la fin du tome.

soyez charitable aux povres nécessiteux; car donner pour l'honneur de luy n'apovrit oncques hommes; et sachez de moy, mon enfant, que telle aumosne que vous puissiez faire grandement vous prouffitera au corps et à l'âme. Velà tout ce que je vous en charge. Je crois bien que vostre père et moy ne vivrons plus guères, Dieu nous face la grâce, à tout le moins tant que serons en vye, que toujours puissions avoir bon rapport de vous. »

Alors le bon chevalier quelque jeune âge qu'il eust, lui respondit : « Madame ma mère, de vostre bon enseignement, tant humblement qu'il m'est possible, vous remercie; et espère si bien l'ensuivre que, moyennant la grace de celluy en la garde duquel me recommandez, en aurez contentement. Et au demourant, après m'estre très humblement recommandé à vostre bonne grace; je vois prendre congé de vous. »

Alors la bonne dame tira hors de sa manche une petite bourcette, en laquelle avoit seulement six escus en or et ung en monnoye qu'elle donna à son fils; et appella ung des serviteurs de l'évesque de Grenoble, son frère, auquel elle bailla une petite malette en laquelle avoit quelque linge pour la nécessité de son fils, le priant que, quand il seroit présenté à monseigneur de Savoye, il voulust prier le serviteur de l'escuyer, soubs la garde duquel il seroit, qu'il en prist un peu soing jusqu'à ce qu'il fust en plus grand âge; et luy bailla deux escus pour luy donner Sur ce propos print l'évesque de Grenoble congé de la compaignie et appela son nepveu, qui, pour se trouver sur son gentil roussin, pensoit estre en ung paradis. Si commencèrent à marcher le chemin droit à Chambéry, où pour lors estoit le duc Charles de Savoye. (*Chap. II.*)

26

RABELAIS (1483-1553) [1].

LOUANGE DES DEBTEURS ET EMPRUNTEURS.

..... Je me donne à sainct Babolin, le bon sainct, en cas que toute ma vie je n'aye estimé debtes estre comme une connexion et colligence des cieulx et terre; ung entretenement unique de l'humain lignaige (ie dy sans lequel bien tost tous humains périroyent); estre par adventure celle grande âme de l'univers, laquelle, selon les académiques, toutes choses vivifie. Qu'ainsi soyt, representez-vous en esperit serain l'idée et forme de quelque monde (prenez, si bon vous semble, le trentiesme de ceulx que imaginoyt le philosophe Metrodorus) auquel ne soyt debteur ny créditeur aulcun. Ung monde sans debtes! Ia entre les astres ne sera cours régulier quelconcque; tous seront en désarroy. Jupiter, ne s'estimant debteur à Saturne, le déposera de sa sphère, et avecques sa chaisne homérique suspendra toutes les intelligences, dieux, cieulx, démons, génies, héroes, diables, terre, mer, tous élèments. Saturne se ralliera avec Mars, et mettront tout ce monde en perturbation, Mercure ne vouldra soy asservir es aultres, plus ne sera leur Camille, comme en langue hétrusque étoit nommé; car il ne leur est en rien debteur : Venus ne sera vénérée, car elle n'aura rien presté. La Lune restera sanglante et ténébreuse : à quel propos luy départiroyt le Soleil sa lumière? Il n'y seroyt en rien tenu. Le soleil ne luyra sus leur terre; les astres n'y feront influence bonne; car la Terre désistoyt leur prester nourrissement par vapeurs et exhalations : desquelles, disoit Heraclitus, prouvoyent les stoïciens, Ciceron maintenoyt estre les étoilles alimentées. Entre les élémens ne sera symbolisation, alternation, ne transmutation aulcune. Car l'ung ne se reputera obligé à l'autre : il ne lui avoit rien presté. De terre ne sera faicte eaue; l'eaue en aer ne sera transmuée; de l'aer ne sera faict feu, le feu n'eschauffera la terre. La terre rien ne produira que monstres, titanes, géans; il n'y pluyra pluye. n'y luira lumière, n'y ventera vent, n'y sera esté ne automne. Lucifer se desliera, et, sortant du profund d'enfer avec les furies, les poines et diables cornuz, vouldra deniger des cieulx tous les dieux, tant des maieurs comme des mineurs peuples. De cestuy monde rien ne prestant, ne sera que une chiennerie, que une

[1] Voir l'Appendice à la fin du tome.

brique plus anomale que celle du recteur de Paris, que une diablerie plus confuse que celle des ieux de Doué[1]. Entre les humains, l'un ne saulvera l'autre : il aura beau crier à l'ayde, au feu, à l'eaue, au meurtre, personne n'yra au secours. Pourquoy? Il n'avoit rien presté, on ne luy debvoyt rien. Personne n'ha interest en sa conflagration, en son naufraige, en sa ruyne, en sa mort. Aussi bien ne prestoit il rien; aussi bien n'eust il par après rien presté. Brief, de cestuy monde seront bannies foy, espérance, charité : car les hommes sont nays pour l'ayde et secours des hommes. En lieu d'elles succederont défiance, mespris, rancune, avecques la cohorte de tous maulx, toutes maledictions et toutes misères. Vous penserez proprement que là eust Pandora versé sa bouteille. Les hommes seront loups es hommes; loups guaroux et lutins, comme feurent Lycaon, Bellerophon, Nabugotdonosor; briguans, assassineurs, empoisonneurs, malfaisans, malpensans, malveillans, haine portans; ung chascun contre tous, comme Ismael, comme Metabus, comme Timon, Athenien, qui pour ceste cause, feut surnommé *Misanthropos*. Si que chose plus facille en nature seroyt nourrir en l'aer les poissons, paistre les cerfz au fond de l'Océan, que supporter ceste truandaille de monde qui rien ne preste. Par ma foy, ie les hais bien. Et si, au patron de ce fascheux et chagrin monde rien ne prestant, vous figurez l'aultre petit monde, qui est l'homme. vous y trouverez un terrible tintamarre. La teste ne vouldra prester la veue de ses yeulx pour guider les piedz et les mains. Les piedz ne la daigneront porter; les mains cesseront travailler pour elle. Le cueur se faschera de tant se mouvoir pour les poulz des membres, et ne leur prestera plus. Le poulmon ne lui fera prest de ses souffletz. Le foye ne lui envoyera sang pour son entretien. La vessie ne vouldra estre débitrice aux roignons. L'urine sera supprimée. Le cerveau, considérant ce train desnaturé, se mettra en resverie, et ne baillera sentiment es nerfz ne mouvement es muscles. Somme, en ce monde desrayé, rien ne debvant, rien ne prestant, rien n'empruntant, vous voyrez une conspiration plus pernicieuse que n'a figuré Esope en son apologue. Et périra saus doubte; non périra seullement, mais bien tost périra, feust ce Esculapius mesme. Et ira soubdain le corps en putrefaction; l'ame tout indignée prendra cours à tous les diables, après mon argent.

(*Pantagruel*, liv. III, chap. III.)

FRAGMENT DE LA VIE DE GARGANTUA.

De fait, l'on luy enseigna vn grand Docteur Sophiste, nommé maistre Thubal Holoferne, qui luy apprit sa charte, si bien qu'il la disoit par cueur au rebours, et y fut cinq ans et trois mois, puis luy leut Donat, le Facet, Theodolet, et Alanus, *in parabolis*, et y feut treize ans, six mois, et deux sepmaines. Mais notez que ce pendant il luy apprenoit à escrire gothicquement, et escriuoit tous ses liures. Car l'art d'impression n'estoit encores en vsage. Et portoit ordinairement vn gros escritoire, pesant plus de sept mille quintaulx, duquel le gualimart estoit aussi gros et grand que les gros pilliers d'Enay, et le cornet y pendoit à grosses chaisnes de fer, à la capacité d'vn tonneau de marchandise.

(*Gargantua*, liv. I, chap. XIV.)

LETTRE DE GARGANTUA A PANTAGRUEL.

Par quoy, mon fils, je t'admoneste qu'employe ta jeunesse a bien proufiter en estude et en vertus. Tu es à Paris, tu as ton précepteur Épistemon, dont l'un par vives et vocables instructions, l'autre par louables exemples te peut endoctriner. J'entens et veulx que tu apprennes les langues parfaitement. Premièrement la grecque comme le veult Quintilian, secondement la latine et puis l'hébraïque pour les saintes lettres et la chaldaïque et arabique pareillement, et que tu formes ton style quant à la grecque, à l'imitation de Platon; quant à la latine, de Cicéron : qu'il n'y ait histoire que tu ne tiennes en mémoire présente, à quoi t'aydera la cosmographie de ceulx qui en ont escript. Des arts libéraulx, géomé-

[1] Doué est une petite ville de Poitou, où un reste d'amphithéâtre romain servait de lieu de représentation pour les mystères. (*Bibliophile Jacob.*)

trie, arithmétique et musique, je t'endonnay quelque goûst quand tu estois encore petit en l'aage de cinq ou six ans, poursuys le reste, et d'astronomie saches en tous les canons. Laisse moy l'astrologie divinatrice et l'art de Lullius comme abuz et vanitez. Du droit civil je veux que tu sçaiches par cueur les beaux textes et me les confère avecques philosophie.

« Et quant à la cognoissance des faictz de nature, je veux que tu t'y adonnes curieusement, qu'il n'y ait mer, rivière, ni fontaine dont tu ne cognoisses les poissons; tous les oyseaulx de l'air; tous les arbres, arbustes et frutices des forests, toutes les herbes de la terre, tous les métaulx cachés au ventre des abymes, les pierreries de tout orient et midi, rien ne te soit incongneu.....

» Mais parceque, selon le sage Salomon, sa science n'entre point en ame malivole, et science sans conscience n'est que ruyne de l'ame, il te convient servir, aimer et craindre Dieu et en lui mettre toutes les pensées et tout ton espoir, et par foy formée de charité, estre à lui adjoint, en sorte que jamais n'en soys désemparé par péché, aye suspectz les abus du monde, ne metz ton cueur à vanité : car cette vie est transitoire; mais la parolle de Dieu demeure éternellement. Sois serviable à tous tes prochains et les ayme comme toy mesme. Révère tes précepteurs, fuy les compaignies des gens esquelz tu ne veulx point ressembler, et les graces que Dieu t'ha données, icelles ne reçois en vain. Et quand tu congnoistras que tu auras tout le sçavoir de par de là acquis, retourne vers moi, afin que je te voye et donne ma bénédiction devant que mourir. »

(*Pantagruel*, liv II, chap. VIII.)

27

FRANÇOIS I (1494—1547).

ÉPITAPHE DE LAURE.

En petit lieu compris vous pouvez voir
Ce qui comprend beaucoup par renommée.
Plume, labeur, la langue et le savoir
Furent vaincus par l'amant de l'aymée,
O gentille âme! étant tout estimée
Qui te pourra louer qu'en se taisant?
Car la parole est tousjours reprimée
Quand le sujet surmonte le disant.

28

JACQUES COLIN (XVIe SIÈCLE) [1].

Venus faisant à son fils sa complaincte
Luy dist : Garson, voy les maux que tu fais;
Ta mère suis, et si sens ton attaincte;
Et que plus m'est insupportable faix
Contre Pallas n'exerce tes forfaictz.

Mère (dit-il), je vous diray la cause
Pourquoy jouer à Minerve je n'ause.
Elle est armée et de lance et d'escu,
Et son regard si grande paour me cause,
Qu'en la voyant je suis presque vaincu.

Cette raison (mon filz) n'est suffisante,
Car Mars est plus que Pallas furieux,
Qui toutes fois ta force expérimente,
Tant que de luy tu es victorieux.

[1] Voir l'Appendice à la fin du tome.

Mère (dist-il), le vaincre glorieux
Plus me serait s'il faisoit résistence;
Mais de son vueil sans se mettre en défense,
Sentant mes dards promptement s'est rendu.
Et vous, ma mère, ainsi comme je pense,
Point ne vouldriez qu'il se fust défendu.

29

MARGUERITE DE VALOIS (1492—1549)[1].

COUPLETS A JÉSUS-CHRIST.

Seigneur, quand viendra le jour
Tant désiré,
Que je seray par amour
A vous tiré?
Et que l'union sera
Telle entre nous,
Que l'espouse on nommera
Comme l'espoux.
Ce jour des nopces, Seigneur,
Me tarde tant,
Que de nul bien ny honneur
Ne suis content;
Du monde ne puys avoir
Plaisir ny bien;
Si je ne vous y puys voir,
Las! je n'ay rien.
Essuyez des tristes yeux
Le long gémir,
Et me donnez pour le mieux
Un doux dormir.
Car d'ouyr incessamment
Vos saints propos,
C'est parfait contentement
Et seur repos.

PORTRAIT DE FRANÇOIS Ier.

De sa beaulté il est blanc et vermeil,
Les cheveulx bruns, de grande et belle taille;
En terre il est comme au ciel le soleil.
Hardi, vaillant, sage et preux en bataille,
Fort et puissant, qui ne peut auoir peur :
Que prince nul, tant soit-il grand l'assaille.
Il est begnin, doux, humble en sa grandeur,
Fort et constant et plein de patience,
Soit en prison, en tristesse ou malheur.
Il a de Dieu la parfaicte science
Que doit auoir ung roy tout plein de foy,
Bon jugement et bonne conscience.

30

CLÉMENT MAROT (1495—1544)[1].

ÉPIGRAMME

DU LIEUTENANT CRIMINEL DE PARIS ET DE SAMBLANÇAY.

Lorsque Maillart Iuge d'enfer menoit
A Monfaulcon Samblançay i'ame rendre,
A uostre aduis, lequel des deux tenoit
Meilleur maintien? Pour le vous faire entendre,
Maillart sembloit homme, qui mort ua prendre :
Et Samblançay fut si ferme uieillart,
Que lon cuydoit (pour uray) qu'il menast pendre
A Monfaulcon le lieutenant Maillart.

BALLADE.

Pour courir en poste à la ville,
Vingt fois, cent fois, ne scay combien.
Pour faire quelque chose vile,
Frère Lubin le fera bien;
Mais d'avoir honneste entretien
Ou mener vie salutaire
C'est à faire à un bon chrétien:
Frère Lubin n'en fera rien.

[1] Voir l'Appendice à la fin du tome.

Pour mettre comme un homme habile
Le bien d'aultrui avec le sien,
Et vous laisser sans croix ne pile :
Frère Lubin le fera bien.
On ha beau dire : Je le tien,
Et le presser de satisfaire,
Jamais ne vous en rendra rien :
Frère Lubin ne le peut faire.

Pour desbaucher par un doulx style
Femme ou fille de bon maintien
Point ne faut de vieille subtile :
Frère Lubin le fera bien.
Il presche en théologien ;
Mais pour boire de belle eau claire,
Faites-la boire à vostre chien :
Frère Lubin ne le peut faire.

ENVOI.

Pour faire plus tôt mal que bien,
Frère Lubin le fera bien.
Mais, si c'est une bonne affaire,
Frère Lubin ne peut le faire.

RONDEAU.

A UN CRÉANCIER.

Un bien petit de pres me venez prendre,
Pour vous payer : et si devez entendre,
Que ne vey onc Anglois de vostre taille :
Car à tous coups vous criez : « Baille, baille »
Et n'ay de quoy contre vous me deffendre.
Sur moy ne faut telle rigueur estendre,
Car de pecune un peu ma bourse est tendre ;
Et toutefois j'en ay vaille que vaille,
Un bien petit.

Mais à vous voir (où l'on me puisse prendre.)
Il semble advis, qu'on ne vous veuille rendre,
Ce qu'on vous doibt : beau sire, ne vous chaille,
Quand je seray plus garni de cliquaille,
Vous en aurez : mais il vous faut attendre
Un bien petit.

COMPLAINTE.

LA MORT A TOUS HUMAINS.

. . . . . .
. . . . . .
Laisse gémir et braire les payens,
Qui n'ont espoir d'éternelle demeure
Faute de foy te donne les moyens
D'ainsi pleurer, quand faut que quelqu'un meure :
Et quant au port du drap plus noir que meure,
Hypocrisie en ha taillé l'habit,
Dessous lequel tel pour sa mère pleure
Qui bien voudrait de son père l'obit.

Messes sans nombre et force aniversaire,
C'est belle chose, et la façon j'en prise ;
Si font les chants, cloches et luminaire :
Mais le mal est en l'avare Prestrise ;
Car si tu n'as vaillant que ta chemise,
Tien toy certain, qu'après le tien trespas,
Il n'y aura ne couvent ne église,
Qui pour toy sonne, ou chante, ou face un pas.

N'ordonne à toi telles solennitez
Ne sous quel marbre il faudra qu'on t'enterre :
Car ce ne sont vers Dieu que vanitez :
Salut ne gist en tombeau ny en terre.
Le bon chrestien au ciel ira grand'erre,
Fust le sien corps en la rue enterré ;
Et le mauvais en enfer tiendra serre,
Fust le sien corps sous l'autel enserré.

31

MELLIN DE SAINT-GELAIS (1491—1559) [1].

ÉPIGRAMMES.

I

Tu te plains, ami, grandement
Qu'en mes vers j'ay loué Clément
Et qne ie n'ay rien dit de toi :
Comment veux tu que ie m'amuse
A louër ni toi, ni ta muse ?
Tu le fais cent fois mieux que moi.

II

Un maistre-ès-arts, mal chaussé, mal vestu,
Chez un paysan demandoit a repaistre,
Disant qu'on doit honorer la vertu
Et les sept arts, dont il fut passé maistre.
Comment ! Sept arts, respond l'homme champestre;
Je n'en scay nul, hormis mon labourage ;
Mais je suis saoul lorsqu'il me plaist de l'être.
Et si nourris ma femme et mon mesnage !

32

JOACHIM DU BELLAY (1524—1560) [1].

SONNETS.

I

Heureux qui comme Ulysse, a fait un beau voyage,
Ou comme celuy-là qui conquit la toison,
Et puis est retourné, plein d'usage et raison,
Vivre entre ses parents le reste de son âge !

Quand revoyroy-je, hélas ! de mon petit village
Fumer la cheminée ? Et en quelle saison
Revoyroy-je le clos de ma pauvre maison ?
Qui m'est une province, et beaucoup davantage ?

Plus me plaist le séjour qu'ont basty mes ayeuls
Que des palais romains le front audacieux ;
Plus que le marbre dur me plaist l'ardoise fine;

Plus mon Loyre gaulois que le Tybre latin;
Plus mon petit Lyré que le mont Palatin,
Et plus que l'air marin la doulceur angevine.

[1] Voir l'Appendice à la fin du tome.

II

Qui est amy de cœur, est amy de la bourse,
Ce dira quelque honneste et hardy demandeur,
Qui de l'argent d'autruy libéral despendeur
Lui mesme à l'hospital s'en va toute la course.

Mais songe là dessus, qu'il n'est si vive source
Qu'on ne puisse espuiser, ny si riche presteur
Qui ne puisse à la fin devenir emprunteur
Ayant affaire à gens qui n'ont point de ressource,

Gordes, si tu veulx vivre heureusement Romain,
Sois large de faveur, mais garde que ta main
Ne soit à tous venans trop largement ouverte.

Par l'un on peult gaigner mesmes son ennemy,
Par l'autre bien souvent on perd un bon amy,
Et quand on perd l'argent, c'est une double perte.

III

Si notre vie est moins qu'une journée
En l'éternel, si l'an qui fait le tour,
Chasse nos jours sans espoir de retour,
Si périssable est toute chose née,

Que songes-tu mon âme emprisonnée ?
Pourquoy te plaist l'obscur de notre jour ?
Si pour voler en un plus cler séjour,
Tu as au dos l'aîle bien empennée ?

Là est le bien que tout esprit désire,
Là, le repos où tout le monde aspire,
Là est l'amour, là le plaisir encore,

Là, ô mon âme au plus haut ciel guidée
Tu y pourras recognoistre l'idée
De la beauté, qu'en ce monde j'adore.

(*L'Olive.*)

FRAGMENT.

Ce généreux désir de l'immortalité
Tous l'apportent ici dès leur nativité,
Chacun ou plus ou moins, selon que de nature
Il est favorisé ou de sa nourriture.
Ce qui nous montre bien que tout on ne meurt pas,
Mais qu'il reste de nous après nostre trépas
Je ne scais quoi plus grand et plus divin encore
Que ce que nous voyons et que la mort dévore.

(*Discours au roi sur la poésie.*)

UN VANNEUR DE BLÉ AUX VENTS.

A vous troupe légère
Qui d'aile passagère
Par le monde volez,
Et d'un sifflant murmure
L'ombrageuse verdure
Doulcement ébranlez,

J'offre ces violettes,
Ces lys et ces fleurettes
Et ces roses icy
Ces vermeillettes roses
Tout fraichement écloses
Et ces œillets aussi ;

De votre doulce haleine
Esventez cette plaine
Esventez ce séjour

Cependant que j'ahanne [1]
A mon blé que je vanne
A la chaleur du jour.

FRAGMENT DE L'ILLUSTRATION DE LA LANGUE FRANÇOISE.

Je confesse que les auteurs des langues latine et grecque nous ont surmontés en sçavoir et faconde; esquelles choses leur a été bien facile de vaincre ceux qui ne répugnoient point. Mais que par longue et diligente imitation de ceux qui ont occupé les premiers ce que nature n'a pourtant dénié aux autres, nous ne puissions leur succéder aussi bien en cela, que nous avons déjà fait en la plus grand'part de leurs arts mécaniques et quelquefois en leur monarchie, je ne diray pas : car telle injure ne s'estendroit seulement contre les esprits des hommes, mais contre Dieu, qui a donné pour loy inviolable, à toute chose créée, de ne durer perpétuellement, mais passer sans fin d'un estat en l'autre; estant la fin et corruption de l'un, le commencement et génération de l'autre. Quelque opiniâtre répliquera encores; ta langue tarde trop à recevoir cette perfection, et je dy que ce retardement ne prouve point qu'elle ne puisse le recevoir; ainçois je dy, qu'elle se pourra tenir certaine de la garder longuement, l'ayant acquise avec si longue peine, suyvant la loy de nature, qui a voulu, que tout arbre qui naist, florist et fructifie bien tost, bien tost aussi envieillisse et meure; et au contraire, celuy durer par longues années, qui a longuement travaillé à jetter ses racines.

33

OLIVIER DE MAGNY (MORT EN 1560) [2].

Sainctes filles d'Eurydomène
Sans qui tout déplaist à nos yeux,
Soit la déesse qui vous meine,
Ou son fils le maitre des Dieux.

Le jeu sans vous n'a point de grâce
Et sans vous, Graces, le plaisir
Ne peut plaire en aucune place,
Ni contenter aucun désir.

A chacune de vous je donne
Humblement par trois chastes vœux,
Une florissante coronne,
Pour en honorer vos cheveux.

A chacune je donne encore
Un petit pot plein de lait doux;
Et chacune de vous j honore
D'un petit vase de miel roux.

Afin qu'il vous plaise d'espandre
Tant de grâce en mes petits vers
Que Marguerite puisse prendre
Plaisir en leurs nombres divers.

Voici deux strophes d'un souffle plus lyrique :

Par les vers les vertus florissent;
Par les vers les Dieux s'adoucissent,
Par les vers sont beaux leurs autelz!
La mort toutes choses dévore;
Mais les vers qu'un poète colore
Demeurent toujours immortels.
Et par eux mesme je me fie
Que si mes voiles je desplie
Parmy les flotz plus orgueilleux,
Je guideroy mieux ma navire
Que Tiphys ne l'eust sceu conduire,
Affranchy des rocs périlleux.

Car, dès que la parque ennemye
A tranché le fil de la vie,
Précipitant un homme en bas,
Il entre en l'infernale barque,
Et, soit-il gueux, soit-il monarque,
Il y passe et n'en revient pas;
Mais si quelque muse féconde,
Le veut faire revivre au monde,
Et le va querir aux enfers,
Et, en despit de la mort blesme,
Du temps, et de l'envye mesme,
L'anime encore avec des vers.

[1] Travailler, se fatiguer.
[2] Voir l'Appendice à la fin du tome.

34

JEAN CALVIN (1509—1564) [1].

FRAGMENT D'UNE LETTRE A FRANÇOIS Ier.

Or, c'est vostre office, Sire, de ne destourner ne voz oreilles, ne vostre courage d'vne si iuste défense, principalement quand il est question de si grande chose : c'est assauoir comment la gloire de Dieu sera maintenue sur terre ; comment sa vérité retiendra son honneur et dignité : comment le regne de Christ demeurera en son entier. O matiere digne de voz oreilles, digne de vostre iurisdiction, digne de vostre Throne royal ! Car ceste pensee fait vn vray Roy, s'il se recognoist estre vray ministre de Dieu au gouuernement de son royaume : et au contraire celui qui ne regne point à ceste fin de seruir à la gloire de Dieu, n'exerce pas regne, mais brigandage. Or on s'abuse si on attend longue prosperité en vn regne qui n'est point gouuerné du sceptre de Dieu, c'est à dire, sa saincte parole.

FRAGMENT DE L'INSTITUTION CHRÉTIENNE.

C'est une chose horrible à lire ce qu'escrivent Isaïe, Jérémie, Joël, Habacuc, et les autres, du désordre qui estoit en l'Église de Jérusalem, de leur temps. Néanmoins les prophètes ne forgeoyent point de nouvelles églises pour eux. et ne dressayent point de nouveaux autels pour faire leurs sacrifices à part ; mais quels que fussent les hommes, pour ce qu'ils répétayent que Dieu avait mis là sa parole, et avait ordonné les cérémonies dont on usoit, au milieu des meschants ils odoroyent Dieu d'un cœur pur, et eslevoyent leurs mains pures au ciel. S'ils eussent pensé tirer de là quelque pollution, ils eussent plus tost aimé cent fois mieux mourir que de s'y mesler. Il n'y avait donc autre chose qui les induist à demeurer en Eglise au milieu des méschants que l'affection qu'ils avoyent de conserver unité. Or si les saincts prophètes ont fait conscience de s'aliéner de l'Eglise à cause des grands peschez qui régnèrent, et non point d'un seul homme, mais quasi de tout le peuple, c'est une trop grande outrecuidance à nous, de nous oser séparer de la communion de l'Eglise, incontinent, que la vie de quelqu'un ne satisfait à notre jugement.

35

LOUISE LABÉ, SURNOMMÉE LA BELLE CORDIÈRE (1526—1566) [1].

SONNETS.

I

Je vis, je meurs ; je me brusle et me noye ;
J'ai chaut extresme en endurant froidure ;
La vie m'est et trop molle et trop dure ;
J'ai grans ennuis entremeslez de joye.

Tout à un coup je ris et me larmoye,
Et en plaisir maint grief tourment j'endure ;
Mon bien s'en va, et à jamais il dure ;
Tout en un coup je seiche et je verdoye.

Ainsi amour inconstamment me meine ;
Et quand je pense avoir plus de douleur,
Sans y penser, je me treuve hors de peine.

Puis, quand je croy ma joye estre certaine,
Et estre en haut de mon désiré heur,
Il me remet en mon premier malheur.

[1] Voir l'Appendice à la fin du tome.

II

Tant que mes yeux pourront larmes espandre
A l'heur passé avec toy regretter,
Et qu'aux sanglots et soupirs résister
Pourra ma voix, et un peu faire entendre;

Tant que ma main pourra les cordes tendre
Du mignart lut pour tes graces chanter,
Tant que l'esprit se voudra contenter
De ne vouloir rien fors que toy comprendre.

Je ne souhaitte encore point mourir,
Mais quand mes yeus je sentiray tarir,
Ma voix cassée et ma main impuissante,

Et mon esprit en ce mortel séjour,
Ne pouvant plus montrer signe d'amante,
Priray la mort noircir mon plus cler jour.

36

REMY BELLEAU (1528—1577) [1].

Avril, l'honneur et des bois
Et des mois;
Avril, la douce espérance
Des fruits, qui sous le coton
Du bouton
Nourrissent leur jeune enfance.

Avril, c'est ta douce main
Qui du sein
De la nature desserre
Une moisson de senteurs
Et de fleurs
Embasmant l'air et la terre.

C'est à ton heureux retour
Que l'amour
Souffle à doucettes haleines
Un feu croupi et couvert
Que l'hyver
Receloit dedans nos veines.

May vantera ses frescheurs,
Ses fruits meurs,
Et sa féconde rosée;
La manne et le sucre doux
Le miel roux
Dont sa grâce est arrosée.

Avril, la grâce et le ris
De Cypris,
Le flair et la douce haleine
Avril, le parfum des Dieux,
Qui des cieux
Sentent l'odeur de la plaine.

Mais moy, je donne ma voix
A ce mois,
Qui prend le surnom de celle
Qui de l'escumeuse mer
Voit germer
Sa naissance maternelle.

37

LA BOÉTIE (1530—1563) [1].

L'AMOUR DE LA PATRIE.

Aux batailles tant renommees de Miltiade, de Leonide, de Themistocles, qui ont esté donnees deux mille ans a, et vivent encores aujourd'hui aussi fraisches en la memoire des livres et des hommes, comme si c'eust esté l'aultre hier qu'elles feurent donnees en Grece, pour le bien de Grece et pour l'exemple de tout le monde; qu'est ce qu'on pense qui donna à si petit nombre de gens, comme estoient les Grecs, non le pouvoir, mais le cœur de soubstenir la force de tant de navires que la mer mesme en estoit chargee; de desfaire tant de na-

[1] Voir l'Appendice à la fin du tome.

tions, qui estoient en si grand nombre que l'escadron des Grecs n'eust pas fourny, s'il eust fallu, des capitaines aux armees des ennemis? sinon qu'il semble qu'en ces glorieux jours là ce n'estoit pas tant la bataille des Grecs contre les Perses, comme la victoire de la liberté sur la domination et de la franchise sur la convoitise. (*Le Contr'un ou Discours sur la Servitude volontaire.*)

38

BLAISE DE MONTLUC (1502—1577) [1]

LE CONSEIL DU ROI AVANT LA BATAILLE DE CÉRIZOLLES.

... Le roy lors s'esmeut un peu de ce que toutes les compagnies de la gendarmerie ny celles des chevaux légers n'estoient complettes; mais je luy dis qu'il estoit impossible, et qu'il y en avoit qui avoient obtenu congé de leurs capitaines pour aller à leurs maisons se rafraischir, et d'autres étoient malades; mais que, s'il plaisoit à Sa Majesté donner congé aux gentils-hommes qui le luy demanderoient, pour se trouver à la bataille, ils suppléeroient bien au deffaut qui pourroit estre esdites compagnies. « Puis doncques, Sire, dis-je lors continuant mon propos, que je suis si heureux que de parler devant un roy soldat, qui voulez-vous qui tue neuf ou dix mil hommes, et mil ou douze cents chevaux, tous résolus de mourir ou de vaincre? Telles gens que cela ne se deffont pas ainsi; ce ne sont pas des apprentis. Nous avons souvent sans advantage attaqué l'ennemy, et l'avons le plus souvent battu. J'oserois dire que si nous avions tous un bras lié, il ne seroit encores en la puissance de l'armée ennemie de nous tuer de tout un jour, sans perte de la plus grand part de leurs gens et des meilleurs hommes. Pensez donc quand nous aurons les deux bras libres et le fer en la main, s'il sera aisé et facile de nous battre. Certes, Sire, j'ay appris des sages capitaines, pour les avoir ouy discourir, qu'une armée composée de douze à quinze mil hommes est bastante d'en affronter une de trente mille; car ce n'est pas le grand nombre qui vainc, c'est le bon cœur; un jour de bataille, la moitié ne combat pas; nous n'en voulons pas d'avantage; laissez faire à nous. » Monsieur le Dauphin s'en rioit derrière la chaire du roy, continuant tousjours à me faire signe de la teste; car à ma mine, il sembloit que je fusse desjà au combat. « Non, non, non, Sire, ces gens-là ne sont pas pour estre deffaits. Si messieurs qui en parlent les avoient veus en besongne, ils changeroient d'advis, et vous aussi; ce ne sont pas soldats pour reposer dans une garnison; ils demandent l'ennemy et veulent monstrer leur valeur; ils vous demandent permission de combattre; si vous les refusez, vous leur osterez le courage, et serez cause que celuy de vostre ennemy s'enflera, peu à peu vostre armée se deffera. A ce que j'ai entendu, Sire, tout ce qui esmeut messieurs qui ont opiné devant Votre Majesté est la crainte d'une perte; ils ne disent autre chose, si ce n'est : *Si nous perdons, si nous perdons;* je n'ay ouy personne d'eux qui aye jamais dit : *Si nous gaignons, si nous gaignons, quel grand bien nous adviendra?* Pour Dieu, Sire, ne craignez de nous accorder nostre requeste, et que je ne m'en retourne pas avec ceste honte qu'on die que vous avez peur de mettre le hasard d'une bataille entre nos mains, qui vous offrons volontiers et de bon cœur notre vie. » Le roy qui m'avoit fort bien escouté, et qui prenoit plaisir à voir mon impatience, tourna les yeux devers monsieur de Sainct Pol lequel luy dit alors :

« Monsieur, voudriez-vous bien changer d'opinion pour le dire de ce fol, qui ne se soucie que de combattre, et n'a nulle considération du malheur que ce vous seroit si perdions la bataille : c'est chose trop importante pour la remettre à la cervelle d'un jeune Gascon. — Alors je luy respondis ce mesme mot : Monsieur, assurez-vous que je ne suis point un bravache, ny si escervelé que vous me pensez. Je ne dis point cecy pour braverie : car, s'il vous souvient de tous les advertissements que le roy a eu depuis que nous sommes retournés de Perpignan en Piedmont, vous trouverez qu'à pied ou à cheval, où nous

[1] Voir l'Appendice à la fin du tome.

avons trouvé les ennemis, nous les avons toujours battus..... Il ne nous faut faire autre chose sinon de bien adviser de ne les aller assaillir dans un fort, comme nous fismes à la Bicoque ; mais monsieur d'Anguyen a trop de bons et de vieux capitaines pour faire une telle erreur, et ne sera question, sinon de chercher le moyen de les trouver en campagne rase, où il n'y ait ny haye ni fossé qui nous puisse garder de venir aux mains; et alors, Sire, vous entendrez des plus furieux combats qui jamais ayent esté. Et vous supplie très humblement ne vous attendre à autre chose, sinon d'avoir nouvelles de la victoire; et si Dieu nous faict la grace de la gagner (comme je me tiens asseuré que nous ferons), vous arresterez l'empereur et le roy d'Angleterre sur le cul qui scauront quel parti prendre. » Monsieur le Dauphin continuoit plus fort en riant à me faire signe ; qui me donnoit encore une grande hardiesse de parler. Tous les autres parloient et disoient que le roy ne se devoit aucunement arrester à mes paroles. Monsieur l'admiral ne dit jamais mot, mais se sourioit, et croy qu'il s'estoit apercu des signes que monsieur le Dauphin me faisoit, étant presque vis à vis l'un de l'autre. Monsieur de Sainct Pol recharge encore disant au roy : « Quoy, Monsieur, il semble que vous voulez changer d'opinion, et vous attendre aux paroles de ce fol enragé? » Auquel le roy respondit, disant : « Foy de gentil-homme, mon cousin, il m'a dict de si grandes raisons, et m'a représenté si bien le bon cœur de mes gens, que je ne scay que faire. » Lors ledict seigneur de Sainct Pol luy dit : « Je voy bien que vous estes desjà tourné. » (Il ne pouvoit voir les signes que monsieur le Dauphin me faisoit, car il avoit le dos tourné à luy, comme faisoit monsieur l'admiral.) Surquoy le roy, addressant sa parolle audict sieur admiral, luy dict, qu'est-ce que luy en sembloit ? Monsieur l'admiral se print encore à sourire, et luy respondit : « Sire, voulez-vous dire la vérité ? Vous avez belle envie de leur donner congé de combattre. Je ne vous asseureray pas s'ils combattent, du gaing ny de la perte, car il n'y a que Dieu qui le puisse sçavoir ; mais je vous obligeray bien ma vie et mon honneur que tous ceux-là qu'il vous a nommés combattront, et en gens de bien, car je sçay ce qu'ils vallent, pour les avoir commandés. Faictes une chose; nous cognoissons bien que vous estes à demy gaigné, et que vous panchez plus du costé du combat qu'au contraire; faictes vostre requeste à Dieu, et le priez que à ce coup vous vueille ayder et conseiller ce que vous devez faire. » Alors le roy leva les yeux au ciel, et joignant les mains, jettant le bonnet sur la table, dict : « Mon Dieu, je te supplie qu'il te plaise aujourd'huy me donner le conseil de ce que je dois faire pour la conservation de mon royaume, et que le tout soit à ton honneur et à ta gloire. » Surquoy monsieur l'admiral luy demanda : « Sire, quelle opinion vous prend-il à présent? » Le roy, après avoir demeuré quelque peu, se tourna vers moy, disant comme en s'escriant : « Qu'ils combattent! Qu'ils combattent ! »

(*Commentaires*, *livre II.*)

39

L'HOPITAL (LE CHANCELIER DE) (1503—1537) [1].

ÉQUITÉ DES JUGES.

Messieurs, prenez garde, quand vous viendrez en jugement, de n'y apporter point d'inimitié, ni de faveur, ni de prejudice : Je voy beaucoup de juges qui s'ingerent et veulent estre du jugement des causes de ceux à qui ils sont amis ou ennemis. Je voy, chacun jour, des hommes passionnez, ennemis ou amis des personnes, des sectes et factions, et jugeans pour ou contre, sans considerer l'equité de la cause. Vous estes juges du pré ou du champ, non de la vie, non des mœurs, non de la religion. Vous pensez bien faire d'adjuger la cause à celui que vous estimez plus homme de bien ou meilleur chrestien; comme s'il estoit question entre les parties lequel d'entre eux est meilleur poète, orateur, peintre,

[1] Voir l'Appendice à la fin du tome.

artisan, et enfin de l'art, doctrine, force, vaillance, ou autre quelconque suffisance; non de la chose qui est amenée en jugement. Si ne vous sentez assez forts et justes pour commander vos passions et aimer vos ennemis, selon que Dieu commande, abstenez vous de l'office de juge.

40

CHARLES FONTAINE (1515—1588)[1].

SUR LA NAISSANCE DE SON SECOND FILS.

FRAGMENT.

Jan, petit Jan, vien voir ce tant beau monde,
Ce ciel d'azur, ces estoilles luisantes,
Ce soleil d'or, cette grant terre ronde,
Cette ample mer, ces rivières bruyantes,
Ce bel air vague et ces nues courantes,
Ces beaux oyseaux qui chantent à plaisir,
Ces poissons frais et ces bestes puissantes;
Vien voir le tout à souhait et plaisir.

Petit enfant! peux-tu le bien venu
Estre sur terre, où tu n'apportes rien,
Mais où tu viens comme un petit ver nu?
Tu n'as de draps, ne linge qui soit tien
Or ny argent, n'aucun bien terrien;
A père et mère apporte seulement
Peine et soucy, et voilà tout ton bien.
Petit enfant, tu viens bien povrement.

41

PIERRE DE RONSARD (1524—1585)[1].

ODE.

Mignonne, allons voir si la Rose
Qui ce matin auoit desclose
Sa robe de pourpre au Soleil,
A point perdu ceste vesprée
Les plis de sa robe pourprée,
Et son teint au vostre pareil.

Las! voyez comme en peu d'espace,
Mignonne, elle a dessus la place
Las! las! ses beautez laissé cheoir!

O vrayment marastre Nature,
Puis qu'vne telle fleur ne dure
Que du matin ius ques au soir!

Donc, si vous me croyez, Mignonne
Tandis que vostre age fleuronne
En sa plus verte nouueauté,
Cueillez, cueillez vostre ieunesse :
Comme à ceste fleur la vieillesse
Fera ternir vostre beauté.

CONTRE LES BUCHERONS DE LA FORÊT DE GASTINE.

Quiconque aura premier la main embesongnée
A te coupper, Forêt, d'une dure congnée,
Qu'il puisse s'enferrer de son propre baston,
Et sente en l'estomac la faim d'Eresichton,
Qui coupe de Cérès le chesne vénérable

Et qui, gourmand de tout, de tout insatiable,
Les bœufs et les moutons de sa mère égorgea,

[1] Voir l'Appendice à la fin du tome.

Puis pressé de la faim soy-mesme se mangea ;
Ainsi puisse engloutir ses rentes et sa terre,
Et se dévore après par les dents de la guerre !

Qu'il puisse pour venger le sang de nos forêts
Toujours nouveaux emprunts sur nouveaux intérêts
Devoir à l'usurier, et qu'enfin il consomme
Tout son bien à payer la principale somme !
. . . . . .

Ecoute, bûcheron, arreste un peu le bras;
Ce ne sont pas des bois que tu jettes à bas ;
Ne vois-tu pas le sang lequel dégoute à force
Des nymphes qui vivoient dessous la dure escorce ?
Sacrilége meurdrier, si on prend un voleur
Pour piller un butin de bien peu de valeur,
Combien de feux, de fers, de morts et de détresses
Mérites-tu meschant, pour tuer nos déesses ?

Forest, haute maison des oiseaux bocagers !
Plus le cerf solitaire et les chevreuls légers
Ne paistront sous ton ombre, et ta verte crinière
Plus du soleil d'Esté ne rompra la lumière,
Plus l'amoureux pasteur sur un tronq adossé,
Enflant son flageolet à quatre trous percé,
Son mastin à ses pieds, à son flanc la houlette,
Ne dira plus l'ardeur de sa belle Janette :
Tout deviendra muet; Echo sera sans vois ;
Tu deviendras campagne, et au lieu de tes bois,
Dont l'ombrage incertain lentement se remue,
Tu sentiras le soc, le coutre et la charrue ;
Tu perdras ton silence, et Satyres et Pans,
Et plus le cerf chez toy ne cachera ses fans.

Adieu, vieille forest, le jouet du zéphyre,
Où premier j'entendis les flèches résonner
D'Apollon, qui me vinst tout le cœur estonner;
Ou premier admirant la belle Calliope,
Je devins amoureux de sa neuvaine trope,
Quand sa main sur le front cent roses me jetta,
Et de son propre laict Euterpe m'allaita.

Adieu vieille forest, adieu testes sacrées
De tableaux et de fleurs en tout temps révérées,
Maintenant le desdain des passants altérés,
Qui bruslez en l'Esté de rayons éthérez,
Sans plus trouver le frais de tes douces verdures,
Accusent tes meurdriers, et leur disent injures !

Adieu chesnes, couronne aux vaillants citoyens,
Arbres de Jupiter, germes Dôdonéens,
Qui premiers aux humains donnastes à repaistre,
Peuples vrayment ingrats, qui n'ont sceu recognoistre
Les biens receus de vous, peuples vrayment grossiers,
De massacrer ainsi leurs pères nourriciers !

Que l'homme est malheureux qui au monde se fie !
O Dieux, que véritable est la philosophie
Qui dit que toute chose à la fin périra,
Et qu'en changeant de forme un autre vestira !

Du Tempé la vallée un jour sera montagne,
Et la cyme d'Athos une large campagne ;
Neptune quelquefois de blé sera couvert;
La matière demeure et la forme se perd.

SONNET.

Quand vous serez bien vieille, au soir, à la chandelle,
Assise auprès du feu devisant et filant,
Direz chantant mes vers et vous émerveillant :
Ronsard me célébrait du temps que j'étais belle.

Lors vous n'aurez servante oyant telle nouvelle,
Desjà sous le labeur à demi sommeillant
Qui au bruit de mon nom ne s'aille resveillant,
Bénissant vostre nom de louange immortelle,

Je serai sous la terre et fantosme sans os,
Par les ombres myrteux je prendray mon repos ;
Vous serez au fouyer une vieille accroupie,

Regrettant mon amour et vostre fier dedain.
Vivez, si m'en croyez, n'attendez à demain ;
Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie.

L'ALOUETTE.

Hé! Dieu, que je porte d'envie
Aux plaisirs de ta douce vie,
Alouette, qui de l'amour
Degoizes dès le poinct du jour
Secouant en l'air la rosée
Dont ta plume est toute arrousée!
Devant que Phebus soit levé,
Tu enlevas ton corps lavé
Pour l'essayer près de la nüe,
Trémoussant d'une aile menüe:
Et te sourdant à petits bons
Tu dis en l'air de si doux sons
Composés de ta tirelire,
Qu'il n'est amant qui ne désire
T'oyant chanter au renouveau
Comme toy devenir oiseau!
. . . . . .
Tu vis sans offenser personne,
Ton bec innocent ne moissonne
Le froment, comme ces oiseaux
Qui font aux hommes mille maux,
Soit que le bled rongent en herbe,
Ou soit qu'ils l'égrainent en gerbe;
Mais tu vis par les sillons verts
De petits fourmis et de vers,
Ou d'une mouche ou d'une achée
Tu portes aux tiens la béchée,
A tes fils non encor ailez,
D'un blond duvet enmantelez.

A UN AUBESPIN.

Bel aubespin florissant,
Verdissant
Le long de ce beau rivage,
Tu es vestu jusqu'au bas
Des longs bras
D'une lambrunche sauvage.

Deux camps de rouges fourmis
Se sont mis
En garnison sous ta souche;
Dans les pertuis de ton tronc,
Tout du long
Les avettes ont leur couche,

Le chantre rossignolet
Nouvelet
Courtisant sa bien-aimée
Pour ses amours alléger
Vient loger
Tous les ans en ta ramée.

Sur ta cyme il fait son ny
Tout uny
De mousse et de fine soye,
Où ses petits éclorront
Qui seront
De mes mains la douce proye.

Or, vy, gentil aubespin
Vy sans fin;

Vy sans que jamais tonnerre
Ou la coignée ou les vents
Ou les temps
Te puissent ruer par terre.

42

SALUSTE DU BARTAS (1544—1590)[1].

LE CHEVAL.

Mais le fameux canon de son gosier bruiant,
Si roide ne vomist le boulet foudroiant,
Qui va d'un rang entier esclaircir une armée,
Ou percer le rempart d'une ville sommée,
Que ce fougueux cheval, sentant ascher son frein,
Et piquer ses deux flancs, part viste de la main ;
Desbande tous ses nerfs et à soy-mesme eschappe,
Le champ plat, bat, abat, destrape, grape, attrape
Le vent qui va devant ; couvert de tourbillons
Escroule sous ses pieds, les bluétans scillons ;
Fait décroistre la plaine; et ne pouvant plus estre
Suivi de l'œil, se perd dans la nue champestre.
Adonques le piqueur qui, jà docte, ne veut
De son brave cheval tirer tout ce qu'il peut,
Arreste sa fureur, d'une docte baguette
Luy enseigne au parer une triple courvette,
Le loue d'un accent artistement humain,
Luy passe sur le cou sa flatteresse main,
Le tient et juste et coy, lui fait reprendre haleine
Et par la mesme piste à lents pas le rameine.

43

MARIE STUART (1542—1587)[2].

CHANSON.

Adieu, plaisant pays de France,
O ma patrie
La plus chérie,
Qui as nourri ma jeune enfance !
Adieu, France; adieu, mes beaux jours;
La nef qui disjoint nos amours
N'a c'y de moi que la moitié ;
Une part te reste, elle est tienne ;
Je la fie à ton amitié,
Pour que de l'autre il te souvienne.

44

JACQUES AMYOT (1513—1593)[3].

FRAGMENT DE LA VIE D'ARISTIDE.

Et y eut lors vn homme en la ville mesme de Platæes nommé Euchydas, lequel se vint de lui mesme ofrir et promettre qu'il aporteroit du feu du temple d'Apollo Pythien en la plus extreme diligence qu'il seroit possible : et arriué qu'il fut en la ville de Delphes, après auoir aspergé et purifié son corps d'eau

[1] Voir l'Appendice à la fin du tome.
[2] Marie Stuart n'a fourni que le motif de cette chanson dont le véritable auteur est Meunier de Querlon.
[3] Voir l'Appendice à la fin du tome.

nette, il mit dessus sa teste vne couronne de laurier, et en tel estat alla prendre du feu sur l'autel d'Apollo, puis reprit aussi tost son chemin tant comme il peut courir vers la ville de Platæes, là où il fut de retour auant le Soleil couché, et fit par ce moyen en vn iour mille stades de chemin, qui valent enuiron soixante deux lieuës et demie : mais apres auoir salué ses citoyens, et leur auoir liuré le feu qu'il aportoit, il tomba soudainement par terre, et rendit l'esprit. Les Platæiens l'enleuerent tout roide mort, et le firent enterrer dedans le temple de Diane, qu'ils surnomment Euclia, c'est à dire, de bonne renommee, puis firent engrauer vn Epitaphe dessus sa sepulture.

DESCRIPTION D'UN VERGER.

Vrai est que ce verger de soi étoit une bien belle et plaisante chose, et qui tenoit fort de la magnificence des rois. Il s'étendoit environ demi-quart de lieue en longueur, et étoit en beau site élevé, ayant de largeur cinq cents pas, si qu'il paroissoit a l'œil comme un carré alongé. Toutes sortes d'arbres s'y trouvoient, pommiers, myrtes, mûriers, poiriers, comme aussi des grenadiers, des figuiers, des oliviers, et en plus d'un lieu de la vigne haute sur les pommiers et les poiriers, ou raisins et fruits mûrissant ensemble, l'arbre et la vigne entre eux sembloient disputer de fecondité. C'étoit là les plants cultivés ; mais il y avait aussi des arbres non portant fruit et croissant d'eux mêmes, tels que platanes, lauriers, cyprès, pins ; et sur ceux-là, au lieu des vignes, s'étendoient des lierres, dont les grappes grosses et jà noircissantes contrefaisoient le raisin. Les arbres fruitiers étoient au dedans, vers le centre du jardin, comme pour être mieux gardés, les stériles aux orées tout alentour comme un rempart, et tout cela clos et environné d'un petit mur sans ciment. Au demeurant, tout y étoit bien ordonné et distribué; les arbres, par les pieds distants les uns des autres, mais leurs branches par en haut tellement entrelacées, que ce qui étoit de nature, sembloit exprès artifice. Puis y avoit des carreaux de fleurs, desquelles nature en avoit produit aucunes et l'art de l'homme les autres ; les roses, les œillets, les lys y étoient venus moyennant l'œuvre de l'homme, les violettes, les narcisses, les marguerites, de la seule nature. Bref, il y avait de l'ombre en été, des fleurs au printemps, des fruits en automne, et en tout temps toutes delices.

On découvroit de là grande étendue de plaines, et pouvoit-on voir les bergers gardant les troupeaux et les bêtes emmi les champs ; de là se voyoient en plein la mer, et les barques allant et venant au bas de la côte, plaisir continuel joint aux autres agréments de ce séjour. Et droit au milieu du verger, à la croisée de deux allées qui les coupoient en long et en large, y avoit un temple dédié a Bacchus avec un autel, l'autel tout revêtu de lierre, et le temple couvert de vigne.

(*Traduction de Daphnis et Chloë.*)

43

JEAN-ANTOINE DE BAÏF (1533—1591) [1].

STANCES EMPRUNTÉES AUX « MIMES. »

Vraye foy de terre est bannie,
Mensonge les esprits manie ·
Tout abus règne autorisé ;
Sans balance va la justice :
Pour bonne loy passe le vice ;
Honneur et droit est mesprisé.

C'est estre fol que d'estre sage,
Selon raison contre l'usage,
Ceux qui m'entendent, m'entendront,
O Fils de Dieu ! Vérité mesme,
Maints se vantent de ton Saint Cresme,
Qui loin ny près ne s'en oindront.

Nous pointillons sur la doctrine,
Chacun à sa poste en devine,
Barbouillant la religion.
Non contens nos songes en dire,
Les publier et les escrire,
En armons la sédition.

O religion mal menée !
Les mondains qui t'ont profanée
Te tiraillent à leurs plaisirs,
Le tyran qui mal te manie
En establit sa tyrannie,
Le peuple ses trompeurs désirs.

[1] Voir l'Appendice à la fin du tome.

Doncques tu n'es plus qu'une fable,
O religion vénérable ;
Un nom feint, masque de vertu;
Sous lequel le vice ordinaire
Déborde le monde à mal faire
Religion sainte, où es-tu ?

46

MICHEL DE MONTAIGNE (1533—1592) [1].

FRAGMENT DES ESSAIS.

. . . . . .

Ma liberté m'a aussi ayseement deschargé du souspeçon de feinctise, par sa vigueur, n'espargnant rien à dire, pour poisant et cuisant qu'il feust, ie n'eusse peu dire pis, absent, et en ce qu'elle a une montre apparente de simplesse et de nonchalance. Je ne prétends aultre frinct, en agissant, que d'agir; et n'y attache longues suittes et propositions : chasque action faict particulièrement son ieu; porte s'il peult.

Au demourant, ie ne suis pressé de passion, ou hayneuse ou amoureuse, envers les grands; ny n'ay ma volonté garrotée d'offense ou d'obligation particulière. Je regarde nos roys d'une affection simplement légitime et civile, ny esmeue ny desmeue par intérest privé, de quoi ie me scais bon gré; la cause générale et iuste ne m'attache non plus, que modereement et sans fiebvre; ie ne suis pas subiect à ces hypothèques et engagements pénétrants et intimes. La cholère et la hayne sont au delà du debvoir de la iustice; et sont passions servant seulement à ceulx qui ne tiennent pas assez à leur debvoir par la raison simple. « *Utatur motu animi, qui uti ratione non potest.* » Toutes intentions légitimes et equitables sont d'elles-mesmes equables et tempérées, sinon, elles s'altérent en séditieuses et illégitimes : c'est ce qui me faict marcher partout la teste haulte, le visage et le cœur ouvert. A la vérité, et ne crainds point de l'advouer, ie porterois facilement au besoing une chandelle à sainct Michel, l'aultre à son serpent, suyvant le desseing de la vieille : ie suyvray le bon party iusques au feu, mais exclusifvement si ie puis; que Montaigne s'engouffre quand et la ruyne publicque, si besoing est; mais, s'il n'est pas besoing, je sauray bon gré à la fortune qu'il se sauve; et autant que mon debvoir me donne de chorde, ie l'emploie à sa conservation. Feust-ce pas Atticus, lequel se tenant au juste party, et au party qui perdit, se sauva, par sa modération, en cet universel naufrage du monde, parmy tant de mutations et diversitez? Aux hommes, comme luy, privés, il est plus aysé; et en telle sorte de besongne, ie treuve qu'on peult iustement n'estre pas ambitieux à s'ingérer et convier soi-mesme.

(*Livre III, Chap. Ier*).

MÉPRIS DE LA MORT.

Notre religion n'a point eu de plus asseuré fondement humain, que le mépris de la vie. Non seulement le discours de la raison nous y appelle, car pourquoy craindrions-nous de perdre une chose, laquelle perdue ne peult estre regrettée? Mais aussi puisque nous sommes menacez de tant de façons de mort, n'y a-il pas plus de mal à les craindre toutes qu'à en soutenir une? Que chault il quand ce soit, puisqu'elle est inévitable? à celui qui disoit à Socrates : Les trente tyrans[2] t'ont condemné à la mort; « Et nature, eulx, » respondit il. Quelle sottise de nous peiner, sur le poinct du passage à l'exemption de toute peine! Comme notre naissance nous apporta la naissance de toutes choses; aussi nous apportera

[1] Voir l'Appendice à la fin du tome.

[2] Rétablissons ici le texte de Diogène Laerce que Montaigne n'avait probablement pas sous les yeux : « *Les Athéniens* t'ont condamné à la mort; et la nature eux, répondit Socrate. »

la mort de toutes choses, nostre mort. Parquoy c'est pareille folie de pleurer de ce que d'icy à cent ans nous ne vivrons pas, que de pleurer de ce que nous ne vivions pas il y a cent ans. La mort est origine d'une aultre vie; ainsi pleurasmes nous, ainsi nous cousta il d'entrer en cette cy, ainsi nous despouillasmes nous de nostre ancien voile en y entrant. Rien ne peult estre grief, qui n'est qu'une fois. Est-ce raison de craindre si longtemps chose de si brief temps? Le long temps vivre et le peu de temps vivre, est rendu tout un par la mort : car le long et le court n'est point aux choses qui ne sont plus Aristote dict qu'il y a des petites bestes sur la rivière de Hypanis, qui ne vivent qu'un jour; celle qui meurt à huict heures du matin, elle meurt en ieunesse; celle qui meurt à cinq heures du soir, meurt en sa décrépitude. Qui de nous ne se mocque de veoir mettre en considération d'heur ou de malheur ce moment de durée? Le plus et le moins en la nostre si nous la comparons à l'éternité, ou encores à la durée des montaignes, des rivières, des estoiles, des arbres, et mesme d'aulcuns animaulx, n'est pas moins ridicule.

(*Livre Ier, Chap. XIX.*)

47

PIERRE PITHOU (1539—1596) [1].

FRAGMENT DE LA SATYRE MÉNIPPÉE [2].

O Paris qui n'es plus Paris, mais une spelunque de bestes farouches, une citadelle d'Espagnols, Wallons, et Napolitains : un asyle et seure retraite de voleurs, meurtriers et assassinateurs, ne veux-tu jamais te ressentir de ta dignité, et te souvenir qui tu as esté, au prix de ce que tu es? Ne veux-tu jamais te guérir de cette frénésie, qui pour un légitime et gracieux roi, t'a engendré cinquante roytelets, et cinquante tyrans? Te voilà aux fers, te voilà en l'inquisition d'Espagne, plus intolérable mille fois, et plus dure à supporter aux esprits nez libres et francs, comme sont les François, que es plus cruelles morts dont les Espagnols so sçauroient adviser. Tu n'as peu supporter une légère augmentation de tailles et d'offices et quelques nouveaux edicts qui ne t'importoyent nullement; et tu endures qu'on pille tes maisons, qu'on te rançonne jusques au sang, qu'on emprisonne tes sénateurs, qu'on chasse et bannisse tes bons citoyens et conseillers; qu'on pende, qu'on massacre tes principaux magistrats; tu le vois et tu l'endures; tu ne l'endures pas seulement, mais tu l'approuves et le loues, et n'oserais et ne scaurois faire autrement.

48

CHARLES IX (1550—1574) [1].

VERS A RONSARD [3].

L'art de faire des vers, dût-on s'en indigner,
Doit être à plus haut prix que celui de régner.
Tous deux également nous portons la couronne :
Mais roi, je la reçus; poëte, tu la donne.

[1] Voir l'Appendice à la fin du tome.

[2] *La Satire Ménippée* parut en 1593. Elle était dirigée contre les chefs et les partisans de la Ligue à laquelle elle porta un coup non moins décisif peut-être que l'épée victorieuse de Henri IV. Elle est l'œuvre collective de plusieurs écrivains, dont les plus célèbres sont Jean Passerat, Pierre Le Roy, Claude Gillot, Nicolas Rapin, Pierre Pithou, etc.

[3] Voici les vers de Ronsard qui avaient motivé cette réponse :

Sire, ce n'est pas tout que d'être roi de France;
Il faut que la vertu couronne votre enfance.
Un roi sans la vertu porte le sceptre en vain,
Qui ne lui sert sinon de fardeau dans la main.

Ton esprit enflammé d'une céleste ardeur
Eclate par soi-même et moi par la grandeur.
Si du côté des dieux je cherche l'avantage,
Ronsard est leur ami, si je suis leur image.
Ta lyre, qui ravit par de si doux accords,
Te soumet les esprits dont je n'ai que les corps.
Elle t'en rend le maître et te sait introduire
Où le plus fier tyran n'a jamais eu d'empire.
Elle amollit les cœurs et soumet la beauté :
Je puis donner la mort; toi l'immortalité!

49

JEAN PASSERAT (1534—1602)[1].

VILLANELLE.

J'ay perdu ma tourterelle.
Est-ce point celle que j'oy?
Je veux aller après elle.

Tu regrettes ta femelle,
Hélas! aussi fai-je moy;
J'ay perdu ma tourterelle.

Si ton amour est fidelle,
Aussi est ferme ma foy;
Je veux aller après elle.

Ta plainte se renouvelle :
Tousjours plaindre je me doy :
J'ay perdu ma tourterelle.

En ne voyant plus la belle
Plus rien de beau je ne voy;
Je veux aller après elle.

Mort, que tant de fois j'appelle
Pren ce qui se donne à toy!
J'ay perdu ma tourterelle;
Je veux aller après elle.

50

PHILIPPE DESPORTES (1546—1606)[1].

PRIÈRE AU SOMMEIL.

Somme, doux repos de mes yeux
Aimé des hommes et des dieux,
Fils de la Nuit et du Silence,
Qui peux les esprits délier,
Qui fais les soucis oublier,
Endormant toute violence,
Approche, ô sommeil désiré,
Las! C'est trop long temps demeuré,
La nuit est à demi passée,
Et je suis encore attendant
Que tu chasses le soin mordant,
Hôte importun de ma pensée.
. . . . . .

Si tous les songes ne sont rien,
C'est tout un, ils me plaisent bien,
J'aime une telle tromperie,
Hâte-toi donc pour mon confort :
On te dit frère de la mort,
Tu seras père de ma vie.
Mais las! Je te vais appelant,
Tandis la nuit en s'envolant
Fait place à l'aurore vermeille:
O amour tyran de mon cœur,
C'est toi seul qui par ta rigueur
Empesche que je ne sommeille.
Hé! quelle estrange cruauté!
Je t'ay donné ma liberté,
Mon cœur, ma vie et ma lumière
Et tu ne veux pas seulement
Me donner pour allégement
Une pauvre nuit toute entière?
(*Diane. — Premières amours, liv. II.*)

SONNET.

Icare est cheut ici le jeune audacieux,
Qui pour voler au ciel eut assez de courage;
Ici tomba son corps dégarni de plumage
Laissant tous braves cœurs de sa chute envieux.

[1] Voir l'Appendice à la fin du tome.

O bienheureux travail d'un esprit glorieux
Qui tire un si grand gain d'un si petit dommage!
O bienheureux malheur plein de tant d'avantage,
Qu'il rende le vaincu des ans victorieux!

Un chemin si nouveau n'étonna sa jeunesse,
Le pouvoir lui faillit, mais non la hardiesse,
Il eut pour le brûler des astres le plus beau.

Il mourut poursuivant une haute aventure,
Le ciel fut son désir, la mer sa sépulture;
Est-il plus beau dessein ou plus riche tombeau?
(*Amours d'Hippolyte.*)

VILLANELLE.

Rozette, pour un peu d'absence
Votre cœur vous avez changé,
Et moi sachant cette inconstance
Le mien autre part j'ai rangé;
Jamais plus beauté si légère
Sur moi tant de pouvoir n'aura;
Nous verrons, volage bergère,
Qui premier s'en repentira.

Tandis qu'en pleurs je me consume
Maudissant cet éloignement,
Vous qui n'aimez que par coutume,
Caressiez un nouvel amant;
Jamais légère girouette
Au vent sitôt ne se vira;
Nous verrons, bergère Rozette,
Qui premier s'en repentira.

Où sont tant de promesses saintes,
Tant de pleurs versés en partant?
Est-il vrai que ces tristes plaintes
Sortissent d'un cœur inconstant?
Dieux! que vous êtes mensongère!
Maudit soit qui plus vous croira :
Nous verrons, volage bergère,
Qui premier s'en repentira.

Celui qui a gagné ma place
Ne vous peut aimer tant que moi;
Et celle que j'aime vous passe
De beauté, d'amour et de foi.
Gardez bien votre amitié neuve,
La mienne plus ne varîra,
Et puis nous verrons à l'épreuve
Qui premier s'en repentira.

31

HENRI IV (1553—1610)[1].

DISCOURS A L'ASSEMBLÉE DES NOTABLES (1596).

Si je voulois acquérir le titre d'orateur, j'aurois appris quelque belle et longue harangue et vous la prononcerois avec assez de gravité. Mais, Messieurs, mon désir me pousse à deux plus glorieux titres, qui sont de m'appeler libérateur et restaurateur de cet Etat. Pour à quoi parvenir je vous ai assemblés. Vous savez à vos dépens, comme moi aux miens, que, lorsque Dieu m'a appelé à cette couronne, j'ai trouvé la France non seulement quasi ruinée, mais presque toute perdue pour les François. Par la grâce divine, par les prières et bons conseils de mes serviteurs qui ne font profession des armes, par l'épée de ma brave et généreuse noblesse (de laquelle je ne distingue point les princes, pour être notre plus beau titre : *Foi de gentilhomme!*), par mes peines et labeurs, je l'ai sauvée de la perte ; sauvons-la à cette heure de la ruine. Participez, mes chers sujets, à cette seconde gloire avec moi, comme vous avez fait à la première. Je ne vous ai point appelés, comme faisoient mes prédécesseurs, pour vous faire approuver leurs volontés. Je vous ai assemblés pour recevoir vos conseils, pour les croire, pour les suivre, bref, pour me mettre en tutelle entre vos mains, envie qui ne prend guère aux rois, aux barbes grises et aux victorieux. Mais la violente amour que je porte à mes sujets, et l'extrême envie que j'ai d'ajouter ces deux beaux titres à celui du roi, me font trouver tout aisé et honorable. Mon chancelier vous fera entendre plus amplement ma volonté.

[1] Voir l'Appendice à la fin du tome.

BULLETIN DE LA VICTOIRE D'IVRY.

Monsieur de La Noue, Dieu nous a bénis. Cejourd'hui, quatorzième du présent mois, la bataille s'est donnée. Il a été bien combattu; Dieu a montré qu'il aimoit mieux le droit que la force; la victoire nous a été absolue; l'ennemi tout rompu, les reitres en partie défaits, l'infanterie rendue, les bourguignons mal menés, la Cornette blanche et le canon pris, la poursuite jusqu'aux portes de Mantes. (14 mars IVe 1590.)

PAYSAGE.

J'arrivis hier soir de Maran, où j'étais allé pour pourvoir à la garde d'icelui. Ah ! que je vous y souhaitai ! C'est le lieu le plus selon votre humeur que j'aie jamais vu. Pour ce seul respect, je suis prêt à l'échanger. C'est une île renfermée de marais bocageux, où de cent en cent pas, il y a des canaux pour aller chercher le bois par bateau. L'eau claire, peu courante; les canaux de toute largeur ; les bâteaux de toute grandeur. Parmi ces déserts mille jardins où l'on ne va que par bateau. L'île a deux lieues de tour, ainsi environnée ; passe une rivière par le pied du château, au milieu du bourg, qui est aussi logeable que Pau. Peu de maisons qui n'entre de sa porte dans son petit bateau. Cette rivière s'étend en deux bras qui portent non seulement grands bateaux : mais les navires de cinquante tonneaux y viennent. Il n'y a que deux lieues jusqu'à la mer. Certes, c'est un canal, non une rivière. Contre mont vont les grands bateaux jusques à Niort, où il y a douze lieues; infinis moulins et météries insulées; tant de sortes d'oiseaux qui chantent; de toute sorte de ceux de mer. Je vous en envoie des plumes. De poissons, c'est une monstruosité que la quantité, la grandeur et le prix ; une grande carpe, trois sols, et cinq un brochet. C'est un lieu de grand trafic, et tout par bateaux. La terre très pleine de blés et très beaux. L'on y peut être plaisamment en paix, et sûrement en guerre. L'on s'y peut réjouir avec ce que l'on aime, et plaindre une absence. ! Ah ! qu'il y fait bon chanter ! (*A Mme de Grammont*, 17 *juin* 1586.)

JUGEMENT DE HENRI IV SUR PLUTARQUE.

Vive Dieu ! Vous ne m'auriez rien su mander qui me fût plus agréable que la nouvelle du plaisir de lectures qui vous a pris. Plutarque me sourit toujours d'une fraîche nouveauté; l'aimer, c'est m'aimer; car il a été l'instituteur de mon bas-âge. Ma bonne mère, à qui je dois tout, et qui avoit une affection si grande de veiller à mes bons déportements, et ne vouloir pas, ce disoit-elle, faire de son fils un illustre ignorant, me mit ce livre entre les mains, encore que je ne fusse à peine plus un enfant de mamelle. Il m'a été comme ma conscience, et m'a dicté à l'oreille beaucoup de bonnes honnêtetés et maximes excellentes pour ma conduite et pour le gouvernement de mes affaires.

(*A Marie de Médicis*, 3 *septembre* 1601.)

32

JEAN BERTAUT (1552—1611) [1].

COMPLAINTE SUR L'ASSASSINAT DE HENRI III.

(*Le poëte s'adresse à Jacques Clément.*)

Ah ! tygre sans pitié, si cet esprit brutal,
Que ta vie enfermoit en un cœur de métal,
Eust de quelque raison animé sa pensée,
Au sacrilege effort de ta dextre insensée,
L'image de la France et celle de la foy
Qu'exposoit au péril la mort d'un si grand roy
Hideusement couverte et de sang et de flamme,
Eust alors repassé devant l'œil de ton âme;

[1] Voir l'Appendice à la fin du tome.

Et, faisant recongnoistre à tes sens inhumains
Que le fer parricide armant tes fières mains
Les poussoit dans le feu d'une éternelle guerre,
L'horreur de tant de maux eust fait tomber à terre
Ce malheureux acier, en enfer aiguisé,
Qui du sang de ton prince alloit estre arrousé.

Mais cruel! pour oser un coup si détestable,
Nul discours de raison ny d'âme raisonnable
N'entra dans ton esprit, qui te fist embrasser
Sous l'image d'un bien, un si meschant penser,
. . . . . .
Tu concens en ton cœur ce dessein exécrable,
Rendant l'audace humain au ciel même effroyable
Ou bien, si, conduisant d'un pas désespéré
Ta malheureuse vie au trespas asseuré,
Ta meurtrière fureur, troublant ta fantaisie,
Forma quelques discours dedans sa frenaisie :
Mourons (dis-tu, cruel)! et fuyons au tombeau
L'odieuse clarté du céleste flambeau!
Mais voulons-nous mourir d'une mort incogneue?

Non, non. Que tout esprit habitant sous la nue,
Que le ciel, que l'enfer en cruauté vaincu,
Sachent par nostre fin que nous avons vescu!
Surmontons Erostrate, imitant son exemple;
Il ne perdit qu'Ephèse, il ne brusla qu'un temple.
Nous renversons la France! Et quel plus beau cercueil
Se sauroit élever l'ambitieux orgueil
D'un cœur qui rien que gloire et grandeur ne respire
Que d'enterrer sa cendre ès cendre d'un empire?
Sus, sus, érigeons-nous un fameux monument
En ruineux monceaux d'un si grand bastiment!
Tant soit avantureux ce que nostre ame embrasse,
Il est en son pouvoir s'il est en son audace.
Allons! et de ce fer gravons dans les esprits
Que quiconque a sa vie en horreur et mespris,
Quelque petit qu'il soit, il se peut dire maistre
De celle du plus grand que le ciel ait veu naistre.

Ces vers si connus sont encore de Bertaut :

Félicité passée,
Qui ne peut revenir,
Tourment de ma pensée,
Que n'ai-je en te perdant, perdu le souvenir?

33

THÉODORE-AGRIPPA D'AUBIGNÉ (1550—1630) [1].

LES MISÈRES DU TEMPS.

Voici comme Néron, ce Néron insensé,
Escrit, en sang, ces mots que son âme a pensé :
« Entre tous les mortels, de Dieu la prévoyance
M'a du haut ciel choisi, donné sa lieutenance :
J'esclave les plus grands; mon plaisir pour tous droits
Donne aux gueux la couronne, et le bissac aux rois. »
Cet ancien loup romain n'en sçut pas davantage;

[1] Voir l'Appendice à la fin du tome.

Mais le loup de ce siècle a bien autre langage :
« Je dispense, dit-il, du droit contre le droit :
Celui que j'ai damné, quand le ciel le voudroit,
Ne peut être sauvé ; j'autorise le vice ;
Je fais, à mon plaisir, de justice injustice ;
Je sauve les damnés, en un petit moment ;
J'en loge dans le ciel à coup un régiment :
Je fais de boue un roy, je mets les roys aux fanges ;
Je fais les saints, sous moi obéissent les anges ;
Je puis, cause première à tout cet univers,
Mettre l'enfer au ciel et le ciel aux enfers. »

FRAGMENTS DE LA PRÉFACE DES TRAGIQUES.

Va livre, tu n'es que trop beau
Pour être né dans le tombeau
Duquel mon exil te délivre ;
Seul pour nous deux je veux périr ;
Commence mon enfant, à vivre
Quand ton père s'en va mourir.

Sois hardi, ne te cache point ;
Entre chez les rois mal en point ;
Que la pauvreté de ta robe
Ne te fasse honte ni peur,
Ne te diminue ou dérobe
La suffisance ni le cœur.

Porte comme au Sénat romain
L'advis et l'habit du vilain
Qui vint du Danube sauvage,
Et montra hideux, effronté,
De la façon, non du langage
La mal plaisante vérité.

Pauvre enfant comment parais-tu
Paré de ta seule vertu ?
Car pour une âme favorable
Cent te condamneront au feu :
Mais c'est ton but invariable
De plaire aux bons et plaire à peu.

FRAGMENTS DES TRAGIQUES.

Fuyez Lots de Sodome et Gomorrhe brûlantes
N'ensevelissez pas vos âmes innocentes
Avec des réprouvés : car combien que vos yeux
Ne froncent le sourcil encontre les hauts cieux,
Combien qu'avec les rois vous ne hochiez la tête
Contre le ciel esmu armé de la tempête ;
Pource que des tyrans le support vous tirez,
Pource qu'ils sont de vous comme dieux adorés,
Lorsqu'ils veulent au pauvre et au juste méfaire,
Vous êtes compagnons du méfait pour vous taire.
Lorsque le fils de Dieu vengeur de son mépris
Viendra pour vendanger de ces rois les esprits,
De sa verge de fer brisant, épouvantable,
Ces petits dieux enflés en la terre habitable :
Vous y serez compris, comme lorsque l'éclat
D'un foudre exterminant vient renverser à plat
Les chênes résistants et les cèdres superbes :
Vous verrez là-dessous les plus petites herbes,
La fleur qui craint le vent, le naissant arbrisseau,
En son nid l'escurieu (l'écureuil), en son aire l'oiseau,
Sous ce dais qui changeait les grêles en rosée,
La bauge du sanglier, du cerf la reposée,
La ruche de l'abeille et la loge au berger
Avoir eu part à l'ombre, avoir part au danger.

(*Livre II, Les Princes.*)

MÉPRIS DE LA MORT.

Tous les pas que tu fais pour entrer en ce port
Ce sont autant de pas au chemin de la mort,
Mais crains-tu les tourments qui à ta dernière heure

Te font mourir de peur avant que tu ne meure ?
S'ils sont doux à porter la peine n'est qu'un jeu,
Ou s'ils sont violents, ils dureront fort peu.

. . . . . .

L'assassin condamné à souffrir seulement
Sur chaque membre un coup pour languir longuement,
Demande le cinquième à l'estomac et pense
Par ce coup plus mortel adoucir la sentence :
Les sévères prévots choisissant les tourments,
Tiennent les courts plus doux, et plus durs les plus lents,
Et quand la mort à nous d'un brave coup se joue,
Nous désirons languir long-temps sur notre roue :
Tiens ton âme en tes mains : tout ce que les tyrans
Prennent, n'est point la chose, ains (mais) seulement le temps.

. . . . . .

O bienheureux celui qui, quand l'homme le tue,
Arrache de l'erreur tant d'esprits par sa vue,
Qui montre les trésors et grâces de son Dieu,
Qui butine en mourant tant d'esprits au milieu
Des spectateurs élus : telle mort est suivie
Presque toujours du gain de mainte belle vie,
Mais les martyrs ont eu moins de contentement
De qui la laide nuit cache le beau tourment :
Non que l'ambition y soit quelque salaire.
Le salaire est en Dieu à qui la nuit est claire,
Pourtant, beau l'instrument de qui l'exemple sert
A gagner en mourant la brebis qui se perd !

(*Livre IV. Les Feux.*)

34

THÉOPHILE VIAUD (1590—1626) [1].

EXTRAIT DE L'APOLOGIE AU ROI.

Sire,

Combien que mes infortunes me fassent recourir à votre pitié, mon innocence a quelque droit de solliciter votre justice, mes adversités me laissent encore assez de jugement pour me faire taire, si je n'étois contraint de parler à V. M. qui ne me refusera pas cette grâce, puisqu'au fort de ma captivité, ma voix a toujours eu de l'accès envers Dieu. C'est lui, Sire, qui m'a visiblement arraché des abîmes où m'avait précipité la calomnie, et sans offenser sa justice, je ne puis attribuer ma délivrance à la faveur des hommes. Puisqu'il a daigné m'éprouver, il a montré qu'il avoit soin de moi, et cette épreuve est une marque de son amour, qui laisse de la gloire à mon affliction. Il a vu une justification dans ma conscience, et s'étant satisfait par lui-même de mes mouvements intérieurs, il a voulu que les hommes me justifiassent devant les hommes, et après une exacte recherche de mes actions, il a fait consentir mes juges à me laisser vivre. S'il n'a pas ôté les taches à ma réputation, ce n'est que pour exercer la clémence de Votre Majesté qui les effacera sans doute, alors qu'elle saura que ma disgrâce me vient plutôt des malices de ma fortune, que des vices de ma vie.....

Ce qui a longtemps entretenu ces bruits infâmes dont on a déguisé ma réputation, n'est autre chose qu'une grande facilité que mes ennemis ont trouvé à me persécuter. Le peu de nom que les lettres m'ont acquis, et le peu de rang que ma condition me donne dans la fortune, ont exposé mon esprit et mon honneur sans défense, au pouvoir insolent de ceux qui l'ont attaqué. Mon impuissance leur a continué cette impunité, et poussé leur hardiesse si avant, que perdant le respect de l'Eglise, et profanant la chaire de vérité, ils en ont fait un

[1] Voir l'Appendice à la fin du tome.

théâtre de diffamation. On a vu mes accusateurs en leurs sermons faire de longues disgressions et quitter la prédication de l'Evangile, pour prêcher au peuple leurs méditations frénétiques, et par des injures d'athée, d'impie et d'abominable imprimer dans l'âme de leurs auditeurs, l'aigreur et l'animosité particulière qu'ils avoient contre moi. Ils parlent tout haut des athées, et il ne faut pas présumer qu'il y en ait, ce soupçon est dangereux et coupable; l'ignorance a cela de malheureux qu'elle est presque toujours criminelle, et que même les occasions de la vertu la portent ordinairement dans le vice; c'est déshonorer la grandeur de Dieu, et mal parler de sa puissance et de sa bonté que d'accuser ses créatures d'avoir perdu la connaissance de leur créateur, et soupçonner un si excellent ouvrier d'avoir gâté son travail et défiguré son image. Les sentiments de la divinité sont si exprès dans les hommes, qu'il n'y a point d'âme si confirmée au péché, et si destinée à sa perdition, qu'elle n'ait quelque remords du mal et quelque satisfaction du bien. Les considérations de l'avenir, et les pensées de la dernière condition de notre vie, pénètrent, et les plus subtils et les plus hébétés, et ne nous laissent jamais incapables d'espérer et de craindre. Chacun prétend de se voir enfin, ou bienheureux, ou malheureux, personne ne se peut imaginer de demeurer neutre. Ma conscience me rend un si ferme témoignage de ma foi, que toutes ces accusations ne me sauroient pas seulement faire honte.....

FRAGMENT DE LA LETTRE A BALZAC.

..... M'ayant promis autrefois une amitié que j'avois si bien méritée, il faut que votre tempérament soit bien altéré de m'être venu quereller dans un cachot, et vous louer à l'envi de mes ennemis à qui mieux braveroit mon affliction..... Vos missives diffamatoires sont composées avec tant de peine que vous vous châtiez en mal faisant, et votre supplice est si conjoint à votre crime que vous attirez tout ensemble et la colère et la pitié et qu'on ne se peut fâcher contre vous sans vous plaindre. Cet exercice de calomnies vous l'appelez le divertissement d'un malade. Il est vrai que si vous étiez bien sain vous feriez tout autre chose. Soyez plus modéré en votre travail, car il entretient votre indisposition. Et si vous continuez d'écrire, vous ne vivrez pas longtemps. Je sais que votre esprit n'est pas fertile, cela vous pique injustement contre moi. Si la nature vous a mal traité je n'en suis pas cause, elle vous vend chèrement ce qu'elle donne à beaucoup d'autres. Encore vous est-il avantageux qu'étant né pour être ignorant, vos soins et vos veilles qui vous ont donné tant de fièvres, vous ont acquis aussi quelque teinture de bonnes lettres : vous savez la grammaire françoise et le peuple pour le moins croit que vous avez fait un livre; les savants disent que vous pillez aux particuliers ce que vous donnez au public, et que vous n'écrivez que ce que vous avez lu. Ce n'est pas être savant que de savoir lire. S'il y a de bonnes choses dans vos écrits, ceux qui ne les connoissent pas ne vous en peuvent louer; et ceux qui les connoissent savent qu'elles ne sont pas à vous. Les anciens n'ont mérité que pour eux, tout ce que vous avez du leur est bon : mais tout ce que vous avez du vôtre est contre vous. Votre style a des flatteries d'esclaves pour quelques Grands, et des railleries de bouffon pour d'autres. Vous traitez d'egal avec des cardinaux, et des mareschaux de France, en cela vous oubliez d'où vous êtes né. C'est une faute de mémoire qui a besoin d'un peu de jugement; corrigez votre humeur et vous guarissez s'il est possible. Quand vous tenez quelque pensée de Sénèque ou de César, il vous semble que vous êtes censeur ou empereur romain..... J'attendais en ma captivité quelque ressentiment de l'obligation que vous m'avez. Mais je trouve que vous m'avez voulu nuire d'autant que vous me deviez servir, et que vous me haïssez à cause que vous m'avez offensé. Si vous eussiez été assez honnête pour vous excuser, j'étais assez généreux pour vous pardonner. Je suis bon et obligeant et vous êtes lâche et malin. Et je croy que vous suivrez toujours vos inclinations et non les miennes. Je ne me repens pas d'avoir pris une fois l'épée pour vous venger du bâton. Il ne tint pas à moi que votre affront ne fût effacé. C'est peut-être alors que vous ne me crûtes pas assez bon poëte, parce que

vous me vîtes trop bon soldat. Je n'allègue point ceci par aucune gloire militaire, ni pour aucun reproche de votre poltronnerie. Mais pour vous montrer que vous deviez vous taire de mes défauts, puisque j'avois toujours caché les vôtres : je vous avoue que je ne suis ni poëte ni orateur. Et sur tout que je ne vous dispute point l'éloquence de votre pays; je suis sans art, je parle simplement, et je ne sais que bien vivre. Ce qui m'acquiert des amis et des envieux ce n'est que la facilité de mes mœurs, une fidélité incorruptible et une profession ouverte que je fais d'aimer parfaitement ceux qui sont sans fraude et sans lâcheté. C'est par où nous avons été incompatibles vous et moi, et d'où naissent les accusations orgueilleuses, dont vous avez inconsidérément persécuté mon innocence sur les fausses conjectures de ma ruine, et sur la foi du père Voisin[1]. Soyez plus discret en votre inimitié. Vous ne deviez point faire gloire de ma disgrâce. C'est peut-être une marque de mon mérite. Si vous n'avez été ni prisonnier, ni banni, ce n'est pas que vous n'ayez assez de crimes pour être convaincu, mais vous n'avez pas assez de vertu pour être recherché. Votre bassesse est votre sûreté. Je ne tire point vanité de mon malheur, et n'accuse point la cour d'injustice ; je me console seulement de voir que ma personne est encore très chère à ceux qui m'ont condamné, et que ma réputation ait donné un arrêt politique aux crieries de votre Régent, et de celui qui est allé se faire absoudre à Rome du crime de m'avoir calomnié. J'ai été malheureux et vous êtes coupable. Mais quoi, la fortune s'irrite continuellement de quelques graces qu'il a plu à Dieu me départir, si suis-je satisfait de ma condition, et je trouverai toujours parmi les bons assez d'honneur et d'amitié pour ne me piquer jamais du mépris et de la haine de vos semblables.

PRIÈRE DE THÉOPHILE AUX POÈTES DE SON TEMPS [2].

Vous à qui des fraîches vallées
Pour moi si durement gelées,
Ouvrent leurs fontaines de vers :
Vous qui pouvez mettre en peinture,
Le grand objet de l'Univers,
Et tous les traits de la nature.

Beaux esprits si chers à la gloire
Et sans qui l'œil de la mémoire
Ne sauroit rien trouver de beau,
Ecoutez la voix d'un poëte
Que les alarmes du tombeau,
Rendent à chaque fois muette.

Vous savez qu'une injuste race,
Maintenant fait de ma disgrâce
Le jouet d'un zèle trompeur,
Et que leurs perfides menées,
Dont les plus résolus ont peur,
Tiennent mes Muses enchaînées.

S'il arrive que mon naufrage,
Soit la fin de ce grand orage,
Dont je vois mes jours menacés,
Je vous conjure, ô troupe sainte!
Par tout l'honneur des trépassés,
De vouloir achever ma plainte.

Gardez bien que la calomnie,
Ne laisse de l'ignominie
Aux tourments qu'elle m'a jurés ;
Et que le brazier qu'elle allume,
Si mes os en sont dévorés
Ne brule pas aussi ma plume.

. . . . . .

Ma Muse foible et sans haleine,
Ouvrant sa malheureuse veine,
A recours à votre pitié;
Ne mordez point sur son ouvrage,
Car ici votre inimitié
Démentiroit votre courage.

[1] C'est en partie sur les dénonciations du Père Voisin que Théophile fut arrêté et mis en jugement. (Voir l'*Apologie au roi*).

[2] C'est dans *la Prière aux poètes*, beaucoup trop longue pour être citée tout entière, que se trouve la strophe suivante en l'honneur de Malherbe :

Je ne fus jamais si superbe
Que d'ôter aux vers de Malherbe,
Le françois qu'ils nous ont appris,
Et sans malice et sans envie
J'ai toujours lu dans ses écrits
L'immortalité de sa vie.

LETTRE DE THÉOPHILE A SON FRÈRE.

Mon frère, mon dernier appui,
Toi seul dont le secours me dure
Et qui seul trouves aujourd'hui
Mon adversité longue et dure;
Ami ferme, ardent, généreux
Que mon sort le plus malheureux
Pique davantage à le suivre,
Achève de me secourir.
Il faudra qu'on me laisse vivre
Après m'avoir fait tant mourir.

Quand les dangers où Dieu m'a mis
Verront mon espérance morte,
Quand mes juges et mes amis
T'auront tous refusé la porte,
Quand tu seras las de prier,
Quand tu seras las de crier,
Ayant bien balancé ma tête
Entre mon salut et ma mort,
Il faut enfin que la tempête
M'ouvre le sépulchre, ou le port!

L'énorme suite de malheurs!
Dois-je donc aux races meurtrières,
Tant de fièvres et tant de pleurs,
Tant de respects et de prières,
Pour passer mes nuits sans sommeil,
Mes jours sans air et sans soleil,
Et pour mordre ici les murailles.
N'ai-je encore souffert qu'en vain,
Me dois-je arracher les entrailles,
Pour souler leur dernière faim?

Mais l'heure, qui la peut savoir!
Nos malheurs ont certaines courses,
Et des flots dont on ne peut voir
Ni les limites ni les sources,
Dieu seul cognoist ce changement,
Car l'esprit ni le jugement
Dont nous a pourvus la nature,
Quoi que l'on veuille présumer,
N'entend non plus notre aventure
Que le secret flux de la mer.

. . . . . .

Ah! que les cris d'un innocent
Quelques longs maux qui les exercent,
Trouvent mal aisément l'accent
Dont ces âmes de fer se percent;
Leur rage dure un an sur moi,
Sans trouver ni raison ni loi
Qui l'appaise ou qui lui résiste.
Le plus juste et le plus chrétien
Croit que sa charité m'assiste,
Si sa haine ne me fait rien.

De rechef, mon dernier appui,
Toi seul dont le secours me dure
Et qui seul trouves aujourd'hui
Mon adversité longue et dure;
Rare frère, ami généreux
Que mon sort le plus malheureux
Pique davantage à le suivre,
Achève de me secourir
Il faudra qu'on me laisse vivre
Après m'avoir fait tant mourir.

SECTION PREMIÈRE.

4e PÉRIODE

DEPUIS LA NAISSANCE
DE LA LITTÉRATURE CLASSIQUE AVEC MALHERBE
JUSQU'A LA MORT DE LOUIS XIV.

1600—1715

INTRODUCTION.

I. TABLEAU DU RÈGNE DE LOUIS XIV

PAR VILLEMAIN [1].

Un roi plein d'ardeur et d espérance saisit lui-même ce sceptre qui, depuis Henri le Grand, n'avait été soutenu que par des favoris et des ministres. Son âme, que l'on croyait subjuguée par la mollesse et les plaisirs, se déploie, s'affermit et s'éclaire, à mesure qu'il a besoin de régner. Il se montre vaillant, laborieux, ami de la justice et de la gloire. Quelque chose de généreux se mêle aux premiers calculs de sa politique. Il envoie des Français défendre la chrétienté contre les Turcs, en Allemagne et dans l'île de Crète ; il est protecteur, avant d'être conquérant; et, lorsque l'ambition l'entraîne à la guerre, ses armes heureuses et rapides paraissent justes à la France éblouie. La pompe des fêtes se mêle aux travaux de la guerre ; les jeux du carrousel, aux assauts de Valenciennes et de Lille. Cette altière noblesse, qui fournissait des chefs aux factions, et que Richelieu ne savait dompter que par les échafauds, est séduite par les paroles de Louis, et récompensée par les périls qu'il lui accorde à ses côtés. La Flandre est conquise; l'Océan et la Méditerranée sont réunis ; de vastes ports sont creusés; une enceinte de forteresses environne la France; les colonnades du Louvre s'élèvent; les jardins de Versailles se dessinent; l'industrie des Pays-Bas et de la Hollande se voit surpassée par les ateliers nouveaux de la France; une émulation de travail, d'éclat, de grandeur, est partout répandue; un langage sublime et nouveau célèbre toutes ces merveilles et les agrandit pour l'avenir. Les épîtres de Boileau sont datées des

[1] Voyez plus loin, section V de cet ouvrage.

conquêtes de Louis XIV; Racine porte sur la scène les faiblesses et l'élégance de la cour; Molière doit à la puissance du trône la liberté de son génie; La Fontaine lui-même s'aperçoit des grandes actions du jeune roi, et devient flatteur pour le louer : voilà le brillant tableau qu'offrent les vingt premières années de ce règne mémorable.

(*Fragment du Discours d'ouverture, Nov.* 1824.)

II. REVUE DE L'ÉTAT DES LETTRES EN FRANCE AU XVIIe SIÈCLE.

PAR VOLTAIRE [1].

La saine philosophie ne fit pas en France d'aussi grands progrès qu'en Angleterre et à Florence; et si l'Académie des sciences rendit des services à l'esprit humain, elle ne mit pas la France au-dessus des autres nations : toutes les grandes inventions et les grandes vérités vinrent d'ailleurs. Mais dans l'éloquence, dans la poésie, dans la littérature, dans les livres de morale et d'agrément, les Français furent les législateurs de l'Europe. Il n'y avait plus de goût en Italie; la véritable éloquence était partout ignorée, la religion enseignée ridiculement en chaire, et les causes plaidées de même dans le barreau; les prédicateurs citaient Virgile et Ovide; les avocats, saint Augustin et saint Jérôme. Il ne s'était point encore trouvé de génie qui eût donné à la langue française le tour, le nombre, la propriété du style et la dignité. Quelques vers de Malherbe faisaient sentir seulement qu'elle était capable de grandeur et de force; mais c'était tout. Les mêmes génies qui avaient écrit très-bien en latin, comme un président de Thou, un chancelier de l'Hospital, n'étaient plus les mêmes quand ils maniaient leur propre langage, rebelle entre leurs mains. Les Français n'étaient encore recommandables que par une certaine naïveté, qui avait fait le seul mérite de Joinville, d'Amiot, de Marot, de Montaigne, de Régnier, de la Satire Ménippée; cette naïveté tenait beaucoup à l'irrégularité, à la grossièreté [2].

Jean de Lingendes, évêque de Mâcon, aujourd'hui inconnu, parce qu'il ne fit point imprimer ses ouvrages, fut le premier orateur qui parla dans le grand goût; ses sermons et ses oraisons funèbres, quoique mêlés encore de la rouille de son temps, furent le modèle des orateurs qui l'imitèrent et le surpassèrent. L'oraison funèbre de Charles-Emmanuel, duc de Savoie, surnommé le Grand dans son pays, prononcée par Lingendes, en 1630, était pleine de si grands traits d'élo-

[1] Voyez plus loin, section II de cet ouvrage.

[2] Voltaire, nourri des traditions et de l'esprit de son siècle, est ici très-injuste envers la littérature paléo-romantique française.

quence, que Fléchier, longtemps après, en prit l'exorde tout entier, aussi bien que le texte et plusieurs passages considérables, pour en orner sa fameuse oraison funèbre du vicomte de Turenne.

Balzac, en ce temps-là, donnait du nombre et de l'harmonie à la prose; il est vrai que ses lettres étaient des harangues ampoulées. Il écrivit au premier cardinal de Retz : « Vous venez de prendre le sceptre des rois et la livrée des roses. » Il écrivait de Rome à Bois-Robert, en parlant des eaux de senteur : « Je me sauve à la nage dans ma chambre au milieu des parfums. » Avec tous ces défauts, il charmait l'oreille. L'éloquence a tant de pouvoir sur les hommes, qu'on admira Balzac, dans son temps, pour avoir trouvé cette petite partie de l'art ignorée et nécessaire, qui consiste dans le choix harmonieux des paroles; et même pour l'avoir employée souvent hors de sa place.

Voiture donna quelque idée des grâces légères de ce style épistolaire, qui n'est pas le meilleur, puisqu'il ne consiste que dans la plaisanterie. C'est un baladinage que deux tomes de lettres dans lesquelles il n'y en a pas une seule instructive, pas une qui parte du cœur, qui peigne les mœurs du temps et les caractères des hommes; c'est plutôt un abus qu'un usage de l'esprit.

La langue commençait à s'épurer et à prendre une forme constante : on en était redevable à l'Académie française et surtout à Vaugelas. Sa traduction de Quinte-Curce, qui parut en 1664, fut le premier bon livre, écrit purement, et il s'y trouve peu d'expressions et de tours qui aient vieilli.

Olivier Patru, qui le suivit de près, contribua beaucoup à régler, à épurer le langage; et quoiqu'il ne passât pas pour un avocat profond, on lui dut néanmoins l'ordre, la clarté, la bienséance, l'élégance du discours; mérites absolument inconnus avant lui au barreau.

Un des ouvrages qui contribuèrent le plus à former le goût de la nation, et à lui donner un esprit de justesse et de précision, fut le petit recueil des Maximes de François, duc de la Rochefoucauld. Quoiqu'il n'y ait presque qu'une vérité dans ce livre, qui est que « l'amour-propre est le mobile de tout, » cependant cette pensée se présente sous tant d'aspects variés, qu'elle est presque toujours piquante : c'est moins un livre que des matériaux pour orner un livre. On lut avidement ce petit recueil; il accoutuma à penser et à renfermer ses pensées dans un tour vif, précis et délicat. C'était un mérite que personne n'avait eu avant lui en Europe depuis la renaissance des lettres.

Mais le premier livre de génie qu'on vit en prose, fut le recueil des Lettres provinciales, par Pascal, en 1654. Toutes les sortes d'éloquence y sont renfermées. Il n'y a pas un seul mot qui, depuis cent ans, se soit ressenti du changement qui altère souvent les langues vivantes. Il faut rapporter à cet ouvrage l'époque de la fixation du langage. L'évêque de Luçon, fils du célèbre Bussy, m'a dit qu'ayant demandé à Monsieur de Meaux quel ouvrage il eût mieux aimé avoir fait, s'il n'avait pas fait les siens, Bossuet lui répondit : « Les Lettres provinciales. » Elles ont

beaucoup perdu de leur piquant, lorsque les jésuites ont été abolis, et les objets de leurs disputes méprisés.

Le bon goût qui règne d'un bout à l'autre dans ce livre, et la vigueur des dernières lettres ne corrigèrent pas d'abord le style lâche, diffus, incorrect et décousu, qui depuis longtemps était celui de presque tous les écrivains, des prédicateurs et des avocats.

Un des premiers qui étala dans la chaire une raison toujours éloquente, fut le père Bourdaloue, vers l'an 1668; ce fut une lumière nouvelle. Il y a eu après lui d'autres orateurs de la chaire, comme le
10 père Massillon, évêque de Clermont, qui ont répandu dans leurs discours plus de grâces, des peintures plus fines et plus pénétrantes des mœurs du siècle, mais aucun ne l'a fait oublier. Dans son style plus nerveux que fleuri, sans aucune imagination dans l'expression, il paraît vouloir plutôt convaincre que toucher; et jamais il ne songe à plaire.

Peut-être serait-il à souhaiter qu'en bannissant de la chaire le mauvais goût qui l'avilissait, il en eût banni aussi cette coutume de prêcher sur un texte. En effet, parler longtemps sur une citation d'une ligne ou deux, se fatiguer à compasser tout son discours sur cette ligne, un tel travail paraît un jeu peu digne de la gravité de ce ministère. Le texte
20 devient une espèce de devise, ou plutôt d'énigme, que le discours développe. Jamais les Grecs et les Romains ne connurent cet usage. C'est dans la décadence des lettres qu'il commença, et le temps l'a consacré.

Le père Bourdaloue avait été précédé par Bossuet, depuis évêque de Meaux. Celui-ci, qui devint un si grand homme, s'était engagé dans sa grande jeunesse à épouser mademoiselle Des-Vieux, fille d'un rare mérite. Ses talents pour la théologie et pour cette espèce d'éloquence qui la caractérise, se montrèrent de si bonne heure, que ses parents et ses amis le déterminèrent à ne se donner qu'à l'Église; Mademoiselle Des-
30 Vieux l'y engagea elle-même, préférant la gloire qu'il devait acquérir au bonheur de vivre avec lui. Il avait prêché assez jeune devant le roi et la reine-mère, en 1662, longtemps avant que le père Bourdaloue fût connu. Ses discours, soutenus d'une action noble et touchante, les premiers qu'on eût encore entendus à la cour qui approchassent du sublime, eurent un si grand succès, que le roi fit écrire, en son nom, à son père, intendant de Soissons, pour le féliciter d'avoir un tel fils.

Cependant, quand Bourdaloue parut, Bossuet ne passa plus pour le premier prédicateur. Il s'était déjà donné aux oraisons funèbres, genre d'éloquence qui demande de l'imagination et une grandeur majestueuse
40 qui tient un peu à la poésie, dont il faut toujours emprunter quelque chose, quoique avec discrétion, quand on tend au sublime. L'oraison funèbre de la reine-mère, qu'il prononça en 1667, lui valut l'évêché de Condom; mais ce discours n'était pas encore digne de lui, et il ne fut pas imprimé, non plus que ses sermons. L'éloge funèbre de la reine d'Angleterre, veuve de Charles I, qu'il fit en 1669, parut presque en tout un chef-d'œuvre. Les sujets de ces pièces d'éloquence sont heureux à pro-

portion des malheurs que les morts ont éprouvés : c'est en quelque façon comme les tragédies, où les grandes infortunes des principaux personnages sont ce qui intéresse davantage. L'éloge funèbre de Madame, enlevée à la fleur de son âge, et morte entre ses bras, eut le plus grand et le plus rare des succès, celui de faire verser des larmes à la cour. Il fut obligé de s'arrêter après ces paroles : « O nuit désastreuse! nuit effroyable! où retentit tout à coup, comme un éclat de tonnerre, cette étonnante nouvelle, Madame se meurt! Madame est morte! etc. » L'auditoire éclata en sanglots ; et la voix de l'orateur fut interrompue par ses soupirs et par ses pleurs. 10

Les Français furent les seuls qui réussirent dans ce genre d'éloquence. Le même homme, quelque temps après, en inventa un nouveau qui ne pouvait guère avoir de succès qu'entre ses mains : il appliqua l'art oratoire à l'histoire même, qui semble l'exclure. Son « Discours sur l'histoire universelle, » composé pour l'éducation du dauphin, n'a eu ni modèle ni imitateurs. Si le système qu'il adopte pour concilier la chronologie des Juifs avec celle des autres nations a trouvé des contradicteurs chez les savants, son style n'a trouvé que des admirateurs. On fut étonné de cette force majestueuse dont il décrit les mœurs, le gouvernement, l'accroissement et la chute des grands empires, et de ces traits rapides d'une vérité énergique dont il peint et dont il juge les nations.

Presque tous les ouvrages qui honorèrent ce siècle étaient dans un genre inconnu à l'antiquité ; le Télémaque est de ce nombre. Fénelon, le disciple, l'ami de Bossuet, et depuis devenu malgré lui son rival et son ennemi, composa ce livre singulier, qui tient à la fois du roman et du poème, et qui substitue une prose cadencée à la versification. Il semble qu'il ait voulu traiter le roman comme Monsieur de Meaux avait traité l'histoire, en lui donnant une dignité et des charmes inconnus, et surtout en tirant de ces fictions une morale utile au genre humain; morale entièrement négligée dans presque toutes les inventions fabuleuses. 30 On a cru qu'il avait composé ce livre pour servir de thèmes et d'instruction au duc de Bourgogne et aux autres enfants de France, dont il fut précepteur, ainsi que Bossuet avait fait son Histoire universelle pour l'éducation de Monseigneur; mais son neveu, le marquis de Fénelon, héritier de la vertu de cet homme célèbre, et qui a été tué à la bataille de Rocoux, m'a assuré le contraire. En effet, il n'eût pas été convenable que les amours de Calypso et d'Eucharis eussent été les premières leçons qu'un prêtre eût données aux enfants de France.

Il ne fit cet ouvrage que lorsqu'il fut relégué dans son archevêché 40 de Cambrai. Plein de la lecture des anciens, et né avec une imagination vive et tendre, il s'était fait un style qui n'était qu'à lui, et qui coulait de source avec abondance. J'ai vu son manuscrit original; il n'y a pas dix ratures : il le composa en trois mois, au milieu de ses malheureuses disputes sur le quiétisme, ne se doutant pas combien ce délassement était supérieur à ces occupations. On prétend qu'un domestique lui en

déroba une copie qu'il fit imprimer : si cela est, l'archevêque de Cambrai dut à cette infidélité toute la réputation qu'il eut en Europe; mais il lui dut aussi d'être perdu pour jamais à la cour. On crut voir dans Télémaque une critique indirecte du gouvernement de Louis XIV. Sésostris, qui triomphait avec trop de faste; Idoménée, qui établissait le luxe dans Salente, et qui oubliait le nécessaire parurent des portraits du roi; quoiqu'après tout il soit impossible d'avoir chez soi le superflu que par la surabondance des arts de la première nécessité. Le marquis de Louvois semblait, aux yeux des mécontents, représenté sous le nom de Protésilas, vain, dur, hautain, ennemi des grands capitaines qui servaient l'état et non le ministre.

Les alliés, qui dans la guerre de 1688 s'unirent contre Louis XIV, et qui depuis ébranlèrent son trône dans la guerre de 1701, se firent une joie de le reconnaître dans le même Idoménée, dont la hauteur révolte tous ses voisins. Ces allusions firent des impressions profondes, à la faveur de ce style harmonieux qui insinue d'une manière si tendre la modération et la concorde. Les étrangers et les Français même, lassés de tant de guerres, virent avec une consolation maligne une satire dans un livre fait pour enseigner la vertu. Les éditions en furent innombrables : j'en ai vu quatorze en langue anglaise. Il est vrai qu'après la mort de ce monarque si craint, si envié, si respecté de tous, et si haï de quelques-uns, quand la malignité humaine a cessé de s'assouvir des allusions prétendues qui censuraient sa conduite, les juges d'un goût sévère ont traité le Télémaque avec quelque rigueur : ils ont blâmé les longueurs, les détails, les aventures trop peu liées, les descriptions trop répétées et trop uniformes de la vie champêtre; mais ce livre a été toujours regardé comme un des beaux monuments d'un siècle florissant.

On peut compter parmi les productions d'un genre unique les Caractères de La Bruyère : il n'y avait pas, chez les anciens, plus d'exemples d'un tel ouvrage que du Télémaque.

Un style rapide, concis, nerveux, des expressions pittoresques, un usage tout nouveau de la langue, mais qui n'en blesse pas les règles, frappèrent le public ; et les allusions qu'on y trouvait en foule achevèrent le succès. Quand La Bruyère montra son ouvrage manuscrit à M. de Malézieux[1] celui-ci lui dit : « Voilà de quoi vous attirer beaucoup de lecteurs et beaucoup d'ennemis. » Ce livre baissa dans l'esprit des hommes, quand une génération entière, attaquée dans l'ouvrage, fut passée : cependant, comme il y a des choses de tous les temps et de tous les lieux, il est à croire qu'il ne sera jamais oublié. Le Télémaque a fait quelques imitateurs; les Caractères de La Bruyère en ont produit davantage. Il est plus aisé de faire de courtes peintures des choses qui nous frappent, que d'écrire un long ouvrage d'imagination, qui plaise et qui instruise à la fois.

[1] Nicolas **DE MALÉZIEUX**, seigneur de Châtenay (1650—1727), de l'Académie Française en 1701, chancelier, précepteur du duc du Maine.

L'art délicat de répandre des grâces jusque sur la philosophie fut encore une chose nouvelle, dont le livre *des Mondes*[1] fut le premier exemple, mais exemple dangereux, parce que la véritable parure de la philosophie est l'ordre, la clarté, et surtout la vérité. Ce qui pourrait empêcher cet ouvrage ingénieux d'être mis par la postérité au rang de nos livres classiques, c'est qu'il est fondé en partie sur la chimère des tourbillons de Descartes.

Il faut ajouter à ces nouveautés celles que produisit Bayle en donnant un Dictionnaire de raisonnement : c'est le premier ouvrage de ce genre où l'on puisse apprendre à penser. Il faut abandonner à la destinée des livres ordinaires les articles de ce recueil qui ne contiennent que de petits faits indignes à la fois de Bayle, d'un lecteur grave et de la postérité. Au reste, en plaçant ici Bayle parmi les auteurs qui ont honoré le siècle de Louis XIV, quoiqu'il fût réfugié en Hollande, je ne fais que me conformer à l'arrêt du parlement de Toulouse, qui, en déclarant son testament valide en France malgré la rigueur des lois, dit expressément « qu'un tel homme ne peut être regardé comme un étranger. »

On ne s'appesantira point ici sur la foule des bons livres que ce siècle a fait naître; on ne s'arrête qu'aux productions de génie singulières ou neuves qui le caractérisent, et qui le distinguent des autres siècles. L'éloquence de Bossuet et de Bourdaloue, par exemple, n'était et ne pouvait être celle de Cicéron; c'était un genre et un mérite tout nouveau. Si quelque chose approche de l'orateur romain, ce sont les trois mémoires que Pellisson composa pour Fouquet : ils sont dans le même genre que plusieurs oraisons de Cicéron, un mélange d'affaires judiciaires et d'affaires d'état, traité solidement avec un art qui paraît peu, et orné d'une éloquence touchante.

Nous avons eu des historiens, mais point de Tite-Live. Le style de la Conspiration de Venise est comparable à celui de Salluste. On voit que l'abbé de Saint-Réal l'avait pris pour modèle, et peut-être l'a-t-il surpassé. Tous les autres écrits dont on vient de parler semblent être d'une création nouvelle : c'est là surtout ce qui distingue cet âge illustre; car pour des savants et des commentateurs, le seizième et le dix-septième siècle en avaient beaucoup produit; mais le vrai génie en aucun genre n'était encore développé.

Qui croirait que tous ces bons ouvrages en prose n'auraient probablement jamais existé, s'ils n'avaient été précédés par la poésie? C'est pourtant la destinée de l'esprit humain dans toutes les nations; les vers furent partout les premiers enfants du génie, et les premiers maîtres d'éloquence.

Les peuples sont ce qu'est chaque homme en particulier. Platon et Cicéron commencèrent par faire des vers. On ne pouvait encore citer

[1] Fontenelle, *Pluralité des Mondes*. Plus loin nous citerons un morceau de cet ouvrage.

un passage noble et sublime de prose française, quand on savait par cœur le peu de belles stances que laissa MALHERBE; et il y a grande apparence que sans PIERRE CORNEILLE, le génie des prosateurs ne se serait pas développé.

Cet homme est d'autant plus admirable qu'il n'était environné que de très-mauvais modèles, quand il commença à donner des tragédies. Ce qui devait encore lui fermer le bon chemin, c'est que ces mauvais modèles étaient estimés; et, pour comble de découragement, ils étaient favorisés par le cardinal de Richelieu, le protecteur des gens de lettres et non pas du bon goût. Il récompensait de méprisables écrivains qui d'ordinaire sont rampants; et, par une hauteur d'esprit si bien placée ailleurs, il voulait abaisser ceux en qui il sentait avec quelque dépit un vrai génie, qui rarement se plie à la dépendance. Il est bien rare qu'un homme puissant, quand il est lui-même artiste, protége sincèrement les bons artistes.

Corneille eut à combattre son siècle, ses rivaux, et le cardinal de Richelieu. Je ne répéterai point ici ce qui a été écrit sur le Cid; je remarquerai seulement que l'académie, dans ses judicieuses décisions entre Corneille et Scudéri, eut trop de complaisance pour le cardinal de Richelieu, en condamnant l'amour de Chimène. Aimer le meurtrier de son père, et poursuivre la vengeance de ce meurtre, était une chose admirable. Vaincre son amour eût été un défaut capital dans l'art tragique, qui consiste principalement dans les combats du cœur : mais l'art était inconnu alors à tout le monde, hors à l'auteur.

Le Cid ne fut pas le seul ouvrage de Corneille que le cardinal de Richelieu voulut rabaisser : l'abbé d'Aubignac nous apprend que ce ministre désapprouva Polyeucte.

Le Cid, après tout, était une imitation très-embellie de Guillain de Castro, et, en plusieurs endroits, une traduction. Cinna qui le suivit, était unique. J'ai connu un ancien domestique de la maison de Condé, qui disait que le grand Condé, à l'âge de vingt ans, étant à la première représentation de Cinna, versa des larmes, à ces paroles d'Auguste :

« Je suis maître de moi comme de l'univers :
Je le suis, je veux l'être. O siècles ! ô mémoire !
Conservez à jamais ma nouvelle victoire !
Je triomphe aujourd'hui du plus juste courroux
De qui le souvenir puisse aller jusqu'à vous :
Soyons amis, Cinna; c'est moi qui t'en convie. »

C'étaient là des larmes de héros. Le grand Corneille fasant pleurer le grand Condé d'admiration, est une époque bien célèbre dans l'histoire de l'esprit humain.

Corneille s'était formé tout seul; mais Louis XIV, Colbert, Sophocle et Euripide, contribuèrent tous à former RACINE. Une ode qu'il com-

posa à l'âge de dix-huit ans pour le mariage du roi, lui attira un présent qu'il n'attendait pas, et le détermina à la poésie. Sa réputation s'est accrue de jour en jour, et celle des ouvrages de Corneille a un peu diminué. La raison en est que Racine, dans tous ses ouvrages, depuis son Alexandre, est toujours élégant, toujours correct, toujours vrai; qu'il parle au cœur, et que l'autre manque trop souvent à tous ces devoirs. Racine surpassa de bien loin et les Grecs et Corneille dans l'intelligence des passions, et porta la douce harmonie de la poésie, ainsi que les grâces de la parole, au plus haut point où elles puissent parvenir. Ces hommes enseignèrent à la nation à penser, à sentir et à s'exprimer. Leurs auditeurs, instruits par eux seuls, devinrent enfin des juges sévères pour ceux-mêmes qui les avaient éclairés.

Il y avait très-peu de personnes en France, du temps du cardinal de Richelieu, capables de discerner les défauts du Cid; et en 1702, quand Athalie, le chef-d'œuvre de la scène, fut représentée chez Madame la duchesse de Bourgogne, les courtisans se crurent assez habiles pour la condamner. Le temps a vengé l'auteur; mais ce grand homme est mort sans jouir du succès de son plus admirable ouvrage. Un nombreux parti se piqua toujours de ne pas rendre justice à Racine. Madame de Sévigné, la première personne de son siècle pour le style épistolaire, et surtout pour conter des bagatelles avec grâce, croit toujours que « Racine n'ira pas loin. » Elle en jugeait comme du café, dont elle dit « qu'on se désabusera bientôt. » Il faut du temps pour que les réputations mûrissent. La singulière destinée de ce siècle rendit Molière contemporain de Corneille et de Racine. Il n'est pas vrai que Molière, quand il parut, eût trouvé le théâtre absolument dénué de bonnes comédies; Corneille lui-même avait donné le Menteur, pièce de caractère et d'intrigue, prise du théâtre espagnol, comme le Cid; et Molière n'avait encore fait paraître que deux de ses chefs-d'œuvre, lorsque le public avait la Mère coquette de Quinault, pièce à la fois de caractère et d'intrigue, et même modèle d'intrigue.

C'était un temps digne de l'attention des temps à venir que celui où les héros de Corneille et de Racine, les personnages de Molière, les symphonies de Lulli, toutes nouvelles pour la nation, et (puisqu'il ne s'agit ici que des arts) les voix de Bossuet et de Bourdaloue se faisaient entendre à Louis XIV, à Madame, si célèbre par son goût; à un Condé, à un Turenne, à un Colbert, et à cette foule d'hommes supérieurs qui parurent en tout genre. Ce temps ne se retrouvera plus, où un duc de La Rochefoucauld, l'auteur des Maximes, au sortir de la conversation d'un Pascal et d'un Arnaud, allait au théâtre de Corneille.

Despréaux s'élevait au niveau de tant de grands hommes, non point par ses premières satires, car les regards de la postérité ne s'arrêteront point sur les Embarras de Paris et sur les noms des Cassaigne et des Cotin; mais il instruisait cette postérité par ses belles Épîtres, et surtout par son Art poétique, où Corneille eût trouvé beaucoup à apprendre.

La Fontaine, bien moins châtié dans son style, bien moins correct dans son langage, mais unique dans sa naïveté et dans les grâces qui lui sont propres, se mit, par les choses les plus simples, presque à côté de ces hommes sublimes.

Quinault, dans un genre tout nouveau, et d'autant plus difficile qu'il paraît plus aisé, fut digne d'être placé avec tous ses illustres contemporains. On sait avec quelle injustice Boileau voulut le décrier. Il manquait à Boileau d'avoir sacrifié aux grâces; il chercha en vain toute sa vie à humilier un homme qui n'était connu que par elles. Le véritable éloge d'un poëte, c'est qu'on retienne ses vers : on sait par cœur des scènes entières de Quinault; c'est un avantage qu'aucun opéra d'Italie ne pourrait obtenir. La musique française est demeurée dans une simplicité qui n'est plus du goût d'aucune nation; mais la simple et belle nature, qui se montre souvent dans Quinault avec tant de charmes, plaît encore dans toute l'Europe à ceux qui possèdent notre langue, et qui ont le goût cultivé. Si l'on trouvait dans l'antiquité un poëme comme Armide ou comme Atys, avec quelle idolâtrie il serait reçu! mais Quinault était moderne.

Tous ces grands hommes furent connus et protégés de Louis XIV, excepté La Fontaine. Son extrême simplicité, poussée jusqu'à l'oubli de soi-même, l'écartait d'une cour qu'il ne cherchait pas : mais le duc de Bourgogne l'accueillit, et il reçut dans sa vieillesse quelques bienfaits de ce prince. Il était, malgré son génie, presque aussi simple que les héros de ses fables. On pourrait appliquer à La Fontaine son aimable fable des Animaux malades de la peste, qui s'accusent de leurs fautes : on y pardonne tout aux lions, aux loups et aux ours : et un animal innocent est dévoré pour avoir mangé un peu d'herbe.

Dans l'école de ces génies, qui seront les délices et l'instruction des siècles à venir, il se forme une foule d'esprits agréables, dont on a une infinité de petits ouvrages délicats qui font l'amusement des honnêtes gens, ainsi que nous avons eu beaucoup de peintres gracieux, qu'on ne met pas à côté des Poussin, des Le Sueur, des Le Brun, des Le Moine et des Vanloo.

(*Siècle de Louis XIV, chap. XXXII*).

CHOIX
DE PROSATEURS

SAINT-VINCENT DE PAUL [1].

EXHORTATION POUR LES ENFANTS TROUVÉS.

FRAGMENT.

Or sus, Mesdames, la compassion et la charité vous ont fait adopter ces petites créatures pour vos enfants. Vous avez été leurs mères selon la grâce, depuis que leurs mères selon la nature les ont abandonnés. Voyez maintenant si vous voulez aussi les abandonner pour toujours. Cessez à présent d'être leurs mères, pour devenir leurs juges; leur vie et leur mort sont entre vos mains. Je m'en vais donc sans délibérer, prendre les voix et les suffrages. Il est temps de prononcer leur arrêt, et de décider irrévocablement si vous ne voulez plus avoir pour eux des entrailles de miséricorde. Les voilà devant vous! ils vivront, si vous continuez d'en prendre un soin charitable; et, je vous le déclare 10 devant Dieu, ils seront tous morts demain, si vous les délaissez.

(*Péroraison.*)

HENRI DE ROHAN [2].

HARANGUE A SES TROUPES.

FRAGMENT.

Nous avons passé des lieux presque inaccessibles pour venir en cette vallée; nous y sommes enfermés de tous côtes. Voilà l'armée impériale qui se met en bataille devant nous; les Grisons sont derrière, qui n'attendent que l'événement de cette journée pour nous charger, si nous tournons le dos. Les Valtelins ne sont pas moins disposés à achever ce qui restera de nous. De penser à la retraite, vous n'avez qu'à lever les yeux pour en voir l'impossibilité; ce ne sont, de tous côtés, que précipices insurmontables, de sorte que notre salut dépend 20

[1] **Vincent DE PAUL** (1576—1660).
[2] **Henri**, duc **DE ROHAN** (1579—1638).

de notre seul courage. Pour Dieu ! mes amis, tandis que les armes de notre roi triomphent partout avec tant d'éclat, ne souffrons pas qu'elles périssent entre nos mains; faisons, par une généreuse résolution, que ce petit vallon, presque inconnu au monde, devienne considérable à la postérité, et soit aujourd'hui le théâtre de notre gloire.

(*Mémoires sur la guerre de la Valteline.*)

DE BALZAC [1].

LES COMMENCEMENTS DU CHRISTIANISME.

FRAGMENT.

Rien ne paraît ici de l'homme, rien qui porte sa marque et qui soit de sa façon. Je ne vois rien qui ne me semble plus que naturel dans la naissance et dans le progrès de cette doctrime : les ignorants l'ont persuadé aux philosophes; de pauvres pêcheurs ont été érigés en docteurs des rois et des nations, en professeurs de la science du ciel. Ils ont pris dans leurs filets les orateurs et les poëtes, les jurisconsultes et les mathématiciens.

Cette république naissante s'est multipliée par la chasteté et par la mort, bien que ce soient deux choses stériles et contraires au dessein de multiplier. Ce peuple choisi s'est accru par les pertes et par les défaites : il a combattu, il a vaincu étant désarmé. Le monde, en apparence, avait ruiné l'Église; mais elle a accablé le monde sous ses ruines. La force des tyrans s'est rendue au courage des condamnés. La patience de nos pères a lassé toutes les mains, toutes les machines, toutes les inventions de la cruauté.

Chose étrange et digne d'une longue considération ! reprochons-la plus d'une fois à la lâcheté de notre foi et à la tiédeur de notre zèle : en ce temps-là, il y avait de la presse à se faire déchirer, à se faire brûler pour Jésus-Christ. L'extrême douleur et la dernière infamie attiraient les hommes au christianisme : c'étaient les appas et les promesses de cette nouvelle secte. Ceux qui la suivaient et qui avaient faveur à la cour, avaient peur d'être oubliés dans la commune persécution : ils s'allaient accuser eux-mêmes, s'ils manquaient de délateurs. Le lieu où les feux étaient allumés et les bêtes déchaînées s'appelait, en la langue de la primitive Église, la place où l'on donne les couronnes.

Voilà le style de ces grandes âmes qui méprisaient la mort, comme si elles eussent eu des corps de louage et une vie empruntée.

Je ne m'étonne point que les Césars aient régné, et que le parti qui a été le victorieux ait été le maître. Mais si c'eût été le vaincu à

[1] **Jean-Louis Guez**, Sieur **DE BALZAC** (1592—1654) de l'Académie française, dès son institution. — Voir dans la 7e réflexion critique sur quelques passages de Longin le jugement que Boileau porte sur les lettres de Balzac.

qui l'avantage fût demeuré; si les déroutes eussent fortifié Pompée et rétabli sa fortune; si les proscriptions eussent grossi le parti d'un mort, et lui eussent fait naître des partisans; si un mort lui-même, si une tête coupée eût donné des lois à toute la terre, véritablement il y aurait de quoi s'étonner d'un succès si éloigné du cours ordinaire des choses humaines Je trouverais étrange qu'après la bataille de Pharsale et plusieurs autres batailles décisives de l'empire, les amis de Pompée eussent été empereurs de Rome, à l'exclusion des héritiers de César. J'aurais de la peine à croire, quand le plus véritable et le plus religieux historien de Rome me le dirait, que des gens eussent triomphé autant de fois qu'ils furent battus; qu'une cause si souvent perdue eût toujours été suivie Au moins me semble-t-il que ce n'est pas bien le droit chemin pour arriver à l'empire, et que d'ordinaire on se sert de tout autre moyen pour obtenir le triomphe. Ce n'est pas la coutume des choses du monde que les bons succès ne servent de rien, que la victoire soit décréditée, et que le gain aille au malheureux.

Nous voyons pourtant ici cet événement irrégulier, et directement opposé à la coutume des choses du monde. Le sang des martyrs a été fertile, et la persécution a peuplé le monde de chrétiens. Les premiers persécuteurs, voulant éteindre la lumière qui naissait, et étouffer l'Église au berceau, ont été contraints d'avouer leur faiblesse après avoir épuisé leurs forces. Les autres qui l'attaquèrent depuis, ne réussirent pas mieux en leur entreprise. Et, bien qu'il y ait encore en la nature des choses, des inscriptions qu'ils nous ont laissées, *pour avoir purgé la terre de la nation des chrétiens, et pour avoir aboli le nom chrétien en toutes les parties de l'empire,* l'expérience nous a fait voir qu'ils ont triomphé à faux, et leurs marbres ont été menteurs. Ces superbes inscriptions sont aujourd'hui des monuments de leur vanité, et non pas de leur victoire. L'ouvrage de Dieu n'a pu être défait par la main des hommes. Et disons hardiment à la gloire de notre Jésus-Christ, et à la honte de leur Dioclétien : « Les tyrans passent, mais la vérité demeure [1]. » (*Socrate Chrétien, Discours III*).

LETTRE AU CARDINAL DE LA VALETTE.

Monseigneur,

L'espérance qu'on me donne depuis trois mois que vous devez passer tous les jours en ce pays, m'a empêché jusqu'ici de vous écrire, et de me servir de ce seul moyen qui me reste de m'approcher de votre personne.

A Rome, vous marcherez sur des pierres qui ont été les dieux de César et de Pompée; vous considérerez les ruines de ces grands ouvrages dont la vieillesse est encore belle, et vous vous promènerez tous

[1] Voilà, ce nous semble, de la belle prose et bien digne de servir de préface au Polyeucte de Corneille.

les jours parmi les histoires et les fables. Mais ce sont des amusements d'un esprit qui se contente de peu, et non pas les occupations d'un homme qui prend plaisir de naviguer dans l'orage. Quand vous aurez vu le Tibre, au bord duquel les Romains ont fait l'apprentissage de leurs victoires, et commencé ce long dessein qu'ils n'achevèrent qu'aux extrémités de la terre; quand vous serez monté au Capitole, où ils croyaient que Dieu était aussi présent que dans le ciel, et qu'il avait enfermé le destin de la monarchie universelle; après que vous aurez passé au travers de ce grand espace qui était dédié aux plaisirs du peuple; je ne doute point qu'après avoir regardé encore beaucoup d'autres choses, vous ne vous lassiez à la fin du repos et de la tranquillité de Rome.

Il est besoin, pour une infinité de considérations importantes, que vous soyez au premier conclave, et que vous vous trouviez à cette guerre qui ne laisse pas d'être grande, pour être composée de personnes désarmées. Quelque grand objet que se propose votre ambition, elle ne saurait rien concevoir de si haut que de donner en même temps un successeur aux consuls, aux empereurs et aux apôtres, et d'aller faire de votre bouche celui qui marche sur la tête des rois, et qui a la conduite de toutes les âmes.

DESCARTES [1].

DE LA MÉTHODE.

FRAGMENT.

Sitôt que l'âge me permit de sortir de la sujétion de mes précepteurs, je quittai entièrement l'étude des lettres; et, me résolvant de ne chercher plus d'autre science que celle qui se pourrait trouver en moi-même ou bien dans le grand livre du monde, j'employai le reste de ma jeunesse à voyager, à voir des cours et des armées, à fréquenter des gens de diverses humeurs et conditions, à recueillir diverses expériences, à m'éprouver moi-même dans les rencontres que la fortune me proposait, et partout à faire telle réflexion sur les choses qui se présentaient, que j'en pusse tirer quelque profit. Car il me semblait que je pourrais rencontrer beaucoup plus de vérité dans les raisonnements que chacun fait touchant les affaires qui lui importent, et dont l'évé-

[1] René **DESCARTES** (1596—1650), né à La Haye, en Touraine, mort à Stockholm, où la reine Christine l'avait fait venir.

SENTENCE DÉTACHÉE.

Quand on vous fait une offense, il faut élever votre âme si haut que l'offense ne parvienne pas jusqu'à elle.

OEuvres principales : le *Discours de la méthode*, *les Méditations métaphysiques*, *les Principes de philosophie* écrits en latin par Descartes, furent traduits en français par un de ses amis nommé

Claude CLERSELIER († 1685) philosophe. (Voir l'édition de 1681).

nement le doit punir bientôt après, s'il a mal jugé, que dans ceux que fait un homme de lettres dans son cabinet touchant des spéculations qui ne produisent aucun effet et qui ne lui sont d'autre conséquence sinon que peut-être il en tirera d'autant plus de vanité qu'elles seront plus éloignées du sens commun, à cause qu'il aura dû employer d'autant plus d'esprit et d'artifice à tâcher de les rendre vraisemblables.

Et j'avais toujours un extrême désir d'apprendre à distinguer le vrai d'avec le faux, pour voir clair en mes actions et marcher avec assurance en cette vie.

Je me formai une morale par provision, qui ne consistait qu'en trois ou quatre maximes, dont je veux bien vous faire part. 10

La première était d'obéir aux lois et aux coutumes de mon pays, retenant constamment la religion en laquelle Dieu m'a fait la grâce d'être instruit dès mon enfance, et me gouvernant en toute autre chose suivant les opinions les plus modérées et les plus éloignées de l'excès, qui fussent communément reçues en pratique par les mieux sensés de ceux avec lesquels j'aurais à vivre. Car, commençant dès lors à ne compter pour rien les miennes propres, à cause que je les voulais remettre toutes à l'examen, j'étais assuré de ne pouvoir mieux faire que de suivre celles des mieux sensés. 20

Ma seconde maxime était d'être le plus ferme et le plus résolu en mes actions que je pourrais, et de ne suivre pas moins constamment les opinions les plus douteuses, lorsque je m'y serais une fois déterminé, que si elles eussent été très-assurées : imitant en ceci les voyageurs qui, se trouvant égarés en quelque forêt, ne doivent pas errer en tournoyant tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, ni encore moins s'arrêter en une place, mais marcher toujours le plus droit qu'ils peuvent vers un même côté, et ne le changer point pour de faibles raisons, encore que ce n'ait peut-être été au commencement que le hasard seul qui les ait déterminés à le choisir; car, par ce moyen, s'ils ne vont justement où ils désirent, ils arriveront au moins à la fin quelque part, où vraisemblablement ils seront mieux que dans le milieu d'une forêt. 30

Ma troisième maxime était de tâcher toujours plutôt à me vaincre que la fortune, et changer mes désirs que l'ordre du monde, généralement de m'accoutumer à croire qu'il n'y a rien qui soit entièrement en notre pouvoir que nos pensées, en sorte qu'après que nous avons fait notre mieux touchant les choses qui nous sont extérieures, tout ce qui manque de nous réussir est, au regard de nous, absolument impossible. Et ceci seul me semblait être suffisant pour m'empêcher de rien désirer à l'avenir que je n'acquisse, et ainsi pour me rendre content; car notre volonté ne se portant naturellement à désirer que les choses que notre entendement lui représente en quelque façon comme possibles, il est certain que si nous considérons tous les biens qui sont hors de nous comme également éloignés de notre pouvoir, nous n'aurons pas plus de regret de manquer de ceux qui semblent être dus à notre naissance, lorsque nous en serons privés sans notre faute, que nous avons de ne 40

posséder pas les royaumes de la Chine ou du Mexique; et que faisant, comme on dit, de nécessité vertu, nous ne désirerons pas davantage d'être sains étant malades, ou d'être libres étant en prison, que nous faisons maintenant d'avoir des corps d'une matière aussi peu corruptible que les diamants, ou des ailes pour voler comme les oiseaux.

Enfin, pour conclusion de cette morale, je m'avisai de faire une revue sur les diverses occupations qu'ont les hommes en cette vie, pour tâcher à faire choix de la meilleure; et, sans que je veuille rien dire de celle des autres, je pensai que je ne pouvais mieux que de continuer en celle-là même où je me trouvais, c'est-à-dire que d'employer toute ma vie à cultiver ma raison, et m'avancer, autant que je pourrais, en la connaissance de la vérité, suivant la méthode que je m'étais prescrite. J'avais éprouvé de si extrêmes contentements depuis que j'avais commencé à me servir de cette méthode, que je ne croyais pas qu'on en pût recevoir de plus doux, ni de plus innocents en cette vie; et découvrant tous les jours par son moyen quelques vérités qui me semblaient assez importantes, et communément ignorées des autres hommes, la satisfaction que j'en avais, remplissait tellement mon esprit, que tout le reste ne me touchait point. Outre que les trois maximes précédentes n'étaient fondées que sur le dessein que j'avais de continuer à m'instruire; car, Dieu nous ayant donné à chacun quelque lumière pour discerner le vrai d'avec le faux, je n'eusse pas cru me devoir contenter des opinions d'autrui un seul moment, si je ne me fusse proposé d'employer mon propre jugement à les examiner lorsqu'il serait temps; et je n'eusse su m'exempter de scrupule en les suivant, si je n'eusse espéré de ne perdre pour cela aucune occasion d'en trouver de meilleurs, en cas qu'il y en eût; et enfin je n'eusse su borner mes désirs ni être content, si je n'eusse suivi un chemin par lequel, pensant être assuré de l'acquisition de toutes les connaissances dont je serais capable, je le pensais être par même moyen de celle de tous les vrais biens qui seraient jamais en mon pouvoir, d'autant que, notre volonté ne se portant à suivre ni à fuir aucune chose que selon que notre entendement la lui représente bonne ou mauvaise, il suffit de bien juger pour bien faire, et de juger le mieux qu'on puisse, pour faire aussi tout son mieux, c'est-à-dire pour acquérir toutes les vertus, et ensemble tous les autres biens qu'on puisse acquérir; et lorsqu'on est certain que cela est, on ne saurait manquer d'être content. (*Discours de la Méthode pour bien conduire sa raison et chercher la vérité dans les sciences.*)

VOITURE [1]

CHOIX DE LETTRES.

I. A. MADEMOISELLE DE RAMBOUILLET [2].

UNE AVENTURE DE VOYAGE.

Mademoiselle,

Je voudrais que vous m'eussiez pu voir aujourd'hui dans un miroir, en l'état où j'étais; vous m'eussiez vu dans les plus effroyables montagnes du monde, au milieu de douze ou quinze hommes les plus terribles que l'on puisse voir, dont le plus innocent en a tué quinze ou vingt autres, qui sont tous noirs comme des diables, et qui ont des cheveux qui leur viennent jusqu'à la moitié du corps, chacun deux ou trois balafres sur le visage, une grande arquebuse sur l'épaule, deux pistolets et deux poignards à la ceinture. Ce sont les bandits qui vivent dans les montagnes des confins du Piémont et de Gênes. Vous eussiez eu peur, sans doute, Mademoiselle, de me voir entre ces messieurs-là, et vous eussiez cru qu'ils m'allaient couper la gorge. De peur d'en être volé, je m'en étais fait accompagner; j'avais écrit dès le soir à leur capitaine de me venir accompagner, et de se trouver en mon chemin, ce qu'il a fait, et j'en ai été quitte pour trois pistoles. Mais surtout je voudrais que vous eussiez vu la mine de mon neveu et de mon valet, qui croyaient que je les avais menés à la boucherie. Au sortir de leurs mains, je suis passé par deux lieux où il y avait garnison espagnole, et là, sans doute, j'ai couru plus de dangers. On m'a interrogé. J'ai dit que j'étais Savoyard; et pour passer pour cela, j'ai parlé, le plus qu'il m'a été possible, comme M. de Vaugelas. Sur mon mauvais accent, ils m'ont laissé passer. Regardez si je ferai jamais de beaux discours qui me valent tant, et s'il n'eût pas été bien mal à propos qu'en cette occasion, sous ombre que je suis de l'Académie, je me fusse allé piquer de parler bon français. Au sortir de là, je suis arrivé à Savone, où j'ai trouvé la mer un peu plus émue qu'il ne fallait pour le petit vaisseau que j'avais pris; et néanmoins je suis, Dieu merci, arrivé ici à bon port. Voyez, s'il vous plaît, mademoiselle, combien de périls j'ai courus en un jour. Enfin je suis échappé des bandits, des Espagnols, et de la mer.

II. AU DUC D'ENGHIEN.

SUR LA VICTOIRE DE ROCROY.

Monseigneur,

A cette heure que je suis loin de Votre Altesse, et qu'elle ne me peut pas faire de charge, je suis résolu de lui dire tout ce que je pense d'elle

[1] **Vincent VOITURE** (1598—1648), de l'Académie française dès son institution. Voy. plus loin les poëtes de la section.

[2] **Julie d'Angennes, Mlle DE RAMBOUILLET** (1607—1671). Fille de Catherine

il y a longtemps, et que je n'avais osé lui déclarer, pour ne pas tomber dans les inconvénients où j'avais vu ceux qui avaient pris avec vous de pareilles libertés. Mais, Monseigneur, vous en faites trop pour le pouvoir souffrir en silence, et vous seriez injuste si vous pensiez faire les actions que vous faites, sans qu'il en fût autre chose, ni que l'on prît la liberté d'en parler. Si vous saviez de quelle sorte tout le monde est déchaîné dans Paris à discourir de vous, je suis assuré que vous en auriez honte, et que vous seriez étonné de voir avec combien peu de respect et peu de crainte de vous déplaire, tout le monde s'entretient de ce que vous avez fait. A dire la vérité, Monseigneur, je ne sais à quoi vous avez pensé, et ç'a été, sans mentir, trop de hardiesse et une extrême violence à vous, d'avoir, à votre âge, choqué deux ou trois vieux capitaines, que vous deviez respecter, quand ce n'eût été que pour leur ancienneté, fait tuer le pauvre comte de Fontaine, qui était un des meilleurs hommes de Flandre, et à qui le prince d'Orange n'avait jamais osé toucher, pris seize pièces de canon qui appartenaient à un prince qui est oncle du roi et frère de la reine, avec qui vous n'avez jamais eu de différend, et mis en désordre les meilleures troupes des Espagnols, qui vous avaient laissé passer avec tant de bonté. Je ne sais pas ce qu'en dit le père Munier. Mais tout cela est contre les bonnes mœurs; il y a, ce me semble, grande matière de confession. J'avais bien ouï dire que vous étiez opiniâtre comme un diable, et qu'il ne faisait pas bon de vous rien disputer. Mais j'avoue que je n'eusse pas cru que vous vous fussiez emporté à ce point-là; et si vous continuez, vous vous rendrez insupportable à toute l'Europe, et l'empereur ni le roi d'Espagne ne pourront durer avec vous.

PÉRÉFIXE [1].

QUELQUES PAROLES REMARQUABLES DU ROI HENRI LE GRAND.

On lui dit un jour d'un certain capitaine, qui avait été de la Ligue et fort brave, qu'encore qu'il eût obtenu de lui son pardon et quelques bienfaits, il ne l'aimait pourtant point. « Je lui veux, dit-il, faire tant de bien que je le forcerai de m'aimer malgré lui. » C'est ainsi que ce grand prince gagnait les plus révoltés. Il avait l'habitude de dire à ceux qui s'en étonnaient, « qu'on prenait plus de mouches avec une cuillerée de miel, qu'avec vingt tonneaux de vinaigre. »

Mais si la politique l'obligeait d'en user ainsi à l'égard de ceux qui ne

de Vivonne, marquise de Rambouillet, elle avait hérité de l'esprit et de la beauté de sa mère. C'était à l'hôtel de Rambouillet que se réunissait l'élite de la noblesse et des beaux esprits.

[1] **Hardouin de Beaumont DE PÉRÉFIXE**, Archevêque de Paris (1605 — 1670) de l'Académie française en 1654.

l'aimaient pas, sa générosité le porta toujours à pardonner facilement à ceux qui s'humiliaient devant lui; aussi avait-il souvent ce beau vers de Virgile à la bouche : *Parcere subjectis, et debellare superbos.*

Il se moquait fort de ceux qui passaient les bornes de leurs professions et se mêlaient d'autre chose que de leur métier. Un prélat lui parlant un jour de la guerre, et assez mal, il tourna, comme on dit, du coq à l'âne, et lui demanda « de quel saint était l'office ce jour-là dans son bréviaire. »

Un provincial qui avait acheté bien cher un office de président et en avait emprunté l'argent, l'étant venu saluer, il dit tout bas à un seigneur qui était auprès de lui : « Voilà un bon justicier, je pense qu'il s'acquittera bien de sa charge, et en peu de temps. »

Un médecin fameux s'étant converti du huguenotisme à la religion catholique, il dit à Sully : « Mon ami, ta religion est bien malade, les médecins l'abandonnent. »

(*Fragment de l'Histoire de Henri IV, partie III.*)

SCARRON [1].

FRAGMENT DU ROMAN COMIQUE.

L'ARRIVÉE DU DOYEN DE MONTFORT DANS L'HÔTELLERIE, ET AUTRES CHOSES DIGNES D'ÊTRE LUES PAR CEUX QUI N'AURONT RIEN DE MIEUX A FAIRE.

L'hôtellerie était encore en rumeur, lorsqu'on vit arriver un homme à cheval, qui avait la mine d'un ecclésiastique, accompagné de deux autres qui lui rendaient beaucoup de respect, ce qui fit juger qu'il était leur maître. Aussitôt qu'ils eurent mis pied à terre, l'un d'eux entra dans la cuisine où l'hôte buvait avec la Rancune et l'Olive, et demanda qu'on lui donnât une chambre pour Monsieur le doyen de Montfort. Toutes les meilleures chambres de l'hôtellerie étaient déjà occupées, ce dont l'hôte parut fort inquiet; mais la familiarité qu'il avait contractée avec la Rancune par plusieurs fréquentes collations, fit qu'il s'adressa à lui pour le prier de céder sa chambre pour cette nuit seulement à Monsieur le doyen. La Rancune y consentit, parce qu'il n'osa pas le lui refuser; mais ayant su de l'un des valets que le doyen était venu au Mans pour des affaires du chapitre de Montfort, il se repentit d'avoir donné sa chambre, prévoyant que le doyen l'occuperait plusieurs jours. Son esprit plein d'invention et de malice, lui fournit sur-le-champ les expédients de l'en chasser; il accosta le doyen qu'il traita d'abbé; et s'étant insinué dans son esprit par cette flatterie et par quelque nouvelle

[1] **Paul SCARRON** (1610—1660), premier mari de Françoise d'Aubigné, duchesse de Maintenon, mariée secrètement à Louis XIV. Voy. les poëtes de section.

qu'il lui débita, le doyen le pria de lui faire l'honneur de souper avec lui; la Rancune ne s'en défendit qu'autant qu'il le fallait pour se faire presser davantage; le doyen le pressa, et la Rancune consentit enfin de lui tenir compagnie. Alors le doyen appelant un de ses valets, qui, si je ne me trompe, se nommait Ambroise, il lui parla quelque temps à l'oreille; je n'ai pas bien su ce qu'il lui dit, mais la Rancune jugea qu'il lui donnait des ordres pour le souper : les suites justifièrent qu'il avait bien jugé, car on leur servit peu de temps après un fort bon repas. Le doyen soupa avec appétit, et la Rancune en homme qui mange aux dépens d'un autre; ils trouvèrent le vin excellent, et en burent en gens qui s'y connaissent. Après qu'il furent un peu échauffés, la Rancune lui apprit ce qui était arrivé ce jour-là à l'hôtellerie, et conclut qu'assurément il revenait des esprits dans cette maison. Le doyen, qui sans doute n'était pas de la maison de Sorbonne, et qui réglait ses opinions sur les sorciers, et même sur les esprits, par la peur qu'il en avait, fut effrayé du récit de la Rancune. Ambroise qui avait ouï parler déjà de cette aventure dans la cuisine, confirma son maître dans sa crainte, et le fourbe la Rancune s'apercevant de leur crédulité, y ajouta plusieurs circonstances qui achevèrent de leur faire tourner la tête. Leur conversation fut souvent interrompue pour boire. Après qu'ils eurent bu longtemps, Ambroise alla souper avec son camarade qui avait soin des chevaux, et le doyen, qui était fatigué, et qui avait bu plus qu'à l'ordinaire, s'endormit sur sa chaise.

La Rancune se ressouvint que les comédiens s'y assemblaient d'ordinaire pour y faire leurs répétitions, et comme ils avaient eu besoin de faire l'épreuve de quelque machine, la Rancune s'était avisé, à l'insu de l'hôte, d'enlever une planche de la chambre de l'Olive, qui était au-dessus de la sienne, qu'ils remettaient facilement, sans qu'on pût s'en apercevoir, et en attachant une poulie à une des poutres, ils faisaient l'épreuve de leur machine, quand il était nécessaire; c'est de cette machine que la Rancune résolut de se servir pour chasser le doyen de sa chambre, et ayant préparé toutes choses pour l'exécution de son dessein, il se remit sur sa chaise, feignant de dormir, et même de ronfler à l'exemple du doyen. Ambroise étant revenu pour coucher son maître, interrompit leur sommeil. La Rancune fut le dernier à s'éveiller, il demanda mille pardons au doyen, et après l'avoir remercié de sa bonne chère, il lui donna le bon soir, et sortit. Ambroise qui avait l'imagination remplie des discours qu'il avait ouï tenir aux autres valets, sur les esprits, en parla encore à son maître en le déshabillant, et lui apprit plusieurs extravagances que sa peur lui faisait juger véritables. Le doyen qui naturellement était fort peureux, fit coucher son valet sur un matelas dans sa chambre, et pour plus grande précaution, il lui recommanda d'allumer une lampe qui durât toute la nuit : ses ordres furent suivis, et ils se couchèrent. La Rancune cependant s'habilla d'un de ses habits de théâtre, dont les comédiens se servent pour représenter le diable; et, lorsqu'il jugea que le doyen et son valet dormaient, il s'attacha une

corde sous les bras, et se fit descendre par l'Olive, dans la chambre du doyen qu'il voulait prendre sur ses épaules pour le porter au plus haut de la maison; mais il le trouva trop pesant, et il fallut se contenter de lui faire une peur, qui fut d'autant plus grande, que la lampe allumée lui faisait voir la figure du diable. Le pauvre homme fut si saisi qu'il n'osa pas seulement crier, et le faux diable s'étant adressé au valet qu'il trouva plus léger, le chargea sur ses épaules, et ayant fait un signal, l'Olive tira la poulie, et l'enleva en l'air. Jugez de l'étonnement et de la frayeur du doyen, lorsqu'il vit enlever son valet. Ambroise s'étant éveillé, se mit à crier de toute sa force, et la Rancune fut obligé de le porter sur l'escalier; les cris du valet alarmèrent toute la maison. La Rancune même après avoir remis adroitement la planche, et s'être dépouillé de son habit, accourut dans le lieu d'où venaient les cris, et reconnaissant Ambroise, il alla aussitôt dans la chambre du doyen qu'il trouva plus mouillé que si on l'eût tiré de la rivière. La chambre fut en un moment remplie de monde; le pauvre homme qui croyait toujours voir le diable, demanda d'abord un confesseur; on crut qu'il se portait mal, et le valet de l'hôtellerie alla réveiller un charitable prêtre du voisinage, qui arriva peu de temps après. Le doyen ayant repris un peu ses esprits, voulut parler de ce qu'il venait de voir et tout le monde jugea qu'il rêvait encore; la présence de son valet, qu'on ramena dans sa chambre, le surprit plus que tout le reste, parce qu'il le croyait déjà dans les enfers. Il jura foi d'ecclésiastique, qu'il avait vu une légion de démons qui enlevaient son valet; il n'osa pas dire qu'ils avaient voulu l'enlever lui-même, craignant peut-être de donner quelque idée désavantageuse de ses mœurs. La Rancune de son côté jurait que cela ne pouvait être; et à son exemple, tous les gens de l'hôtellerie se disaient les uns aux autres, que le doyen avait rêvé ce qu'il disait. Le valet assura qu'il n'avait rien vu, mais qu'il se souvenait bien d'avoir senti qu'on le portait; et le pauvre doyen faillit à devenir fou, par le peu de créance qu'on lui donnait. Le bon prêtre qui était venu pour le confesser, s'imagina qu'il lui avait pris une frénésie et espérant de le remettre par ses doctes raisonnements, il lui offrit de lui donner une chambre dans sa maison, que le doyen accepta avec plaisir. Le prêtre eut tant de soin de le remettre dans son bon sens, que le doyen pour se délivrer de ses sermons, fut obligé de demeurer d'accord que cela n'était point, ni ne pouvait être; il en eut tant de honte qu'il repartit le lendemain sans terminer les affaires qui l'avaient amené; et il a si bien persuadé cette aventure aux habitants de Montfort, qu'ils jurent encore aujourd'hui sur sa parole, qu'elle est véritable.

(*Suite de la partie III, chap. XI et XII.*)

LETTRE AU DUC DE RETZ.

Monseigneur, vous vous savez peut-être bon gré d'être généreux : détrompez-vous-en; c'est la plus incommode qualité que puisse avoir

un grand seigneur... Nous autres écrivains, nous n'avons qu'à être obligés une fois, nous importunons tous les jours de notre vie. Vous me donnâtes l'autre jour les Œuvres de Voiture, j'ai à vous demander une chose de bien plus grande importance. Je connais tels seigneurs qui auraient changé de couleur à ces dernières paroles de ma lettre; mais un duc de Retz les aura lues sans s'effrayer; et je jurerais bien qu'il est aussi impatient de savoir ce que je lui demande, que je suis assuré de l'obtenir. Un gentilhomme de mes amis, qui, à l'âge de vingt ans, a fait vingt combats aussi beaux que celui des Horaces et des Curiaces, et qui est aussi sage que vaillant, a tué un fanfaron qui l'a forcé de se battre. Il ne peut obtenir grâce hors de Paris, et voudrait bien y être en sureté, à cause qu'il a une répugnance naturelle à avoir le cou coupé. Je le logerais bien chez un grand prince, mais il ferait mauvaise chère; et je tiens que mourir de faim est un malheur plus à craindre que d'avoir le cou coupé. Si votre hôtel lui sert d'asile, il est à couvert de l'un et de l'autre, et vous serez bien aise d'avoir protégé un jeune gentilhomme de ce mérite-là. Au reste, vous aurez le plus grand plaisir du monde à le voir moucher les chandelles à coups de pistolet toutes les fois que vous en voudrez avoir le passe-temps, et vous me remercierez sans doute, comme vous êtes très-généreux, de vous avoir donné un si beau moyen d'exercer votre générosité; et moi je vous promets de ne vous en point laisser manquer.

LA ROCHEFOUCAULD [1].

DE LA CONVERSATION.

Ce qui fait que peu de personnes sont agréables dans la conversation, c'est que chacun songe plus à ce qu'il a dessein de dire qu'à ce que les autres disent, et que l'on n'écoute guère quand on a bien envie de parler.

Évitons surtout de parler souvent de nous-mêmes, et de nous donner pour exemple. Rien n'est plus désagréable qu'un homme qui se cite lui-même à tout propos.

Il ne faut jamais rien dire avec un air d'autorité, ni montrer aucune supériorité d'esprit. Fuyons les expressions trop recherchées, les termes durs ou forcés, et ne nous servons point de paroles plus grandes que les choses.

Il n'est pas défendu de conserver ses opinions si elles sont raisonnables. Mais il faut se rendre à la raison aussitôt qu'elle paraît, de quelque part qu'elle vienne; elle seule doit régner sur nos sentiments : mais suivons-la sans heurter les sentiments des autres, et sans faire paraître du mépris de ce qu'ils ont dit.

[1] **François VI**, duc de **LA ROCHEFOUCAULD**, (1613—1680), auteur des *Maximes et de Mémoires* sur la régence d'Anne d'Autriche.

On déplaît sûrement quand on parle trop longtemps et trop souvent d'une même chose, et que l'on cherche à détourner la conversation sur des sujets dont on se croit plus instruit que les autres. Il faut entrer indifféremment sur tout ce qui leur est agréable, s'y arrêter autant qu'ils le veulent, et s'éloigner de tout ce qui ne leur convient pas.

Observons le lieu, l'occasion, l'humeur où se trouvent les personnes qui nous écoutent : car, s'il y a beaucoup d'art à savoir parler à propos, il n'y en a pas moins à savoir se taire. Il y a un silence éloquent qui sert à approuver et à condamner; il y a un silence de discrétion et de respect. Il y a enfin des tons, des airs et des manières, qui font tout ce qu'il y a d'agréable ou de désagréable, de délicat ou de choquant dans la conversation.

Mais le secret de s'en bien servir est donné à peu de personnes. Ceux mêmes qui en font des règles s'y méprennent souvent; et la plus sûre qu'on en puisse donner, c'est écouter beaucoup, parler peu, et ne rien dire dont on puisse avoir sujet de se repentir.

(*Pensées, maximes, etc.*)

CHOIX DE MAXIMES MORALES.

L'amour-propre est le plus grand de tous les flatteurs.

Nous avons plus de force que de volonté; et c'est souvent pour nous excuser à nous-mêmes, que nous nous imaginons que les choses sont impossibles.

Si nous n'avions point de défauts, nous ne prendrions pas tant de plaisir à en remarquer dans les autres.

Il est plus honteux de se défier de ses amis, que d'en être trompé.

Tout le monde se plaint de sa mémoire, et personne ne se plaint de son jugement.

On ne donne rien si libéralement que ses conseils.

Le vrai moyen d'être trompé, c'est de se croire plus fin que les autres.

La flatterie est une fausse monnaie qui n'a de cours que par notre vanité.

L'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu.

Nous aimons toujours ceux qui nous admirent, et nous n'aimons pas toujours ceux que nous admirons.

Nous ne trouvons guère de gens de bon sens que ceux qui sont de notre avis.

La plupart des jeunes gens croient être naturels, lorsqu'ils ne sont que mal polis et grossiers.

Ce qui nous rend la vanité des autres insupportable, c'est qu'elle blesse la nôtre.

On est quelquefois un sot avec de l'esprit; mais on ne l'est jamais avec du jugement.

Le même orgueil qui nous fait blâmer les défauts dont nous nous croyons exempts, nous porte à mépriser les bonnes qualités que nous n'avons pas.

Les querelles ne dureraient pas longtemps, si le tort n'était que d'un côté.

Nous avons tous assez de force pour supporter les maux d'autrui.

Rien n'est impossible : il y a des voies qui conduisent à toutes choses. Si nous avions assez de volonté, nous aurions toujours assez de moyens. (*Ibidem*).

MÉZERAI [1].

FRAGMENTS DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

I. JACQUES MOLAY, GRAND-MAÎTRE DES TEMPLIERS A SES JUGES.

N'attendez pas, Messieurs, que, gentilhomme et chevalier, j'aille noircir, par une atroce calomnie, la réputation de tant de gens de bien, à qui j'ai si souvent vu faire des actions d'honneur. Ils ne sont coupables ni de lâcheté, ni de trahison; et, si vous en voyez ici deux qui perdent leur honneur et leur âme pour sauver une misérable vie, vous en avez vu mille périr constamment dans les gênes, et confirmer par leur mort l'innocence de leur vie. Je vous demande donc pardon, victimes illustres et généreuses, si, par une lâche complaisance, je vous ai faussement accusées de quelques crimes devant le roi à Poitiers; j'ai été un calomniateur; tout ce que j'ai dit est faux et controuvé : j'ai été un sacrilége moi-même et un impie, de proférer de si exécrables mensonges contre un ordre si saint, si pieux et si catholique. Je le reconnais pour tel, et innocent de tous les crimes dont la malice des hommes a osé le charger; et parce que je ne saurais jamais assez réparer de parole le crime que j'ai commis en le calomniant, il est juste que je meure; et je m'offre de bon cœur à tous les tourments qu'on me voudra faire souffrir. Sus donc (en se tournant vers les cardinaux), inventez-en de nouveaux pour moi, qui suis le seul coupable; achevez sur ce misérable corps, achevez les cruautés que vous avez exercées sur tant d'innocents. Allumez vos bûchers; faites-y conduire le dernier des Templiers, et rassasiez enfin votre cupidité des richesses qui font tout leur crime, et qui ne sont que le prix glorieux de leurs travaux pour la protection de la foi et la défense des saints lieux.

(*Tome IV; nouv. édit.*)

[1] **François-Eudes DE MEZERAI** (1610—1683), de l'Académie française en 1649.

II. LE MARÉCHAL ARMAND DE BIRON [1] A HENRI IV.

Quoi ! Sire, on vous conseille de monter sur mer, comme s'il n'y avait pas d'autre moyen de conserver votre royaume que de le quitter ! Si vous n'étiez pas en France, il faudrait percer au travers de tous les hasards et de tous les obstacles pour y venir ; et, maintenant que vous y êtes, on voudrait que vous en sortissiez ! et vos amis seraient d'avis que vous fissiez de votre bon gré ce que le plus grand effort de vos ennemis ne saurait vous contraindre de faire ! En l'état où vous êtes, sortir seulement de France pour vingt-quatre heures, c'est s'en bannir pour jamais...

Le péril, au reste, n'est pas si grand qu'on vous le dépeint : ceux qui nous pensent envelopper sont, ou ceux mêmes que nous avons tenus enfermés si lâchement dans Paris, ou gens qui ne valent pas mieux, et qui auront plus d'affaires entre eux-mêmes que contre nous. Enfin, Sire, nous sommes en France, il nous y faut enterrer ; il s'agit d'un royaume, il faut l'emporter ou y perdre la vie : et quand même il n'y aurait point d'autre sûreté pour votre personne sacrée que la fuite, je sais bien que vous aimeriez mieux mille fois mourir de pied ferme, que de vous sauver par ce moyen. Votre Majesté ne souffrirait jamais qu'on dît qu'un cadet de la maison de Lorraine lui aurait fait perdre terre ; encore moins qu'on la vît mendier à la porte d'un prince étranger.

Non, Sire, il n'y a ni couronne ni honneur pour vous au delà de la mer : si vous allez au-devant du secours de l'Angleterre, il reculera ; si vous vous présentez au port de La Rochelle en homme qui se sauve, vous n'y trouverez que des reproches et du mépris. Je ne puis croire que vous deviez plutôt fier votre personne à l'inconstance des flots et à la merci de l'étranger, qu'à tant de braves gentilshommes et tant de vieux soldats, qui sont prêts de lui servir de rempart et de bouclier ; et je suis trop serviteur de Votre Majesté, pour lui dissimuler que, si elle cherchait sa sûreté ailleurs que dans leur vertu, ils seraient obligés de chercher la leur dans un autre parti que dans le sien. (*Tome XV; nouv. édit.*)

III. LE MARÉCHAL CHARLES DE BIRON [2] A SES JUGES.

Je vous ai rétablis, Messieurs, sur les fleurs de lis, d'où les saturnales de la Ligue vous avaient chassés. Ce corps, qui dépend de vous aujourd'hui, n'a veine qui n'ait saigné pour vous. Cette main, qui a écrit ces lettres produites contre moi, a fait tout le contraire de ce qu'elle écrivait...

[1] Armand de Gontaut, duc de BIRON, tué au siége d'Épernay en 1592.

[2] Charles de Gontaut, duc de BIRON, fils d'Armand de B. Ayant conspiré deux fois contre Henri IV, il eut la tête tranchée en 1602.

Il est vrai, j'ai écrit, j'ai pensé, j'ai dit, j'ai parlé plus que je ne devais faire. Mais où est la loi qui punit de mort la légèreté de la langue et le mouvement de la pensée? Ne pouvais-je pas desservir le roi en Angleterre et en Suisse? Cependant j'ai été irréprochable dans ces deux ambassades, et, si vous considérez avec quel cortége je suis venu, dans quel état j'ai laissé les places de Bourgogne, vous reconnaîtrez la confiance d'un homme qui compte sur la parole de son roi, et la fidélité d'un sujet, bien éloigné de se rendre souverain dans son gouvernement.

J'ai voulu mal faire : mais ma volonté n'a point passé les bornes d'une première pensée, enveloppée dans les nuages de la colère et du dépit : et ce serait chose bien dure que l'on commençât par moi à punir les pensées. La reine d'Angleterre m'a dit que, si le comte d'Essex eût demandé pardon, il l'aurait obtenu; je le demande aujourd'hui : le comte d'Essex était coupable, et moi je suis innocent.

Est-il possible que le roi ait oublié mes services? Ne se souvient-il plus du siége d'Amiens, où il m'a vu tant de fois, couvert de feu et de plomb, courir tant de hasards, pour donner ou pour recevoir la mort? Le cruel! il ne m'a jamais aimé que tant qu'il a cru que je lui étais nécessaire. Il éteint le flambeau en mon sang après qu'il s'en est servi. Mon père a souffert la mort pour lui mettre la couronne sur la tête; j'ai reçu quarante blessures pour la maintenir; et, pour récompense, il m'abat la tête des épaules. C'est à vous, Messieurs, d'empêcher une injustice qui déshonorerait son règne, et de lui conserver un serviteur, à l'État un bon guerrier, et au roi d'Espagne un grand ennemi.

(*Tome III de l'Hist, de France, depuis Pharamond jusqu'au règne de Louis le Juste; anc. édit.*)

DE MONTAUSIER [1].

LETTRE AU DAUPHIN.

Novembre 1688.

Monseigneur, je ne vous fais point de compliment sur la prise de Philipsbourg: vous aviez une bonne armée, du canon et Vauban. Je ne vous en fais point aussi sur ce que vous êtes brave; c'est une vertu héréditaire dans votre maison; mais je me réjouis avec vous de ce que vous êtes libéral, généreux, humain, et faisant valoir les services d'autrui et oubliant les vôtres : voilà sur quoi je vous fais mon compliment [2].

[1] Charles de SAINT-MAURE, duc DE MONTAUSIER (1610—1690).

[2] Voici encore deux lettres du même style concis et énergique :

I. CHARLES IV, duc de Lorraine (1643—1690), à l'empereur Léopold I.

Sacrée Majesté, Je serais parti d'Inspruck pour aller recevoir vos ordres;

DE RETZ [1].

FRAGMENTS DES MÉMOIRES.

I. LES FANTÔMES.

Nos conférences se terminaient assez souvent par des promenades dans le jardin. Feu Madame de Choisi en proposa une à Saint-Cloud, et dit en badinant à Madame de Vendôme, qu'il fallait donner la comédie à M. de Lisieux. Le bonhomme, qui admirait les pièces de Corneille, répondit qu'il ne faisait aucune difficulté, pourvu que ce fût à la campagne et qu'il y eût peu de monde; l'on convient qu'il n'y aurait que Madame et Mademoiselle de Vendôme, Madame de Choisi et M. de Turenne, M. de Brion, Voiture et moi. Brion se chargeait de la comédie et des violons, et moi je me chargeais de la collation.

Nous allâmes à Saint-Cloud chez M. l'archevêque; mais les comédiens, qui jouaient le soir à Ruel chez M. le Cardinal, n'arrivèrent qu'extrêmement tard. M. de Lisieux prit plaisir aux violons, Madame de Vendôme ne se lassait point de voir danser Mademoiselle sa fille, qui dansait pourtant toute seule; enfin, l'on s'amusa tant, que la petite pointe du jour (c'était dans les plus grands jours de l'été) commençait à paraître, quand on fut au bas de la descente des Bonshommes. Justement au pied, le carrosse s'arrêta tout court.

Comme j'étais à l'une des portières avec Mademoiselle de Vendôme,

mais un plus grand maître m'appelle, et je pars pour lui aller rendre compte d'une vie que je vous ai consacrée. Je supplie très-humblement Votre Majesté de vous ressouvenir d'une femme qui lui touche d'assez près, d'enfants sans bien, et de sujets dans l'oppression.

II. Le maréchal **DE LUXEMBOURG** (1628—1695) à Louis XIV.

1693.

Sire, Artaignan qui a bien vu l'action en rendra bon compte à Votre Majesté. Vos ennemis y ont fait des merveilles, vos troupes encore mieux. Pour moi, Sire, je n'ai d'autre mérite que d'avoir exécuté vos ordres. Vous m'avez dit de prendre la ville et de gagner une bataille; je l'ai prise et je l'ai gagnée.

[1] **Jean-François de Gondy**, cardinal **DE RETZ** (1614—1679).

« Ses mémoires, dit Voltaire, sont écrits avec un air de grandeur, une impétuosité de génie et une inégalité qui sont l'image de la conduite de l'auteur. » Pour son portrait, voy. Hénault plus loin parmi les prosateurs de cette section.

SENTENCES DÉTACHÉES DE L'AUTEUR.

La faiblesse ne plie jamais à propos.

Il est, à mon sens, d'un plus grand homme de savoir avouer sa faute que de savoir ne la pas faire.

L'extrémité du mal n'est jamais à son période que lorsque ceux qui commandent ont perdu la honte, parce que c'est justement le moment dans lequel ceux qui obéissent perdent le respect; et c'est dans ce même moment que l'on revient de la léthargie, mais par des convulsions.

je demandais au cocher pourquoi il s'arrêtait, et il me répondit avec une voix fort étonnée : « Voulez-vous que je passe par-dessus tous les diables qui sont là devant moi ? » Je mis la tête hors de la portière, et comme j'ai toujours eu la vue fort basse, je ne vis rien. Madame de Choisi, qui était à l'autre portière avec M. de Turenne, fut la première qui aperçut du carrosse la cause de la frayeur du cocher : je dis du carrosse, car cinq ou six laquais, qui étaient derrière, criaient : « Jésus Maria ! » et tremblaient déjà de peur. M. de Turenne, se jeta en bas du carrosse aux cris de Madame de Choisi. Je crus que c'étaient des voleurs. Je sautai aussitôt hors du carrosse, je pris l'épée d'un laquais, je la tirai et j'allai joindre de l'autre côté M. de Turenne, que je trouvai regardant fixement quelque chose que je ne voyais point. Je lui demandai ce qu'il regardait, et il me répondit en me poussant au bras et assez bas : « Je vous le dirai, mais il ne faut pas épouvanter ces dames, » qui, dans la vérité, hurlaient plutôt qu'elles ne criaient. Vous connaissez peut-être les cris aigus de Madame de Choisi, Mademoiselle de Vendôme disait son chapelet, Madame de Vendôme voulait se confesser à M. de Lisieux, qui lui disait : « Ma fille n'ayez point de peur, vous êtes en la main de Dieu. » Le comte de Brion avait entonné bien dévotement à genoux, avec tous nos laquais, les litanies de la Vierge.

Tout cela se passa, comme vous pouvez vous imaginer, en même temps et en moins de rien. M. de Turenne, qui avait une petite épée à son côté, l'avait aussi tirée, et après avoir regardé un peu, comme je vous ai déjà dit, il se tourna vers moi de l'air dont il eût demandé son dîner, et de l'air dont il eût donné une bataille, et me dit ces paroles : « Allons voir ces gens-là ! » — « Quelles gens ? » lui répondis-je ; et dans la vérité, je croyais que tout le monde avait perdu le sens. Il me répondit : « Effectivement, je crois que ce pourraient bien être des diables. »

Comme nous avions déjà fait cinq ou six pas du côté de la Savonnerie, et que nous étions par conséquent plus proches du spectacle, je commençai à entrevoir quelque chose, et ce qui m'en parut, fut une longue procession de fantômes noirs, qui me donna d'abord plus d'émotion qu'elle n'en avait donné à M. de Turenne ; mais qui, par la réflexion que je fis que j'avais longtemps cherché des esprits, et qu'apparemment j'en trouvais en ce lieu, me fit faire un mouvement plus vif que ses manières ne lui permettaient de le faire. Je fis deux ou trois sauts vers la procession ; les gens du carrosse, qui croyaient que que nous étions aux mains avec tous les diables, firent un grand cri, et ce ne fut pourtant pas eux qui eurent le plus de peur.

Les pauvres augustins réformés et déchaussés, que l'on appelle capucins noirs, qui étaient nos diables d'imagination, voyant venir à eux deux hommes qui avaient l'épée à la main, l'eurent très-grande, et l'un d'eux, se détachant de la troupe, nous cria : « Messieurs, nous sommes de pauvres religieux, qui ne faisons point de mal à personne, et qui venons nous rafraîchir un peu dans la rivière pour notre santé. »

Nous retournâmes en carrosse, M. de Turenne et moi, avec des éclats de rire, que vous pouvez vous imaginer.

(*Livre I.*)

II. LA FRONDE.

Il y a plus de douze cents ans que la France a des rois : mais ces rois n'ont pas toujours été absolus au point qu'ils le sont. Leur autorité n'a jamais été réglée, comme celle des rois d'Angleterre et d'Aragon, par des lois écrites ; elle a été seulement tempérée par des coutumes reçues et comme prises en dépôt au commencement dans les états généraux, et depuis dans celles des parlements. Les enregistrements des traités faits entre les couronnes, et les vérifications des édits pour les levées d'argent, sont des images presque effacées de ce sage milieu que nos pères avaient trouvé entre la licence des rois et le libertinage des peuples. Ce milieu a été considéré par les bons et sages princes, comme un assaisonnement de leur pouvoir, très-utile même pour le faire goûter aux sujets; il a été regardé par les malhabiles, comme par les malintentionnés, comme un obstacle à leurs déréglements et à leurs caprices. L'histoire du sire de Joinville nous fait voir clairement que Saint-Louis l'a connu et estimé; et les ouvrages d'Oresmieux, évêque de Lisieux [1], et du fameux Jean Juvénal des Ursins [2], nous convainquent que Charles V, qui a mérité le titre de sage, n'a jamais cru que sa puissance fût au-dessus des lois et de son devoir. Louis XI, plus artificieux que prudent, donna sur ce chef, aussi bien que sur tous les autres, atteinte à la bonne foi.

Louis XII l'eût rétabli, si l'ambition du cardinal d'Amboise, maître absolu de son esprit, ne s'y fut opposée. L'avarice insatiable du connétable de Montmorency lui donna bien plus de mouvement à étendre l'autorité de François I, qu'à la régler. Les vastes et lointains desseins de MM. de Guise ne leur permirent pas, sous François II, de penser à y donner des bornes.

Sous Charles IX et Henri III, l'on fut si fatigué des troubles, que l'on y prit pour révolte tout ce qui n'était pas submission. Henri IV, qui ne se défiait pas des lois, parce qu'il se fiait en lui-même, marqua combien il les estimait, par la considération qu'il eut pour les remontrances très-hardies de Miron, prévôt des marchands, touchant les rentes de l'hôtel de ville. M. de Rohan disait que Louis XIII n'était jaloux de son autorité qu'à force de ne la pas connaître. Le maréchal d'Ancre et M. de Luynes n'étaient que des ignorants qui n'étaient pas capables de l'en informer. Le cardinal de Richelieu leur succéda, qui fit, pour ainsi parler, un fonds de toutes ces mauvaises intentions et de toutes ces ignorances des deux derniers siècles, pour s'en servir selon son intérêt. Il les

[1] **Nicolas Oresme** ou **ORESMIEUX** (1382), évêque de Lisieux.

[2] **Jean JUVÉNAL DES URSINS** né vers 1477, a écrit une *histoire de Charles VI.* Il était archevêque de Reims et ce fut lui qui sacra Louis XI, roi de France.

déguisa en maximes utiles et nécessaires pour établir l'autorité royale; et la fortune secondant ses desseins par le désarmement du parti protestant en France, par les victoires des Suédois, par la faiblesse de l'Empire, par l'incapacité de l'Espagne, il forma, dans la plus légitime des monarchies, la plus scandaleuse et la plus dangereuse tyrannie qui ait peut-être jamais asservi un état. L'habitude, qui a eu la force en quelques pays d'accoutumer les hommes au feu, nous a endurcis à des choses que nos pères ont appréhendées plus que le feu même. Nous ne sentons plus la servitude, qu'ils ont détestée moins pour leur propre
10 intérêt que pour celui de leurs maîtres; et le cardinal de Richelieu a fait des crimes de ce qui faisait dans les siècles passés les vertus des Miron, des Harlay, des Marillac, des Pibrac et des Faye. Ces martyrs de l'état, qui ont dissipé plus de factions par leurs bonnes et saintes maximes que l'or d'Espagne et d'Angleterre n'en a fait naître, ont été les défenseurs de la doctrine pour la conservation de laquelle le cardinal de Richelieu confina M. le président Barillon à Amboise; et c'est lui qui a commencé à punir les magistrats, pour avoir avancé des vérités pour lesquelles leur serment les oblige d'exposer leur propre vie.

Les rois qui ont été sages, et qui ont connu leurs veritables intérêts,
20 ont rendu les parlements dépositaires de leurs ordonnances, particulièrement pour se décharger d'une partie de l'envie et de la haine que l'exécution des plus saintes et même des plus nécessaires produit quelquefois. Ils n'ont pas cru s'abaisser en s'y liant eux-mêmes : semblables à Dieu qui obéit toujours à ce qu'il commande une fois. Les ministres, qui sont presque toujours assez aveuglés par leur fortune pour ne se pas contenter de ce que ces ordonnances permettent, ne s'appliquent qu'à les renverser; et le cardinal de Richelieu, plus qu'aucun autre, y a travaillé avec autant d'imprudence que d'application.

Il n'y a que Dieu qui puisse subsister par lui seul. Les monarchies
30 les plus établies et les monarques les plus autorisés ne se soutiennent que par l'assemblage des armes et des lois; cet assemblage est si nécessaire, que les unes ne se peuvent maintenir sans les autres : les lois désarmées tombent dans le mépris; les armes qui ne sont pas modérées par les lois, tombent bientôt dans l'anarchie. La république romaine avait été anéantie par Jules César; la puissance dévolue par la force de ses armes à ses successeurs, subsista autant de temps qu'ils purent eux-mêmes conserver l'autorité des lois. Aussitôt qu'elles perdirent leur force, celle des empereurs s'évanouit par le moyen de ceux mêmes qui, s'étant rendus maîtres et de leurs sceaux et de leurs armes par la faveur
40 qu'ils avaient auprès d'eux, convertirent en leur propre substance celle de leurs maîtres, qu'ils sucèrent, pour ainsi parler, à l'abri de ces lois anéanties. L'empire romain mis à l'encan, et celui des Ottomans exposé tous les jours au cordon, nous marquent, par des caractères bien sanglants, l'aveuglement de ceux qui ne font consister l'autorité que dans la force.

Mais pourquoi chercher des exemples étrangers où nous en avons

tant de domestiques? Pepin n'employa, pour détrôner les Mérovingiens, et Capet ne se servit, pour déposséder les Carlovingiens, que de la même puissance que les prédécesseurs de l'un et de l'autre s'étaient acquise sous le nom de leurs maîtres. Et il est à observer que les maires du palais et que les comtes de Paris se placèrent dans le trône des rois, justement et également par la même voie par laquelle ils s'étaient insinués dans leur esprit, c'est-à-dire par l'affaiblissement et par le changement des lois de l'État, qui plaît toujours d'abord aux princes peu éclairés, parce qu'ils s'imaginent l'agrandissement de leur autorité, et qui, dans les suites, sert de prétexte aux grands et de motifs aux peuples pour se soulever.

(*Livre II.*)

III. LE CARDINAL DE RICHELIEU.

Le cardinal de Richelieu avait de la naissance : sa jeunesse jeta des étincelles de son mérite, il se distingua en Sorbonne. On remarqua de fort bonne heure qu'il avait de la force et de la vivacité dans l'esprit; il prenait d'ordinaire très-bien son parti. Il était homme de parole où un grand intérêt ne l'obligeait pas au contraire; et, en ce cas, il n'oubliait rien pour sauver les apparences de la bonne foi. Il n'était pas libéral; mais il donnait plus qu'il ne promettait, et il assaisonnait admirablement les bienfaits. Il aimait la gloire beaucoup plus que la morale ne le permet; mais il faut avouer qu'il n'abusait qu'à proportion de son mérite, de la dispense qu'il avait prise sur ce point de l'excès de son ambition. Il n'avait ni l'esprit ni le cœur au-dessus des périls; il n'avait ni l'un ni l'autre au-dessous; et l'on peut dire qu'il en prévint davantage par sa sagacité qu'il n'en surmonta par sa fermeté. Il était bon ami, il eût même souhaité d'être aimé du public : mais quoiqu'il eût la civilité, l'extérieur et beaucoup d'autres parties propres à cet effet, il n'en eut jamais le je ne sais quoi, qui est encore en cette matière plus requis qu'en toute autre. Il anéantissait, par son pouvoir et par son faste royal, la majesté personnelle du roi; mais il remplissait avec tant de dignité les fonctions de la royauté, qu'il fallait n'être pas du vulgaire pour ne pas confondre le bien et le mal en ce fait. Il distinguait plus judicieusement qu'homme du monde entre le mal et le pis, entre le bien et le mieux : ce qui est une grande qualité pour un ministre. Il s'impatientait trop facilement dans les petites choses qui étaient préalables des grandes; mais ce défaut, qui vient de la sublimité de l'esprit, est toujours joint à des lumières qui le suppléent. Il avait assez de religion pour ce monde. Il allait au bien, ou par inclination ou par bon sens, toutes les fois que son intérêt ne le portait point au mal, qu'il connaissait parfaitement quand il le faisait. Il ne considérait l'État que pour sa vie; mais jamais ministre

n'a eu plus d'application à faire croire qu'il en ménageait l'avenir. Enfin, il faut confesser que tous ses vices ont été de ceux que la grande fortune rend aisément illustres, parce qu'ils ont été de ceux qui ne peuvent avoir pour instruments que de grandes vertus.

Vous jugez facilement qu'un homme qui a autant de grandes qualités et autant d'apparences de celles mêmes qu'il n'avait pas, se conserve assez aisément dans le monde cette sorte de respect qui démêle le mépris d'avec la haine, et qui, dans un état où il n'y a plus de lois, supplée, au moins pour quelque temps, à leur défaut. (*Livre II.*)

IV. CONDÉ.

M. le Prince est né capitaine, ce qui n'est jamais arrivé qu'à lui, à César et à Spinola. Il a égalé le premier, il a passé le second. L'intrépidité est l'un des moindres traits de son caractère. La nature lui avait fait l'esprit aussi grand que le cœur : la fortune, en le donnant à un siècle de guerre, a laissé au second toute son étendue ; la naissance ou plutôt l'éducation, dans une maison attachée et soumise au cabinet, a donné des bornes trop étroites au premier. L'on ne lui a pas inspiré d'assez bonne heure les grandes et générales maximes qui sont celles qui font et qui forment ce que l'on appelle l'esprit de suite. Il n'a pas eu le temps de les prendre par lui-même, parce qu'il a été prévenu dès sa jeunesse par la chute imprévue des grandes affaires et par l'habitude du bonheur. Ce défaut a fait qu'avec l'âme du monde la moins méchante il a fait des injustices; qu'avec le cœur d'Alexandre il n'a pas été exempt, non plus que lui, de faiblesse; qu'avec un esprit merveilleux il est tombé dans des imprudences; qu'avec toutes les qualités de François de Guise, il n'a pas servi l'État en de certaines occasions aussi bien qu'il le devait; et qu'ayant toutes celles de Henri du même nom, il n'a pas poussé la faction où il le pouvait. Il n'a pu remplir son mérite, c'est un défaut : mais il est rare, mais il est beau. (*Livre II.*)

SAINT-ÉVREMOND [1].

ANNIBAL.

Avec toute sa fermeté et tout son bon sens, il n'y avait plus de république romaine, si Carthage eût fait pour la ruiner la moindre des choses que fit Rome pour son salut; mais tandis qu'on remerciait un

[1] **Charles de SAINT-DENYS**, seigneur de **SAINT-ÉVREMOND** (1613—1703.)

SENTENCES DÉTACHÉES.

La vraie constance consiste à vouloir toujours ce que veulent la raison et la justice.

consul qui avait fui de n'avoir pas désespéré de la république, on accusait à Carthage Annibal victorieux.

Ce général était presque toujours sans vivres et sans argent, réduit à la nécessité d'être éternellement heureux dans la guerre : nulle ressource au premier mauvais succès, et beaucoup d'embarras dans les bons, où il ne trouvait pas de quoi entretenir diverses nations qui suivaient plutôt sa personne qu'elles ne dépendaient de sa république.

Pour contenir tant de peuples différents, il ajoutait à sa naturelle sévérité une dureté concertée, qui le faisait redouter des uns, tandis que sa vertu le faisait révérer des autres. Il faisait la guerre aux Romains avec toute sorte de rigueur, et traitait leurs alliés avec beaucoup de douceur et de courtoisie, cherchant à ruiner ceux-là tout à fait, et à détacher ceux-ci de leur alliance. Procédé bien différent de celui de Pyrrhus, qui gardait toutes ses civilités pour les Romains et les mauvais traitements pour ses alliés.

Quand je songe qu'Annibal est parti d'Espagne, où il n'avait rien de bien assuré, qu'il a traversé les Gaules qu'on devait compter comme ennemies, qu'il a passé les Alpes pour faire la guerre aux Romains, qui venaient de chasser les Carthaginois de la Sicile : quand je songe qu'il n'avait en Italie ni places, ni magasins, ni secours assuré, ni la moindre retraite, je me trouve étonné de la hardiesse de son dessein. Mais lorsque je considère sa valeur et sa conduite, je n'admire plus qu'Annibal, et le tiens encore au-dessus de l'entreprise [1].

(*Considérations sur les Romains*).

Avant que de désirer fortement une chose, il faut examiner le bonheur de celui qui la possède.

L'étude est la plus solide nourriture de l'esprit.

La santé comme la fortune retirent leurs faveurs à ceux qui en abusent.

Tant qu'on peut se parer de son propre mérite, on n'emprunte pas celui de ses ancêtres.

De la plus douce raillerie à l'offense, il n'y a souvent qu'un pas.

On ne court au-devant de la mort que parce qu'on n'a pas le courage de l'attendre.

SONNET A NINON DE L'ENCLOS.

Passer quelques heures à lire
Est mon plus doux amusement;
Je me fais un plaisir d'écrire,
Et non pas un attachement!

Je perds le goût de la satire ;
L'art de louer malignement
Cède au secret de pouvoir dire
Des vérités obligeamment.

Je vis éloigné de la France
Sans besoin et sans abondance,
Content d'un vulgaire destin.

J'aime la vertu sans rudesse,
J'aime le plaisir sans mollesse,
J'aime la vie et n'en crains pas la fin.

[1] Ce portrait d'Annibal nous semble remarquable même après celui que Mon

LETTRE A M. LE COMTE D'OLONNE.

Vous me laissâtes hier dans une conversation qui devint insensiblement une furieuse dispute. On y dit tout ce que l'on peut dire à la honte et à l'avantage des lettres. Vous devinez les acteurs, et savez qu'ils étaient tous deux fort intéressés à maintenir leur parti; Bautru ayant fort peu d'obligation à la nature de son génie, et le Commandeur pouvant dire, sans être ingrat, qu'il ne doit son talent ni aux arts ni aux sciences.

La dispute vint sur le sujet de la reine de Suède, qu'on louait de la connaissance qu'elle a de tant de choses. Tout d'un coup le Commandeur se leva, et ôtant son chapeau d'un air tout particulier : « Messieurs, dit-il, si la reine de Suède n'avait su que les coutumes de son pays, elle y serait encore : pour avoir appris notre langue et nos manières, pour s'être mise en état de réussir huit jours en France, elle a perdu son royaume. Voilà ce qu'ont produit sa science et ses belles lumières que vous nous vantez. »

Bautru voyant choquer la reine de Suède qu'il estime tant, et les bonnes lettres qui lui sont si chères, perdit toute considération, et commençant par un serment : « Il faut être bien injuste, reprit-il, d'imputer à la reine de Suède, comme un crime, la plus belle action de sa vie. Pour votre aversion aux sciences, je ne m'en étonne point; ce n'est pas d'aujourd'hui que vous les avez méprisées. Si vous aviez lu les histoires les plus communes, vous sauriez que sa conduite n'est pas sans exemple. Charles-Quint n'a pas été moins admirable par la renonciation de ses États que par ses conquêtes. Dioclétien n'a-t-il pas quitté l'empire, et Sylla le pouvoir souverain? Mais toutes ces choses vous sont inconnues; et c'est folie de disputer avec un ignorant. Au reste, où me trouverez-vous un homme extraordinaire qui n'ait eu des lumières et des connaissances acquises? »

A commencer par M. le Prince, il alla jusqu'à César, de César au grand Alexandre; et l'affaire eût été plus loin, si le Commandeur ne l'eût interrompu avec tant d'impétuosité, qu'il fut contraint de se taire.

« Vous nous en contez bien, dit-il, avec votre César et votre Alexandre. Je ne sais s'ils étaient savants ou ignorants, il ne m'importe guère; mais je sais que de mon temps, on ne faisait étudier les gentilshommes que pour être d'Église; encore se contentaient-ils le plus souvent du latin de leur bréviaire. Ceux qu'on destinait à la cour ou à l'armée

tesquieu a tracé de ce grand homme dans ses *Considérations sur la grandeur et la décadence des Romains*. Il ne faut pas oublier d'ailleurs que l'ouvrage de Saint-Évremond a été comme la pierre d'attente du monument littéraire, qu'une intelligence souveraine devait élever. C'est un honneur encore plus qu'une bonne fortune pour le talent de servir d'éclaireur au génie.

allaient honnêtement à l'Académie. Ils apprenaient à monter à cheval, à danser, à faire des armes, à jouer du luth, à voltiger, un peu de mathématiques, et c'était tout. Vous aviez en France mille beaux gendarmes, galants hommes. C'est ainsi que se formaient les Thermes et les Bellegarde. Du latin : de mon temps, du latin! un gentilhomme en eût été déshonoré. Je connais les grandes qualités de M. le Prince, et suis son serviteur; mais je vous dirai que le dernier connétable de Montmorency a su maintenir son crédit dans les provinces, et sa considération à la cour sans savoir lire. Peu de latin, vous dis-je, et de bon français. »

Il fut avantageux au Commandeur que le bon homme eût la goutte : autrement il eût vengé le latin par quelque chose de plus pressant que la colère et les injures. La contestation s'échauffa tout de nouveau; celui-ci résolu, comme Suidas, de mourir sur son opinion; celui-là soutenant le parti de l'ignorance avec beaucoup d'honneur et de fermeté.

Tel était l'état de la dispute, quand un prélat charitable voulut accommoder le différend. Ravi de trouver une si belle occasion de faire paraître son savoir et son esprit, il toussa trois fois avec méthode, se tournant vers le docteur; trois fois il sourit en homme du monde à notre agréable ignorant; et lorsqu'il crut avoir assez bien composé sa contenance, *digitis gubernantibus vocem*, il parla de cette sorte : « Je vous dirai, Messieurs, je vous dirai que la science fortifie la beauté du naturel, et que l'agrément et la facilité de l'esprit donnent des grâces à l'érudition. Le génie seul, sans art, est comme un torrent qui se précipite avec impétuosité. La science sans naturel ressemble à ces campagnes sèches et arides qui sont désagréables à la vue. Or, Messieurs, il est question de concilier ce que vous avez divisé mal à propos, de rétablir l'union où vous avez jeté le divorce. La science n'est autre chose qu'une parfaite connaissance : l'art n'est rien qu'une règle qui conduit le naturel. Est-ce Monsieur (s'adressant au Commandeur), que vous voulez ignorer les choses dont vous parlez, et faire vanité d'un naturel qui se dérègle, qui s'éloigne de la perfection? Et vous, M. de Bautru, renoncez-vous à la beauté naturelle de l'esprit pour vous rendre esclave de préceptes importuns et de connaissances empruntées? »

« Il faut finir la conversation, reprit brusquement le Commandeur : j'aime encore mieux sa science et son latin que le grand discours que vous faites. »

Le bon homme, qui n'était pas irréconciliable, s'adoucit aussitôt : et pour rendre la pareille au Commandeur, il préféra son ignorance agréable aux paroles magnifiques du prélat. Pour le prélat, il se retira avec un grand mépris de tous les deux et une grande satisfaction de lui-même.

ANNE DE BOURBON [1].

CHOIX DE LETTRES.

I. A M. LE PRINCE HENRI DE BOURBON, SON PÈRE.

Paris, le 13 Novembre. 1642.

Monsieur,

Pour obéir au commandement que vous me fîtes en partant de Paris de vous mander des nouvelles de M. de Longueville, je vous dirai qu'il est arrivé un courrier qui partit le premier de ce mois, qui nous a donné beaucoup de joie, nous apprenant que les ennemis qui avaient été trois ou quatre fois à une portée de mousquet des retranchements, et tout près, à ce que l'on croyait, de les vouloir attaquer, se sont retirés dans le Milanais, et ont laissé tous les passages, par lesquels les vivres et les munitions devaient venir, entièrement libres, de sorte qu'on ne doute plus de la prise de Tortose. Sa mine n'avait pas encore joué, comme l'on nous l'avait dit, mais ce devait être bientôt. J'attends avec une extrême impatience le succès de cette affaire, espérant avec toute sorte d'apparence qu'il sera tel que nous le demandons à Dieu. Je ne manquerai pas, Monsieur, de vous rendre compte de tout ce que j'apprendrai, ainsi que vous me l'avez ordonné, n'ayant point de plus forte passion que celle de vous témoigner par ma très-humble obéissance combien je suis,

Monsieur, votre très-humble etc.

II. A MAD. LA PRINCESSE LOUISE-MARIE DE GONZAGUE.

Le 27 Août 1645.

Je vous suis très-redevable de la bonté que vous avez eue de prendre part à la joie que le bonheur de Monsieur mon frère m'a donnée. C'est une marque très-obligeante de l'honneur que vous me faites de m'aimer, que je n'ai point de paroles pour vous exprimer le ressentiment que j'en ai. Je crois que vous ne doutez pas de ma reconnaissance là-dessus; c'est pourquoi j'en quitterai le discours pour vous donner des nouvelles de M. le maréchal de Grammont, comme vous me l'ordonnez. Je vous dirai donc qu'il est prisonnier, mais pas blessé à ce que l'on m'a assuré. On espère que sa prison ne sera pas longue. Car nous avons pris le général Gleu, contre lequel on croit qu'on l'échangera prompte-

[1] **Anne-Geneviève DE BOURBON** (1619—1679), duchesse **DE LONGUEVILLE**, fille de Henri II, prince de Condé et de Marguerite de Montmorency, épousa Henri d'Orléans, duc de Longueville. Elle usa de toute son influence sur les princes de Conti et de Condé ses frères, pour les pousser dans le parti de la Fronde. — Elle mourut aux Carmélites.

ment, les ennemis ayant grand besoin d'un homme de commandement parmi eux, et ayant perdu par la mort de Mercy et par la prison de celui-ci, tous les plus considérables qu'ils eussent; ce qui fait croire qu'ils ne feront nulle difficulté de rendre M. le maréchal de Grammont contre Glen que l'on leur devait offrir tout à l'heure. Voilà tout ce que j'en ai appris. La pauvre Mme de Montausier est fort affligée de Pisany, à ce que l'on m'a dit. Je suis ravie que Trie vous soit agréable et que le séjour ne vous en soit pas incommode. Je souhaite pourtant de tout mon cœur que vous le quittiez bientôt, afin qu'en vous voyant souvent, on puisse profiter du temps qui reste à vous avoir encore ici. 10

DE BUSSY [1].

CHOIX DE LETTRES.

I. A M. MASCARON.

LETTRE DE FÉLICITATION.

1670.

Je viens d'apprendre avec beaucoup de joie, Monsieur, la grâce que le roi vous a faite, non-seulement pour l'intérêt de mon ami, mais encore pour celui de mon maître : je trouve qu'il est aussi beau au roi de vous faire du bien, qu'à vous de le mériter.

II. A MAD. DE SÉVIGNÉ.

A Chaseu, ce 26 juin 1672.

Croyez-moi, ma chère cousine, la plupart des choses ne sont grandes ou petites qu'autant que notre esprit les fait ainsi. Le passage du Rhin à la nage est une belle action, mais elle n'est pas si téméraire que vous pensez. Deux mille chevaux passent pour en aller attaquer quatre ou cinq cents. Les deux mille sont soutenus d'une grande armée où 20 le roi est en personne, et les quatre ou cinq cents sont des troupes épouvantées par la manière brusque et vigoureuse dont on a commencé la campagne. Quand les Hollandais auraient eu plus de fermeté en cette rencontre, ils n'auraient tué qu'un peu plus de gens, et enfin ils auraient été accablés par le nombre. Si le prince d'Orange avait été à l'autre bord du Rhin avec son armée, je ne pense pas que l'on eût essayé de passer à la nage devant lui, et c'est ce qui aurait été téméraire si on l'avait hasardé. Cependant c'est ce que fit Alexandre au passage du Granique. Il passa avec quarante mille hommes cette rivière à la nage, malgré cent mille qui s'y opposaient. Il est vrai que s'il eût été 30

[1] Roger de Rabutin, comte DE BUSSY (1618—1693), de l'Académie française en 1665. Il était parent de Mme de Sévigné et en correspondance assidue avec elle. Voir plus loin Mme de Sévigné.

battu, on aurait dit que c'eût été un fou; et ce ne fut que parce qu'il réussit, que l'on dit qu'il avait fait la plus belle action du monde.

III. A LA MÊME.

Au camp devant Valenciennes. Juillet 1674.

Les choses sont presque dans le même état; nous n'avons guère avancé depuis. Vous avez déjà pu savoir la mort de trois capitaines aux gardes; la blessure du chevalier de Créquy à la tête, du marquis de Sillery à la mâchoire, du marquis de Lauresse au bras, et de Molondin à la jambe.

La nuit du 7 au 8, les ennemis vinrent sur les onze heures à nos lignes, d'abord du côté des Lorrains, et peu de temps après au quartier de Picardie; et cela pour reconnaître notre contenance, et pour nous fatiguer par de petites alarmes, car il ne parut point d'infanterie. Le matin du 8, il sortit trois escadrons de la ville sur les Lorrains, et comme tout le monde y courait, un cavalier des nôtres se détacha, et tira de quatre pas un coup de mousqueton à La Feuillade, et puis lui demanda : Qui vive? La Feuillade répondit : Vive La Feuillade! Si vous me demandez pourquoi ce cavalier lui en voulait, je n'en sais point d'autre raison, si ce n'est qu'il fallait que ce jour-là La Feuillade ressemblât à un Espagnol.

La même nuit du 7 au 8, la contrescarpe fut prise; ce qui coûta beaucoup de braves gens au régiment de Turenne.

Voici une des plus grandes entreprises que nous ayons faites depuis la guerre; nous attaquons la plus grande ville des Pays-Bas, où sont les magasins de l'Espagne; il y a plus de quinze ou seize cents hommes de guerre dedans, et plus de dix mille habitants portant les armes, qui servent comme des troupes réglées. Nous avons à la portée du fauconneau de nos lignes une armée ennemie de vingt mille hommes, dans laquelle est le prince de Condé, qui observe tous nos mouvements, et qui nous tient dans une contrainte épouvantable. Cependant l'ordre est si bon parmi nous, et nos troupes sont si bien intentionnées, que j'attends un bon succès de notre entreprise. Je ne doute pas que les ennemis ne fassent une attaque aux lignes; si c'est de notre côté, ils seront repoussés; je ne vous dis pas cela comme un fanfaron et sans connaissance de cause.

IV. A MAD. DE GRIGNAN.

Septembre 1674.

Je vous remercie d'avoir pensé à moi pour me plaindre du mal de ma mère. Je suis très-content que vous connaissiez combien mon cœur est pénétré de tout ce qui lui arrive. Il me semble que c'est mon meilleur endroit; et je suis bien aise que vous, dont je veux avoir l'estime, ne l'ignoriez pas. Si j'avais quelque autre bonne qualité essentielle, je

vous ferais mon portrait; mais ne voyez que celle-là et le goût que j'ai pour votre mérite, qui ne peut se séparer d'une très-grande indignation contre la fortune pour les injustices qu'elle vous fait.

V. L'ARCHEVÊQUE DE PARIS.

LETTRE DE RECOMMANDATION.

Novembre 1689.

Comme je n'ai personne de ma famille à Paris, Monseigneur, pour vous présenter l'abbé de Bussy, mon fils, trouvez bon que je vous le présente par cette lettre. L'impatience que j'ai qu'il ait l'honneur d'être connu de vous, ne me permet pas d'attendre que j'aille à Paris pour vous le présenter moi-même. Je vous supplie, Monseigneur, de le recevoir comme ayant l'honneur d'être dans votre alliance. Je suis assuré que l'état de ma fortune ne vous le fera pas moins considérer : bien loin que ma disgrâce vous ait refroidi, je vous ai vu avoir plus d'empressement pour moi que quand j'étais tout auprès des grands honneurs de la guerre. J'ai rendu cette justice à votre vertu, Monseigneur, de le dire partout où j'en ai trouvé occasion, et je ne l'oublierai jamais. Cependant soyez assuré qu'avec une reconnaissance infinie, j'aurai toute ma vie pour votre personnne, Monseigneur, toute l'amitié et tout le respect imaginables.

VI. AU ROI.

1690.

J'ai offert à Votre Majesté mes très-humbles services en arrivant à la cour ; si elle ne juge pas à propos de m'employer à la guerre, j'ai d'autres services à lui offrir, c'est d'écrire sa vie, et sans lui demander pour cela autre chose que des mémoires, j'y travaillerai chez moi et j'apporterai de temps en temps à Votre Majesté ce que j'aurai écrit, pour qu'elle voie si elle en sera satisfaite.

Je sais bien, Sire, que des personnes d'esprit et de mérite sont chargées de cet ouvrage ; mais quand beaucoup de gens écriront l'histoire de Votre Majesté, cela n'en diminuera pas la gloire, et peut-être que mon nom, ma profession, le rang que j'ai tenu dans la guerre, ma manière d'écrire, et l'état même de ma fortune, donneront du mérite à ce que j'aurai écrit.

Il n'y a proprement que les princes, Sire, qui puissent bien écrire leur histoire; César qui eut plus de loisir et moins d'ennemis sur les bras que vous, écrivit lui-même ses guerres, et ne s'en voulut fier à personne. L'empereur Cantacuzène écrivit sa vie aussi bien que celle de l'empereur Andronic, son prédécesseur. La princesse Anne Comnène écrivit l'histoire de l'empereur Alexis, son père.

Mais quand les princes ne se sont pas trouvés en état de travailler eux-mêmes à ces sortes d'ouvrages, ils y ont employé les

principaux officiers de leurs armées; Ptolémée, un des capitaines d'Alexandre et qui succéda à l'un de ses royaumes, fut l'historien de son maître; le sire de Joinville, sénéchal de Champagne, celui de saint Louis; Philippe de Commines, celui de Louis XI; MM. de Bellay, ceux de Louis XII; M. d'Aubigné, celui de Henri IV; et moi, Sire, qui ai l'honneur d'avoir été mestre-de-camp général de votre cavalerie et d'être aujourd'hui le plus ancien lieutenant-général de vos armées, sans excepter les officiers de la couronne, je serai, s'il vous plaît, illustre aux siècles à venir par l'histoire que j'aurai
10 écrite de Votre Majesté.

Je me ferai le reste de mes jours un plaisir de m'occuper d'un si grand sujet, et ce me sera une espèce de consolation de n'avoir pas les honneurs pour lesquels j'ai travaillé si longtemps, quand je songerai que la postérité en aura plus de foi pour tout le bien que j'aurai dit de vous.

Il n'a pas tenu à moi, Sire, que je ne vous aie conquis des villes, gagné des batailles et érigé des statues; mais si je suis assez heureux pour écrire votre vie, je vous rendrai un service qui ne vous coûtera pas tant que tout cela, et qui fera plus d'honneur à
20 votre mémoire.

ANT. ARNAULD [1].

L'EXACTITUDE DANS LE JUGEMENT.

FRAGMENT.

C'est une opinion fausse et impie, que la vérité soit tellement semblable au mensonge, et la vertu au vice, qu'il soit impossible de les discerner : mais il est vrai que dans la plupart des choses, il y a un mélange d'erreur et de vérité, de vice et de vertu, de perfection et d'imperfection, et que ce mélange est une des plus ordinaires sources des faux jugements des hommes.

Car c'est par ce mélange trompeur que les bonnes qualités des personnes qu'on estime font approuver leurs défauts, et que les défauts de ceux qu'on n'estime pas font condamner ce qu'ils ont de

30 [1] **Antoine ARNAULD** (1611—1694), docteur en Sorbonne et l'un des théologiens de Port Royal qui défendirent avec le plus de véhémence et d'éclat la cause du Jansénisme. Indépendamment de ses fameuses lettres qui furent condamnées par la Sorbonne et défendues par *les Provinciales*, il publia plusieurs traités dogmatiques entre autres celui *de la Perpétuité de la Foi*, qu'il fit en collaboration avec Nicole et une *Apologie des catholiques*, dirigée contre le ministre protestant Jurieu.

SENTENCE DÉTACHÉE DE L'AUTEUR.

Il vaut mieux courir le risque de s'ennuyer une heure ou deux que d'affliger gratuitement qui que ce soit une minute.

bon, parce qu'on ne considère pas que les personnes les plus imparfaites ne le sont pas en tout, et que Dieu laisse aux plus vertueuses des imperfections, qui, étant des restes de l'infirmité humaine, ne doivent pas être l'objet de notre imitation, ni de notre estime.

La raison en est, que les hommes ne considèrent guère les choses en détail ; ils ne jugent que selon leur plus forte impression, et ne sentent que ce qui les frappe davantage : ainsi, lorsqu'ils aperçoivent dans un discours beaucoup de vérités, ils ne remarquent pas les erreurs qui y sont mêlées ; et, au contraire, s'il y a des vérités mêlées parmi beaucoup d'erreurs, ils ne font attention qu'aux erreurs, le fort emportant le faible, et l'impression la plus vive étouffant celle qui est plus obscure.

Cependant il y a une injustice manifeste à juger de cette sorte : il ne peut y avoir de juste raison de rejeter la raison ; et la vérité n'en est pas moins vérité, pour être mêlée avec le mensonge : elle n'appartient jamais aux hommes, quoique ce soient les hommes qui la proposent : ainsi, encore que les hommes par leurs mensonges méritent qu'on les condamne, les vérités qu'ils avancent ne méritent pas d'être condamnées.

C'est pourquoi la justice et la raison demandent que, dans toutes les choses qui sont ainsi mêlées de bien et de mal, on en fasse le discernement, et c'est particulièrement dans cette séparation judicieuse que paraît l'exactitude de l'esprit. (*Logique de Port-Royal.*)

DE BERGERAC [1].

FRAGMENTS DU VOYAGE DANS LA LUNE.

I. CE QUI ENGAGEA L'AUTEUR A ENTREPRENDRE CE VOYAGE.

La lune était en son plein, le ciel était découvert, et neuf heures du soir étaient sonnées, lorsque, revenant de Clamard, près Paris (où Monsieur de Cigny le fils, qui en est seigneur, nous avait régalés plusieurs de mes amis et moi), les diverses pensées que nous donna cette boule de safran nous défrayèrent sur le chemin : de sorte que, les yeux noyés dans ce grand astre, tantôt l'un le prenait pour une lucarne du ciel, tantôt un autre assurait que c'était la platine où Diane dresse les rabats d'Apollon ; un autre, que ce pouvait bien être le soleil lui-même, qui, s'étant au soir dépouillé de ses rayons, regardait par un trou ce qu'on

[1] **Savinien de Cyrano**, dit **DE BERGERAC** (1620—1655), auteur du *Pédant joué*, comédie à laquelle Molière n'a pas dédaigné de faire quelques emprunts, et d'une tragédie d'*Agrippine* qui renferme des passages d'une grande énergie. Il prit parti pour Mazarin contre les frondeurs. Voir sur cet auteur une très-curieuse étude que M. Théophile Gautier a publiée dans ses *Grotesques*.

faisait au monde, quand il n'y était pas. « Et moi, leur dis-je, qui souhaite mêler mes enthousiasmes aux vôtres, je crois, sans m'amuser aux imaginations pointues dont vous chatouillez le temps pour le faire marcher plus vite, que la lune est un monde comme celui-ci, à qui le nôtre sert de lune. » Quelques-uns de la compagnie me régalèrent d'un grand éclat de rire. « Ainsi peut-être, leur dis-je, se moque-t-on maintenant, dans la lune, de quelque autre, qui soutient que ce globe-ci est un monde. » Mais j'eus beau leur alléguer que plusieurs grands hommes avaient été de cette opinion, je ne les obligeai qu'à rire de plus belle.

Cette pensée cependant, dont la hardiesse plaisait à mon humeur, affermie par la contradiction, se plongea si profondément chez moi, que, pendant tout le reste du chemin, j'avais la tête pleine de mille définitions de lune, qui ne voulaient sortir ; de sorte qu'à force d'appuyer cette croyance burlesque par des raisonnements presque sérieux, il s'en fallait peu que je n'y déférasse déjà, quand le miracle ou l'accident, la providence, la fortune, ou peut-être ce qu'on nommera vision, fiction, chimère, ou folie, si on veut, me fournit l'occasion qui m'engagea à ce discours. Étant arrivé chez moi, je montai dans mon cabinet, où je trouvai sur la table un livre ouvert que je n'y avais point mis. C'était celui de Cardan [1] ; et, quoique je n'eusse pas dessein d'y lire, je tombai de la vue, comme par force, justement sur une histoire de ce philosophe qui dit, qu'étudiant un soir à la chandelle, il aperçut entrer au travers des portes fermées, deux grands vieillards, lesquels après beaucoup d'interrogations qu'il leur fit, répondirent qu'ils étaient habitants de la lune, et en même temps disparurent. Je demeurai si surpris, tant de voir un livre qui s'était apporté là tout seul, que du temps et de la feuille où il s'était rencontré ouvert, que je pris toute cette enchaînure d'incidents pour une inspiration de faire connaître aux hommes que la lune est un monde. « Quoi! disais-je en moi-même, après avoir tout aujourd'hui parlé d'une chose, un livre qui est peut-être le seul au monde où cette matière se traite si particulièrement, voler de ma bibliothèque sur ma table, devenir capable de raison, pour s'ouvrir justement à l'endroit d'une aventure si merveilleuse; entraîner mes yeux dessus, comme par force, et fournir ensuite à ma fantaisie les réflexions, et à ma volonté les desseins que je fais ! — Sans doute, continuais-je, les deux vieillards qui apparurent à ce grand homme sont ceux-là même qui ont dérangé mon livre, et qui l'ont ouvert sur cette page pour s'épargner la peine de me faire la harangue qu'ils ont faite à Cardan. — Mais, ajoutai-je, je ne saurais m'éclaircir de ce doute, si je ne monte jusque-là? — Et pourquoi non? me répondis-je

[1] Traité *de Subtilitate*. Gérome Cardan (*Geronimio Cardano*, 1501—1576); mort à Rome. Philosophe, médecin et astrologue, il se piquait d'avoir des intelligences avec les esprits. Ses ouvrages sont pleins d'érudition, de vues élevées, d'erreurs et d'extravagances. (*Le bibliophile Jacob.*)

aussitôt. Prométhée fut bien autrefois au ciel y dérober du feu. Suis-je moins hardi que lui ? et ai-je lieu de n'en pas espérer un succès aussi favorable ? »

II. HISTOIRE DES OISEAUX.

Je commençais de m'endormir à l'ombre, lorsque j'aperçus en l'air un oiseau merveilleux qui planait sur ma tête ; il se soutenait d'un mouvement si léger et si imperceptible, que je doutai plusieurs fois si ce n'était point encore un petit univers balancé par son propre centre. Il descendit pourtant peu à peu, et arriva enfin si proche de moi, que mes yeux soulagés furent tout pleins de son image. Sa queue paraissait verte, son estomac d'azur émaillé, ses ailes incarnates, et sa tête de pourpre faisait briller, en s'agitant, une couronne d'or dont les rayons jaillissaient de ses yeux.

Il fut longtemps à voler dans la nue, et je me tenais tellement à tout ce qu'il devenait, que mon âme s'étant repliée et comme raccourcie à la seule opération de voir, elle n'atteignit presque pas jusqu'à celle d'ouïr, pour me faire entendre que l'oiseau parlait en chantant.

Ainsi, peu à peu débardé de mon extase, je remarquai distinctement les syllabes, les mots et le discours qu'il articula.

Voici donc, au mieux qu'il me souvient, les termes dont il arrangea le tissu de sa chanson :

« Vous êtes étranger, siffla l'oiseau fort agréablement, et naquîtes dans un monde d'où je suis originaire. Or, cette propension secrète, dont nous sommes émus pour nos compatriotes, est l'instinct qui me pousse à vouloir que vous sachiez ma vie.

» Je vois votre esprit tendu à comprendre comment il est possible que je m'explique à vous d'un discours suivi, vu que encore que les oiseaux contrefassent votre parole, ils ne la conçoivent pas; mais aussi, quand vous contrefaites l'aboi d'un chien ou le chant d'un rossignol, vous ne concevez pas non plus ce que le chien ou le rossignol ont voulu dire. Tirez donc conséquence de là que ni les oiseaux ni les hommes ne sont pas pour cela moins raisonnables.

» Cependant, de même qu'entre vous autres, il s'en est trouvé de si éclairés, qu'ils ont entendu et parlé notre langue, comme Apollonius Tianeus, Anaximandre, Esope, et plusieurs autres dont je vous tais les noms, parce qu'ils ne sont jamais venus à votre connaissance; de même parmi nous, il s'en trouve qui entendent et parlent la vôtre. Quelques-uns, à la vérité, ne savent que celle d'une nation. Mais, tout ainsi qu'il se rencontre des oiseaux qui ne disent mot, quelques-uns qui gazouillent, d'autres qui parlent, il s'en rencontre encore de plus parfaits qui savent user de toutes sortes d'idiomes; quant à moi, j'ai l'honneur d'être de ce petit nombre. »

PASCAL [1].

FRAGMENTS DES PENSÉES.

I. LES DEUX INFINIS.

Que l'homme contemple la nature entière dans sa haute et pleine majesté; qu'il éloigne sa vue des objets bas qui l'environnent, qu'il regarde cette éclatante lumière mise comme une lampe éternelle pour éclairer l'univers; que la terre lui paraisse comme un point, au prix du vaste tour que cet astre décrit; et qu'il s'étonne de ce que ce vaste tour lui-même n'est qu'un point très-délicat à l'égard de celui que les astres qui roulent dans le firmament embrassent. Mais si notre vue s'arrête là, que l'imagination passe outre : elle se lassera plutôt de concevoir que la nature de fournir. Tout ce monde visible n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature. Nulle idée n'en approche. Nous avons beau enfler nos conceptions au delà des espaces imaginables : nous n'enfantons que des atomes, au prix de la réalité des choses. C'est une sphère infinie dont le centre est partout, la circonférence nulle part. Enfin c'est le plus grand caractère sensible de la toute-puissance de Dieu, que notre imagination se perde dans cette pensée.

Que l'homme, étant revenu à soi, considère ce qu'il est au prix de ce qui est; qu'il se regarde comme égaré dans ce canton détourné de la nature; et que, de ce petit cachot, où il se trouve logé, j'entends l'univers, il apprenne à estimer la terre, les royaumes, les villes et soi-même son juste prix.

Qu'est-ce qu'un homme dans l'infini? Mais pour lui présenter un autre prodige aussi étonnant, qu'il recherche dans ce qu'il connaît les choses les plus délicates. Qu'un ciron lui offre dans la petitesse de son corps des parties incomparablement plus petites, des jambes avec des jointures, des veines dans ces jambes, du sang dans ces veines, des humeurs dans ce sang, des gouttes dans ces humeurs, des vapeurs dans ces gouttes; que, divisant encore ces dernières choses, il épuise ses forces en ces conceptions, et que

[1] **Blaise PASCAL** (1623-1662), né à Clermont, mort à Paris. Sa vie écrite par sa sœur, Madame Périer, est un document précieux à consulter. Pour bien connaître Pascal, il faut lire ses *Pensées*, non dans l'édition de Port-Royal, mais dans celle de M. Prosper Faugère faite sur le plan et d'après les indications de M Cousin, en 1844. N'oublions pas non plus de mentionner l'édition publiée en 1852, par M. Ernest Havet et précédée d'une étude des plus remarquables sur Pascal. Mais si le dernier mot a été dit sur cet homme prodigieux, c'est, selon nous, dans le troisième livre de Port-Royal, où l'un des maîtres de la critique contemporaine, M. Sainte-Beuve, a donné toute la mesure de son magnifique talent. Pascal ne fut point de l'Académie française.

le dernier objet où il peut arriver soit maintenant celui de notre discours ; il pensera peut-être que c'est là l'extrême petitesse de la nature. Je veux lui faire voir là-dedans un abîme nouveau. Je lui veux peindre non-seulement l'univers visible, mais l'immensité qu'on peut concevoir de la nature, dans l'enceinte de ce raccourci d'atome. Qu'il y voie une infinité d'univers, dont chacun a son firmament, ses planètes, sa terre, en la même proportion que le monde visible; dans cette terre, des animaux, et enfin des cirons, 10 dans lesquels il retrouvera ce que les premiers ont donné; et trouvant encore dans les autres la même chose, sans fin et sans repos, qu'il se perde dans ces merveilles, aussi étonnantes dans leur petitesse que les autres par leur étendue ; car qui n'admirera que notre corps, qui tantôt n'était pas perceptible dans l'univers, imperceptible lui-même dans le sein du tout, soit à présent un colosse, un monde, ou plutôt un tout, à l'égard du néant où l'on ne peut arriver ?

Qui se considérera de la sorte s'effrayera de soi-même, et se considérant soutenu dans la masse que la nature lui a donnée, entre ces 20 deux abîmes de l'infini et du néant, il tremblera dans la vue de ces merveilles ; et je crois que, sa curiosité se changeant en admiration, il sera plus disposé à les contempler en silence, qu'à les rechercher avec présomption.

Car enfin qu'est-ce que l'homme dans la nature? Un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant : un milieu entre rien et tout.

(*Partie I. Art. IV.*)

II. FAIBLESSE HUMAINE.

L'intelligence tient dans l'ordre des choses intelligibles le même rang que notre corps dans l'étendue de la nature.

Borné en tout genre, cet état qui tient le milieu entre deux extrê- 30 mes se trouve en toutes nos puissances.

Nos sens n'aperçoivent rien d'extrême. Trop de bruit nous assourdit; trop de lumière éblouit; trop de distance et trop de proximité empêchent la vue... Nous ne sentons ni l'extrême chaud, ni l'extrême froid. Les qualités excessives nous sont ennemies, et non pas sensibles : nous ne les sentons plus, nous les souffrons. Trop de jeunesse et trop de vieillesse empêchent l'esprit; trop et trop peu d'instruction... Enfin les choses extrêmes sont pour nous comme si elles n'étaient point, et nous ne sommes point à leur égard : elles nous échappent, ou nous à elles. 40

Voilà notre état véritable. C'est ce qui nous rend incapables de savoir certainement et d'ignorer absolument. Nous voguons sur un milieu vaste, toujours incertains et flottants, poussés d'un bout vers l'autre. Quelque terme où nous pensions nous attacher et nous affermir, il branle et nous quitte; et, si nous le suivons, il échapppe à

nos prises, nous glisse et fuit d'une fuite éternelle. Rien ne s'arrête pour nous. C'est l'état qui nous est naturel, et toutefois le plus contraire à notre inclination : nous brûlons de désir de trouver une assiette ferme et une dernière base constante, pour y édifier une tour qui s'élève à l'infini; mais tout notre fondement craque, et la terre s'ouvre jusqu'aux abîmes.

L'homme n'est qu'un roseau le plus faible de la nature, mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser. Une vapeur, une goutte d'eau suffit pour le tuer. Mais quand
10 l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt; et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien.

La faiblesse de la raison de l'homme paraît bien davantage en ceux qui ne la connaissent pas qu'en ceux qui la connaissent. Si on est trop jeune, on ne juge pas bien; si on est trop vieux, de même; si on n'y songe pas assez, si on y songe trop, on s'entête, et l'on ne peut trouver la vérité. Si l'on considère son ouvrage incontinent après l'avoir fait, on en est encore tout prévenu; si trop longtemps après, on n'y entre plus. Il n'y a qu'un point indivisible qui soit le véritable lieu de voir
20 les tableaux : les autres sont trop près, trop loin, trop haut, trop bas. La perspective l'assigne dans l'art de la peinture. Mais dans la vérité et dans la morale, qui l'assignera? (*Partie I, Art. IV et VI.*)

III. L'OPINION.

Cette maîtresse d'erreur, que l'on appelle fantaisie et opinion, est d'autant plus fourbe qu'elle ne l'est pas toujours; car elle serait règle infaillible de la vérité, si elle l'était infaillible du mensonge. Mais étant le plus souvent fausse, elle ne donne aucune marque de sa qualité, marquant du même caractère le vrai et le faux.

Cette superbe puissance, ennemie de la raison, qui se plaît à la contrôler et à la dominer pour montrer combien elle peut en toutes choses,
30 a établi dans l'homme une seconde nature. Elle a ses heureux et ses malheureux; ses sains, ses malades; ses riches, ses pauvres; ses fous et ses sages : et rien ne nous dépite davantage que de voir qu'elle remplit ses hôtes d'une satisfaction beaucoup plus pleine et entière que la raison, les habiles par imagination se plaisant tout autrement en eux-mêmes que les prudents ne peuvent raisonnablement se plaire. Ils regardent les gens avec empire; ils disputent avec hardiesse et confiance; les autres, avec crainte et défiance : et cette gaieté de visage leur donne souvent l'avantage dans l'opinion des écoutants, tant les sages imaginaires ont de faveur auprès de leurs juges de même nature!
40 Elle ne peut rendre sages les fous; mais elle les rend contents, à l'envi de la raison, qui ne peut rendre ses amis que misérables. L'une les comble de gloire, l'autre les couvre de honte.

Qui dispense la réputation? qui donne le respect et la vénération

aux personnes, aux ouvrages, aux grands, sinon l'opinion ? Combien toutes les richesses de la terre sont-elles insuffisantes sans son consentement !

L'opinion dispose de tout ; elle fait la beauté, la justice et le bonheur, qui est le tout du monde. (*Partie I, Art. VI.*)

IV. PENSÉES DÉTACHÉES.

La raison nous commande bien plus impérieusement qu'un maître : car en désobéissant à l'un, on est malheureux, et en désobéissant à l'autre, on est un sot.

Les belles actions cachées sont les plus estimables. Quand j'en vois quelques-unes dans l'histoire, elles me plaisent fort. Mais enfin elles n'ont pas été tout à fait cachées, puisqu'elles ont été sues, et ce peu par où elles ont paru en diminue le mérite ; car c'est là le plus beau, d'avoir voulu les cacher.

Diseur de bons mots, mauvais caractère.

Si notre condition était véritablement heureuse, il ne faudrait pas nous divertir d'y penser.

Peu de chose nous console, parce que peu de chose nous afflige.

La vertu d'un homme ne doit pas se mesurer par ses efforts, mais par ce qu'il fait d'ordinaire.

César était trop vieux, ce me semble, pour aller s'amuser à conquérir le monde. Cet amusement était bon à Alexandre, c'était un jeune homme qu'il était difficile d'arrêter ; mais César devait être plus mûr.

Voulez-vous qu'on dise du bien de vous ? n'en dites point.

L'homme n'est ni ange, ni bête ; et le malheur veut que qui veut faire l'ange fait la bête.

Il faut qu'il y ait dans l'éloquence de l'agréable et du réel ; mais il faut que cet agréable soit réel. (*Partie I, Art. IX et X.*)

FRAGMENTS DES LETTRES PROVINCIALES.

I. SUR L'HOMICIDE.

Il est certain, mes pères, que Dieu seul a le droit d'ôter la vie, et que néanmoins, ayant établi des lois pour faire mourir les criminels, il a rendu les rois ou les républiques dépositaires de ce pouvoir ; et c'est ce que saint Paul nous apprend, lorsque, parlant du droit que les souverains ont de faire mourir les hommes, il le fait descendre du ciel, en disant : « Que ce n'est pas en vain qu'ils portent l'épée, parce qu'ils sont ministres de Dieu pour exécuter ses vengeances contre les coupables. »

Mais comme c'est Dieu qui leur en a donné le droit, ils sont obligés de l'exercer ainsi qu'il le ferait lui-même, c'est-à-dire avec justice, selon cette parole de saint Paul au même lieu : « Les princes ne sont pas établis pour se rendre terribles aux bons, mais aux

méchants. Qui veut n'avoir point sujet de redouter leur puissance n'a qu'à bien faire; car ils sont ministres de Dieu pour le bien. » Et cette restriction rabaisse si peu leur puissance, qu'elle la relève au contraire beaucoup davantage; parce que c'est la rendre semblable à celle de Dieu, qui est impuissant pour faire le mal, et tout-puissant pour faire le bien; et que c'est la distinguer de celle des démons qui sont impuissants pour le bien, et n'ont de puissance que pour le mal. Il y a seulement cette différence entre Dieu et les souverains, que, Dieu étant la justice et la sagesse même, il peut faire mourir sur-le-champ
10 qui il lui plaît, en la manière qu'il lui plaît: car, outre qu'il est le maître souverain de la vie des hommes, il est sans doute qu'il ne la leur ôte jamais ni sans cause, ni sans connaissance, puisqu'il est aussi incapable d'injustice que d'erreur; mais les princes ne peuvent pas agir de la sorte, parce qu'ils sont tellement ministres de Dieu, qu'ils sont hommes néanmoins et non pas Dieu. Les mauvaises impressions les pourraient surprendre, les faux soupçons les pourraient aigrir, la passion les pourrait emporter; et c'est ce qui les a engagés eux-mêmes à descendre dans les moyens humains, et à établir dans leurs Etats des juges auxquels ils ont communiqué ce pouvoir, afin que cette
20 autorité que Dieu leur a donnée ne soit employée que pour la fin pour laquelle il l'ont reçue.

Concevez donc, mes pères, que pour être exempt d'homicide, il faut agir tout ensemble et par l'autorité de Dieu, et selon la justice de Dieu; et que si ces deux conditions ne sont jointes, on pèche soit en tuant avec son autorité, mais sans justice, soit en tuant avec justice, mais sans son autorité. De la nécessité de cette union il arrive, selon saint Augustin, « que celui qui sans autorité tue un criminel se rend criminel lui-même, par cette raison principale qu'il usurpe une autorité que Dieu ne lui a pas donnée; » et les juges, au con-
30 traire, qui ont cette autorité, sont néanmoins homicides, s'ils font mourir un innocent contre les lois qu'ils doivent suivre.

Voilà, mes pères, les principes du repos et de la sûreté publique, qui ont été reçus dans tous les temps et dans tous les lieux, et sur lesquels tous les législateurs du monde, sacrés et profanes, ont établi leurs lois, sans que jamais les païens même aient apporté d'exception à cette règle, sinon lorsqu'on ne peut autrement éviter la perte de la pudicité ou de la vie, parce qu'ils ont pensé qu'alors, comme dit Cicéron, les lois mêmes semblent offrir leurs armes à ceux qui sont dans une telle nécessité. (*Lettre XIV.*)

II. SUR LA MANIÈRE DES JÉSUITES DE CALOMNIER LEURS ADVERSAIRES.

40 Vous croyez que « cette manière de calomnier ceux qui vous attaquent est si certainement permise, » que vous ne craignez point de le déclarer publiquement et à la vue de toute une ville.

En voici un insigne témoignage dans le démêlé que vous eûtes avec M. Puys, curé de Saint-Nisier, à Lyon : et comme cette histoire marque parfaitement votre esprit, j'en rapporterai les principales circonstances. Vous savez, mes pères, qu'en 1649, M. Puys traduisit en français un excellent livre d'un autre père capucin, touchant « le devoir des chrétiens à leur paroisse contre ceux qui les en détournent, » sans user d'aucune invective, et sans désigner aucun religieux ni aucun ordre en particulier. Vos pères néanmoins prirent cela pour eux; et, sans avoir aucun respect pour un ancien pasteur, juge en la primatie de France et honoré de toute la ville, votre père Alby fit un livre sanglant contre lui, que vous vendîtes vous-mêmes dans votre propre église le jour de l'Assomption, où il l'accusait de plusieurs choses, et entre autres de « s'être rendu scandaleux par ses galanteries, et d'être suspect d'impiété, d'être hérétique, excommunié. et enfin digne du feu. » A cela M. Puys répondit, et le père Alby soutint, par un second livre, ses premières accusations. N'est-il donc pas vrai, mes pères, ou que vous étiez des calomniateurs, ou que vous croyiez tout cela de ce bon prêtre; et qu'ainsi il fallait que vous le vissiez hors de ses erreurs pour le juger digne de votre amitié? Écoutez donc ce qui se passa dans l'accommodement qui fut fait en présence d'un grand nombre des premières personnes de la ville, dont les noms sont au bas de cette page, comme ils sont marqués dans l'acte qui en fut dressé le 25 septembre 1650. Ce fut en présence de tout ce monde que M. Puys ne fit autre chose que « déclarer que ce qu'il avait écrit ne s'adressait point aux pères jésuites : qu'il avait parlé en général contre ceux qui éloignent les fidèles des paroisses, sans avoir pensé en cela attaquer la Société, et qu'au contraire il l'honorait avec amour. » *Par ces seules paroles,* il revint de son apostasie, de ses scandales et de son excommunication, sans rétractation et sans absolution; et le père Alby lui dit ensuite ces propres paroles : « Monsieur, la créance que j'ai eue que vous attaquiez la compagnie dont j'ai l'honneur d'être, m'a fait prendre la plume pour y répondre; et j'ai cru que la manière dont j'ai usé m'était permise. Mais, connaissant mieux votre intention, je viens vous déclarer qu'il n'y a plus rien qui me puisse empêcher de vous tenir pour un homme d'esprit, très-éclairé, de doctrine profonde et orthodoxe, de mœurs irréprehensibles, et, en un mot, pour digne pasteur de votre Église. C'est une déclaration que je fais avec joie, et je prie ces messieurs de s'en souvenir. »

Ils s'en sont souvenus, mes pères; et on fut plus scandalisé de la réconciliation que de la querelle. Car qui n'admirerait ce discours du père Alby! Il ne dit pas qu'il vient se rétracter, non parce qu'il a appris le changement des mœurs et de la doctrine de M. Puys; mais seulement parce que, « connaissant que son intention n'a pas été d'attaquer votre compagnie, il n'y a plus rien qui l'empêche de le tenir pour catholique. » Il ne croyait donc pas qu'il fût hérétique en effet : et néanmoins après l'en avoir accusé contre sa connaissance, il ne déclare pas qu'il a

failli; mais il ose dire, au contraire, qu'il croit que « la manière dont il en a usé lui était permise. »

A quoi songez-vous, mes pères, de témoigner ainsi publiquement que vous ne mesurez la foi et la vertu des hommes que par les sentiments qu'ils ont pour votre Société? comment n'avez-vous point appréhendé de vous faire passer vous-mêmes, et par votre propre aveu, pour des imposteurs et des calomniateurs? (*Lettre XV.*)

III. LETTRE A LA REINE CHRISTINE [1].

Madame, si j'avais autant de santé que de zèle, j'irais moi-même présenter à Votre Majesté un ouvrage de plusieurs années, que j'ose lui offrir de si loin; et je ne souffrirais pas que d'autres mains que les miennes eussent l'honneur de le porter aux pieds de la plus grande princesse du monde. Cet ouvrage, Madame, est une machine pour faire les règles d'arithmétique sans plume et sans jetons. Votre Majesté n'ignore pas la peine et le temps que coûtent les productions nouvelles, surtout lorsque les inventeurs veulent les porter eux-mêmes à la dernière perfection : c'est pourquoi il serait inutile de dire combien il y a que je travaille à celle-ci; et je ne pourrais mieux l'exprimer qu'en disant que je m'y suis attaché avec autant d'ardeur que si j'eusse prévu qu'elle devait paraître un jour devant une personne si auguste. — J'ai une vénération toute particulière pour ceux qui sont élevés au suprême degré ou de puissance ou de connaissance. Les derniers peuvent, si je ne me trompe, aussi bien que les premiers, passer pour des souverains. Les mêmes degrés se rencontrent entre les génies qu'entre les conditions; et le pouvoir des rois sur leurs sujets n'est, ce me semble, qu'une image du pouvoir des esprits sur les esprits qui leur sont inférieurs, sur lesquels ils exercent le droit de persuader, ce qui est, parmi eux, ce qu'est le droit de commander dans le gouvernement politique. Ce second empire me paraît même d'un ordre d'autant plus élevé, que les esprits sont d'un ordre plus élevé que les corps; et d'autant plus équitable qu'il ne peut être départi et conservé que par le mérite, au lieu que l'autre peut l'être par la naissance ou la fortune. Il faut donc avouer que chacun de ces empires est grand en soi : mais, Madame, que Votre Majesté me permette de le dire, elle n'y est pas blessée; l'un sans l'autre me paraît défectueux..... C'est Votre Majesté, Madame, qui fournit à l'univers cet exemple unique qui lui manquait; c'est Elle en qui la puissance est dispensée par les lumières de la science, et la science relevée par l'éclat de l'autorité. C'est cette union si merveilleuse qui fait que, comme Votre Majesté ne voit rien qui soit au-dessus de sa puissance, elle ne voit rien aussi qui soit au-dessus de son esprit. Régnez donc, incomparable princesse, d'une manière toute nouvelle; que votre génie vous assujettisse tout ce qui n'est pas soumis

[1] En lui envoyant une machine à calculer.

à vos armes : régnez par le droit de la naissance, pendant une longue suite d'années, sur tant de triomphantes provinces; mais régnez toujours par la force de votre mérite sur toute l'étendue de la terre. Pour moi, n'étant pas né sous le premier de vos empires, je veux que tout le monde sache que je fais gloire de vivre sous le second; et c'est pour le témoigner que j'ose lever les yeux jusqu'à ma reine, en lui donnant cette première preuve de ma dépendance.....

NICOLE [1].

FRAGMENTS DES ESSAIS DE MORALE.

I. L'AMOUR-PROPRE.

Le nom d'amour-propre ne suffit pas pour nous faire connaître sa nature, puisqu'on se peut aimer en bien des manières. Il faut y joindre d'autres qualités pour s'en former une véritable idée. Ces qualités sont, que l'homme corrompu non-seulement s'aime soi-même, mais qu'il n'aime que soi, qu'il rapporte tout à soi. Il se désire toutes sortes de biens, d'honneurs, de plaisirs, et il n'en desire qu'à soi-même, ou par rapport à soi-même. Il se fait le centre de tout : il voudrait dominer sur tout, et que toutes les créatures ne fussent occupées qu'à le contempler, à le louer, à l'admirer. Cette disposition tyrannique, étant empreinte dans le fond du cœur de tous les hommes, les rend violents, injustes, cruels, ambitieux, flatteurs, envieux, insolents, querelleurs : en un mot, elle renferme les semences de tous les crimes et de tous les déréglements des hommes, depuis la plus légère jusqu'aux plus détestables. Voilà le monstre que nous renfermons dans notre sein. Il vit et

[1] **Pierre NICOLE** (1625-1695), le plus modéré des théologiens de Port-Royal. Sa morale est si douce et si persuasive que Madame de Sévigné disait qu'elle ferait volontiers de tel des *Essais* de Nicole, un bouillon pour l'avaler ! !

PENSÉES DÉTACHÉES DE L'AUTEUR.

La vertu chrétienne consiste à pratiquer ses devoirs, à surmonter les tentations qui nous en détournent, et à faire l'un et l'autre par la vue de Dieu et par l'amour de la justice.

Il y a dans la vertu, dès cette vie même, une récompense de la vertu; et il y a dans le vice même, dès cette vie, une punition du vice. L'homme vertueux est cent fois plus heureux en vivant dans l'ordre et dans la justice, qu'il n'aurait pu l'être en vivant dans le désordre et dans l'injustice.

Il faut éviter de faire trop connaître son esprit. Avoir tant d'esprit n'est pas une qualité aimable : elle attire souvent l'envie ou la haine, au lieu de l'affection. Il faut tâcher que la principale qualité qui éclate en nous soit la bonté, et que notre esprit ne serve qu'à la faire paraître.

La solitude est sans attraits pour la plupart des hommes, parce qu'elle ne leur fournit pas assez de pensées qui leur plaisent.

L'avenir s'écoule dans le passé.

règne absolument en nous, à moins que Dieu n'ait détruit son empire en versant un autre amour dans notre cœur. Il est le principe de toutes les actions qui n'en ont point d'autre que la nature corrompue; et, bien loin qu'il nous fasse de l'horreur, nous n'aimons et nous ne haïssons toutes les choses qui sont hors de nous, que selon qu'elles sont conformes ou contraires à ses inclinations.

Mais, si nous l'aimons dans nous-mêmes, il s'en faut bien que nous le traitions de même quand nous l'apercevons dans les autres. Il nous paraît alors, au contraire, sous sa forme naturelle, et nous le haïssons même d'autant plus que nous nous aimons, parce que l'amour-propre des autres hommes s'oppose à tous les désirs du nôtre. Nous voudrions que tous les autres nous aimassent, nous admirassent, pliassent sous nous; qu'ils ne fussent occupés que du soin de nous satisfaire; et non-seulement ils n'en ont aucune envie, mais ils nous trouvent ridicules de le prétendre, et ils sont prêts à tout faire, non-seulement pour nous empêcher de réussir dans nos désirs, mais pour nous assujettir aux leurs, et pour exiger les mêmes choses de nous. Voilà donc par là tous les hommes aux mains les uns contre les autres; et si celui qui a dit qu'ils naissent dans un état de guerre, et que chaque homme est naturellement ennemi de tous les autres hommes, eût voulu seulement représenter par ces paroles la disposition du cœur des hommes les uns envers les autres, sans prétendre la faire passer pour légitime et pour juste, il aurait dit une chose aussi conforme à la vérité et à l'expérience, que celle qu'il soutient être contraire à la raison et à la justice.

II. LES VERTUS.

Il y a des vertus qui brillent et qui éclatent, et il y en a qui sont cachées, mais qui sont très-réelles. Il se trouve dans certaines âmes une plénitude de volonté qui renferme l'essence de toutes les vertus. Elles sont pénitentes, charitables, patientes, pauvres, sans avoir eu d'occasions extérieures de pratiquer ces vertus, et lors même que par leur état elles sont dans l'impuissance d'en faire les actions. Il y a des pauvres vraiment riches, et des riches vraiment pauvres. Il y a des martyrs devant Dieu, qui ne le sont point devant les hommes, comme il y a des martyrs devant les hommes, qui ne le sont pas devant Dieu. C'est ce qui fait voir qu'il n'y a que Dieu qui soit le véritable juge de la vertu, et que nous ne pouvons en avoir que des conjectures souvent trompeuses et toujours incertaines; ce qui doit nous porter d'une part à nous défier de nos meilleures actions, parce que nous ne savons pas de quelle disposition elles naissent, fausse ou vraie, imparfaite ou parfaite, faible ou forte; et de l'autre, à ne nous préférer jamais à personne, à cause de ces actions, parce que peut-être ceux qui ne les ont jamais faites en possèdent en perfection les dispositions, ce qui est ce que Dieu regarde le plus.

III. FRAGMENTS DES PENSÉES.

SUR LA NAISSANCE.

Être de naissance ou de qualité, selon les hommes, c'est être né de personnes considérables dans le monde ; mais cette naissance ne donne par elle-même aucun avantage ni de corps ni d'esprit, elle n'ôte aucun défaut, et l'on en remarque d'aussi grands dans les personnes de qualité que dans les autres.

Il n'y a donc aucune raison solide qui rende les personnes de qualité plus estimables par là que celles qui ne le sont pas. Cependant, parce qu'il faut qu'il y ait de l'ordre parmi les hommes, on a établi avec raison en certains lieux que ces personnes seraient préférées aux autres, et jouiraient de certaines prérogatives d'honneur. 10

Si on en demeurait là, il n'y aurait rien que de juste dans l'idée que nous avons de la qualité; mais on n'y demeure pas : on fait de cet ordre arbitraire, et établi par les hommes sans aucune raison prise des personnes mêmes, un ordre naturel et indispensable, et l'on s'accoutume à le regarder comme quelque chose d'attaché à l'être de ceux qui sont l'objet de cette préférence.

DE L'OPINIATRETÉ.

Qu'est-ce donc que d'être opiniâtre ? C'est d'être attaché à son sentiment vrai ou faux, en sorte qu'on ne s'imagine pas pouvoir avoir tort, et que l'on ne daigne pas examiner les raisons de ceux qui sont persuadés que nous sommes dans l'erreur; c'est se blesser d'être contredit, 20 et s'imaginer qu'en combattant notre opinion on combat la raison même.

DE LA HAINE.

Tout ressentiment humain d'une offense est injuste, parce qu'il naît de l'amour-propre.

DU DUEL.

L'opinion que la chimère de l'honneur est un si grand bien qu'il le faut conserver même aux dépens de la vie, est ce qui a produit si longtemps la rage brutale des gentilshommes de France.

Si l'on ne parlait jamais de ceux qui se battent en duel que comme des gens insensés et ridicules; si l'on ne représentait jamais ce fantôme d'honneur, qui est leur idole, que comme une chimère ou une folie ; si 30 l'on avait soin de ne former jamais d'image de la vengeance que comme d'une action basse et pleine de lâcheté ; les mouvements que sentirait une personne offensée seraient moins vifs : mais ce qui les augmente, c'est la fausse impression qu'il y a de la lâcheté à souffrir une injure.

DE LA MORALE.

La morale est la science des hommes, et particulièrement des princes, puisqu'ils ne sont pas seulement hommes, mais qu'ils doivent aussi commander aux hommes ; ce qu'ils ne sauraient faire s'ils ne se connaissent eux-mêmes et les autres dans leurs passions et leurs défauts, et s'ils ne sont instruits de tous leurs droits.

LES ROMANS.

Si l'on considère presque toutes les comédies et les romans, on n'y trouvera guère autre chose que des passions vicieuses, embellies et colorées d'un certain fard qui les rend agréables aux yeux du monde.

Que s'il n'est pas permis d'aimer les vices, peut-on prendre plaisir à ce qui a pour but de les rendre aimables?

DES VISITES.

La plupart des visites ne sont autre chose que des inventions de se décharger sur autrui du poids de soi-même, qu'on ne saurait supporter.

Je ne sais d'où vient que les prédicateurs se corrigent si peu de la longueur de leurs sermons, et les causeurs de la longueur de leurs visites. N'est-ce point la vanité qui les trompe ?

DU BONHEUR.

Le bonheur ne nous est guère sensible en cette vie que par la délivrance du mal. Nous n'avons pas de biens réels et positifs.

Heureux celui qui voit le jour ! dit un aveugle; mais un homme qui voit clair ne le dit plus.

Heureux celui qui est sain ! dit un malade; quand il est sain il ne sent plus le bonheur de la santé.

PELLISSON [1].

DÉFENSE DE FOUQUET.

J'ignore ce que veulent et que demandent, trop ouvertement néanmoins pour le laisser ignorer à personne, ceux qui ne sont pas satisfaits encore d'un si grand et si déplorable malheur; mais je ne puis ignorer,

[1] **Paul PELLISSON-FONTANIER** (1624—1693) de l'Académie française en 1653. Il publia indépendamment de ses *mémoires* une *histoire* de Louis XIV; né dans la religion protestante, il se convertit au catholicisme un peu avant la révocation de l'édit de Nantes. Pellisson essaya en vain de ramener au giron de l'Église romaine son neveu Rapin de Thoyras qui écrivit dans l'exil son histoire d'Angleterre.

Sire, ce que souhaitent ceux qui ne regardent que Votre Majesté, et qui n'ont pour intérêt et pour passion que sa seule gloire. Il n'est pas jusqu'aux lois, Sire (c'est un grand saint qui l'a dit), il n'est pas jusqu'aux lois qui, tout insensibles, tout inexorables qu'elles sont de leur nature, ne se réjouissent, lorsque, ne pouvant se fléchir d'elles-mêmes, elles se sentent fléchir d'une main toute-puissante, telle que celle de Votre Majesté, en faveur des hommes dont elles cherchent toujours le salut, lors même qu'elles semblent demander leur ruine. Le plus sage, le plus juste même des rois crie encore à Votre Majesté, comme à tous les rois de la terre : « Ne soyez point si juste. » C'est un beau nom que la chambre de justice; mais le temple de la Clémence, que les Romains élevèrent à cette vertu triomphante en la personne de Jules-César, est un plus grand et un plus beau nom encore. Si cette vertu n'offre pas un temple à Votre Majesté, elle lui promet du moins l'empire des cœurs, où Dieu même désire de régner, et en fait toute sa gloire. Elle se vante d'être la seule, entre ses compagnes, qui ne vit et ne respire que sur le trône. Courez hardiment, Sire, dans une si belle carrière : Votre Majesté n'y trouvera que des rois, comme Alexandre le souhaitait quand on lui parla de courir aux jeux Olympiques. Que Votre Majesté nous permette un peu d'orgueil et d'audace : comme elle, Sire, quoique non autant qu'elle, nous serons justes, vaillants, prudents, tempérants, libéraux même; mais comme elle, nous ne saurions être cléments. Cette vertu, toute douce et tout humaine qu'elle est, plus fière (qui le croirait?) que toutes les autres, dédaigne nos fortunes privées; d'autant plus chère aux grands et aux magnanimes princes tels que Votre Majesté, qu'elle ne se donne qu'à eux; qu'en toutes les autres, quoique au-dessus des lois, ils suivent les lois, et qu'en celle-ci ils n'ont point d'autre loi qu'eux-mêmes. Je me trompe, Sire, je me trompe : s'il y a tant de lois de justice, il y a du moins, pour Votre Majesté, une générale, une auguste, une sainte loi de clémence, qu'elle ne peut violer, parce qu'elle l'a faite elle-même, pour elle-même, comme le Jupiter des fables faisait la destinée, comme le vrai Jupiter fit les lois invariables du monde, je veux dire en la prononçant. Votre Majesté s'en étonne sans doute, et n'entend point encore ce que je lui dis : qu'elle rappelle, s'il lui plaît, pour un moment en sa mémoire ce grand et beau jour que la France vit avec tant de joie, que ses ennemis, quoique enflés de mille vaines prétentions, quoique armés et sur nos frontières, virent avec tant de douleur et d'étonnement; cet heureux jour, dis-je, qui acheva de nous donner un grand roi, en répandant sur la tête de Votre Majesté, si chère et si précieuse à ses peuples, l'huile sainte et descendue du ciel. En ce jour, Sire, avant que Votre Majesté reçût cette onction divine; avant qu'elle eût revêtu ce manteau royal qui ornait bien moins Votre Majesté qu'il n'était orné de Votre Majesté même; avant qu'elle eût pris de l'autel, c'est-à-dire de la propre main de Dieu, cette couronne, ce sceptre, cette main de justice, cet anneau qui faisait l'indissoluble mariage de Votre Majesté et de son royaume,

cette épée nue et flamboyante, toute victorieuse sur les ennemis, toute-puissante sur les sujets : nous vîmes, nous entendîmes Votre Majesté, environnée des pairs et des premières dignités de l'État, au milieu des prières, entre les bénédictions et les cantiques, à la face des autels, devant le ciel et la terre, les hommes et les anges, proférer de sa bouche sacrée ces belles et magnifiques paroles, dignes d'être gravées sur le bronze, mais plus encore dans le cœur d'un si grand roi : « Je jure et promets de garder et faire garder l'équité et miséricorde en tous jugements, afin que Dieu, clément et miséricordieux, répande sur moi et sur vous sa miséricorde. »

(*Péroraison du second discours au roi en faveur de M. Fouquet.*)

MOLIÈRE [1].

FRAGMENTS DE L'AVARE.

ACTE III, SCÈNE I, II.

Harpagon; Maître Jacques, cuisinier et cocher; la Merluche; Brindavoine, laquais; Valère, fils du seigneur Anselme.

Harpagon. Allons, venez ça tous; que je vous distribue mes ordres pour tantôt, et règle à chacun son emploi. Approchez, dame Claude; commençons par vous. (*Elle tient un balai.*) Bon, vous voilà les armes à la main. Je vous commets au soin de nettoyer partout; et surtout

[1] **Jean-Baptiste POCQUELIN** dit **DE MOLIÈRE** (1622— 1673). Voy. aussi plus loin, parmi les poëtes de la section. Né à Paris, fils d'un tapissier, valet de chambre de Louis XIII, il mourut dans la même ville à la suite d'une représentation du *Malade imaginaire*, où il avait rempli le principal rôle, car il était à la fois auteur et comédien.

Cet incomparable écrivain est une des grandes célébrités littéraires de la France qui n'ont pas honoré le fauteuil académique. Aussi lit-on sur le buste en marbre que l'Académie française fit placer dans la salle de ses séances :

« Rien ne manque à sa gloire. Il manquait à la nôtre. »

Cet hommage tardif ne désarma point les railleurs et on y répondit par cette épigramme :

Avec vous, Messieurs, Dieu merci !
Molière désormais figure.
Tous nos grands hommes sont ici,
Mais il n'y sont plus qu'en peinture.

Grimarest a écrit une *Vie de Molière* qu'on lit encore aujourd'hui avec intérêt, malgré les inexactitudes et les invraisemblances qu'on y a relevées. Deux autres notices biographiques furent publiées, la première par La Grange, en 1682, la seconde par un auteur anonyme, en 1724. Elles contiennent un assez grand nombre de détails recueillis de la bouche même des amis de Molière ou de personnes qui l'avaient particulièrement connu ; mais la partie anecdotique qui faisait autrefois l'attrait principal de ces sortes de publications, n'est aujourd'hui

prenez garde de ne point frotter les meubles trop fort, de peur de les user. Outre cela, je vous constitue, pendant le souper, au gouvernement des bouteilles; et s'il s'en écarte quelqu'une, et qu'il se casse quelque chose, je m'en prendrai à vous, et le rabattrai sur vos gages.

Maître Jacques, à part. Châtiment politique.

Harpagon. Vous, Brindavoine, et vous, la Merluche, je vous établis dans la charge de rincer les verres et de donner à boire, mais seulement lorsque l'on aura soif, et non pas selon la coutume de certains impertinents de laquais, qui viennent provoquer les gens, et les faire aviser de boire lorsqu'on n'y songe pas. Attendez qu'on vous en demande plus d'une fois, et vous ressouvenez de porter toujours beaucoup d'eau.

Maître Jacques, à part. Oui, le vin pur monte à la tête.

La Merluche. Quitterons-nous nos souquenilles, Monsieur?

qu'un douteux accessoire souvent écarté par la critique et qui leur donne moins d'autorité qu'il ne leur en ôte. Les travaux sérieux sur la vie du grand poëte comique ne datent guère que de la *Dissertation* de Beffara, et nous ne croyons pas nous tromper en disant qu'ils se résument presque tous dans le savant ouvrage de M. Jules Taschereau.

Nous regretterions d'avoir consacré un si petit nombre de pages au père de la comédie moderne, si ses œuvres n'étaient pas dans toutes les mains. Combien d'ailleurs, le choix est difficile parmi tous les chefs-d'œuvre dont se compose son théâtre! En relisant tant de scènes admirables qui précèdent ou suivent celles que nous avons citées, nous nous demandons en toute humilité si le hasard ne nous aurait pas mieux servis que notre goût. L'auteur du *Misanthrope*, du *Tartuffe*, des *Femmes savantes*, etc., est compris, accepté, glorifié par tous les peuples civilisés et par toutes les écoles littéraires. L'Allemagne et l'Angleterre ont contesté à la France ses grands tragiques. On sait ce que la Phèdre de Racine est devenue sous la plume de W. Schlegel et quels arguments ce partisan enthousiaste de Shakespeare et de Caldéron en a tirés contre l'école classique. Un autre critique allemand, M. Ebert de Gotha, a voulu prouver que si la poésie dramatique n'avait pas eu en France d'aussi larges développements que partout ailleurs, c'est qu'à son origine elle avait été détournée de sa véritable voie et arrêtée dans son libre essor par un avocat normand, un déclamateur nommé Pierre Corneille. Molière seul est resté en pleine possession de sa gloire et de la scène qu'il a peuplée de ses créations toujours vivantes. On dit en parlant du Théâtre-Français : la maison de Molière; on ne dira pas avec la même certitude d'être compris : la maison de Corneille ou de Racine. Et cependant, à moins d'être d'une partialité révoltante, on ne peut nier que la muse tragique n'ait animé de son souffle les nobles et puissantes conceptions de ces deux grands poëtes; mais le genre héroïque étant en dehors des conditions ordinaires de la vie, il rentre dans le domaine des conventions. Molière a peint l'humanité telle qu'elle doit se reconnaître en tout temps, en tout lieu; voilà pourquoi il appartient au monde aussi bien qu'à la France. A. R.

SENTENCES DÉTACHÉES DE L'AUTEUR.

Entre amis, on ne doit pas se piquer pour peu de chose.

La naissance n'est rien où la vertu n'est pas.

Les véritables gens de bien sont d'autant plus prompts à se laisser tromper, qu'ils jugent d'autrui par eux-mêmes.

Harpagon. Oui, quand vous verrez venir les personnes; et gardez bien de gâter vos habits.

Brindavoine. Vous savez bien, Monsieur, qu'un des devants de mon pourpoint est couvert d'une grande tache de l'huile de la lampe.

La Merluche. Et moi, Monsieur, que j'ai mon haut-de-chausses tout troué par derrière, et qu'on me voit, révérence parler...

Harpagon, à la Merluche. Paix! rangez cela adroitement du côté de la muraille, et présentez toujours le devant au monde. (*A Brindavoine, en lui montrant comment il doit mettre son chapeau au-devant de son pourpoint pour cacher la tache d'huile.*) Et vous, tenez toujours votre chapeau ainsi, lorsque vous servirez.

(*Brindavoine et la Merluche sortent.*)

ACTE III, SCÈNE V.

Harpagon. Valère, aide-moi à ceci. Or çà, maître Jacques, approchez-vous, je vous ai gardé pour le dernier.

Maître Jacques. Est-ce à votre cocher, Monsieur, ou bien à votre cuisinier, que vous voulez parler? car je suis l'un et l'autre.

Harpagon. C'est à tous les deux.

Maître Jacques. Mais à qui des deux le premier?

Harpagon. Au cuisinier.

Maître Jacques. Attendez donc, s'il vous plaît. (*Maître Jacques ôte sa casaque de cocher, et paraît vêtu en cuisinier.*)

Harpagon. Quelle diantre de cérémonie est-ce là?

Maître Jacques. Vous n'avez qu'à parler.

Harpagon. Je me suis engagé, maître Jacques, à donner ce soir à souper.

Maître Jacques, à part. Grande merveille!

Harpagon. Dis-moi un peu : nous feras-tu bonne chère?

Maître Jacques. Oui, si vous me donnez bien de l'argent.

Harpagon. Que diable, toujours de l'argent! Il semble qu'ils n'aient autre chose à dire : de l'argent, de l'argent, de l'argent. Ah! ils n'ont que ce mot à la bouche, de l'argent! Toujours parler d'argent! Voilà leur épée de chevet [1], de l'argent.

Valère. Je n'ai jamais vu de réponse plus impertinente que celle-là. Voilà une belle merveille de faire bonne chère avec bien de l'argent! c'est une chose la plus aisée du monde, et il n'y a si pauvre esprit qui n'en fît bien autant; mais, pour agir en habile homme, il faut parler de faire bonne chère avec peu d'argent.

Maître Jacques. Bonne chère avec peu d'argent!

Valère. Oui.

Maître Jacques, à Valère. Par ma foi, Monsieur l'intendant, vous

[1] Expression proverbiale : *L'épée au chevet*, l'épée qui ne nous quitte jamais. Au figuré, *l'expression qu'on a sans cesse à la bouche.*

nous obligerez de nous faire voir ce secret, et de prendre mon office de cuisinier; aussi bien vous mêlez-vous céans d'être le factotum.

Harpagon. Taisez-vous. Qu'est-ce qu'il nous faudra?

Maître Jacques. Voilà monsieur votre intendant, qui vous fera bonne chère pour peu d'argent.

Harpagon. Haye! je veux que tu me répondes.

Maître Jacques. Combien serez-vous de gens à table?

Harpagon. Nous serons huit ou dix; mais il ne faut prendre que huit. Quand il y a à manger pour huit, il y en a bien pour dix.

Valère. Cela s'entend. 10

Maître Jacques. Eh bien! il faudra quatre grands potages et cinq assiettes... Potages... Entrées...

Harpagon. Que diable! voilà pour traiter toute une ville entière.

Maître Jacques. Rôt...

Harpagon, mettant la main sur la bouche de maître Jacques. Ah! traître, tu manges tout mon bien!

Maître Jacques. Entremets...

Harpagon, mettant encore la main sur la bouche de maître Jacques Encore?

Valère, à maître Jacques. Est-ce que vous avez envie de faire crever 20 tout le monde? et Monsieur a-t-il invité des gens pour les assassiner à force de mangeaille? Allez-vous-en lire un peu les préceptes de la santé, et demander aux médecins s'il y a rien de plus préjudiciable à l'homme que de manger avec excès.

Harpagon. Il a raison.

Valère. Apprenez, maître Jacques, vous et vos pareils, que c'est un coupe-gorge qu'une table remplie de trop de viandes; que, pour se bien montrer ami de ceux que l'on invite, il faut que la frugalité règne dans les repas qu'on donne; et que, suivant le dire d'un ancien, *il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger.* 30

Harpagon. Ah! que cela est bien dit! Approche, que je t'embrasse pour ce mot. Voilà la plus belle sentence que j'aie entendue de ma vie: Il faut vivre pour manger et non pas manger pour vi... Non, ce n'est pas cela. Comment est-ce que tu dis?

Valère. Qu'il faut manger pour vivre et non pas vivre pour manger.

Harpagon, à Maître Jacques. Oui. Entends-tu? (*à Valère.*) Qui est le grand homme qui a dit cela?

Valère. Je ne me souviens pas maintenant de son nom.

Harpagon. Souviens-toi de m'écrire ces mots : je les veux faire graver en lettres d'or sur la cheminée de ma salle. 40

Valère. Je n'y manquerai pas. Et pour votre souper, vous n'avez qu'à me laisser faire; je règlerai tout cela comme il faut.

Harpagon. Fais donc.

Maître Jacques. Tant mieux! j'en aurai moins de peine.

Harpagon, à Valère. Il faudra de ces choses dont on ne mange guère,

et qui rassasient d'abord; quelque bon haricot bien gras, avec quelque pâté en pot bien garni de marrons.

Valère. Reposez-vous sur moi.

Harpagon. Maintenant, maître Jacques, il faut nettoyer mon carrosse.

Maître Jacques. Attendez; ceci s'adresse au cocher. (*Maître Jacques remet sa casaque.*) Vous dites...

Harpagon. Qu'il faut nettoyer mon carrosse, et tenir mes chevaux tout prêts pour conduire à la foire...

Maître Jacques. Vos chevaux, Monsieur? Ma foi, ils ne sont point du tout en état de marcher. Je ne vous dirai point qu'ils sont sur la litière : les pauvres bêtes n'en ont point, et ce serait mal parler; mais vous leur faites observer des jeûnes si austères, que ce ne sont plus rien que des idées, ou des fantômes, des façons de chevaux.

Harpagon. Les voilà bien malades ! Ils ne font rien.

Maître Jacques. Et pour ne rien faire, monsieur, est-ce qu'il ne faut rien manger? Il leur vaudrait bien mieux, les pauvres animaux, de travailler beaucoup, de manger de même. Cela me fend le cœur de les voir ainsi exténués; car, enfin, j'ai une tendresse pour mes chevaux, qu'il me semble que c'est moi-même, quand je les vois pâtir. Je m'ôte tous les jours pour eux les choses de la bouche; et c'est être, Monsieur, d'un naturel trop dur, que de n'avoir nulle pitié de son prochain.

Harpagon. Le travail ne sera pas grand, d'aller jusqu'à la foire.

Maître Jacques. Non, je n'ai pas le courage de les mener, et je ferais conscience de leur donner des coups de fouet, en l'état où ils sont. Comment voudriez-vous qu'ils traînassent un carrosse? ils ne peuvent pas se traîner eux-mêmes?

Valère. Monsieur, j'obligerai le voisin Picard à se charger de les conduire; aussi bien nous fera-t-il ici besoin pour apprêter le souper.

Maître Jacques. Soit. J'aime mieux encore qu'ils meurent sous la main d'un autre que sous la mienne.

ACTE IV, SCÈNE VII.

Harpagon, criant au voleur dès le jardin. « Au voleur ! au voleur! à l'assassin ! au meurtrier! Justice, juste ciel ! Je suis perdu, je suis assassiné; on m'a coupé la gorge : on m'a dérobé mon argent. Qui peut-ce être? Qu'est-il devenu? Où est-il? Où se cache-t-il? Que ferai-je pour le trouver? Où courir? où ne pas courir? N'est-il point là? N'est-il point ici? Qui est-ce? Arrête (à lui-même), se prenant par le bras). Rends-moi mon argent, coquin... Ah ! c'est moi... Mon esprit est troublé, et j'ignore où je suis, qui je suis et ce que je fais. Hélas! mon pauvre argent! mon pauvre argent! mon cher ami ! on m'a privé de toi ! et puisque tu m'es enlevé, j'ai perdu mon support, ma consolation, ma joie : tout est fini pour moi, et je n'ai plus que faire au monde. Sans toi il m'est impossible de vivre. C'en est fait; je n'en puis plus; je me meurs; je suis mort; je suis enterré. N'y a-t-il per-

sonne qui veuille me ressusciter, en me rendant mon cher argent, ou en m'apprenant qui l'a pris? Euh! que dites-vous? Ce n'est personne. Il faut, qui que ce soit qui ait fait le coup, qu'avec beaucoup de soin on ait épié l'heure; et l'on a choisi justement le temps que je parlais à mon traître de fils. Sortons. Je veux aller quérir la justice et faire donner la question à toute ma maison, à servantes, à valets, à fils, à fille et à moi aussi. Que de gens assemblés! Je ne jette mes regards sur personne qui ne me donne des soupçons, et tout me semble mon voleur. Hé! de quoi est-ce qu'on parle là? de celui qui m'a dérobé? Quel bruit fait-on là-haut? Est-ce mon voleur qui y est? De grâce, si l'on sait des nouvelles de mon voleur, je supplie que l'on m'en dise. N'est-il point caché là parmi vous? Ils me regardent tous et se mettent à rire. Vous verrez qu'ils ont part sans doute au vol que l'on m'a fait. Allons vite, des commissaires, des archers, des prévôts, des juges, des gênes, des potences et des bourreaux. Je veux faire pendre tout le monde; et si je ne retrouve mon argent, je me pendrai moi-même après.

FRAGMENT DU BOURGEOIS GENTILHOMME.

ACTE II, SCÈNE VI.

M. Jourdain. Le maître de philosophie.

Le maître. Voulez-vous apprendre la morale?

M. Jourdain. La morale?

Le maître. Oui.

M. Jourdain. Qu'est-ce qu'elle dit, cette morale?

Le maître. Elle traite de la félicité, enseigne aux hommes à modérer leurs passions, et...

M. Jourdain. Non, laissons cela. Je suis bilieux comme tous les diables, et il n'y a de morale qui tienne : je me veux mettre en colère tout mon soûl, quand il m'en prend envie.

Le maître. Est-ce la physique que vous voulez apprendre?

M. Jourdain. Qu'est-ce qu'elle chante, cette physique?

Le maître. La physique est celle qui explique les principes des choses naturelles, et les propriétés des corps; qui discourt de la nature des éléments, des métaux, des minéraux, des pierres, des plantes et des animaux, et nous enseigne les causes de tous les météores, l'arc-en-ciel, les feux volants, les comètes, les éclairs, le tonnerre, la foudre, la pluie, la neige, la grêle, les vents et les tourbillons.

M. Jourdain. Il y a trop de tintamarre là-dedans, trop de brouillamini.

Le maître. Que voulez-vous donc que je vous apprenne?

M. Jourdain. Apprenez-moi l'orthographe.

Le maître. Très-volontiers.

M. Jourdain. Après, vous m'apprendrez l'almanach, pour savoir quand il y a de la lune, et quand il n'y en a point.

Le maître. Soit. Pour bien suivre votre pensée, et traiter cette matière en philosophe, il faut commencer, selon l'ordre des choses, par une exacte connaissance de la nature des lettres, et de la différente manière de les prononcer toutes. Et là-dessus j'ai à vous dire que les lettres sont divisées en voyelles, ainsi dites voyelles, parce qu'elles expriment les voix; et en consonnes, ainsi appelées consonnes, parce qu'elles sonnent avec les voyelles, et ne font que marquer les diverses
10 articulations des voix. Il y a cinq voyelles ou voix, A, E, I, O, U.

M. Jourdain. J'entends tout cela.

Le maître. La voix A se forme en ouvrant fort la bouche : A.

M. Jourdain. A, A. Oui.

Le maître. La voix E se forme en rapprochant la mâchoire d'en bas de celle d'en haut, A, E.

M. Jourdain. A, E, A, E. Ma foi, oui. Ah! que cela est beau!

Le maître. Et la voix I, en rapprochant encore davantage les mâchoires l'une de l'autre, et écartant les deux coins de la bouche vers les oreilles, A, E, I.

20 *M. Jourdain.* A, E, I, I, I, I. Cela est vrai. Vive la science!

Le maître. La voix O se forme en rouvrant les mâchoires, et rapprochant les lèvres par les deux coins, le haut et le bas : O.

M. Jourdain. O, O. Il n'y a rien de plus juste : A, E, I, O; I, O. Cela est admirable! I, O; I, O.

Le maître. L'ouverture de la bouche fait justement comme un petit rond qui représente un O.

M. Jourdain. O, O, O. Vous avez raison. O. Ah! la belle chose que de savoir quelque chose!

Le maître. La voix U se forme en rapprochant les dents sans
30 les joindre entièrement, et allongeant les deux lèvres en dehors, les approchant aussi l'une de l'autre sans les joindre tout à fait, U.

M. Jourdain. U, U. Il n'y a rien de plus véritable : U.

Le maître. Vos deux lèvres s'allongent comme si vous faisiez la moue; d'où vient que, si vous la voulez faire à quelqu'un, et vous moquer de lui, vous ne sauriez lui dire que U.

M. Jourdain. U, U. Cela est vrai. Ah! que n'ai-je étudié plus tôt pour savoir tout cela!

Le maître. Demain nous verrons les autres lettres, qui sont les consonnes.

40 *M. Jourdain.* Est-ce qu'il y a des choses aussi curieuses qu'à celles-ci?

Le maître. Sans doute. La consonne D, par exemple, se prononce en donnant du bout de la langue au-dessus des dents d'en haut : DA.

M. Jourdain. DA, DA. Oui! Ah! les belles choses! les belles choses!

Le maître. L'F, en appuyant les dents d'en haut sur la lèvre de dessous : FA.

M. Jourdain. FA, FA. C'est la vérité. Ah ! mon père et ma mère, que je vous veux de mal !

Le maître. Et l'R, en portant le bout de la langue jusqu'au haut du palais, de sorte qu'étant frôlée par l'air qui sort avec force, elle lui cède, et revient toujours au même endroit, faisant une manière de tremblement : R, RA.

M. Jourdain. R, R, RA; R, R, R, R, R, RA. Cela est vrai. Ah! l'habile homme que vous êtes, et que j'ai perdu de temps! R, R, R, RA. 10

Le maître. Je vous expliquerai à fond toutes ces curiosités.

FRAGMENTS DU MALADE IMAGINAIRE.

ACTE III.

Béline, Argan, étendu sur une chaise. Toinette.

Toinette, feignant de ne pas voir Béline. Ah! mon Dieu! quel malheur! quel étrange accident!

Béline. Qu'est-ce, Toinette?

Toinette. Ah! Madame!

Béline. Qu'y a-t-il?

Toinette. Votre mari est mort.

Béline. Mon mari est mort?

Toinette. Hélas! oui, le pauvre défunt est trépassé. 20

Béline. Assurément?

Toinette. Assurément. Personne ne sait encore cet accident-là; et je me suis trouvée ici toute seule. Il vient de passer entre mes bras. Tenez, le voilà tout de son long dans cette chaise.

Béline. Le ciel en soit loué! me voilà délivrée d'un grand fardeau. Que tu es sotte, Toinette, de t'affliger de cette mort!

Toinette. Je pensais, Madame, qu'il fallût pleurer.

Béline. Va, va, cela n'en vaut pas la peine. Quelle perte est-ce que la sienne? et de quoi servait-il sur la terre? un homme incommode à tout le monde, malpropre, dégoûtant, sans cesse un lavement ou une 30 médecine dans le ventre, mouchant, toussant, crachant toujours; sans esprit, ennuyeux, de mauvaise humeur, fatiguant sans cesse les gens, et grondant jour et nuit servantes et valets.

Toinette. Voilà une belle oraison funèbre!

Béline. Il faut, Toinette, que tu m'aides à exécuter mon dessein; et tu peux croire qu'en me servant, ta récompense est sûre. Puisque, par un bonheur, personne n'est encore averti de la chose, portons-le dans son lit et tenons cette mort cachée jusqu'à ce que j'aie fait mon affaire; il y a des papiers, il y a de l'argent dont je me veux saisir, et il n'est pas juste que j'aie passé sans fruit, auprès de lui, mes plus belles 40 années. Viens, Toinette, prenons auparavant toutes ses clefs.

Argan, se levant brusquement. Doucement !

Béline. Ahi!

Argan. Oui, Madame ma femme c'est ainsi que vous m'aimez!

Toinette. Ah! ah! le défunt n'est pas mort!

Argan, à Béline qui sort. Je suis bien aise de voir votre amitié, et d'avoir entendu le beau panégyrique que vous avez fait de moi : voilà un avis au lecteur qui me rendra sage à l'avenir et qui m'empêchera de faire bien des choses. (*Scène XVIII.*)

Béralde, sortant de l'endroit où il s'était caché. Hé bien! mon frère, vous le voyez.

Toinette. Par ma foi, je n'aurais jamais cru cela; mais j'entends votre fille : remettez-vous comme vous étiez, et voyons de quelle manière elle recevra votre mort. C'est une chose qu'il n'est pas mauvais d'éprouver; et puisque vous êtes en train, vous connaîtrez par là les sentiments que votre famille a pour vous. (*Béralde va encore se cacher*). (*Scène XIX.*)

Toinette, feignant de ne pas voir Angélique. O ciel! ah! fâcheuse aventure! malheureuse journée!

Angélique. Qu'as-tu Toinette? et de quoi pleures-tu?

Toinette. Hélas ! j'ai de tristes nouvelles à vous donner.

Angélique. Hé! quoi?

Toinette. Votre père est mort.

Angélique. Mon père est mort, Toinette?

Toinette. Oui, vous le voyez là; il vient de mourir tout à l'heure, d'une faiblesse qui lui a pris.

Angélique. O ciel! quelle infortune! qu'elle atteinte cruelle! Hélas! faut-il que je perde mon père, la seule chose qui me restait au monde, et qu'encore par un surcroît de désespoir, je le perde dans un moment où il était irrité contre moi? que deviendrai-je, malheureuse? et quelle consolation trouver après une si grande perte? (*Scène XX.*)

Cléante. Qu'avez-vous donc, belle Angélique? et quel malheur pleurez-vous?

Angélique. Hélas! je pleure tout ce que, dans la vie, je pouvais perdre de plus cher et de plus précieux : je pleure la mort de mon père.

Cléante. O ciel! quel accident! quel coup inopiné! hélas! après la demande que j'avais conjuré votre oncle de lui faire pour moi, je venais me présenter à lui, et tâcher, par mes respects et par mes prières, de disposer son cœur à vous accorder à mes vœux.

Angélique. Ah! Cléante, ne parlons plus de rien, laissons là toutes les pensées de mariage. Après la perte de mon père, je ne veux plus être du monde, et j'y renonce pour jamais. Oui, mon père, si j'ai résisté tantôt à vos volontés, je veux suivre du moins une de vos intentions, et réparer par là le chagrin que je m'accuse de vous avoir donné. (*Se jetant à ses genoux.*) Souffrez mon père que je vous

en donne ici ma parole, et que je vous embrasse pour vous témoigner mon ressentiment [1].

Argan, embrassant Angélique. Ah ! ma fille !

Angélique. Ahi !

Argan. Viens, n'aie point peur, je ne suis pas mort. Va, tu es mon vrai sang, ma véritable fille, et je suis ravi d'avoir vu ton bon naturel. (*Scène XXI.*)

LA FONTAINE [2].

FRAGMENT DE LA PRÉFACE DE SES FABLES.

L'indulgence que l'on a eue pour quelques-unes de mes fables, me donne lieu d'espérer la même grâce pour ce recueil. Ce n'est pas qu'un des maîtres de notre éloquence n'ait désapprouvé le dessein de les mettre en vers : il a cru que leur principal ornement est de n'en avoir aucun ; 10 que d'ailleurs la contrainte de la poésie, jointe à la sévérité de notre langue m'embarrasseraient en beaucoup d'endroits, et banniraient de la plupart de ces récits la brièveté, qu'on peut fort bien appeler l'âme du conte, puisque sans elle il faut nécessairement qu'il languisse. Cette opinion ne saurait partir que d'un homme d'excellent goût ; je demanderais seulement qu'il en relâchât quelque peu, et qu'il crût que

[1] Le mot *ressentiment* s'employait autrefois en bonne part. Cyrano de Bergerac a dit :

Quand le ressentiment des bienfaits de mon père.....

[2] **Jean de LA FONTAINE** (1621-1695). Né à Château-Thierry, mort à Paris. Il avait été attaché comme gentilhomme ordinaire à la maison de Mme Henriette 20 d'Angleterre. Il perdit sa charge à la mort de cette princesse. Ses *Contes* faillirent compromettre son élection à l'Académie, où il entra pourtant en 1684.

De tous les écrivains du XVIIe siècle, La Fontaine et Molière sont les seuls qui aient su remonter aux sources de l'antiquité classique et y puiser abondamment sans rompre pour cela avec les traditions de l'école gauloise. On connaît les emprunts directs que Molière fit pour son théâtre à Rabelais. On retrouve également chez La Fontaine la fréquente réminiscence des poëtes et des conteurs de la Renaissance, dont il s'est assimilé la grâce naïve, la malice narquoise et les allures primesautières. Les grandes réformes de Malherbe et de Balzac avaient appauvri la langue du XVIe siècle à force de l'épurer ; il n'y avait plus de place 30 dans notre littérature pour ces génies libres et familiers qui suivent avant tout les inspirations de la bonne nature et ne peuvent accepter le joug des conventions. La Fontaine, servi par ses instincts encore plus que par son goût, retint de la langue de Saint-Gelais, de Marot et de Rabelais tout ce qu'elle avait de jeune, de pittoresque et de hardi dans le tour et l'expression, et de ces éléments combinés avec ceux que lui fournissait l'étude des grands modèles littéraires de l'antiquité, il composa sans effort, et comme à son insu, ce style inimitable qui semble ne rien devoir à l'art et qui a donné une fois pour toutes, dans sa simplicité la plus expressive, dans son émotion la plus sincère, la note la plus conforme au génie, et, si nous osons le dire, au diapason de la poésie française. A. R. 40

Le travail le plus complet qui ait été publié sur la vie et les œuvres de La Fontaine est celui de Walckenaer.

les grâces lacédémoniennes ne sont pas tellement ennemies des muses françaises, que l'on ne puisse souvent les faire marcher de compagnie.

Après tout, je n'ai entrepris la chose que sur l'exemple, je ne veux pas dire des anciens, qui ne tire point à conséquence pour moi, mais sur celui des modernes. C'est de tout temps, et chez tous les peuples qui font profession de poésie, que le Parnasse a jugé ceci de son apanage. A peine les fables qu'on attribue à Ésope virent le jour, que Socrate trouva à propos de les habiller des livrées des muses.

Socrate n'est pas le seul qui ait considéré comme sœurs la poésie et
10 nos fables. Phèdre a témoigné qu'il était de ce sentiment; et par l'excellence de son ouvrage, nous pouvons juger de celui du prince des philosophes. Après Phèdre, Aviénus a traité le même sujet. Enfin les modernes les ont suivis : nous en avons des exemples non-seulement chez les étrangers, mais chez nous. Il est vrai que, lorsque nos gens y ont travaillé, la langue était si différente de ce qu'elle est, qu'on ne les doit considérer que comme étrangers. Cela ne m'a point détourné de mon entreprise; au contraire, je me suis flatté de l'espérance que si je ne courais dans cette carrière avec succès, on me donnerait au moins la gloire de l'avoir ouverte.

20 Je pense avoir justifié suffisamment mon dessein : quant à l'exécution, le public en sera juge. On ne trouvera pas ici l'élégance ni l'extrême brièveté qui rendent Phèdre recommandable: ce sont qualités au-dessus de ma portée.

Mais ce n'est pas tant par la forme que j'ai donnée à cet ouvrage, qu'on en doit mesurer le prix, que par son utilité et par sa matière : car qu'y a-t-il de recommandable dans les productions de l'esprit qui ne se rencontre dans l'apologue? C'est quelque chose de si divin, que plusieurs personnages de l'antiquité ont attribué la plus grande partie de ces fables à Socrate, choisissant, pour leur servir de père, celui des mor-
30 tels qui avait le plus de communication avec les dieux.

Platon, ayant banni Homère de sa république, y a donné à Ésope une place très-honorable. Il souhaite que les enfants sucent ces fables avec le lait; il recommande aux nourrices de les leur apprendre : car on ne saurait s'accoutumer de trop bonne heure à la sagesse et à la vertu. Plutôt que d'être réduits à corriger nos habitudes, il faut travailler à les rendre bonnes pendant qu'elles sont encore indifférentes au bien ou au mal. Or, quelle méthode y peut contribuer plus utilement que ces fables? Dites à un enfant que Crassus, allant contre les Parthes, s'engagea dans leur pays sans considérer comment il en sortirait; que cela le fit périr
40 lui et son armée, quelque effort qu'il fît pour se retirer. Dites au même enfant que le renard et le bouc descendirent au fond d'un puits pour y éteindre leur soif; que le renard en sortit s'étant servi des épaules et des cornes de son camarade comme d'une échelle; au contraire, le bouc y demeura pour n'avoir pas eu tant de prévoyance; et, par conséquent, il faut considérer en toute chose la fin. Je demande lequel de ces deux exemples fera le plus d'impression sur cet enfant. Ne

s'arrêtera-t-il pas au dernier, comme plus conforme et moins disproportionné que l'autre à la petitesse de son esprit? Il ne faut pas m'alléguer que les pensées de l'enfance sont d'elles-mêmes assez enfantines, sans y joindre encore de nouvelles badineries. Ces badineries ne sont telles qu'en apparence; car, dans le fond, elles portent un sens très-solide. Et comme, par la définition du point, de la ligne, de la surface, et par d'autres principes très-familiers, nous parvenons à des connaissances qui mesurent enfin le ciel et la terre, de même aussi, par les raisonnements et les conséquences que l'on peut tirer de ces fables, on se forme le jugement et les mœurs, on se rend capable des grandes choses.

UN TOUR D'ÉSOPE,

OU LA MEILLEURE ET LA PIRE DES CHOSES.

Un certain jour de marché, Xantus, qui avait dessein de régaler quelques-uns de ses amis, lui commanda d'acheter ce qu'il y aurait de meilleur, et rien autre chose. Je t'apprendrai, dit en soi-même le Phrygien, à spécifier ce que tu souhaites, sans t'en remettre à la discrétion d'un esclave. Il n'acheta donc que des langues, lesquelles il fit accommoder à toutes les sauces : l'entrée, le second, l'entremets, tout ne fut que langues. Les conviés louèrent d'abord le choix de ce mets; à la fin ils s'en dégoûtèrent. Ne t'ai-je pas commandé, dit Xantus, d'acheter ce qu'il y aurait de meilleur? Eh! qu'y a-t-il de meilleur que la langue? reprit Ésope. C'est le lien de la vie civile, la clef des sciences, l'organe de la vérité et de la raison : par elle on bâtit les villes et on les police; on instruit, on persuade, on règne dans les assemblées, on s'acquitte du premier de tous les devoirs, qui est de louer les dieux. Eh bien! dit Xantus (qui prétendait l'attraper), achète-moi demain ce qui est de pire : ces mêmes personnes viendront chez moi; et je veux diversifier.

Le lendemain Ésope ne fit encore servir que le même mets, disant que la langue est la pire chose qui soit au monde : c'est la mère de tous débats, la nourrice des procès, la source des divisions et des guerres. Si on dit qu'elle est l'organe de la vérité, c'est aussi celui de l'erreur, et, qui pis est, de la calomnie. Par elle on détruit les villes, on persuade de méchantes choses. Si d'un côté elle loue les dieux, de l'autre elle profère des blasphèmes contre leur puissance. Quelqu'un de la compagnie dit à Xantus que véritablement ce valet lui était fort nécessaire; car il savait le mieux du monde exercer la patience d'un philosophe. (*Fragment de la Vie d'Ésope.*)

LETTRE A M. DE MAUCROIX.

Le 10 février 1695.

Tu te trompes assurément, mon cher ami, s'il est bien vrai, comme M. de Soissons me l'a dit, que tu me croies plus malade d'esprit que de corps. Il me l'a dit pour tâcher de m'inspirer du courage; mais ce n'est

pas de quoi je manque. Je t'assure que le meilleur de tes amis n'a plus à compter sur quinze jours de vie. Voilà deux mois que je ne sors point, si ce n'est pour aller un peu à l'Académie, afin que cela m'amuse. Hier, comme j'en revenais, il me prit au milieu de la rue du Chantre une si grande faiblesse, que je crus véritablement mourir. O mon cher! mourir n'est rien : mais songes-tu que je vais comparaître devant Dieu ? Tu sais comme j'ai vécu. Avant que tu reçoives ce billet, les portes de l'éternité seront peut-être ouvertes pour moi.

MADAME DE SÉVIGNÉ [1].

CHOIX DE LETTRES.

I. LE MADRIGAL DE LOUIS XIV.

A M. DE POMPONNE.

Le 1er décembre 1664.

10 Il faut que je vous conte une petite historiette, qui est très-vraie, et qui vous divertira. Le roi se mêle depuis peu de faire des vers; MM. de Saint-Aignan et Dangeau lui apprennent comment il faut s'y prendre. Il fit l'autre jour un petit madrigal, que lui-même ne trouva pas trop joli. Un matin il dit au maréchal de Grammont : « Monsieur le maréchal, lisez, je vous prie, ce petit madrigal, et voyez si vous en avez jamais vu un si impertinent ; parce qu'on sait que depuis peu j'aime les vers, on m'en apporte de toutes les façons. » Le maréchal, après avoir lu, dit au roi : « Sire, Votre Majesté juge divinement bien de toutes choses; il est vrai que voilà le plus sot et le plus ridicule
20 madrigal que j'aie jamais lu. » Le roi se mit à rire, et lui dit : « N'est-il pas vrai que celui qui l'a fait est bien fat ? » — « Sire, il n'y a pas

[1] Marie de Rabutin, marquise de **SÉVIGNÉ** (1626-1696).

Ses *Lettres* à la marquise de Grignan, sa fille, qui n'étaient point destinées à la publicité, sont devenues un des plus précieux monuments de la littérature française, et encore aujourd'hui, elles peuvent être considérées comme un des plus parfaits modèles du genre épistolaire.

Mme de Sévigné a écrit comme auraient dû causer les précieuses de l'Hôtel de Rambouillet, si elles avaient su rester simples et naturelles.

SENTENCES DÉTACHÉES DE L'AUTEUR.

30 Rien n'est si bon que d'avoir une belle et bonne âme : on la voit en toutes choses.

Les longues maladies usent la douleur, comme les longues espérances usent la joie.

La raison supporte les disgrâces; le courage les combat; la patience et la religion les surmontent.

Soyez *vous* et non *autrui :* votre lettre doit m'ouvrir votre âme, et non votre bibliothèque.

moyen de lui donner un autre nom. » — « Oh bien! dit le roi, je suis ravi que vous m'en ayez parlé si bonnement; c'est moi qui l'ai fait! » — « Ah! Sire, quelle trahison! que Votre Majesté me le rende; je l'ai lu brusquement. » — « Non, M. le maréchal; les premiers sentiments sont toujours les plus naturels. » Le roi a fort ri de cette folie, et tout le monde trouve que voilà la plus cruelle petite chose que l'on puisse faire à un vieux courtisan. Pour moi, qui aime toujours à faire des réflexions, je voudrais que le roi en fit là-dessus, et qu'il jugeât par-là combien il est loin de connaître jamais la vérité.

II. LA NOUVELLE INCROYABLE.

A. M. DE COULANGES.

A Paris, le 15 décembre 1670. 10

Je m'en vais vous mander la chose la plus étonnante, la plus surprenante, la plus merveilleuse, la plus miraculeuse, la plus triomphante, la plus étourdissante, la plus inouïe, la plus singulière, la plus extraordinaire, la plus incroyable, la plus imprévue, la plus grande, la plus petite, la plus rare, la plus commune, la plus éclatante, la plus secrète jusqu'à aujourd'hui, la plus brillante, la plus digne d'envie; enfin, une chose dont on ne trouve qu'un exemple dans les siècles passés, encore cet exemple n'est-il pas juste; une chose que nous ne saurions croire à Paris, comment la pourrait-on croire à Lyon? une chose qui fait crier miséricorde à tout le monde; une chose qui comble de joie Madame de 20 Rohan et Madame d'Hauterive; une chose enfin qui se fera dimanche, où ceux qui la verront croiront avoir la berlue; une chose qui se fera dimanche, et qui ne sera peut-être pas faite lundi. Je ne puis me résoudre à la dire, devinez-la, je vous le donne en trois; jetez-vous votre langue aux chiens? Hé bien! il faut donc vous la dire : M. de Lauzun épouse dimanche, au Louvre, devinez qui? Je vous le donne en quatre, je vous le donne en dix, je vous le donne en cent. Madame de Coulanges dit: «Voilà qui est bien difficile à deviner; c'est Madame de la Vallière: point du tout, Madame. — C'est donc Mademoiselle de Retz? — Point du tout, vous êtes bien provinciale. — Ah! vraiment, nous sommes bien 30 bêtes, dites-vous : C'est Mademoiselle Colbert. — Encore moins. — C'est assurément Mademoiselle de Créqui. — Vous n'y êtes pas. Il faut donc à la fin vous le dire : Il épouse dimanche, au Louvre, avec la permission du roi, Mademoiselle, Mademoiselle de..., Mademoiselle, devinez le nom; il épouse Mademoiselle, ma foi! par ma foi! ma foi jurée! Mademoiselle, la grande Mademoiselle, Mademoiselle, fille de feu Monsieur, Mademoiselle, petite-fille de Henri IV, Mademoiselle d'Eu, Mademoiselle de Dombes, Mademoiselle de Montpensier, Mademoiselle d'Orléans, Mademoiselle, cousine-germaine du roi; Mademoiselle, destinée au trône; Mademoiselle, le seul parti de France qui fût digne de 40 Monsieur.» Voilà un beau sujet de discourir. Si vous criez, si vous êtes hors de vous-même, si vous dites que nous avons menti, que cela est

faux, qu'on se moque de vous, que voilà une belle raillerie, que cela est bien fade à imaginer; si enfin vous nous dites des injures, nous trouverons que vous avez raison : nous en avons fait autant que vous. Adieu; les lettres qui seront portées par cet ordinaire vous feront voir si nous disons vrai ou non.

III. UN BEAU SUJET DE ROMAN.

AU MÊME.

A Paris, le 19 décembre 1670.

Ce qui s'appelle tomber du haut des nues, c'est ce qui arriva hier au soir aux Tuileries; mais il faut reprendre les choses de plus loin. Vous en êtes à la joie, aux transports, aux ravissements de la princesse et de
10 son bienheureux amant. Ce fut donc lundi que la chose fut déclarée, comme je vous l'ai mandé. Le mardi se passa à parler, à s'étonner, à complimenter; le mercredi, Mademoiselle fit une donation à M. de Lauzun, avec dessein de lui donner les titres, les noms et les ornements nécessaires pour être nommé dans le contrat de mariage, qui fut fait le même jour. Elle lui donna donc, en attendant mieux, quatre duchés : le premier, c'est le comté d'Eu, qui est la première pairie de France et qui donne le premier rang; le duché de Montpensier, dont il porta hier le nom toute la journée; le duché de Saint-Fargeau; le duché de Châtellerault : tout cela estimé vingt-deux millions. Le contrat fut dressé en-
20 suite, où il prit le nom de Montpensier. Le jeudi matin, qui était hier, Mademoiselle espéra que le roi signerait le contrat, comme il l'avait dit; mais, sur les sept heures du soir, la reine, Monsieur et plusieurs barbons firent entendre à Sa Majesté que cette affaire faisait tort à sa réputation; en sorte qu'après avoir fait venir Mademoiselle et M. de Lauzun, le roi leur déclara, devant M. le Prince, qu'il leur défendait absolument de songer à ce mariage. M. de Lauzun reçut cet ordre avec tout le respect, toute la soumission, toute la fermeté et tout le désespoir que méritait une si grande chute. Pour Mademoiselle, suivant son humeur, elle éclata en pleurs, en cris, en douleurs violentes, en plaintes exces-
30 sives; et tout le jour elle a gardé son lit, sans rien avaler que des bouillons. Voilà un beau songe, un beau sujet de roman ou de tragédie, mais surtout un beau sujet de raisonner et de parler éternellement : c'est ce que nous faisons jour et nuit, soir et matin, sans fin, sans cesse : nous espérons que vous en ferez autant.

IV. MORT DE VATEL.

A MADAME DE GRIGNAN, SA FILLE.

A Paris, le 26 avril 1671.

Le roi arriva le jeudi au soir; la promenade, la collation dans un lieu tapissé de jonquilles, tout cela fut à souhait. On soupa, il y eut quelques tables où le rôti manqua, à cause de plusieurs dîners à quoi l'on ne

s'était point attendu; cela saisit Vatel, il dit plusieurs fois : « Je suis perdu d'honneur; voici un affront que je ne supporterai pas. » Il dit à Gourville : « La tête me tourne, il y a douze nuits que je n'ai dormi; aidez-moi à donner des ordres. » Gourville le soulagea en ce qu'il put. Le rôti qui avait manqué, non pas à la table du roi, mais aux vingt-cinquièmes, lui revenait toujours à l'esprit. Gourville le dit à M. le prince. M. le prince alla jusque dans la chambre de Vatel, et lui dit : « Vatel, tout va bien; rien n'était si beau que le souper du roi. » Il répondit : « Monseigneur, votre bonté m'achève; je sais que le rôti a manqué à deux tables. » — « Point du tout, dit M. le prince; ne vous fâchez point: 10 tout va bien. » Minuit vint, le feu d'artifice ne réussit pas, il fut couvert d'un nuage; il coûtait seize mille francs. A quatre heures du matin, Vatel s'en va partout, il trouve tout endormi, il rencontre un petit pourvoyeur qui lui apportait seulement deux charges de marée ; il lui demande : « Est-ce là tout? » — « Oui, Monsieur. » Il ne savait pas que Vatel avait envoyé à tous les ports de mer. Vatel attend quelque temps; les autres pourvoyeurs ne vinrent point; sa tête s'échauffait, il crut qu'il n'aurait point d'autre marée; il trouva Gourville, il lui dit : « Monsieur, je ne survivrai point à cet affront-ci : » Gourville se moqua de lui. Vatel monte à sa chambre, met son épée contre la porte, et se la 20 passe au travers du cœur; mais ce ne fut qu'au troisième coup, car il s'en donna deux qui n'étaient point mortels; il tombe mort. La marée cependant arrive de tous côtés : on cherche Vatel pour la distribuer, on va à sa chambre, on heurte, on enfonce la porte, on le trouve noyé dans son sang; on court à M. le prince, qui fut au désespoir. M. le duc pleura; c'était sur Vatel que tournait tout son voyage de Bourgogne. M. le prince le dit au roi fort tristement : on dit que c'était à force d'avoir de l'honneur à sa manière; on le loau fort, on loua et l'on blâma son courage.

V. CE QUE PEUT SOUFFRIR UNE MÈRE.

A LA MÊME.

A Paris, le 20 juin 1672.

Vous n'avez jamais vu Paris comme il est; tout le monde pleure, on 30 craint de pleurer : l'esprit tourne à la pauvre Madame de Nogent; Madame de Longueville fait fendre le cœur, à ce qu'on dit : je ne l'ai point vue, mais voici ce que je sais :

Mademoiselle de Vertus était retournée depuis deux jours à Port-Royal, où elle est presque toujours : on est allé la quérir avec M. Arnauld, pour dire cette nouvelle. Mademoiselle de Vertus n'avait qu'à se montrer; ce retour si précipité marquait bien quelque chose de funeste. En effet, dès qu'elle parut : « Ah! Mademoiselle, comment se porte Monsieur mon frère ? » Sa pensée n'osa aller plus loin. — « Madame, il se porte bien de sa blessure. » — « Il y a eu un combat... Et mon fils ? » 40 — On ne lui répondit rien. — « Ah ! Mademoiselle, mon fils, mon cher enfant, répondez-moi, est-il mort? » — « Madame, je n'ai point de paroles

pour vous répondre. » — « Ah ! mon cher fils ! est-il mort sur-le-champ ! n'a-t-il pas eu un seul moment ? Ah ! mon Dieu ! quel sacrifice ! » Et là-dessus elle tombe sur son lit ; et tout ce que la plus vive douleur peut faire, et par des convulsions, et par des évanouissements, et par un silence mortel, et par des cris étouffés, et par des larmes amères, et par des élans vers le ciel, et par des plaintes tendres et pitoyables, elle a tout éprouvé. Elle voit certaines gens, elle prend des bouillons, parce que Dieu le veut ; elle n'a aucun repos ; sa santé, déjà très-mauvaise, est visiblement altérée : pour moi, je lui souhaite la mort, ne comprenant pas qu'elle puisse vivre après une telle perte.

VI. LA SÉPARATION.

A LA MÊME.

A Montélimar, le 5 octobre 1673.

Voici un terrible jour, ma chère enfant, je vous avoue que je n'en puis plus. Je vous ai quittée dans un état qui augmente ma douleur. Je songe à tous les pas que vous faites et à tous ceux que je fais, et combien il s'en faut qu'en marchant toujours de cette sorte, nous puissions jamais nous rencontrer ! Mon cœur est en repos quand il est auprès de vous ; c'est son état naturel, et le seul qui peut lui plaire. Ce qui s'est passé ce matin me donne une douleur sensible, et me fait un déchirement dont votre philosophie sait les raisons : je les ai senties et les sentirai longtemps. J'ai le cœur et l'imagination tout remplis de vous ; je n'y puis penser sans pleurer, et j'y pense toujours ; de sorte que l'état où je suis n'est pas une chose soutenable : comme il est extrême, j'espère qu'il ne durera pas dans cette violence. Je vous cherche toujours, et je trouve que tout me manque, parce que vous me manquez. Mes yeux, qui vous ont tant rencontrée depuis quatorze mois, ne vous trouvent plus : le temps agréable qui est passé rend celui-ci douloureux, jusqu'à ce que j'y sois un peu accoutumée ; mais ce ne sera jamais assez pour ne pas souhaiter ardemment de vous revoir et de vous embrasser. Je ne dois pas espérer mieux de l'avenir que du passé ; je sais ce que votre absence m'a fait souffrir ; je serai encore plus à plaindre, parce que je me suis fait imprudemment une habitude nécessaire de vous voir. Il me semble que je ne vous ai point assez embrassée en partant ; qu'avais-je à ménager ? Je ne vous ai point assez dit combien je suis contente de votre tendresse ; je ne vous ai point assez recommandée à M. de Grignan ; je ne l'ai point assez remercié de toutes ses politesses et de toute l'amitié qu'il a pour moi ; j'en attendrai les effets sur tous les chapitres : il y en a où il a plus d'intérêt que moi, quoique j'en sois plus touchée que lui. Je suis déjà dévorée de curiosité ; je n'espère de consolation que de vos lettres, qui me feront encore bien soupirer. En un mot, ma fille, je ne vis que pour vous : Dieu me fasse la grâce de l'aimer quelque jour comme je vous aime ! Je songe aux Pichons ; je suis toute pétrie des Grignan ; je tiens partout. Jamais un voyage n'a été si

triste que le nôtre; nous ne disons pas un mot. Adieu, ma chère enfant, aimez-moi toujours : hélas! nous revoilà dans les lettres.

VII. ANECDOTE.

A LA MÊME.

A Paris, le 5 février 1674.

L'archevêque de Reims venait hier fort vite de Saint-Germain; c'était comme un tourbillon; il croit bien être grand seigneur : mais ses gens le croient encore plus que lui. Ils passaient au travers de Nanterre, tra, tra, tra; il rencontre un homme à cheval, gare, gare! ce pauvre homme veut se ranger, son cheval ne veut pas; et enfin, le carrosse et les six chevaux renversent cul par-dessus tête le pauvre homme et le cheval, et passent par-dessus, et si bien par-dessus, que le carrosse en fut versé et renversé : en même temps l'homme et le cheval, 10 au lieu de s'amuser à être roués et estropiés, se relèvent miraculeusement, remontent l'un sur l'autre, et s'enfuient et courent encore, pendant que les laquais de l'archevêque, et le cocher, et l'archevêque même, se mettent à crier : arrête, arrête ce coquin, qu'on lui donne cent coups. L'archevêque, en racontant ceci, disait : si j'avais tenu ce maraud-là, je lui aurais rompu le bras et coupé les oreilles.

VIII. MORT DE TURENNE.

A LA MÊME.

A Paris, le 28 août 1675.

Il monta à cheval le samedi à deux heures, après avoir mangé; et comme il avait bien des gens avec lui, il les laissa tous à trente pas de la hauteur où il voulait aller, et dit au petit d'Elbœuf : « Mon neveu, demeurez là; vous ne faites que tourner autour de moi, vous me feriez reconnaître. » M. d'Hamilton, qui se trouva près de l'endroit où il allait, 20 lui dit : « Monsieur, venez par ici; on tire du côté où vous allez. » — « Monsieur, lui dit-il, vous avez raison; je ne veux point du tout être tué aujourd'hui; cela sera le mieux du monde. » Il eut à peine tourné son cheval, qu'il aperçut Saint-Hilaire, le chapeau à la main, qui lui dit : « Monsieur, jetez les yeux sur cette batterie que je viens de faire placer là. » M. de Turenne revint; et dans l'instant, sans être arrêté, il eut le bras et le corps fracassés du même coup qui emporta le bras et la main qui tenait le chapeau de Saint-Hilaire. Ce gentilhomme, qui le regardait toujours, ne le voit point tomber; le cheval l'emporte où il avait laissé le petit d'Elbœuf; il n'était point encore tombé; mais il 30 était penché le nez sur l'arçon : dans ce moment, le cheval s'arrête : le héros tombe entre les bras de ses gens; il ouvre deux fois deux grands yeux et la bouche, et demeure tranquille pour jamais : songez qu'il était mort, et qu'il avait une partie du cœur emportée.

On crie, on pleure; M. d'Hamilton fait cesser le bruit et ôter le petit d'Elbœuf, qui s'était jeté sur le corps, qui ne voulait pas le quitter,

et se pâmait de crier. On couvre le corps d'un manteau, on le porte dans une haie; on le garde à petit bruit; un carrosse vient, on l'emporte dans sa tente : ce fut là où M. de Lorges, M. de Roye et beaucoup d'autres, pensèrent mourir de douleur; mais il fallut se faire violence, et songer au grandes affaires qu'on avait sur les bras. On lui a fait un service militaire dans le camp, où les larmes et les cris faisaient le véritable deuil : tous les officiers avaient pourtant des écharpes de crêpe; tous les tambours en étaient couverts; ils ne battaient qu'un coup; les piques traînantes et les mousquets renversés: mais ces cris de toute une armée ne se peuvent pas représenter, sans que l'on en soit tout ému. Ses deux neveux étaient à cette pompe, dans l'état que vous pouvez penser. M. de Roye tout blessé s'y fit porter; car cette messe ne fut dite que quand ils eurent repassé le Rhin. Je pense que le pauvre chevalier était bien abîmé de douleur. Quand ce corps a quitté son armée, ç'a été encore une autre désolation; et partout où il a passé on n'entendait que des clameurs : mais à Langres ils se sont surpassés; ils allèrent au-devant de lui en habits de deuil, au nombre de plus de deux cents, suivis du peuple; tout le clergé en cérémonie; il y eut un service solennel dans la ville, et en un moment ils se cotisèrent tous pour cette dépense, qui monta à cinq mille francs, parce qu'ils reconduisirent le corps jusqu'à la première ville, et voulurent défrayer tout le train. Que dites-vous de ces marques naturelles d'une affection fondée sur un mérite extraordinaire? Il arrive à Saint-Denis ce soir ou demain; tous ses gens l'allaient reprendre à deux lieues d'ici; il sera dans une chapelle en dépôt, on lui fera un service à Saint-Denis, en attendant celui de Notre-Dame, qui sera solennel.

IX. REGRETS CAUSÉS PAR LA MORT DE TURENNE.

A LA MÊME.

A Paris, le 16 août 1675.

Ne croyez point, ma fille, que son souvenir soit déjà fini dans ce pays-ci; ce fleuve qui entraîne tout, n'entraîne pas sitôt une telle mémoire, elle est consacrée à l'immortalité. J'étais l'autre jour chez M. de la Rochefoucauld avec Madame de Lavardin, Madame de la Fayette et M. de Marsillac. M. le Premier y vint : la conversation dura deux heures sur les divines qualités de ce véritable héros : tous les yeux étaient baignés de larmes, et vous ne sauriez croire comme la douleur de sa perte était profondément gravée dans les cœurs... Nous remarquions une chose, c'est que ce n'est pas depuis sa mort que l'on admire la grandeur de son cœur, l'étendue de ses lumières et l'élévation de son âme; tout le monde en était plein pendant sa vie; et vous pouvez penser ce que fait sa perte par-dessus ce qu'on était déjà... Pour son âme, c'est encore un miracle qui vient de l'estime parfaite qu'on avait pour lui; il n'est pas tombé dans la tête d'aucun dévôt qu'elle ne fût pas en bon état : on ne saurait comprendre que le mal

et le péché pussent être dans son cœur : sa conversion si sincère nous a paru comme un baptême ; chacun conte l'innocence de ses mœurs, la pureté de ses intentions, son humilité éloignée de toute sorte d'affectation, la solide gloire dont il était plein sans faste et sans ostentation, aimant la vertu pour elle-même, sans se soucier de l'approbation des hommes.

X. LETTRE DE REFUS.

A LA MÊME.

Aux Rochers, le 22 Janvier 1690.

Mon Dieu, que votre état est violent ! qu'il est pressant ! et que j'y entre tout entière avec une véritable douleur ! Mais, ma fille, que les souhaits sont faibles et fades dans de pareilles occasions ! et qu'il est inutile de vous dire que si j'avais encore, comme j'ai eu, quelque 10 somme portative qui dépendît de moi, elle serait bientôt à vous ! Je me trouve en petit volume, accablée et menacée de petits créanciers, et je ne sais même si je pourrai les contenter, comme je l'esperais ; car je me trouve suffoquée par l'obligation de payer tout à l'heure cinq mille livres de lods et ventes des terres de Madame d'Acigné, que j'ai achetées pour n'en pas payer dix, si j'attendais encore deux ans. Ainsi me voilà ; mais ce n'est que pour vous dire la douleur que me donne mon extrême impossibilité. Votre frère m'a paru sensible à votre peine, et je suis sûre qu'il ferait mieux son devoir que vos riches prélats, si le temps était comme autrefois, c'est-à-dire qu'on trouvât à emprunter. Il 20 veut vous parler lui-même, et vous dire comme il pense sur ce qui vous regarde.

XI. MORT DE LOUVOIS.

A M. DE COULANGES.

A Grignan, le 26 Juillet 1691.

Je suis tellement éperdue de la nouvelle de la mort très-subite de M. de Louvois, que je ne sais par où commencer pour vous en parler. Le voilà donc mort, ce grand ministre, cet homme si considérable, qui tenait une si grande place ; dont le *moi*, comme dit M. Nicole, était si étendu ; qui était le centre de tant de choses ! Que d'affaires, que de desseins, que de projets, que de secrets, que d'intérêts à démêler, que de guerres commencées, que d'intrigues, que de beaux coups d'échecs à faire et à conduire ! Ah ! mon Dieu, donnez-moi un peu de 30 temps, je voudrais bien donner un échec au duc de Savoie, un mat au prince d'Orange. Non, non, vous n'aurez pas un seul, un seul moment. Faut-il raisonner sur cette étrange aventure ? Non, en vérité, il y faut réfléchir dans son cabinet. Voilà le second ministre que vous voyez mourir, depuis que vous êtes à Rome ; rien n'est plus différent que leur mort, mais rien n'est plus égal que leur fortune, et les cent millions de chaînes qui les attachaient tous deux à la terre.

BOSSUET [1].

FRAGMENTS DES ORAISONS FUNÈBRES.

I. DE HENRIETTE-MARIE DE FRANCE, REINE D'ANGLETERRE.

Celui qui règne dans les cieux, et de qui relèvent tous les empires, à qui seul appartient la gloire, la majesté et l'indépendance, est aussi le seul qui se glorifie de faire la loi aux rois, et de leur donner, quand il lui plaît, de grandes et de terribles leçons. Soit qu'il élève les trônes, soit qu'il les abaisse, soit qu'il communique sa puissance aux princes, soit qu'il la retire à lui-même, et ne leur laisse que leur propre faiblesse, il leur apprend leurs devoirs d'une manière souveraine et digne de lui. Car, en leur donnant la puissance, il leur commande d'en user comme il fait lui-même pour le bien du monde; et il leur fait voir, en la retirant, que toute leur majesté est empruntée, et que, pour être assis sur le trône, ils n'en sont pas moins sous sa main et sous son autorité suprême. C'est ainsi qu'il instruit les princes, non-seulement par des discours et par des paroles, mais encore par des effets et par des exemples. *Et nunc, reges, intelligite; erudimini, qui judicatis terram.*

Chrétiens, que la mémoire d'une grande reine, fille, femme, mère de rois si puissants, et souveraine de trois royaumes, appelle de tous côtés à cette triste cérémonie, ce discours vous fera paraître un de ces exemples redoutables qui étalent aux yeux du monde sa vanité tout entière. Vous verrez dans une seule vie toutes les extrémités des choses humaines : la félicité sans bornes aussi bien que les misères; une longue et paisible

[1] **Jacques-Bénigne de BOSSUET** (1627—1704), de l'Académie française en 1671.

Né à Dijon, mort à Paris. Nommé évêque de Condom en 1669 et de Meaux en 1681, il avait été nommé par le roi précepteur du Dauphin en 1670. Bossuet rédigea et défendit avec une grande énergie les quatre fameuses propositions relatives aux libertés de l'Église gallicane qui furent condamnées par le pape Innocent XI et brûlées publiquement à Rome.

Indépendamment de ses instructions pastorales, et des ouvrages auxquels nous avons emprunté les extraits ci-dessus, Bossuet a publié un grand nombre d'écrits polémiques, soit à l'occasion du quiétisme, soit à propos des controverses qu'il eut à soutenir contre divers ministres des Églises réformées. Son *Histoire des Variations des Églises protestantes*, fort discutable à notre point de vue, est comme un dernier écho des grandes luttes religieuses du XVIe siècle. Avons-nous besoin de rappeler ici que Bossuet est le premier des sermonnaires français? Il n'a pas créé l'oraison funèbre qui existait avant lui; mais au souffle de ce puissant génie, elle est devenue une des plus hautes expressions de l'éloquence humaine.

SENTENCES DE L'AUTEUR.

Le bon sens est le maître de la vie humaine.

Les pires des ennemis, disait un ancien, ce sont les flatteurs; et les pires de tous les flatteurs, se sont les plaisirs.

jouissance d'une des plus nobles couronnes de l'univers : tout ce que peuvent donner de plus glorieux la naissance et la grandeur, accumulé sur une tête, qui ensuite est exposée à tous les outrages de la fortune ; la bonne cause d'abord suivie de bons succès, et depuis, des retours soudains, des changements inouïs ; la rebellion longtemps retenue, à la fin tout à fait maîtresse ; nul frein à la licence ; les lois abolies, la majesté violée par des attentats jusques alors inconnus ; l'usurpation et la tyrannie sous le nom de liberté ; une reine fugitive, qui ne trouve aucune retraite dans trois royaumes, et à qui sa propre patrie n'est plus qu'un triste lieu d'exil : neuf voyages sur mer, entrepris par une prin- 10 cesse, malgré les tempêtes ; l'Océan étonné de se voir traverser tant de fois en des appareils si divers, et pour des causes si différentes ; un trône indignement renversé, et miraculeusement rétabli. Voilà les enseignements que Dieu donne aux rois : ainsi fait-il voir au monde le néant de ses pompes et de ses grandeurs. Si les paroles nous manquent, si les expressions ne répondent pas à un sujet si vaste et si relevé, les choses parleront assez d'elles-mêmes. Le cœur d'une grande reine, autrefois élevé par une si longue suite de prospérités, et puis plongé tout à coup dans un abîme d'amertumes, parlera assez haut ; et s'il n'est pas permis aux particuliers de faire des leçons aux princes sur des événements si 20 étranges, un roi me prête ses paroles pour leur dire : *Et nunc, reges, intelligite ; erudimini, qui judicatis terram :* « Entendez, ô grands de la terre ; instruisez-vous, arbitres du monde. » (*Exorde.*)

II. DE HENRIETTE-ANNE D'ANGLETERRE [1], DUCHESSE D'ORLÉANS.

J'étais donc encore destiné à rendre ce devoir funèbre à la très-haute et très-puissante princesse Henriette-Anne d'Angleterre, duchesse d'Orléans. Elle que j'avais vue si attentive pendant que je rendais le même devoir à la reine sa mère, devait être, sitôt après, le sujet d'un discours semblable, et ma triste voix était réservée à ce déplorable ministère. O vanité ! O néant ! O mortels ignorants de leurs destinées ! L'eût-elle cru, il y a dix mois ? Et vous, Messieurs, eussiez-vous pensé, pendant qu'elle 30 versait tant de larmes en ce lieu, qu'elle dût sitôt vous rassembler pour la pleurer elle-même ? Princesse, le digne objet de l'admiration de deux grands royaumes, n'était-ce pas assez que l'Angleterre pleurât votre absence, sans être encore réduite à pleurer votre mort ? et la France qui vous revit avec tant de joie environnée d'un nouvel éclat, n'avait-elle plus d'autres pompes et d'autres triomphes pour vous, au retour de ce voyage fameux d'où vous aviez remporté tant de gloire et de si belles espérances ? « Vanité des vanités, tout est vanité. » C'est la seule parole qui me reste, c'est la seule réflexion que me permet, dans un accident si étrange, une si juste et si sensible douleur. Aussi n'ai-je point par- 40

[1] Fille de la précédente.

couru les livres sacrés pour y trouver quelques textes que je pusse appliquer à cette princesse; j'ai pris sans étude et sans choix les premières paroles que me présente l'Ecclésiaste, où, quoique la vanité ait été si souvent nommée, elle ne l'est pas encore assez à mon gré pour le dessein que je me propose. Je veux dans un seul malheur déplorer toutes les calamités du genre humain, et dans une seule mort faire voir la mort et le néant de toutes les grandeurs humaines. Ce texte, qui convient à tous les états et à tous les événements de notre vie, par une raison particulière devient propre à mon lamentable sujet, puisque jamais les vanités de la terre n'ont été si clairement découvertes ni si hautement confondues. Non, après ce que nous venons de voir, la santé n'est qu'un nom, la vie n'est qu'un songe, la gloire n'est qu'une apparence, les grâces et les plaisirs ne sont qu'un dangereux amusement : tout est vain en nous, excepté le sincère aveu que nous faisons devant Dieu de nos vanités, et le jugement arrêté qui nous fait mépriser tout ce que nous sommes. (*Introduction.*)

III. DE LOUIS DE BOURBON, PRINCE DE CONDÉ.

a. BATAILLE DE ROCROI.

Vers les premiers jours du règne de Louis XIV, le duc d'Enghien, que Dieu avait choisi pour le défendre, conçut un dessein que les vieillards expérimentés ne purent atteindre; mais la victoire le justifia devant Rocroi. L'armée ennemie est plus forte, il est vrai, elle est composée de ces vieilles bandes wallones, italiennes et espagnoles qu'on n'avait pu rompre jusqu'alors; mais pour combien fallait-il compter le courage qu'inspirait à nos troupes le besoin pressant de l'État, les avantages passés, et un jeune prince qui portait la victoire dans ses yeux ? Don Francesco de Mellos l'attend de pied ferme; et sans pouvoir reculer, les deux généraux et les deux armées semblent avoir voulu se renfermer dans des bois et dans des marais pour décider la querelle comme deux braves en champ clos. Alors que ne vit-on pas ! Le jeune prince parut un autre homme ! touché d'un si digne objet, sa grande âme se déclara tout entière, son courage croissait avec les périls, et ses lumières avec son ardeur. A la nuit qu'il fallut passer en présence des ennemis, comme un vigilant capitaine, le duc d'Enghien reposa le dernier, mais jamais il ne reposa plus paisiblement. A la veille d'un si grand jour, et dès la première bataille, il est tranquille, tant il se trouve dans son naturel, et l'on sait que le lendemain, à l'heure marquée, il fallut réveiller d'un profond sommeil cet autre Alexandre.

Le voyez-vous comme il vole ou à la victoire ou à la mort ! Aussitôt qu'il eut porté de rang en rang l'ardeur dont il était animé, on le vit presque en même temps pousser l'aile droite des ennemis, soutenir la nôtre ébranlée, rallier les Français à demi vaincus, mettre en fuite l'Espagnol victorieux, porter partout la terreur et étonner de ses regards étincelants ceux qui échappaient à ses coups.

Restait cette redoutable infanterie de l'armée d'Espagne, dont les gros bataillons serrés, semblables à autant de tours, mais à des tours qui sauraient réparer leurs brèches, demeuraient inébranlables au milieu de tout le reste en déroute, et lançaient des feux de toutes parts. Trois fois le jeune vainqueur s'efforça de rompre ces intrépides combattants, trois fois il fut repoussé par le valeureux comte de Fontaines, qu'on voyait, porté dans sa chaise et malgré ses infirmités, montrer qu'une âme guerrière est maîtresse du corps qu'elle anime. Mais enfin il faut céder. C'est en vain qu'à travers des bois, avec sa cavalerie toute fraîche, Beck précipite sa marche pour tomber sur nos soldats épuisés; le prince l'a prévenu, les bataillons enfoncés demandent quartier; mais la victoire va devenir plus terrible pour le duc d'Enghien que le combat.

Pendant qu'avec un air assuré il s'avance pour recevoir la parole de ces braves gens, ceux-ci, toujours en garde, craignent la surprise de quelque nouvelle attaque; leur effroyable décharge met les nôtres en furie. On ne voit plus que carnage, le sang enivre le soldat jusqu'à ce que ce grand prince, qui ne veut voir égorger ces lions comme de timides agneaux, calma les courages émus, et joignit au plaisir de vaincre celui de pardonner. Quel fut alors l'étonnement de ces vieilles troupes et de leurs braves officiers, lorsqu'ils virent qu'ils n'avaient plus de salut, que dans les bras du vainqueur! De quels yeux regardèrent-ils le jeune prince dont la victoire avait relevé la haute contenance, à qui la clémence ajoutait de nouvelles grâces! Qu'il eût encore plus volontiers sauvé la vie au brave comte de Fontaines! mais il se trouva par terre, parmi ces milliers de morts dont l'Espagne sent encore la perte. Elle ne savait pas que le prince, qui lui fit perdre tant de vieux régiments à la journée de Rocroi, en devait achever le reste dans les plaines de Lens; ainsi la première bataille fut le gage de beaucoup d'autres. Le prince fléchit le genou et, dans le champ de bataille, il rend au Dieu des armées la gloire qu'il lui envoyait. Là, on célébra Rocroi délivré, les menaces d'un redoutable ennemi tournées à sa honte, la régence affermie, la France en repos, et un règne, qui devait être si beau, commencé par un si heureux présage.

b. PÉRORAISON.

Venez, peuples, venez maintenant; mais venez plutôt, princes et seigneurs; et vous qui jugez la terre, et vous qui ouvrez aux hommes les portes du ciel; et vous, plus que tous les autres, princes et princesses, nobles rejetons de tant de rois, lumières de la France, mais aujourd'hui obscurcies et couvertes de votre douleur comme d'un nuage; venez voir le peu qui nous reste d'une si auguste naissance, de tant de grandeur, de tant de gloire. Jetez les yeux de toutes parts : voilà tout ce qu'a pu faire la magnificence et la piété pour honorer un héros : des titres, des inscriptions, vaines marques de ce qui n'est plus; des figures qui semblent pleurer autour d'un tombeau, et de fragiles images

d'une douleur que le temps emporte avec tout le reste; des colonnes qui semblent vouloir porter jusqu'au ciel le magnifique témoignage de notre néant : et rien enfin ne manque dans tous ces honneurs que celui à qui on les rend. Pleurez donc sur ces faibles restes de la vie humaine; pleurez sur cette triste immortalité que nous donnons aux héros. Mais approchez en particulier, ô vous qui courez avec tant d'ardeur dans la carrière de la gloire, âmes guerrières et intrépides ! Quel autre fut plus digne de vous commander ? Mais dans quel autre avez-vous trouvé le commandement plus honnête ? Pleurez donc ce grand capitaine, et dites
10 en gémissant : « Voilà celui qui nous menait dans les hasards; sous lui se sont formés tant de renommés capitaines, que ses exemples ont élevés aux premiers honneurs de la guerre : son ombre eût pu encore gagner des batailles; et voilà que, dans son silence, son nom même nous anime; et ensemble il nous avertit que, pour trouver à la mort quelque reste de nos travaux et n'arriver pas sans ressource à notre éternelle demeure, avec le roi de la terre il faut encore servir le roi du ciel. » Servez donc ce roi immortel et si plein de miséricorde, qui vous comptera un soupir et un verre d'eau donné en son nom, plus que tous les autres ne feront jamais tout votre sang répandu; et com-
20 mencez à compter le temps de vos utiles services du jour que vous vous serez donné à un maître si bienfaisant.

Et vous, ne viendrez-vous pas à ce triste monument, vous, dis-je, qu'il a bien voulu mettre au rang de ses amis ? Tous ensemble, en quelque degré de sa confiance qu'il vous ait reçus, environnez ce tombeau; versez des larmes avec des prières; et, admirant dans un si grand prince une amitié si commode et un commerce si doux, conservez le souvenir d'un héros dont la bonté avait égalé le courage. Ainsi puisse-t-il toujours vous être un cher entretien ! ainsi puissiez-vous profiter de ses vertus ! et que sa mort, que vous déplorez, vous serve à la fois de
30 consolation et d'exemple! Pour moi, s'il m'est permis, après tous les autres, de venir rendre les derniers devoirs à ce tombeau, ô prince, le digne sujet de nos louanges et de nos regrets ! vous vivrez éternellement dans ma mémoire : votre image y sera tracée non point avec cette audace qui promettait la victoire, non, je ne veux rien voir en vous de ce que la mort y efface ; vous aurez dans cette image des traits immortels : je vous y verrai tel que vous étiez à ce dernier jour sous la main de Dieu, lorsque sa gloire sembla commencer à vous apparaître. C'est là que je vous verrai plus triomphant qu'à Fribourg et à Rocroy; et, ravi d'un si beau triomphe, je dirai en actions de grâces ces belles paroles du bien-
40 aimé disciple : *Et hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra :* « La véritable victoire, celle qui met sous nos pieds le monde entier, c'est notre foi. » Jouissez, prince, de cette victoire; jouissez-en éternellement par l'immortelle vertu de ce sacrifice. Agréez ces derniers efforts d'une voix qui vous fut connue. Vous mettrez fin à tous ces discours. Au lieu de déplorer la mort des autres, grand prince, dorénavant je veux apprendre de vous à rendre la mienne sainte : heureux si,

averti par ces cheveux blancs du compte que je dois rendre de mon administration, je réserve au troupeau que je dois nourrir de la parole de vie, les restes d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint.

FRAGMENTS DES SERMONS.

I. LE CHEVAL.

Voyez ce cheval ardent et impétueux, pendant que son écuyer le conduit et le dompte. Que de mouvements irréguliers ! C'est un effet de son ardeur; et son ardeur vient de sa force, mais d'une force mal réglée. Il se compose; il devient obéissant sous l'éperon, sous le frein, sous la main qui le dirige à droite et à gauche, le presse, le retient comme elle veut. A la fin, il est dompté : il ne fait plus que ce qu'on lui demande : il sait aller le pas, il sait courir, non plus avec cette activité qui l'épuisait, par laquelle son obéissance était encore désobéissante. Son ardeur s'est changée en force, ou plutôt, puisque cette force était dans son ardeur, elle s'est réglée. Remarquez : elle n'est pas détruite, elle se règle. Il ne faut plus d'éperon, presque plus de bride, car la bride ne fait plus l'effet de dompter l'animal fougueux. Par un petit mouvement qui n'est que l'indication de la volonté de l'écuyer, elle l'avertit plutôt qu'elle ne le force, et le paisible animal ne fait plus pour ainsi dire qu'écouter. Son action est tellement unie à celle de son guide. qu'il ne s'ensuit plus qu'une seule et même action.

(*Médit. sur l'Évangile.*)

II. SOURCE DES INVENTIONS HUMAINES.

L'homme a presque changé la face du monde : il a su dompter par l'esprit les animaux qui le surmontaient par la force; il a su discipliner leur humeur brutale, et contraindre leur liberté indocile. Il a même fléchi par adresse les créatures inanimées : la terre n'a-t-elle pas été forcée par son industrie à lui donner des aliments plus convenables, les plantes à corriger en sa faveur leur aigreur sauvage, les venins même à se tourner en remèdes pour l'amour de lui ? Il serait superflu de vous raconter comme il sait ménager les éléments, après tant de sortes de miracles qu'il fait faire tous les jours aux plus intraitables, je veux dire au feu et à l'eau, ces deux grands ennemis, qui s'accordent néanmoins à nous servir dans des opérations si utiles et si nécessaires. Quoi de plus? il est monté jusqu'aux cieux : pour marcher plus sûrement, il a appris aux astres à le guider dans ses voyages ; pour mesurer plus également sa vie, il a obligé le soleil à rendre compte, pour ainsi dire, de tous ses pas.

Pensez maintenant comment aurait pu prendre un tel ascendant une créature si faible, et exposée, selon le corps, aux insultes de toutes les autres, si elle n'avait en son esprit une force supérieure à toute la

nature visible, un souffle immortel de l'Esprit de Dieu, un rayon de sa face, un trait de sa ressemblance : non, non, il ne se peut autrement.

(*Sermon sur la Mort.*)

III. LA VIE HUMAINE.

La vie humaine est semblable à un chemin dont l'issue est un précipice affreux. On nous en avertit dès le premier pas; mais la loi est portée, il faut avancer toujours. Je voudrais retourner en arrière : Marche! marche! Un poids invincible, une force irrésistible nous entraîne; il faut sans cesse avancer vers le précipice. Mille traverses, mille peines nous fatiguent et nous inquiètent dans la route. Encore si
10 je pouvais éviter ce précipice affreux! Non, non, il faut marcher, il faut courir : telle est la rapidité des années. On se console pourtant, parce que de temps en temps on rencontre des objets qui nous divertissent, des eaux courantes, des fleurs qui passent. On voudrait s'arrêter : Marche! marche! Et cependant on voit tomber derrière soi tout ce qu'on avait passé : fracas effroyable! inévitable ruine! On se console, parce qu'on emporte quelques fleurs cueillies en passant, qu'on voit se faner entre ses mains du matin au soir, et quelques fruits, qu'on perd en les goûtant : enchantement! illusion! toujours entraîné, tu approches du gouffre affreux : déjà tout commence à s'effacer, les jardins
20 moins fleuris, les fleurs moins brillantes, leurs couleurs moins vives, les prairies moins riantes, les eaux moins claires : tout se ternit, tout s'efface. L'ombre de la mort se présente : on commence à sentir l'approche du gouffre fatal. Mais il faut aller sur le bord. Encore un pas : déjà l'horreur trouble les sens, la tête tourne, les yeux s'égarent. Il faut marcher; on voudrait retourner en arrière; plus de moyens : tout est tombé, tout est évanoui, tout est échappé!

(*Sermon pour le jour de Pâques.*)

FRAGMENTS DU DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

ALEXANDRE.

Ce prince fit son entrée dans Babylone avec un éclat qui surpassait tout ce que l'univers avait jamais vu; et, après avoir vengé la Grèce,
30 après avoir subjugué avec une promptitude incroyable toutes les terres de la domination persienne, pour assurer de tous côtés son nouvel empire, ou plutôt pour contenter son ambition et rendre son nom plus fameux que celui de Bacchus, il entra dans les Indes, où il poussa ses conquêtes plus loin que ce célèbre vainqueur. Mais celui que les déserts, les fleuves et les montagnes n'étaient pas capables d'arrêter, fut contraint de céder à ses soldats rebutés, qui lui demandaient du repos. Réduit à se contenter des superbes monuments qu'il laissa sur le bord de l'Araspe, il ramena son armée par une autre route que celle qu'il avait tenue, et dompta tous les pays qu'il trouva sur son passage.

Il revint à Babylone craint et respecté, non pas comme un conquérant, mais comme un dieu. Mais cet empire formidable qu'il avait conquis ne dura pas plus longtemps que sa vie, qui fut fort courte. A l'âge de trente-trois ans, au milieu des plus vastes desseins qu'un homme eût jamais conçus, et avec les plus justes espérances d'un heureux succès, il mourut sans avoir eu le loisir d'établir solidement ses affaires, laissant un frère imbécile et des enfants en bas âge, incapables de soutenir un si grand poids. Mais ce qu'il y avait de plus funeste pour sa maison et pour son empire, est qu'il laissait des capitaines à qui il avait appris à ne respirer que l'ambition et la guerre. Il prévit à quels excès ils se porteraient quand il ne serait plus au monde : pour les retenir, et de peur d'en être dédit, il n'osa nommer ni son successeur, ni le tuteur de ses enfants. Il prédit seulement que ses amis célébreraient ses funérailles avec des batailles sanglantes ; et il expira dans la fleur de son âge, plein des tristes images de la confusion qui devait suivre sa mort.

En effet, vous avez vu le partage de son empire et la ruine affreuse de sa maison. La Macédoine, son ancien royaume, tenu par ses ancêtres depuis tant de siècles, fut envahie de tous côtés comme une succession vacante ; et, après avoir été longtemps la proie du plus fort, elle passa enfin à une autre famille. Ainsi ce grand conquérant, le plus renommé et le plus illustre qui fut jamais, a été le dernier roi de sa race. S'il fût demeuré paisible dans la Macédoine, la grandeur de son empire n'aurait pas tenté ses capitaines, et il eût pu laisser à ses enfants le royaume de ses pères. Mais parce qu'il avait été trop puissant, il fut cause de la perte de tous les siens : et voilà le fruit glorieux de tant de conquêtes.

(*Partie III, Chap. V.*)

Mme DE LAFAYETTE [1].

RELATION DE LA MORT DE Mme HENRIETTE D'ANGLETERRE.

FRAGMENT.

Le 24 juin de l'année 1670, huit jours après son retour d'Angleterre, Monsieur et elle allèrent à Saint-Cloud. Le premier jour qu'elle y alla, elle se plaignit d'un mal de côté et d'une douleur dans l'estomac, à laquelle elle était sujette : néanmoins, comme il faisait extrêmement chaud, elle voulut se baigner dans la rivière ; Monsieur Gueslin, son premier médecin, fit tout ce qu'il put pour l'en empêcher ; mais quoi qu'il lui

[1] **Marie-Madeleine Pioche de La Vergne, Comtesse de LA FAYETTE** (1632 — 1693).

Ses deux romans de *Zaïde* et de la *Princesse de Clèves* se distinguent, le dernier surtout, par la vérité des caractères et des passions, par l'élégance simple et naturelle du style, et ils marquent avec autant de bonheur que d'éclat le point de départ d'un genre littéraire dans lequel la France devait exceller.

pût dire, elle se baigna le vendredi; et le samedi elle s'en trouva si mal, qu'elle ne se baigna point. J'arrivai à Saint-Cloud le samedi à dix heures du soir; je la trouvai dans les jardins; elle me dit que je lui trouverais mauvais visage, et qu'elle ne se portait pas bien. Elle avait soupé comme à son ordinaire, et elle se promena au clair de la lune jusqu'à minuit. Le lendemain, dimanche le 29 juin, elle se leva de bonne heure, et descendit chez Monsieur qui se baignait; elle fut longtemps auprès de lui; et en sortant de sa chambre, elle entra dans la mienne, et me fit l'honneur de me de dire qu'elle avait bien passé la
10 nuit.

Un moment après, je montai chez elle. Elle me dit qu'elle était chagrine; et la mauvaise humeur dont elle parlait, aurait fait les belles heures des autres femmes, tant elle avait de douceur naturelle, et tant elle était incapable d'aigreur et de colère.

Comme elle me parlait, on lui vint dire que la messe était prête. Elle l'alla entendre, et en revenant dans sa chambre, elle s'appuya sur moi, et me dit avec cet air de bonté qui lui était si particulier, qu'elle ne serait pas de si méchante humeur si elle pouvait causer avec moi; mais qu'elle était si lasse de toutes les personnes qui l'environnaient, qu'elle
20 ne les pouvait plus supporter.

Elle alla ensuite voir peindre Mademoiselle, dont un excellent peintre anglais faisait le portrait, et elle se mit à parler à Madame d'Espernon, et à moi de son voyage en Angleterre et du roi, son frère.

Cette conversation qui lui plaisait, lui redonna de la joie : on servit le dîner, elle mangea comme à son ordinaire; le même peintre anglais peignait Monsieur; on parlait de toutes sortes de choses, et cependant elle s'endormit. Pendant son sommeil, elle changea si considérablement, qu'après l'avoir longtemps regardée, j'en fus surprise, et je pensai qu'il fallait que son esprit contribuât fort à parer son visage, puisqu'il le ren-
30 dait si agréable, lorsqu'elle était éveillée, et qu'elle l'était si peu quand elle était endormie. J'avais tort néanmoins de faire cette réflexion; car je l'avais vue dormir plusieurs fois, et je ne l'avais pas vue moins aimable.

Après qu'elle fut éveillée, elle se leva du lieu où elle était; mais avec un si mauvais visage, que Monsieur en fut surpris, et me le fit remarquer.

Elle s'en alla ensuite dans le salon, où elle se promena quelque temps avec Boisfranc, trésorier de Monsieur, et en lui parlant, elle se plaignit plusieurs fois de son mal de côté.

40 Monsieur descendit pour aller à Paris, où il avait résolu de se rendre; il trouva Madame de Mekelbourg sur le degré et remonta avec elle. Madame quitta Boisfranc, et vint à Madame de Mekelbourg; comme elle parlait à elle, Madame de Gamaches lui apporta, aussi bien qu'à moi, un verre d'eau de chicorée, qu'elle avait demandé il y avait déjà quelque temps. Madame de Gourdon, sa dame d'atour, le lui présenta. Elle le but; et en remettant d'une main la tasse sur la soucoupe, de l'autre,

elle se prit le côté, et dit avec un ton qui marquait beaucoup de douleur : Ah! quel point de côté; ah! quel mal! je n'en puis plus.

Elle rougit en prononçant ces paroles; et dans le moment d'après, elle pâlit d'une pâleur livide, qui nous surprit tous; elle continua de crier, et dit qu'on l'emportât, comme ne pouvant plus se soutenir.

Nous la prîmes sous les bras; elle marchait à peine, on la déshabilla dans un instant; je la soutenais pendant qu'on la délaçait; elle se plaignait toujours, et je remarquai qu'elle avait les larmes aux yeux : j'en fus étonnée et attendrie, car je la connaissais pour la personne du monde la plus patiente.

On alla en même temps appeler son premier médecin, Monsieur Esprit; il vint, et dit que c'était la colique, et ordonna les remèdes ordinaires à de semblables maux : cependant les douleurs étaient inconcevables. Madame dit que son mal était plus considérable qu'on ne pensait, qu'elle allait mourir et qu'on lui allât quérir un confesseur.

Monsieur était devant son lit; elle l'embrassa, et lui dit avec une douceur et un air capable d'attendrir les cœurs les plus barbares : Hélas! Monsieur, vous ne m'aimez plus, il y a longtemps; mais cela est injuste, je ne vous ai jamais manqué. Monsieur parut fort touché, et tout ce qui était dans sa chambre l'était tellement, qu'on n'entendait plus que le bruit que font des personnes qui pleurent.

Tout ce que je viens de dire s'était passé en moins d'une demi-heure. Madame criait toujours qu'elle sentait des douleurs terribles; tout d'un coup elle dit qu'on regardât à cette eau qu'elle avait bue, que c'était du poison, qu'on avait peut-être pris une bouteille pour l'autre, qu'elle était empoisonnée, qu'elle le sentait bien, et qu'on lui donnât du contre poison.

On lui fit prendre plusieurs drogues dans cette pensée de poison, et peut-être plus propres à lui faire du mal, qu'à la soulager. L'agitation de ces remèdes et les excessives douleurs qu'elle souffrait, la mirent dans un abattement qui nous parut du repos : mais elle nous dit qu'il ne fallait pas s'y tromper, que ses douleurs étaient toujours égales; qu'elle n'avait plus la force de crier, et qu'il n'y avait point de remède à son mal.

Cependant le curé de Saint-Cloud, qu'elle avait mandé, était venu. Monsieur me fit l'honneur de me demander si on parlerait à ce confesseur : je la trouvais fort mal; il me semblait que ses douleurs n'étaient point celles d'une colique ordinaire : mais néanmoins j'étais bien éloignée de prévoir ce qui devait arriver, et je n'attribuai les pensées qui me venaient dans l'esprit, qu'à l'intérêt que je prenais à sa vie.

Je répondis à Monsieur, qu'une confession faite dans la vue de la mort, ne pouvait être que très-utile; et Monsieur m'ordonna de lui aller dire que le curé de Saint-Cloud était venu.

Une de ses premières femmes de chambre était passée à son chevet, pour la soutenir : elle ne voulut point qu'elle s'ôtât, et se confessa devant elle. Après que le confesseur se fût retiré, Monsieur s'approcha

de son lit; elle lui dit quelques mots assez bas que nous n'entendîmes point, et cela nous parut encore quelque chose de doux et d'obligeant.

Monsieur lui demanda si on ne l'incommodait point. Ah! non, Monsieur, lui dit-elle, rien ne m'incommode plus; je ne serai pas en vie demain matin, vous le verrez. On lui donna un bouillon, parce qu'elle n'avait rien pris depuis son dîner: sitôt qu'elle l'eut avalé, ses douleurs redoublèrent, et devinrent aussi violentes qu'elles l'avaient été lorsqu'elle avait pris le verre de chicorée. La mort se peignit sur son visage, et on la voyait dans des souffrances cruelles, sans néanmoins qu'elle parût agitée.

Cependant le roi était auprès de Madame. Elle lui dit qu'il perdait la plus véritable servante qu'il aurait jamais; il lui dit qu'elle n'était pas en si grand péril, mais qu'il était étonné de sa fermeté, et qu'il la trouvait grande.

Le roi voyant que, selon les apparences, il n'y avait rien à espérer, lui dit adieu en pleurant. Elle lui dit qu'elle le priait de ne point pleurer, qu'il l'attendrissait, et que la première nouvelle qu'il aurait le lendemain serait celle de sa mort.

Le roi s'en alla, et les médecins déclarèrent qu'il n'y avait aucune espérance. Monsieur Feuillet vint: il parla à Madame avec une austérité entière; mais il la trouva dans des dispositions qui allaient aussi loin que son austérité. Elle eut quelque scrupule que ses confessions passées n'eussent été nulles, et pria Monsieur Feuillet de lui aider à en faire une générale. Elle la fit avec de grands sentiments de piété, et de grandes résolutions de vivre en chrétienne, si Dieu lui redonnait la santé.

L'ambassadeur d'Angleterre arriva dans ce moment; sitôt qu'elle le vit elle lui parla du roi son frère, et de la douleur qu'il aurait de sa mort. Elle en avait déjà parlé plusieurs fois dans le commencement de son mal. Elle le pria de lui mander qu'il perdait la personne du monde qui l'aimait le mieux. Ensuite, l'ambassadeur lui demanda si elle était empoisonnée : je ne sais si elle lui dit qu'elle l'était; mais je sais bien qu'elle lui dit qu'il n'en fallait rien mander au roi son frère, qu'il fallait lui épargner cette douleur, et qu'il fallait surtout qu'il ne songeât point à en tirer vengeance, que le roi n'en était point coupable, qu'il ne fallait point s'en prendre à lui.

Elle disait toutes ces choses en anglais; et comme le mot de poison est commun à la langue française et à l'anglaise, M. Feuillet l'entendit et interrompit la conversation, disant qu'il fallait sacrifier sa vie à Dieu, et ne pas penser à autre chose.

Il demeura au chevet de son lit, et quasi dans le même moment, Madame lui dit de rappeler Monsieur de Condom [1] et qu'elle sentait bien qu'elle allait expirer. M. de C. se rapprocha et lui donna le crucifix; elle le prit et l'embrassa avec ardeur. M. de C. lui parlait toujours, et elle lui répondait avec le même jugement que si elle n'eût pas été

[1] Bossuet, alors évêque de Condom.

malade, tenant toujours le crucifix attaché sur sa bouche. La mort seule le lui fit abandonner. Les forces lui manquèrent, elle le laissa tomber et perdit quasi en même temps la parole et la vie.

(*Hist. de Mad. Henriette d'Angleterre.*)

LETTRE A Mme DE SÉVIGNÉ.

Il est question, ma belle, qu'il ne faut point que vous passiez l'hiver en Bretagne, à quelque prix que ce soit. Vous êtes vieille ; les Rochers sont pleins de bois ; les catarrhes et les fluxions vous accableront, vous vous ennuierez, votre esprit deviendra triste et baissera : tout cela est sûr ; et les choses du monde ne sont rien en comparaison de tout ce que je vous dis. Ne me parlez point d'argent ni de dettes ; je vous ferme la bouche sur tout. Monsieur de Sévigné vous donne son équipage ; vous venez à Malicorne : vous y trouvez les chevaux et la calèche de Monsieur de Chaulnes. Vous voilà à Paris ; vous allez descendre à l'hôtel de Chaulnes : votre maison n'est pas prête, vous n'avez point de chevaux ; c'est en attendant : à votre loisir vous vous remettez chez vous. Venons au fait : vous payez une pension à Monsieur de Sévigné, vous avez ici un ménage, mettez le tout ensemble ; cela fait de l'argent, car votre louage de maison va toujours. Vous direz : « Mais je dois, et je paierai avec le temps. » Comptez que vous trouverez ici mille écus, dont vous payerez ce qui vous presse ; qu'on vous les prête sans intérêt, et que vous les rembouserez petit à petit, comme vous voudrez. Ne demandez point d'où ils viennent, ni de qui c'est, on ne vous le dira pas ; mais ce sont des gens qui sont bien assurés qu'ils ne les perdront pas. Point de raisonnement là-dessus, point de paroles ni de lettres perdues, il faut venir : tout ce que vous m'écrirez, je ne le lirai seulement pas. En un mot, ma belle, il faut ou venir, ou renoncer à mon amitié, à celle de Madame de Chaulnes et à celle de Madame de Lavardin ; nous ne voulons point d'une amie qui veut vieillir et mourir par sa faute ; il y a de la misère et de la pauvreté à votre conduite. Il faut venir dès qu'il fera beau.

LA BRUYÈRE [1].

FRAGMENTS DES CARACTÈRES.

I. CORNEILLE ET RACINE.

S'il est permis de faire entre eux quelque comparaison, et de les marquer l'un et l'autre par ce qu'ils ont de plus propre, et par ce qui éclate le plus ordinairement dans leurs ouvrages, peut-être qu'on pour-

[1] **Jean de LA BRUYÈRE** (1639—1696) de l'Académie française en 1693. On s'étonne à bon droit que La Bruyère n'ait été reçu à l'Académie qu'avec

rait parler ainsi : Corneille nous assujettit à ses caractères et à ses idées ; Racine se conforme aux nôtres. Celui-là peint les hommes tels qu'ils devraient être ; celui-ci les peint tels qu'ils sont. Il y a plus dans le premier de ce que l'on admire, et de ce que l'on doit même imiter ; il y a plus dans le second de ce que l'on reconnaît dans les autres, ou de ce que l'on éprouve dans soi-même. L'un élève, étonne, maîtrise, instruit ; l'autre plaît, remue, touche, pénètre : ce qu'il y a de plus beau, de plus noble et de plus impérieux dans la raison, est manié par le premier et par l'autre, ce qu'il y a de plus flatteur et de plus délicat dans la passion. Ce sont, dans celui-là, des maximes, des règles et des préceptes ; et dans celui-ci, du goût et des sentiments. L'on est plus occupé aux pièces de Corneille ; l'on est plus attendri à celles de Racine. Corneille est plus moral, Racine plus naturel. (*Chap. I.*)

II. L'OISEAU PARÉ DE DIVERS PLUMAGES.

Ménippe[1] est l'oiseau paré de divers plumages qui ne sont pas à lui : il ne parle pas, il ne sent pas ; il répète des sentiments et des discours, se sert même si naturellement de l'esprit des autres, qu'il y est le pre-

la plus grande difficulté ; mais on a peine à comprendre que son élection ait donné lieu à l'épigramme suivante :

Quand la Bruyère se présente,
Pourquoi faut-il crier haro !
Pour faire un nombre de quarante
Ne fallait-il pas un zéro ?

Lorsqu'on songe que ce trait s'adresse à l'auteur des Caractères, à l'observateur sagace et profond, à l'écrivain original qui sut le mieux peindre, après Molière, les vices et les travers de son siècle, on ne peut s'empêcher de sourire. C'est bien là le *telum imbelle* du poëte latin.

SENTENCES DÉTACHÉES DE L'AUTEUR.

Il n'y a pour l'homme que trois événements : naître, vivre et mourir : il ne se sent pas naître, il souffre à mourir, et il oublie de vivre.

La plupart des hommes emploient la meilleure partie de leur vie à rendre l'autre misérable.

La vertu a cela d'heureux, qu'elle se suffit à elle-même, et qu'elle sait se passer d'admirateurs, de partisans et de protecteurs.

C'est une grande misère que de n'avoir pas assez d'esprit pour bien parler, ni assez de jugement pour se taire.

Il y a du plaisir à rencontrer les yeux de celui à qui on vient de donner.

Quand une lecture vous élève l'esprit, et qu'elle vous inspire des sentiments nobles et courageux, ne cherchez pas une autre règle pour juger de l'ouvrage : il est bon, et fait de main d'ouvrier.

Dans un méchant homme, il n'y a pas de quoi faire un grand homme.

La libéralité consiste moins à donner beaucoup qu'à donner à propos.

La moquerie est souvent indigence d'esprit.

[1] Le maréchal de Villeroy. — (Clef des caractères.)

mier trompé, et qu'il croit souvent dire son goût ou expliquer sa pensée, lorsqu'il n'est que l'écho de quelqu'un qu'il vient de quitter. C'est un homme qui est de mise un quart d'heure de suite, qui, le moment d'après, baisse, dégénère, perd le peu de lustre qu'un peu de mémoire lui donnait, et montre la corde : lui seul ignore combien il est au-dessous du sublime et de l'héroïque; et, incapable de savoir jusqu'où l'on peut avoir de l'esprit, il croit naïvement que ce qu'il en a est tout ce que les hommes en sauraient avoir : aussi a-t-il l'air et le maintien de celui qui n'a rien à désirer sur ce chapitre, et qui ne porte envie à personne. (*Chap. II.*) 10

III. LA FAUSSE ET LA VRAIE GRANDEUR.

La fausse grandeur est farouche et inaccessible : comme elle sent son faible, elle se cache, ou du moins ne se montre pas de front, et ne se fait voir qu'autant qu'il faut pour imposer et ne paraître point ce qu'elle est, je veux dire une vraie petitesse. La véritable grandeur est libre, douce, familière, populaire ; elle se laisse toucher et manier, elle ne perd rien à être vue de près ; plus on la connaît, plus on l'admire : elle se courbe par bonté vers ses inférieurs, et revient sans effort dans son naturel; elle s'abandonne quelquefois, se néglige, se relâche de ses avantages, toujours en pouvoir de les reprendre et de les faire valoir ; elle rit, joue et badine, mais avec dignité ; on l'approche tout ensem- 20 ble avec liberté et avec retenue : son caractère est noble et facile, inspire le respect et la confiance, et fait que les princes nous paraissent grands, et très-grands, sans nous faire sentir que nous sommes petits.

(*Chap. II.*)

IV. L'HOMME UNIVERSEL.

Arrias [1] a tout lu, a tout vu, il veut le persuader ainsi ; c'est un homme universel, et il se donne pour tel ; il aime mieux mentir que de se taire ou de paraître ignorer quelque chose : on parle, à la table d'un grand, d'une cour du Nord, il prend la parole, et l'ôte à ceux qui allaient dire ce qu'ils en savent ; il s'oriente dans cette région lointaine comme s'il en était originaire, il discourt des mœurs de cette cour, des femmes du 30 pays, de ses lois et de ses coutumes, il récite des historiettes qui y sont arrivées, il les trouve plaisantes, et il en rit le premier jusqu'à éclater. Quelqu'un se hasarde de le contredire, et lui prouve nettement qu'il dit des choses qui ne sont pas vraies . Arrias ne se trouble point, prend feu au contraire contre l'interrupteur. « Je n'avance, lui dit-il, je ne raconte rien que je ne sache d'original ; je l'ai appris de Séthon, ambassadeur de France dans cette cour, revenu à Paris depuis quelques jours, que je connais familièrement, que j'ai fort interrogé, et qui ne m'a caché aucune circonstance. » Il reprenait le fil de sa narration avec 40

[1] Robert de Châtillon, conseiller au Châtelet. — (Clef des caractères.)

plus de confiance qu'il ne l'avait commencée, lorsque l'un des conviés lui dit: « C'est Séthon à qui vous parlez, lui-même, et qui arrive de son ambassade. » (*Chap. V.*)

V. L'IMPERTINENT.

J'entends Théodecte[1] de l'antichambre; il grossit sa voix à mesure qu'il s'approche; le voilà entré : il rit, il crie, il éclate; on bouche ses oreilles, c'est un tonnerre : il n'est pas moins redoutable par les choses qu'il dit que par le ton dont il parle; il ne s'apaise et il ne revient de ce grand fracas que pour bredouiller des vanités et des sottises; il a si peu d'égard au temps, aux personnes, aux bienséances, que chacun a son fait sans qu'il ait eu intention de le lui donner ; il n'est pas encore assis, qu'il a, à son insu, désobligé toute l'assemblée. A-t-on servi, il se met le premier à table, et dans la première place; les femmes sont à sa droite et à sa gauche : il mange, il boit, il conte, il plaisante, il interrompt tout à la fois; il n'a nul discernement des personnes, ni du maître, ni des conviés; il abuse de la folle déférence qu'on a pour lui. Est-ce lui, est-ce Eutidème qui donne le repas? Il appelle à soi toute l'autorité de la table, et il y a un moindre inconvénient à la lui laisser entière qu'à la lui disputer : le vin et les viandes n'ajoutent rien à son caractère. Si l'on joue, il gagne au jeu; il veut railler celui qui perd, et il l'offense; les rieurs sont pour lui, il n'y a sorte de fatuités qu'on ne lui passe. Je cède enfin et je disparais, incapable de souffrir plus longtemps Théodecte et ceux qui le souffrent. (*Chap. V.*)

VI. L'INDIFFÉRENT.

Champagne, au sortir d'un long dîner qui lui enfle l'estomac, et dans les douces fumées d'un vin d'Avenay ou de Sillery, signe un ordre qu'on lui présente, qui ôterait le pain à toute une province si l'on n'y remédiait : il est excusable, quel moyen de comprendre dans la première heure de la digestion qu'on puisse quelque part mourir de faim ? (*Chap. VI.*)

VII. LES PARVENUS.

Ni les troubles, Zénobie, qui agitent votre empire, ni la guerre que vous soutenez virilement contre une nation puissante depuis la mort du roi votre époux, ne diminuent rien de votre magnificence : vous avez préféré à toute autre contrée les rives de l'Euphrate pour y élever un superbe édifice; l'air y est sain et tempéré, la situation en est riante; un bois sacré l'ombrage du côté du couchant; les dieux de Syrie, qui habitent quelquefois la terre, n'y auraient pu choisir une plus belle demeure; la campagne autour est couverte d'hommes qui taillent et qui coupent,

[1] Le comte d'Aubigné, frère de Madame de Maintenon. — (Clef des caractères.)

qui vont et qui viennent, qui roulent ou qui charrient le bois du Liban, l'airain et le porphyre; les grues et les machines gémissent dans l'air, et font espérer, à ceux qui voyagent vers l'Arabie, de revoir à leur retour en leurs foyers ce palais achevé, et dans cette splendeur où vous désirez de le porter, avant de l'habiter, vous et les princes vos enfants. N'y épargnez rien, grande reine; employez-y l'or et tout l'art des plus excellents ouvriers; que les Phidias et les Zeuxis de votre siècle déploient toute leur science sur vos plafonds et sur vos lambris; tracez-y de vastes et de délicieux jardins, dont l'enchantement soit tel qu'ils ne paraissent pas faits de la main des hommes; épuisez vos trésors et votre industrie sur cet ouvrage incomparable; et après que vous y aurez mis, Zénobie, la dernière main, quelqu'un de ces pâtres qui habitent les sables voisins de Palmyre, devenu riche par les péages de vos rivières, achètera un jour à deniers comptants cette royale maison pour l'embellir, et la rendre plus digne de lui et de sa fortune.

L'on ne saurait s'empêcher de voir dans certaines familles ce qu'on appelle les caprices du hasard ou les jeux de la fortune : il y a cent ans qu'on ne parlait point de ces familles, qu'elles n'étaient point. Le ciel tout d'un coup s'ouvre en leur faveur : les biens, les honneurs, les dignités, fondent sur elles à plusieurs reprises; elles nagent dans la prospérité. (*Chap. VI.*)

VIII. LE RICHE.

Giton a le teint frais, le visage plein et les joues pendantes, l'œil fixe et assuré, les épaules larges, l'estomac haut, la démarche ferme et délibérée; il parle avec confiance, il fait répéter celui qui l'entretient, et il ne goûte que médiocrement tout ce qu'il lui dit : il déploie un ample mouchoir, et se mouche avec grand bruit; il crache fort loin, et il éternue fort haut; il dort le jour, il dort la nuit, et profondément; il ronfle en compagnie. Il occupe à table et à la promenade plus de place qu'un autre : il tient le milieu en se promenant avec ses égaux; il s'arrête, et l'on s'arrête; il continue de marcher, et l'on marche : tous se règlent sur lui : il interrompt, il redresse ceux qui ont la parole; on ne l'interrompt pas, on l'écoute aussi longtemps qu'il veut parler; on est de son avis, on croit les nouvelles qu'il débite. S'il s'assied, vous le voyez s'enfoncer dans un fauteuil, croiser les jambes l'une sur l'autre, froncer le sourcil, abaisser son chapeau sur ses yeux pour ne voir personne, ou le relever ensuite, et découvrir son front par fierté et par audace. Il est enjoué, grand rieur, impatient, présomptueux, colère, libertin, politique, mystérieux sur les affaires du temps; il se croit des talents et de l'esprit. Il est riche. (*Chap. VI.*)

IX. LE PAUVRE.

Phédon a les yeux creux, le teint échauffé, le corps sec, et le visage maigre : il dort peu et d'un sommeil fort léger; il est abstrait, rêveur et

il a, avec de l'esprit, l'air d'un stupide : il oublie de dire ce qu'il sait, ou de parler d'événements qui lui sont connus ; et s'il le fait quelquefois, il s'en tire mal ; il croit peser à ceux à qui il parle, il conte brièvement, mais froidement ; il ne se fait pas écouter, il ne fait point rire : il applaudit, il sourit à ce que les autres lui disent ; il est de leur avis ; il court, il vole pour leur rendre de petits services : il est complaisant, flatteur, empressé ; il est mystérieux sur ses affaires, quelquefois menteur ; il est superstitieux, scrupuleux, timide ; il marche doucement et légèrement ; il semble craindre de fouler la terre ; il marche les yeux baissés, et il n'ose les lever sur ceux qui passent : il n'est jamais du nombre de ceux qui forment un cercle pour discourir ; il se met derrière celui qui parle, recueille furtivement ce qui se dit, et il se retire si on le regarde. Il n'occupe point de lieu, il ne tient point de place ; il va les épaules serrées, le chapeau abaissé sur ses yeux pour n'être point vu ; il se replie et se renferme dans son manteau : il n'y a point de rues ni de galeries si embarrassées et si remplies de monde, où il ne trouve moyen de passer sans effort, et de se couler sans être aperçu. Si on le prie de s'asseoir, il se met à peine sur le bord d'un siége ; il parle bas dans la conversation, et il articule mal ; libre néanmoins sur les affaires publiques, chagrin contre le siècle, médiocrement prévenu des ministres et du ministère. Il n'ouvre la bouche que pour répondre ; il tousse, il se mouche sous son chapeau ; il crache presque sur soi, et il attend qu'il soit seul pour éternuer, ou si cela lui arrive, c'est à l'insu de la compagnie ; il n'en coûte à personne ni salut ni compliment. Il est pauvre. (*Chap. VI.*)

X. LE PEUPLE ET LE PRINCE.

Quand vous voyez quelquefois un nombreux troupeau qui, répandu sur la colline vers le déclin d'un beau jour, paît tranquillement le thym et le serpolet, ou qui broute dans une prairie une herbe menue et tendre qui a échappé à la faux du moissonneur ; le berger, soigneux et attentif, est debout auprès de ses brebis ; il ne les perd pas de vue, il les suit, il les conduit, il les change de pâturage : si elles se dispersent il les rassemble ; si un loup avide paraît, il lâche son chien qui le met en fuite ; il les nourrit, il les défend. L'aurore le trouve déjà en pleine campagne, d'où il ne se retire qu'avec le soleil : quels soins ! quelle vigilance ! quelle servitude ! Quelle condition vous paraît la plus délicieuse et la plus libre, ou du berger ou des brebis ? Le troupeau est-il fait pour le berger, ou le berger pour le troupeau ? Image naïve des peuples et du prince qui les gouverne, s'il est bon prince. (*Chap. X.*)

XI. LE COURTISAN.

N'espérez plus de candeur, de franchise, d'équité, de bons offices, de services, de bienveillance, de générosité, de fermeté dans un homme qui s'est depuis quelque temps livré à la cour, et qui secrètement veut faire sa fortune. Le reconnaissez-vous à son visage, à ses entretiens ? Il ne

nomme plus chaque chose par son nom : il n'y a plus pour lui de fripons, de fourbes, de sots et d'impertinents; celui dont il lui échapperait de dire ce qu'il en pense, est celui-là même qui, venant à le savoir, l'empêcherait de cheminer. Pensant mal de tout le monde, il n'en dit de personne; ne voulant du bien qu'à lui seul, il veut persuader qu'il en veut à tous, afin que tous lui en fassent, ou que nul du moins ne lui soit contraire. Non content de n'être pas sincère, il ne souffre pas que personne le soit; la vérité blesse son oreille; il est froid et indifférent sur les observations que l'on fait sur la cour et sur le courtisan; et parce qu'il les a entendues, il s'en croit complice et responsable. Tyran de la 10 société et martyr de son ambition, il a une triste circonspection dans sa conduite et dans ses discours, une raillerie innocente, mais froide et contrainte, un ris forcé, des caresses contrefaites, une conversation interrompue, et des distractions fréquentes. Il a une protusion, le dirai-je? des torrents de louanges pour ce qu'a fait ou ce qu'a dit un homme placé et qui est en faveur, et pour tout autre une sécheresse de pulmonique; il a des formules de compliments différents pour l'entrée et pour la sortie à l'égard de ceux qu'il visite ou dont il est visité, et il n'y a personne de ceux qui se payent de mines et de façons de parler, qui ne sorte d'avec lui fort satisfait. Il vise également à se faire des patrons et 20 des créatures; il est médiateur, confident, entremetteur : il veut gouverner. Il a une ferveur de novice pour toutes les petites pratiques de cour; il sait où il faut se placer pour être vu; il sait vous embrasser, prendre part à votre joie, vous faire coup sur coup des questions empressées sur votre santé, sur vos affaires; et pendant que vous lui répondez, il perd le fil de sa curiosité, vous interrompt, entame un autre sujet; ou s'il survient quelqu'un à qui il doive un discours tout différent, il sait, en achevant de vous congratuler, lui faire un compliment de condoléance; il pleure d'un œil, et il rit de l'autre. Se formant quelquefois sur les ministres ou sur le favori, il parle en public de choses frivoles, 30 du vent, de la gelée; il se tait au contraire, et fait le mystérieux, sur ce qu'il sait de plus important, et plus volontiers encore sur ce qu'il ne sait point. *(Chap. VIII.)*

XII. L'ÉGOÏSTE.

Gnathon ne vit que pour soi, et tous les hommes ensemble sont à son égard comme s'ils n'étaient point. Non content de remplir à une table la première place, il occupe lui seul celle de deux autres : il oublie que le repas est pour lui et pour toute la compagnie; il se rend maître du plat, et fait son propre de chaque service; il ne s'attache à aucun des mets, qu'il n'ait achevé d'essayer de tous; il voudrait pouvoir les savourer tous tout à la fois : il ne se sert à table que de ses 40 mains; il manie les viandes, les remanie, démembre, déchire, et en use de manière qu'il faut que les conviés, s'ils veulent manger, mangent ses restes. Il ne leur épargne aucune de ces malpropretés dégoû-

tantes, capables d'ôter l'appétit aux plus affamés: le jus et les sauces lui dégouttent du menton et de la barbe. S'il enlève un ragoût de dessus un plat, il le répand en chemin dans un autre plat et sur la nappe: on le suit à la trace. Il mange haut et avec grand bruit; il roule les yeux en mangeant; la table est pour lui un râtelier; il écure ses dents, et il continue à manger. Il se fait, quelque part où il se trouve, une manière d'établissement, et ne souffre pas d'être plus pressé au sermon ou au théâtre que dans sa chambre. Il n'y a, dans un carrosse, que les places du fond qui lui conviennent; dans toute autre, si on veut l'en croire, il pâlit et tombe en faiblesse. S'il fait un voyage avec plusieurs; il les prévient dans les hôtelleries, et il sait toujours se conserver dans la meilleure chambre le meilleur lit. Il tourne tout à son usage: ses valets, ceux d'autrui courent dans le même temps pour son service; tout ce qu'il trouve sous sa main lui est propre, hardes, équipages; il embarrasse tout le monde, ne se contraint pour personne, ne plaint personne, ne connaît de maux que les siens, que sa réplétion et sa bile; ne pleure point la mort des autres, n'appréhende que la sienne, qu'il rachèterait de l'extinction du genre humain.

(Chap. XI.)

XIII. L'HOMME NÉ POUR LA DIGESTION.

Cliton n'a jamais eu en toute sa vie que deux affaires, qui est de dîner le matin et de souper le soir: il ne semble né que pour la digestion; il n'a de même qu'un entretien: il dit les entrées qui ont été servies au dernier repas où il s'est trouvé; il dit combien il y a eu de potages, et quels potages; il place ensuite le rôt et les entremets; il se souvient exactement de quels plats on a relevé le premier service; il n'oublie pas les hors-d'œuvre, le fruit et les assiettes; il nomme tous les vins et toutes les liqueurs dont il a bu; il possède le langage des cuisines autant qu'il peut s'étendre, et il me fait envie de manger à une bonne table où il ne soit point. Il a surtout un palais sûr, qui ne prend point le change, et il ne s'est jamais vu exposé à l'horrible inconvénient de manger un mauvais ragoût ou de boire d'un vin médiocre. C'est un personnage illustre dans son genre, et qui a porté le talent de se bien nourrir jusques où il pouvait aller. On ne reverra plus un homme qui mange tant et qui mange si bien; aussi est-il l'arbitre des bons morceaux, et il n'est guère permis d'avoir du goût pour ce qu'il désapprouve. Mais il n'est plus; il s'est fait du moins porter à table jusqu'au dernier soupir. Il donnait à manger le jour qu'il est mort. Quelque part où il soit, il mange; et s'il revient au monde, c'est pour manger.

(Chap. XI.)

XIV. LA CURIOSITÉ OU LES MANIES.

La curiosité n'est pas un goût pour ce qui est bon ou ce qui est beau, mais pour ce qui est rare, unique, pour ce qu'on a et ce que les autres

n'ont point. Ce n'est pas un attachement à ce qui est parfait, mais à ce qui est couru, à ce qui est à la mode. Ce n'est pas un amusement, mais une passion, et souvent si violente qu'elle ne cède à l'amour et à l'ambition que par la petitesse de son objet. Ce n'est pas une passion qu'on a généralement pour les choses rares et qui ont cours, mais qu'on a seulement pour une certaine chose qui est rare et pourtant à la mode.

Le fleuriste [1] a un jardin dans un faubourg, il y court au lever du soleil, et il en revient à son coucher; vous le voyez planté, et qui a pris racine au milieu de ses tulipes et devant la solitaire; il ouvre de grands yeux, il frotte ses mains, il se baisse, il la voit de plus près, il ne l'a jamais vue si belle, il a le cœur épanoui de joie; il la quitte pour l'orientale; de là il va à la veuve; il passe au drap d'or, de celle-ci à l'agate, d'où il revient enfin à la solitaire, où il se fixe, où il se lasse, où il s'assied, où il oublie de dîner; aussi est-elle nuancée, bordée, huilée, à pièces emportées; elle a un beau vase ou un beau calice: il la contemple, il l'admire: Dieu et la nature sont en tout cela ce qu'il n'admire point; il ne va pas plus loin que l'oignon de sa tulipe, qu'il ne livrerait pas pour mille écus, et qu'il donnera pour rien quand les tulipes seront négligées et que les œillets auront prévalu. Cet homme raisonnable, qui a une âme, qui a un culte et une religion, revient chez soi, fatigué, affamé, mais fort content de sa journée : il a vu des tulipes.

« Vous voulez, ajoute Démocède [2], voir mes estampes? » Et bientôt il les étale et vous les montre. Vous en rencontrez une qui n'est ni noire, ni nette, ni dessinée, et d'ailleurs moins propre à être gardée dans un cabinet qu'à tapisser, un jour de fête, le Petit-Pont ou la rue Neuve : il convient qu'elle est mal gravée, plus mal dessinée; mais il assure qu'elle est d'un Italien qui a travaillé peu, qu'elle n'a presque pas été tirée, que c'est la seule qui soit en France de ce dessin, qu'il l'a achetée très-cher, et qu'il ne la changerait pas pour ce qu'il y a de meilleur. « J'ai, continue-t-il, une sensible affliction, et qui m'obligera de renoncer aux estampes pour le reste de mes jours : j'ai tout Callot, hormis une seule qui n'est pas, à la vérité, de ses bons ouvrages; au contraire, c'est un des moindres, mais qui m'achèverait Callot. Je travaille depuis vingt ans à recouvrer cette estampe, et je désespère enfin d'y réussir : cela est bien rude! »

Diphile [3] commence par un oiseau et finit par mille : sa maison n'en est pas égayée, mais empestée; la cour, la salle, l'escalier, le vestibule, les chambres, le cabinet, tout est volière. Ce n'est plus un ramage, c'est un vacarme; les vents d'automne et les eaux, dans leurs plus grandes crues, ne font pas un bruit si perçant et si aigu; on ne s'en-

[1] L'original de ce portrait, suivant la clef des Caractères, aurait été un avocat au parlement nommé Des Costeaux.

[2] M. de Ganières, écuyer de Mlle de Guise, ou M. de Beinghem, premier écuyer du roi.

[3] Le poëte Santeul, qui avait toutes ses chambres pleines de serins des Canaries.

tend non plus parler les uns les autres que dans ces chambres où il faut attendre, pour faire le compliment d'entrée, que les petits chiens aient aboyé. Ce n'est plus pour Diphile un agréable amusement, c'est une affaire laborieuse, et à laquelle à peine il peut suffire. Il passe les jours, ces jours qui échappent et qui ne reviennent plus, à verser du grain et à nettoyer des ordures: il donne pension à un homme qui n'a point d'autre ministère que de siffler des serins au flageolet et de faire couver des canaris. Il est vrai que ce qu'il dépense d'un côté, il l'épargne de l'autre, car ses enfants sont sans maître et sans éducation. Il se renferme le soir, fatigué de son propre plaisir, sans pouvoir jouir du moindre repos que ses oiseaux ne reposent, et que ce petit peuple, qu'il n'aime que parce qu'il chante, ne cesse de chanter. Il retrouve ses oiseaux dans son sommeil; lui-même il est oiseau, il est huppé, il gazouille, il perche; il rêve la nuit qu'il mue ou qu'il couve.

Cet autre aime les insectes, il en fait tous les jours de nouvelles emplettes: c'est surtout le premier homme de l'Europe pour les papillons; il en a de toutes les tailles et de toutes les couleurs. Quel temps prenez-vous pour lui rendre visite? il est plongé dans une amère douleur; il a l'humeur noire, chagrine, et dont toute sa famille souffre; aussi a-t-il fait une perte irréparable. Approchez, regardez ce qu'il vous montre sur son doigt, qui n'a plus de vie et qui vient d'expirer; c'est une chenille, et quelle chenille! *(Chap. XIII.)*

XV. DE L'INÉGALITÉ DES CONDITIONS.

Si vous faites cette supposition, que tous les hommes qui peuplent la terre, sans exception, soient chacun dans l'abondance, et que rien ne leur manque, j'infère de là que nul homme qui est sur la terre n'est dans l'abondance, et que tout lui manque. Il n'y a que deux sortes de richesses, et auxquelles les deux autres se réduisent, l'argent et les terres: si tous sont riches, qui cultivera les terres et qui fouillera les mines? Ceux qui sont éloignés des mines ne les fouilleront pas, ni ceux qui habitent des terres incultes et minérales ne pourront en tirer des fruits; on aura recours au commerce et je le suppose. Mais si les hommes abondent de biens, et que nul ne soit dans le cas de vivre par son travail, qui transportera d'une région à une autre les lingots ou les choses échangées? qui mettra des vaisseaux en mer? qui se chargera de les conduire? qui entreprendra des caravanes? On manquera alors du nécessaire et des choses utiles; s'il n'y a plus de besoins, il n'y a plus d'arts, plus de sciences, plus d'invention, plus de mécanique. D'ailleurs cette égalité de possessions et de richesses en établit une autre dans les conditions, bannit toute subordination, réduit les hommes à se servir eux-mêmes, et à ne pouvoir être secourus les uns des autres, rend les lois frivoles et inutiles, entraîne une anarchie universelle, attire la violence, les injures, les massacres, l'impunité.

Si vous supposez, au contraire, que tous les hommes sont pauvres,

en vain le soleil se lève pour eux sur l'horizon, en vain il échauffe la terre et la rend féconde, en vain le ciel verse sur elle ses influences, les fleuves en vain l'arrosent, et répandent dans les diverses contrées la fertilité et l'abondance ; inutilement aussi la mer laisse sonder ses abîmes profonds, les rochers et les montagnes s'ouvrent pour laisser fouiller dans leur sein, et en tirer tous les trésors qu'ils y renferment. Mais si vous établissez que de tous les hommes répandus dans le monde, les uns soient riches et les autres pauvres et indigents, vous faites alors que le besoin rapproche mutuellement les hommes, les lie, les réconcilie; ceux-ci servent, obéissent, inventent, travaillent, cultivent, perfectionnent; ceux-là jouissent, nourrissent, secourent, protégent, gouvernent; tout ordre est rétabli, et Dieu se découvre.

Mettez l'autorité, les plaisirs et l'oisiveté d'un côté, la dépendance, les soins et la misère de l'autre : ces choses sont déplacées par la malice des hommes, ou Dieu n'est pas Dieu.

Une certaine inégalité dans les conditions, qui entretient l'ordre et la subordination, est l'ouvrage de Dieu, ou suppose une loi divine : une trop grande disproportion, et telle qu'elle se remarque parmi les hommes, est leur ouvrage, ou la loi des plus forts.

Les extrémités sont vicieuses, et partent de l'homme : toute compensation est juste et vient de Dieu. (*Chap. XVI.*)

Si on ne goûte point ces Caractères, je m'en étonne; et si on les goûte, je m'en étonne de même.

RACINE [1].

FRAGMENTS DU DISCOURS

PRONONCÉ DANS L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

I. ÉLOGE DE CORNEILLE.

Vous savez en quel état se trouvait la scène française lorsque Corneille commença à travailler. Quel désordre! quelle irrégularité! Nul goût, nulle connaissance des véritables beautés du théâtre; les auteurs aussi ignorants que les spectateurs, la plupart des sujets extravagants et

[1] **Jean RACINE** (1639-1699), de l'Académie française en 1673.

Il fut trésorier de France, gentilhomme de la chambre, secrétaire et historiographe du roi.

Nous ne répéterons pas ce qui a été dit tant de fois : que Racine est l'Euripide de la tragédie française comme le grand Corneille en est le Sophocle. Ces comparaisons nous semblent plus spécieuses que justes, et il y a de telles différences entre les deux civilisations au milieu desquelles se sont produits les maîtres du théâtre grec et ceux du théâtre français, qu'on ne saurait déterminer

dénués de vraisemblance; point de mœurs, point de caractères; la diction encore plus vicieuse que l'action, et dont les pointes et de misérables jeux de mots faisaient le principal ornement; en un mot, toutes les règles de l'art, celles même de l'honnêteté et de la bienséance, partout violées.

Dans cette enfance, ou, pour mieux dire, dans ce chaos du poëme dramatique parmi nous, votre illustre frère, après avoir quelque temps cherché le bon chemin, et lutté, si je l'ose ainsi dire, contre le mauvais goût de son siècle; enfin, inspiré d'un génie extraordinaire et aidé de

10 d'une manière précise les analogies ou les affinités qui existent entre les uns et les autres. Il y a pourtant un point où Racine et Euripide se sont incontestablement rencontrés : c'est de la peinture et du jeu des passions qu'ils on tiré leurs plus grands effets scéniques, sans songer que c'était aux dépens de l'idéal, qu'ils déplaçaient ainsi l'intérêt dramatique que leurs prédécesseurs avaient maintenu dans leurs œuvres à un tel degré d'élévation. Mais si au point de vue de l'enseignement que doivent renfermer les grands poëmes tragiques, Euripide et Racine ont encouru plus d'un grave reproche, on ne peut nier qu'en cherchant à substituer l'émotion à l'enthousiasme, comme moyen d'action sur la foule, ils n'aient été conduits à une étude plus délicate et plus intime du cœur humain et
20 qu'ils n'aient, par cela même, enrichi le domaine de l'art de précieuses découvertes. De tous les poëtes dramatiques de la France au XVIIe siècle, Racine est celui qui a le mieux peint l'amour et peut-être la femme. *Hermione*, *Andromaque*, *Phèdre*, *Roxane*, *Bérénice*, *Monime*, resteront des types éternellément vrais de la nature féminine, et il n'y a qu'une critique partiale et prévenue qui puisse contester leur valeur psychologique. On a dit que chez Racine la galanterie émoussait la passion; mais lorsqu'on se rappelle que la génération qui assistait aux débuts du poëte avait fait ses délices de la *Clélie* et du *Grand Cyrus*, et que la cour de Versailles s'était après tout modelée sur l'hôtel Rambouillet, on remarque comme une innovation des plus heureuses, cette vérité
30 de sentiment et d'expression qui éclate partout dans l'œuvre de Racine, en dépit de certains procédés qui tiennent un peu trop à la rhétorique. Il est certain qu'une forme constamment noble, parfois même pompeuse, ne se prête pas à reproduire dans leur foudroyante spontanéité les grands orages du cœur. C'est en vain qu'on cherche à contenir les violences de la passion dans les lignes toujours harmonieuses d'un dessin trop correct. Aussi, dans les poëmes de Racine comme dans les tableaux de Raphaël, il ne faut pas chercher cette furie d'exécution qui trahit la main fiévreuse de l'artiste. Mais pourquoi demander à un poëte nourri dès son enfance du plus doux miel de l'Attique et dont le génie s'est développé au milieu de la société la plus polie et la plus élégante qui fut jamais,
40 la sauvage énergie, l'indépendance sans limites, la misanthropie splénétique d'un Ben Jonson, d'un Marlowe ou d'un Shakspeare, ces robustes et puissants fondateurs du théâtre anglais, qui s'étaient donné la rude tâche d'amuser ou d'émouvoir un peuple de marchands et de matelots, aux instincts grossiers, aux manifestations brutales, et dont il fallait ébranler tout le système nerveux avant d'habituer leur intelligence à sentir les délicatesses de l'art. Au surplus, nous touchons ici à une question insoluble : le génie et le goût peuvent-ils se concilier? En d'autres termes, est-il permis d'admirer Shakespeare sans nier Racine? Pour un Anglais ou un Allemand, peut-être non; mais pour un Français, mille fois oui. Quoi qu'il en soit, on peut briser à tout jamais le moule de la tragédie

la lecture des anciens, fit voir sur la scène la raison, mais la raison accompagnée de toute la pompe, de tous les ornements dont notre langue est capable; accorda heureusement la vraisemblance et le merveilleux, et laissa bien loin derrière lui tout ce qu'il avait de rivaux, dont la plupart, désespérant de l'atteindre, et n'osant plus entreprendre de lui disputer le prix, se bornèrent à combattre la voix publique déclarée pour lui, et essayèrent en vain, par leurs discours et par leurs frivoles critiques, de rabaisser un mérite qu'ils ne pouvaient égaler.

La scène retentit encore des acclamations qu'excitèrent à leur naissance le Cid, Horace, Cinna, Pompée, tous ces chefs-d'œuvre représentés depuis sur tant de théâtres, traduits en tant de langues, et qui vivront à jamais dans la bouche des hommes. A dire le vrai, où trouvera-t-on un poëte qui ait possédé à la fois tant de grands talents, tant d'excellentes parties, l'art, la force, le jugement, l'esprit? Quelle noblesse, quelle économie dans les sujets! Quelle véhémence dans les passions! Quelle gravité dans les sentiments! Quelle dignité, et, en même temps, quelle prodigieuse variété dans les caractères! Combien de rois, de princes, de héros de toutes nations, nous a-t-il représentés, toujours tels qu'ils doivent être, toujours uniformes avec eux-mêmes, et jamais ne se ressemblant les uns aux autres! Parmi tout cela, une magnificence d'expression proportionnée aux maîtres du monde qu'il fait souvent parler, capable néanmoins de s'abaisser quand il veut, et de descendre jusqu'aux plus simples naïvetés du comique, où il est encore inimitable. Enfin, ce qui lui est surtout particulier, une certaine force, une certaine élévation qui surprend, qui enlève, et qui rend jusqu'à ses défauts, si on lui en peut reprocher quelques-uns, plus estimables que les vertus des autres : personnage véritablement né pour la gloire de son pays; comparable, je ne dis pas à tout ce que l'ancienne Rome a eu d'excellents poètes tragiques, puisqu'elle confesse elle-même qu'en ce genre elle n'a pas été fort heureuse, mais aux Eschyle, aux Sophocle, aux Euripide, dont la fameuse Athènes ne s'honore pas moins que des Thémistocle, des Périclès, des Alcibiade, qui vivaient en même temps qu'eux.

classique, mais les belles et nobles créations qui en sont sorties vivront autant que la littérature française, dont elles firent le triomphe pendant près de deux siècles et dont elles ne cesseront pas d'être la gloire. A. R.

Des notes trouvées dans les papiers de Racine et relatives à ses impressions de lecture ou à ses travaux ont été recueillies et publiées, en 1856, par M. le marquis de La Rochefoucauld-Liancourt, sous le titre d'*Études morales et littéraires de Racine*. C'est un utile document à consulter, même après tout ce qui a été écrit sur ce poëte illustre.

SENTENCES DÉTACHÉES DE L'AUTEUR.

Ce n'est pas assez de souffrir en galant homme les petites plaisanteries qu'on nous peut faire : il faut les mettre à profit.

L'intérêt n'est pas capable de séduire les grands hommes.

Oui, Monsieur, que l'ignorance rabaisse tant qu'elle voudra l'éloquence et la poésie, et traite les habiles écrivains de gens inutiles dans les états, nous ne craindrons point de le dire à l'avantage des lettres et de ce corps fameux dont vous faites maintenant partie : du moment que des esprits sublimes, passant de bien loin les bornes communes, se distinguent, s'immortalisent par des chefs-d'œuvre, comme ceux de Monsieur votre frère, quelque étrange inégalité que, durant leur vie, la fortune mette entre eux et les plus grands héros, après leur mort cette différence cesse. La postérité, qui se plaît, qui s'instruit dans les ouvrages qu'ils lui ont
10 laissés, ne fait point de difficulté de les égaler à tout ce qu'il y a de plus considérable parmi les hommes, fait marcher de pair l'excellent poëte et le grand capitaine. Le même siècle qui se glorifie aujourd'hui d'avoir produit Auguste ne se glorifie guère moins d'avoir produit Horace et Virgile. Ainsi, lorsque, dans les âges suivants, on parlera avec étonnement des victoires prodigieuses et de toutes les grandes choses qui rendront notre siècle l'admiration de tous les siècles à venir, Corneille, n'en doutons point, Corneille tiendra sa place parmi toutes ces merveilles. La France se souviendra avec plaisir, que, sous le règne du plus grand de ses rois, a fleuri le plus grand de ses poëtes[1].

II. ÉLOGE DE LOUIS XIV.

20 Qui l'eût dit au commencement de l'année dernière, et dans cette même saison où nous sommes, lorsqu'on voyait de toutes parts tant de haines éclater, tant de ligues se former, et cet esprit de discorde et de défiance qui soufflait la guerre aux quatre coins de l'Europe; qui l'eût dit qu'avant la fin du printemps tout serait calme? Quelle apparence de pouvoir dissiper sitôt tant de ligues? Comment accorder tant d'intérêts si contraires? Comment calmer cette foule d'États et de princes, bien plus irrités de notre puissance que des mauvais traitements qu'ils prétendaient avoir reçus? N'eût-on pas cru que vingt années de conférences ne suffiraient pas pour terminer toutes ces querelles? La diète d'Al-
30 lemagne, qui n'en devait examiner qu'une partie, depuis trois ans qu'elle y était appliquée, n'en était encore qu'aux préliminaires. Le roi cependant, pour le bien de la chrétienté, avait résolu dans son cabinet qu'il n'y eût plus de guerres. La veille qu'il doit partir pour se mettre à la tête d'une de ses armées, il trace six lignes et les envoie à son ambassadeur à La Haye. La-dessus les provinces délibèrent, les ministres des hauts alliés s'assemblent; tout s'agite, tout se remue : les uns ne veulent rien céder de ce qu'on leur demande; les autres redemandent ce qu'on leur a pris, et tous ont résolu de ne point poser les armes.

Mais lui, qui sait bien ce qui en doit arriver, ne semble pas même
40 prêter d'attention à leurs assemblées, et, comme le Jupiter d'Homère,

[1] A la réception de Thomas Corneille. Voy. plus loin, Pierre Corneille, poëte de l'époque.

après avoir envoyé la terreur parmi ses ennemis, tournant les yeux vers les autres endroits qui ont besoin de ses regards, d'un côté il fait prendre Luxembourg, de l'autre il s'avance lui-même aux portes de Mons : ici, il envoie des généraux à ses alliés; là, il fait foudroyer Gênes; il force Alger à lui demander pardon; il s'applique même à régler le dedans de son royaume, à soulager ses peuples, à les faire jouir par avance des fruits de la paix; et enfin, comme il l'avait prévu, il voit ses ennemis, après bien des conférences, bien des projets, bien des plaintes inutiles, contraints d'accepter ces mêmes conditions qu'il leur a offertes, sans avoir pu en rien retrancher, y rien ajouter, ou, pour mieux dire, 10 sans avoir pu, avec tous leurs efforts, s'écarter d'un seul pas du cercle étroit qu'il lui avait plu de leur tracer.

CHOIX DE LETTRES.

A SON FILS.

I.

Au camp devant Namur, le 10 juin 1697.

Vous pouvez juger par toutes les inquiétudes que m'a causées votre maladie combien j'ai de joie de votre guérison. Vous avez beaucoup de grâces à rendre à Dieu de ce qu'il a permis qu'il ne vous soit arrivé aucun fâcheux accident, et que la fluxion qui vous était tombée sur les yeux n'ait point eu de suite. Je loue extrêmement la reconnaissance que vous témoignez pour tous les soins que votre mère a pris de vous. J'espère que vous ne les oublierez jamais, et que vous vous acquitterez de tou- 20 tes les obligations que vous lui avez par beaucoup de soumission à tout ce qu'elle désirera de vous. Votre lettre m'a fait beaucoup de plaisir; elle est fort sagement écrite, et c'était la meilleure et la plus agréable marque que vous me puissiez donner de votre guérison : mais ne vous pressez pas encore de retourner à l'étude. Je vous conseille de ne lire que des choses qui vous fassent plaisir, jusqu'à ce que le médecin vous donne permission de recommencer votre travail. Faites bien des amitiés pour moi à M. votre précepteur, et faites en sorte qu'il ne se repente point de toutes les peines qu'il a prises pour vous. J'espère que j'aurai bientôt le plaisir de vous revoir, et que la reddition du château de Na- 30 mur suivra de près celle de la ville. Adieu, mon cher fils, faites bien mes compliments à vos sœurs. Je ne sais pourtant si on leur permet de vous rendre visite; attendez donc à leur faire des compliments quand vous serez en état de les voir.

II.

Fontainebleau, le 8 octobre 1697.

Je voulais presque me donner la peine de corriger votre version, et vous la renvoyer en l'état où il faudrait qu'elle fût; mais j'ai trouvé que cela me prendrait trop de temps à cause de la quantité d'endroits où

vous n'avez pas attrapé le sens. Je vois bien que les Épîtres de Cicéron sont encore trop difficiles pour vous, parce que pour bien les entendre il faut posséder parfaitement l'histoire de ce temps-là, et que vous ne la savez point. Ainsi je trouverais plus à propos que vous me fissiez à votre loisir une version de la bataille de Trasymène, dont vous avez été si charmé, à commencer par la description de l'endroit où elle se donna : ne vous pressez point, et tournez la chose aussi naturellement que vous pourrez. J'approuve fort vos promenades à Auteuil : mais faites bien concevoir à M. Despréaux combien vous êtes reconnaissant de la bonté qu'il a de s'abaisser à s'entretenir avec vous. Vous pouvez prendre Voiture parmi mes livres, si cela vous fait plaisir. J'aimerais autant, si vous voulez lire quelque livre français, que vous prissiez la traduction d'Hérodote, qui est fort divertissant, et qui vous apprendrait la plus ancienne histoire qui soit parmi les hommes après l'Écriture sainte. Il me semble qu'à votre âge il ne faut pas voltiger de lecture en lecture, ce qui ne servirait qu'à vous dissiper l'esprit et à vous embarrasser la mémoire. Nous verrons cela plus à fond quand je serai de retour à Paris. Adieu, mes baisemains à vos sœurs.

III.

Paris, le 13 juin 1697.

C'est tout de bon que nous partons pour notre voyage de Picardie. Comme je serai quinze jours sans vous voir, et que vous êtes continuellement présent à mon esprit, je ne puis m'empêcher de vous répéter encore deux ou trois choses que je crois très-importantes pour votre conduite.

La première, c'est d'être extrêmement circonspect dans vos paroles, et d'éviter la réputation d'être un parleur, qui est la plus mauvaise réputation qu'un jeune homme puisse avoir dans le pays où vous entrez. La seconde est d'avoir une extrême docilité pour les avis de M. et Madame Vigon, qui vous aiment comme leur enfant.

N'oubliez point vos études, et cultivez continuellement votre mémoire qui a grand besoin d'être exercée. Je vous demanderai compte à mon retour de vos lectures, et surtout de l'histoire de France, dont je vous demanderai à voir vos extraits.

Vous savez ce que je vous ai dit des opéras et des comédies : on en doit jouer à Marly. Il est très-important pour vous et pour moi-même qu'on ne vous y voie point, d'autant plus que vous êtes présentement à Versailles pour y faire vos exercices, et non point pour assister à toutes ces sortes de divertissements. Le roi et toute la cour savent le scrupule que je me fais d'y aller ; et ils auraient très-méchante opinion de vous, si, à l'âge où vous êtes, vous aviez si peu d'égard pour moi et pour mes sentiments. Je devrais avant toutes choses vous recommander de songer toujours à votre salut, et de ne point perdre l'amour que je vous ai vu pour la religion. Le plus grand déplaisirqui puis se m'arriver au monde,

c'est s'il me revenait que vous êtes un indévot et que Dieu vous est devenu indifférent. Je vous prie de recevoir cet avis avec la même amitié que je vous le donne. Adieu, mon cher fils : donnez-moi souvent de vos nouvelles.

IV.

Paris, le 23 juin 1697.

Votre mère s'est fort attendrie à la lecture de votre dernière lettre, où vous mandiez qu'une de vos plus grandes consolations était de recevoir de nos nouvelles; elle est très-contente de ces marques de votre bon naturel. Mais je puis vous assurer qu'en cela vous nous rendez bien justice, et que les lettres que nous recevons de vous font la joie 10 de toute la famille, depuis le plus grand jusqu'au plus petit : ils m'ont tous prié aujourd'hui de vous faire leurs compliments, et votre sœur aînée comme les autres. La pauvre fille me fait assez de pitié, par l'incertitude que je vois dans ses résolutions; tantôt à Dieu[1], tantôt au monde, et craignant de s'engager de façon ou d'autre : du reste elle est fort douce.

On me demanda de vos nouvelles, et M. Despréaux assura la compagnie que vous seriez un jour très-digne d'être aimé de tous mes amis. Vous savez que les poëtes se piquent d'être prophètes; mais ce n'est que dans l'enthousiasme de leur poésie qu'ils le sont, et M. Despréaux 20 parlait en prose. Ses prédictions ne laissèrent pas néanmoins de me faire plaisir. C'est à vous, mon cher fils, à ne pas faire passer M. Despréaux pour un faux prophète. Je vous l'ai dit plusieurs fois, vous êtes à la source du bon sens et de toutes les belles connaissances pour le monde et pour les affaires.

J'aurais une joie sensible de voir la maison de campagne dont vous faites tant de récit, et d'y manger avec vous des groseilles de Hollande. Ces groseilles ont bien fait ouvrir les oreilles à vos petites sœurs, et à votre mère elle-même, qui les aime fort. Je ne saurais m'empêcher de vous dire qu'à chaque chose d'un peu bon que l'on nous sert sur notre 30 table, il lui échappe toujours de dire : « Racine en mangerait volontiers. » Je n'ai jamais vu en vérité une si bonne mère, ni si digne que vous fassiez votre possible pour reconnaître son amitié. Au moment que je vous écris, vos deux petites sœurs me viennent apporter un bouquet pour ma fête, qui sera demain, et qui sera aussi la vôtre.

[1] C'est-à-dire : décidée à se faire religieuse.

BOURDALOUE [1].

FRAGMENTS DES SERMONS.

I. L'OUBLI DES PAUVRES.

Combien de pauvres sont oubliés ! combien demeurent sans secours et sans assistance ! Oubli d'autant plus déplorable que, de la part des riches, il est volontaire, et par conséquent criminel : je m'explique. Combien de malheureux réduits aux dernières rigueurs de la pauvreté, et que l'on ne soulage pas, parce qu'on ne les connaît pas et qu'on ne veut pas les connaître ! Si l'on savait l'extrémité de leurs besoins, on aurait pour eux, malgré soi, sinon de la charité, au moins de l'humanité. A la vue de leur misère, on rougirait de ses excès, on aurait honte de ses délicatesses, on se reprocherait ses folles dépenses, et l'on s'en ferait avec raison des crimes devant Dieu. Mais parce qu'on ignore ce que souffrent ces membres de Jésus-Christ, parce qu'on ne veut pas s'en instruire, parce qu'on craint d'en entendre parler, parce qu'on les éloigne de sa présence, on croit en être quitte en les oubliant ; et quelque extrêmes que soient leurs maux, on y devient insensible. Combien de véritables pauvres que l'on rebute comme s'ils ne l'étaient pas, sans qu'on se donne et qu'on veuille se donner la peine de discerner s'ils le sont en effet ! combien de saints pauvres dont les gémissements sont trop faibles pour venir jusqu'à nous, et dont on ne veut pas s'approcher pour se mettre en devoir de les écouter ! combien de pauvres abandonnés dans les provinces ! combien de désolés dans les prisons ! combien de languissants dans les hôpitaux ! combien de honteux dans les familles particulières ! Parmi ceux qu'on connaît pour pauvres, et dont on ne peut ni ignorer ni même oublier le douloureux état, combien sont négligés ! combien sont durement traités ! combien de serviteurs de Dieu qui manquent de tout, pendant que l'impie est dans l'abondance, dans le luxe, dans les délices ! S'il n'y avait point de jugement dernier, voilà ce que l'on pourrait appeler le scandale de la Providence : la

[1] Louis **BOURDALOUE** (1362—1704), père jésuite. Un des grands sermonnaires formés par Bossuet, qu'il fit même oublier un moment, mais qu'il n'égala pas. On ne peut nier pourtant que si son éloquence a moins de chaleur et d'éclat que celle de son maître, elle n'ait une incontestable puissance. C'est surtout par la force de l'argumentation que Bourdaloue s'empare de ses auditeurs. On comprend encore aujourd'hui l'effet que dût produire du haut de la chaire l'imposante démonstration qu'il fit de la divinité du Christ.

SENTENCES DÉTACHÉES DE L'AUTEUR.

Les pécheurs ne veulent pas reconnaître Dieu comme père : ils seront forcés un jour de le reconnaître comme juge.

La croix, selon la belle expression de saint Augustin, a passé, du lieu infâme les supplices, sur le front des monarques et des empereurs.

patience des pauvres outragée par la dureté et par l'insensibilité des riches. *(Serm. sur le Jugement dernier.)*

II. L'INCONSÉQUENCE DE L'ATHÉE.

L'athée croit qu'un État ne peut être bien gouverné que par la sagesse et le conseil d'un prince; il croit qu'une maison ne peut subsister sans la vigilance et l'économie d'un père de famille; il croit qu'un vaisseau ne peut être bien conduit sans l'attention et l'habileté d'un pilote : et quand il voit ce vaisseau voguer en pleine mer, cette famille bien réglée, ce royaume dans l'ordre et dans la paix, il conclut, sans hésiter, qu'il y a un esprit, une intelligence qui y président. Mais il prétend raisonner tout autrement à l'égard du monde entier; et il veut que, sans Providence, sans prudence, sans intelligence, par un pur effet du hasard, ce grand et vaste univers se maintienne dans l'ordre merveilleux où nous le voyons. N'est-ce pas aller contre ses propres lumières, et contredire sa raison? *(Serm. sur la Providence.)*

FRAGMENT

DE L'ORAISON FUNÈBRE DU PRINCE DE CONDÉ.

CE QUI FAIT LE HÉROS.

J'appelle le principe de ces grands exploits cette ardeur martiale qui, sans témérité ni emportement, lui faisait tout oser et tout entreprendre; ce feu qui, dans l'exécution, lui rendait tout possible et tout facile; cette fermeté d'âme que jamais nul obstacle n'arrêta, que jamais nul péril n'épouvanta, que jamais nulle résistance ne lassa ni ne rebuta; cette vigilance que rien ne surprenait; cette prévoyance à laquelle rien n'échappait; cette étendue de pénétration avec laquelle, dans les plus hasardeuses occasions, il envisageait d'abord tout ce qui pouvait ou troubler ou favoriser l'événement des choses, semblable à un aigle, dont la vue perçante fait en un moment la découverte de tout un vaste pays; cette promptitude à prendre son parti, qu'on n'accusa jamais en lui de précipitation, et qui, sans avoir les inconvénients de la lenteur des autres, en avait toute la maturité; cette science qu'il pratiquait si bien, et qui le rendait si habile à profiter des conjonctures, à prévenir les desseins des ennemis presque avant qu'ils fussent conçus, et à ne pas perdre en vaines délibérations ces moments heureux qui décident du sort des armes; cette activité que rien ne pouvait égaler, et qui, dans un jour de bataille, le partageant, pour ainsi dire, et le multipliant, faisait qu'il se trouvait partout, qu'il suppléait à tout, qu'il ralliait tout, qu'il maintenait tout, soldat et général tout à la fois, et par sa présence inspirant à tout un corps d'armée, et jusqu'aux plus vils membres qui le composaient, son courage et sa valeur; ce sang-froid qu'il savait si bien conserver dans la chaleur du combat; cette tranquillité dont il n'était jamais plus sûr que quand on en venait aux mains, et dans l'hor-

reur de la mêlée ; cette modération et cette douceur pour les siens, qui redoublaient à mesure que sa fierté contre l'ennemi était émue ; cet inflexible oubli de sa personne, qui n'écouta jamais la remontrance, et auquel constamment déterminé il se fit toujours un devoir de prodiguer la vie et un jeu de braver la mort. Car tout cela est le vif portrait que chacun de vous se fait, au moment que je parle, du prince que nous avons perdu ; et voilà ce qui fait les héros.

FLÉCHIER [1].

FRAGMENTS DE L'ORAISON FUNÈBRE DE TURENNE [2]

LE 10 JANVIER 1676.

Tout le peuple le pleura amèrement ; et, après avoir pleuré durant plusieurs jours, ils
10 s'écrièrent : « Comment est mort cet homme puissant, qui sauvait le peuple d'Israël [3] ? »

I. EXORDE.

Je ne puis, Messieurs, vous donner d'abord une plus haute idée du triste sujet dont je viens vous entretenir, qu'en recueillant ces termes nobles et expressifs dont l'Écriture sainte se sert pour louer la vie et pour déplorer la mort du sage et vaillant Macchabée. Cet homme qui portait la gloire de sa nation jusqu'aux extrémités de la terre, qui couvrait son camp du bouclier, et forçait celui des ennemis avec l'épée ; qui donnait à des rois ligués contre lui des déplaisirs mortels, et réjouissait Jacob par ses vertus et par ses exploits, dont la mémoire doit être

20 [1] Esprit **FLÉCHIER** (1632—1710), évêque de Nîmes, de l'Académie française en 1673. Sans vouloir contester le mérite du morceau devenu classique que nous citons, nous ne pouvons nous empêcher d'y reconnaître plus de recherche et d'apprêt que n'en comporte l'éloquence sacrée. Il n'a peut-être manqué à Fléchier pour devenir un orateur véhément que de se résigner à être un écrivain moins habile.

SENTENCES DÉTACHÉES DE L'AUTEUR.

Il est plus honorable d'être noble par soi-même que par autrui.

Le bonheur de l'homme ne consiste pas dans les biens qu'il a, mais dans le bien qu'il peut faire.

30 La prospérité fait naître les amis, l'adversité seule les éprouve.

[2] Henri de la Tour d'Auvergne, vicomte de Turenne (1611—1675).

[3] *Fleverunt eum omnes populi Israël planctu magno, et lugebant dies multos, et dixerunt : « Quomodo cecidit potens, qui salvum faciebat populum Israël ? »* (*L. Macch., c. IX, v.* 20 *et* 21.)

éternelle; cet homme qui défendait les villes de Juda, qui domptait l'orgueil des enfants d'Ammon et d'Ésaü, qui revenait chargé des dépouilles de Samarie, après avoir brûlé sur leurs propres autels les dieux des nations étrangères; cet homme que Dieu avait mis autour d'Israël, comme un mur d'airain où se brisèrent tant de fois toutes les forces de l'Asie, et qui, après avoir défait de nombreuses armées, déconcerté les plus fiers et les plus habiles généraux des rois de Syrie, venait tous les ans, comme le moindre des Israélites, réparer avec ses mains triomphantes les ruines du sanctuaire, et ne voulait d'autre récompense des services qu'il rendait à sa patrie que l'honneur de l'avoir servie ; ce 10 vaillant homme poussant enfin, avec un courage invincible, les ennemis qu'il avait réduits à une fuite honteuse, reçut le coup mortel, et demeura comme enseveli dans son triomphe. Au premier bruit de ce funeste accident, toutes les villes de Judée furent émues, des ruisseaux de larmes coulèrent des yeux de tous leurs habitants. Ils furent quelque temps saisis, muets, immobiles. Un effort de douleur rompant enfin ce morne et long silence, d'une voix entrecoupée de sanglots que formaient dans leurs cœurs la tristesse, la pitié, la crainte, ils s'écrièrent : « *Comment est mort cet homme puissant qui sauvait le peuple d'Israël?* » A ces cris, Jérusalem redoubla ses pleurs; les voûtes du temple 20 s'ébranlèrent, le Jourdain se troubla, et tous ses rivages retentirent du son de ces lugubres paroles : « *Comment est mort cet homme puissant qui sauvait le peuple d'Israël?* »

Chrétiens, qu'une triste cérémonie assemble en ce lieu, ne rappelez-vous pas en votre mémoire ce que vous avez vu, ce que vous avez senti il y a cinq mois? Ne vous reconnaissez-vous pas dans l'affliction que j'ai décrite, et ne mettez-vous pas dans votre esprit, à la place du héros dont parle l'Écriture, celui dont je viens vous parler? La vertu et le malheur de l'un et de l'autre sont semblables; et il ne manque aujourd'hui à ce dernier qu'un éloge digne de lui. Oh ! si l'esprit divin, l'esprit 30 de force et de vérité, avait enrichi mon discours de ces images vives et naturelles qui représentent la vertu, et qui la persuadent tout ensemble, de combien de nobles idées remplirais-je vos esprits, et quelle impression ferait sur vos cœurs le récit de tant d'actions édifiantes et glorieuses!

II. VALEUR DE TURENNE.

N'entendez pas par ce mot une hardiesse vaine, indiscrète, emporté et qui cherche le danger pour le danger même, qui s'expose sans fruit, et qui n'a pour but que la réputation et les vains applaudissements des hommes. Je parle d'une hardiesse sage et réglée, qui s'anime à la vue des ennemis; qui, dans le péril même, pourvoit à tout et prend tous ses avantages, mais qui se mesure avec ses forces; qui entreprend les 40 choses difficiles, et ne tente pas les impossibles; qui n'abandonne rien au hasard de ce qui peut être conduit par la vertu; capable enfin de

tout oser quand le conseil est inutile, et prête à mourir dans la victoire, ou à survivre à son malheur en accomplissant ses devoirs.

III. QU'EST-CE QU'UNE ARMÉE?

Qu'est-ce qu'une armée? C'est un corps animé d'une infinité de passions différentes, qu'un homme habile fait mouvoir pour la défense de la patrie; c'est une troupe d'hommes armés qui suivent aveuglément les ordres d'un chef, dont ils ne savent pas les intentions; c'est une multitude d'âmes, pour la plupart viles et mercenaires, qui, sans songer à leur propre réputation, travaillent à celle des rois et des conquérants; c'est un assemblage confus de libertins qu'il faut assujettir à l'obéis-
10 sance, de lâches qu'il faut mener au combat, de téméraires qu'il faut retenir, d'impatients qu'il faut accoutumer à la constance. Quelle prudence ne faut-il pas pour conduire et réunir au seul intérêt public tant de vues et de volontés différentes? Comment se faire craindre, sans se mettre en danger d'être haï, et bien souvent abandonné? Comment se faire aimer, sans perdre un peu de l'autorité, et relâcher de la discipline nécessaire?

IV. MODESTIE DE TURENNE.

Qui fit jamais de si grandes choses? qui les dit avec plus de retenue? Remportait-il quelque avantage, à l'entendre, ce n'était pas qu'il fût habile, mais l'ennemi s'était trompé. Rendait-il compte d'une bataille,
20 il n'oubliait rien, sinon que c'était lui qui l'avait gagnée. Racontait-il quelques-unes de ces actions qui l'avaient rendu si célèbre, on eût dit qu'il n'en avait été que le spectateur, et l'on doutait si c'était lui qui se trompait, ou la renommée. Revenait-il de ces glorieuses campagnes qui rendront son nom immortel, il fuyait les acclamations populaires, il rougissait de ses victoires, il venait recevoir des éloges comme on vient faire des apologies, et n'osait presque aborder le roi, parce qu'il était obligé, par respect, de souffrir patiemment les louanges dont Sa Majesté ne manquait jamais de l'honorer.

C'est alors que, dans le doux repos d'une condition privée, ce prince,
30 se dépouillant de toute la gloire qu'il avait acquise pendant la guerre, et se renfermant dans une société peu nombreuse de quelques amis choisis, s'exerçait sans bruit aux vertus civiles : sincère dans ses discours, simple dans ses actions, fidèle dans ses amitiés, exact dans ses devoirs, réglé dans ses désirs, grand même dans les moindres choses. Il se cache, mais sa réputation le découvre; il marche sans suite et sans équipage, mais chacun, dans son esprit, le met sur un char de triomphe. On compte, en les voyant, les ennemis qu'il a vaincus, non pas les serviteurs qui le suivent : tout seul qu'il est, on se figure autour de lui ses vertus et ses victoires qui l'accompagnent. Il y a je ne sais quoi de noble dans
40 cette honnête simplicité; et, moins il est superbe, plus il devient vénérable.

V. MORT DE TURENNE.

Turenne meurt : tout se confond, la fortune chancelle, la victoire se lasse, la paix s'éloigne, les bonnes intentions des alliés se ralentissent, le courage des troupes est abattu par la douleur et ranimé par la vengeance ; tout le camp demeure immobile. Les blessés pensent à la perte qu'ils ont faite, et non pas aux blessures qu'ils ont reçues. Les pères mourants envoient leurs fils pleurer sur leur général mort. L'armée en deuil est occupée à lui rendre les devoirs funèbres ; et la renommée, qui se plaît à répandre dans l'univers les accidents extraordinaires, va remplir toute l'Europe du récit glorieux de la vie de ce prince et du triste regret de sa mort.

Que de soupirs alors! que de plaintes! que de louanges retentissent dans les villes, dans la campagne! L'un, voyant croître ses moissons, bénit la mémoire de celui à qui il doit l'espérance de sa récolte ; l'autre, qui jouit encore en repos de l'héritage qu'il a reçu de ses pères, souhaite une éternelle paix à celui qui l'a sauvé des désordres et des cruautés de la guerre. Ici l'on offre le sacrifice adorable de Jésus-Christ pour l'âme de celui qui a sacrifié sa vie et son sang pour le bien public : là on lui dresse une pompe funèbre, où l'on s'attendait de lui dresser un triomphe. Chacun choisit l'endroit qui lui paraît le plus éclatant dans une si belle vie. Tous entreprennent son éloge ; et chacun s'interrompant lui-même pas ses soupirs et par ses larmes, admire le passé, regrette le présent, et tremble pour l'avenir. Ainsi tout le royaume pleure la mort de son défenseur ; et la perte d'un homme seul est une calamité publique.

FRAGMENT DE L'ORAISON FUNÈBRE DE Mme LA DUCHESSE DE MONTAUSIER [1].

QU'EST-CE QUE L'ESPRIT?

Qu'est-ce que l'esprit, dont les hommes paraissent si vains ? Si nous le considérons selon la nature, c'est un feu qu'une maladie et qu'un accident amortissent sensiblement ; c'est un tempérament délicat qui se dérègle, une heureuse conformation d'organes qui s'usent, un assemblage et un certain mouvement d'esprits qui s'épuisent et qui se dissipent ; c'est la partie la plus vive et la plus subtile de l'âme qui s'appesantit, et qui semble vieillir avec le corps ; c'est une finesse de raison qui s'évapore, et qui est d'autant plus faible et plus sujette à s'évanouir, qu'elle est plus délicate et plus épurée. Si nous le considérons selon Dieu, c'est une partie de nous-mêmes, plus curieuse que savante, qui s'égare dans ses pensées ; c'est une puissance orgueilleuse qui est souvent contraire à l'humilité et à la simplicité chrétienne, et qui, laissant souvent

[1] Mlle de Rambouillet. Voir page 59, note 2 de ce recueil.

la vérité pour le mensonge, n'ignore que ce qu'il faudrait savoir, et ne sait que ce qu'il faudrait ignorer.

MASCARON [1].

FRAGMENTS DE L'ORAISON FUNÈBRE DE TURENNE [2].

I. MODESTIE DE TURENNE.

Il revenait de ses campagnes triomphantes avec la même froideur et la même tranquillité que s'il fût revenu d'une promenade; plus vide de sa propre gloire, que le public n'en était occupé. En vain les peuples s'empressaient pour le voir; en vain dans les assemblées, ceux qui avaient l'honneur de le connaître le montraient des yeux, du geste et de la voix à ceux qui ne le connaissaient pas; en vain sa seule présence, sans train et sans suite, faisait sur les âmes cette impression presque divine qui attire tant de respect, et qui est le fruit le plus doux et le plus innocent de la vertu héroïque. Toutes ces choses, si propres à faire rentrer un homme en lui-même par une vanité raffinée, ou à le faire répandre au dehors par l'agitation d'une vanité moins réglée, n'altéraient en aucune manière la situation tranquille de son âme; et il ne tenait pas à lui qu'on n'oubliât ses victoires et ses triomphes.

II. HUMILITÉ DE TURENNE.

S'il y a une occasion au monde où l'âme, pleine d'elle-même, soit en danger d'oublier son Dieu, c'est dans ces postes éclatants où un homme, par la sagesse de sa conduite, par la grandeur de son courage, par la force de son bras, et par le nombre de ses soldats, devient comme le Dieu des autres hommes, et, rempli de gloire en lui-même, remplit tout le reste du monde d'amour, d'admiration ou de frayeur. Les dehors mêmes de la guerre, le son des instruments, l'éclat des armes, l'ordre des troupes, le silence des soldats, l'ardeur de la mêlée, le commencement, le progrès et la consommation de la victoire, les cris différents des vaincus et des vainqueurs, attaquent l'âme par tant d'endroits, qu'enlevée à tout ce qu'elle a de sagesse et de modération, elle ne connaît plus ni Dieu, ni elle-même. C'est alors que les impies Salmonées osent imiter le tonnerre de Dieu, et répondre par les foudres de la terre aux foudres du ciel; c'est alors que les sacriléges Antiochus n'adorent que

[1] **Jules MASCARON** (1634—1703). Évêque de Tulle, puis d'Agen. Ce fut lui qui prononça l'oraison funèbre d'Anne d'Autriche, reine de France et celle du chancelier Séguier; mais son chef-d'œuvre en ce genre est sans contredit l'oraison funèbre de Turenne.

SENTENCES DÉTACHÉES DE L'AUTEUR.

En allant jusqu'au fond des choses, nous trouverons qu'il y a bien plus de gloire à vaincre une passion qu'à venger une injure.

Le ciel, qui est le maître de la terre, ne se laisse vaincre que par les prières.

[2] Comparer : même sujet, page 148.

leurs bras et leurs cœurs, et que les insolents Pharaons, enflés de leur puissance, s'écrient : « C'est moi qui me suis fait moi-même ! »

III. MORT DE TURENNE.

Cette funeste nouvelle se répandit par toute la France comme un brouillad épais qui couvrit la lumière du ciel, et remplit tous les esprits des ténèbres de la mort. La terreur et la consternation la suivaient. Personne n'apprit la mort de M. de Turenne qu'il ne crût d'abord l'armée du roi taillée en pièces, nos frontières découvertes, et les ennemis prêts à pénétrer dans le cœur de l'État ; ensuite, oubliant l'intérêt général, on n'était sensible qu'à la perte de ce grand homme. Le récit de ce funeste accident tira des plaintes de toutes les bouches et des larmes de tous les yeux. Chacun à l'envi faisait gloire de savoir et de dire quelque particularité de sa vie et de ses vertus : l'un disait qu'il était aimé de tout le monde sans intérêt ; l'autre, qu'il était parvenu à être admiré sans envie ; un troisième, qu'il était redouté de ses ennemis sans en être haï. Mais enfin ce que le roi sentit sur cette perte, et ce qu'il dit à la gloire de cet illustre mort, est le plus grand et le plus glorieux éloge de sa vertu. Les peuples répondirent à la douleur de leur prince ; on vit, dans les villes par où son corps a passé, les mêmes sentiments que l'on avait vus autrefois dans l'empire romain, lorsque les cendres de Germanicus furent portées de la Syrie au tombeau des Césars. Les maisons étaient fermées ; le triste et morne silence qui régnait dans les places publiques n'était interrompu que par les gémissements des habitants ; les magistrats en deuil eussent volontiers prêté leurs épaules pour le porter de ville en ville ; les prêtres et les religieux, à l'envi, l'accompagnaient de leurs larmes et de leurs prières ; les villes, pour lesquelles ce triste spectacle était tout nouveau, faisaient paraître une douleur encore plus véhémente que ceux qui l'accompagnaient ; et comme si, en voyant son cercueil, on l'eût perdu une seconde fois, les cris et les larmes recommençaient [1].

SAINT-RÉAL [2].

FRAGMENTS DU LIVRE DE L'ESPRIT.

I. PORTRAIT DE TIBERIUS GRACCHUS.

Avec tous les avantages d'une belle taille, de la bonne mine, de beaucoup d'agréments dans le visage, ceux d'un esprit fin et pénétrant, il avait une éloquence douce et naturelle, une manière insinuante, un air

[1] En lisant ce passage on se rappelle involontairement le récit naïf et pathétique qu'inspirait au biographe anonyme de Bayard, au « loyal serviteur », la translation en France des restes mortels du « Chevalier sans peur et sans reproche. »

[2] **L'abbé César-Vichard DE SAINT-RÉAL** (1639—1692).

On regrette presque de voir un écrivain dont la forme est aussi élégante qu'é-

persuasif, le génie du monde le plus fleuri et le plus cultivé. Il joignait à toutes ces qualités un cœur ferme et grand, une droiture et une intégrité inaltérables, un amour pour la justice, qui soutenait l'innocent et punissait le crime, sans perdre tout à fait et sans détruire le coupable; il ajoutait à cela une sobriété, une vertu pure, des mœurs sévères pour lui seul, sans vouloir faire participer les autres à cette austérité. Il soutenait toutes ces qualités par un mérite acquis à la guerre, où il avait marqué en diverses occasions d'éclat qu'il n'était pas moins propre à commander qu'à obéir; et que selon l'état où il se trouvait, et les besoins de la république, il obéissait avec le même plaisir que les autres commandaient. Libéral jusqu'à la profusion, et donnant tout sans réserve; pitoyable pour les malheureux, qui étaient tous assurés de trouver chez lui une protection infaillible; enfin, on a dit de lui qu'il était doué de toutes les vertus que le naturel, l'éducation, le soin et l'expérience peuvent donner à un homme sur la terre. Mais comme rien n'est parfait ici-bas, on ne doit pas dissimuler qu'il était d'ailleurs obstiné dans ses résolutions jusqu'à la dernière opiniâtreté, fier et hautain quand il trouvait de la résistance; conservant naturellement sa vengeance contre ceux qui lui avaient voulu nuire, et si fort porté pour le peuple, contre le sénat, qu'il hasardait tout pour le servir, moins peut-être par rapport à cette justice qu'il aimait tant en effet, que séduit par une ambition démesurée, dont tous ses ennemis l'ont accusé et qui était sans contestation son véritable vice. (*Chap. I.*)

II. PORTRAIT DE LUCULLE.

Luculle était fils de cette fameuse Cécilia qui déshonora sa maison par les désordres de sa vie. Il avait la physionomie belle, et ses manières civiles et honnêtes prévenaient tout le monde en sa faveur. Son éloquence vive et naturelle parut contre les délateurs de son père, qu'il accusa avec beaucoup de force; et ayant achevé de déterminer le peuple à l'élever aux magistratures, il fut désigné édile, qui était le premier degré par où il fallait nécessairement monter : il ne voulut pourtant jamais accepter cette charge, avant qu'on l'eût donnée à son frère; et le peuple, impatient de le satisfaire, fit, contre les lois du bon gouvernement, son frère et lui édiles en même temps. On peut faire à Luculle un reproche, à mon sens, bien glorieux : il manqua de défauts; il ne sut point être vicieux; et il eût servi de modèle à César s'il eût été plus ambitieux, ou plus téméraire : il fut toujours juste et modéré; on le trouva partout bon fils, bon frère, bon ami, bon citoyen, bon soldat et bon général :

nergique, consacrer son talent à une œuvre qui ne se rattache franchement ni au roman ni à l'histoire et qui, malgré ses pages brillantes, n'est pas même une ingénieuse transaction entre les deux. Salluste, dont Saint-Réal s'est peut-être inspiré plus d'une fois, ne s'est pas fait scrupule dans un sujet analogue de charger ses peintures, mais il ne s'est pas écarté du moins des grandes lignes de l'histoire.

il sut toujours remplir ses devoirs : ennemi de l'injustice, de la brigue et des partis, et libre d'ambition, vices dont les plus grands hommes de son siècle ne rougissaient point et que Cicéron appelle les vices du temps et non point des hommes. (*Chap. I.*)

III. PENSÉES DÉTACHÉES.

Le travail du corps délivre de peines de l'esprit : et c'est ce qui rend les pauvres heureux.

Nous nous tourmentons moins pour devenir heureux que pour faire croire que nous le sommes.

La sagesse est à l'âme ce que la santé est pour le corps.

Avant que de désirer fortement une chose, il faut examiner quel est le bonheur de celui qui la possède. Il est plus nécessaire d'étudier les hommes que les livres.

La plupart des hommes ont, comme les plantes, des propriétés que le hasard fait découvrir.

On s'ennuie presque toujours avec ceux que l'on ennuie.

Il n'est jamais plus difficile de bien parler que quand on a honte de se taire.

La fortune fait paraître nos vertus et nos vices, comme la lumière fait paraître les objets.

Nos actions sont comme des bouts-rimés que chacun tourne comme il lui plaît.

Nous aimons mieux voir ceux à qui nous faisons du bien, que ceux qui nous en font.

Il est plus difficile de dissimuler les sentiments que l'on a, que de feindre ceux que l'on n'a pas.

Un homme à qui personne ne plaît est bien plus malheureux que celui qui ne plaît à personne. (*Chap. VIII.*)

FRAGMENT DE LA CONJURATION DE VENISE.

LE CAPITAINE RENAULT AUX CONJURÉS.

FRAGMENT.

Renault prit la parole. Il commença par une narration simple et étendue de l'état des affaires, des forces de la république et des leurs, de la disposition de la ville et de la flotte, des préparatifs de don Pèdre et du duc d'Ossone, des armes et autres provisions de guerre qui étaient chez l'ambassadeur d'Espagne, des intelligences qu'il avait dans le sénat et parmi les nobles, enfin de la connaissance exacte qu'on avait prise de tout ce qu'il pouvait être nécessaire de savoir. Après s'être attiré l'approbation de ses auditeurs par le récit de ces choses dont ils savaient la vérité comme lui, et qui étaient presque toutes les effets de leurs soins aussi bien que des siens :

« Voilà, mes compagnons, continua-t-il, quels sont les moyens des-

tinés à vous conduire à la gloire que vous cherchez. Chacun de vous peut juger s'ils sont suffisants et assurés. Nous avons des voies infaillibles pour introduire dix mille hommes de guerre dans une ville qui n'en a pas deux cents à nous opposer; dont le pillage joindra avec nous tous les étrangers que la curiosité ou le commerce y a attirés, et dont le peuple même nous aidera à dépouiller les grands, qui l'ont dépouillé tant de fois, aussitôt qu'il verra sûreté à le faire. Les meilleurs vaisseaux de la flotte sont à nous, et les autres portent dès à présent avec eux ce qui les doit réduire en cendres. L'arsenal, ce fameux arsenal, la merveille de l'Europe et la terreur de l'Asie, est presque déjà en notre pouvoir. Les neuf vaillants hommes qui sont ici présents, et qui sont en état de s'en emparer depuis près de six mois, ont si bien pris leurs mesures pendant ce retardement, qu'il ne croient rien hasarder en répondant sur leur tête de s'en rendre maîtres. Quand nous n'aurions ni les troupes du lazaret, ni celles de terre ferme, ni la petite flotte de Haillot pour nous soutenir, ni les cinq cents hommes de don Pèdre, ni les vingt navires vénitiens de notre camarade, ni les grands vaisseaux du duc d'Ossone, ni l'armée espagnole de Lombardie, nous serions assez forts avec les intelligences et les mille soldats que nous avons. Néanmoins, tous ces différents secours que je viens de nommer sont disposés de telle sorte, que chacun d'eux pourrait manquer sans porter le moindre préjudice aux autres. Ils peuvent bien s'entr'aider, mais ils ne sauraient s'entre-nuire. Il est presque impossible qu'ils ne réussissent pas tous, et un seul nous suffit. Que si, après avoir pris toutes les précautions que la prudence humaine peut suggérer, on peut juger du succès que la fortune nous destine, quelle marque peut-on avoir de sa faveur qui ne soit au-dessous de celles que nous avons? Oui, mes amis, elles tiennent manifestement du prodige. Il est inouï, dans toutes les histoires, qu'une entreprise de cette nature ait été découverte en partie sans être entièrement ruinée; et la nôtre a essuyé cinq accidents, dont le moindre, selon toutes les apparences humaines, devait la renverser. Qui n'eût cru que la perte de Spinosa, qui tramait la même chose que nous, serait l'occasion de la nôtre? que le licenciement des troupes de Lievestein, qui nous étaient toutes dévouées, divulguerait ce que nous tenions caché? que la dispersion de la petite flotte romprait toutes nos mesures, et serait une source féconde de nouveaux inconvénients? que la découverte de Crême, que celle de Maran attireraient nécessairement après elles la découverte de tout le parti? Cependant toutes ces choses n'ont point eu de suite; on n'en a point suivi la trace, qui aurait mené jusqu'à nous; on n'a point profité des lumières qu'elles donnaient. Jamais repos si profond ne précéda un trouble si grand. Le sénat, nous en sommes fidèlement instruits, le sénat est dans une sécurité parfaite. Notre bonne destinée a aveuglé les plus clairvoyants de tous les hommes, rassuré les plus timides, endormi les plus soupçonneux, confondu les plus subtils. Nous vivons encore, mes chers amis; nous sommes plus puissants que nous n'étions avant ces désastres; ils n'ont servi qu'à éprouver notre constance. Nous vivons, et

notre vie sera bientôt mortelle aux tyrans de ces lieux. Un bonheur si extraordinaire, si obstiné, peut-il être naturel? et n'avons-nous pas sujet de présumer qu'il est l'ouvrage de quelque puissance au-dessus des choses humaines? Et en vérité, mes compagnons, qu'est-ce qu'il y a sur la terre qui soit digne de la protection du ciel, si ce que nous faisons ne l'est pas? Nous détruisons le plus horrible de tous les gouvernements; nous rendons le bien à tous les pauvres sujets de cet État, à qui l'avarice des nobles le ravirait éternellement sans nous; nous sauvons l'honneur de toutes les femmes qui naîtraient quelque jour sous leur domination, avec assez d'agréments pour leur plaire; nous rappelons à la 10 vie un nombre infini de malheureux, que leur cruauté est en possession de sacrifier à leurs moindres ressentiments pour les sujets les plus légers; en un mot, nous punissons les plus punissables de tous les hommes, également noircis des vices que la nature abhorre, et de ceux qu'elle ne souffre qu'avec pudeur. Ne craignons donc point de prendre l'épée d'une main et le flambeau de l'autre, pour exterminer ces misérables; et, quand nous verrons ces palais où l'impiété est sur le trône, brûlants d'un feu, plutôt le feu du ciel que le nôtre; ces tribunaux, souillés tant de fois des larmes et de la substance des innocents, consumés par les flammes dévorantes; le soldat furieux, retirant ses mains 20 fumantes du sein des méchants; la mort errante de toutes parts, et tous ce que la nuit et la licence militaire pourront produire de spectacles plus affreux, souvenons-nous alors, mes chers amis, qu'il n'y a rien de pur parmi les hommes, que les plus louables actions sont sujettes aux plus grands inconvénients, et qu'enfin, au lieu des diverses fureurs qui désolaient cette malheureuse terre, les désordres de la nuit prochaine sont les seuls moyens d'y faire régner à jamais la paix, l'innocence et la liberté. »

Mme DE NEMOURS [1].

FRAGMENT DES MÉMOIRES.

LOUIS XIV.

En voyant aujourd'hui la France si calme, si triomphante, et gouvernée avec tant de sagesse et avec une puissance si absolue, on se 30 persuaderait aisément qu'elle a toujours été gouvernée de même, et on a peine à s'imaginer qu'elle ait été réduite au point où nous l'avons vue au temps de la régence d'Anne d'Autriche [2], mère du roi.

[1] **Marie d'ORLÉANS-LONGUEVILLE, Duchesse de Nemours, Princesse de Neufchâtel et Valangin** (1625—1707).

[2] Anne d'Autriche, fille aînée de Philippe II, roi d'Espagne, morte à Paris en 1666.

Il est pourtant certain que le ministère du cardinal Mazarin [1] se rendit quelque temps si odieux pendant cette régence, dont ce ministre exerçait tout le pouvoir sous l'autorité de cette princesse, que les personnes même qui passaient pour les plus sages, se trouvèrent comme forcées à se révolter contre la puissance légitime pour s'affranchir de celle qui leur paraissait une véritable oppression; et afin de pouvoir anéantir cette puissance injuste, ceux à qui le gouvernement était insupportable excitèrent tant de troubles et formèrent tant de factions, que la minorité du roi en aurait été infailliblement accablée, si le ciel, prenant soin de ce prince, ne l'eût comblé des lors du même bonheur qui l'a toujours accompagné depuis, pendant sa majorité. Il fallait sans doute que l'animosité où ils étaient contre le ministère leur eût fait oublier que c'était Dieu qui leur avait donné ce roi, et que, l'ayant destiné pour dicter des lois à l'Europe, personne ne pouvait avoir d'empire sur lui que lui-même.

Ce prince était né à Saint-Germain le 5 septembre de l'année 1638. Il était parvenu à la couronne le 14 mai 1643, et, le cinquième jour de son règne, M. le duc d'Enghien gagna la bataille de Rocroi sur les Espagnols; ce qui fut un présage de la gloire et de la félicité du règne de Louis XIV, et le plus heureux augure pour la régence de la reine, sa mère.

Cette régence eut en effet les commencements les plus favorables, et pendant plusieurs années, les armes du jeune roi eurent les succès les plus éclatants. Ce fut donc comme autant de présages certains de tous ces événements si grands et si extraordinaires qui lui ont acquis tant de gloire, et qui ont donné, depuis sa majorité, des bornes si vastes à son empire.

Ce fut par les influences de l'étoile qui présidait à la naissance de ce prince, que, tout enfant qu'il était, il sut détruire toutes les factions qu'avait produites la haine qu'on avait conçue contre le cardinal Mazarin; qu'il sut calmer tous les troubles qu'elle avait excités; qu'il sut forcer tous ses sujets à sacrifier la haine qu'ils avaient pour le ministre à la fidélité qu'ils devaient à leur roi. Enfin, ce furent là les essais par où ce nouveau César, en commençant à régner dans les Gaules, y commença, dès l'entrée de sa majorité, un règne encore plus glorieux que ceux des premiers Césars qui y ont régné avant lui. (*Livre I.*)

[1] Jules Mazarin, cardinal, ministre d'état, mort à Vincennes en 1661.

Mme DE MAINTENON [1].

CHOIX DE LETTRES.

I. NOTRE BONHEUR DÉPEND DE NOUS-MÊMES.

A M. CHARLES D'AUBIGNÉ, SON FRÈRE.

1676.

On n'est malheureux que par sa faute: ce sera toujours mon texte et ma réponse à vos lamentations. Songez, mon cher frère, au voyage d'Amérique, aux malheurs de notre père, aux malheurs de notre enfance, à ceux de notre jeunesse, et vous bénirez la Providence au lieu de murmurer contre la fortune. Il y a dix ans que nous étions bien éloignés l'un et l'autre du point où nous sommes aujourd'hui. Nos espérances étaient si peu de chose que nous bornions nos vœux à trois mille livres de rente. Nous en avons quatre fois plus, et nos souhaits ne seraient pas encore remplis! Nous jouissons de cette heureuse médiocrité que vous vantiez si fort. Soyons contents. Si les biens nous viennent, recevons-les de la main de Dieu; mais n'ayons pas de vues trop vastes. Nous avons le nécessaire et le commode; tout le reste n'est que cupidité. Tous ces désirs de grandeur partent du vide d'un cœur inquiet. Toutes vos dettes sont payées; vous pouvez vivre délicieusement sans en faire de nouvelles. Que désirez-vous de plus? Faut-il que des projets de richesse et d'ambition vous coûtent la perte de votre repos et de votre santé? Lisez la vie de saint Louis; vous verrez combien les grandeurs de ce monde sont au-dessous des désirs du cœur de l'homme. Il n'y a que Dieu qui puisse le rassasier.

[1] **Françoise D'AUBIGNÉ, marquise de Maintenon** (1635—1719) petite-fille du célèbre Agrippa d'Aubigné, l'un des plus énergiques champions du protestantisme durant les guerres de la ligue, et l'un des serviteurs les plus dévoués de Henri IV jusqu'à l'abjuration de ce roi. Elle avait épousé dans sa jeunesse l'auteur Paul Scarron. (Voy. page 61 de ce recueil.) Mais son principal titre à la célébrité est son mariage secret avec Louis XIV. M. le duc de Noailles, membre de l'Acad. française a publié en 1818 une *Histoire de Mme de Maintenon* composée sur des documents tout à fait neufs. Dans cet ouvrage, qui complète ou rectifie sur beaucoup de points les mémoires de Saint-Simon, on peut étudier avec fruit les dernières années du règne de Louis XIV.

SENTENCES DÉTACHÉES DE L'AUTEUR.

Les honnêtes gens doivent penser à leur salut par un motif plus noble que celui de la peur.

La philosophie nous met au-dessus des grandeurs; mais rien ne nous met au-dessus de l'ennui.

L'économie nous met en état de faire l'aumône, et c'est là le motif qui nous la doit faire aimer.

II. L'ENNUI CHEZ LES GRANDS.

A Mme DE LA MAISON-FORT.

1691.

Il ne vous est pas mauvais de vous trouver dans des troubles d'esprit; vous en serez plus humble, et vous sentirez par votre expérience que nous ne trouvons nulle ressource en nous, quelque esprit que nous ayons. Vous ne serez jamais contente, ma chère fille, que lorsque vous aimerez Dieu de tout votre cœur; ce que je ne dis pas par rapport à la profession où vous êtes engagée; Salomon vous a dit il y a longtemps qu'après avoir cherché, trouvé et goûté de tous les plaisirs, il confessait que tout n'est que vanité et affliction d'esprit, hormis aimer Dieu et le servir. Que ne puis-je vous donner toute mon expérience! que ne puis-je vous faire voir l'ennui qui dévore les grands, et la peine qu'ils ont à remplir leurs journées! Ne voyez-vous pas que je meurs de tristesse dans une fortune qu'on aurait eu peine à imaginer, et qu'il n'y a que le secours de Dieu qui m'empêche d'y succomber? J'ai été jeune et jolie; j'ai goûté des plaisirs; j'ai été aimée partout dans un âge un peu plus avancé; j'ai passé des années dans le commerce de l'esprit; je suis venue à la faveur, et je vous proteste, ma chère fille, que tous les états laissent un vide affreux, une inquiétude, une lassitude, une envie de connaître autre chose, parce qu'en tout cela rien ne satisfait entièrement. On n'est en repos que lorsqu'on s'est donné à Dieu, mais avec cette volonté déterminée dont je vous parle quelquefois; alors on sent qu'il n'y a plus rien à chercher, et qu'on est arrivé à ce qui seul est bon sur la terre : on a des chagrins; mais on a aussi une solide consolation, et la paix au fond du cœur au milieu des plus grandes peines.

LE PÈRE D'ORLÉANS [1].

RICHARD I, ROI D'ANGLETERRE A HENRI VI, EMPEREUR D'ALLEMAGNE.

Richard se leva, et prenant un ton convenable à sa fortune présente, mais qui ressentait toujours quelque chose de son caractère et de sa dignité :

« Je suis né, dit-il, dans un rang à ne rendre compte de mes actions

[1] **Pierre-Joseph d'ORLÉANS** (1644—1698) père jésuite.

Étudier spécialement dans les annales d'un peuple et considérer comme le nœud de son histoire, les révolutions politiques et sociales qu'il a traversées, tel fut à peu près le point de vue auquel se plaça le père D'Orléans pour écrire son livre. On doit lui savoir gré d'une tentative qui laissait en arrière Mézerai et les historiens de son école, et semblait préluder, bien vaguement, il est vrai, aux travaux incomparables des Augustin Thierry et des Guizot. Que le père

qu'à Dieu; mais elles sont d'une telle nature, qu'elles ne craignent pas même le jugement des hommes, et particulièrement, Seigneur, d'un prince aussi juste que vous. Mes liaisons avec le roi de Sicile n'ont rien qui vous ait dû fâcher ; j'ai pu ménager un homme dont j'avais affaire, sans offenser un prince dont j'étais ami. Pour le roi de France, je ne sache rien qui m'ait dû attirer son chagrin, que d'avoir été plus heureux que lui. Soit l'occasion, soit la fortune, j'ai fait des choses qu'il eût voulu avoir faites : voilà tout mon crime à son égard. Quant au tyran de Chypre, chacun sait que je n'ai fait que venger les injures que j'avais reçues le premier : en me vengeant de lui, j'ai affranchi ses sujets du joug sous lequel il les accablait. J'ai disposé de ma conquête : c'était mon droit ; et, si quelqu'un avait eu à y trouver à redire, c'était l'empereur de Constantinople, avec lequel ni vous, ni moi n'avons pas de grandes mesures à garder. Le duc d'Autriche s'est trop vengé de l'injure dont il se plaint, pour la compter encore parmi mes crimes. Il m'avait manqué le premier en faisant arborer son drapeau dans un lieu où nous commandions, le roi de France et moi en personne : Je l'en punis sévèrement; il a eu sa revanche au double; il n'en doit plus rien avoir sur le cœur que le scrupule d'une vengeance que le christianisme ne permet pas. L'assassinat du marquis de Montferrat est aussi éloigné de mes mœurs que mes intelligences prétendues avec Saladin sont peu vraisemblables : je n'ai pas témoigné jusqu'ici craindre assez mes ennemis, pour qu'on me croie capable d'attaquer leur vie autrement que l'épée à la main ; et j'ai fait assez de mal à Saladin pour faire juger que, si je ne l'ai point trahi, je n'ai pas été son ami. Mes actions parlent pour moi, et me justifient mieux que mes paroles : Acre pris, deux batailles gagnées, des partis défaits, des convois enlevés, avec tant de riches dépouilles dont toute la terre est témoin que je ne me suis pas enrichi, marquent assez, sans que je le dise, que je n'ai pas épargné Saladin. J'en ai reçu de petits présents, comme des fruits et choses semblables, que ce Sarrasin, non moins recommandable par sa politesse et sa générosité que par sa valeur et sa conduite, m'a de temps en temps envoyés; le roi de France en a reçu comme moi; et ce sont de ces honnêtetés que les braves gens dans la guerre se font les uns aux autres sans conséquence. On dit que je n'ai pas pris Jérusalem : je l'aurais prise si on m'en eût donné le temps : c'est la faute de mes ennemis, non la mienne ; et je ne crois pas qu'aucun homme équitable me puisse blâmer d'avoir différé une

d'Orléans ait donné à ses personnages les idées et le langage de son temps, il n'y a pas lieu de s'en étonner; il fallait encore plus d'un grand siècle pour que le sentiment de la vérité historique se développât dans toute sa puissance et que de savants explorateurs du passé pénétrassent au cœur du moyen âge. Le père d'Orléans était un historien humaniste qui aurait cru manquer d'égards envers ses héros s'il ne les eût pas fait parler comme de parfaits gentilshommes de la cour de Louis XIV. Qui reconnaîtrait le fougueux, l'indomptable Richard Cœur-de-Lion, dans cet orateur disert et habile dont nous reproduisons le plaidoyer?

entreprise qu'on peut toujours faire pour apporter à mes peuples un secours qu'ils ne pouvaient plus longtemps attendre. Voilà, Seigneur, quels sont mes crimes. Juste et généreux comme vous êtes, vous reconnaissez sans doute mon innocence; et, si je ne me trompe, je m'aperçois que vous êtes touché de mon malheur. »

(*Révolutions d'Angleterre.*)

Mme DE GRIGNAN [1].

CHOIX DE LETTRES.

I. LETTRE D'ADIEU.

AU COMTE DE BUSSY.

Paris, le 5 septembre 1674.

Je vous remercie d'avoir pensé à moi pour me plaindre du mal de ma mère. Je suis très-contente que vous connaissiez combien mon cœur est pénétré de tout ce qui lui arrive. Il me semble que c'est mon meilleur endroit; et je suis bien aise que vous, dont je veux avoir l'estime, ne l'ignoriez pas. Si j'avais quelque autre bonne qualité essentielle, je vous ferais mon portrait [2]; mais ne voyez que celle-là et le goût que j'ai pour votre mérite, qui ne peut se séparer d'une très-grande indignation contre la fortune pour les injustices qu'elle vous fait.

II. SUR LA MALADIE DE Mme DE SÉVIGNÉ.

AU MÊME.

Paris, le 10 mai 1695.

Comme vous n'avez point le malheur de partager le chagrin de mon départ, je vous l'annonce sans prendre la précaution de vous envoyer

[1] **Françoise-Marguerite DE SÉVIGNÉ, Comtesse DE GRIGNAN** (1646—1705), fille de Mme de Sévigné.

Avec la fille de Mme de Grignan, **Pauline, Marquise DE SIMIANE** (1674—1739), cette gracieuse famille, où le talent d'écrire semble être héréditaire parmi les femmes, parvint à sa troisième génération. Voici, comme échantillon du style épistolaire de la petite-fille de Mme de Sévigné, un billet qu'elle écrivait à M. d'Héricourt, à l'occasion de la nouvelle année.

Air, le 24 décembre 1631.

Je ne pourrais, en quatre pages d'écriture, répondre aux quatre lignes que je reçois de vous, Monsieur. Comment faites-vous pour rendre si agréable un compliment si commun, si trivial, si répété? Dites-le-moi, je vous en prie : car je suis désespérée de ces lettres de bonne année; il me prend envie de souhaiter toutes sortes de guignons à ceux à qui j'écris, afin de varier un peu la phrase. Je n'ai pas la force de commencer par vous; ainsi, Monsieur, apprenez que je vous souhaite de bonnes années sans nombre, tous les bonheurs que vous méritez, et que je suis avec un attachement très-parfait, etc.

[2] C'était alors la mode. On trouve beaucoup de ces portraits dans les mémoires du temps.

votre confesseur. C'est donc ici un adieu, M. le Comte, mais un adieu n'est pas rude quand on n'est pas ensemble, et qu'ainsi l'on ne se quitte point; c'est seulement avertir ses amis que l'on change de lieu. Si vous avez besoin de mes services et de l'huile de Provence, je vous en ferai votre provision. Mais ce n'est pas tout ce que je veux vous dire, c'est un compliment que je veux vous faire sur le mariage de Mademoiselle votre fille. Je ne sais pas trop comment il s'en faut démêler, et je ne puis que répéter quelqu'un de ceux qu'on vous aura faits, et dont vous vous êtes déjà moqué. Ce sera donc pour une autre fois ; et si Dieu vous fait la grâce d'être grand-père au bout de l'an, je serai la première à vous dire mille gentillesses, et à elle aussi. En attendant je vous embrasse tous deux de tout mon cœur.

III. SUR LA MORT DE Mme DE SÉVIGNÉ.

AU PRÉSIDENT DE MOULCEAU.

Le 28 avril 1696.

Votre politesse ne doit point craindre, Monsieur, de renouveler ma douleur en me parlant de la douloureuse perte que j'ai faite. C'est un objet que mon esprit ne perd pas de vue, et qu'il trouve si vivement gravé dans mon cœur, que rien ne peut l'augmenter, ni le diminuer. Je suis très-persuadée, Monsieur, que vous ne sauriez avoir appris le malheur épouvantable qui m'est arrivé, sans répandre des larmes ; la bonté de votre cœur m'en répond. Vous perdez une amie d'un mérite et d'une fidélité incomparables ; rien n'est plus digne de vos regrets : et moi, Monsieur, que ne perdé-je point ! quelles perfections ne réunissait-elle point, pour être à mon égard, par différents caractères, plus chère et plus précieuse ! Une perte si complète et si irréparable ne porte pas à chercher de consolation ailleurs que dans l'amertume des larmes et des gémissements. Je n'ai point la force de lever les yeux assez haut pour trouver le lieu d'où doit venir le secours; je ne puis encore tourner mes regards qu'autour de moi, et je n'y vois plus cette personne qui m'a comblée de biens, qui n'a eu d'attention qu'à me donner tous les jours de nouvelles marques de son tendre attachement, avec l'agrément de la société. Il est bien vrai, Monsieur : il faut une force plus qu'humaine pour soutenir une si cruelle séparation et tant de privations. J'étais bien loin d'y être préparée : la parfaite santé dont je la voyais jouir, un an de maladie qui m'a mise cent fois en péril, m'avaient ôté l'idée que l'ordre de la nature pût avoir lieu à mon égard. Je me flattais, je me flattais de ne jamais souffrir un si grand mal; je le souffre et je le sens dans toute sa rigueur. Je mérite votre pitié, Monsieur, et quelque part dans l'honneur de votre amitié, si on la mérite par une sincère estime et beaucoup de vénération pour votre vertu. Je n'ai point changé de sentiment pour vous depuis que je vous connais, et je crois vous avoir dit plus d'une fois qu'on ne peut vous honorer plus que je fais.

DE FEUQUIÈRES [1].

FRAGMENT DES MÉMOIRES.

DERNIÈRE RECOMMANDATION.

LETTRE A LOUIS XIV.

1711.

Sire, après avoir mis devant les yeux de Dieu toute ma vie, que je vais lui rendre, il ne me reste plus rien à faire, avant de la quitter, que de me jeter aux pieds de Votre Majesté. Si je croyais avoir plus de vingt-quatre heures à passer encore en ce monde, je n'oserais prendre la liberté que je prends. Je sais que j'ai déplu à Votre Majesté ; et quoique je ne sache pas précisément en quoi, je ne m'en crois pas moins coupable. J'espère, Sire, que Dieu me pardonnera mes péchés, parce que j'en ressens en moi un repentir bien sincère. Vous êtes l'image de Dieu, et j'ose vous supplier de pardonner au moins à mon fils des fautes que je voudrais avoir expiées de mon sang. Ce sont elles, Sire, qui ont donné à Votre Majesté de l'éloignement pour moi, et qui sont cause que je meurs dans mon lit, au lieu d'employer à votre service les derniers moments de ma vie et la dernière goutte de mon sang, comme je l'ai toujours souhaité.

Sire, au nom de ce Roi des rois devant qui je vais paraître, daignez jeter des yeux de compassion sur un fils unique que je laisse en ce monde, sans appui et sans bien : il est innocent de mes malheurs, il est d'un sang qui a toujours bien servi Votre Majesté. Je prends confiance en la bonté de votre cœur ; et après vous avoir encore une fois demandé pardon, je vais me remettre entre les mains de Dieu, à qui je demande pour Votre Majesté toutes les prospérités que méritent vos vertus.

(*Introd. Vie de M. de Feuquières.*)

MALEBRANCHE [2].

FRAGMENT DES ENTRETIENS

SUR LA MÉTAPHYSIQUE, SUR LA RELIGION ET SUR LA MORT.

LA MAGNIFICENCE DE DIEU RÉVÉLÉE DANS LA NATURE.

Théodore : Je parle de la providence générale, ou de la conduite ordinaire que Dieu tient dans le gouvernement du monde. Voyons quelque chose de sa magnificence dans son ouvrage, mais suivons-le de près dans les démarches majestueuses de sa conduite ordinaire.

[1] **Antoine de Pas, Marquis DE FEUQUIÈRES** (1648—1711), Lieutenant-Général des armées du roi.

[2] **Nicolas MALEBRANCHE** (1638—1715), père jésuite, prêtre de l'Oratoire.

Nous empruntons à l'*Histoire de la Littérature française* de M. Géruzez, cette excellente appréciation du génie de Malebranche : « C'est encore Descartes

Pour la magnificence dans son ouvrage, elle y éclate de toutes parts. De quelque côté qu'on jette les yeux dans l'univers, on y voit une profusion de prodiges. Et si nous cessons de les admirer, c'est assurément que nous cessons de les considérer avec l'attention qu'ils méritent; car les astronomes qui mesurent la grandeur des astres, et qui voudraient bien savoir le nombre des étoiles, sont d'autant plus surpris d'admiration, qu'ils deviennent plus savants. Autrefois le soleil leur paraissait grand comme le Péloponèse; mais aujourd'hui les plus habiles le trouvent un million de fois plus grand que la terre. Les anciens ne comptaient que mille vingt-deux étoiles; mais personne aujourd'hui n'ose les compter. Dieu même nous avait dit autrefois que nul homme n'en saurait jamais le nombre; mais l'invention des télescopes nous force maintenant à reconnaître que les catalogues que nous en avons sont fort imparfaits. Ils ne contiennent que celles qu'on découvre sans lunettes; et c'est assurément le plus petit nombre. Je crois même qu'il y en a beaucoup plus qu'on ne découvrira jamais, qu'il n'y en a de visibles par les meilleurs télescopes; et cependant il y a bien de l'apparence qu'une fort grande partie de ces étoiles ne le cède point ni en grandeur, ni en majesté à ce vaste corps qui nous paraît ici-bas le plus lumineux et le plus beau. Que Dieu est donc grand dans les cieux! qu'il est élevé dans leur profondeur! qu'il est magnifique dans leur éclat! qu'il est sage, qu'il est puissant dans leurs mouvements réglés! Mais quittons le grand. Notre imagination se perd dans ces espaces immenses que nous n'oserions limiter, et que nous craignons de laisser sans bornes. Combien d'ouvrages admirables sur la terre que nous habitons, sur ce point imperceptible à ceux qui ne mesurent que les corps célestes! Mais cette

qui a servi de guide et d'initiateur à un autre homme de génie, écrivain supérieur et métaphysicien profond, Nicolas Malebranche, père de l'Oratoire, penseur intrépide et chrétien soumis. Son livre de *la Recherche de la Vérité* signale mieux qu'on ne l'avait fait avant lui les causes de nos erreurs, et quoiqu'il s'égare lui-même quelquefois en pensant trouver le vrai, on peut dire que dans cette poursuite il a apporté autant de bonne foi que de sagacité. »

Il est possible que la philosophie moderne ne fasse pas entrer dans son inventaire les vérités dont Malebranche a entrepris la démonstration et qu'il a cru dégager de sa métaphysique, mais sous les théories plus ou moins contestables du prêtre de l'Oratoire, il y a pour la conscience humaine des points d'appui que les grandes intelligences ne dédaigneront jamais. N'y a-t-il pas d'ailleurs un charme inexprimable à retrouver jusque dans les élucubrations les plus abstraites de Malebranche quelque chose de cette grâce émue et pénétrante qui émane du cœur et rappelle en maint endroit le doux enseignement de François de Salles?

A. R.

SENTENCES DÉTACHÉES DE L'AUTEUR.

Il faut tendre à la perfection, sans jamais y prétendre.

La paresse donne l'entrée à tous les vices.

Le stupide et le bel-esprit sont également fermés à la vérité. Il y a seulement cette différence, qu'ordinairement le stupide la respecte, et que le bel-esprit la méprise.

terre, que les astronomes comptent pour rien, est encore trop vaste pour moi : je me renferme dans un parc. Que d'animaux, que d'oiseaux, que d'insectes, que de plantes, que de fleurs et que de fruits!

L'autre jour que j'étais couché à l'ombre, je m'avisai de remarquer la variété des herbes et des petits animaux que je trouvais sous mes yeux. Je comptai, sans changer de place, plus de vingt sortes d'insectes dans un fort petit espace, et pour le moins autant de petites plantes. Je pris un de ces insectes, dont je ne sais point le nom, et peut-être n'en a-t-il point. Car les hommes, qui donnent divers noms, et souvent de trop magnifiques, à tout ce qui sort de leurs mains, ne croient pas seulement devoir nommer les ouvrages du Créateur, qu'ils ne savent point admirer. Je pris, dis-je, un de ces insectes. Je le considérai attentivement, et je ne crains point de vous dire de lui ce que Jésus-Christ assure des lis champêtres, que Salomon dans toute sa gloire n'avait point de si magnifiques ornements. Après que j'eus admiré quelque temps cette petite créature si injustement méprisée, et même si indignement et si cruellement traitée par les autres animaux, à qui apparemment elle sert de pâture, je me mis à lire un livre que j'avais sur moi, et j'y trouvai une chose fort étonnante, c'est qu'il y a dans le monde un nombre infini d'insectes pour le moins un million de fois plus petits que celui que je venais de considérer, cinquante mille fois plus petits qu'un grain de sable.

Ariste : Cela me surprend un peu. Mais, je vous prie, ces animaux imperceptibles à nos yeux, et qui paraissent à peu près comme des atomes avec de bons microscopes; sont-ce là les plus petits. N'y en aurait-il point encore beaucoup d'autres, qui échapperont éternellement à l'industrie des hommes? Peut-être que les plus petits, qu'on ait encore jamais vus, sont aux autres, qu'on ne verra jamais, ce que l'éléphant est au moucheron. Qu'en pensez-vous?

Théodore : Nous nous perdons dans le petit aussi bien que dans le grand. Il n'y a personne qui puisse dire qu'il a découvert le plus petit des animaux. Autrefois c'était le ciron; mais aujourd'hui ce petit ciron est devenu monstrueux par sa grandeur. Plus on perfectionne les microscopes, plus on se persuade que la petitesse des matières ne borne point la sagesse du Créateur, et qu'il forme du néant même, pour ainsi dire, d'un atome qui ne tombe point sous nos sens, des ouvrages qui passent l'imagination, et même qui vont bien au delà des plus vastes intelligences. (*Entretien X.*)

FÉNELON [1].

LE FANTASQUE.

Qu'est-il donc arrivé de funeste à Mélanthe? Rien au dehors, tout au dedans. Ses affaires vont à souhait : tout le monde cherche à lui plaire. Quoi donc? C'est que sa rate fume. Il se coucha hier les délices du genre humain : ce matin, on est honteux pour lui; il faut le cacher. En se levant, le pli d'un chausson lui a déplu : toute la journée sera orageuse, et tout le monde en souffrira. Il fait peur, il fait pitié : il pleure comme un enfant, il rugit comme un lion. Une vapeur maligne et farouche trouble et noircit son imagination, comme l'encre de son écritoire barbouille ses doigts. N'allez pas lui parler des choses qu'il aimait le mieux il n'y a qu'un moment : par la raison qu'il les 10

[1] **François de Salignac de la Motte de FÉNELON** (1651—1715), né au Quercy, archevêque de Cambrai, de l'Académie française en 1693; précepteur du duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV. Nous ne pouvons, dans un ouvrage consacré exclusivement à la littérature, que faire une bien courte allusion aux disputes théologiques que soulevèrent dans l'Église de France, vers la fin du XVIIe siècle, les doctrines du quiétisme qui avaient pris naissance dans les écrits de la fameuse Mme Guyon. La condamnation de ces doctrines par Bossuet et leur défense par Fénelon, placèrent ces deux prélats, l'un vis-à-vis de l'autre, dans la position de deux adversaires dont la lutte devait être d'autant plus retentissante qu'ils y apportaient le bruit de leur renommée et l'éclat de leur génie. Cette affaire 20 se termina par la disgrâce de Fénelon qui vit condamner ses *Maximes des saints* par une bulle du pape, en date du 12 mars 1699.

Que dire de cet incomparable écrivain si ce n'est qu'il fut une des intelligences les plus belles, les plus lumineuses et les plus sereines qui aient jamais brillé dans ce monde. Fénelon a abordé les genres d'études et de travaux les plus opposés, la philosophie, la morale, la théologie, la littérature, l'éloquence, la pédagogie, et l'on ne sait ce qu'on doit le plus admirer dans son œuvre de la beauté morale du fond ou de l'exquise élégance de la forme. Qu'il s'agisse de prouver l'existence de Dieu, de donner des préceptes pour la direction de la conscience d'un roi ou pour l'éducation des filles, de mettre en action dans une 30 sorte de roman épique, toutes les leçons que la sagesse antique et moderne a pu rassembler pour l'enseignement des rois et des peuples, ou bien enfin de raconter avec l'ingénuité de l'âge d'or, soit une fable, soit une idylle, et même de peindre à la façon de La Bruyère un portrait tel que celui du fantasque, la prose de Fénelon a toujours et partout la même grâce, la même abondance, la même souplesse, la même clarté. Elle ne fait seulement que changer de nuances et de ton, suivant le sujet qu'elle traite. Il n'est point de matière si rebelle et si âpre qu'elle ne façonne et n'adoucisse. Les splendeurs de la Grèce antique s'étaient déjà reflétées dans les grandes œuvres littéraires de la Renaissance; mais ce rayonnement du passé dans lequel le XVIe siècle saluait avec enthousiasme l'aurore des temps nouveaux, était encore obscurci par bien des nuages et surtout par l'ombre du moyen âge. Avec l'auteur de Télémaque nous sommes sous le ciel pur de l'Attique. Le génie de la Grèce a passé tout entier dans l'âme d'un prélat chrétien, et il semble que sous la robe de l'archevêque de Cambrai,

a aimées, il ne les saurait plus souffrir. Les parties de divertissement qu'il a tant désirées lui deviennent ennuyeuses; il faut les rompre. Il cherche à contredire, à se plaindre, à piquer les autres; il s'irrite de voir qu'ils ne veulent point se fâcher. Souvent il porte ses coups en l'air comme un taureau furieux, qui de ses cornes aiguisées va se battre contre les vents. Quand il manque de prétexte pour attaquer les autres, il se tourne contre lui-même : il se blâme, il ne se trouve bon à rien, il se décourage; il trouve fort mauvais qu'on veuille le consoler. Il veut être seul, et ne peut supporter la solitude. Il revient à la compagnie, et
10 s'aigrit contre elle. On se tait : ce silence affecté le choque. On parle tout bas : il s'imagine que c'est contre lui. On parle tout haut : il trouve

ce soit encore Platon qui parle de l'essence divine de l'âme et de son immortalité. A. R.

SENTENCES DÉTACHÉES DE L'AUTEUR.

Le malheur ajoute un nouveau lustre à la gloire des grands hommes.

Avant que de se jeter dans le péril, il faut le prévoir et le craindre; mais quand on y est, il ne reste plus qu'à le maîtriser.

Il faut mériter les louanges, et les fuir.

Il ne faut avoir de l'esprit que par mégarde et sans y songer.

20 La sagesse n'a rien d'austère ni d'affecté : elle prépare le plaisir par le travail, et elle délasse du travail par le plaisir.

On n'est pas homme quand on n'aime que soi.

Il n'y a ni vertu, ni vrai courage, ni gloire solide, sans humanité.

On ne peut voir la vertu sans l'aimer, et l'on ne peut l'aimer sans être heureux.

Ce qui décrie la piété parmi les gens du monde, c'est que beaucoup d'esprits mal faits la réduisent à des pratiques basses et superflues, abandonnant l'essentiel.

Aimez et observez la religion; le reste meurt; elle ne meurt jamais.

Dans tout pays l'athée est funeste aux états
30 Et, s'il ne l'est lui-même, il fait des scélérats.

MAXIME DE SAINE POLITIQUE.

Triste état de la nature humaine! Les souverains, jaloux de leur autorité, veulent toujours l'étendre. Les peuples, passionnés pour leur liberté, veulent toujours l'augmenter. Il vaut mieux cependant souffrir, pour l'amour de l'ordre, les maux inévitables dans tous les états, même les plus réglés, que de secouer le joug de toute autorité, en se livrant sans cesse aux fureurs de la multitude, qui agit sans règle et sans lois. (*Direction pour la conscience d'un roi*).

Ajoutons à ces maximes d'un ordre si élevé le charmant portrait de

40 LA COQUETTE.

Isis, vous connaîtrez un jour
Le tort que vous vous faites,
Le mépris suit de près l'amour
Qu'inspirent les coquettes.
Cherchez à vous faire estimer
Plus qu'à vous rendre aimable.
Le faux honneur de tout charmer
Détruit le véritable.

qu'on parle trop, et qu'on est trop gai, pendant qu'il est triste. On est triste : cette tristesse lui paraît un reproche de ses fautes. On rit : il soupçonne qu'on se moque de lui. Que faire? Être aussi ferme et aussi patient qu'il est insupportable, et attendre en paix qu'il revienne demain aussi sage qu'il était hier. Cette humeur étrange s'en va comme elle vient. Quand elle le prend, on dirait que c'est un ressort de machine qui se démonte tout à coup ; il est comme on dépeint les possédés ; sa raison est comme à l'envers : c'est la déraison elle-même en personne. Poussez-le, vous lui ferez dire en plein jour qu'il est nuit ; car il n'y a plus ni jour ni nuit pour une tête démontée par son caprice. Quelquefois il ne 10 peut s'empêcher d'être étonné de ses excès et de ses fougues. Malgré son chagrin, il sourit des paroles extravagantes qui lui ont échappé. Mais quel moyen de prévoir ces orages, et de conjurer la tempête? Il n'y en a aucun : point de bons almanachs, pour prédire ce mauvais temps. Gardez-vous bien de dire : « Demain nous irons nous divertir dans un tel jardin : » l'homme d'aujourd'hui ne sera point celui de demain ; celui qui vous promet maintenant, disparaîtra tantôt : vous ne saurez plus où le prendre, pour le faire souvenir de sa parole; en sa place, vous trouverez un je ne sais quoi qui n'a ni forme ni nom, qui n'en peut avoir, et que vous ne sauriez définir deux instants de suite de la même manière. 20 Etudiez-le bien, puis dites-en tout ce qu'il vous plaira : il ne sera plus vrai le moment d'après que vous l'aurez dit. Ce je ne sais quoi veut et ne veut pas ; il menace, il tremble ; il mêle des hauteurs ridicules avec des bassesses indignes. Il pleure, il rit, il badine, il est furieux. Dans sa fureur la plus bizarre et la plus insensée, il est plaisant, éloquent, subtil, plein de tours nouveaux, quoiqu'il ne lui reste pas seulement une ombre de raison. Prenez bien garde de ne lui rien dire qui ne soit juste, précis et exactement raisonnable : il saurait bien en prendre avantage, et vous donner adroitement le change ; il passerait d'abord de son tort au vôtre, et deviendrait raisonnable pour le seul plaisir de vous convaincre que vous ne l'êtes pas. C'est un rien qui l'a fait monter jusques aux nues ; 30 mais ce rien qu'est-il devenu? Il s'est perdu dans la mêlée ; il n'en est plus question : il ne sait plus ce qui l'a fâché, il sait seulement qu'il se fâche, et qu'il veut se fâcher ; encore même ne le sait-il pas toujours. Il s'imagine souvent que tous ceux qui lui parlent sont emportés, et que c'est lui qui se modère, comme un homme qui a la jaunisse croit que tous ceux qu'il voit sont jaunes, quoique le jaune ne soit que dans ses yeux. Mais peut-être qu'il épargnera certaines personnes auxquelles il doit plus qu'aux autres, ou qu'il paraît aimer davantage ? Non, sa bizarrerie ne connaît personne : elle se prend sans choix à tout ce qu'elle 40 trouve. Il n'aime plus les gens, il n'en est point aimé : on le persécute, on le trahit ; il ne doit rien à qui que ce soit. Mais attendez un moment, voici une autre scène. Il a besoin de tout le monde ; il aime, on l'aime aussi ; il flatte, il s'insinue, il ensorcelle tous ceux qui ne pouvaient plus le souffrir, il avoue son tort, il rit de ses bizarreries, il se contrefait ; et vous croiriez que c'est lui-même dans ses accès d'emportement, tant

il se contrefait bien. Après cette comédie, jouée à ses propres dépens, vous croyez bien qu'au moins il ne fera plus le démoniaque. Hélas! vous vous trompez : il le fera encore ce soir pour s'en moquer demain, sans se corriger.

FRAGMENTS DE TÉLÉMAQUE.

I. TYR.

J'admirais l'heureuse situation de cette grande ville, qui est au milieu de la mer, dans une île. La côte voisine est délicieuse par sa fertilité, par les fruits exquis qu'elle porte, par le nombre des villes et des villages qui se touchent presque, par la douceur de son climat : car les montagnes mettent cette côte à l'abri des vents brûlants du midi : elle est rafraîchie par le vent du nord, qui souffle du côté de la mer. Ce pays est au pied du Liban, dont le sommet fend les nues et va toucher les astres; une glace éternelle couvre son front; des fleuves pleins de neiges tombent, comme des torrents, des pointes des rochers qui environnent sa tête. Au-dessous on voit une vaste forêt de cèdres antiques, qui paraissent aussi vieux que la terre où ils sont plantés, et qui portent leurs branches épaisses jusque vers les nues. Cette forêt a sous ses pieds de gras pâturages dans la pente de la montagne. C'est là qu'on voit errer les taureaux qui mugissent, les brebis qui bêlent avec leurs tendres agneaux qui bondissent sur l'herbe fraîche : là coulent mille ruisseaux d'une eau claire, qui distribuent l'eau partout. Enfin, on voit au-dessous de ces pâturages le pied de la montagne qui est comme un jardin : le printemps et l'automne y règnent ensemble pour y joindre les fleurs et les fruits. Jamais ni le souffle empesté du midi, qui sèche et qui brûle tout, ni le rigoureux aquilon, n'ont osé effacer les vives couleurs qui ornent ce jardin.

C'est auprès de cette belle côte que s'élève dans la mer l'île où est bâtie la ville de Tyr. Cette grande ville semble nager au-dessus des eaux, et être la reine de toute la mer. Les marchands y abordent de toutes les parties du monde, et ses habitants sont eux-mêmes les plus fameux marchands qu'il y ait dans l'univers. Quand on entre dans cette ville, on croit d'abord que ce n'est point une ville qui appartienne à un peuple particulier, mais qu'elle est la ville commune de tous les peuples, et le centre de leur commerce. Elle a deux grands môles, semblables à deux bras, qui s'avancent dans la mer, et qui embrassent un vaste port où les vents ne peuvent entrer. Dans ce port on voit comme une forêt de mâts de navires; et ces navires sont si nombreux qu'à peine peut-on découvrir la mer qui les porte. Tous les citoyens s'appliquent au commerce, et leurs grandes richesses ne les dégoûtent jamais du travail nécessaire pour les augmenter. On y voit de tous côtés le fin lin d'Egypte, et la pourpre tyrienne deux fois teinte, d'un éclat merveilleux; cette double teinture est si vive que le temps ne peut l'effacer; on s'en sert pour des laines fines, qu'on rehausse d'une broderie d'or et d'argent. Les Phéni-

ciens font le commerce de tous les peuples jusqu'au détroit de Gades, et ils ont même pénétré dans le vaste Océan qui environne toute la terre. Ils ont fait aussi de longues navigations sur la mer Rouge; et c'est par ce chemin qu'ils vont chercher dans des îles inconnues de l'or, des parfums, et divers animaux qu'on ne voit point ailleurs.

Je ne pouvais rassasier mes yeux du spectacle magnifique de cette grande ville, où tout était en mouvement. Je n'y voyais point comme dans les villes de la Grèce, des hommes oisifs et curieux, qui vont chercher des nouvelles dans la place publique, ou regarder les étrangers qui arrivent sur le port. Les hommes y sont occupés à décharger leurs vais- 10
seaux, à transporter leurs marchandises ou à les vendre, à ranger leurs magasins, et à tenir un compte exact de ce qui leur est dû par les négociants étrangers. Les femmes ne cessent jamais ou de filer les laines, ou de faire des dessins de broderies, ou de plier les riches étoffes.

(*Livre III.*)

II. LA MORT ET SON CORTÉGE AU PIED DU TRONE DE PLUTON.

Au pied du trône était la Mort, pâle et dévorante, avec sa faux tranchante qu'elle aiguisait sans cesse. Autour d'elle volaient les noirs Soucis; les cruelles Défiances; les Vengeances, toutes dégouttantes de sang, et couvertes de plaies; les Haines injustes; l'Avarice, qui se ronge elle-même; le Désespoir, qui se déchire de ses propres mains; l'Ambi- 20
tion forcenée, qui renverse tout; la Trahison, qui veut se repaître de sang, et qui ne peut jouir des maux qu'elle a faits; l'Envie, qui verse son venin mortel autour d'elle, et qui se tourne en rage, dans l'impuissance où elle est de nuire; l'Impiété, qui se creuse elle-même un abîme sans fond, où elle se précipite sans espérance; les Spectres hideux, les Fantômes, qui représentent les morts pour épouvanter les vivants; les Songes affreux; les Insomnies, aussi cruelles que les tristes Songes. Toutes ces images funestes environnaient le fier Pluton, et remplissaient le palais où il habite. (*Livre XIV.*)

III. LE PRÉSENT ET L'AVENIR.

Les hommes passent comme les fleurs qui s'épanouissent le matin, et 30
qui le soir sont flétries et foulées aux pieds. Les générations des hommes s'écoulent comme les ondes d'un fleuve rapide; rien ne peut arrêter le temps, qui entraîne après lui tout ce qui paraît le plus immobile. Toi-même, ô mon fils! mon cher fils! toi-même, qui jouis maintenant d'une jeunesse si vive et si féconde en plaisirs, souviens-toi que ce bel âge n'est qu'une fleur qui sera presque aussitôt séchée qu'éclose; tu verras changer insensiblement les grâces riantes et les doux plaisirs qui t'accompagnent. La force, la santé, la joie s'évanouiront comme un beau songe; il ne t'en restera qu'un triste souvenir : la vieillesse languissante et ennemie des plaisirs viendra rider ton visage, courber ton corps, 40
affaiblir tes membres, faire tarir dans ton cœur la source de la joie, te

dégoûter du présent, te faire craindre l'avenir, te rendre insensible à tout, excepté à la douleur.

Ce temps te paraît éloigné : hélas! tu te trompes, mon fils; il se hâte, le voilà qui arrive : ce qui vient avec tant de rapidité n'est pas loin de toi; et le présent qui s'enfuit est déjà bien loin, puisqu'il s'anéantit dans le moment que nous parlons, et ne peut plus se rapprocher. Ne compte donc jamais, mon fils, sur le présent; mais soutiens-toi dans le sentier rude et âpre de la vertu, par la vue de l'avenir. Prépare-toi, par des mœurs pures et par l'amour de la justice, une place dans cet heu-
10 reux séjour de la paix. (*Livre XIV.*)

FRAGMENT DE LA DÉMONSTRATION SUR L'EXISTENCE DE DIEU.

DIEU RÉVÉLÉ PAR LA NATURE.

I. LA TERRE.

Qui est-ce qui a suspendu ce globe de la terre, qui est immobile? qui est-ce qui en a posé les fondements? Rien n'est, ce semble, plus vil qu'elle; les plus malheureux la foulent aux pieds. Mais c'est pourtant pour la posséder qu'on donne tous les plus grands trésors. Si elle était plus dure, l'homme ne pourrait en ouvrir le sein pour la cultiver; si elle était moins dure, elle ne pourrait le porter; il enfoncerait partout, comme il enfonce dans le sable ou dans un bourbier. C'est du sein inépuisable de la terre que sort tout ce qu'il y a de plus précieux. Cette masse informe, vile et grossière, prend toutes les formes les plus
20 diverses, et elle seule devient tour à tour tous les biens que nous lui demandons; cette boue si sale se transforme en mille beaux objets qui charment les yeux; en une seule année, elle devient branches, boutons, feuilles, fleurs, fruits et semences, pour renouveler ses libéralités en faveur des hommes. Rien ne l'épuise : plus on déchire ses entrailles, plus elle est libérale. Après tant de siècles, pendant lesquels tout est sorti d'elle, elle n'est point encore usée : elle ne ressent aucune vieillesse; ses entrailles sont encore pleines des mêmes trésors. Mille générations ont passé dans son sein : tout vieillit, excepté elle seule; elle se rajeunit chaque année au printemps. Elle ne manque jamais aux hom-
30 mes : mais les hommes insensés se manquent à eux-mêmes, en négligeant de la cultiver; c'est par leur paresse et par leurs désordres qu'ils laissent croître les ronces et les épines en la place des vendanges et des moissons : ils se disputent un bien qu'ils laissent perdre. Les conquérants laissent en friche la terre pour la possession de laquelle ils ont fait périr tant de milliers d'hommes, et ont passé leur vie dans une si terrible agitation. Les hommes ont devant eux des terres immenses qui sont vides et incultes; et ils renversent le genre humain pour un coin de cette terre si négligée.

La terre, si elle était bien cultivée, nourrirait cent fois plus d'hom-

mes qu'elle n'en nourrit. L'inégalité même des terroirs, qui paraît d'abord un défaut, se tourne en ornement et en utilité. Les montagnes se sont élevées, et les vallons sont descendus en la place que le Seigneur leur a marquée. Ces diverses terres, suivant les divers aspects du soleil, ont leurs avantages. Dans ces profondes vallées, on voit croître l'herbe fraîche pour nourrir les troupeaux ; auprès d'elles s'ouvrent de vastes campagnes, revêtues de riches moissons. Ici des côteaux s'élèvent comme en amphithéâtre, et sont couronnés de vignobles et d'arbres fruitiers; là de hautes montagnes vont porter leur front glacé jusque dans les nues, et les torrents qui en tombent sont les sources des rivières. 10 Les roches, qui montrent leur cime escarpée, soutiennent la terre de montagnes, comme les os du corps humain en soutiennent les chairs. Cette variété fait le charme des paysages, et en même temps elle satisfait aux divers besoins des peuples. (*Partie I, Chap. XIII.*)

II. L'EAU.

Regardons maintenant ce qu'on appelle l'eau : c'est un corps liquide, clair et transparent. D'un côté, il coule, il échappe, il s'enfuit; de l'autre, il prend toutes les formes des corps qui l'environnent, n'en ayant aucune par lui-même. Si l'eau était un peu raréfiée, elle deviendrait une espèce d'air; toute la face de la terre serait sèche et stérile; il n'y aurait que des animaux volatiles; nulle espèce d'animal ne pourrait nager, nul 20 poisson ne pourrait vivre; il n'y aurait aucun commerce par la navigation. Quelle main industrieuse a su épaissir l'eau en subtilisant l'air, et distinguer si bien ces deux espèces de corps fluides?

Si l'eau était un peu plus raréfiée, elle ne pourrait plus soutenir ces prodigieux édifices flottants qu'on nomme vaisseaux : les corps les moins pesants s'enfonceraient d'abord dans l'eau. Qui est-ce qui a pris le soin de choisir une si juste configuration de parties et un degré si précis de mouvement, pour rendre l'eau si fluide, si insinuante, si propre à échapper, si incapable de toute consistance, et néanmoins si forte pour porter et si impétueuse pour entraîner les plus pesantes masses? Elle 30 est docile; l'homme la mène, comme un cavalier mène son cheval, sur la pointe des rochers; il la distribue comme il lui plaît; il l'élève sur les montagnes escarpées, et se sert de son poids même pour lui faire faire des chutes qui la font remonter autant qu'elle est descendue. Mais l'homme, qui mène les eaux avec tant d'empire, est à son tour mené par elle. L'eau est une des plus grandes forces mouvantes que l'homme sache employer, pour suppléer à ce qui lui manque, dans les arts les plus nécessaires, par la petitesse et par la faiblesse de son corps.

Mais ces eaux, qui, nonobstant leur fluidité, sont des masses si pesantes, ne laissent pas de s'élever au-dessus de nos têtes, et d'y demeu- 40 rer longtemps suspendues. Voyez-vous ces nuages qui volent comme sur les ailes des vents? S'ils tombaient tout à coup par de grosses colonnes d'eau, rapides comme des torrents, ils submergeraient et détruiraient tout dans l'endroit de leur chute, et le reste des terres demeurerait

aride. Quelle main les tient dans ces réservoirs suspendus, et ne leur permet de tomber que goutte à goutte, comme si on les distillait par un arrosoir? D'où vient qu'en certains pays chauds, où il ne pleut presque jamais, les rosées de la nuit sont si abondantes qu'elles suppléent au défaut de la pluie; et qu'en d'autres pays, tels que les bords du Nil et du Gange, l'inondation régulière des fleuves, en certaines saisons, pourvoit à point nommé au besoin des peuples, pour arroser les terres? Peut-on s'imaginer des mesures mieux prises pour rendre tous les pays fertiles?

Ainsi l'eau désaltère non-seulement les hommes, mais encore les campagnes arides; et celui qui nous a donné ce corps fluide l'a distribué avec soin sur la terre, comme les canaux d'un jardin. Les eaux tombent des hautes montagnes, où leurs réservoirs sont placés; elles s'assemblent en gros ruisseaux dans les vallées : les rivières serpentent dans les vastes campagnes, pour les mieux arroser; elles vont enfin se précipiter dans la mer, pour en faire le centre du commerce de toutes les nations. Cet Océan, qui semble mis au milieu des terres pour en faire une éternelle séparation, est au contraire le rendez-vous de tous les peuples, qui ne pourraient aller par terre d'un bout du monde à l'autre qu'avec des fatigues, des longueurs et des dangers incroyables. C'est par ce chemin sans traces, au travers des abîmes, que l'ancien monde donne la main au nouveau, et que le nouveau prête à l'ancien tant de commodités et de richesses.

Les eaux, distribuées avec tant d'art, font une circulation dans la terre, comme le sang circule dans le corps humain. Mais, outre cette circulation perpétuelle de l'eau, il y a encore le flux et le reflux de la mer. Ne cherchons point les causes de cet effet si mystérieux; ce qui est certain, c'est que la mer vous porte et vous reporte précisément aux mêmes lieux, à certaines heures. Qui est-ce qui la fait se retirer, et puis revenir sur ses pas, avec tant de régularité? Un peu plus, un peu moins de mouvement dans cette masse fluide déconcerterait toute la nature : un peu plus de mouvement dans les eaux qui remontent inonderait des royaumes entiers. Qui est-ce qui a su prendre des mesures si justes dans des corps immenses? Qui est-ce qui a su éviter le trop et le trop peu? Quel doigt a marqué à la mer la borne immobile qu'elle doit respecter dans la suite de tous les siècles, en lui disant : « Là vous viendrez briser l'orgueil de vos vagues? » Mais ces eaux si coulantes deviennent tout à coup, pendant l'hiver, dures comme des rochers; les sommets des hautes montagnes ont même en tout temps des glaces et des neiges, qui sont les sources des rivières, et qui, abreuvant les pâturages, les rendent plus fertiles. Ici les eaux sont douces, pour désaltérer l'homme; là elles ont un sel, qui assaisonne et rend incorruptibles nos aliments. Enfin si je lève la tête, j'aperçois, dans les nuées qui volent au-dessus de nous, des espèces de mers suspendues, pour tempérer l'air, pour arrêter les rayons enflammés du soleil, et pour arroser la terre quand elle est trop sèche. Quelle main a pu suspendre sur nos

têtes ces grands réservoirs d'eau? Quelle main prend soin de ne les laisser jamais tomber que par des pluies modérées?

(*Partie I, Chap. XIV.*)

III. L'AIR.

Après avoir considéré les eaux, appliquons-nous à examiner d'autres masses, encore plus étendues. Voyez-vous ce qu'on nomme l'air? C'est un corps si pur, si subtil et si transparent, que les rayons des astres, situés dans une distance presque infinie de nous, le percent tout entier, sans peine et en un seul instant, pour venir éclairer nos yeux. Un peu moins de subtilité dans ce corps fluide nous aurait dérobé le jour, ou ne nous aurait laissé tout au plus qu'une lumière sombre et confuse, comme quand l'air est plein de brouillards épais. Nous vivons plongés dans des abîmes d'air, comme les poissons dans des abîmes d'eau. De même que l'eau, si elle se subtilisait, deviendrait une espèce d'air, qui ferait mourir les poissons, l'air, de son côté, nous ôterait la respiration, s'il devenait plus épais et plus humide : alors nous nous noierions dans les flots de cet air épaissi, comme un animal terrestre se noie dans la mer. Qui est-ce qui a purifié avec tant de justesse cet air que nous respirons? S'il était plus épais, il nous suffoquerait; comme, s'il était plus subtil, il n'aurait pas cette douceur qui fait une nourriture continuelle du dedans de l'homme : nous éprouverions partout ce qu'on éprouve sur le sommet des montagnes les plus hautes, où la subtilité de l'air ne fournit rien d'assez humide et d'assez nourrissant pour les poumons.

Mais quelle puissance invisible excite et apaise si soudainement les tempêtes de ce grand corps fluide? Celles de la mer n'en sont que les suites. De quel trésor sont tirés les vents qui purifient l'air, qui attiédissent les saisons brûlantes, qui tempèrent la rigueur des hivers, et qui changent en un instant la face du ciel? Sur les ailes de ces vents volent les nuées, d'un bout de l'horizon à l'autre. On sait que certains vents règnent en certaines mers, dans des saisons précises. Ils durent un temps réglé; et il leur en succède d'autres, comme tout exprès, pour rendre les navigations commodes et régulières. Pourvu que les hommes soient patients et aussi ponctuels que les vents, ils feront sans peine les plus longues navigations. (*Partie I, Chap. XV.*)

CHOIX DE DIALOGUES.

I. LOUIS XI ET PHILIPPE DE COMMINES [1].

LES FAIBLESSES ET LES CRIMES DES ROIS NE SAURAIENT ÊTRE CACHÉS.

Louis. On dit que vous avez écrit mon histoire.

Com. Il est vrai, Sire; et j'ai parlé en bon domestique.

[1] Louis XI, prince habile et cruel, qui éleva la monarchie en abaissant la féodalité (ou l'indépendance des princes et des seigneurs qui relevaient de sa couronne), régna sur la France de 1461 à 1483. Philippe de Commines, qui

Louis. Mais on assure que vous avez raconté bien des choses dont je me passerais volontiers.

Com. Cela peut être; mais en gros j'ai fait de vous un portrait fort avantageux. Voudriez-vous que j'eusse été un flatteur perpétuel, au lieu d'être un historien ?

Louis. Vous deviez parler de moi comme un sujet comblé des grâces de son maître.

Com. C'eût été le moyen de n'être cru de personne. La reconnaissance n'est pas ce qu'on cherche dans un historien ; au contraire, c'est
10 ce qui le rend suspect.

Louis. Pourquoi faut-il qu'il y ait des gens qui aient la démangeaison d'écrire? Il faut laisser les morts en paix, et ne flétrir point leur mémoire.

Com. La vôtre était étrangement noircie ; j'ai tâché d'adoucir les impressions déjà faites; j'ai relevé toutes vos bonnes qualités; je vous ai déchargé de toutes les choses odieuses qu'on vous imputait sans preuves. Que pouvais-je faire de mieux?

Louis. Ou vous taire, ou me défendre en tout. On dit que vous avez représenté toutes mes grimaces, toutes mes contorsions lorsque je parlais
20 tout seul, toutes mes intrigues avec de petites gens. On dit que vous avez parlé du crédit de mon prévôt, de mon médecin, de mon barbier et de mon tailleur; vous avez étalé mes vieux habits. On dit que vous n'avez pas oublié mes petites dévotions, surtout à la fin de mes jours; mon empressement à ramasser des reliques; à me faire frotter, depuis la tête jusqu'aux pieds, de l'huile de la sainte ampoule; et à faire des pèlerinages où je prétendais toujours avoir été guéri. Vous avez fait mention de ma barrette chargée de petits saints, et de ma petite Notre-Dame de plomb, que je baisais dès que je voulais faire un mauvais coup; enfin de la croix de Saint-Lô, par laquelle je n'osais jurer sans vouloir
30 garder mon serment, parce que j'aurais cru mourir dans l'année si j'y avais manqué. Tout cela est fort ridicule.

Com. Tout cela n'est-il pas vrai? Pouvais-je le taire?

Louis. Vous pouviez n'en rien dire.

Com. Vous pouviez n'en rien faire.

Louis. Mais cela était fait, et il ne fallait pas le dire.

Com. Mais cela était fait, et je ne pouvais le cacher à la postérité.

Louis. Quoi! ne peut-on pas cacher certaines choses?

Com. Eh! croyez-vous qu'un roi puisse être caché après sa mort comme vous cachiez certaines intrigues pendant votre vie? Je n'aurais
40 rien sauvé pour vous par mon silence, et je me serais déshonoré. Contentez-vous que je pouvais dire bien pis, et être cru : mais je ne l'ai pas voulu faire.

Louis. Quoi! l'histoire ne doit-elle pas respecter les rois?

l'avait trop bien servi, ne servit pas sa mémoire en racontant avec une froide véracité l'histoire de son règne.

Com. Les rois ne doivent-ils pas respecter l'histoire et la postérité, à la censure de laquelle ils ne peuvent échapper? Ceux qui veulent qu'on ne parle pas mal d'eux n'ont qu'une seule ressource, qui est de bien faire. (*Dial. LIX.*)

II. LE CONNÉTABLE DE BOURBON ET BAYARD [1].

IL N'EST JAMAIS PERMIS DE PRENDRE LES ARMES CONTRE SA PATRIE.

Bourb. N'est-ce point le pauvre Bayard que je vois, au pied de cet arbre, étendu sur l'herbe, et percé d'un grand coup? Oui, c'est lui-même. Hélas! je le plains. En voilà deux qui périssent aujourd'hui par nos armes, Vandenesse et lui. Ces deux Français étaient deux ornements de leur nation par leur courage. Je sens que mon cœur est encore touché pour sa patrie. Mais avançons pour lui parler. Ah! mon pauvre Bayard, c'est avec douleur que je te vois en cet état.

Bay. C'est avec douleur que je vous vois aussi.

Bourb. Je comprends bien que tu es fâché de te voir dans mes mains par le sort de la guerre. Mais je ne veux point te traiter en prisonnier; je te veux garder comme un bon ami, et prendre soin de ta guérison comme si tu étais mon propre frère : ainsi tu ne dois pas être fâché de me voir.

Bay. Eh! croyez-vous que je ne suis pas fâché d'avoir obligation au plus grand ennemi de la France? Ce n'est point de ma captivité ni de ma blessure dont je suis en peine. Je meurs : dans un moment, la mort va me délivrer de vos mains.

Bourb. Non, mon cher Bayard, j'espère que nos soins réussiront pour te guérir.

Bay. Ce n'est point là ce que je cherche, et je suis content de mourir.

Bourb. Qu'as-tu donc? Est-ce que tu ne saurais te consoler d'avoir été vaincu et fait prisonnier dans la retraite de Bonnivet? Ce n'est pas ta faute; c'est la sienne : les armes sont journalières. Ta gloire est assez bien établie par tant de belles actions. Les Impériaux ne pourront jamais oublier cette vigoureuse défense de Mézières contre eux.

Bay. Pour moi, je ne puis jamais oublier que vous êtes ce grand connétable, ce prince du plus noble sang qu'il y ait dans le monde, et qui travaille à déchirer de ses propres mains sa patrie et le royaume de ses ancêtres.

[1] S'étant vu dépouiller par un jugement rendu à l'instigation de Louise de Savoie, des domaines qu'il tenait de sa femme Suzanne de Bourbon Beaujeu, le Connétable Charles de Bourbon quitta la France et alla mettre son épée au service de Charles-Quint, oubliant qu'il payait de son honneur une vengeance qui devenait une trahison. Bayard, qu'on a surnommé *le chevalier sans peur et sans reproche*, fut tué en protégeant la retraite de l'armée française, dans la déroute de Biagrassa en 1523.

Bourb. Quoi ! Bayard, je te loue et tu me condamnes ! je te plains et tu m'insultes !

Bay. Si vous me plaignez, je vous plains aussi ; et je vous trouve bien plus à plaindre que moi. Je sors de la vie sans tache ; j'ai sacrifié la mienne à mon devoir ; je meurs pour mon pays, pour mon roi, estimé des ennemis de la France et regretté de tous les bons Français. Mon état est digne d'envie.

Bourb. Et moi je suis victorieux d'un ennemi qui m'a outragé ; je me venge de lui ; je le chasse du Milanez ; je fais sentir à toute la France
10 combien elle est malheureuse de m'avoir perdu en me poussant à bout. Appelles-tu cela être à plaindre ?

Bay. Oui : on est toujours à plaindre quand on agit contre son devoir : il vaut mieux périr en combattant pour la patrie, que la vaincre et triompher d'elle. Ah ! quelle horrible gloire que celle de détruire son propre pays !

Bourb. Mais ma patrie a été ingrate après tant de services que je lu avais rendus. Madame m'a fait traiter indignement par un dépit d'amour. Le roi, par faiblesse pour elle, m'a fait une injustice énorme en me dépouillant de mon bien. On a détaché de moi jusqu'à mes domesti-
20 ques Matignon et d'Argouges. J'ai été contraint, pour sauver ma vie, de m'enfuir presque seul : que voulais-tu que je fisse ?

Bay. Que vous souffrissiez toutes sortes de maux, plutôt que de manquer à la France et à la grandeur de votre maison. Si la persécution était trop violente, vous pouviez vous retirer ; mais il valait mieux être pauvre, obscur, inutile à tout, que de prendre les armes contre nous. Votre gloire eût été au comble dans la pauvreté et dans le plus misérable exil.

Bourb. Mais ne vois-tu pas que la vengeance s'est jointe à l'ambition pour me jeter dans cette extrémité ? J'ai voulu que le roi se repentît de
30 m'avoir traité si mal.

Bay. Il fallait l'en faire repentir par une patience à toute épreuve, qui n'est pas moins la vertu d'un héros que le courage.

Bourb. Mais le roi, étant si injuste et si aveuglé par sa mère, méritait-il que j'eusse de si grands égards pour lui ?

Bay. Si le roi ne le méritait pas, la France entière le méritait. La dignité même de la couronne, dont vous êtes un des héritiers, le méritait. Vous vous deviez à vous-même d'épargner la France, dont vous pouviez être un jour roi.

Bourb. Eh bien ! j'ai tort, je l'avoue ; mais ne sais-tu pas combien les
40 meilleurs cœurs ont de peine à résister à leur ressentiment ?

Bay. Je le sais bien, mais le vrai courage consiste à y résister. Si vous connaissez votre faute, hâtez-vous de la réparer. Pour moi, je meurs ; et je vous trouve plus à plaindre dans vos prospérités, que moi dans mes souffrances. Quand l'empereur ne vous tromperait pas, quand même il vous donnerait sa sœur en mariage, et qu'il partagerait la France avec vous, il n'effacerait point la tache qui déshonore votre vie. Le conné-

table de Bourbon rebelle ! ah ! quelle honte : Écoutez Bayard mourant comme il a vécu, et ne cessant de dire la vérité. (*Dial. LXII.*)

III. CHARLES-QUINT ET UN JEUNE MOINE DE SAINT-JUST[1].

ON CHERCHE SOUVENT LA RETRAITE PAR INQUIÉTUDE PLUTOT QUE PAR UN VÉRITABLE ESPRIT DE RELIGION.

Ch. Allons, mon frère, il est temps de se lever; vous dormez trop pour un jeune novice qui doit être fervent.

Le M. Quand voulez-vous que je dorme, sinon pendant que je suis jeune? Le sommeil n'est point incompatible avec la ferveur.

Ch. Quand on aime l'office, on est bientôt éveillé.

Le M. Oui, quand on est à l'âge de Votre Majesté; mais au mien, on dort tout debout.

Ch. Eh bien ! mon frère, c'est aux gens de mon âge à éveiller la jeunesse trop endormie. 10

Le M. Est-ce que vous n'avez plus rien de meilleur à faire? Après avoir si longtemps troublé le repos du monde entier, ne sauriez-vous me laisser le mien?

Ch. Je trouve qu'en se levant ici de bon matin, on est encore bien en repos dans cette profonde solitude.

Le M. Je vous entends, sacrée Majesté : quand vous vous êtes levé ici de bon matin, vous y trouvez la journée bien longue : vous êtes accoutumé à un plus grand mouvement; avouez-le sans façon. Vous vous ennuyez de n'avoir ici qu'à prier Dieu, qu'à monter vos horloges, 20 et qu'à éveiller de pauvres novices qui ne sont pas coupables de votre ennui.

Ch. J'ai ici douze domestiques que je me suis réservés.

Le M. C'est une triste conversation pour un homme qui était en commerce avec toutes les nations connues.

Ch. J'ai un petit cheval pour me promener dans ce beau vallon orné d'orangers, de myrtes, de grenadiers, de lauriers et de mille fleurs, au pied de ces belles montagnes de l'Estramadure couvertes de troupeaux innombrables.

Le M. Tout cela est beau; mais tout cela ne parle point. Vous voudriez un peu de bruit et de fracas. 30

Ch. J'ai cent mille écus de pension.

Le M. Assez mal payés. Le roi votre fils n'en a guère de soin.

Ch. Il est vrai qu'on oublie bientôt les gens qui se sont dépouillés et dégradés.

[1] En 1556, Charles-Quint, roi d'Espagne et empereur, malade et fatigué du gouvernement, abdiqua toutes ses couronnes. Mais comme la vie et le pouvoir n'étaient qu'un pour lui, il s'en repentit. On peut croire que le chagrin abrégea sa vie. Il était né en 1500, il mourut en 1558.

Le M. Ne comptiez-vous pas là-dessus quand vous avez quitté votre couronne ?

Ch. Je voyais bien que cela devait être ainsi.

Le M. Si vous avez compté là-dessus, pourquoi vous étonnez-vous de le voir arriver? Tenez-vous-en à votre premier projet : renoncez à tout; oubliez tout; ne désirez plus rien; reposez-vous, et laissez reposer les autres.

Ch. Mais je vois que mon fils, après la bataille de Saint-Quentin, n'a pas su profiter de la victoire; il devrait être déjà à Paris. Le comte d'Egmont lui a gagné une autre bataille à Gravelines ; et il laisse tout perdre. Voilà Calais repris par le duc de Guise sur les Anglais ; voilà ce même duc qui a pris Thionville pour couvrir Metz. Mon fils gouverne mal : il ne suit aucun de mes conseils ; il ne me paye point ma pension ; il méprise ma conduite, et les plus fidèles serviteurs dont je me suis servi. Tout cela me chagrine et m'inquiète.

Le M. Quoi! n'étiez-vous venu chercher le repos dans cette retraite qu'à condition que le roi votre fils ferait des conquêtes, croirait tous vos conseils, et achèverait d'exécuter tous vos projets?

Ch. Non ; mais je croyais qu'il ferait mieux.

Le M. Puisque vous avez tout quitté pour être en repos, demeurez-y, quoi qu'il arrive ; laissez faire le roi votre fils comme il voudra. Ne faites point dépendre votre tranquillité des guerres qui agitent le monde ; vous n'en êtes sorti que pour n'en plus entendre parler. Mais, dites la vérité, vous ne connaissiez guère la solitude quand vous l'avez cherchée ; c'est par inquiétude que vous avez désiré le repos.

Ch. Hélas ! mon pauvre enfant, tu ne dis que trop vrai ; et Dieu veuille que tu ne te sois point mécompté comme moi en quittant le monde dans ce novieiat ! (*Dial. LXV.*)

CHOIX DE FABLES.

I. L'ABEILLE ET LA MOUCHE.

Un jour, une abeille aperçut une mouche auprès de sa ruche. « Que viens-tu faire ici? lui dit-elle d'un ton furieux. Vraiment, c'est bien à toi, vil animal, à te mêler avec les reines de l'air !—Tu as raison, répondit froidement la mouche, on a toujours tort de s'approcher d'une nation aussi fougueuse que la vôtre. — Rien n'est plus sage que nous, dit l'abeille : nous seules avons des lois et une république bien policée ; nous ne broutons que des fleurs odoriférantes ; nous ne faisons que du miel délicieux, qui égale le nectar. Ote-toi de ma présence, vilaine mouche importune, qui ne fais que bourdonner et chercher ta vie sur des ordures. — Nous vivons comme nous pouvons, répondit la mouche : la pauvreté n'est pas un vice; mais la colère en est un grand. Vous faites du miel qui est doux, mais votre cœur est toujours amer ; vous êtes sages dans vos lois, mais emportées dans votre conduite. Votre

colère, qui pique vos ennemis, vous donne la mort; et votre folle cruauté vous fait plus de mal qu'à personne. » *Il vaut mieux avoir des qualités moins éclatantes, avec plus de modération.* *(Fable XI.)*

II. LES DEUX RENARDS.

Deux renards entrèrent la nuit par surprise dans un poulailler; ils étranglèrent le coq, les poules et les poulets : après ce carnage, ils apaisèrent leur faim. L'un, qui était jeune et ardent, voulait tout dévorer; l'autre, qui était vieux et avare, voulait garder quelques provisions pour l'avenir. Le vieux disait : « Mon enfant, l'expérience ma rendu sage; j'ai vu bien des choses depuis que je suis au monde. Ne mangeons pas tout notre bien en un seul jour. Nous avons fait fortune; c'est un trésor que 10 nous avons trouvé, il faut le ménager. » Le jeune répondit : « Je veux tout manger pendant que j'y suis, et me rassasier pour huit jours : car pour ce qui est de revenir ici, chansons! il n'y fera pas bon demain; le maître, pour venger la mort de ses poules, nous assommerait. » Après cette conversation, chacun prend son parti. Le jeune mange tant, qu'il se crève, et peut à peine aller mourir dans son terrier. Le vieux, qui se croit bien plus sage de modérer ses appétits et de vivre d'économie, veut le lendemain retourner à sa proie, et est assommé par le maître.

Ainsi chaque âge a ses défauts : les jeunes gens sont fougueux et insatiables dans leurs plaisirs; les vieux sont incorrigibles dans leur 20 *avarice.* *(Fable XIII.)*

III. LE LOUP ET LE JEUNE MOUTON.

Des moutons étaient en sûreté dans leur parc; les chiens dormaient; et le berger, à l'ombre d'un grand ormeau, jouait de la flûte avec d'autres bergers voisins. Un loup affamé vint, par les fentes de l'enceinte, reconnaître l'état du troupeau. Un jeune mouton sans expérience, et qui n'avait jamais rien vu, entra en conversation avec lui : « Que venez-vous chercher ici? dit-il au glouton. — L'herbe tendre et fleurie, lui répondit le loup. Vous savez que rien n'est plus doux que de paître dans une verte prairie émaillée de fleurs, pour apaiser sa faim, et d'aller éteindre sa soif dans un clair ruisseau : j'ai trouvé ici l'un et l'autre : que faut-il 30 davantage? J'aime la philosophie qui enseigne à se contenter de peu. — Est-il donc vrai, repartit le jeune mouton, que vous ne mangez point la chair des animaux, et qu'un peu d'herbe vous suffit? Si cela est, vivons comme frères, et paissons ensemble. » Aussitôt le mouton sort du parc dans la prairie où le sobre philosophe le mit en pièces et l'avala.

Défiez-vous des belles paroles des gens qui se vantent d'être vertueux. Jugez-en par leurs actions, et non par leurs discours. *(Fable XV.)*

IV. LE SINGE.

Un vieux singe malin étant mort, son ombre descendit dans la sombre demeure de Pluton, où elle demanda à retourner parmi les vivants.

Pluton voulait la renvoyer dans le corps d'un âne pesant et stupide, pour lui ôter sa souplesse, sa vivacité et sa malice : mais elle fit tant de tours plaisants et badins, que l'inflexible roi des enfers ne put s'empêcher de rire, et lui laissa le choix d'une condition. Elle demanda à entrer dans le corps d'un perroquet. « Au moins, disait-elle, je conserverai par là quelque ressemblance avec les hommes, que j'ai si longtemps imités. Etant singe, je faisais des gestes comme eux ; et étant perroquet, je parlerai avec eux dans les plus agréables conversations. » A peine l'âme du singe fut introduite dans ce nouveau métier, qu'une vieille femme causeuse l'acheta. Il fit ses délices; elle le mit dans une belle cage. Il faisait bonne chère, et discourait toute la journée avec la vieille radoteuse, qui ne parlait pas plus sensément que lui. Il joignait à son nouveau talent d'étourdir tout le monde, je ne sais quoi de son ancienne profession : il remuait sa tête ridiculement; il faisait craquer son bec; il agitait ses ailes de cent façons, et faisait de ses pattes plusieurs tours qui sentaient encore les grimaces de Fagotin. La vieille prenait à toute heure ses lunettes pour l'admirer. Elle était bien fâchée d'être un peu sourde, et de perdre quelquefois des paroles de son perroquet, à qui elle trouvait plus d'esprit qu'à personne. Ce perroquet gâté devint bavard, importun et fou. Il se tourmenta si fort dans sa cage, et but tant de vin avec la vieille, qu'il en mourut. Le voilà revenu devant Pluton, qui voulut cette fois le faire passer dans le corps d'un poisson, pour le rendre muet : mais il fit encore une farce devant le roi des ombres; et les princes ne résistent guère aux demandes des mauvais plaisants qui les flattent. Pluton accorda donc à celui-ci qu'il irait dans le corps d'un homme. Mais comme le dieu eut honte de l'envoyer dans le corps d'un homme sage et vertueux, il le destina au corps d'un harangueur ennuyeux et importun, qui mentait, qui se vantait sans cesse, qui faisait des gestes ridicules, qui se moquait de tout le monde, qui interrompait toutes les conversations les plus polies et les plus solides, pour dire des riens, ou les sottises les plus grossières. Mercure, qui le reconnut dans ce nouvel état, lui dit en riant : Ho! ho! je te reconnais; tu n'es qu'un composé du singe et du perroquet que j'ai vus autrefois. Qui t'ôterait tes gestes et tes paroles apprises par cœur, sans jugement, ne laisserait rien de toi. D'un joli singe et d'un bon perroquet, on ne fait qu'un sot homme.

Oh! combien d'hommes dans le monde, avec des gestes façonnés, un petit caquet et un air capable, n'ont ni sens ni conduite! (Fable XVIII.)

CHOIX DE LETTRES.

AU MARQUIS DE FÉNELON, SON NEVEU.

I.

Cambrai, le 23 août 1710.

Je ne puis m'empêcher de vous gronder un peu sur ce que vous ne voyez pas assez les gens que vous devriez cultiver. Il est vrai

que le principal est de s'appliquer à son devoir; mais il faut aussi se procurer quelque considération, et se préparer quelque avancement. Or, vous ne réussirez jamais, et vous demeurerez dans l'obscurité, sans établissement sortable, à moins que vous n'acquériez quelque talent pour ménager toutes les personnes en place ou en chemin d'y parvenir. C'est un soin tranquille et modéré, mais fréquent et presque continuel, que vous devez prendre, non par vanité et par ambition, mais par fidélité pour remplir les devoirs de votre état et pour soutenir votre famille. Il ne faut y mêler ni empressement, ni indiscrétion; mais, sans echercher trop les personnes considérables, on peut les cultiver, et 10 profiter de toutes les occasions naturelles de leur plaire. Souvent il n'y a que paresse, que timidité, que mollesse à suivre son goût, dans cette apparente modestie qui fait négliger les personnes élevées : on aime, par amour-propre, à passer sa vie avec les gens auxquels on est accoutumé, avec lesquels on est libre, et parmi lesquels on est en possession de réussir; l'amour-propre est contristé quand il faut aller hasarder de ne réussir pas, et de ramper devant d'autres qui ont toute la vogue. Au nom de Dieu, mon cher enfant, ne négligez point les choses sans lesquelles vous ne remplirez pas tous les devoirs de votre état. Il faut méprise le monde, et connaître néanmoins le besoin de le ménager; il faut 20 s'en détacher par religion, mais il ne faut pas l'abandonner par nonchalance et par humeur particulière.

II.

Cambrai, le 6 décembre 1712.

Je souhaite qu'en t'éloignant de Cambrai, tu ne sois point éloigné de notre commun centre, et que notre absence n'ait point diminué en toi la présence de Dieu. L'enfant ne peut pas teter toujours, ni même être tenu sans cesse par les lisières : on le sèvre, on l'accoutume à marcher seul. Tu ne m'auras pas toujours. Il faut que Dieu te fasse cent fois plus d'impression que moi, vile et indigne créature. Fais ton devoir parmi tes officiers avec exactitude, sans minutie, patiemment et sans dureté. 30 On déshonore la justice, quand on n'y joint pas la douceur, les égards et la condescendance : c'est faire mal le bien. Je veux que tu te fasses aimer; mais Dieu seul peut te rendre aimable, car tu ne l'es point par ton naturel roide et âpre. Il faut que la main de Dieu te manie pour te rendre souple et pliant; il faut qu'il te rende docile, attentif à la pensée d'autrui, défiant de la tienne, et petit comme un enfant : tout le reste est sottise, enflure et vanité.

III.

Cambrai, le 27 mars 1713.

J'attends, mon très-cher, des nouvelles de cette dernière opération qui devait achever de découvrir l'os. Le point capital est de ne laisser 40 rien de douteux, et d'avoir une pleine certitude d'avoir bien vu le dernier fond pour ne s'exposer point à lui laisser ni carie, ni fente de l'os,

ni esquille, ni sac, ni corps étranger : autrement nous courrions risque d'être encore bientôt à recommencer. Puisque vous vous êtes livré patiemment à une si rude et si longue opération, il faut au moins en tirer le fruit et ne gâter rien par la moindre précipitation. — Il est question de nettoyer patiemment le fond : il n'y a rien de pénible et de long, qu'il ne fallût souffrir pour en venir à bout sans aucun doute. *Le Dieu de patience et de soulagement* vous soutiendra, si vous êtes fidèle à le chercher souvent au-dedans de vous avec une confiance filiale. A quel propos disons-nous tous les jours, *Notre père qui êtes aux cieux*, si
10 nous ne voulons pas être dans son sein et entre ses bras comme des enfants tendres, simples et dociles? Comment êtes-vous avec moi, vous qui savez combien je vous aime? Oh! combien le père céleste est-il plus père, plus compatissant, plus bienfaisant, plus aimant, que moi! Toute mon amitié pour vous n'est qu'un faible écoulement de la sienne. La mienne n'est qu'empruntée de son cœur ; ce n'est qu'une goutte qui vient de cette source intarissable de bonté. Celui qui a compté les cheveux de votre tête pour n'en laisser tomber aucun qu'à propos et utilement, compte vos douleurs et les heures de vos épreuves. Il est fidèle à ses promesses et à son amour : il ne permettra pas que la douleur vous
20 tente au-dessus de ce que vous pouvez souffrir; mais il tirera votre progrès de la tentation ou de l'épreuve. Abandonnez-vous donc à lui : laissez-le faire. Portez votre chère croix, qui sera précieuse pour vous, si vous la portez bien. Apprenez à souffrir : en l'apprenant, on apprend tout. Que sait celui qui n'a point été tenté? Il ne connaît ni la bonté de Dieu, ni sa propre faiblesse.

REGNARD [1].

FRAGMENT DU VOYAGE EN SUÈDE.

Les Suédois sont naturellement braves gens; et, sans parler des Goths et des Vandales, qui, franchissant les Alpes et les Pyrénées, se rendirent maîtres de l'Italie et de l'Espagne, considérons de nos jours un Gustave-Adolphe, l'honneur des conquérants, suivi de très-peu de
30 Suédois, qui passa victorieux toute l'Allemagne comme un éclair, et qui fit ressentir à tous les princes la valeur de ses armes. Voyons un Charles-Gustave, dernier roi de ce pays, qui réduisit les Danois, ses plus fiers ennemis, à se retirer dans leur ville capitale, qui leur restait

[1] **Jean-François REGNARD** (1655—1709), trésorier de France.

Regnard étant l'un des bons auteurs comiques français, le second peut-être après Molière, on trouvera plus loin, parmi les poëtes du XVIIe siècle, quelques extraits de ses comédies qui le feront mieux connaître que le fragment ci-dessus, dont la lecture ne sera pas sans intérêt, nous le pensons du moins, pour ceux de nos compatriotes qui désireront connaître l'impression que fit la Suède sur un Fran-

seule de tout le royaume, où il les assiégea pendant deux ans; qui, après plusieurs batailles, vint finir ses jours à Gothembourg, d'une fièvre, à l'âge de trente-sept ans, le 12 février 1660.

Ce prince, qui n'a jamais fait que des merveilles, obligea aussi le ciel à le seconder et à le secourir, et à faire des miracles pour lui. Il affermit les eaux du Belt, pour lui donner occasion d'entreprendre une action héroïque. Charles X fit passer toutes ses troupes sur un mer glacée de deux lieues de large, avec tout le canon, et y campa plusieurs jours avec une intrépidité de cœur qui surprenait tous les autres, et qui lui était naturelle. Si ce prince était grand guerrier, il ne fut pas moins politique; et il le fit bien voir pendant le gouvernement de la reine Christine, qui, s'amusant à consulter quantité de savants qu'elle faisait venir de toutes parts, et qui ne lui apprenaient pas l'art de régner, lui donna occasion de captiver l'esprit de tous les sénateurs, rébutés du gouvernement de cette reine, qu'ils obligèrent à abdiquer le royaume entre ses mains.

Le grand Gustave-Adolphe n'a-t-il pas montré le chemin à ce digne successeur? et, après avoir mené une vie tout héroïque et toute guerrière, il la finit dans le champ de la victoire, et au milieu de ses armées, d'un coup de mousquet, qui ôta à l'Europe son plus grand conquérant.

La reine Christine a été un digne rejeton de ce grand prince : cette

çais du temps de Louis XIV. Disons, d'ailleurs, que cette relation de voyage est écrite avec assez de correction et de goût pour trouver place dans un cours de littérature. — Regnard étant à la cour de Suède, le roi l'engagea à visiter la Laponie, et lui offrit toutes les commodités nécessaires pour y aller. Séduit par une telle proposition, Regnard se décida à ce voyage, qui était une grande entreprise. Il s'embarqua à Stockholm, pour passer à Torneo, le mercredi 23 juillet 1681, avec deux gentilshommes français, les sieurs de Fercourt et de Corberon. Il parcourut toute la Laponie, jusqu'au golfe de Bothnie. Arrivé à Torneo qui est la dernière ville du monde du côté du pôle arctique, il remonta le fleuve du même nom, dont la source n'est pas éloignée du cap Nord. Le 22 août suivant, il était sur les bords de la mer Glaciale et gravissait la montagne de Metavara au sommet de laquelle il inscrivait ces quatre vers latins, dont le dernier, d'un effet si grandiose, n'était pas une fanfaronnade de voyageur.

Gallia nos genuit; vidit nos Africa; Gangem
Hausimus; Europamque oculis lustravimus omnem:
Casibus et variis acti terraque marique,
Hic tandem stetimus, nobis ubi defuit orbis.
de Fercourt, de Corberon, Regnard.

Anno 1681, *die* 22 *Augusti.*

Voici la traduction de ce quatrain faite sur place par un autre Français, nommé La Mutraye, qui le lut en 1718, sur le rocher où il était gravé, près de trente ans après le passage de Regnard et de ses compagnons :

« La France nous a donné la naissance. Nous avons vu l'Afrique et le Gange, parcouru toute l'Europe. Nous avons eu différentes aventures, tant par mer que par terre; et nous nous sommes arrêtés en cet endroit, où le monde nous a manqué. » (*Préface de l'Édition Firmin Didot.*)

princesse avait l'âme toute royale, et a épuisé toutes les louanges des grands hommes. Elle est demeurée à Rome presque tout le temps qu'elle a quitté le sceptre, où elle s'entretenait de dix mille écus de pension que le pape lui donnait tous les ans, jusqu'à ce que le roi de France l'eût fait rentrer dans tous ses biens.

Charles XI, à présent régnant, est un prince qui ne dément point la générosité de ses ancêtres, et son port fier et royal fait assez voir qu'il est du sang des illustres Gustaves. Les inclinations de ce prince sont toutes martiales; et n'ayant plus d'ennemis à combattre, sa plus grande occupation est d'aller à la chasse aux ours. Cette chasse se fait mieux en hiver qu'en été; et lorsque quelque paysan a découvert leurs passages par les traces qui sont imprimées dans la neige, il en donne avis au grand-veneur, qui y conduit le roi. L'ours est un animal intrépide : il ne fuit point à l'aspect de l'homme, mais il passe son chemin sans se détourner. Quand on l'aperçoit assez proche, il faut descendre de cheval, et l'attendre jusqu'à ce qu'il soit fort près de vous; et vous le faites lever sur ses pattes de derrière, par un coup de sifflet que vous donnez : c'est le temps qu'il faut prendre pour le tirer, et il est fort dangereux de ne le pas blesser mortellement; car il vient de furie se jeter sur le chasseur, et l'embrassant des pattes de devant, il l'étouffe ordinairement : c'est pourquoi il faut avoir encore un pistolet pour lui lâcher à bout portant, et un épieu pour la dernière extrémité. Nous en vîmes un à Stockholm, que le roi avait tué lui-même, en secourant son favori Vakmester [1], qui en était presque étouffé. Cet animal est couché trois ou quatre mois de l'année, et ne prend pour lors aucune nourriture qu'en suçant sa patte. Le roi a toujours autour de lui trois ou quatre petits ours, à qui on coupe les dents et les ongles tous les mois.

Stockholm est une ville que sa situation particulière rend admirable. Elle se trouve située presque au milieu de la mer Baltique, au commencement du golfe Bothnique. Son abord est assez difficile, à cause de la quantité de rochers qui l'environnent; mais du moment que les vaisseaux sont une fois dans le port, ils sont plus en sûreté qu'en aucun endroit du monde : ils y demeurent sans ancre, et s'approchent jusque dans les maisons. Stockholm est la ville de la mer Baltique du plus grand commerce; et comme cette mer n'est navigable que six mois de l'année, rien n'est plus superbe que la quantité des vaisseaux qui se voient dans son port, depuis le mois d'avril jusqu'au mois d'octobre.

Sitôt que nous fûmes arrivés à Stockholm, nous allâmes saluer M. de Feuquières, lieutenant général des armées du roi, qui y était ambassadeur depuis dix ans. Il nous reçut avec tout l'accueil possible, et nous mena le lendemain baiser la main du roi. Ce prince, âgé de vingt-cinq ans, est fils de Charles, prince de Holstein, entre les mains duquel la reine Christine, fille d'Adolphe, dernier roi de la maison de Vasa, laissa la couronne de Suède, lorsqu'elle voulut se défaire du gouvernement et changer de religion.

[1] Wachtmeister.

Son humeur est toute martiale; les exercices de la guerre et de la chasse lui sont familiers; et il n'a pas de plus grand plaisir que celui qu'il prend dans ces travaux. Nous eûmes l'honneur de l'entretenir pendant près d'une heure, et le plaisir de le contempler tout à notre aise. Il est d'une taille bien proportionnée : son port est fier, et tout en est royal.

La mine de Coperbéryt [1] est ce qu'il y a de plus curieux en Suède, et qui fait toute la richesse du pays. Quoiqu'il s'y trouve beaucoup de mines, celle-là a toujours été la plus estimée; et on ne se souvient point du temps qu'elle a été ouverte; elle est à quatre journées de Stockholm. 10 On découvre cette ville longtemps avant que d'y être, par la fumée qui en sort de toutes parts, et qui la fait plutôt paraître la boutique de Vulcain que la demeure des hommes. On ne voit de tous côtés que fourneaux, que feux, que charbon, que soufre et que cyclopes, qui achèvent de perfectionner ce tableau infernal. Mais descendons dans cet abîme, pour en mieux concevoir l'horreur. On nous conduisit d'abord dans une chambre où nous changeâmes d'habits, et prîmes chacun un bâton ferré pour nous soutenir dans les endroits les plus dangereux. De là nous entrâmes dans la mine par une bouche d'une longueur et d'une profondeur épouvantables, qui empêchaient de voir les gens qui tra- 20 vaillaient dans le fond, dont les uns élevaient des pierres, d'autres faisaient sauter des terres; quelques-uns détachaient le roc du roc par des feux apprêtés pour cela; enfin tous avaient des emplois différents. Nous descendîmes dans ce fond par quantité de degrés qui y conduisaient; et nous commençâmes alors à connaître que nous n'avions encore rien fait, et que ce n'était là qu'une préparation à de plus grands travaux. En effet, nos guides allumèrent alors des flambeaux de bois de sapin, qui perçaient à peine les épaisses ténèbres qui régnaient dans ces lieux souterrains, et ne donnaient de jour qu'autant qu'il en fallait pour distinguer tous les objets affreux qui se présentaient à la vue. L'odeur du 30 soufre vous étouffe, la fumée vous aveugle, le chaud vous tue : joignez à cela le bruit des marteaux qui retentissent dans ces cavernes, la vue de ces spectres nus comme la main et noirs comme des démons; et vous avouerez avec moi qu'il n'y a rien qui donne une plus forte idée de l'enfer que ce tableau vivant, peint des plus sombres et des plus noires peintures qu'on se puisse imaginer.

De Coperbéryt nous vînmes à une mine d'argent qu'on voit à Salbéryt [2], petite ville à deux journées de Stockholm, dont l'aspect est un des plus riants qui soient en ce lieu. Nous allâmes le lendemain à la mine, qui en est distante d'un quart de mille. Cette mine a trois larges 40 bouches, dans lesquelles on ne voit point de fond. La moitié d'un tonneau soutenue d'un câble sert d'escalier pour descendre dans cet abîme, qui monte et qui descend par une même machine assez curieuse, que l'eau fait tourner de l'un et de l'autre côté. La grandeur du péril où l'on est

[1] *Kopparberget* (*Fahlun*). — [2] *Salberget* (*Sala*).

se conçoit aisément, quand on se voit ainsi descendre, n'ayant qu'un pied dans cette machine, et qu'on connaît que la vie dépend de la force ou de la faiblesse d'un câble. Un satellite noir comme un démon, tenant à la main une torche de poix et de résine, descend avec vous, et chante pitoyablement un air dont le chant lugubre semble être fait exprès pour cette descente infernale. Quand nous fûmes vers le milieu, nous fûmes saisis d'un grand froid, qui joint aux torrents qui tombaient sur nous de toutes parts, nous fit sortir du profond assoupissement dans lequel nous semblions être en descendant dans ces lieux souterrains. Nous arrivâmes
10 enfin, après une demi-heure de marche, au fond de ce premier gouffre; là nos craintes commencèrent à se dissiper : nous ne vîmes plus rien d'affreux; au contraire, tout brillait dans ces régions profondes. Nous descendîmes encore fort avant sous terre, sur des échelles extrêmement hautes, pour arriver dans un salon qui est dans l'enceinte de cette caverne, soutenu de plusieurs colonnes du précieux métal dont tout était revêtu. Quatre galeries spacieuses y viennent aboutir; et la lueur des feux qui brillaient de toutes parts, et qui venaient à frapper sur l'argent des voûtes, et sur un clair ruisseau qui coulaient à côté, ne servait pas tant à éclairer les travaillants qu'à rendre ce séjour plus magnifique que
20 le palais de Pluton, qu'on nous met au centre de la terre, où le dieu des richesses a déployé tous ses trésors. On voit sans cesse dans ces galeries des gens de toutes les nations qui recherchent avec tant de peine ce qui fait le plaisir des autres hommes. Les uns tirent des chariots, les autres roulent des pierres, et d'autres arrachent le roc du roc. C'est une ville sous une autre ville : là il y a des maisons, des cabarets, des écuries et des chevaux; et ce qu'il y a de plus admirable, c'est un moulin qui tourne continuellement dans le fond de ce gouffre, et qui sert à élever les eaux qui sont dans la mine. On remonte dans la même machine pour aller voir les différentes opérations pour faire l'argent.

30 On appelle *stuf*, les premières pierres qu'on tire de la mine, lesquelles on fait sécher dans un fourneau qui brûle lentement, et qui sépare l'antimoine, l'arsenic et le soufre d'avec la pierre, le plomb, et l'argent, qui restent ensemble. Cette première opération est suivie d'une autre, et ces pierres séchées sont jetées dans des trous pour y être pilées et réduites en limon, par le moyen de quantité de gros marteaux que l'eau fait agir : cette boue est délayée dans une eau qui coule incessamment sur une grosse toile mise en glacis, qui, emportant tout ce qu'il y a de terrestre et de grossier, retient le plomb et l'argent dans le fond, d'où on le tire pour le jeter, pour la troisième fois, dans des fourneaux qui
40 séparent l'argent d'avec le plomb qui sort en écume.

La personne qui nous conduisit dans la mine, et qui en était intendant, nous fit voir ensuite chez lui quantité de pierres curieuses qu'il avait ramassées de toutes parts. Il nous fit voir un gros morceau de cette pierre ductile qui blanchit dans le feu loin de se consumer, et dont les Romains se servaient pour brûler les corps de leurs défunts. Il nous assura qu'il l'avait trouvée dans cette même mine, et nous fit pré-

sent à chacun d'un petit morceau, que, par grâce spéciale, il en détacha.

Nous partîmes le même jour de cette petite ville pour aller à Upsal, où nous arrivâmes le lendemain d'assez bonne heure. Cette ville est la plus considérable de toute la Suède, pour son académie et pour sa situation : c'est là où tous ceux qui veulent embrasser l'état ecclésiastique vont étudier; et la politique de ce royaume défend aux nobles d'entrer dans cet état, afin de maintenir toujours le nombre des gentilshommes, qui peuvent servir plus utilement ailleurs.

HAMILTON [1].

FRAGMENTS

DES MÉMOIRES DU CHEVALIER DE GRAMMONT,

SON BEAU-FRÈRE.

I. INTRODUCTION.

Comme ceux qui ne lisent que pour se divertir me paraissent plus raisonnables que ceux qui n'ouvrent un livre que pour y chercher des défauts; je déclare que, sans me mettre en peine de la sévère érudition de ces derniers, je n'écris que pour l'amusement des autres.

Je déclare de plus que l'ordre des temps, ou la disposition des faits, qui coûtent plus à l'écrivain qu'ils ne divertissent le lecteur, ne m'embarrasseront guère dans l'arrangement de ces mémoires.

Dans le dessein de donner une idée de celui pour qui j'écris, les choses qui le distinguent auront place dans ces fragments selon qu'elles s'offriront à mon imagination, sans égard à leur rang.

Qu'importe, après tout, par où l'on commence un portrait, pourvu que l'assemblage des parties forme un tout qui rende parfaitement l'original? Le fameux Plutarque, qui traite ses héros comme ses lecteurs, commence la vie des uns comme bon lui semble, et promène l'attention des autres sur de curieuses antiquités, ou d'agréables traités d'érudition, qui n'ont pas toujours rapport à son sujet.

Démétrius le Preneur de villes n'était pas à beaucoup près si grand que son père Antigonus, à ce qu'il nous dit. En récompense il nous apprend que son père Antigonus n'était que son oncle : mais tout cela

[1] **Antoine Comte d'HAMILTON** (1646—1720), Ecossais de naissance, et, comme le dit si bien M. Gérusez, naturalisé français par son langage. En effet, il est peu d'auteurs de la même époque qui aient au même degré que Hamilton les qualités les plus françaises du style : la grâce, l'aisance, l'enjouement et la netteté. Ne pourrait-on pas définir ainsi les mémoires du chevalier de Grammont : une causerie de grand seigneur spirituel saisie au courant de la plume par un écrivain qui fait déjà pressentir Voltaire?

n'est qu'après avoir commencé sa vie par un abrégé de sa mort, par un sommaire de ses divers exploits, de ses bonnes et de ses mauvaises qualités, où il fait entrer le pauvre Marc-Antoine, par compassion pour toutes ses faiblesses.

Dans la vie de Numa Pompilius, il entre en matière par une dissertation sur son précepteur Pythagore ; et comme il croit qu'on est fort en peine de savoir si c'est l'ancien philosophe, ou bien un certain Pythagore qui, après avoir gagné le prix de la course aux jeux Olympiques, vint à toutes jambes trouver Numa pour lui enseigner la philosophie et lui aider à gouverner son royaume, il se tourmente beaucoup pour éclaircir cette dificulté, qu'il laisse enfin là.

Ce que j'en dis n'est pas pour reprocher quelque chose à l'historien de toute l'antiquité auquel on doit le plus, c'est seulement pour autoriser la manière dont j'écris une vie plus extraordinaire que toutes celles qu'il nous a laissées.

Il est question de représenter un homme dont le caractère inimitable efface des défauts qu'on ne prétend point déguiser ; un homme illustre par un mélange de vices et de vertus qui semblent se soutenir dans un enchaînement nécessaire, rares dans leur parfait accord, brillantes par leurs oppositions.

C'est ce relief incompréhensible qui, dans la guerre, l'amour, le jeu et les divers états d'une longue vie, a rendu le comte de Grammont l'admiration de son siècle. C'est par là qu'il a fait les délices de tous les pays où il a promené ses agréments et son inconstance ; de ceux où la vivacité de son esprit a répandu de ces mots heureux qu'une approbation universelle transmet à la postérité ; de tous les endroits enrichis des profusions de sa magnificence, et de ceux enfin où il a conservé la liberté de son jugement dans les périls les plus pressants, tandis que le badinage de son humeur au milieu des dangers les plus sérieux de a guerre, marquait une fermeté qui n'appartient pas à tout le monde.

C'est lui-même qu'il faut écouter dans ces récits agréables de siéges et de batailles où il s'est distingué à la suite d'un autre héros; et c'est lui qu'il faut croire dans des événements moins glorieux. Je ne fais que tenir la plume à mesure qu'il me dicte les particularités les plus singulières et les moins connues de sa vie. (*Tome I, Chap. I.*)

II. L'HABIT DU CHEVALIER DE GRAMMONT.

Le roi, qui ne cherchait qu'à faire plaisir au chevalier de Grammont, lui demanda s'il voulait être de la mascarade, à la charge de mener Mademoiselle d'Hamilton. Il ne se piquait pas d'être assez danseur pour une occasion comme celle-là. Cependant il n'avait garde de refuser cette proposition. « Sire, dit-il, de toutes les bontés qu'il vous a plu me témoigner depuis que je suis ici, cette dernière m'est la plus sensible. »

« Je vous laisse, dit le roi, le choix des nations. Si cela est, reprit le chevalier de Grammont, je m'habillerai à la française pour me déguiser :

car l'on me fait déjà l'honneur de me prendre pour un Anglais dans votre ville de Londres. J'aurais, sans cela, quelque envie de me mettre à la romaine : mais de peur de me faire des affaires avec le prince Robert, qui prend si chaudement les intérêts d'Alexandre, contre milord Janet qui se déclare pour César, je n'ose plus m'habiller en héros. Du reste, quoique j'aie la danse cavalière, avec de l'oreille et de l'esprit j'espère me tirer d'affaire : de plus, Mademoiselle d'Hamilton mettra bien ordre qu'on n'aura pas trop d'attention pour moi. Quant à mon habillement, je ferai partir Termes demain matin : et si je ne vous fais voir à son retour l'habit le plus galant que vous ayez encore vu, tenez- 10 moi pour la nation la plus déshonorée de votre mascarade. »

Termes partit avec des instructions réitérées sur le sujet de son voyage; son maître redoublant d'impatience dans une conjoncture comme celle-là, le courrier ne pouvait pas encore être débarqué, qu'il commençait à compter les moments dans l'attente de son retour. Il s'en occupa jusques à la veille du bal.

Le jour du bal venu, la cour, plus brillante que jamais, étala toute sa magnificence dans cette mascarade. Ceux qui la devaient composer étaient assemblés à la réserve du chevalier de Grammont. On s'étonna qu'il arrivât des derniers dans cette occasion, lui dont l'empressement 20 était si remarquable dans les plus frivoles : mais on s'étonna bien plus de le voir enfin paraître en habit de ville, qui avait déjà paru. La chose était monstrueuse pour la conjoncture et nouvelle pour lui. Vainement portait-il le plus beau point, la perruque la plus vaste et la mieux poudrée qu'on pût voir. Son habit, d'ailleurs magnifique, ne convenait point à la fête.

Le roi, qui s'en aperçut d'abord : « Chevalier de Grammont, lui dit-il, Termes n'est donc point arrivé. — Pardonnez-moi, Sire, dit-il, Dieu merci! — Comment! Dieu merci ? dit le roi, lui serait-il arrivé quelque chose par les chemins? — Sire, dit le chevalier de Grammont, voici 30 l'histoire de mon habit et de M. Termes, mon courrier. » A ces mots, le bal tout prêt à commencer fut suspendu. Tous ceux qui devaient danser faisaient un cercle autour du chevalier de Grammont; il poursuivit ainsi son récit :

« Il y a deux jours que ce coquin devait être ici, suivant mes ordres et ses serments. On peut juger de mon impatience tout aujourd'hui, voyant qu'il n'arrivait pas. Enfin, après l'avoir bien maudit, il n'y a qu'une heure qu'il est arrivé, crotté depuis la tête jusqu'aux pieds, botté jusques à la ceinture, fait enfin comme un excommunié. « Eh bien ! Monsieur le faquin, lui dis-je, voilà de vos façons de faire; vous vous faites 40 attendre jusques à l'extrémité; encore est-ce un miracle que vous soyez arrivé. Oui, mor..., dit-il, c'est un miracle. Vous êtes toujours à gronder. Je vous ai fait faire le plus bel habit du monde, que Monsieur le duc de Guise lui-même a pris la peine de commander. Donne-le donc, bourreau, lui dis-je. Monsieur, dit-il, si je n'ai mis douze brodeurs après, qui n'ont fait que travailler jour et nuit, tenez-moi pour un infâme. Je

ne les ai pas quittés d'un moment. Et où est-il, dis-je, traître qui ne fait que raisonner dans le temps que je devrais être habillé? Je l'avais, dit-il, empaqueté, serré, ployé, que toute la pluie du monde n'en eût point approché. Me voilà, poursuivit-il, à courir jour et nuit, connaissant votre impatience, et qu'il ne fait pas bon lanterner avec vous... Mais où est-il, m'écriai-je, cet habit si bien empaqueté? Péri, Monsieur, me dit-il en joignant les mains. Comment! péri, lui dis-je en sursaut. Oui, péri, perdu, abîmé. Que vous dirai-je de plus? Quoi! le paquebot a fait naufrage? lui dis-je. Oh! vraiment, c'est bien pis, comme vous allez voir, me répondit-il. J'étais à une demi-lieue de Calais hier au matin, et je voulus prendre le long de la mer pour faire plus de diligence : mais, ma foi, l'on dit bien vrai, qu'il n'est rien tel que le grand chemin; car je donnai tout au travers d'un sable mouvant, où j'enfonçais jusques au menton. Un sable mouvant auprès de Calais, lui dis-je. Oui, Monsieur, me dit-il, et si bien sable mouvant, que je me donne au diable, si on me voyait autre chose que le haut de la tête quand on m'en a tiré. Pour mon cheval, il a fallu plus de quinze hommes pour l'en sortir : mais pour mon porte-manteau où malheureusement j'avais mis votre habit, jamais on ne l'a pu trouver. Il faut qu'il soit pour le moins une lieue sous terre. »

« Voilà, sire, poursuivit le chevalier de Grammont, l'aventure et le récit que m'en a fait cet honnête homme. Je l'aurais infailliblement tué, si je n'avais eu peur de faire attendre Mademoiselle d'Hamilton, et si je n'avais été pressé de vous donner avis du sable mouvant, afin que vos courriers prennent soin de l'éviter. » (*Tome I, Chap. VIII.*)

III. LE SIÉGE DE LÉRIDA.

Le prince de Condé assiégeait Lérida ; la place n'était rien, mais don Grégorio Brice était quelque chose. C'était un de ces Espagnols de vieille roche, vaillant comme le Cid, et fier comme tous les Guzmans ensemble. Il nous laissa faire les premières approches de sa place sans donner le moindre signe de vie. Le maréchal de Grammont, dont la maxime était qu'un gouverneur qui fait grand tintamarre d'abord, et qui brûle ses faubourgs pour faire une défense, la fait d'ordinaire assez mauvaise, n'augura pas bien pour nous de la politesse de Grégorio Brice; mais M. le prince, couvert de gloire et fier des campagnes de Rocroy, de Nordlingue et de Fribourg, pour insulter la place et le gouverneur, fit monter la première tranchée en plein jour par son régiment, à la tête duquel marchaient vingt-quatre violons, comme si c'eût été pour une noce.

La nuit venue, nous voilà tous à goguenarder, nos violons à jouer des airs tendres, et grande chère partout. Dieu sait les brocards qu'on jetait au pauvre gouverneur et à sa fraise, que nous nous promettions de prendre l'un et l'autre dans vingt-quatre heures. Cela se passait à la tranchée d'où nous entendîmes un cri de mauvais augure qui partait du rem-

part, et qui répéta deux ou trois fois : « Alerte à la muraille ! » Ce cri fut suivi d'une salve de canons et de mousqueterie; et cette salve, d'une vigoureuse sortie, qui, après avoir culbuté la tranchée, nous mena battant jusqu'à notre grand'garde.

Le lendemain, Grégorio Brice envoya par un trompette des présents de glaces et de fruits à M. le prince, priant bien humblement Son Altesse de l'excuser s'il n'avait point de violons pour répondre à la sérénade qu'il avait eu la bonté de lui donner ; mais que s'il avait pour agréable la musique de la nuit précédente, il tâcherait de la faire durer tant qu'il lui ferait l'honneur de rester devant sa place. Le bourreau nous tint parole ; et, dès que nous entendions *alerte à la muraille!* nous n'avions qu'à compter sur une sortie qui nettoyait la tranchée, combiait nos travaux, et tuait ce que nous avions de meilleur en soldats et en officiers. M. le Prince en fut si piqué qu'il s'opiniâtra, malgré les sentiments des officiers généraux, à continuer un siége qui pensa ruiner toute son armée, et qu'il fut encore obligé de lever assez brusquement.

Comme nos troupes se retiraient, don Grégorio, bien loin de se donner de ces airs que prennent les gouverneurs en pareille occasion, ne fit de sortie que pour envoyer faire un compliment plein de respect à M. le Prince. (*Tome I, Chap. VIII.*)

BRUEYS [1].

FRAGMENT DU GRONDEUR.

ACTE I, SCÈNE VI.

M. Grichard (*le Grondeur*) ; *L'Olive* (*valet de M. Grichard*) ; *Aristc* (*frère de M. Grichard*).

M. Grichard. Bourreau, me feras-tu toujours frapper deux heures à la porte ?

L'Olive. Monsieur, je travaillais au jardin. Au premier coup de marteau, j'ai couru si vite que je suis tombé en chemin.

M. Grichard. Je voudrais que tu te fusses rompu le cou, double chien ! Que ne laisses-tu la porte ouverte ?

L'Olive. Eh ! Monsieur, vous me grondâtes hier, à cause qu'elle l'était. Quand elle est ouverte, vous vous fâchez; quand elle est fermée, vous vous fâchez aussi. Je ne sais plus comment faire.

M. Grichard. Comment faire !

[1] **David-Augustin BRUEYS** (1640—1723).

Il eut pour collaborateur dans quelques-uns de ses ouvrages :

Jean PALAPRAT (1650—1721). *Le Grondeur* est au nombre des produits de cette association littéraire. On a de Brueys seul la comédie de l'Avocat Patelin d'après une ancienne farce française. — Pour qu'on puisse comparer la copie à l'original, dont nous avons donné un extrait au commencement de cet ouvrage,

Ariste. Mon frère, voulez-vous bien.....

M. Grichard (à Ariste). Oh ! donnez-vous patience. (*A Olive.*) Comment faire, coquin !

Ariste. Eh ! mon frère, laissez là ce valet, et souffrez que je vous parle de.....

M. Grichard. Monsieur mon frère, quand vous grondez vos valets, on vous les laisse gronder en repos.

Ariste (à part). Il faut lui laisser passer sa fougue.

M. Grichard. Comment faire, infâme !

10 *L'Olive.* Oh ça ! Monsieur, quand vous serez sorti, voulez-vous que je laisse la porte ouverte?

M. Grichard. Non.

L'Olive. Voulez-vous que je la tienne fermée ?

M. Grichard. Non.

L'Olive. Au moins faut-il, Monsieur.....

M. Grichard. Encore ! tu raisonneras, ivrogne ?

Ariste. Il me semble, après tout, mon frère, qu'il ne raisonne pas mal ; et on doit être bien aise d'avoir un valet raisonnable.

M. Grichard. Et il me semble à moi, Monsieur mon frère, que vous
20 raisonnez fort mal. Oui, on doit être bien aise d'avoir un valet raisonnable, mais non pas un valet raisonneur.

L'Olive (à part). Morbleu ! j'enrage d'avoir raison.

M. Grichard. Te tairas-tu ?

L'Olive. Monsieur, je me ferais hacher ; il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée ; choisissez. Comment la voulez-vous ?

M. Grichard. Je te l'ai dit mille fois, coquin ! Je la veux..., je la... Mais voyez ce maraud-là ! Est-ce à un valet à me venir faire des questions ? Si je te prends, traître ! je te montrerai comment je la veux. (*A Ariste*). Vous riez, je pense, M. le jurisconsulte?

30 nous empruntons à la comédie de Brueys la même scène, celle où l'avocat, qui a conseillé à son client, lorsqu'il comparaîtrait devant le tribunal de n'y répondre qu'en bêlant comme les moutons, se voit payé de la même monnaie lorsqu'il réclame ses honoraires :

FRAGMENT DE L'AVOCAT PATELIN.

ACTE III, SCÈNE IV.

M. Patelin, Agnelet.

M. Patelin. Oh ! çà, par mon adresse, je t'ai tiré d'une affaire où il y avait de quoi te faire pendre : c'est à toi maintenant à me bien payer, comme tu m'as promis.

Agnelet. Bée...

M. Patelin. Oui, tu as fort bien joué ton rôle ; mais, à présent, il me faut de l'ar-
40 gent, entends-tu ?

Agnelet. Bée...

M. Patelin. Eh ! laisse là ton bée. Il n'est plus question de cela ; il n'y a ici que toi et moi : veux-tu me tenir ce que tu m'as promis et me bien payer ?

Agnelet. Bée...

M. Patelin. Comment, coquin, je serais la dupe d'un mouton vêtu ? Tête-bleu ! tu me paieras ou... (*Agnelet s'enfuit.*)

Ariste. Moi ! point. Je sais que les valets ne font jamais les choses comme on leur dit.

M. Grichard. Vous m'avez pourtant donné ce coquin-là !

Ariste. Je croyais bien faire...

M. Grichard. Oh ! je croyais... Sachez, Monsieur le rieur, que *je croyais* n'est pas le langage d'un homme bien sensé.

Ariste. Eh ! laissons cela, mon frère, et permettez que je vous parle d'une affaire plus importante, dont je serai bien aise...

M. Grichard. Non, je veux auparavant vous faire voir à vous-même comment je suis servi par ce pendard-là, afin que vous ne veniez pas après me dire que je me fâche sans sujet. Vous allez voir, vous allez voir... (*A l'Olive*). As-tu balayé l'escalier ? 10

L'Olive. Oui, Monsieur, depuis le haut jusqu'en bas.

M. Grichard. Et la cour.

L'Olive. Si vous y trouvez une ordure comme cela, je veux perdre mes gages.

M. Grichard. Tu n'as pas fait boire la mule ?

L'Olive. Ah ! Monsieur, demandez-le aux voisins qui m'ont vu passer.

M. Grichard. Lui as-tu donné l'avoine ? 20

L'Olive. Oui, Monsieur ; Guillaume y était présent.

M. Grichard. Mais tu n'as pas porté les bouteilles de quinquina où je t'ai dit.

L'Olive. Pardonnez-moi, Monsieur, et j'ai rapporté les vides.

M. Grichard. Et mes lettres, les as-tu portées à la poste ? Hem ? —

L'Olive. Peste ! Monsieur, je n'ai eu garde d'y manquer.

M. Grichard. Je t'ai défendu cent fois de racler ton maudit violon ; cependant j'ai entendu ce matin...

L'Olive. Ce matin ! Ne vous souvient-il pas que vous le mîtes hier en pièces ? 30

M. Grichard. Je gagerais que ces deux voies de bois sont encore.....

L'Olive. Elles sont logées, Monsieur. Vraiment, depuis cela, j'ai aidé à Guillaume à mettre dans le grenier une charretée de foin ; j'ai arrosé tous les arbres du jardin, j'ai nettoyé les allées, j'ai bêché trois planches, et j'achevais l'autre quand vous avez frappé.

M. Grichard (*à part*). — Oh ! il faut que je chasse ce coquin-là. — Jamais valet ne m'a fait enrager comme celui-ci ; il me ferait mourir de chagrin. — Hors d'ici !

L'Olive. Que diable a-t-il mangé ?

ROLLIN [1].

FRAGMENTS DU LIVRE

DE LA MANIÈRE D'ÉTUDIER LES BELLES LETTRES.

I. DU STYLE FLEURI [2].

Je dirais volontiers des grâces du style fleuri par rapport aux beautés d'un style plus solide et plus mâle, ce que Pline remarque des fleurs en les comparant aux arbres. La nature, dit-il, semble avoir voulu se jouer et comme s'égayer dans cette variété de fleurs dont elle orne les champs et les jardins, variété incompréhensible, et que nulle description ne

[1] **Charles ROLLIN** (1661—1741). Recteur de l'université de Paris. Il n'était encore que principal du collége de Beauvais lorsque Racine confia son jeune fils à ses soins.

On doit à M. D. Nisard une des plus belles études qui aient été faites sur Rollin. Il y a dans la prose à la fois si ferme et si émue du savant académicien comme un souffle du grand siècle. Mais Rollin a-t-il été jamais mieux compris et mieux apprécié que par l'écrivain illustre qui donna lui-même une impulsion si vive et si féconde aux études littéraires, alors qu'il était ministre de l'Instruction publique? Quant à nous, il ne nous paraît pas possible de résumer d'une manière plus juste et plus brillante que ne l'a fait M. Villemain dans les lignes suivantes, les principaux traits du caractère moral et littéraire de l'ancien recteur de l'Université de Paris :

« L'éducation de la jeunesse, et par elle le progrès des mœurs publiques, était toute sa pensée. Personne ne fut jamais meilleur citoyen, sans le dire, sans le savoir. Le mélange naïf de l'antiquité et du christianisme, les vertus républicaines de ces grands hommes de Plutarque, les vertus soumises et douces de l'Evangile, l'enthousiasme pour le beau littéraire dans l'Ecriture sainte, dans Homère, dans Bossuet, la tendresse attentive et paternelle pour l'enfance, l'affection grave et pleine d'espérance pour la vive jeunesse, toutes ces émotions, réunies dans une âme saine et pure, au milieu de la vie la plus simple, de la plus décente pauvreté : voilà comment s'est formé Rollin, écrivain inimitable, sans être un écrivain de génie. Sa gloire même qui nous est si chère, est la dernière et la plus utile leçon qu'il nous ait donnée. Elle montre jusqu'à quel point les dons de l'esprit s'accroissent et fructifient par les vertus, et quelle puissance l'amour du bien ajoute au talent. »

[2] Voici quelques vers de Quinault qui sont cités par Bernardin de Saint-Pierre, comme spécimen du style fleuri :

Ce fut dans ces jardins où, par mille détours
Inachus prend plaisir à prolonger son cours;
Ce fut sur ce charmant rivage
Que sa fille volage
Promit de m'aimer toujours.
Le zéphir fut témoin, l'onde fut attentive
Quand la nymphe jura de ne changer jamais;
Mais le zéphir léger et l'onde fugitive
Ont bientôt emporté les serments qu'elle a faits.

peut exprimer; parce que la nature est bien plus habile à peindre, que l'homme à parler. Mais comme elle ne produit les fleurs que pour le plaisir, aussi ne leur donne-t-elle souvent pour durée que le court espace d'un jour : au lieu que pour les arbres destinés à la nourriture de l'homme et aux usages de la vie, elle leur accorde plusieurs années, et quelquefois des siècles entiers; sans doute pour nous avertir que ce qui est fort brillant passe bien vite, et perd bientôt sa vivacité et son éclat. Il est aisé de faire l'application de cette pensée aux beautés du style dont nous parlons ici, auxquelles on sait que les orateurs donnent ordinairement le nom de fleurs. 10

(*Livre III, Chap. III,* § *I, Art. III,* 9).

II. DE L'UTILITÉ DE L'HISTOIRE.

Ce n'est pas sans raison que l'histoire a toujours été regardée comme la lumière des temps, la dépositaire des événements, le témoin fidèle de la vérité, la source des bons conseils et de la prudence, la règle de la conduite et des mœurs. Sans elle, renfermés dans les bornes du siècle et du pays où nous vivons, resserrés dans le cercle étroit de nos connaissances particulières et de nos propres réflexions, nous demeurons toujours dans une espèce d'enfance, qui nous laisse étrangers à l'égard du reste de l'univers, et dans une profonde ignorance de tout ce qui nous a précédés et de tout ce qui nous environne. Qu'est-ce que ce petit 20 nombre d'années qui composent la vie la plus longue? qu'est-ce que l'étendue du pays que nous pouvons occuper ou parcourir sur la terre, sinon un point imperceptible à l'égard de ces vastes régions de l'univers, et de cette longue suite de siècles qui se sont succédé les uns aux autres depuis l'origine du monde? Cependant c'est à ce point imperceptible que se bornent nos connaissances, si nous n'appelons à notre secours l'étude de l'histoire, qui nous ouvre tous les siècles et tous les pays; qui nous fait entrer en commerce avec tout ce qu'il y a eu de grands hommes dans l'antiquité; qui nous met sous les yeux toutes leurs actions, toutes leurs entreprises, toutes leurs vertus, tous leurs défauts; 30 et qui, par les sages réflexions qu'elle nous fournit ou qu'elle nous donne lieu de faire, nous procure en peu de temps une prudence anticipée, fort supérieure aux leçons des plus habiles maîtres.

On peut dire que l'histoire est l'école commune du genre humain; également ouverte et utile aux grands et aux petits, aux princes et aux sujets, et encore plus nécessaire aux grands et aux princes qu'à tous les autres : car, comment à travers cette foule de flatteurs qui les assiégent de toutes parts, qui ne cessent de les louer et de les admirer, c'est-à-dire de les corrompre et de leur empoisonner l'esprit et le cœur; comment, dis-je, la timide vérité pourra-t-elle approcher d'eux, et faire 40 entendre sa faible voix au milieu de ce tumulte et de ce bruit confus? Comment osera-t-elle leur montrer les devoirs et les servitudes de la royauté; leur faire entendre en quoi consiste leur véritable gloire;

leur représenter que, s'ils veulent bien remonter jusqu'à l'origine de leur institution, ils verront clairement qu'ils sont pour les peuples, et non les peuples pour eux; les avertir de leurs défauts; leur faire craindre le juste jugement de la postérité, et dissiper le nuage épais que forment autour d'eux le vain fantôme de leur grandeur et l'enivrement de leur fortune ?

Elle ne peut leur rendre ces services si importants et si nécessaires que par le secours de l'histoire, qui seule est en possession de leur parler avec liberté, et qui porte ce droit jusqu'à juger souverainement
10 des actions des rois mêmes, aussi bien que la renommée, que Sénèque appelle *liberrimam principum judicem*. On a beau faire valoir leurs talents, admirer leur esprit ou leur courage, vanter leurs exploits et leurs conquêtes : si tout cela n'est point fondé sur la vérité et sur la justice, l'histoire leur fait secrètement leur procès sous des noms empruntés. Elle ne leur fait regarder la plupart des plus fameux conquérants que comme des fléaux publics, des ennemis du genre humain, des brigands des nations, qui, poussés par une ambition inquiète et aveugle, portent la désolation de contrée en contrée, et qui, semblables à une inondation ou à un incendie, ravagent tout ce qu'ils rencontrent. Elle leur met sous
20 les yeux un Caligula, un Néron, un Domitien, comblés de louanges pendant leur vie, devenus après leur mort l'horreur et l'exécration du genre humain : au lieu que Tite, Trajan, Antonin, Marc-Aurèle en sont encore regardés comme les délices, parce qu'ils n'ont usé de leur pouvoir que pour faire du bien aux hommes. Ainsi l'on peut dire que l'histoire, dès leur vivant même, leur tient lieu de ce tribunal établi autrefois chez les Egyptiens, où les princes comme les particuliers étaient cités et jugés après leur mort, et que par avance elle leur montre la sentence qui décidera pour toujours de leur réputation. Enfin, c'est elle qui imprime aux actions véritablement belles le sceau de l'immortalité, et
30 qui flétrit les vices d'une note d'infamie que tous les siècles ne peuvent effacer. C'est par elle que le mérite méconnu pour un temps, et la vertu opprimée, appellent au tribunal incorruptible de la postérité, qui leur rend avec dédommagement la justice que leur siècle leur a quelquefois refusée, et qui, sans respect pour les personnes, et sans crainte d'un pouvoir qui n'est plus, condamne avec une sévérité inexorable l'abus injuste de l'autorité.

Il n'est point d'âge, point de condition, qui ne puisse tirer de l'histoire les mêmes avantages; et ce que j'ai dit des princes et des conquérants comprend aussi, en gardant de justes proportions, toutes les personnes
40 constituées en dignité : ministres d'Etat, généraux d'armées, officiers, magistrats, intendants, prélats, supérieurs ecclésiastiques tant séculiers que réguliers, les pères et mères dans leurs familles, les maîtres et les maîtresses dans leur domestique, en un mot tous ceux qui ont quelque autorité sur les autres. Car il arrive quelquefois à ces personnes d'avoir, dans une élévation très-bornée, plus de hauteur, de faste et de caprice que les rois, et de pousser plus loin l'esprit despotique et le pouvoir

arbitraire. Il est donc très-avantageux que l'histoire leur fasse à tous d'utiles leçons ; que d'une main non suspecte elle leur présente un miroir fidèle de leurs devoirs et de leurs obligations, et qu'elle leur fasse entendre qu'ils sont tous pour leurs inférieurs, et non leurs inférieurs pour eux.

Ainsi l'histoire, quand elle est bien enseignée, devient une école de morale pour tous les hommes. Elle décrie les vices, elle démasque les fausses vertus, elle détrompe des erreurs et des préjugés populaires, elle dissipe le prestige enchanteur des richesses et de tout ce vain éclat qui éblouit les hommes, et démontre, par mille exemples plus persuasifs que tous les raisonnements, qu'il n'y a de grand et de louable que l'honneur et la probité. De l'estime et de l'admiration que les plus corrompus ne peuvent refuser aux grandes et belles actions qu'elle leur présente, elle fait conclure que la vertu est donc le véritable bien de l'homme, et qu'elle seule le rend véritablement grand et estimable. Elle apprend à respecter cette vertu, et à en démêler la beauté et l'éclat à travers les voiles de la pauvreté, de l'adversité, de l'obscurité, et même quelquefois du décri et de l'infamie · comme au contraire elle n'inspire que du mépris et de l'horreur pour le crime, fût-il revêtu de pourpre, tout brillant de lumière, et placé sur le trône.

Mais pour me borner à ce qui est de mon dessein, je regarde l'histoire comme le premier maître qu'il faut donner aux enfants, également propre à les amuser et à les instruire, à leur former l'esprit et le cœur, à leur enrichir la mémoire d'une infinité de faits aussi agréables qu'utiles. Elle peut même beaucoup servir, par l'attrait du plaisir qui en est inséparable, à piquer la curiosité de cet âge avide d'apprendre, et à lui donner du goût pour l'étude. Aussi en matière d'éducation, c'est un principe fondamental, et observé dans tous les temps, que l'étude de l'histoire doit précéder toutes les autres, et leur préparer la voie. Plutarque nous apprend que le vieux Caton, ce célèbre censeur, dont le nom et la vertu ont tant fait d'honneur à la république romaine, et qui prit un soin particulier d'élever par lui-même son fils sans vouloir s'en reposer sur le travail des maîtres, composa exprès pour lui, et écrivit de sa propre main, en gros caractères, de belles histoires : « afin, dit-il, que cet enfant, dès le plus bas âge, fût en état, sans sortir de la maison paternelle, de faire connaissance avec les grands hommes de son pays, et de se former sur ces anciens modèles de probité et de vertu. »

(*Livre IV, Avant-propos.*)

FRAGMENT DE L'HISTOIRE ANCIENNE.

CYRUS ET TIGRANE.

Le roi d'Arménie, vassal des Mèdes, les regardant comme près d'être engloutis par la formidable ligue qui s'était formée contre eux, crut qu'il devait profiter de l'occasion pour se tirer de leur dépendance. Il cessa donc de leur payer le tribut ordinaire et de leur envoyer le nom-

bre de troupes qu'il devait fournir en temps de guerre. Cyaxare était embarrassé, craignant dans la conjoncture présente de s'attirer de nouveaux ennemis sur les bras, s'il entreprenait de forcer les Arméniens à l'exécution du traité. Cyrus, après s'être exactement informé des forces et de la situation du pays, se chargea de cette commission. L'important était de la tenir secrète, sans quoi elle ne pouvait réussir. Pour cela il engage une grande partie de chasse de ce côté-là; et il avait coutume d'y aller assez souvent et même d'y chasser avec le fils du roi d'Arménie et les jeunes seigneurs du pays. Au jour marqué, il part
10 avec un nombreux équipage. Les troupes suivaient de loin, et devaient attendre l'ordre pour se montrer. Après quelques jours de chasse, quand on fut assez près du château où demeurait la cour, Cyrus découvrit son dessein aux officiers. Il détacha Chrysanthe, l'un d'eux, pour aller se rendre maître d'une hauteur fort escarpée, où il savait que le prince, en cas d'alarme, se retirait ordinairement avec sa famille et tous ses effets.

Cela fait, il envoie un héraut au roi d'Arménie, pour le sommer d'accomplir le traité, et dans l'intervalle il fait avancer ses troupes. Jamais surprise ne fut plus grande, et l'embarras ne l'était pas moins. Le roi
20 connaissait son tort, il était sans ressources.

Il ne laissa pas d'envoyer de tous côtés pour assembler ses forces, et en même temps il fit passer dans les montagnes le plus jeune de ses fils, nommé Sabaris, avec ses femmes, ses filles et tout ce qu'il avait de plus précieux. Mais quand il eut appris par ceux qu'il avait envoyés à la découverte que Cyrus venait sur leurs pas, alors il perdit entièrement courage, et ne songea plus à se défendre. Les Arméniens à son exemple s'enfuirent, chacun où ils purent, pour mettre en sûreté ce qu'ils avaient de meilleur. Cyrus voyant la campagne couverte de gens qui fuyaient de côté et d'autre, leur envoya dire qu'on ne leur ferait aucun
30 mal s'ils se tenaient dans leurs maisons, mais qu'on traiterait comme ennemis ceux qu'on trouverait prenant la fuite. Cela fut cause qu'ils demeurèrent, excepté quelques-uns qui suivirent le roi.

D'un autre côté, ceux qui conduisaient les princesses vers les montagnes donnèrent dans l'embuscade de Chrysanthe et furent presque tous faits prisonniers. La reine, le fils du roi, ses filles, sa belle-fille, femme de son aîné, et ses trésors, tombèrent entre les mains des Perses.

Le roi, ayant appris ces tristes nouvelles, et ne sachant que devenir, se sauva sur une petite éminence où il fut incontinent investi par l'armée, et bientôt après obligé de se rendre. Cyrus le fit avancer au milieu
40 de l'armée avec toute sa famille. Dans l'instant arriva le fils aîné du roi, nommé Tigrane, qui revenait d'un voyage; il ne put retenir ses larmes à un tel spectacle. « Prince, vous venez à propos, lui dit Cyrus, pour assister au procès de votre père. » Et aussitôt il assembla les capitaines des Perses et des Mèdes, et manda aussi les grands d'Arménie. Il ne voulut pas même qu'on écartât les dames qui étaient là dans leurs chariots, et leur permit d'écouter et de voir tout en liberté.

Quand tout fut prêt, et que Cyrus eut imposé silence, il commença par exiger du roi que dans toutes les questions qu'il allait lui faire, il lui répondît avec sincérité, n'y ayant rien de plus indigne d'une personne de son rang que d'user de dissimulation et de mensonge; et le roi s'y engagea. Alors il lui demanda, mais à différentes reprises et traitant chaque article séparément, s'il n'était pas vrai qu'il avait fait la guerre à Astyage, roi des Mèdes, son grand-père; s'il n'avait pas été vaincu dans cette guerre; si, en conséquence de sa défaite, il n'avait pas conclu un traité avec Astyage; si par ce traité il ne s'était pas engagé à lui payer un certain tribut, à lui fournir un certain nombre de troupes et à ne conserver dans son pays aucune place forte. Il ne fut pas possible de ne pas convenir de tous ces faits, qui étaient de notoriété publique. « Pourquoi donc, répliqua Cyrus, avez-vous violé le traité dans tous ses articles? — C'est, reprit l'Arménien, parce que je trouvais qu'il était beau de secouer le joug, de vivre libre, et de laisser ses enfants dans le même état. — Il est glorieux en effet, répliqua Cyrus, de combattre pour défendre sa liberté : mais si quelqu'un, après avoir été réduit en servitude, tâchait de se dérober à son maître, que lui feriez-vous? — Je suis obligé d'avouer, dit le roi, que je le punirais. — Et si vous aviez donné un gouvernement à quelqu'un de vos sujets, et qu'il eût prévariqué, le laisseriez-vous en place? — Non certes, et je lui en substituerais un autre. »

Cyrus. Et s'il avait amassé de grandes richesses par ces malversations?

Le roi. Je l'en dépouillerais.

Cyrus. Mais, ce qui est bien plus, s'il avait eu quelque intelligence avec vos ennemis, comment le traiteriez-vous?

Le roi. Dussé-je me condamner moi-même, je ne puis m'empêcher de dire la vérité : je le ferais mourir. » — A ces paroles, son fils s'arracha la tiare de la tête, et déchira ses vêtements : les femmes, de leur côté, jetèrent des cris et des hurlements, comme s'il eût prononcé lui-même son arrêt. Cyrus ayant de nouveau fait faire silence, Tigrane alors prit la parole, et se tournant vers Cyrus : « Grand prince, lui dit-il, croyez-vous qu'il soit de votre sagesse de faire mourir mon père, même contre vos propres intérêts? — Et quels intérêts donc? — C'est que jamais il ne fut plus en état de vous rendre service. »

Cyrus. Comment cela? Est-ce que les fautes passées sont un titre qui puisse nous acquérir un nouveau mérite, et nous attirer une nouvelle considération?

Tigrane. Oui certes, si elles servent à nous rendre sages. De quel prix en effet n'est point la sagesse, et peut-on lui comparer ni richesses, ni adresse, ni courage? Or, il est bien clair que cette journée seule a rendu mon père très-prudent. Il sait ce qu'il en coûte pour manquer à sa parole. D'ailleurs il a senti votre supériorité au-dessus de lui en tout. Il n'a pu venir à bout d'aucun de ses projets, et vous avez exécuté tous les vôtres, mais avec tant de promptitude et de secret, qu'il s'est vu en-

veloppé avant de savoir qu'on l'attaquât ; et c'est le lieu même de sa retraite qui a servi à le prendre.

Cyrus. Mais votre père n'a encore rien souffert qui ait pu le rendre plus sage.

Tigrane. La crainte des maux, quand elle est aussi sérieuse que celle-ci l'est, a une pointe beaucoup plus aiguë et plus capable de déchirer le cœur que le mal même. Mais, j'ose le dire, la reconnaissance est encore un moyen infiniment plus efficace et plus persuasif : et il n'en peut être au monde qui approche de celle que mon père vous devra. Biens, liberté, sceptre, vie, femmes, enfants, rendus avec une telle générosité, où trouverez-vous, grand prince, tant et de si forts liens qui puissent l'attacher à votre service ?

Cyrus (*en se tournant du côté du roi*). Eh bien, si je me laissais fléchir aux prières de votre fils, quelle armée et quelle somme me fournirez-vous pour nous aider dans la guerre que nous avons contre les Babyloniens ? Mes troupes et mes trésors ne sont plus à moi, dit l'Arménien, mais à vous seul. Je puis mettre sur pied quarante mille hommes d'infanterie et huit mille de cavalerie. Pour l'argent, j'estime qu'en comprenant les trésors que mon père m'a laissés, il se trouvera bien trois mille talents d'argent comptant. Voilà de quoi vous pouvez disposer. Cyrus accepta la moitié des troupes et laissa l'autre au roi pour la défense du pays contre les Chaldéens, avec qui il était en guerre. Il doubla le tribut qu'il devait payer chaque année aux Mèdes, et au lieu de cinquante talents il en exigea cent, et en demanda autant à emprunter en son nom. Mais, ajouta Cyrus, que me donnerez-vous pour la rançon de votre femme ? — Tout ce que je possède au monde, répondit le roi. — C. Et pour celle de vos enfants ? — La même chose. — Vous voilà donc redevable à mon égard de la moitié plus que vous ne possédez. Et vous, Tigrane, de combien rachèteriez-vous la liberté de votre femme ? Il l'avait épousée depuis peu et l'aimait passionnément. — De mille vies, répliqua-t-il, si je les avais. » Cyrus pour lors les conduisit tous dans sa tente, et leur donna à souper. On comprend aisément quelle fut la joie de ce festin.

Après le repas, comme on s'entretenait de différentes choses, Cyrus demanda à Tigrane, qu'il avait tiré à part, ce qu'était devenu un gouverneur qu'il avait vu plusieurs fois avec lui à la chasse, et dont il faisait un cas tout particulier. « Hélas ! dit Tigrane, il n'est plus, et je n'oserais vous avouer par quel accident je l'ai perdu. » Cyrus le pressant de le lui apprendre : « Mon père, continua Tigrane, voyant que j'aimais tendrement ce gouverneur, et que je lui étais fort attaché, en conçut quelque jalousie, et le fit mourir. Mais c'était un si honnête homme, qu'étant tout prêt d'expirer, il me fit venir et me dit ces propres paroles : Que ma mort, Tigrane, ne vous indispose point contre le roi, votre père. Il n'a point agi à mon égard par méchanceté, mais sur une fausse prévention qui l'a malheureusement aveuglé. — Ah ! l'excellent

personnage, s'écria Cyrus; mais n'oubliez jamais le dernier avis qu'il vous a donné. »

Quand la conversation fut finie, Cyrus, avant que de les renvoyer, les embrassa tous pour marque d'une parfaite réconciliation. Après quoi ils montèrent dans leurs chariots avec leurs femmes, et se retirèrent pénétrés de reconnaissance et d'admiration. Pendant tout le chemin il ne fut mention que de Cyrus. Les uns vantaient sa sagesse, d'autres admiraient son courage, ceux-ci relevaient surtout sa douceur, quelques-uns faisaient valoir sa taille et son port majestueux. « Et vous, dit Tigrane en s'adressant à son épouse, que vous semble de la mine de Cyrus?—Je n'y ai point fait attention, répondit-elle.—Sur qui donc vos yeux étaient-ils attachés? — Sur celui qui disait qu'il donnerait mille vies pour racheter ma liberté. » (*Tome II, Livre IV.*)

DE SAINT-SIMON [1].

PRAGMENTS DES MÉMOIRES.

I. PORTRAIT DE Mme LA DUCHESSE DE BOURGOGNE.

Jamais princesse arrivée si jeune ne vint si bien instruite et ne sut mieux profiter des instructions qu'elle avait reçues. Son habile père, qui connaissait à fond notre cour, la lui avait peinte, et lui avait appris la manière unique de s'y rendre heureuse. Beaucoup d'esprit naturel

[1] **Louis de Rouvroi, Duc de SAINT-SIMON** (1675—1755). Nous croyons être pleinement autorisé à clore cette époque par des relations empruntées à l'un de ses plus hardis et plus spirituels chroniqueurs, bien qu'il soit notoire que le duc de Saint-Simon n'a rédigé ses mémoires qu'après la disgrâce qui l'éloigna de la cour, lors de la mort de Louis XIV, et qu'au point de vue chronologique il dût être considéré comme appartenant à notre seconde époque.

Pour ceux qui veulent étudier à fond et dans ses moindres détails plutôt que dans son ensemble l'histoire des dernières années du règne de Louis XIV, il n'y a point de documents plus curieux ni plus importants à consulter que les mémoires de Saint-Simon. C'est là une comédie aux cent actes divers, parfois un peu sombre, dont les acteurs vieillis pour la plupart et fatigués de leur long rôle, nous paraissent d'autant plus naturels qu'on nous les montre moins sur la scène que dans les coulisses de leur fastueux théâtre. La Bruyère ne s'était pas fait faute de peindre les personnages de la cour qu'il avait sous les yeux; mais comme l'auteur des *Caractères* était avant tout un philosophe qui dans l'individu cherchait à saisir les traits saillants de l'espèce, ses modèles sont devenus des types qui ne peuvent raisonnablement porter que les noms des vices ou des ridicules qu'ils représentent. Dans Saint-Simon, au contraire, les types ont disparu. Nous sommes au milieu d'une galerie historique des mieux éclairées, où chaque personnage a conservé sa physionomie particulière, son nom et son costume. Le noble duc avec ses préventions de janséniste auxquelles il faut ajouter ses rancunes de courtisan évincé, n'est pas exempt de partialité; mais si l'on peut contester à certains égards la parfaite ressemblance de ses portraits, on ne saurait

et facile l'y seconda, et beaucoup de qualités aimables lui attachèrent les cœurs, tandis que sa situation personnelle avec son époux, avec le roi, avec Madame de Maintenon, lui attira les hommages de l'ambition. Elle avait su travailler à s'y mettre dès les premiers moments de son arrivée; elle ne cessa tant qu'elle vécut de continuer un travail si utile, et dont elle recueillit sans cesse tous les fruits. Douce, timide, mais adroite, bonne jusqu'à craindre de faire la moindre peine à personne, et, toute légère et vive qu'elle était, très-capable de vues et de suite de la plus longue haleine, la contrainte jusqu'à la gêne, dont elle sentait tout le poids, semblait ne lui rien coûter. La complaisance lui était naturelle, coulait de source; elle en avait jusque pour sa cour.

Régulièrement laide, les joues pendantes, le front trop avancé, un nez qui ne disait rien, de grosses lèvres mordantes, des cheveux et des sourcils châtain-brun fort bien plantés, des yeux les plus parlants et les plus beaux du monde, peu de dents et toutes gâtées dont elle parlait et se moquait la première, le plus beau teint et la plus belle peau, peu de gorge mais admirable, le cou long avec un soupçon de goître qui ne lui seyait point mal, un port de tête galant, gracieux, majestueux et le regard de même, le sourire le plus expressif, une taillelongue, ronde, menue, aisée, parfaitement coupée, une marche de déesse sur les nues: elle plaisait au dernier point. Les grâces naissaient d'elles-mêmes de tous ses pas, de toutes ses manières et de ses discours les plus communs. Un air simple et naturel toujours, naïf assez souvent, mais assaisonné d'esprit, charmait, avec cette aisance qui était en elle, jusqu'à la communiquer à tout ce qui l'approchait.

Elle voulait plaire même aux personnes les plus inutiles et les plus médiocres, sans qu'elle parût le rechercher. On était tenté de la croire toute et uniquement à celles avec qui elle se trouvait. Sa gaîté jeune, vive, active, animait tout, et sa légèreté de nymphe la portait partout comme un tourbillon qui remplit plusieurs lieux à la fois, et qui y donne le mouvement et la vie. Elle ornait tous les spectacles, était l'âme des fêtes, des plaisirs, des bals, et y ravissait par les grâces, la justesse et la perfection de sa danse. Elle aimait le jeu, s'amusait au petit jeu, car tout l'amusait; elle préférait le gros, y était nette, exacte, la plus joueuse du monde, et en un instant faisait le jeu de chacun; également gaie et amusée à faire les après-dinées des lectures sérieuses, à converser dessus, et à travailler avec ses dames sérieuses; on appelait ainsi ses dames du palais les plus âgées. Elle n'épargna rien jus-

leur ôter l'expression originale et saisissante qu'il leur a donnée. Ses mémoires, en un mot, sont à la grande histoire ce que les salles des combles du palais de Versailles sont aux galeries du premier étage, que la peinture officielle a décorées.

Bien que le duc de Saint-Simon ait traité la prose française en grand seigneur, avec une désinvolture et un laisser-aller dont la syntaxe ne s'accommode pas toujours, il n'en est pas moins un des écrivains les plus remarquables du XVIIe siècle. A. R.

qu'à sa santé, elle n'oublia pas jusqu'aux plus petites choses, et sans cesse, pour gagner Madame de Maintenon, et le roi par elle. Sa souplesse, à leur égard, était sans pareille et ne se démentit jamais d'un moment. Elle l'accompagnait de toute la discrétion que lui donnait la connaissance d'eux, que l'étude et l'expérience lui avaient acquise, pour les degrés d'enjouement ou de mesure qui étaient à propos. Son plaisir, ses agréments, je le répète, sa santé même, tout leur fut immolé. Par cette voie elle s'acquit une familiarité avec eux dont aucun des enfants du roi, non pas même ses parents, n'avait pu approcher.

En public, sérieuse, mesurée, respectueuse avec le roi, et en timide 10
bienséance avec Madame de Maintenon, qu'elle n'appelait jamais que *ma tante*, pour confondre joliment le rang et l'amitié. En particulier, causante, sautante, voltigeante autour d'eux, tantôt perchée sur le bras du fauteuil de l'un ou de l'autre, tantôt se jouant sur leurs genoux, elle leur sautait au cou, les embrassait, les baisait, les caressait, les chiffonnait, leur tirait le dessous du menton, les tourmentait, fouillait leurs tables, leurs papiers, leurs lettres, les décachetait, les lisait quelquefois malgré eux, selon qu'elle les voyait en humeur d'en rire, et parlant quelquefois dessus. Admise à tout, à la réception des courriers qui apportaient les nouvelles les plus importantes, entrant chez le roi à toute 20
heure, même des moments pendant le conseil, utile et fatale aux ministres mêmes, mais toujours portée à obliger, à servir, à excuser, à bien faire, à moins qu'elle ne fût violemment poussée contre quelqu'un, comme elle le fut contre Ponchartrain, qu'elle nommait quelquefois au roi *votre vilain borgne*, ou par quelque cause majeure, comme elle le fut contre Chamillart. Si libre, qu'entendant un soir le roi et Madame de Maintenon parler avec affection de la cour d'Angleterre dans les commencements qu'on espéra la paix par la reine Anne : « Ma tante, se mit-elle à dire, il faut convenir qu'en Angleterre les reines gouvernent mieux que les rois; et savez-vous bien pourquoi, ma tante? » Et toujours 30
courant et gambadant : « C'est que sous les rois ce sont les femmes qui gouvernent, et ce sont les hommes sous les reines. » L'admirable est qu'ils en rirent tous deux et qu'ils trouvèrent qu'elle avait raison.

(Tome XVIII, Chap. 321.*)*

II. PORTRAIT DE M. LE DUC DE BOURGOGNE.

Il était plutôt petit que grand, le visage long et brun, le haut parfait avec les plus beaux yeux du monde, un regard vif, touchant, frappant, admirable, assez ordinairement doux, toujours perçant, et une physionomie agréable, haute, fine, spirituelle jusqu'à inspirer de l'esprit. Le bas du visage assez pointu, et le nez long, élevé, mais point beau, n'allait pas si bien; des cheveux châtains si crépus et en telle quantité 40
qu'ils bouffaient à l'excès; les lèvres et la bouche agréables quand il ne parlait point; mais quoique ses dents ne fussent pas vilaines, le ratelier supérieur s'avançait trop et emboîtait presque celui de dessous, ce qui

en parlant et en riant faisait un effet désagréable. Il avait les plus belles jambes et les plus beaux pieds qu'après le roi j'aie jamais vus à personne, mais trop longues, aussi bien que ses cuisses, pour la proportion de son corps. Il sortit droit d'entre les mains des femmes. On s'aperçut de bonne heure que sa taille commençait à tourner. On employa aussitôt et longtemps le collier et la croix de fer, qu'il portait tant qu'il était dans son appartement même devant le monde, et on n'oublia aucun des jeux et des exercices propres à le redresser. La nature demeura la plus forte. Il devint bossu, mais si particulièrement d'une épaule, qu'il en fut enfin boiteux, non qu'il n'eût les cuisses et les jambes parfaitement égales, mais parce que, à mesure que cette épaule grossit, il n'y eut plus, des deux hanches jusqu'aux deux pieds, la même distance, et au lieu d'être à plomb il pencha d'un côté. Il n'en marchait ni moins aisément, ni moins longtemps, ni moins vite, ni moins volontiers, et il n'en aima pas moins la promenade à pied, et à monter à cheval quoiqu'il y fût très-mal. Ce qui doit surprendre, c'est qu'avec des yeux, tant d'esprit si élevé, et parvenu à la vertu la plus extraordinaire, et à la plus éminente et à la plus solide piété, ce prince ne se vit jamais tel qu'il était pour sa taille, ou ne s'y accoutuma jamais. C'était une faiblesse qui mettait en garde contre les distractions et les indiscrétions, et qui donnait de la peine à ceux de ses gens qui dans son habillement et dans l'arrangement de ses cheveux masquaient ce défaut naturel le plus qu'il leur était possible, mais bien en garde de lui laisser sentir qu'ils aperçussent ce qui était si visible. Il en faut conclure qu'il n'est pas donné à l'homme d'être ici-bas exactement parfait.

Tant d'esprit, et une telle sorte d'esprit joint à une telle vivacité, à une telle sensibilité, à de telles passions, et toutes si ardentes, n'étaient pas d'une éducation facile. Le duc de Beauvilliers, qui en sentait également les difficultés et les conséquences, s'y surpassa lui-même par son application, sa patience, et la variété des remèdes. Peu aidé par les sous-gouverneurs, il se secourut de tout ce qu'il trouva sous sa main. Fénelon, Fleury, sous-précepteur, qui a donné une si belle histoire de l'Eglise, Moreau, premier valet de chambre, fort au-dessus de son état sans se méconnaître, tous mis en œuvre et tous en même esprit, travaillèrent chacun sous la direction du gouverneur, dont l'art, déployé dans un récit, ferait un juste ouvrage également curieux et instructif. Mais Dieu, qui est le maître des cœurs et dont le divin esprit souffle où il veut, fit de ce prince un ouvrage de sa droite, et entre dix-huit et vingt ans il accomplit son œuvre. (*Tome XVIII, Chap.* 322.)

CHOIX DE POÈTES.

MALHERBE [1].

ODE A LOUIS XIII

ALLANT CHATIER LA RÉBELLION DES ROCHELLOIS.

Donc un nouveau labeur à tes armes s'apprête :
Prends ta foudre, Louis, et va comme un lion
Donner le dernier coup à la dernière tête
De la rébellion.

Fais choir en sacrifice au démon de la France
Les fronts trop élevés de ces âmes d'enfer ;
Et n'épargne contre eux, pour notre délivrance,
Ni le feu ni le fer.

[1] **François de MALHERBE** (1566—1628), « le père de la poésie française, » surnommé aussi « le prince des poètes et le poète des princes. » Il épura et anoblit la langue poétique et inaugura le grand siècle littéraire de la France. C'est avec lui que la poésie française, sauf quelques expressions et quelques tournures propres à la langue du XVIe siècle, devint intelligible pour des étrangers familiarisés avec la littérature classique de la France.

« Enfin Malherbe vint, et, le premier en France,
Fit sentir dans les vers une juste cadence... »
(Voyez plus loin : *Boileau, L'art poétique, Chant I.*)

Quand les contemporains de Malherbe lui décernaient le titre de Prince des poètes, ils comprenaient la grandeur de sa mission et l'importance de la réforme qu'il avait opérée dans la langue et la poésie françaises. Le cycle des folles licences et des caprices déréglés de l'imagination et de la forme était à jamais fermé. Il était temps que la langue se débarrassât de toutes les alluvions étrangères que le cosmopolitisme de la Renaissance y avait déposées. Au siècle créateur, dont les enfantements grandioses s'étaient accomplis, entre la lumière et l'ombre, au bruit des tempêtes, succédait un siècle organisateur qui allait tout régler, tout fixer aussi bien dans l'ordre intellectuel que dans l'ordre social, et qui devait courber sous le niveau de la loi commune les individualités les plus

Assez de leurs complots l'infidèle malice
A nourri le désordre et la sédition :
Quitte le nom de Juste, ou fais voir ta justice
En leur punition.

Par qui sont aujourd'hui tant de villes désertes,
Tant de grands bâtiments en masures changés,
Et de tant de chardons les campagnes couvertes,
Que par ces enragés?

Marche, va les détruire, éteins-en la semence ;
Et suis jusqu'à leur fin ton courroux généreux,
Sans jamais écouter ni pitié ni clémence
Qui te parle pour eux.

(*Livre I.*)

CONSOLATION A UN PÈRE

SUR LA MORT DE SA FILLE.

Ta douleur, du Perrier, sera donc éternelle ?
Et les tristes discours
Que te met en l'esprit l'amitié paternelle
L'augmenteront toujours?

énergiques et les plus rétives au frein. Tandis que Henri IV, et après lui, Richelieu, fondaient l'unité politique de la France, deux écrivains plus puissants par la volonté que par l'inspiration, mais dont on ne saurait méconnaître le talent supérieur, entreprenaient successivement, et chacun à sa date, de donner à la langue française sa forme régulière et définitive. Ce que Balzac devait faire un peu plus tard pour la prose, exclusivement, Malherbe le fit d'abord pour les vers. C'était une œuvre difficile et grande, mais qui ne motivait pas selon nous ces épithètes fastueuses de *prince des poètes*, de *père de la poésie française* qu'on a si longtemps prodiguées à l'écrivain réformateur. Nous trouvons même qu'on se l'est trop représenté jusqu'ici comme un de ces vieux fleuves que la mythologie nous montre étendus sur un lit de roseaux, le coude appuyé sur l'urne traditionnelle qui symbolise leur source, et d'où s'échappe une onde toujours limpide, mais plus ou moins abondante. L'urne de Malherbe n'est pas intarissable et la poésie n'en sort pas à flots. Combien parmi les poètes de la Renaissance qu'il méprisait et qu'il fit oublier n'en trouverait-on pas de mieux doués que lui sous le rapport de l'imagination, de la grâce et même du souffle lyrique! La note émue, l'accent du cœur vibrent dans toutes les belles pièces de du Bellay et de Ronsard, mais le poète qui a composé les stances à Duperrier qu'on admire, d'ailleurs, avec raison pour leur noblesse et leur ampleur magistrale, avait-il l'âme bien tendre, et le malheureux père à qui elles étaient adressées dut-il éprouver quelque consolation en les lisant? — Que dire de l'ode à Louis XIII partant pour le siége de La Rochelle, sinon qu'elle s'est trompée de date et qu'elle nous reporte à la croisade contre les Albigeois. Si du moins cette fureur du poète était de la vraie passion ; mais ce n'est que de la rhétorique.

A. R.

Le malheur de ta fille au tombeau descendue
Par un commun trépas,
Est-ce quelque dédale où ta raison perdue
Ne se retrouve pas?

Je sais de quels appas son enfance était pleine,
Et n'ai pas entrepris,
Injurieux ami, de soulager ta peine
Avecque son mépris.

Mais elle était du monde, où les plus belles choses
Ont le pire destin; 10
Et, rose, elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

Puis quand ainsi serait que, selon ta prière,
Elle aurait obtenu
D'avoir en cheveux blancs terminé sa carrière,
Qu'en fût-il avenu?

Penses-tu que, plus vieille, en la maison céleste
Elle eût eu plus d'accueil,
Ou qu'elle eût moins senti la poussière funeste
Et les vers du cercueil? 20

La Mort a des rigueurs à nulle autre pareilles :
On a beau la prier;
La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles,
Et nous laisse crier.

Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,
Est sujet à ses lois;
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend point nos rois.

(*Livre II.*)

STANCES.

PARAPHRASE D'UNE PARTIE DU PSAUME CXLV.

N'espérons plus, mon âme, aux promesses du monde;
Sa lumière est un verre, et sa faveur une onde
Que toujours quelque vent empêche de calmer.
Quittons ces vanités, lassons-nous de les suivre :
C'est Dieu qui nous fait vivre,
C'est Dieu qu'il faut aimer.

En vain, pour satisfaire à nos lâches envies,
Nous passons près des rois tout le temps de nos vies

A souffrir des mépris et ployer les genoux :
Ce qu'ils peuvent n'est rien ; ils sont, comme nous sommes,
Véritablement hommes,
Et meurent comme nous.

Ont-ils rendu l'esprit, ce n'est plus que poussière
Que cette majesté si pompeuse et si fière,
Dont l'éclat orgueilleux étonnait l'univers;
Et, dans ces grands tombeaux où leurs âmes hautaines
Font encore les vaines,
10 Ils sont mangés des vers.

Là se perdent ces noms de maîtres de la terre,
D'arbitres de la paix, de foudres de la guerre ;
Comme ils n'ont plus de sceptre, ils n'ont plus de flatteurs ;
Et tombent avec eux, d'une chute commune,
Tous ceux que leur fortune
Faisait leurs serviteurs.

(*Livre II.*)

SONNET

FAIT A FONTAINEBLEAU SUR L'ABSENCE DE MADAME LA VICOMTESSE D'AUCHY.

Beaux et grands bâtiments d'éternelle structure,
Superbes de matière et d'ouvrages divers,
20 Où le plus digne roi qui soit en l'univers
Aux miracles de l'art fait céder la nature :

Beau parc et beaux jardins qui, dans votre clôture,
Avez toujours des fleurs et des ombrages verts,
Non sans quelque démon qui défend aux hivers
D'en effacer jamais l'agréable peinture :

Lieux qui donnez aux cœurs tant d'aimables désirs,
Bois, fontaines, canaux, si parmi vos plaisirs
Mon humeur est chagrine et mon visage triste,

Ce n'est point qu'en effet vous n'ayez des appas ;
30 Mais, quoi que vous ayez, vous n'avez point Caliste
Et moi je ne vois rien quand je ne la vois pas.

(*Sonnets et Épigrammes.*)

INSCRIPTION

POUR LA FONTAINE DE L'HÔTEL DE RAMBOUILLET.

Vois-tu, passant, couler cette onde,
Et s'écouler incontinent?
Ainsi fuit la gloire du monde,
Et rien que Dieu n'est permanent.

(*Ibidem.*)

REGNIER [1].

MAUX QUI SUIVIRENT LA DÉCADENCE DE L'AGE D'OR.

Je pense, quant à moi, que cet homme était ivre,
Qui changea le premier l'usage de son vivre;
Et rangeant sous des lois les hommes écartés,
Bâtit premièrement et villes et cités :
De tours et de fossés renforça ses murailles,
Et renferma dedans cent sortes de canailles.
De cet amas confus naquirent à l'instant
L'envie et le mépris, le discord inconstant,
La peur, la trahison, le meurtre, la vengeance,
Et de mille autres maux la redoutable engeance. 10
Ainsi la liberté du monde s'envola;
Et chacun se campant, qui deçà, qui delà,
De haie et de buissons [2] remarqua son partage.
La fraude fit alors la nique [3] au premier âge :

[1] **Mathurin REGNIER** (1573-1613). Le seul poète qui maintint à côté de Malherbe les traditions de l'école gauloise. Neveu de Desportes, Regnier hérita de la belle humeur, de la grâce et de la souplesse d'esprit de son oncle, mais il le surpassa de beaucoup par l'énergie et l'éclat de son style, par la variété et l'ampleur de ses compositions. Mathurin Regnier partage avec Vauquelin de la Fresnaye l'honneur d'avoir transplanté dans la littérature française la satire des latins appropriée aux usages et aux mœurs de la société moderne. 20 Mais les imitations de Regnier dans ce genre portent l'empreinte d'une individualité si nette et si tranchée qu'elles ont trouvé grâce devant les disciples de Malherbe, et qu'avec les œuvres de ce dernier, elles servent encore aujourd'hui de frontispice au monument littéraire du siècle classique. Pour beaucoup de juges, dont le goût ne saurait être suspecté, le vers de Regnier a souvent plus de franchise, de couleur et de trait que celui de Boileau, et il y a chez le vieux poète une verve et un entrain qui décèlent de précieuses facultés natives. Il n'y a pas, selon nous, d'exagération à affirmer que dans certains tableaux de mœurs, dans *Macette ou l'hypocrisie déconcertée*, par exemple, il s'est montré le digne précurseur de 30 Molière. Que ne pouvait-on attendre de l'observateur et du peintre qui a saisi et rendu un pareil type? Quand le talent a cette originalité et cette puissance, il touche de bien près au génie. Mais le pauvre Regnier, qui hâta lui-même sa fin par ses désordres, gaspilla sa gloire comme sa vie, et la postérité ne lui a décerné qu'une moitié de la couronne qu'elle lui réservait.

Nous regrettons de n'avoir pu faire de plus longs emprunts à un tel poète; mais ce cours de littérature est comme un salon de bonne compagnie où les muses équivoques ne sont pas admises, et celle de Mathurin Regnier jette trop souvent son voile par-dessus les moulins. A. R.

La meilleure édition de Regnier, qui ait été donnée jusqu'ici, est celle de 40 M. Viollet-le-Duc. Elle est précédée d'une excellente histoire de la satire en France.

[2] On dirait aujourd'hui : *par des haies et des buissons.*

[3] Cette expression populaire, *faire la nique*, signifie : *se moquer de quelqu'un.*

Et du mien et du tien naquirent les procès,
A qui l'argent départ bon ou mauvais succès.
Le fort battit le faible, et lui livra la guerre.
De là l'ambition fit envahir la terre,
Qui fut, avant le temps que survinrent ces maux,
Un asile commun à tous les animaux;
Quand le mari de Rhée [1], au siècle d'innocence,
Gouvernait doucement le monde en son enfance;...
Que tout vivait en paix, qu'il n'était point d'usures;
10 Que rien ne se vendait par poids ni par mesures :
Qu'on n'avait point de peur qu'un procureur fiscal
Formât sur une aiguille un long procès-verbal.
Les ennuis, les chagrins, nous brouillèrent la tête;
L'on ne pria les saints qu'au fort de la tempête;
L'on trompa son prochain, la médisance eut lieu,
Et l'hypocrite fit barbe de paille [2] à Dieu.
L'homme trahit sa foi, d'où vinrent les notaires,
Pour attacher au joug les humeurs volontaires.
La faim et la cherté se mirent sur le rang;
20 La fièvre, les charbons, le maigre flux de sang
Commençèrent d'éclore, et tout ce que l'automne
Par le vent du midi nous apporte et nous donne.

(*Fragment de la Satire VI : L'honneur ennemi de la vie.*)

ÉPITRE III.

Perclus d'une jambe et des bras,
Tout de mon long entre deux draps,
Il ne me reste que la langue
Pour vous faire cette harangue.
Vous savez que j'ai pension,
Et que l'on a prétention,
30 Soit par sottise, ou par malice,
Embarrassant le bénéfice,
Me rendre en me torchant le bec,
Le ventre creux comme un rebec.
On m'en baille en discours de belles;
Mais de l'argent point de nouvelles.
Encore, au lieu de payement,
On parle d'un retranchement,
Me faisant au nez grise mine :
Que l'abbaye est en ruine,

[1] Saturne, sous qui fut l'âge d'or.

10 [2] Ce proverbe ne viendrait-il point de ce qu'on faisait des barbes d'or aux statues, et, au lieu d'or, de paille?

Et ne vaut pas, beaucoup s'en faut,
Les deux mille francs qu'il me faut.
Si bien que je juge, à son dire,
Malgré le feu roi notre sire,
Qu'il désirerait volontiers
Lâchement me réduire au tiers,
Je laisse à part ce fâcheux conte :
Au printemps que la bile monte
Par les veines dans le cerveau
Et que l'on sent au renouveau 10
Son esprit fécond en sornettes,
Il fait mauvais se prendre aux poètes;
Toutefois je suis de ces gens
De toutes choses négligents
Qui vivant au jour la journée,
Ne contrôlent leur destinée,
Oubliant pour se mettre en paix,
Les injures et les bienfaits,
Et s'arment de philosophie.
Il est pourtant fou qui s'y fie. 20
J'écris, je lis, je mange et boi,
Plus heureux cent fois que le roi,
(Je ne dis pas le roi de France),
Si je n'étais court de finance.

ANNE DE ROHAN [1].

SUR LA MORT DE HENRI IV.

FRAGMENT.

Regrettons, soupirons cette sage prudence,
Cette extrême bonté, cette rare vaillance,
Ce cœur qui se pouvait fléchir et non dompter.
Vertus de qui la perte est pour nous tant amère,
Et que je puis plutôt admirer que chanter,
Puisqu'à ce grand Achille il faudrait un Homère. 30
Maintenant notre gloire est pour jamais ternie :
Maintenant notre joie est pour jamais finie.
Près du tombeau sacré de ce roi valeureux,
Les lis sont abattus et nos fronts avec eux.
. . . . . .
Hélas! puisqu'il est vrai qu'il a cessé de vivre,

[1] **Anne DE ROHAN** (1562—1646).

PATRIX.

Ce prince glorieux, l'amour de ses sujets,
Que rien n'arrête au moins le cours de nos regrets,
Ou vivons pour le plaindre, ou mourons pour le suivre.

PATRIX [1].

UN MOURANT.

Un pied dans le sépulcre et tout prêt d'y descendre,
Pour n'être au premier jour que poussière et que cendre,
Puis-je encore, ô mon Dieu, fléchir votre courroux,
Et recourir à vous?

N'ayant à vous offrir, pour expier mon crime,
Que cette maigre, sèche et mourante victime,
10 Quelle immense bonté pour elle vous avez
Si vous la recevez!

O le don précieux! la magnifique offrande!
Quel présent je vous fais! que ma ferveur est grande!
Et qu'il en est bien temps, quand déjà tout perclus,
Le monde n'en veut plus!

Cependant mon Sauveur, en cet état funeste,
C'est tout ce que je puis, et tout ce qui me reste,
Avec mille regrets d'avoir songé si tard
A ce triste départ.

20 [1] **Pierre PATRIX** (1585—1672). Mme de Sévigné raconte de lui cette anecdote :

Patrix, relevant d'une extrême maladie à quatre-vingts ans, ses amis s'en réjouissaient avec lui, et le conjuraient de se lever : « Hélas ! Messieurs, leur dit-il, ce n'est pas la peine de se r'habiller. »

(*Lettre au comte de Bussy, le* 13 *octobre* 1677).

On a conservé de lui la pièce suivante :

LA MORT CONFOND TOUS LES RANGS.

Je rêvais cette nuit que, de mal consumé,
Côte à côte d'un gueux l'on m'avait inhumé.
Me sentant fort choqué d'un pareil voisinage,
30 En mort de qualité je lui tins ce langage :
« Retire-toi, coquin, va pourrir loin d'ici !
Il ne t'appartient pas de m'approcher ainsi.
— Coquin ! (me reprit-il, d'une arrogance extrême),
Va chercher tes coquins ailleurs; coquin toi-même!
Ici tous sont égaux; je ne te dois plus rien;
Je suis sur mon fumier, comme toi sur le tien. »

M'y voilà parvenu, la force m'abandonne,
Je pâlis, je succombe, et tout mon corps frissonne,
Ma fin sans doute approche, et de peur d'expirer
Je n'ose respirer.

Ah! voici le moment que mon âme appréhende :
Au secours, mon Sauveur! permettez que je rende
Et mes derniers soupirs et mes derniers abois
Au pied de votre croix.

RACAN[1].

STANCES

SUR LES DOUCEURS DE LA VIE CHAMPÊTRE.

Tircis, il faut penser à faire la retraite :
La course de nos jours est plus qu'à demi-faite; 10
L'âge insensiblement nous conduit à la mort.
Nous avons assez vu sur la mer de ce monde
Errer au gré des flots notre nef vagabonde :
Il est temps de jouir des délices du port.

Le bien de la fortune est un bien périssable;
Quand on bâtit sur elle, on bâtit sur le sable;
Plus on est élevé, plus on court de dangers;
Les grands pins sont en butte aux coups de la tempête,
Et la rage des vents brise plutôt le faîte
Des maisons de nos rois, que les toits des bergers. 20

O bienheureux celui qui peut de sa mémoire
Effacer pour jamais ce vain espoir de gloire,
Dont l'inutile soin traverse nos plaisirs,
Et qui, loin retiré de la foule importune,
Vivant dans sa maison, content de sa fortune,
A selon son pouvoir mesuré ses désirs.

[1] **Honorat de Beuil, Marquis de RACAN** (1589—1670), de l'Académie française dès sa fondation.

Racan est l'un des meilleurs disciples de Malherbe, mais il a plus de sensibilité que son maître. Poète idyllique, il éprouve en face de la nature qu'il aime et 30 qu'il comprend, une émotion vive et quelquefois profonde, qui ne rappelle en rien les miévreries prétentieuses des pastorales de convention écrites sous l'influence de *l'Astrée*. Racan, il est vrai, a plutôt chanté les paysans de Virgile que ceux de La Bruyère; mais l'idéal qu'il s'est fait de la vie champêtre est si conforme aux aspirations des rêveurs de tous les temps, que pour le trouver vrai, on n'a pas besoin de le croire réalisable.

Il laboure le champ que labourait son père.
Il ne s'informe point de ce qu'on délibère
Dans ces graves conseils d'affaires accablés.
Il voit sans intérêt la mer grosse d'orage,
Et n'observe des vents le sinistre présage
Que pour le soin qu'il a du salut de ses blés.

Roi de ses passions, il a ce qu'il désire;
Son fertile domaine est son petit empire,
Sa cabane est son Louvre et son Fontainebleau;
10 Ses champs et ses jardins sont autant de provinces,
Et sans porter envie à la pompe des princes,
Se contente chez lui de les voir en tableau.

Il voit de toutes parts combler d'heur sa famille,
La javelle à plein poing tomber sous sa faucille,
Le vendangeur ployer sous le faix des paniers,
Et (*il*) semble qu'à l'envi les fertiles montagnes
Les humides vallons, et les grasses campagnes,
S'efforcent à remplir sa cave et ses greniers.

Il suit aucunes fois un cerf par les foulées,
20 Dans les vieilles forêts du peuple reculées,
Et qui même du jour ignorent le flambeau;
Aucunes fois des chiens il suit les voix confuses,
Et voit enfin le lièvre après toutes ses ruses,
Du lieu de sa naissance (*en*) faire son tombeau.

Tantôt il se promène au long de ses fontaines,
De qui les petits flots font luire dans les plaines
L'argent de leurs ruisseaux parmi l'or des moissons;
Tantôt il se repose avecque les bergères
Sur des lits naturels de mousse et de fougères,
30 Qui n'ont d'autres rideaux que l'ombre des buissons.

Il soupire en repos l'ennui de sa vieillesse
Dans ce même foyer où sa tendre jeunesse
A vu dans le berceau ses bras emmaillotés.
Il tient par les moissons registre des années,
Et voit de temps en temps leurs courses enchaînées
Faire avec lui vieillir les bois qu'il a plantés.

Il ne va point fouiller aux terres inconnues,
A la merci des vents et des ondes chenues;
Ce que nature avare a caché de trésors,
40 Et ne recherche point pour honorer sa vie

De plus illustre mort ni plus digne d'envie
Que de mourir au lit où ses pères sont morts.

Il contemple du port les insolentes rages
Des vents de la faveur, auteurs de nos orages,
Allumer des mutins les desseins factieux.
Et voit en un clin d'œil par un contraire échange,
L'un déchiré du peuple au milieu de la fange,
Et l'autre à même temps élevé dans les cieux.

S'il ne possède point ces maisons magnifiques,
Ces tours, ces chapiteaux, ces superbes portiques 10
Où la magnificence étale ses attraits,
Il jouit des beautés qu'ont les saisons nouvelles,
Il voit de la verdure et des fleurs naturelles
Qu'en ces riches lambris l'on ne voit qu'en portraits.

Crois-moi, retirons-nous hors de la multitude,
Et vivons désormais loin de la servitude
De ces palais dorés où tout le monde accourt;
Sous un chêne élevé les arbrisseaux s'ennuient,
Et devant le soleil tous les astres s'enfuient
De peur d'être obligés de lui faire la cour. 20

Après qu'on a suivi sans aucune assurance
Cette vaine faveur qui nous paît d'espérance,
L'envie en un moment tous nos desseins détruit;
Ce n'est qu'une fumée; il n'est rien de si frêle;
Sa plus belle moisson est sujette à la grêle,
Et souvent elle n'a que des fleurs pour du fruit.

Agréables déserts, séjour de l'innocence,
Où loin des vanités, de la magnificence,
Commence mon repos et finit mon tourment,
Vallon, fleuve, rochers, plaisante solitude, 30
Si vous fûtes témoins de mon inquiétude,
Soyez-le désormais de mon contentement.

LA VENUE DU PRINTEMPS.

FRAGMENT.

Enfin, Termes, les ombrages
Reverdissent dans les bois,
L'hiver et tous ses orages
Sont en prison pour neuf mois;
Enfin la neige et la glace
Font à la verdure place;

Enfin le beau temps reluit :
Et Philomèle assurée
De la fureur de Térée
Chante aux forêts jour et nuit.

Déjà les fleurs qui bourgeonnent
Rajeunissent les vergers;
Tous les échos ne raisonnent
Que de chansons de bergers :
Les jeux, les ris et la danse
10 Sont partout en abondance;
Les délices ont leur tour;
La tristesse se retire,
Et personne ne soupire
S'il ne soupire d'amour.

Termes, de qui le mérite
Ne se peut trop estimer,
La belle saison invite
Chacun au plaisir d'aimer :
La jeunesse de l'année
20 Soudain se voit terminée;
Après le chaud véhément
Revient l'extrême froidure,
Et rien au monde ne dure
Qu'un éternel changement.

(*Ode à M. de Termes.*)

CHAPELAIN [1].

JEANNE D'ARC A CHARLES VII.

En ces termes, dit-elle, et jusqu'en ta présence,
Oser de ses décrets blâmer la providence,
L'oser jusqu'en ton nom, l'oser en me parlant,
Ah! c'est être, à vrai dire, un peu trop insolent.
Ah! c'est trop écouter l'indigne jalousie,

30 [1] **Jean CHAPELAIN** (1595—1674), de l'Académie française dès son institution. Auteur du poème de *la Pucelle d'Orléans*, de plusieurs *odes* et d'une traduction de *Gusman d'Alfarache*. Nous n'apprendrons à personne que Chapelain, l'un des souffre-douleurs les plus habituels et les moins épargnés de Boileau, était un personnage considérable de son temps et que son influence littéraire était si grande et si généralement reconnue qu'en 1662, il était chargé par Colbert de désigner les écrivains qu'il jugeait dignes de la munificence royale. Chapelain qui avait été remarqué du cavalier Marini, de Richelieu lui-même, et qui avait des connaissances fort étendues dans les littératures espagnole et

Dont pour mes grands succès on a l'âme saisie;
C'est faire trop d'injure au bras du Tout-Puissant,
Et de ses longs bienfaits être méconnaissant!
On a donc pu sitôt bannir de sa mémoire

italienne, passait non-seulement pour un érudit, mais encore pour un poète distingué; et, ce qui pouvait autoriser bien des illusions à cet égard, c'est que Chapelain pour trois ou quatre odes adressées successivement à Richelieu, à Mazarin et au duc de Longueville, avait obtenu de fort belles pensions. Que ne s'en tenait-il au bénéfice le plus net de son talent et de sa réputation! Mais tout avare qu'il était dans le sens positif de ce mot, il ne voulut pas sacrifier le soin de sa gloire à celui de sa fortune, et il passa trente années de sa vie à édifier un monument qui devait assurer son immortalité future. Ce monument c'était le fameux poème de *la Pucelle* dont on sait la destinée déplorable pour l'auteur, risible pour nous. Cependant Chapelain fut moins la victime de Boileau que celle de l'épopée. Le peuple *né malin* qui *créa le vaudeville* a toujours eu peu de penchant pour ces lourdes et solennelles machines poétiques que de laborieux rimeurs échafaudent à grand'peine croyant doter leur patrie d'une Iliade nouvelle, peut-être même supérieure à l'ancienne [1], et sauf les égards dus aux vrais poètes, même quand ils se fourvoient, il a constamment payé par le ridicule l'ennui que lui causent ces partisans obstinés et malheureux d'un genre littéraire qui ne peut pas s'acclimater chez lui; à quoi pensait donc Chapelain, homme de peu d'imagination et d'audace quand il s'embarquait dans la galère épique qui avait sombré sous un capitaine tel que Ronsard? Chose singulière! le plus grand esprit du XVIIIe siècle est tombé par suffisance peut-être dans l'erreur que Chapelain, malgré sa modestie, ne sut pas éviter. Voltaire crut aussi qu'il devait à l'honneur de la France et au sien de couronner son œuvre multiple par une épopée nationale, et il fit *la Henriade*. Nous ne voulons certes pas comparer ce brillant essai du plus souple et du plus fécond des écrivains avec l'indigeste composition du malheureux versificateur dont Boileau s'est tant moqué; mais en somme, Voltaire a-t-il plus réussi que Chapelain à donner à la France cette grande épopée dont il semblait alors qu'elle ne pût décemment se passer? Nous ne croyons pas formuler une opinion bien hardie et bien nouvelle en répondant négativement à cette question. Est-ce d'ailleurs en plein XVIIIe siècle, au milieu des philosophes et des encyclopédistes que pouvait fleurir un genre de composition littéraire qui a ses racines dans les croyances religieuses et dans les traditions légendaires des peuples? Ce n'est pas avec du génie seulement qu'on fait *l'Iliade, les Niebelungen, la Divine Comédie* ou même *le Paradis Perdu;* il faut à ces œuvres merveilleuses de l'intelligence humaine un milieu social qui favorise leur éclosion; il faut que l'inspiration individuelle qui les produit résume en elle les idées, les sentiments, les passions, en un mot, toutes les forces vives qui débordent du cœur de l'humanité aux époques de foi et d'enthousiasme. Telles n'étaient point les conditions dans lesquelles se trouvaient les poètes des XVIIe et XVIIIe siècles pour aborder avec quelque chance de succès la poésie épique. Chapelain eut le mérite de choisir le seul sujet d'épopée nationale qu'il y eût dans l'histoire de son pays, mais il eût la main trop lourde pour le traiter. Dirons-nous que Voltaire en reprenant plus tard le même sujet pour le travestir et le profaner, eut la main trop légère? Ce serait assurément faire trop bon marché d'un sacrilége. A. R.

[1] Nous ne voulons parler ici que des imitations serviles de l'épopée classique et des compositions sans originalité qui se sont produites sous cette forme dans les deux derniers siècles.

Du Dieu libérateur l'éclatante victoire;
Quand, près de ses hauts murs, la fidèle Orléans
Vit sous mes coups mortels tomber les assaillants.
On ne se souvient plus de ce hardi passage
Qui de tant de cités éloigna le servage;
On ne se souvient plus du sacre glorieux
Dont l'éclat triomphant s'offre encore à nos yeux.
Cependant ces exploits, ces merveilles insignes,
D'une mémoire illustre à jamais seront dignes.
10 Ces miracles fameux, si grands, si relevés,
Sans Agnès, par nos mains viennent d'être achevés.
Jusqu'ici, malgré tout, j'ai tenu ma promesse,
Sans les charmes impurs de cette enchanteresse.
Les cieux ont vu par moi leur ordre exécuté.
Sans avoir eu besoin des traits de sa beauté,
Ils me verront encor, sans son aide funeste,
De leur ordre immuable exécuter le reste;
Sans elle, ils me verront des perfides tyrans
Attaquer les drapeaux et dissiper les rangs.
20 A la merci des traits ils me verront, sans elle,
Aller porter la guerre à la cité rebelle.
Et seule me verront, par mille grands efforts,
Maîtriser ses remparts, et les joncher de morts.
Charles, telle à Paris sera ma destinée :
C'est ainsi que la chose est au ciel ordonnée.

(*Fragment de la Pucelle.*)

VOITURE [1].

A URANIE.

SONNET.

Il faut finir mes jours en l'amour d'Uranie,
L'absence ni le temps ne m'en sauraient guérir,
Et je ne vois plus rien qui me pût secourir,
Ni qui sût rappeler ma liberté bannie.

30

Dès longtemps je connais sa rigueur infinie,
Mais pensant aux beautés pour qui je dois périr,
Je bénis mon martyre, et content de mourir,
Je n'ose murmurer contre sa tyrannie.

[1] Pour la notice biograph. V. page 59.

Voiture venait de mourir, et ses amis avaient recueilli, comme son dernier soupir, le sonnet à Uranie. Il parut en même temps un autre sonnet, celui de Job, dont Benserade était l'auteur et qu'on trouvera page 250, accompagné de quelques détails sur les disputes littéraires auxquelles donnèrent lieu ces deux pièces.

Quelquefois ma raison, par de faibles discours,
M'incite à la révolte et me promet secours;
Mais lorsqu'à mon besoin je me veux servir d'elle,

Après beaucoup de peine et d'efforts impuissants,
Elle dit qu'Uranie est seule aimable et belle,
Et m'y rengage plus que ne font tous mes sens.

LE MOYNE [1].

LES TOMBEAUX DES ROIS D'ÉGYPTE.

Sous les pieds de ces monts taillés et suspendus,
Il s'étend des pays ténébreux et perdus,
Des déserts spacieux, des solitudes sombres,
Faites pour le séjour des morts et de leurs ombres. 10

[1] **Pierre LE MOYNE** (1602—1671), père jésuite.

Voici le jugement de Pascal sur le père Le Moyne qui était bien plus connu de ses contemporains pour son livre de *la Dévotion aisée* que pour son poème de *Saint-Louis* :.... « Direz-vous que la manière si profane et si coquette dont votre père Le Moyne a parlé de la piété dans sa *Dévotion aisée*, soit plus propre à donner du respect que du mépris pour l'idée qu'il forme de la vertu chrétienne ? Tout son livre des *Peintures morales* respire-t-il autre chose, et dans sa prose et dans ses vers qu'un esprit plein de la vanité et des folies du monde? Est-ce une pièce digne d'un prêtre que cette ode du septième livre intitulé : « Eloge de la » pudeur, où il est montré que toutes les belles choses sont rouges ou sujettes à rougir ? » C'est ce qu'il fit pour consoler une dame qu'il appelle Delphine, de ce qu'elle rougissait souvent. Il dit donc à chaque stance, que quelques-unes des choses les plus estimées sont rouges, comme les roses, les grenades, la bouche, la langue ; et c'est parmi ces galanteries honteuses à un religieux, qu'il ose mêler insolemment ces esprits bienheureux qui assistent devant Dieu, et dont les chrétiens ne doivent parler qu'avec vénération 20

Les chérubins, ces glorieux
Composés de tête et de plume
Que Dieu de son esprit allume
Et qu'il éclaire de ses yeux; 30
Ces illustres faces volantes
Sont toujours rouges et brûlantes,
Soit du feu de Dieu, soit du leur,
Et dans leurs flammes mutuelles,
Font du mouvement de leurs ailes
Un éventail à leur chaleur.
. . . . . .
Mais la rougeur éclate en toi,
Delphine avec plus d'avantage
Quand l'honneur est sur ton visage 40
Vêtu de pourpre comme un roi.

Qu'en dites-vous, mes pères? Cette préférence de la rougeur de Delphine à

Là sont les corps des rois et les corps des sultans,
Diversement rangés selon l'ordre et le temps.
Les uns sont enchâssés dans de creuses images,
A qui l'art a donné leur taille et leur visage;
Et dans ces vains portraits, qui sont leurs monuments,
Leur orgueil se conserve avec leurs ossements;
Les autres embaumés, sont posés sur des niches,
Où leurs ombres, encore éclatantes et riches,
Semblent perpétuer, malgré les lois du sort,
10 La pompe de leur vie en celle de leur mort;
De ce muet sénat, de cette cour terrible,
Le silence épouvante et la face est horrible :
Là sont les devanciers avec leurs descendants;
Tous les règnes y sont : on y voit tous les temps;
Et cette antiquité, ces siècles dont l'histoire
N'a pu sauver qu'à peine une obscure mémoire,
Réunis par la mort en cette sombre nuit,
Y sont sans mouvement, sans lumière et sans bruit.

(*Fragment de Saint-Louis.*)

ROTROU [1].

FRAGMENTS DE VENCESLAS.

Venceslas (*à Ladislas, son fils*).

Toutes vos actions démentent votre rang;
20 Je n'y vois rien d'auguste et digne de mon sang;
J'y cherche Ladislas, et ne le puis connaître :
Vous n'avez rien de roi que le désir de l'être,
Et ce désir, dit-on, peu discret et trop prompt,

l'ardeur de ces esprits qui n'en ont point d'autre que la charité; et la comparaison d'un éventail avec ses ailes mystérieuses vous paraît-elle fort chrétienne dans une bouche qui consacre le corps adorable de Jésus-Christ? »

(*Provinciales*, lettre XI.)

[1] **Jean DE ROTROU** (1609—1650), mort à Dreux, sa ville natale.

Rotrou fit son éducation dramatique à l'école de du Ryer, de Tristan et des autres successeurs de Hardy, mais si l'on s'en rapporte à son propre témoignage et à l'opinion presque unanime des critiques, ce fut à l'influence de Corneille qu'il dut la transformation de son talent et ses deux plus belles inspirations tragiques. Ce n'est pas qu'il faille considérer Rotrou comme un de ces pâles satellites de l'art qui ne brillent que du reflet de l'astre autour duquel ils gravitent; Rotrou était un poète de race chez qui la fibre héroïque vibrait d'elle-même, et il semble que la nature se soit trompée en ne le faisant pas naître du même sang

En souffre avec ennui le bandeau sur mon front.
Vous plaignez le travail où ce fardeau m'engage,
Et, n'osant m'attaquer, vous attaquez mon âge.
Je suis vieux, mais un fruit de ma vieille saison,
Est d'en posséder mieux la parfaite raison.
Régner est un secret dont la haute science
Ne s'acquiert que par l'âge et par l'expérience.
Un roi vous semble heureux et sa condition
Est douce, au sentiment de votre ambition :
Il dispose à son gré des fortunes humaines; 10
Mais, comme les douceurs, en savez-vous les peines?
A quelque heureuse fin que tendent ses projets,
Jamais il ne fait bien, au gré de ses sujets :

que Corneille avec qui il avait tant d'affinités de cœur et d'âme. Il n'y a pas, selon nous, d'œuvres dramatiques du même temps qui, par la grandeur des caractères, l'élévation des sentiments, la hardiesse des situations et le tour familièrement noble du langage, rappellent mieux la manière de l'auteur du *Cid* et de *Polyeucte* que les tragédies de *Venceslas* et de *Saint-Genest*. Cependant, ce ne sont pas là des pastiches. Loin de trahir un esprit indigent et servile qui ne sait ou n'ose rien tirer de lui-même, ces remarquables compositions révèlent 20 une individualité libre et largement ouverte à toutes les généreuses et puissantes aspirations. Dans certaines parties de Venceslas, on sent courir, chose rare pour le temps, comme un souffle de la sombre poésie du nord. Ce roi justicier qui immole au plus rigoureux, mais au plus sacré de ses devoirs, sa tendresse de père et envoie son fils à l'échafaud, semble appartenir par le côté mélancolique de son caractère, à la tragédie shakspearienne. Quant au personnage de Ladislas, ce type de la passion indomptable et sauvage, il est touché de main de maître.

Un comédien soudainement éclairé par la grâce qui, en remplissant sur le théâtre le rôle d'un martyr, se convertit lui-même au christianisme et fait sa 30 profession de foi devant des spectateurs qui vont devenir ses bourreaux, tel est le sujet traité par Rotrou dans *Saint-Genest*, œuvre moins fortement conçue que *Venceslas*, mais qui contient de fort belles scènes et une situation vraiment sublime.

On peut dire que la mort arrêta Rotrou sur le chemin de la gloire; mais elle donna à sa vie si courte un dénouement qui surpasse en grandeur tous ceux que le poète eût imaginés pour ses plus belles tragédies. Une épidémie s'était déclarée à Dreux où Rotrou remplissait les fonctions de lieutenant civil. Il ne voulut pas abandonner ses concitoyens dans un tel moment et prit la place du maire qui venait de mourir, pour tomber bientôt lui-même victime du fléau 40 qu'il affrontait encore plus par dévouement que par devoir. Montaigne étant maire de Bordeaux avait agi tout autrement en pareille occurence. Mais l'auteur des *Essais* qui était bien au demeurant le meilleur des hommes, avait un tempérament de philosophe et non de héros. On connait d'ailleurs sa théorie personnelle en matière de dévouement : « Que Montaigne s'engouffre quand et la ruyne publicque, si besoing est; mais s'il n'est pas besoing, je sauray bon gré à la fortune qu'il se sauve; et autant que mon debvoir me donne de chorde, je l'emploie à sa conservation. » Le poète Rotrou ne raisonnait pas ainsi ou plutôt il ne raisonnait pas du tout quand son cœur parlait. A. R.

Il passe pour cruel s'il garde la justice :
S'il est doux, pour timide et partisan du vice ;
S'il se porte à la guerre, il fait des malheureux,
S'il entretient la paix, il n'est pas généreux ;
S'il pardonne, il est mou ; s'il se venge, barbare ;
S'il donne, il est prodigue ; et s'il épargne, avare :
. . . . . .

Si donc, pour mériter de régir des états
La plus pure vertu même ne suffit pas,
Par quel heur voulez-vous que le règne succède
A des esprits oisifs, que le vice possède,
Hors de leurs voluptés, incapables d'agir,
Et qui, serfs de leurs sens, ne sauraient se régir ?

ACTE V.

Ladislas (*à son père*).
S'il est temps de partir mon âme est toute prête.
Venceslas.
L'échafaud l'est aussi, portez-y votre tête ;
Plus condamné que vous mon cœur vous y suivra,
Je mourrai plus que vous du coup qui vous tûra.
. . . . . .
Adieu. Sur l'échafaud portez le cœur d'un prince
Et faites-y douter à toute la province
Que né pour commander et destiné si haut
Vous mourez sur un trône ou sur un échafaud.

P. CORNEILLE [1].

FRAGMENTS DU CID.

I. HÉSITATION DE RODRIGUE.

Percé jusques au fond du cœur
D'une atteinte imprévue aussi bien que mortelle,
Misérable vengeur d'une juste querelle,
Et malheureux objet d'une injuste rigueur,

[1] **Pierre CORNEILLE** (1606—1684), né à Rouen, mort à Paris. Élu membre de l'Académie française en 1647.

Corneille, malgré le caractère essentiellement novateur de son génie, procède beaucoup plus qu'on ne semble le croire des poètes tragiques de la Renaissance qui s'étaient inspirés des anciens et notamment de Sénèque, dont tous les héros élevés à l'école du Portique déploient une énergie surhumaine pour rester in-

Je demeure immobile, et mon âme abattue
Cède au coup qui me tue.
Si près de voir mon feu récompensé,
O Dieu, l'étrange peine !
En cet affront mon père est l'offensé,
Et l'offenseur le père de Chimène !

Que je sens de rudes combats !
Contre mon propre honneur mon amour s'intéresse :
Il faut venger un père, et perdre une maîtresse.
L'un m'anime le cœur, l'autre retient mon bras; 10

vulnérables aux coups du sort et maintenir en face de toutes les tyrannies les droits de la liberté morale de l'homme. Ces tendances, qui vers la fin du XVIe siècle, répondaient sans doute aux idées d'un public d'élite, se manifestèrent surtout dans les tragédies de Garnier où l'on trouve çà et là, comme M. Edelestand du Méril l'a si judicieusement remarqué, « *cette majesté de l'âme et cette hauteur de pensée qui devaient quelques années plus tard faire la plus noble partie du génie de Corneille.* » Hardy, plus original que ses devanciers, comme auteur dramatique, parut comprendre que le théâtre ne vivait pas exclusivement de discours et de maximes, et il n'en laissa dans ses pièces que ce qu'il en fallait rigoureusement pour les besoins de l'action. Doué d'un sentiment assez juste de 20 la réalité, il débarrassa la tragédie du chœur qui avait sa raison d'être dans le théâtre grec, mais n'était plus qu'une superfétation dans le nôtre où la poésie lyrique tient si peu de place. Ces réformes faites, Hardy s'occupa beaucoup moins d'instruire son public que de l'intéresser, et il jeta sur la scène, presque à l'état d'ébauches, une quantité incroyable de drames sans logique ni raison, mais remplis d'incidents extraordinaires, de situations émouvantes, et qui, par leur contexture, n'étaient pas sans analogie avec les pièces qu'on représentait à la même époque, soit à Londres, soit à Madrid. On ne peut nier que Hardy n'ait fait preuve de sagacité en rompant avec la tradition antique et *stoïcienne;* on est même tenté de croire que, s'il eût possédé les facultés créatrices d'un 30 Shakespeare ou d'un Lope de Véga, l'art dramatique sous son impulsion active et vigoureuse, se serait développé en France dans les mêmes conditions qu'en Angleterre et en Espagne. Mais on ne s'arrête pas longtemps à cette hypothèse lorsqu'on songe que parmi toutes les nations de race latine, il n'y en avait pas de mieux disposée que la France du XVIe siècle à s'assimiler le génie sobre, précis et majestueux des écrivains de l'ancienne Rome. Il ne faut pas oublier, d'ailleurs, que le mouvement de la Renaissance était loin de se ralentir et que l'influence de l'antiquité s'étendait aussi bien dans les pays du Nord que dans ceux du Midi. En Angleterre même, n'y avait-il pas à côté de Shakespeare un poète que les lettrés lui préféraient? Ben Jonson, l'auteur de *Catilina*, de *Séjan* et de tant 40 d'autres pièces de théâtre remplies de réminiscences classiques, semblait appelé à des succès plus durables que ceux de l'immortel génie à qui l'on devait *Macbeth*, *Richard III* et *Hamlet*. La correspondance de Saint-Evremond nous fournit un précieux témoignage à cet égard. Vivant à Londres, au milieu des cercles les plus brillants et dans un commerce intime avec les beaux esprits de l'Angleterre, le célèbre marquis était à la source des meilleures informations. Or, voici ce qu'il écrivait à Corneille : « Jamais réputation n'a été si bien établie que la vôtre en Angleterre et en Hollande. Les Anglais, assez disposés na-

Réduit au triste choix ou de trahir ma flamme,
Ou de vivre en infâme,
Des deux côtés mon mal est infini.
O Dieu, l'étrange peine!
Faut-il laisser un affront impuni?
Faut-il punir le père de Chimène?

Père, maîtresse, honneur, amour,
Noble et dure contrainte, aimable tyrannie,
Tous mes plaisirs sont morts, ou ma gloire ternie.
10 L'un me rend malheureux, l'autre indigne du jour.

turellement à estimer ce qui leur appartient, renoncent à cette opinion souvent bien fondée et croient faire honneur à *leur Ben-Jonson* de le nommer *le Corneille de l'Angleterre.* M. Waller, un des plus beaux esprits du siècle, attend toujours vos pièces nouvelles et ne manque pas d'en traduire un acte ou deux en vers anglais pour sa satisfaction particulière. Vous êtes le seul de votre nation dont les sentiments aient l'avantage de toucher les siens. Il demeure d'accord qu'on parle et qu'on écrit bien en France; il n'y a que vous, dit-il, de tous les Français qui sachiez penser.» Que conclure de ce silence gardé sur Shakespeare et de cette éclatante consécration de la supériorité de Corneille, sinon que l'idée
20 de la perfection absolue dans l'art ne se séparait pas au XVIIe siècle, de l'étude des modèles fournis par l'antiquité et qu'il n'y avait d'artistes accomplis que ceux qui subordonnaient leurs inspirations à ce principe. Comment donc les grands écrivains de cette époque dont l'éducation avait été toute classique auraient-ils pu rester en dehors de ce mouvement général qui ramenait toutes les littératures de l'Europe au même point de départ. Quand on se rend compte du milieu social et intellectuel où se développèrent les facultés poétiques de Corneille, et des influences traditionnelles qu'elles eurent à subir, on s'étonne que ce puissant génie ait pu faire dans son œuvre une si large part à l'élément moderne et que la poursuite constante d'un idéal placé si haut et si loin ne l'ait
30 pas plus détourné du spectacle de la vie réelle. Cependant, si l'on en croyait certains critiques de l'école allemande, Corneille ne serait pas un poète dramatique dans la véritable acception de ce mot. A les entendre, la tragédie qu'il a créée, « se composerait surtout de beaux vers; c'était au fond pour lui servir de tremplin, que le poète y ménageait des situations violentes, où il pouvait sortir plus facilement des sentiments habituels de la vie et faire du sublime plus à son aise. Le reste n'était qu'un de ces échafaudages de feu d'artifice destinés à disparaître dans les flammes et dans la fumée. Certain que le fond s'effacerait suffisamment dans l'éclat de son style, Corneille s'en inquiétait médiocrement; le tout était de s'assurer quelques occasions de belles scènes;
40 il ne se croyait pas même tenu de les lier les unes aux autres et de les légitimer par le bon sens des personnages ou la logique de leurs passions. Telle est cette tragédie de déclamateur et de conseiller d'Etat que, malgré ses défectuosités, son irrégularité et ses prétendues règles, Corneille imposa à ses successeurs par la force de son génie et l'autorité de sa gloire. » Ce n'est pas ici le lieu de discuter, un à un, les termes de cette définition beaucoup plus spécieuse qu'exacte et qui ne tiendrait pas devant un examen détaillé et impartial du théâtre de Corneille; mais on peut se demander si l'on traiterait plus mal un librettiste d'opéra qui se soucierait peu d'avoir composé des poèmes

Cher et cruel espoir d'une âme généreuse,
Mais ensemble amoureuse,
Digne ennemi de mon plus grand bonheur.
Fer qui causes ma peine,
M'es-tu donné pour venger mon honneur?
M'es-tu donné pour perdre ma Chimène?

Il vaut mieux courir au trépas.
Je dois à ma maîtresse aussi bien qu'à mon père;
J'attire en me vengeant sa haine et sa colère;
J'attire ses mépris en ne me vengeant pas.

absurdes pourvu qu'ils renfermassent des situations musicales. Dans Corneille ce sont les vers qui remplacent la musique et auxquels tout le reste est sacrifié. Que les personnages manquent de bon sens, les passions de logique, les situations de vraisemblance, que les scènes ne soient pas même liées les unes aux autres, peu importe, pourvu que les alexandrins s'élancent en ronflant vers le ciel, éclatent comme des bombes lumineuses et retombent en pluie d'or sur les spectateurs ébahis! Ne cherchons pas à savoir ce que devient l'action dans les tourbillons de fumée où le poète, l'artificier plutôt, l'enveloppe à dessein. C'est là un accessoire superflu dans ce divertissement pyrotechnique. Voilà donc ce qui reste de la tragédie de Corneille jugée par un professeur de Gotha! Toutes ces nobles conceptions de la plus mâle et de la plus fière intelligence qui fut jamais ne sont plus que des exercices de rhétorique! Tous ces types consacrés de l'honneur, du devoir et de l'héroïsme, *le Cid*, *Horace*, *Polyeucte*, *Auguste*, *Nicomède* ne sont plus que des fantômes impalpables! On ne leur accorde pas même le relief et la consistance de ces statues colossales qu'on admire dans leur majestueuse immobilité. On a voulu tuer la tragédie française sous Corneille, sans réfléchir qu'elle était la plus haute expression du génie dramatique d'un peuple, dont les instincts ont toujours été dirigés par le goût, et qu'à ce titre, elle devait être maintenue à son rang à côté des libres produits du théâtre étranger. Certes, nous ne sommes pas le moins du monde partisan des unités, et nous gémissons de voir le grand Corneille s'embarrasser lui-même dans les difficultés inextricables d'une poétique étroite et arbitraire; mais nous sommes pourtant forcé de reconnaître que la liberté complète des procédés en matière d'art ne saurait se concilier avec le caractère d'enseignement que la littérature dramatique a toujours eu en France. Ce n'était pas seulement le jeu des passions qui faisait l'intérêt de la tragédie classique; c'était aussi la lutte abstraite des idées que suivaient les spectateurs à travers les péripéties de l'action matérielle. Dans un pays où l'on ne savait pas encore ce que c'était que la vie politique, avec quelle ardente curiosité on assistait à ces conseils de rois tenus sur la scène! Quelle oreille attentive on prêtait à ces personnages illustres qui tout en racontant l'histoire du passé disaient le mot de la situation présente! Comme on recueillait avec enthousiasme la grande leçon qu'une scène émouvante ou bien un vers sublime vous imprimait dans l'âme! On comprend qu'un tel théâtre qui avait la prétention légitime d'être une école se soit accommodé si facilement de la règle et qu'il n'ait même rien édifié sans elle.

Dans le drame romantique, au contraire, l'enseignement n'est jamais prémédité; il peut se déduire par la force des choses, des événements qui se déroulent sous les yeux de la foule; mais il est entièrement subordonné à la peinture des

A mon plus doux espoir l'un me rend infidèle,
Et l'autre indigne d'elle,
Mon mal augmente à le vouloir guérir ;
Tout redouble ma peine.
Allons, mon âme; et puisqu'il faut mourir,
Mourons du moins sans offenser Chimène.

Mourir sans tirer ma raison!
Rechercher un trépas si mortel à ma gloire,
Endurer que l'Espagne impute à ma mémoire
D'avoir mal soutenu l'honneur de ma maison!
Respecter un amour dont mon âme égarée
Voit la perte assurée !

caractères et des passions qui conservent toujours, et quand même, la franchise de leurs allures. Ici, le poète n'a pas d'autre préoccupation que de représenter la vie humaine dans tout son épanouissement, heureux ou funeste, et s'il y a parfois une puissance abstraite qui domine l'action, ce n'est pas la liberté morale des personnages, c'est la fatalité.

De ces deux formes de l'art dramatique on peut choisir celle qui par la hardiesse et la variété de ses combinaisons paraît le plus en harmonie avec les sentiments et les idées modernes, si complexes de leur nature, mais cette préférence n'entraîne pas la suppression de la forme abandonnée, et c'est se heurter contre un des monuments les plus indestructibles de notre gloire littéraire que de considérer la tragédie du grand Corneille comme un accident et une déviation dans l'histoire du théâtre français.

Si Corneille a connu les ivresses du triomphe, il en a subi les expiations de son vivant et après sa mort, et il n'y a pas que les étrangers qui aient osé lui marchander sa gloire. Après les épigrammes inconvenantes de Boileau, sont venus les commentaires de l'auteur de *Zaïre* et de *Mérope*, et l'on a vu la statue du maître immortel ébranlée sur son piédestal par les efforts imprudents de l'un de ses plus heureux imitateurs.

Voltaire, puisqu'il faut l'appeler par son nom, n'a pas craint d'élever des doutes sur la probité littéraire de Corneille et d'imputer à ce grand homme des plagiats honteux à propos du *Cid*, d'*Héraclius* et de *Rodogune*. Malheureusement, l'immense autorité du critique accrédita dans le public cette opinion radicalement fausse, dont il n'a été fait justice que de nos jours par un érudit français, aussi versé dans la littérature espagnole que Voltaire l'était peu. Dans un savant mémoire publié en 1846 et qui devrait être, selon nous, l'appendice obligé de toutes les belles éditions de Corneille, M. Viguier a rétabli d'une main aussi ferme que scrupuleuse le « *Cuique suum* » si étrangement appliqué par l'auteur du commentaire. C'est là une réparation éclatante dont Voltaire paie les frais. Aussi de quoi s'avisait-il? — Eût-on plus d'esprit que le diable, on ne gagne rien à égratigner le génie. A. R.

La vie de Corneille, par Fontenelle, ne contient pas tous les détails qu'on voudrait y trouver sur le père de la tragédie française; néanmoins, on peut la considérer comme un document d'une importance réelle et d'une authenticité incontestable. Elle a, en outre, le double mérite d'être une œuvre d'art délicatement exécutée et un hommage presque filial rendu par Fontenelle à la mémoire de son oncle.

N'écoutons plus ce penser suborneur,
Qui ne sert qu'à ma peine.
Allons, mon bras, sauvons du moins l'honneur,
Puisque après tout il faut perdre Chimène.

Oui, mon esprit s'était déçu.
Je dois tout à mon père avant qu'à ma maîtresse :
Que je meure au combat, ou meure de tristesse,
Je rendrai mon sang pur comme je l'ai reçu.
Je m'accuse déjà de trop de négligence;
Courons à la vengeance : 10
Et, tout honteux d'avoir tant balancé,
Ne soyons plus en peine,
Puisque aujourd'hui mon père est l'offensé,
Si l'offenseur est père de Chimène.

(*Acte I, scène VII.*)

II. COMBAT DE RODRIGUE CONTRE LES MAURES.

D. Rodrigue. Cette obscure clarté qui tombe des étoiles
Enfin avec le flux nous fait voir trente voiles.
L'onde s'enflait dessous, et d'un commun effort
Les Maures et la mer entrèrent dans le port. 20
On les laisse passer; tout leur paraît tranquille;
Point de soldats au port, point aux murs de la ville.
Notre profond silence abusant les esprits,
Ils n'osent plus douter de nous avoir surpris :
Ils abordent sans peur; ils ancrent, ils descendent,
Et courent se livrer aux mains qui les attendent.
Nous nous levons alors, et tous en même temps,
Poussons jusques au ciel mille cris éclatants;
Les nôtres au signal de nos vaisseaux répondent;
Ils paraissent armés; les Maures se confondent; 30
L'épouvante les prend à demi-descendus;
Avant que de combattre, ils s'estiment perdus.
Ils couraient au pillage, et rencontrent la guerre.
Nous les pressons sur l'eau, nous les pressons sur terre;
Et nous faisons courir les ruisseaux de leur sang,
Avant qu'aucun résiste, ou reprenne son rang.
Mais bientôt, malgre nous, leurs princes les rallient;
Leur courage renaît et leurs terreurs s'oublient;
La honte de mourir sans avoir combattu
Arrête leur désordre et leur rend leur vertu. 40
Contre nous de pied ferme ils tirent leurs épées;
Des plus braves soldats les trames sont coupées,
Et la terre et le fleuve, et leur flotte et le port,

Sont des champs de carnage où triomphe la mort.
O combien d'actions, combien d'exploits célèbres
Sont demeurés sans gloire au milieu des ténèbres,
Où chacun, seul témoin des grands coups qu'il donnait,
Ne pouvait discerner où le sort inclinait!
J'allais de tous côtés encourager les nôtres,
Faire avancer les uns et soutenir les autres :
Ranger ceux qui venaient, les pousser à leur tour,
Et n'en pus rien savoir jusques au point du jour;
Mais enfin sa clarté montra notre avantage;
Le Maure vit sa perte et perdit le courage;
Et, voyant un renfort qui nous vint secourir,
Changea l'ardeur de vaincre en la peur de mourir.
Ils gagnent leurs vaisseaux, ils en coupent les câbles;
Nous laissent pour adieux des cris épouvantables;
Font retraite en tumulte, et sans considérer
Si leurs rois avec eux ont pu se retirer.
Ainsi leur devoir cède à la frayeur plus forte;
Le flux les apporta, le reflux les remporte.
Cependant que leurs rois, engagés parmi nous,
Et quelque peu des leurs tout percés de nos coups,
Disputent vaillamment, et vendent bien leur vie,
A se rendre, moi-même en vain je les convie;
Le cimeterre au poing, ils ne m'écoutent pas;
Mais, voyant à leurs pieds tomber tous leurs soldats,
Et que seuls désormais en vain ils se défendent,
Ils demandent le chef, je me nomme; ils se rendent.
Je vous les envoyai tous deux en même temps,
Et le combat cessa faute de combattants.

(*Acte IV, scène III.*)

FRAGMENTS D'HORACE.

I. RÉFLEXIONS DE SABINE.

Sabine (à Julie).

Je suis Romaine, hélas! puisque Horace est Romain :
J'en ai reçu le titre en recevant sa main;
Mais ce nœud me tiendrait en esclave enchaînée,
S'il m'empêchait de voir en quels lieux je suis née.
Albe, où j'ai commencé de respirer le jour,
Albe, mon cher pays, et mon premier amour;
Lorsque entre nous et toi je vois la guerre ouverte,
Je crains notre victoire autant que notre perte.
Rome, si tu te plains que c'est là te trahir,
Fais-toi des ennemis que je puisse haïr.

Quand je vois de tes murs leur armée et la nôtre,
Mes trois frères dans l'une, et mon mari dans l'autre,
Puis-je former des vœux, et sans impiété
Importuner le ciel pour ta félicité?
Je sais que ton état, encore en sa naissance,
Ne saurait, sans la guerre, affermir sa puissance;
Je sais qu'il doit s'accroître, et que tes grands destins
Ne le borneront pas chez les peuples latins;
Que les dieux t'ont promis l'empire de la terre,
Et que tu n'en peux voir l'effet que par la guerre; 10
Bien loin de m'opposer à cette noble ardeur
Qui suit l'arrêt des dieux et court à ta grandeur,
Je voudrais déjà voir tes troupes couronnées
D'un pas victorieux franchir les Pyrénées.
Va jusqu'en l'Orient pousser tes bataillons;
Va sur les bords du Rhin planter tes pavillons;
Fais trembler sous tes pas les colonnes d'Hercule,
Mais respecte une ville à qui tu dois Romule.
Ingrate, souviens-toi que du sang de ses rois
Tu tiens ton nom, tes murs, et tes premières lois. 20
Albe est ton origine; arrête, et considère
Que tu portes le fer dans le sein de ta mère.
Tourne ailleurs les efforts de tes bras triomphants;
Sa joie éclatera dans l'heur de ses enfants;
Et, se laissant ravir à l'amour maternelle,
Ses vœux seront pour toi, si tu n'es plus contre elle.

(Acte I, scène I.)

II. COMBAT DES HORACES ET DES CURIACES.

Le vieil Horace. Quoi Rome donc triomphe?
Valère. Resté seul contre trois, mais en cette aventure 30
Tous trois étaient blessés, et lui seul sans blessure,
Trop faible pour eux tous, trop fort pour chacun d'eux,
Horace, les voyant l'un de l'autre écartés,
Se retourne, et déjà les croit demi-domptés;
Il attend le premier, et c'était votre gendre.
L'autre, tout indigné qu'il ait osé l'attendre,
En vain en l'attaquant fait paraitre un grand cœur,
Le sang qu'il a perdu ralentit sa vigueur.
Albe à son tour commence à craindre un sort contraire;
Elle crie au second qu'il secoure son frère : 40
Il se hâte et s'épuise en efforts superflus;
Il trouve en les joignant que son frère n'est plus...
Camille. Hélas!
Valère. Tout hors d'haleine il prend pourtant sa place,

Et redouble bientôt la victoire d'Horace;
Son courage sans force est un débile appui;
Voulant venger son frère, il tombe auprès de lui.
L'air résonne des cris qu'au ciel chacun envoie;
Albe en jette d'angoisse, et les Romains de joie.
Comme notre héros se voit prêt d'achever,
C'est peu pour lui de vaincre, il veut encor braver.
« J'en viens d'immoler deux aux mânes de mes frères,
Rome aura le dernier de mes trois adversaires,
10 C'est à ses intérêts que je vais l'immoler, »
Dit-il; et tout d'un coup on le voit y voler.
La victoire entre eux deux n'était pas incertaine;
L'Albain percé de coups ne se traînait qu'à peine,
Et comme une victime aux marches de l'autel,
Il semblait présenter sa gorge au coup mortel :
Aussi le reçoit-il, peu s'en faut, sans défense,
Et son trépas de Rome établit la puissance.

(*Acte IV, scène II.*)

III. IMPRÉCATION DE CAMILLE.

20 *Camille* (*à Horace*). Rome, l'unique objet de mon ressentiment!
Rome, à qui vient ton bras d'immoler mon amant!
Rome qui t'a vu naître, et que ton cœur adore!
Rome enfin que je hais parce qu'elle t'honore!
Puissent tous ses voisins ensemble conjurés
Saper ses fondements encor mal assurés!
Et, si ce n'est assez de toute l'Italie,
Que l'Orient contre elle à l'Occident s'allie;
Que cent peuples unis des bouts de l'univers
Passent pour la détruire et les monts et les mers!
30 Qu'elle-même sur soi renverse ses murailles,
Et de ses propres mains déchire ses entrailles;
Que le courroux du ciel allumé par mes vœux
Fasse pleuvoir sur elle un déluge de feux!
Puissé-je de mes yeux y voir tomber la foudre,
Voir ses maisons en cendre, et ses lauriers en poudre,
Voir le dernier Romain à son dernier soupir,
Moi seule en être cause et mourir de plaisir!

(*Acte IV, scène V.*)

FRAGMENTS DE CINNA.

I. DISCOURS DE CINNA.

Cinna (*à Emilie*).

40 Plût aux dieux que vous-même eussiez vu de quel zèle
Cette troupe entreprend une action si belle!

Au seul nom de César, d'Auguste, d'Empereur,
Vous eussiez vu leurs yeux s'enflammer de fureur,
Et dans un même instant, par un effet contraire,
Leur front pâlir d'horreur et rougir de colère.
« Amis, leur ai-je dit, voici le jour heureux
Qui doit conclure enfin nos desseins généreux :
Le ciel entre nos mains a mis le sort de Rome,
Et son salut dépend de la perte d'un homme,
Si l'on doit le nom d'homme à qui n'a rien d'humain,
A ce tigre altéré de tout le sang romain. 10
Combien pour le répandre a-t-il formé de brigues!
Combien de fois changé de partis et de ligues!
Tantôt ami d'Antoine et tantôt ennemi,
Et jamais insolent ni cruel à demi. »
Là, par un long récit de toutes les misères
Que durant notre enfance ont enduré nos pères,
Renouvelant leur haine avec leur souvenir,
Je redouble en leur cœur l'ardeur de le punir;
Je leur fais des tableaux de ces tristes batailles,
Où Rome par ses mains déchirait ses entrailles, 20
Où l'aigle abattait l'aigle, et de chaque côté
Nos légions s'armaient contre leur liberté;
Où les meilleurs soldats et les chefs les plus braves
Mettaient toute leur gloire à devenir esclaves;
Où, pour mieux assurer la honte de leurs fers,
Tous voulaient à leur chaîne attacher l'univers;
Et l'exécrable honneur de lui donner un maître,
Faisant aimer à tous l'infâme nom de traître,
Romains contre Romains, parents contre parents,
Combattaient seulement pour le choix des tyrans. 30
J'ajoute à ces tableaux la peinture effroyable
De leur concorde impie, affreuse, inexorable,
Funeste aux gens de bien, aux riches, au Sénat,
Et, pour tout dire enfin, de leur triumvirat.
Mais je ne trouve point de couleurs assez noires
Pour en représenter les tragiques histoires;
Je les peins dans le meurtre à l'envi triomphants.
Rome entière noyée au sang de ses enfants :
Les uns assassinés dans les places publiques,
Les autres dans le sein de leurs dieux domestiques, 40
Le méchant par le prix au crime encouragé,
Le mari par sa femme en son lit égorgé ;
Le fils tout dégouttant du meurtre de son père,
Et, sa tête à la main demandant son salaire,
Sans pouvoir exprimer par tant d'horribles traits
Qu'un crayon imparfait de leur sanglante paix.

Vous dirai-je les noms de ces grands personnages
Dont j'ai dépeint les morts pour aigrir les courages.
De ces fameux proscrits, ces demi-dieux mortels,
Qu'on a sacrifiés jusque sur les autels?
Mais pourrai-je vous dire à quelle impatience,
A quels frémissements, à quelle violence,
Ces indignes trépas, quoique mal figurés,
Ont porté les esprits de tous nos conjurés?
Je n'ai pas perdu temps, et, voyant leur colère
Au point de ne rien craindre, en état de tout faire,
J'ajoute en peu de mots : « Toutes ces cruautés,
La perte de nos biens et de nos libertés.
Le ravage des champs, le pillage des villes,
Et les proscriptions, et les guerres civiles,
Sont les degrés sanglants dont Auguste a fait choix
Pour monter sur le trône et nous donner des lois. »

(*Acte I, scène III.*)

II. PLAINTES D'AUGUSTE.

O Romains! ô vengeance! ô pouvoir absolu!
O rigoureux combat d'un cœur irrésolu
Qui fuit en même temps tout ce qu'il se propose!
D'un prince malheureux ordonnez quelque chose.
Qui des deux dois-je suivre, et duquel m'éloigner?
Ou laissez-moi périr, ou laissez-moi régner.

(*Acte IV, scène II.*)

III. REPROCHES D'AUGUSTE A CINNA.

Tu vois le jour, Cinna; mais ceux dont tu le tiens
Furent les ennemis de mon père et les miens :
Au milieu de leur camp tu reçus la naissance;
Et lorsque après leur mort tu vins en ma puissance,
Leur haine, enracinée au milieu de ton sein,
T'avait mis contre moi les armes à la main.
Tu fus mon ennemi, même avant que de naître,
Et tu le fus encor quand tu me pus connaître;
Et l'inclination jamais n'a démenti
Ce sang qui t'avait fait du contraire parti :
Autant que tu l'as pu, les effets l'ont suivie.
Je ne m'en suis vengé qu'en te donnant la vie;
Je te fis prisonnier pour te combler de biens;
Ma cour fut ta prison, mes faveurs tes liens,
Je te restituai d'abord ton patrimoine;
Je t'enrichis après des dépouilles d'Antoine;
Et tu sais que depuis, à chaque occasion,

Je suis tombé pour toi dans la profusion.
Toutes les dignités que tu m'as demandées,
Je te les ai sur l'heure et sans peine accordées;
Je t'ai préféré même à ceux dont les parents
Ont jadis dans mon camp tenu les premiers rangs,
A ceux qui de leur sang m'ont acheté l'empire,
Et qui m'ont conservé le jour que je respire :
De la façon enfin qu'avec toi j'ai vécu,
Les vainqueurs sont jaloux du bonheur du vaincu.
Quand le ciel me voulut, en rappelant Mécène 10
Après tant de faveurs montrer un peu de haine,
Je te donnai sa place en ce triste accident,
Et te fis après lui mon plus cher confident.
Aujourd'hui même encor, mon âme irrésolue
Me pressant de quitter ma puissance absolue,
De Maxime et de toi j'ai pris les seuls avis;
Et ce sont malgré lui les tiens que j'ai suivis.
Bien plus, ce même jour, je te donne Emilie,
Le digne objet des vœux de toute l'Italie,
Et qu'ont mise si haut mon amour et mes soins, 20
Qu'en te couronnant roi je t'aurais donné moins.
Tu t'en souviens, Cinna; tant d'heur et tant de gloire
Ne peuvent pas sitôt sortir de ta mémoire :
Mais, ce qu'on ne pourrait jamais s'imaginer,
Cinna, tu t'en souviens, et veux m'assassiner!

. . . . . .

Tu veux m'assassiner demain, au Capitole,
Pendant le sacrifice; et ta main, pour signal,
Me doit, au lieu d'encens, donner le coup fatal.
La moitié de tes gens doit occuper la porte, 30
L'autre moitié te suivre et te prêter main forte.
Ai-je de bons avis, ou de mauvais soupçons?
De tous ces meurtriers te dirai-je les noms?
Procule, Glabrion, Virginian, Rutile,
Marcel, Plaute, Lénas, Pompone, Albin, Icile,
Maxime, qu'après toi j'avais le plus aimé :
Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé;
Un tas d'hommes perdus de dettes et de crimes
Que pressent de mes lois les ordres légitimes,
Et qui désespérant de les plus éviter, 40
Si tout n'est renversé, ne sauraient subsister.

Tu te tais maintenant, et gardes le silence,
Plus par confusion que par obéissance.
Quel était ton dessein, et que prétendais-tu,

Après m'avoir au temple à tes pieds abattu?
Affranchir ton pays d'un pouvoir monarchique?
Si j'ai bien entendu tantôt ta politique,
Son salut désormais dépend d'un souverain
Qui, pour tout conserver, tienne tout en sa main :
Et, si sa liberté te faisait entreprendre,
Tu ne m'eusses jamais empêché de la rendre;
Tu l'aurais acceptée au nom de tout l'Etat,
Sans vouloir l'acquérir par un assassinat.
10 Quel était donc ton but? d'y régner à ma place?
D'un étrange malheur son destin le menace,
Si, pour monter au trône et lui donner la loi,
Tu ne trouves dans Rome autre obstacle que moi;
Si jusques à ce point son sort est déplorable,
Que tu sois après moi le plus considérable,
Et que ce grand fardeau de l'empire romain
Ne puisse après ma mort tomber mieux qu'en ta main.
Apprends à te connaître, et descends en toi-même :
On t'honore dans Rome, on te courtise, on t'aime,
20 Chacun tremble sous toi, chacun t'offre des vœux,
Ta fortune est bien haut, tu peux ce que tu veux;
Mais tu ferais pitié, même à ceux qu'elle irrite,
Si je t'abandonnais à ton peu de mérite.
Ose me démentir, dis-moi ce que tu vaux;
Conte-moi tes vertus, tes glorieux travaux,
Les rares qualités par où tu m'as dû plaire,
Et tout ce qui t'élève au-dessus du vulgaire.
Ma faveur fait ta gloire, et ton pouvoir en vient;
Elle seule t'élève, et seule te soutient;
30 C'est elle qu'on adore, et non pas ta personne;
Tu n'as crédit ni rang qu'autant qu'elle t'en donne;
Et, pour te faire choir, je n'aurais aujourd'hui
Qu'à retirer la main qui seule est ton appui.
J'aime mieux toutefois céder à ton envie;
Règne si tu le peux, aux dépens de ma vie.
Mais oses-tu penser que les Serviliens,
Les Cosses, les Métels, les Pauls, les Fabiens,
Et tant d'autres enfin, de qui les grands courages
Des héros de leur sang sont les vives images,
40 Quittent le noble orgueil d'un sang si généreux
Jusqu'à pouvoir souffrir que tu règnes sur eux?
Parle, parle, il est temps.

Cinna. Je demeure stupide;
Non que votre colère ou la mort m'intimide;
Je vois qu'on m'a trahi; vous m'y voyez rêver,
Et j'en cherche l'auteur sans le pouvoir trouver.

Mais c'est trop y tenir toute l'âme occupée.
Seigneur, je suis Romain, et du sang de Pompée;
Le père et les deux fils, lâchement égorgés,
Par la mort de César étaient trop peu vengés :
C'est là d'un beau dessein l'illustre et seule cause;
Et, puisqu'à vos rigueurs la trahison m'expose,
N'attendez point de moi d'infâmes repentirs,
D'inutiles regrets, ni de honteux soupirs,
Le sort vous est propice autant qu'il m'est contraire :
Je sais ce que j'ai fait, et ce qu'il vous faut faire; 10
Vous devez un exemple à la postérité,
Et mon trépas importe à votre sûreté.
Auguste. Tu me braves, Cinna; tu fais le magnanime;
Et, loin de t'excuser tu couronnes ton crime :
Voyons si ta constance ira jusques au bout.
Tu sais ce qui t'es dû, tu vois que je sais tout;
Fais ton arrêt toi-même, et choisis tes supplices.
(Acte V, scène I.)

IV. VENGEANCE D'AUGUSTE.

Auguste (à Cinna et à Emilie). 20

En est-ce assez, ô ciel! et le sort pour me nuire
A-t-il quelqu'un des miens qu'il veuille encore séduire?
Qu'il joigne à ses efforts le secours des enfers :
Je suis maître de moi comme de l'univers;
Je le suis, je veux l'être. O siècles! ô mémoire!
Conservez à jamais ma dernière victoire;
Je triomphe aujourd'hui du plus juste courroux
De qui le souvenir puisse aller jusqu'à vous.
Soyons amis, Cinna, c'est moi qui t'en convie :
Comme à mon ennemi je t'ai donné la vie; 30
Et, malgré la fureur de ton lâche dessein,
Je te la donne encor comme à mon assassin.
Commençons un combat qui montre par l'issue
Qui l'aura mieux de nous ou donnée ou reçue.
Tu trahis mes bienfaits, je les veux redoubler;
Je t'en avais comblé, je t'en veux accabler :
Avec cette beauté que je t'avais donnée,
Reçois le consulat pour la prochaine année.
Aime Cinna, ma fille, en cet illustre rang,
Préfères-en la pourpre à celle de mon sang; 40
Apprends sur mon exemple à vaincre ta colère;
Te rendant un époux, je te rends plus qu'un père.
(Acte V, scène III.)

FRAGMENT DE POLYEUCTE.

MARTYRE DE POLYEUCTE.

Polyeucte. Je n'adore qu'un Dieu, maître de l'univers,
Sous qui tremblent le ciel, la terre, et les enfers;
Un Dieu qui, nous aimant d'une amour infinie,
Voulut mourir pour nous avec ignominie,
Et qui, par un effort de cet excès d'amour,
Veut pour nous en victime être offert chaque jour.
Mais j'ai tort d'en parler à qui ne peut m'entendre.
Voyez l'aveugle erreur que vous osez défendre :
Des crimes les plus noirs vous souillez tous vos dieux;
Vous n'en punissez point qui n'ait son maître aux cieux;
La prostitution, l'adultère, l'inceste,
Le vol, l'assassinat, et tout ce qu'on déteste,
C'est l'exemple qu'à suivre offrent vos immortels.
J'ai profané leur temple, et brisé leurs autels;
Je le ferais encor, si j'avais à le faire,
Même aux yeux de Félix, même aux yeux de Sévère,
Même aux yeux du sénat, aux yeux de l'empereur.
Félix. Enfin ma bonté cède à ma juste fureur :
Adore-les, ou meurs!
20 *Polyeucte.* Je suis chrétien.
Félix. Impie!
Adore-les, te dis-je; ou renonce à la vie.
Polyeucte. Je suis chrétien.
Félix. Tu l'es? O cœur trop obstiné!
Soldats, exécutez l'ordre que j'ai donné.
Pauline. Où le conduisez-vous?
Félix. A la mort.
Polyeucte. A la gloire.
Chère Pauline, adieu; conservez ma mémoire.
30 (*Acte V, scène III.*)

FRAGMENT DE L'EXCUSE A ARISTE.

CORNEILLE JUGÉ PAR LUI-MÊME.

Le Parnasse autrefois dans la France adoré
Faisait pour ses mignons un autre âge doré :
Notre fortune enflait du prix de nos caprices,
Et c'était une blanque[1] à de bons bénéfices;
Mais elle est épuisée, et les vers à présent
Aux meilleurs du métier n'apportent que du vent;
Chacun s'en donne à l'aise et souvent se dispense

[1] Loterie.

A prendre par ses mains toute sa récompense.
Nous nous aimons un peu, c'est notre faible à tous,
Le prix que nous valons, qui le sait mieux que nous?
Et puis la mode en est, et la cour l'autorise,
Nous parlons de nous-même avec toute franchise;
La fausse humilité ne met plus en crédit;
Je sais ce que je vaux et crois ce qu'on m'en dit;
Pour me faire admirer, je ne fais point de ligue,
J'ai peu de voix pour moi, mais je les ai sans brigue;
Et mon ambition pour faire plus de bruit 10
Ne les va point quêter de réduit en réduit;
Mon travail sans appui monte sur le théâtre,
Chacun en liberté l'y blâme ou l'idolâtre;
Là, sans que mes amis prêchent leurs sentiments
J'arrache quelquefois leurs applaudissements;
Là, content du succès que le mérite donne
Par d'illustres avis je n'éblouis personne.
Je satisfais ensemble et peuple et courtisans,
Et mes vers en tous lieux sont mes seuls partisans;
Par leur seule beauté ma plume est estimée, 20
Je ne dois qu'à moi seul toute ma renommée,
Et pense toutefois n'avoir point de rival
A qui je fasse tort en le traitant d'égal.

THOMAS CORNEILLE [1].

FRAGMENTS D'ARIANE.

ACTE III, SCÈNE IV.

Thésée.

... Madame, croyez-moi, je ne vaux pas vos plaintes: 30
L'oubli, l'indifférence et vos plus fiers mépris,
De mon manque de foi doivent être le prix.

[1] **Thomas CORNEILLE** (1625—1709), frère du précédent, né à Rouen, mort aux Andelys.

Nous empruntons à une biographie de Thomas Corneille, publiée par de Boze, les détails suivants qui montrent comment les hommes de lettres, même les plus grands, comprenaient la vie de famille, au XVIIe siècle. « Pierre et Thomas avaient épousé les deux sœurs entre lesquelles il existait la même différence d'âge qu'entre eux; il y avait des enfants de part et d'autre, et en pareil 40 nombre. Ce n'était qu'une même maison et qu'un même domestique. Enfin après plus de vingt-cinq ans de mariage, les deux frères n'avaient pas encore songé à faire le partage des biens de leurs femmes, biens situés en Normandie

A monter sur le trône un grand roi vous invite;
Vengez-vous, en l'aimant, d'un lâche qui vous quitte.
Quoi qu'aujourd'hui pour moi l'inconstance ait de doux,
Vous perdant pour jamais, je perdrai plus que vous.

Ariane.

Quelle perte, grands dieux! quand elle est volontaire!
Périsse tout, s'il faut cesser de t'être chère!
Qu'ai-je à faire du trône et de la main d'un roi?
De l'univers entier je ne voulais que toi :
Pour toi, pour m'attacher à ta seule personne,
J'ai tout abandonné, repos, gloire, couronne;
Et quand ces mêmes biens ici me sont offerts,
Que je puis en jouir, c'est toi seul que je perds.
Pour voir leur impuissance à réparer ta perte,
Je te suis; mène-moi dans quelqu'île déserte,
Où renonçant à tout, je me laisse charmer,
De l'unique douceur de te voir, de t'aimer:

dont elles étaient originaires comme eux; et ce partage ne fut fait que par une nécessité indispensable, à la mort de Pierre Corneille. »

L'Académie française voulut rendre un dernier hommage à l'homme de génie qu'elle venait de perdre, en lui donnant à l'unanimité, pour successeur, le frère qui continuait d'illustrer son nom dans la carrière du théâtre. Thomas Corneille fut donc élu membre de l'Académie en 1684.

Thomas Corneille a écrit et fait représenter un grand nombre de pièces qui ne sont guère connues aujourd'hui que de nom. *Timocrate*, l'une des premières tragédies qu'il ait données au théâtre, eut un si brillant succès, que l'on conseillait à l'auteur de s'en tenir là de peur de compromettre sa gloire. Thomas Corneille dédaigna cette prudence qui ressemblait à de la peur, et il aborda de nouveau la scène. Ses deux tragédies d'*Ariane* et du *Comte d'Essex*, justifièrent sa témérité, et il compta deux beaux succès de plus.

Thomas Corneille était doué, comme écrivain, d'une merveilleuse facilité; on dit qu'il exécuta en dix-sept jours la tragédie d'*Ariane*. Nous ne savons pas ce que fut cette œuvre avant d'être représentée, mais telle que nous la lisons aujourd'hui, elle ne porte aucune trace de négligence ou de précipitation; le style en est châtié, même élégant. Thomas Corneille avait un remarquable talent d'assimilation, du goût, mais peu d'originalité. Sa forme tragique est une sorte de compromis entre les procédés de son glorieux frère et ceux de Racine. Cependant, c'est sous l'influence exclusive de ce dernier qu'il semble avoir conçu le personnage d'Ariane. Il y a dans le comte d'Essex des traits d'énergie et de fierté cornéliennes. S'il est vrai que Thomas ait prêté quelques rimes à son aîné, celui-ci pourrait bien en échange lui avoir rendu quelques vers frappés à son coin. En voici un, par exemple, qui semble autoriser cette supposition :

« Le crime fait la honte, et non pas l'échafaud. »

Thomas Corneille est moins connu comme philologue que comme poète; il publia pourtant des *commentaires* très-estimés sur *Vaugelas* et un *supplément au Dictionnaire de l'Académie française*. Il fut un des premiers membres de l'Académie des Inscriptions fondée en 1668. A. R.

Là, possédant ton cœur, ma gloire est sans seconde;
Ce cœur me sera plus que l'empire du monde.
Point de ressentiment de ton crime passé;
Tu n'as qu'à dire un mot pour qu'il soit effacé.

FRAGMENTS DU COMTE D'ESSEX.

ACTE IV, SCÈNE III.

Le Cte d'Essex (seul).

O fortune, ô grandeur, dont l'amorce flatteuse
Surprend, touche, éblouit une âme ambitieuse,
De tant d'honneurs reçus c'est donc là tout le fruit?
Un long temps les amasse, un moment les détruit.
Tout ce que le destin le plus digne d'envie 10
Peut attacher de gloire à la plus belle vie,
J'ai pu me le promettre, et, pour le mériter,
Il n'est projet si haut qu'on ne m'ait vu tenter;
Cependant aujourd'hui se peut-il qu'on le croie?
C'est sur un échafaud que la reine m'envoie!

Le Comte d'Essex. —

Salsbury. Je viens de voir la reine, et ce qu'elle m'a dit
Montre assez que pour vous l'amour toujours agit;
Votre seule fierté, qu'elle voudrait abattre,
S'oppose à ses bontés, s'obstine à les combattre.
Contraignez-vous; un mot qui marque un cœur soumis
Vous va mettre au-dessus de tous vos ennemis. 20
Le Cte d'Essex. Quoi! quand leur imposture indignement m'accable,
Pour les justifier je me rendrai coupable?
Et, par mon lâche aveu, l'univers étonné
Apprendra qu'ils m'auront justement condamné?
Salsbury. En lui parlant pour vous j'ai peint votre innocence;
Mais enfin elle cherche une aide à sa clémence.
C'est votre reine; et quand, pour fléchir son courroux,
Elle ne veut qu'un mot, le refuserez-vous?
Le Cte d'Essex. Oui, puisqu'enfin ce mot rendrait ma honte extrême,
J'ai vécu glorieux, et je mourrai de même; 30
Toujours inébranlable, et dédaignant toujours
De mériter l'arrêt qui va finir mes jours.
Salsbury. Vous mourrez glorieux! Ah, ciel! pouvez-vous croire!
Que sur un échafaud vous sauviez votre gloire?
Qu'il ne soit pas honteux à qui s'est vu si haut.....
Le Cte d'Essex. Le crime fait la honte, et non pas l'échafaud;
Ou si dans mon arrêt quelque infamie éclate,
Elle est, lorsque je meurs, pour une reine ingrate,

Qui, voulant oublier cent preuves de ma foi,
Ne mérita jamais un sujet tel que moi.
Mais la mort m'étant plus à souhaiter qu'à craindre,
Sa rigueur me fait grâce, et j'ai tort de m'en plaindre.

FRAGMENT DU FESTIN DE PIERRE.

Sganarelle. Quoi qu'en dise Aristote et sa docte cabale,
Le tabac est divin, il n'a rien qui l'égale;
Et par les fainéants pour fuir l'oisiveté,
Jamais amusement ne fut mieux inventé.
Ne saurait-on que dire? on prend la tabatière;
10 Soudain à gauche, à droit, par devant, par derrière,
Gens de toutes façons, connus et non connus,
Pour y demander part sont les très-bien venus.
Mais c'est peu qu'à donner instruisant la jeunesse,
Le tabac l'accoutume à faire ainsi largesse,
C'est dans la médecine un remède nouveau :
Il purge, réjouit, conforte le cerveau ;
De toute noire humeur promptement le délivre :
Et qui vit sans tabac n'est pas digne de vivre.

(*Acte I, Scène I.*)

CHAPELLE [1].

ÉPÎTRE A M. DE MOLIÈRE.

20 En vérité, mon très-cher ami, sans vous je ne songerais guère à Paris de longtemps, et je ne me pourrai résoudre à la retraite, que lorsque le soleil fera la sienne. Toutes les beautés de la campagne ne vont faire que croître et embellir, surtout celle du vert, qui nous donnera des feuilles au premier jour, depuis que le chaud se fait sentir.

Ce ne sera pas néanmoins encore si tôt; et pour ce voyage, il faudra se contenter de celui qui tapisse la terre, et qui pour vous le dire un peu plus noblement :

[1] **Claude-Emmanuel LUILLIER, dit CHAPELLE** (1626—1686). Fils naturel de François Luillier, maître des comptes, il avait pris le nom du village où il avait
30 été nourri. Il fut le condisciple et plus tard l'ami de Molière. Il y a dans la vie de ce dernier, par Grimarest, des détails plaisants et qui seraient fort curieux, s'ils étaient authentiques, sur l'intimité des deux poètes. Chapelle eut pour collaborateur :

François le Coigneux, sieur de BACHAUMONT (1624—1702), fils d'un président à mortier au parlement de Paris.

On doit à cette association littéraire le *Voyage à Montpellier*, charmant badi-

Jeune et faible rampe par bas
Dans le fond des prés, et n'a pas
Encor la vigueur et la force
De pénétrer la tendre écorce
Du saule qui lui tend les bras.

La branche amoureuse et fleurie,
Pleurant pour ses naissants appas,
Toute en sève et larmes l'en prie,
Et jalouse de la prairie,
Dans cinq ou six jours se promet 10
De l'attirer à son sommet.

Je suis très-sensible au déplaisir que vous donnent les partialités de vos trois grandes actrices, pour la distribution de vos rôles. Il faut être à Paris pour en résoudre ensemble; et tâchant de faire réussir l'application de vos rôles à leur caractère, remédier à ce démêlé qui vous donne tant de peine. En vérité, grand homme, vous avez besoin de toute votre tête, en conduisant les leurs, et je vous compare à Jupiter pendant la guerre de Troie. Qu'il vous souvienne de l'embarras où ce maître des dieux se trouva pendant cette guerre, sur les différents intérêts de la troupe céleste, pour réduire les trois 20 déesses à ses volontés.

nage auquel nous nous contentons d'emprunter le récit d'une apparition imaginée par les deux voyageurs-poètes :

CE QUE DIT LE GÉNIE DE LA FONTAINE.

« Messieurs, je ne suis point surpris
Que de ma rencontre imprévue
Vous ayez un peu l'âme émue;
Mais lorsque vous aurez appris
En quel rang les destins ont mis
Ma naissance, à vous inconnue,
Vous rassurerez vos esprits.
Je suis le dieu de ce ruisseau,
Qui d'une urne jamais tarie,
Qui penche au pied de ce coteau,
Prend le soin dans cette prairie,
De verser incessamment l'eau,
Qui la rend si verte et fleurie.
Depuis huit jours, matin et soir,
Vous me venez réglément voir,
Sans croire me rendre visite.
Ce n'est pas que je ne mérite
Que l'on me rende ce devoir; 30
Car enfin j'ai cet avantage,
Qu'un canal si clair et si net
Est le lieu de mon apanage. »
. . . . . .

Ne pas confondre Chapelle avec

Jean LA CHAPELLE (1665—1723), de l'Académie française en 1688. Sa réception donna lieu à cette épigramme de l'Abbé de Chaulieu :

Lecteur, sans vouloir t'expliquer,
Dans cette édition nouvelle,
Ce qui pourrait t'alambiquer
Entre *Chapelle* et *la Chapelle :* 40
Lis leurs vers, et dans le moment,
Tu verras que celui qui, si maussadement,
Fit parler Catulle et Lesbie,
N'est pas cet aimable génie
Qui fit ce voyage charmant,
Mais quelqu'un de l'Académie.

Si nous en voulons croire Homère,
Ce fut la plus terrible affaire
Qu'eut jamais le grand Jupiter :
Pour mettre fin à cette guerre,
Il fut obligé de quitter
Le soin du reste de la terre.

Car Pallas, bien que la déesse
Du bon sens et de la sagesse,
Courant partout le guille-dou,
10 Avec son casque et son hibou,
Passa pour folle dans la Grèce,
Et lui qui l'aime avec tendresse,
Pensa devenir aussi fou.

Sa Junon, la grave matrone,
Sa compagne au céleste trône,
Devint une dame Alison,
En faveur de Lacédémone;
Jurant que le bon roi Grison
En aurait tout du long de l'aune,
20 Et que tous ceux de sa maison
En seraient un jour à l'aumône.

Mais de l'autre côté Cypris
Donna congé pour lors aux ris
Aux jeux, aux plaisirs, à la joie;
Et prenant l'intérêt de Troie,
S'arma pour défendre Paris.

Le bon homme aussi Neptunus
Gagné par sa nièce Vénus,
Et Phébus, l'archer infaillible,
30 Devant qui le fils de Thétis
Ne se trouva pas invincible,
Firent tous deux tout leur possible
Pour les murs qu'ils avaient bâtis.

Voilà l'histoire, que t'en semble?
Crois-tu pas qu'un homme avisé
Voit par là qu'il n'est pas aisé
D'accorder trois femmes ensemble?
Fais-en donc ton profit : surtout
Tiens-toi neutre, et, tout plein d'Homère,
Dis-toi bien, qu'en vain l'homme espère

Pouvoir jamais venir à bout
De ce qu'un grand dieu n'a su faire.

IMPROMPTU A BOILEAU.

Qu'avec plaisir de ton haut style
Je te vois descendre au quatrain!
Bon Dieu! que j'épargnai de bile
Et d'injures au genre humain,
Quand renversant ta cruche à l'huile
Je te mis le verre à la main!

RONDEAU [1].

A la fontaine où l'on puise cette eau
Dont but Virgile, après le bon Homère, 10
Et dont vont boire et Racine et Boileau,
Pour s'élever au-dessus du vulgaire,
Je ne bois point, ou bien je n'y bois guère.

Je tirerai pourtant de mon cerveau
Plus aisément, s'il le faut, un rondeau,
Que je n'avale un bon verre d'eau claire
A la fontaine.

De ces rondeaux un livre tout nouveau
A bien des gens n'a pas eu l'heur de plaire;
Mais, quant à moi, j'en trouve tout fort beau : 20
Papier, dorure, images, caractère,
Hormis les vers, qu'il fallait laisser faire
A La Fontaine.

Mlle DE SCUDÉRY [2].

STANCES SUR LA RÉSURRECTION.

Tombeau de mon Sauveur, où mon espoir se fonde,
N'aurez-vous point pitié des peines que je sens?
Ouvrez-vous, ouvrez-vous à mes tristes accents,
Ou pour me recevoir, ou pour le rendre au monde.

[1] Ce rondeau fut adressé à Bensserade qui avait fait don à Chapelle d'un magnifique exemplaire de sa traduction des *Métamorphoses d'Ovide* en 236 rondeaux; il y a lieu de croire que l'auteur du sonnet de *Job* ne se félicita pas d'un 30 pareil remerciment. Au surplus, il méritait bien la leçon que lui donnait un confrère qui avait pour le moins autant d'esprit que lui et infiniment plus de naturel.

[2] **Madeleine DE SCUDÉRY** (1607—1701), née au Havre, morte à Paris.

Encore une des victimes de Boileau en faveur desquelles d'illustres sympathies

Grand Dieu, plein de bonté, quel malheur est le nôtre?
En venant nous sauver vous recevez la mort :
Je renonce à mon bien, s'il vous fait tant de tort;
Versez tout notre sang, et reprenez le vôtre.

Je ne vous comprends point, adorable Sagesse :
Quoi? le père du jour a perdu la clarté!
Comment joindre la mort avec l'éternité,
Et le Dieu tout-puissant avec tant de faiblesse!

littéraires se sont manifestées dans ces derniers temps! On ne se doutait guère à une époque assez rapprochée de la nôtre que pour bien connaître ce fameux *hôtel de Rambouillet* qui fut le berceau de la politesse et de l'élégance française, il faudrait lire les principaux romans de mademoiselle de Scudéry, le *Grand Cyrus* et la *Clélie*. Cette lecture devait pourtant conduire à des résultats fort importants pour l'étude des mœurs de la haute société, au XVIIe siècle, et nous n'en voulons d'autre preuve que le savant commentaire de M. Cousin sur la clef du *Grand Cyrus*.

Le genre de composition dans lequel mademoiselle de Scudéry dépensa en pure perte un véritable talent, avait prévenu contre elle une foule de lecteurs qui, peu disposés à la suivre à travers ses interminables romans, l'avaient quittée aux premières stations du pays de *Tendre*. Des esprits plus curieux ou plus patients ne se sont point bornés à cette hilarante et superficielle excursion. Ils ont traversé dans tous les sens ce monde aussi délaissé des générations actuelles qu'il était fréquenté par les contemporains de *Cléomire*, et ils en sont revenus charmés des découvertes qu'ils y ont faites. Ils ont rencontré parfois le naturel où ils ne s'attendaient à trouver que le faux, et dans le pays classique de l'*ithos* et du *pathos*, ils ont pu cueillir çà et là quelques fleurs écloses au souffle de la vraie passion. Avouons, pourtant, qu'il est bien difficile de ne point rire avec Boileau de tous ces galants et de toutes ces précieuses qui sous les noms de Cyrus et de Mandane, d'Horatius Coclès, de Brutus, de Lucrèce et de Clélie furent les héros d'une mascarade littéraire beaucoup trop sérieuse pour n'être pas bouffonne. Les morceaux qu'on détachera des romans de mademoiselle de Scudéry sont surtout des portraits dessinés d'après nature, avec une sûreté et une finesse de touche très-remarquables, c'est à ce titre que l'auteur de *Cyrus* aurait dû trouver place dans ce volume parmi les prosateurs du XVIIe siècle. Nous réparons une omission involontaire en donnant ici, non pas le portrait de Tisiphone (nous laissons à Boileau la responsabilité de cette malicieuse reproduction), mais celui de *Phérécide*, dont le savant bibliothécaire de Caen, M. G.-S. Trébutien a découvert et nous a révélé l'original qui n'était autre qu'un neveu de Malherbe, Éléazar de Chandeville, jeune poète de grande espérance, mort à la fleur de l'âge. A. R.

PORTRAIT DE PHÉRÉCIDE.

.....Il faut que vous sachiez qu'il étoit non-seulement d'une taille avantageuse, mais encore extrêmement beau : mais d'une beauté de son sexe, qui n'avoit rien que de grand et de noble. Il avoit pourtant le teint délicat, les yeux bleus et fins ; le tour du visage agréable : mais avec tout cela il n'avoit rien qui ressemblast à la beauté des femmes. Au contraire, sa mine étoit haute; et quoy qu'il eust une douceur inconcevable dans l'air du visage, il y avoit pourtant je ne sçay

Je vous entends, Seigneur. La grotte s'est ouverte
Qui vous cachait à moi dans ces obscurités :
Vous mourez, mon Sauveur; mais vous ressuscitez :
La mort, en vous perdant, n'a trouvé que sa perte.

Quel bien, et quelle gloire en merveilles fécondes!
Venez avecque nous; chantez, anges, chantez :

quelle fierté douce, qui lui donnoit une espèce d'audace respectueuse, qui le rendoit plus aimable. Au reste, il avoit la plus belle teste du monde : car ses cheveux faisoient mille anneaux sans artifice, et estoient du plus beau brun qu'il estoit possible de voir. Phérécide estant donc tel que je viens de vous le représenter : c'est-à-dire ayant tout l'agrément de la beauté et tout l'enjouement de la jeunesse, n'en avoit pourtant ny le décontenancement, ny la timidité, ny la trop grande hardiesse, ny l'inconsidération : et l'on eust dit qu'il estoit venu au monde en sçachant le monde, tant il agissoit sagement et galamment tout ensemble. Le son de sa voix estoit infiniment aimable : et il avoit cet avantage d'avoir en toutes ses actions un agrément inexplicable, que la seule nature peut donner. Au reste, il avoit l'âme si noble, les inclinations si belles, le cœur si tendre pour ses amis, et si remply de zèle et de chaleur pour eux, qu'il en méritoit beaucoup de loüange. De plus, il avoit naturellement l'esprit fort éclairé; et il faisoit des vers si beaux, si touchans et si passionnez, qu'il estoit aisé de voir qu'il n'avoit pas l'âme indifférente : et ceux du grand Therpandre son oncle [1], qui a tant eu de réputation n'estoient pas plus beaux que les siens. Aussi suis-je persuadé que jamais personne n'a eu le cœur si tendre à l'amitié, ny si ardent à l'amour que Phérécide : car pour l'ordinaire, ceux qui ont cette passion fort vive, ont une amitié plus modérée; et au contraire, ceux qui sont capables d'une amitié fort ardente, ne le sont pas si souvent d'une fort violente amour. Mais pour Phérécide, il aimoit ses maîtresses et ses amis avec des ardeurs demesurées, qui ne se destruisoient point les unes et les autres dans son cœur. Au reste, il avoit un talent particulier, dans les heures de son enjouement, qui estoit de contrefaire si admirablement et si plaisamment tout ensemble tous ceux qu'il vouloit représenter, qu'il devenoit presques ce qu'estoient ceux qu'il imitoit. Mais pour avoir ce plaisir-là, il faloit estre au Palais de Cléomire [2], ou chez Elise; et y estre mesme en petite compagnie. De plus, jamais homme n'a été si propre que Phérécide à une véritable galanterie, et mesme à une feinte passion : ny n'a sçeu soupirer plus à propos, ny d'une manière plus propre à faire écouter ses soupirs sans colère, car il avoit si bien sçeu trouver l'art de faire un mélange de respect et de hardiesse, en sa façon d'agir avec celles qu'il aimoit effectivement, ou qu'il feignoit d'aimer, qu'il n'estoit pas aisé qu'il fust mal traité. Enfin, madame, je pense pouvoir dire qu'il n'estoit pas possible de trouver un plus aimable galand que celui-là, ny un plus agréable amy; et je pense pouvoir assurer que s'il eust vécu plus longtemps, il eust été un aussi honneste homme qu'il y en ait jamais eu en Phénicie. Mais la mort le ravit à tous ses amis à l'âge que je vous ai dit : ayant eu la gloire d'estre pleuré par les plus beaux yeux du monde et par les plus illustres personnes de toute nostre cour.

SENTENCE DÉTACHÉE.

Les actions sont plus sincères que les paroles.

[1] Malherbe.
[2] La duchesse de Rambouillet.

Vous mourez, Tout-Puissant, mais vous ressuscitez;
Et cette courte mort est le salut du monde.

Que la terre commence, et que le ciel réponde :
Ouvrez-vous, cieux des cieux; chantez, astres, chantez :
Vous mourez, Tout-Puissant, mais vous ressuscitez;
Et cette courte mort est le salut du monde.

LA BEAUTÉ, L'ESPRIT ET LA VERTU.

La fleur que vous avez vu naître,
Et qui va bientôt disparaître,
C'est la beauté qu'on vante tant;
10 L'une brille quelques journées,
L'autre dure quelques années,
Et diminue à chaque instant.

L'esprit dure un peu davantage,
Mais à la fin il s'affaiblit;
Et s'il se forme d'âge en âge,
Il brille moins plus il vieillit.

La vertu, seul bien véritable,
Nous suit au delà du trépas;
Mais ce bien solide et durable,
20 Hélas! on ne le cherche pas.

MADRIGAL.

SUR SON PORTRAIT FAIT PAR NANTEUIL.

Nanteuil, en faisant mon image,
A de son art divin signalé le pouvoir;
Je hais mes yeux dans mon miroir,
Je les aime dans son ouvrage.

Mlle DE LA VIGNE [1].

LA PASSION VAINCUE.

SONNET.

La bergère Liris, sur le bord de la Seine,
Se plaignait l'autre jour d'un volage berger.
« Après tant de serments peux-tu rompre ta chaîne;
30 Perfide, disait-elle, oses-tu bien changer? »

[1] **Anne DE LA VIGNE** (1634—1684), amie de Mlle de Scudéry.

« Puisqu'au mépris des dieux tu peux te dégager,
Que ta flamme est éteinte et ma honte certaine;
Sur moi-même, de toi je saurai me venger,
Et ces flots finiront mon amour et ma peine. »

A ces mots, résolue à se précipiter,
Elle hâta ses pas, et, sans plus consulter,
Elle allait satisfaire une fatale envie;

Mais bientôt s'effrayant des horreurs de la mort :
« Je suis folle, dit-elle, en s'éloignant du bord : 10
Il est tant de bergers, et je n'ai qu'une vie! »

SCARRON [1].

A LA REINE MÈRE
EN LUI DEMANDANT UN BÉNÉFICE.

Aimable reine de mon roi,
Princesse en vertus admirable,
Par qui mon destin favorable
Sera changé, comme je croi;
Si l'honneur de votre service;
Me fait avoir un bénéfice [2],
Je ferai voir en un moment,
Sans me rompre beaucoup la tête,
Que qui fait bien une requête,
Sait bien faire un remercîment. 20

TOUT DÉPÉRIT AVEC LE TEMPS.

Superbes monuments de l'orgueil des humains,
Pyramides, tombeaux, dont la riche structure
A témoigné que l'art, par l'adresse des mains
Et l'assidu travail, peut vaincre la nature.
Par l'injure des ans vous êtes abolis,
Ou du moins la plupart vous êtes démolis;
Il n'est point de ciment que le temps ne dissoude :
Si vos marbres si durs ont senti son pouvoir,
Dois-je trouver mauvais qu'un méchant pourpoint noir,
Qui m'a duré deux ans, soit percé par le coude! 30

[1] Pour la notice biograph. voy. page 61.

[2] Il n'obtint pas un bénéfice mais une pension de 500 écus, comme on le peut voir par ces vers de son remercîment à la reine :

Reine, de qui j'ai tous les ans
Cinq cents écus beaux et pesants
En bonne et loyale monnoie,
Dont je n'ai pas petite joie...

ÉPÎTRE A M. SARAZIN [1].

Sarazin,
Mon voisin,
Cher ami,
Qu'à demi
Je ne voi,
Dont, ma foi,
J'ai dépit
Un petit;
N'es-tu pas
Barrabas?
De savoir
Mon manoir
Peu distant,
Et pourtant
De ne pas,
De ton pas,
Ou de ceux
De tes deux
Chevaux gris
Mal nourris,
Y venir
Réjouir
Un pauvret
Très-maigret,
Au col tors
Dont le corps
Tout tortu,
Tout bossu,
Suranné,
Décharné,
Est réduit
Jour et nuit
A souffrir,
Sans guérir,
Des tourments
Véhéments?
Si Dieu veut,
Qui tout peut,
Dès demain
Mal sa main
Sur ta peau
Bien et beau
S'étendra,
Et fera
Tout ton cuir
Convertir
En farcin :
Lors malsain
Et pourri,
Bien marri
Tu seras,
Et verras
Si j'ai tort
D'être fort
En émoi
Contre toi.
Mais pourtant,
Repentant
Si tu viens,
Et te tiens
Un moment
Seulement
Avec nous,
Mon courroux
Finira,
Et cet'ra.

SON ÉPITAPHE.

Celui qu'ici maintenant dort
Fit plus de pitié que d'envie,
Et souffrit mille fois la mort
Avant que de perdre la vie.
Passant, ne fais ici de bruit;
Prends bien garde qu'on ne l'éveille :
Car voici la première nuit
Que le pauvre Scarron sommeille.

BENSSERADE [2].

SONNET.

Job de mille tourments atteint
Vous rendra sa douleur connue,
Et raisonnablement il craint
Que vous n'en soyez point émue.

[1] V. page 252.

[2] Isaac DE BENSSERADE (1612—1691) de l'Académie française en 1674. Poète courtisan, il jouissait d'une grande faveur auprès de Louis XIV, qui fit

Vous verrez sa misère nue;
Il s'est lui-même ici dépeint :
Accoutumez-vous à la vue
D'un homme qui souffre et se plaint.

Bien qu'il eût d'extrêmes souffrances,
On voit aller des patiences,
Plus loin que la sienne n'alla.

Il souffrit des maux incroyables,
Il s'en plaignit, il en parla...
J'en connais de plus misérables [1]. 10

SUR LES SAISONS.

RONDEAU.

L'une après l'autre elles roulent sans cesse;
Du gai Printemps l'amoureuse richesse
Consiste en fleurs; les blés ne sont produits
Que dans l'Eté; l'Automne a soin des fruits,
Et de l'année accomplit la promesse;
L'Hiver arrive engourdi de paresse.
Tel fut des dieux l'ordre plein de sagesse;
Et les saisons furent toujours depuis
L'une après l'autre.

Ainsi va l'homme : il a de la faiblesse 20
Pendant l'enfance; après, par la jeunesse
Vers les plaisirs tous ses pas sont conduits;
De là ce feu se ralentit, et puis
Vient l'âge mûr, ensuite la vieillesse :
L'une après l'autre.

imprimer à l'imprimerie royale, *les Métamorphoses d'Ovide*, que Bensserade s'était avisé de mettre en rondeaux; cette magnifique édition, illustrée, comme on dirait aujourd'hui, par deux habiles dessinateurs, Sébastien Leclerc et Chauveau, coûta au roi plus de 10,000 francs. — Bensserade était gentilhomme et prétendait descendre des Abencerrages. 30

[1] On a peine à comprendre que ce sonnet et celui de Voiture à *Uranie* aient soulevé d'aussi vives querelles parmi les lettrés de l'époque qui se partagèrent en deux camps, celui des *Jobistes* et celui des *Uranistes*. Les premiers avaient à leur tête le prince de Conti, les seconds, la duchesse de Longueville (V. p. 220).

Corneille exprima son avis dans les vers suivants :

L'un nous fait voir plus d'art et l'autre plus de vif;
L'un est le mieux soigné, l'autre le plus naïf;
L'un sent un long effort et l'autre un prompt caprice;
Enfin, l'un est mieux fait et l'autre est plus joli.
Et, pour te dire tout en somme,
L'un part d'un auteur plus poli,
Et l'autre d'un plus galant homme.

FABLE.

Un pauvre homme aperçut dans sa chambre, la nuit,
Un voleur qui croyait trouver là quelque somme ;
Il fit un si grand cri, que le voleur s'enfuit,
Et laissa son manteau qui servit au pauvre homme.

SARAZIN [1].

GLOSE SUR LE SONNET DE JOB.

A M. ESPRIT.

Monsieur Esprit, de l'Oratoire,
Vous agissez en homme saint,
De couronner avecque gloire
Job de mille tourments atteint.

L'ombre de Voiture en fait bruit,
10 Et s'étant enfin résolue
De vous aller voir cette nuit,
Vous rendra sa douleur connue

C'est une assez fâcheuse vue,
La nuit, qu'une ombre qui se plaint.
Votre esprit craint cette venue,
Et raisonnablement il craint.

Pour l'apaiser, d'un ton fort doux
Dites, j'ai fait une bévue,
Et je vous conjure à genoux
20 *Que vous n'en soyez point émue.*

Mettez, mettez votre bonnet,
Répondra l'homme et sans berlue,

[1] **Jean-François SARAZIN** (1603—1654). Comme Malherbe, son illustre devancier, Sarazin naquit à Caen. Fils d'un trésorier de France, il mit de bonne heure à profit les brillantes relations que lui avait ménagées son père, et jeune encore, il fut attaché à la personne du prince de Conti en qualité de secrétaire.

Dans le groupe des beaux esprits de l'hôtel de Rambouillet, il a sa place à côté de Voiture. Il semble même que Sarazin, grâce à la finesse de son bon sens, se soit mieux préservé des écarts du faux goût que le poète picard, qu'il surpas-
30 sait comme prosateur.

On doit à Sarazin une *ode* remarquable *sur la Bataille de Lens*, une *Relation du siége de Dunkerque* et une histoire inachevée de *la Conspiration de Walstein*. *La pompe funèbre de Voiture*, espèce d'apologie un peu railleuse de l'auteur du sonnet à Uranie, et d'autres opuscules.

Examinez ce beau sonnet,
Vous verrez sa misère nue.

Diriez-vous, voyant Job malade,
Et Bensserade en son beau teint,
Ces vers sont faits pour Bensserade,
Il s'est lui-même ici dépeint !

Quoi, vous tremblez, Monsieur Esprit !
Avez-vous peur que je vous tue ?
De Voiture qui vous chérit,
Accoutumez-vous à la vue. 10

Qu'ai-je dit qui vous peut surprendre
Et faire pâlir votre teint?
Et que deviez-vous moins attendre,
D'un homme qui souffre et se plaint ?

Un auteur qui dans son écrit,
Comme moi, reçoit des offenses,
Souffre plus que Job ne souffrit,
Bien qu'il eût d'extrêmes souffrances.

Avec mes vers une autre fois,
Ne mettez plus dans vos balances, 20
Des vers, où sur des palefrois,
On voit aller des patiences.

L'Herty, le roi des gens qu'on lie,
En son temps aurait dit cela,
Ne poussez pas votre folie,
Plus loin que la sienne n'alla.

Alors l'ombre vous quittera,
Pour aller voir tous vos semblables,
Et puis chaque Job vous dira,
S'il souffrit des maux incroyables. 30

Mais à propos, hier au Parnasse,
Des sonnets Phébus se mêla,
Et l'on dit que de bonne grâce,
Il s'en plaignit, il en parla.

J'aime les vers des Uranins,
Dit-il, mais je me donne aux diables
Si pour les vers des Jacobins,
J'en connais de plus misérables.

BRÉBEUF [1].

LA FORÊT DE MARSEILLE.

FRAGMENT.

On voit auprès du champ une forêt sacrée,
Formidable aux humains et des temps révérée,
Dont le feuillage sombre et les rameaux épais
Du Dieu de la clarté font mourir tous les traits.
Sous la noire épaisseur des ormes et des hêtres,
Les faunes, les sylvains ou les nymphes champêtres,
N'y vont point accorder, aux accents de la voix,
Le son des chalumeaux ou celui des hautbois;
Cette ombre, destinée à de plus noirs offices,
Cache aux yeux du soleil ses cruels sacrifices,
Et les vœux criminels qui s'offrent en ces lieux
Offensent la nature en révérant les dieux.
Là, du sang des humains on voit suer les marbres,
On voit fumer la terre, on voit rougir les arbres;
Tout y parle d'horreur; et même les oiseaux
Ne se perchent jamais sur ces tristes rameaux.

[1] **Guillaume (ou George) DE BRÉBEUF** (1618—1661), né à Thorigny, mort à Venoix.

Brébeuf a plutôt paraphrasé que traduit la Pharsale de Lucain; mais par cela même il a conservé une liberté d'allure qui donne une idée plus nette de l'originalité de son talent. Ce n'est pas qu'en reproduisant les traits de son modèle il les ait dénaturés; aucun traducteur ne s'est mieux pénétré que lui des sentiments et des idées de Lucain, dont il semble avoir retrouvé l'inspiration. Brébeuf, comme son illustre compatriote, Pierre Corneille, se sentait attiré d'instinct vers l'auteur de la Pharsale qui, malgré ses tendances à l'hyperbole, s'élève si souvent jusqu'au sublime, et fait parler aux derniers grands hommes de la république romaine un langage si digne d'eux. N'oublions pas, d'ailleurs, que l'emphase et les redondances du poète de Cordoue, ne pouvaient passer pour des défauts bien sensibles à une époque où le gongorisme avait envahi la littérature française. Mais Boileau ne tint pas compte à Brébeuf de cette circonstance atténuante; il signala aux rires des gens de goût la Pharsale, « aux provinces si chère » et peu s'en fallut qu'elle n'allât rejoindre tant d'autres poèmes dont les auteurs devaient subir l'immortalité du ridicule.

Brébeuf se présente heureusement à la postérité dans de tout autres conditions. Le traducteur de *la Pharsale*, l'auteur des *Entretiens solitaires*, malgré l'emphase de pensées et d'expressions qu'on lui reproche, n'en reste pas moins un des poètes les plus distingués de son temps. Nous ne parlons pas des madrigaux, des sonnets et des épîtres galantes dont se composent ses poésies diverses; c'est là le bagage obligé d'un bel esprit qui avait fréquenté les salons et les ruelles avant de se recueillir dans la retraite. La partie vraiment intéressante des œuvres de Brébeuf, est celle qui atteste la sérieuse transformation de son talent, et les hautes aspirations de son âme. **A. R.**

Les cruels sangliers, les bêtes les plus fières,
N'osent pas y chercher leur bouge ou leurs tanières.
La foudre, accoutumée à punir des forfaits,
Craint ce lieu si coupable, et n'y tombe jamais,
Là, de cent dieux divers les grossières images
Impriment l'épouvante et forcent les hommages;
La masse et la pâleur de leurs membres hideux
Semblent mieux attirer les respects et les vœux.
Sous un air plus connu la divinité peinte
Trouverait moins d'encens et ferait moins de crainte.
Tant aux faibles mortels il est bon d'ignorer
Les dieux qu'il leur faut craindre et qu'il faut adorer!
Là, d'une obscure source il coule une onde obscure,
Qui semble du Cocyte emprunter la teinture.
Souvent un bruit confus trouble ce noir séjour,
Et l'on entend mugir les rochers d'alentour.
Souvent du triste éclat d'une flamme ensoufrée
La forêt est couverte et non pas dévorée;
Et l'on a vu cent fois les troncs entortillés
De cérastes hideux et de dragons ailés. 20
Les voisins de ce bois si sauvage et si sombre
Lui laissent à la fois son horreur et son ombre,
Et le druide craint, en abordant ces lieux,
D'y voir ce qu'il adore, et d'y trouver ses dieux.

(*Trad. de la Pharsale, de Lucain.*)

ÉLOGE DE POMPÉE PAR CATON.

« Enfin les dieux, dit-il, nous ravissent un homme
Sur qui roulait encor l'espérance de Rome,
Et qui, bien qu'en vertu cédant à nos aïeux,
Fut pourtant l'ornement de ce siècle odieux.
En ce temps où l'orgueil s'est rendu légitime, 30
Où la loi de l'honneur cède à celle du crime,
Il n'a point jusqu'au trône élevé ses projets;
Il voulait des amis, et non pas des sujets.
Sous lui la liberté n'a point été blessée;
Ses grandeurs n'ont jamais révolté sa pensée.
Bien que Rome fût prête à porter ses liens,
Il n'a dans les Romains vu que des citoyens.
Il fut chef du Sénat, mais du Sénat encore,
Et maître du couchant, et maître de l'aurore,
Il ne s'établit point sur le droit des combats : 40
Ce qu'il put autrefois ne devoir qu'à son bras,
. . . . . .
Il voulut le devoir à de libres suffrages. »

(*Pharsale, Liv. IX.*)

SUR L'INCONSTANCE HUMAINE.

Faible dans le bonheur, faible dans la disgrâce,
Tantôt il est superbe, et tantôt abattu;
Dans le calme flatteur on le voit plein d'audace,
Et dans le moindre orage on le voit sans vertu.
Il veut, il ne veut pas, il accorde, il refuse,
Il écoute la haine, il consulte l'amour ;
Il assure, il rétracte, il condamne, il excuse ;
Le même objet lui plaît et déplaît tour à tour.

(*Entretiens solitaires, Chap. III.*)

ÉPIGRAMMES

I. — SUR UN RICHE INUTILE.

10 Ci-gît qui sut monter, à force de finance,
Aux charges du plus haut degré :
Il n'a jamais rendu de service à la France,
Que le jour qu'il fut enterré.

II. — COULEURS EMPRUNTÉES.

Lise, vous traitez en laquais
Ce respectueux personnage
Qui vous a vendu ces attraits
Qui brillent sur votre visage;
Quand il demande le teston[1],
On voudrait payer du bâton
20 Les dettes les plus anciennes.
Prenez des sentimens meilleurs;
Il ne porte pas vos couleurs
Mais c'est vous qui portez les siennes.

MOLIÈRE [1].

FRAGMENTS DES FACHEUX.

ACTE I, SCÈNE I.

RÉCIT D'ÉRASTE A LA MONTAGNE.

Sous quel astre, bon Dieu! faut-il que je sois né,
Pour être de fâcheux toujours assassiné?
Il semble que partout le sort me les adresse,
30 Et j'en vois chaque jour quelque nouvelle espèce.

[1] Monnaie d'argent qui valait douze sous, six deniers.
[2] Pour la notice biograph. voy. page 98.

Mais il n'est rien d'égal au fâcheux d'aujourd'hui :
J'ai cru n'être jamais débarrassé de lui ;
Et cent fois j'ai maudit cette innocente envie
Qui m'a pris, à dîner, de voir la comédie,
Où pensant m'égayer, j'ai misérablement
Trouvé de mes péchés le rude châtiment.
Il faut que je te fasse un récit de l'affaire,
Car je me sens encor tout ému de colère.
J'étais sur le théâtre en humeur d'écouter
La pièce qu'à plusieurs j'avais ouï vanter; 10
Les acteurs commençaient, chacun prêtait silence,
Lorsque, d'un air bruyant et plein d'extravagance,
Un homme à grands canons est entré brusquement,
En criant : « Holà, oh ! un siége promptement ! »
Et, de son grand fracas surprenant l'assemblée,
Dans le plus bel endroit a la pièce troublée.
« Eh ! mon Dieu ! nos Français, si souvent redressés,
Ne prendront-ils jamais un air de gens sensés?
Ai-je dit, et faut-il, sur nos défauts extrêmes,
Qu'en théâtre public nous nous jouions nous-mêmes, 20
Et confirmions ainsi, par des éclats de rous,
Ce que chez nos voisins on dit partout de nous ! »
Tandis que là-dessus je haussais les épaules,
Les acteurs ont voulu continuer leurs rôles;
Mais l'homme, pour s'asseoir, a fait nouveau fracas :
Et traversant encor le théâtre à grands pas,
Bien que dans les côtés il pût être à son aise,
Au milieu du devant il a planté sa chaise,
Et, de son large dos masquant les spectateurs,
Aux trois quarts du parterre a caché les acteurs. 30
Un bruit s'est élevé, dont un autre eût eu honte;
Mais lui, ferme et constant, n'en a fait aucun compte,
Et se serait tenu comme il s'était posé,
Si pour mon infortune, il ne m'eût avisé :
« Ah ! marquis, m'a-t-il dit, prenant près de moi place,
Comment te portes-tu? souffre que je t'embrasse. »
Au visage sur l'heure un rouge m'est monté
Que l'on me vît connu d'un pareil éventé.
Je l'étais peu pourtant ; mais on en voit paraître
De ces gens qui de rien veulent fort vous connaître, 40
Dont il faut au salut les baisers essuyer,
Et qui sont familiers jusqu'à vous tutoyer.
Il m'a fait à l'abord cent questions frivoles,
Plus haut que les acteurs élevant ses paroles.
Chacun le maudissait; et moi, pour l'arrêter :
« Je serais, ai-je dit, bien ais d'écouter.

— » Tu n'as point vu ceci, marquis? Ah! Dieu me damne,
Je le trouve assez drôle, et je n'y suis pas âne!
Je sais par quelles lois un ouvrage est parfait.
Et Corneille me vient lire tout ce qu'il fait. »
Là-dessus, de la pièce il m'a fait un sommaire
Scène à scène averti de ce qu'il s'allait faire,
Et jusques à des vers qu'il en savait par cœur,
Il me les récitait tout bas avant l'acteur;
J'avais beau m'en défendre, il a poussé sa chance,
10 Et s'est devers la fin levé long-temps d'avance;
Car les gens du bel air, pour agir galamment,
Se gardent bien surtout d'ouïr le dénoûment.
Je rendais grâce au ciel, et croyais, de justice,
Qu'avec la comédie eût fini mon supplice;
Mais, comme si c'en eût été trop bon marché,
Sur nouveaux frais mon homme à moi s'est attaché,
M'a conté ses exploits, ses vertus non communes,
Parlé de ses chevaux, de ses bonnes fortunes,
Et de ce qu'à la cour il avait de faveur,
20 Disant qu'à m'y servir il s'offrait de grand cœur.
Je le remerciais doucement de la tête,
Méditant à tous coups quelque retraite honnête;
Mais lui, pour le quitter me voyant ébranlé :
« Sortons, ce m'a-t-il dit, le monde est écoulé. »
Et, sortis de ce lieu, me la donnant plus sèche,
« Marquis, allons au cours faire voir ma calèche;
Elle est bien entendue, et plus d'un duc et pair
En fait, à mon faiseur, faire une de même air. »
Moi de lui rendre grâce, et, pour mieux m'en défendre,
De dire que j'avais certain repas à rendre.
« Ah ! parbleu, j'en veux être, étant de tes amis,
Et manque au maréchal, à qui j'avais promis.
— De la chère, ai-je dit, la dose est trop peu forte
30 Pour oser y prier des gens de votre sorte.
— Non, m'a-t-il répondu, je suis sans compliment,
Et j'y vais pour causer avec toi seulement;
Je suis des grands repas fatigué, je te jure.
— Mais, si l'on vous attend, ai-je dit, c'est injure.
— Tu te moques, marquis; nous nous connaissons tous,
Et je trouve avec toi des passe-temps plus doux. »
Je pestais contre moi, l'âme triste et confuse
Du funeste succès qu'avait eu mon excuse,
Et ne savais à quoi je devais recourir
40 Pour sortir d'une peine à me faire mourir,
Lorsqu'un carrosse, fait de superbe manière,
Et comblé de laquais et devant et derrière,

S'est avec un grand bruit, devant nous arrêté;
D'où sautant un jeune homme amplement ajusté.
Mon importun et lui, courant à l'embrassade,
Ont surpris les passants de leur brusque incartade;
Et, tandis que tous deux étaient précipités
Dans les convulsions de leurs civilités,
Je me suis doucement esquivé sans rien dire,
Non sans avoir longtemps gémi d'un tel martyre,
Et maudit le fâcheux dont le zèle obstiné
M'ôtait au rendez-vous qui m'est ici donné. 10

FRAGMENT DU MISANTHROPE.

ACTE I, SCÈNE I.

Philinte. Vous voulez un grand mal à la nature humaine!
Alceste. Oui, j'ai conçu pour elle une effroyable haine.
Philinte. Tous les pauvres mortels, sans nulle exception.
Seront enveloppés dans cette aversion?
Encore en est-il bien, dans le siècle où nous sommes...
Alceste. Non, elle est générale, et je hais tous les hommes;
Les uns, parce qu'ils sont méchants et malfaisants,
Et les autres, pour être aux méchants complaisants,
Et n'avoir pas pour eux ces haines vigoureuses
Que doit donner le vice aux âmes vertueuses. 20
De cette complaisance on voit l'injuste excès
Pour le franc scélérat avec qui j'ai procès.
Au travers de son masque on voit à plein le traître,
Partout il est connu pour tout ce qu'il peut être;
Et ses roulements d'yeux, et son ton radouci,
N'imposent qu'à des gens qui ne sont point d'ici.
On sait que ce pied-plat, digne qu'on le confonde,
Par de sales emplois s'est poussé dans le monde,
Et que par eux son sort, de splendeur revêtu,
Fait gronder le mérite et rougir la vertu. 30
Quelques titres honteux qu'en tous lieux on lui donne,
Son misérable honneur ne voit pour lui personne:
Nommez-le fourbe, infâme, et scélérat maudit,
Tout le monde en convient, et nul n'y contredit.
Cependant sa grimace est partout bien venue;
On l'accueille, on lui rit, partout il s'insinue;
Et s'il est, par la brigue, un rang à disputer,
Sur le plus honnête homme on le voit l'emporter.
Tête-bleu! ce me sont de mortelles blessures,
De voir qu'avec le vice on garde des mesures; 40
Et parfois il me prend des mouvements soudains
De fuir dans un désert l'approche des humains.

Philinte.
Mon Dieu! des mœurs du temps mettons-nous moins en peine,
Et faisons un peu grâce à la nature humaine;
Ne l'examinons point dans la grande rigueur,
Et voyons ses défauts avec quelque douceur.
Il faut, parmi le monde, une vertu traitable :
A force de sagesse on peut être blâmable;
La parfaite raison fuit toute extrémité,
Et veut que l'on soit sage avec sobriété.
10 Cette grande roideur des vertus des vieux âges
Heurte trop notre siècle et les communs usages;
Elle veut aux mortels trop de perfection :
Il faut fléchir au temps sans obstination;
Et c'est une folie à nulle autre seconde
De vouloir se mêler de corriger le monde.
J'observe, comme vous, cent choses tous les jours
Qui pourraient mieux aller, prenant un autre cours;
Mais, quoi qu'à chaque pas je puisse voir paraître,
En courroux, comme vous, on ne me voit point être;
20 Je prends tout doucement les hommes comme ils sont,
J'accoutume mon âme à souffrir ce qu'ils font;
Et je crois qu'à la cour, de même qu'à la ville,
Mon flegme est philosophe autant que votre bile.

FRAGMENT DE TARTUFE.

ACTE I, SCÈNE V.

Orgon, Cléante, son beau-frère, Dorine, suivante de sa fille.

Orgon. Ah! mon frère, bonjour.
Cléante. Je sortais, et j'ai joie à vous voir de retour.
La campagne à présent n'est pas beaucoup fleurie.
Orgon (à Cléante). Dorine... Mon beau-frère, attendez, je vous prie.
Vous voulez bien souffrir, pour m'ôter de souci,
30 Que je m'informe un peu des nouvelles d'ici.
(A Dorine). Tout s'est-il, ces deux jours, passé de bonne sorte?
Qu'est-ce qu'on fait céans? comme est-ce qu'on s'y porte?
Dorine. Madame eut avant-hier la fièvre jusqu'au soir,
Avec un mal de tête étrange à concevoir.
Orgon. Et Tartufe?
Dorine. Tartufe! il se porte à merveille,
Gros et gras, le teint frais, et la bouche vermeille.
Orgon. Le pauvre homme!
Dorine. Le soir elle eut un grand dégoût,
40 Et ne put, au souper, toucher à rien du tout,
Tant sa douleur de tête était encor cruelle!
Orgon. Et Tartufe?

Dorine. Il soupa, lui tout seul, devant elle;
Et fort dévotement il mangea deux perdrix,
Avec une moitié de gigot en hachis.
Orgon. Le pauvre homme!
Dorine. La nuit se passa tout entière
Sans qu'elle pût fermer un moment la paupière;
Des chaleurs l'empêchaient de pouvoir sommeiller,
Et jusqu'au jour, près d'elle, il nous fallut veiller.
Orgon. Et Tartufe?
Dorine. Pressé d'un sommeil agréable, 10
Il passa dans sa chambre au sortir de la table;
Et dans son lit bien chaud il se mit tout soudain,
Où, sans trouble, il dormit jusques au lendemain.
Orgon. Le pauvre homme!
Dorine. A la fin, par nos raisons gagnée,
Elle se résolut à souffrir la saignée;
Et le soulagement suivit tout aussitôt.
Orgon. Et Tartufe?
Dorine. Il reprit courage comme il faut;
Et, contre tous les maux fortifiant son âme, 20
Pour réparer le sang qu'avait perdu Madame,
But, à son déjeuner, quatre grands coups de vin.
Orgon. Le pauvre homme!
Dorine. Tous deux se portent bien enfin;
Et je vais à Madame annoncer par avance
La part que vous prenez à sa convalescence.

FRAGMENTS DES FEMMES SAVANTES.

ACTE II, SCÈNE VII.

Chrysale (à Bélise).

Il n'est pas bien honnête, et pour beaucoup de causes,
Qu'une femme étudie et sache tant de choses.
Former aux bonnes mœurs l'esprit de ses enfants, 30
Faire aller son ménage, avoir l'œil sur ses gens,
Et régler la dépense avec économie.
Doit être son étude et sa philosophie.
Nos pères, sur ce point, étaient gens bien sensés,
Qui disaient qu'une femme en sait toujours assez,
Quand la capacité de son esprit se hausse
A connaître un pourpoint d'avec un haut-de-chausse.
Les leurs ne lisaient point, mais elles vivaient bien;
Leurs ménages étaient tout leur docte entretien;
Et leurs livres, un dé, du fil et des aiguilles,
Dont elles travaillaient au trousseau de leurs filles. 40
Les femmes d'à présent sont bien loin de ces mœurs;

Elles veulent écrire et devenir auteurs.
Nulle science n'est pour elles trop profonde,
Et céans beaucoup plus qu'en aucun lieu du monde
Les secrets les plus hauts s'y laissent concevoir,
Et l'on sait tout chez moi, hors ce qu'il faut savoir.
On y sait comme vont lune, étoile polaire,
Vénus, Saturne, et Mars, dont je n'ai point affaire;
Et dans ce vain savoir, qu'on va chercher si loin,
On ne sait comme va mon pot, dont j'ai besoin.
10 Mes gens à la science aspirent pour vous plaire,
Et tous ne font rien moins que ce qu'ils ont à faire.
Raisonner est l'emploi de toute ma maison,
Et le raisonnement en bannit la raison.
L'un me brûle mon rôt, en lisant quelque histoire;
L'autre rêve à des vers, quand je demande à boire :
Enfin je vois par eux votre exemple suivi,
Et j'ai des serviteurs, et ne suis point servi.
Une pauvre servante au moins m'était restée,
Qui de ce mauvais air n'était point infectée,
20 Et voilà qu'on la chasse avec un grand fracas,
A cause qu'elle manque à parler Vaugelas!

ACTE III, SCÈNE V.

Trissotin et Vadius.

Vadius. Le défaut des auteurs dans leurs productions,
C'est d'en tyranniser les conversations,
D'être au palais, aux cours, aux ruelles, aux tables,
De leurs vers fatigants lecteurs infatigables.
Pour moi, je ne vois rien de plus sot à mon sens
Qu'un auteur qui partout va gueuser des encens;
Qui, des premiers venus saisissant les oreilles,
30 En fait le plus souvent les martyrs de ses veilles.
On ne m'a jamais vu ce fol entêtement;
Et d'un Grec là-dessus je suis le sentiment,
Qui, par un dogme exprès défend à tous ses sages
L'indigne empressement de lire leurs ouvrages.
Voici de petits vers pour de jeunes amants,
Sur quoi je voudrais bien avoir vos sentiments.
Trissotin. Vos vers ont des beautés que n'ont point tous les autres.
Vadius. Les Grâces et Vénus règnent dans tous les vôtres.
Trissotin. Vous avez le tour libre et le beau choix des mots.
40 *Vadius.* On voit partout chez vous l'*ithos* et le *pathos*.
Trissotin. Nous avons vu de vous des églogues d'un style
Qui passe en doux attraits Théocrite et Virgile.
Vadius. Vos odes ont un air noble, galant et doux

Qui laisse de bien loin votre Horace après vous.
Trissotin. Est-il rien d'amoureux comme vos chansonnettes?
Vadius. Peut-on rien voir d'égal aux sonnets que vous faites?
Trissotin. Rien qui soit plus charmant que vos petits rondeaux?
Vadius. Rien de si plein d'esprit que tous vos madrigaux?
Trissotin. Aux ballades surtout vous êtes admirable.
Vadius. Et dans les bouts rimés je vous trouve adorable.
Trissotin. Si la France pouvait connaître votre prix,
Vadius. Si le siècle rendait justice aux beaux esprits,
Trissotin. En carrosse doré vous iriez par les rues. 10
Vadius. On verrait le public vous dresser des statues.
(*tirant un papier*). Hom! c'est une ballade, et je veux que tout net
Vous m'en...
Trissotin. Avez-vous vu certain petit sonnet
Sur la fièvre qui tient la princesse Uranie?
Vadius. Oui. Hier, il me fut lu dans une compagnie.
Trissotin. Vous en savez l'auteur?
Vadius. Non; mais je sais fort bien
Qu'à ne le point flatter, son sonnet ne vaut rien.
Trissotin. Beaucoup de gens pourtant le trouvent admirable. 20
Vadius. Cela n'empêche pas qu'il ne soit misérable;
Et, si vous l'avez vu, vous serez de mon goût.
Trissotin. Je sais que là-dessus je n'en suis point du tout,
Et que d'un tel sonnet peu de gens sont capables.
Vadius. Me préserve le ciel d'en faire de semblables!
Trissotin. Je soutiens qu'on ne peut en faire de meilleur;
Et ma grande raison est que j'en suis l'auteur.
Vadius. Vous?
Trissotin. Moi.
Vadius. Je ne sais donc comment se fit l'affaire. 30
Trissotin. C'est qu'on fut malheureux de ne pouvoir vous plaire.
Vadius. Il faut qu'en l'écoutant j'aie eu l'esprit distrait,
Ou bien que le lecteur m'ait gâté le sonnet.
Mais laissons ce discours, et voyons ma ballade.
Trissotin. La ballade, à mon goût, est une chose fade,
Ce n'en est plus la mode, elle sent son vieux temps.
Vadius. La ballade pourtant charme beaucoup de gens.
Trissotin. Cela n'empêche pas qu'elle ne me déplaise.
Vadius. Elle n'en reste pas pour cela plus mauvaise.
Trissotin. Elle a pour les pédants de merveilleux appas. 40
Vadius. Cependant nous voyons qu'elle ne vous plaît pas.
Trissotin. Vous donnez sottement vos qualités aux autres.
(*Ils se lèvent.*)
Vadius. Fort impertinemment vous me jetez les vôtres.
Trissotin. Allez, petit grimaud, barbouilleur de papier.
Vadius. Allez, rimeur de halle, opprobre du métier.

Ma plume t'apprendra quel homme je puis être.
Trissotin. Et la mienne saura te faire voir ton maître.
Vadius. Je te défie en vers, prose, grec, et latin.
Trissotin. Hé bien! nous nous verrons, seul à seul, chez Barbin.

LA FONTAINE [1].

CHOIX DE FABLES.

INTRODUCTION.

Je chante les héros dont Esope est le père,
Troupe de qui l'histoire, encor que mensongère,
Contient des vérités qui servent de leçons.
Tout parle en mon ouvrage, et même les poissons :
Ce qu'ils disent s'adresse à tous tant que nous sommes;
10 Je me sers d'animaux pour instruire les hommes.

(*A Monseigneur le dauphin*).

I. LA CIGALE ET LA FOURMI.

La cigale ayant chanté
Tout l'été.
Se trouva fort dépourvue
Quand la bise fut venue :
Pas un seul petit morceau
De mouche ou de vermisseau.
Elle alla crier famine
Chez la fourmi sa voisine,
20 La priant de lui prêter
Quelque grain pour subsister
Jusqu'à la saison nouvelle.
« Je vous paierai, lui dit-elle,
Avant l'août, foi d'animal,
Intérêt et principal.
La fourmi n'est pas prêteuse;
C'est là son moindre défaut :
« Que faisiez-vous au temps chaud?
Dit-elle à cette emprunteuse. —
Nuit et jour à tout venant
Je chantais, ne vous déplaise. —
Vous chantiez! j'en suis fort aise :
Eh bien! dansez maintenant. »

(*Livre I, Fable I.*)

II. LE CORBEAU ET LE RENARD.

Maître corbeau, sur un arbre perché,
Tenait en son bec un fromage.
Maître renard, par l'odeur alléché,
Lui tint à peu près ce langage :
« Hé! bonjour, Monsieur du Corbeau,
Que vous êtes joli! que vous me semblez beau!
30 Sans mentir, si votre ramage
Se rapporte à votre plumage,
Vous êtes le phénix des hôtes de ces bois. »
A ces mots le corbeau ne se sent pas de joie;

[1] Pour la notice biograph. voy. page 107.

Et, pour montrer sa belle voix,
Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.
Le renard s'en saisit et dit : « Mon bon Monsieur,
Apprenez que tout flatteur
Vit aux dépens de celui qui l'écoute :
Cette leçon vaut bien un fromage sans doute. »
Le corbeau honteux et confus,
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

(*Livre I, Fable II.*)

III. LA GRENOUILLE

QUI SE VEUT FAIRE AUSSI GROSSE QUE LE BŒUF.

Une grenouille vit un bœuf, 10
Qui lui sembla de belle taille.
Elle, qui n'était pas grosse en tout comme un œuf,
Envieuse, s'étend, et s'enfle, et se travaille
Pour égaler l'animal en grosseur;
Disant : « Regardez bien, ma sœur;
Est-ce assez? dites-moi; n'y suis-je point encore ? —
Nenni. — M'y voici donc? — Point du tout. — M'y voilà ? —
Vous n'en approchez point. » La chétive pécore
S'enfla si bien qu'elle creva.
Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus sages : 20
Tout bourgeois veut bâtir comme les grands seigneurs,
Tout petit prince a des ambassadeurs,
Tout marquis veut avoir des pages.

(*Livre I, Fable III.*)

IV. LE LOUP ET LE CHIEN.

Un loup n'avait que les os et la peau,
Tant les chiens faisaient bonne garde.
Ce loup rencontre un dogue aussi puissant que beau,
Gras, poli [1], qui s'était fourvoyé par mégarde,
L'attaquer, le mettre en quartiers,
Sire loup l'eût fait volontiers ; 30
Mais il fallait livrer bataille ;
Et le mâtin était de taille
A se défendre hardiment.
Le loup donc l'aborde humblement,
Entre en propos, et lui fait compliment
Sur son embonpoint, qu'il admire.
« Il ne tiendra qu'à vous, beau Sire,
D'être aussi gras que moi, lui repartit le chien ;
Quittez les bois, vous ferez bien :

Le mot *poli* se prend au simple, et signifie luisant de graisse.

Vos pareils y sont misérables,
Cancres, hères, et pauvres diables,
Dont la condition est de mourir de faim.
Car, quoi ! rien d'assuré ! point de franche lipée !
Tout à la pointe de l'épée !
Suivez-moi, vous aurez un bien meilleur destin. »
Le loup reprit : « Que me faudra-t-il faire ? —
Presque rien, dit le chien : donner la chasse aux gens
Portant bâtons, et mendiants ;
Flatter ceux du logis, à son maître complaire :
Moyennant quoi votre salaire
Sera force reliefs [1] de toutes les façons,
Os de poulets, os de pigeons,
Sans parler de mainte caresse. »
Le loup déjà se forge une félicité
Qui le fait pleurer de tendresse.
Chemin faisant, il vit le cou du chien pelé.
« Qu'est-ce là ? lui dit-il. — Rien. — Quoi ! rien ! — Peu de chose.
Mais encor ? — Le collier dont je suis attaché
De ce que vous voyez est peut-être la cause. —
Attaché ! dit le loup : vous ne courez donc pas
Où vous voulez ? — Pas toujours : mais qu'importe ? —
Il importe si bien, que de tous vos repas
Je ne veux en aucune sorte,
Et ne voudrais pas même à ce prix un trésor. »
Cela dit, maître loup s'enfuit, et court encor.

(*Livre I, Fable V.*)

V. LE RAT DE VILLE ET LE RAT DES CHAMPS [2].

Autrefois le rat de ville
Invita le rat des champs,
D'une façon fort civile,
A des reliefs [1] d'ortolans.

Sur un tapis de Turquie
Le couvert se trouva mis,
Je laisse à penser la vie
Que firent ces deux amis.

Le régal fut fort honnête ;
Rien ne manquait au festin :
Mais quelqu'un troubla la fête
Pendant qu'ils étaient en train.

A la porte de la salle
Ils entendirent du bruit :
Le rat de ville détale ;
Son camarade le suit.

Le bruit cesse on se retire :
Rats en campagne aussitôt ;
Et le citadin de dire :
« Achevons tout notre rôt. —

C'est assez, dit le rustique ;
Demain, vous viendrez chez moi.
Ce n'est pas que je me pique
De tous vos festins de roi :

[1] Restes de repas.

[2] Imité d'Horace, Livre II, Sat. VI. Le même sujet a été ultérieurement traité par Andrieux et André Chénier. Voir pour ces deux auteurs, la section III de cet ouvrage.

Mais rien ne vient m'interrompre;
Je mange tout à loisir.
Adieu donc. » Fi du plaisir
Que la crainte peut corrompre!

(*Livre I, Fable IX.*)

VI. LA MORT ET LE BUCHERON [1].

Un pauvre bûcheron, tout couvert de ramée,
Sous le faix du fagot aussi bien que des ans
Gémissant et courbé, marchait à pas pesants,
Et tâchait de gagner sa chaumine enfumée.
Enfin, n'en pouvant plus d'effort et de douleur, 10
Il met bas son fagot, il songe à son malheur.
Quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au monde?
En est-il un plus pauvre en la machine ronde?
Point de pain quelquefois, et jamais de repos :
Sa femme, ses enfants, les soldats, les impôts,
Le créancier et la corvée,
Lui font d'un malheureux la peinture achevée.
Il appelle la Mort. Elle vient sans tarder,
Lui demande ce qu'il faut faire.
« C'est, dit-il, afin de m'aider 20
A recharger ce bois; tu ne tarderas guère. »

Le trépas vient tout guérir;
Mais ne bougeons d'où nous sommes :
Plutôt souffrir que mourir,
C'est la devise des hommes.

(*Livre I, Fable XVI.*)

VII. LE CHÊNE ET LE ROSEAU.

Le chêne un jour dit au roseau :
« Vous avez bien sujet d'accuser la nature;
Un roitelet pour vous est un pesant fardeau;
Le moindre vent qui d'aventure 30
Fait rider la face de l'eau,
Vous oblige à baisser la tête;
Cependant que mon front, au Caucase pareil,
Non content d'arrêter les rayons du soleil,
Brave l'effort de la tempête.
Tout vous est aquilon, tout me semble zéphyr.
Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage

[1] Voir, à titre de comparaison, page 3, *la mort et le bosquillon*, de Marie de France.

Dont je couvre le voisinage,
Vous n'auriez pas tant à souffrir;
Je vous défendrais de l'orage :
Mais vous naissez le plus souvent
Sur les humides bords des royaumes du vent.
La nature envers vous me semble bien injuste.—
Votre compassion, lui répondit l'arbuste,
Part d'un bon naturel; mais quittez ce souci :
Les vents me sont moins qu'à vous redoutables;
10 Je plie, et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici
Contre leurs coups épouvantables
Résisté sans courber le dos;
Mais attendons la fin. » Comme il disait ces mots,
Du bout de l'horizon accourt avec furie
Le plus terrible des enfants
Que le nord eût porté jusque-là dans ses flancs.
L'arbre tient bon; le roseau plie.
Le vent redouble ses efforts,
Et fait si bien qu'il déracine
20 Celui de qui la tête au ciel était voisine,
Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts.

(*Livre I, Fable XXII.*)

VIII. LE RENARD ET LE BOUC.

Capitaine renard allait de compagnie
Avec son ami bouc des plus haut encornés :
Celui-ci ne voyait pas plus loin que son nez;
L'autre était passé maître en fait de tromperie.
La soif les obligea de descendre en un puits :
Là chacun d'eux se désaltère.
Après qu'abondamment tous deux en eurent pris,
30 Le renard dit au bouc : « Que ferons-nous, compère?
Ce n'est pas tout de boire, il faut sortir d'ici.
Lève tes pieds en haut, et tes cornes aussi;
Mets-les contre le mur : le long de ton échine
Je grimperai premièrement;
Puis sur tes cornes m'élevant,
A l'aide de cette machine,
De ce lieu-ci je sortirai,
Après quoi je t'en tirerai. —
Par ma barbe, dit l'autre, il est bon; et je loue
40 Les gens bien sensés comme toi.
Je n'aurais jamais, quant à moi,
Trouvé ce secret, je l'avoue. »
Le renard sort du puits, laisse son compagnon,

Et vous lui fait un beau sermon
Pour l'exhorter à patience.
« Si le ciel t'eût, dit-il, donné par excellence
Autant de jugement que de barbe au menton,
Tu n'aurais pas, à la légère,
Descendu dans ce puits. Or, adieu; j'en suis hors :
Tâche de t'en tirer, et fais tous tes efforts;
Car, pour moi, j'ai certaine affaire
Qui ne me permet pas d'arrêter en chemin. »
En toute chose il faut considérer la fin. 10

(*Livre III, Fable V.*)

IX. LE RENARD ET LES RAISINS.

Certain renard gascon, d'autres disent normand,
Mourant presque de faim, vit au haut d'une treille
Des raisins mûrs apparemment [1],
Et couverts d'une peau vermeille.
Le galant en eût fait volontiers un repas;
Mais comme il n'y pouvait atteindre;
« Ils sont trop verts, dit-il, et bons pour des goujats. »
Fit-il pas mieux que de se plaindre?

(*Livre III, Fable XI.*) 20

X. LES ANIMAUX MALADES DE LA PESTE.

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre,
La peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom),
Capable d'enrichir en un jour l'Achéron,
Faisait aux animaux la guerre;
Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés
On n'en voyait point d'occupés
A chercher le soutien d'une mourante vie;
Nul mets n'excitait leur envie 30
Ni loups, ni renards n'épiaient
La douce et l'innocente proie;
Les tourterelles se fuyaient
Plus d'amour, partant plus de joie.
Le lion tint conseil et dit : « Mes chers amis,
Je crois que le ciel a permis
Pour nos péchés cette infortune
Que le plus coupable de nous
Se sacrifie aux traits du céleste courroux,

[1] C'est-a-dire *manifestement*. Ce mot a actuellement une autre signification.

Peut-être, il obtiendra la guérison commune.
L'histoire nous apprend qu'en de tels accidents
On fait de pareils dévouements
Ne nous flattons donc point ; voyons sans indulgence
L'état de notre conscience ;
Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons,
J'ai dévoré force moutons.
Que m'avaient-ils fait ? nulle offense.
Même il m'est arrivé quelquefois de manger
10 Le berger.
Je me dévoûrai donc, s'il le faut : mais je pense
Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi,
Car on doit souhaiter, selon toute justice,
Que le plus coupable périsse.
— Sire, dit le renard, vous êtes trop bon roi;
Vos scrupules font voir trop de délicatesse.
Eh bien ! manger moutons, canaille, sotte espèce,
Est-ce un péché? non, non, vous leur fîtes, Seigneur,
En les croquant beaucoup d'honneur.
20 Et quant au berger, l'on peut dire
Qu'il était digne de tous maux,
Étant de ces gens-là qui sur les animaux
Se font un chimérique empire. »
Ainsi dit le renard, et flatteurs d'applaudir.
On n'osa trop approfondir
Du tigre, ni de l'ours, ni des autres puissances,
Les moins pardonnables offenses :
Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples mâtins,
Au dire de chacun, étaient de petits saints.
30 L'âne vint à son tour, et dit : « J'ai souvenance
Qu'en un pré de moines passant,
La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense,
Quelque diable aussi me poussant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue;
Je n'en avais nul droit, puisqu'il faut parler net. »
A ces mots on cria haro sur le baudet
Un loup, quelque peu clerc, prouva par sa harangue,
Qu'il fallait dévorer ce maudit animal,
Ce pelé, ce galeux d'où venait tout leur mal.
40 Sa peccadille fut jugée un cas pendable.
Manger l'herbe d'autrui ! quel crime abominable !
Rien que la mort n'était capable,
D'expier son forfait. On le lui fit bien voir.
Selon que vous serez puissant ou misérable,
Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir.

(Livre VII, Fable I.)

XI. LE VIEILLARD ET LES TROIS JEUNES HOMMES.

Un octogénaire plantait.
« Passe encor de bâtir; mais planter à cet âge! »
Disaient trois jouvenceaux, enfants du voisinage :
Assurément il radotait.
« Car, au nom des dieux, je vous prie,
Quel fruit de ce labeur pouvez-vous recueillir?
Autant qu'un patriarche il vous faudrait vieillir.
A quoi bon charger votre vie
Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour vous?
Ne songez désormais qu'à vos erreurs passées; 10
Quittez le long espoir et les vastes pensées :
Tout cela ne convient qu'à nous. » —
« Il ne convient pas à vous-mêmes, »
Répartit le vieillard. « Tout établissement
Vient tard, et dure peu. La main des Parques blèmes
De vos jours et des miens se joue également.
Nos termes sont pareils par leur courte durée.
Qui de nous des clartés de la voûte azurée
Doit jouir le dernier? Est-il aucun moment
Qui vous puisse assurer d'un second seulement? 20
Mes arrière-neveux me devront cet ombrage :
Eh bien! défendez-vous au sage
De se donner des soins pour le plaisir d'autrui?
Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui :
J'en puis jouir demain, et quelques jours encore;
Je puis enfin compter l'aurore
Plus d'une fois sur vos tombeaux. »
Le vieillard eut raison : l'un des trois jouvenceaux
Se noya dès le port, allant à l'Amérique;
L'autre, afin de monter aux grandes dignités, 30
Dans les emplois de Mars servant la république,
Par un coup imprévu vit ses jours emportés;
Le troisième tomba d'un arbre
Que lui-même il voulut enter;
Et, pleurés du vieillard,[1] il grava sur leur marbre
Ce que je viens de raconter.

(*Livre XI, Fable VIII.*)

XII. LE RENARD ET LES POULETS D'INDE.

Contre les assauts d'un renard
Un arbre à des dindons servait de citadelle.

[1] Tournure elliptique, pour dire : *Ils furent pleurés du vieillard, et il grava*, etc.

Le perfide ayant fait tout le tour du rempart,
Et vu chacun en sentinelle,
S'écria : « Quoi ! ces gens se moqueront de moi !
Eux seuls seront exempts de la commune loi !
Non, par tous les dieux ! non. » Il accomplit son dire.
La lune, alors luisant, semblait, contre le sire,
Vouloir favoriser la dindonnière gent.
Lui, qui n'était novice au métier d'assiégeant,
Eut recours à son sac de ruses scélérates,
10 Feignit vouloir gravir, se guinda sur ses pattes ;
Puis contrefit le mort, puis le ressuscité.
Arlequin n'eût exécuté
Tant de différents personnages.
Il élevait sa queue, il la faisait briller,
Et cent mille autres badinages,
Pendant quoi nul dindon n'eût osé sommeiller.
L'ennemi les lassait en leur tenant la vue
Sur même objet toujours tendue.
Les pauvres gens étant à la longue éblouis,
20 Toujours il en tombait quelqu'un : autant de pris,
Autant de mis à part : près de moitié succombe.
Le compagnon les porte en son garde-manger.
Le trop d'attention qu'on a pour le danger
Fait le plus souvent qu'on y tombe.

(*Livre XII, Fable XVIII.*)

ÉLÉGIE

AUX NYMPHES DE VAUX.

FRAGMENT.

Remplissez l'air de cris en vos grottes profondes,
Pleurez, nymphes de Vaux, faites croître vos ondes,
Et que l'Anqueuil [1] enflé ravage les trésors
Dont les regards de Flore ont embelli ses bords :
30 On ne blâmera point vos larmes innocentes ;
Vous pouvez donner cours à vos douleurs pressantes ;
Chacun attend de vous ce devoir généreux :
Les Destins sont contents : Oronte [2] est malheureux.

[1] L'Anqueuil est une petite rivière qui passe à Vaux. (*Note de La Fontaine*).

[2] L'auteur désigne sous ce nom **Nicolas FOUQUET**, Vicomte de Melun et de Vaux (1615—1680), surintendant des finances, qui, dans le moment de sa plus grande fortune, et, à ce qu'il croyait, de sa plus haute faveur, fut arrêté à Nantes le 5 septembre 1661, c'est-à-dire dix-neuf jours après avoir donné à Louis XIV et à toute sa cour une fête splendide dans son superbe château de Vaux. Les rigueurs du roi à son égard firent craindre qu'on n'eut le dessein de le faire périr. La Fontaine s'adresse dans cette élégie aux nymphes de Vaux ; il leur

Vous l'avez vu naguère au bord de vos fontaines,
Qui, sans craindre du sort les faveurs incertaines,
Plein d'éclat, plein de gloire, adoré des mortels,
Recevait des honneurs qu'on ne doit qu'aux autels [1].
Hélas! qu'il est déchu de ce bonheur suprême!
Que vous le trouveriez différent de lui-même!
Pour lui les plus beaux jours sont de secondes nuits :
Les soucis dévorants, les regrets, les ennuis,
Hôtes infortunés de sa triste demeure,
En des gouffres de maux le plongent à toute heure. 10

. . . . . .

Mais quittons ces pensers : Oronte nous appelle.
Vous, dont il a rendu la demeure si belle,
Nymphes, qui lui devez vos plus charmants appas,
Si le long de vos bords Louis porte ses pas,
Tâchez de l'adoucir, fléchissez son courage :
Il aime ses sujets, il est juste, il est sage;
Du titre de clément rendez-le ambitieux :
C'est par là que les rois sont semblables aux dieux.
Du magnanime Henri qu'il contemple la vie : 20
Dès qu'il put se venger il en perdit l'envie.
Inspirez à Louis cette même douceur :
La plus belle victoire est de vaincre son cœur.
Oronte est à présent un objet de clémence :
S'il a cru les conseils d'une aveugle puissance,
Il est assez puni par son sort rigoureux;
Et c'est être innocent que d'être malheureux [2].

SUR L'IMITATION.

FRAGMENT.

Mon imitation n'est point un esclavage :
Je ne prends que l'idée, et les tours, et les lois

confie ses douleurs au sujet de son ami, et il les supplie de fléchir le roi en 30
faveur de celui qui a embelli leur demeure avec tant de magnificence. — Voy. en outre page 96.

[1] La Fontaine rappelle ici la fête de Vaux, qui eut lieu le 17 août 1661.

[2] Ce dernier vers comme celui de Térence : « *Homo sum ; humani nihil a me alienum puto,* » semble sorti du cœur même de l'humanité. Est-il besoin de faire remarquer qu'on en trouve beaucoup d'autres du même jet et de la même source dans l'œuvre de l'inimitable fabuliste. Disons seulement que l'élégie *aux nymphes de Vaux* est mieux encore qu'une belle inspiration poétique: elle peut compter dans la vie de La Fontaine pour une noble et généreuse action. Seul parmi tant d'autres poètes dont le surintendant, si riche qu'il fût, avait sans 40
doute payé les madrigaux trop cher, il lui resta fidèle dans sa disgrâce, et c'est en face d'un ressentiment qui ne voulait pas être apaisé qu'il osa chanter ce doux appel à la clémence. A. R.

Que nos maîtres suivaient eux-mêmes autrefois.
Si d'ailleurs quelque endroit chez eux plein d'excellence
Peut entrer dans mes vers, sans nulle violence,
Je l'y transporte, et veux qu'il n'ait rien d'affecté,
Tâchant de rendre mien cet air d'antiquité.

(*Epître à M. l'Evêque de Soissons.*)

ÉPITAPHE DE LA FONTAINE

FAITE PAR LUI-MÊME EN 1659.

Jean s'en alla comme il était venu,
Mangeant le fonds avec le revenu,
Tint les trésors chose peu nécessaire.
10 Quant à son temps, bien le sut dispenser :
Deux parts en fit, dont il soulait [1] passer
L'une à dormir, et l'autre à ne rien faire.

SEGRAIS [2].

AMINTE.

FRAGMENT.

Aminte, tu me fuis, et tu me fuis volage,
Comme le faon peureux de la biche sauvage,
Qui va cherchant sa mère aux rochers écartés :
Il craint du doux zéphyr les trembles agités :

[1] Avait coutume de... *souloir* est dérivé du mot latin *solere.*

[2] **Jean Regnault de SEGRAIS** (1624—1701), né et mort à Caen.

Segrais vint à Paris fort jeune. Présenté à la cour par le comte de Fiesque,
20 il fut bientôt attaché en qualité de gentilhomme ordinaire à la maison de Mademoiselle, fille de Gaston Orléans, frère du roi. Ayant été longtemps le commensal de madame de Lafayette, il passa pour avoir fait en collaboration avec elle les romans de *la Princesse de Clèves* et *de Zaïde.* Segrais se retira vers la fin de sa vie dans sa ville natale qui était alors un des centres intellectuels les plus actifs et les plus brillants qu'il y eût en France. De la fin du XVIe siècle au commencement du XVIIe, Caen est une véritable pépinière de poètes. Bertaut, Malherbe, Eléazar de Chandeville, Racan, Sarazin, Segrais naissent dans cette ville privilégiée. En ajoutant à cette pléiade les deux Corneille, Brébeuf et Rotrou qui étaient les deux premiers de Rouen, le troisième de Thorigny et le
30 quatrième de Dreux, on ne peut s'empêcher de reconnaître que la Normandie prit une part considérable, décisive même, au mouvement littéraire qui préparait le grand siècle.

Segrais a été placé par Boileau à un rang fort honorable parmi les poètes de son temps. Il est juste de dire qu'il méritait cette distinction. Ses églogues et son poème d'Athis sont des compositions gracieuses dans lesquelles on voudrait néanmoins trouver un sentiment plus large et plus profond de la nature ; mais si Théocrite, que Segrais a imité, était déjà un poète artificiel, il est permis de

Le moindre oiseau l'étonne, il a peur de son ombre,
Il a peur de lui-même et de la forêt sombre.
Arrête, fugitive : eh quoi! suis-je à tes yeux
Un tigre dévorant, un lion furieux?

Vois ce beau jour, Aminte, et vois de toutes parts
Le soleil l'embraser de ses plus chauds regards;
Vois l'âpre moissonneur de la plaine si belle
Ranger à pleines mains la dépouille en javelle.

N'est-ce pas un avis aux cœurs les plus contents,
Que nos jours les plus beaux ne durent pas longtemps. 10
Et que, si l'on ne cueille et les lis et les roses,
L'hiver moissonnera de si divines choses?

La beauté, ce trésor qu'on ne peut estimer,
N'est donnée aux mortels que pour se faire aimer.
Rien n'est beau qu'en aimant, et la terre elle-même,
Ne dure en sa beauté que quand le soleil l'aime;
Qu'autant que, pour lui plaire étalant ses attraits,
Elle fait reverdir nos champs et nos forêts.

Aminte, approche-toi de ce plaisant bocage;
Entends de ces oiseaux l'agréable ramage : 20
Ce qu'ils chantent la nuit, ce qu'ils chantent le jour,
Aminte, tout cela ne parle que l'amour.
Chantez, petits oiseaux; nul danger, nulle crainte
N'interrompe jamais votre amoureuse plainte.
Chantez, petits oiseaux, et puissé-je toujours
Avecque vous chanter mes fidèles amours!

(*Epître à Mme la Marquise de G. sous le nom de Sylvie.*)

FRAGMENTS DE LA TRADUCTION DE L'ÉNÉIDE.

I. EMBRASEMENT DE TROIE.

Qui peut par un discours assez épouvantable,
Faire de cette nuit la peinture effroyable?
Tout Ilion n'est plus qu'un vaste embrasement; 30
L'ouvrage de cent rois périt en un moment!

croire que ce n'est pas en côtoyant les beaux esprits de l'hôtel de Rambouillet qu'il pouvait retrouver la vraie naïveté de l'idylle.

Segrais n'avait pas moins d'amour-propre que de talent. Veut-on savoir ce qu'il pensait au fond de Racine et de Boileau? Voici comment il s'exprime sur leur compte dans ses mémoires : « Nos poètes qui entreprennent de faire des poèmes » ne feront rien qui vaille s'ils ne lisent ma préface sur la traduction de l'Enéide. »

Il fut reçu à l'Académie française en 1662. A. R.

Les temples, les palais sont d'amples cimetières;
Et les ruisseaux de sang débordent les rivières.
La parque confond tout; son aveugle rigueur
Souvent sous le vaincu fait tomber le vainqueur;
Partout l'horreur de Mars, pleurs, plaintes et carnage,
Et partout de la mort paraît l'affreuse image.

(*Livre II.*)

II. LE MONT ETNA.

Des cyclopes hideux nous abordons la plage.
Le port est vaste et sûr; mais partout ce rivage
10 Incessamment d'Etna tonne le bruit affreux :
Tantôt jusques au ciel il élance ses feux,
Et roule à gros bouillons sur sa cime enflammée
Un tourbillon épais de cendre et de fumée.
Tantôt du plus profond de ses gouffres ouverts,
Furieux, il mugit, et vomit dans les airs
Du mont étincelant les entrailles brûlantes,
Et les rochers fondus dans ses grottes ardentes.
On croit que de la foudre autrefois terrassé,
Sous ce mont Encelade est encore oppressé;
Qu'au moment qu'il respire, ainsi qu'une fournaise,
Par ce gouffre béant il exhale la braise;
Et que l'île à l'entour tremble aux moindres efforts
Que tente le géant pour mouvoir son grand corps.

(*Livre III.*)

QUINAULT [1].

FRAGMENTS DES TRAGÉDIES LYRIQUES.

I. DE CADMUS.

L'ENVIE APPELLE LES VENTS LES PLUS IMPÉTUEUX POUR L'AIDER A TROUBLER LES BEAUX JOURS QUE LE SOLEIL DONNE AU MONDE.

C'est trop voir le soleil briller dans sa carrière.
Les rayons qu'il lance en tous lieux
Ont trop blessé mes yeux :
Venez, noirs ennemis de sa vive lumière,

[1] **Philippe QUINAULT** (1635—1688), naquit à Paris; il fut reçu à l'Académie
30 française en 1670. Il a composé des tragédies et des comédies, mais il ne doit sa célébrité qu'à ses opéras.

Malgré Boileau, dit M. Geruzez dans son *Histoire de la littérature française*, Quinault conserve un rang élevé immédiatement au-dessous des hommes de

Joignons nos transports furieux;
Que chacun me seconde.
Sortez, vents souterrains, des antres les plus creux;
Volez, tyrans des airs, troublez la terre et l'onde;
Répandons la terreur;
Qu'avec nous le ciel gronde;
Que l'enfer nous réponde;
Remplissons la terre d'horreur,
Que la nature se confonde :
Jetons dans tous les cœurs du monde 10
La jalouse fureur
Qui déchire mon cœur.

(*Prologue.*)

génie; il a ému les cours qu'il amollissait, il a enchanté l'imagination qu'il éblouissait, il a caressé les oreilles délicates par des vers qui ont la mélodie de la musique et qui pourraient se passer de sens, tant ils ont d'harmonie. » — Cette appréciation si courte et si juste du talent de Quinault résume parfaitement, selon nous, les conclusions auxquelles on doit s'arrêter entre les critiques acerbes de Boileau et l'engouement exagéré de Voltaire.

Les vers de Quinault sont généralement simples et naturels et, tout en faisant les réserves que comporte le genre d'ouvrages auxquels ils s'adaptent, on trouve qu'ils rappellent beaucoup plus l'élégance et la pureté de la forme racinienne que l'euphuïsme prétentieux et entaché du gongorisme de la première période littéraire du grand siècle. Si dans les récitatifs de *Phaéton*, de *Thésée* ou d'*Athis* quelques rares concettis se glissent encore, ils n'affectent que l'idée, mais ils ne tourmentent pas l'expression. Quant à la conduite et à l'agencement de ces pièces qui n'ont rien à démêler avec la logique, ils remplissent et bien au delà, les conditions imposées à un librettiste qui n'est rigoureusement tenu que de fournir des paroles et des situations au compositeur. On doit savoir gré à Quinault de l'indépendance qu'il a montrée comme artiste en ne faisant pas de la poésie l'humble servante de la musique. Dans ses tableaux de la vie pastorale il a, tout aussi bien que Segrais, trouvé la grâce et le véritable accent de l'idylle. Il se peut que Boileau ait eu raison de ridiculiser les tragédies de Quinault qui devaient lui paraître bien fades à côté de celles de Corneille et de Racine; on comprend qu'il se soit égayé en vers et en prose aux dépens de ce pauvre *Astrate* dont les larmes le touchaient si peu; mais qui l'empêchait de reconnaître que, comme créateur de la *tragédie lyrique*, Quinault méritait les plus grands éloges et que dans le domaine de la haute fantaisie, dont il avait pris possession en maître, il avait su manier les passions du drame et leur faire parler leur langage? Maintenant, si l'on se demande pourquoi Quinault, avec ses brillantes qualités, n'a pu trouver grâce devant le satirique, on n'a pas besoin pour s'expliquer les rigueurs de celui-ci, d'en chercher la cause dans quelque rancune personnelle; il suffit de constater les différences du goût, d'habitudes et de tempérament littéraire qui séparaient les deux poètes. Pour Boileau, l'opéra était un genre bâtard et faux; la poésie de ces sortes de compositions n'avait point de style : elle manquait de ce relief qui accuse l'effort du penseur et de l'écrivain; n'avait-elle pas, en outre, le grand tort aux yeux du poète janséniste, de servir d'accessoire à des spectacles où toutes les séductions matérielles de l'art se réunissaient pour charmer les sens et pour efféminer les cœurs? A. R.

II. DE THÉSÉE.

HEUREUX QUI NE CONNAÎT POINT L'AMOUR, MALHEUREUX QUI S'Y LIVRE SANS EN PRÉVOIR LES SUITES !

Doux repos, innocente paix,
Heureux, heureux un cœur qui ne vous perd jamais!
L'impitoyable amour m'a toujours poursuivie :
N'était-ce point assez des maux qu'il m'avait faits!
Pourquoi ce dieu cruel avec de nouveaux traits
Vient-il encor troubler le reste de ma vie?
Doux repos, innocente paix,
Heureux, heureux un cœur qui ne vous perd jamais!
Un tendre engagement va plus loin qu'on ne pense,
10 On ne voit pas, lorsqu'il commence,
Tout ce qu'il doit coûter un jour :
Mon cœur aurait encor sa première innocence
S'il n'avait jamais eu d'amour.

(*Acte II, Scène I.*)

III. D'ATHIS.

1. MORPHÉE AU SOLEIL.

Régnez, divin sommeil, régnez sur tout le monde;
Répandez vos pavots les plus assoupissants :
Calmez les soins, charmez les sens,
Retenez tous les cœurs dans une paix profonde.
Coulez, murmurez, clairs ruisseaux;
20 Ne vous faites point violence :
Il n'est permis qu'au bruit des eaux
De troubler la douceur d'un si charmant silence.

(*Acte III, Scène IV.*)

2. POUVOIR DE LA PERSÉVÉRANCE.

Il n'est point de résistance
Dont le temps ne vienne à bout;
Et l'effort de la constance
A la fin doit vaincre tout.
Tout est doux, et rien ne coûte
Pour un cœur qu'on veut toucher.
30 L'onde se fait une route
En s'efforçant d'en chercher;
L'eau qui tombe goutte à goutte
Perce le plus dur rocher.

(*Acte IV, Scène V.*)

IV. DE PROSERPINE.

GÉANTS FOUDROYÉS PAR JUPITER.

Les superbes Géants, armés contre les dieux
Ne nous donnent plus d'épouvante :
Ils sont ensevelis sous la masse pesante
Des monts qu'ils entassaient pour attaquer les cieux.
Nous avons vu tomber leur chef audacieux
Sous une montagne brûlante :
Jupiter l'a contraint de vomir à nos yeux
Les restes enflammés de sa rage mourante.
Jupiter est victorieux,
Et tout cède à l'effort de sa main foudroyante. 10
Le ciel ne craindra plus que ces fiers ennemis
Se relèvent jamais de leur chute mortelle;
Et du monde ébranlé par leur fureur rebelle
Les fondements sont raffermis.

(*Acte I, Scène I.*)

V. DE PERSÉE.

1. IL N'EST POINT DE VRAI BONHEUR SANS LA VERTU.

Sans la vertu, sans son secours,
On n'a point de bien véritable :
Elle est toujours aimable,
Il faut l'aimer toujours.

Elle éternise la mémoire
D'un héros qui la suit;
La gloire où la vertu conduit
Est la parfaite gloire.

Suivons partout ses pas; 20
On ne peut la connaître
Sans aimer ses appas :
Le bonheur ne peut être
Où la vertu n'est pas.

(*Prologue.*)

2. TRISTES EFFETS DE L'ORGUEIL.

(C'EST MÉDUSE QUI PARLE.)

J'ai perdu la beauté qui me rendit si vaine :
Je n'ai plus ces cheveux si beaux
Dont autrefois le dieu des eaux
Sentit lier son cœur d'une si douce chaîne.
Pallas, la barbare Pallas
Fut jalouse de mes appas, 30
Et me rendit affreuse autant que j'étais belle :
Mais l'excès étonnant de la difformité
Dont me punit sa cruauté,
Fera connaître, en dépit d'elle,

Quel fut l'excès de ma beauté.
Je ne puis trop montrer sa vengeance cruelle.
Ma tête est fière encor d'avoir pour ornement
Des serpents, dont le sifflement
Excite une frayeur mortelle.
Je porte l'épouvante et la mort en tous lieux;
Tout se change en rocher à mon aspect horrible :
Les traits que Jupiter lance du haut des cieux,
N'ont rien de si terrible
10 Qu'un regard de mes yeux.
Les plus grands dieux du ciel, de la terre et de l'onde,
Du soin de se venger se reposent sur moi :
Si je perds la douceur d'être l'amour du monde,
J'ai le plaisir nouveau d'en devenir l'effroi.

(*Acte III, Scène I.*)

VI. DE PHAÉTON.

1. L'AMOUR AINSI QUE LA MER A SES ORAGES.

Heureux, qui peut voir du rivage
Le terrible océan par les vents agité !
Heureux, qui dans le port peut plaindre en sûreté
Ceux qui sont dans l'horreur d'un dangereux orage !
Plaignons les malheureux amants;
20 Evitons leurs cruels tourments.
Gardons-nous de souffrir que l'amour nous engage
Dans ses trompeurs enchantements :
Gardons-nous des embarquements
Où le repos du cœur fait un fatal naufrage.

(*Acte I, Scène V.*)

2. AU SOLEIL.

O dieu de la clarté, vous réglez la mesure
Des jours, des saisons et des ans;
C'est vous qui produisez dans les fertiles champs
Les fruits, les fleurs et la verdure;
30 Et toute la nature
N'est riche que de vos présents.
C'est par vous, ô soleil, que le ciel s'illumine;
Et sans votre splendeur divine,
La terre n'aurait point de climats fortunés.
La nuit, l'horreur et l'épouvante
S'emparent du séjour que vous abandonnez :
Tout brille, tout rit, tout enchante
Dans les lieux où vous revenez.

(*Acte IV, Scène I.*)

PERRAULT[1].

PORTRAIT DE L'AMITIÉ.

J'ai le visage long et la mine naïve;
Je suis sans finesse et sans art.
Mon teint est fort uni, ma couleur assez vive,
Et je ne mets jamais de fard.

[1] **Charles PERRAULT** (1628—1703), né à Paris, de l'Académie française en 1671. Indépendamment des *Contes des Fées* auxquelles il doit sa popularité, il publia *l'éloge des grands hommes du* XVIIe *siècle, le parallèle des anciens et des modernes* et un grand nombre d'écrits contre Boileau. Comme tant d'autres écrivains de son temps, il fut poète à ses heures et il est certain qu'il tournait assez agréablement les vers lorsqu'il n'avait pas la prétention d'aborder des sujets de longue haleine tels que son poème de Saint-Paulin. Doué d'un esprit remuant et hardi qui le poussait à la polémique, il montra dans la grande querelle des anciens et des modernes plus d'audace que de bon sens; c'est là du moins l'opinion de M. Emile Egger qui a résumé dans une impartiale et lumineuse exposition toutes les controverses auxquelles a donné lieu l'origine des poèmes homériques. Cependant, si Perrault eut le tort de ne pas appuyer sur des données scientifiques la thèse qu'il soutenait, d'après l'abbé d'Aubignac, contre l'unité des deux poèmes attribués à Homère, il eut du moins le mérite, ou si l'on veut, la bonne fortune de préparer la voie aux investigations de la critique et de formuler en termes tels quels une proposition qui n'était pas si absurde puisqu'elle contenait en germe *les Prolégomènes* de l'illustre philologue Wolf. Mais l'existence d'Homère était un dogme aussi sacré pour les littérateurs du XVIIe siècle que celui de la présence réelle pour les catholiques. Malheur à l'hérésiarque, fût-il académicien, qui ne voyait plus qu'un mythe ou une fiction dans le père des poètes, dans le sublime aveugle dont l'antiquité elle-même nous avait transmis l'image! Aussi de tous les écrivains attaqués par Boileau, l'auteur du parallèle des anciens et des modernes fut-il le moins épargné. Comme il ne se laissait pas facilement entamer, ce n'était pas assez contre lui de l'épigramme et de la satire. Il fallait frapper un grand coup et convaincre d'ignorance celui qu'il était difficile de faire passer pour un sot. C'est dans cette intention que Boileau écrivit en belle prose doctorale ses réflexions critiques sur Longin qui lui fournirent un prétexte pour relever et signaler au public toutes les erreurs et toutes les absurdités dont fourmillaient, selon lui, les thèses de Perrault. Quoi qu'il en soit, on regrette que cette polémique ait dépassé les limites où le bon goût et la dignité des parties aurait dû la circonscrire. La première des réflexions critiques est un véritable factum plein d'acrimonie et d'insinuations malveillantes contre l'aîné des Perrault, déjà si maltraité dans le 4e chant de l'art poétique, dont on se rappelle le début :

Dans Florence jadis vivait un médecin
Savant hableur, dit-on, et célèbre assassin, etc.

Claude PERRAULT l'aîné (1613—1688), médecin et architecte; membre de l'Académie des sciences; traducteur de *Vitruve*. On lui doit la colonnade du Louvre.

Pierre PERRAULT, frère des deux précédents. Traducteur de la *Secchia rapita* de Tassoni et auteur de *la défense de l'Opéra d'Alceste*. A. R.

Mon abord est civil : j'ai la bouche riante,
Et mes yeux ont mille douceurs;
Mais, quoique je sois belle, agréable et charmante
Je règne sur bien peu de cœurs.
On me professe assez, et presque tous les hommes
Se vantent de suivre mes lois.
Mais que j'en connais peu, dans le siècle où nous sommes,
Dont le cœur réponde à ma voix!
Ceux que je fais aimer d'une flamme fidèle
10 Me font l'objet de tous leurs soins.
Quoique vieille, à leurs yeux je parais toujours belle;
Ils ne m'en estiment pas moins.
On m'accuse souvent d'aimer trop à paraître
Où l'on voit la prospérité;
Cependant il est vrai qu'on ne peut me connaître
Qu'au milieu de l'adversité.

MÉNAGE [1].

LE JARDINIER.

FRAGMENT D'UNE IDYLLE

ADRESSÉE A MADEMOISELLE DE LAVERGNE (Mme DE LAFAYETTE).

D'un savoir non commun son esprit fut orné,
Et ce rare savoir ne se vit point borné.
20 Il sent de mille fleurs mille vertus divines,
Toutes les qualités de toutes les racines,

[1] **Gilles MÉNAGE** (1613—1692), naquit à Angers. Il fut le type du savant bel-esprit au XVIIe siècle et l'un des oracles de l'hôtel Rambouillet. Mais l'habitude d'être écouté avec trop de déférence par une société d'élite lui fit oublier qu'un salon n'est pas une école et qu'un fauteuil n'est pas une chaire. Il se rendit bientôt insupportable par son pédantisme, non-seulement aux gens du monde qu'il avait d'abord charmés, mais encore aux écrivains ses confrères, qu'il traitait sans exception, comme de véritables écoliers. Son humeur difficile finit même par lui aliéner toutes les sympathies qu'il s'était acquises par son intelli-
30 gence. Il était, en outre, trop enclin à la satire et à l'épigramme, et pour manier ces armes dangereuses, il n'avait ni le tact, ni le talent supérieur de Boileau. Il se ferma les portes de l'Académie par sa *Requête des Dictionnaires* dans laquelle il avait persifflé les grammairiens de ce docte corps. Il put, à la rigueur, se croire dédommagé de cet échec, lorsqu'il vit pendant un moment les rieurs de son côté; mais en se brouillant avec Chapelain qui l'avait inscrit sur la liste des pensions et auquel il devait tous ses protecteurs, il montra qu'il avait l'âme ingrate. Ajoutons que pour un homme d'esprit, il fit une lourde bé-

Les divers changements de toutes les saisons,
Le séjour du soleil dans ses douze maisons;
De l'astre de la nuit il connaissait la course,
L'étoile de Vénus, les Pléiades et l'Ourse.
Il sent, malgré les froids et malgré les chaleurs,
Conserver en tout temps et des fruits et des fleurs.
Il sent, par les efforts d'une heureuse culture,
Des âpres sauvageons adoucir la nature;
Parer ses beaux jardins et ses amples vergers
Des plus rares trésors des climats étrangers; 10
De cent diverses fleurs, étoiles de la terre,
Parsemer en cent lieux le tapis d'un parterre,
Des insectes rampants garantir les cyons;
Détruire des fourmis les noires légions;
Former des espaliers, dresser des palissades,
Aplanir des sentiers, élever des berceaux,
Par des nœuds amoureux enlacer les ormeaux,
Et faire en cent façons ou couler sur les plaines
Ou jaillir dans les airs le cristal des fontaines.

RACINE [1].

FRAGMENT D'ANDROMAQUE.

ACTE V, SCÈNE I.

MONOLOGUE D'HERMIONE.

Où suis-je? qu'ai-je fait? que dois-je faire encore?
Quel transport me saisit? quel chagrin me dévore? 20
Errante et sans dessein, je cours dans ce palais.

vue en s'attaquant à Molière qui, sans lui demander son agrément, l'introduisit dans le salon des *Femmes savantes* et le présenta au public sous les traits de *Vadius*. Ménage était avec Chapelain l'un des hommes de lettres les mieux rentés de son siècle. Tandis que l'auteur du *Cid* vivait dans la gêne, l'auteur de la *Requête des Dictionnaires à l'Académie*, pourvu de bons bénéfices et de grasses pensions, jouissait d'un revenu de 10,000 livres, et se consolait de ne pas être l'un des quarante en se donnant la présidence d'une Académie au petit pied qu'il réunissait le mercredi de chaque semaine dans sa maison du Cloître 30
Notre-Dame, et qui prit le nom de *Mercuriale* du jour consacré à ses séances. Les œuvres poétiques de Ménage publiées en 1663, sous le titre de : *Ægidii Menagii poemata*, contiennent ses poésies françaises, grecques, latines et italiennes. A. R.

[1] Pour la notice biograph. voy. page 139. Pour son fils Louis, voy. plus loin parmi les poètes de la deuxième section de l'ouvrage.

Ah ! ne puis-je savoir si j'aime où si je hais?
Le cruel ! de quel œil il m'a congédiée !
Sans pitié, sans douleur au moins étudiée !
L'ai-je vu se troubler, et me plaindre un moment?
En ai-je pu tirer un seul gémissement?
Muet à mes soupirs, tranquille à mes alarmes,
Semblait-il seulement qu'il eût part à mes larmes?
Et je le plains encore ! et, pour comble d'ennui,
Mon cœur, mon lâche cœur s'intéresse pour lui !
10 Je tremble au seul penser du coup qui le menace !
Et, prête à me venger, je lui fais déjà grâce !
Non, ne révoquons point l'arrêt de mon courroux :
Qu'il périsse ! aussi bien il ne vit plus pour nous.
Le perfide triomphe, et se rit de ma rage :
Il pense voir en pleurs dissiper cet orage ;
Il croit que, toujours faible, et d'un cœur incertain,
Je parerai d'un bras les coups de l'autre main.
Il juge encor de moi par mes bontés passées.
Mais plutôt le perfide a bien d'autres pensées :
20 Triomphant dans le temple, il ne s'informe pas
Si l'on souhaite ailleurs sa vie ou son trépas.
Il me laisse, l'ingrat, cet embarras funeste.
Non, non, encore un coup, laissons agir Oreste.
Qu'il meure, puisqu'enfin il a dû le prévoir,
Et puisqu'il m'a forcée enfin à le vouloir...

FRAGMENT D'IPHIGÉNIE.

ACTE I, SCÈNE II.

MONOLOGUE D'ACHILLE.

Je puis choisir, dit-on, ou beaucoup d'ans sans gloire,
Ou peu de jours suivis d'une longue mémoire.
Mais, puisqu'il faut enfin que j'arrive au tombeau,
30 Voudrais-je, de la terre inutile fardeau,
Trop avare d'un sang reçu d'une déesse,
Attendre chez mon père une obscure vieillesse;
Et, toujours de la gloire évitant le sentier,
Ne laisser aucun nom, et mourir tout entier?
Ah ! ne nous formons point ces indignes obstacles :
L'honneur parle, il suffit : ce sont là nos oracles.
Les dieux sont de nos jours les maîtres souverains;
Mais, Seigneur, notre gloire est dans nos propres mains.
Pourquoi nous tourmenter de leurs ordres suprêmes?
40 Ne songeons qu'à nous rendre immortels comme eux-mêmes;

Et, laissant faire au sort, courons où la valeur
Nous promet un destin aussi grand que le leur.
C'est à Troie, et j'y cours; et, quoi qu'on me prédise,
Je ne demande aux dieux qu'un vent qui m'y conduise;

FRAGMENT DE PHÈDRE.

ACTE V, SCÈNE VI.

RÉCIT DE THÉRAMÈNE A THÉSÉE.

A peine nous sortions des portes de Trézène;
Il était sur son char; ses gardes affligés
Imitaient son silence, autour de lui rangés :
Il suivait tout pensif le chemin de Mycènes;
Sa main sur les chevaux laissait flotter les rênes :
Ces superbes coursiers, qu'on voyait autrefois 10
Pleins d'une ardeur si noble obéir à sa voix,
L'œil morne, maintenant et la tête baissée,
Semblaient se conformer à sa triste pensée.
Un effroyable cri, sorti du fond des flots,
Des airs en ce moment a troublé le repos;
Et du sein de la terre une voix formidable
Répond en gémissant à ce cri redoutable.
Jusqu'au fond de nos cœurs notre sang s'est glacé :
Des coursiers attentifs le crin s'est hérissé.
Cependant, sur le dos de la plaine liquide, 20
S'élève à gros bouillons une montagne humide :
L'onde approche, se brise, et vomit à nos yeux,
Parmi des flots d'écume, un monstre furieux.
Son front large est armé de cornes menaçantes;
Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes;
Indomptable taureau, dragon impétueux,
Sa croupe se recourbe en replis tortueux;
Ses longs mugissements font trembler le rivage.
Le ciel avec horreur voit ce monstre sauvage;
La terre s'en émeut, l'air en est infecté, 30
Le flot qui l'apporta recule épouvanté.
Tout fuit; et, sans s'armer d'un courage inutile,
Dans le temple voisin chacun cherche un asile.
Hippolyte lui seul, digne fils d'un héros,
Arrête ses coursiers, saisit ses javelots,
Pousse au monstre, et d'un dard lancé d'une main sûre
Il lui fait dans le flanc une large blessure.
De rage et de douleur le monstre bondissant
Vient aux pieds des chevaux tomber en mugissant,
Se roule, et leur présente une gueule enflammée 40

Qui les couvre de feu, de sang, et de fumée.
La frayeur les emporte; et, sourds à cette fois,
Ils ne connaissent plus ni le frein ni la voix;
En efforts impuissants leur maître se consume;
Ils rougissent le mors d'une sanglante écume.
On dit qu'on a vu même, en ce désordre affreux,
Un dieu qui d'aiguillons pressait leur flanc poudreux,
A travers les rochers la peur les précipite;
L'essieu crie et se rompt : l'intrépide Hippolyte
Voit voler en éclats tout son char fracassé;
Dans les rênes lui-même il tombe embarrassé.
Excusez ma douleur; cette image cruelle
Sera pour moi de pleurs une source éternelle :
J'ai vu, Seigneur, j'ai vu votre malheureux fils
Traîné par les chevaux que sa main a nourris.
Il veut les rappeler, et sa voix les effraie;
Ils courent : tout son corps n'est bientôt qu'une plaie.
De nos cris douloureux la plaine retentit.
Leur fougue impétueuse enfin se ralentit.
Ils s'arrêtent non loin de ces tombeaux antiques
Où des rois ses aïeux sont les froides reliques.
J'y cours en soupirant, et sa garde me suit;
De son généreux sang la trace nous conduit;
Les rochers en sont teints; les ronces dégouttantes
Portent de ses cheveux les dépouilles sanglantes.
J'arrive, je l'appelle; et, me tendant la main,
Il ouvre un œil mourant qu'il referme soudain.
« Le ciel, dit-il, m'arrache une innocente vie;
Prends soin après ma mort de la triste Aricie.
Cher ami, si mon père un jour désabusé
Plaint le malheur d'un fils faussement accusé,
Pour apaiser mon sang et mon ombre plaintive,
Dis-lui qu'avec douceur il traite sa captive :
Qu'il lui rende... » A ce mot ce héros expiré
N'a laissé dans mes bras qu'un corps défiguré :
Triste objet où des dieux triomphe la colère,
Et que méconnaîtrait l'œil même de son père.

FRAGMENT D'ESTHER[1].

ACTE III, SCÈNE III.

CHŒUR DES ISRAÉLITES.

Une israélite. Que le peuple est heureux,
Lorsqu'un roi généreux,

[1] Madame de Brimon, supérieure de Saint-Cyr, avait fait jouer par ses élèves.

Craint dans tout l'univers, veut encore qu'on l'aime !
Heureux le peuple ! heureux le roi lui-même !
Tout le chœur. O repos ! ô tranquillité !
O d'un parfait bonheur assurance éternelle,
Quand la suprême autorité
Dans ses conseils a toujours auprès d'elle
La justice et la vérité !

Une israélite. Rois, chassez la calomnie :
Ses criminels attentats
Des plus paisibles états
Troublent l'heureuse harmonie.

Sa fureur, de sang avide,
Poursuit partout l'innocent.
Rois, prenez soin de l'absent
Contre sa langue homicide.

De ce monstre si farouche
Craignez la feinte douceur :
La vengeance est dans son cœur,
Et la pitié dans sa bouche.

La fraude adroite et subtile
Sème de fleurs son chemin :
Mais sur ses pas vient enfin
Le repentir inutile.

Une israélite, seule, D'un souffle l'aquilon écarte les nuages,
Et chasse au loin la foudre et les orages :

en présence de la Cour, la tragédie d'*Andromaque*, mais le rôle d'Hermione ayant produit trop d'effet, madame de Maintenon, écrivit sur-le-champ à Racine : « Nos petites filles viennent de jouer *Andromaque* et l'ont si bien jouée qu'elles ne la joueront plus jamais ni aucune autre de vos pièces. » C'est dans cette lettre que madame de Maintenon pria Racine de lui faire, dans ses moments de loisir, quelque espèce de poème moral ou historique dont l'amour fût entièrement banni. « Il ne lui importait pas, » disait-elle, « que cet ouvrage fût ou ne fût pas suivant les règles du théâtre, pourvu qu'il contribuât aux vues qu'elle avait de divertir les demoiselles de Saint-Cyr en les instruisant. »

Racine fit plus et mieux qu'on ne lui demandait. Car « après un peu de réflexion, il trouva dans le sujet d'Esther tout ce qu'il fallait *pour plaire à la Cour* » c'est-à-dire ce que madame de Caylus appelait des applications. (*Etudes littéraires et morales de Racine* par le marquis de La Rochefoucault-Liancourt.)

Il n'est pas inutile de rappeler ici que *du Ryer* et *Montchrétien* avaient traité le sujet d'Esther avant Racine. M. de La Rochefoucault-Liancourt a réparé les omissions de la critique en donnant de nombreux extraits de la tragédie de *Montchrétien* qui renferme de remarquables passages.

Un roi sage, ennemi du langage menteur,
Écarte d'un regard le perfide imposteur.

Une autre. J'admire un roi victorieux,
Que sa valeur conduit triomphant en tous lieux.
Mais un roi sage et qui hait l'injustice,
Qui sous la loi du riche impérieux
Ne souffre point que le pauvre gémisse,
Est le plus beau présent des cieux.
Une autre. La veuve en sa défense espère;

10 *Une autre.* De l'orphelin il est le père;
Toutes ensemble. Et les larmes du juste implorant son appui,
Sont précieuses devant lui.

FRAGMENTS D'ATHALIE.

ACTE I, SCÈNE I.

JOAD. ADNER.

Abner. Oui, je viens dans son temple adorer l'Eternel;
Je viens, selon l'usage antique et solennel,
Célébrer avec vous la fameuse journée,
Où sur le mont Sina la loi nous fut donnée.
Que les temps sont changés! Sitôt que de ce jour
La trompette sacrée annonçait le retour,
Du temple, orné partout de festons magnifiques,
20 Le peuple saint en foule inondait les portiques;
Et tous, devant l'autel avec ordre introduits,
De leurs champs dans leurs mains portant les nouveaux fruits,
Au Dieu de l'univers consacraient ces prémices :
Les prêtres ne pouvaient suffire aux sacrifices.
L'audace d'une femme, arrêtant ce concours,
En des jours ténébreux a changé ces beaux jours.
D'adorateurs zélés à peine un petit nombre
Ose des premiers temps nous retracer quelque ombre :
Le reste pour son Dieu montre un oubli fatal;
30 Ou même, s'empressant aux autels de Baal,
Se fait initier à ses honteux mystères,
Et blasphème le nom qu'ont invoqué leurs pères.
Je tremble qu'Athalie, à ne vous rien cacher,
Vous-même de l'autel vous faisant arracher,
N'achève enfin sur vous ses vengeances funestes,
Et d'un respect forcé ne dépouille les restes.
Joad. D'où vous vient aujourd'hui ce noir pressentiment?
Abner. Pensez-vous être saint et juste impunément?

Dès longtemps elle hait cette fermeté rare
Qui rehausse en Joad l'éclat de la tiare :
Dès longtemps votre amour pour la religion
Est traité de révolte et de sédition.
Du mérite éclatant cette reine jalouse,
Hait surtout Josabet votre fidèle épouse :
Si du grand prêtre Aaron Joad est successeur,
De notre dernier roi Josabet est la sœur.
Mathan d'ailleurs, Mathan, ce prêtre sacrilége
Plus méchant qu'Athalie, à toute heure l'assiége ; 10
Mathan, de nos autels infâme déserteur,
Et de toute vertu zélé persécuteur.
C'est peu que, le front ceint d'une mitre étrangère,
Ce lévite à Baal prête son ministère;
Ce temple l'importune, et son impiété
Voudrait anéantir le Dieu qu'il a quitté.
Pour vous perdre il n'est point de ressorts qu'il n'invente :
Quelquefois il vous plaint, souvent même il vous vante;
Il affecte pour vous une fausse douceur;
Et, par là de son fiel colorant la noirceur, 20
Tantôt à cette reine il vous peint redoutable :
Tantôt, voyant pour l'or sa soif insatiable,
Il lui feint qu'en un lieu que vous seul connaissez
Vous cachez des trésors par David amassés.
Enfin, depuis deux jours la superbe Athalie
Dans un sombre chagrin paraît ensevelie.
Je l'observais hier, et je voyais ses yeux
Lancer sur le lieu saint des regards furieux;
Comme si, dans le fond de ce vaste édifice,
Dieu cachait un vengeur armé pour son supplice. 30
Croyez-moi, plus j'y pense, et moins je puis douter
Que sur vous son courroux ne soit près d'éclater,
Et que de Jézabel la fille sanguinaire
Ne vienne attaquer Dieu jusqu'en son sanctuaire.
Joad. Celui qui met un frein à la fureur des flots
Sait aussi des méchants arrêter les complots.
Soumis avec respect à sa volonté sainte,
Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte.
Cependant je rends grâce au zèle officieux
Qui sur tous mes périls vous fait ouvrir les yeux. 40
Je vois que l'injustice en secret vous irrite,
Que vous avez encor le cœur israélite.
Le ciel en soit béni ! Mais ce secret courroux,
Cette oisive vertu, vous en contentez-vous ?
La foi qui n'agit point, est-ce une foi sincère?
Huit ans déjà passés, une impie étrangère

Du sceptre de David usurpe tous les droits,
Se baigne impunément dans le sang de nos rois,
Des enfants de son fils détestable homicide,
Et même contre Dieu lève son bras perfide :
Et vous, l'un des soutiens de ce tremblant état,
Vous, nourri dans les camps du saint roi Josaphat,
Qui sous son fils Joram commandiez nos armées ;
Qui rassurâtes seul nos villes alarmées,
Lorsque d'Ochozias le trépas imprévu
10 Dispersa tout son camp à l'aspect de Jéhu;
Je crains Dieu, dites-vous, sa vérité me touche!
Voici comme ce Dieu vous répond par ma bouche :
« Du zèle de ma loi que sert de vous parer?
Par de stériles vœux pensez-vous m'honorer?
Quel fruit me revient-il de tous vos sacrifices?
Ai-je besoin du sang des boucs et des génisses?
Le sang de vos rois crie, et n'est point écouté.
Rompez, rompez tout pacte avec l'impieté;
Du milieu de mon peuple exterminez les crimes :
20 Et vous viendrez alors m'immoler vos victimes. »
Abner. Hé! que puis-je au milieu de ce peuple abattu?
Benjamin est sans force, et Juda sans vertu?
Le jour qui de leurs rois vit éteindre la race
Eteignit tout le feu de leur antique audace.
Dieu même, disent-ils, s'est retiré de nous :
De l'honneur des Hébreux autrefois si jaloux,
Il voit sans intérêt leur grandeur terrassée;
Et sa miséricorde à la fin s'est lassée:
On ne voit plus pour nous ses redoutables mains
30 De merveilles sans nombre effrayer les humains;
L'arche sainte est muette, et ne rend plus d'oracles.
Joad. Et quel temps fut jamais si fertile en miracles?
Quand Dieu par plus d'effets montra-t-il son pouvoir?
Auras-tu donc toujours des yeux pour ne point voir,
Peuple ingrat? quoi! toujours les plus grandes merveilles
Sans ébranler ton cœur frapperont tes oreilles?
Faut-il, Abner, faut-il vous rappeler le cours
Des prodiges fameux accomplis en nos jours :
Des tyrans d'Israël les célèbres disgrâces,
40 Et Dieu trouvé fidèle en toutes ses menaces;
L'impie Achab détruit, et de son sang trempé
Le champ que par le meurtre il avait usurpé;
Près de ce champ fatal Jézabel immolée ;
Sous les pieds des chevaux cette reine foulée ;
Dans son sang inhumain les chiens désaltérés,
Et de son corps hideux les membres déchirés;

Des prophètes menteurs la troupe confondue,
Et la flamme du ciel sur l'autel descendue;
Elie aux éléments parlant en souverain,
Les cieux par lui fermés et devenus d'airain,
Et la terre trois ans sans pluie et sans rosée;
Les morts se ranimant à la voix d'Elisée;
Reconnaissez, Abner, à ces traits éclatants,
Un Dieu tel aujourd'hui qu'il fut dans tous les temps.
Il sait, quand il lui plaît, faire éclater sa gloire;
Et son peuple est toujours présent à sa mémoire. 10
Abner. Mais où sont ces honneurs à David tant promis,
Et prédits même encore à Salomon son fils?
Hélas ! nous espérions que de leur race heureuse
Devait sortir de rois une suite nombreuse;
Que sur toute tribu, sur toute nation,
L'un d'eux établirait sa domination,
Ferait cesser partout la discorde et la guerre,
Et verrait à ses pieds tous les rois de la terre.
Joad. Aux promesses du ciel pourquoi renoncez-vous?
Abner. Ce roi, fils de David, où le chercherons-nous? 20
Le ciel même peut-il réparer les ruines
De cet arbre séché jusque dans ses racines?
Athalie étouffa l'enfant même au berceau.
Les morts, après huit ans, sortent-ils du tombeau?
Ah ! si dans sa fureur elle s'était trompée;
Si du sang de nos rois quelque goutte échappée...
Joad. Eh bien! que feriez-vous?
Abner. O jour heureux pour moi!
De quelle ardeur j'irais reconnaître mon roi!
Doutez-vous qu'à ses pieds nos tribus empressées... 30
Mais pourquoi me flatter de ces vaines pensées?
Déplorable héritier de ces rois triomphants,
Ochozias restait seul avec ses enfants :
Par les traits de Jéhu je vis percer le père;
Vous avez vu les fils massacrés par la mère.
Joad. Je ne m'explique point : mais quand l'astre du jour
Aura sur l'horizon fait le tiers de son tour,
Lorsque la troisième heure aux prières rappelle,
Retrouvez-vous au temple avec ce même zèle.
Dieu pourra vous montrer par d'importants bienfaits 40
Que sa parole est stable, et ne trompe jamais.
Allez; pour ce grand jour il faut que je m'apprête,
Et du temple déjà l'aube blanchit le faîte.

ACTE I, SCÈNE IV.

LE CHŒUR.

Tout le chœur chante. Tout l'univers est plein de sa magnificence;
Qu'on l'adore ce Dieu ; qu'on l'invoque à jamais:
Son empire a des temps précédé la naissance;
Chantons, publions ses bienfaits.
Une voix seule. En vain l'injuste violence
Au peuple qui le loue imposerait silence;
Son nom ne périra jamais.
Le jour annonce au jour sa gloire et sa puissance,
Tout l'univers est plein de sa magnificence :
Chantons, publions ses bienfaits.
10 *Une voix seule.* Il donne aux fleurs leur aimable peinture;
Il fait naître et mûrir les fruits;
Il leur dispense avec mesure
Et la chaleur des jours et la fraîcheur des nuits.
Le champ qui les reçut les rend avec usure.
Une autre. Il commande au soleil d'animer la nature,
Et la lumière est un don de ses mains :
Mais sa loi sainte, sa loi pure
Est le plus riche don qu'il ait fait aux humains.
Une autre. O mont de Sinaï, conserve la mémoire
20 De ce jour à jamais auguste et renommé,
Quand, sur ton sommet enflammé,
Dans un nuage épais le Seigneur enfermé
Fit luire aux yeux mortels un rayon de sa gloire.
Dis-nous pourquoi ces feux et ces éclairs,
Ces torrents de fumée, et ce bruit dans les airs,
Ces trompettes et ce tonnerre :
Venait-il renverser l'ordre des éléments?
Sur ses antiques fondements
Venait-il ébranler la terre?
30 *Une autre.* Il venait révéler aux enfants des Hébreux
De ses préceptes saints la lumière immortelle;
Il venait à ce peuple heureux
Ordonner de l'aimer d'une amour éternelle.
Une voix seule. D'un joug cruel il sauva nos aïeux,
Les nourrit au désert d'un pain délicieux;
Il nous donne ses lois, il se donne lui-même :
Pour tant de biens, il commande qu'on l'aime.
La même voix. Des mers pour eux il entr'ouvrit les eaux,
D'un aride rocher fit sortir des ruisseaux;
40 Il nous donne ses lois, il se donne lui-même :
Pour tant de biens, il commande qu'on l'aime.....
Une autre voix seule. Vous qui ne connaissez qu'une crainte servile,

Ingrats, un Dieu si bon ne peut-il vous charmer?
Est-il donc à vos cœurs, est-il si difficile
Et si pénible de l'aimer?
L'esclave craint le tyran qui l'outrage :
Mais des enfants l'amour est le partage :
Vous voulez que ce Dieu vous comble de bienfaits,
Et ne l'aimer jamais!
Tout le chœur. O divine, ô charmante loi!
O justice, ô bonté suprême!
Que de raisons, quelle douceur extrême 10
D'engager à ce Dieu son amour et sa foi!

ACTE V, SCÈNES VII ET VIII.

JOAS, DESCENDU DE SON TRÔNE.

Dieu, qui voyez mon trouble et mon affliction,
Détournez loin de moi sa malédiction,
Et ne souffrez jamais qu'elle soit accomplie :
Faites que Joas meure avant qu'il vous oublie.
Joad (aux lévites.) Appelez tout le peuple, et montrons-lui son roi :
Qu'il lui vienne en ses mains renouveler sa foi.
Roi, prêtres, peuple, allons, pleins de reconnaissance, 20
De Jacob avec Dieu confirmer l'alliance,
Et, saintement confus de nos égarements,
Nous rengager à lui par de nouveaux serments.
Abner, auprès du roi reprenez votre place.
(*Un lévite entre*).
Joad (au lévite.) Eh bien, de cette impie a-t-on puni l'audace?
Le lévite. Le fer a de sa vie expié les horreurs.
Jérusalem, longtemps en proie à ses fureurs,
De son joug odieux à la fin soulagée,
Avec joie en son sang la regarde plongée. 30
Joad. Par cette fin terrible, et due à ses forfaits,
Apprenez, roi des Juifs, et n'oubliez jamais,
Que les rois dans le ciel ont un juge sévère,
L'innocence un vengeur, et l'orphelin un père.
(*Scènes finales*).

POÉSIE RELIGIEUSE.

SUR LES VAINES OCCUPATIONS DES GENS DU SIÈCLE.

Quel charme vainqueur du monde
Vers Dieu m'élève aujourd'hui?
Malheureux l'homme qui fonde 40
Sur les hommes son appui!

Leur gloire fuit et s'efface
En moins de temps que la trace
Du vaisseau qui fend les mers,
Ou de la flèche rapide
Qui, loin de l'œil qui la guide,
Cherche l'oiseau dans les airs.

De la sagesse immortelle
La voix tonne et nous instruit;
Enfants des hommes, dit-elle,
De vos soins quel est le fruit?
Par quelle erreur, âmes vaines,
Du plus pur sang de vos veines,
Achetez-vous si souvent,
Non un pain qui vous repaisse,
Mais une ombre qui vous laisse
Plus affamés que devant?

Le pain que je vous propose
Sert aux anges d'aliment;
Dieu lui-même le compose
De la fleur de son froment :
C'est ce pain si délectable
Que ne sert point à sa table
Le monde que vous suivez.
Je l'offre à qui veut me suivre :
Approchez. Voulez-vous vivre?
Prenez, mangez et vivez.

O! Sagesse! ta parole
Fit éclore l'univers,
Posa sur un double pôle
La terre au milieu des airs.
Tu dis : et les cieux parurent,
Et tous les astres coururent
Dans leur ordre se placer.
Avant les siècles tu règnes :
Et qui suis-je, que tu daignes
Jusqu'à moi te rabaisser?

Le Verbe, image du Père,
Laissa son trône éternel,
Et d'une mortelle mère
Voulut naître homme et mortel.
Comme l'orgueil fut le crime
Dont il naissait la victime,

Il dépouilla sa splendeur,
Et vint, pauvre et misérable,
Apprendre à l'homme coupable
Sa véritable grandeur.

L'âme, heureusement captive,
Sous ton joug trouve la paix,
Et s'abreuve d'une eau vive
Qui ne s'épuise jamais.
Chacun peut boire en cette onde;
Elle invite tout le monde : 10
Mais nous courons follement
Chercher des sources bourbeuses,
Ou des citernes trompeuses
D'où l'eau fuit à tout moment.

BOILEAU [1].

LES EMBARRAS DE PARIS.

FRAGMENT.

Qui frappe l'air, bon Dieu! de ces lugubres cris?
Est-ce donc pour veiller qu'on se couche à Paris?
Et quel fâcheux démon, durant les nuits entières,

[1] **Nicolas BOILEAU DESPRÉAUX** (1636—1711), naquit à Crône, près de Villeneuve-Saint-Georges, selon Louis Racine, et selon d'autres, à Paris, dans la maison et dans la chambre même où la satire *Menippée* avait eté composée. Il était le onzième enfant de Gilles Boileau, greffier du conseil de la grand'chambre. 20

Boileau fut de l'Académie française en 1684, et presque en même temps de l'Académie des Inscriptions.

Il était comme Racine, historiographe du roi; on serait tenté de croire que ce titre déguisait une sinécure; c'était du moins l'opinion d'un commis du Trésor public qui disait de Boileau et de Racine : « On n'a encore rien vu de ces deux messieurs en leur qualité d'historiographes que leurs noms au bas des quittances. »

Boileau mourut à Paris.

Il n'est guère possible de lire et d'étudier ce poète dans une édition plus complète et plus riche en commentaires, notes biographiques, etc., que celle de M. Viollet Le Duc. 30

Bien qu'on doive laisser à un satirique la responsabilité morale des coups qu'il a portés et des blessures qu'il a faites et qu'il ne soit guère justiciable de la critique que comme poète, plusieurs écrivains ont essayé de défendre Boileau contre les récriminations amères ou violentes dont il fut l'objet de la part de ses victimes, et de démontrer qu'il n'avait été poussé à la satire ni par une disposition naturelle à la malveillance ni par d'odieuses rancunes. Encore au commencement de ce siècle, l'un de ses derniers et meilleurs apologistes, l'illustre

Rassemble ici les chats de toutes les gouttières ?
J'ai beau sauter du lit, plein de trouble et d'effroi,
Je pense qu'avec eux tout l'enfer est chez moi :
L'un miaule en grondant comme un tigre en furie,

Daunou, le justifiait en ces termes : « C'est un satirique bien modéré que Despréaux, si nous le comparons à ceux qui avant lui et après lui ont écrit dans le même genre. Cependant, lorsque le XVIIIe siècle eut été, comme tous les siècles, fertile en satires personnelles, quelquefois ingénieuses, plus souvent iniques et grossières, on s'avisa d'imputer à l'influence de Boileau ce
10 torrent de plats libelles en vers et en prose..... Comment Boileau deviendrait-il responsable des mauvaises satires que l'on a faites malgré son exemple ? La gaîté piquante qui anime les siennes, verse le ridicule et non pas l'infamie, la malice qui les dicte plus souvent que la colère se prescrit toujours des limites. Voltaire est venu qui a porté dans la satire personnelle plus d'énergie, mais aussi plus de cruauté. Boileau provoque et Voltaire se venge. Tous deux poursuivent des insectes, mais Voltaire qu'ils ont piqué, les écrase, et Boileau qu'ils ne cherchaient pas se contente de les harceler. Dans Voltaire le talent vient servir des ressentiments profonds et il les égale; le plaisir de Boileau n'est pas de nuire à des auteurs ridicules, mais d'amuser et d'instruire à leurs
20 dépens. Ils sont bien plus ses jouets que ses victimes. Nous ignorons si Boileau trouverait pour les immoler la vigueur de Voltaire, mais on voit qu'il n'en a pas la volonté. »

Ce parallèle si juste et si fin entre deux railleurs d'une nature d'esprit toute différente est à l'avantage de Boileau dont il fait ressortir la supériorité morale. En effet, à l'exception des premiers vers du IVe chant de l'art poétique et du préambule des réflexions critiques sur Longin, que nous avons précédemment signalés, il n'y a rien dans les œuvres du satirique qui contredise le jugement de Daunou.

Maintenant, voulons-nous une appréciation toute littéraire du talent de Des-
30 préaux? Laissons parler un des plus illustres écrivains du grand siècle, un autre satirique dans son genre, qui pour rendre les hommes ridicules ou haïssables ne faisait que les peindre tels qu'il les voyait, et auquel on ne reprochera pas d'avoir jamais sacrifié la vérité aux convenances même dans un discours académique. Voici ce que La Bruyère pensait et disait de l'auteur des satires : « Il passe Juvénal, atteint Horace, semble créer les pensées d'autrui et se rendre propre tout ce qu'il manie ; il a, dans ce qu'il emprunte des autres, toutes les grâces de la nouveauté et tout le mérite de l'invention; ses vers forts et harmonieux, faits de génie quoique travaillés avec art, pleins de traits et de poésie, seront lus encore quand la langue aura vieilli, en seront les derniers débris :
40 on y remarque une critique sûre, judicieuse et innocente, s'il est permis du moins de dire de ce qui est mauvais, qu'il est mauvais. »

Voltaire qui ne poussait pas jusqu'au fétichisme le culte du passé et ne se faisait pas scrupule, au besoin, de battre en brèche les réputations les mieux établies, bien loin de porter atteinte à celle de Boileau, s'efforçait au contraire de la consacrer par l'immense autorité de sa parole. « Si Boileau, » écrivait-il dans son dictionnaire philosophique, « n'avait été qu'un versificateur, il ne serait pas de ce petit nombre de grands hommes qui feront passer le siècle de Louis XIV à la postérité. Ses dernières satires, ses belles épîtres et surtout son *Art poétique* sont des chefs-d'œuvre de raison autant que de poésie »

Voilà un passeport pour l'avenir qui semble ne devoir jamais être périmé.

L'autre roule sa voix comme un enfant qui crie.
Ce n'est pas tout encor : les souris et les rats
Semblent, pour m'éveiller, s'entendre avec les chats,
Plus importuns pour moi, durant la nuit obscure,

Détrompons-nous pourtant ; après moins de deux siècles, il n'est plus valable et les autorités littéraires de notre temps, celles du moins qu'on rencontre aux postes avancés de la critique militante, refusent de le renouveler. Boileau n'est plus aujourd'hui qu'un poète de collége ; pour quelques-uns même, il n'est plus qu'un écolier. Un homme d'esprit qui porte un des grands noms littéraires de la France n'a-t-il pas prétendu qu'il y avait deux sortes de vers dans Boileau, les 10 plus nombreux qui semblent d'un bon élève de troisième ; les moins nombreux qui semblent d'un bon élève de rhétorique. Et ce n'est pas tout, pour que le versificateur soit frappé du même coup que le poète, on ajoute que Boileau fait le second vers avant le premier et, qu'une fois sur quatre, le premier vers chez lui ne sert qu'à boucher un trou.

Qui jamais eut pensé que l'Aristarque-poète dût rouler ainsi du glorieux sommet où l'admiration de son siècle l'avait élevé, jusque sous les bancs poudreux d'une classe de collége! Encore ne sera-ce pas bientôt une insulte pour nos jeunes humanistes, qui refont avec tant d'éclat le vers de Virgile, de leur dire qu'en vers français ils sont de la force de Boileau ? A ce compte, toutes les 20 illustrations de la littérature sont en péril. Qu'un rhétoricien las des modèles classiques, exerce son talent de versificateur sur l'un d thèmes favoris de l'école romantique et qu'il reproduise, jusqu'à faire illusion, la manière et la forme de Victor Hugo on d'Alfred de Musset, on dira sans doute qu'il a égalé ces grands poètes et l'on abaissera les créateurs au niveau du copiste. Ainsi le style des écrivains supérieurs cessera d'être la marque de leur individualité parce qu'il sera tombé dans le domaine de tous par l'abus des imitations. Si le vers de Boileau eut sa jeunesse et sa nouveauté, lorsqu'il fit son apparition dans le monde littéraire, ce ne fut pas à tort qu'on l'accueillit comme une des précieuses conquêtes de la langue poétique à cette époque. De savants critiques 30 ont prouvé qu'en fait de style, l'auteur des satires et des épîtres avait été un novateur hardi. Nous aimerions mieux pour notre part qu'il l'eût été dans le sens de Mathurin Regnier, dont il aurait pu conserver en tout cas, la verve et le coloris ; mais le travail d'épuration commencé par Malherbe n'était pas achevé ; Boileau y mit la dernière main, et dans cette œuvre de sagesse et de goût si conforme au génie de sa nation et de son siècle, il trouva le moyen d'être assez original pour qu'on le crût digne d'être imité. Maintenant ce n'est point sa faute, si l'on s'obstine à ne le voir qu'à travers les pastiches de ses élèves. Au reste, il ne faut pas s'étonner que le fondateur de l'école du bon sens dans la littérature française ait tant perdu de son prestige. Ce judicieux raisonneur, ce 40 prudent conseiller toujours en garde contre les entraînements de l'imagination, ne peut plus servir de guide à la poésie moderne qui aime mieux se heurter à des écueils qu'à des barrières, et qui arbore plus que jamais le drapeau de la fantaisie. Entre l'*Art poétique* et la préface de Cromwell, il y a un abîme ou plutôt une révolution non moins radicale que celle qui a renversé les bases de l'ancienne société. Que reste-t-il de ce fameux temple du Goût dont Horace chez les Latins, Boileau chez nous, furent les grands prêtres? Pas même une ruine. A la place de cet étroit Panthéon où l'on n'admettait que le moins possible de dieux, s'élève une sorte de Walhalla gigantesque où d'autres muses que celles de l'Hélicon, viennent chanter sur un mode nouveau les poèmes éternels de la nature

Que jamais, en plein jour, ne fut l'abbé de Pure [1].
Tout conspire à la fois à troubler mon repos,
Et je me plains ici du moindre de mes maux :
Car à peine les coqs, commençant leur ramage,
Auront de cris aigus frappé le voisinage,
Qu'un affreux serrurier, laborieux Vulcain,
Qu'éveillera bientôt l'ardente soif du gain,
Avec un fer maudit, qu'à grand bruit il apprête,
De cent coups de marteau me va fendre la tête.
10 J'entends déjà partout les charrettes courir,
Les maçons travailler, les boutiques s'ouvrir :
Tandis que dans les airs mille cloches émues
D'un funèbre concert font retentir les nues;
Et, se mêlant au bruit de la grêle et des vents,
Pour honorer les morts font mourir les vivants.

Encor je bénirais la bonté souveraine,
Si le ciel à ces maux avait borné ma peine.
Mais si seul en mon lit je peste avec raison,
C'est encor pis vingt fois en quittant la maison :
20 En quelque endroit que j'aille, il faut fendre la presse
D'un peuple d'importuns qui fourmillent sans cesse.
L'un me heurte d'un ais dont je suis tout froissé;
Je vois d'un autre coup mon chapeau renversé,
Là, d'un enterrement la funèbre ordonnance

et de la vie et couronner les grands poètes, dont le cœur profond, dont les lèvres puissantes ont contenu toutes les passions et reproduit toutes les voix de l'humanité. C'est là que tous ces rois de l'art sont entrés menant après eux, ainsi qu'un cortége splendide, leurs créations les plus admirées. C'est là qu'Eschyle, Sophocle, Euripide, Aristophane, Plaute et Térence se rencontrent sans étonne-
30 ment et se mêlent sans dédain avec Shakespeare, Corneille, Calderon, Lope de Vega, Goethe et Molière; c'est là que Racine et Schiller se rapprochant, en dépit de Schlegell, s'expliquent, l'un à l'autre, leur théorie de l'idéal dramatique. C'est là, enfin, que dans un dialogue sublime, Dante et Milton, encore épouvantés de leurs visions, se racontent les sombres mystères de la mort et de l'enfer, tandis qu'à une distance respectueuse de ce couple formidable, Lucien, Rabelais, Swift et Voltaire continuent, à la grande joie du bon La Fontaine qui les écoute, de faire des gorges chaudes sur le monde et l'humanité. — Si l'on peut supposer que quelques-uns des poètes mal notés par Boileau : Ronsard, le Tasse Quinault et Brébeuf, par exemple, aient été admis dans le nouveau temple de
40 l'art, à plus forte raison doit-on croire qu'on n'aura pas commis l'impolitesse ni l'injustice d'en fermer la porte à l'ancien législateur du Parnasse. Mais nous le connaissons : la crainte d'une rencontre désagréable, l'embarras, le dépit d'assister à cette réconciliation des anciens et des modernes qu'il goûtait si peu, l'auront fait réfléchir; et il aura passé fièrement son chemin. A. R.

[1] Ennuyeux célèbre; écrivain médiocre, mort en 1680; il avait eu l'idée malheureuse de publier un libelle contre Boileau.

D'un pas lugubre et lent vers l'église s'avance;
Et plus loin des laquais, l'un l'autre s'agaçants,
Font aboyer les chiens et jurer les passants.
Des paveurs en ce lieu me bouchent le passage.
Là, je trouve une croix de funeste présage,
Et des couvreurs grimpés au toit d'une maison
En font pleuvoir l'ardoise et la tuile à foison;
Là, sur une charrette une poutre branlante
Vient menacer de loin la foule qu'elle augmente;
Six chevaux attelés à ce fardeau pesant 10
Ont peine à l'émouvoir sur le pavé glissant.
D'un carrosse en tournant il accroche une roue
Et du choc le renverse en un grand tas de boue;
Quand un autre à l'instant, s'efforçant de passer,
Dans le même embarras se vient embarrasser.
Vingt carrosses bientôt arrivant à la file
Y sont en moins de rien suivis de plus de mille;
Et, pour surcroît de maux, un sort malencontreux
Conduit en cet endroit un grand troupeau de bœufs.
Chacun prétend passer; l'un mugit, l'autre jure; 20
Des mulets en sonnant augmentent le murmure.
Aussitôt cent chevaux dans la foule appelés
De l'embarras qui croît ferment les défilés,
Et partout des passants enchaînant les brigades
Au milieu de la paix font voir les barricades;
On n'entend que des cris poussés confusément;
Dieu pour s'y faire ouïr tonnerait vainement...
Paris est pour un riche un pays de Cocagne.
Sans sortir de la ville, il trouve la campagne :
Il peut dans son jardin, tout peuplé d'arbres verts,
Recéler le printemps au milieu des hivers;
Et, foulant le parfum de ses plantes fleuries,
Aller entretenir ses douces rêveries. 30
Mais moi, grâce au destin, qui n'ai ni feu ni lieu,
Je me loge où je puis, et comme il plaît à Dieu.

(Satire VI, 1660.)

FRAGMENTS DES ÉPITRES.

I. A M. L'ABBÉ DES ROCHES [1].

Un jour, dit un auteur (n'importe en quel chapitre),
Deux voyageurs à jeun rencontrèrent une huître;
Tous deux la contestaient, lorsque dans leur chemin 40
La justice passa, la balance à la main.

[1] Jean-François-Armand Fumée (1636—1711).

Devant elle à grand bruit ils expliquent la chose;
Tous deux avec dépens veulent gagner leur cause.
La Justice, pesant ce droit litigieux,
Demande l'huître, l'ouvre, et l'avale à leurs yeux;
Et par ce bel arrêt terminant la bataille :
» Tenez, voilà, dit-elle, à chacun une écaille,
Des sottises d'autrui nous vivons au Palais.
Messieurs, l'huître était bonne. Adieu. Vivez en paix. »

(*Épître II*, 1673.)

II. A M. DE LAMOIGNON [1].

10 Oui, Lamoignon, je fuis les chagrins de la ville,
Et contre eux la campagne est mon unique asile.
Du lieu qui m'y retient veux-tu voir le tableau?
C'est un petit village [2], ou plutôt un hameau,
Bâti sur le penchant d'un long rang de collines,
D'où l'œil s'égare au loin dans les plaines voisines.
La Seine, au pied des monts que son flot vient laver,
Voit du sein de ses eaux vingt îles s'élever,
Qui, partageant son cours en diverses manières,
D'une rivière seule y forment vingt rivières.
20 Tous ses bords sont couverts de saules non plantés,
Et de noyers souvent du passant insultés.
Le village au-dessus forme un amphithéâtre :
L'habitant ne connaît ni la chaux ni le plâtre;
Et dans le roc, qui cède et se coupe aisément,
Chacun sait de sa main creuser son logement.
La maison du seigneur, seule un peu plus ornée,
Se présente au dehors de murs environnée.
Le soleil en naissant la regarde d'abord,
Et le mont la défend des outrages du nord.
30 C'est là, cher Lamoignon, que mon esprit tranquille
Met à profit les jours que la Parque me file.
Ici, dans un vallon bornant tous mes désirs,
J'achète à peu de frais de solides plaisirs.
Tantôt, un livre en main, errant dans les prairies,
J'occupe ma raison d'utiles rêveries;
Tantôt, cherchant la fin d'un vers que je construi,
Je trouve au coin d'un bois le mot qui m'avait fui;

[1] Chrétien-François de Lamoignon, mort en 1709, avocat général, grand-père du vertueux Malesherbes. Voy. plus loin sect. II, l'article J.-J. Rousseau

40 [2] Hautile, petite seigneurie près de la Roche-Guyon, appartenant à mon neveu, l'illustre M. Dongois, greffier en chef du parlement. (*Note de Boileau.*)

Dans une curieuse et remarquable étude sur Mathieu Marais, M. Sainte-Beuve a expliqué tout récemment cette épithète d'*illustre* par l'importance des fonctions et la fortune considérable de ce M. Dongois.

Quelquefois, aux appas d'un hameçon perfide,
J'amorce en badinant le poisson trop avide;
Ou d'un plomb qui suit l'œil, et part avec l'éclair,
Je vais faire la guerre aux habitants de l'air.
Une table, au retour, propre et non magnifique,
Nous présente un repas agréable et rustique :
Là sans s'assujettir aux dogmes du Broussain [1],
Tout ce qu'on boit est bon, tout ce qu'on mange est sain;
La maison le fournit, la fermière l'ordonne,
Et mieux que Bergerat [2] l'appétit l'assaisonne. 10
O fortuné séjour! ô champs aimés des cieux!
Que, pour jamais foulant vos prés délicieux,
Ne puis-je ici fixer ma course vagabonde,
Et, connu de vous seuls, oublier tout le monde!...

(*Epître VI*, 1667.)

III. A M. RACINE.

Que tu sais bien, Racine, à l'aide d'un acteur,
Emouvoir, étonner, ravir un spectateur!
Jamais Iphigénie, en Aulide immolée,
N'a coûté tant de pleurs à la Grèce assemblée
Que dans l'heureux spectacle à nos yeux étalé
En a fait, sous son nom, verser la Champmêlé [3]. 20
Ne crois pas toutefois, par tes savants ouvrages,
Entraînant tous les cœurs, gagner tous les suffrages.
Sitôt que d'Apollon un génie inspiré
Trouve loin du vulgaire un chemin ignoré,
En cent lieux contre lui les cabales s'amassent;
Ses rivaux obscurcis autour de lui croassent;
Et son trop de lumière, importunant les yeux,
De ses propres amis lui fait des envieux.
La mort seule ici-bas, en terminant sa vie,
Peut calmer sur son nom l'injustice et l'envie; 30
Faire au poids du bon sens peser tous ses écrits,
Et donner à ses vers leur légitime prix.
Avant qu'un peu de terre, obtenu par prière,
Pour jamais sous la tombe eût enfermé Molière,
Mille de ses beaux traits, aujourd'hui si vantés,
Furent des sots esprits à nos yeux rebutés.
L'ignorance et l'erreur, à ses naissantes pièces,
En habits de marquis, en robes de comtesses,
Venaient pour diffamer son chef-d'œuvre nouveau,

[1] Brulart, comte de Broussain, l'un des « *coteaux*, » d'après Ménage, des délicats qui ne voulaient du vin que d'un certain coteau. 40

[2] Fameux traiteur.

[3] Célèbre actrice de l'époque.

Et secouaient la tête, à l'endroit le plus beau.
Le commandeur voulait la scène plus exacte;
Le vicomte indigné sortait au second acte,
L'un, défenseur zélé des bigots mis en jeu,
Pour prix de ses bons mots le condamnait au feu;
L'autre, fougueux marquis, lui déclarant la guerre,
Voulait venger la cour immolée au parterre.
Mais, sitôt que d'un trait de ses fatales mains
La Parque l'eut rayé du nombre des humains,
10 On reconnut le prix de sa muse éclipsée.
L'aimable comédie, avec lui terrassée,
En vain d'un coup si rude espéra revenir,
Et sur ses brodequins ne put plus se tenir.
Tel fut chez nous le sort du théâtre comique.
Toi donc qui, t'élevant sur la scène tragique,
Suis les pas de Sophocle, et, seul de tant d'esprits,
De Corneille vieilli sais consoler Paris :
Cesse de t'étonner si l'envie animée
Attachant à ton nom sa rouille envenimée,
20 La calomnie en main, quelquefois te poursuit.
En cela, comme en tout, le ciel, qui nous conduit,
Racine, fait briller sa profonde sagesse.
Le mérite en repos s'endort dans la paresse;
Mais par les envieux un génie excité
Au comble de son art est mille fois monté :
Plus on veut l'affaiblir, plus il croît et s'élance.
Au Cid persécuté Cinna doit sa naissance;
Et peut-être ta plume aux censeurs de Pyrrhus
Doit les plus nobles traits dont tu peignis Burrhus.
30 Moi-même, dont la gloire ici moins répandue
Des pâles envieux ne blesse point la vue,
Mais qu'une humeur trop libre, un esprit peu soumis,
De bonne heure a pourvu d'utiles ennemis,
Je dois plus à leur haine, il faut que je l'avoue,
Qu'au faible et vain talent dont la France me loue.
Leur venin, qui sur moi brûle de s'épancher,
Tous les jours en marchant m'empêche de broncher.
Je songe, à chaque trait que ma plume hasarde,
Que d'un œil dangereux leur troupe me regarde.
40 Je sais sur leurs avis corriger mes erreurs,
Et je mets à profit leurs malignes fureurs.
Sitôt que sur un vice ils pensent me confondre,
C'est en me guérissant que je sais leur répondre :
Et plus en criminel ils pensent m'ériger,
Plus, croissant en vertu, je songe à me venger.
Imite mon exemple : et lorsqu'une cabale,

Un flot de vains auteurs follement te ravale,
Profite de leur haine et de leur mauvais sens,
Ris du bruit passager de leurs cris impuissants.
Que peut contre tes vers une ignorance vaine?
Le Parnasse français, ennobli par ta veine,
Contre tous ces complots saura te maintenir,
Et soulever pour toi l'équitable avenir.
Et qui, voyant un jour la douleur vertueuse
De Phèdre malgré soi perfide, incestueuse,
D'un si noble travail justement étonné, 10
Ne bénira d'abord le siècle fortuné
Qui, rendu plus fameux par tes illustres veilles,
Vit naître sous ta main ces pompeuses merveilles?...

(*Epître VII*, 1677.)

IV. A M. LE MARQUIS DE SEIGNELAY [1]

Un cœur noble est content de ce qu'il trouve en lui,
Et ne s'applaudit point des qualités d'autrui.
Que me sert en effet qu'un admirateur fade
Vante mon embonpoint si je me sens malade;
Si dans cet instant même un feu séditieux
Fait bouillonner mon sang et pétiller mes yeux? 20
Rien n'est beau que le vrai [2] : le vrai seul est aimable;
Il doit régner partout, et même dans la fable :
De toute fiction l'adroite fausseté
Ne tend qu'à faire aux yeux briller la vérité...

Cessons de nous flatter. Il n'est esprit si droit
Qui ne soit imposteur et faux par quelque endroit :
Sans cesse on prend le masque, et, quittant la nature,
On craint de se montrer sous sa propre figure.
Par là le plus sincère assez souvent déplaît.
Rarement un esprit ose être ce qu'il est. 30
Vois-tu cet importun que tout le monde évite,
Cet homme à toujours fuir, qui jamais ne vous quitte?
Il n'est pas sans esprit; mais, né triste et pesant,
Il veut être folâtre, évaporé, plaisant;
Il s'est fait de sa joie une loi nécessaire,
Et ne déplaît enfin que pour vouloir trop plaire.
La simplicité plaît sans étude et sans art.
Tout charme en un enfant dont la langue sans fard,
A peine du filet encor débarrassée,

[1] Jean-Baptiste Colbert, mort en 1690, ministre et secrétaire d'Etat. 40
[2] Ces mots ont passé en proverbe.

Sait d'un air innocent bégayer sa pensée.
Le faux est toujours fade, ennuyeux, languissant;
Mais la nature est vraie, et d'abord on la sent :
C'est elle seule en tout qu'on admire et qu'on aime.
Un esprit né chagrin plaît par son chagrin même.
Chacun pris dans son air est agréable en soi :
Ce n'est que l'air d'autrui qui peut déplaire en moi...

L'ignorance vaut mieux qu'un savoir affecté.
Rien n'est beau, je reviens, que par la vérité :
10 C'est par elle qu'on plaît, et qu'on peut longtemps plaire.
L'esprit lasse aisément, si le cœur n'est sincère.
En vain par sa grimace un bouffon odieux
A table nous fait rire, et divertit nos yeux...

J'aime un esprit aisé qui se montre, qui s'ouvre,
Et qui plaît d'autant plus que plus il se découvre.
Mais la seule vertu peut souffrir la clarté :
Le vice, toujours sombre, aime l'obscurité ;
Pour paraître au grand jour il faut qu'il se déguise;
C'est lui qui de nos mœurs a banni la franchise.

20 Jadis l'homme vivait au travail occupé,
Et, ne trompant jamais, n'était jamais trompé :
On ne connaissait point la ruse et l'imposture;
Le Normand même alors ignorait le parjure.
Aucun rhéteur encore, arrangeant le discours,
N'avait d'un air menteur enseigné les détours.
Mais sitôt qu'aux humains, faciles à séduire,
L'abondance eut donné le loisir de se nuire,
La mollesse amena la fausse vanité.
Chacun chercha pour plaire un visage emprunté.
30 Pour éblouir les yeux, la fortune arrogante
Affecta d'étaler une pompe insolente;
L'or éclata partout sur les riches habits;
On polit l'émeraude, on tailla le rubis;
Et la laine et la soie, en cent façons nouvelles,
Apprirent à quitter leurs couleurs naturelles.
La trop courte beauté monta sur des patins;
La coquette tendit ses lacs tous les matins;
Et, mettant la céruse et le plâtre en usage,
Composa de sa main les fleurs de son visage.
40 L'ardeur de s'enrichir chassa la bonne foi :
Le courtisan n'eut plus de sentiments à soi.
Tout ne fut plus que fard, qu'erreur, que tromperie.
On vit partout régner la basse flatterie.

Le Parnasse surtout, fécond en imposteurs,
Diffama le papier par ses propos menteurs...

(*Epître IX*, 1675.)

FRAGMENTS DE L'ART POÉTIQUE.

CHANT I.

Quelque sujet qu'on traite, ou plaisant ou sublime,
Que toujours le bon sens s'accorde avec la rime.
L'un l'autre vainement ils semblent se haïr;
La rime est une esclave et ne doit qu'obéir.
Lorsqu'à la bien chercher d'abord on s'évertue,
L'esprit à la trouver aisément s'habitue;
Au joug de la raison sans peine elle fléchit, 10
Et, loin de la gêner, la sert et l'enrichit.
Mais lorsqu'on la néglige, elle devient rebelle,
Et pour la rattraper le sens court après elle.
Aimez donc la raison. Que toujours vos écrits
Empruntent d'elle seule et leur lustre et leur prix.
La plupart, emportés d'une fougue insensée,
Toujours loin du droit sens vont chercher leur pensée.
Ils croiraient s'abaisser, dans leurs vers monstrueux,
S'ils pensaient ce qu'un autre a pu penser comme eux.
Evitons ces excès. Laissons à l'Italie 20
De tous ces faux brillants l'éclatante folie.
Tout doit tendre au bon sens : mais, pour y parvenir,
Le chemin est glissant et pénible à tenir;
Pour peu qu'on s'en écarte, aussitôt on se noie.
La raison pour marcher n'a souvent qu'une voie.
Un auteur quelquefois, trop plein de son objet,
Jamais sans l'épuiser n'abandonne un sujet.
S'il rencontre un palais, il m'en dépeint la face;
Il me promène après de terrasse en terrasse;
Ici s'offre un perron; là règne un corridor; 30
Là ce balcon s'enferme en un balustre d'or.
Il compte des plafonds les ronds et les ovales;
« Ce ne sont que festons, ce ne sont qu'astragales. »
Je saute vingt feuillets pour en trouver la fin,
Et je me sauve à peine au travers du jardin.
Fuyez de ces auteurs l'abondance stérile,
Et ne vous chargez point d'un détail inutile.
Tout ce qu'on dit de trop est fade et rebutant;
L'esprit rassasié le rejette à l'instant.
Qui ne sait se borner ne sut jamais écrire. 40
Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un pire.
Un vers était trop faible; et vous le rendez dur :

J'évite d'être long; et je deviens obscur :
L'un n'est point trop fardé; mais sa muse est trop nue :
L'autre a peur de ramper; il se perd dans la nue.
Voulez-vous du public mériter les amours?
Sans cesse en écrivant variez vos discours.
Un style trop égal et toujours uniforme
En vain brille à nos yeux, il faut qu'il nous endorme.
On lit peu ces auteurs, nés pour nous ennuyer,
Qui toujours sur un ton semblent psalmodier.
10 Heureux qui, dans ses vers, sait, d'une voix légère,
Passer du grave au doux, du plaisant au sévère!
Son livre, aimé du ciel et chéri des lecteurs,
Est souvent chez Barbin entouré d'acheteurs.
Quoi que vous écriviez, évitez la bassesse :
Le style le moins noble a pourtant sa noblesse.
Au mépris du bon sens le burlesque effronté
Trompa les yeux d'abord, plut par sa nouveauté :
On ne vit plus en vers que pointes triviales;
Le Parnasse parla le langage des halles :
20 La licence à rimer alors n'eut plus de frein;
Apollon travesti devint un Tabarin [1].
Cette contagion infecta les provinces,
Du clerc et du bourgeois passa jusques aux princes :
Le plus mauvais plaisant eut ses approbateurs,
Et, jusqu'à d'Assouci [2], tout trouva des lecteurs.
Mais de ce style enfin la cour désabusée
Dédaigna de ces vers l'extravagance aisée,
Distingua le naïf du plat et du bouffon,
Et laissa la province admirer le Typhon.
30 Que ce style jamais ne souille votre ouvrage,
Imitons de Marot l'élégant badinage,

[1] Célèbre farceur du XVIIe siècle. On a nommé, peut-être d'après lui, ou de l'Italien *tabaro*, manteau de Crispin, « tabarins, » les bateleurs qui jouent leurs farces en plein air.

[2] Charles Coypeau d'Assouci, né à Paris en 1604, mort dans la même ville en 1679.

Ceux qui voudraient avoir une idée de ce qu'était la vie de bohême au XVIIe siècle, peuvent lire les *Aventures* et la *Prison* de d'Assouci. Ce bel esprit de bas étage, cet insipide et impudent bouffon, comme les Scapins de l'ancienne comédie, eut maille à partir avec la justice dans tous les pays qu'il visita. A Rome, il fut enfermé dans les prisons du Saint-Office, et à Paris, au Châtelet. A Montpellier, sa conduite scandaleuse (nous employons ici l'épithète la plus mesurée), indigna tellement les femmes de cette ville, qu'elles voulaient le brûler de leurs mains. Ce triste et bizarre personnage aurait pourtant pu faire son chemin à la cour, il était passé tout jeune encore du service de la duchesse de Savoie, Christine, fille de Henri IV, à celui de Louis XIII et il amusait le Dauphin, depuis Louis XIV, en jouant du luth et en récitant des vers burlesques.

Et laissons le burlesque aux plaisants du Pont-Neuf.
Mais n'allez point aussi, sur les pas de Brébeuf,
Même en une Pharsale, entasser sur les rives
« De morts et de mourants cent montagnes plaintives. »
Prenez mieux votre ton. Soyez simple avec art,
Sublime sans orgueil, agréable sans fard.
N'offrez rien au lecteur que ce qui peut lui plaire.
Ayez pour la cadence une oreille sévère.
Que toujours dans vos vers le sens, coupant les mots,
Suspende l'hémistiche, en marque le repos. 10
Gardez qu'une voyelle, à courir trop hâtée,
Ne soit d'une voyelle en son chemin heurtée.
Il est un heureux choix de mots harmonieux.
Fuyez des mauvais sons le concours odieux.
Le vers le mieux rempli, la plus noble pensée
Ne peut plaire à l'esprit, quand l'oreille est blessée.
Durant les premiers ans du Parnasse français,
Le caprice tout seul faisait toutes les lois.
La rime, au bout des mots assemblés sans mesure,
Tenait lieu d'ornements, de nombre et de césure. 20
Villon sut le premier, dans ces siècles grossiers,
Débrouiller l'art confus de nos vieux romanciers.
Marot, bientôt après, fit fleurir les ballades,
Tourna des triolets, rima des mascarades,
A des refrains réglés asservit les rondeaux,
Et montra pour rimer des chemins tout nouveaux.
Ronsard, qui le suivit, par une autre méthode,
Réglant tout, brouilla tout, fit un art à sa mode,
Et toutefois longtemps eut un heureux destin.
Mais sa muse, en français parlant grec et latin, 30
Vit dans l'âge suivant, par un retour grotesque,
Tomber de ces grands mots le faste pédantesque.
Ce poète orgueilleux, trébuché de si haut,
Rendit plus retenus Desportes et Bertaut...
Enfin Malherbe vint, et, le premier en France,
Fit sentir dans les vers une juste cadence,
D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir,
Et réduisit la muse aux règles du devoir.
Par ce sage écrivain la langue réparée
N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée. 40
Les stances avec grâce apprirent à tomber,
Et le vers sur le vers n'osa plus enjamber.
Tout reconnut ses lois ; et ce guide fidèle
Aux auteurs de ce temps sert encor de modèle.
Marchez donc sur ses pas ; aimez sa pureté,
Et de son tour heureux imitez la clarté.

Craignez-vous pour vos vers la censure publique?
Soyez-vous à vous-même un sévère critique :
L'ignorance toujours est prête à s'admirer.
Faites-vous des amis prompts à vous censurer ;
Qu'ils soient de vos écrits les confidents sincères,
Et de tous vos défauts les zélés adversaires.
Dépouillez devant eux l'arrogance d'auteur,
Mais sachez de l'ami discerner le flatteur.
Tel vous semble applaudir, qui vous raille et vous joue.
10 Aimez qu'on vous conseille, et non pas qu'on vous loue.
Un flatteur aussitôt cherche à se récrier ;
Chaque vers qu'il entend le fait extasier.
Tout est charmant, divin ; aucun mot ne le blesse;
Il trépigne de joie, il pleure de tendresse;
Il vous comble partout d'éloges fastueux.
La vérité n'a point cet air impétueux.
Un sage ami, toujours rigoureux, inflexible,
Sur vos fautes jamais ne vous laisse paisible,
Il ne pardonne point les endroits négligés.
20 Il renvoie en leur lieu les vers mal arrangés.
Il réprime des mots l'ambitieuse emphase.
Ici le sens le choque; et plus loin c'est la phrase.
Votre construction semble un peu s'obscurcir :
Ce terme est équivoque : il le faut éclaircir.

CHANT II.

Telle qu'une bergère, au plus beau jour de fête,
De superbes rubis ne charge point sa tête,
Et, sans mêler à l'or l'éclat des diamants
Cueille en un champ voisin ses plus beaux ornements
Telle, aimable en son air, mais humble dans son style
30 Doit éclater sans pompe une élégante idylle.
Son tour simple et naïf n'a rien de fastueux,
Et n'aime point l'orgueil d'un vers présomptueux :
Il faut que sa douceur flatte, chatouille, éveille,
Et jamais de grands mots n'épouvante l'oreille.
Mais souvent en ce style un rimeur aux abois
Jette là de dépit la flûte et le hautbois;
Et, follement pompeux dans sa verve indiscrète,
Au milieu d'une églogue entonne la trompette.
De peur de l'écouter, Pan fuit dans les roseaux,
40 Et les Nymphes, d'effroi, se cachent sous les eaux.
Au contraire, cet autre, abject en son langage,
Fait parler ses bergers comme on parle au village;
Ses vers plats et grossiers, dépouillés d'agrément,

Toujours baisent la terre, et rampent tristement.
On dirait que Ronsard sur ses *pipeaux rustiques*
Vient encor fredonner ses idylles gothiques,
Et changer, sans respect de l'oreille et du son,
Lycidas en Pierrot, et Phyllis en Toinon.
Entre ces deux excès la route est difficile :
Suivez, pour la trouver, Théocrite et Virgile.
Que leurs tendres écrits, par les Grâces dictés,
Ne quittent point vos mains, jour et nuit feuilletés.
Seuls, dans leurs doctes vers, ils pourront vous apprendre 10
Par quel art sans bassesse un auteur peut descendre ;
Chanter Flore, les champs, Pomone, les vergers;
Au combat de la flûte animer deux bergers;
Des plaisirs de l'amour vanter la douce amorce;
Changer Narcisse en fleur, couvrir Daphné d'écorce,
Et par quel art encor l'Eglogue quelquefois
Rend dignes d'un consul la campagne et les bois :
Telle est de ce poème et la force et la grâce.
D'un ton un peu plus haut, mais pourtant sans audace,
La plaintive Elégie, en longs habits de deuil, 20
Sait, les cheveux épars, gémir sur un cercueil.
Elle peint des amants la joie et la tristesse,
Flatte, menace, irrite, apaise une maîtresse.
Mais, pour bien exprimer ces caprices heureux,
C'est peu d'être poète, il faut être amoureux.
Je hais ces vains auteurs dont la muse forcée
M'entretient de ses feux, toujours froide et glacée;
Qui s'afflige par art, et, fous de sens rassis,
S'érigent pour rimer en amoureux transis.
Leurs transports les plus doux ne sont que phrases vaines; 30
Ils ne savent jamais que se charger de chaînes;
Que bénir leur martyre, adorer leur prison,
Et faire quereller le sens et la raison.
Ce n'était pas jadis sur ce ton ridicule
Qu'Amour dictait les vers que soupirait Tibulle;
Ou que, du tendre Ovide animant les doux sons,
Il donnait de son art les charmantes leçons.
Il faut que le cœur seul parle dans l'élégie...

CHANT III.

Le temps, qui change tout, change aussi nos humeurs :
Chaque âge a ses plaisirs, son esprit et ses mœurs. 40
Un jeune homme, toujours bouillant en ses caprices,
Est prompt à recevoir l'impression des vices;
Est vain dans ses discours, volage en ses désirs,

Rétif à la censure, et fou dans les plaisirs.
L'âge viril, plus mûr, inspire un air plus sage,
Se pousse auprès des grands, s'intrigue, se ménage,
Contre les coups du sort songe à se maintenir,
Et loin dans le présent regarde l'avenir.
La vieillesse chagrine incessamment amasse;
Garde, non pas pour soi, les trésors qu'elle entasse :
Marche en tous ses desseins d'un pas lent et glacé;
Toujours plaint le présent et vante le passé;
10 Inhabile aux plaisirs dont la jeunesse abuse,
Blâme en eux les douceurs que l'âge lui refuse...

FRAGMENT DU LUTRIN.

CHANT I.

Je chante les combats et ce prélat terrible,
Qui, par ses longs travaux et sa force invincible,
Dans une illustre église exerçant son grand cœur,
Fit placer à la fin un lutrin dans le chœur.
C'est en vain que le chantre, abusant d'un faux titre,
Deux fois l'en fit ôter par les mains du chapitre :
Ce prélat, sur le banc de son rival altier
Deux fois le reportant, le couvrit tout entier.
20 Muse, redis-moi donc quelle ardeur de vengeance
De ces hommes sacrés rompit l'intelligence,
Et troubla si longtemps deux célèbres rivaux,
Tant de fiel entre-t-il dans l'âme des dévots?...
Parmi les doux plaisirs d'une paix fraternelle,
Paris voyait fleurir son antique chapelle;
Ses chanoines, vermeils et brillants de santé,
S'engraissaient d'une longue et sainte oisiveté;
Sans sortir de leurs lits, plus doux que leurs her
Ces pieux fainéants faisaient chanter matines,
30 Veillaient à bien dîner, et laissaient en leur lieu,
A des chantres gagés le soin de louer Dieu;
Quand la discorde, encor toute noire de crimes,
Sortant des Cordeliers pour aller aux Minimes,
Avec cet air hideux qui fait frémir la Paix,
S'arrêta près d'un arbre, au pied de son palais.
Là, d'un œil attentif contemplant son empire,
A l'aspect du tumulte, elle-même s'admire. —
Elle y voit par le coche et d'Evreux et du Mans,
Accourir à grands flots ses fidèles Normands;
40 Elle y voit aborder le marquis, la comtesse,
Le bourgeois, le manant, le clergé, la noblesse,
Et partout des plaideurs les escadrons épars,

Faire autour de Thémis flotter ses étendards.
Mais une église seule, à ses yeux immobile,
Garde, au sein du tumulte, une assiette tranquille :
Elle seule la brave; elle seule aux procès
De ses paisibles murs veut défendre l'accès.
La Discorde, à l'aspect d'un calme qui l'offense,
Fait siffler ses serpents, s'excite à la vengeance;
Sa bouche se remplit d'un poison odieux,
Et de longs traits de feux lui sortent par les yeux.

« Quoi! dit-elle d'un ton qui fit trembler les vitres, 10
J'aurai pu jusqu'ici brouiller tous les chapitres,
Diviser cordeliers, carmes et célestins;
J'aurai fait soutenir un siége aux augustins,
Et cette église seule, à mes ordres rebelle,
Nourrira dans son sein une paix éternelle!
Suis-je donc la Discorde? et, parmi les mortels,
Qui voudra désormais encenser mes autels? »

A ces mots, d'un bonnet couvrant sa tête énorme,
Elle prend d'un vieux chantre et la taille et la forme;
Elle peint de bourgeons son visage guerrier, 20
Et s'en va de ce pas trouver le trésorier.

Dans le réduit obscur d'une alcôve enfoncée,
S'élève un lit de plume à grands frais amassée,
Quatre rideaux pompeux, par un double contour,
En défendent l'entrée à la clarté du jour.
Là, parmi les douceurs d'un tranquille silence,
Règne sur le duvet une heureuse indolence.
C'est là que le prélat, muni d'un déjeûner,
Dormant d'un léger somme, attendait le dîner.
La jeunesse en sa fleur brille sur son visage; 30
Son menton sur son sein descend à double étage;
Et son corps, ramassé dans sa courte grosseur,
Fait gémir les coussins sous sa molle épaisseur.

La déesse, en entrant, qui voit la nappe mise,
Admire un si bel ordre, et reconnaît l'Eglise;
Et marchant à grands pas vers le lieu du repos,
Au prélat sommeillant elle adresse ces mots :

« Tu dors, prélat, tu dors, et là-haut à ta place
Le chantre aux yeux du chœur étale son audace.
Chante les *Oremus*, fait des processions, 40
Et répand à grands flots les bénédictions.

Tu dors! Attends-tu donc que sans bulle, sans titre,
Il te ravisse encor le rochet et la mitre?
Sors de ce lit oiseux, qui te tient attaché,
Et renonce au repos ou bien à l'évêché. »

Elle dit, et, du vent de sa bouche profane,
Lui souffle avec ces mots l'ardeur de la chicane.
Le prélat se réveille, et plein d'émotion,
Lui donne toutefois sa bénédiction...

LE BUCHERON ET LA MORT [1].

FABLE D'ÉSOPE.

Le dos chargé de bois, et le corps tout en eau,
Un pauvre bucheron, dans l'extrême vieillesse,
Marchait en haletant de peine et de détresse,
Enfin las de souffrir, jetant là son fardeau,
Plutôt que de s'en voir accablé de nouveau,
Il souhaite la mort, et cent fois il l'appelle.
La mort vint à la fin : « Que veux-tu? cria-t-elle. —
Qui? moi! dit-il alors prompt à se corriger:
Que tu m'aides à me charger. »

ÉPIGRAMME.

On dit que l'abbé Roquette [2]
Prêche les sermons d'autrui :

[1] Voir le même sujet traité par Marie de France dans les morceaux empruntés aux poètes du moyen âge, au commencement de ce livre, page 3, et par La Fontaine, page 267.

[2] **Gabriel ROQUETTE** (1626—1707), évêque d'Autun, passe pour avoir fourni à Molière le type de son Tartuffe. Soit que le talent lui fît défaut, soit que le génie de l'intrigue ne lui laissât aucune liberté de temps ou de méditation, il fut obligé d'avoir recours à la plume de l'abbé de Nicole pour composer des sermons dont il s'attribua tout le mérite.

On a conservé un dialogue en vers entre plusieurs filles de Madame, qui fit beaucoup rire le roi, et qui se terminait ainsi :

Mlle de Pienne. Je ferai mieux; une oraison coquette.
La gouvernante. Ce n'est pas ce qu'il faut en cette occasion.
Mlle de Pienne. Allons donc où l'abbé Roquette
Va chercher sa provision.

Le caractère de bassesse et d'hypocrisie de l'ancien prélat d'Autun a été plus tard pour le poète M.-J. Chénier, contre un autre évêque d'Autun, l'occasion d'une épigramme, non moins piquante que celles qui furent dirigées contre l'abbé Roquette.

Roquette au temps passé, Talleyrand dans le nôtre
Furent tous deux prélats d'Autun,
Tartuffe est le portrait de l'un :
Ah! si Molière eût connu l'autre!

Moi, qui sais qu'il les achète,
Je soutiens qu'il sont à lui.

Mme DESHOULIÈRES [1].

LES MOUTONS.

IDYLLE.

Hélas ! petits moutons, que vous êtes heureux !
Vous paissez dans nos champs sans soucis, sans alarmes :
Aussitôt aimés qu'amoureux,
On ne vous force point à répandre des larmes :
Vous ne formez jamais d'inutiles désirs.

Ne pas le confondre avec
Henri-Emmanuel DE ROQUETTE (mort en 1725), docteur de Sorbonne, de l'Académie française en 1721.

[1] **Antoinette du Liger de la Garde, Mme DESHOULIÈRES** (1638—1694), naquit à Paris. Elle épousa Guillaume de la Fon de Boisguérin, seigneur Deshoulières, lieutenant du roi. Indépendant des idylles et poésies fugitives que publia cette belle et gracieuse muse, elle composa une tragédie de *Genseric*. Son maître en poésie fut Jean Hesnault, auteur du sonnet de l'*Avorton*. Comme elle faisait cause commune avec les Perrault et surtout avec Pradon, elle servit aussi de point de mire aux traits de Boileau qui, sans la nommer, la désigna assez clairement dans ces vers de la satire X :

Mais qui vient sur ses pas ? c'est une précieuse
Reste de ces esprits jadis si renommés
Que d'un coup de son art Molière a diffamés...

On attribue généralement à Mme Deshoulières le fameux sonnet contre la Phèdre de Racine, qui circula dans le public le lendemain de la première représentation de cette tragédie, et dont voici le premier quatrain :

Dans un fauteuil doré Phèdre tremblante et blême,
Dit des vers où d'abord personne n'entend rien ;
Sa nourrice lui fait un sermon fort chrétien
Contre l'affreux dessein d'attenter sur soi-même.

On ne reconnaît guère à cette facture le style des bergeries, et pour peu que l'on poursuive jusqu'au bout, il y a un certain portrait d'Aricie dont le relief excessif ne permettait pas aux délicats du temps de supposer que Mme Deshoulières pût être l'auteur de cette épigramme égrillarde. On chercha donc ailleurs le coupable : on crut l'avoir trouvé dans le duc de Nevers qui détestait cordialement Racine et Boileau, et les amis des deux poètes retournèrent contre lui, en guise de représailles, les rimes du fameux sonnet. Le duc riposta d'abord avec les mêmes armes, mais il se promettait une autre vengeance, et la querelle littéraire se serait peut-être terminée par des coups de bâton, si le prince de Condé

Dans vos tranquilles cœurs l'amour suit la nature :
Sans ressentir ses maux, vous avez ses plaisirs.
L'ambition, l'honneur, l'intérêt, l'imposture,
Qui font tant de maux parmi nous,
Ne se rencontrent point chez vous.
Cependant nous avons la raison pour partage,
Et vous en ignorez l'usage.
Innocents animaux, n'en soyez point jaloux :
Ce n'est pas un grand avantage.
10 Cette fière raison, dont on fait tant de bruit,
Contre les passions n'est pas un sûr remède :
Un peu de vin la trouble, un enfant la séduit ;
Et déchirer un cœur qui l'appelle à son aide,
Est tout l'effet qu'elle produit.
Toujours impuissante et sévère,
Elle s'oppose à tout et ne surmonte rien,
Sous la garde de votre chien,
Vous devez beaucoup moins redouter la colère
Des loups cruels et ravissants,
20 Que, sous l'autorité d'une telle chimère,
Nous ne devons craindre nos sens.
Ne vaudrait-il pas mieux vivre comme vous faites,
Dans une douce oisiveté ?

ne se fût interposé entre le grand seigneur qui se croyait le droit de les administrer et les poètes qui n'étaient pas en mesure de les rendre.

Pour revenir à Mme Deshoulières, il nous est difficile en la comparant aux femmes-poètes qui l'ont précédée ou suivie, de lui assigner un rang qui corresponde à la brillante réputation qu'on lui a faite. Ce sentiment si fin et si délicat de l'idéal qui se concilie avec la passion dans les poésies de Louise Labé ou
30 de Mmes Desbordes-Valmore et de Girardin ne se rencontre que bien rarement dans les idylles de Mme Deshoulières où les moutons jouent un trop grand rôle. Pour ne pas s'apercevoir des banalités que recouvrent ces vers coulants et limpides, si l'on veut, mais dépourvus de tout accent et de toute originalité, il faudrait partager l'engouement des contemporains de Mme Deshoulières pour le genre pastoral. Nous n'en sommes plus là. A. R.

On prend plaisir à citer quelques-unes de ses maximes ; celles-ci surtout dont la vérité est reconnue :

L'AMOUR-PROPRE.

L'amour-propre est, hélas ! le plus sot des amours ;
Cependant, des erreurs il est la plus commune :
40 Quelque puissant qu'on soit en richesse, en crédit ;
Quelque mauvais succès qu'ait tout ce qu'on écrit,
Nul n'est content de sa fortune,
Ni mécontent de son esprit.

LA MORT.

Que l'homme connaît peu la mort qu'il appréhende,
Quand il dit qu'elle le surprend !
Elle naît avec lui, sans cesse lui demande

Ne vaudrait-il pas mieux être comme vous êtes,
Dans un heureuse obscurité,
Que d'avoir, sans tranquillité,
Des richesses, de la naissance,
De l'esprit et de la beauté?
Ces prétendus trésors, dont on fait vanité,
Valent moins que votre indolence :
Ils nous livrent sans cesse à des soins criminels.
Par eux plus d'un remords nous ronge;
Nous voulons les rendre éternels, 10
Sans songer qu'eux et nous passerons comme un songe.
Il n'est dans ce vaste univers
Rien d'assuré, rien de solide;
Des choses d'ici-bas la fortune décide
Selon ses caprices divers.
Tout l'effort de notre prudence
Ne peut nous dérober au moindre de ses coups.
Paissez, moutons, paissez sans règle et sans science:
Malgré la trompeuse apparence,
Vous êtes plus sages que nous. 20

A SES ENFANTS.

Dans ces prés fleuris
Qu'arrose la Seine,
Cherchez qui vous mène,
Mes chères brebis ;
J'ai fait, pour vous rendre
Le destin plus doux,

Un tribut dont en vain son orgueil se défend.
Il commence à mourir longtemps avant qu'il meure,
Il périt en détail imperceptiblement.
Le nom de mort qu'on donne à notre dernière heure,
N'en est que l'accomplissement.

Mme Deshoulières a excellé dans les bouts-rimés. En voici un exemple

L'OR

Ce métal précieux, cette fatale *pluie* 30
Qui vainquit Danaé, peut vaincre *l'univers*,
Par lui les grands secrets sont souvent *découverts*.
Et l' on ne répand pas de larmes qu'il n' *essuie*.
Il semble que sans lui tout le bonheur vous *fuie:*
Les plus grandes cités deviennent des *déserts*,
Les lieux les plus charmants sont pour nous des *enfers*,
Enfin, tout nous déplaît, nous choque et nous *ennuie*.
Il faut, pour en avoir, ramper comme un *lézard*.
Pour les plus grands défauts c'est un excellent *fard*.
Il peut en un moment illustrer la *canaille*. 40
Il donne de l'esprit au plus lourd *animal;*
Il peut forcer un mur, gagner une *bataille*,
Mais il ne fait jamais tant de bien que de *mal*.

Ce qu'on peut attendre
D'une amitié tendre;
Mais son long courroux
Détruit, empoisonne
Tous mes soins pour vous,
Et vous abandonne
Aux fureurs des loups.
Seriez-vous leur proie,
Aimable troupeau!
10 Vous, de ce hameau,
L'honneur et la joie!
Vous qui, gras et beau,
Me donniez sans cesse
Sur l'herbette épaisse
Un plaisir nouveau!
Que je vous regrette!
Mais il faut céder;
Sans chien, sans houlette,
Puis-je vous garder?
20 L'injuste fortune
Me les a ravis.
En vain j'importune
Le ciel par mes cris;
Il rit de mes craintes,
Et, sourd à mes plaintes,
Houlette, ni chien,
Il ne me rend rien.
Puissiez-vous, contentes,
Et sans mon secours,
30 Passer d'heureux jours,
Brebis innocentes,
Brebis mes amours!
Que Pan vous défende!
Hélas! il le sait:
Je ne lui demande
Que ce seul bienfait.
Oui, brebis chéries,
Qu'avec tant de soin
J'ai toujours nourries,
Je prends à témoin
Ces bois, ces prairies,
Que si les faveurs
Du dieu des pasteurs
Vous gardent d'outrages,
Et vous font avoir
Du matin au soir
De gras pâturages,
J'en conserverai,
Tant que je vivrai,
La douce mémoire,
Et que mes chansons,
En mille façons
Porteront sa gloire,
Du rivage heureux,
Où, vif et pompeux,
L'astre qui mesure
Les nuits et les jours,
Commençant son cours,
Rend à la nature
Toute sa parure,
Jusqu'en ces climats
Où, sans doute, las
D'éclairer le monde,
Il va chez Thétis
Rallumer dans l'onde
Ses feux amortis.

ÉPITRE A LOUIS XIV.

SUR SON VOYAGE EN FLANDRE EN 1684.

Pourquoi chercher une nouvelle gloire?
Sous vos lauriers goûtez un doux repos :
Assez d'exploits d'immortelle mémoire
Vous font passer les antiques héros.
Pour vous, grand roi, pour le bien de la France,
Que reste-t-il encore à souhaiter?
40 Vos soins chez elle ont remis l'abondance;
Votre valeur, qui pourrait tout dompter,

La rend terrible aux nations étranges;
Et quelque loin qu'on porte les louanges,
Il n'en est point qui vous puisse flatter.
Craint, adoré..... Mais j'entends la victoire
Qui vous appelle a des exploits nouveaux.
Que de hauts faits vont grossir votre histoire!
Partez, courez à des destins si beaux.
Je vois l'Espagne, aux traités infidèle,
De ses pays payer ses attentats;
Je vois vos coups détruire les états 10
Du fier voisin qui soutient sa querelle;
Et je vous vois, vainqueur en cent combats,
Donner la paix et la rendre éternelle.

MADRIGAL.

Revenez, charmante verdure,
Faites régner l'ombrage et l'amour dans nos bois.
A quoi s'amuse la nature?
Tout est encor glacé dans le plus beau des mois.
Si je viens vous presser de couvrir ce bocage,
Ce n'est que pour cacher aux regards des jaloux
Les pleurs que je répands pour un berger volage: 20
Ah! je n'aurai jamais d'autre besoin de vous!

BOURSAULT [1].

FRAGMENT D'ÉSOPE A LA COUR.

HEUREUX LES ROIS QUI VEULENT ÈTRE ÉCLAIRÉS SUR LEURS DÉFAUTS.

Esope, Crésus, roi de Lydie.

Crésus. Enfin, mon cher Esope, il faut que je t'avoue
Que de ton équité tout le monde se loue.
Il n'est grands ni petits des endroits d'où tu viens,
Qui ne fassent de vœux pour mes jours et les tiens.

[1] **Edme BOURSAULT** (1638-1701).

Le spirituel auteur d'*Esope à la cour* et du *Mercure galant* occupe une place distinguée dans le groupe des poètes comiques du temps de Louis XIV. Il a parfois la gaîté, mais non la verve et la fantaisie de Regnard, dont le vers, 30 notamment dans *les Folies amoureuses*, pétille comme le champagne. Boursault fit contre Molière une comédie intitulée le *Portrait du peintre* ou *la Contre-critique de l'Ecole des Femmes* qui fut représentée à l'hôtel de Bourgogne. Il composa aussi contre Boileau une autre comédie, la *Satire des Satires*, qui ne put être jouée. On voit que Boursault savait se défendre; mais sa plume lui

Après avoir été par l'ordre de ton prince,
Réformer les abus de province en province,
Il ne te restait plus qu'à hâter ton retour
Pour venir réformer les abus de ma cour.
Rends les vices affreux à tout ce que nous sommes.
Tous les hommes en ont, et les rois sont des hommes.
Le ciel qui les choisit les élève assez haut
Pour faire voir en eux jusqu'au moindre défaut.
Loin de flatter les miens dans ce degré suprême,
10 A corriger ma cour commence par moi-même;
Règle ce que je dois suivant ce que je puis;
Et rends-moi digne enfin d'être ce que je suis.

Esope. Seigneur, vous obéir est ma plus forte envie :
C'est à vous que mon zèle a consacré ma vie :
Mais dans l'heureux état où vos bontés m'ont mis,
Ne me commandez rien qui ne me soit permis.
Il est beau qu'un monarque aussi grand que vous l'êtes,
Pour s'immortaliser fasse ce que vous faites;
Qu'au gré de la justice il règle son pouvoir,
20 Et qu'exempt de défauts il ait peur d'en avoir.
Mais si vous en aviez, quel homme en votre empire
Serait assez hardi pour oser vous le dire?
Pour oser, plein de zèle et de sincérité,
Découvrir à vos yeux l'austère vérité?
Serait-ce ces cœurs bas, ces flatteurs mercenaires,
Qui d'un encens grossier prodigues téméraires,
Exaltent dans les rois, d'un plus tranquille front,
Les vertus qu'ils n'ont pas, que les vertus qu'ils ont?

Crésus. Si tu veux que ta foi ne me soit point suspecte,
30 Ne souffre dans ma cour nul flatteur qui l'infecte.
L'équité qui partout semble emprunter ta voix,
Est ce qu'on s'étudie à déguiser aux rois.
Pour me la faire aimer, fais-la-moi bien connaître,
Je t'en prie en ami, je te l'ordonne en maître.

eût peut-être moins servi que son adresse pour désarmer l'un de ses plus redoutables ennemis. Comme il était receveur des gabelles à Mont-Luçon, il sut offrir à propos ses services et sa bourse à Boileau, qui était venu prendre les eaux de Bourbon; et celui-ci ne trouva rien de mieux à faire pour sceller sa réconciliation avec l'officieux receveur, que de substituer au nom de Boursault qui revenait si souvent dans ses satires, celui de Hesnault, poète estimable, et à ce qu'il nous semble, inoffensif. Moyen ingénieux de se débarrasser d'un ennemi, sans perdre une rime. Quant au pauvre Hesnault, il nétait guère en position de se plaindre, et le sonnet qu'il avait publié contre Colbert lui fermait la bouche en face d'un satirique si bien en cour. A. R.

Je suis jeune, et peut-être assez loin du tombeau.
Mais que sert un long règne, à moins qu'il ne soit beau?
De ton zèle pour moi donne-moi tant de marques,
Que je ressemble un jour à ces fameux monarques,
Qui pour veiller, défendre et régir leurs états,
En sont également l'œil, l'esprit et le bras.
Guide mes pas toi-même au chemin de la gloire.

Esope. Les rois presque toujours y vont par la victoire,
Leurs plus nobles travaux sont les travaux guerriers.
Eh! quel prince a-t-on vu plus couvert de lauriers : 10
Après avoir deux fois mis Samos dans vos chaînes,
Vaincu cinq rois voisins et fait trembler Athènes,
Pour en vaincre encore un qui les surpasse tous,
Vous n'avez plus, Seigneur, à surmonter que vous.
Sans être conquérant un roi peut être auguste.
Pour aller à la gloire il suffit d'être juste.
Dans le sein de la paix faire de toutes parts
Dispenser la justice et fleurir les beaux-arts;
Protéger votre peuple autant qu'il vous révère,
C'est en être, Seigneur, le véritable père; 20
Et père de son peuple est un titre plus grand
Que ne le fut jamais celui de conquérant[1].

(*Acte I, Scène III.*)

FÉLICITÉ DE L'HONNÊTE HOMME.

Je ne sais ici-bas d'autre félicité
Que dans une flatteuse et douce volupté :
Non dans la volupté dont le peuple s'entête;
Qu'on évite avec soin pour peu qu'on soit honnête;
Et qui pour des plaisirs peu durables et faux,
Cause presque toujours de véritables maux :
J'appelle volupté proprement ce qu'on nomme 30
Ne se reprocher rien et vivre en honnête homme.
Appuyer l'innocent contre l'iniquité;
Briller moins par l'esprit que par la probité;
Du mérite opprimé réparer l'injustice,
Ne souhaiter du bien que pour rendre service;
Etre accessible à tous par son humanité :
Non, rien n'est comparable à cette volupté.

[1] « Je me souviens, » disait Montesquieu, « qu'en sortant d'une pièce intitulée *Esope à la cour,* je fus si pénétré du désir d'être plus honnête homme, que je ne sache pas avoir formé une résolution plus forte. » C'est là le plus bel éloge 40 qui ait été fait du talent de Boursault.

ÉPIGRAMME.

Certain intendant de province,
Qui menait avec lui l'équipage d'un prince,
En passsant sur un pont, parut fort en courroux ;
« Pourquoi, demanda-t-il au maire de la ville,
A ce pont étroit et fragile,
N'avoir point mis de garde-fou? »
Le maire craignant son murmure,
« Pardonnez, Monseigneur, lui dit-il assez haut,
Notre ville n'était pas sûre
Que vous y passeriez sitôt. »

FLÉCHIER [1].

APOSTROPHE A ROME.

Non, Rome, tu n'es plus au siècle des Césars,
Où parmi les horreurs de Bellone et de Mars,
Tu portais ton orgueil sur la terre et sur l'onde;
Et bravant le destin des puissances du monde,
Tu faisais voir en pompe aux peuples étonnés
Des souverains captifs et des rois enchaînés...
Tout cet éclat passé n'est qu'un éclat frivole,
On ne redoute plus l'orgueil du Capitole,
Et les peuples instruits, charmés de tes vertus,
Adorent ta grandeur, et ne la craignent plus.

REGNIER-DESMARAIS [2].

A QUOI L'ON DOIT ASPIRER DANS LA VIEILLESSE.

Qu'ai-je à présent à faire dans le monde?
A voir lever et coucher le soleil?
Je l'ai tant vu sortir du sein de l'onde,
Je l'ai tant vu s'y plonger tout vermeil,
Que quelque grand, et quelque magnifique
Que soit toujours un spectacle si beau,
Il n'a plus rien désormais qui me pique.
Il me faudrait un opéra nouveau :
Ai-je à jouir des plaisirs du bel âge?

[1] Pour la notice biograph. voy. page 148.
[2] **L'abbé François-Séraphin REGNIER-DESMARAIS** (1632—1713), de l'Académie française en 1670, secrét. perpét. en 1683.

Le temps n'est plus des jeux ni des plaisirs;
Le temps n'est plus des amoureux désirs;
Depuis longtemps tout a plié bagage.
Ai-je à passer et les nuits et les jours
Le verre en main, en convive agréable ?
L'âge où je suis n'est pas plus convenable
Au Dieu du vin, qu'à celui des amours.
Malgré douze ans ajoutés à soixante,
Je trouverais la vie encor charmante
Avec des gens de mérite et de sens : 10
Mais il faut vivre avec tant d'autres gens
Qu'elle en devient ennuyeuse et pesante.
Quant à passer du repos au réveil,
Puis ne rien faire, et redormir encore,
En attendant le retour de l'aurore;
Autant vaudrait dormir d'un long sommeil.
Le seul emploi qui reste à la vieillesse,
Emploi divin, c'est de vaquer sans cesse
A louer Dieu : mais ne vaut-il pas mieux
L'aller louer, par esprit dans les cieux? 20
Que fais-je donc maintenant sur la terre,
Où les plaisirs pour moi ne sont plus faits?
Où tant de maux aux mortels font la guerre?
J'aspire au ciel où réside la paix;
Où les plaisirs, dont nous n'avons que l'ombre,
Toujours nouveaux et sans fin et sans nombre,
Tiennent l'esprit dans le ravissement;
Où l'on jouit de tout ce que l'on aime;
Où dans le sein de la vérité même,
La soif du vrai s'étanche à tout moment. 30

LE PASSÉ ET L'AVENIR.

SONNET.

Le miroir qui parle à mes yeux
Me tient tous les jours ce langage :
Vous voyez que vous êtes vieux,
Ne vous flattez pas davantage.

La nature est prudente et sage.
Obéissez-lui, c'est le mieux :
Tout homme, en tous temps, en tous lieux,
Doit se conformer à son âge.

Il me parle ainsi tous les jours :
Moi vers la mort, à ce discours, 40
Je tourne aussitôt mes pensées;

Et j'envisage tout d'un temps,
Sans regret les choses passées,
Sans chagrin le terme où je tends.

CHAULIEU [1].

LES LOUANGES DE LA VIE CHAMPÊTRE.

A FONTENAY, SA MAISON DE CAMPAGNE, 1707.

Désert, aimable solitude,
Séjour du calme et de la paix,
Asile où n'entrèrent jamais
Le tumulte et l'inquiétude.
. . . . . .

C'est toi qui me rends à moi-même;
10 Tu calmes mon cœur agité,
Et de ma seule oisiveté
Tu me fais un bonheur extrême.

Parmi ces bois et ces hameaux,
C'est là que je commence à vivre;
Et j'empêcherai de m'y suivre
Le souvenir de tous mes maux.

Emplois, grandeurs tant désirées,
J'ai connu vos illusions;
Je vis loin des préventions
20 Qui forgent vos chaînes dorées.

La cour ne peut plus m'éblouir :
Libre de son joug le plus rude,
J'ignore ici la servitude
De louer qui je dois haïr.

Fils des dieux, qui de flatteries
Repaissez votre vanité,

[1] **Guillaume-Amfrye DE CHAULIEU** (1639—1720).
Il ne se souvint de son titre d'abbé que pour toucher le revenu des bénéfices dont il était pourvu et qui s'élevait à peu près à 30,000 livres. Elève de Chapelle,
30 il vécut en épicurien et chanta le plaisir. Mais dans ses vers, moins vifs et moins spirituels que ceux de son maître, il y a une veine de sentiment et quelques notes d'une douce tristesse. Il avait fixé son séjour au Temple ; de là son surnom d'*Anacréon du Temple*. Voltaire l'appelle avec raison le premier des poètes négligés.

Apprenez que la vérité
Ne s'entend que dans nos prairies.

Grotte d'où sort ce clair ruisseau,
De mousse et de fleurs tapissée,
N'entretiens jamais ma pensée
Que du murmure de ton eau.
. . . . . .

Ah ! quelle riante peinture
Chaque jour se montre à mes yeux
Des trésors dont la main des dieux 10
Se plaît d'enrichir la nature !

Quel plaisir de voir les troupeaux,
Quand le midi brûle l'herbette,
Rangés autour de la houlette,
Chercher le frais sous ces ormeaux,

Puis sur le soir à nos musettes
Ouïr répondre les coteaux,
Et retentir tous nos hameaux
De hautbois et de chansonnettes !

Mais, hélas ! ces paisibles jours 20
Coulent avec trop de vitesse ;
Mon indolence et ma paresse
N'en peuvent suspendre le cours.
. . . . . .

Muses, qui dans ce lieu champêtre
Avec soin me fîtes nourrir,
Beaux arbres qui m'avez vu naître,
Bientôt vous me verrez mourir !

Cependant du frais de votre ombre
Il faut sagement profiter, 30
Sans regret, prêt à vous quitter
Pour ce manoir terrible et sombre,

Où de ces arbres, dont, exprès
Pour un doux et plus long usage,
Mes mains ornèrent ce bocage,
Nul ne me suivra qu'un cyprès.

SUR LA GOUTTE.

Le destructeur impitoyable
Et des marbres et de l'airain,
Le Temps, ce tyran souverain
De la chose la plus durable,
Sape sans bruit le fondement
De notre fragile machine;
Et je ne vis plus un moment
Sans sentir quelque changement
Qui m'avertit de sa ruine.

Je touche aux derniers instants
De mes plus belles années,
Et déjà de mon printemps
Toutes les fleurs sont fanées;
Pour mon arrière-saison,
Je ne vois et n'envisage,
Que le malheur d'être sage,
Que l'inutile avantage
De connaître la raison.

Autrefois mon ignorance
Me fournissait des plaisirs;
Les erreurs de l'espérance
Faisaient naître mes désirs;
A présent l'expérience
M'apprend que la jouissance
De nos biens les plus parfaits
Ne vaut pas l'impatience
Ni l'ardeur de nos souhaits.

La fortune à ma jeunesse
Offrit l'éclat des grandeurs ;
Comme un autre avec souplesse
J'aurais brigué ses faveurs;
Mais, sur le peu de mérite
De ceux qu'elle a bien traités,
J'eus honte de la poursuite
De ses aveugles bontés:
Et je passai, quoi que donne
D'éclat et pourpre et couronne,
Du mépris de la personne
Au mépris des dignités.

Mais quoi! ma goutte est passée!
Mes chagrins sont écartés!
Pourquoi noircir ma pensée
De ces tristes vérités?
Laissons revenir en foule
Mensonge, erreurs, passions;
Sur ce peu de temps qui coule
Faut-il des réflexions?
Que sage est qui s'en défie!
J'en connais la vanité;
Bonne ou mauvaise santé
Fait notre philosophie.

ADIEU AUX MUSES.

FRAGMENT.

Quel éclair perce la nue?
Quelle est la Divinité
Qui vient offrir à ma vue
Tant de grâce et de beauté?
Qui, comme elle, peut paraître?
Sa main sème plus de fleurs
Que l'aurore n'en fait naître,
Et qu'Iris n'a de couleurs.

Devant elle la richesse
Marche avec l'invention :
Alentour vole sans cesse
Le charme et la fiction;
Qu'à ses traits, sa gentillesse,
Et qu'à mon émotion
Je reconnais ma Déesse!
C'est l'Imagination.

C'est par toi, divine Fée,
Qu'au sein même du repos
L'essor seul de la pensée
Fait éclore les héros.

C'est toi, qui les illumines
Par la beauté des objets;
Et seule les détermines
A tous leurs vastes projets.

Si tu n'avais montré Rome
Et son sénat orgueilleux
Soumis aux lois d'un seul homme,
Les eût-il domptés tous deux?
Sans une si douce amorce,
Cet ennemi de Caton
N'aurait jamais eu la force
De passer le Rubicon.

Tu sais les talents de plaire!
Et par toi Pâris trouva
L'art de rendre moins sévère
La beauté qu'il enleva.
Dans ce temps sec et stérile,
Heureux à qui tes faveurs,
Sans travail, rendent facile
Le commerce des neuf sœurs!

Muses, que j'ai tant chéries,
Je vous quitte désormais;
Adieu, douces rêveries,
Vous ne reviendrez jamais.
Adieu, Pinde: adieu, Fontaine;
Adieu, lauriers toujours verts,
Lieux sacrés, où Melpomène
M'apprit à faire des vers. 10

Je sens qu'un Dieu se retire;
C'est ce Dieu qui présenta
A ma jeunesse la lyre
Que Chapelle me prêta.
Je vais, Déesse, à ta gloire,
A l'honneur de tes bienfaits,
Pendre au temple de Mémoire
Les derniers vers que j'ai faits.

LA FARE [1].

SUR SES VERS.

Présent de la seule nature,
Amusements de mon loisir, 20
Vers aisés, par qui je m'assure
Moins de gloire que de plaisir;
Coulez, enfants de ma paresse :
Mais si d'abord on vous caresse,
Refusez-vous à ce bonheur.
Dites, qu'échappés de ma veine,
Par hasard, sans force et sans peine,
Vous méritez peu cet honneur.

[1] **Charles-Auguste, Marquis DE LA FARE** (1644-1712); Il a associé son nom à celui de son ami l'abbé de Chaulieu, dont il partage en quelque sorte la célébrité. 30 Avec ces deux poètes, nous quittons le grand siècle et nous descendons la pente qui aboutit à la Régence. Que nous sommes loin de cette glorieuse période littéraire inaugurée par le Cid! L'âge héroïque a pour jamais disparu. Les cœurs s'amollissent; les âmes se détendent de plus en plus. Une muse toute sensuelle berce les poètes, et de leurs lèvres assoupies il ne s'échappe plus que des vers somnolents. Nous ne prétendons pas que ceux du marquis de La Fare soient précisément de cette espèce, mais nous croyons ne pas être injuste en disant qu'ils n'intéressent bien vivement ni l'esprit ni le cœur.

La Fare a écrit aussi des *mémoires*. A. R.

A LA LOUANGE DE LA PARESSE.

SATIRE.

Je chante tes bienfaits, favorable paresse ;
Toi seule dans mon cœur as rétabli la paix ;
C'est par toi que j'espère une douce vieillesse,
Tu vas me devenir plus chère que jamais.

Ah ! de combien d'erreurs et de fausses idées
Détrompes-tu celui qui s'abandonne à toi !
De l'amour du repos les âmes possédées,
Ne peuvent reconnaître et suivre d'autre loi.

Tu fais régner le calme au milieu de l'orage ;
Tu mets un juste frein aux plus folles ardeurs ;
Tu peux même élever le plus noble courage
Par le digne mépris que tu fais des grandeurs.

De la tranquillité compagne inséparable,
Paresse, nécessaire au bonheur des mortels,
Le besoin que l'Europe a d'un repos durable,
Te devrait attirer un temple et des autels.

Laisse-toi gouverner à cette enchanteresse
Qui seule peut du cœur calmer l'émotion ;
Et préfère, crois-moi, les dons de la paresse
Aux offres d'une vaine et folle ambition.

(*Fragment d'une ode à Chaulieu.*)

ODE A LA VÉRITÉ.

FRAGMENT.

Loin d'ici, beautés mortelles,
Riches d'attraits empruntés,
Qui devez le nom de belles
A vos regards affectés :
Mon âme, aujourd'hui plus pure,
Célèbre de la nature
L'aimable simplicité ;
Et je prétends que ma lyre
Au cœur le plus vain inspire
L'amour de la vérité.
Venez donc, vierges sacrées,
Venez, sur l'émail des fleurs
Que le soleil a parées
Des plus naïves couleurs,
Dévoiler à notre vue
Cette beauté toute nue
Qui ne peut souffrir le fard ;
Belle de ses propres charmes,
Qui peut tout vaincre sans armes,
Et qui sait plaire sans art.
Que je plains dans sa fortune
L'homme à qui la vanité
Et la grandeur importune
Font haïr la vérité !
Sous le poids de l'ignorance,
Il gémit dans l'abondance,

Ce maître absolu de tout;
Et des plaisirs de sa vie.
Sent la fausseté suivie
D'un invincible dégoût.
Venez dissiper la nue
Qui voile votre clarté,
Et montrez-vous toute nue,
Charmante divinité.
Qu'ici tout vous reconnaisse
Pour souveraine maîtresse,
O céleste vérité!
Que tout autre culte cesse,
Et que tout mortel s'empresse
A suivre votre beauté!

ÉPIGRAMME.

Autrefois la raillerie
Etait permise à la cour;
On en bannit, en ce jour, 10
Même la plaisanterie.
Ah! si ce peuple important,
Qui semble avoir peur de rire,
Méritait moins la satire,
Il ne la craindrait pas tant!

LA MONNOYE [1].

SONNETS.

I. SUR LE PEU DE DURÉE DE LA VIE.

Ce peu de temps qui fuit d'un cours imperceptible,
Et qui ne m'est donné qu'afin de me sauver,
Tôt ou tard, par ma mort, doit enfin s'achever,
Et de mes jours comptés le terme est infaillible.

[1] **Bernard DE LA MONNOYE** (1641—1728), de l'Académie française en 1713. 20
Ne pas le confondre avec son petit-fils :
Claude-Pierre de la Monnoye (1708—1771), célèbre jurisconsulte.

Peut-être nos lecteurs suédois n'apprendront-ils pas sans intérêt que c'est d'une ancienne chanson populaire retouchée par B. de la Monnoye que Kellgren a pris l'idée de sa célèbre satire « *Dumboms lefverne.* » Mais l'imitation suédoise l'emporte infiniment sous le rapport de la finesse sur l'original français qui n'a aucune prétention à l'esprit, ainsi qu'on en peut juger par les couplets suivants :

SUR LE FAMEUX LA PALISSE.

Messieurs vour plairait-il d'ouïr
L'air du fameux La Palisse?
Il pourra vous réjouir...
Pourvu qu'il vous divertisse.
Bien instruit dès le berceau,
Jamais, tant il fut honnête,
Il ne mettait son chapeau...
Qu'il ne se couvrît la tête.
Il eut des talents divers;
Même on assure une chose : 30
Quand il écrivait en vers...
Qu'il n'écrivait pas en prose.
Il fut par un triste sort
Blessé d'une main cruelle;
On croit puisqu'il en est mort...
Que la plaie était mortelle.

De la Monnoye s'est fait beaucoup moins connaître par ses vers français que

De me trouver coupable à ce terme terrible
Et de laisser à Dieu de quoi me réprouver,
Dans quel affreux malheur serait-ce me trouver ?
Et toutefois, hélas! ce malheur est possible.

Ce malheur est possible? et je raille, et je ris?
Et des objets mortels mon cœur se sent épris !
Dans quel sommeil mon âme est-elle ensevelie?

Que fais-je? qu'ai-je fait du temps que j'ai passé?
Las! mon amusement me convainc de folie,
10 Vivre sans vivre en saint, c'est vivre en insensé.

II. LE RIRE.

Je suis niais et fin, honnête et malhonnête,
Moins sincère à la cour qu'en un simple taudis.
Je fais d'un air plaisant trembler les plus hardis.
Le fou me laisse aller, et le sage m'arrête.

A personne sans moi l'on ne fait jamais fête.
J'embellis quelquefois, quelquefois j'enlaidis :
Je dédaigne tantôt, et tantôt j'applaudis.
Pour m'avoir en partage, il faut n'être pas bête.

Plus mon trône est petit, plus il a de beauté.
20 Je l'agrandis pourtant d'un et d'autre côté,
Faisant voir bien souvent des défauts dont on glose.

par ses délicieux *Noëls*, écrits en patois bourguignon, par ses élégantes poésies grecques et latines et surtout par un recueil de notes, contes, anecdotes et remarques critiques, connu sous le nom de *Ménagiana*, genre qui a reçu son nom de Ménage.

Voici comme spécimen, un court fragment des *Noëls Bourguignons :*

X. NOEL.

(Su l'ar : Quand le péril est agréable)
Sôveraïn Moitre du tonarre,
Grand Dei, que vos ain fai d'un mô
30 Le Ciez, lai Luigne, le Sôlô,
L'euvre sans dôte à rare.
Que vos ain de mâle et femelle
Peuplai l'ar, lai tarre, lai mar,
An si jor bâti l'Univar,
L'euvre san dôte à belle.
La po rebôtre l'home an gloire,
Que vo-moime vos ain vellu
Vo faire home tô comme lu,
Ç'à bén éne autre histoire.

X. NOEL.

(Sur l'air : Quand le péril est agréable).
Souverain Maître du tonnerre,
Grand Dieu, que vous ayez fait d'un mot
Le Ciel, La Lune, le Soleil,
L'œuvre sans doute est rare.
Que vous ayez de mâles et femelles,
Peuplé l'air, la terre, la mer,
En six jours bâti l'univers,
L'œuvre sans doute est belle.
Mais pour remettre l'homme en gloire,
Que vous-même vous ayez voulu
Vous faire homme tout comme lui,
C'est bien une autre histoire.

Je quitte mon éclat, quand je suis sans témoins,
Et je me puis, enfin, vanter d'être la chose
Qui contente le plus et qui coûte le moins.

ÉPIGRAMMES.

I.

L'envie est, dites-vous, de mille maux la cause.
Holà ! cher ami, parlez mieux;
L'envie est une bonne chose;
Elle fait crever l'envieux.

II.

Je dis toujours du bien de toi,
Tu dis toujours du mal de moi.
Mais je ne sais quel malheur est le nôtre; 10
On ne nous croit ni l'un ni l'autre.

LA FOSSE [1].

FRAGMENT DE MANLIUS.

ACTE I, SCÈNE III.

Manlius Capitolinus à Valérius, consul.

Je sais me garantir de cette erreur commune,
De trahir mes amis trahis par la fortune;
J'aime Servilius. S'il ose s'en flatter,
Je prendrais pour affront que l'on en pût douter.
Dois-je pour ennemis prendre tous ceux qu'offense
D'un sénat inhumain l'injuste violence?
Et suis-je criminel quand, par un doux accueil,
J'apaise leur courroux qu'irrite son orgueil?
C'est moi, c'est mon appui qui les conserve à Rome. 20
Vous demandez d'où vient qu'un Romain, un seul homme,

[1] **Antoine DE LA FOSSE** (1653—1708.)
La Fosse est un imitateur intelligent et même assez heureux de Corneille, quoiqu'il ne rappelle, en aucune façon, sa fougue ni son audace. Cependant, il prouva qu'il comprenait aussi les vieux Romains lorsqu'il composa sa tragédie de *Manlius*, œuvre bien froide, si on ne la considère qu'au point de vue de l'intérêt scénique, mais dans laquelle il y a un caractère fortement conçu et une situation grandiose. Le style de La Fosse a du nerf et de la consistance; il est noble et viril, mais il n'est pas sillonné de ces vers fulgurants qui éclatent coup sur coup dans les tragédies de Corneille et produisent sur le spectateur l'effet d'une 30
commotion électrique. A. R.

Des misères d'autrui soigneux de se charger,
Offre à tous une main prompte à les soulager.
D'une pitié si juste est-ce à vous de vous plaindre?
Si c'est une vertu qu'en moi l'on doive craindre,
Si du peuple, par elle, on se fait un appui,
Pourquoi suis-je le seul qui l'exerce aujourd'hui?
Que ne m'enviez-vous un si noble avantage?
Pourquoi chacun de vous, pour être exempt d'ombrage,
Ne s'efforce-t-il pas, par les mêmes bienfaits,
De gagner, d'attirer les amis qu'ils m'ont faits?
Ne peut-on du sénat apaiser les alarmes,
Qu'en affligeant le peuple, en méprisant ses larmes?
L'avarice, l'orgueil, les plus durs traitements,
Du salut d'un état sont-ils les fondements?
Mes bienfaits vous font peur! Et d'un esprit tranquille
Vous regardez l'excès de pouvoir de Camille!
A l'armée, à la ville, au sénat, en tous lieux,
De charges et d'honneurs on l'accable à mes yeux!
De la paix, de la guerre il est lui seul l'arbitre.
Ses collègues soumis, et contents d'un vain titre,
Entre ses seules mains laissant tout le pouvoir,
Semblent à l'y fixer exciter son espoir;
D'où vient tant de respect, d'amour pour sa conduite?
Des Gaulois à son bras vous imputez la fuite.
Vos éloges flatteurs ne parlent que de lui :
Mais que deveniez-vous avec ce grand appui,
Si dans le temps que Rome aux barbares livrée,
Ruisselante de sang, par le feu dévorée,
Attendait ses secours loin d'elle préparés,
Du Capitole encore ils s'étaient emparés?
C'est moi qui prévenant votre attente frivole,
Renversai les Gaulois du haut du Capitole.
Ce Camille si fier ne vainquit qu'après moi
Des ennemis déjà battus, saisis d'effroi.
C'est moi, qui par ce coup préparai sa victoire,
Et de nombreux secours eurent part à sa gloire.
La mienne est à moi seul, qui seul ai combattu :
Et quand Rome empressée honore sa vertu,
Ce sénat, ces consuls, sauvés par mon courage,
Ou d'une mort cruelle, ou d'un vil esclavage,
M'immolent, sans rougir, à leurs premiers soupçons.
Me font de mes bienfaits gémir dans les prisons;
De mille affronts enfin flétrissent, pour salaire,
La splendeur de ma race, et du nom consulaire.

L'AMOUR RÉFUGIÉ DANS LA MAISON D'ANACRÉON.

Au milieu de la pluie et d'une obscure nuit,
Quand tout dort dans les airs, sur la terre et dans l'onde,
L'autre jour à ma porte on vint faire du bruit.
Du lit, où je dormais dans une paix profonde,
Je crie, en sursaut réveillé,
« Quel bruit fait-on là-bas ? Qui frappe de la sorte? —
C'est moi, c'est un enfant tout transi, tout mouillé,
Dit-on, ne craignez rien. Ouvrez-moi votre porte :
Dans l'ombre de la nuit j'ai perdu mon chemin. »
Cette voix excita ma pitié secourable. 10
Je me lève, et descends une lampe à la main,
J'ouvre, et vois en effet un enfant tout aimable;
Un arc qu'il empoignait me le rendit suspect.
Un carquois tout rempli de flèches acérées
Résonnait sur son dos armé d'ailes dorées.
Frappé de crainte et de respect,
Je le pris pour l'Amour. Hélas! c'était lui-même,
La suite me le fit bien voir;
Près du feu je le fis asseoir,
Tâchant entre mes mains, avec un soin extrême, 20
De réchauffer ses mains, de sécher ses cheveux.
O soins contraires à mes vœux!
A peine il est séché, que, d'une main hâtée,
Il prend un trait dans son carquois,
Un trait fatal dont il fait choix.
« La corde de mon arc n'est-elle point gâtée?
Dit-il, essayons : » et soudain
Il décoche ce trait, et m'en perce le sein.
Il s'applaudit du coup, et de joie il en saute,
Et me dit, en partant, avec un ris moqueur, 30
« Mon arc n'est point gâté; mais prends garde à ton cœur.
Adieu. Je paye ainsi mon hôte. »

(Trad. d'Anacréon. Ode III.)

LAINEZ [1].

CHANSON.

Un ruisseau m'endormait en tombant dans la Seine;
Mille oiseaux m'éveillaient et ranimaient ma veine,
Une aurore naissante éclairait un chemin

[1] **Alexandre LAINEZ** (1650—1710).

D'où le Zéphir et Flore avec leur douce haleine
Faisaient neiger sur moi la rose et le jasmin.
J'aperçus tout à coup la beauté que j'adore :
J'oubliai les ruisseaux,
Je n'ouïs plus d'oiseaux,
Je ne vis plus de Flore,
De roses, de jasmins, de Zéphir, ni d'Aurore.

REGNARD [1].

FRAGMENT DU JOUEUR.

ACTE IV, SCÈNE I.

Angelique, Nérine (sa suivante).

Nérine. En vain vous m'opposez une indigne tendresse,
Je n'ai vu de mes jours avoir tant de mollesse.
Je ne puis sur ce point m'accorder avec vous.
Valère n'est point fait pour être votre époux;
Il ressent pour le jeu des fureurs non-pareilles,
Et cet homme perdra quelque jour ses oreilles.
Angélique. Le temps le guérira de cet aveuglement.
Nérine. Le temps augmente encore un tel attachement.
Angélique. Ne combats plus, Nérine, une ardeur qui m'enchante :
Tu prendrais pour l'éteindre une peine impuissante.
Il est des nœuds formés sous des astres malins,
Qu'on chérit malgré soi. Je cède à mes destins.

[1] Pour sa notice biogr. voy. page 187.

Le hardi voyageur à qui nous avons emprunté quelques fragments de son curieux voyage en Suède et en Laponie avait fait moins librement dans sa jeunesse une excursion bien différente sur les côtes d'Afrique. A la suite d'une certaine aventure qui ressemble à un épisode de roman, il fut pris par des corsaires qui le vendirent comme esclave à Alger. Racheté quelque temps après, et de retour dans sa patrie, il aborda le théâtre et devint le plus gai de nos auteurs comiques, prouvant une fois de plus, après Cervantes, qu'il y a des organisations poétiques assez heureusement douées pour traverser les plus rudes épreuves de la vie, sans y rien perdre de leur vivacité native. Regnard est original même à côté de Molière. Il n'a pas la profondeur de notre grand comique, mais il a peut-être plus d'entrain et d'*humour*. Dans *le Joueur*, *le Légataire*, *les Ménechmes*, *le Distrait*, *les Folies amoureuses*,, il y a une telle franchise d'exécution, une verve si entraînante qu'on se demande parfois ce qui manque à l'auteur de ces œuvres charmantes pour être comparé à Molière. Ce qui lui manque à ce rieur aimable, à ce peintre insouciant de nos travers, c'est la concentration de la pensée, c'est la puissance de créer des types où l'humanité se reconnaisse éternellement; c'est cette langue si vigoureuse et si expressive dans sa familiarité que la raison elle-même semble avoir apprise à l'auteur du *Misanthrope*; c'est

La raison, les conseils, ne peuvent m'en distraire :
Je vois le bon parti, mais je prends le contraire.
Nérine. Eh bien! Madame, soit; contentez votre ardeur,
J'y consens. Acceptez pour époux un joueur,
Qui, pour porter au jeu son tribut volontaire,
Vous laissera manquer même du nécessaire,
Toujours triste ou fougueux, pestant contre le jeu,
Ou d'avoir perdu trop, ou bien gagné trop peu.
Quel charme qu'un époux qui, flattant sa manie,
Fait vingt mauvais marchés tous les jours de sa vie; 10
Prend pour argent comptant, d'un usurier fripon,
Des singes, des pavés, un chantier, du charbon;
Qu'on voit à chaque instant prêt à faire querelle
Aux bijoux de sa femme, ou bien à sa vaisselle,
Qui va, revient, retourne, et s'use à voyager
Chez l'usurier, bien plus qu'à donner à manger;
Quand, après quelque temps, d'intérêts surchargée,
Il la laisse où d'abord elle fut engagée,
Et prend, pour remplacer ses meubles écartés,
Des diamants du Temple et des plats argentés. 20
Tant que, dans sa fureur n'ayant plus rien à vendre,
Empruntant tous les jours, et ne pouvant plus rendre,
Sa femme signe enfin, et voit, en moins d'un an,
Ses terres en décret, et son lit à l'encan!
Angélique. Je ne veux point ici m'affliger par avance;
L'événement souvent confond la prévoyance.
Il quittera le jeu.
Nérine. Quiconque aime, aimera;

ce regard profond, ce sourire presque amer qui laissent deviner le philosophe sous le masque du poète comique. Mais il ne faut pas demander aux poètes 30 autre chose que ce qu'ils peuvent donner. Regnard n'était pas sollicité par son humeur vive et légère à chercher dans les déchirements de son propre cœur les derniers secrets de l'art et du génie. A. R.

Après Molière et Regnard, on remarque parmi les bons auteurs comiques de l'époque :

Charles-Pierre DU FRESNY (1648—1724) auteur de *l'Esprit de contradiction* du *Double veuvage*, de la *Réconciliation normande*, du *Chevalier joueur*, etc. Il se brouilla avec Regnard à l'occasion de cette dernière pièce dont il prétendait que ce poète lui avait dérobé le sujet et les principales situations.

Michel Boyron, dit BARON (1653—1729), plus célèbre comme acteur que 40 comme auteur. La meilleure de ses pièces est l'*Homme à bonnes fortunes*.— Il pouvait avoir la prétention de traiter un pareil sujet, car il n'avait qu'à se peindre lui-même. Baron disait qu'un comédien devrait être élevé sur les genoux des reines.

Des quatre auteurs comiques désignés ci-dessus, pas un ne fut de l'Académie française.

Et quiconque a joué, toujours joue, et jouera
Certain docteur l'a dit, ce n'est point menterie.
Et, si vous le voulez, contre vous je parie
Tout ce que je possède, et mes gages d'un an,
Qu'à l'heure que je parle il est dans un brelan.

FRAGMENT DU TOMBEAU DE M. BOILEAU-DESPRÉAUX,

SATIRE.

...Enfin, midi sonnant, cette lugubre escorte
S'est saisie aujourd'hui du défunt sur sa porte;
Et, promenant ses os de quartier en quartier,
Le conduit au Parnasse à son gîte dernier.
10 C'est là qu'on va porter ses funèbres reliques,
Dans la cave marquée aux auteurs satiriques.
Là, sur un marbre offert aux yeux de l'univers,
En caractère d'or on gravera ces vers :

« Ci-gît maître B....., qui vécut de médire,
Et qui mourut aussi par un trait de satire :
Le coup dont il frappa lui fut enfin rendu.
Si par malheur un jour son livre était perdu,
A le chercher bien loin, passant ne t'embarrasse :
Tu le retrouveras tout entier dans Horace. »

HAMILTON [1].

RONDEAU.

20 Dans un rondeau, me dit le dieu des vers,
Peins la beauté dont tu portes les fers;
Du grand Voiture emprunte la manière,
Et cherche ailleurs ces traits, cette lumière
Dont en rimant moi-même je me sers.
Pour copier ses agréments divers,
Trace Vénus sortant du sein des mers,
Et mets enfin Clarisse tout entière
Dans un rondeau.

Père du jour, lui dis-je, et des concerts,
30 Quand sur mon front j'aurais vos lauriers verts,
Je ne pourrais fournir telle carrière;
Je tarirais plus tôt votre rivière,
Et je mettrais plus tôt tout l'univers
Dans un rondeau!

[1] Pour la notice biograph. voy. page 192.

J.-G. DE CAMPISTRON [1].

FRAGMENT DE VIRGINIE.

ACTE V, SCÈNE VII.

RÉCIT DE CAMILLE.

.....Virginius venait pour la défendre;
Au moment qu'il l'a vue au milieu des soldats,
Ce spectacle cruel a retenu ses pas.
Il s'arrête, et du peuple il apprend que sa fille,
Vient d'être pour jamais ravie à sa famille;
Qu'elle est soumise aux fers du traître Claudius,
Et sans doute exposée aux transports d'Appius :
A ce fatal récit son désespoir extrême
Fait qu'il veut la sauver, ou se perdre lui-même!
Il attaque lui seul plus de mille ennemis; 10
Le succès répond mal à ce qu'il s'est promis;
On le saisit d'abord, il se voit sans épée :
« Hé! que sert, a-t-il dit, à ma valeur trompée,
L'inutile bonheur de mes autres exploits,
Puisque je suis vaincu cette dernière fois.
Mais hélas! permettez, cruels, dans ma disgrâce,
Si je perds Virginie, au moins que je l'embrasse :

[1] **Jean-Galabert DE CAMPISTRON** (1656—1723), de l'Académie française en 1701.

Il était l'auteur d'une tragédie d'*Hercule*, sur laquelle on fit cette épigramme: 20

A force de forger, on devient forgeron;
Il n'en est pas ainsi du pauvre Campistron :
Au lieu d'avancer il recule
Voyez *Hercule*.

Le pauvre Campistron est en effet plus connu par cette épigramme que par toutes ses tragédies qu'on ne joue plus et qu'on ne lit plus depuis longtemps. Il paraît que ses contemporains lui reconnaissaient quelque talent, puisqu'il fut membre de l'Académie française. Nous sommes heureux de penser que cet honnête écrivain, dont l'avenir devait s'occuper si peu, recueillit du moins de son vivant le fruit de ses peines. On lui sut gré de ses efforts, pour se rapprocher 30 de Racine qu'il copiait avec plus de conscience que d'adresse. Le fragment de la *Virginie* de Campistron que nous avons cité est un spécimen du style tragique dégénéré. C'est le commencement du ponsif. On n'étudie pas seulement dans les chefs-d'œuvre des maîtres l'histoire littéraire d'un siècle. Pour qu'elle soit aussi complète que possible, il faut éclairer parfois, ne fût-ce que d'un pâle rayon, le groupe des disciples et des imitateurs. Un choix plus sévère et plus exclusif nous eût obligé à laisser bien des lacunes dans le vaste musée où nous avons cherché à réunir non-seulement une partie des trésors, mais aussi quelques-unes des curiosités de la littérature française.

A. R.

De cet embrassement la puissante douceur,
D'un cœur désespéré flattera la douleur,
On le laisse, il y court, la joint malgré la presse,
Par ses embrassements il marque sa tendresse.
Je le suis, et j'entends qu'elle lui dit : « Seigneur,
Ah! donnez-moi la mort et sauvez ma pudeur! »
Virginius surpris, admire son courage;
Il soupire à la fois, et d'amour, et de rage.
« A tes désirs cruels, dit-il, puis-je obéir ?
10 Mais ne t'obéir pas ce serait te trahir.
Satisfaisons ton âme, et malgré ma faiblesse,
Dérobons ta pudeur au péril qui la presse.
Par un coup rigoureux prouvons notre amitié;
Montrons-nous inhumain par excès de pitié ;
Et que tout l'univers, sachant que je suis père,
Admire mon courage, et plaigne ma misère. »
Après ces tristes mots, égaré, furieux,
Il promène partout ses regards curieux.
Il voit, cherche avec soin, ah ! disgrâce imprévue !
20 Un funeste couteau se présente à sa vue.
Il le prend, et poussé d'une indiscrète ardeur,
De sa constante fille il veut percer le cœur.
Mais en vain pour ce coup son courage s'apprête,
Quand il croit l'achever, sa tendresse l'arrête :
Car à peine a-t-il vu le couteau près du sein,
Que la nature semble avoir glacé sa main.
Il demeure immobile, à ce triste spectacle.
On court, à son dessein chacun veut mettre obstacle.
Virginie en tremblant voit venir ce secours,
30 Qui hasarde sa gloire en conservant ses jours.
Elle se hâte alors de terminer sa vie,
S'élance sur le fer, et d'une main hardie,
Prend celle de son père et poussant le couteau,
S'en frappe, tombe et s'ouvre un chemin au tombeau.

L. DE CAMPISTRON [1].

LA SYMPATHIE.

POURQUOI DE DEUX HOMMES QU'ON VOIT LA PREMIÈRE FOIS, L'UN PLUTOT QUE L'AUTRE.

Qui peut faire naître dans moi
Ces sentiments inconnus à moi-même?

[1] **Louis DE CAMPISTRON** (1660—1737), père jésuite, frère du précédent.

Je sais fort bien que je vous aime,
Et je ne puis dire pourquoi.

Je vous connais, je ne connais point l'autre :
J'entre en vos intérêts dès le premier instant :
Peut-être son mérite égale bien le vôtre,
Mais il ne me touche pas tant.

Je vous ai vu ; j'ai pris parti ;
Cela se fait sans que l'on délibère,
Sans même qu'on pense le faire :
J'ai vu l'autre, et n'ai rien senti. 10

C'est l'inégalité qui fait la préférence.
Sans qu'il vous cède en rien, vous êtes son vainqueur;
Je ne vois entre vous aucune différence;
Mais je la sens bien dans mon cœur.

VERGIER [1].

LE RÊVE.

FRAGMENT.

Je ne rêve que campagne ;
Pour cet innocent séjour,
Je bâtis nuit et jour
Mille châteaux en Espagne.
Sur cela, mes visions
Forment plus d'illusions 20
Qu'une ambitieuse mère
N'en enfante et n'en nourrit
Pour un fils qu'elle chérit :...
Jardins où la jeune Flore,
Sans appareil, fasse éclore
Ses fleurs en toute saison ;
Vue au riant horizon :
Nature qui me décore
Les champs les plus fortunés :
Châteaux richement ornés, 30
Plaines plus riches encore;
Rivière au cours serpentant,
Dont le flot qu'elle promène,

[1] **Jacques VERGIER** (1657—1720), mort assassiné. Quelques-uns de ses contes ont une telle naïveté qu'on a pu les attribuer à La Fontaine.

Partout s'en aille portant
Les richesses qu'elle amène :
Bois par bosquets dispersés
Clochers aux cieux élancés,
Bourgs, hameaux, châteaux, villages,
Divers spectacles donnant :
Laborieux attelages,
Tantôt les champs sillonnant,
Tantôt les moissons traînant :
10 Parmi de vastes prairies,
Troupeaux sans nombre paissant,
Et sur les herbes fleuries,
Leurs gardiens innocents
Au son des hautbois dansants.
Si dans cette humble chaumière
Chers amis viennent me voir,
Soudain pour les recevoir
L'amitié court la première;
Tandis que la propreté,
20 La sage simplicité,
Délicates et légères,
Et par bon goût ménagères,
Vont préparer un repas,
Où les mets n'excèdent pas
Les besoins de mon convive,
Mais où vins fins et brillants
Versent à flots pétillants
Une joie et pure et vive.
Enfin, c'est en ce séjour
30 Que, sans compter un seul jour
J'attendrai l'heure ordonnée
Pour fin de ma destinée,
Du même esprit, du même œil,
Dont après chaque journée,
Je vois la nuit ramenée,
Et de pavots couronnée,
Se plonger dans le sommeil.

(*Ode à M. le duc de Noailles*, 1718.)

DANCOURT [1].

FRAGMENTS DE SANCHO PANÇA.

ACTE V, SCÈNE VI.

MONOLOGUE DE SANCHO.

Sauvons-nous donc aussi, tirons-nous de la presse :
Heureux qui renfermé dans son humble bassesse,
N'a point l'ambition de vouloir être grand!
Je le suis devenu : maugrébleu du haut rang.
Quand la mouche s'élève avec de faibles ailes,
Pour égaler son vol au vol des hirondelles,
Si le moineau la gobe, ou quelque sansonnet,
A son dam; que chacun dorme sous son bonnet.
Pourquoi m'aller frotter aux charges d'importance?
Pourquoi diable vouloir tâter de l'Excellence? 10
Maudite ambition, que tu me fais de tort;
Mais j'entends un grand bruit, contrefaisons le mort,
Peut-être je pourrai me sauver de la sorte...

ACTE V, SCÈNE XVII.

SCÈNE FINALE.

D. Guichot [2]. Ami Sancho, prends part à mon bonheur extrême,
Voilà ma reine enfin.
Sancho. Ma foi, c'est elle-même.
D. Guichot. Tu la reconnais?

[1] **Florent-Carton DANCOURT** (1661—1726). 20
Dancourt abandonna la profession d'avocat pour se faire comédien et poète comique. Sans avoir l'imagination, la grâce et les qualités littéraires de Regnard, il sut comme lui nouer une intrigue et trouver le côté plaisant des caractères. Il fut dans son temps ce que nous appellerions aujourd'hui un réaliste. Son *Chevalier à la mode* et ses *Bourgeoises de qualité* sont des tableaux qui reproduisent avec beaucoup de naturel et de vérité quelques types fort curieux de la dernière période du règne de Louis XIV. Le *Bourgeois gentilhomme* es le point de départ des *Bourgeoises de qualité;* mais il y a dans cette dernièret pièce des indications précieuses pour l'étude des mœurs à cette époque de transformation sociale où les fermiers-généraux, les receveurs de gabelles et 30 les traitants forment une caste nouvelle qui cherche à se greffer sur la noblesse, et veut ajouter à la toute-puissance des écus, le prestige du nom. S'il y a dans les pièces de Dancourt un véritable talent d'observation, elles laissent beaucoup à désirer sous le rapport de la forme. Les personnages qu'on y rencontre ne parlent plus la langue de Molière ni celle de Regnard; mais leur physionomie est si plaisante et si originale, qu'en les regardant, on oublie presque de les écouter. A. R.

[2] S'écrit actuellement *Quichotte.*

Sancho. Oui celle à qui j'ai parlé.
Voilà ma cribleuse de blé!
La malepeste, elle est bien plus charmante
Que lorsque je la vis pour la première fois :
Mais un enchanteur discourtois
Sous de forts vilains traits peut cacher une infante.
(Mon maître est fou, l'aventure est plaisante,
Tout coup vaille, il est bon, puisque tant aujourd'hui
On s'est moqué de moi, qu'on se moque de lui.)
10 *D. Guichot.* Nord de tous mes exploits, étoile étincelante,
Voilà mon écuyer le fidèle Sancho,
La fleur des écuyers de la milice errante,
Souffrez que je vous le présente.
Dulcinée. Il m'a déjà rendu visite au Toboso.
Sancho. Ma foi, l'infante ment; car je mentais moi-même.
Dulcinée. Je le connais, je l'estime, je l'aime,
Et je prétends qu'il ait part au bonheur,
A la félicité suprême
Que nous fait ce sage enchanteur.
20 Venez, mon chevalier, près de moi prendre place.
Mais, que dis-je! ce nom n'est point assez pour vous.
Devant mes yeux vous avez trouvé grâce :
Et je vous prends pour mon époux.
D. Guichot. Est-il quelque bonheur que le mien ne surpasse?
Sancho. On l'a tantôt bien dit, la fortune aide aux fous :
Mais s'il en est d'heureux, ils ne le sont pas tous.
Le Duc. Nous sommes assemblés, célébrons l'hyménée
Du vaillant Don Guichot et de sa Dulcinée.
Dulcinée. Sancho partage la gloire
30 De ce grand événement
Et c'est la fin de l'histoire
De son beau gouvernement.
Sancho. La sagesse la plus fine
Est dans mon entendement :
Je gouverne la cuisine,
Et je gagne au changement.
Dulcinée. Pour modèle
Sancho l'écuyer fidèle,
Prend les bons buveurs de vin,
40 Et sans la peur de la berne
Il serait à la taverne
Du soir au matin.
Archelaus. Dans cette île fortunée
Que gouverna peu Sancho,
Admirons tous Dulcinée
Du Toboso!

Elvire. Quelle heureuse destinée
Pour le vaillant Don Guichot,
D'épouser sa Dulcinée
Du Toboso !
Archelaus. Que sur une haquenée
L'infante bien à gogo,
En pompe soit ramenée
Au Toboso !
Altisidore. De peur que son arrivée
Ne se fasse incognito ; 10
Qu'elle soit carillonnée
Au Toboso !
Archelaus. Puis de myrte couronnée
Ayant au doigt un anneau,
Qu'elle soit fiancée
Au Toboso !
Tous Ensemble. Vive, vive mainte année
Le valeureux Don Guichot,
L'écuyer, et Dulcinée
Du Toboso ! 20

Mme DE MURAT [1].

POUR PLAIRE IL FAUT ÊTRE NATUREL.

Muse de tous nos jeux, objet de nos hommages,
Songez que le dépit se mêle à nos suffrages,
Lorsque vous empruntez des travestissements
Trop peu dignes de vous, malgré leurs agréments.
D'un naturel heureux l'ascendant est extrême ;
Pour nous plaire toujours, soyez toujours la même.
Sous des myrtes fleuris, dans des palais charmants
Devenez-vous princesse ou compagne de Flore,
Vous causez dans les cœurs de doux ravissements.
Un murmure s'élève, éclate, augmente encore. 30
Vous entendez partout des applaudissements.
Quels triomphes flatteurs ! C'est un peuple d'amis,
Qui couronne ce qu'il adore.
Eh bien, croyez-les donc, ces cœurs que vous touchez
Sous les vrais ornements que votre art vous présente,
Vous n'êtes jamais plus charmante
Que lorsque vous vous ressemblez.

[1] Henriette-Julie Castelnau, Comtesse DE MURAT (1670—1716).

COUPLETS.

Faut-il être tant volage?
Ai-je dit au doux plaisir,
Tu nous fuis! Las! quel dommage!
Dès qu'on a pu te saisir!

Ce plaisir tant regrettable
Me répond : Rends grâce aux dieux
S'ils m'avaient fait plus durable,
Ils m'auraient gardé pour eux.

SÉNECÉ [1].

CHOIX D'ÉPIGRAMMES.

I. A DEMAIN!

Qu'il est lent à venir ce demain ridicule!
En quels lieux se tient-il?
En Norwége, en Guinée, aux colonnes d'Hercule,
A la Chine, au Brésil?
Quel titre à ce demain te donne confiance?
En as-tu caution?
On peut la discuter, et pour ton espérance
Je crains l'éviction :
Parmi tant de délais, j'aperçois la vieillesse
Qui te livre à l'ennui;
Demain n'est qu'un nuage, et la saine sagesse,
Veut qu'on vive aujourd'hui.

II. CONSEIL A UN AVARE.

Un économe négligent
Peut par mauvais ménage épuiser ta finance;
Un voleur peut en ton absence
Rompre tes coffres forts et piller ton argent;
L'injure des saisons rendra ton champ stérile;
Le feu consumera tes maisons de la ville,
Sur tes troupeaux nombreux les loups s'acharneront;
Un banquier frauduleux te fera banqueroute;
Tes vaisseaux, par l'orage écartés de leur route,
Sur les écueils se briseront;

[1] Antoine-Bauderon de SENEÇAY, ou SÉNECÉ DE CONDEMINES (1643—1737).

Pour te mettre à couvert d'une atteinte importune,
Fais du bien : hâte-toi, Damis ;
Tout est sous le pouvoir de l'aveugle fortune,
Hors ce qu'on donne à ses amis.

III. INGÉNUITÉ.

Dans folle noise, un badaud de Paris
D'un coup de pinte eut la tête férue.
On le pansait : il poussait de hauts cris,
Qui s'entendaient des deux bouts de la rue.
« Lors, dit le maître, ou donnez-moi congé,
Ou laissez voir, pour faire bonne cure, 10
Si le cerveau n'est point endommagé :
Ouvrer ne puis sans sonder la blessure. —
Hélas ! Monsieur, dit le pauvre blessé,
C'est temps perdu de chercher ma cervelle ;
De ce tourment tenez-moi dispensé :
Brin n'en avais lorsque je pris querelle. »

IV. LA TANTE A L'HUMEUR CHAGRINE.

Que Pernelle est contredisante.
Qu'il faut chèrement acheter
Cinq ou six cents écus de rente
Que d'elle j'espère hériter ! 20
A toute heure elle fait la moue
Et contrôle ce que je dis :
Quand je plaisante, je médis;
Je suis un flatteur, quand je loue;
Un fanatique quand je lis;
Un dissipateur, quand je joue.
Si je suis gai, je suis un fou:
Si je suis triste, un loup-garou;
Elle me tourne en ridicule,
Si j'ai parfois bon appétit; 30
Si j'en manque, ma vieille dit
Que c'est un reste de crapule.
Vais-je à l'église fréquemment,
Je suis taxé d'hypocrisie;
Si je n'y vais que rarement,
Je suis entiché d'hérésie;
Pour moi j'y perds l'entendement,
Un jour je lui disais : « Ma tante,
Tout vous déplait : tout vous tourmente,
Quand aurez-vous contentement? — 40
Quand ! reprit-elle ; au monument;

Et pour moi la mort est trop lente. »
Lors lui prit un éternûment,
Sur quoi je dis tout bonnement,
Mais de grand cœur : « Dieu vous contente ! »

V. L'ÉLOQUENCE RECONNUE.

Paul, qui s'érige en auteur,
Donna dimanche une fête
A deux pistoles par tête,
Chez un excellent traiteur.
Du récit d'un long ouvrage
10 Ce beau festin fut suivi :
Le convive à chaque page
Exclamait comme ravi.
Blaise dit tout bas à George :
« Vous mentez tous par la gorge
Cela n'a rien de piquant. »
George répondit à Blaise :
« Tais-toi, critique choquant;
D'accord : c'est une fadaise ;
Mais si sa pièce est mauvaise,
20 Son repas est éloquent. »

LA

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Depuis la formation de la Langue

JUSQU'A NOS JOURS

LECTURES CHOISIES

PAR

Le Lieutenant-Colonel STAAFF

OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR ET DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE EN FRANCE

OUVRAGE
DÉSIGNÉ COMME PRIX AUX CONCOURS GÉNÉRAUX DE 1868 — 1872,
DISTRIBUÉ AUX INSTITUTEURS DE FRANCE
PAR S. EXC. M. LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE;
ADOPTÉ ET RECOMMANDÉ PAR LA COMMISSION DES BIBLIOTHÈQUES,
AINSI QUE POUR LES PRIX ET LES BIBLIOTHÈQUES DE QUARTIER;
HONORÉ DES SOUSCRIPTIONS DES MINISTÈRES
DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE, DE LA GUERRE, DE LA MARINE, ETC.;
DÉCERNÉ EN PRIX DANS LES LYCÉES, COLLÉGES MUNICIPAUX ET ÉCOLES
COMMUNALES DE LA SEINE, DU LOIRET, DE L'AUBE, DE L'AVEYRON, ETC., ETC.

QUATRIÈME ÉDITION

TOME I

DEUXIÈME COURS

(1715-1790)

PARIS

DIDIER ET Cie
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
35, QUAI DES AUGUSTINS, 35

CH. DELAGRAVE ET Cie
LIBRAIRIE CLASSIQUE ET D'ÉDUCATION
58, RUE DES ÉCOLES, 58

1873

Droits de propriété et de traduction réservés.

SECTION DEUXIÈME.

8e PÉRIODE

DEPUIS
LA MORT DE LOUIS XIV JUSQU'AUX PREMIERS TEMPS
DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE.

1715—1790

INTRODUCTION.

I. SUR LA LITTÉRATURE DU XVIIIe SIÈCLE

PAR DRIOUX [1].

Le XVIIIe siècle fut plus fécond que le XVIIe. On trouve dans tous les genres un plus grand nombre d'écrivains, et comme la langue était formée, les auteurs du second ou du troisième ordre écrivaient généralement mieux que les auteurs inférieurs du siècle précédent. Mais il n'en est pas de même de ceux qui ont occupé le premier rang dans la littérature. On ne trouve aucun poète qu'on puisse comparer à Racine, ni aucun prosateur qui égale Bossuet. En général, on compose d'une façon trop rapide et trop hâtée, et cet empressement nuit à la perfection du travail. Ainsi, dans la plupart des genres, la décadence est sensible. VOLTAIRE excella dans la tragédie, sans égaler Racine et Corneille ; la comédie, au lieu de Molière et de Regnard, n'eut pour représentants que DESTOUCHES, GRESSET et PIRON ; à la Bruyère succéda, parmi les moralistes, VAUVENARGUES ; la philosophie, après avoir été honorée des grands noms de Descartes, Mallebranche, Bossuet et Fénelon, se vit réduite à DIDEROT, à CONDILLAC et aux ENCYCLOPÉDISTES ; l'oraison funèbre resta muette ; le P. Neuville, le P. Ségaud et l'abbé Poullé remplacèrent dans la chaire Bossuet, Fléchier, Bourdaloue et MASSILLON.

Les sciences gagnèrent à la vérité ce que les œuvres d'art perdirent. BUFFON ouvrit une route nouvelle en exposant avec tous les charmes de la littérature les faits de l'histoire naturelle. D'ALEMBERT tempéra également l'aridité des sciences exactes en exprimant leur méthode et leurs résultats sous une forme moins rude et moins barbare. Si l'éloquence de la chaire faiblit, l'éloquence judiciaire se perfectionna. La révolution donna ensuite naissance à l'éloquence politique, qui s'éleva tout à coup à une hauteur que les anciens eux-mêmes n'ont sans doute jamais atteinte.

[1] Probablement l'abbé Drioux, prof. d'histoire au petit Séminaire de Langres.

L'esprit philosophique, qui était l'esprit général de ce siècle, ayant tout remis en question, la discussion fit jaillir sur beaucoup de points de grandes lumières. La foi en souffrit pour un temps, mais cette épreuve prépara son triomphe dans l'avenir.

(*Fragment du Cours théorétique et pratique de littérature.*)

II. JUGEMENTS LITTÉRAIRES.

RANGÉS PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

A) PAR D'ALEMBERT [1].

Buffon. Auteur de l'*Histoire naturelle.* Rival de Platon et de Lucrèce, il a répandu dans son ouvrage, dont la réputation croît de jour en jour, cette noblesse et cette élévation de style qui sont si propres aux matières philosophiques, et qui dans les écrits du sage doivent être la peinture de son âme.

Crébillon. Il n'offre le tableau d'aucune nation particulière ; il semble s'être livré tout entier à tracer celui de l'homme et à le tracer du côté qui n'est pas le plus beau sans doute, mais qui est peut-être au théâtre un des plus frappants.....

Crébillon n'a guère que des vers heureux, mais des vers qu'on retient malgré soi, des vers d'un caractère original, des vers enfin qui n'appartiennent qu'à lui, et dont l'âpreté mâle exprime, pour ainsi dire, la physionomie de l'auteur. Si les détails de la versification ne souffrent pas chez lui l'examen rigoureux, l'énergie de ses caractères et le coloris vigoureux de ses tableaux, produiront toujours un grand effet au théâtre, où son siècle semble lui avoir donné une place que la postérité lui conservera, et où il sera toujours nommé parmi nos meilleurs poètes tragiques.

Destouches. Si Destouches ne doit paraître qu'à la suite de Molière et de Regnard, plus comiques, plus animés, et plus originaux que lui, il a du moins la gloire d'avoir soutenu après eux l'honneur du théâtre comique, presque absolument tombé de nos jours ; il mérite même un éloge particulier, celui d'avoir mis dans ses pièces plus de mœurs, de décence et de sentiments de vertu, que ces deux illustres peintres de nos vices et de nos travers ; enfin, il a joint à l'intelligence du théâtre, à l'art de la conduite, à la connaissance des effets, le naturel et la pureté du style.

Fontenelle. Si on peut reprocher à Fontenelle de légers défauts, c'est trop de familiarité dans le style, quelquefois trop de recherche et de raffinement dans les idées, ici, une sorte d'affectation à montrer en petit les grandes choses ; là, quelques détails précis, peu dignes de la gravité d'un ouvrage philosophique ; voilà pourtant, qui le croirait, en quoi la plupart de nos faiseurs d'éloges ont cherché à lui ressembler. Ils n'ont

[1] Voyez les auteurs de l'époque.

pris du style de Fontenelle que ses taches légères sans en imiter la précision, la lumière et l'élégance.

Frédéric II. Son goût pour les sciences et pour les beaux-arts est d'autant plus éclairé, d'autant plus vrai, et d'autant plus louable, qu'il ne prend rien sur des soins plus importants et qu'il faut être roi avant toute autre chose. Aussi les éloges qu'il a reçus ne se bornent pas au suffrage de ses sujets ; ratifiés par toute l'Europe, dont la voix unanime est la pierre de touche du mérite des souverains, ils le seront par le jugement des siècles futurs, qu'on peut lui annoncer d'avance, parce qu'il n'a point à le redouter. 10

Lamotte. Il voulait faire des vers, et sentait que la nature ne l'avait point fait poète; il voulait faire des odes, et sentait qu'il avait plus de logique que de chaleur, plus de raison que d'enthousiasme ; il voulait faire des tragédies, et se voyait à une distance immense de Corneille et de Racine ; enfin, il voulait faire des fables, et sentait que son esprit, dont le caractère était la finesse, essayait en vain d'attraper la variété charmante de La Fontaine. Que lui restait-il donc à faire? De soutenir avec tout l'art dont il était capable, que l'harmonie et les images n'étaient point nécessaires à la poésie, la chaleur et l'enthousiasme à l'ode, la versification à la tragédie, et la variété à la fable. Lamotte s'est fait une 20 poétique d'après ses talents, comme tant de gens se font une morale d'après leurs intérêts ; ne croyons point à ses opinions, mais pardonnons-lui de les avoir soutenues.

Montesquieu. Les succès de l'enfance, présage quelquefois si trompeur, ne le furent point dans Montesquieu. Il annonça de bonne heure ce qu'il devait être, et son père donna tous ses soins à cultiver ce génie naissant, objet de son espérance et de sa tendresse. Dès l'âge de vingt ans, le jeune Montesquieu préparait déjà les matériaux de *l'Esprit des lois*, par un extrait raisonné des immenses volumes qui composent le corps du *Droit civil*. 30

Cependant l'étude de la jurisprudence, quoique moins aride pour Montesquieu que pour la plupart de ceux qui s'y livrent, parce qu'il la cultivait en philosophe, ne suffisait pas à l'étendue et à l'activité de son génie : il approfondissait, dans le même temps, des matières encore plus importantes et plus délicates, et les discutait dans le silence avec la sagesse, la décence et l'équité qu'il a depuis montrées dans ses ouvrages...

Montesquieu était dans le commerce d'une douceur et d'une gaîté toujours égales; sa conversation était légère, agréable et instructive par le grand nombre d'hommes et de peuples qu'il avait connus; elle était coupée comme son style, pleine de sel et de saillies, sans amer- 40 tume et sans satire. Personne ne racontait plus vivement, plus promptement, avec plus de grâce et moins d'apprêt; il savait que la fin d'une histoire plaisante en est toujours le but ; il se hâtait donc d'y arriver et produisait l'effet sans l'avoir promis...

Rien n'honore plus sa mémoire que l'économie avec laquelle il vivait, et qu'on a osé trouver nécessaire dans un monde avare et fastueux, peu

fait pour en saisir les motifs, et encore moins pour les sentir. Bienfaisant, et par conséquent juste, Montesquieu ne voulait rien prendre sur sa famille, ni des secours qu'il donnait aux malheureux, ni des dépenses considérables auxquelles ses longs voyages, la faiblesse de sa vue, et l'impression de ses ouvrages l'avaient obligé; il a transmis à ses enfants sans diminution ni augmentation, l'héritage qu'il avait reçu de ses pères ; il n'y a rien ajouté que la gloire de son nom et l'exemple de sa vie. (*Esprit, maximes et principes.*)

B) PAR PALISSOT [1].

D'Alembert. Si les productions de cet écrivain n'annoncent pas tou-
10 jours un grand caractère, si l'on n'y trouve plutôt la finesse et les vues délicates du bel esprit métaphysicien, que les idées mâles et profondes du génie, si sa manière, enfin, n'est souvent qu'une copie trop étudiée de celle de M. Voltaire, on ne peut cependant lui refuser le mérite, très-rare de nos jours pour un philosophe, d'avoir écrit avec clarté et sans dénaturer, comme tant d'autres, l'élégante simplicité de la langue.

De Belloy. Il a mis ses talents à l'abri, non de la critique mais de la satire, par l'usage respectable qu'il en a fait. Il a donné à tous nos poètes dramatiques l'exemple de puiser leurs sujets dans l'histoire, et de consacrer leurs veilles à la gloire de leur patrie.

20 Gentil Bernard. On a de lui quelques pièces fugitives pleines de grâces, de délicatesse et de légèreté. Le génie de M. Bernard porte l'empreinte du siècle où il a vécu, c'est-à-dire d'un siècle d'agrément, de frivolité et de luxe. Sa philosophie est celle d'Epicure et d'Anacréon. Aucun de nos poètes ne s'est plus approché que lui de la manière d'Ovide; il en a les défauts et les beautés.

Bernis. Les poésies de M. le cardinal de Bernis respirent en général l'élégance, l'harmonie et la facilité. Aucun poète ne paraît avoir mieux senti que toute la magie des vers ne consiste que dans l'art de peindre.

Bonnet. Un des plus grands métaphysiciens de ce siècle. Ses pre-
30 miers goûts le portèrent vers l'histoire naturelle, soit des insectes, soit des plantes. Nous n'osons apprécier exactement son mérite à ces égards. Ce que nous pouvons assurer d'après notre impression, et surtout celle des gens éclairés, c'est qu'aucun savant n'a peut-être plus que notre auteur, de cet esprit vraiment philosophique, nécessaire dans de pareilles recherches. Il suit la nature pas à pas, il l'observe, il l'étudie avec une sagacité, une justesse, une patience inconcevables. Il nous montre, autant qu'il est possible, tous les degrés intermédiaires par lesquels elle passe pour arriver à tel ou tel résultat. Il cherche, comme elle, à ne point faire de saut, à ne point laisser de lacune, à distinguer toutes ces
40 nuances si déliées, si imperceptibles à l'œil vulgaire, et que le génie seul peut saisir et marquer.

[1] Voyez les prosateurs de la section III de cet ouvrage.

Buffon. Son *Histoire naturelle* est un monument d'éloquence et de génie que toute l'Europe nous envie, et dont elle attend la continuation avec la plus grande impatience.

Le plus grand éloge que nous puissions faire de M. de Buffon, est de reconnaître que partout il a été égal à son sujet. Non-seulement il est admirable dans les plus petits détails ; mais lorsqu'on lit la première et la seconde vue de cet homme sublime, on croirait que participant à l'intelligence suprême, il a surpris les secrets du Créateur, pour lever le plan de la nature.

Colardeau. Ses tragédies annonçaient plutôt le mécanisme d'une versification heureuse, que le talent de la poésie dramatique. 10

Quoi qu'il en soit, il est à regretter que cet écrivain n'ait pas perfectionné par plus de travail et d'étude les dons qu'il tenait de la nature, car il avait l'oreille savante, délicate et sensible, une candeur, une modestie faite pour le rendre cher à ceux-mêmes qui n'auraient pas eu une haute idée de sa littérature.

Condillac. Monsieur l'abbé de Condillac fut parmi nous un des premiers disciples du philosophe anglais Locke. Son *Essai sur l'origine de nos connaissances*, et son *Traité des sensations* sont deux ouvrages que son maître n'eût pas désavoués. 20

Crébillon père. Par la force de son génie, il s'est rendu l'égal de nos meilleurs poètes tragiques sans les imiter. Son style, souvent inégal et peu correct, étincelle de beautés mâles et hardies, qui rachètent bien avantageusement ses négligences.

Crébillon fils, écrivain d'un mérite très-rare et non moins original que son père, aux yeux de ceux qui savent que le sublime des arts ne consiste que dans l'imitation vraie de la nature. Ne l'accusons point de la licence des mœurs qu'il a peintes : il peut dire à tout son siècle :

« Est-ce ma faute à moi si ces mœurs sont les vôtres. »

Destouches. Il n'a eu ni la vigueur de style, ni la raison profonde, ni le sel de Molière, ni même la gaîté de Regnard; mais il était fort supérieur à Boissy, son contemporain. Il est souvent un peu froid, mais rempli de sens, fidèle aux bienséances, et le ton de ses ouvrages décèle l'éducation cultivée d'un homme du monde. 30

Diderot. On voudrait que le style de cet écrivain fût en général plus exempt d'une certaine emphase désordonnée, espèce de convulsion que la lupart de nos modernes ont affectée, comme un prestige d'éloquence, et qui n'est dans le fond :

« Qu'un froid enthousiasme imposant pour les sots. »

Dorat. Esprit léger et agréable, qui paraît s'être assigné à lui-même la place qui lui convient, en prenant dans ses petits ouvrages le ton cavalier d'un petit maître en littérature. Mais malheureusement on a remarqué, jusque dans ses petits ouvrages, des fautes inexcusables. L'au- 40

teur, par exemple, avait cru peindre très-poétiquement une autruche dans une de ses fables, et même la caractériser d'une manière imitative, par ces deux vers :

« Elle étend lourdement ses gigantesques ailes.
Dont la masse ressemble aux voiles des vaisseaux. »

Il est triste que cette belle image ne présente qu'une double absurdité. Les gigantesques ailes de l'autruche se réduisent à rien, car elle n'en a pas. Elle n'a que de petits ailerons très-courts, et les plumes qui en sortent sont tellement effilées et décomposées que, loin *de ressembler aux voiles des vaisseaux*, elles n'ont même entre elles aucune adhérence ; ce qui les rend absolument inutiles pour voler. Cette méprise rappelle assez naturellement celle de Sancho, qui prêt à se battre contre des autruches, demandait si elles étaient de la maison d'Autriche.

Duclos. Des prétentions trop exagérées de sa part, des éloges trop fastueux de la part de ses amis, ont peut-être contribué à faire juger M. Duclos avec trop de sévérité. Les *Considérations* de M. Duclos *sur les Mœurs* sont, comme l'a dit M. de Voltaire, le livre d'un honnête homme. Nous ajoutons que c'est l'ouvrage d'un homme de beaucoup d'esprit ; mais nous ne croyons pas que ce soit toujours celui d'un homme de goût.

L'abbé Fleury. Précepteur du duc de Bourgogne, et depuis confesseur de Louis XV, il ne connut dans ces places délicates ni l'ambition, ni l'intrigue. La cour vit avec surprise un homme qui pouvait parvenir à toutes les dignités de son état, donner le rare exemple du désintéressement et de la modestie.

Madame de Graffigny. Publia les *Lettres péruviennes*, roman dans lequel on trouve quelquefois du sentiment et de la passion, mais plus ordinairement

« Une métaphysique où le jargon domine,
Souvent imperceptible à force d'être fine. »

Grécourt. Auteur de plusieurs contes licencieux, il est à La Fontaine ce qu'un satyre est à une grâce.

Gresset. Auteur du plus agréable des contes, le *Vert-Vert* ; sa *Chartreuse*, et quelques-unes de ses *épîtres*, sont du genre le plus gracieux et le plus piquant. La poésie en est élégante, harmonieuse, facile, mais quelquefois un peu traînante, négligée et verbeuse : c'est l'abondance ou plutôt la surabondance d'Ovide.

Guymond de la Touche. Connu par la tragédie d'*Iphigénie en Tauride*, dont le style est incorrect et dur, mais dans laquelle il y a quelques morceaux qui font juger qu'il aurait eu de la force tragique. Oreste prêt à être immolé, se retourne du côté de Pylade et lui dit ces paroles si naturelles et si touchantes qui sont entendues d'Iphigénie :

« Quelle fatalité poursuit le sang d'Atride !
C'est ainsi que ma sœur expira dans l'Aulide. »

Helvétius. Nous ne considérons le *livre de l'Esprit* qu'on lui attribue ni relativement à la théologie, ni relativement à la morale.

Il a parmi les ouvrages philosophiques de ce siècle, le mérite très-rare d'être écrit avec pureté, avec clarté, et surtout avec méthode. On y trouve beaucoup d'observations fines, et qui prouvent que M. Helvétius était digne de traiter son sujet.

Hénault. Le Président Hénault sut allier le goût des lettres à une fortune très-brillante. Ce dernier avantage n'a pas peu contribué à lui donner pendant sa vie une grande réputation. Il conservera toujours celle d'un amateur distingué en plus d'un genre, et d'un homme infini- 10 ment précieux à la société par la douceur de son caractère et de ses mœurs.

De Mably. La gloire de cet écrivain est encore plus solidement établie par son excellent ouvrage intitulé *de la Législation* ou *Principes des Lois*, ouvrage plein de vérités courageuses, mais sans aucune licence.

Malfilatre. Jeune poète, enlevé trop tôt à la littérature, et qui donnait les plus grandes espérances. Il ne put se dérober entièrement à l'ascendant de sa mauvaise fortune. Les infirmités accablèrent avant le temps ce jeune auteur, de qui nous n'avons qu'une ode et un poème 20 intitulé *Narcisse*.

Marivaux. On avait parlé beaucoup du jargon de cet écrivain dans les premières éditions de *la Dunciade*. En voici quelques exemples pris au hasard dans ses œuvres : « Laissez-moi rêver à cela, il me faut un peu de loisir pour m'ajuster avec mon cœur ; il me chicane, et je vais tâcher de l'accoutumer à la fatigue. »

« Le sentiment est l'utile enjolivé de l'honnête, » etc.

Ce jargon dans le temps s'appelait du *Marivaudage*. Malgré cette affectation, M. de Marivaux avait infiniment d'esprit ; mais il s'est défiguré par un style entortillé et précieux, comme une jolie femme se défigure 30 par des mines.

Marmontel. Ses meilleurs amis conviennent aujourd'hui assez généralement qu'il n'était pas né pour la poésie. C'est ce que Boileau disait de Chapelain :

« Il se tue à rimer : que n'écrit-il en prose ? »

Lemierre. Il est à M. Marmontel, dans le genre dramatique, ce que Campistron est à Racine. Il n'a pas tout à fait la déclamation emphatique, et la noble enflure de son modèle, mais il a trouvé l'art de le surpasser en dureté, en sécheresse et en bizarrerie.

Montesquieu. L'immortel ouvrage de *l'Esprit des Lois* est un monu- 40 ment de génie, et non pas un recueil d'épigrammes ainsi que l'a avancé trop légèrement l'auteur d'une lettre adressée au savant abbé d'Olivet.

L'admiration de l'Europe semble avoir imposé silence aux détracteurs de M. de Montesquieu. Sa philosophie a éclairé le monde.

Lamotte. Avec beaucoup d'esprit il a contrefait Homère, Anacréon, Virgile, La Fontaine et Quinault, comme le singe contrefait l'homme. Il a substitué au naturel, au sentiment, aux grâces : l'art, le bel esprit et le jargon.

Le duc de Nivernais. Il est remarquable que malgré la contagion du goût moderne, celui de M. le duc de Nivernais se soit conservé aussi pur, et qu'il ait rendu à Despréaux surtout, et à Rousseau, une justice que l'on affecte aujourd'hui de leur refuser, même dans des poétiques. C'est associer son nom à celui de ces hommes sublimes, que de sentir si vivement leurs beautés.

Piron. Esprit original et plaisant, et véritablement homme de génie, quoiqu'on puisse lui reprocher d'avoir souvent manqué de goût : ce qui peut-être n'est qu'une suite d'une éducation trop peu soignée dans sa première jeunesse. Personne n'a eu plus que lui de ces bonnes fortunes soudaines qu'on appelle épigrammes, bons mots, contes joyeux, imaginés sur-le-champ, et rendus plus piquants encore par le tour original de l'expression que par le fond même. Tous ceux qui l'ont connu attestent unanimement cette profusion d'esprit et de gaîté qui semblait inépuisable. Tous ont peine à croire ce qu'ils en ont vu. La comparaison d'un feu d'artifice bien servi n'en donnerait qu'une image imparfaite.

Le Franc de Pompignan. Littérateur digne d'une très-grande considération ; il y a de très-belles strophes dans la plupart de ses odes, et particulièrement dans celle qu'il a faite sur la mort de l'illustre Rousseau.

Prévôt d'Exiles. Le chef-d'œuvre de l'abbé Prévôt, c'est de l'aveu de tous les gens de goût, l'histoire intéressante du *Chevalier Des Grieux et de Manon Lescaut.*

Il fallait que cet auteur eût éprouvé lui-même, avec bien de la force, tout l'empire des passions, pour avoir su les peindre avec tant d'énergie et de chaleur.

Louis Racine. Mort en 1764, fils de l'illustre auteur dont nous venons de parler, et digne de cet honneur par son beau poème *de la Religion* que le grand Rousseau regardait comme un des ouvrages les plus estimables de notre langue.

Peu d'écrivains ont mieux connu que Louis Racine l'heureux mécanisme des bons vers et la justesse de l'expression.

J.-B. Rousseau. On commence à lui donner le nom de *grand,* et cette distinction qu'il mérite, n'est pas inutile pour empêcher de le confondre avec d'autres auteurs qui ont porté le même nom que lui. Il a été l'Horace de la France.

J.-J. Rousseau. C'est un des plus beaux génies de ce siècle, un homme d'un naturel peu vulgaire, n'aimant à ressembler à personne, et manifestant peut-être un peu trop une sorte de singularité, soit dans sa

conduite, soit dans ses écrits, comme on n'a pas manqué de le lui reprocher.

De tous nos écrivains modernes, il est assurément un de ceux qui pensent avec le plus de profondeur, dont les sentiments sont les plus mâles, les plus énergiques. La liberté, l'humanité, la patrie, la religion même, au moins naturelle (exception rare en sa faveur), voilà les grands objets qui ont allumé son enthousiasme, et qui font lire ses ouvrages avec tant de plaisir.

De Rulhière. On connaît de lui une épître intitulée : *les Disputes*, qui paraît approcher beaucoup du caractère des épîtres d'Horace, et 10 plusieurs autres petites pièces, d'un style quelquefois un peu négligé, mais qui respirent l'enjouement, la délicatesse et les grâces.

Le Sage. Auteur du meilleur de nos romans, *Gil Blas*, ouvrage supérieur peut-être au roman de *Don Quichotte*, qui n'est qu'une satire à la vérité très-ingénieuse, d'un ridicule particulier à la nation espagnole. Ce ridicule n'existant plus, Don Quichotte perd nécessairement beaucoup de son mérite, et Gil Blas demeurera toujours.

Saint-Lambert. Quoique nous n'ignorions point sa froideur et le vice de son ensemble, la monotonité des épisodes et d'autres défauts encore, il lui reste pour se consoler le succès mérité de ses pièces fugitives 20 pleines d'agrément.

B.-I. Saurin. Le jour de sa réception à l'Académie française, cette savante compagnie lui témoigna par ces paroles, l'estime qu'elle faisait de ses ouvrages : « Sans doute nous rendons justice à ces comédies, que la pureté de Térence caractérise, et que le sel âcre d'Aristophane ne déshonora jamais.

Sedaine. Maître-maçon et auteur d'un recueil de poésies. Il a hasardé malheureusement sur la scène lyrique *Aline ou la reine de Golconde*, d'après un badinage charmant de M. le chevalier de Boufflers. Jamais on n'a travesti en vers plus durs un sujet aussi agréable. On croirait 30 voir un singe contrefaire devant un miroir les attitudes élégantes d'une jolie femme.

Vertot. Ses *Révolutions de Portugal*, celles *de Suède*, et surtout ses *Révolutions Romaines*, font regretter qu'il n'ait pas écrit l'histoire de la nation. Il était digne de cette glorieuse et difficile entreprise. Son style a la majesté, l'élégance, l'agrément et le feu nécessaire à un excellent historien.

Voltaire. Le plus beau génie qui existe actuellement en Europe. La perte des Corneille et des Racine semblait irréparable pour la scène française. M. de Voltaire fit à dix-neuf ans sa tragédie *d'OEdipe*, et 40 ces grands hommes eurent un successeur. Personne n'a excellé comme M. de Voltaire dans l'art de cacher une philosophie souvent profonde, sous des fictions ingénieuses et riantes, qui forment une classe particulière de romans, dont le modèle n'existait pas avant lui. Ses mélanges de littérature joignent à une variété de connaissances qui étonne, le mérite de plaire, et sont écrits avec cette clarté continue,

ce coloris brillant, cette magie séduisante qui caractérise la plupart de ses ouvrages, et qui nous a rendus avec raison si difficiles sur les productions des autres.

Toutes ses pièces fugitives sont charmantes, et d'une poésie très-supérieure à celle des Chapelle et des Chaulieu, dont il semble que le réputation avait été un peu exagérée.

Quels que soient d'ailleurs les sentiments philosophiques de cet écrivain fameux, son respect pour le dogme d'un Dieu rémunérateur et vengeur, son attachement à la religion naturelle, se manifestent partout. Si M. de Voltaire avait le malheur de douter d'une religion, dont lui-même a si parfaitement connu l'esprit, il ne faudrait le combattre qu'avec ses propres armes, et que lui répéter ces beaux vers :

« Des dieux que nous servons, connais la différence,
Les tiens t'ont commandé le meurtre et la vengeance ;
Et le mien, quand ton bras vient de m'assassiner,
M'ordonne de te plaindre, et de te pardonner. »

(*Mémoires pour servir à l'histoire de la littérature française*)

III. SUR VOLTAIRE, LA PERSONNIFICATION COMPLÈTE DU XVIIIe SIÈCLE.

PAR VICTOR HUGO [1].

Nommer Voltaire, c'est caractériser tout le XVIIIe siècle ; c'est fixer d'un seul trait la double physionomie historique et littéraire de cette époque, qui ne fut quoi qu'on en dise, qu'une époque de transition, pour la société comme pour la poésie. Le XVIIIe siècle paraîtra toujours dans l'histoire comme étouffé entre le siècle qui le précède et le siècle qui le suit. Voltaire en est le personnage principal et en quelque sorte typique, et, quelque prodigieux que fût cet homme, ses proportions semblent bien mesquines entre la grande image de Louis XIV et la gigantesque figure de Napoléon.

Il y a deux êtres dans Voltaire. Sa vie eut deux influences. Ses écrits eurent deux résultats. C'est sur cette double action, dont l'une domina les lettres, et dont l'autre se manifesta dans les événements, que nous allons jeter un coup d'œil. Nous étudierons séparément chacun de ces deux règnes du génie de Voltaire. Il ne faut pas oublier toutefois que leur double puissance fut infiniment coordonnée, et que les effets de cette puissance, plutôt mêlés que liés, ont toujours eu quelque chose de simultané et de commun. Si dans cette note, nous en divisons l'examen, c'est uniquement parce qu'il serait au-dessus de nos forces d'embrasser d'un seul regard cet ensemble insaisissable ; imitant en cela l'artifice de ces artistes orientaux qui, dans l'impuissance de peindre une figure de

[1] Voyez les auteurs de la section V de cet ouvrage.

face, parviennent cependant à la représenter entièrement, en enfermant les deux profils dans un même cadre.

En littérature, Voltaire a laissé un de ces monuments dont l'aspect étonne plutôt par son étendue qu'il n'impose par sa grandeur. L'édifice qu'il a construit n'a rien d'auguste. Ce n'est point le palais des rois, ce n'est point l'hospice du pauvre. C'est un bazar élégant et vaste, irrégulier et commode ; étalant dans la boue d'innombrables richesses ; donnant à tous les intérêts, à toutes les vanités, à toutes les passions, ce qui leur convient ; éblouissant et fétide ; offrant des prostitutions pour des voluptés ; peuplé de vagabonds, de marchands et d'oisifs, peu fré- 10 quenté du prêtre et de l'indigent. Là, d'éclatantes galeries inondées incessamment d'une foule émerveillée ; là, des antres secrets où nul ne se vante d'avoir pénétré. Vous trouverez sous ces arcades somptueuses mille chefs-d'œuvre de goût et d'art, tout reluisants d'or et de diamants ; mais n'y cherchez pas la statue de bronze aux formes antiques et sévères. Vous y trouverez des parures pour vos salons et pour vos boudoirs ; n'y cherchez pas les ornements qui conviennent au sanctuaire. Et malheur au faible qui n'a qu'une âme pour fortune, et qui l'expose aux séductions de ce magnifique repaire ! Temple monstrueux où il y a des témoignages pour tout ce qui n'est pas la vérité, un culte pour tout ce 20 qui n'est pas Dieu !

Certes, si nous voulons bien parler d'un monument de ce genre avec admiration, on n'exigera pas que nous en parlions avec respect.

Nous plaindrions une cité où la foule serait au bazar, et la solitude à l'église ; nous plaindrions une littérature qui déserterait le sentier de Corneille et de Bossuet pour courir sur la trace de Voltaire. Loin de nous toutefois la pensée de nier le génie de cet homme extraordinaire. C'est parce que, dans notre conviction, ce génie était peut-être un des plus beaux qui aient jamais été donnés à aucun écrivain, que nous en déplorons plus amèrement le frivole et funeste emploi. 30

Nous regrettons pour lui comme pour les lettres, qu'il ait tourné contre le ciel cette puissance intellectuelle qu'il avait reçue du ciel. Nous gémissons sur ce beau génie qui n'a point compris sa sublime mission, sur cet ingrat qui a profané la chasteté de la muse et la sainteté de la patrie, sur ce transfuge qui ne s'est pas souvenu que le trépied du poète a sa place près de l'autel. Et (ce qui est d'une profonde et inévitable vérité), sa faute même renfermait son châtiment. Sa gloire est beaucoup moins grande qu'elle ne devait l'être, parce qu'il a tenté toutes les gloires, même celle d'Erostrate. Il a défriché tous les champs, on ne peut dire qu'il en ait cultivé un seul. Et parce qu'il eut la coupable am- 40 bition d'y semer également les germes nourriciers et les germes vénéneux, ce sont pour sa honte éternelle, les poisons qui ont le plus fructifié. La Henriade, comme composition littéraire, est encore bien inférieure à la Pucelle (ce qui ne signifie certes pas que ce coupable ouvrage soit supérieur, même dans son genre honteux). Ses satires, empreintes parfois d'un stigmate infernal, sont fort au-dessus de ses comédies,

plus innocentes. On préfère ses poésies légères, où son cynisme éclate souvent à nu, à ses poésies lyriques, dans lesquelles on trouve parfois des vers religieux et graves. Ses contes enfin, si désolants d'incrédulité et de scepticisme, valent mieux que ses histoires, où le même défaut se fait un peu moins sentir, mais où l'absence perpétuelle de dignité est en contradiction avec le genre même de ses ouvrages. Quant à ses tragédies, où il se montre réellement grand poète, où il trouve souvent le trait du caractère, le mot du cœur, on ne peut disconvenir, malgré tant d'admirables scènes, qu'il ne soit encore resté assez loin de Racine, et surtout du vieux Corneille. Et ici notre opinion est d'autant moins suspecte, qu'un examen approfondi de l'œuvre dramatique de Voltaire nous a convaincu de sa haute supériorité au théâtre. Nous ne doutons pas que si Voltaire, au lieu de disperser les forces colossales de sa pensée sur vingt points différents, les eût toutes réunies vers un même but, la tragédie, il n'eût surpassé Racine et peut-être égalé Corneille. Mais il dépensa le génie en esprit. Aussi fut-il prodigieusement spirituel. Aussi le sceau du génie est-il plutôt empreint sur le vaste ensemble de ses ouvrages que sur chacun d'eux en particulier. Sans cesse préoccupé de son siècle, il négligeait trop la postérité, cette image austère qui doit dominer toutes les méditations du poète. Luttant de caprice et de frivolité avec ses frivoles et capricieux contemporains, il voulait leur plaire et se moquer d'eux. Sa muse, qui eût été si belle de sa beauté, emprunta souvent ses prestiges aux enluminures du fard et aux grimaces de la coquetterie, et l'on est perpétuellement tenté de lui adresser ce conseil d'amant jaloux :

« Epargne-toi ce soin,
L'art n'est pas fait pour toi, tu n'en as pas besoin. »

Voltaire paraissait ignorer qu'il y a beaucoup de grâce dans la force, et que ce qu'il y a de plus sublime dans les œuvres de l'esprit humain, est peut-être aussi ce qu'il y a de plus naïf. Car l'imagination sait révéler sa céleste origine sans recourir à des artifices étrangers. Elle n'a qu'à marcher pour se montrer déesse. *Et vera incessu patuit dea.*

S'il était possible de résumer l'idée multiple que présente l'existence littéraire de Voltaire, nous ne pourrions que la classer parmi ces prodiges que les Latins appelaient *monstra*. Voltaire, en effet, est un phénomène peut-être unique, qui ne pouvait naître qu'en France et au XVIIIe siècle. Il y a cette différence entre sa littérature et celle du grand siècle, que Corneille, Molière et Pascal appartiennent davantage à la société, Voltaire à la civilisation. On sent, en le lisant, qu'il est l'écrivain d'un âge énervé et affadi. Il a de l'agrément et point de grâce, du prestige et point de charme, de l'éclat et point de majesté. Il sait flatter et ne sait point consoler. Il fascine et ne persuade pas. Excepté dans la tragédie, qui lui est propre, son talent manque de tendresse et de franchise. On sent que tout cela est le résultat d'une organisation et non

l'effet d'une inspiration; et quand un médecin athée vient vous dire que tout Voltaire était dans ses tendons et dans ses nerfs, vous frémisssez qu'il n'ait raison. Au reste, comme un autre ambitieux plus moderne, qui rêvait la suprématie politique, c'est en vain que Voltaire a essayé la suprématie littéraire. La monarchie absolue ne convient pas à l'homme. Si Voltaire eût compris la véritable grandeur, il eut placé sa gloire dans l'unité plutôt que dans l'universalité. La force ne se révèle point par un déplacement perpétuel, par des métamorphoses infinies, mais bien par une majestueuse immobilité. La force, ce n'est pas Protée, c'est Jupiter.

Ici commence la seconde partie de notre tâche; elle sera plus courte, parce que, grâce à la révolution française, les résultats politiques de la philosophie de Voltaire sont malheureusement d'une effrayante notoriété. Il serait cependant souverainement injuste de n'attribuer qu'aux écrits du « patriarche de Ferney » cette fatale révolution. Il faut y voir avant tout l'effet d'une décomposition sociale depuis longtemps commencée. Voltaire et l'époque où il vécut doivent s'accuser et s'excuser réciproquement. Trop fort pour obéir à son siècle, Voltaire était aussi trop faible pour le dominer. De cette égalité d'influence résultait entre son siècle et lui une perpétuelle réaction, un échange mutuel d'impiétés et de folies, un continuel flux et reflux de nouveautés qui entraînait toujours dans ses oscillations quelque vieux pilier de l'édifice social. Qu'on se représente la face politique du dix-huitième siècle; les scandales de la Régence, les turpitudes de Louis XV, la violence dans le ministère, la violence dans les parlements, la force nulle part; la corruption morale descendant par degrés de la tête au cœur, des grands au peuple; les prélats de cour; les abbés de toilette; l'antique monarchie, l'antique société chancelant sur leur base commune, et ne résistant plus aux attaques des novateurs que par la magie de ce beau nom de Bourbon; qu'on se figure Voltaire jeté sur cette société en dissolution, comme un serpent dans un marais, et l'on ne s'étonnera plus de voir l'action contagieuse de sa pensée hâter la fin de cet ordre politique que Montaigne et Rabelais avaient inutilement attaqué dans sa jeunesse et dans sa vigueur. Ce n'est pas lui qui rendit la maladie mortelle, mais c'est lui qui en développa le germe, c'est lui qui en exaspéra les accès.

(*Littérature et philosophie mêlées*, Déc. 1833.)

IV. JEAN-JACQUES ROUSSEAU ET LE XVIIIe SIÈCLE.

PAR M. DE BARANTE [1].

Si, parmi les écrivains illustres du XVIIIe siècle, il en est un qui ait eu une influence particulière, et qui ne se soit pas asservi à suivre le mou-

[1] Voyez les auteurs de la section IV de cet ouvrage.

vement commun, c'est sans doute Rousseau qui a obtenu cet honneur. Formé dans le malheur et dans la solitude, nourri de longues méditations, et de chagrins secrets, il est, à ce qu'il semble, de tous les littérateurs contemporains celui qui porte le plus un caractère distinct et natif. Tandis que les autres recevaient toutes les influences de la société, participaient aux mœurs et aux opinions répandues dans le public, s'efforçaient de lui plaire en se conformant à son esprit, Rousseau ressentait tous ces effets d'une autre manière. Leur action s'exerçait sur lui comme un poids qui l'oppressait sans l'entraîner. Son talent, au milieu
10 de telles circonstances, en contracta quelque chose de plus individuel, et conséquemment de plus profond et de plus persuasif. Aussi sa gloire a-t-elle été plus grande et plus flatteuse. Les autres sont parvenus à plaire, Rousseau a excité l'enthousiasme ; et ce qui honore à la fois l'écrivain et ses admirateurs, c'est qu'un tel succès est dû en partie à des opinions plus nobles, à un langage rempli de plus de force, d'enthousiasme et d'émotion. La philosophie, dans la bouche de Rousseau, retrouva les armes dont on voulait alors la dépouiller, l'éloquence et le sentiment. (*Tableau de la Littérature française au* XVIII*e siècle*).

CHOIX

DE PROSATEURS

FLEURY [1].

LES PATRIARCHES.

FRAGMENT.

Ils étaient fort laborieux, toujours à la campagne, logés sous des tentes, changeant de demeure suivant la commodité des pâturages, par conséquent souvent occupés à camper et à décamper, et souvent en mar-

[1] L'abbé Claude **FLEURY** (1640—1723), né à Paris. Il fut d'abord avocat et se livra pendant neuf années à l'étude de la jurisprudence. Ses relations avec Bourdaloue et Bossuet, qu'il avait rencontrés chez le premier président de Lamoignon, déterminèrent chez lui une vocation à laquelle ses sentiments religieux le disposaient déjà, et il prit les ordres. Il fut successivement nommé précepteur du comte de Vermandois, fils légitimé de mademoiselle de La Vallière, et sous-précepteur des petits-fils du roi (les ducs de Bourgogne, d'Anjou et de Berry). Pourvu de l'abbaye de Luc-Dieu, en 1684, et du prieuré de Notre-Dame d'Argenteuil, en 1706, il eut le désintéressement si rare, à cette époque, de résigner le premier de ces bénéfices. Il aurait pu facilement obtenir l'évêché de Montpellier; il résista aux instances de ses amis qui le pressaient de le solliciter. Les dernières fonctions qu'il remplit à la cour furent celles de confesseur du jeune roi Louis XV; mais il ne tarda pas à s'en démettre, à cause de son grand âge. L'abbé Fleury remplaça, en 1690, La Bruyère à l'Académie française. Avant d'embrasser la carrière ecclésiastique, il avait publié l'*Histoire du droit français et l'Institution au droit ecclésiastique*. Son ouvrage le plus considérable et le plus estimé est son *Histoire ecclésiastique*. N'oublions pas de mentionner les *Mœurs des Israélites*; les *Mœurs des Chrétiens* et le *Grand Catéchisme historique*, excellents livres élémentaires, composés par l'abbé Fleury pour ses élèves et qui servent encore aujourd'hui à l'instruction de la jeunesse française.

SENTENCES DÉTACHÉES DE L'AUTEUR.

L'étude est l'apprentissage de la vie.

La civilité véritable consiste plus à nous abstenir de ce qui peut incommoder les autres, à être doux, modestes et patients, qu'à parler beaucoup et se donner beaucoup de mouvement.

che; car ils ne pouvaient faire que de petites journées avec un grand attirail. Ce n'est pas qu'ils n'eussent pu bâtir aussi bien que les habitants du même pays; mais ils préféraient cette manière de vivre. Elle est sans doute la plus ancienne, puisqu'il est plus aisé de dresser des tentes que de bâtir des maisons; et elle a toujours passé pour la plus parfaite, comme attachant moins les hommes à la terre : aussi elle marquait mieux l'état des patriarches, qui n'habitaient cette terre que comme voyageurs, attendant les promesses de Dieu, qui ne devaient s'accomplir qu'après leur mort. Les premières villes dont il soit parlé furent bâties par des méchants, par Caïn et par Nemrod, ces honteux qui, les premiers, se sont enfermés et fortifiés, pour éviter la peine de leurs crimes et en faire impunément de nouveaux; les gens de bien vivaient à découvert et sans rien craindre. La principale occupation des patriarches était le soin de leurs troupeaux : on le voit par toute leur histoire. Quelque innocente que soit l'agriculture, la vie pastorale est plus parfaite : elle a quelque chose de plus simple et de plus noble; elle est moins pénible, et toutefois elle est d'un plus grand profit. Le vieux Caton mettait les nourritures, même médiocres, avant le labourage, qu'il préférait à tous les moyens de s'enrichir.

Cette première simplicité s'est conservée longtemps chez les Grecs, dont nous estimons la politesse avec tant de raison. Homère en fournit partout des exemples, et les poésies pastorales n'ont point d'autre fondement. (*Mœurs des Israélites.*)

ANDRÉ DACIER [1].

LA VIE DE PLUTARQUE.

FRAGMENT.

Plutarque naquit à Chéronée, ville de la Béotie. Cette contrée de la Grèce était fort décriée, comme un pays très-grossier qui ne portait que des gens sans esprit, et éloignés de toute bonne doctrine. Pindare, né à Thèbes, commença à diminuer cet opprobre de sa patrie par la beauté et par la grandeur de sa poésie lyrique. Cent ans après Pindare, Epaminondas l'affaiblit encore par son grand savoir, par sa grande éloquence, et par le progrès qu'il avait fait dans la philosophie ; et enfin, trois cents ans après Epaminondas, Plutarque acheva de l'effacer par le grand sens, l'esprit, la force et l'utilité de ses écrits. Il y a peu de lieux dans le

[1] **André DACIER** (1651—1722), de l'Académie française en 1695, secrétaire perpétuel en 1713.

André Dacier et sa femme Anne Lefèvre, que nous allons citer après lui, se sont fait en commun un nom célèbre par les précieuses traductions des auteurs de l'antiquité classique dont ils ont enrichi la langue française.

monde qui puissent opposer à la Béotie trois hommes qui égalent ces trois-là : preuve certaine que l'âme n'est pas si dépendante des éléments, qu'elle ne puisse conserver le feu divin qu'elle tient de son origine, si par le travail, la méditation et l'étude, elle tâche de l'entretenir, et de dissiper ces vapeurs épaisses qui l'obscurcissent et qui l'éteignent, quand elle cède à leurs efforts.

On ne sait pas précisément l'année de la naissance de Plutarque; mais il nous apprend lui-même qu'il écoutait les leçons du philosophe Ammonius à Delphes, pendant le voyage que Néron fit en Grèce. Plutarque avait alors dix-sept ou dix-huit ans; car avant cet âge, il n'aurait 10 guère été en état d'entrer dans les matières que traitait Ammonius. On peut donc conjecturer sûrement qu'il naquit cinq ou six ans avant la mort de l'empereur Claude, c'est-à-dire la première ou la seconde année de la 207e Olympiade, et l'an 89 ou 90 de l'ère chrétienne.

Chéronée est plus célèbre aujourd'hui par les écrits de Plutarque, que par toutes les grandes choses qui se sont passées sous ses murailles. Qu'on nomme cette ville, personne ne se souvient que ce fut là que Philippe remporta, sur les Athéniens et sur les Béotiens, cette grande victoire qui le rendit maître de la Grèce. Mais une infinité de gens disent : C'est là que Plutarque est né; c'est où il a fini ses jours, et où 20 il a écrit la plupart de ces beaux traités qui seront éternellement utiles à tout le monde.

Plutarque pouvait avoir alors vingt-deux ou vingt-trois ans.

La nature versa sur lui à sa naissance ses plus précieux trésors. Ses écrits sont une assez belle preuve de ses talents, de son bon esprit et de sa grande sagesse.

Il était bon fils, bon frère, bon père, bon mari, bon maître et bon citoyen. En un mot, il remplissait parfaitement tous les devoirs des liaisons naturelles et acquises. Nous avons vu avec quelle tendresse il aimait son père, sa femme, ses enfants, et sa patrie. Son humanité ne 30 s'étendait pas seulement sur les hommes et sur ses valets, mais sur les bêtes même. Cela paraît avec éclat dans la vie de Caton le censeur, où il blâme la dureté de ce grand personnage qui vendait ses esclaves après qu'il s'en était servi. « Pour moi, dit-il, je trouve que de se servir de ses esclaves comme de bêtes de somme, et après qu'on s'en est servi, de les chasser ou de les vendre dans leur vieillesse, c'est la marque d'un méchant naturel, ou d'une âme basse et sordide, qui croit que l'homme n'a de liaison avec l'homme que pour ses besoins et pour sa seule utilité. De nourrir des chevaux après qu'ils sont rompus de travail, et des chiens, je ne dis pas pendant qu'ils sont jeunes et qu'ils peuvent 40 servir, mais quand ils sont vieux et inutiles, cela convient à l'homme qui a les qualités de l'homme, la bonté et l'humanité. »

On ne saurait mieux parler que lui de l'unité de Dieu, de son immensité, de sa bonté et de la pureté de son essence. Il dit que l'essence de Dieu n'est que grandeur et majesté, que bonté, qu'amour, que magnificence; que Dieu est partout; que c'est un être heureux, immuable et

incorruptible ; que son véritable nom est *Celui qui est*. Ces termes sont remarquables. Il en arrive de la nature qui est mesurée par le temps, comme du temps qui la mesure ; il n'y a en elle rien qui demeure, ni qui soit subsistant, mais toutes choses y sont ou naissantes, ou mourantes, étant mêlées avec le temps. C'est pourquoi il y aurait de l'impiété à dire de ce qui est, qu'il a été ou qu'il sera ; car ces termes sont des déclinaisons, des changements et des passages de ce qui n'est point né pour demeurer en être. Mais il faut dire de Dieu seul qu'il est, et il n'est point par rapport au temps, mais par rapport à l'éternité qui est immobile, non mesurée par le temps, et qui n'est sujette à aucune déclinaison, ni à aucun changement, et dans laquelle il n'y a rien qu'on puisse dire, ni premier, ni dernier, ni nouveau. Dieu est un, existant réellement, renfermant dans le seul point présent toute l'éternité ; et il n'y a que lui seul qui soit véritablement, sans qu'on puisse dire qu'il a été, ni qu'il sera ; et comme il est sans commencement, il sera aussi sans fin. Quelle définition plus grande pourrait-on donner de la divinité ?

Je finirai par une réflexion que fournit la grande réputation de Plutarque ; c'est que quand un écrivain a mérité par ses ouvrages l'approbation publique, la postérité, qui s'instruit dans ses écrits, lui marque sa reconnaissance, et le confond avec les plus grands hommes. Le nom de Plutarque n'est pas moins connu aujourd'hui, et ne le sera pas moins dans tous les temps, que les noms de tous ces hommes illustres dont il écrit la vie. (*Trad. de Plutarque, tome I, Introd.*)

ANNE DACIER [1].

DE L'ART DE TRADUIRE.

Quand je parle d'une traduction en prose, je ne veux pour parler d'une traduction servile : je parle d'une traduction généreuse et noble, qui, en s'attachant fortement aux idées de son original, cherche les beautés de sa langue, et rend ses images sans compter les mots. La première,

[1] **Anne LEFÈVRE, dame DACIER** (1651-1720), fille de l'helléniste Lefèvre femme du précédent.

On trouve dans les *Mémoires de littérature ancienne*, de M. Emile Egger, un curieux rapprochement entre madame Dacier et une autre commentatrice d'Homère, au temps des Alexandrins, Myro de Byzance qui eut pour mari le philologue Andromachus, et pour fils, Homère le tragique.

Si l'on veut lire une appréciation aussi fine que juste des travaux de madame Dacier, et notamment de sa traduction d'Homère ; c'est encore dans le même ouvrage qu'il faut la chercher. M. Emile Egger, avec l'autorité de sa science et de son goût, a formulé sur cette dame un jugement dont nous regrettons de ne pouvoir reproduire ici que les conclusions. « Toutes réflexions faites, » dit l'éminent écrivain, « voici l'idée que cette savante dame nous donne elle-même

par une fidélité trop scrupuleuse, devient très-infidèle; car pour conserver la lettre, elle ruine l'esprit, ce qui est l'ouvrage d'un froid et stérile génie : au lieu que l'autre, en ne s'attachant principalement qu'à conserver l'esprit, ne laisse pas dans ses plus grandes libertés, de conserver aussi la lettre : et, par ses traits hardis, mais toujours vrais, elle devient non-seulement la fidèle copie de son original, mais un second original même : ce qui ne peut être exécuté que par un génie solide, noble et fécond... Il n'en est pas de la traduction, comme de la copie d'un tableau, où le copiste s'assujettit à suivre les traits, les couleurs, les proportions, les contours, les attitudes de l'original qu'il imite. Cela est tout différent. Un bon traducteur n'est point si contraint... Dans cette imitation comme dans toutes les autres, il faut que l'âme pleine des beautés qu'elle veut imiter, et enivrée des heureuses vapeurs qui s'élèvent de ces sources fécondes, se laisse ravir et transporter par cet enthousiasme étranger, et qu'elle produise aissi des expressions et des images très-différentes, quoique semblables.

(*Fragment de la préface sur Horace.*)

VERTOT [1].

FRAGMENT DES RÉVOLUTIONS ROMAINES.

CÉSAR.

Caïus Julius César était né de l'illustre famille des Jules, qui, comme toutes les grandes maisons, avait sa chimère, en se vantant de tirer son origine d'Anchise et de Vénus. C'était l'homme de son temps le mieux

de son travail : elle pense qu'il rappellera l'original grec à peu près comme le corps d'Hélène embaumé et conservé à la manière des Egyptiens, rappellerait les divines beautés de cette princesse. Assurément, on ne saurait être plus modeste. Cette comparaison peint fidèlement madame Dacier, avec l'honnêteté de son caractère et l'insuffisance de son esprit. Madame Dacier savait fort bien le grec, mais elle avait peu de goût : son admiration systématique pour Homère, et sa superstition pour *les règles du poème épique,* selon la théorie d'Aristote et du père Le Bossu, théorie alors toute puissante sur le Parnasse, l'aveuglaient souvent jusqu'au ridicule. Voltaire marque bien, à cet égard, les travers de la savante dame. » (*Mémoires de littérature ancienne. — Revue des traductions d'Homère.*)

Voyez encore la note sur Lamotte.

[1] **L'abbé René-Aubert DE VERTOT** (1655—1735).

Le grand malheur des historiens qui ne sont ni des érudits, ni des penseurs du premier ordre, c'est d'être constamment débordés par le flot montant de la science et de ne pouvoir conserver dans l'avenir la place brillante que leurs contemporains leur avaient assignée. C'est ce qui devait arriver à Vertot, malgré son talent réel et le mérite relatif de ses compositions historiques. Ce narrateur élégant et ingénieux d'événements empruntés aux annales des peuples

fait, adroit à toutes sortes d'exercices, infatigable au travail, plein de valeur, le courage élevé, vaste dans ses desseins, magnifique dans sa dépense, et libéral jusqu'à la profusion. La nature, qui semblait l'avoir fait naître pour commander au reste des hommes, lui avait donné un air d'empire et de dignité dans ses manières; mais cet air de grandeur était tempéré par la douceur et la facilité de ses mœurs. Son éloquence insinuante et invincible était encore plus attachée aux charmes de sa personne qu'à la force de ses raisons. Ceux qui étaient assez durs pour résister à l'impression que faisaient tant d'aimables qualités n'échappaient point à ses bienfaits, et il commença par assujettir les cœurs, comme le fondement le plus solide de la domination à laquelle il aspirait.

Né simple citoyen d'une république, il forma, dans une condition privée, le projet d'assujettir sa patrie. La grandeur et les périls d'une pareille entreprise ne l'épouvantèrent point. Il ne trouva rien au-dessus de son ambition, que l'étendue immense de ses vues. Les exemples récents de Marius et de Sylla lui firent comprendre qu'il n'était pas impossible de s'élever à la souveraine puissance; mais, sage jusque dans ses désirs immodérés, il distribua en différents temps l'exécution de ses desseins. Son esprit, toujours juste malgré son étendue, n'alla que par degrés au projet de la domination ; et quelque éclatantes qu'aient été depuis ses victoires, elles ne doivent passer pour de grandes actions que parce qu'elles furent toujours la suite et l'effet de grands desseins.

(*Tome III, Livre XIII.*)

FRAGMENT DES RÉVOLUTIONS DE SUÈDE.

GUSTAF WASA AUX DALÉCARLIENS, EN 1520.

Il leur représenta d'une manière vive et touchante les derniers malheurs de leur patrie ; que tous les sénateurs et les principaux seigneurs du royaume venaient d'être massacrés par les ordres barbares de Christiern; que ce prince cruel avait fait égorger les magistrats et la plupart

étrangers, a vulgarisé en France des noms et des faits sur lesquels on n'avait avant lui que de bien vagues notions. Il a su, d'ailleurs, répandre parfois dans ses récits l'intérêt du drame et saisir les traits saillants des grande figures qu'il a essayé de peindre. Mais l'histoire a fait de tels progrès depuis le commencement de ce siècle, elle a découvert tant de sources nouvelles, amoncelé tant de matériaux précieux, qu'elle ne tient plus compte des œuvres de transition, quelque estimables qu'elles soient, qui suffisaient aux deux derniers siècles. Aujourd'hui elle réclame le concours de toutes les sciences, de tous les arts; c'est avec la loupe du paléographe et de l'archéologue, avec le pinceau du peintre, souvent même avec l'intuition du philosophe et l'inspiration du poète, qu'elle reconstitue le passé et parvient à le faire revivre sous nos yeux. Comment s'étonner après cela que des livres tels que les *Révolutions d'Angleterre* du père d'Orléans ou les *Révolutions de Portugal et de Suède* de l'abbé Vertot, ne soient plus guère appréciés qu'au point de vue littéraire ? A. R.

des bourgeois de Stockholm; que ses troupes, répandues ensuite dans les provinces, y commettaient tous les jours mille violences; qu'il avait résolu, pour assurer sa domination, d'exterminer indifféremment tous ceux qui étaient capables de défendre la liberté de leur patrie; qu'on n'ignorait pas combien ce prince haïssait les Dalécarliens, dont il avait éprouvé la valeur et le courage sous le règne du dernier administrateur: qu'ils lui étaient trop redoutables pour n'avoir pas tout à craindre d'un prince si perfide et si cruel; qu'on avait appris que, sous prétexte de quartier d'hiver, il devait faire passer des troupes dans leur province, pour les désarmer, et qu'ils verraient au premier jour leurs ennemis, maîtres de leurs villages, disposer insolemment de leur vie et de leur liberté, s'ils ne les prévenaient par une généreuse résolution; que leurs pères et leurs ancêtres avaient toujours préféré la liberté à la vie; que toute la Suède jetait les yeux sur eux pour voir s'ils marcheraient sur leurs traces, et s'ils en avaient hérité la haine qu'ils avaient toujours fait paraître pour la domination étrangère; qu'il était venu leur offrir sa vie et son bien pour la défense de leur liberté; que ses amis et les véritables Suédois se joindraient à eux au premier mouvement qu'ils feraient paraître; qu'il était assuré, d'ailleurs, d'un secours considérable des anciens alliés de la Suède; mais que, quand même ils n'auraient pas des troupes égales en nombre à celles des Danois, ils étaient encore très-forts, ayant la mort de leurs compatriotes à venger, et leur propre vie à défendre; et que, pour lui, il aimait mieux la perdre, l'épée à la main, que de l'abandonner lâchement à la discrétion d'un ennemi perfide et cruel. (*Tome I.*)

FRAGMENT DES RÉVOLUTIONS DE PORTUGAL.

LA BATAILLE D'ALCACER.

Mulei Mahamet avait succédé à Abdallah son père, dernier roi de Maroc; mais Mulei Moluc, son oncle paternel, prétendit qu'il n'avait pas dû monter sur le trône à son préjudice et contre la disposition de la loi des chérifs, qui appelait successivement à la couronne les frères du roi préférablement à ses propres enfants. Ce fut le sujet d'une guerre sanglante entre l'oncle et le neveu. Mulei Moluc, prince plein de valeur, et aussi grand politique que grand capitaine, forma un puissant parti dans le royaume, et gagna trois batailles contre Mahamet, qu'il chassa de ses Etats et de l'Afrique.

Le prince dépouillé passa la mer, et vint chercher un asile dans la cour de Portugal. Il représenta à don Sébastien que, malgré sa disgrâce, il avait encore conservé dans son royaume un grand nombre de partisans secrets qui n'attendaient que son retour pour se déclarer; qu'il apprenait d'ailleurs que Moluc était attaqué d'une maladie mortelle qui le consumait insensiblement; que le prince Hamet, frère de Moluc, était peu estimé dans sa nation; que dans cette conjoncture il

n'avait besoin que de quelques troupes pour paraître sur les frontières; que sa présence ferait déclarer en sa faveur ses anciens sujets; et que si, par son secours, il pouvait recouvrer sa couronne, il la tiendrait à foi et à hommage de celle de Portugal, et même qu'il la verrait avec plus de plaisir sur sa tête que sur celle d'un usurpateur.

Don Sébastien, qui n'avait l'esprit rempli que de vastes projets de conquêtes, s'engagea avec plus d'ardeur que de prudence à marcher lui-même à cette expédition. Il fit des caresses extraordinaires au roi maure, et lui promit de le rétablir sur le trône à la tête de toutes les forces du
10 Portugal. Il se flattait d'arborer bientôt la croix sur les mosquées de Maroc : en vain les plus sages de son conseil tâchèrent de le détourner d'une entreprise si précipitée; son zèle, son courage, sa présomption, défaut ordinaire de la jeunesse, et souvent celui des rois; les flatteurs même, inséparables de la cour des princes, tout ne lui représentait que des victoires faciles et glorieuses. Ce prince, entêté de ses propres lumières, ferma l'oreille à tout ce que ses ministres purent lui représenter, et, comme si la souveraine puissance donnait une souveraineté de raison, il passa la mer malgré les avis de son conseil, et il entreprit, avec une armée à peine composée de treize mille hommes, de détrôner
20 un puissant roi, et le plus grand capitaine de l'Afrique.

Moluc, averti des desseins et du débarquement du roi de Portugal, l'attendait à la tête de toutes les forces de son royaume. Il avait un corps de quarante mille hommes de cavalerie, la plupart vieux soldats et aguerris, mais qui étaient encore plus redoutables par l'expérience et la capacité du prince qui les commandait que par leur propre valeur. A l'égard de son infanterie, à peine avait-il dix mille hommes de troupes réglées, et il ne faisait pas grand fonds sur ce nombre infini d'Alarbes et de milices qui étaient accourus à son secours, mais plus propres à piller qu'à combattre, et toujours prêts à fuir ou à se déclarer en fa-
30 veur du victorieux.

Moluc ne laissa pas de s'en servir pour harceler l'armée chrétienne. Ces infidèles, répandus dans la campagne, venaient à tous moments escarmoucher à la vue du camp, et ils avaient des ordres secrets de lâcher pied devant les Portugais pour les tirer des bords de la mer où ils étaient retranchés, et pour entretenir par une peur simulée la confiance téméraire de don Sébastien. Ce prince, plus brave que prudent, et qui voyait tous les jours que les Maures n'osaient tenir devant ses troupes, les tira de ses retranchements, et marcha contre Moluc comme à une victoire certaine; le roi barbare s'éloigna d'abord, comme
40 s'il eût voulu éviter d'en venir à une action décisive; il ne laissa paraître que peu de troupes, il fit même faire différentes propositions à don Sébastien, comme s'il se fût défié de ses forces et du succès de cette guerre. Le roi de Portugal, qui croyait qu'il lui serait plus difficile de joindre les ennemis que de les vaincre, s'attacha à leur poursuite; mais Moluc ne le vit pas plus tôt éloigné de la mer et de sa flotte, qu'il fit ferme dans la plaine, et il étendit ensuite ce grand corps de cavalerie

en forme de croissant pour enfermer toute l'armée chrétienne. Il avait mis le prince Hamet son frère à la tête de ce corps; mais comme il n'était pas prévenu en faveur de son courage, il lui dit que c'était uniquement à sa naissance qu'il devait ce commandement; mais que, s'il était assez lâche pour fuir, il l'étranglerait de ses propres mains, et qu'il fallait vaincre ou mourir.

Il se voyait mourir lui-même, et sa faiblesse était si grande qu'il ne douta point qu'il ne fût arrivé à son dernier jour; il n'oublia rien dans cette extrémité pour le rendre le plus beau de sa vie. Il rangea lui-même son armée en bataille, et donna tous les ordres avec autant de 10 netteté d'esprit et d'application que s'il eût été en parfaite santé. Il étendit même sa prévoyance jusqu'aux événements qui pouvaient arriver par sa mort, et il ordonna aux officiers dont il était environné que s'il expirait pendant la chaleur du combat, on en cachât avec soin la nouvelle, et que, pour entretenir la confiance des soldats, on feignît de venir prendre ses ordres, et que ses aides-de-camp s'approchassent comme à l'ordinaire de sa litière, comme s'il eût été encore en vie; en quoi on ne peut assez admirer le courage et la magnanimité de ce roi barbare, qui composa tellement ses ordres et ses desseins avec les derniers moments de sa vie, qu'il empêcha que la mort même ne lui 20 ravît la victoire. Il se fit ensuite porter dans tous les rangs de l'armée; et autant par signes et par sa présence que par ses discours, il exhorta les Maures à combattre généreusement pour la défense de leur religion et de leur patrie.

La bataille commença de part et d'autre par des décharges d'artillerie. Les deux armées s'ébranlèrent ensuite et se chargèrent avec beaucoup de fureur; tout se mêla bientôt. L'infanterie chrétienne, soutenue des yeux de son roi, fit plier sans peine celle des Maures, la plupart composée de ces Alarbes et de ces vagabonds dont nous venons de parler. Le duc d'Aveiro poussa même un corps de cavalerie qui lui était op- 30 posé jusqu'au centre et à l'endroit qu'occupait le roi de Maroc; ce prince voyant arriver ses soldats en désordre et fuyant honteusement devant un ennemi victorieux, se jeta à bas de sa litière, et, plein de colère et de fureur, il voulait, quoique mourant, les ramener lui-même à la charge. Ses officiers s'opposaient en vain à son passage; il se fit faire jour à coups d'épée, mais ses efforts achevant de consommer ses forces; il tomba évanoui dans les bras de ses écuyers : on le remit dans sa litière, et il n'y fut pas plus tôt qu'ayant mis son doigt sur la bouche, comme pour leur recommander le secret, il expira dans le moment, et avant même qu'on eût pu le conduire jusqu'à sa tente. 40

Sa mort demeura inconnue aux deux partis; les chrétiens paraissaient jusque-là avoir de l'avantage, mais la cavalerie des Maures, qui avait formé un grand cercle, se resserrant à mesure que les extrémités s'approchaient, acheva d'envelopper la petite armée de don Sébastien. Les Maures chargèrent ensuite de tous côtés la cavalerie portugaise. Ces troupes, accablées par le nombre, tombèrent, en se retirant, sur leur

infanterie, et elles y portèrent, avec la crainte, le désordre et la confusion.

Les infidèles se jetèrent aussitôt, le cimeterre à la main, dans ces bataillons ouverts et renversés, et ils vainquirent sans peine des gens étonnés et déjà vaincus par une frayeur générale. Ce fut moins dans la suite un combat qu'un carnage : les uns se mettaient à genoux pour demander la vie, d'autres cherchaient leur salut dans la fuite; mais comme ils étaient enveloppés de tous côtés, ils rencontraient partout l'ennemi et la mort. L'imprudent don Sébastien périt dans cette occasion, soit qu'il n'eût pas été reconnu dans le désordre d'une fuite, ou qu'il eût voulu se faire tuer lui-même pour ne pas survivre à la perte de tant de gens de qualité que les Maures avaient massacrés, et que lui-même avait pour ainsi dire entraînés à la boucherie. Mulei Mahamet, auteur de cette guerre, chercha son salut dans la fuite, mais il se noya en passant la rivière de Mucazen. Ainsi périrent dans cette journée trois grands princes, et tous trois d'une manière différente; Moluc par la maladie, Mahamet dans l'eau, et don Sébastien par les armes.

(*Hist. du roi Don Sébastien.*)

MASSILLON [1].

FRAGMENT DE L'ORAISON FUNÈBRE DE LOUIS XIV.

> Je suis devenu grand : j'ai surpassé en gloire et en sagesse tous ceux qui m'ont précédé dans Jérusalem; et j'ai reconnu qu'en cela même, il n'y avait que vanité et affliction d'esprit.

Dieu seul est grand, mes frères, et dans ces derniers moments surtout, où il préside à la mort des rois de la terre : plus leur gloire et leur puissance ont éclaté, plus, en s'évanouissant alors, elles rendent hom-

[1] Jean-Baptiste MASSILLON (1663—1742), naquit à Hières, en Provence. Entré à dix-sept ans dans l'Oratoire, il quitta cet ordre, dont la règle ne lui paraissait pas assez austère, pour chercher dans un couvent de Trappistes (l'abbaye de Sept-Fonts), un refuge plus assuré contre les tentations de l'orgueil; mais nul n'échappe à sa destinée : le jeune novice, vaincu par les instances du cardinal de Noailles qui avait deviné son talent, dut reprendre l'habit d'oratorien et ne pas résister davantage à la vocation qui l'entraînait vers la chaire où Bossuet et Bourdaloue, en prêchant le néant des grandeurs humaines, avaient conquis une gloire immortelle. Même après ces deux grands sermonnaires, et sans les imiter, Masillon trouva le secret d'émouvoir et d'étonner ceux qui les avaient entendus. Il agrandit même la source de l'éloquence sacrée en y introduisant avec un art qu'on ne saurait trop louer, ce courant d'idées généreuses qui jaillissait alors de toutes les grandes âmes en présence d'une organisation sociale si défectueuse et si oppressive. Derrière le théologien, Massillon fit monter dans la chaire le moraliste. On pourrait dire que son *Petit Carême* est presque le commentaire chrétien du *Télémaque*. Les dix sermons dont se com-

mage à sa grandeur suprême : Dieu paraît tout ce qu'il est ; et l'homme n'est plus rien de tout ce qu'il croyait être.

Heureux le prince dont le cœur ne s'est point élevé au milieu de ses prospérités et de sa gloire ; qui, semblable à Salomon, n'a pas attendu que toute sa grandeur expirât avec lui au lit de la mort, pour avouer qu'elle n'était que vanité et affliction d'esprit, et qui s'est humilié sous la main de Dieu, dans le temps même que l'adulation semblait le mettre au-dessus de l'homme !

Oui, mes frères, la grandeur et les victoires du roi que nous pleurons ont été autrefois assez publiées : la magnificence des éloges a égalé celle 10 des événements ; les hommes ont tout dit, il y a longtemps, en parlant de sa gloire. Que nous reste-t-il ici, que d'en parler pour notre instruction ?

Ce roi, la terreur de ses voisins, l'étonnement de l'univers, le père des rois, plus grand que tous ses ancêtres, plus magnifique que Salomon

pose cette œuvre imposante, l'une des plus belles de la langue française, sans contredit, ne sont nullement dogmatiques. Ils traitent de la condition des grands et de leurs devoirs envers Dieu et envers les hommes; mais presque toujours aussi l'orateur y énumère comme dans une sorte de réquisitoire adouci par les artifices du style et les précautions de la charité évangélique, tous les 20 désordres et tous les vices qui marquaient du sceau de la déchéance cette caste dégénérée, sur laquelle il laisse parfois tomber de terribles prophéties. Si Massillon, qu'on a surnommé le Racine de la chaire, est un des écrivains les plus nobles et les plus élégants que la France ait jamais eus, on sent que par le fond des idées il est resté fidèle à la grande famille des humbles et des opprimés dont il était sorti lui-même.

On peut ne pas pardonner au régent d'avoir payé de la barrette de cardinal les roueries d'un Dubois, mais on doit lui savoir gré d'avoir voulu réparer les injustices du précédent règne en rapprochant du trône deux prêtres qui, par leur savoir, leur éloquence et la pureté de leurs mœurs, étaient l'honneur du 30 clergé français. Le duc d'Orléans avait donné l'abbé Fleury pour confesseur à Louis XV enfant; il voulut que Massillon, nommé évêque de Clermont, prêchât le petit carême devant son royal pupille. De tels choix excusent bien des torts, et ils prouvent que si le régent pratiquait fort peu la vertu, il savait parfois l'honorer. A. R.

SENTENCES DÉTACHÉES DE L'AUTEUR.

Les conseils agréables sont rarement des conseils utiles.

La véritable piété élève l'esprit, ennoblit le cœur, affermit le courage.

Porté sur les ailes de la fortune, on a beau monter, la félicité se trouve toujours placée plus haut.

Peu contents de nos malheurs, nous nous faisons une infortune du bonheur d'autrui.

La jalousie est un aveu secret que nous nous faisons à nous-mêmes de notre médiocrité.

Les louanges que nous donnons se rapportent toujours par quelque chose à nous-mêmes.

Quiconque flatte ses maîtres les trahit.

dans toute sa gloire, a reconnu, comme lui, que tout était vanité. Le monde a été ébloui de l'éclat qui l'environnait : ses ennemis ont envié sa puissance : les étrangers sont venus des îles les plus éloignées baisser les yeux devant la gloire de sa majesté : ses sujets lui ont presque dressé des autels; et le prestige qui se formait autour de lui n'a pu le séduire lui-même.

Vous l'aviez rempli, ô mon Dieu, de la crainte de votre nom! Vous l'aviez écrit sur le livre éternel dans la succession des saints rois qui devaient gouverner vos peuples : vous l'aviez revêtu de grandeur et de magnificence. Mais ce n'était pas assez; il fallait encore qu'il fût marqué du caractère propre de vos élus : vous avez récompensé sa foi par des tribulations et par des disgrâces. L'usage chrétien des prospérités peut nous donner droit au royaume des cieux; mais il n'y a que l'affliction et la violence qui nous l'assurent.

Voyons-nous des mêmes yeux, mes frères, la vicissitude des choses humaines? Sans remonter aux siècles de nos pères, quelles leçons Dieu n'a-t-il pas données au nôtre? Nous avons vu toute la race royale presque éteinte ; les princes, l'espérance et l'appui du trône, moissonnés à la fleur de leur âge; l'époux et l'épouse auguste, au milieu de leurs plus beaux jours, enfermés dans le même cercueil, et les cendres de l'enfant suivre tristement et augmenter l'appareil lugubre de leurs funérailles; le roi qui avait passé d'une minorité orageuse au règne le plus glorieux dont il soit parlé dans nos histoires, retomber de cette gloire dans des malheurs presque supérieurs à ces anciennes prospérités; se relever encore plus grand de toutes ces pertes, et survivre à tant d'événements divers pour rendre gloire à Dieu, et s'affermir dans la foi des biens immuables.

Ces grands objets passent devant nos yeux comme des scènes fabuleuses : le cœur se prête pour un moment au spectacle; l'attendrissement finit avec la représentation; et il semble que Dieu n'opère ici-bas tant de révolutions que pour se jouer dans l'univers et nous amuser plutôt que nous instruire.

FRAGMENTS DES SERMONS.

I. LA VIE HUMAINE ET L'HOMME.

Qu'est-ce que la vie humaine, qu'une mer furieuse et agitée, où nous sommes sans cesse à la merci des flots, et où chaque instant change notre situation, et nous donne de nouvelles alarmes? Que sont les hommes eux-mêmes, que les tristes jouets de leurs passions insensées, et de la vicissitude éternelle des événements ? Liés par la corruption de leur cœur à toutes les choses présentes, ils sont avec elles dans un mouvement perpétuel; semblables à ces figures que la roue rapide entraîne, ils n'ont jamais de consistance assurée : chaque moment est pour eux une situation nouvelle; ils flottent au gré de l'inconstance des choses humaines; voulant sans cesse se fixer dans les créatures, et sans cesse

obligés de s'en déprendre, croyant toujours avoir trouvé le lieu de leur repos, et sans cesse forcés de recommencer leur course; lassés de leurs agitations, et cependant toujours emportés par le tourbillon : ils n'ont rien qui les fixe, qui les console, qui les paye de leurs peines, qui leur adoucisse le chagrin des événements; ni le monde qui les cause, ni leur conscience qui les rend plus amers, ni l'ordre de Dieu contre lequel ils se révoltent. Ils boivent jusqu'à la lie toute l'amertume de leur calice : ils ont beau le verser d'un vase dans un autre vase, dit le Prophète, se consoler d'une passion par une passion nouvelle; d'une perte par un nouvel attachement; d'une disgrâce par de nouvelles espérances : l'amertume les suit partout; ils changent de situation, mais ils ne changent pas de supplice. (*Mystères.*)

II. L'AVARICE.

L'avare n'amasse que pour amasser; ce n'est pas pour fournir à ses besoins qu'il se les refuse : son argent lui est plus précieux que sa santé, que sa vie, que son salut, que lui-même; toutes ses actions, toutes ses vues, toutes ses affections ne se rapportent qu'à cet indigne objet. Personne ne s'y trompe; et il ne prend aucun soin de dérober aux yeux du public le misérable penchant dont il est possédé ; car tel est le caractère de cette honteuse passion, de se manifester de tous les côtés, de ne faire au dehors aucune démarche qui ne soit marquée de ce maudit caractère, et de n'être un mystère que pour celui seul qui en est possédé. Toutes les autres passions sauvent du moins les apparences; on les cache aux yeux du public : une imprudence, un abandon de Dieu peut quelquefois les dévoiler ; mais le coupable cherche, autant qu'il est en soi, les ténèbres. Mais pour la passion de l'avarice, on ne se la cache qu'à soi-même : loin de prendre des précautions pour la dérober aux yeux du public, tout l'annonce, tout la montre à découvert; on la porte écrite dans son langage, dans ses actions, dans toute sa conduite, et, pour ainsi dire, sur son front. (*Discours synodaux.*)

III. LA DURETÉ ENVERS LES MALHEUREUX.

Regardez le monde tel que vous l'avez vu dans vos premières années, et tel que vous le voyez aujourd'hui : une nouvelle cour a succédé à celle que vos premiers ans ont vue; de nouveaux personnages sont montés sur la scène; les grands rôles sont remplis par de nouveaux acteurs; ce sont de nouveaux événements, de nouvelles intrigues, de nouvelles passions, de nouveaux héros dans la vertu comme dans le vice, qui font le sujet des louanges, des dérisions, des censures publiques : un nouveau monde s'est élevé insensiblement, et sans que vous vous en soyez aperçus, sur les débris du premier : tout passe avec vous et comme vous : une rapidité que rien n'arrête entraîne tout dans les abîmes de l'éternité : nos ancêtres nous en frayèrent hier le chemin; et nous allons le frayer demain à ceux qui viendront après nous. Les

âges se renouvellent: la figure du monde passe sans cesse; les morts et les vivants se remplacent et se succèdent continuellement; rien ne demeure; tout change, tout s'use, tout s'éteint: Dieu seul demeure toujours le même : le torrent des siècles, qui entraîne tous les hommes, coule devant ses yeux; et il voit avec indignation de faibles mortels, emportés par ce cours rapide, l'insulter en passant, vouloir faire de ce seul instant tout leur bonheur, et tomber, au sortir de là, entre les mains de sa colère et de sa vengeance. *(Serm. sur l'aumône.)*

IV. LA VÉRITÉ.

La vérité est la seule chose ici-bas qui soit digne des soins et des recherches de l'homme. Elle seule est la lumière de notre esprit, la règle de notre cœur, la source des vrais plaisirs, le fondement de nos espérances, la consolation de nos craintes, l'adoucissement de nos maux, le remède de toutes nos peines; elle seule est la source de la bonne conscience, la terreur de la mauvaise, la peine secrète du vice, la récompense intérieure de la vertu; elle seule immortalise ceux qui l'ont aimée, illustre les chaînes de ceux qui souffrent pour elle, attire des honneurs publics aux cendres de ses martyrs et de ses défenseurs, et rend respectables l'abjection et la pauvreté de ceux qui ont tout quitté pour la suivre; enfin elle seule inspire des pensées magnanimes, forme des hommes héroïques, des âmes dont le monde n'est pas digne, des sages seuls dignes de ce nom. Tous nos soins devraient donc se borner à la connaître, tous nos talents à la manifester, tout notre zèle à la défendre; nous ne devrions donc chercher dans les hommes que la vérité, ne vouloir leur plaire que par la vérité, n'estimer en eux que la vérité, et ne souffrir qu'ils voulussent nous plaire que par elle : en un mot, il semble donc qu'il devrait suffire qu'elle se montrât à nous pour se faire aimer, et qu'elle nous montrât à nous-mêmes pour nous apprendre à nous connaître. *(Avent.)*

V. L'AMBITION.

L'ambitieux ne connaît de loi que celle qui le favorise; le crime qui l'élève est pour lui comme une vertu qui l'ennoblit. Ami infidèle, l'amitié n'est plus rien pour lui dès qu'elle intéresse sa fortune : mauvais citoyen, la vérité ne lui paraît estimable qu'autant qu'elle lui est utile : le mérite qui entre en concurrence avec lui est un ennemi auquel il ne pardonne point : l'intérêt public cède toujours à son intérêt propre; il éloigne des sujets capables, et se substitue à leur place; il sacrifie à ses jalousies le salut de l'Etat; et il verrait avec moins de regret les affaires publiques périr entre ses mains, que sauvées par les soins et par les lumières d'un autre. *(Petit Carême.)*

VI. LE ROI CONQUÉRANT.

Sa gloire sera toujours souillée de sang : quelque insensé chantera

peut-être ses victoires ; mais les provinces, les villes, les campagnes en pleureront : on lui dressera des monuments superbes pour immortaliser ses conquêtes; mais les cendres encore fumantes de tant de villes autrefois florissantes, mais la désolation de tant de campagnes dépouillées de leur ancienne beauté, mais les ruines de tant de murs sous lesquels des citoyens paisibles ont été ensevelis, mais tant de calamités qui subsisteront après lui, seront des monuments lugubres qui immortaliseront sa vanité et sa folie. Il aura passé comme un torrent pour ravager la terre, et non comme un fleuve majestueux pour y porter la joie et l'abondance : son nom sera écrit dans les annales de la postérité parmi les conquérants, mais il ne le sera pas parmi les bons rois ; et l'on ne rappellera l'histoire de son règne que pour rappeler le souvenir des maux qu'il a faits aux hommes. Ainsi son orgueil, dit l'esprit de Dieu, sera monté jusqu'au ciel ; sa tête aura touché dans les nues ; ses succès auront égalé ses désirs : et tout cet amas de gloire ne sera plus à la fin qu'un monceau de boue, qui ne laissera après elle que l'infection et l'opprobre. (*Ibidem.*)

VII. LA VICTOIRE LA PLUS GLORIEUSE EST CELLE QUE L'ON REMPORTE SUR SOI-MÊME.

Toute la gloire humaine ne saurait jamais effacer l'opprobre que laissent le désordre des mœurs et l'emportement des passions ; les victoires les plus éclatantes ne couvrent pas la honte des vices : on loue les actions, et l'on méprise la personne ; c'est de tout temps qu'on a vu la réputation la plus brillante échouer contre les mœurs du héros, et ses lauriers flétris par ses faiblesses : le monde, qui semble mépriser la vertu, n'estime et ne respecte pourtant qu'elle ; il élève des monuments superbes aux grandes actions des conquérants ; il fait retentir la terre du bruit de leurs louanges ; une poésie pompeuse les chante et les immortalise ; chaque Achille a son Homère ; l'éloquence s'épuise pour leur donner du lustre ; l'appareil des éloges est donné à l'usage et à la vanité ; l'admiration secrète et les louanges réelles et sincères, on ne les donne qu'à la vertu et à la vérité.

Et, en effet, le bonheur ou la témérité ont pu faire des héros ; mais la vertu toute seule peut former de grands hommes : il en coûte bien moins de remporter des victoires que de se vaincre soi-même ; il est bien plus aisé de conquérir des provinces et de dompter des peuples, que de dompter une passion ; la morale même des païens en est convenue. Du moins les combats où président la fermeté, la grandeur du courage, la science militaire, sont des actions rares que l'on peut compter aisément dans le cours d'une longue vie ; et quand il ne faut être grand que certains moments, la nature ramasse toutes ses forces, et l'orgueil, pour un peu de temps, peut suppléer à la vertu. Mais les combats de la foi sont des combats de tous les jours : on a affaire à des ennemis qui renaissent de leur propre défaite. Si vous vous lassez un instant,

vous périssez : la victoire même a ses dangers; l'orgueil, loin de vous aider, devient le plus dangereux ennemi que vous ayez à combattre : tout ce qui vous environne fournit des armes contre vous ; votre cœur lui-même vous dresse des embûches; il faut sans cesse recommencer le combat. En un mot, on peut être quelquefois plus fort ou plus heureux que ses ennemis; mais qu'il est grand d'être toujours plus fort que soi-même ! *(Ibidem.)*

VIII. LA CONSCIENCE.

Partout nous rendons hommage, par nos troubles et par nos remords secrets, à la sainteté de la vertu que nous violons; partout un fond d'ennui et de tristesse inséparable du crime nous fait sentir que l'ordre et l'innocence sont le seul bonheur qui nous était destiné sur la terre. Nous avons beau faire montre d'une vaine intrépidité, la conscience criminelle se trahit toujours d'elle-même : les terreurs cruelles marchent partout devant nous ; la solitude nous trouble: les ténèbres nous alarment; nous croyons voir sortir de tous côtés des fantômes qui viennent toujours nous reprocher les horreurs secrètes de notre âme; des songes funestes nous remplissent d'images noires et sombres; et le crime, après lequel nous courons avec tant de goût, court ensuite après nous comme un vautour cruel, et s'attache à nous pour nous déchirer le cœur et nous punir du plaisir qu'il nous a lui-même donné.

(Serm. sur l'aumône.)

IX. LA MORT.

Nous la portons tous, en naissant, dans le sein : il semble que nous avons sucé dans les entrailles de nos mères un poison lent, avec lequel nous venons au monde, qui nous fait languir ici-bas, les uns plus, les autres moins, mais qui finit toujours par le trépas; nous mourons tous les jours; chaque instant nous dérobe une portion de notre vie, et nous avance d'un pas vers le tombeau ; le corps dépérit, la santé s'use, tout ce qui nous environne nous détruit; les aliments nous corrompent, les remèdes nous affaiblissent; ce feu spirituel qui nous anime au dedans, nous consume, et toute notre vie n'est qu'une longue et pénible agonie. Or, dans cette situation, quelle image devrait être plus familière à l'homme que celle de la mort ? Un criminel condamné à mourir, quelque part qu'il jette les yeux, que peut-il voir que cet objet ? et le plus ou le moins que nous avons à vivre, fait-il une différence assez grande, pour nous regarder comme immortels sur la terre ? *(Ibidem.)*

X. LE PETIT NOMBRE DES ÉLUS [1].

Je m'arrête à vous, mes frères, qui êtes ici assemblés : je ne parle plus du reste des hommes ; je vous regarde comme si vous étiez seuls

[1] « Voici un morceau de Massillon, signalé avec raison, par Voltaire, entre les plus beaux mouvements qui aient jamais honoré l'éloquence. C'est à notre avis,

sur la terre : et voici la pensée qui m'occupe et qui m'épouvante. Je suppose que c'est ici votre dernière heure et la fin de l'univers ; que les cieux vont s'ouvrir sur vos têtes, que Jésus-Christ va paraître dans sa gloire au milieu de ce temple, et que vous n'y êtes assemblés que pour l'attendre, et comme des criminels tremblants, à qui l'on va prononcer ou une sentence de grâce, ou un arrêt de mort éternelle, car vous avez beau vous flatter, vous mourrez tels que vous êtes aujourd'hui ; tous ces désirs de changement qui vous amusent, vous amuseront jusqu'au lit de la mort ; c'est l'expérience de tous les siècles ; tout ce que vous trouverez alors en vous de nouveau sera peut-être un compte un peu plus grand que celui que vous auriez aujourd'hui à rendre ; et sur ce que vous seriez si l'on venait vous juger dans ce moment, vous pouvez presque décider de ce qui vous arrivera au sortir de la vie.

Or, je vous demande, et je vous le demande frappé de terreur, ne séparant pas en ce point mon sort du vôtre, et me mettant dans la même disposition où je souhaite que vous entriez ; je vous demande donc : « Si Jésus-Christ paraissait dans ce temple, au milieu de cette assemblée, la plus auguste de l'univers, pour nous juger, pour faire le terrible discernement des boucs et des brebis, croyez-vous que le plus grand nombre de tout ce que nous sommes ici fût placé à la droite ? croyez-vous que les choses du moins fussent égales ? croyez-vous qu'il s'y trouvât seulement dix justes, que le Seigneur ne put trouver autrefois en cinq villes tout entières ? » Je vous le demande : vous l'ignorez, je l'ignore moi-même ; vous seul, ô mon Dieu ! connaissez ceux qui vous appartiennent ; mais si nous ne connaissons pas ceux qui lui appartiennent, nous savons du moins que les pécheurs ne lui appartiennent pas. Or, qui sont les fidèles ici assemblés ? Les titres et les dignités ne doivent être comptés pour rien ; vous en serez dépouillés devant Jésus-Christ : qui sont-ils ? Beaucoup de pécheurs qui ne veulent pas se convertir ; encore plus qui le voudraient, mais qui différent leur conversion ; plusieurs autres qui ne se convertissent jamais que pour retomber ; enfin un grand nombre qui croient n'avoir pas besoin de conversion : voilà le parti des réprouvés. Retranchez ces quatre sortes de pécheurs de cette assemblée sainte ; car ils en seront retranchés au grand jour : paraissez maintenant, justes ; où êtes-vous ? Restes d'Israël, passez à la droite. froment de Jésus-Christ, démêlez-vous de cette paille destinée au feu : ô Dieu ! où sont vos élus ? et que reste-t-il pour votre partage ?

(*Serm. sur le petit nombre des élus.*)

le modèle et le triomphe des préparations oratoires. Massillon en a fait le principal ornement de sa gloire, dans son fameux sermon *sur le petit nombre des élus*, où, loin de disserter froidement et sans fruit sur les décrets du ciel, son excellent esprit explique uniquement, par la conduite des hommes, les causes morales qui rendent le salut si rare, et trouve l'explication évidente du petit nombre des prédestinés dans le seul petit nombre des justes qui ont conservé ou recouvré leur innocence. » (*Le Cardinal Maury.*)

FONTENELLE [1].

FRAGMENT DES ENTRETIENS

SUR LA PLURALITÉ DES MONDES.

SYSTÈME DU MONDE.

Avant que je vous explique le premier des systèmes, il faut que vous remarquiez, s'il vous plaît, que nous sommes tous faits naturellement comme un certain fou athénien, dont vous avez entendu parler, qui s'était mis dans la fantaisie que tous les vaisseaux qui abordaient au port du Pirée lui appartenaient. Notre folie, à nous autres, est de croire aussi que toute la nature, sans exception, est destinée à nos usages; et, quand on demande à nos philosophes à quoi sert ce nombre prodigieux d'étoiles fixes, dont une partie suffirait pour faire ce qu'elles font toutes, il vous répondent froidement qu'elles servent à leur réjouir la vue. Sur ce principe, on ne manqua pas d'abord de s'imaginer qu'il fallait que la terre fût en repos au centre de l'univers, tandis que tous les corps célestes, qui étaient faits pour elle, prendraient la peine de tourner alentour pour l'éclairer. Ce fut donc au-dessus de la terre qu'on plaça la lune; et au-dessus de la lune on plaça Mercure, ensuite Vénus, le Soleil, Mars, Jupiter, Saturne. Au-dessus de tout

[1] **Bernard le Boyer ou le Bovier de FONTENELLE** (1657-1757), naquit à Rouen. Il était fils d'un avocat au parlement de cette ville et d'une sœur de Pierre Corneille. Il essaya d'abord de suivre les traces de son glorieux oncle dans la carrière dramatique, mais son début ne fut pas heureux, et sa tragédie d'*Aspar* n'est guère connue que par une épigramme de Racine. Ce premier échec ne découragea point Fontenelle qui voulut prendre sa revanche sur la scène lyrique. Il n'était pas plus fait pour recueillir la succession de Quinault que celle de Corneille; ses opéras de *Thétis et Pélée*, de *Psyché*, de *Bellérophon*, etc., n'eurent aucun succès. Enfin, il reconnut que le théâtre n'était pas le terrain où il pouvait prendre pied, et il changea définitivement de voie. Son esprit philosophique, son intelligence vive et fine, se révélèrent dans *les Dialogues des Morts*, et surtout dans *les Entretiens sur la pluralité des Mondes*, ingénieuse exposition des plus belles et des plus récentes conquêtes de la science, où l'auteur mettait à la portée de la foule les découvertes de Galilée et le système de Descartes. Derrière le bel esprit dont les grâces maniérées continuaient parfois encore la tradition de l'hôtel de Rambouillet, on venait d'apercevoir un penseur hardi qui parlait déjà la langue du siècle prochain. Ne pourrait-on pas dire que Fontenelle écrivait la préface de l'Encyclopédie, lorsqu'il traduisait librement *l'Histoire des Oracles*, du hollandais Van Dale? Au reste, il ne fit pas que mettre en circulation les idées des autres, il répandit aussi les siennes, mais avec beaucoup de prudence, car il craignait la polémique et il ne s'y laissait pas entrainer. Cependant, il fut moins circonspect qu'il ne prétendait l'être. S'il n'osa pas jeter à pleine main les vérités sur le monde, il en laissa glisser quelques-unes entre ses doigts; ce fut assez pour sa gloire.

Dans la fameuse querelle des anciens et des modernes, Fontenelle prit ouvertement parti pour ces derniers, mais par la finesse de son jugement, par l'étendue

cela était le ciel des étoiles fixes. La terre se trouvait justement au milieu des cercles que décrivent ces planètes, et ils étaient d'autant plus grands qu'ils étaient plus éloignés de la terre, et par conséquent, les planètes plus éloignées employaient plus de temps à faire leur cours : ce qui effectivement est vrai. — Mais je ne sais, interrompit la marquise, pourquoi vous semblez n'approuver pas cet ordre-là dans l'univers : il me paraît assez net, assez intelligible, et pour moi, je vous déclare que je m'en contente. — Je puis me vanter, répliquai-je, que je vous adoucis bien tout ce système. Si je vous le donnais tel qu'il a été conçu par Ptolémée, son auteur, ou par ceux qui ont travaillé après lui, il vous jetterait dans une épouvante horrible. Comme les mouvements des planètes ne sont pas si réguliers qu'elles n'aillent tantôt plus vite, tantôt plus lentement, tantôt en un sens, tantôt en un autre, et qu'elles ne soient quelquefois plus éloignées de la terre, quelquefois plus proches, les anciens avaient imaginé je ne sais combien de cercles différemment entrelacés les uns dans les autres, par lesquels ils sauvaient toutes ces bizarreries. L'embarras de tous ces cercles était si grand que, dans un temps où l'on ne connaissait encore rien de meilleur, un roi de Castille, grand mathématicien, mais apparemment peu dévôt, disait que, si Dieu l'eût appelé à son conseil quand il fit le monde, il lui eût donné de bons avis. La pensée est trop libertine; mais cela même est assez plaisant, que ce système fût alors une occasion de pé-

de son esprit et surtout par le flegme de son caractère, il donna moins de prise aux attaques de ses adversaires que les Perrault et La Motte.

Fontenelle fut reçu à l'Académie française en 1691, et nommé secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, en 1697. Il était aussi de l'Académie des inscriptions. Il mourut centenaire, à Paris. Ses *éloges des Académiciens*, qui forment une partie considérable de son œuvre, seraient restés le modèle du genre, si, de nos jours, les Villemain, les Mignet et les Flourens n'eussent dépassé l'art du vieux maître.

Nous retrouverons Fontenelle à la section des poètes. A. R.

SENTENCES DÉTACHÉES DE L'AUTEUR.

Il n'y a que la vérité qui persuade même sans avoir besoin de paraître avec toutes ses preuves. Elle entre si naturellement dans l'esprit, que quand on l'apprend pour la première fois, il semble qu'on ne fasse que de s'en souvenir.

La vanité est l'amour-propre qui se montre; la modestie est l'amour-propre qui se cache.

Pour que le bonheur puisse entrer dans notre âme, il faut commencer par nettoyer la place et en avoir chassé les maux imaginaires.

Le plus grand secret pour le bonheur, c'est d'être bien avec soi. Naturellement tous les accidents fâcheux qui viennent du dehors nous rejettent vers nous-mêmes; et il est bon d'y avoir une retraite agréable; mais elle ne peut l'être si elle n'y a été préparée par les mains de la vertu.

Il est plus aisé de s'abstenir que de se contenir.

Les grands plaisirs changent les heures en moments; mais l'art des sages peut changer les moments en heures.

ché, parce qu'il était trop confus. Les bons avis que ce roi voulait donner regardaient sans doute la suppression de tous ces cercles dont on avait embarrassé les mouvements célestes. Apparemment ils regardaient aussi une autre suppression de deux ou trois cieux superflus qu'on avait mis au delà des étoiles fixes. Ces philosophes, pour expliquer une sorte de mouvement dans les corps célestes, faisaient, au delà du dernier ciel que nous voyons, un ciel de cristal, qui imprimait ce mouvement aux cieux inférieurs. Avaient-ils nouvelle d'un autre mouvement, c'était aussitôt un autre ciel de cristal. Enfin, les cieux de
10 cristal ne leur coûtaient rien. — Et pourquoi ne les faisait-on que de cristal? dit la marquise. N'eussent-ils pas été bons de quelque autre matière? — Non, répondis-je; il fallait que la lumière passât au travers, et d'ailleurs il fallait qu'ils fussent solides. Il le fallait absolument, car Aristote avait trouvé que la solidité était une chose attachée à la noblesse de leur nature; et puisqu'il l'avait dit, on n'avait garde d'en douter. Mais on a vu des comètes qui, étant plus élevées qu'on ne croyait autrefois, briseraient tout le cristal des cieux par où elles passent, et casseraient tout l'univers; et il a fallu se résoudre à faire les cieux d'une matière fluide, telle que l'air. Enfin il est hors de doute,
20 par les observations de ces derniers siècles, que Vénus et Mercure tournent autour du soleil et non autour de la terre, et l'ancien système est absolument insoutenable par cet endroit. Je vais donc vous en proposer un qui satisfait à tout, et qui dispenserait le roi de Castille de donner des avis, car il est d'une simplicité charmante, et qui seule le ferait préférer. — Il semblerait, interrompit la marquise, que votre philosophie est une espèce d'enchère, où ceux qui offrent de faire les choses à moins de frais l'emportent sur les autres. — Il est vrai, repris-je, et ce n'est que par là qu'on peut attraper le plan sur lequel la nature a fait son ouvrage. Elle est d'une épargne extraordinaire : tout
30 ce qu'elle pourra faire d'une manière qui lui coûtera un peu moins, quand ce moins ne serait presque rien, soyez sûre qu'elle ne le fera que de cette manière-là. Cette épargne néanmoins s'accorde avec une magnificence surprenante, qui brille dans tout ce qu'elle a fait. C'est que la magnificence est dans le dessein, et l'épargne dans l'exécution... Figurez-vous un Allemand, nommé Copernic, qui fait main-basse sur tous ces cercles différents et sur tous ces cieux solides qui avaient été imaginés par l'antiquité. Il détruit les uns, il met les autres en pièces. Saisi d'une noble fureur d'astronome, il prend la terre et l'envoie bien loin du centre de l'univers, où elle s'était placée, et dans ce centre,
40 il met le soleil, à qui cet honneur était bien mieux dû. Les planètes ne tournent plus autour de la terre, ne l'enferment plus au milieu du cercle qu'elles décrivent. Si elles nous éclairent, c'est en quelque sorte par hasard, et parce qu'elles nous rencontrent en leur chemin. Tout tourne présentement autour du soleil; la terre y tourne elle-même; et, pour la punir du long repos qu'elle s'était attribué, Copernic la charge le plus qu'il peut de tous les mouvements qu'elle donnait aux

planètes et aux cieux. Enfin, de tout cet équipage céleste, dont cette petite terre se faisait accompagner et environner, il ne lui est demeuré que la lune, qui tourne encore autour d'elle. — Attendez un peu, dit la marquise, il vient de vous prendre un enthousiasme qui vous a fait expliquer les choses si pompeusement, que je ne crois pas les avoir entendues. Le soleil est au centre de l'univers, et là il est immobile. Après lui, qu'est-ce qui suit? — C'est Mercure, répondis-je; il tourne autour du soleil, en sorte que le soleil est à peu près le centre du cercle que Mercure décrit. Au-dessus de Mercure est Vénus, qui tourne de même autour du soleil. Ensuite vient la terre, qui, étant plus 10 élevée que Mercure et Vénus, décrit autour du soleil un plus grand cercle que ces planètes. Enfin suivent Mars, Jupiter, Saturne, selon l'ordre où je vous les nomme; et vous voyez bien que Saturne doit décrire autour du soleil le plus grand cercle de tous; aussi emploie-t-il plus de temps qu'aucune autre planète à faire sa révolution. — Et la lune? vous l'oubliez, interrompit-elle. — Je la retrouverai bien, repris-je. La lune tourne autour de la terre, et ne l'abandonne point; mais, comme la terre avance toujours dans le cercle qu'elle décrit autour du soleil, la lune la suit en tournant toujours autour d'elle; et, si elle tourne autour du soleil, ce n'est que pour ne point quitter la terre... 20 — On a de la peine, dit la marquise, à s'imaginer qu'on tourne autour du soleil; car enfin on ne change point de place, et on se trouve toujours le matin où l'on s'était couché le soir. Je vois, ce me semble, à votre air, que vous m'allez dire que, comme la terre tout entière marche... — Assurément, interrompis-je; c'est la même chose que si vous vous endormiez dans un bateau qui allât sur la rivière; vous vous retrouveriez à votre réveil dans la même place et dans la même situation à l'égard de toutes les parties du bateau. — Oui; mais, répliqua-t-elle, voici une différence : je trouverais à mon réveil le rivage changé, et cela me ferait bien voir que mon bateau aurait changé de place. Mais 30 il n'en va pas de même de la terre : j'y retrouve toutes choses comme je les avais laissées. — Non pas, Madame, répondis-je, non pas, le rivage est changé aussi. Vous savez qu'au delà de tous les cercles des planètes sont les étoiles fixes; voilà notre rivage. Je suis sur la terre, et la terre décrit un grand cercle autour du soleil. Je regarde au centre de ce cercle, j'y vois le soleil. S'il n'effaçait point les étoiles, en poussant ma vue en ligne droite au delà du soleil, je le verrais nécessairement répondre à quelques étoiles fixes; mais je vois aisément, pendant la nuit, à quelles étoiles il a répondu le jour, et c'est exactement la même chose. Si la terre ne changeait point de place sur le cercle où elle 40 est, je verrais toujours le soleil répondre aux mêmes étoiles fixes; mais, dès qu'elle change de place, il faut que je la voie répondre à d'autres. C'est là le rivage qui change tous les jours; et comme la terre fait son cercle en un an autour du soleil, je vois le soleil, dans l'espace d'une année, répondre successivement à diverses étoiles fixes qui composent un cercle. Ce cercle s'appelle le *zodiaque*... — J'entends bien, dit la

marquise, comment nous nous imaginons que le soleil décrit le cercle que nous décrivons nous-mêmes; mais ce tour ne s'achève qu'en un an; et celui que le soleil fait tous les jours sur notre tête, comment se fait-il? — Avez-vous remarqué, lui répondis-je, qu'une boule qui roulerait sur cette allée aurait deux mouvements? Elle irait vers le bout de l'allée, et en même temps elle tournerait plusieurs fois sur elle-même, en sorte que la partie de cette boule qui est en haut descendrait en bas, et que celle d'en bas monterait en haut. La terre fait la même chose. Dans le temps qu'elle avance sur le cercle qu'elle décrit en un an au-
10 tour du soleil, elle tourne sur elle-même en vingt-quatre heures. Ainsi, en vingt-quatre heures, chaque partie de la terre perd le soleil et le recouvre; et, à mesure qu'en tournant on va vers le côté où est le soleil, il semble qu'il s'élève : et, quand on commence à s'en éloigner, en continuant le tour, il semble qu'il s'abaisse. — On n'a guère ménagé la terre, dit la marquise; et pour une grosse masse aussi pesante qu'elle est, on lui demande bien de l'agilité. — Mais, lui répondis-je, aimeriez-vous mieux que le soleil et tous les autres astres, qui sont de très-grands corps, fissent en vingt-quatre heures autour de la terre un tour immense; que les étoiles fixes, qui seraient dans le plus grand cercle, par-
20 courussent en un jour plus de vingt-sept mille six cent soixante fois deux cents millions de lieues? Car il faut que tout cela arrive, si la terre ne tourne sur elle-même en vingt-quatre heures. En vérité, il est bien plus raisonnable qu'elle fasse ce tour, qui n'est tout au plus que de neuf mille lieues. Vous voyez bien que neuf mille lieues, en comparaison de l'horrible nombre que je viens de vous dire, ne sont qu'une bagatelle. » (*Premier soir.*)

D'AGUESSEAU [1].

DÉMOSTHÈNE ET CICÉRON.

FRAGMENT.

Ne compter pour rien les travaux de l'enfance, et commencer les sérieuses, les véritables études dans le temps où nous les finissons; regarder la jeunesse, non comme un âge destiné par la nature au plai-
30 sir et au relâchement, mais comme un temps que la vertu consacre au

[1] **Henri-François D'AGUESSEAU** (1668—1751), né à Limoges, mort à Paris. Son père qui était intendant de Bordeaux, sous Louis XIV, prit un soin tout particulier de son éducation, et se plut à développer en lui les rares facultés intellectuelles dont il le voyait doué. Le jeune d'Aguesseau, sans négliger aucune branche importante des connaissances humaines, se livra d'une manière toute spéciale à l'étude du droit. A vingt-deux ans, il était déjà si versé dans cette science qu'il fut nommé avocat du roi au Châtelet, et quelques mois après, troisième avocat général au Parlement de Paris. Ses débuts frappèrent d'admira-

travail et à l'application ; négliger le soin de ses biens, de sa fortune, de sa santé même, et faire, de tout ce que les hommes chérissent le plus, un digne sacrifice à l'amour de la science et à l'ardeur de s'instruire; devenir invisible pour un temps, se réduire soi-même dans une captivité volontaire, et s'ensevelir tout vivant dans une profonde retraite, pour y préparer de loin les armes toujours victorieuses : voilà ce qu'ont fait les Démosthènes et les Cicéron. Ne soyons plus surpris de ce qu'ils ont été ; mais cessons en même temps d'être surpris de ce que nous sommes, en jetant les yeux sur le peu que nous faisons pour arriver à la même gloire à laquelle ils sont parvenus. 10

(*Disc. sur la décadence de l'éloquence du barreau.*)

FRAGMENTS

DU DISCOURS SUR L'ESPRIT DE LA SCIENCE.

I. L'ESPRIT.

Penser peu, parler de tout, ne douter de rien ; n'habiter que les dehors de son âme, et ne cultiver que la superficie de son esprit; s'exprimer heureusement; avoir un tour d'imagination agréable, une conversation légère et délicate, et savoir plaire sans savoir se faire estimer ; être né avec le talent équivoque d'une conception prompte, et se croire par là au-dessus de la réflexion; voler d'objets en objets, sans en approfondir aucun ; cueillir rapidement toutes les fleurs, et ne donner jamais aux fruits le temps de parvenir à leur maturité : c'est une faible peinture de ce qu'il plaît à notre siècle d'honorer du nom d'esprit. 20

Esprit plus brillant que solide, lumière souvent trompeuse et infidèle, l'attention le fatigue, la raison le contraint, l'autorité le révolte; incapable de persévérance dans la recherche de la vérité, elle échappe encore plus à son inconstance qu'à sa paresse.

tion les vieux parlementaires; l'un d'eux alla même jusqu'à dire qu'il voudrait achever sa carrière, comme ce jeune homme commençait la sienne. En 1700, d'Aguesseau devint procureur général du Parlement. C'est dans ce poste qu'il montra peut-être le plus grand courage et la plus inébranlable fermeté. Défenseur énergique des libertés de l'église gallicane, il encouragea le Parlement à la résistance, lorsqu'on voulut imposer à cette compagnie l'enregistrement de la bulle 30 *Unigenitus*, et, devant Louis XIV courroucé et menaçant, il maintint son opinion et son refus. Après la mort du vieux roi dont il avait encouru la disgrâce, il fut élevé à la dignité de chancelier par le Régent. A partir de cette époque, la vie de d'Aguesseau appartient à l'histoire proprement dite, et nous sortirions du cadre que nous nous sommes tracé, si nous racontions les intrigues de cour, les nécessités politiques qui mirent quelquefois l'austère chancelier en contradiction avec lui-même et forcèrent l'homme d'Etat à oublier un peu l'avocat général. Hâtons-nous plutôt de suivre d'Aguesseau dans la studieuse retraite qu'il s'était choisie après sa dernière disgrâce qui fut d'ailleurs un triomphe pour lui ; c'est là que nous retrouverons non-seulement l'homme vertueux, le 40

II. LA SCIENCE.

Par elle, l'homme ose franchir les bornes étroites dans lesquelles il semble que la nature l'ait renfermé : citoyen de toutes les républiques, habitant de tous les empires, le monde entier est sa patrie. La science, comme un guide aussi fidèle que rapide, le conduit de pays en pays, de royaume en royaume ; elle lui en découvre les lois, les mœurs, la religion, le gouvernement : il revient chargé des dépouilles de l'Orient et de l'Occident ; et, joignant les richesses étrangères à ses propres trésors, il semble que la science lui ait appris à rendre toutes les nations de la terre tributaires de sa doctrine.

Dédaignant les bornes des temps comme celle des lieux, on dirait qu'elle l'ait fait vivre longtemps avant sa naissance. C'est l'homme de tous les siècles, comme de tous les pays. Tous les sages de l'antiquité ont pensé, ont parlé, ont agi pour lui ; ou plutôt il a vécu avec eux, il a entendu leurs leçons, il a été le témoin de leurs grands exemples. Plus attentif encore à exprimer leurs mœurs qu'à admirer leurs lumières, quels aiguillons leurs paroles ne laissent-elles pas dans son esprit! quelle sainte jalousie leurs actions n'allument-elles pas dans son cœur!

Ainsi nos pères s'animaient à la vertu : une noble émulation les portait à rendre à leur tour Athènes et Rome même jalouses de leur gloire ; ils voulaient surpasser les Aristide en justice, les Phocion en constance, les Fabrice en modération, et les Caton même en vertu.

Que si les exemples de sagesse, de grandeur d'âme, de générosité, d'amour de la patrie, deviennent plus rares que jamais, c'est parce que la mollesse et la vanité de notre âge ont rompu les nœuds de cette douce et utile société que la science forme entre les vivants et ces illustres morts, dont elle ranime les cendres pour en former le modèle de notre conduite.

jurisconsulte hors ligne, à qui l'éloquence judiciaire doit quelques-unes de ses plus belles pages, mais encore le savant aimable, l'élégant écrivain, qui, sous le titre d'*Instruction à mes enfants*, rédigeait pour sa famille, et non pour le public l'un des plus beaux livres dont on puisse conseiller la lecture aux jeunes gens qui se destinent à la magistrature ou au barreau.

Indépendamment du grec et du latin que d'Aguesseau possédait à fond, il savait l'hébreu, l'italien, l'espagnol, le portugais et l'anglais. Comme son illustre devancier L'Hôpital, qu'il semblait prendre en tout pour modèle, il consacrait à la muse latine les plus doux et les plus rares de ses loisirs.

M. Pardessus a publié en 1819 une excellente édition des œuvres complètes du chancelier d'Aguesseau, avec une introduction et des commentaires fort estimés. Parmi les ouvrages de date plus récente qui ont été écrits sur d'Aguesseau, n'oublions pas de mentionner, comme l'un des plus remarquables que nous connaissions, celui de M. François Monnier qui a été couronné par l'Académie française. A. R.

DUMARSAIS [1].

FRAGMENTS DE LA LOGIQUE.

I. L'ESPRIT ET LA MATIÈRE.

Dieu a tiré du néant deux substances, la substance spirituelle et la substance corporelle. Par la substance spirituelle, on entend celle qui a la propriété de penser, d'apercevoir, de vouloir, de raisonner et de sentir, c'est-à-dire d'avoir des affections sensibles. On ne distingue que deux sortes de substances spirituelles créées, savoir : l'ange et l'âme humaine. A l'égard des anges, nous n'en savons que ce que la foi nous en enseigne.

A l'égard de l'âme, c'est-à-dire de cette substance qui pense en nous, qui aperçoit, qui veut, qui sent, nous ne la connaissons que par le sentiment intérieur que nous avons de nos pensées, de nos perceptions, 10 de nos vouloirs ou volontés, et de nos sentiments de plaisir ou de douleur. Ainsi, remarquez que nous ne connaissons point la substance de l'âme. Nous ne connaissons l'âme que par le sentiment intérieur que nous avons de ses propriétés d'apercevoir, de vouloir et de sentir.

(*Introduction.*)

II. DE L'UNION DE L'AME ET DU CORPS.

On ne conçoit pas comment un être purement spirituel, c'est-à-dire

[1] **César-Chesneau DUMARSAIS** (1670—1756), né à Marseille, mort à Paris. Dumarsais vint au monde sous une malheureuse étoile. Il perdit son père dès le berceau, et sa mère par inexpérience ou par incurie, laissa couler entre ses mains le patrimoine de ses enfants. Après avoir achevé ses études chez les Orato- 20 riens de Marseille, il vint à Paris, s'y maria et se fit recevoir avocat au Parlement. A peine avait-il embrassé la carrière du barreau que des embarras de fortune l'obligèrent à y renoncer. Bientôt les nécessités de la vie, plutôt que ses goûts, le jetèrent dans une condition qui ne lui assurait le pain quotidien qu'au prix de son indépendance. Il entra comme précepteur chez le président de Maisons. Comment et par qui fut-il ensuite installé en qualité de gouverneur dans la maison du fameux Law? nous ne saurions le dire ; mais à cette époque, le pauvre Dumarsais dut voir s'ouvrir devant lui la perspective d'un Eldorado. Malheureusement le mirage ne fut pas de longue durée, et il s'évanouit avec la banque imaginaire du spéculateur écossais. Dumarsais fit encore quelques édu- 30 cations particulières, mais il ne semble pas que ses élèves aient été fort reconnaissants de ses soins, puisqu'il se vit forcé, vers la fin de sa vie, d'ouvrir un pensionnat. Ses ouvrages de grammaire et de philosophie, qui établirent sa réputation et lui valurent l'honneur de travailler à l'encyclopédie, ne l'empêchèrent pas de mourir dans la misère. Son traité des *Tropes* donna lieu à une singulière méprise; un homme du monde, probablement un financier, qui croyait devoir complimenter Dumarsais à l'occasion de ce livre, lui dit un jour qu'il avait lu avec beaucoup de plaisir son *histoire* des Tropes. Ce galant homme qui n'avait pas plus appris sa géographie que sa rhétorique, prenait les *Tropes* pour un peuple.

pensant sans être étendu, peut être uni à un corps qui est étendu et ne pense point. Nous ne pouvons pas cependant douter de cette union, puisque nous pensons et que nous avons un corps.

Cette union est le secret du Créateur. Tout ce que nous en savons, c'est qu'à l'occasion des pensées et des volontés de l'âme, notre corps fait certains mouvements, et que réciproquement, à l'occasion des mouvements de notre corps, notre âme a certaines pensées et certains sentiments, le tout conformément aux lois établies par l'auteur de la nature. Ce sont ces lois qu'on appelle les lois de l'union de l'âme et du corps. (*Art. III.*)

Mme DE LAMBERT [1].

AVIS A LA JEUNESSE.

FRAGMENTS.

Vous arrivez dans le monde : venez-y avec des principes; vous ne sauriez trop vous fortifier contre ce qui vous attend. Apportez-y toute votre religion : nourrissez-la dans votre cœur par des sentiments; soutenez-la dans votre esprit par des réflexions et par des lectures convenables.

[1] **Anne-Thérèse de Marguenat de Courcelles, Marquise DE LAMBERT** (1647—1733), née et morte à Paris. Elle n'avait encore que trois ans lorsqu'elle perdit son père; sa mère se remaria à Bachaumont, qui donna tous ses soins à l'éducation de la petite Thérèse, dont il avait remarqué l'intelligence précoce. Fontenelle qui fut l'ami de Mme de Lambert, nous la montre toute jeune encore, se dérobant aux plaisirs de son âge pour aller lire dans la solitude et faire de petits extraits des passages qui l'avaient frappée. Cette enfance sérieuse et méditative annonçait une organisation supérieure qui devait se développer de plus en plus dans la femme et surtout dans la mère. Mlle de Marguenat de Courcelles, ayant épousé le marquis Henri Lambert de Saint-Bris, lieutenant général et gouverneur de la province de Luxembourg, se trouva dans une sphère sociale où son esprit et ses talents furent bientôt en pleine lumière. Contemporaine de Fontenelle, Mme de Lambert marque bien comme lui, mais avec des nuances moins tranchées, le passage du XVIIe siècle au XVIIIe. Par la sévérité de ses principes elle se rattache encore au groupe des penseurs austères qui ont discipliné la littérature et les mœurs pendant le règne de Louis XIV, mais on reconnaît au tour plus libre de sa pensée, à la forme moins dogmatique et plus conciliante de son argumentation, qu'elle touche aussi à une époque ouverte à toutes les aspirations de l'intelligence et plus favorable au mouvement des idées que ne l'était le XVIIe siècle. Mme de Lambert cherche à inculquer des sentiments religieux à la jeunesse, mais elle ne parle de la religion qu'en termes généraux. Toute sa morale semble se résumer dans cette définition : « *La vraie félicité est dans la paix de l'âme, dans la raison, dans l'accomplissement de nos devoirs.* » Au fond de ces mots, y a-t-il autre chose que le culte désintéressé et presque stoïque de la vertu ? Nous ne faisons qu'indiquer ici un des signes du temps; mais nous ne prétendons nullement contester à Mme de

Rien n'est plus heureux et plus nécessaire que de conserver un sentiment qui nous fait aimer et espérer, qui nous donne un avenir agréable, qui accorde tous les temps, qui assure tous les devoirs, qui répond de nous à nous-mêmes, et qui est notre garant envers les autres. De quel secours la religion ne vous sera-t-elle pas contre les disgrâces qui vous menacent? car un certain nombre de malheurs vous est destiné. Un ancien disait qu'il « s'enveloppait du manteau de sa vertu » : enveloppez-vous de celui de votre religion ; elle vous sera d'un grand secours contre les faiblesses de la jeunesse, et un asile assuré dans un âge plus avancé... 10

Les plaisirs du monde sont trompeurs : ils promettent plus qu'ils ne donnent; ils nous inquiètent dans leur recherche, ne nous satisfont point dans leur possession, et nous désespèrent dans leur perte.

Pour fixer vos désirs, pensez que vous ne trouverez point hors de vous de bonheur solide ni durable. Les honneurs et les richesses ne se font point sentir longtemps; leur possession donne de nouveaux désirs; l'habitude des plaisirs les fait disparaître. Avant que de les avoir goûtés, vous pouvez vous en passer, au lieu que la possession vous a rendu nécessaire ce qui était superflu : vous êtes plus mal à votre aise que vous n'étiez auparavant : en les possédant, vous vous y accoutumez, et en les perdant, ils vous laissent du vide et du besoin. Ce qui se fait sentir, c'est le passage d'un état à un autre : c'est l'intervalle 20

Lambert le caractère essentiellement chrétien de sa philosophie. L'auteur des *Avis d'une mère à son fils* a, sous ce rapport, plus d'un trait de ressemblance avec Vauvenargues.

Ce n'est peut-être pas dans les écrits les plus connus de Mme de Lambert que son individualité féminine se révèle le mieux. Si l'on veut retrouver non plus la mère et l'institutrice ayant charge d'âmes, mais la grande dame cousant pour son propre compte avec cette liberté modeste qui la caractérisait, au milieu d'un cercle intime, dont Fontenelle et La Motte faisaient partie, il faut lire *les Réflexions* de Mme de Lambert *sur les femmes*, et son *Discours sur le sentiment d'une dame qui croyait que l'amour convenait aux femmes même lorsqu'elles n'étaient plus jeunes.* 30

Mme de Lambert ne pensait pas écrire pour le public. Quelques-uns de ses ouvrages furent imprimés à son insu par les soins de ses amis. Cette officieuse indiscrétion blessa plus sa modestie qu'elle ne satisfit son amour-propre. Quand elle se vit transformée en auteur, elle se crut déshonorée. A. R.

SENTENCES DÉTACHÉES DE L'AUTEUR.

Nous vivons avec nos défauts comme avec les odeurs que nous portons; nous ne les sentons plus, elles n'incommodent que les autres.

Dans les commencements les passions obéissent, et dans la suite elles commandent : elles sont plus aisées à vaincre qu'à contenter. 40

Il ne faut que se prêter aux plaisirs; dès qu'on s'y donne, on se prépare des regrets.

Vivre dans l'embarras, c'est vivre à la hâte : le repos allonge la vie. Le monde nous dérobe à nous-mêmes, et la solitude nous y rend. Le monde n'est qu'une troupe de fugitifs d'eux-mêmes.

d'un temps malheureux à un temps heureux. Dès que l'habitude est formée, le sentiment du plaisir s'évanouit. On y gagnerait, si on pouvait tout d'un coup tirer de la raison tout ce qu'il faut pour son bonheur; l'expérience nous renvoie à nous-mêmes : épargnez-vous ce qu'elle coûte, et dites-vous de bonne heure, d'une manière ferme et qui vous fixe : *La vraie félicité est dans la paix de l'âme, dans la raison, dans l'accomplissement de nos devoirs...*

Il faut craindre ces grands ébranlements de l'âme, qui préparent l'ennui et le dégoût; ils sont plus à redouter pour les jeunes personnes, 10 qui résistent moins à ce qu'elles sentent. « La tempérance, disait un ancien, est la meilleure ouvrière de la volupté. » Avec cette tempérance, qui fait la santé de l'âme et du corps, on a toujours une joie douce et égale; on n'a besoin ni de spectacles, ni de dépenses. Une lecture, un ouvrage, une conversation, font sentir une joie plus pure que l'appareil des plus grands plaisirs. Enfin, les plaisirs innocents sont d'un meilleur usage; ils sont toujours prêts : ils sont bienfaisants, ils ne se font point acheter trop cher. Les autres flattent, mais ils nuisent; le tempérament de l'âme s'altère et se gâte, comme celui du corps.

20 Mettez de la règle dans toutes vos vues et dans toutes vos actions. Il serait heureux de n'avoir jamais à compter avec sa fortune; mais comme la vôtre est bornée, elle vous assujettit à la règle : soyez retenus sur la dépense. Si vous n'y apportez de la modération, vous verrez bientot le désordre dans vos affaires; dès que vous n'avez plus d'économie, vous ne pouvez répondre de rien.

Le faste entraîne la ruine. La ruine est presque toujours suivie de la corruption des mœurs. Mais pour être réglé il ne faut pas être avare, Songez que l'avarice profite peu, et déshonore beaucoup. On ne doit chercher dans une conduite réglée, qu'à éviter la honte et l'injustice 30 attachées à une conduite déréglée : il ne faut retrancher les dépenses superflues, que pour être en état de faire mieux celles que la bienséance, l'amitié et la charité inspirent.

C'est le bon ordre, et non l'attention aux petites choses, qui fait les grands profits. Pline, en renvoyant à son ami une obligation considérable qu'il avait de son père, avec une quittance générale, lui dit : « J'ai peu de bien, je suis obligé à beaucoup de dépense; mais je me suis fait un fonds de ma frugalité, et c'est d'où je tire les services que je rends à mes amis... »

N'écoutez pas les besoins de la vanité. « Il faut être, dit-on, comme 40 les autres; » ce *comme*-là s'étend bien loin. Ayez une émulation plus noble : ne souffrez pas que personne ait plus d'honneur, de probité et de droiture que vous. Sentez le besoin de la vertu; *la pauvreté de l'âme est pire que celle de la fortune.*

C'est un devoir, que d'employer le temps. Quel usage en faisons-

nous? Peu de gens savent l'estimer selon sa juste valeur. « Rendez-vous compte, dit un ancien, de toutes vos heures, afin qu'ayant profité du présent, vous ayez moins besoin de l'avenir. » Le temps fuit avec rapidité. Apprenez à vivre, c'est-à-dire à en faire un bon usage. Mais la vie se consomme en espérances vaines, à courir après la fortune, ou à l'attendre. Tous les hommes sentent le vide de leur état, toujours occupés, sans être remplis. Songez que la vie n'est pas dans l'espace du temps, mais dans l'emploi que vous en devez faire. Pensez que vous avez un esprit à cultiver, et à nourrir de la vérité; un cœur à épurer et à conduire; et un culte de religion à rendre. 10

Comme les premières années sont précieuses, songez à en faire un usage utile. Pendant que les caractères s'impriment aisément, ornez votre mémoire de choses précieuses : pensez que vous faites la provision de toute votre vie. *La mémoire se forme et s'étend en l'exerçant.*

Donnez-vous une véritable idée des choses : ne jugez point comme le peuple : ne cédez point à l'opinion : relevez-vous des préjugés de l'enfance. Quand il vous arrive quelque chagrin, tenez la méthode suivante, je m'en suis bien trouvée : Examinez ce qui fait votre peine, écartez tout le faux qui l'entoure, et tous les ajoutés de l'imagination : vous verrez que souvent ce n'est rien, et qu'il y a bien à rabattre. 20 N'estimez les choses que ce qu'elles valent. Nous avons bien plus à nous plaindre des fausses opinions que de la fortune : *ce ne sont pas souvent les choses qui nous blessent, c'est l'opinion que nous en avons.*

Faites usage de la solitude. Rien n'est plus utile ni plus nécessaire pour affaiblir l'impression que font sur nous les objets sensibles. Il faut donc de temps en temps se retirer du monde, se mettre à part. Ayez quelques heures dans la journée pour lire et pour faire usage de vos réflexions. « La réflexion, dit un père de l'Eglise, est l'œil de l'âme, c'est par elle que s'introduisent la lumière et la vérité. » — « Je le mènerai dans la solitude, dit la Sagesse, et là je parlerai à son cœur; » 30 c'est là où la vérité donne ses leçons, où les préjugés s'évanouissent, où la prévention s'affaiblit, et où l'opinion, qui gouverne tout, commence à perdre ses droits. Quand on jette la vue sur l'inutilité, sur le vide de la vie, on est forcé de dire avec Pline : *Il vaut mieux passer sa vie à ne rien faire, qu'à faire des riens.*

Le premier devoir de la vie civile est de songer aux autres; ceux qui ne vivent que pour eux tombent dans le mépris et dans l'abandon. Quand vous voudrez trop exiger des autres, on vous refusera tout, amitié, sentiments, services. La vie civile est un commerce d'offices

mutuels; le plus honnête y met davantage : en songeant au bonheur des autres, vous assurez le vôtre ; c'est habileté que de penser ainsi.

Rien de plus haïssable que les gens qui font sentir qu'ils ne vivent que pour eux. L'amour-propre outré fait les grands crimes; quelques degrés au-dessous, il fait les vices : mais pour peu qu'il en reste, il affaiblit les vertus et les agréments de la société.

Ne soyez point précipités dans vos jugements : n'écoutez point les calomnies ; résistez même aux premières apparences, et ne vous pressez jamais de condamner. Songez *qu'il y a des choses vraisemblables sans être vraies, comme il y en a de vraies qui ne sont pas vraisemblables.*

Soyez inviolables dans vos paroles : mais pour leur acquérir une entière confiance, songez qu'il faut une extrême délicatesse à les garder. Respectez la vérité même dans les choses indifférentes : songez que rien n'est si méprisable que de la blesser. On a dit que le mensonge fait voir que l'on méprise les dieux, et qu'on craint les hommes, que celui-là est semblable aux dieux, qui dit la vérité, et qui fait du bien. Il faut aussi éviter les serments ; *la seule parole d'une honnête personne doit avoir toute l'autorité des serments.*

La politesse est une envie de plaire. La nature la donne, l'éducation et le monde l'augmentent. La politesse est un supplément de la vertu. On dit qu'elle est venue dans le monde, quand cette fille du ciel l'a abandonné. Dans les temps les plus grossiers, où la vertu régnait davantage on connaissait moins la politesse : elle est venue avec la volupté : elle est la fille du luxe et de la délicatesse. On a douté si elle tenait plus du vice que de la vertu. Sans oser décider, ni la définir, m'est-il permis de dire mon sentiment ? Je crois qu'elle est un des plus grands liens de la société, puisqu'elle contribue le plus à la paix. Elle est une préparation à la charité, une imitation même de l'humilité. La vraie politesse est modeste, et comme elle cherche à plaire elle sait que les moyens pour y réussir sont de faire sentir qu'on ne se préfère point aux autres, qu'on leur donne le premier rang dans notre estime.

L'exacte politesse défend qu'on étale avec hauteur son esprit et ses talents. Il y a aussi de la dureté à se montrer heureux, à la vue de certains malheurs. Il ne faut que du monde pour polir les manières ; mais il faut beaucoup de délicatesse pour faire passer la politesse jusqu'à l'esprit. Avec une politesse fine et délicate, on vous passe bien des défauts, et on étend vos bonnes qualités. Ceux qui manquent de manières, ont plus besoin de qualités solides, et leur réputation se forme lentement. Enfin *la politesse coûte peu, et rend beaucoup.*

Le silence convient toujours à une jeune personne ; il y a de la modestie et de la dignité à le garder. Vous jugez les autres, et vous ne hasardez rien. Mais gardez-vous d'avoir un silence fier et insultant ; il faut qu'il soit l'effet de votre retenue, et non pas de votre orgueil. Mais

comme on ne peut pas toujours se taire, il faut savoir que *la première règle pour bien parler, c'est de bien penser.*

Il faut surtout éviter le caractère plaisant : c'est toujours un mauvais personnage, et rarement en faisant rire se fait-on estimer. Ayez attention aux autres, bien plus qu'à vous : songez plutôt à les faire valoir qu'à briller. Il faut savoir bien écouter, et ne montrer ni dans ses yeux, ni dans ses manières, un air distrait. Contez peu : narrez d'une manière fine et serrée : que ce que vous direz soit neuf, ou que le tour en soit nouveau. Le monde est rempli de gens qui portent des sons à l'oreille sans rien dire à l'esprit. Il faut, quand on parle, plaire ou instruire. 10 Quand vous demandez de l'attention, il faut la payer par l'agrément. *Un discours médiocre ne saurait être trop court.*

Accoutumez-vous à avoir de la bonté et de l'humanité pour vos domestiques. Un ancien dit *qu'il faut les regarder comme des amis malheureux.*

Si par malheur, vous ne suivez pas mes conseils, s'ils sont perdus pour vous, ils seront utiles pour moi. Par ces préceptes je me forme de nouvelles obligations. Ces réflexions me sont de nouveaux engagements pour travailler à la vertu. Je fortifie ma raison, même contre moi, et me mets dans la nécessité de lui obéir ; ou je me charge de la honte 20 d'avoir su la connaître et de lui avoir été infidèle.

Rien de plus humiliant, que d'écrire sur des matières qui me rappellent toutes mes fautes. En vous les montrant, je me dépouille du droit de vous reprendre : je vous donne des armes contre moi ; et je vous permets d'en user, si vous voyez que j'aie les vices opposés aux vertus que je vous recommande : car *les conseils sont sans autorité, dès qu'ils ne sont pas soutenus par l'exemple. (Avis d'une mère à sa fille*[1].)

LAMOTTE [2].

SUR LA CRITIQUE.

La critique est sans doute permise dans la république des lettres. Elle est légitime, puisque c'est un droit naturel du public de juger des écrits qu'on lui expose ; et elle est utile, puisqu'elle ne tend qu'à faire voir 30 par un raisonnement sérieux et détaillé, les défauts et les beautés des ouvrages. Mais autant la critique est légitime et utile, autant la satire est-elle injuste et pernicieuse : elle est injuste, en ce qu'elle essaie

[1] En extrayant les fragments ci-dessus nous avons tâché de ne prendre que ceux d'une application commune aux deux sexes.

[2] **Antoine HOUDART DE LAMOTTE** (1672—1731), fabuliste, né et mort à Paris. La Motte a aussi beaucoup produit comme poète; la nomenclature de ses œuvres dramatiques serait plus longue que celle de ses succès. Il en eut un assez éclatant, il est vrai, pour le consoler de bien des chutes, et ce fut sa tragédie la moins étudiée peut-être, *Inès de Castro*, qui le lui procura. « Dans ce

de tourner les auteurs mêmes en ridicule, ce qui ne saurait être le droit de personne ; et elle est pernicieuse, en ce qu'elle songe beaucoup plus à réjouir qu'à éclairer. Elle ne porte que des jugements vagues et malins, d'autant plus contagieux que leur généralité accommode notre paresse, et que leur malice ne flatte que trop notre penchant à mépriser les autres.

Il faudrait donc, dans la république des lettres, traiter les satiriques superficiels comme des séditieux qui ne cherchent qu'à brouiller ; et les critiques sages, au contraire, comme de bons citoyens qui ne travail-
10 lent qu'à faire fleurir la raison et les talents.

C'est à eux sans doute qu'il appartient de juger les ouvrages anciens et modernes ; mais il serait bon, ce me semble, d'établir là-dessus une différence entre les auteurs des siècles passés et les auteurs vivants. On examine d'ordinaire ceux-là avec un respect timide et des ménagements superstitieux, tandis qu'on réserve pour ses contemporains toute la sé-

sujet moderne et d'un pathétique familier pour nous, » dit M. Villemain, « La Motte trouva sans système quelques accents du cœur. Il ne devint pas grand poète, cette métamorphose était au-dessus de son art, mais lorsqu'au dernier acte, Inès dit en s'adressant tour à tour à ses deux enfants et au roi son per-
20 sécuteur :

« Embrassez, mes enfants, ces genoux paternels...
— D'un œil compatissant regardez l'un et l'autre ;
N'y voyez pas mon sang, n'y voyez que le vôtre.
Pourriez vous refuser à leurs pleurs, à leurs cris,
La grâce d'un héros, leur père et votre fils ?
Puisque la loi trahie exige une victime,
Mon sang est prêt, Seigneur, pour expier mon crime ;
Epuisez sur moi seule un sévère courroux ;
Mais cachez quelque temps mon sort à mon époux. »

30 il y a là cette expression tendre et vraie qui fait la beauté du drame, et que ne remplacent ni la force des combinaisons, ni l'éclat pompeux du spectacle. Cette lueur de naturel et de poésie ne brille qu'un moment sur Inès ; mais elle a fait vivre l'ouvrage et elle montre à l'esprit de système quelle source de nouveautés toujours prête à s'ouvrir, est cachée dans le cœur. Malgré la faiblesse du style, Ines ravit les spectateurs. » Il n'y a rien à ajouter à cette appréciation de La Motte, comme poète dramatique. M. Villemain a tenu compte à l'auteur d'Inès d'une heureuse rencontre ou d'une inspiration inaccoutumée. Peut-être a-t-il fait ailleurs d'autres réserves en faveur du fabuliste qu'on lit encore assez volontiers entre La Fontaine et Florian. Mais ce n'est plus du versificateur que
40 nous avons à nous occuper, c'est au contraire, du prosateur qui voulait proscrire le vers et réformer l'ancienne poétique du théâtre ; c'est du critique hardi, paradoxal, qui dans l'interminable querelle des anciens et des modernes, continua le rôle de Ch. Perrault, mais avec plus de finesse, de mesure et de goût. La Motte eut le mérite de comprendre que l'art dramatique devait par la forme aussi bien que par le fond se rapprocher de plus en plus de la nature et de la réalité ; il trouva de bons arguments contre les trois unités et formula sur la tragédie jusqu'alors immobilisée dans son attitude sculpturale, des théories qui ne manquaient ni d'à-propos, ni de justesse. Malheureusement, il ne sut pas ap-

vérité et toute la hardiesse de ses jugements. J'ose dire, cependant que ce devrait être tout le contraire. Tous les égards sont dus à ceux avec qui nous vivons, et nous ne devons rien aux autres que la vérité.

Il faudrait donc, pour l'instruction de nos contemporains, mettre à profit cette liberté que nous pouvons prendre sur les auteurs qui ne sont plus. Que notre propre conduite nous serve en cela de leçon : nous ne faisons d'anatomie que des morts ; on a même horreur de la maxime qui autorise les expériences sur les personnes obscures. Pourquoi n'étendrions-nous pas cette humanité aux choses qui ne regardent que l'esprit ? Pourquoi du moins ne s'en pas tenir aux critiques honnêtes avec nos écrivains ? Pourquoi, au lieu de leur reprocher aigrement des fautes, n'en choisissons-nous pas de pareilles dans les anciens, dont nous fassions sentir le défaut, et, si l'on veut, tout le ridicule, qui ne les intéresse plus ? Nous satisferions par là au double devoir d'éclairer les autres, et de ne blesser personne. (*Réflexions sur la critique* [1]).

pliquer à ses propres conceptions le système qu'il voulait propager. Cet esprit vif et plein de ressources dans la polémique, était dépourvu de la force créatrice que donnent l'enthousiasme et la passion. En un mot, le critique perdit presque toute son autorité en essayant d'être un poète. Jamais il ne révéla plus complétement sous ce rapport, le côté vulnérable de son organisation, que lorsqu'il eut la malencontreuse idée d'arranger et de raccourcir l'Iliade, sous prétexte d'en rendre la lecture plus agréable. Cette ridicule tentative qui valut à La Motte une pension de 800 livres, lui attira en même temps les risées des savants et de tous ceux qui ne voyaient pas l'antiquité à travers leur siècle. Mme Dacier, dans un accès d'indignation toute virile, renvoya au profanateur les invectives que les dieux et les héros d'Homère échangent entre eux dans leurs querelles. La Motte eut la courtoisie de ne point la suivre sur ce terrain, et l'adresse de parer avec une aiguille les coups de massue qu'elle lui portait. Ces curieux incidents de l'histoire littéraire des XVIIe et XVIIIe siècles, ont été retracés par la plume ingénieuse et brillante d'Hipp. Rigault, dans *la Querelle des anciens et des modernes* ; ils ont aussi fourni à M. Emile Egger, dans sa *Revue des traductions d'Homère* que nous avons déjà citée, l'occasion de formuler sur La Motte un jugement aussi net que décisif.

Sous le titre de *Paradoxes littéraires*, les œuvres critiques de La Motte ont été éditées, en 1859, par M. Julien. A. R.

PENSÉES DÉTACHÉES.

On n'est pas bien dès qu'on veut être mieux.

L'ennui naquit un jour de l'uniformité.

[1] Cet ouvrage fut dirigé contre Mme Dacier (voir page 364) qui, dans un assez pédantesque *Traité des causes de la corruption du goût*, avait attaqué La Motte au sujet de la traduction de l'Iliade, entreprise, il est vrai, sans que l'écrivain comprît un mot de grec. « L'ouvrage de Lamotte, dit Voltaire, dans son *Essai sur la poésie épique*, semblait être d'une femme d'esprit, et celui de Mme Dacier d'un homme savant. »

LE SAGE [1].

FRAGMENTS DE GIL BLAS.

I. GIL BLAS AU LECTEUR.

Avant que d'entendre l'histoire de ma vie, écoute, ami lecteur, un conte que je vais te faire :

Deux écoliers allaient ensemble de Pénafiel à Salamanque. Se sentant las et altérés, ils s'arrêtèrent au bord d'une fontaine qu'ils rencontrèrent sur leur chemin. Là, tandis qu'ils se délassaient après s'être désaltérés, ils aperçurent par hasard, aupres d'eux, sur une pierre à fleur de terre, quelques mots déjà un peu effacés par le temps et par les pieds des troupeaux qu'on venait abreuver à cette fontaine. Ils jetèrent de l'eau sur la pierre pour la laver, et ils lurent ces paroles castillanes : *Aqui està*
10 *encerrada el alma del licenciado Pedro Garcias* :

Ici est enfermée l'âme du licencié Pierre Garcias.

Le plus jeune des écoliers, qui était vif et étourdi, n'eut pas achevé de lire l'inscription, qu'il dit en riant : « Rien de plus plaisant ! Ici est enfermée l'âme... Une âme enfermée !... Je voudrais savoir quel original a pu faire une si ridicule épitaphe. » En achevant ces mots, il se leva pour s'en aller. Son compagnon, plus judicieux, dit en lui-même : « Il y a là-dessous quelque mystère ; je veux demeurer ici pour l'éclaircir. » Celui-ci laissa donc partir l'autre ; et, sans perdre de temps, se mit à creuser avec son couteau tout autour de la pierre. Il fit si bien

20 [1] **Alain-René LESAGE** (1668—1747), né à Sarzeau, près Vannes, mort à Boulogne-sur-Mer.

Lesage fut tour à tour employé, avocat, traducteur, auteur dramatique et romancier. Dans ces diverses conditions il observa beaucoup et amassa bien des matériaux, sans prévoir peut-être qu'il les exploiterait un jour avec tant de bonheur. Lesage n'entra en possession de son talent que vers sa quarantième année. Jusque-là, il avait fouillé, remué dans presque tous les sens, le champ de la littérature sans y découvrir le moindre filon d'or. Il avait traduit du grec les lettres du sophiste Aristénète et de l'espagnol, plusieurs pièces de Roxas, de Lope de Vega et de Calderon. Aucune de ces tentatives n'avait réussi, et per-
30 sonne, si ce n'est l'abbé de Lyonne, ne les avait remarquées. Ce fut par une petite comédie : *Crispin rival de son maître,* que Lesage se révéla au public. L'année où il obtint ce premier succès, il publia *le Diable boiteux*, imité de Guevara. Cette ingénieuse et brillante esquisse de mœurs contenait l'idée mère de Gil Blas de Santillane. C'était une sorte de lanterne magique qui éclairait, plutôt à leur surface que dans leurs profondeurs, diverses scènes de la vie humaine, et qui indiquait déjà le cadre d'une composition plus vaste et plus complète. Bien que Lesage se soit souvenu dans son roman de Gil Blas, des comédies de cape et d'épée, qu'il avait traduites, et qu'il ait choisi l'Espagne pour le théâtre des aventures de son héros, il n'y a rien de plus français que cette œuvre d'un réalisme élégant, pleine de finesse et d'observation, mais superfi-

qu'il l'enleva. Il trouva dessous une bourse de cuir qu'il ouvrit. Il y avait dedans cent ducats, avec une carte sur laquelle étaient écrites ces paroles en latin : « Sois mon héritier, toi qui as eu assez d'esprit pour démêler le sens de l'inscription, et fais un meilleur usage que moi de mon argent. » L'écolier ravi de cette découverte, remit la pierre comme elle était auparavant, et reprit le chemin de Salamanque avec l'âme du licencié.

Qui que tu sois, ami lecteur, tu vas ressembler à l'un ou à l'autre de ces deux écoliers. Si tu lis mes aventures sans prendre garde aux instructions morales qu'elles renferment, tu ne retireras aucun fruit de cet ouvrage ; mais si tu les lis avec attention, tu y trouveras, suivant le précepte d'Horace, l'utile mêlé avec l'agréable.

II. COMMENT GIL BLAS APPREND QU'IL N'EST PAS LA HUITIÈME MERVEILLE DU MONDE.

Dès que je fus dans l'hôtellerie, je demandai à souper. Lorsque l'omelette qu'on me faisait fut en état de m'être servie, je m'assis tout seul à une table. Je n'avais pas encore mangé le premier morceau que l'hôte entra, suivi de l'homme qui l'avait arrêté dans la rue. Ce cavalier portait une longue rapière, et pouvait bien avoir trente ans. Il s'approcha de moi d'un air empressé : « Seigneur écolier, me dit-il, je viens d'apprendre que vous êtes le Seigneur Gil Blas de Santillane, l'ornement d'Oviédo, et le flambeau de la philosophie. Est-il bien possible que vous soyez ce savantissime, ce bel esprit dont la réputation est si grande en ce pays-ci ? Vous ne savez pas, continua-il en s'adressant à l'hôte et à

ciellement philosophique et qui répond si bien au tempérament moral et intellectuel, à l'humeur tout à la fois tolérante et frondeuse du peuple le plus sociable de l'univers. Gil Blas rappelle en maint endroit la grande comédie du XVIIe siècle, et il y a tel chapitre de ce roman qu'on prendrait pour un scenario de Molière. Il faut un sens critique bien subtil pour tracer la ligne de démarcation qui sépare le talent du génie, mais si l'hésitation est permise en pareil cas, c'est lorsqu'il s'agit de classer une œuvre aussi originale et aussi forte que *Turcaret*. Cette comédie sans idéal dans laquelle n'interviennent ni le philosophe ni le poète, est peut-être l'étude de mœurs la plus franche et la plus hardie qui se soit produite sur la scène française dans l'espace d'un siècle. C'est ici que l'observateur triomphe. Pas un détail qui ne soit de la plus parfaite exactitude; pas un trait qui ne soit saisi dans le vif; pas un mot qui n'ait été attrapé au vol. Dans ce chassé-croisé de fripons, de libertins et de sots, quelle verve et quel entrain ! Mais aussi quel tact pour ne pas tomber dans la brutalité cynique de Wicherly ! Cependant, cette comédie, toute préoccupée de reproduire les types artificiels d'une société en décomposition, n'a pas étudié l'homme intérieur ; c'est pour cela qu'elle est moins profonde et moins humaine que la comédie de Molière ; elle possède tous les raffinements du vice, mais elle n'a plus les naïvetés de la passion, aussi n'a-t-elle pas retrouvé le rire puissant et contagieux, la gaîté saine et robuste de sa devancière.

A. R.

l'hôtesse, vous ne savez pas ce que vous possédez : vous avez un trésor dans votre maison. Vous voyez dans ce jeune gentilhomme la huitième merveille du monde. » Puis se tournant de mon côté, et me jetant les bras au cou. « Excusez mes transports, ajouta-t-il ; je ne suis point maître de la joie que votre présence me cause. »

Je ne pus lui répondre sur-le-champ, parce qu'il me tenait si serré que je n'avais pas la respiration libre ; et ce ne fut qu'après que j'eus la tête dégagée de l'embrassade que je lui dis : « Seigneur cavalier, je ne croyais pas mon nom connu à Pennaflor. — Comment, connu ! reprit-il sur le même ton ; nous tenons registre de tous les grands personnages qui sont à vingt lieues à la ronde. Vous passez pour un prodige, et je ne doute pas que l'Espagne ne se trouve un jour aussi vaine de vous avoir produit que la Grèce d'avoir vu naître ses sages. »

Ces paroles furent suivies d'une nouvelle accolade qu'il me fallut essuyer au hasard d'avoir le sort d'Anthée. Pour peu que j'eusse eu d'expérience, je n'aurais pas été la dupe de ses démonstrations ni de ses hyperboles ; j'aurais bien connu à ses flatteries outrées que c'était un de ces parasites que l'on trouve dans toutes les villes, et qui, dès qu'un étranger arrive, s'introduisent auprès de lui pour remplir leur ventre à ses dépens ; mais ma jeunesse et ma vanité m'en firent juger tout autrement. Mon admirateur me parut un fort honnête homme et je l'invitai à souper avec moi. « Ah ! très-volontiers, s'écria-t-il ; je sais trop bon gré à mon étoile de m'avoir fait rencontrer l'illustre Gil Blas de Santillane, pour ne pas jouir de ma bonne fortune le plus longtemps que je pourrai. Je n'ai pas grand appétit, poursuivit-il ; je vais me mettre à table pour vous tenir compagnie seulement, et je mangerai quelques morceaux par complaisance. »

En parlant ainsi, mon panégyriste s'assit vis-à-vis de moi. On lui apporta un couvert. Il se jeta d'abord sur l'omelette avec tant d'avidité qu'il semblait n'avoir mangé de trois jours. A l'air complaisant dont il s'y prenait, je vis bien qu'elle serait bientôt expédiée. J'en ordonnai une seconde qui fut faite si promptement qu'on la servit comme nous achevions, ou plutôt comme il achevait de manger la première. Il y procédait pourtant d'une vitesse toujours égale, et trouvait moyen, sans perdre un coup de dent, de me donner louanges sur louanges, ce qui me rendait fort content de ma petite personne. Il buvait aussi fort souvent : tantôt c'était à ma santé et tantôt à celle de mon père et de ma mère, dont il ne pouvait assez vanter le bonheur d'avoir un fils tel que moi. En même temps il versait du vin dans mon verre, et m'excitait à lui faire raison. Je ne répondais point mal aux santés qu'il me portait ; ce qui, avec ses flatteries, me mit insensiblement de si bonne humeur que, voyant notre seconde omelette à moitié mangée, je demandai à l'hôte s'il n'avait point de poisson à nous donner. Le seigneur Corcuélo, qui, selon toutes les apparences, s'entendait avec le parasite, me répondit : « J'ai une truite excellente, mais elle coûtera cher à ceux qui la mangeront ; c'est un morceau trop friand pour vous.

— Qu'appelez-vous trop friand? dit alors mon flatteur d'un ton de voix élevé : vous n'y pensez pas, mon ami. Apprenez que vous n'avez rien de trop bon pour le seigneur Gil Blas de Santillane, qui mérite d'être traité comme un prince. » Je fus bien aise qu'il eût relevé les dernières paroles de l'hôte, et il ne fit en cela que me prévenir. Je m'en sentais offensé, et je dis fièrement à Corcuélo : « Apportez-nous votre truite et ne vous embarrassez pas du reste. » L'hôte, qui ne demandait pas mieux, se mit à l'apprêter, et ne tarda guère à nous la servir. A la vue de ce nouveau plat, je vis briller une grande joie dans les yeux du parasite, qui fit paraître une nouvelle complaisance; c'est-à-dire qu'il donna sur le poisson comme il avait donné sur les œufs. Il fut pourtant obligé de se rendre de peur d'accident, car il en avait jusqu'à la gorge. Enfin, après avoir bu et mangé tout son soûl, il voulut finir la comédie. « Seigneur Gil Blas, me dit-il en se levant de table, je suis trop content de la bonne chère que vous m'avez faite, pour vous quitter sans vous donner un avis important, dont vous me paraissez avoir besoin. Soyez désormais en garde contre les louanges, défiez-vous des gens que vous ne connaissez point. Vous en pourrez rencontrer d'autres qui voudront, comme moi, se divertir de votre crédulité, et peut-être pousser les choses encore plus loin : n'en soyez point la dupe, et ne vous croyez point, sur leur parole, la huitième merveille du monde. » En achevant ces mots, il me rit au nez, et s'en alla.

Je fus aussi sensible à cette baie que je l'ai été dans la suite aux plus grandes disgrâces qui me sont arrivées. Je ne pouvais me consoler de m'être laissé tromper si grossièrement, ou, pour mieux dire, de sentir mon orgueil humilié. « Hé quoi! dis-je, le traître s'est donc joué de moi ! Il n'a tantôt abordé mon hôte que pour lui tirer les vers du nez; ou plutôt ils étaient d'intelligence tous deux ! Ah ! pauvre Gil Blas, meurs de honte d'avoir donné à ces fripons un juste sujet de te tourner en ridicule. Ils vont composer de tout ceci une belle histoire qui pourra bien aller jusqu'à Oviédo, et qui t'y fera beaucoup d'honneur. Tes parents se repentiront sans doute d'avoir tant harangué un sot. Loin de m'exhorter à ne tromper personne, ils devaient me recommander de ne me pas laisser duper. » Agité de ces pensées mortifiantes, et enflammé de dépit, je m'enfermai dans ma chambre et me mis au lit : mais je ne pus dormir ; et je n'avais pas encore fermé l'œil lorsque le muletier me vint avertir qu'il n'attendait plus que moi pour partir. Je me levai aussitôt; et, pendant que je m'habillais, Corcuélo arriva avec un mémoire de la dépense, dans lequel la truite n'était pas oubliée ; et non-seulement il m'en fallut passer par où il voulut, mais j'eus encore le chagrin, en lui livrant mon argent, de m'apercevoir que le bourreau se ressouvenait de mon aventure. Après avoir bien payé un souper dont j'avais fait si désagréablement la digestion, je me rendis chez le muletier avec ma valise, en envoyant promener le parasite, l'hôte et l'hôtellerie.

(*Livre I, Chap. II.*)

III. LA MÉSAVENTURE DE GIL BLAS CHEZ L'ARCHEVÊQUE DE GRENADE.

L'archevêque parut. Il se fit aussitôt un profond silence parmi ses officiers, qui quittèrent tout à coup leur maintien insolent, pour en prendre un respectueux devant leur maître. Ce prélat était dans sa soixante-neuvième année, fait à peu près comme mon oncle le chanoine Gil Perez, c'est-à-dire gros et court. Il avait par dessus le marché les jambes fort tournées en dedans; et il était si chauve qu'il ne lui restait qu'un toupet de cheveux par derrière, ce qui l'obligeait d'emboîter sa tête dans un bonnet de laine fine à longues oreilles. Malgré tout cela, je lui trouvais l'air d'un homme de qualité, sans doute parce que je savais qu'il en était un. Nous autres personnes du commun, nous regardons les grands seigneurs avec une prévention qui leur prête souvent un air de grandeur que la nature leur a refusé.

L'archevêque s'avança d'abord vers moi, et me demanda, d'un ton de voix plein de douceur, ce que je souhaitais. Je lui dis que j'étais le jeune homme dont le seigneur don Fernand de Leyva lui avait parlé. Il ne me donna pas le temps de lui en dire davantage. « Ah! c'est vous, s'écria-t-il, c'est vous dont il m'a fait un si bel éloge! je vous retiens à mon service »...

Monseigneur ne tarda guère à revenir. Il me fit entrer dans son cabinet pour m'entretenir en particulier. Je jugeai bien qu'il avait dessein de tâter mon esprit. Je me tins sur mes gardes, et me préparai à mesurer tous mes mots. Il m'interrogea d'abord sur les humanités. Je ne répondis point mal à ses questions : il vit que je connaissais assez les auteurs grec et latins. Il me mit ensuite sur la dialectique; c'est où je l'attendais : il me trouva là-dessus ferré à glace. « Votre éducation, me dit-il avec quelque sorte de surprise, n'a point été négligée. Voyons présentement votre écriture. » J'en tirai de ma poche une feuille que j'avais apportée exprès. Mon prélat n'en fut pas mal satisfait. « Je suis content de votre main, s'écria-t-il, et plus encore de votre esprit. Je remercierai mon neveu don Fernand de m'avoir donné un si joli garçon : c'est un vrai présent qu'il m'a fait. »

J'avais été, dans l'après-dînée, chercher mes hardes et mon cheval à l'hôtellerie où j'étais logé; après quoi j'étais revenu souper à l'archevêché, où l'on m'avait préparé une chambre fort propre et un lit de duvet. Le jour suivant, Monseigneur me fit appeler de bon matin. C'était pour me donner une homélie à transcrire. Mais il me recommanda de la copier avec toute l'exactitude possible. Je n'y manquai pas : je n'oubliai ni accent, ni point, ni virgule. Aussi la joie qu'il en témoigna fut mêlée de surprise. « Père éternel! s'écria-t-il avec transport, lorsqu'il eut parcouru des yeux tous les feuillets de ma copie, vit-on jamais rien de si correct? Vous êtes trop bon copiste pour n'être pas grammairien. Parlez-moi confidemment, mon ami : n'avez-vous rien trouvé, en écrivant, qui

vous ait choqué? quelque négligence dans le style, ou quelque terme impropre? — Oh! Monseigneur, lui répondis-je d'un air modeste, je ne suis point assez éclairé pour faire des observations critiques; et quand je le serais, je suis persuadé que les ouvrages de votre grandeur échapperaient à ma censure. » Le prélat sourit de ma réponse. Il ne répliqua point; mais il me laissa voir, au travers de toute sa piété, qu'il n'était pas auteur impunément.

J'achevai de gagner ses bonnes grâces par cette flatterie. Je lui devins plus cher de jour en jour; et j'appris enfin de don Fernand, qui le venait voir très-souvent, que j'en étais aimé de manière que je pouvais compter ma fortune faite. Cela me fut confirmé peu de temps après par mon maître même, et voici à quelle occasion. Un soir il répéta devant moi avec enthousiasme, dans son cabinet, une homélie qu'il devait prononcer le lendemain dans la cathédrale. Il ne se contenta pas de me demander ce que j'en pensais en général; il m'obligea de lui dire quels endroits m'avaient le plus frappé. J'eus le bonheur de lui citer ceux qui'il estimait davantage, ses morceaux favoris. Par-là je passai dans son esprit pour un homme qui avait une connaissance délicate des vraies beautés d'un ouvrage. « Voilà, s'écria-t-il, ce qu'on appelle avoir du goût et du sentiment! Va, mon ami, tu n'as pas, je t'assure, l'oreille béotienne. » En un mot il fut si content de moi, qu'il me dit avec vivacité : « Sois, Gil Blas, sois désormais sans inquiétude sur ton sort; je me charge de t'en faire un des plus agréables. Je t'aime; et pour te le prouver, je te fais mon confident. »

Je n'eus pas sitôt entendu ces paroles, que je tombai aux pieds de sa grandeur, tout pénétré de reconnaissance. J'embrassai de bon cœur ses jambes cagneuses, et je me regardai comme un homme qui était en train de s'enrichir. « Oui, mon enfant, reprit l'archevêque, dont mon action avait interrompu le discours, je veux te rendre dépositaire de mes plus secrètes pensées. Ecoute avec attention ce que je vais te dire. Je me plais à prêcher. Le Seigneur bénit mes homélies. Elles touchent les pécheurs, les font rentrer en eux-mêmes, et recourir à la pénitence. J'ai la satisfaction de voir un avare, effrayé des images que je présente à sa cupidité, ouvrir ses trésors et les répandre d'une prodigue main; d'arracher un voluptueux aux plaisirs, et de remplir d'ambitieux les ermitages. Ces conversions, qui sont fréquentes, devraient toutes seules m'exciter au travail. Néanmoins je t'avouerai ma faiblesse; je me propose encore un autre prix, un prix que la délicatesse de ma vertu me reproche inutilement : c'est l'estime que le monde a pour les écrits fins et limés. L'honneur de passer pour un parfait orateur a des charmes pour moi. On trouve mes ouvrages également forts et délicats; mais je voudrais bien éviter le défaut des bons auteurs, qui écrivent trop long temps, et me sauver avec toute ma réputation. »

« Ainsi, mon cher Gil Blas, continua le prélat, j'exige une chose de ton zèle. Quand tu t'apercevras que ma plume sentira la vieillesse, lorsque tu me verras baisser, ne manque pas de m'en avertir. Je ne

me fie point à moi là-dessus : mon amour-propre pourrait me séduire. Cette remarque demande un esprit désintéressé : je fais choix du tien, que je connais bon; je m'en rapporterai à ton jugement. — Grâces au ciel, lui dis-je, Monseigneur, vous êtes encore fort éloigné de ce temps-là. De plus, un esprit de la trempe de celui de votre grandeur se conservera beaucoup mieux qu'un autre, ou, pour parler plus juste, vous serez toujours le même. Je vous regarde comme un autre cardinal Ximenès, dont le génie supérieur, au lieu de s'affaiblir par les années, semblait en recevoir de nouvelles forces. — Point de flatterie, interrompit-il, mon ami. Je sais que je puis tomber tout d'un coup. A mon âge on commence à sentir les infirmités, et les infirmités du corps altèrent l'esprit. Je te le répète, Gil Blas, dès que tu jugeras que ma tête s'affaiblira, donne-m'en aussitôt avis. Ne crains pas d'être franc et sincère. Je recevrai cet avertissement comme une marque d'affection pour moi. D'ailleurs, il y va de ton intérêt. Si, par malheur pour toi, il me revenait qu'on dît dans la ville que mes discours n'ont plus leur force ordinaire, et que je devrais me reposer, je te le déclare tout net, tu perdrais avec mon amitié la fortune que je t'ai promise. Tel serait le fruit de ta sotte discrétion. »

. . . . . .

Deux mois après, dans le temps de ma plus grande faveur, nous eûmes une chaude alarme au palais épiscopal. L'archevêque tomba en apoplexie. On le secourut si promptement, et on lui donna de si bons remèdes, que quelques jours après il n'y paraissait plus. Mais son esprit en reçut une rude atteinte. Je le remarquai bien dès le premier discours qu'il composa. Je ne trouvais pas toutefois la différence qu'il y avait de celui-là aux autres assez sensible pour conclure que l'orateur commençait à baisser. J'attendis encore une homélie, pour mieux savoir à quoi m'en tenir. Oh! pour celle-là, elle fut décisive. Tantôt le bon prélat se rebattait, tantôt il s'élevait trop haut, ou descendait trop bas. C'était un discours diffus, une rhétorique de régent usé, une capucinade.

Je ne fus pas le seul qui y prit garde. La plupart des auditeurs, quand il la prononça, comme s'ils eussent été aussi gagés pour l'examiner, se disaient tous bas les uns aux autres : « Voilà un sermon qui sent l'apoplexie. » — « Allons, Monsieur l'arbitre des homélies, me dis-je alors à moi-même, préparez-vous à faire votre office. Vous voyez que Monseigneur tombe. Vous devez l'en avertir, non-seulement comme dépositaire de ses pensées, mais encore de peur que quelqu'un de ses amis ne fût assez franc pour vous prévenir. En ce cas-là, vous savez ce qu'il en arriverait : vous seriez biffé de son testament, où il y a sans doute pour vous un meilleur legs que la bibliothèque du licencié Sédillo. »

Après ces réflexions, j'en faisais d'autres toutes contraires. L'avertissement dont il s'agissait me paraissait délicat à donner. Je jugeais qu'un auteur entêté de ses ouvrages pourrait le recevoir mal; mais, rejetant

cette pensée, je me représentais qu'il était impossible qu'il le prît en mauvaise part, après l'avoir exigé de moi d'une manière si pressante. Ajoutons à cela, que je comptais bien de lui parler avec adresse, et de lui faire avaler la pilule tout doucement. Enfin, trouvant que je risquais davantage à garder le silence qu'à le rompre, je me déterminai à parler.

Je n'étais plus embarrassé que d'une chose. Je ne savais de quelle façon entamer la parole. Heureusement l'orateur lui-même me tira de cet embarras, en me demandant ce qu'on disait de lui dans le monde, et si l'on était satisfait de son dernier discours. Je répondis qu'on admirait toujours ses homélies, mais qu'il me semblait que la dernière n'avait pas si bien que les autres affecté l'auditoire. « Comment donc, mon ami, répliqua-t-il avec étonnement, aurait-elle trouvé quelque Aristarque? — Non, Monseigneur, lui repartis-je, non : ce ne sont pas des ouvrages tels que les vôtres que l'on ose critiquer. Il n'y a personne qui n'en soit charmé. Néanmoins, puisque vous m'avez recommandé d'être franc et sincère, je prendrai la liberté de vous dire que votre dernier discours ne me paraît pas tout à fait de la force des précédents. Ne pensez-vous pas cela comme moi ? »

Ces paroles firent pâlir mon maître, qui me dit avec un souris forcé : 20
« Monsieur Gil Blas, cette pièce n'est donc pas de votre goût? — Je ne dit pas cela, Monseigneur, interrompis-je tout déconcerté. Je la trouve excellente, quoique un peu au-dessous de vos autres ouvrages. — Je vous entends, répliqua-t-il. Je vous parais baisser, n'est-ce pas? Tranchez le mot. Vous croyez qu'il est temps que je songe à la retraite. — Je n'aurais pas été assez hardi, lui dis-je, pour vous parler si librement, si votre grandeur ne me l'eût ordonné. Je ne fais donc que lui obéir, et je la supplie très-humblement de ne me point savoir mauvais gré de ma hardiesse. A Dieu ne plaise, interrompit-il avec précipitation, à Dieu ne plaise que je vous la reproche! Il faudrait que je fusse bien 30
injuste. Je ne trouve point du tout mauvais que vous me disiez votre sentiment. C'est votre sentiment seul que je trouve mauvais. J'ai été furieusement la dupe de votre intelligence bornée. »

Quoique démonté, je voulus chercher quelque modification pour rajuster les choses; mais le moyen d'apaiser un auteur irrité, et de plus un auteur accoutumé à s'entendre louer! « N'en parlons plus, dit-il, mon enfant. Vous êtes encore trop jeune pour démêler le vrai du faux. Apprenez que je n'ai jamais composé de meilleure homélie que celle qui n'a pas votre approbation. Mon esprit, grâce au ciel, n'a encore rien perdu de sa vigueur. Désormais je choisirai mieux mes confidents. J'en 40
veux de plus capables que vous de décider. Allez, poursuivit-il en me poussant par les épaules hors de son cabinet, allez dire à mon trésorier qu'il vous compte cent ducats, et que le ciel vous conduise avec cette somme. Adieu, Monsieur Gil Blas, je vous souhaite toutes sortes de prospérités avec un peu plus de goût. » (*Livre VII Chap. II, III, IV.*)

SAURIN [1].

LA JOIE DE SIMÉON ET LA DOULEUR DE MARIE.

FRAGMENT.

Siméon n'est plus retenu à la vie par la crainte que ses péchés soient punis après la mort. *Le péché est l'aiguillon de la mort;* cet aiguillon perçant pour tous les hommes, l'est particulièrement pour un vieillard. Un vieillard est responsable de tous les emplois qu'il a remplis, de toutes les relations qu'il a formées dans la société et dans l'église. Et ce sont là, pour l'ordinaire, autant de sources de remords. En général ce n'est pas de quitter le monde qui rend la mort redoutable, c'est l'idée du compte que l'on doit rendre en le quittant. S'il ne s'agissait que de se préparer à quitter le monde, un peu de réflexion, un peu de philosophie, un peu de fermeté suffirait pour y réussir. Qu'est-ce que la vie, surtout pour un homme d'un certain âge? Quels plaisirs trouve un vieillard dans la société, lorsque sa mémoire est affaiblie, lorsque ses sens sont offusqués, lorsque le feu de son imagination est éteint, lorsqu'il perd tous les jours quelqu'une de ses facultés, lorsqu'il est tout au plus l'objet du support, quelquefois celui du rebut et de l'ennui universel?

[1] **Jacques SAURIN** (1677-1730) naquit à Nîmes, en 1677, de parents calvinistes qui furent obligés de quitter la France après la révocation de l'édit de Nantes. A 16 ans, il s'engagea dans un régiment composé de refugiés français qui faisait parti de l'armée du duc de Savoie et il obtint le grade d'enseigne. Il renonça bientôt à la profession des armes pour se préparer par de fortes études au ministère évangélique. Après avoir résidé quelque temps en Angleterre, il vint se fixer à La-Haye, où il obtint, comme prédicateur, un succès immense. Plusieurs écrivains ont comparé son éloquence à celle de Bossuet, mais avec certaines réserves. « Le protestant, dit M. Sayous, a tout ce qui est force chez le catholique, il manque de tout ce qui y est grâce et majesté calme ; il a le regard perçant et vaste ; il embrasse les masses et démêle les résultats ; son œil n'a pas la fine pénétration, ni sa main la souplesse qui saisissent les délicatesses de la conscience ; mais son imagination est puissante au milieu des terreurs et des ruines. » Saurin malgré la pureté de sa doctrine, au point de vue de l'orthodoxie calviniste, fut dénoncé dans le synode de La Haye comme ayant formulé des propositions mal sonnantes contre la puissance et la véracité de Dieu. Le synode n'envoyait pas au bûcher les pasteurs dissidents ; mais il leur interdisait la chaire. Saurin se vit sous le coup d'une sorte d'excommunication qu'il eut beaucoup de peine à détourner de lui. Cependant, il éprouva un tel chagrin des tracasseries que lui avait suscitées cette misérable affaire, qu'il en mourut.

SENTENCES DÉTACHÉES DE L'AUTEUR.

Les conseils du courroux sont toujours imprudents.
Qu'une nuit paraît longue à la douleur qui veille!

Ne pas le confondre avec **Bernard-Joseph SAURIN** (1706 — 1781), de l'Académie française en 1761; auteur de *Spartacus*, *Beverley*, etc.

Mais l'idée de quatre-vingts ans passés à offenser Dieu, mais l'idée de ces crimes qui sortent de toutes parts, et qui l'épouvantent par leur atrocité et par leur nombre, voilà un sujet légitime de terreur.

Ce sujet s'évanouit aux yeux de Siméon; il connaît le but de la naissance de cet enfant qu'il tient entre ses bras : il n'arrête pas ses yeux sur son berceau seulement; il les porte jusqu'à la croix : par la lumière prophétique qui l'éclaire, il le voit mettant son âme en oblation pour les péchés. Il n'attend pas comme les juifs grossiers un règne temporel; il se forme de justes idées de la gloire du Messie; il le contemple menant publiquement en montre les principautés, les puissances, et les attachant à sa croix. Ne nous accusez pas d'avoir puisé ces idées dans nos écoles et dans nos cours de théologie : c'est du fond de l'Evangile que nous puisons ces vérités. Pesez, je vous prie, ce que Siméon lui-même dit à Marie en lui montrant l'enfant Jésus : *Celui-ci est mis en trébuchement en Israël. C'est un signe auquel on contredira : une épée qui percera ta propre âme.* Quelle est cette *épée* dont la Sainte-Vierge doit avoir *l'âme percée?* C'était sans doute la douleur qu'elle ressentit lorsqu'elle vit son fils attaché à la croix. Quel objet pour une mère! Qui de vous, mes frères, a réuni ses soins les plus vigilants et sa tendresse la plus vive sur un seul objet, sur un enfant, qu'il regarde comme devant être la consolation de ses maux, la gloire de sa maison, l'appui de ses derniers ans? Qu'il sente ce que les expressions les plus recherchées sont incapables d'exprimer; qu'il se suppose à la place de Marie, qu'il suppose cet enfant à la place de Jésus-Christ : faible image encore du combat que la nature livre à Marie, faible commentaire des paroles de Siméon à Marie : « Une épée transpercera ta propre âme. » Marie va perdre ce fils dont un ange du ciel lui avait annoncé la naissance; ce fils dont les armées célestes étaient venues féliciter la terre; ce fils que tant de vertus, tant de charité, tant de bienfaits semblaient devoir laisser éternellement sur la terre : elle se représente déjà cette affreuse solitude, cet abandon général que l'on éprouve lorsque, après avoir perdu ce que l'on avait de plus cher, on se trouve comme si tout le monde était mort, comme si l'on était resté seul dans l'être des choses, et si tout ce qui nous faisait mouvoir et tout ce qui nous faisait vivre, était anéanti. Et par quelle porte le voit-elle, ce fils, sortir du monde? par un genre de martyre dont la seule idée effraie l'imagination. Elle voit ces mains charitables, qui avaient nourri tant d'affamés, qui avaient fait tant de miracles, percées de clous : elle voit cette tête royale, sur laquelle le diadème de l'univers devait être mis, couronnée d'épines, et ce bras, destiné à porter le sceptre du monde, tenant un roseau ridicule : elle voit ce temple dans lequel la Divinité a habité avec toute sa plénitude, avec toute sa sagesse, avec toute sa lumière, avec toute sa justice, avec toute sa miséricorde, avec toutes les perfections qui entrent dans la notion de l'Être suprême, elle le voit atteint avec une hache profane et une impie cognée. Elle entend la voix des enfants d'Edom, qui crient sur cette auguste demeure du Très-Haut *à sac! à sac!* et qui la

réduisent en monceaux de pierres. Encore si, en voyant expirer Jésus-Christ, elle pouvait s'en approcher pour le soulager et pour recueillir cette âme qu'elle ne peut retenir! si elle pouvait embrasser ce cher fils, le couvrir de ses larmes et lui dire les derniers adieux! si elle pouvait arrêter ce sang qui coule à grands flots, et qui consume le reste de ses forces épuisées! soutenir ce chef auguste qui chancelle, et mettre du baume sur ses plaies! Mais elle est contrainte de céder à la violence, elle est entraînée elle-même par la *puissance des ténèbres;* elle ne peut offrir à Jésus-Christ que des soins impuissants, et que des larmes inutiles : *une épée percera ta propre âme.* Siméon connaissait donc le mystère de la croix; il recueillait le sang que devait répandre ce Rédempteur qu'il tenait entre ses bras, et il disait dans ses sentiments : *Seigneur, tu laisses maintenant aller ton serviteur en paix selon ta parole, car mes yeux ont vu ton salut.*

(*Serm. sur le Cantique de Siméon ; Ev. selon S. Luc., ch. II, vv.* 25-29.

Mme DE TENCIN [1].

EXTRAIT D'UNE LETTRE

A M. FONTENELLE.

Je ne sais si vous m'avez fait du bien ou du mal de me donner quelque connaissance de la philosophie de Descartes; il ne s'en faut guère que je ne m'égare avec lui dans les idées qu'elle me fournit : tous les tourbillons qui composent l'univers me font imaginer que chaque homme en particulier pourrait bien être un tourbillon. Je regarde l'amour-propre, qui est le principe de nos mouvements, comme la matière céleste dans laquelle nous nageons. Le cœur de l'homme est le centre de son tourbillon; les passions sont les planètes qui l'environnent; chaque pla-

[1] **Claudine-Alexandrine Guérin DE TENCIN** (1681—1749), naquit à Grenoble. Elle était sœur du cardinal de Tencin, archevêque de Lyon, qui fit partie du ministère Fleury. Elle prit le voile et resta cinq années au couvent, mais elle reconnut qu'elle s'était trompée sur sa véritable vocation, et, après avoir été déliée de ses vœux, elle rentra dans le monde où son esprit et ses talents lui assignèrent bientôt une place brillante. Mme de Tencin ne sut pas se dérober à l'influence contagieuse du milieu où elle vivait, et elle se laissa entrainer à d'autres séductions que celles qui s'adressaient à son intelligence. Mais ce qui n'était à cette époque de relâchement et de dissolution qu'un des épisodes les plus ordinaires de la vie galante d'une grande dame, se compliqua pour Mme de Tencin d'un acte contre nature. Elle abandonna l'enfant qu'elle avait eu de son commerce clandestin avec le chevalier Destouches-Canon. Or, cet enfant, ramassé sur les marches de la petite église de Saint-Jean-le-Rond, devint par la suite le fameux d'Alembert.

Mme de Tencin a écrit plusieurs romans, dont les plus goûtés furent le *Siége de Calais* et le *Comte de Comminges.*

nète entraîne après elle d'autres petites planètes : l'amour, par exemple, emporte la jalousie; elles s'éclairent réciproquement et par réflexion : toute leur lumière ne vient que de celle que le cœur leur envoie Je place l'ambition après l'amour : elle n'est pas si près du cœur que la première; aussi la chaleur qu'elle en reçoit lui donne un peu moins de vivacité. L'ambition n'aura pas moins de satellites que notre Jupiter; mais ils deviendront différents : selon les différentes personnes qui composent les tourbillons. Dans l'une la vanité, les bassesses, l'intérêt seront les satellites de l'ambition; dans l'autre, ce sera la véritable valeur, la grandeur d'âme et l'amour de la gloire; la raison aura aussi sa place dans le tourbillon; mais elle est la dernière; c'est le bon Saturne, dont nous ne ressentons la révolution qu'après trente ans. Les comètes ne sont autre chose, dans mon système, que les réflexions; ce sont ces corps étrangers qui, après bien des détours, viennent passer dans les tourbillons des passions. L'expérience nous apprend qu'elles n'ont ni bonnes, ni mauvaises influences; leur pouvoir se borne à donner quelques craintes et quelque trouble; mais ces craintes ne mènent à rien; les choses vont toujours leur train ordinaire Le plus fort ascendant des passions c'est l'amour; et la sympathie qui nous attache à certaines personnes dont nous ressentons le pouvoir aussitôt que nous les voyons, me paraît avoir bien du rapport à la matière cachée qui unit l'aimant avec le fer. On sait de même qu'on sent un *je ne sais quoi* à l'approche de certains objets. Voilà où se terminent nos connaissances, et les ressorts qui agissent secrètement en nous, ne nous sont pas plus connus que la cause de l'union de l'aimant avec le fer. Je considère les taches que nous remarquons dans le soleil, comme les effets que l'âge produit en nous : il affaiblit peu à peu et fait enfin cesser la chaleur naturelle dont le cœur tire toute sa vanité. Qui nous dit que la même chose n'arrivera pas à notre soleil! sa clarté peut être absorbée par la suite des temps. Nous pourrions ne différer avec lui que du plus ou du moins de durée.

Mme DE STAAL [1].

FRAGMENT DES MÉMOIRES.

Mlle DE LAUNAY A LA BASTILLE.

Il était sept heures du soir. Je me doutai alors que la route ne serait pas longue, et qu'on me menait à la Bastille. J'y arrivai en effet. On me fit descendre au bout d'un petit pont où le gouverneur me vint prendre.

[1] **Marguerite-Jeanne DE LAUNAY, Baronne DE STAAL** (1693 — 1750.)
Attachée au service de la duchesse de Maine, elle fut impliquée dans les complots de cette princesse contre le régent, et renfermée à la Bastille, où elle demeura deux ans.

Voici un fragment du portrait qu'elle a tracé d'elle-même.

...« Elle a rempli sa vie d'occupations sérieuses, plutôt pour fortifier sa rai-

Après que je fus entrée, l'on me tint quelque temps derrière une porte. parce qu'il arrivait quelqu'un des nôtres qu'on ne voulait pas me laisser voir. Je ne comprenais rien à toutes ces rubriques. Ceux-ci placés dans leurs niches, le gouverneur vint me chercher, et me mena dans la mienne. Je passai encore des ponts où l'on entendait des bruits de chaînes, dont l'harmonie est désagréable. Enfin j'arrivai dans une grande chambre où il n'y avait que les quatre murailles fort sales, et toutes charbonnées par le désœuvrement de mes prédécesseurs. Elle était si dégarnie de meubles, qu'on alla chercher une petite chaise de paille pour m'asseoir; deux pierres, pour soutenir un fagot qu'on alluma ; et on attacha proprement un petit bout de chandelle au mur, pour m'éclairer. Toutes ces commodités m'ayant été procurées, le gouverneur se retira, et j'entendis refermer sur moi cinq ou six serrures, et le double de verrous.

Me voilà donc seule vis-à-vis de mon fagot, incertaine si j'aurais cette fille qui devait m'être une société et un grand secours ; plus en peine encore du parti qu'elle aurait pris sur l'ordre non réfléchi que je lui avais donné, dont je vis alors toutes les conséquences. Je passai environ une heure dans cette inquiétude, et ce fut la plus pénible de toutes celles qui s'écoulèrent pendant ma prison.

Enfin je vis reparaître le gouverneur qui m'amenait Mademoiselle Rondel. Elle lui demanda, d'un air fort délibéré, si nous coucherions sur le plancher. Il lui répondit sur un ton goguenard assez déplacé, et nous laissa.

Nous fûmes barricadées dans cette chambre aussi soigneusement que nous l'avions été dans l'autre. A peine y étions-nous renfermées, que je fus frappée d'un bruit qui me sembla tout à fait inouï. J'écoutai assez longtemps pour démêler ce que ce pouvait être. N'y comprenant rien, et voyant qu'il continuait sans interruption, je demandai à Rondel ce qu'elle en pensait. Elle ne savait que répondre ; mais s'apercevant que j'en étais inquiète, elle me dit que cela venait de l'arsenal dont nous n'étions pas loin : que c'était peut-être quelque machine pour préparer le salpêtre. Je l'assurai qu'elle se trompait, que ce bruit était plus près

son que pour orner son esprit, dont elle fait peu de cas. Aucune opinion ne se présente à elle avec assez de clarté, pour qu'elle s'y affectionne, et ne soit aussi prête à la rejeter qu'à la recevoir, ce qui fait qu'elle ne dispute guère, si ce n'est pas par humeur. Elle a beaucoup lu, et ne sait pourtant que ce qu'il faut pour entendre ce qu'on dit sur quelque matière que ce soit, et ne rien dire de mal à propos. Elle a recherché avec soin la connaissance de ses devoirs, et les a respectés aux dépens de ses goûts.

L'amour de la liberté est sa passion dominante ; passion très-malheureuse en elle, qui a passé la plus grande partie de sa vie dans la servitude : aussi son état lui a-t-il toujours été insupportable, malgré les agréments inespérés qu'elle a pu y trouver.

Elle a toujours été fort sensible à l'amitié ; cependant plus touchée du mérite et de la vertu de ses amis, que de leurs sentiments pour elle : indulgente quand ils ne font que lui manquer, pourvu qu'ils ne se manquent pas à eux-mêmes... »

qu'elle ne croyait, et très-extraordinaire. Rien pourtant de plus commun. Je découvris par la suite que cette machine, que j'avais apparemment crue destinée à nous mettre en poussière, n'était autre que le tourne-broche que nous entendions, d'autant mieux que la chambre où l'on venait de nous transférer, était au-dessus de la cuisine.

La nuit s'avançait, et nous ne voyions ni lit, ni souper. On vint nous retirer de cette chambre où je me déplaisais fort, n'étant pas sortie de mon erreur sur le bruit qui continuait toujours. Nous retournâmes dans la première. J'y trouvai un petit lit assez propre ; un fauteuil, deux chaises, une table, une jatte, un pot à l'eau et une espèce de grabat pour coucher Rondel. Elle le trouva maussade, et s'en plaignit. On lui dit que c'étaient les lits du roi, et qu'il fallait s'en contenter. Point de réplique. On s'en va, l'on nous renferme.

Le simple nécessaire, quand on a craint de ne l'avoir pas, cause plus de joie que n'en peut donner la plus somptueuse magnificence à ceux qui ne manquent de rien. J'étais donc fort aise de me voir un lit. Je n'aurais pas été fâchée d'avoir aussi un souper. Il était onze heures du soir, et rien ne paraissait. La faim, qui chasse le loup hors du bois, me pressait, mais je ne voyais point d'issue. Enfin le souper arrriva, mais fort tard. Les embarras du jour avaient causé ce dérangement, et je ne fus pas moins surprise le lendemain de le voir arriver à six heures du soir, que je l'avais été ce jour-là de l'attendre si longtemps.

Je soupai, je me couchai ; l'accablement m'aurait fait dormir, si la petite cloche que la sentinelle sonne à tous les quarts d'heure, pour faire voir qu'elle ne dort pas, n'avait interrompu mon sommeil chaque fois. Je trouvai cette règle cruelle, d'éveiller à tous moments de pauvres prisonniers pour les assurer qu'on veille, non pas à leur sûreté, mais à leur captivité : et c'est à quoi j'eus le plus de peine à m'accoutumer.

Le peu de précautions que j'avais prises en partant, tout occupée d'autre chose que de ce qui pouvait m'être nécessaire, fit qu'au bout de quelques jours je me trouvai manquant de tout. Je n'avais que la cornette qui était sur ma tête et pas plus de chemises qu'une héroïne de roman enlevée, sans avoir comme elle la cassette aux pierreries. Je ne trouvai de ressource que dans l'industrie de la pauvre Rondel, qui fit la lessive de tout mon linge dans une jatte à laver les mains. Je me coiffai, pendant cette expédition, d'un mouchoir blanc qui m'était resté.

Au fort de la disette où je me voyais de toutes choses, le gouverneur vint chez moi, suivi d'un ballot de toutes mes nippes, avec une bourse pleine d'or. Je n'aurais su d'où venait cet utile secours, si je n'avais reconnu la bourse qne j'avais faite et donnée autrefois à M. de Valincourt. C'était lui qui, sans craindre de m'avouer dans un temps où mes amis n'osaient me connaître, alla d'abord demander aux ministres, non-seulement de me rendre ce service, mais encore la liberté de m'envoyer toutes les semaines une feuille de papier ouverte, contenant plusieurs demandes sur les choses dont je pouvais avoir besoin. Elle avait une grande marge, sur laquelle, suivant la permission qu'il m'en avait ob-

tenue, je répondais par monosyllabes à chaque article, en présence du gouverneur, qui me l'apportait et la lui renvoyait. Cet heureux secours ne me manqua point, depuis le moment qu'il fut accordé, jusqu'à celui où je fus remise en liberté, et M. de Valincourt ne se rebuta pas d'entrer dans les plus petits détails de tout ce qui m'était nécessaire ou simplement agréable, sans oublier même ce qui regardait ma femme de chambre. Il ne négligea pas non plus de faire retirer et mettre chez lui mes meubles. Des attentions si suivies en des choses si peu éclatantes, portaient le caractère d'une vraie amitié, dont le soin actif me rendait tout ce que j'aurais pu attendre de moi-même en pleine liberté.

10 Hors quelques circonstances affligeantes que je découvrais de temps en temps, ma vie était douce et tranquille : j'y trouvais même plus de liberté que je n'en avais perdu. Il est vrai qu'en prison l'on ne fait pas sa volonté : mais aussi l'on n'y fait point celle d'autrui. C'est au moins la moitié de gagné. L'éloignement de toutes sortes d'objets y écarte les désirs, ou l'impossibilité d'en satisfaire aucun les étouffe dès leur naissance. Il n'en est pas de même dans la servitude : tout s'y offre et se refuse en même temps à nos souhaits. Là encore on est exempt des assujettissements, des devoirs, des égards de la société, et, à tout prendre, 20 c'est peut-être le lieu où l'on est le plus libre. Il me sembla du moins alors, que ce paradoxe pouvait se soutenir par des raisons assez plausibles.

Je ne sentis point en prison l'ennui, qu'on y redoute principalement. Ce sentiment, si c'en est un, et que ce ne soit pas plutôt leur entière privation, incompatible avec les troubles et les inquiétudes qui s'emparèrent de moi dans les premiers temps, ne put d'abord me saisir. Je m'en garantis quand je fus plus calme, par les occupations que je me fis, et par tous les amusements qui se présentèrent à moi, que j'avais soin de recueillir. Ce n'est pas l'importance des choses qui nous les 30 rend précieuses ; c'est le besoin que nous en avons. Je fus étonnée du parti que je tirai d'une chatte, que j'avais demandée simplement dans l'intention de me délivrer des souris dont j'étais persécutée. Cette chatte était pleine ; elle fit ses petits chats, et ceux-ci en firent d'autres J'eus le loisir d'en voir plusieurs générations. Cette jolie famille faisait des jeux et des danses devant moi, dont je me divertissais fort bien, quoique je n'aie jamais aimé aucune sorte de bêtes.

Je pris aussi le goût, qui m'était tout nouveau, pour le jeu et pour l'ouvrage. Toutes ces choses mises à leur place, me délassaient des lectures sérieuses dont je faisais ma principale occupation. Cette expérience 40 m'apprit que ce qui rend les divertissements les plus vifs insipides pour les gens dont la vie en est uniquement remplie, c'est qu'ils perdent leur véritable fonction, qui est de reposer le corps ou l'esprit fatigué du travail. Elle m'a fait penser aussi que chaque état a ses plaisirs, même celui de la vieillesse et de l'infirmité. Il n'y en a point qui fasse naître tant de besoins : leur soulagement a plus de délices que la jouissance des biens qu'une espèce de nécessité n'a pas précédée. Cette

réflexion est propre à diminuer la crainte des situations fâcheuses où l'on peut tomber. On les envisage, comme on fait l'habitation de la zone torride, qui semble insoutenable, parce qu'on ne considère que l'excessive chaleur qu'il y doit faire, sans songer aux vents et aux pluies qui la tempèrent. (*Partie II.*)

HÉNAULT [1].

PORTRAIT DU CARDINAL DE RETZ.

FRAGMENT.

On a de la peine à comprendre comment un homme qui passa sa vie à cabaler n'eut jamais de véritable objet. Il aimait l'intrigue pour intriguer : esprit hardi, délié, vaste et un peu romanesque, sachant tirer parti de l'autorité que son état lui donnait sur le peuple, et faisant servir la religion à sa politique ; cherchant quelquefois à se faire un mérite de ce qu'il ne devait qu'au hasard, et ajustant souvent après coup les moyens aux événements.

Il fit la guerre au roi ; mais le personnage de rebelle était ce qui le flattait le plus dans la rébellion : magnifique, bel esprit, turbulent, ayant plus de saillies que de suite, plus de chimères que de vues, déplacé dans une monarchie, et n'ayant pas ce qu'il fallait pour être républicain, parce qu'il n'était ni sujet fidèle, ni bon citoyen ; aussi vain, plus hardi et moins honnête homme que Cicéron, enfin plus d'esprit, moins grand et moins méchant que Catilina.

Ses Mémoires sont très-agréables à lire ; mais conçoit-on qu'un homme ait le courage, ou plutôt la folie de dire de lui-même plus de

[1] **Charles-Jean-François HÉNAULT** (1685—1770), né et mort à Paris.

Il était fils d'un fermier général, qui avait le goût des lettres. Comme la plupart des écrivains illustres de cette époque, il fut élevé par les jésuites; cependant, il fit sa philosophie au collége des Quatre-Nations. A 15 ans, enthousiasmé par les succès de Massillon, il prit la robe d'oratorien, mais il la quitta bientôt, et il eut raison ; la simarre de président qu'il endossa plus tard devait être moins lourde à porter. Doué de ces qualités moyennes de l'esprit et du cœur qui assurent à ceux qui les possèdent beaucoup plus de sympathies qu'elles n'éveillent autour d'eux de susceptibilités jalouses, Hénault était fait pour user de la vie en épicurien délicat et pour jouir paisiblement des modestes triomphes que la société réserve aux talents aimables qui ne la blessent pas de leur supériorité. Cependant, gardons-nous d'amoindrir, outre mesure, ce magistrat distingué, cet homme de sens et d'esprit, que ses succès mondains n'empêchèrent pas de se livrer à des études fort sérieuses et non moins utiles, puisqu'elles ont donné pour produit, l'*Abrégé chronologique de l'histoire de France*, dont M. Edouard Thierry a si bien résumé en quelques lignes, tous les mérites. « Ce livre, dit l'éminent historien, a le précieux avantage de ne jamais présenter les hommes et les événements isolés. A chaque règne, tout le groupe de la dynastie, des princes étrangers, des ministres, des hommes de guerre, des magistrats, des savants, des illustres, toute la génération et les diverses générations se reforment, sous chaque année, présents ou lointains, les faits se disposent

mal que n'en eût pu dire son plus grand ennemi ? Ce qui est étonnant, c'est que ce même homme, sur la fin de sa vie, n'était plus rien de tout cela, et qu'il devint doux, paisible, sans intrigue, et l'amour de tous les honnêtes gens de son temps ; comme si toute son ambition d'autrefois n'avait été qu'une débauche d'esprit, et des tours de jeunesse dont on se corrige avec l'âge ; ce qui prouve bien qu'en effet il n'y avait en lui aucune passion réelle. Après avoir vécu avec une magnificence extrême, et avoir fait pour plus de quatre millions de dettes, tout fut payé, soit de son vivant, soit après sa mort.

(*Abrégé chronolog. de l'Hist. de France, IIIe race,* 1679.)

MONTESQUIEU [1].

FRAGMENTS DE L'OUVRAGE DE L'ESPRIT DES LOIS.

I. DE L'ESCLAVAGE DES NÈGRES.

Si j'avais à soutenir le droit que nous avons eu de rendre les nègres esclaves, voici ce que je dirais :

jour par jour et s'expliquent par leurs rapports mutuels. Le cadre est excellent. La science historique a beaucoup acquis depuis ; mais tout ce qu'elle a découvert, tout ce qu'elle a exhumé, tout ce qu'elle exhumera encore, peut entrer dans ce cadre admirable. On a refait les autres livres d'histoire, on ne refera pas l'*Abrégé chronologique* du président Hénault ; on le continuera toujours et on le complétera. »

Hénault fut moins heureux comme poète dramatique. Il donna sous le nom de Fuzelier, une tragédie de *Cornélie* qui n'eut que cinq représentations. Une autre tentative littéraire, dont il faut lui tenir compte parce qu'elle indique un sentiment très-large et tout nouveau, pour l'époque, du drame historique, ce fut sa tragédie en prose de *François II*, qu'il écrivit sous l'impression d'une lecture des œuvres de Shakspeare. Mais il était plus facile alors d'innover dans le domaine de la philosophie que dans celui de l'art, et l'on avait moins de peine à ébranler les dogmes religieux et les institutions sociales, qu'à porter la moindre atteinte à la poétique du théâtre. La tentative du président Hénault, qui ne s'appuyait ni sur une connaissance assez intime du passé qu'elle prétendait faire revivre, ni sur les témérités heureuses d'une puissante inspiration, devait être reprise environ un siècle plus tard, mais cette fois avec un succès que la génération actuelle a pu constater, par l'auteur des *Etats d'Orléans, de la Ligue*, et de tant d'autres compositions du même genre, où la muse de l'histoire et celle du drame se sont unies en dehors de la scène.

Si l'on veut voir reproduite, comme dans un pastel de Latour, l'heureuse physionomie de l'aimable président, il faut lire dans les *Causeries du lundi*, de M. Sainte-Beuve, une délicieuse étude sur Marie Leckzinska. On y trouvera des détails qui prouvent qu'en dépit des méchancetés de Mme Du Deffand et des médisances de Voltaire, celui que la bonne et vertueuse reine honorait de son amitié était un galant homme.

Hénault remplaça le cardinal Dubois à l'Académie française. A. R.

[1] **Charles de Secondat, Baron DE LA BRÈDE et DE MONTESQUIEU** (1689—1765), naquit au château de la Brède près de Bordeaux. On voit figurer parmi ses

Les peuples d'Europe ayant exterminé ceux de l'Amérique, ils ont dû mettre en esclavage ceux de l'Afrique pour s'en servir à défricher tant de terres.

Le sucre serait trop cher, si l'on ne faisait travailler la plante qui le produit par des esclaves.

Ceux dont il s'agit sont noirs depuis les pieds jusqu'à la tête, et ils ont le nez si écrasé qu'il est presque impossible de les plaindre.

On ne peut se mettre dans l'esprit que Dieu, qui est un être très-sage, ait mis une âme, surtout une âme bonne, dans un corps tout noir.

On peut juger de la couleur de la peau par celle des cheveux, qui, chez les Egyptiens, les meilleurs philosophes du monde, étaient d'une si grande conséquence, qu'ils faisaient mourir tous les hommes roux qui leur tombaient entre les mains.

Une preuve que les nègres n'ont pas le sens commun, c'est qu'ils font plus de cas d'un collier de verre, que de l'or, qui chez des nations policées est d'une si grande conséquence.

Il est impossible que nous supposions que ces gens-là soient des

aïeux un maître d'hôtel de la reine Jeanne d'Albret et un mestre de camp en faveur duquel Henri IV érigea en baronnie la terre de Montesquieu. Son grand-père était président à mortier au parlement de Bordeaux; son père qui avait 20
d'abord embrassé la profession des armes y renonça bientôt, et libre de toutes fonctions publiques, put se consacrer entièrement à ses devoirs de famille. Un des premiers soins de ce père intelligent fut de développer les facultés précoces de l'enfant qui devait plus tard illustrer son nom. A vingt-cinq ans, Montesquieu était conseiller au parlement de Bordeaux; à vingt-sept ans, président à mortier dans la même compagnie. Il remplit les devoirs de sa charge avec conscience, mais sans ferveur, absolument comme Montaigne avait rempli ceux de son édilité. S'il est vrai que l'auteur de l'*Esprit des Lois* ait préparé dès l'âge de vingt ans les matériaux de cet ouvrage immortel, on comprend qu'il se soit moins
attaché à la pratique des affaires qu'à l'étude toute spéculative et purement théo- 30
rique de la législation. Du reste, tout en disposant les premières assises de son monument, il essayait de rendre familières aux gens du monde les questions qu'il allait bientôt exposer en érudit et en philosophe. Si les *Lettres persanes* n'avaient point précédé l'*Esprit des Lois*, on pourrait les regarder comme le commentaire le plus ingénieux et le plus spirituel qui en ait été fait. Par la vive peinture et le curieux contraste des mœurs de l'Europe et de l'Asie, Montesquieu éclairait d'avance l'histoire des institutions. Dans ce livre des *Lettres persanes* qui s'adressait à une nation vive et légère, mais toujours prête à accueillir les idées sérieuses pourvu qu'on les lui présente sous la forme d'un badinage élégant, l'auteur s'annonçait comme un observateur sagace et profond, comme un écrivain 4
des plus brillants et surtout des plus hardis. La cour jugea que, sous ce rapport, il avait dépassé les limites permises, et elle trouva beaucoup trop piquantes certaines confidences d'Usbek, dont elle faisait les frais. Louis XV eut même un instant la velléité de s'opposer à l'élection de Montesquieu qui se présentait aux suffrages de l'Académie française, après la mort de M. de Sacy.

Bossuet et Montesquieu se sont rencontrés dans leur manière de comprendre et de retracer par ses plus grands traits le génie de l'ancienne Rome; la 3e partie du discours sur l'*Histoire universelle* et l'admirable livre des *Causes de la*

hommes, parce que, si nous les supposions des hommes, on commencerait à croire que nous ne sommes pas nous-mêmes chrétiens.

De petits esprits exagèrent trop l'injustice que l'on fait aux Africains. Car, si elle était telle qu'ils le disent, ne serait-il pas venu dans la tête des princes d'Europe qui font entre eux tant de conventions inutiles, d'en faire une générale en faveur de la miséricorde et de la pitié ?

(*Livre IV, Chap.* 5.)

II. CHARLES XII ET ALEXANDRE.

Ce prince, qui ne fit usage que de ses seules forces, détermina sa chute en formant des desseins qui ne pouvaient être exécutés que par une longue guerre ; ce que son royaume ne pouvait soutenir.

Ce n'était pas un état qui fut dans la décadence, qu'il entreprit de renverser, mais un empire naissant. Les Moscovites se servirent de la guerre qu'il leur faisait comme d'une école. A chaque défaite ils s'approchaient de la victoire, et, perdant au dehors, ils apprenaient à se défendre au dedans.

Charles se croyait le maître du monde dans les déserts de la Pologne, où il errait, et dans lesquels la Suède était comme répandue, pendant

grandeur et de la décadence des Romains en font foi. Mais si, par la puissance de leurs facultés synthétiques, ces deux illustres écrivains se ressemblent, combien ils diffèrent l'un de l'autre par la direction de leurs idées ! Celui qu'on a surnommé le dernier des pères de l'Eglise, avait déroulé la suite des temps historiques dans un tableau qui avait pour premier plan le Sinaï, et pour centre, le Golgotha, et c'est à la lueur des éclairs partis de ces deux sommets mystérieux et sacrés que s'accomplissait la marche de l'humanité sous la main de Dieu. Dans un tableau non moins vaste, mais éclairé des seules lumières de l'expérience et de la raison, Montesquieu qui avait, tout aussi bien que Bossuet, les ailes et le coup d'œil de l'aigle, montra l'origine des institutions humaines et replaça le droit civil et politique sur ses bases fondamentales.

Comme libre penseur, Montesquieu fut complétement de son siècle, mais il ne voulut recevoir le mot d'ordre d'aucun parti. Sans autre passion que celle de la science et de la vérité, il n'abandonna jamais à des coteries bruyantes le soin de sa réputation ou de sa fortune. Si sa personnalité disparait presque derrière l'éclat et la grandeur de son œuvre, sa gloire n'y a rien perdu ; il semble, au contraire, qu'elle n'en soit que plus imposante. A. R.

SENTENCES DÉTACHÉES DE L'AUTEUR.

Aimer à lire, c'est faire un échange des heures d'ennui que l'on doit avoir en sa vie, contre des heures délicieuses.

La raillerie est un discours en faveur de son esprit contre son bon naturel.

Quand on court après l'esprit, on attrape la sottise.

Une belle action est celle qui a de la bonté, et qui demande de la force pour la faire.

Une injustice faite à un seul est une menace faite à tous.

Chose admirable ! la religion chrétienne qui ne semble avoir d'objet que la félicité de l'autre vie fait encore notre bonheur dans celle-ci.

que son principal ennemi se fortifiait contre lui, le serrait, s'établissait sur la Mer Baltique, détruisait ou prenait la Livonie.

La Suède ressemblait à un fleuve dont on coupait les eaux dans sa source, pendant qu'on le détournait dans son cours.

Ce ne fut point Pultava qui perdit Charles : s'il n'avait pas été détruit dans ce lieu, il l'aurait été dans un autre. Les accidents de la fortune se réparent aisément; on ne peut pas parer à des événements qui naissent continuellement de la nature des choses.

Mais la nature ni la fortune ne furent jamais si fort contre lui que lui-même.

Il ne se réglait point sur la disposition actuelle des choses, mais sur un 10
certain modèle qu'il avait pris; encore le suivait-il très-mal. Il n'était point Alexandre, mais il aurait été le meilleur soldat d'Alexandre.

Le projet d'Alexandre ne réussit que parce qu'il était sensé. Les mauvais succès des Perses, dans les invasions qu'ils firent en Grèce, les conquêtes d'Agésilas et la retraite des Dix mille, avaient fait connaître au juste la supériorité des Grecs dans leur manière de combattre et dans le genre de leurs armes : et l'on savait bien que les Perses étaient trop grands pour se corriger.

Ils ne pouvaient plus affaiblir la Grèce par des divisions; elle était 20
alors réunie sous un chef qui ne pouvait avoir de meilleur moyen pour lui cacher sa servitude que de l'éblouir par la destruction de ses ennemis éternels et par l'espérance de la conquête de l'Asie.

Un empire cultivé par la nation du monde la plus industrieuse, et qui travaillait les terres, par principe de religion, fertile et abondant en toutes choses, donnait à un ennemi toutes sortes de facilités pour y subsister.

On pouvait juger par l'orgueil de ses rois toujours vainement mortifiés par leurs défaites, qu'ils précipiteraient leur chute en donnant
toujours des batailles, et que la flatterie ne permettrait jamais qu'ils 30
pussent douter de leur grandeur.

Et non-seulement le projet était sage, mais il fut sagement exécuté. Alexandre, dans la rapidité de ses actions, dans le feu de ses passions même, avait, si j'ose me servir de ce terme, une saillie de raison qui le conduisait, et que ceux qui ont voulu faire un roman de son histoire, et qui avaient l'esprit plus gâté que lui, n'ont pu nous dérober.

Il fit deux mauvaises actions : il brûla Persépolis, et tua Clitus. Il les rendit célèbres par son repentir, de sorte qu'on oublia ses actions criminelles pour se souvenir de son respect pour la vertu; de sorte qu'elles furent considérées plutôt comme des malheurs que comme des
choses qui lui fussent propres; de sorte que la postérité trouva la 40
beauté de son âme presque à côté de ses emportements et de ses faiblesses: de sorte qu'il fallut le plaindre et qu'il n'était plus possible de le haïr.

Je vais le comparer à César : quand César voulut imiter les rois d'Asie, il désespéra les Romains pour une chose de pure ostentation;

quand Alexandre voulut imiter les rois d'Asie, il fit une chose qui entrait dans le plan de sa conquête. (*Livre X, Chap.* 13.)

FRAGMENTS DES LETTRES PERSANES.

I. LA CURIOSITÉ DES HABITANTS DE PARIS.

De Paris, le 6 de la lune de Chalval 1712.

Les habitants de Paris sont d'une curiosité qui va jusqu'à l'extravagance, Lorsque j'arrivai, je fus regardé comme si j'avais été envoyé du ciel : vieillards, hommes, femmes, enfants, tous voulaient me voir. Si je sortais, tout le monde se mettait aux fenêtres; si j'étais aux Tuileries, je voyais aussitôt un cercle se former autour de moi; les femmes même faisaient un arc-en-ciel nuancé de mille couleurs qui m'entourait. Si j'étais aux spectacles, je trouvais d'abord cent lorgnettes dressées contre ma figure; enfin jamais homme n'a tant été vu que moi. Je souriais quelquefois d'entendre des gens, qui n'étaient presque jamais sortis de leur chambre, qui disaient entr'eux : il faut avouer qu'il a l'air bien persan. Chose admirable! je trouvais de mes portraits partout, je me voyais multiplié dans toute les boutiques, sur toutes les cheminées, tant on craignait de ne m'avoir pas assez vu.

Tant d'honneurs ne laissent pas d'être à charge : je ne me croyais pas un homme si curieux et si rare; et, quoique j'aie très-bonne opinion de moi, je ne me serais jamais imaginé que je dusse troubler le repos d'une grande ville où je n'étais point connu. Cela me fit résoudre à quitter l'habit persan et à en endosser un à l'européenne, pour voir s'il resterait encore dans ma physionomie quelque chose d'admirable. Cet essai me fit connaître ce que je valais réellement; libre de tous ornements étrangers, je me vis apprécié au plus juste. J'eus sujet de me plaindre de mon tailleur qui m'avait fait perdre en un instant l'attention et l'estime publique; car j'entrai tout à coup dans un néant affreux. Je demeurais quelquefois une heure dans une compagnie sans qu'on m'eût regardé, et qu'on m'eût mis en occasion d'ouvrir la bouche : mais si quelqu'un par hasard apprenait à la compagnie que j'étais Persan, j'entendais aussitôt autour de moi un bourdonnement : « Ah! ah! Monsieur est Persan! C'est une chose bien extraordinaire! Comment peut-on être Persan! » (*Lettre XXX, Rica à Ibben.*)

II. LES AVEUGLES.

De Paris, le 17 de la lune de Chalval 1712.

J'allai l'autre jour voir une maison où l'on entretient trois cents personnes assez pauvrement. J'eus bientôt fait, car l'église et les bâtiments ne méritent pas d'être regardés. Ceux qui sont dans cette maison étaient assez gais : plusieurs d'entr'eux jouaient aux cartes ou à d'autres jeux que je ne connais point. Comme je sortais, un de ces hommes

sortait aussi; et m'ayant entendu demander le chemin du Marais qui est le quartier le plus éloigné de Paris : « J'y vais, me dit-il, et je vous y conduirai; suivez-moi. » Il me mena à merveille, me tira de tous les embarras, et me sauva adroitement des carrosses et des voitures. Nous étions près d'arriver, quand la curiosité me prit : Mon bon ami, lui dis-je, ne pourrais-je point savoir qui vous êtes? — Je suis aveugle, Monsieur, me répondit-il. — Comment! lui dis-je, vous êtes aveugle? Et que ne priiez-vous cet honnête homme qui jouait aux cartes avec vous de vous conduire ? — Il est aveugle aussi, me répondit-il : il y a quatre cents ans que nous sommes trois cents aveugles dans cette maison où vous m'avez trouvé. Mais il faut que je vous quitte : voilà la rue que vous demandiez : je vais me mettre dans la foule : j'entre dans cette église, où, je vous jure, je n'embarrasserai pas plus les gens qu'ils ne m'embarrasseront. (*Lettre XXXII. Rica à ****)

III. LE DÉCISIONNAIRE.

De Paris, le 8 de la lune de Zilcade 1715.

Je me trouvai l'autre jour dans une compagnie où je vis un homme bien content de lui. Dans un quart d'heure, il décida trois questions de morale, quatre problèmes historiques, et cinq points de physique. Je n'ai jamais vu un décisionnaire aussi universel; son esprit ne fut jamais suspendu par le moindre doute. On laissa les sciences; on parla des nouvelles du temps : il décida sur les nouvelles du temps. Je voulus l'attraper, et je dis en moi-même : « Il faut que je me mette dans mon fort; je vais me réfugier dans mon pays. » Je lui parlai de la Perse; mais à peine lui eus-je dit quatre mots, qu'il me donna deux démentis, fondés sur l'autorité de MM. Tavernier et Chardin » Ah ! bon Dieu ! dis-je en moi-même, quel homme est-ce là ? Il connaîtra tout à l'heure les rues d'Ispahan mieux que moi. » Mon parti fut bientôt pris : je me tus, je le laissai parler et il décide encore.

(*Lettre LXXII, Rica à Usbek*).

IV. LES INVALIDES.

De Paris, le 15 de la lune de Gemmadi 1715.

Je fus hier aux Invalides : j'aimerais autant avoir fait cet établissement, si j'étais prince, que d'avoir gagné trois batailles. On y trouve partout la main d'un grand monarque. Je crois que c'est le lieu le plus respectable de la terre.

Quel spectacle de voir assemblées dans un même lieu toutes ces victimes de la patrie, qui ne respirent que pour la défendre, et qui, se sentant le même cœur et non pas la même force, ne se plaignent que de l'impuissance où elles sont de se sacrifier encore pour elle !

Quoi de plus admirable que de voir ces guerriers débiles, dans cette retraite, observer une discipline aussi exacte que s'ils y étaient con-

traints par la présence d'un ennemi, chercher leur dernière satisfaction dans cette image de la guerre, et partager leur cœur et leur esprit entre les devoirs de la religion et ceux de l'art militaire !

Je voudrais que les noms de ceux qui meurent pour la patrie fussent conservés dans les temples, et écrits dans des registres qui fussent comme la source de la gloire et de la noblesse.

(*Lettre LXXXIV, Rica à****)

Mme DE GRAFFIGNY [1].

FRAGMENT DES LETTRES D'UNE PÉRUVIENNE.

LES PÉRUVIENS.

Les circonstances où se trouvaient les Péruviens, lors de la descente des Espagnols, ne pouvaient être plus favorables à ces derniers. On parlait depuis quelque temps d'un ancien oracle, qui annonçait qu'après un certain nombre de rois, il arriverait dans leur pays des hommes extraordinaires, tels qu'on n'en avait jamais vu, qui envahiraient leur royaume, et détruiraient leur religion.

Quoique l'astronomie fût une des principales connaissances des Péruviens, ils s'effrayaient des prodiges, ainsi que bien d'autres peuples. Trois cercles qu'on avait aperçus autour de la lune, et surtout quelques comètes, avaient répandu la terreur parmi eux ; une aigle poursuivie par d'autres oiseaux, la mer sortie de ses bornes, tout enfin rendait l'oracle aussi infaillible que funeste. Le fils aîné du septième des Incas, dont le nom annonçait dans la langue péruvienne la fatalité de son

[1] **Françoise d'Issembourg d'Happoncourt, dame DE GRAFFIGNY** (1695—1758), née à Nancy, morte à Paris. Indépendamment des *Lettres d'une Péruvienne* qu'elle publia en 1747, à l'âge de 52 ans, et qui furent à la fois son début et son plus grand succès. Mme de Graffigny donna au théâtre, sous le titre de *Cénie*, un drame qui parut intéressant, pathétique, et valut à l'auteur les applaudissements du public. Cette heureuse veine ne se continua pas. Mme de Graffigny fit représenter une autre pièce: *la Fille d'Aristide*, dont la chute lui porta, dit-on, le coup mortel Il est vrai que des embarras de fortune, dont elle ne put jamais sortir, vinrent aggraver ses chagrins littéraires. A une certaine époque de sa vie, elle eut des relations d'amitié avec Voltaire et Mme du Châtelet, et ce fut pendant son séjour à Cirey qu'elle écrivit des lettres, dont la publication n'eut lieu que longtemps après sa mort, et qui contiennent de curieuses indiscrétions sur la vie intime de ses hôtes. « En général, dit M. Sainte-Beuve, le ton des lettres de Mme de Graffigny est petit et assez commun ; c'est proprement du cailletage: « Cailleter ! oh ! c'est une douce chose, » s'écrie-t-elle en un endroit, et elle prouve de reste qu'elle s'y complait. On y sent partout un jargon de coterie et de province ; le goût de cette petite cour de Lorraine, où l'on vivait entre soi comme dans une bonbonnière. » Il n'est pas inutile de savoir que Mme de Graffigny avait eu pour mari un chambellan de la cour de Lorraine, homme grossier et même cruel, dont elle fut forcée de se séparer.

époque, avait vu autrefois une figure fort différente de celle des Péruviens. Une barbe longue, une robe qui couvrait le spectre jusqu'aux pieds, un animal inconnu qu'il menait en laisse ; tout cela avait effrayé le jeune prince, à qui le fantôme avait dit qu'il était fils du soleil, et qu'il s'appelait Viracocha. Cette fable ridicule s'était malheureusement conservée parmi les Péruviens ; et dès qu'ils virent les Espagnols avec de grandes barbes, les jambes couvertes, et montés sur des animaux dont ils n'avaient jamais connu l'espèce, ils crurent voir en eux les fils de ce Viracocha, qui s'était dit fils du soleil, et c'est de là que l'usurpateur se fit donner, par les ambassadeurs qu'il leur envoya, le titre de descendant du dieu qu'ils adoraient. Tout fléchit devant eux : le peuple est partout le même. Les Espagnols furent connus presque généralement pour des dieux, dont on ne parvint point à calmer les fureurs par les dons les plus considérables, et par les hommages les plus humiliants.

Les Péruviens s'étant aperçus que les chevaux des Espagnols mâchaient leurs freins, s'imaginèrent que ces monstres domptés, qui partageaient leur respect, et peut-être leur culte, se nourrissaient de métaux ; ils allaient leur chercher tout l'or et l'argent qu'ils possédaient, et les entouraient chaque jour de ces offrandes. On se borne à ce trait pour peindre la crédulité des habitants du Pérou, et la facilité que trouvèrent les Espagnols à les séduire.

Quelque hommage que les Péruviens eussent rendu à leurs tyrans, ils avaient trop laissé voir leurs immenses richesses pour obtenir des ménagements de leur part. Un peuple entier, soumis et demandant grâce, fut passé au fil de l'épée. Tous les droits de l'humanité violés laissèrent les Espagnols les maîtres absolus des trésors d'une des plus belles parties du monde. « Méchaniques victoires, s'écrie Montaigne, en se rappelant le vil objet de ces conquêtes! Jamais l'ambition, ajoute-t-il, jamais les inimitiés publiques ne poussèrent les hommes les uns contre les autres à de si horribles hostilités, à des calamités si misérables. »

C'est ainsi que les Péruviens furent les tristes victimes d'un peuple avare, qui ne leur témoigna d'abord que de la bonne foi et même de l'amitié. L'ignorance de nos vices et la naïveté de leurs mœurs les jetèrent dans les bras de leurs lâches ennemis. En vain des espaces infinis avaient séparé les villes du soleil de notre monde, elles en devinrent la proie et le domaine le plus précieux.

Quel spectacle pour les Espagnols que les jardins du temple du Soleil, où les arbres, les fruits et les fleurs étaient d'or, travaillés avec un art inconnu en Europe ! Les murs du temple revêtus du même métal, un nombre infini de statues couvertes de pierres précieuses, et quantité d'autres richesses inconnues jusqu'alors, éblouirent les conquérants de ce peuple infortuné. En donnant un libre cours à leurs cruautés, ils oublièrent que les Péruviens étaient des hommes.

Ces peuples étaient en général francs et humains ; l'attachement qu'ils avaient pour leur religion les rendait observateurs rigides des lois qu'ils regardaient comme l'ouvrage de Mancocapac, fils du Soleil qu'ils ado-

raient. L'opinion de l'immortalité de l'âme était établie chez les Péruviens; ils croyaient, comme la plus grande partie des Indiens, que l'âme allait dans des lieux inconnus pour y être récompensée ou punie selon son mérite.

Il y avait cent portes dans le temple superbe du Soleil. L'Inca régnant, qu'on appelait le Capa-Inca, avait seul droit de les faire ouvrir; c'était à lui seul aussi qu'appartenait le droit de pénétrer dans l'intérieur de ce temple. Il était orné des différentes idoles des peuples qu'avaient soumis les Incas, après leur avoir fait accepter le culte du Soleil. La richesse des métaux et des pierres précieuses dont il était embelli, le rendait d'une magnificence et d'un éclat dignes du dieu qu'on y servait.

L'obéissance et le respect des Péruviens pour leurs rois, étaient fondés sur l'opinion qu'ils avaient que le Soleil était le père de ces rois. Mais l'attachement et l'amour qu'ils avaient pour eux, étaient le fruit de leurs propres vertus, et de l'équité des Incas. On élevait la jeunesse avec tous les soins qu'exigeait l'heureuse simplicité de leur morale. La subordination n'effrayait point les esprits, parce qu'on en montrait la nécessité de très-bonne heure, et que la tyrannie et l'orgueil n'y avaient aucune part. La modestie et les égards mutuels étaient les premiers fondements de l'éducation des enfants. Attentifs à corriger leurs premiers défauts, ceux qui étaient chargés de les instruire, arrêtaient les progrès d'une passion naissante, ou les faisaient tourner au bien de la société.

(*Introduction historique.*)

PRÉVOST [1].

FRAGMENTS DE L'HISTOIRE DE MANON LESCAUT.

I. L'INFLUENCE DE L'EXEMPLE DANS L'EXERCICE DE LA VERTU.

On ne peut réfléchir sur les préceptes de la morale, sans être étonné de les voir tout à la fois estimés et négligés; et l'on se demande la raison de cette bizarrerie du cœur humain, qui lui fait goûter des idées de bien et de perfection, dont il s'éloigne dans la pratique. Si les personnes d'un certain ordre d'esprit et de politesse veulent examiner quelle est la matière la plus commune de leurs conversations, ou même de leurs rêveries solitaires, il leur sera aisé de remarquer qu'elles tournent

[1] **Antoine-Francois PRÉVOST D'EXILLES** (1697—1763), né à Hesdin, mourut d'une façon bien tragique. Ayant été frappé d'une apoplexie subite en traversant la forêt de Chantilly, il resta sans mouvement sur le sol. Des paysans le transportèrent dans cet état au plus prochain village. Un chirurgien fut appelé et crut pouvoir procéder à l'autopsie du corps inerte qu'il avait sous la main, mais au premier coup de scalpel qu'il donna, et ce coup était malheureusement mortel, Prévost rouvrit les yeux et ne se réveilla de sa léthargie que pour voir qu'on l'égorgeait.

Ceux qui attachent quelque valeur aux portraits des hommes tracés par eux-

presque toujours sur quelques considérations morales. Les plus doux moments de leur vie sont ceux qu'ils passent, ou seuls, ou avec un ami, à s'entretenir à cœur ouvert des charmes de la vertu, des douceurs de l'amitié, des moyens d'arriver au bonheur, des faiblesses de la nature qui nous en éloignent, et des remèdes qui peuvent les guérir. Horace et Boileau marquent cet entretien comme un des plus beaux traits, dont ils composent l'image d'une vie heureuse. Comment arrive-t-il donc qu'on tombe si facilement de ces hautes spéculations, et qu'on se retrouve sitôt au niveau du commun des hommes? Je suis trompé, si la raison que je vais en apporter, n'explique bien cette contradiction de nos idées et de 10 notre conduite : c'est que tous les préceptes de la morale n'étant que des principes vagues et généraux, il est très-difficile d'en faire une application particulière au détail des mœurs et des actions. Mettons la chose dans un exemple. Les âmes bien nées sentent que la douceur et l'humanité sont des vertus aimables, et sont portées d'inclination à les pratiquer : mais sont-elles au moment de l'exercice? elles demeurent souvent suspendues. En est-ce réellement l'occasion? Sait-on bien qu'elle en doit être la mesure? Ne se trompe-t-on point sur l'objet? Cent difficultés arrêtent. On craint de devenir dupe, en voulant être bienfaisant et libéral; de passer pour faible, en paraissant trop tendre et 20 trop sensible; en un mot, d'excéder ou de ne pas remplir assez des devoirs qui sont renfermés d'une manière trop obscure dans les notions générales d'humanité et de douceur. Dans cette incertitude, il n'y a que l'expérience ou l'exemple qui puissent déterminer raisonnablement les penchants du cœur. Or l'expérience n'est point un avantage, qu'il soit libre à tout le monde de se donner; elle dépend des situations différen-

mêmes, pourront être bien aises de voir ici les traits sous lesquels l'abbé Prévost a cru se peindre dans un de ses ouvrages.

« Ce Médor, si chéri des belles, est un homme de trente-sept ou trente-huit ans, qui porte sur son visage et dans son humeur, les traces de ses anciens 30 chagrins; qui passe quelquefois des semaines entières sans sortir de son cabinet, et qui y emploie tous les jours sept à huit heures à l'étude; qui cherche rarement les occasions de se réjouir; qui résiste même à celles qui lui sont offertes et qui préfère une heure d'entretien avec un ami de bon sens, à tout ce qu'on appelle plaisirs du monde et passe-temps agréables. Civil d'ailleurs, par l'effet d'une bonne éducation, mais peu galant; d'une humeur douce mais mélancolique, il est sobre enfin et réglé dans sa conduite... »

(*Le Pour et le Contre, ouvrage périodique.*)

L'abbé Prévost a retracé dans les *Mémoires d'un homme de qualité* et dans *Manon Lescaut* les principaux épisodes de son orageuse existence; il ne manque 40 à cette autobiographie dissimulée sous la forme du roman, que d'être plus complète. Prévost avait été moine bénédictin; c'est même en cette qualité qu'il rédigea un volume presque entier de la *Gallia Christiana*. Ayant rompu son vœu, il se réfugia en Hollande, puis en Angleterre, où il composa pour vivre une foule d'ouvrages, romans, histoires, traductions etc. Grâce à la protection du prince de Conti et du cardinal de Boissy, il obtint l'autorisation de rentrer en France et de porter la soutane au lieu du froc qu'il avait quitté.

tes ou l'on se trouve placé par la fortune. Il ne reste donc que l'exemple, qui puisse servir de règle à quantité de personnes, dans l'exercice de la vertu. (*Préface de l'auteur.*)

II. RÊVE DE BONHEUR.

Il me flatta si adroitement sur la bonté de mon caractère et sur mes inclinations, qu'il me fit naître, dès cette première visite, une forte envie de renoncer comme lui à tous les plaisirs du siècle, pour entrer dans l'état ecclésiastique. Je goûtai tellement cette idée, que lorsque je me trouvai seul, je ne m'occupai plus d'autre chose. Je me rappelai les discours de M. l'évêque d'Amiens, qui m'avait donné le même conseil, et les présages heureux qu'il avait formés en ma faveur, s'il m'arrivait d'embrasser ce parti. La piété se mêla aussi dans mes considérations. Je mènerai une vie sainte et chrétienne, disais-je; je m'occuperai de l'étude et de la religion, qui ne me permettront point de penser aux dangereux plaisirs de l'amour. Je mépriserai ce que le commun des hommes admire; et comme je sens assez que mon cœur ne désirera que ce qu'il estime, j'aurai aussi peu d'inquiétudes que de désirs. Je formai là-dessus d'avance un système de vie paisible et solitaire. J'y faisais entrer une maison écartée, avec un petit bois, et un ruisseau d'eau douce au bout du jardin; une bibliothèque composée de livres choisis, un petit nombre d'amis vertueux et de bon sens, une table propre, mais frugale et modérée. J'y joignais un commerce de lettres, avec un ami qui ferait son séjour à Paris, et qui m'informerait des nouvelles publiques; moins pour satisfaire ma curiosité, que pour me faire un divertissement des folles agitations des hommes. « Ne serai-je pas heureux, ajoutai-je, toutes mes prétentions ne seront-elles point remplies? » Il est certain que ce projet flattait extrêmement mes inclinations. Mais, à la fin d'un si sage arrangement, je sentais que mon cœur attendait encore quelque chose; et que pour n'avoir rien à désirer dans la plus charmante solitude, il y fallait être avec Manon. (*Partie I.*)

BRIDAINE [1].

SUR LA NÉCESSITÉ DU SALUT.

FRAGMENT.

A la vue d'un auditoire si nouveau pour moi, il semble, mes frères, que je ne devrais ouvrir la bouche que pour vous demander grâce en faveur d'un pauvre missionnaire, dépourvu de tous les talents que vous exigez quand on vient vous parler de votre salut. J'éprouve cependant aujourd'hui un sentiment bien différent : et, si je me sens humilié, gardez-vous

[1] **Jacques BRIDAINE** (1701-1767), né à Chuslan (Languedoc), mort à Roquemaure, près d'Avignon. Ce prédicateur populaire, cet autre Olivier Maillard, tombé du moyen âge en plein dix-huitième siècle, sans avoir traversé la Renaissance, est

de croire que je m'abaisse aux misérables inquiétudes de la vanité. A Dieu ne plaise qu'un ministre du ciel pense jamais avoir besoin d'excuse auprès de vous ! car, qui que vous soyez, vous n'êtes tous, comme moi, au jugement de Dieu, que des pécheurs. C'est donc uniquement devant votre Dieu et le mien que je me sens pressé dans ce moment de frapper ma poitrine.

Jusqu'à présent j'ai publié les justices du Très-Haut dans des temples couverts de chaume; j'ai prêché les rigueurs de la pénitence à des infortunés dont la plupart manquaient de pain; j'ai annoncé aux bons habitants des campagnes les vérités les plus effrayantes de ma religion. 10 Qu'ai-je fait, malheureux ! j'ai contristé les pauvres, les meilleurs amis de mon Dieu ; j'ai porté l'épouvante et la douleur dans ces âmes simples et fidèles que j'aurais dû plaindre et consoler !

C'est ici, où mes regards ne tombent que sur des grands, sur des riches, sur des oppresseurs de l'humanité souffrante, ou sur des pécheurs audacieux et endurcis : ah ! c'est ici seulement, au milieu de tant de scandales, qu'il fallait faire retentir la parole sainte dans toute la force de son tonnerre, et placer avec moi dans cette chaire, d'un côté, la mort qui vous menace, et de l'autre, mon grand Dieu qui doit tous vous juger. Je tiens déjà dans ce moment votre sentence à la main : 20 tremblez donc devant moi, hommes superbes et dédaigneux qui m'écoutez ! L'abus ingrat de toutes les espèces de grâces, la nécessité du salut, la certitude de la mort, l'incertitude de cette heure si effroyable pour vous, l'impénitence finale, le jugement dernier, le petit nombre des élus, l'enfer, et par dessus tout l'éternité : l'éternité ! voilà les sujets dont je viens vous entretenir, et que j'aurais dû sans doute réserver pour vous seuls.

un des types les plus rares et les plus curieux de son époque. Massillon qui suivait assidûment ses conférences et l'écoutait sans doute avec un plaisir quelque peu troublé, disait de lui : « Il eût effacé tous les orateurs, si une heureuse culture 30 eût perfectionné ses dons naturels ; il ressemble à une mine d'or, où le précieux métal est confondu avec le sable. » Nous avons cru retrouver dans Bridaine un de ces prédicateurs du quinzième siècle, dont l'éloquence abrupte, mais pittoresque, descendait volontiers au niveau de leur auditoire, mais n'est-il pas aussi un des précurseurs du romantisme (celui d'outre-Rhin surtout), quand il laisse tomber ces paroles du haut de la chaire évangélique ? « L'éternité marque déjà sur votre front l'instant fatal où elle doit commencer pour vous. Eh ! savez-vous ce que c'est que l'éternité ? C'est une pendule dont le balancier dit et redit sans cesse ces deux mots seulement dans le silence des tombeaux : toujours, jamais, toujours, jamais. Pendant ces effroyables révolutions, un reprouvé 40 demande : Quelle heure est-il ? et la voix sombre d'un autre misérable lui répond : l'éternité ! »

Dans la nouvelle biographie générale publiée par MM. Firmin Didot, M. Anot de Mézières a consacré un excellent article à Bridaine, qu'il nomme *un Bossuet de village*. On ne pouvait caractériser en moins de mots et avec plus d'esprit ce sermonnaire du peuple, qui s'était fait une rhétorique à son usage et trouvait dans sa puissante imagination ses plus grands effets d'éloquence. A. R.

Et, qu'ai-je besoin de vos suffrages, qui me damneraient peut-être sans vous sauver? Dieu va vous émouvoir tandis que son indigne ministre vous parlera; car j'ai acquis une longue expérience de ses miséricordes. C'est lui-même, c'est lui seul qui, dans quelques instants, va remuer le fond de vos consciences. Frappés aussitôt d'effroi, pénétrés d'horreur pour vos iniquités passées, vous viendrez vous jeter entre les bras de ma charité en versant des larmes de componction et de repentance, et, à force de remords, vous me trouverez assez éloquent.

(*Sermon sur l'Eternité* [1].)

DUCLOS [2].

FRAGMENT DES MÉMOIRES SECRETS

SUR LES RÈGNES DE LOUIS XIV ET DE LOUIS XV.

COMMENT DUBOIS SE FAIT ACHEVÊQUE DE CAMBRAI.

Dubois prit donc, pour se faire archevêque, la même voie qu'il suivait déjà pour le chapeau. Il écrivit à Néricault Destouches, qu'il avait laissé à Londres, chargé des affaires à sa place, d'engager le roi Georges à demander au régent l'archevêché de Cambrai pour le ministre auteur de l'alliance. Destouches, homme d'esprit, sentant que toute sa fortune dépendait de l'abbé Dubois, et avec quelle ponctualité il voulait être servi, fit la proposition au roi d'Angleterre. Ce prince la reçut d'abord avec un éclat de rire. Il avait de la bonté pour Destouches, et lui per-

[1] Ce sermon prêché à Paris, dans l'Eglise de Saint-Sulpice, fit la plus terrible impression sur les auditeurs, dont faisait partie la cour dépravée de Louis XV.

[2] **Charles Pineau DUCLOS** (1704—1772), né à Dinan, mort à Paris. Duclos mena d'abord une vie fort dissipée; même lorsqu'il se fut rangé, il n'en resta pas moins un des habitués les plus assidus de ces cafés littéraires où la plupart des écrivains célèbres de l'époque se rencontraient pour débattre les grandes questions à l'ordre du jour, et où les meilleurs arguments pour triompher, avaient souvent besoin des poumons les plus robustes. Les premières publications de Duclos appartiennent à la littérature légère. Les confessions du comte de C*** dont le succès fut, dit-on, prodigieux, commencèrent sa réputation. En revanche, son *Histoire de Louis XI*, qui n'avait pas dû lui coûter de grands efforts d'érudition, mais qui pouvait passer du moins pour un livre sérieux, ne fut que très-médiocrement goûtée. — L'indifférence avec laquelle ce livre fut accueilli, ne le protégea pas contre les rigueurs du pouvoir qui le fit supprimer par un arrêt du conseil. Duclos qui, pour nous servir des expressions de J.-J. Rousseau, était *droit* et *adroit*, sut parfaitement doubler l'écueil où de moins habiles se seraient brisés. Il se concilia les bonnes grâces de la cour sans qu'on pût lui reprocher de les avoir acquises aux dépens de son honneur. Elu membre de l'Académie française, en 1747, il en devint secrétaire perpétuel en 1755, et il fut nommé historiographe de France, à la place de Voltaire, lorsque celui-ci alla se fixer à Berlin. Duclos publia vers cette époque les *Considérations*

mettait une sorte de familiarité : « Sire, lui dit-il, je sens, comme Votre Majesté, la singularité de la demande ; mais il est de la plus grande importance pour moi de l'obtenir. — Comment veux-tu, répondit le roi, en continuant de rire, qu'un prince protestant se mêle de faire un archevêque en France? le régent en rira lui-même et n'en fera rien.... Pardonnez-moi, Sire, il en rira, mais il le fera ; premièrement par respect pour Votre Majesté ; en second lieu, parce qu'il le trouvera plaisant. D'ailleurs, l'abbé Dubois est mon supérieur ; mon sort est entre ses mains ; il me perdra, si je n'obtiens de Votre Majesté une lettre pressante à ce sujet ; la voici toute écrite, et les bontés dont Votre Majesté m'honore me font espérer qu'elle voudra bien la signer. — Donne, puisque cela te fait tant de plaisir, » dit le roi, et il la signa. Destouches, charmé d'avoir ce dimissoire, le fit partir à l'instant. Le régent ne douta point que Dubois n'eût suggéré la lettre ; mais la nomination fut décidée. Destouches, pour avoir si bien parlé, eut à son retour une place à l'Académie française, qu'il méritait encore mieux par son talent dramatique. C'est de lui que je tiens une partie de ce que je viens de rapporter. J'en parlai au maréchal de La Fare, qui me ramenait des états de Bretagne, dont j'étais député, à la cour. « Je vois, dit-il, que cela est vrai, et ce qui me le confirme, c'est ce que j'ai entendu un jour lorsque le duc de Brancas, Nocé et moi, allions avec le régent à Saint-Cloud. Nocé, qui était mécontent de Dubois, voulut égayer la compagnie aux dépens de l'abbé. « Monseigneur, dit-il, on prétend que ce coquin de Dubois veut être archevêque de Cambrai? — Cela est vrai, répondit le régent, et cela peut convenir à mes affaires. » On se tut là-dessus. Le prince parut embarrassé, un peu honteux, et j'ai toujours remarqué qu'il n'aimait pas qu'on lui parlât sur cet article.

(*Livre IV.*)

sur les mœurs, que ses contemporains regardèrent comme son œuvre capitale. Les écrits posthumes de Duclos, qui se composent des *Considérations sur l'Italie* et des *Mémoires secrets sur les règnes de Louis XIV et Louis XV*, ne parurent qu'après 1789.

Duclos fut aussi de l'Académie des inscriptions. A. R.

SENTENCES DÉTACHÉES DE L'AUTEUR.

La fierté du cœur est l'attribut des honnêtes gens ; la fierté des manières est celle des sots : la fierté de la naissance et du rang est souvent la fierté des dupes.

Les grands qui écartent les hommes à force de politesse sans bonté, ne sont bons qu'à être écartés eux-mêmes à force de respect sans attachement.

Une des premières vertus sociales est de tolérer dans les autres ce qu'on doit s'interdire à soi-même.

Les âmes sensibles ont plus d'existence que les autres.

L'orgueil fait faire autant de bassesses que l'intérêt.

Le peuple doit être le favori d'un roi.

L'ignorant est semblable à une toile blanche, sur laquelle le peintre peut appliquer ce qu'il lui plaît ; et le demi-savant est comme une toile sur laquelle un mauvais peintre a ébauché des figures estropiées qu'il est presque impossible de corriger.

FRAGMENTS

DES CONSIDÉRATIONS SUR LES MOEURS DU XVIIIe SIÈCLE.

I. LES FRANÇAIS.

C'est le seul peuple dont les mœurs peuvent se dépraver sans que le fond du cœur se corrompe, ni que le courage s'altère; il allie les qualités héroïques avec le plaisir, le luxe et la mollesse : ses vertus ont peu de consistance, ses vices n'ont point de racines. Le caractère d'Alcibiade n'est pas rare en France. Le déréglement des mœurs et de l'imagination ne donne point atteinte à la franchise, à la bonté naturelle du Français. L'amour-propre contribue à le rendre aimable; plus il croit plaire, plus il a de penchant à aimer. La frivolité qui nuit au développement de ses talents et de ses vertus le préserve en même temps des crimes noirs et réfléchis. La perfidie lui est étrangère, et il est bientôt fatigué de l'intrigue. Le Français est l'enfant de l'Europe. Si l'on a quelquefois vu parmi nous des crimes odieux, ils ont disparu plutôt par le caractère national que par la sévérité des lois.

(*Chap. I.*)

II. LE BON PRINCE.

Louis XII, un des meilleurs et par conséquent des plus grands rois que la France ait eus, fut accusé d'avarice, parce qu'il ne foulait pas les peuples pour enrichir des favoris sans mérite. Le peuple doit être le favori d'un roi; et les princes n'ont droit au superflu, que lorsque les peuples ont le nécessaire. Les reproches qu'on osait lui faire ne prouvaient que sa bonté. On porta l'insolence jusqu'à le jouer sur le théâtre. « J'aime mieux, dit ce prince honnête homme, que mon avarice les fasse rire, que si elle les faisait pleurer. » Il ajoutait : « Leurs plaisanteries prouvent ma bonté; car ils n'oseraient pas les faire sous tout autre prince. » Il avait raison; les reproches des courtisans valent souvent des éloges, et leurs éloges sont des piéges. (*Chap. V.*)

VOLTAIRE [1].

FRAGMENT DU SIÈCLE DE LOUIS XIV.

GUILLAUME III ET LOUIS XIV.

Guillaume III laissa la réputation d'un grand politique, quoiqu'il n'eût point été populaire, et d'un général à craindre, quoiqu'il eût perdu beaucoup de batailles. Toujours mesuré dans sa conduite, et ja-

[1] **Francois-Marie AROUET DE VOLTAIRE** (1694-1778), de l'Académie française en 1746.

» François-Marie Arouet, qui prit le nom de Voltaire, était fils d'un trésorier

mais vif que dans un jour de combat, il ne régna paisiblement en Angleterre que parce qu'il ne voulut pas y être absolu. On l'appelait, comme on sait, le stathouder des Anglais et le roi des Hollandais. Il savait toutes les langues de l'Europe, et n'en parlait aucune avec agrément, ayant beaucoup plus de réflexion dans l'esprit que d'imagination. Son caractère était en tout l'opposé de Louis XIV : sombre, retiré, sévère, sec, silencieux autant que Louis était affable. Il haïssait les femmes autant que Louis les aimait. Louis faisait la guerre en roi, et Guillaume en soldat. Il avait combattu contre le grand Condé et contre Luxembourg, laissant la victoire indécise entre Condé et lui à Seneffe, et réparant en peu de temps ses défaites à Fleurus, à Steinkerque, à Neerwinden; aussi fier que Louis XIV, mais de cette fierté

de la chambre des comptes. Il naquit à Paris en 1694, et fut mis au collége des jésuites. Passé à une autre école, celle de la société, il se familiarisa avec les principes de l'élégant et spirituel épicuréisme moderne, qu'y professaient Lafare, Chaulieu, le prince de Conti et le grand prieur de Vendôme. Le père du jeune Arouet, effrayé de voir son fils en si bonne compagnie, fit tous ses efforts pour l'en arracher ; mais le génie de Voltaire s'était déjà fait connaître, et à son retour à Paris, il avait acquis assez bonne renommée pour qu'on l'accusât d'être l'auteur d'une satire contre Louis XIV, qui venait de terminer sa longue carrière. On le jeta dans les prisons de la Bastille, où le jeune poète ébaucha la *Henriade*, et corrigea sa tragédie d'*Oedipe*, commencée longtemps auparavant. Oedipe fut joué à Paris, et de ce jour date la célébrité de Voltaire. Une querelle qu'il eut avec un grand seigneur, chose qu'on ne pardonnait guère alors à un roturier, le fit mettre de nouveau à la Bastille ; au bout de six mois, on lui rendit la liberté en lui ordonnant de quitter Paris. Voltaire choisit l'Angleterre pour asile; il y étudia les systèmes de Newton, de Locke, la philosophie de Shaftesbury, celle de Bolingbroke embellie par les vers de Pope, et il y apprécia la liberté, l'esprit de tolérance, l'état florissant des sciences exactes, la sagacité des historiens et le génie de Shakspeare. C'est là que Voltaire apprit tout ce qui manquait à la France, et que, fort de sa capacité, il comprit qu'il lui était permis d'espérer de se rendre, dans son pays, l'arbitre du goût et le destructeur des préjugés. Voltaire composa en Angleterre sa tragédie de *Brutus* et la *Mort de César*. Il avait déjà publié l'*Essai sur les guerres civiles de France*, l'*Histoire de Charles XII*, le *Temple du Goût*, et un poème sur la mort de *Mlle Lecouvreur*, dans lequel il s'était élevé avec courage contre le fanatisme qui refusait la sépulture à cette actrice célèbre. Bientôt il donna *Zaïre*, qui fut achevée en dix-huit jours, et quatre mois après parut *Eriphile*, puis *Adélaïde du Guesclin*. Voltaire, pour effectuer le projet qu'il avait conçu de faire connaître à sa nation es progrès de l'esprit humain en Angleterre, publia ses *Lettres sur les Anglais*, et apprit à ses concitoyens les noms de Newton, de Locke, de Bacon, de Shakspeare, etc., en même temps qu'il leur fit connaître ces grands hommes. Le clergé exigea la suppression des Lettres sur les Anglais, et le parlement fit brûler à sa requête le livre de cet impie, qui demandait que l'on enterrât les comédiens, et qui vantait les institutions d'un peuple d'hérétiques. Voltaire fut même exilé de nouveau ; mais, loin d'être découragé, il n'en poursuivit que plus activement son but de raviver les lettres et les sciences, et publia successivement *Alzire*, l'*Enfant prodigue*, les *Discours* de Pope sur l'homme, les *Eléments* de philosophie de Newton, des *Remarques* sur les pensées de Pascal, la vie de Mo-

triste et mélancolique qui rebute plus qu'elle n'impose. Si les beaux-arts fleurirent en France par les soins de son roi, ils furent négligés en Angleterre, où l'on ne connut plus qu'une politique dure et inquiète, conforme au génie du prince.

Ceux qui estiment plus le mérite d'avoir défendu sa patrie, et l'avantage d'avoir acquis un royaume sans aucun droit de la nature, de s'y être maintenu sans être aimé, d'avoir gouverné souverainement la Hollande sans la subjuguer, d'avoir été l'âme et le chef de la moitié de l'Europe, d'avoir eu les ressources d'un général et la valeur d'un sol-
10 dat, de n'avoir jamais persécuté personne pour la religion, d'avoir méprisé toutes les superstitions des hommes, d'avoir été simple et modeste dans ses mœurs; ceux-là sans doute donneront le nom de *Grand* à

lière, des ouvrages de physique, et *Mahomet*, qu'il dédia au pape Benoît XIV, et que Crébillon, qui était censeur, proscrivit au théâtre. L'écrivain qui osait à peine se montrer à Paris, était l'ami du roi de Prusse, et de presque tous les grands hommes de l'Europe, et la cour de France dut avoir recours à lui pour quelques négociations importantes avec le cabinet de Berlin. La charge de gentilhomme de la chambre, d'historiographe de France, et le fauteuil académique furent sa récompense. Voltaire, enivré de ces honneurs inespérés, alla essayer
20 son nouvel emploi de courtisan auprès de Stanislas, roi de Lorraine. De la petite cour de Lunéville, Voltaire alla grossir à Sceaux celle de la duchesse du Maine, et se rendit de là à Berlin, auprès du roi de Prusse, se livrant toujours à l'étude au milieu du tumulte des fêtes. Il produisit alors *Mérope*, *Sémiramis*, *Oreste*, *Rome sauvée*, le *Poème de la loi naturelle*, le *Siècle de Louis XIV*, des romans, des vers, des comédies et des satires. Son penchant à la satire et les singulières contradictions de son caractère amenèrent bientôt un refroidissement dans ses relations avec le « philosophe de Sans-Souci. » Voltaire quitta Postdam (1753) avec la permission du roi ; mais Frédéric le fit arrêter à Francfort-sur-le-Mein et l'y retint jusqu'a ce qu'il lui eût rendu un manuscrit de ses poésies, que Vol-
30 taire, dit-on, avait emporté par mégarde. De Francfort, il se rendit en Alsace, à Lyon, puis il alla s'établir auprès de Genève, dans le château de Ferney qu'il a rendu si célèbre. Le premier ouvrage que Voltaire y composa fut l'*Orphelin de la Chine*, qui fut suivi de *la Pucelle* et de *Candide*. Un ouvrage qu'il mit au jour pour calmer la colère qu'avaient excitée ces deux dernières productions lui attira encore plus d'ennemis. On sait que Mme de Pompadour avait imaginé d'afficher la dévotion pour se mettre à l'abri des clameurs du peuple ; le duc de La Vaillère, pour lui plaire, conseilla de faire imprimer au Louvre une traduction des Livres saints. On proposa à Voltaire de jouer un rôle dans cette comédie. Il refusa ; mais, par caprice, il se mit à traduire en vers des fragments de l'*Ecclé-*
40 *siaste* et le *Cantique des Cantiques*. Les dévôts prirent sa traduction pour une parodie, crièrent au scandale, et firent encore brûler le livre. Voltaire se vengea par une lettre pleine d'humeur et de gaieté. Il prit part dans ce temps à la rédaction de l'*Encyclopédie*, et publia son *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*. La guerre allumée contre les encyclopédistes vint l'atteindre jusque dans sa retraite de Ferney ; le *Pauvre Diable*, le *Russe à Paris*, la *Vanité* et une foule de facéties, répondirent à ses adversaires. Voltaire était âgé de soixante-six ans lorsqu'il envoya son *Tancrède* au théâtre. Devenu le père de la littérature, il en remplit tous les devoirs. Il recueillit chez lui la nièce du grand Corneille, qui languissait dans un état voisin de la misère, et lui constitua une

Guillaume plutôt qu'à Louis. Ceux qui sont plus touchés des plaisirs et de l'éclat d'une cour brillante, de la magnificence, de la protection donnée aux arts, du zèle pour le bien public, de la passion pour la gloire, du talent de régner ; qui sont plus frappés de cette hauteur avec laquelle des ministres et des généraux ont ajouté des provinces à la France, sur un ordre de leur roi ; qui s'étonnent davantage d'avoir vu un seul état résister à tant de puissances; ceux qui estiment plus un roi de France qui sait donner l'Espagne à son petit-fils qu'un gendre qui détrône son beau-père; enfin, ceux qui admirent davantage le protecteur que le persécuteur du roi Jacques, ceux-là donneront à Louis XIV la préférence. (*Chap. XVII.*)

FRAGMENT

DU PRÉCIS DE L'HISTOIRE DE LOUIS XV.

AVENTURES DU PRINCE CHARLES ÉDOUARD APRÈS LA BATAILLE DE CULLODEN, EN 1746.

Le prince Edouard, Sullivan, Sheridan, et quelques-uns de ses adhérents, se retirèrent d'abord dans les ruines du fort Auguste, dont il

dot du revenu des *Commentaires sur Corneille;* il prit la défense du malheureux Calas, plaida pour Sirven et contre les jésuites en faveur d'une famille dépouillée par cet ordre impitoyable ; il éleva la voix pour l'infortuné Lalli et le jeune chevalier de La Barre; il dévoua sa plume aux paysans de quelques cantons de la Franche-Comté, qui n'avaient pu se soustraire encore au joug monacal. Enfin chargé de gloire et d'années, Voltaire vint à Paris se rassasier des témoignages de l'admiration publique, et y finit sa carrière (1778), après avoir joui pendant plus d'un demi-siècle des honneurs de la célébrité. »

(*La France littéraire.*)

Nous ne pensons pas qu'on puisse résumer avec plus de clarté et de concision que ne l'ont fait, dans les lignes qui précèdent, MM. Herrig et Burguy, une existence si active et si remplie, et dont l'influence a été sous tous les rapports si prodigieuse.

Un grand nombre de vers didactiques de Voltaire sont devenus proverbes :

» Un esprit corrompu ne fut jamais sublime. »
» Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux. »
» . . . Les préjugés sont la raison des sots. »
» L'âme est un feu qu'il faut nourrir,
Et qui s'éteint s'il ne s'augmente. »
» La clémence a raison et la colère a tort. »
» Nous ne vivons jamais, nous attendons la vie. »

QUELQUES SENTENCES DE CE CÉLÈBRE AUTEUR.

L'amour-propre est un ballon gonflé de vent, dont il sort des tempêtes quand on lui a fait une piqûre.

Il ne dépend pas de nous de n'être pas pauvres, mais il dépend toujours de nous de faire respecter notre pauvreté.

Ce n'est qu'aux yeux d'un esprit faux qu'une infirmité peut paraître ridicule.

Chacun a ses peines, rois, bergers, chiens et moutons.

On ne peut pas toujours obliger, mais on peut toujours dire des choses qui plaisent.

fallut bientôt sortir. A mesure qu'il s'éloignait, il voyait diminuer le nombre de ses amis : la division se mettait parmi eux, et ils se reprochaient, l'un à l'autre, leurs malheurs, ils s'aigrissaient dans leurs contestations sur les partis qu'il fallait prendre : plusieurs se retirèrent ; il ne lui resta que Sheridan et Sullivan qui l'avaient suivi quand il partit de France.

Il marcha avec eux cinq jours et cinq nuits, sans presque prendre un moment de repos, et manquant souvent de nourriture. Ses ennemis le suivaient à la piste ; tous les environs étaient remplis de soldats qui le cherchaient, et le prix mis à sa tête redoublait leur diligence. Les horreurs du sort qu'il éprouvait étaient en tout semblables à celles où fut réduit son grand-oncle, Charles II, après la bataille de Worcester, aussi funeste que celle de Culloden. Il n'y a pas d'exemple sur la terre d'une suite de calamités aussi singulières et aussi horribles que celles qui avaient affligé toute sa maison ; il était né dans l'exil et il n'en était sorti que pour traîner, après des victoires, ses partisans sur l'échafaud, et pour errer dans des montagnes : son père, chassé au berceau du palais des rois et de sa patrie, dont il avait été reconnu l'héritier légitime, avait fait comme lui des tentatives qui n'avaient abouti qu'au supplice de ses partisans. Tout ce long amas d'infortunes uniques se presentait sans cesse au cœur du prince, et il ne perdait pas l'espérance : il marchait à pied, sans appareil à sa blessure, sans aucun secours, à travers ses ennemis ; il arriva enfin dans un petit port nommé Arisaig, à l'occident septentrional de l'Ecosse.

La fortune semblait vouloir alors le consoler. Deux armateurs de Nantes faisaient voile vers cet endroit, et lui apportaient de l'argent, des hommes et des vivres ; mais avant qu'ils abordassent, les recherches continuelles qu'on faisait de sa personne l'obligèrent de partir du seul endroit où il pouvait alors trouver sa sûreté ; et à peine fut-il à quelques milles de ce port qu'il apprit que ces deux vaisseaux avaient abordé, et qu'ils s'en étaient retournés. Ce contre-temps aggravait encore son infortune. Il fallait toujours fuir et se cacher. Oneal un de ses partisans irlandais au service d'Espagne, qui le joignit dans ces cruelles conjonctures, lui dit qu'il pouvait trouver une retraite assurée dans une petite île voisine, nommé Stornai [1], la dernière qui est au nord-ouest de l'Ecosse. Ils s'embarquèrent dans un bateau de pêcheur : ils arrivent dans cet asile ; mais à peine sont-ils sur le rivage qu'ils apprennent qu'un détachement de l'armée du duc de Cumberland est dans l'île. Le prince et ses amis furent obligés de passer la nuit dans un marais pour se dérober à une poursuite si opiniâtre. Ils hasardèrent au point du jour de rentrer dans leur petite barque, et de se remettre en mer sans provisions, et sans savoir quelle route tenir ; à peine eurent-ils vogué deux milles qu'ils furent entourés de vaisseaux ennemis.

Il n'y avait plus de salut qu'en échouant entre des rochers sur le

[1] *Stornaway* et non *Stornai*, golfe d'une des îles *Western* (ou de *l'ouest*).

rivage d'une petite île déserte et presque inabordable. Ce qui en d'autres temps eût été regardé comme une des plus cruelles infortunes, fut pour eux leur unique ressource; ils cachèrent leur barque derrière un rocher, et attendirent dans ce désert que les vaisseaux anglais fussent éloignés, ou que la mort vînt finir tant de désastres. Il ne restait au prince, à ses amis et aux matelots, qu'un peu d'eau-de-vie pour soutenir leur vie malheureuse; on trouva par hasard quelques poissons secs que des pêcheurs, poussés par la tempête, avaient laissés sur le rivage. On rama d'île en île quand les vaisseaux ennemis ne parurent plus. Le prince aborde dans cette même île de Wist où il était venu 10 prendre terre lorsqu'il arriva de France : il y trouve un peu de secours et de repos; mais cette légère consolation ne dura guère; des milices du duc de Cumberland arrivèrent au bout de trois jours dans ce nouvel asile. La mort ou la captivité paraissait inévitable.

Le prince avec ses deux compagnons se cacha trois jours et trois nuits dans une caverne. Il fut encore trop heureux de se rembarquer, et de fuir dans une autre île déserte, où il resta huit jours avec quelques provisions d'eau-de-vie, de pain d'orge et de poisson salé. On ne pouvait sortir de ce désert et regagner l'Ecosse qu'en risquant de tomber entre les mains des Anglais qui bordaient le rivage; mais il fallait 20 ou périr par la faim, ou prendre ce parti.

Ils se remettent donc en mer, et ils abordent pendant la nuit. Ils erraient sur le rivage, n'ayant pour habits que des lambeaux déchirés de vêtements à l'usage des montagnards. Ils rencontrèrent au point du jour une demoiselle à cheval, suivie d'un jeune domestique : ils hasardèrent de lui parler; cette demoiselle était de la maison de Macdonald, attachée aux Stuart. Le prince, qui l'avait vue dans le temps de ses succès, la reconnut, et s'en fit reconnaître. Elle se jeta à ses pieds : le prince, ses amis et elle fondaient en larmes, et les pleurs que Mademoiselle Macdonald versait dans cette entrevue si singulière et si tou- 30 chante redoublaient par le danger où elle voyait le prince; on ne pouvait faire un pas sans risquer d'être pris. Elle conseilla au prince de se cacher dans une caverne qu'elle lui indiqua au pied d'une montagne, près de la cabane d'un montagnard connu d'elle et affidé, et elle promit de venir le prendre dans cette retraite, ou de lui envoyer quelque personne sûre qui se chargerait de le conduire.

Le prince s'enfonça donc encore dans cette caverne avec ses fidèles compagnons. Le paysan montagnard leur fournit un peu de farine d'orge détrempée dans de l'eau; mais ils perdirent toute espérance lorsque, ayant passé deux jours dans ce lieu affreux, personne ne vint 40 à leur secours. Tous les environs étaient garnis de milices; il ne restait plus de vivres à ces fugitifs; une maladie cruelle affaiblissait le prince; son corps était couvert de boutons ulcérés : cet état, ce qu'il avait souffert, et tout ce qu'il avait à craindre, mettait le comble à cet excès des plus horribles misères que la nature humaine puisse éprouver; mais il n'était pas au bout.

Mademoiselle Macdonald envoie enfin un exprès dans la caverne; et cet exprès leur apprend que la retraite dans le continent est impossible; qu'il faut fuir encore dans une petite île nommée Benbécula, et s'y réfugier dans la maison d'un pauvre gentilhomme qu'on leur indique; que Mademoiselle Macdonald s'y trouvera, et que là on verra les arrangements qu'on pourra prendre pour leur sûreté. La même barque qui les avait portés au continent les transporte donc dans cette île; ils marchent vers la maison de ce gentilhomme. Mademoiselle Macdonald s'embarque à quelques milles de là pour les aller trouver; mais ils sont à peine arri-
10 vés dans l'île qu'ils apprennent que le gentilhomme chez lequel ils comptaient trouver un asile avait été enlevé la nuit avec toute sa famille. Le prince et ses amis se cachent encore dans des marais. Oneal enfin va à la découverte; il rencontra Mademoiselle Macdonald dans une chaumière : elle lui dit qu'elle pouvait sauver le prince en lui donnant des habits de servante qu'elle avait apportés avec elle, mais qu'elle ne pouvait sauver que lui, qu'une seule personne de plus serait suspecte. Ces deux hommes n'hésitèrent pas à préférer son salut au leur; ils se séparèrent en pleurant. Charles-Edouard prit des habits de servante, et suivit, sous le nom de Betti, Mademoiselle Macdonald. Les dangers ne cessèrent pas
20 malgré ce déguisement : cette demoiselle et le prince déguisé se réfugièrent d'abord dans l'île de Skye, à l'occident de l'Ecosse.

Ils étaient dans la maison d'un gentilhomme, lorsque cette maison est tout à coup investie par les milices ennemies. Le prince ouvre lui-même la porte aux soldats; il eut le bonheur de n'être pas reconnu; mais bientôt après on sut dans l'île qu'il était dans ce château. Alors il fallut se séparer de Mademoiselle Macdonald, et s'abandonner seul à sa destinée. Il marcha dix milles suivi d'un simple batelier; enfin, pressé de la faim et prêt à succomber, il se hasarda d'entrer dans une maison dont il savait bien que le maître n'était pas de son parti. « Le fils de votre roi, lui dit-
30 il, vient vous demander du pain et un habit. Je sais que vous êtes mon ennemi; mais je vous crois assez de vertu pour ne pas abuser de ma confiance et de mon malheur. Prenez les misérables vêtements qui me couvrent, gardez-les; vous pourrez me les apporter un jour dans le palais des rois de la Grande-Bretagne. » Le gentilhomme auquel il s'adressait fut touché, comme il devait l'être; il s'empressa de le secourir autant que la pauvreté de ce pays peut le permetttre, et lui garda le secret.

De cette île il regagna encore l'Ecosse, et se rendit dans la tribu de Morar, qui lui était affectionnée; il erra ensuite dans le Lochaber, et dans
40 le Badenoch. Ce fut là qu'il apprit qu'on avait arrêté Mademoiselle Macdonald, sa bienfaitrice, et presque tous ceux qui l'avaient reçu : il vit la liste de tous ses partisans condamnés par contumace : c'est ce qu'on appelle en Angleterre un *acte d'atteindre*. Il était toujours en danger lui-même; et les seules nouvelles qui lui venaient étaient celles de la prison de ses serviteurs dont on préparait la mort.

Dans les inquiétudes où l'on était en France sur la destinée du prince

Edouard, on avait fait partir, dès le mois de juin, deux petites frégates, qui abordèrent heureusement sur la côte occidentale d'Ecosse, où ce prince était descendu quand il commença cette entreprise malheureuse. On le chercha inutilement dans ce pays et dans plusieurs îles voisines, de la côte du Lochaber. Enfin, le 29 septembre, le prince arriva, par des chemins détournés, et au travers de mille périls nouveaux, au lieu où il était attendu. Ce qui est étrange, et ce qui prouve bien que les cœurs étaient à lui, c'est que les Anglais ne furent avertis ni du débarquement, ni du séjour, ni du départ de ces deux vaisseaux. Ils ramenèrent le prince jusqu'à la vue de Brest, mais ils trouvèrent vis-à-vis le port une escadre anglaise : on retourna alors en haute mer, et on revint ensuite vers les côtes de Bretagne, du côté de Morlaix. Une autre flotte anglaise s'y trouve encore; on hasarda de passer à travers les vaisseaux ennemis; et enfin le prince, après tant de malheurs et de dangers, arriva, le 10 octobre 1746, au port de Saint-Paul-de-Léon, avec quelques-uns de ses partisans échappés comme lui à la recherche des vainqueurs. Voilà où aboutit une aventure qui eût réussi dans le temps de la chevalerie, mais qui ne pouvait avoir de succès dans un temps où la discipline militaire, l'artillerie, surtout l'argent, décident de tout à la longue.

Le prince Edouard ne fut pas alors au terme de ses calamités; car étant réfugié en France, et se voyant obligé à la fin d'en sortir pour satisfaire les Anglais, qui l'exigèrent dans le traité de paix, son courage aigri par tant de secousses ne voulut pas plier sous la nécessité : il résista aux remontrances, aux prières, aux ordres , prétendant qu'on devait lui tenir la parole de ne le pas abandonner. On se crut obligé de se saisir de sa personne; il fut arrêté, garotté, mis en prison, conduit hors de France : ce fut là le dernier coup dont la destinée accabla une génération de rois pendant trois cents années.

Charles-Edouard, depuis ce temps, se cacha au reste de la terre. Que les hommes privés qui se plaignent de leurs petites infortunes jettent les yeux sur ce prince et sur ses ancêtres !

FRAGMENTS DE L'HISTOIRE DE CHARLES XII.

I. RETRAITE DE SCHULLEMBOURG, EN 1704.

A peine arrivé dans le palatinat de Posnanie, Schullembourg apprend que les deux rois, qu'il croyait à cinquante lieues de lui, avaient fait ces cinquante lieues en neuf jours. Il n'avait que huit mille fantassins et mille cavaliers; il fallait se soutenir contre une armée supérieure, contre le nom du roi de Suède , et contre la crainte naturelle que tant de défaites inspiraient aux Saxons. Il avait toujours prétendu, malgré l'avis des généraux allemands, que l'infanterie pouvait résister en pleine campagne, même sans chevaux de frise, à la cavalerie : il en osa faire ce jour-là l'expérience contre cette cavalerie victorieuse, commandée, par deux rois et par l'élite des généraux suédois. Il se posta si avantageuse-

ment qu'il ne put être entouré. Son premier rang mit le genou en terre : il était armé de piques et de fusils; les soldats extrêmement serrés présentaient aux chevaux des ennemis une espèce de rempart hérissé de piques et de baïonnettes; le second rang, un peu courbé sur les épaules du premier, tirait par dessus: et le troisième, debout, faisait feu en même temps derrière les deux autres. Les Suédois fondirent avec leur impétuosité ordinaire sur les Saxons, qui les attendirent sans s'ébranler: les coups de fusil, de pique et de baïonnette effarouchèrent les chevaux, qui se cabraient au lieu d'avancer. Par ce moyen les Suédois n'attaquèrent qu'en désordre, et les Saxons se défendirent en gardant leurs rangs.

Il en fit un bataillon carré long; et, quoique chargé de cinq blessures, il se retira en bon ordre en cette forme, au milieu de la nuit, dans la petite ville de Gurau, à trois lieues du champ de bataille. A peine commençait-il de respirer dans cet endroit, que les deux rois paraissent tout à coup derrière lui.

Au delà de Gurau, en tirant vers le fleuve de l'Oder, était un bois épais, au travers duquel le général saxon sauva son infanterie fatiguée. Les Suédois, sans se rebuter, le poursuivirent par le bois même, avançant avec difficulté dans des routes à peine praticables pour des gens de pied. Les Saxons n'eurent traversé le bois que cinq heures avant la cavalerie suédoise. Au sortir de ce bois coule la rivière de Parts, au pied d'un village nommé Rutzen. Schullembourg avait envoyé en diligence rassembler des bateaux; il fait passer la rivière à sa troupe, qui était déjà diminuée de moitié. Charles arrive dans le temps que Schullembourg était à l'autre bord. Jamais vainqueur n'avait poursuivi si vivement son ennemi. La réputation de Schullembourg dépendait d'échapper au roi de Suède; le roi, de son côté, croyait sa gloire intéressée à prendre Schullembourg et le reste de son armée; il ne perd point de temps; il fait passer sa cavalerie à un gué. Les Saxons se trouvaient enfermés entre cette rivière de Parts et le grand fleuve de l'Oder, qui prend sa sonrce dans la Silésie, et qui est déjà profond et rapide en cet endroit.

La perte de Schullembourg paraissait inévitable; cependant, après avoir sacrifié peu de soldats, il passa l'Oder pendant la nuit. Il sauva ainsi son armée; et Charles ne put s'empêcher de dire : « Aujourd'hui Schullembourg nous a vaincus. »

II. CHARLES XII ET PIERRE LE GRAND.

Ce fut le 8 juillet de l'année 1709 que se donna cette bataille décisive de Pultava, entre les deux plus singuliers monarques qui fussent alors dans le monde : Charles XII, illustre par neuf années de victoires; Pierre Alexiowitz, par neuf années de peines prises pour former des troupes égales aux troupes suédoises; l'un glorieux d'avoir donné des Etats, l'autre d'avoir civilisé les siens; Charles aimant les dangers et ne combat-

tant que pour la gloire, Alexiowitz ne fuyant point le péril et ne faisant la guerre que pour ses intérêts; le monarque suédois libéral par grandeur d'âme, le Moscovite ne donnant jamais que par quelque vue; celui-là d'une sobriété et d'une continence sans exemple, d'un naturel magnanime, et qui n'avait été barbare qu'une fois; celui-ci n'ayant pas dépouillé la rudesse de son éducation et de son pays, aussi terrible à ses sujets qu'admirable aux étrangers, et trop adonné à des excès qui ont même abrégé ses jours. Charles avait le titre d'*Invincible*, qu'un moment pouvait lui ôter; les nations avaient déjà donné à Pierre Alexiowitz le nom de *Grand*, qu'une défaite ne pouvait lui faire perdre, parce qu'il ne le devait pas à des victoires. (*Livre IV.*)

FRAGMENTS DIVERS.

I. DE L'ÉLOQUENCE.

Cicéron distingue le genre simple, le tempéré et le sublime. Rollin a suivi cette division dans son *Traité des études;* et, ce que Cicéron ne dit pas, il prétend que le tempéré est une belle rivière ombragée de vertes forêts des deux côtés; le simple, une table servie proprement, dont tous les mets sont d'un goût excellent, et dont on bannit tout raffinement; que le sublime foudroie, et que c'est un fleuve impétueux qui renverse tout ce qui lui résiste.

Sans se mettre à cette table, et sans suivre ce foudre, ce fleuve et cette rivière, tout homme de bon sens voit que l'éloquence simple est celle qui a des choses simples à exposer, et que la clarté et l'élégance sont tout ce qui lui convient. Il n'est pas besoin d'avoir lu Aristote, Cicéron et Quintilien pour sentir qu'un avocat qui débute par un exorde pompeux au sujet d'un mur mitoyen, est ridicule : c'était pourtant le vice du barreau jusqu'au milieu du XVIIe siècle; on disait avec emphase des choses triviales; on pourrait compiler des volumes de ces exemples; mais tous se réduisent à ce mot d'un avocat, homme d'esprit, qui, voyant que son adversaire parlait de la guerre de Troie et du Scamandre, l'interrompit, en disant : « La cour observera que ma partie ne s'appelle pas *Scamandre*, mais *Michaut*. »

Le genre sublime ne peut regarder que de puissants intérêts, traités dans une grande assemblée : on en voit de vives traces dans le parlement d'Angleterre : on a quelques harangues qui y furent prononcées en 1739, quand il s'agissait de déclarer la guerre à l'Espagne. L'esprit de Démosthènes et de Cicéron a dicté plusieurs traits de ces discours; mais ils ne passeront pas à la postérité comme ceux des Grecs et des Romains, parce qu'ils manquent de cet art et de ce charme de la diction qui mettent le sceau de l'immortalité aux bons ouvrages.

Le genre tempéré est celui de ces discours d'apparat, de ces harangues publiques, de ces compliments étudiés, dans lesquels il faut couvrir de fleurs la futilité de la matière.

Ces trois genres rentrent encore souvent l'un dans l'autre, ainsi que

les trois objets de l'éloquence qu'Aristote considère, et le grand mérite de l'orateur est de les mêler à propos.

II. DE L'ATHÉISME.

Otez aux hommes l'opinion d'un Dieu rémunérateur et vengeur : Sylla et Marius se baignent alors avec délices dans le sang de leurs concitoyens; Auguste, Antoine et Lépide surpassent les fureurs de Sylla; Néron ordonne de sang-froid le meurtre de sa mère. Il est certain que la doctrine d'un Dieu vengeur était alors éteinte chez les Romains. L'athée, fourbe, ingrat, calomniateur, brigand, sanguinaire, raisonne et agit conséquemment, s'il est sûr de l'impunité de la part des hommes; car, s'il n'y a pas de Dieu, ce monstre est son dieu à lui-même : il s'immole tout ce qu'il désire, ou tout ce qui lui fait obstacle; les prières les plus tendres, les meilleurs raisonnements ne peuvent pas plus sur lui que sur un loup affamé.

Une société particulière d'athées qui ne se disputent rien, et qui perdent doucement leurs jours dans les amusements de la volupté, peut durer quelque temps sans trouble; mais, si le monde était gouverné par des athées, il vaudrait autant être sous le joug immédiat de ces êtres informes qu'on nous peint acharnés contre leurs victimes.

CHOIX DE LETTRES.

I. A M. HELVÉTIUS.

Cirey, le 25 février 1739.

Mon cher ami, l'ami des muses et de la vérité, votre épître est pleine d'une hardiesse de raison bien au-dessus de votre âge, et plus encore de nos lâches et timides écrivains qui riment pour leurs libraires, misérables oiseaux à qui on rogne les ailes, qui veulent s'élever, et qui retombent en se cassant les jambes! Vous avez un génie mâle, et votre ouvrage étincelle d'imagination. J'aime mieux quelques-unes de vos sublimes fautes que les médiocres beautés dont on nous veut affadir. Si vous me permettez de vous dire en général ce que je pense pour les progrès qu'un si bel art peut faire entre vos mains, je vous dirai : « Craignez, en atteignant le grand, de sauter au gigantesque; n'offrez que des images vraies et servez-vous toujours du mot propre. Voulez-vous une petite règle infaillible pour les vers? la voici : Quand une pensée est juste et noble, il n'y a encore rien de fait; il faut voir si la manière dont vous l'exprimez en vers serait belle en prose; et si votre vers, dépouillé de la rime et de la césure, vous paraît alors chargé d'un mot superflu; s'il y a dans la construction le moindre défaut; si une conjonction est oubliée; enfin, si le mot le plus propre n'est pas employé, ou s'il n'est pas à sa place, concluez alors que l'or de cette pensée n'est pas bien enchâssé. Soyez sûr que des vers qui auront l'un de ces défauts ne se retiendront jamais par cœur et ne se feront jamais relire :

et il n'y a de bons vers que ceux qu'on relit et qu'on retient malgré soi. Il y en a beaucoup de cette espèce dans votre épître, tels que personne n'en peut faire à votre âge, et tels qu'on en faisait il y a cinquante ans. Ne craignez donc point d'honorer le Parnasse de vos talents; ils vous honoreront sans doute, parce que vous ne négligerez jamais vos devoirs; et puis voilà de plaisants devoirs! les fonctions de votre état ne sont-elles pas quelque chose de bien difficile pour une âme comme la vôtre? cette besogne se fait comme on règle la dépense de sa maison et le livre de son maître-d'hôtel. Quoi, pour être fermier général, on n'aurait pas la liberté de penser! Eh vraiment! Atticus était fermier général, les chevaliers romains étaient fermiers généraux, et pensaient en Romains. Continuez donc, *Atticus.*

II. A MILORD HARVEY,

GARDE DES SCEAUX D'ANGLETERRE.

1740.

Milord, soyez un peu moins fâché contre moi de ce que j'appelle le siècle dernier *le siècle de Louis XIV*. Je sais bien que Louis XIV n'a pas eu l'honneur d'être le maître ni le bienfaiteur d'un Bayle, d'un Newton, d'un Halley, d'un Addison, d'un Dryden; mais dans le siècle qu'on nomme de Léon X, ce pape Léon X avait-il tout fait? n'y avait-il pas d'autres princes qui contribuèrent à polir et à éclairer le genre humain? Cependant le nom de Léon X a prévalu, parce qu'il encouragea les arts plus qu'aucun autre. Eh! quel roi a donc, en cela, rendu plus de services à l'humanité que Louis XIV? Quel roi a répandu plus de bienfaits, a marqué plus de goût, s'est signalé par de plus beaux établissements? Il n'a pas fait tout ce qu'il pouvait faire, sans doute, parce qu'il était homme; mais il a fait plus qu'aucun autre, parce qu'il était un grand homme. Ma plus forte raison pour l'estimer beaucoup, c'est que, avec des fautes connues, il a plus de réputation qu'aucun de ses contemporains; c'est que, malgré un million d'hommes dont il a privé la France, et qui tous ont été intéressés à le décrier, toute l'Europe l'estime et le met au rang des plus grands et des meilleurs monarques.

Nommez-moi donc, Milord, un souverain qui ait attiré chez lui plus d'étrangers habiles, et qui ait plus encouragé le mérite dans ses sujets. Soixante savants de l'Europe reçurent à la fois des récompenses de lui, étonnés d'en être connus.

« Quoique le roi ne soit pas votre souverain, leur écrivait M. Colbert, il veut être votre bienfaiteur; il m'a commandé de vous envoyer la lettre de change ci-jointe, comme un gage de son estime. » Un Bohémien, un Danois, recevaient de ces lettres datées de Versailles. Guillemini bâtit une maison à Florence des bienfaits de Louis XIV; il mit le nom de ce roi sur le frontispice, et vous ne voulez pas qu'il soit à la tête du siècle dont je parle!

Ce qu'il a fait dans son royaume doit servir à jamais d'exemple. Il char-

gea de l'éducation de son fils et de son petit-fils les plus éloquents et les plus savants hommes de l'Europe. Il eut l'attention de placer trois enfants de Pierre Corneille, deux dans les troupes, et l'autre dans l'Eglise ; il excita le mérite naissant de Racine par un présent considérable pour un jeune homme inconnu et sans bien ; et quand ce génie se fut perfectionné, ces talents, qui souvent sont l'exclusion de la fortune, firent la sienne. Il eut plus que de la fortune, il eut la faveur et quelquefois la familiarité d'un maître dont un regard était un bienfait : il était en 1688 et 1689, de ces voyages de Marly tant brigués par les courtisans ; il couchait dans la chambre du roi pendant ses maladies, et lui lisait les chefs-d'œuvre d'éloquence et de poésie qui décoraient ce beau règne.

Louis XIV songeait à tout ; il protégeait les académies et distinguait ceux qui se signalaient. Il ne prodiguait point ses faveurs à un genre de mérite à l'exclusion des autres, comme tant de princes qui favorisent, non ce qui est bon, mais ce qui leur plaît : la physique et l'étude de l'antiquité attirèrent son attention. Elle ne se ralentit pas même dans les guerres qu'il soutenait contre l'Europe ; car, en bâtissant trois cents citadelles, en faisant marcher quatre cent mille soldats, il faisait élever l'Observatoire et tracer une méridienne d'un bout du royaume à l'autre, ouvrage unique dans le monde. Il faisait imprimer dans son palais les traductions des bons auteurs grecs et latins : il envoyait des géomètres et des physiciens au fond de l'Afrique et de l'Amérique chercher de nouvelles connaissances. Songez, Milord, que sans le voyage et les expériences de ceux qu'il envoya à Cayenne en 1672, et sans les mesures de M. Picard, jamais Newton n'eût fait ses découvertes sur l'attraction. Regardez, je vous prie, un Cassini et un Huyghens, qui renoncent tous deux à leur patrie, qu'ils honorent, pour venir en France jouir de l'estime et des bienfaits de Louis XIV. Et pensez-vous que les Anglais mêmes ne lui aient pas d'obligation ? Dites-moi, je vous prie, dans quelle cour Charles II puisa tant de politesse et tant de goût ? Les bons auteurs de Louis XIV n'ont-ils pas été vos modèles ? N'est-ce pas d'eux que votre sage Addison, l'homme de votre nation qui avait le goût le plus sûr, a tiré souvent ses excellentes critiques ? L'évêque Burnet avoue que ce goût, acquis en France par les courtisans de Charles II, réforma chez vous jusqu'à la chaire, malgré la différence de nos religions : tant la saine raison a partout d'empire ! Dites-moi si les bons livres de ce temps n'ont pas servi à l'éducation de tous les princes de l'Empire ? Dans quelle cour de l'Allemagne n'a-t-on pas vu des théâtres français ? Quelle nation ne suivait pas alors les modes de la France ?

Vous m'apportez, Milord, l'exemple du czar Pierre le Grand, qui a fait naître les arts dans son pays, et qui est le créateur d'une nation nouvelle ; vous me dites que cependant son siècle ne sera pas appelé dans l'Europe *le siècle du czar Pierre* ; vous en concluez que je ne dois pas appeler le siècle passé le siècle de Louis XIV. Il me semble que la différence est bien palpable. Le czar Pierre s'est instruit chez les autres peuples ; il a porté leurs arts chez lui : mais Louis XIV a instruit les nations : tout, jusqu'à

ses fautes, leur a été utile. Les protestants qui ont quitté ses états ont porté chez vous-mêmes une industrie qui faisait la richesse de la France. Comptez-vous pour rien tant de manufactures de soie et de cristaux? Ces dernières surtout furent perfectionnées chez vous par nos réfugiés, et nous avons perdu ce que vous avez acquis.

Enfin, la langue française, Milord, est devenue presque la langue universelle. A qui en est-on redevable? Etait-elle aussi étendue du temps de Henri IV? Non, sans doute; on ne connaissait que l'italien et l'espagnol. Ce sont nos excellents écrivains qui ont fait ce changement. Mais qui a protégé, employé, encouragé ces excellents écrivains? C'était M. Colbert, me direz-vous : je l'avoue, et je prétends bien que le ministre doit partager la gloire du maître. Mais qu'eût fait un Colbert sous un autre prince, sous votre roi Guillaume, qui n'aimait rien, sous le roi d'Espagne Charles II, sous tant d'autres souverains?

Croiriez-vous bien, Milord, que Louis XIV a réformé le goût de sa cour en plus d'un genre? Il choisit Lulli pour son musicien, et ôta le privilége à Cambert, parce que Cambert était un homme médiocre, et Lulli un homme supérieur. Il savait distinguer l'esprit du génie : il donnait à Quinault les sujets de ses opéras; il dirigeait les peintures de Lebrun; il soutenait Boileau, Racine et Molière contre leurs ennemis; il encourageait les arts utiles comme les beaux-arts, et toujours en connaissance de cause; il prêtait de l'argent à Van Robais pour établir ses manufactures; il avançait des millions à la compagnie des Indes, qu'il avait formée; il donnait des pensions aux savants et aux braves officiers. Non-seulement il s'est fait de grandes choses sous son règue, mais c'est lui qui les faisait. Souffrez donc, Milord, que je tâche d'élever à sa gloire un monument que je consacre encore plus à l'utilité du genre humain.

III. A M. MARMONTEL.

Le 16 Juin 1749.

Il n'entre, Dieu merci, dans ma maison, mon cher ami, aucune brochure satirique; mais je n'ai pu empêcher qu'on fit ailleurs, devant moi, la lecture d'une feuille qu'on dit qui paraît toutes les semaines, dans laquelle votre tragédie d'Aristomène est déchirée d'un bout à l'autre. Je vous assure que cette feuille excita l'indignation de l'assemblée comme la mienne. Les critiques que l'auteur fait par ses seules lumières ne valent rien; le public avait fait les autres. S'il y a des défauts dans votre pièce, ils n'avaient pas échappé (et quel est celui de nos ouvrages qui soit sans défaut?); mais ce public, qui est toujours juste, avait senti encore mieux les beautés dont votre pièce est pleine, et les ressources de génie avec lesquelles vous avez vaincu la difficulté du sujet. Il y a bien de l'injustice et de la maladresse à n'en point parler. Tout homme qui s'érige en critique entend mal son métier quand il ne découvre pas dans un ouvrage qu'il examine les raisons de son succès. L'abbé Desfontaines, de très-odieuse mémoire, fit dix feuilles d'observations sur l'Inès de M. de la Motte; mais dans aucune il ne s'aperçut du véritable

et tendre intérêt qui règne dans cette pièce. La satire est sans yeux pour tout ce qui est bon. Qu'arrive-il? Les satires passent, comme dit le grand Racine; et les bons écrits qu'elles attaquent demeurent; mais il demeure aussi quelque chose de ces satires, c'est la haine et le mépris que leurs auteurs accumulent sur leurs personnes. Quel indigne métier, mon cher ami! Il me semble que ce sont des malheureux condamnés aux mines, qui rapportent de leur travail un peu de terre et de cailloux, sans découvrir l'or qu'il fallait chercher.

N'y a-t-il pas d'ailleurs une cruauté révoltante à vouloir décourager un jeune homme qui consacre ses talents et de très-grands talents au public, et qui n'attend sa fortune que d'un travail très-pénible et souvent mal récompensé? C'est vouloir lui ôter ses ressources, c'est vouloir le perdre : c'est un procédé lâche et méchant que les magistrats devraient réprimer. Consolez-vous avec les honnêtes gens qui vous estiment; méprisons, vous et moi, ces mercenaires barbouilleurs de papier, qui s'érigent en juges avec autant d'impudence que d'insuffisance, qui louent à tort et à travers quiconque passe pour avoir un peu de crédit et qui aboient contre ceux qui passent pour n'en avoir point. Ils donnent au monde un spectacle déshonorant pour l'humanité; mais il est un spectacle plus noble encore que le leur n'est avilissant; c'est celui des gens de lettres qui, en courant les mêmes carrières, s'aiment et s'estiment réciproquement, qui sont rivaux et qui vivent en frères; c'est ce que vous avez dit dans des vers admirables, et c'est un exemple que j'espère donner longtemps avec vous.

IV. A Mme DENIS, SA NIÈCE.

Potsdam, le 13 Octobre 1750.

Nous voilà dans la retraite de Potsdam : le tumulte des fêtes est passé, mon âme en est plus à son aise : Je ne suis pas fâché de me trouver auprès d'un roi qui n'a ni cour ni conseil. Il est vrai que Potsdam est habité par des moustaches et des bonnets de grenadier; mais, Dieu merci, je ne les vois point. Je travaille paisiblement dans mon appartement au son du tambour. Je me suis retranché les dîners du roi; il y a trop de généraux et trop de princes. Je ne pouvais m'accoutumer à être toujours vis-à-vis d'un roi en cérémonie, et à parler en public. Je soupe avec lui en plus petite compagnie. Le souper est plus court, plus gai et plus sain. Je mourrais au bout de trois mois, de chagrin et d'indigestion, s'il fallait dîner tous les jours avec un roi en public.

Il n'est plus question de mon voyage d'Italie. Je vous ai sacrifié sans remords le saint-père et la ville souveraine; j'aurais dû peut-être vous sacrifier Potsdam. Qui m'aurait dit, il y a sept ou huit mois, quand j'arrangeai ma maison avec vous à Paris, que je m'établirais à trois cents lieues dans la maison d'un autre? et cet autre est un maître. Il m'a bien juré que je ne m'en repentirais pas; il vous a comprise, ma chère enfant, dans une espèce de contrat qu'il a signé avec moi, et que je vous en-

verrai; mais viendrez-vous gagner votre douaire de quatre mille livres?

Il est plaisant que les mêmes gens de lettres de Paris qui auraient voulu *m'exterminer* il y a un an, crient actuellement contre mon éloignement, et l'appellent désertion. Il semble qu'on soit fâché d'avoir perdu sa victime. J'ai très-mal fait de vous quitter; mon cœur me le dit tous les jours plus que vous ne pensez; mais j'ai très-bien fait de m'éloigner de ces messieurs-là.

Je vous embrasse avec tendresse et avec douleur.

V. A Mme DUPUY.

Le 20 Juin 1756.

Les bons auteurs n'ont de l'esprit qu'autant qu'il en faut, ne le recherchent jamais, pensent avec bon sens, et s'expriment avec clarté. Il semble qu'on n'écrive plus qu'en énigmes. Rien n'est simple, tout est affecté; on s'éloigne en tout de la nature : on a le malheur de vouloir mieux faire que nos maîtres.

Tenez-vous-en, Mademoiselle, à tout ce qui vous plaît en eux. La moindre affectation est un vice. Les Italiens n'ont dégénéré, après le Tasse et l'Arioste, que parce qu'ils ont voulu avoir trop d'esprit; et les Français sont dans le même cas. Voyez avec quel naturel Madame de Sévigné et d'autres dames écrivent, comparez ce style avec les phrases entortillées de nos petits romans. Je vous cite les héroïnes de votre sexe parce que vous me paraissez faite pour leur ressembler. Il y a des pièces de madame Deshoulières qu'aucun auteur de nos jours ne pourrait égaler. Si vous voulez que je vous cite des hommes, voyez avec quelle simplicité notre Racine s'exprime toujours. Chacun croit, en le lisant, qu'il dirait en prose tout ce que Racine a dit en vers; croyez que tout ce qui ne sera pas aussi clair, aussi simple, aussi élégant, ne vaudra rien du tout.

Vos réflexions, Mademoiselle, vous en apprendront cent fois plus que je ne pourrais vous en dire. Vous verrez que nos bons écrivains, Fénelon, Bossuet, Racine, Despréaux, employaient toujours le mot propre. On s'accoutume à bien parler, en lisant souvent ceux qui ont bien écrit : on se fait une habitude d'exprimer simplement et noblement sa pensée sans effort. Ce n'est point une étude; il n'en coûte aucune peine de lire ce qui est bon, et de ne lire que cela. On n'a de maître que son plaisir et son goût.

Pardonnez, Mademoiselle, à ces longues réflexions; ne les attribuez qu'à mon obéissance à vos ordres. — J'ai l'honneur, etc.

VI. A M. LEBRUN [1].

Au château de Ferney, pays de Gex, le 6 Octobre 1760.

Je vous ferais, Monsieur, attendre ma réponse quatre mois au moins, si je prétendais la faire en aussi beaux vers que les vôtres. Il faut me

[1] E. Lebrun (voir les poètes de la section III de ce livre) eut à se féliciter

borner à vous dire en prose combien j'aime votre ode et votre proposition.

Il convient assez qu'un vieux soldat du grand Corneille tâche d'être utile à la petite-fille de son général. Quand on bâtit des châteaux et des églises, et qu'on a des parents pauvres à soutenir, il ne reste guère de quoi faire ce qu'on voudrait pour une personne qui ne doit être secourue que par les plus grands du royaume.

Je suis vieux; j'ai une nièce qui aime tous les arts, et qui réussit dans quelques-uns; si la personne dont vous me parlez, et que vous connaissez sans doute, voulait accepter auprès de ma nièce l'éducation la plus honnête, elle en aurait soin comme de sa fille, et je chercherais à lui servir de père. Le sien n'aurait absolument rien à dépenser pour elle. On lui payerait son voyage jusqu'à Lyon. Elle serait adressée à Lyon, à M. Tronchin, qui lui fournirait une voiture jusqu'à mon château; ou bien une femme irait la prendre dans mon équipage. Si cela convient, je suis à ses ordres; et j'espère avoir à vous remercier jusqu'au dernier jour de ma vie de m'avoir procuré l'honneur de faire ce que devait faire M. de Fontenelle. Une partie de l'éducation de cette demoiselle serait de nous voir jouer quelquefois les pièces de son grand-père, et nous lui ferions broder les sujets de Cinna et du Cid.

J'ai l'honneur d'être, etc.

d'une bonne inspiration lorsqu'il fit connaître à Voltaire une jeune et malheureuse héritière du nom de Corneille réduite à l'aumône des comédiens français. Voici ce que, entre autres choses, Lebrun dit à cette occasion :

S'il était un mortel qui du nom de Voltaire
Portât chez nos neveux l'honneur héréditaire,
Ce nom serait alors son immortel appui;
Et Mérope, et Brutus, Sémiramis, Alzire,
Et la tendre Zaïre,
Elèveraient leurs voix, et parleraient pour lui.

Et cependant, aux yeux de sa patrie entière,
Du grand nom de Corneille une jeune héritière
Voit couler dans l'oubli ses destins et ses pleurs!
Et d'un astre jaloux l'inflexible Vengeance,
Lui versant l'indigence,
Epuise sur ses jours la coupe des malheurs!

Puis il fait dire à l'ombre du grand Corneille :

Ma fille, si mon ombre, au sein de l'Elysée,
Par ces récits heureux ne fut point abusée,
Il est digne en effet de venger tes malheurs :
Tes malheurs et ton nom, quels titres plus augustes?
Quels arbitres plus justes,
Entre le sort et toi, que sa gloire et tes pleurs?
Dis-lui que si Mérope eût devancé Chimène,
De son chaos obscur dégageant Melpomène,
Sans doute il eût brillé de l'éclat dont j'ai lui.
S'il eût été Corneille, et si j'étais Voltaire,
Généreux adversaire,
Ce qu'il fera pour toi, je l'eusse fait pour lui.

Voltaire était trop sensible à la gloire pour ne pas répondre à l'appel que lui

VII. A Mme DU DEFFAND.

Ferney, le 4 Octobre 1772.

J'ai bien des remords, Madame, d'avoir été si longtemps sans vous écrire; mais j'ai été malade : il m'a fallu mener Le Kain tous les jours à deux lieues, pour jouer la comédie auprès de Genève, et n'ayant rien à faire du tout, j'ai été accablé des détails les plus inquiétants.

J'ai été sur le point de voir ma colonie détruite. Dès qu'on veut faire quelque bien, on est sûr de trouver des ennemis. Qu'on rende service, dans quelque genre que ce puisse être, on peut compter qu'on trouvera des gens qui chercheront à vous écraser. Faites de la prose ou des vers, bâtissez des villes, cela est égal : l'envie vous persécutera infailliblement. Il n'y a d'autre secret pour échapper à cette harpie, que de ne faire jamais d'autre ouvrage que son épitaphe, de ne bâtir que son tombeau, et de se mettre dedans au plus vite.

Quand je vous dis, Madame, que j'ai bâti une petite ville assez jolie, cela est très-ridicule, mais cela est très-vrai. Cette ville même faisait un commerce assez considérable : mais si on continue à me chicaner, tout périra. Pour me dépiquer, j'ai fait une épître à Horace. Je ne vous l'envoie pas, parce que je ne sais pas si vous aimez Horace, si vous souffrez encore les vers, si vous avez envie de lire les miens. Vous n'aurez cette épître que quand vous m'aurez dit : envoyez-la-moi. Ce n'est pas assez de prier quelqu'un à souper, il faut avoir de l'appétit.

J'ai toujours mon ancien chagrin que vous connaissez. Ce chagrin m'empêchera de revoir jamais Paris. Je ne saurais souffrir les tracasseries et les factions, aussi ridicules qu'acharnées, qui règnent dans cette Babylone, où tout le monde parle sans s'entendre. Je m'en tiens à mes Alpes et à votre souvenir. Je vous souhaite toute la santé, tous les amusements, toute la bonne compagnie qu'on peut mettre à la place des deux yeux qui vous manquent [1].

Voici le temps où je vais perdre les miens dès que les neiges arrivent;

fit Lebrun au nom de Corneille, et déclara que, dans cette ode, il y avait des strophes admirables. Il adopta Mlle Corneille, la fit élever chez lui et prit de son éducation trop négligée des soins tout paternels.

(*Notice sur Lebrun, Edit. Firmin Didot*).

Voici encore un fait très-connu qui prouve l'esprit éclairé et compatissant de Voltaire, ainsi que la grande influence qu'il exerçait sur ses contemporains :

Jean Calas, négociant de Toulouse, protestant, fut condamné au supplice de la roue et exécuté en 1762, faussement accusé d'avoir assassiné son fils qui avait embrassé la religion catholique. Trois ans après, Voltaire à force de démarches et d'éloquentes protestations, obtint en faveur de la famille du malheureux Calas, un arrêt de réhabilitation, rendu par le Conseil d'Etat.

[1] Mme Du Deffand (voir ce nom) devint aveugle à l'âge de 52 ans.

et cependant je ne cherche point à revenir à Paris, parce que j'aime mieux souffrir chez moi que d'essuyer des tracasseries dans votre grande ville. Il est vrai que les hommes ne se mangent pas les uns les autres dans Paris comme dans la Nouvelle-Zélande, qui est habitée par des anthropophages dans huit cents lieues de circonférence; mais on se mange dans Paris le blanc des yeux fort mal à propos.

Adieu, Madame; vivons l'un et l'autre le moins malheureusement que nous pourrons : c'est toujours là mon refrain.

Je vous aime, Madame, je vous aimerai toujours, je vous serai inviolablement attaché, aussi bien qu'à votre grand'maman : mais de quoi cela servira-t-il?

VAUVENARGUES [1].

LA VERTU MALHEUREUSE.

FRAGMENT.

Clazomène a eu l'expérience de toutes les misères de l'humanité : les maladies l'ont assiégé dès son enfance, et l'ont sevré, dans son principe, de tous les plaisirs de la jeunesse; né pour les plus grands déplaisirs, il a eu de la hauteur et de l'ambition dans la pauvreté; il s'est vu, dans ses disgrâces, méconnu de ceux qu'il aimait; l'injure a flétri sa vertu, et il

[1] **Luc de Clapiers, Marquis DE VAUVENARGUES** (1715-1747), né à Aix en Provence. « La licence des mœurs et des idées n'étendit pas sa contagion sur Vauvenargues, ce rare esprit, ce noble cœur qui, mêlé aux philosophes, remarqué et protégé par Voltaire, semble tenir encore à la famille des Pascal et des La Bruyère. Vauvenargues eut pour unique souci la connaissance de l'homme et la recherche des moyens d'éclairer son intelligence et d'améliorer son âme. Mort à la fleur de l'âge, on ne peut savoir jusqu'où l'amour de la vérité, le détachement de tout intérêt mondain et la pureté morale auraient élevé ce penseur loyal et pénétrant, capable de devenir un grand écrivain. Quoi qu'il en soit, quelques années d'un travail souvent interrompu par la maladie ont suffi pour assurer à Vauvenargues une renommée durable et un rang honorable parmi les moralistes... La rencontre de cet homme de bien, clairvoyant et sincère, à un moment où les meilleurs esprits déguisent leurs véritables pensées par prudence, ou les exagèrent par bravade, rafraîchit les yeux et réjouit le regard. Vauvenargues est un ami pour tous ceux qui le lisent ; il leur offre des pensées justes et belles, nettement exprimées ; il leur suggère de nobles sentiments. Il donne le goût de la vertu praticable et de la pratique de la vertu, tandis que les matérialistes en déterminent jusqu'à l'idée, et que les spiritualistes tels que J.-J. Rousseau en forment seulement une idée vague et chimérique, plus puissante sur l'imagination qu'elle échauffe que sur la volonté qu'elle ne règle pas. » (Gérusez, *Histoire de la Littérature française*).

La plume à laquelle on doit ce portrait moral de Vauvenargues si délicatement touché, est plus qu'habile ; on sent qu'elle a été conduite autant par le cœur que par l'esprit. (*Note de l'éditeur*).

a été offensé de ceux dont il ne pouvait prendre de vengeance; ses talents, son travail continuel, son application à bien faire, n'ont pu fléchir la dureté de sa fortune; sa sagesse n'a pu le garantir de faire des fautes irréparables; il a souffert le mal qu'il ne méritait pas et celui que son imprudence lui a attiré. Lorsque la fortune a paru se lasser de le poursuivre, la mort s'est offerte à sa vue; ses yeux se sont fermés à la fleur de son âge; et, quand l'espérance trop lente commençait à flatter sa peine, il a eu la douleur insupportable de ne pas laisser assez de bien pour payer ses dettes, et n'a pu sauver sa vertu de cette tache. Si l'on cherche quelque raison d'une destinée si cruelle, on aura, je crois, de la 10 peine à en trouver. Faut-il demander la raison pourquoi des joueurs très-habiles se ruinent au jeu, pendant que d'autres hommes y font leur fortune? ou pourquoi l'on voit des années qui n'ont ni printemps, ni automne, où les fruits de l'année sèchent dans leur fleur? Toutefois, qu'on ne pense pas que Clazomène eût voulu changer sa misère pour la prospérité des hommes faibles : la fortune peut se jouer de la sagesse des gens vertueux; mais il ne lui appartient pas de faire fléchir leur courage.

(*Introduction à la Connaissance de l'esprit humain.*)

MAXIMES DÉTACHÉES.

La servitude avilit l'homme au point de s'en faire aimer.

On ne peut être juste si l'on n'est humain. 20

Les orages de la jeunesse sont environnés de jours brillants.

Il est faux qu'on ait fait fortune lorsqu'on ne sait pas en jouir.

On doit se consoler de n'avoir pas les grands talents, comme on se console de n'avoir pas les grandes places. On peut être au-dessus de l'un et de l'autre par le cœur.

C'est être médiocrement habile que de faire des dupes.

Pour exécuter de grandes choses, il faut vivre comme si on ne devait jamais mourir.

Les conseils de la vieillesse éclairent sans échauffer, comme le soleil 30 d'hiver.

Nous querellons les malheureux pour nous dispenser de les plaindre.

On n'est pas né pour la gloire, lorsqu'on ne connaît pas le prix du temps.

Ceux qui se moquent des penchants sérieux aiment sérieusement les bagatelles.

Les feux de l'aurore ne sont pas si doux que les premiers regards de la gloire.

Les premiers jours du printemps out moins de grâce que la vertu naissante d'un jeune homme.

L'utilité de la vertu est si manifeste que les méchants la pratiquent 4. par intérêt.

La vérité est le soleil des intelligences.

Newton, Pascal, Bossuet, Racine, Fénelon, c'est-à-dire les hommes

de la terre les plus éclairés, dans le plus philosophe de tous les siècles, et dans la force de leur esprit et de leur âge, ont cru à Jésus-Christ; et le grand Condé, en mourant, répétait ces nobles paroles : « Oui, nous verrons Dieu comme il est, *sicuti est, facie ad faciem.* »

Les grandes pensées viennent du cœur.

Les sots admirent qu'un homme à talent ne soit pas une bête pour les intérêts.

La nécessité de mourir est la plus amère de nos afflictions.

La solitude est à l'esprit ce que la diète est au corps.

10 Le bon sens est une qualité du caractère plus encore que de l'esprit.

Apprenons à subordonner les petits intérêts aux grands, même éloignés, et faisons généreusement et sans compter tout le bien qui tente nos cœurs : on ne peut être dupe d'aucune vertu.

La clarté orne les pensées profondes.

L'obscurité est le royaume de l'erreur.

C'est un grand signe de médiocrité, de louer toujours modérément.

La prospérité fait peu d'amis.

La raison et la liberté sont incompatibles avec la faiblesse.

20 La guerre n'est pas si onéreuse que la servitude.

Les sots ne comprennent pas les gens d'esprit.

Quelques fous se sont dit à table : il n'y a que nous qui soyons la bonne compagnie, et on les croit.

Les maximes des hommes décèlent leur cœur.

Dans l'enfance de tous les peuples, comme dans celle des particuliers, le sentiment a toujours précédé la réflexion, et en a été le premier maître.

Qui considérera la vie d'un seul homme, y trouvera toute l'histoire du genre humain, que la science et l'expérience n'ont pu rendre bon.

30 Le fruit du travail est le plus doux des plaisirs.

Ce n'est point un grand avantage d'avoir l'esprit vif, si on ne l'a juste. La perfection d'une pendule n'est pas d'aller vite mais d'être réglée.

Il est faux que l'égalité soit une loi de la nature. La nature n'a rien fait d'égal. Sa loi souveraine est la subordination et la dépendance.

Il ne faut point juger des hommes par ce qu'ils ignorent, mais par ce qu'ils savent, et par la manière dont ils le savent.

Il nous est plus facile de nous teindre d'une infinité de connaissances, que d'en bien posséder un petit nombre.

Ce que nous appelons une pensée brillante n'est ordinairement qu'une

40 expression captieuse, qui, à l'aide d'un peu de vérité, nous impose une erreur qui nous étonne.

Il n'y a point de contradictions dans la nature.

Nul n'est ambitieux par raison ni vicieux par défaut d'esprit.

Il n'y a rien que la crainte et l'espérance ne persuadent aux hommes.

Il y a peu de choses que nous sachions bien.

L'adversité fait beaucoup de coupables et d'imprudents.

Il ne faut pas tenter de contenter les envieux.

On promet beaucoup pour se dispenser de donner peu.

Lorsque notre âme est pleine de sentiments, nos discours sont pleins d'intérêt.

Ceux qui méprisent l'homme ne sont pas de grands hommes.

DIDEROT [1].

LE ROSSIGNOL, LE COUCOU ET L'ANE.

ALLÉGORIE.

Il s'agissait, entre Grimm et M. Le Roy, du génie qui crée et de la méthode qui ordonne. Grimm déteste la méthode ; c'est, selon lui, la pédanterie des lettres. Ceux qui ne savent qu'arranger feraient aussi bien de rester en repos ; ceux qui ne peuvent être instruits que par des choses arrangées feraient aussi bien de rester ignorants. « Mais c'est la méthode qui fait valoir. — Et qui gâte. — Sans elle on ne profiterait de rien. — Qu'en se fatiguant, et cela n'en serait que mieux : où est la nécessité que tant de gens sachent autre chose que leur métier ? Ils dirent beaucoup de choses que je ne vous rapporte pas, et ils en diraient encore, si l'abbé Galiani ne les eût interrompus comme ceci :

[1] **Denis DIDEROT** (1713-1784). Voici l'enfant terrible de la philosophie, le plus fougueux des écrivains, le plus inconséquent des penseurs, celui que La Harpe et Naigeon par des causes bien différentes se sont plu à représenter comme le coryphée du matérialisme, au dix-huitième siècle, oubliant à dessein les belles pages qu'il avait écrites sur la Providence. Diderot était un homme d'une imagination luxuriante, un cerveau toujours en éruption d'où jaillissaient les idées comme la lave incandescente s'échappe du cratère d'un volcan. Prodigue de son talent et de sa peine autant pour les autres que pour lui-même, toujours prêt à se laisser entraîner aux caprices d'une inspiration que sa volonté ne dominait pas, il jetait sa prose à tous les vents, sans savoir ce qu'elle deviendrait et à qui elle profiterait. C'est ainsi qu'il ébaucha d'une main puissante, mais fiévreuse, quantité d'œuvres dont pas une, faute de plan et d'ensemble ne représente le monument complet de son génie. Ses drames bourgeois, à commencer par *le Père de famille*, qui passèrent pour des innovations au théâtre, ne sont de l'aveu des juges les plus compétents qu'une suite de déclamations coupées par le dialogue. Ses romans, si l'on peut ainsi nommer *Jacques le fataliste*, *la Religieuse* et *le petit neveu de Rameau*, contiennent des détails physiologiques et des peintures de la société contemporaine qui décèlent un talent vraiment original et une audace d'exécution qu'aucun scrupule ne déconcerte ; mais quelles conclusions est-il possible de tirer de ces œuvres étranges et à quel genre littéraire faut-il les rattacher ? On pourrait en dire presque autant de ses dissertations philosophiques qui abondent, chacun le sait, en contradictions de

« Mes amis, je me rappelle une fable; écoutez-la. Elle sera peut-être un peu longue, mais elle ne vous ennuiera pas :

Un jour, au fond d'une forêt, il s'élève une contestation sur le chant entre le rossignol et le coucou. Chacun prise son talent. « Quel oiseau, disait le coucou, a le chant aussi simple, aussi naturel et aussi mesuré que moi? »

« Quel oiseau, disait le rossignol, l'a plus doux, plus varié, plus éclatant, plus léger, plus touchant que moi? »

Le coucou : « Je dis peu de choses, mais elles ont du poids, de l'ordre, et on les retient. »

Le rossignol : « J'aime à parler, mais je suis toujours nouveau et je ne fatigue jamais. J'enchante les forêts, le coucou les attriste : il est tellement attaché à la leçon de sa mère, qu'il n'oserait hasarder un ton qu'il n'a point pris d'elle. Moi, je ne reconnais point de maître, je me joue des règles. C'est surtout lorsque je les enfreins qu'on m'admire. Quelle comparaison de sa fastidieuse méthode avec mes heureux écarts! »

Le coucou essaya plusieurs fois d'interrompre le rossignol; mais les rossignols chantent toujours et n'écoutent point; c'est un peu leur défaut. Le nôtre, entraîné par ses idées, les suivait avec rapidité, sans se soucier des réponses de son rival.

Cependant, après quelques dits et contredits, ils convinrent de s'en rapporter au jugement d'un tiers animal.

Mais où trouver ce tiers également instruit et impartial qui les jugera?

toute espèce. On y cherche des principes, on n'y trouve souvent que des sensations et, chez ce discoureur intarissable qui ne prend pas toujours le temps de penser, l'éloquence est plutôt une question de tempérament que de conscience. Rendons pourtant à Diderot la justice qui lui est due. Ses trente ans de collaboration non interrompue à l'Encyclopédie, dont il fut l'éditeur, témoignent de sa prodigieuse activité et même de son courage, car cette vaste entreprise qui absorba la plus grande partie de ses efforts et tout ce qu'il y avait en lui de persévérance, lui coûta de grands sacrifices et l'exposa même aux persécutions du pouvoir. Diderot qui était l'un des premiers écrivains de son siècle, ne fut point de l'Académie française. Croirait-on que Louis XV empêcha son élection sous prétexte qu'il *avait trop d'ennemis?* De la part du souverain qui avait fait précédemment enfermer le candidat au donjon de Vincennes, pour sa *lettre sur les Aveugles,* l'excuse était au moins plaisante. En revanche, Diderot fut comblé des bienfaits de Catherine II.

Nous avons oublié au commencement de cette notice un détail biographique d'un certain intérêt. Diderot était fils d'un coutelier de Langres qui, voulant en faire un chanoine, le mit tout jeune entre les mains des Jésuites. Ces bons pères réussissaient admirablement, il faut en convenir, à former des philosophes et des encyclopédistes. A. R.

Voir, plus loin, les poètes de la section.

SENTENCES DÉTACHÉES.

Les pensées morales sont des clous d'airain qui s'enfoncent dans l'âme et qu'on n'en peut arracher.

La prospérité découvre les vices, et l'adversité les vertus.

Ce n'est pas sans peine qu'on trouve un bon juge. Ils vont en cherchant un partout.

Ils traversaient une prairie, lorsqu'ils y aperçurent un âne des plus graves et des plus solennels. Depuis la création de l'espèce aucun n'avait porté d'aussi longues oreilles. « Ah! dit le coucou en le voyant, notre querelle est une affaire d'oreilles, voilà notre juge. »

L'âne broutait. Il n'imaginait guère qu'un jour il jugerait de musique. Nos deux oiseaux s'abattent devant lui, le complimentent sur sa gravité et sur son jugement, lui exposent le sujet de leur dispute, et le supplient très-humblement de les entendre et de décider. 10

Mais l'âne, détournant à peine sa lourde tête et n'en perdant pas un coup de dent, leur fait signe de ses oreilles qu'il a faim, et qu'il ne tient pas aujourd'hui son lit de justice. Les oiseaux insistent; l'âne continue à brouter. En broutant, son appétit s'apaise. Il y avait quelques arbres plantés sur la lisière du pré. « Eh bien! leur dit-il, allez là, je m'y rendrai, vous chanterez, je digérerai, je vous écouterai, et puis je vous en dirai mon avis. »

Les oiseaux vont à tire d'aile et se perchent; l'âne les suit de l'air et du pas d'un président à mortier qui traverse les salles du palais. Il arrive, il s'étend à terre, et dit : « Commencez, la cour vous écoute. » C'est lui 20 qui était toute la cour.

Le coucou dit : « Monseigneur, il n'y a pas un mot à perdre de mes raisons; saisissez bien le caractère de mon chant, et surtout daignez en observer l'artifice de la méthode. » Puis, se rengorgeant et battant à chaque fois des ailes, il chanta : « Coucou, coucou, coucoucou, coucoucou, coucou, coucoucou. » Et après avoir combiné cela de toutes les manières possibles, il se tut.

Le rossignol, sans préambule, déploie sa voix, s'élance dans les modulations les plus hardies, suit les chants les plus neufs et les plus recherchés : ce sont des cadences ou des tenues à perte d'haleine; tantôt 30 on entendait les sons descendre et murmurer au fond de sa gorge comme l'onde du ruisseau qui se perd sourdement entre les cailloux, tantôt on l'entendait s'élever, se renfler peu à peu, remplir l'étendue des airs et y demeurer comme suspendue. Il était successivement doux, léger, brillant, pathétique, et quelque caractère qu'il prît, il peignait; mais son chant n'était pas fait pour tout le monde.

Emporté par son enthousiasme, il chanterait encore; mais l'âne, qui avait déjà bâillé plusieurs fois, l'arrêta et lui dit : « Je me doute que tout ce que vous avez chanté là est fort beau, mais je n'y entends rien; cela me paraît bizarre, brouillé, décousu. Vous êtes peut-être plus savant 40 que votre rival, mais il est plus méthodique que vous, et je suis, moi, pour la méthode. »

Et l'abbé, s'adressant à M. Le Roy et montrant Grimm du doigt : « Voilà, dit-il, le rossignol; et vous êtes le coucou, et moi je suis l'âne qui vous donne gain de cause. Bonsoir. »

(*Fragm. d'une lettre à Mlle Voland.*)

L'AILE D'UN PAPILLON.

FRAGMENT.

« Convenez qu'il y aurait de la folie à refuser à vos semblables la faculté de penser? — Sans doute; mais que s'ensuit-il de là? — Il s'ensuit que si l'univers, que dis-je, l'univers! si l'aile d'un papillon m'offre des traces mille fois plus distinctes d'une intelligence que vous n'avez d'indices que votre semblable a la faculté de penser, il est mille fois plus fou de nier qu'il existe un Dieu que de nier que votre semblable pense. Or, que cela soit ainsi, c'est à vos lumières, c'est à votre conscience que j'en appelle. Avez-vous jamais remarqué dans les raisonnements, les actions et la conduite de quelque homme que se soit, plus d'intelligence, d'ordre, de sagacité, de conséquence, que dans le mécanisme d'un insecte? La divinité n'est-elle pas aussi clairement empreinte dans l'œil d'un ciron que la faculté de penser dans les écrits du grand Newton? Quoi! le monde formé prouverait moins une intelligence que le monde expliqué? Quelle assertion? l'intelligence d'un premier être ne m'est-elle pas mieux démontrée par ses ouvrages que la faculté de penser dans un philosophe par ses écrits? Songez donc que je ne vous objecte que l'aile d'un papillon, quand je pourrais vous écraser du poids de l'univers. » (*Pensées philosophiques, XX.*)

D'ALEMBERT [1].

JUGEMENTS LITTÉRAIRES SUR QUELQUES AUTEURS DU XVIIe SIÈCLE

RANGÉS PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

I. L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Ce fut pour fixer dans la nation la manière de bien penser, bien plus que la langue, que Richelieu établit l'Académie française; il connaissait toute la considération et par conséquent toute l'autorité qu'un homme de lettres peut tirer de son état. Richelieu, vainqueur de l'Espagne, de

[1] **Jean le Rond** [1] **d'ALEMBERT** (1717-1783), de l'Académie française en 1754.

[1] Ce nom était celui d'une petite église de la Cité (Saint-Jean-le-Rond) sur les marches de laquelle il avait été abandonné après sa naissance. (Voir la notice sur Mme de Tencin.) Confié à d'honnêtes artisans qui l'élevèrent comme s'il eût été leur propre enfant, d'Alembert partagea longtemps la modeste existence de ses parents adoptifs et il leur voua une affection et une reconnaissance qui ne se démentirent jamais.

D'Alembert nous échappe par les côtés les plus remarquables de son talent et peut-être de son génie. C'est surtout comme mathématicien qu'il doit être apprécié, et c'est plutôt dans une encyclopédie que dans un cours de littérature qu'il conviendrait d'énumérer ses ouvrages scientifiques. Il en est pourtant quelques-uns qui ont une si haute importance dans l'histoire des progrès de l'esprit humain, qu'on ne peut se dispenser

l'hérésie et des grands, sentait, au milieu des hommages qu'il recevait de toutes parts, que si le sage honorait en lui le grand homme, la multitude n'honorait que la place, et que les applaudissements arrachés par Corneille à la multitude et aux sages n'étaient donnés qu'à la personne. La forme et les lois qu'il prescrivit étaient une suite de l'idée qu'il avait de la dignité des travaux académiques; il fit le présent le plus précieux et le plus juste que puisse faire un grand ministre à une société d'hommes qui pensent, et qui s'assemblent pour s'éclairer mutuellement, l'égalité et la liberté; par là il écarta et l'esprit de fermentation et l'intrigue qui est le poison lent des sociétés littéraires; par là il prépara l'honneur que se sont fait à eux-mêmes les premiers hommes de l'Etat, en venant sacrifier aux lettres un rang qu'elles respectent toujours dans les grands même qui s'en souviennent, et à plus forte raison dans ceux qui l'oublient.

II. BOILEAU.

Nous n'examinerons point si Boileau mérite le titre d'homme de génie qu'il se donnait sans façon à lui-même, et que dans ces derniers temps quelques écrivains lui ont peut-être injustement refusé. Car n'est-ce pas avoir droit à ce titre que d'avoir su exprimer en vers harmonieux, pleins de force et d'élégance, les lois de la raison et du bon goût, et surtout d'avoir développé le premier, en joignant l'exemple au pré-

de les citer : Tels sont les *Mémoires sur le calcul intégral* et sur la *réfraction des corps solides*, le *Traité de la dynamique* et la *Théorie générale des vents* dans laquelle se trouve résolu le problème de la précession des équinoxes. A vingt-trois ans, d'Alembert était élu membre de l'Académie des sciences; en 1754, il prenait possession d'un fauteuil à l'Académie française. Permis à Gilbert le satirique de dénigrer

> ...Ce froid d'Alembert, chancelier du Parnasse,
> Qui se croit un grand homme et fit une préface...,

mais nous qui ne devons partager ni les préventions ni les rancunes du poète, nous sommes obligé de convenir que d'Alembert n'eût-il écrit que la fameuse préface de l'Encyclopédie, les *Mélanges de philosophie, d'histoire et de littérature*, le *Dialogue entre la reine Christine et Descartes*, et enfin quelques éloges académiques, tels que ceux de Massillon et de Montesquieu, il aurait plus que mérité le rang honorable qu'on lui assigne parmi les écrivains d'élite de son époque. D'Alembert, il ne faut pas l'oublier, est un savant plutôt qu'un artiste. Son style, toujours élégant, n'a point la chaleur qui naît de la passion, mais il a toutes les qualités qui conviennent pour l'exposition d'une idée philosophique ou la démonstration d'un fait acquis à la science.

D'Alembert fut le plus circonspect, mais aussi le plus conséquent des philosophes, et il s'honora par la dignité de sa vie. L'écrivain qui refusait la place de président de l'Académie de Berlin, que le roi de Prusse le pressait d'accepter, et les cent mille livres de rente que Catherine II lui faisait offrir, s'il voulait se charger de l'éducation du grand-duc de Russie, était digne de tracer aux gens de lettres la ligne de conduite qu'ils devaient suivre dans leurs rapports avec les grands. A R.

SENTENCE DÉTACHÉE DE L'AUTEUR.

Tout citoyen est redevable à sa patrie de ses talents et de la manière de les employer.

cepte, l'art si difficile et jusqu'alors si peu connu de la versification française; avant Despréaux, il est vrai, Malherbe avait commencé à démêler ce secret, mais il n'en avait deviné qu'une partie, et avait gardé pour lui seul ce qu'il en savait, et Corneille, quoiqu'il eût fait Cinna et Polyeucte, n'avait de secret que son instinct, et n'était plus Corneille dès que cet instinct l'abandonnait. Despréaux a eu le mérite rare, et qui ne pouvait appartenir qu'à un homme supérieur, de former le premier en France par ses leçons et par ses vers, une école de poésie; ajoutons que de tous les poètes qui l'ont précédé ou suivi, aucun n'était plus fait que lui pour être le chef d'une pareille école; en effet, la correction sévère et prononcée qui caractérise ses ouvrages, le rend singulièrement propre à servir d'étude aux jeunes élèves en poésie; c'est sur les vers de Despréaux qu'ils doivent, si l'on peut parler de la sorte, modeler leurs premiers essais, pour se plier de bonne heure à cette correction si nécessaire, comme les jeunes élèves en peinture pour acquérir la précision et la pureté du dessin doivent se former sur des figures dont les contours soient austères, et les muscles fortement exprimés.

III. BOSSUET.

Les sermons qu'on a imprimés de lui, restes d'une multitude immense (car jamais il ne prêcha deux fois le même), sont plutôt les esquisses d'un grand maître que des tableaux terminés; ils n'en sont que plus précieux pour ceux qui aiment à voir dans ces dessins heurtés et rapides, les traits hardis d'une touche libre et fine, et la première séve de l'enthousiasme créateur. Cette fécondité, pleine de chaleur et de verve, qui dans la chaire ressemblait à l'inspiration, subjuguait et entraînait ceux qui l'écoutaient.

IV. CORNEILLE.

Corneille, après avoir sacrifié longtemps au mauvais goût dans la carrière dramatique, s'en affranchit enfin, découvrit par la force de son génie, bien plus que par la lecture, les lois du théâtre, et les exposa dans ses discours admirables sur la Tragédie, dans ses réflexions sur chacune de ses pièces, mais principalement dans ses pièces mêmes.

V. DESCARTES.

Cet homme rare dont la fortune a tant varié en moins d'un siècle, avait tout ce qu'il fallait pour changer la face de la philosophie. Une imagination forte, un esprit très-conséquent, des connaissances puisées dans lui-même plus que dans les livres, beaucoup de courage pour combattre les préjugés les plus généralement reçus, et une espèce de dépendance qui le forçait à les ménager; aussi éprouva-t-il, de son vivant même, ce qui arrive pour l'ordinaire à tout homme qui prend un ascendant trop marqué sur les hommes; il fit quelques enthousiastes, et eut beaucoup d'ennemis; soit qu'il connût sa nation ou qu'il s'en défiât seulement, il

s'était réfugié dans un pays véritablement libre pour y méditer plus à son aise; quoiqu'il pensât beaucoup moins à faire des disciples, qu'à les mériter, la persécution alla le chercher dans sa retraite, et la vie cachée qu'il menait ne put pas s'y soustraire; malgré toute la sagacité qu'il avait employée pour prouver l'existence de Dieu, il fut accusé de la nier par des ministres qui peut-être ne la croyaient point. Tourmenté et calomnié par des étrangers, et assez mal accueilli de ses compatriotes, il alla mourir en Suède, bien éloigné sans doute de s'attendre aux succès brillants que ses opinions auraient un jour.

VI. FÉNELON.

Le charme le plus touchant des ouvrages de Fénelon, est ce sentiment de quiétude et de paix qu'il fait goûter à son lecteur; c'est un ami qui s'approche de vous et dont l'âme se répand dans la vôtre; il tempère, il suspend au moins pour un moment vos douleurs et vos peines; on pardonne à l'humanité tant d'hommes qui la font haïr, en faveur de Fénelon qui la fait aimer.

VII. FLÉCHIER.

La réputation des oraisons funèbres de Fléchier s'est conservée jusqu'à nos jours; on peut ajouter qu'elles en sont dignes, si l'on se souvient qu'elles ont été prononcées dans un temps où les véritables lois de l'éloquence étaient bien peu connues. Le style en est non-seulement pur et correct, mais plein de douceur et d'élégance; à la pureté de la diction, l'orateur joint une harmonie douce et facile quoique pleine et nombreuse.

On fera plus ou moins grand l'intervalle entre Bossuet et lui, selon qu'on sera plus ou moins entraîné par l'éloquence impétueuse de l'un ou séduit par l'harmonieuse élégance de l'autre; mais il paraît au moins décidé que les autres oracles de la chaire, les Massillon et les Bourdaloue, si différents d'eux-mêmes dans leurs oraisons funèbres et leurs sermons, ne peuvent être placés dans cet intervalle.

VIII. MALHERBE.

Malherbe nourri de la lecture des excellents poètes de l'antiquité, et prenant comme eux la nature pour modèle, répandit le premier dans notre poésie une harmonie et des beautés auparavant inconnues.

IX. MASSILLON ET BOURDALOUE.

Massillon excelle dans la partie de l'orateur, qui seule peut tenir lieu de toutes les autres, dans cette éloquence qui va droit au cœur.

La diction de Bourdaloue toujours facile, élégante et pure, est partout de cette simplicité noble, sans laquelle il n'y a ni bon goût, ni véritable éloquence, simplicité qui étant réunie dans Massillon, à l'harmonie la plus séduisante et la plus douce, en emprunte encore des grâces nouvelles, ce qui met le comble au charme que fait éprouver ce style

enchanteur. On sent que tant de beautés ont coulé de source et n'ont rien coûté à celui qui les a produites. Il lui échappe même quelquefois dans la mélodie si touchante de son style des négligences qu'on peut appeler heureuses, parce qu'elles achèvent de faire disparaître non-seulement l'empreinte, mais jusqu'au soupçon du travail.

X. MOLIÈRE.

Heureux qui sait, comme Molière joindre à la vérité des caractères la chaleur de l'action, à la peinture des sottises locales le tableau des mœurs humaines, à la justesse des dialogues la plaisanterie la plus vive et la plus gaie : peintre fidèle et intéressant, non-seulement de sa nation, mais de toutes les autres, non-seulement de son siècle, mais des suivants, il pourra mettre sur ses tableaux l'inscription qu'un artiste grec mettait sur les siens : *A la postérité;* et il n'aura point à craindre le mot de Fontenelle sur une mauvaise ode qui avait ce même titre : « Cela n'ira pas à son adresse. »

XI. RACINE.

Racine s'ouvrant une nouvelle route, fit paraître sur la scène une passion que les anciens n'y avaient guère connue, et développant le ressort du cœur humain, joignit à une élégance et à une vérité continues, quelques traits de sublime. (*Esprit, Maximes et Principes.*)

HELVÉTIUS [1].

FRAGMENT DU LIVRE DE L'ESPRIT.

L'ESPRIT ET LE GÉNIE.

L'esprit suppose toujours invention. Mais quelle différence, dira-t-on, entre cette espèce d'invention et celle qui nous fait obtenir le titre de *génies*? Pour la découvrir consultons le public. En morale et en politique, il honorera, par exemple, de titre de génies, et Machiavel et l'au-

[1] **Claude-Adrien HELVÉTIUS** (1715-1771). Il était fils du premier médecin de la reine Marie Leczinska, et petit-fils d'un autre médecin hollandais, qui était venu s'établir en France et s'était rendu célèbre par l'emploi de l'*ipécacuanha*. Dès qu'il eut terminé ses études et complété son éducation dans les salons littéraires de l'époque, le jeune Helvétius ne resta pas longtemps embarrassé sur le choix d'une carrière, et il obtint par la faveur de la bonne reine Marie Leczinska, la place de fermier général, c'est-à-dire un revenu annuel de 100,000 écus. C'était là un financier d'une espèce toute nouvelle et on vit bien qu'il n'était pas de la famille des *Turcaret*. Plein de bienveillance et d'aménité dans les relations habituelles de la vie, il était d'une libéralité qui allait jusqu'à la magnificence. Il pensionnait des littérateurs, des poètes, entr'autres Marivaux et Saurin. Cependant, malgré le noble emploi qu'il faisait de sa fortune, il se dégoûta de manier les écus de la gabelle et du fisc. D'ailleurs, une vocation de plus en plus irré-

teur de *l'Esprit des Lois*, et ne donnera que le titre d'hommes de beaucoup d'esprit à La Rochefoucauld et à La Bruyère. L'unique différence sensible qu'on remarque entre ces deux espèces d'hommes, c'est que les premiers traitent de matières plus importantes, lient plus de vérités entre elles, et forment un plus grand ensemble que les seconds. Or, l'union d'un plus grand nombre de vérités suppose une plus grande quantité de combinaisons, et, par conséquent, un homme plus rare. D'ailleurs, le public aime à voir, du haut d'un principe, toutes les conséquences qu'on en peut tirer : il doit donc récompenser, par un titre supérieur, tel que celui de génie, quiconque lui procure cet avantage, en réunissant une infinité de vérités sous le même point de vue. Telle est, dans le genre philosophique, la différence sensible entre le génie et l'esprit.

Dans les arts, où, par le mot de *talent*, on exprime ce que, dans les sciences, on désigne par le mot *d'esprit*, il semble que la différence soit à peu près la même.

Quiconque, ou se modèle sur les grands hommes qui l'ont déjà précédé dans la même carrière, ou ne les surpasse pas, ou n'a point fait un certain nombre de bons ouvrages, n'a pas assez combiné, n'a pas fait d'assez grands efforts d'esprit, ni donné assez de preuves d'invention pour mériter le titre de génie. En conséquence, on place dans la liste des hommes de talent les Regnard, les Vergier, les Campistron et les Fléchier ; lorsqu'on cite comme génies les Molière, les La Fontaine, les Corneille et les Bossuet. J'ajouterai même, à ce sujet, qu'on refuse quelquefois à l'auteur, le titre qu'on accorde à l'ouvrage. Un conte, une tragédie ont un grand succès : on peut dire de ces ouvrages qu'ils sont pleins de génie, sans oser quelquefois en accorder le titre à l'auteur. Pour l'obtenir, il faut, ou comme La Fontaine, avoir, si je l'ose dire, dans une infinité de petites pièces la monnaie d'un grand ouvrage ; ou,

sistible l'entraînait vers les lettres. Il donna sa démission de fermier général, pour se livrer entièrement à ses études de prédilection et pour mettre la dernière main à son livre de l'*Esprit*, qu'il préparait depuis longtemps. Cet ouvrage dont l'impression avait été autorisée par le censeur royal, qui ne l'avait probablement pas lu, causa un véritable scandale. On fut atterré à la cour, lorsqu'on vit le maître d'hôtel de la reine (Helvétius avait acheté cette charge), passer dans le camp des philosophes. La Sorbonne déclara que le livre de l'*Esprit* « renfermait tous les genres de poison qui se trouvent répandus dans différents livres modernes. » Le parlement proscrivit de son côté le même ouvrage « comme bornant les facultés de l'homme à la sensation physique, et comme encourageant au vice, en donnant des motifs trop peu solides à la vertu. » Helvétius a écrit un autre traité philosophique intitulé : *De l'homme, de ses facultés intellectuelles et de son éducation*. Il débuta dans la littérature par un poème sur *le Bonheur*, qui lui valut la charmante lettre de Voltaire, que nous avons citée. A. R.

SENTENCE DÉTACHÉE DE L'AUTEUR.

Un sage jouit des plaisirs et s'en passe, comme on fait des fruits en hiver.

comme Corneille et Racine, avoir composé un certain nombre d'excellentes tragédies.

Le poème épique est, dans la poésie, le seul ouvrage dont l'étendue suppose une mesure d'attention et d'invention suffisante pour décorer un homme du titre de génie.

Il me reste, en finissant ce chapitre, deux observations à faire : La première, c'est qu'on ne désigne dans les arts par le nom d'esprit, que ceux, qui, sans génie ni talent pour un genre, y transportent les beautés d'un autre genre : telles sont, par exemple, les comédies de M. de Fontenelle, qui, dénuées du génie et du talent comique, étincellent de quelques beautés philosophiques. La seconde c'est que l'invention appartient tellement à l'esprit, qu'on n'a jusqu'à présent, par aucune des épithètes applicables au grand esprit, désigné ceux qui remplissent des emplois utiles, mais dont l'exercice n'exige point d'invention. Le même usage qui donne l'épithète de *bon* au juge, au financier, à l'arithméticien habile, nous permet d'appliquer l'épithète de *sublime* au poète, au législateur, au géomètre, à l'orateur. L'esprit suppose donc toujours invention. Cette invention, plus élevée dans le génie, embrasse d'ailleurs plus d'étendue de vue ; elle suppose, par conséquent, et plus de cette opiniâtreté qui triomphe de toutes les difficultés, et plus de cette hardiesse de caractère qui se fraye des routes nouvelles :

Telle est la différence entre le génie et l'esprit, et l'idée générale qu'on doit attacher à ce mot *esprit*.

(*Discours IV, Chap.* 3.)

BUFFON [1].

SUR LE STYLE.

FRAGMENT.

Les ouvrages bien écrits seront les seuls qui passeront à la postérité. La quantité des connaissances, la singularité des faits, la nouveauté même des découvertes ne sont pas de sûrs garants de l'immortalité ; si

[1] **Jean-Louis Leclerc, comte DE BUFFON** (1707-1788), naquit à Montbard (Côte-d'Or). Fils d'un conseiller au parlement de Dijon, il reçut une éducation brillante qu'il compléta lui-même par des voyages en France, en Suisse et en Italie. Montesquieu étudiait surtout dans les pays qu'il visitait, les mœurs et les institutions des peuples. Ce furent les beautés de la nature qui impressionnèrent le plus vivement Buffon. Mais si chez lui les facultés de l'imagination étaient puissantes, celles de l'esprit ne l'étaient pas moins. Il profita d'un séjour qu'il fit en Angleterre pour traduire deux traités scientifiques, l'un de Halles, l'autre de Newton, qu'il offrit à l'Académie des sciences de Paris ; bientôt il se livra assidûment à l'étude des mathématiques et de la physique. Il parvint à démontrer, par des expériences décisives, la possibilité des miroirs ardents d'Archimède et de Proclus. Les mémoires dans lesquels il avait consigné ses observa-

les ouvrages qui les contiennent ne roulent que sur de petits objets, s'ils sont écrits sans goût, sans noblesse et sans génie, ils périront, parce que les connaissances, les faits et les découvertes s'enlèvent aisément, se transportent, et gagnent même à être mises en œuvre par des mains plus habiles. Ces choses sont hors de l'homme, le style l'homme est même. Le style ne peut donc ni s'enlever, ni se transporter, ni s'altérer; s'il est élevé, noble, sublime, l'auteur sera également admiré dans tous les temps; car il n'y a que la vérité qui soit durable et même éternelle. Or, un beau style n'est tel, en effet, que par le nombre infini des vérités qu'il présente. Toutes les beautés intellectuelles qui s'y trouvent, 10 tous les rapports dont il est composé sont autant de vérités aussi utiles, et peut-être plus précieuses pour l'esprit humain, que celles qui peuvent faire le fond du sujet.

Le sublime ne peut être que dans les grands sujets. La poésie, l'histoire et la philosophie ont toutes le même objet, et un très-grand objet : *l'homme et la nature.* La philosophie décrit et dépeint la nature; la poésie la peint et l'embellit; elle peint aussi les hommes, elle les agrandit, elle les exagère, elle crée les héros et les dieux; l'histoire ne peint que l'homme, et le peint tel qu'il est; ainsi le ton de l'historien ne deviendra sublime que quand il fera le portrait des plus grands hommes, 20 quand il exposera les plus grandes actions, les plus grands mouvements, les plus grandes révolutions; et partout ailleurs, il suffira qu'il soit

tions et ses découvertes, lui ouvrirent les portes de l'Académie des sciences en 1739, et il ne tarda pas à être nommé intendant du jardin du roi. Buffon n'avait encore fait que préluder par ces travaux à l'œuvre capitale de sa vie; en 1749, il donna au public les trois premiers volumes de son *Histoire naturelle* et l'on vit se succéder dans l'espace de dix-huit années les différentes parties dont se composait cette imposante et magnifique publication. *La Théorie de la terre, les idées générales sur l'histoire de l'homme et des animaux,* et surtout *les Epoques de la nature* donnèrent aux sciences naturelles un prestige et un éclat qui 30 assurèrent à jamais leur popularité. Les œuvres de la création étaient enfin étudiées par un homme qui savait les comprendre en philosophe et les peindre en artiste. « M. de Buffon, dit Condorcet, est poète dans ses descriptions; mais, comme les grands poètes, il sait rendre intéressante la peinture des objets physiques, en y mêlant avec art des idées morales qui intéressent l'âme, en même temps que l'imagination est amusée ou étonnée. Son style est harmonieux, non de cette harmonie qui appartient à tous les écrivains corrects à qui le sens de l'oreille n'a pas été refusé, et qui consiste presque uniquement à éviter les sons durs ou pénibles, mais de cette harmonie qui est une partie du talent, ajoute aux beautés par une sorte d'analogie entre les idées et les sons, et fait que la 40 phrase est douce et sonore, majestueuse ou légère, suivant les objets qu'elle doit peindre et les sentiments qu'elle doit réveiller. »

On s'est beaucoup égayé des manchettes et du jabot de M. de Buffon, et on a trouvé qu'il y avait certains rapports entre ses apprêts de toilette et la pompeuse ordonnance de son style. Nous ne pensons pas que Condorcet, Cuvier et M. Flourens, qui ont parlé de Buffon comme eux seuls étaient autorisés à le faire, se soient préoccupés de savoir si ce grand écrivain, pour entrer en possession de son génie, devait préalablement revêtir son habit de cour. A. R.

majestueux et grave. Le ton du philosophe pourra devenir sublime toutes les fois qu'il parlera des lois et de la nature, des êtres en général, de l'espace, de la matière, du mouvement et du temps, de l'âme, de l'esprit humain, des sentiments, des passions; dans le reste, il suffira qu'il soit noble et élevé; mais le ton de l'orateur ou du poète, dès que le sujet est grand, doit toujours être sublime, parce qu'ils sont les maîtres de joindre à la grandeur des sujets autant de couleur, autant de mouvement, autant d'illusion qu'il leur plaît; et que, devant toujours peindre et toujours agrandir les objets, ils doivent aussi partout employer toute la
10 force et déployer l'étendue de leur génie.

(*Discours de réception à l'Académie française.*)

FRAGMENTS DE L'HISTOIRE NATURELLE.

I. INVOCATION A LA PAIX.

Grand Dieu! dont la seule présence soutient la nature et maintient l'harmonie des lois de l'univers; vous qui, du trône immobile de l'empyrée, voyez rouler sous vos pieds toutes les sphères célestes sans choc et sans confusion; qui, du sein du repos, reproduisez à chaque instant leurs mouvements immenses, et seul régissez dans une paix profonde ce nombre infini de cieux et de mondes; rendez, rendez enfin le calme à la terre agitée! qu'elle soit dans le silence! qu'à votre voix, la discorde et la guerre cessent de faire retentir leurs clameurs orgueil-
20 leuses!

Dieu de bonté, auteur de tous les êtres, vos regards paternels embrassent tous les objets de la création; mais l'homme est votre être de choix; vous avez éclairé son âme d'un rayon de votre lumière immortelle; comblez vos bienfaits en pénétrant son cœur d'un trait de votre amour : ce sentiment divin, se répandant partout, réunira les natures ennemies; l'homme ne craindra plus l'aspect de l'homme, le fer homicide n'armera plus sa main; le feu dévorant de la guerre ne fera plus tarir la source des générations; l'espèce humaine, maintenant affaiblie, mutilée, moissonnée dans sa fleur, germera de nouveau et se multipliera sans nombre;
30 la nature, accablée sous le poids des fléaux, stérile, abandonnée, reprendra bientôt avec une nouvelle vie son ancienne fécondité; et nous, Dieu bienfaiteur, nous la seconderons, nous la cultiverons, nous l'observerons sans cesse, pour vous offrir à chaque instant un nouveau tribut de reconnaissance et d'admiration.

II. L'HOMME.

1. LA SUPÉRIORITÉ DE L'HOMME.

Tout marque dans l'homme, même à l'extérieur, sa supériorité sur tous les êtres vivants : il se soutient droit et élevé, son attitude est celle du commandement, sa tête regarde le ciel et présente une face auguste sur laquelle est imprimé le caractère de sa dignité; l'image de l'âme y

est peinte par la physionomie, l'excellence de sa nature perce à travers les organes matériels et anime d'un feu divin les traits de son visage; son port majestueux, sa démarche ferme et hardie annoncent sa noblesse et son rang; il ne touche à la terre que par ses extrémités les plus éloignées, il ne la voit que de loin, et semble la dédaigner. Les bras ne lui sont pas donnés pour servir de piliers d'appui à la masse de son corps; sa main ne doit pas fouler la terre, et perdre par des frottements réitérés la finesse du toucher dont elle est le principal organe; le bras et la main sont faits pour servir à des usages plus nobles, pour exécuter les ordres de la volonté, pour saisir les choses éloignées, pour écarter les obstacles, pour prévenir les rencontres et le choc de ce qui pourrait nuire, pour embrasser et retenir ce qui peut plaire, pour le mettre à portée des autres sens.

Lorsque l'âme est tranquille, toutes les parties du visage sont dans un état de repos; leur proportion, leur union, leur ensemble marquent encore assez la douce harmonie des pensées, et répondent au calme de l'intérieur : mais lorsque l'âme est agitée, la face humaine devient un tableau vivant, où les passions sont rendues avec autant de délicatesse que d'énergie, où chaque mouvement de l'âme est exprimé par un trait, chaque action par un caractère, dont l'impression vive et prompte devance la volonté, nous décèle, et rend au dehors, par des signes pathétiques, les images de nos secrètes agitations.

C'est surtout dans les yeux qu'elles se peignent et qu'on peut les reconnaître; l'œil appartient à l'âme plus qu'aucun autre organe, il semble y toucher et participer à tous ses mouvements, il en exprime les passions les plus vives et les émotions les plus tumultueuses, comme les mouvements les plus doux et les sentiments les plus délicats; il les rend dans toute leur force, dans toute leur pureté, tels qu'ils viennent de naître : il les transmet par des traits rapides qui portent dans une autre âme le feu, l'action, l'image de celle dont ils partent. L'œil reçoit et réfléchit en même temps la lumière de la pensée et la chaleur du sentiment, c'est le sens de l'esprit et la langue de l'intelligence.

2. LA MORT DE L'HOMME.

Pourquoi craindre la mort, si l'on a assez bien vécu pour n'en pas craindre les suites? pourquoi redouter cet instant, puisqu'il est préparé par une infinité d'autres instants du même ordre, puisque la mort est aussi naturelle que la vie, et que l'une et l'autre nous arrivent de la même façon sans que nous le sentions, sans que nous puissions nous en apercevoir? Qu'on interroge les médecins et les ministres de l'Eglise, accoutumés à observer les actions des mourants et à recueillir leurs derniers sentiments, ils conviendront qu'à l'exception d'un très-petit nombre de maladies aiguës, où l'agitation, causée par des mouvements convulsifs, semble indiquer les souffrances du malade, dans toutes les autres on meurt tranquillement, doucement et sans douleur : et même ces terribles agonies effraient plus les spectateurs qu'elles ne tourmentent le malade;

car combien n'en a-t-on pas vus qui, après avoir été à cette dernière extrémité, n'avaient aucun souvenir de ce qui s'était passé, non plus que de ce qu'ils avaient senti! Ils avaient réellement cessé d'être pour eux pendant ce temps, puisqu'ils sont obligés de rayer du nombre de leurs jours tous ceux qu'ils ont passés dans cet état, duquel il ne leur reste aucune idée.

La plupart des hommes meurent donc sans le savoir; et, dans le petit nombre de ceux qui conservent de la connaissance jusqu'au dernier soupir, il ne s'en trouve peut-être pas un qui ne conserve en même temps de l'espérance, et qui ne se flatte d'un retour vers la vie : la nature a, pour le bonheur de l'homme, rendu ce sentiment plus fort que la raison. Un malade dont le mal est incurable, qui peut juger son état par des exemples fréquents et familiers, qui en est averti par les mouvements inquiets de sa famille, par les larmes de ses amis, par la contenance ou l'abandon des médecins, n'en est pas plus convaincu qu'il touche à sa dernière heure : l'intérêt est si grand qu'on ne s'en rapporte qu'à soi : on n'en croit pas les jugements des autres, on les regarde comme des alarmes peu fondées; tant qu'on se sent et qu'on pense, on ne réfléchit, on ne raisonne que pour soi, et tout est mort que l'espérance vit encore.

Jetez les yeux sur un malade qui vous aura dit cent fois qu'il se sent attaqué à mort, qu'il voit bien qu'il ne peut pas en revenir, qu'il est prêt à expirer; examinez ce qui se passe sur son visage lorsque, par zèle ou par indiscrétion, quelqu'un vient à lui annoncer que sa fin est prochaine en effet : vous le verrez changer comme celui d'un homme auquel on annonce une nouvelle imprévue. Ce malade ne croit donc pas ce qu'il dit lui-même, tant il est vrai qu'il n'est nullement convaincu qu'il doit mourir; il a seulement quelque doute, quelque inquiétude sur son état, mais il craint toujours beaucoup moins qu'il n'espère : et, si l'on ne réveillait pas ses frayeurs par ces tristes soins et cet appareil lugubre qui devancent la mort, il ne la verrait point arriver.

La mort n'est donc pas une chose aussi terrible que nous nous l'imaginons; nous la jugeons mal de loin : c'est un spectre qui nous épouvante à une certaine distance, qui disparaît lorsqu'on vient à en approcher de près.

III. LES ANIMAUX.

1. LE CHEVAL.

La plus noble conquête que l'homme ait jamais faite est celle de ce fier et fougueux animal qui partage avec lui les fatigues et la gloire des combats : aussi intrépide que son maître, le cheval voit le péril et l'affronte; il se fait au bruit des armes, il l'aime, il le cherche et s'anime de la même ardeur; il partage aussi ses plaisirs; à la chasse, aux tournois, à la course, il brille, il étincelle; mais, docile autant que courageux, il ne se laisse point emporter à son feu, il sait réprimer ses mouvements; non-seulement il fléchit sous la main de celui qui le guide, mais il

semble consulter ses désirs, et, obéissant toujours aux impressions qu'il en reçoit, il se précipite, se modère ou s'arrête, et n'agit que pour y satisfaire : c'est une créature qui renonce à son être pour n'exister que par la volonté d'un autre, qui sait même la prévenir; qui, par la promptitude et la précision de ses mouvements, l'exprime et l'exécute; qui sent autant qu'on le désire, et ne rend qu'autant qu'on veut; qui, se livrant sans réserve, ne se refuse à rien, sert de toutes ses forces, s'excède et même meurt pour mieux obéir.

2. LE CHEVREUIL.

Le cerf, comme le plus noble des habitants des bois, occupe dans les forêts les lieux ombragés par les cimes élevées des plus hautes futaies : 10 le chevreuil, comme étant d'une espèce inférieure, se contente d'habiter sous des lambris plus bas, et se tient ordinairement dans le feuillage épais des plus jeunes taillis; mais, s'il a moins de noblesse, moins de force, et beaucoup moins de hauteur de taille, il a plus de grâce, plus de vivacité et même plus de courage que le cerf; il est plus gai, plus leste, plus éveillé; sa forme est plus arrondie, plus élégante, et sa figure plus agréable; ses yeux surtout sont plus beaux, plus brillants, et paraissent animés d'un sentiment plus vif; ses membres sont plus souples, ses mouvements plus prestes, et il bondit, sans effort, avec autant de force que de légèreté. 20

Sa robe est toujours propre, son poil net et lustré; il ne se roule jamais dans la fange comme le cerf; il ne se plaît que dans les pays les plus élevés, les plus secs, où l'air est le plus pur; il est encore plus rusé, plus adroit à se dérober, plus difficile à suivre; il a plus de finesse, plus de ressources d'instinct : car, quoiqu'il ait le désavantage mortel de laisser après lui des impressions plus fortes, et qui donnent aux chiens plus d'ardeur et plus de véhémence d'appétit que l'odeur du cerf, il ne laisse pas de savoir se soustraire à leur poursuite par la rapidité de sa première course, et par ses détours multipliés ; il n'attend pas, pour employer la ruse, que la force lui manque; dès qu'il sent, au contraire, 30 que les premiers efforts d'une fuite rapide ont été sans succès, il revient sur ses pas, retourne, revient encore, et, lorsqu'il a confondu par ses mouvements opposés la direction de l'aller avec celle du retour, lorsqu'il a mêlé les émanations présentes avec les émanations passées, il se sépare de la terre par un bond, et, se jetant à coté, il se met ventre à terre, et laisse, sans bouger, passer près de lui la troupe entière de ses ennemis ameutés.

3. L'ÉCUREUIL.

L'écureuil est un joli petit animal qui n'est qu'à demi sauvage, et qui, par sa gentillesse, par sa docilité, par l'innocence même de ses mœurs, mériterait d'être épargné : il n'est ni carnassier ni nuisible, quoiqu'il 40 saisisse quelquefois des oiseaux; sa nourriture ordinaire sont des fruits, des amandes, des noisettes, de la faîne et du gland; il est propre, leste,

vif, très-alerte, très-éveillé, très-industrieux; il a les yeux pleins de feu, la physionomie fine, le corps nerveux, les membres très-dispos : sa jolie figure est encore rehaussée, parée par une belle queue en forme de panache, qu'il relève jusque dessus sa tête, et sous laquelle il se met à l'ombre. Il est, pour ainsi dire, moins quadrupède que les autres; il se tient ordinairement assis presque debout, et se sert de ses pieds de devant, comme d'une main, pour porter à sa bouche; au lieu de se cacher sous terre, il est toujours en l'air: il approche des oiseaux par sa légèreté, il demeure comme eux sur la cime des arbres, parcourt les
10 forêts en sautant de l'un à l'autre, y fait aussi son nid, cueille les graines, boit la rosée et ne descend à terre que quand les arbres sont agités par la violence des vents. On ne le retrouve point dans les champs, dans les lieux découverts, dans les pays de plaine; il n'approche jamais des habitations; il ne reste point dans les taillis, mais dans les bois de hauteur, sur les vieux arbres des plus belles futaies. Il craint l'eau plus encore que la terre, et l'on assure que, lorsqu'il faut la passer, il se sert d'une écorce pour vaisseau, et de sa queue pour voile et pour gouvernail. Il ne s'engourdit pas comme le loir pendant l'hiver, il est en tout temps très-éveillé, et pour peu que l'on touche au pied de l'arbre sur lequel
20 il repose, il sort de sa petite bauge, fuit sur un autre arbre, ou se cache à l'abri d'une branche. Il ramasse des noisettes pendant l'été, en remplit les trous, les fentes d'un vieux arbre, et a recours en hiver à sa provision; il les cherche aussi sous la neige qu'il détourne en grattant. Il a la voix éclatante, et plus perçante encore que celle de la fouine; il a de plus un murmure à bouche fermée, un petit grognement de mécontentement qu'il fait entendre toutes les fois qu'on l'irrite. Il est trop léger pour marcher, il va ordinairement par petits sauts et quelquefois par bonds; il a les ongles si pointus et les mouvements si prompts, qu'il grimpe en un instant sur un hêtre dont l'écorce est fort lisse.

4. LA FAUVETTE.

30 Le triste hiver, saison de mort, est le temps du sommeil ou plutôt de la torpeur de la nature; les insectes sans vie, les reptiles sans mouvement, les végétaux sans verdure et sans accroissement, tous les habitants de l'air détruits ou relégués, ceux des eaux renfermés dans des prisons de glace, et la plupart des animaux terrestres confinés dans les cavernes, les antres et les terriers; tout nous présente les images de la langueur et de la dépopulation : mais le retour des oiseaux au printemps est le premier signal et la douce annonce du réveil de la nature vivante; et les feuillages renaissants et les bocages revêtus de leur nouvelle parure, sembleraient moins frais et moins touchants sans les nouveaux
40 hôtes qui viennent les animer.

De ces hôtes des bois, les fauvettes sont les plus nombreuses, comme les plus aimables; vives, agiles, légères et sans cesse remuées, tous leurs mouvements ont l'air du sentiment, et tous leurs accents, le ton de la joie.

Ces jolis oiseaux arrivent au moment où les arbres développent leurs feuilles et commencent à laisser épanouir leurs fleurs ; ils se dispersent dans toute l'étendue de nos campagnes : les uns viennent habiter nos jardins, d'autres préfèrent les avenues et les bosquets ; plusieurs espèces s'enfoncent dans les grands bois, et quelques-unes se cachent au milieu des roseaux. Ainsi les fauvettes remplissent tous les lieux de la terre, et les animent par les mouvements et les accents de leur tendre gaieté.

5. L'OISEAU-MOUCHE.

C'est dans les contrées les plus chaudes du nouveau monde que se trouvent toutes les espèces d'oiseaux-mouches ; elles sont assez nombreuses et paraissent confinées entre les deux tropiques, car ceux qui s'avancent en été dans les zones tempérées n'y font qu'un court séjour ; ils semblent suivre le soleil, s'avancer, se retirer avec lui, et voler sur l'aile des zéphyrs à la suite d'un printemps éternel.

Rien n'égale la vivacité de ces petits oiseaux, si ce n'est leur courage ou plutôt leur audace : on les voit poursuivre avec furie des oiseaux vingt fois plus gros qu'eux, s'attacher à leur corps, et, se laissant emporter par leur vol, les becqueter à coups redoublés jusqu'à ce qu'ils aient assouvi leur petite colère. Quelquefois même ils se livrent entre eux de très-vifs combats. L'impatience paraît être leur âme : s'ils s'approchent d'une fleur, et qu'ils la trouvent fanée, ils lui arrachent les pétales avec une précipitation qui marque leur dépit. Ils n'ont pas d'autre voix qu'un petit cri fréquent et répété. Ils le font entendre dans les bois dès l'aurore, jusqu'à ce qu'aux premiers rayons du soleil, tous prennent l'essor et se dispersent dans les campagnes.

DESCRIPTIONS DÉTACHÉES.

I. LES SAVANES DE L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

Ce n'est point en se promenant dans nos campagnes cultivées ni même en parcourant toutes les terres du domaine de l'homme que l'on peut connaître les grands effets des variétés de la nature ; c'est en se transportant des sables brûlants de la zone torride aux glacières des pôles, c'est en descendant du sommet des montagnes au fond des mers, c'est en comparant les déserts avec les déserts, que nous la jugerons mieux et que nous l'admirerons davantage. En effet, sous le point de vue de ses sublimes contrastes et de ses majestueuses oppositions, elle paraît plus grande en se montrant telle qu'elle est. Nous avons ci-devant peint les déserts arides de l'Arabie Pétrée, ces solitudes nues où l'homme n'a jamais respiré sous l'ombrage, où la terre sans verdure n'offre aucune subsistance aux animaux, aux oiseaux, aux insectes ; où tout paraît mort, parce que rien ne peut naître, et que l'élément nécessaire au développement des germes de tout être vivant ou végétant, loin d'arroser la terre par des ruisseaux d'eau vive ou de la pénétrer par des pluies fécondes, ne peut même l'humecter d'une simple rosée.

Opposons ce tableau d'une sécheresse absolue dans une terre trop ancienne, à celui des vastes plaines de fange des savanes noyées du nouveau continent, nous y verrons par excès ce que l'autre n'offrait que par défaut; des fleuves d'une largeur immense, tels que l'Amazone, la Plata, l'Orénoque, roulant à grands flots leurs vagues écumantes, et se débordant en toute liberté, semblent menacer la terre d'un envahissement et faire effort pour l'occuper tout entière. Des eaux stagnantes et répandues près et loin de leur cours couvrent le limon vaseux qu'elles ont déposé, et ces vastes marécages, exhalant leurs vapeurs en brouillards fétides, 10 communiqueraient à l'air l'infection de la terre, si bientôt elles ne retombaient en pluies précipitées par les orages ou dispersées par les vents. Et ces plages, alternativement sèches et noyées, où la terre et l'eau semblent se disputer des possessions illimitées; et ces broussailles de mangles jetées sur les confins indécis de ces deux éléments ne sont peuplées que d'animaux immondes qui pullulent dans ces repaires, cloaques de la nature, où tout retrace l'image des déjections monstrueuses de l'antique limon. Les énormes serpents tracent de larges sillons sur cette terre bourbeuse; les crocodiles, les crapauds, les lézards et mille autres reptiles à larges pattes en pétrissent la fange; des millions d'insectes enflés 20 par la chaleur humide en soulèvent la vase; et tout ce peuple impur, rampant sur le limon ou bourdonnant dans l'air qu'il obscurcit encore, toute cette vermine dont fourmille la terre attire de nombreuses cohortes d'oiseaux ravisseurs dont les cris confus, multipliés et mêlés aux coassements des reptiles, en troublant le silence de ces affreux déserts, semblent ajouter la crainte à l'horreur pour en écarter l'homme et en interdire l'entrée aux autres êtres sensibles : terres d'ailleurs impraticables, encore informes, et qui ne serviraient qu'à lui rappeler l'idée de ces temps voisins du premier chaos, où les éléments n'étaient pas séparés, où la terre et l'eau ne faisaient qu'une masse commune, et où les espèces 30 vivantes n'avaient pas encore trouvé leur place dans les différents districts de la nature. (*Description du Kamichi.*)

II. LES DÉSERTS DE L'ARABIE PÉTRÉE.

Qu'on se figure un pays sans verdure et sans eau, un soleil brûlant, un ciel toujours sec, des plaines sablonneuses, des montagnes encore plus arides sur lesquelles l'œil s'étend et le regard se perd sans pouvoir s'arrêter sur aucun objet vivant; une terre morte et, pour ainsi dire, écorchée par les vents, laquelle ne présente que des ossements, des cailloux jonchés, des rochers debout ou renversés, un désert entièrement découvert, où le voyageur n'a jamais respiré sous l'ombrage, où rien ne l'accompagne, rien ne lui rappelle la nature vivante . solitude 40 absolue, mille fois plus affreuse que celle des forêts; car les arbres sont encore des êtres pour l'homme qui se voit seul; plus isolé, plus dénué, plus perdu dans ces lieux vides et sans bornes, il voit partout l'espace comme son tombeau : la lumière du jour, plus triste que l'ombre de la

nuit, ne renaît que pour éclairer sa nudité, son impuissance, et pour lui présenter l'horreur de sa situation, en reculant à ses yeux les barrières du vide, en étendant autour de lui l'abîme de l'immensité qui le sépare de la terre habitée : immensité qu'il tenterait en vain de parcourir, car la faim, la soif et la chaleur brûlante pressent tous les instants qui lui restent entre le désespoir et la mort. (*Histoire du chameau.*)

LETTRE A M. DE LA CONDAMINE [1]

LORS DE SA RÉCEPTION A L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Du génie pour les sciences, du goût pour la littérature, du talent pour écrire, de l'ardeur pour entreprendre, du courage pour exécuter, de la constance pour achever, de l'amitié pour vos rivaux, du zèle pour vos amis, de l'enthousiasme pour l'humanité : voilà ce que vous connaît un ancien ami, un confrère de trente ans, qui se félicite aujourd'hui de le devenir pour la seconde fois.

Avoir parcouru l'un et l'autre hémisphère, traversé les continents et les mers, surmonté les sommets sourcilleux de ces montagnes embrasées où des glaces éternelles bravent également et les feux souterrains et les ardeurs du midi; s'être livré à la pente précipitée de ces cataractes écumantes, dont les eaux suspendues semblent moins rouler sur la terre que descendre des nues; avoir pénétré dans ces vastes déserts, dans ces solitudes immenses, où l'on trouve à peine quelques vestiges de l'homme, où la nature, accoutumée au plus profond silence, dut être étonnée de s'entendre interroger pour la première fois; avoir plus fait, en un mot, par le seul motif de la gloire des lettres, que l'on ne fit jamais par la soif de l'or : voilà ce que connaît de vous l'Europe, et ce que dira la postérité.

DE MABLY [2].

LA COUR DE CHARLEMAGNE.

FRAGMENT.

Que c'est un spectacle agréable pour qui connaît les devoirs de la société, d'examiner le ménage de Charlemagne. Sa femme, impératrice et reine de presque toute l'Europe, comme une simple mère de famille,

[1] **Charles-Marie DE LA CONDAMINE** (1701-1774), de l'Académie française en 1761, célèbre voyageur français. Il fut choisi, avec Bouguer et Godin, pour aller à l'équateur déterminer la grandeur et la figure de la terre.

[2] **L'abbé Gabriel Bonnot DE MABLY** (1709-1785), frère du célèbre Condillac. (Voir les prosateurs de cette section).

Il fit ses études au collége des Jésuites de Lyon. Le cardinal de Tencin, lorsqu'il devint ministre, prit pour secrétaire, sur la recommandation de sa sœur, le jeune abbé de Mably qui était admirablement préparé par la solidité et l'étendue

avait soin des meubles du palais et de la garde-robe de son mari, payait les gages des officiers, réglait les dépenses de la bouche et des écuries, et faisait à temps les provisions nécessaires à sa maison. De son côté, Charlemagne, vainqueur des Saxons et des Lombards, craint des empereurs de Constantinople et respecté des Sarrasins en Asie et en Afrique, gouvernait ses domaines avec autant de prudence que l'Etat, veillait avec économie à ce qu'ils fussent cultivés avec soin, et ordonnait de vendre les légumes qu'il ne pouvait consommer.

Les hommes ne changent pas d'idées en un jour; plus nos préjugés sont bizarres et absurdes, plus ils ont de force contre notre raison. Les passions ont leur habitude qu'on ne détruit que très-lentement. Les progrès vers le bien doivent être souvent interrompus. Si Charlemagne eût voulu arracher brusquement les Français à leurs habitudes et à leurs préjugés, il n'eût fait que les révolter au lieu de les éclairer. Il ne s'agissait pas de leur donner des lois parfaites en elles-mêmes, mais les meilleures qu'ils pussent exécuter. Voilà le chef-d'œuvre de la raison humaine, quand de la théorie elle passe à la pratique. Il faut louer dans le législateur des Français jusqu'aux efforts qu'il fit pour se rabaisser jusqu'à eux et n'être sage qu'autant qu'il le fallait pour être utile.

(*Observations sur l'hist. de France : Livre II, Chap. II.*)

de ses connaissances historiques aux travaux dont il allait être chargé. On lui confia, en effet, la rédaction de plusieurs mémoires diplomatiques et ce fut lui qui prépara les bases du traité que Voltaire porta à Berlin pour le soumettre à l'approbation du roi de Prusse. C'était là un beau début dans une carrière qui conduisait tout droit aux honneurs et à la fortune. Mably, loin de profiter des avantages de sa position, se brouilla avec le cardinal et quitta le ministère. Il n'avait point la souplesse d'un courtisan et il ne savait pas transiger avec les scrupules de sa conscience. Le goût de la retraite et le culte désintéressé de la science avaient d'ailleurs plus de prise sur lui que tous les calculs de l'ambition. Il refusa les honneurs littéraires auxquels le succès de ses ouvrages lui donnait tant de droits, par suite de cette indépendance de caractère qui n'acceptait pas plus le joug des conventions que celui de la servitude. Vaincu par les instances du maréchal de Richelieu qui se faisait fort d'assurer son élection, il s'était mis sur les rangs pour entrer à l'Académie française, mais il renonça tout à coup à sa candidature en songeant que comme récipiendaire, il serait tenu de prononcer l'éloge du cardinal de Richelieu, ce qui n'était pas conforme à ses principes, et que d'un autre côté, s'il se dérobait à cette obligation, il se rendrait coupable d'ingratitude envers le petit-neveu du fondateur de l'Académie.

Cet homme d'une intelligence et d'un caractère si élevés, ce publiciste éminent qui a parfois le coup d'œil de Montesquieu, mais que l'esprit de système a si souvent égaré, est l'un des écrivains du XVIIIe siècle qui ont le plus contribué à répandre des idées fausses en politique. Sans tenir compte des tendances et des besoins des sociétés modernes, Mably s'obstina à chercher les types des gouvernements qu'il rêvait pour l'Europe, dans les républiques de l'antiquité. Encore faisait-il plus d'emprunts aux lois de Lycurgue qu'à celles de Solon, puisque Sparte était l'idéal qu'il avait sans cesse devant les yeux. Dans *les Entretiens de Phocion sur le rapport de la morale avec la politique* et surtout dans son ouvrage *De la Législation*, il condamne le commerce et les beaux arts

PHOCION.

FRAGMENT.

Athènes n'avait plus de ces citoyens à la fois hommes d'Etat dans la place publique ou dans le sénat, et capitaines à la tête des armées. Les uns se destinaient aux emplois militaires, les autres aux fonctions civiles, et depuis ce partage, les talents et la république étaient également dégradés. Phocion fit revivre l'ancien usage; réunir les talents, c'était en quelque sorte multiplier les citoyens, les ressources de l'Etat et les grands magistrats. Il croyait que toutes les connaissances se prêtent un secours mutuel. Il gagna des batailles, traita de la paix, et fut le rival de Démosthènes, qui l'appelait *la hache de ses discours*, et ne craignait que lui de tous les orateurs dont Athènes était alors remplie. En se rendant digne de tous les emplois de la république, Phocion n'en brigua jamais aucun. Quoique sûr de commander les armées si on faisait la guerre, il conseilla toujours la paix; et le peuple, à qui il reprocha sans cesse ses vices tantôt avec force, tantôt avec une plaisanterie fine et piquante, le proclama quarante-cinq fois son capitaine général. Il gagna une bataille considérable sur les Macédoniens dans l'Eubée, chassa Philippe de l'Hellespont, dégagea Mégare qu'il attacha aux Athéniens, et défit le général Micion, qui ravageait l'Attique. Toujours occupé à réparer les pertes que les autres capitaines avaient faites, et à rétablir, tantôt par sa prudence, tantôt par son courage, les affaires désespérées d'une république toujours trop lente ou trop précipitée dans ses démarches, il ne travaillait pas moins à faire des alliés à sa patrie qu'à la rendre redoutable à ses ennemis. Les peuples, accoutumés depuis longtemps à fuir, avec leurs effets les plus précieux, des pays dont les armées d'Athènes approchaient, les voyaient traverser leurs terres sans terreur, lorsque Phocion les com-

comme des causes de corruption et de décadence pour les peuples; bien plus, il veut que l'inégalité de fortune et de condition disparaisse entre les citoyens d'un même Etat. On a signalé nombre de fois l'influence que les théories sociales de J.-J. Rousseau exercèrent sur la plupart des hommes qui, avant ou après la chute de l'ancienne monarchie, furent appelés, tour à tour, à formuler le programme de la révolution française; on n'a peut-être pas attribué à Mably toute la part qui lui revenait dans ce retour inopportun à la tradition grecque ou romaine quand il ne fallait que s'abandonner au courant des idées françaises. Combien d'orateurs de l'Assemblée législative et surtout de la Convention se perdirent, eux et leur cause, pour avoir trop lu le *Parallèle des Romains et des Français*, *les Observations sur l'histoire de la Grèce*, et *les Entretiens de Phocion*!

N'oublions pas pourtant de constater la haute importance des *Observations sur l'histoire de France* qui contiennent des aperçus d'un rare bonheur et témoignent d'une sagacité peu commune. « Aucun autre écrivain, dit M. Guizot, à propos de cet ouvrage, n'a plus souvent démêlé ou entrevu la vérité. L'abbé de de Mably ne voulut pas donner à son livre le titre pompeux d'histoire du gouvernement français et il eut raison; c'est pourtant celui où cette histoire est exposée de la façon la plus complète et la plus satisfaisante. » A. R.

mandait; elles semblaient en effet reprendre leur ancien esprit en marchant sous les ordres de ce nouvel Aristide. On venait au-devant de lui en habits de fête et avec des couronnes de fleurs; on lui apportait des rafraîchissements. Il rendait les soldats aussi humains que braves; sa vertu était le gage de la sûreté et de la foi publiques; aucune ville, aucun port ne lui était fermé.

Phocion avait, dans Athènes corrompue, les mœurs simples et frugales de l'ancienne Lacédémone. Né avec une fortune très-médiocre, sa pauvreté lui était chère. Il regarda les richesses comme un fardeau incommode pour le sage qui sait s'en passer, et comme un écueil pour la vertu qui n'est pas parvenue à les mépriser. Il refusa constamment les dons qu'Alexandre et Antipater voulurent lui faire. Condamné, comme Socrate, par une assemblée du peuple, à boire la ciguë, il n'eut pas de quoi payer le poison qu'on lui préparait. « Puisqu'il faut acheter la mort à Athènes, dit-il à un de ses amis, acquittez-moi de cette dette, et donnez douze drachmes à l'exécuteur. »

Lui seul fut tranquille dans cette assemblée tumultueuse qui le condamna, et dont on n'exclut ni les esclaves, ni les étrangers, ni les hommes notés d'infamie. Les gens de bien n'y portèrent que leur consternation. Découragés par un spectacle si propre à intimider la vertu, s'il ne lui inspirait un généreux désespoir, ils gémirent et baissèrent les yeux, en voyant Phocion accusé et chargé de fers. « Nous reprochons à nos pères la mort de Socrate; la postérité, durent-ils dire, nous reprochera éternellement celle de Phocion. Nous ne le jugeons pas, nous l'assassinons. Malheureux Athéniens! quel sort funeste nous attend, puisque c'est là le prix que nous gardons à la vertu! »

En allant à sa prison après avoir entendu son jugement, Phocion, dit Plutarque, conserva le même visage que quand il sortait de l'assemblée de la place, aux acclamations du peuple, pour aller se mettre à la tête de l'armée, ou qu'il reparaissait dans le sénat après avoir vaincu les ennemis. Il eut la générosité de pardonner sa mort à ses concitoyens, et ordonna à son fils de ne jamais penser à le venger.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU [1].

FRAGMENTS DE LA NOUVELLE HÉLOÏSE.

I. LES PAYSAGES DE LA SUISSE.

Tantôt d'immenses rochers pendaient en ruines au-dessus de ma tête; tantôt de hautes et bruyantes cascades m'inondaient de leurs épais brouil

[1] **Jean-Jacques ROUSSEAU** (1712-1778). Voir, plus loin, les poètes de cette section.

Le livre de Musset-Pathay sur la vie et les ouvrages de J.-J. Rousseau et la publication toute récente et non moins curieuse de M. Moultou sur les amis et

lards; tantôt un torrent éternel ouvrait à mes côtés un abîme dont les yeux n'osaient sonder la profondeur. Quelquefois je me perdais dans l'obscurité d'un bois touffu; quelquefois, en sortant d'un gouffre, une agréable prairie réjouissait tout à coup mes regards. Un mélange étonnant de la nature sauvage et de la nature cultivée montrait partout la main des hommes, où l'on eût cru qu'ils n'avaient jamais pénétré. A côté d'une caverne, on trouvait des maisons; on voyait des pampres secs, où l'on n'eût cherché que des ronces, des vignes dans les terres éboulées, d'excellents fruits sur des rochers, et des champs dans des précipices.

Ce n'est pas seulement le travail des hommes qui rendait ces pays 10
étrangers si bizarrement contrastés; la nature semblait encore prendre plaisir à s'y mettre en opposition avec elle-même, tant on la trouvait différente en un même lieu sous divers aspects! Au levant, les fleurs du printemps; au midi, les fruits de l'automne; au nord, les glaces de l'hiver. Elle réunissait toutes les saisons dans le même instant, tous les climats

les ennemis du philosophe, nous auraient fourni en abondance les éléments d'une petite étude originale, mais nous n'avons pas cru pouvoir la faire aussi substantielle, aussi bien adaptée au cadre de notre ouvrage que la notice suivante, si pleine de détails dans son élégante concision, que nous empruntons à *la France littéraire* de MM. Herrig et Burguy. F. S.

« Le nom de Jean-Jacques Rousseau est devenu inséparable de celui de Vol- 20
taire. Ce grand homme naquit a Genève, le 28 juin 1721. Son père exerçait la profession d'horloger. Les premières années de Rousseau se passèrent à dévorer des romans, qu'il commentait avec son ardente imagination. A la lecture des romans succéda celle de Plutarque, dans la traduction d'Amyot. En sortant de sa pension, où il avait appris un peu de latin, il entra chez un greffier, par lequel il fut déclaré inepte. Du greffe, il passa dans l'atelier d'un graveur, homme brutal, qui l'accablait de coups et de mauvais traitements. Il s'évada de cette maison et vint à Annecy. C'est là qu'à l'âge de seize ans et sous l'influence de Madame de Warens, qui s'intéressait vivement à lui, il prit la résolution d'abjurer la religion protestante, ce qu'il fit à Turin. Les plus tristes vicissitudes 30
suivirent ce changement de culte. Bientôt des disgrâces méritées réduisirent le nouveau converti à retourner vers l'excellente Madame de Warens, qui lui prodigua les soins d'une mère et l'initia à la connaissance des grands écrivains de la langue française. Elle fit plus, elle voulut lui ouvrir la carrière ecclésiastique; mais Rousseau déserta bientôt le séminaire, et revint encore auprès de sa « *chère maman*, » qui le plaça chez un maître de musique. A Lyon, l'élève quitte le maître pour courir de nouveau à Annecy, où il ne trouve plus sa bienfaitrice. Sans refuge, sans protection, il tombe dans la misère, et s'imagine d'aller à Lausanne enseigner la musique qu'il ne savait pas. A dater de cette époque, nous voyons Rousseau tantôt à Neuchâtel, à Soleure, à Paris, donnant toujours 40
des leçons de musique, tantôt à Chambéry, où s'était retiré Madame de Warens qui lui procure une place dans le cadastre, puis à Besançon, où l'avait conduit le désir d'apprendre la composition sous le maître de musique de la cathédrale, à Lyon, en qualité de précepteur chez le grand prévôt Mably, à Paris, où il voulait publier une nouvelle invention, celle de noter la musique par chiffres. Rameau découvrit aussitôt le vice de la méthode, et déconcerta, par de justes cri-

dans le même lieu, des terrains contraires sur le même sol, et formait l'accord, inconnu partout ailleurs, des productions des plaines et de celles des Alpes. (*Partie I, Lettre XXIII.*)

II. LE DUEL.

Gardez-vous de confondre le nom sacré de l'honneur avec ce préjugé féroce qui met toutes les vertus à la pointe d'une épée, et n'est propre qu'à faire de braves scélérats...

L'homme droit, dont toute la vie est sans tache, et qui ne donna jamais aucun signe de lâcheté, refusera de souiller sa main d'un homicide, et n'en sera que plus honoré. Toujours prêt à servir la patrie, à protéger le faible, à remplir les devoirs les plus dangereux, et à défendre, en toute rencontre juste et honnête, ce qui lui est cher, au prix de son sang, il met dans ses démarches cette inébranlable fermeté qu'on n'a point sans le vrai courage. Dans la sécurité de sa conscience, il marche la tête levée, il ne fuit ni ne cherche son ennemi; on voit aisément qu'il craint moins de mourir que de mal faire, et qu'il redoute le crime et

tiques, le trop confiant auteur, qui du moins retira de son séjour dans la capitale l'avantage de connaître plusieurs hommes célèbres de l'époque, Fontenelle, Marivaux, Diderot. Sa position devenait difficile; ses amis le placèrent auprès du comte de Montaigu, ambassadeur à Venise. Un excès d'orgueil lui fit perdre ce poste honorable. De nouvelles disgrâces musicales l'attendaient à Paris. Dégoûté par deux chutes, il se retira du théâtre, et devint commis de M. Dupin, fermier général. D'Alembert, Condillac, Diderot ranimèrent en lui l'amour des lettres, que semblaient avoir éteint l'inconstance de ses goûts et l'extrême agitation de sa vie. La *Lettre sur les aveugles* ayant fait mettre Diderot à Vincennes, Rousseau fit les plus vives démarches en faveur de son ami, auquel il rendait de fréquentes visites. C'est en remplissant ce devoir qu'il fut saisi d'une espèce d'illumination, à la lecture d'un programme de l'Académie de Dijon, qui proposait cette question : « *Le progrès des sciences et des arts a-t-il contribué à corrompre ou à épurer les mœurs?* Dès ce jour, son génie d'écrivain lui fut révélé. On sait qu'il prit parti contre les sciences et les arts, et qu'il obtint le prix. Un meilleur avenir se présentait pour Rousseau; mais la passion de l'indépendance, l'espoir de gagner plus qu'il n'avait chez M. Dupin, le déterminèrent à l'étrange résolution de s'annoncer comme copiste de musique. Il voulut bientôt devenir compositeur, et donna le *Devin du village*. Rousseau publia ensuite sa *Lettre sur la musique*, et il fit représenter la comédie de *Narcisse*, qui tomba sous ses yeux.

En 1753, il fit paraître un *Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes*, nouvelle question proposée par l'Académie de Dijon. Un de ses amis conduisit alors Rousseau à Genève. En passant par Chambéry, il retrouva Madame de Warens dans la misère. Arrivé à Genève il abjura la religion catholique pour celle de ses pères, et forma le projet de se fixer dans cette ville. Mais son humeur inconstante le ramena bientôt à Paris, où il eut le bonheur de se lier plus intimement que cela n'avait eu lieu auparavant avec Madame d'Epinay, qui lui fit construire, dans la vallée de Montmorency, une maison solitaire, devenue célèbre sous le nom de l'*Ermitage*. Rousseau s'y installa en 1756. C'est là qu'il composa le *Contrat social* et la *Nouvelle Héloïse*. Après vingt mois de

non le péril. Si les vils préjugés s'élèvent un instant contre lui, tous les jours de son honorable vie sont autant de témoins qui les récusent; et, dans une conduite si bien liée, on juge d'une action sur toutes les autres...

Les hommes si ombrageux et si prompts à provoquer les autres sont, pour la plupart, de très-malhonnêtes gens, qui, de peur qu'on ose leur montrer ouvertement le mépris qu'on a pour eux, s'efforcent de couvrir de quelques affaires d'honneur l'infamie de leur vie entière... Tel fait un effort et se présente une fois, pour avoir le droit de se cacher le reste de sa vie. Le vrai courage a plus de constance et moins d'empressement : il est toujours ce qu'il doit être ; il ne faut ni l'exciter ni le retenir : l'homme de bien le porte partout avec lui, au combat contre l'ennemi, dans un cercle en faveur des absents et de la vérité, dans son lit contre

séjour, Rousseau quitte l'Ermitage pour aller habiter une maison à Montmorency, et là il ne vit plus que piéges et embûches autour de lui ; tous ses anciens amis lui devinrent suspects. Bientôt *l'Emile* paraît. Le parlement l'ayant décrété de prise de corps, il s'évade en Suisse, où il apprend que son livre vient d'être brûlé à Genève par la main du bourreau, et qu'on a également lancé contre l'auteur un décret de prise de corps. Il s'enfuit à Neuchâtel. C'est à cette époque que se rapportent la *Réponse* au mandement de l'archevêque et les *Lettres* écrites de la Montagne. Forcé de renoncer à son séjour dans la petite île de Saint-Pierre, au milieu du lac de Bienne, où il s'était retiré ensuite pour éviter les tracasseries qu'on lui faisait de Genève, il partit pour l'Angleterre. Hume l'établit dans le comté de Derby. Malheureusement Rousseau, toujours ombrageux, se brouilla avec le grand historien anglais, et cette querelle décida notre misanthrope à quitter brusquement sa retraite (1767). Il revint alors en France, où il fut accueilli avec enthousiasme. Le prince de Conti lui donna un asile à Trie-le-Château ; par une suite des susceptibilités de son caractère, il n'y demeura que deux mois. Alors il se rendit successivement à Lyon, à Grenoble, à Chambéry, à Bourgoin, qu'il quitta pour revenir à Lyon, puis à Paris. Sa misanthropie faisait chaque jour de nouveaux progrès. Sans avoir renoncé tout à fait au monde, il déclara ne vouloir plus écrire. Mais il reprit la plume pour travailler à un livre tristement célèbre, les *Confessions*. Tourmenté d'une maladie noire qui ressemblait à une monomanie, Rousseau mourut le 3 juillet 1778 dans la charmante maison d'Ermenonville, que M. de Girardin lui avait offerte pour retraite.

Telle fut la vie de Rousseau. Son humeur était mobile, son caractère à la fois confiant et inquiet, son cœur tendre et passionné jusqu'au délire. Une imagination exaltée, romanesque, le transportait sans cesse hors du monde social. Ame puissante, mais non saine, forte intelligence, mais esprit sans justesse, il avait la passion de la vertu, de la vérité, de la justice et de la morale; il en défendit le principes avec éloquence, mais en les exagérant par des illusions et par des erreurs. » (Herrig et Burguy. *La France littéraire*).

SENTENCES DÉTACHÉES DE L'AUTEUR.

Il y a dans la méditation des pensées honnêtes, une sorte de bien-être que les méchants n'ont jamais connu : c'est celui de se plaire avec soi-même.

Un homme ne doit jamais rougir d'avouer qu'il a tort ; car, en faisant cet aveu, il prouve qu'il est plus sage aujourd'hui qu'hier.

les attaques de la douleur et de la mort. La force de l'âme qui l'inspire est d'usage dans tous les temps : elle met toujours la vertu au-dessus des événements, et ne consiste pas à se battre, mais à ne rien craindre.
(*Partie I, Lettre LVII.*)

III. LA CONVERSATION.

Le ton de la bonne conversation est coulant et naturel ; il n'est ni pesant ni frivole ; il est savant sans pédanterie, gai sans tumulte, poli sans affectation, galant sans fadeur, badin sans équivoque. Ce ne sont ni des dissertations, ni des épigrammes ; on y raisonne sans argumenter, on y plaisante sans jeux de mots, on y associe avec art l'esprit et la raison, les maximes et les saillies, l'ingénieuse raillerie et la morale austère. On y parle de tout pour que chacun ait quelque chose à dire ; on n'approfondit pas les questions de peur d'ennuyer; on les propose comme en passant, on les traite avec rapidité, la précision mène à l'élégance; chacun dit son avis et l'appuie en peu de mots; nul n'attaque avec chaleur celui d'autrui; nul ne défend opiniâtrément le sien. On discute pour s'éclairer, on s'arrête avec la dispute, chacun s'amuse, tous s'en vont contents : et le sage même peut rapporter de ces instructions des sujets dignes d'être médités en silence. (*Partie II, Lettre XIV.*)

IV. LE SUICIDE.

Il t'est donc permis de cesser de vivre? je voudrais bien savoir si tu as commencé. Quoi! fus-tu placé sur la terre pour n'y rien faire? Le ciel ne t'imposa-t-il point avec la vie une tâche pour la remplir? Si tu as fait ta journée avant le soir, repose-toi le reste du jour, tu le peux; mais voyons ton ouvrage. Quelle réponse tiens-tu prête au juge suprême qui te demandera compte de ton temps?... Malheureux! trouve-moi ce juste qui se vante d'avoir assez vécu, que j'apprenne de lui comment il faut avoir porté la vie pour être en droit de la quitter.

Tu comptes les maux de l'humanité; tu ne rougis pas d'épuiser les lieux communs cent fois rebattus, et tu dis : « La vie est un mal. » Mais regarde, cherche dans l'ordre des choses si tu y trouves quelques biens qui ne soient mêlés de maux. Est-ce donc à dire qu'il n'y ait aucun bien dans l'univers! et peux-tu confondre ce qui est mal par sa nature avec ce qui ne souffre le mal que par accident? La vie passive de l'homme n'est rien, et ne regarde qu'un corps dont il sera bientôt délivré; mais sa vie active et morale, qui doit influer sur tout son être, consiste dans l'exercice de sa volonté. La vie est un mal pour le méchant qui prospère, et un bien pour l'honnête homme infortuné; car ce n'est pas une modification passagère, mais son rapport avec son objet, qui la rend bonne ou mauvaise...

Tu t'ennuies de vivre, et tu dis : « La vie est un mal. » Tôt ou tard tu seras consolé, et tu diras : « La vie est un bien. » Tu diras plus vrai sans mieux raisonner ; car rien n'aura changé que toi. Change donc dès

aujourd'hui; et puisque c'est dans la mauvaise disposition de ton âme qu'est tout le mal, corrige tes affections déréglées, et ne brûle pas ta maison pour n'avoir pas la peine de la ranger...

Que sont dix, vingt, trente ans, pour un être immortel? La peine et le plaisir passent comme une ombre; la vie s'écoule en un instant, elle n'est rien par elle-même, son prix dépend de son emploi. Le bien seul qu'on a fait demeure, et c'est par lui qu'elle est quelque chose.

Ne dis donc plus que c'est un mal pour toi de vivre, puisqu'il dépend de toi seul que ce soit un bien, et que si c'est un mal d'avoir vécu, c'est une raison de plus pour vivre encore. Ne dis pas non plus qu'il t'est permis de mourir, car autant vaudrait dire qu'il t'est permis de n'être pas homme, qu'il t'est permis de te révolter contre l'auteur de ton être, et de tromper la destination.

Une mort telle que tu la médites est honteuse et furtive, c'est un vol fait au genre humain. Avant de le quitter, rends-lui ce qu'il a fait pour toi. — « Mais je ne tiens à rien... je suis inutile au monde... » — Philosophe d'un jour! ignores-tu que tu ne saurais faire un pas sur la terre sans y trouver quelque devoir à remplir; et que tout homme est utile à l'humanité par cela seul qu'il existe?

Jeune insensé! s'il te reste au fond du cœur le moindre sentiment de vertu, viens, que je t'apprenne à aimer la vie! Chaque fois que tu seras tenté d'en sortir, dis en toi-même : « *Que je fasse encore une bonne action avant que de mourir;* » puis, va chercher quelque indigent à secourir, quelque infortuné à consoler, quelque opprimé à défendre..... Si cette considération te retient aujourd'hui, elle te retiendra encore demain, après-demain, toute ta vie; si elle ne te retient pas, meurs : tu n'es qu'un méchant. (*Partie III, Lettre XII.*)

FRAGMENTS DE L'ÉMILE OU TRAITÉ DE L'ÉDUCATION.

I. LEVER DU SOLEIL.

On le voit s'annoncer de loin par les traits de feu qu'il lance au-devant de lui. L'incendie augmente; l'orient paraît tout en flammes : à leur éclat, on attend l'astre longtemps avant qu'il se montre; à chaque instant on croit le voir paraître : on le voit enfin. Un point brillant part comme un éclair, et remplit aussitôt tout l'espace; le voile des ténèbres s'efface et tombe; l'homme reconnaît son séjour, et le trouve embelli. La verdure a pris, pendant la nuit, une vigueur nouvelle : le jour naissant qui l'éclaire, les premiers rayons qui la dorent, la montrent couverte d'un brillant réseau de rosée, qui réfléchit à l'œil la lumière et les couleurs. Les oiseaux, en chœur, se réunissent et saluent de concert le père de la vie : en ce moment pas un seul ne se tait. Leur gazouillement, faible encore, est plus lent et plus doux que dans le reste de la journée : il se sent de la langueur d'un paisible réveil. Le concours de tous ces objets porte aux sens une impression de fraîcheur qui semble

pénétrer jusqu'à l'âme. Il y a là une demi-heure d'enchantement auque nul homme ne résiste : un spectacle si grand, si beau, si délicieux, n'en laisse aucun de sang-froid. (*Partie II, Livre III.*)

II. LES JEUNES GENS CORROMPUS ET LES JEUNES GENS BIEN ÉLEVÉS.

J'ai toujours vu que les jeunes gens corrompus de bonne heure étaient inhumains et cruels; leur imagination, pleine d'un seul objet, se refusait à tout le reste; ils ne connaissaient ni pitié ni miséricorde; ils auraient sacrifié père, mère, et l'univers entier, au moindre de leurs plaisirs.

Au contraire, un jeune homme élevé dans une heureuse simplicité est porté par les premiers mouvements de la nature vers les passions tendres et affectueuses : son cœur compatissant s'émeut sur les peines de ses semblables; il tressaillit d'aise quand il revoit son camarade, ses bras savent trouver des étreintes caressantes, ses yeux savent verser des larmes d'attendrissement; il est sensible à la honte de déplaire, au regret d'avoir offensé. Si l'ardeur d'un sang qui s'enflamme le rend vif, emporté, colère, on voit, le moment d'après, toute la bonté de son cœur dans l'effusion de son repentir; il pleure, il gémit sur la blessure qu'il a faite ; il voudrait, au prix de son sang, racheter celui qu'il a versé ; tout son emportement s'éteint, toute sa fierté s'humilie devant le sentiment de sa faute. Est-il offensé lui-même; au fort de sa fureur, une excuse, un mot le désarme : il pardonne les torts d'autrui d'aussi bon cœur qu'il répare les siens. L'adolescence n'est l'âge ni de la vengeance ni de la haine; elle est celui de la commisération, de la clémence, de la générosité. Oui, je le soutiens et je ne crains point d'être démenti par l'expérience, un enfant qui n'est pas mal né, et qui a conservé jusqu'à vingt ans son innocence, est, à cet âge, le plus généreux, le meilleur, le plus aimant et le plus aimable des hommes. (*Partie II, Livre III*)

III. LES PLAISIRS DE JEAN-JACQUES S'IL HABITAIT LA CAMPAGNE.

Je n'irais pas me bâtir une ville en pleine campagne, et mettre au fond d'une province les Tuileries devant mon appartement. Sur le penchant de quelque agréable colline bien ombragée, j'aurais une petite maison rustique, une maison blanche avec des contrevents verts; et, quoiqu'une couverture de chaume soit en toute saison la meilleure, je préférerais magnifiquement, non la triste ardoise, mais la tuile, parce qu'elle a l'air plus propre et plus gai que le chaume, qu'on ne couvre pas autrement les maisons dans mon pays, et que cela me rappellerait un peu l'heureux temps de ma jeunesse. J'aurais pour cour une basse-cour, et pour écurie une étable avec des vaches, pour avoir du laitage que j'aime beaucoup. J'aurais un potager pour jardin, et pour parc

un joli verger. Les fruits, à la discrétion des promeneurs, ne seraient ni comptés ni cueillis par mon jardinier; et mon avare magnificence n'étalerait point aux yeux des espaliers superbes auxquels à peine on osât toucher. Or, cette petite prodigalité serait peu coûteuse, parce que j'aurais choisi mon asile dans quelque province éloignée où l'on voit peu d'argent et beaucoup de denrées, et où règnent l'abondance et la pauvreté.

Là, je rassemblerais une société, plus choisie que nombreuse, d'amis aimant le plaisir et s'y connaissant, de femmes qui pussent sortir de leur fauteuil et se prêter aux jeux champêtres, prendre quelquefois, au lieu de la navette et des cartes, la ligne, les gluaux, le râteau des faneuses et le panier des vendangeurs. Là, tous les airs de la ville seraient oubliés; et, devenus villageois au village, nous nous trouverions livrés à des foules d'amusements divers qui ne nous donneraient, chaque soir, que l'embarras du choix pour le lendemain. L'exercice et la vie active nous feraient un nouvel estomac et de nouveaux goûts. Tous nos repas seraient des festins, où l'abondance plairait plus que la délicatesse. La gaieté, les travaux rustiques, les folâtres jeux, sont les premiers cuisiniers du monde, et les ragoûts fins sont bien ridicules à des gens en haleine depuis le lever du soleil. Le service n'aurait pas plus d'ordre que d'élégance; la salle à manger serait partout, dans le jardin, dans un bateau, sous un arbre; quelquefois au loin, près d'une source vive, sur l'herbe verdoyante et fraîche, sous des touffes d'aunes et de coudriers : une longue procession de gais convives porterait en chantant l'apprêt du festin; on aurait le gazon pour table et pour chaises, les bords de la fontaine serviraient de buffet, et le dessert pendrait aux arbres. Les mets seraient servis sans ordre, l'appétit dispenserait des façons; chacun, se préférant ouvertement à tout autre, trouverait bon que tout autre se préférât de même à lui : de cette familiarité cordiale et modérée naîtrait, sans grossièreté, sans fausseté, sans contrainte, un conflit badin plus charmant cent fois que la politesse, et plus fait pour lier les cœurs. Point d'importuns laquais épiant nos discours, critiquant tout bas nos maintiens, comptant nos morceaux d'un œil avide, s'amusant à nous faire attendre à boire, et murmurant d'un trop long dîner. Nous serions nos valets pour être nos maîtres; chacun serait servi par tous; le temps passerait sans le compter; le repas serait le repos, et durerait autant que l'ardeur du jour. S'il passait près de nous quelque paysan retournant au travail, ses outils sur l'épaule, je lui réjouirais le cœur par quelques bons propos, par quelques coups de bon vin qui lui feraient porter plus gaiement sa misère; et moi, j'aurais aussi le plaisir de me sentir émouvoir un peu les entrailles, et de me dire en secret : « Je suis encore homme. »

Si quelque fête champêtre rassemblait les habitants du lieu, j'y serais des premiers avec ma troupe; si quelques mariages, plus bénis du ciel que ceux des villes, se faisaient à mon voisinage, on saurait que j'aime la joie, et j'y serais invité. Je porterais à ces bonnes gens quel-

ques dons simples comme eux, qui contribueraient à la fête ; et j'y trouverais, en échange, des biens d'un prix inestimable, des biens si peu connus de mes égaux, la franchise et le vrai plaisir. Je souperais gaiement au bout de leur longue table ; j'y ferais chorus au refrain d'une vieille chanson rustique, et je danserais dans leur grange de meilleur cœur qu'au bal de l'Opéra. (*Partie III, Livre IV.*)

FRAGMENT DES CONFESSIONS.

LE NOYER.

O vous, lecteurs curieux de la grande histoire de la terrasse, écoutez-en l'horrible tragédie, et vous abstenez de frémir, si vous pouvez :

Il y avait hors la porte de la cour une terrasse à gauche en entrant, sur laquelle on allait souvent s'asseoir l'après-midi, mais qui n'avait point d'ombre. Pour lui en donner, M. Lambercier y fit planter un noyer. La plantation de cet arbre se fit avec solennité. Les deux pensionnaires en furent les parrains, et tandis qu'on comblait le creux, nous tenions l'arbre chacun d'une main, avec des chants de triomphe. On fit pour l'arroser une espèce de bassin tout autour du pied. Chaque jour, ardents spectateurs de cet arrosement, nous nous confirmions, mon cousin et moi, dans l'idée très-naturelle qu'il était plus beau de planter un arbre sur la terrasse qu'un drapeau sur la brèche : et nous résolûmes de nous procurer cette gloire sans la partager avec qui que ce fût.

Pour cela nous allâmes couper une bouture d'un jeune saule, et nous la plantâmes sur la terrasse, à huit ou dix pieds de l'auguste noyer. Nous n'oubliâmes pas de faire aussi un creux autour de notre arbre. La difficulté était d'avoir de quoi le remplir ; car l'eau venait d'assez loin, et on ne nous laissait pas courir pour en aller prendre. Cependant il en fallait absolument pour notre saule. Nous employâmes toutes sortes de ruses pour lui en fournir durant quelques jours, et cela nous réussit si bien que nous le vîmes bourgeonner et pousser de petites feuilles dont nous mesurions l'accroissement d'heure en heure, persuadés, quoiqu'il ne fût pas à un pied de terre, qu'il ne tarderait pas à nous ombrager.

Comme notre arbre nous occupant tout entiers, nous rendait incapables de toute application, de toute étude, que nous étions comme en délire, et que ne sachant à qui nous en avions, on nous tenait de plus court qu'auparavant, nous vîmes l'instant fatal où l'eau nous allait manquer, et nous nous désolions dans l'attente de voir notre arbre périr de sécheresse. Enfin la nécessité, mère de l'industrie, nous suggéra une invention pour garantir l'arbre et nous d'une mort certaine : ce fut de faire par dessous terre une rigole qui conduisît secrètement au saule une partie de l'eau dont on arrosait le noyer. Cette entreprise, exécutée avec ardeur, ne réussit pourtant pas d'abord. Nous avions si mal pris la pente que l'eau ne coulait point. La terre s'éboulait et bouchait la ri-

gole; l'entrée se remplissait d'ordures; tout allait de travers. Rien ne nous rebuta. *Omnia vincit labor improbus.* Nous creusâmes davantage la terre et notre bassin pour donner à l'eau son écoulement; nous coupâmes des fonds de boîtes en petites planches étroites, dont les unes mises de plat à la file, et d'autres posées en angle des deux côtés sur celles-là nous firent un canal triangulaire pour notre conduit.

Nous plantâmes à l'entrée de petits bouts de bois minces et à claire-voie qui, faisant une espèce de grillage ou de crapaudine, retenaient le limon et les pierres, sans boucher le passage à l'eau. Nous recouvrîmes soigneusement notre ouvrage de terre bien foulée, et le jour où tout fut 10 fait, nous attendîmes dans des transes d'espérance et de crainte l'heure de l'arrosement. Après des siècles d'attente, cette heure vint enfin; M. Lambercier vint aussi, à son ordinaire, assister à l'opération, durant laquelle nous nous tenions tous deux derrière lui pour cacher notre arbre, auquel très-heureusement il tournait le dos.

A peine achevait-on de verser le premier sceau d'eau, que nous commencâmes d'en voir couler dans notre bassin. A cet aspect la prudence nous abandonna : nous nous mîmes à pousser des cris de joie qui firent retourner M. Lambercier, et ce fut grand dommage, car il prenait grand plaisir à voir comment la terre du noyer était bonne et buvait avi- 20 dement son eau. Frappé de la voir se partager entre deux bassins, il s'écrie à son tour, regarde, aperçoit la friponnerie, se fait brusquement apporter une pioche, donne un coup, fait voler deux ou trois éclats de nos planches, et criant à pleine tête : « Un aqueduc ! un aqueduc ! » il frappe de toutes parts des coups impitoyables, dont chacun portait au milieu de nos cœurs. En un moment, les planches, le conduit, le bassin, le saule, tout fut détruit, tout fut labouré, sans qu'il y eût durant cette expédition terrible nul autre mot prononcé, sinon l'exclamation qu'il répétait sans cesse : « Un aqueduc ! s'écriait-il en brisant tout, un aqueduc ! un aqueduc ! » 30

On croira que l'aventure finit mal pour les petits architectes. On se trompera : tout fut fini, M. Lambercier ne nous dit pas un mot de reproche, ne nous fit pas plus mauvais visage, et ne nous en parla plus ; nous l'entendîmes même un peu après rire auprès de sa sœur à gorge déployée; car le rire de M. Lambercier s'entendait de loin ; et ce qu'il y eut de plus étonnant encore, c'est que, passé le premier saisissement, nous ne fûmes pas nous-mêmes fort affligés. Nous plantâmes ailleurs un autre arbre, et nous rappelions souvent la catastrophe du premier, en répétant entre nous avec emphase : Un aqueduc ! un aqueduc ! (*Livre I.*)

FRAGMENT DES RÊVERIES DU PROMENEUR SOLITAIRE.

LES TRAVAUX DANS LES MINES.

Le règne minéral n'a rien en soi d'aimable et d'attrayant ; ses riches- 40 ses, renfermées dans le sein de la terre, semblent avoir été éloignées des regards de l'homme, pour ne pas tenter sa cupidité : elles sont là comme

en réserve pour servir un jour de supplément aux véritables richesses, qui sont plus à sa portée, et dont il perd le goût à mesure qu'il se corrompt. Alors il faut qu'il appelle l'industrie, la peine et le travail, au secours de ses misères; il fouille les entrailles de la terre, il va chercher dans son centre, aux risques de sa vie et aux dépens de sa santé, des biens imaginaires à la place des biens réels qu'elle lui offrait d'elle-même quand il savait en jouir. Il fuit le soleil et le jour, qu'il n'est plus digne de voir; il s'enterre tout vivant, et fait bien, ne méritant plus de vivre à la lumière du jour. Là, des carrières, des gouffres, des forges, des fourneaux, un appareil d'enclumes, de marteaux, de fumée et de feu, succèdent aux douces images des travaux champêtres. Les visages hâves des malheureux qui languissent dans les infectes vapeurs des mines, de noirs forgerons, de hideux cyclopes, sont le spectacle que l'appareil des mines substitue, au sein de la terre, à celui de la verdure et des fleurs, du ciel azuré, des bergers enjoués et des laboureurs robustes, sur sa surface. (*VIIme Promenade.*)

FRAGMENT

DU DISCOURS SUR LES SCIENCES ET LES ARTS.

L'OMBRE DE FABRICIUS AUX ROMAINS.

O Fabricius! qu'eût pensé votre grande âme, si, pour votre malheur, rappelé à la vie, vous eussiez vu la face pompeuse de cette Rome sauvée par votre bras, et que votre nom respectable avait plus illustrée que toutes ses conquêtes? « Dieux! eussiez-vous dit, que sont devenus ces toits de chaume et ces foyers rustiques qu'habitaient jadis la modération et la vertu? Quelle splendeur funeste a succédé à la simplicité romaine! Quel est ce langage étranger? Quelles sont ces mœurs efféminées? Que signifient ces statues, ces tableaux, ces édifices? Insensés! qu'avez-vous fait? Vous, les maîtres des nations, vous vous êtes rendus les esclaves des hommes frivoles que vous avez vaincus : ce sont des rhéteurs qui vous gouvernent; c'est pour enrichir des architectes, des peintres, des statuaires et des histrions que vous avez arrosé de votre sang la Grèce et l'Asie. Les dépouilles de Carthage sont la proie d'un joueur de flûte.

Romains, hâtez-vous de renverser ces amphithéâtres, brisez ces marbres, brûlez ces tableaux, chassez ces esclaves qui vous subjuguent, et dont les funestes arts vous corrompent. Que d'autres mains s'illustrent par de vains talents : le seul talent digne de Rome est celui de conquérir le monde, et d'y faire régner la vertu. Quand Cynéas prit notre sénat pour une assemblée de rois, il ne fut ébloui ni par une pompe vaine, ni par une élégance recherchée; il n'y entendit point cette éloquence frivole, l'étude et le charme des hommes futiles. Que vit donc Cynéas de majestueux? O citoyens! il vit un spectacle que ne donneront jamais vos richesses ni vos arts, le plus beau spectacle qui ait jamais paru sous le ciel : l'assemblée de deux cents hommes vertueux, dignes de commander à Rome et de gouverner la terre.

CHOIX DE LETTRES.

I. A MADAME DE WARENS.

Paris, 13 Février 1753.

Vous trouverez ci-joint, ma chère Maman, une lettre de 240 livres. Mon cœur s'afflige également de la petitesse de la somme et du besoin que vous en avez. Tâchez de pourvoir aux besoins les plus pressants : cela est plus aisé où vous êtes, qu'ici où toutes les choses, et surtout le pain, sont d'une cherté horrible. Je ne veux pas, ma bonne Maman, entrer avec vous dans le détail des choses dont vous me parlez, parce que ce n'est pas le temps de vous rappeler quel a toujours été mon sentiment sur vos entreprises. Je vous dirai seulement, qu'au milieu de toutes vos infortunes, votre raison et votre vertu sont des biens qu'on ne peut vous ôter, et dont le principal usage se trouve dans les afflictions.

Votre fils s'avance à grands pas vers sa dernière demeure. Le mal a fait un si grand progrès cet hiver que je ne dois pas m'attendre à en voir un autre. J'irai donc à ma destination avec le seul regret de vous laisser malheureuse.

J'ai quelques nouveaux ouvrages à vous envoyer, et je me servirai pour cela de la voie de M. Léonard ou de celle de l'abbé Giloz, faute d'en trouver de plus directes.

Adieu, ma très-bonne Maman, aimez toujours un fils qui voudrait vivre plus pour vous que pour lui-même.

II. A VOLTAIRE [1].

Paris, le 10 Septembre 1755.

C'est à moi, Monsieur, de vous remercier à tout égard. En vous offrant l'ébauche de mes tristes rêveries, je n'ai point cru vous faire un présent digne de vous, mais m'acquitter d'un devoir et vous rendre un

[1] Voici, pour comparer, ce qu'il lui écrivait cinq ans plus tard :

« Je ne vous aime point, vous m'avez fait les maux qui pouvaient m'être les plus sensibles, à moi votre disciple et votre enthousiaste. Vous avez perdu Genève pour le prix de l'asile que vous y avez reçu ; vous avez aliéné de moi mes concitoyens pour le prix des applaudissements que je vous ai prodigués parmi eux ; c'est vous qui me rendez le séjour de mon pays insupportable ; c'est vous qui me ferez mourir en terre étrangère, privé de toutes les consolations des mourants, et jeté pour tout honneur dans une voirie, tandis que tous les honneurs qu'un homme peut attendre vous accompagneront dans mon pays. Je vous hais enfin, puisque vous l'avez voulu ; mais je vous hais en homme encore plus digne de vous aimer si vous l'aviez voulu. De tous les sentiments dont mon cœur était pénétré pour vous, il n'y reste que l'admiration qu'on ne peut refuser à votre beau génie, et l'amour de vos écrits. Si je ne puis honorer en vous que vos talents, ce n'est pas ma faute : je ne manquerai jamais au respect que je leur dois, ni aux procédés que ce respect exige. »

hommage que nous vous devons tous comme à notre chef. Sensible, d'ailleurs, à l'honneur que vous faites à ma patrie, je partage la reconnaissance de mes concitoyens, et j'espère qu'elle ne fera qu'augmenter encore lorsqu'ils auront profité des instructions que vous pouvez leur donner. Embellissez l'asile que vous avez choisi; éclairez un peuple digne de vos leçons; et vous qui savez si bien peindre les vertus et la liberté, apprenez-nous à les chérir dans nos murs comme dans vos écrits. Tout ce qui vous approche doit apprendre de vous le chemin de la gloire.

Vous voyez que je n'aspire pas à nous rétablir dans notre bêtise, quoique je regrette beaucoup, pour ma part, le peu que j'en ai perdu. A votre égard, Monsieur, ce retour serait un miracle si grand à la fois et si nuisible, qu'il n'appartiendrait qu'à Dieu de le faire, et qu'au diable de le vouloir. Ne tentez donc pas de retomber à quatre pattes : personne au monde n'y réussirait moins que vous. Vous nous redressez trop bien sur nos deux pieds pour cesser de vous tenir sur les vôtres.

Quant à moi, si j'avais suivi ma première vocation, et que je n'eusse ni lu ni écrit, j'en aurais sans doute été plus heureux.

Cependant si les lettres étaient maintenant anéanties, je serais privé du seul plaisir qui me reste. C'est dans leur sein que je me console de tous mes maux : c'est parmi ceux qui les cultivent que je goûte les douceurs de l'amitié, et que j'apprends à jouir de la vie sans craindre la mort. Je leur dois le peu que je suis; je leur dois même l'honneur d'être connu de vous. Mais consultons l'intérêt de nos affaires et la vérité de nos écrits. Quoiqu'il faille des philosophes, des historiens, des savants pour éclairer le monde et conduire ses aveugles habitants, si le sage Memnon m'a dit vrai, je ne connais rien d'aussi fou qu'un peuple de sages.

Convenez-en, Monsieur, s'il est bon que les grands génies instruisent les hommes, il faut que le vulgaire reçoive leurs instructions : si chacun se mêle d'en donner, qui les voudra recevoir? « Les boiteux, dit Montaigne, sont malpropres aux exercices du corps, et aux exercices de l'esprit les âmes boiteuses; » mais en ce siècle savant, on ne voit que boiteux vouloir apprendre à marcher aux autres.

Le peuple reçoit les écrits des sages pour les juger, non pour s'instruire. Jamais on ne vit tant de dandins. Le théâtre en fourmille; les cafés retentissent de leurs sentences; il les affichent dans les journaux; les quais sont couverts de leurs écrits, et j'entends critiquer l'*Orphelin*, parce qu'on l'applaudit, à tel grimaud si peu capable d'en voir les défauts, qu'à peine en sent-il les beautés.

Recherchons la première source des désordres de la société, nous trouverons que tous les maux des hommes leur viennent de l'erreur bien plus que de l'ignorance, et que ce que nous ne savons point, nous nuit beaucoup moins que ce que nous croyons savoir. Or, quel plus sûr moyen de courir d'erreurs en erreurs que la fureur de savoir tout? Si l'on n'eût prétendu savoir que la terre ne tournait pas, on n'eût point puni Galilée pour avoir dit qu'elle tournait. Si les seuls philosophes en eussent ré-

clamé le titre, l'encyclopédie n'eût point eu de persécuteurs. Si cent mirmidons n'aspiraient à la gloire, vous jouiriez en paix de la vôtre, ou du moins vous n'auriez que des rivaux dignes de vous.

Ne soyez donc pas surpris de sentir quelques épines inséparables des fleurs qui couronnent les grands talents. Les injures de vos ennemis sont les acclamations satiriques qui suivent le cortége des triomphateurs : c'est l'empressement du public pour tous vos écrits qui produit les vols dont vous vous plaignez : mais les falsifications n'y sont plus faciles, car le fer ni le plomb ne s'allient pas avec l'or. Permettez-moi de vous le dire, par l'intérêt que je prends à votre repos et à votre instruction : méprisez de vaines clameurs par lesquelles on cherche moins à vous faire mal qu'à vous détourner de bien faire. Plus on vous critiquera, plus vous devez vous faire admirer. Un bon livre est une terrible réponse à des injures imprimées; et qui vous oserait attribuer des écrits que vous n'aurez point faits, tant que vous n'en ferez que d'inimitables?

Je suis sensible à votre invitation; et si cet hiver me laisse en état d'aller, au printemps, habiter ma patrie, j'y profiterai de vos bontés. Mais j'aimerais mieux boire de l'eau de votre fontaine que du lait de vos vaches; et, quant aux herbes de votre verger, je crains bien de n'y en trouver d'autres que le lotos, qui n'est pas la pâture des bêtes, et le moly, qui empêche les hommes de le devenir.

Je suis de tout mon cœur et avec respect, etc.

III. A M. DE MALESHERBES [1].

Montmorency, le 26 janvier 1762.

Je ne saurais vous dire, Monsieur, combien j'ai été touché de voir que vous m'estimiez le plus malheureux des hommes. Le public sans doute en jugera comme vous, et c'est encore ce qui m'afflige. Oh! que le sort dont j'ai joui n'est-il connu de tout l'univers! chacun voudrait s'en faire un semblable; la paix régnerait sur la terre; les hommes ne

[1] **Chrétien-Guillaume de Lamoignon DE MALESHERBES** (1721-1794), de l'Académie française en 1774, et ministre de Louis XVI en 1775. Il était fils du chancelier Guillaume de Lamoignon. Destiné par sa naissance aux plus hautes charges de la magistrature, il s'y prépara par les études les plus sérieuses. Fort jeune encore, il fut nommé premier président de la Cour des aides, et dans ce poste élevé, il se fit remarquer par l'énergique résistance qu'il opposa aux abus sanctionnés par les édits royaux. Il exerça en même temps les fonctions de Directeur de la librairie avec une tolérance éclairée qui lui concilia toutes les sympathies des gens de lettres. Après avoir été exilé dans ses terres, vers la fin du règne de Louis XV, il fut rappelé par Louis XVI, rétabli dans sa charge de premier président de la Cour des aides et bientôt nommé ministre de la maison du roi. A une époque où les embarras de la situation politique décourageaient les plus fermes courages, il profita de la retraite de Turgot pour quitter le ministère. Lorsque la révolution éclata, il était rentré dans l'obscurité; il ne crai-

songeraient plus à se nuire, et il n'y aurait plus de méchants quand nul n'aurait intérêt à l'être. Mais de quoi jouissais-je enfin quand j'étais seul? De moi, de l'univers entier, de tout ce qui est, de tout ce qui peut être, de tout ce qu'à de beau le monde sensible, et d'imaginable le monde intellectuel : je rassemblais autour de moi tout ce qui pouvait flatter mon cœur; mes désirs étaient la mesure de mes plaisirs. Non, jamais les plus volupteux n'ont connu de pareilles délices, et j'ai cent fois plus joui de mes chimères qu'ils ne font des réalités.

Quand mes douleurs me font tristement mesurer la longueur des
10 nuits, et que l'agitation de la fièvre m'empêche de goûter un seul instant de sommeil, souvent je me distrais de mon état présent en songeant aux divers événements de ma vie; et les repentirs, les doux souvenirs, les regrets, l'attendrissement, se partagent le soin de me faire oublier quelques moments mes souffrances. Quels temps croiriez-vous, Monsieur, que je me rappelle le plus souvent et le plus volontiers dans mes rêves? Ce ne sont point les plaisirs de ma jeunesse; ils furent trop rares, trop mêlés d'amertume, et sont déjà trop loin de moi. Ce sont ceux de ma retraite, ce sont mes promenades solitaires, ce sont ces jours rapides, mais délicieux, que j'ai passés tout entiers avec moi seul,
20 avec ma bonne et simple gouvernante, avec mon chien bien-aimé, ma vieille chatte, avec les oiseaux de la campagne et les biches de la forêt, avec la nature entière et son inconcevable auteur. En me levant avant le soleil pour aller voir, contempler son lever dans mon jardin, quand je voyais commencer une belle journée, mon premier souhait était que ni lettres, ni visites, n'en vinssent troubler le charme. Après avoir donné la matinée à divers soins que je remplissais tous avec plaisir, parce que je pouvais les remettre à un autre temps, je me hâtais de dîner pour échapper aux importuns, et me ménager un plus long après-midi. Avant une heure, même les jours les plus ardents, je partais par le grand so-
30 leil avec le fidèle Achate, pressant le pas, dans la crainte que quelqu'un ne vînt s'emparer de moi avant que j'eusse pu m'esquiver; mais quand une fois j'avais pu doubler un certain coin, avec quel battement de cœur,

gnit pas d'en sortir pour réclamer et partager avec de Sèze le périlleux honneur de défendre Louis XVI devant la Convention. Il ne tarda pas à payer de sa tête son courageux dévoûment, et mourut sur l'échafaud, le 22 avril 1794. Voici une pensée de lui :

La pensée de l'éternité console de la rapidité de la vie.

M. de Ségur (l'aîné) raconte de Malesherbes l'anecdote suivante :

M. de Malesherbes, à la tête d'une cour souveraine, chargé de haranguer un dauphin au berceau, et qui, loin de pouvoir entendre une parole, ne savait encore
40 que crier et pleurer pour exprimer ses désirs et ses douleurs, lui dit seulement : « Puisse, Monseigneur, Votre Altesse Royale, pour le bonheur de la France et le sien, se montrer toujours aussi insensible et sourde au langage de la flatterie, qu'elle l'est aujourd'hui au discours que j'ai l'honneur de prononcer devant elle ! » (*L.-P. de Ségur, Mémoires ou souvenirs et anecdotes. Tom. II.*)

avec quel pétillement de joie je commençais à respirer en me sentant sauvé, en me disant : Me voilà maître de moi pour le reste de ce jour ! J'allais alors d'un pas plus tranquille chercher quelque lieu sauvage dans la forêt, quelque lieu désert où rien, en me montrant la main des hommes, n'annonçât la servitude et la domination, quelque asile où je pusse croire avoir pénétré le premier, et où nul tiers importun ne vînt s'interposer entre la nature et moi. C'était là qu'elle semblait déployer à mes yeux une magnificence toujours nouvelle. L'or des genêts et la pourpre des bruyères frappaient mes yeux d'un luxe qui touchait mon cœur ; la majesté des arbres qui me couvraient de leur ombre, la délicatesse des arbustes qui m'environnaient, l'étonnante variété des herbes et des fleurs que je foulais sous mes pieds, tenaient mon esprit dans une alternative continuelle d'observation et d'admiration : le concours de tant d'objets intéressants qui se disputaient mon attention, m'attirant sans cesse de l'un à l'autre, favorisait mon humeur rêveuse et paresseuse ; et me faisait souvent redire en moi-même : « Non, Salomon dans toute sa gloire ne fût jamais vêtu comme l'un d'eux. »

Mon imagination ne laissait pas longtemps déserte la terre ainsi parée. Je la peuplais bientôt d'êtres selon mon cœur, et chassant bien loin l'opinion, les préjugés, toutes les passions factices, je transportais dans les asiles de la nature des hommes dignes de les habiter. Je m'en formais une société charmante dont je ne me sentais pas indigne, je me faisais un siècle d'or à ma fantaisie ; et, remplissant ces beaux jours de toutes les scènes de ma vie qui m'avaient laissé de doux souvenirs, et de toutes celles que mon cœur pouvait désirer encore, je m'attendrissais jusqu'aux larmes sur les vrais plaisirs de l'humanité, plaisirs si délicieux, si purs, et qui sont désormais si loin des hommes. Oh ! si dans ces moments quelque idée de Paris, de mon siècle, et de ma petite gloriole d'auteur, venait troubler mes rêveries, avec quel dédain je la chassais à l'instant, pour me livrer, sans distraction, aux sentiments exquis dont mon âme était pleine ! Cependant, au milieu de tout cela, je l'avoue, le néant de mes chimères venait quelquefois la contrister tout à coup. Quand tous mes rêves se seraient tournés en réalités, ils ne m'auraient pas suffi ; j'aurais imaginé, rêvé, désiré encore. Je trouvais en moi un vide inexplicable que rien n'aurait pu remplir, un certain élancement de cœur vers une autre sorte de jouissance, dont je n'avais pas d'idée, et dont pourtant je sentais le besoin. Hé bien ! Monsieur, cela même était jouissance, puisque j'en étais pénétré d'un sentiment très-vif, et d'une tristesse attirante que je n'aurais pas voulu ne pas avoir.

Bientôt de la surface de la terre j'élevais mes idées à tous les êtres de la nature, au système universel des choses, à l'être incompréhensible qui embrasse tout. Alors, l'esprit perdu dans cette immensité, je ne pensais pas, je ne raisonnais pas, je ne philosophais pas ; je me sentais, avec une sorte de volupté, accablé du poids de cet univers ; je me livrais avec ravissement à la confusion de ces grandes idées, j'aimais à me perdre en imagination dans l'espace, mon cœur resserré dans les bornes

des êtres s'y trouvait trop à l'étroit; j'étouffais dans l'univers; j'aurais voulu m'élancer dans l'infini. Je crois que si j'eusse dévoilé tous les mystères de la nature, je me serais senti dans une situation moins délicieuse que cette étourdissante extase à laquelle mon esprit se livrait sans retenue, et qui, dans l'agitation de mes transports, me faisait écrier quelquefois : « O grand Etre! ô grand Etre! » sans pouvoir dire ni penser rien de plus.

Ainsi s'écoulaient dans un délire continuel les journées les plus charmantes que jamais créature humaine ait passées; et quand le coucher du soleil me faisait songer à la retraite, étonné de la rapidité du temps, je croyais n'avoir pas assez mis à profit ma journée, je pensais en pouvoir jouir davantage encore; et pour réparer le temps perdu, je me disais : « Je reviendrai demain. »

Je revenais à petits pas, la tête un peu fatiguée mais le cœur content; je me reposais agréablement au retour, en me livrant à l'impression des objets, mais sans penser, sans imaginer, sans rien faire autre chose que sentir le calme et le bonheur de ma situation. Je trouvais mon couvert mis sur ma terrasse. Je soupais de grand appétit; dans mon petit domestique nulle image de servitude et de dépendance ne troublait la bienveillance qui nous unissait tous. Mon chien lui-même était mon ami, non mon esclave; nous avions toujours la même volonté, mais jamais il ne m'a obéi. Ma gaieté durant toute la soirée témoignait que j'avais vécu seul tout le jour; j'étais bien différent quand j'avais vu de la compagnie, j'étais rarement content des autres, et jamais de moi. Le soir, j'étais grondeur et taciturne : cette remarque est de ma gouvernante, et, depuis qu'elle me l'a dite, je l'ai toujours trouvée juste en m'observant. Enfin, après avoir fait encore quelques tours dans mon jardin, ou chanté quelque air sur mon épinette, je trouvais dans mon lit un repos de corps et d'âme cent fois plus doux que le sommeil même.

Ce sont là les jours qui ont fait le vrai bonheur de ma vie; bonheur sans amertume, sans ennuis, sans regrets, et auquel j'aurais borné volontiers tout celui de mon existence. Oui, Monsieur, que de pareils jours remplissent pour moi l'éternité, je n'en demande point d'autres, et n'imagine pas que je sois beaucoup moins heureux dans ces ravissantes contemplations que les intelligences célestes. Mais un corps qui souffre ôte à l'esprit sa liberté; désormais je ne suis plus seul, j'ai un hôte qui m'importune, il faut m'en délivrer pour être à moi; et l'essai que j'ai fait de ces douces jouissances ne sert plus qu'à me faire attendre avec moins d'effroi le moment de les goûter sans distraction.

IV. A MYLORD MARÉCHAL [1].

Motiers-Travers, Juillet 1762.

Un pauvre auteur, proscrit de France, de sa patrie, du canton de

[1] George Keith, ancien partisan des Stuarts, gouverneur de la Principauté de

Berne, pour avoir dit ce qu'il pensait être utile et bon, vient chercher un asile dans les états du roi. Mylord, ne me l'accordez pas si je suis coupable, car je ne demande point de grâce, et ne crois point en avoir besoin; mais si je ne suis qu'opprimé, il est digne de vous et de Sa Majesté de ne pas me refuser le feu et l'eau qu'on veut m'ôter par toute la terre. J'ai cru vous devoir déclarer ma retraite et mon nom trop connu par mes malheurs. Ordonnez de mon sort, je suis soumis à vos ordres : mais si vous m'ordonnez aussi de partir dans l'état où je suis, obéir m'est impossible, et je ne saurais plus où fuir.

Daignez, Mylord, agréer les assurances de mon profond respect. 10

V. AU ROI DE PRUSSE.

Octobre 1762.

Vous êtes mon protecteur et mon bienfaiteur, et je porte un cœur fait pour la reconnaissance, je viens m'acquitter avec vous, si je puis.

Vous voulez me donner du pain; n'y a-t-il aucun de vos sujets qui en manque? Otez de devant mes yeux cette épée qui m'éblouit et me blesse, elle n'a que trop fait son devoir, et le sceptre est abandonné. La carrière est grande pour les rois de votre étoffe, et vous êtes encore loin du terme, cependant le temps presse, et il ne vous reste pas un moment à perdre pour aller au bout. 20

Puissé-je voir Frédéric le juste et le redouté couvrir ses états d'un peuple nombreux dont il soit le père, et J.-J. Rousseau, l'ennemi des rois, ira mourir aux pieds de son trône!

VI. A M. MOULTOU [1].

A Bourgoin, le 5 Novembre 1762.

Vous avez fait, mon cher Moultou, une perte que tous vos amis et tous les honnêtes gens doivent pleurer avec vous, et j'en ai fait une particulière dans votre digne père, par les sentiments dont il m'honorait, et dont tant de faux amis dont je suis la victime m'ont bien fait con-

Neuchâtel et Valangin, en Suisse, au nom de S. M. Frédéric II, roi de Prusse. 30

[1] Dans la correspondance de J.-J. Rousseau, il se trouva encore quelques lettres que nous aurions désiré communiquer à nos lecteurs, mais toujours limité par le cadre de notre ouvrage, nous ne pouvons que les indiquer aux personnes qui voudraient les chercher dans les œuvres de l'auteur :

A M. Vernes, Montmorenci, le 9 février 1760, lettre de complainte;

A un jeune homme qui demandait à s'établir à Montmorenci, où vivait Rousseau, pour y profiter de ses leçons : lettre non datée, ayant pour but de démontrer que *pour être heureux il suffit de vouloir l'être ;*

Et, surtout, celle au maréchal de Luxembourg, Motiers, le 20 Janvier 1763, où l'auteur fait du fameux Val-de-Travers, en Suisse, une description charmante, 40 qui aussi bien que celle qu'il donne de son séjour dans l'île de Saint-Pierre (5e promenade de ses Rêveries) est un vrai petit chef-d'œuvre du genre descriptif.

naître le prix. C'est ainsi, cher Moultou, que je meurs en détail dans tous ceux qui m'aiment, tandis que ceux qui me haïssent et me trahissent semblent trouver dans l'âge et dans les années une nouvelle vigueur pour me tourmenter. Je vous entretiens de ma perte au lieu de parler de la vôtre; mais la véritable douleur, qui n'a point de consolation, ne sait guère en trouver pour autrui : on console les indifférents, mais on s'afflige avec les amis. Il me semble que, si j'étais près de vous, que nous nous embrassions, que nous pleurassions tous deux sans nous rien dire, nos cœurs se seraient beaucoup dit.

Cruel ami, que de regrets vous me préparez dans votre description de Lavagnac ! Hélas ce beau séjour était l'asile qu'il me fallait : j'y aurais oublié, dans un doux repos, les ennuis de ma vie; je pouvais espérer d'y trouver enfin de paisibles jours, et d'y attendre sans impatience la mort qu'ailleurs je désirerai sans cesse. Il est trop tard. La fatale destinée, qui m'entraîne, ordonne autrement de mon sort. Quand celui-ci sera parfaitement décidé, et qu'il ne me restera qu'à m'y soumettre, j'aurai plus de tranquillité. C'est en attendant, un grand soulagement pour mon cœur d'avoir épanché dans le vôtre le détail de ma situation. Recevez tous mes plus tendres remercîments et ceux de ma femme; faites agréer ses respects et les miens à vos Dames. Nous vous saluons et vous embrassons l'un et l'autre de tout notre cœur.

FRÉDÉRIC II [1].

LETTRE A M. D'ALEMBERT.

A Sans-Souci, le 28 juillet 1770.

Le plus beau monument de Voltaire, est celui qu'il s'est érigé lui-même, ses ouvrages; ils subsisteront plus longtemps que la Basilique de Saint-Pierre, et le Louvre, et tous ces bâtiments que la vanité con-

[1] **FRÉDÉRIC II, roi de Prusse** (1712—1786).

Comme poète, on retrouvera Frédéric plus loin dans cette section.

Andrieux, dans le *Meunier de Sans-Souci* (voyez les poètes de la sect. III de ce livre) dépeint plaisamment les occupations de ce grand homme :

« Qui, tout roi qu'il était, fut un penseur profond.
Redouté de l'Autriche, envié dans Versailles,
Cultivant les beaux-arts au sortir des batailles.
D'un royaume nouveau la gloire et le soutien,
Grand roi, bon philosophe, — et fort mauvais chrétien.
Il voulait se construire un agréable asile,
Où, loin d'une étiquette arrogante et futile,
Il pût, non végéter, boire et courir des cerfs,
Mais des faibles humains méditer les travers,
Et mêlant la sagesse à la plaisanterie,
Souper avec d'Argens *, Voltaire et Lamettrie **. »

Voici un portrait de Frédéric II, crayonné par un grand peintre qui est aussi un des historiens éminents de la France contemporaine : « Frédéric était petit,

sacre à l'éternité. On ne parlera plus français, que Voltaire sera encore traduit dans la langue qui lui aura succédé. Cependant, rempli du plaisir que m'ont fait ses productions si variées, et chacune si parfaite en son genre, je ne pourrais, sans ingratitude, me refuser à la proposition que vous me faites, de contribuer au monument que lui érige la reconnaissance publique. Vous n'avez qu'à m'informer de ce qu'on exige de ma part; je

avec de grosses épaules, un gros œil dur et perçant, quelque chose de bizarre. C'était un bel esprit, un musicien, un philosophe avec des goûts immoraux et ridicules, grand faiseur de petits vers français, il ne savait pas le latin et méprisait l'allemand, pur logicien qui ne pouvait saisir ni la beauté de l'art antique, ni la profondeur de la science moderne. Il avait pourtant une chose par quoi il a mérité d'être appelé le Grand : *il voulait*. Il voulut être brave; il voulut faire de la Prusse l'un des premiers Etats de l'Europe, il voulut être législateur, il voulut que les déserts de Prusse se peuplassent. Il vint à bout de tout. Il fut l'un des fondateurs de l'art militaire entre Turenne et Napoléon. Quand celui-ci entra à Berlin, il ne voulut voir que le tombeau de Frédéric, prit pour lui son épée, et dit : « Ceci est à moi. » (Michelet, *Précis de l'Histoire moderne*).

Même avant Iéna et Auerstaedt, la France avait pris, non par les armes, mais par l'esprit, ce qui vaut peut-être mieux, sa revanche de Rosbach; elle avait enrôlé le grand Frédéric parmi ses écrivains, et imposé ses idées et sa langue à ce roi-soldat qui faisait marcher l'Europe au pas de ses grenadiers. Jusqu'à quel point l'influence d'une éducation toute française modifia-t-elle les instincts germaniques du plus illustre des fondateurs de la monarchie prussienne, on ne saurait le dire, car si l'on ne jugeait Frédéric que d'après ses écrits et les actes ostensibles de sa vie, on pourrait croire qu'il avait constamment les yeux sur Paris et ne songeait qu'à mériter les applaudissements des encyclopédistes et des philosophes; mais lorsqu'on l'étudie de plus près et qu'on sépare les éléments si distincts de sa double organisation, on reconnaît que sous l'apparente frivolité du bel esprit français, il y avait la patience obstinée, la persistance indomptable de l'Allemand. Frédéric était bien, sous ce rapport, de la race des Hohenstauffen, ces héros légendaires qu'il ne comprenait pas et dont il se moquait peut-être. Toutefois, ce n'est pas avec lui qu'il faut prendre le nom de héros, dans son acception la plus haute et la plus large. Ni dans les lettres, ni dans la politique, ni même dans la guerre où il excellait, il n'atteignit à ces dernières limites où le génie confine à l'idéal. Le rôle du roi de Prusse, qu'on nous pardonne une expression un peu trop rétroactive, fut en toutes choses celui d'un *positiviste*. C'était au nom d'une idée que les empereurs de la maison de Souabe entraînaient l'Allemagne après eux; ils étaient les représentants de l'une des puissances sociales de leur époque; soit qu'ils allassent chercher leur couronne sur le tombeau du Christ, soit qu'ils vinssent se briser contre Rome, ils donnaient au monde un des spectacles les plus grandioses qui se virent jamais. Mais le vainqueur de Leuthen, ce tacticien consommé qui faisait de l'Allemagne un champ de manœuvre, que voulait-il? Agrandir son petit royaume de Prusse, coudre à son manteau royal quelques lambeaux de la pourpre des Césars. Sur cette terre allemande et chrétienne où les soldats libérateurs de Gustave-Adolphe s'étaient agenouillés avant leurs batailles héroïques, quelle trace féconde les régiments du roi-philosophe ont-ils laissée de leur passage? Quelle voie nouvelle ont-ils ouverte à la liberté ou à la justice? Jean Sobieski n'avait pas regardé comme une folie de courir avec tout son peuple au secours de Vienne assiégée par les Turcs et de délivrer l'empire d'Allemagne d'une des plus

ne refuserai rien pour cette statue plus glorieuse pour ceux qui l'élèvent que pour Voltaire même. On dira que dans ce dix-huitième siècle, où tant de gens de lettres se déchiraient par envie, il s'en est trouvé d'assez généreux, pour rendre justice à un homme doué de génie et de talents supérieurs à tous les siècles; que nous avons mérité de posséder Voltaire : et la postérité la plus reculée nous enviera encore cet avantage.

formidables invasions qu'il eût jamais subies; le grand Frédéric eût regardé comme une sottise d'offrir son épée victorieuse à la Pologne agonisante; il fit mieux : il partagea les dépouilles de cette noble et malheureuse nation et ne craignit pas de compromettre sa gloire en s'associant à un acte d'odieuse spoliation contre lequel l'Europe entière proteste encore aujourd'hui. A. R.

* **Jean-Baptiste de Boyer, marquis d'ARGENS** (1704—1771), né à Aix, en Provence, mort au château de la Garde, près Toulon. Fils d'un procureur général au parlement d'Aix, il se destina d'abord au barreau, mais il se dégoûta bientôt de l'étude du droit et il embrassa la profession des armes. Un accident l'arrêta au seuil de sa nouvelle carrière, les suites d'une chute de cheval qu'il fit au siége de Philipsbourg l'obligèrent à renoncer au service. Ce fut alors qu'il s'essaya au métier d'écrivain, mais comme il voulait n'avoir rien à démêler avec la censure, il passa en Hollande où il publia ses *Lettres juives, chinoises et cabalistiques*. Frédéric de Prusse qui n'était encore que prince royal, fut tellement charmé de cet ouvrage qu'il désira en connaître l'auteur; ce ne fut pourtant qu'après la mort de son père, Frédéric-Guillaume, qu'il attira d'Argens à Berlin. Il faut croire que le spirituel marquis sut plier ses habitudes de libre penseur à la discipline toute militaire de la cour prussienne, puisqu'il devint chambellan, directeur des beaux-arts à l'Académie, et de plus l'un des confidents les plus intimes du prince. Il jouit longtemps de son crédit et de la faveur royale, mais il les perdit par sa faute. S'étant amouraché, à soixante ans, d'une actrice française du théâtre de Berlin, il l'épousa à l'insu du roi. Frédéric ne pardonna pas à son ami ce manque de confiance ; il s'en vengea par des plaisanteries et des sarcasmes qui obligèrent d'Argens à quitter la cour et à retourner dans sa patrie. A. R.

** **Julien Offray DE LA METTRIE** (1709—1751), né à Saint-Malo, mort à Berlin. Encore un élève des Jésuites; il fit du moins sa rhétorique dans une maison de leur ordre, à Caen, puis il se livra à l'étude de la médecine et fut reçu docteur à Reims. Après avoir suivi, à Leyde, les cours du célèbre professeur Boerhaave, dont il traduisit les principaux ouvrages, il revint à Paris et fut nommé médecin des gardes françaises Il perdit son emploi à la suite d'une publication dans laquelle il érigeait le matérialisme en principe. Des attaques fort vives qu'il dirigea contre les médecins soulevèrent contre lui des inimitiés redoutables, qui ne contribuèrent pas moins que celles du clergé à le signaler aux rigueurs du pouvoir. Aussi pour ne pas être enfermé à la Bastille, fut-il obligé de se réfugier en Hollande; il n'y resta pas longtemps. Les doctrines qu'il exposa dans son livre de *l'homme machine*, ne furent pas mieux accueillies par les protestants qu'elles ne l'avaient été sous une autre forme et dans d'autres ouvrages par les catholiques. Il ajouta même au scandale de cette publication en dédiant son malencontreux ouvrage à l'un des pasteurs les plus vénérés de l'Eglise calviniste qui s'indigna, comme on peut le croire, d'un pareil hommage. Après cette équipée, La Mettrie fut contraint de quitter la ville de Leyde; la Prusse fut

Distinguer les hommes célèbres, rendre justice au mérite, c'est encourager les talents et les vertus; c'est la seule récompense des belles âmes; elle ces bien due à tous ceux qui cultivent supérieurement les lettres; elles adoucissent les mœurs les plus féroces, elles répandent leur charme sur tout le cours de la vie, elles rendent notre existence supportable, et la mort moins affreuse. Continuez donc, Messieurs, de protéger et de célébrer ceux qui s'y appliquent, et qui ont le bonheur en France d'y réussir. Ce sera ce que vous pourrez faire de plus glorieux pour votre nation [1].

moins inhospitalière pour lui, et il trouva à la cour de Berlin un emploi bien rétribué, celui de lecteur du roi. Il fut en outre nommé membre de l'Académie. Plus heureux que d'Argens, La Mettrie conserva jusqu'à son dernier jour l'amitié de Frédéric; il faut dire qu'il ne vécut pas longtemps; à quarante-deux ans, il mourut d'une indigestion. « Nous avons perdu le pauvre La Mettrie, écrivait Frédéric à sa sœur, il est mort pour une plaisanterie, en mangeant un pâté de faisan. »

Le roi composa lui-même l'éloge de son secrétaire et le fit lire à l'Académie.

En vérité, nous n'oserions féliciter la France de s'être chargée de l'éducation du grand Frédéric, si elle ne lui eût envoyé pour maître que ce convive débraillé des petits soupers de Postdam, dont les saillies impertinentes égayaient si fort le conquérant de la Silésie, mais lui donnaient une si pauvre idée de la dignité humaine. A. R.

Il ne faut pas confondre le lecteur de Frédéric II, avec

Jean-Claude DE LA METHERIE (1743—1817), médecin et naturaliste, né à la Clayette (Mâconnais), mort à Paris. Celui-ci, bien que ses théories ne diffèrent pas essentiellement de celles de son homonyme, fut un homme recommandable, un savant distingué et un écrivain sérieux. Il fut professeur adjoint des sciences naturelles au Collége de France, en 1812. Indépendamment de ses leçons de minéralogie et de géologie, il publia une suite d'ouvrages dont voici les titres : *Essai sur les principes de la philosophie naturelle; De la nature des êtres existants ou principes de la philosophie naturelle; De l'homme considéré moralement; de ses mœurs et de celles des animaux; de la perfectibilité et de la dégénérescence des êtres organisés.* La dernière conclusion de l'auteur, c'est que l'homme n'est qu'un singe perfectionné par l'état social; il est permis de ne pas s'en contenter.

[1] « En 1770 une société très-considérable de gens de lettres forma le projet d'élever une statue à l'auteur de la Henriade et de tant d'autres ouvrages immortels; hommage que ce grand homme méritait de recevoir de son vivant.

Cette statue lui fut en effet érigée avec cette inscription : *A M. de Voltaire, par les gens de lettres, ses compatriotes et ses contemporains.*

Ceux qui avaient formé le projet de ce monument, désirèrent que le roi de Prusse, voulût bien permettre que son auguste nom fût à la tête des souscripteurs.

M. d'Alembert qui a reçu de ce grand prince les marques de bonté les plus signalées, eut l'honneur de lui écrire à ce sujet, et nous venons de donner la réponse qu'il en reçut. Que ne peut-elle être gravée au bas de la statue de M. de Voltaire ! Elle serait encore plus honorable pour lui que la statue même.

L'Académie française, ayant entendu la lecture de cette lettre, arrêta d'une voix unanime, qu'elle serait insérée dans ses registres, comme un monument également honorable pour M. de Voltaire et pour la littérature française. »

Mme DU BOCCAGE [1].

FRAGMENTS DES LETTRES

SUR L'ANGLETERRE, LA HOLLANDE ET L'ITALIE.

I.

Londres, le 1er Avril 1750.

Vous demanderez pourquoi nous n'avons point débarqué à Douvres? apprenez qu'une peur outrée de nous ennuyer à Calais, nous en fit partir par un temps douteux. Bientôt il ne le fut plus, les vents et la pluie redoublèrent. Quoique la tempête que nous éprouvâmes mérite d'être décrite en vers, j'en prendrais vainement la peine; que ferais-je après nos grands poètes, la vérité sous ma plume ne vaudrait pas leurs fictions. Racontons donc tout simplement, que le bruit infernal des vagues, des cordages, des matelots, et mes maux de cœur continuels m'empêchaient d'exprimer mes craintes : les plus cruelles idées succé-
10 daient à mes douleurs. « Quoi! disais-je en moi-même, je ne reverrai peut-être plus ma sœur, ni mes amis que j'abandonne, et ne verrai point l'Angleterre que je vais chercher! on blâmera mon audace, ma curiosité, et bientôt on m'oubliera. »

Tandis que je me livrais à ces réflexions accablantes, le pilote vint me dire brusquement : » Vous ne pouvez entrer à Douvres que demain

[1] **Marie-Anne Le Page**, épouse de **Fiquet DU BOCCAGE** (1710—1802), née à Rouen. Elle perdit son mari peu de temps après son mariage et se livra avec une ardeur discrète à l'étude des lettres. Comme Mme de Lambert, elle fut presque effrayée du premier rayon de publicité qui éclaira son nom. Le début
20 de Mme du Boccage fut un succès. Elle obtint, en 1746. le prix de poésie décerné par l'Académie de Rouen. Depuis cette époque, elle ne s'arrêta plus dans la carrière où elle était entrée avec tant d'éclat; elle publia successivement des traductions du *Paradis perdu* et de *la Mort d'Abel*, puis un grand poème intitulé la *Colombiade*. Enfin elle aborda le théâtre et fit représenter une tragédie des *Amazones*. Mme du Boccage mériterait aussi d'occuper une belle place dans une histoire des salons parisiens; elle réunissait dans le sien les hommes les plus distingués de l'époque. Fontenelle l'appelait sa fille, Voltaire l'encourageait de ses plus fins sourires. Mme du Boccage était fort belle, ce qui ne diminuait en rien le prestige qu'elle exerçait comme Muse. On avait écrit au bas de son
30 portrait : *Forma Venus, arte Minerva*. Il est probable qu'elle aurait été de l'Académie française si les traditions un peu trop saliques de cet illustre corps l'eussent permis, mais les académies étrangères, celles d'Italie surtout, l'accueillirent avec une faveur qui ressemblait à de l'enthousiasme, et l'on composa presque autant de vers à la louange de la récipiendaire qu'elle en avait publié elle-même pour mériter l'honneur qu'on lui faisait. Hommages passagers, gloire viagère que le poète et la femme devaient emporter avec eux! A. R.

matin, la mer est trop grosse ; si vous le voulez, on vous mettra dans une chaloupe pour vous conduire à Deal, petit port éloigné de deux lieues. » Le désir de sortir d'embarras nous fit accepter cette triste proposition. Le capitaine me prit dans ses bras pour me descendre dans le batelet que les vagues écartaient sans cesse du vaisseau, de manière que sur l'échelle, un faux pas de mon conducteur l'obligea de lâcher sa prise : par bonheur, au lieu de tomber dans l'onde, je me trouvai seule sur ce léger esquif au milieu des rameurs, abandonnée aux flots et mourant de peur que M. Du Boccage ne pût me joindre. Il faisait descendre nos malles et me voyait avec horreur inondée des vagues qui m'éloignaient. Ma crainte redoublait ; les rames me ramenaient, il cherchait à me rejoindre par de nouveaux efforts, et y parvint enfin.

Le changement de barque me remit le cœur : un moment de calme rassura mes esprits : une petite flotte dont il périt deux navires qui doublaient un cap pour entrer dans la Tamise, s'offrit à mes yeux. Ce spectacle d'une beauté horrible, parut un rêve à mon âme agitée...

(*Lettre I.*)

II.

A La Haye, le 20 Juin 1750.

Tout périt, tout passe :

Cette patrie de Van Dyk et de Rubens, qui possède encore un fameux peintre en camaïeu nommé Smitt, est à présent moins féconde en bons artistes. Le commerce y languit depuis que celui d'Amsterdam et de Rotterdam prospère. Nous gagnâmes cette dernière ville par le Mordick, où nous laissâmes notre voiture, pour nous mettre dans une barque dont le conducteur est la meilleure figure à peindre en Caron qu'on puisse trouver. Le vent était fort. Pour nous rassurer, il ne manqua pas de nous conter le malheur du Prince d'Orange noyé en 1711, sur cette petite mer où nous étions cependant bien mieux que dans l'affreux chariot de poste qui nous roua jusqu'à la Meuse...

Rotterdam est riche, bien peuplé, bien bâti, coupé de larges canaux rafraîchis des eaux de la Meuse qui porte les plus grands vaisseaux jusqu'au sein de la ville. Le mélange des mâts, des arbres qui bordent les canaux, des clochers, des belvédères nous surprit agréablement...

En quittant Rotterdam, nous passâmes à Delft où résonnait dans l'air un carillon de mille cloches à l'unisson. Nous y vîmes le monument magnifique élevé à la mémoire du Prince d'Orange, assassiné à Delft. Le sculpteur a représenté à ses pieds un chien mort de douleur de sa perte. Que de leçons les attributs qui décorent ces monuments du néant des grandeurs humaines, donnent à l'homme qui pense!

Ce matin nous avons fait deux lieues pour voir Ryswick, château fameux par la paix de 1697, et nous partons ce soir pour Amsterdam d'où je vous écrirai s'il m'est possible; les routes, les amusements me laissent à peine le temps de poser le pied à terre.

Moi, dont l'âme semble créée
Pour chérir la paix qui me fuit,
Je vis agitée, entourée :
Vous, dont l'esprit plaît et séduit,
Vous, que les grâces ont parée
De ce charme que chacun suit,
Souvent dans vos champs retirée,
Vous vivez, sans joie et sans bruit.
. . . . . .
. . . . . .
Des destins divers sont nos guides ;
Si les monts, les torrents rapides
Offrent des dangers, des terreurs,
Au pied de cent rochers arides,
Le vert des prés, l'émail des fleurs
Enchantent l'œil des voyageurs ;
Mais qui traverse dans la plaine
Des chemins sûrs et peu riants,
A moins de plaisir, moins de peine :
Tel est le sort qui nous entraîne !
Un nombre égal d'heureux moments,
D'ennui, d'espoir, d'amour, de haine,
Des mortels partage les ans !

Enfin cette vie n'est qu'un court pélérinage : je vous traduis à ce sujet une fable qui m'a paru bonne ce matin dans le Spectateur : Un derviche voyageant en Perse arrive à la capitale ; et dans l'idée que les grands du pays épuisent souvent leurs trésors pour bâtir et fonder des caravanserais, il prend le palais du roi pour une de ces magnifiques auberges. D'un esprit distrait il en traverse la première et la seconde cour, monte les galeries, y pose sa valise et s'en fait un chevet. Un des gardes l'aperçoit, l'instruit du lieu qu'il profane et veut à l'instant l'en chasser. Pendant le débat le monarque passe, sourit de la méprise du voyageur, et lui demande comment il peut prendre la demeure d'un souverain pour une hôtellerie. « Sire, dit humblement le Derviche, j'ose vous faire une question ; quels étaient les maîtres de ces beaux lieux avant Votre Majesté ? — Mon père, mon aïeul et tour à tour tous mes ancêtres, lui répond le roi ; — et après vous, ajouta le derviche, à qui ces toits immenses sont-ils destinés ? — Au prince mon fils sans doute, s'écrie le monarque étonné. — Ah ! Sire, reprit le pèlerin, une maison qui change si souvent d'hôte a le beau nom d'un palais, mais n'est en effet qu'un vrai caravanserai. » *(Lettre X.)*

III.

A Venise, deux jours avant le carnaval de l'Ascension 1757.

Après avoir quitté Turin, nous passâmes sept bacs et des champs ombragés et fertiles souvent couverts d'eau. Le riz qui y croît, veut un

terrain humide : on l'assèche par des fossés qui bordent le chemin jusqu'à Milan, dont vous trouverez partout la description. La Cathédrale est d'un beau gothique, revêtue en dehors et en dedans de marbre du pays, décorée de six dômes, de trois cent-soixante colonnes et de quatre mille statues, la plupart de bonne main.

Le temps noircit ces chefs-d'œuvre à mesure qu'on travaille depuis trois cents ans à grands frais à finir ce vaste édifice. Les clous du cheval qui servit aux triomphes de Constantin en ornent la voûte; on les descend et les remonte en pompe une fois l'an. Les souterrains conservent le richissime tombeau de Saint-Charles, patron de l'Eglise. Il est un autre trésor dans la bibliothèque Ambrosienne donnée au public par le cardinal Borromée, neveu de Saint-Charles : c'est un savant manuscrit écrit de la main gauche de Léonard da Vinci, peintre et génie universel, mort entre les bras de François I. Cette grande ville suit, plus qu'aucune d'Italie, dit-on, l'usage de nos amusements. J'ai le bonheur d'y être recommandée à la comtesse Simonetti, protectrice de tout ce qui vient de Paris, qui y fait faire ses habits, en parle bien la langue, en a toute la politesse, et eut celle de nous prêter sa loge à la comédie.

Cette dame, non contente de m'instruire des mœurs du pays, de me mettre à sa table, à son cercle, voulut encore que nous allassions coucher, en partant, à son château de Vaprio où nous fîmes grande chère, et jouîmes de la plus charmante situation. Une orangerie en terrasses qui s'étend le long du château, y règne sur un canal navigable pour tout le commerce de Milan ; et trente pieds au dessous, chose rare, coule l'Adda, rivière qui n'est séparée du canal supérieur que par un mur de douze pieds d'épaisseur. Au bord de l'autre rive, s'élèvent deux villages pleins de jolies maisons : au delà, une riche plaine, des bois et de riants coteaux mènent en cercle l'œil aux Alpes, dont le sommet couvert de neige entremêlée de nuages, forme dans le lointain le plus admirable tableau. En quittant cette belle demeure, nous trouvâmes un chemin dur, excepté trois lieues que le noble Erizzo, à présent ambassadeur à Paris, fit accommoder pendant son gouvernement de Bergame, ancienne ville abondante en foires et en arlequins. Ensuite une route pierreuse nous conduisit à Bresse que le cardinal Quirini, son précédent évêque, orna d'une magnifique église où l'on travaille encore. Il commença par y faire sculpter son tombeau dans l'enceinte, et son buste sur la porte. L'envie de briller dans ce monde, la crainte de souffrir dans l'autre multiplient ainsi mutuellement partout les pieuses fondations. (*Lettre XVII.*)

IV.

De Rome, le 22 Août 1757.

Vous vous plaignez de ce que je ne vous parle point du Capitole, ma chère sœur; j'y fus hier exprès pour vous en dire un mot, vous chercherez le reste dans votre cabinet de livres. Vous vous étonnerez qu'il n'y reste de l'antique forteresse, du fameux temple de Jupiter Capitolin,

de cinquante autres dont les auteurs font mention, qu'une prison du temps de Tullus-Hostilius à présent une chapelle. Le nouveau Capitole, bâti par Michel-Ange, a pour fondements l'ancien. Au pied du vaste escalier qui y conduit, la rampe porte deux fontaines fournies par des sphynx, et deux grands chevaux de marbre tenus par Castor et Pollux, la couronnent. Sur la balustrade qui ferme la cour vis-à-vis le palais, règnent les trophées de Marius, la colonne qui marquait le premier mille de la Via Appia, et les fils de Constantin en marbre. La statue équestre de Marc-Aurèle en bronze doré, déterrée près de Saint-Jean de Latran où fut
10 la maison de son aïeul, Verus, marque le centre de la place. Jugez de la perfection de cette statue. Quand Carle-Marate la voyait, il s'arrêtait, et en repassant disait au cheval : « Quoi? tu restes encore à la même place? Que ne marches-tu? Oublies-tu que tu es en vie?... »

En descendant du Capitole, les restes du théâtre de Marcellus bâti par Balbus, s'offrent à la vue ; il sert d'enceinte au palais du cardinal des Ursins. Du lieu que je vous décris, Rome se découvre de la manière la plus enchanteresse. Nous arrivâmes d'assez bonne heure pour l'admirer de jour. Le superbe salon où nous étions forme un angle d'où les fenêtres présentent divers aspects rendus dans les glaces. On voit d'un
20 côté, la campagne et les Apennins dont quelques cimes dans le lointain conservent en été leurs frimas ; de l'autre, la ville est sous les yeux au point d'y distinguer les passants. Nulle situation ne présente une vue si merveilleuse, non-seulement par la magnificence des dômes, obélisques, colonnes, palais ; mais par la manière dont ces édifices sont distribués. Les sept ou neuf monticules qui les soutiennent, en les déployant par amphithéâtre, en accroissent l'étendue. Les pins des jardins d'une maison semblent sortir des toits de l'autre. Tout se voit, rien ne se nuit, la variété en fait le charme.

Quoique Rome soit bien vaste, comment tant d'édifices de pur agré-
30 ment y trouvaient-ils place? On y comptait deux cents temples ; il est vrai qu'aujourd'hui le nombre des églises va presqu'au double, et que les anciens n'en eurent jamais d'aussi spacieuses que Saint-Pierre, Saint-Paul, et nombre d'autres. Les fontaines, les places occupent aussi un grand terrain. Rome moderne a peut-être autant de beautés que l'antique : voici des vers faits à ce sujet, qu'il me prend envie d'ici vous traduire [1] :

Qui voit les superbes débris
De Rome antique qu'on déplore,
Peut dire, *Rome fut jadis :*
Qui voit les marbres, les lambris
40 Dont l'art aujourd'hui la décore
Peut dire, *Rome vit encore.* (*Lettre XV.*)

[1] *Qui miseranda videt veteris vestigia Romæ,*
Hic poterit merito dicere, Roma fuit ;
Et qui celsa novæ spectat Palatia Romæ.
Hic poterit merito dicere. Roma viget.

BARTHELEMY [1].

FRAGMENTS DES VOYAGES EN GRÈCE

DU JEUNE ANACHARSIS.

I. LA PESTE D'ATHÈNES.

Jamais ce fléau terrible ne ravagea tant de climats. Sorti de l'Ethiopie, il avait parcouru l'Egypte, la Libye, une partie de la Perse, l'île de Lemnos, et d'autres lieux encore. Un vaisseau marchand l'introduisit sans doute au Pirée, où il se manifesta d'abord; de là il se répandit avec fureur dans la ville, et surtout dans ces demeures obscures et malsaines, où les habitants de la campagne se trouvaient entassés.

[1] Jean-Jacques **BARTHÉLEMY** (1716—1795), né à Cassis près Aubagne, en Provence, mort à Paris. Il fut élevé au collége des Oratoriens de Marseille, mais il fit ses cours de théologie et de philosophie chez les Jésuites, et comme il se destinait à l'état ecclésiastique, il entra au séminaire de Marseille alors dirigé par les Lazaristes. Après avoir étudié à fond les langues classiques, il apprit l'hébreu et l'arabe. Dans les mémoires fort intéressants qu'il a laissés sur sa vie, Barthélemy compte parmi les égarements de sa jeunesse le temps qu'il perdit à l'étude des mathématiques et de l'astronomie. Il se confesse également avec beaucoup d'ingénuité des mauvais sermons et des vers détestables qu'il composa à la même époque. Mais il n'eut pas à regretter les heures qu'il passa dans le cabinet de son ami Cary, à examiner les belles et curieuses médailles dont se composait la collection de ce savant antiquaire. Ce fut là que Barthélemy prit les goûts qui déterminèrent plus tard sa vocation. Il avait déjà des connaissances assez étendues en numismatique, lorsque de Boze, conservateur du cabinet des médailles, le choisit pour adjoint. A partir de ce moment les honneurs vinrent chercher le modeste et studieux abbé, qui ne semblait pas s'en préoccuper beaucoup. A 32 ans, il était élu membre de l'Académie des inscriptions; quelques années après, il succédait à de Boze, comme garde du cabinet des médailles, puis il obtenait une mission littéraire en Italie qui, en lui procurant l'occasion de conquérir les sympathies de l'ambassadeur de France, lui assurait la protection d'un futur ministre. En effet, lorsque M. de Stainville devenu duc de Choiseul dirigea le cabinet de Versailles, il n'oublia pas son protégé. « *Je l'ai comblé de biens,* » disait-il, « *je veux l'en accabler.* » Il faut avouer que Barthélemy n'en devint pas plus solliciteur et qu'on eut plus d'une fois à vaincre ses scrupules pour l'obliger à accepter certaines faveurs. Cependant, il manqua de fermeté lorsqu'il n'opposa pas un refus formel à l'offre qu'on lui avait faite de la direction du *Mercure* qui venait d'être enlevée à Marmontel. Barthélemy a déclaré lui-même, et on peut l'en croire sur parole, qu'il n'avait accepté cette place que pour en rendre le brevet à l'auteur dépossédé. On ne lui tint pas compte de cette louable intention et beaucoup d'écrivains persistèrent à ne voir dans sa démarche qu'une compétition inconvenante. Aussi fut-il exposé aux attaques des philosophes et des encyclopédistes. Ce n'était pas une raison pour en garder rancune à la philosophie et pour dire avec une malicieuse ironie, en ayant l'air de s'excuser d'avoir été trop sensible aux bontés du duc de Choiseul : « La philosophie ne m'avait pas encore éclairé sur la dignité de l'homme,

Le mal attaquait successivement toutes les parties du corps : les symptômes en étaient effrayants, les progrès rapides, les suites presque toujours mortelles. Dès les premières atteintes, l'âme perdait ses forces, le corps semblait en acquérir de nouvelles, et c'était un cruel supplice de résister à la maladie, sans pouvoir résister à la douleur. Les insomnies, les terreurs, des sanglots redoublés, des convulsions effrayantes, n'étaient pas les seuls tourments réservés aux malades. Une chaleur brûlante les dévorait intérieurement. Couverts d'ulcères et de taches livides, les yeux enflammés, la poitrine oppressée, les entrailles déchirées, exhalant une odéur fétide de leur bouche souillée d'un sang impur, on les voyait se traîner dans les rues, pour respirer plus librement, et, ne pouvant éteindre la soif brûlante dont ils étaient consumés, se précipiter dans des puits ou dans des rivières couvertes de glaçons.

et je me confondis en remercîments, comme si un protecteur ne devient pas le protégé de celui qui daigne accepter ses bienfaits. »

Quand la Révolution éclata, Barthélemy fut successivement dépouillé des bénéfices dont l'avait gratifié la monarchie; on ne lui laissa que sa place de garde du cabinet des médailles; encore fut-il sur le point de la perdre. Dénoncé au comité de salut public le 2 septembre 1793, il fut incarcéré aux Madelonnettes, mais pour être bientôt rendu à la liberté et réintégré dans ses fonctions par le ministre de l'intérieur lui-même. Le *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce*, était au nombre des livres patronés par la République, et l'écrivain à qui on le devait était considéré comme un des instituteurs de la nation, parce qu'il avait raconté la vie des citoyens d'Athènes et de Lacédémone. Cet ouvrage qui appartient autant à la littérature qu'à l'érudition, et où elles se prêtent toutes deux un concours si ingénieux et si utile, méritait le succès durable qu'il a obtenu. Il a répandu dans la foule, sous une forme attrayante et animée, des notions qui jusqu'alors n'avaient pas franchi le seuil des académies, et en familiarisant la société moderne avec les croyances, les idées et les mœurs du monde grec, il a contribué dans une certaine mesure aux progrès de l'hellénisme et ravivé avec moins d'exagération et plus de bonheur que les livres de Mably, le culte de l'antiquité dans la littérature.

Comme numismate, Barthélemy rendit de véritables services à la science; il arrangea toutes les médailles transportées du palais de Versailles à la Bibliothèque nationale dans l'ordre où elles sont aujourd'hui. Après la mort de Beauzée, Barthelemy fut élu presque malgré lui, membre de l'Académie française. Chose rare! Ce fut par un scrupule de modestie qu'il se laissa porter à ce fauteuil si difficilement accessible même après les visites qu'on a faites et tout le mal qu'on s'est donné pour avoir le droit de s'y asseoir.

Indépendamment de son *Voyage du jeune Anacharsis* qui lui coûta trente années de travaux, Barthélemy publia un grand nombre de mémoires académiques. On trouve même dans son bagage d'érudit quelques œuvres d'imagination, telles que *Carite et Polydore*, et la *Chanteloupée*, petit poème qui a pris son nom de la campagne du duc de Choiseul, et dans lequel Barthélemy chante les loisirs que lui a faits son Mécène. A. R.

SENTENCES DÉTACHÉES DE L'AUTEUR.

Quand on est avec un ami, on n'est pas seul et l'on n'est pas deux.

Celui qui rend un service doit l'oublier; celui qui le reçoit s'en souvenir.

La plupart périssaient au septième ou au neuvième jour. S'ils prolongeaient leur vie au delà de ces termes, ce n'était que pour éprouver une mort plus douloureuse et plus lente.

Ceux qui ne succombaient pas à la maladie n'en étaient presque jamais atteints une seconde fois. Faible consolation! car ils n'offraient plus aux yeux que les restes infortunés d'eux-mêmes. Les uns avaient perdu l'usage de plusieurs de leurs membres, les autres ne conservaient aucune idée du passé : heureux sans doute d'ignorer leur état; mais ils ne pouvaient reconnaître leurs amis.

Le même traitement produisait des effets tour à tour salutaires et nuisibles : la maladie semblait braver les règles de l'expérience. Comme elle infectait aussi plusieurs provinces de la Perse, le roi Artaxerxès résolut d'appeler à leur secours le célèbre Hippocrate, qui était alors dans l'île de Cos : il fit briller à ses yeux de l'or et des dignités; mais le grand homme répondit au grand roi qu'il n'avait ni besoins, ni désirs, et qu'il se devait aux Grecs plutôt qu'à leurs ennemis. Il vint ensuite offrir ses services aux Athéniens, qui le reçurent avec d'autant plus de reconnaissance, que la plupart de leurs médecins étaient morts victimes de leur zèle; il épuisa les ressources de son art, et exposa plusieurs fois sa vie. S'il n'obtint pas tout le succès que méritaient de si beaux sacrifices et de si grands talents, il donna du moins des consolations et des espérances. On dit que, pour purifier l'air, il fit allumer des feux dans les rues d'Athènes; d'autres prétendent que ce moyen fut employé, avec quelque succès, par un médecin d'Agrigente, nommé Acron.

On vit, dans les commencements, de grands exemples de piété filiale, d'amitié généreuse; mais, comme ils furent presque toujours funestes à leurs auteurs, ils ne se renouvelèrent que rarement dans la suite. Alors les liens les plus respectables furent brisés; les yeux près de se fermer, ne virent de toutes parts qu'une solitude profonde, et la mort ne fit plus couler de larmes.

Cet endurcissement produisit une licence effrénée. La perte de tant de gens de bien, confondus dans un même tombeau avec les scélérats, le renversement de tant de fortunes, devenues tout à coup le partage ou la proie des citoyens les plus obscurs, frappèrent vivement ceux qui n'ont d'autre principe que la crainte. Persuadés que les dieux ne prenaient plus d'intérêt à la vertu, et que la vengeance des lois ne serait pas aussi prompte que la mort dont ils étaient menacés, ils crurent que la fragilité des choses humaines leur indiquait l'usage qu'ils en devaient faire, et que, n'ayant plus que peu de moments à vivre, ils devaient du moins les passer dans le sein des plaisirs.

Au bout de deux ans, la peste parut se calmer. Pendant ce repos, on s'aperçut plus d'une fois que le germe de la contagion n'était pas détruit : il se développa dix-huit mois après, et, dans le cours d'une année entière, il reproduisit les mêmes scènes de deuil et d'horreur. Sous l'une et l'autre époque, il périt un très-grand nombre de citoyens, parmi lesquels il faut compter près de cinq mille hommes en état de

porter les armes. La perte la plus irréparable fut celle de Périclès, qui, dans la troisième année de la guerre, mourut des suites de la maladie.
(*Introd. Partie II, Sect. III.*)

II. LE PEUPLE ATHÉNIEN.

L'histoire nous le représente tantôt comme un vieillard qu'on peut tromper sans crainte, tantôt comme un enfant qu'il faut amuser sans cesse, quelquefois déployant les lumières et les sentiments des grandes âmes; aimant à l'excès les plaisirs et la liberté, le repos et la gloire; s'enivrant des éloges qu'il reçoit, applaudissant aux reproches qu'il mérite; assez pénétrant pour saisir aux premiers mots les projets qu'on lui communique, trop impatient pour en écouter les détails et en prévoir les suites; faisant trembler ses magistrats dans l'instant même qu'il pardonne à ses plus cruels ennemis; passant, avec la rapidité d'un éclair, de la fureur à la pitié, du découragement à l'insolence, de l'injustice au repentir; mobile surtout et frivole au point que, dans les affaires les plus graves et quelquefois les plus désespérées, une parole dite au hasard, une saillie heureuse, le moindre objet, le moindre accident, pourvu qu'il soit inopiné, suffit pour le distraire de ses craintes ou le détourner de son intérêt. (*Chap. XIV.*)

III. UNE TEMPÊTE AU CAP SUNIUM.

L'horizon se chargeait au loin de vapeurs ardentes et sombres; le soleil commençait à pâlir; la surface des eaux, unie et sans mouvement, se couvrait de couleurs lugubres, dont les teintes variaient sans cesse. Déjà le ciel, tendu et fermé de toutes parts, n'offrait à nos yeux qu'une voûte ténébreuse que la flamme pénétrait, et qui s'appesantissait sur la terre. Toute la nature était dans le silence, dans l'attente, dans un état d'inquiétude qui se communiquait jusqu'au fond de nos âmes. Nous cherchâmes un asile dans le vestibule du temple, et bientôt nous vîmes la foudre briser à coups redoublés cette barrière de ténèbres et de feux suspendue sur nos têtes; des nuages épais rouler par masses dans les airs, et tomber en torrents sur la terre; les vents déchaînés fondre sur la mer, et la bouleverser dans ses abîmes. Tout grondait, le tonnerre, les vents, les flots, les antres, les montagnes; et de tous ces bruits réunis, il se formait un bruit épouvantable qui semblait annoncer la dissolution de l'univers. L'aquilon ayant redoublé ses efforts, l'orage alla porter ses fureurs dans les climats brûlants de l'Afrique. Nous le suivîmes des yeux, nous l'entendîmes mugir dans le lointain; le ciel brilla d'une clarté plus pure; et cette mer, dont les vagues écumantes s'étaient élevées jusqu'aux cieux, traînait à peine ses flots jusque sur le rivage.
(*Chap. XLII.*)

SAINT-LAMBERT [1].

L'ABENAKI.

CONTE.

Pendant les dernières guerres de l'Amérique, une troupe de sauvages Abenakis défit un détachement anglais; les vaincus ne purent échapper à des ennemis plus légers qu'eux à la course et acharnés à les poursuivre; ils furent traités avec une barbarie dont il y a peu d'exemples, même dans ces contrées.

Un jeune officier anglais, pressé par deux sauvages qui l'abordaient la hache levée, n'espérait plus se dérober à la mort. Il songeait seulement à vendre chèrement sa vie. Dans le même temps un vieux sauvage armé d'un arc s'approche de lui, et se dispose à le percer d'une flèche; mais après l'avoir ajusté, tout d'un coup il abaisse son arc, et court se jeter entre le jeune officier et les deux barbares qui allaient le massacrer : ceux-ci se retirèrent avec respect.

Le vieillard prit l'Anglais par la main, le rassura par ses caresses, et le conduisit à sa cabane, où il le traita toujours avec une douceur qui ne se démentit jamais : il en fit moins son esclave que son compagnon; il lui apprit la langue des Abenakis, et les arts grossiers en usage chez ces peuples. Ils vivaient fort contents l'un de l'autre. Une seule chose donnait de l'inquiétude au jeune Anglais; quelquefois le vieillard fixait

[1] **Jean-François SAINT-LAMBERT** (1716—1803). Il était d'une famille noble, mais pauvre. On prétend qu'il s'attribua le titre de marquis; nous laissons aux généalogistes le soin de vérifier ce fait. Nous avons moins à nous occuper ici du gentilhomme que du poète; néanmoins, il ne nous paraît pas inutile de faire remarquer, en passant, que les prétentions aristocratiques de l'auteur des *Saisons* n'ont pas nui à ses succès littéraires. Après avoir été attaché à la maison militaire du roi Stanislas, il fit les campagnes de Hanovre, avec le grade de colonel d'état-major. De bonne heure, il avait montré du goût pour la poésie, mais il ne la cultiva exclusivement qu'après avoir quitté le service, à la suite d'une maladie assez grave. Il entra dans sa nouvelle carrière avec l'aisance d'un brillant officier à qui toutes les conquêtes sont faciles, et entouré d'un prestige que la belle et spirituelle marquise du Châtelet avait été la première à subir pour son malheur. C'est ici qu'il faut admirer la fortune de Saint-Lambert : l'aventure, (nous ne disons pas le scandale), qui devait le brouiller à tout jamais avec Voltaire, ne changea rien aux dispositions bienveillantes que ce dernier ne cessa de lui montrer. Bien plus, le grand écrivain, froissé dans son amour-propre, trahi dans ses affections, devint l'apologiste le plus fervent de son rival. Si la gloire de Saint-Lambert nous est parvenue un peu surfaite, on peut affirmer, cette fois, sans aucune exagération, que *la faute en est à Voltaire,* qui écrivait à l'auteur des *Saisons*, en le félicitant de son poème : « *Soyez persuadé que c'est le seul ouvrage de notre siècle qui passera à la postérité.* » Voltaire, en cette occasion avait non-seulement trop de modestie pour quelques-uns de ses illustres confrères, mais encore et surtout pour lui-même. La postérité a-t-elle du moins ra-

les yeux sur lui, et après l'avoir regardé, il laissait tomber des larmes.

Cependant au retour du printemps, les sauvages reprirent les armes, et se mirent en campagne.

Le vieillard, qui était encore assez robuste pour supporter les fatigues de la guerre, partit avec eux, accompagné de son prisonnier.

Les Abenakis firent une marche de plus de deux cents lieues à travers les forêts; enfin ils arrivèrent à une plaine où ils découvrirent un camp d'Anglais. Le vieux sauvage le fit voir au jeune homme en observant sa contenance.

« Voilà tes frères, lui dit-il, les voilà qui nous attendent pour nous combattre. Écoute; je t'ai sauvé la vie, je t'ai appris à faire un canot, un arc, des flèches, à surprendre l'orignal dans la forêt, à manier la hache, et à enlever la chevelure à l'ennemi. Qu'étais-tu lorsque je t'ai conduit dans ma cabane? tes mains étaient celles d'un enfant, elles ne servaient ni à te nourrir, ni à te défendre; ton âme était dans la nuit; tu ne savais rien; tu me dois tout. Serais-tu assez ingrat pour te réunir à tes frères, et pour lever la hache contre nous? »

L'Anglais protesta qu'il aimerait mieux perdre mille fois la vie que de verser le sang d'un Abenaki.

Le sauvage mit les deux mains sur son visage en baissant la tête, et après avoir été quelque temps dans cette attitude, il regarda le jeune Anglais, et lui dit d'un ton mêlé de tendresse et de douleur : « As-tu un père? — Il vivait encore, dit le jeune homme, lorsque j'ai quitté ma patrie. — Oh! qu'il est malheureux! s'écria le sauvage, et, après un mo-

tifié ce jugement? rien ne nous autorise à le croire. Ce n'est pas que nous refusions à ce poème si vanté toute espèce de mérite; il contient de brillants passages et de beaux vers qu'on cite encore volontiers, mais, comme conception poétique prise dans son ensemble, il est dépourvu de cet intérêt puissant, de cette force vitale qui garantissent la durée des œuvres que le souffle des grandes inspirations a traversées. Le poème des *Saisons* ouvrit à Saint-Lambert les portes de l'Académie française. Ce résultat était logique; les suffrages de l'Académie devaient confirmer ceux du public. Il y avait pourtant quelques voix isolées qui protestaient contre l'engouement général. Gilbert ne craignait pas de saluer le triomphateur de ces deux vers :

> Saint-Lambert, noble auteur, dont la muse pédante
> Fait des vers fort vantés par Voltaire qu'il vante...

Et Mme du Deffand, à qui remontent, comme à leur source naturelle, presque tous les mots méchants qui circulèrent à cette époque, n'écrivait-elle pas à son ami Walpole : « *Ce Saint-Lambert est un esprit froid, fade et faux; il croit regorger d'idées et c'est la stérilité même.* » La charitable dame, qui faisait si bon marché du poète, aurait dû parler au moins des qualités de l'homme. Saint-Lambert en possédait de grandes, et qui témoignaient de la dignité de son caractère et de la délicatesse de ses sentiments.

En 1798, Saint-Lambert, devenu le sage d'Eaubonne, publia son *Catéchisme universel* qui, douze ans plus tard, fut jugé digne, nous ne savons trop pourquoi, du grand prix de morale décerné par l'Institut. A. R.

ment de silence, il ajouta : Sais-tu que j'ai été père?... Je ne le suis plus. J'ai vu mon fils tomber dans le combat; il était à mon côté, je l'ai vu mourir en homme; il était couvert de blessures, mon fils, quand il est tombé. Mais je l'ai vengé..... Oui, je l'ai vengé. » Il prononça ces mots avec force. Tout son corps tremblait. Il était presque étouffé par des gémissements qu'il ne voulait pas laisser échapper. Ses yeux étaient égarés, ses larmes ne coulaient pas. Il se calma peu à peu, et, se tournant vers l'orient, où le soleil allait se lever, il dit au jeune Anglais : « Vois-tu ce beau ciel resplendissant de lumière? As-tu du plaisir à le regarder? — Oui, dit l'Anglais, j'ai du plaisir à regarder ce beau ciel. — Eh bien!... je n'en ai plus, » dit le sauvage, en versant un torrent de larmes. Un moment après, il montre au jeune homme un manglier qui était en fleurs. « Vois-tu ce bel arbre? lui dit-il; as-tu du plaisir à le regarder? — Oui, j'ai du plaisir à le regarder. — Je n'en ai plus, reprit le sauvage avec précipitation; et il ajouta tout de suite : Pars, va dans ton pays, afin que ton père ait encore du plaisir à voir le soleil qui se lève et les fleurs du printemps. »

BONNET [1].

FRAGMENTS DE LA CONTEMPLATION DE LA NATURE.

I. INTRODUCTION.

Je m'élève à la raison éternelle, j'étudie ses lois et je l'adore. Je contemple l'univers d'un œil philosophique.

Je cherche les rapports qui font de cette chaîne immense un seul tout, je m'arrête à en considérer quelques chaînons, et frappé des traits de puissance, de sagesse et de grandeur que je découvre, j'essaie de les crayonner sans les affaiblir. (*Tome I.*)

[1] Charles BONNET (1720—1793), né à Genève, d'une famille d'origine française. C'est une figure à part dans le monde des savants que celle de ce naturaliste philosophe d'un esprit si pénétrant, d'un cœur si droit, qui eut tant de peine à établir un juste équilibre entre les deux tendances de la nature humaine, et à déterminer avec précision les rapports qui existent entre le corps et l'âme. Spiritualiste d'instinct, il eut le courage et la bonne foi d'aborder de front les problèmes les plus périlleux à résoudre au point vue de ses idées personnelles. Ainsi, dans ses essais de psychologie, il cherche à démontrer la nécessité d'un organe matériel pour l'exercice de l'intelligence, et comme il ne peut assigner à l'âme, en raison de son essence immatérielle, un point déterminé dans l'espace, il veut qu'elle soit seulement présente au cerveau, et par l'intermédiaire de cet organe, au reste du corps. Entraîné par les conséquences de ce principe, il étend le divin privilége de l'immatérialité et de l'immortalité de l'âme aux bêtes aussi bien qu'à l'homme, et, dans la *Palingénesie philosophique*, il semble leur ouvrir comme à nous, les perspectives de la vie future. On peut sourire de ces conclusions qui eussent été peut-être celles de saint François

II. LE FIRMAMENT.

Lorsque la sombre nuit a étendu son voile sur les plaines azurées, le firmament étale à nos yeux sa grandeur. Les points étincelants dont il est semé, sont les soleils que le Tout-Puissant a suspendus dans l'espace, pour éclairer et échauffer les mondes qui roulent autour d'eux. Les cieux racontent la gloire du créateur, et l'étendue fait connaître l'ouvrage de ses mains. Le génie sublime, qui s'énonçait avec tant de noblesse, ignorait cependant que les astres qu'il contemplait fussent des soleils. Il devançait les temps, et entonnait le premier l'hymne majestueuse, que les siècles futurs, plus éclairés, devaient chanter après lui à la louange du maître des mondes. (*Tome I, Chap. IV.*)

III. PLURALITÉ DES MONDES.

Si des globes dont la grandeur égale ou surpasse même de beaucoup celle de notre planète; si des globes qui tournent, comme la terre, autour du soleil et sur eux-mêmes; si des globes qui sont le centre commun des révolutions d'une ou de plusieurs lunes; si des globes où l'on aperçoit diverses choses semblables ou analogues à ce que l'on voit sur la terre, si ces globes, dis-je, étaient sans habitants, quelle serait leur destination, leur fin? Que l'univers paraîtrait chétif et peu digne de la majesté adorable du créateur, s'il était resserré dans les bornes étroites de ce petit amas de boue sur lequel nous rampons! Agrandissons notre esprit en reculant les limites de l'univers. Les étoiles vues au télescope, sont innombrables : leur scintillement prouve qu'elles brillent d'une lumière qui leur est propre, et puisqu'elles sont encore visibles à des distances incomparablement plus grandes que celle de Saturne, nous pouvons en inférer qu'elles sont autant de soleils. Notre soleil, vu

d'Assise, s'il fût né dans le même siècle que Charles Bonnet, mais elles décèlent un sentiment de sympathie si profonde et si universelle pour tous les êtres soumis, comme nous, aux lois de la vie et de la mort, qu'elles nous paraissent plus généreuses que folles et blessent moins notre raison qu'elles ne touchent notre cœur.

Ce fut dans les œuvres de Pluche et de Réaumur que Bonnet puisa le goût, disons mieux, la passion des sciences naturelles. Il publia un *Traité d'insectologie* et un autre ouvrage sur *l'Usage des feuilles* qui commencèrent sa réputation. Il était à la fois plein de modestie et d'initiative, et il n'y avait pas d'autorité, si imposante qu'elle fût, devant laquelle il ne conservât le courage de son opinion. C'est ainsi qu'il indisposa contre lui l'Académie des sciences en combattant les idées de Buffon dans ses *Considérations sur les corps organisés*.

Devenu presque aveugle, Bonnet dut renoncer à l'étude de l'histoire naturelle. Ce fut alors qu'il se livra tout entier à la philosophie et qu'il composa son *Essai de Psychologie* et son *Essai analytique des facultés de l'âme*. C'est également à cette période de sa vie qu'il faut rattacher *les Contemplations de la nature*, qui, sous le rapport du fond et de la forme, passent pour le meilleur et le plus remarquable de ses ouvrages. A. B.

d'une étoile, ne paraîtrait lui-même qu'une étoile. Il existe donc un nombre innombrable de soleils : et quelle serait leur utilité, s'il n'y avait point d'êtres qui participassent aux avantages de leur lumière et de leur chaleur? N'est-il donc pas naturel de penser qu'ils éclairent d'autres mondes, que leur prodigieux éloignement nous dérobe, et qui ont, comme le nôtre, leurs productions et leurs habitants?

(*Tome I, Chap. V.*)

IV. PASSAGE DES VÉGÉTAUX AUX ANIMAUX.

La timide sensitive fuit la main qui l'approche; elle se replie promptement sur elle-même; et ce mouvement, si ressemblant à ce qui se passe alors chez les animaux, paraît faire de cette plante un des liens qui 10
unissent le règne végétal au règne animal.

Un peu au-dessus de la sensitive, j'aperçois dans une espèce de calice, au fond de l'eau, un petit corps tout semblable à une fleur. Il se retire, et disparaît entièrement lorsque je veux le toucher. Il sort de son calice, et s'épanouit lorsque je le laisse à lui-même, et que je m'en éloigne.

Incertain sur ce que je dois penser de la nature de cette production, je découvre, à côté, un autre corps de même forme, mais plus grand, et qui n'est point logé dans un fourreau. Il est porté sur une petite tige dont l'extrémité inférieure tient à une plante, et dont l'autre, inclinée vers le bas, se divise en plusieurs petits rameaux. Je me persuade faci- 20
lement que c'est là une plante parasite : et pour achever de m'en convaincre, je la taille à la moitié de sa longueur. Elle repousse bientôt, et paraît telle qu'elle était auparavant. Je m'arrête à la considérer. Je vois les petits rameaux s'agiter, et s'étendre au point d'atteindre à plusieurs pouces de distance. Ils sont d'une finesse extrême, et s'écartent de tous côtés... Un vermisseau vient à passer, et touche légèrement un de ces rameaux : aussitôt ce rameau s'entortille autour du vermisseau, et en se raccourcissant il le conduit vers l'extrémité supérieure de la tige. Là je découvre une petite ouverture qui s'agrandit pour recevoir le ver-
misseau. Il entre dans une longue cavité que renferme la tige : il y est 30
dissous et digéré sous mes yeux, et je vois le résidu ressortir par la même ouverture.

Un moment après, cette production singulière se détache de la plante, et se met à marcher. Les rameaux, après avoir fait la fonction de bras, font encore celle de jambes. A tous ces traits, je ne puis m'empêcher de reconnaître, que ce que je prenais pour une plante parasite, est un véritable animal. Je vais observer la portion que j'en ai retranchée, et je vois avec surprise, qu'elle a crû, et qu'elle est devenue un tout semblable à l'autre.

Mais ma surprise augmente beaucoup, lorsqu'au bout de quelques 40
semaines, je trouve ces animaux transformés en deux petits arbres fort touffus. Du tronc, que je reconnais pour le corps de l'animal, sont sorties, de part et d'autre, plusieurs branches : ces branches en ont poussé

de plus petites; celles-ci, de plus petites encore. Toutes s'agitent en divers sens, et allongent leurs rameaux, pendant que le tronc demeure fixé à un appui. Cet assemblage surprenant ne forme qu'un seul corps; et la nourriture que prend une des parties se communique successivement à toutes les autres. Enfin, cet assemblage se décompose; chaque branche se sépare, et va vivre en son particulier. Plein de ces merveilles, je partage un de ces animaux selon sa longueur, jusque vers le milieu du corps. Bientôt j'ai un monstre à deux têtes. Je réitère l'opération un grand nombre de fois, sur le même sujet; et je donne ainsi naissance à une hydre, plus étonnante encore que celle de Lerne.

Je partage plusieurs de ces animaux transversalement, et j'en mets les portions bout à bout. Elles se greffent ou s'unissent les unes aux autres, et ne composent plus qu'un seul animal. A ce prodige, j'en vois succéder un nouveau. Je tourne un de ces insectes, comme on ferait un gant; je mets le dehors dedans, et le dedans dehors. Il ne lui est survenu aucun changement : il vit, croît et multiplie.

Ces animaux qui multiplient de bouture et par rejetons; ces animaux qu'on greffe et qu'on retourne, sont les Polypes, s'il est besoin de les nommer. (*Tome I, Chap. XIII.*)

V. CONCLUSION.

Je borne ici ma course : j'ai présenté assez de faits et de faits intéressants, pour que mes lecteurs puissent juger des plaisirs attachés à la contemplation de la nature, mais cette contemplation serait bien stérile, si elle ne nous conduisait point à l'auteur de la nature. C'est cet être adorable qu'il faut chercher sans cesse dans cette chaîne immense de productions diverses, où sa puissance et sa sagesse se peignent avec tant de vérité et d'éclat. Il ne se révèle pas à nous immédiatement; le plan qu'il a choisi ne le comportait pas; mais il a chargé les cieux et la terre de nous annoncer ce qu'il est. Il a proportionné nos facultés à ce langage divin, et il a suscité des génies sublimes qui en approfondissent les beautés et en deviennent les interprètes. Relégués pour un temps dans une petite planète assez obscure, nous n'avons que la portion de lumière qui convenait à notre état présent : recueillons précieusement tous les traits de cette lumière; n'en laissons perdre aucun : marchons à sa clarté. Un jour nous puiserons dans la source éternelle de toute lumière, et au lieu de contempler l'ouvrier dans l'ouvrage, nous contemplerons l'ouvrage dans l'ouvrier. Présentement nous voyons les choses confusément, et comme par un verre obscur; mais alors nous verrons face à face. (*Tome III.*)

Mme RICCOBONI [1].

LETTRES D'UNE ÉPOUSE.

FRAGMENTS.

I.

Hélas! tu m'as donc quittée? Trompée par ta tendre feinte, j'ai cru que tant d'apprêts menaçaient seulement les hôtes de nos bois. O quel triste réveil! mon époux loin de moi, ses esclaves empressés à le suivre, les hennissements de ses fiers coursiers, le son aigu des clairons, ses chariots armés de faux tranchantes!... O guerre! ô fureur! j'ai reconnu tes enseignes terribles! Mon âme s'est troublée. Dans mon effroi j'ai appelé mon bien-aimé : mes accents douloureux ne l'ont point ramené près de moi : il craint donc de voir couler les pleurs qu'il fait répandre! il ne veut donc point partager l'amertune de mes regrets! Cher époux! mes regards sont fixés sur ce champ fatal où tu rassembles tes guerriers; j'aperçois ton superbe pavillon; je te crie, en pleurant, de m'accorder un seul instant; ma voix se perd dans les airs... Mais quel bruit se fait entendre?... Ah, bruit affreux! cruel signal! déjà mon époux déploie ses drapeaux de pourpre; il saisit son arme redoutable, la trompette l'appelle, ses sons funestes l'entraînent loin de moi : il part, court, vole, me fuit; mes yeux baignés de larmes, entrevoient à peine le nuage de poussière que sa marche élève dans la plaine... Puissances suprêmes, veillez sur ses jours précieux!

[1] **Marie-Jeanne Laboras de Mézières, dame RICCOBONI** (1714—1792), née et morte à Paris.

Avec Mme Riccoboni, nous sommes loin de Mme de La Fayette et même de Mme de Tencin. Où sont les sentiments, les idées et surtout le langage à la fois si sobre et si élégant de *la Princesse de Clèves* et *du comte de Comminges?* Une nouvelle voie tout à fait en dehors des traditions françaises vient d'être ouverte au roman, et Mme Riccoboni s'y engage avec cette ardeur et cette intempérance d'imagination des écrivains anglais qu'elle a imités ou traduits. Il faudrait pouvoir revivre de la vie du dix-huitième siècle pour s'expliquer la vogue qui s'est attachée à la plupart des romans de Mme Riccoboni. Ces compositions si souvent déclamatoires, les *Lettres de la princesse Zelmaïde* surtout, répondent bien peu aux aspirations et aux goûts de la société actuelle, pour qui l'emphase n'est que la solennité du ridicule. Cependant, n'oublions pas que vis-à-vis de Mme Riccoboni, les sévérités de la critique pourraient ressembler à un manque d'égards envers le malheur. Cette femme d'un esprit si distingué, d'une grâce et d'une résignation si touchantes, cette comédienne mélancolique et solitaire qui, dans le monde de la fantaisie et des folles joies, où le hasard l'avait jetée, ne connut que les amertumes de la vie, a droit à nos sympathies et à nos respects, et le souvenir de ses souffrances écarte de ses écrits le rire injurieux. Il ne faut pas oublier, d'ailleurs, que l'exagération qu'on reproche si justement au style de Mme Riccoboni, n'exclut nullement chez elle la vérité du

Mes mains vont cultiver un jeune laurier. J'irai chaque jour l'arroser de mes pleurs : il croîtra, et quand l'instant marqué pour ton retour arrivera, ses feuilles ombrageront ta tête, ou couvriront ma tombe.

II.

Au lever de l'aurore j'attendais des preuves de ta tendresse. Craignant de retarder d'un instant le plaisir que je me promettais en recevant ta lettre, j'ai passé la nuit dans ce parterre où ta main a souvent choisi des fleurs pour me parer. Insensiblement la tristesse de mon cœur m'a conduite sous ces voûtes magnifiques, où reposent les cendres de tes aïeux. Pressée de je ne sais quel mouvement, je me suis prosternée devant la tombe de ton auguste père : j'ai versé des parfums sur ses restes révérés ; j'ai invoqué l'âme de ce héros ; je l'ai conjurée de devancer tes pas, de les guider, de détourner de toi les dards acérés de l'ennemi .. Eh quoi, cher époux! tu as des ennemis? ah, périsse celui qui te hait! Mains cruelles, qui faites voler la mort autour de vous, vos traits lancés au hasard, peuvent donc atteindre mon triste cœur ? Hélas ! ma joie, mon bonheur, ma vie dépendent donc à présent d'un barbare, d'un inhumain,

sentiment. Il y a des natures dont la sensibilité tourne facilement à l'exaltation. Mme Riccoboni est de celles-là. Elle surmène la passion, mais elle ne la simule point, ses contemporains ne s'y trompèrent pas. Si le cœur n'avait été pour rien dans les *Lettres de Fanny Butler*, de *la Comtesse de Sancerre*, de *Sophie de Vallière*, dans *l'Histoire du marquis de Cressy*, et dans *Ernestine*, que La Harpe nommait le diamant de Mme Riccoboni, ces ouvrages n'auraient pas obtenu les brillants succès qui fondèrent la réputation de l'auteur.

Délaissée par son mari, qu'elle aimait, Mme Riccoboni vécut presque constamment dans la retraite. Elle quitta le théâtre en 1761. Elle avait d'abord écrit pour satisfaire ses goûts ; il vint un moment où elle fut obligée d'écrire pour vivre Il est pénible de penser que cette femme, recommandable à tant de titres, mourut dans la misère. On avait eu la cruauté de lui retirer une pension de 1,000 livres dont elle jouissait depuis sa sortie du théâtre. A. R.

Antoine-François RICCOBONI (1707—1772), mari de la précédente. Il fut un des meilleurs comédiens de la troupe italienne et se fit aussi remarquer comme auteur dramatique. Parmi les pièces, dont il augmenta le répertoire de son théâtre, on cite *les Comédiens esclaves, les Amusements à la mode, le Conte de fée, les Amants de Village, les Caquets* et *le Prétendu*. Il publia aussi sous le titre de l'*Art du théâtre*, une espèce de manuel du comédien dans lequel il y a d'excellents préceptes dont l'orateur peut faire également son profit.

Louis RICCOBONI (1674—1753), père du précédent, né à Modène, mort à Paris. Engagé fort jeune dans une troupe de comédiens nomades, il en devint bientôt le directeur. Doué d'un goût naturel que l'étude des auteurs français du grand siècle avait encore épuré, il substitua aux farces italiennes, des pièces sérieuses, des tragédies et des comédies de caractère, il traduisit *le Menteur*, *Psyché*, *la Princesse d'Elide*, une foule d'autres œuvres empruntées à notre théâtre. Il fit même représenter pour son propre compte quelques pièces originales parmi lesquelles on remarqua surtout *la Femme jalouse*. Il vint à Paris, en 1716, avec la troupe italienne, que le régent avait engagée au nom du roi de France. Riccoboni fut

d'un vil mercenaire, peut-être?... Ah! quel génie destructeur inventa l'art funeste de la guerre, osa d'une main impie souiller de sang les autels de la gloire, et sur des monceaux de morts élever un temple à l'honneur! (*La Princesse Zelmaïde à son époux.*)

CONDILLAC [1].

QU'EST-CE QUE L'HARMONIE?

FRAGMENT.

L'harmonie, en musique, est le sentiment que produit sur nous le rapport appréciable des sons. Si les sons se font entendre en même temps, ils font un *accord;* et ils font un chant et une *mélodie*, s'ils se font entendre successivement.

Il est évident que l'accord ne peut pas entrer dans ce qu'on appelle *harmonie du style;* il n'y faut donc chercher que quelque chose d'analogue au chant. Or, il y a deux choses dans le chant : mouvement et inflexion.

installé dans la salle de l'Hôtel de Bourgogne, et il ne tarda pas à prendre pour associé le fils du fameux Dominique. Trois hommes se sont rencontrés en France pour condamner le théâtre, un évêque, un philosophe et un comédien; ce dernier, qui n'est autre que Louis Riccoboni, ne s'est pas montré moins austère que Bossuet et Rousseau dans sa *Réformation du théâtre*, et il ne tolère les représentations dramatiques qu'après en avoir éliminé l'amour. La tragédie héroïque et chevaleresque de la France, le *Cid* ne trouve pas grâce devant l'ancien *Lélio* de la comédie italienne, devant le mari de la Flaminia! Louis Riccoboni a publié aussi des *Observations sur la Comédie et le génie de Molière*, et un poème italien en 6 chants, (*Dell'arte representativa*).

Ne pas confondre Mme Riccoboni avec :

Hélène-Virginie Baletti, dame Riccoboni (1686-1771), célèbre comédienne, et femme de Louis Riccobini.

[1] **L'abbé Etienne Bonnot DE CONDILLAC** (1715—1780), naquit à Grenoble, mourut près de Beaugency. Il eut pour frère aîné l'abbé de Mably. En 1768, il fut élu membre de l'Académie française.

Condillac nous semble être la miniature d'Aristote; il n'eut pas à former, il est vrai, l'âme et l'esprit d'un nouvel Alexandre, mais jeune encore, il fut nommé précepteur d'un petit-fils de Louis XV, qui devint plus tard duc de Parme; il n'a pas laissé dans le domaine des sciences physiques et morales des monuments tels que l'*Histoire des animaux*, *la Politique*, *la Poétique*, *l'Organon*, *la Morale à Nicomaque*, et tant d'autres ouvrages, *de omni re scibili*, qui font du Stagyrite l'encyclopédie vivante de l'antiquité; mais indépendamment d'un cours d'études comprenant *la grammaire*, *l'art d'écrire*, *de penser et de raisonner*, *l'histoire ancienne et moderne*, Condillac a composé *l'Essai sur l'origine des connaissances humaines*, *les traités des Systèmes*, *des Sensations*, *des Animaux*, et enfin des livres sur *l'Etude de l'Histoire*, *la Logique*, *le Commerce et le Gouvernement* et *la Langue des calculs*. On voit que,

Nos mouvements suivent naturellement la première impression que nous leur avons donnée ; et il y a toujours le même intervalle de l'un à l'autre. Quand nous marchons, par exemple, nos pas se succèdent dans des temps égaux. Tout chant obéit également à cette loi : les pas, si je puis m'exprimer ainsi, se font dans des intervalles égaux, et ces intervalles s'appellent *mesures*.

Suivant les passions dont nous sommes agités, nos mouvements se ralentissent ou se précipitent, et ils se font dans des temps inégaux. Voilà pourquoi, dans la mélodie, les mesures se distinguent par le nombre, et
10 par la rapidité ou la lenteur des *temps*.

En effet, la nature et l'habitude ont établi une si grande liaison entre les mouvements du corps et les sentiments de l'âme, qu'il suffit d'occasionner dans l'un certains mouvements pour éveiller dans l'autre certains sentiments. Cet effet dépend uniquement des mesures et des temps auxquels le musicien assujettit la mélodie.

toutes proportions gardées entre deux intelligences, dont l'une est pour ainsi dire incommensurable, le fondateur de l'école péripatéticienne et le philosophe français, à qui l'on doit la théorie des sensations, se touchent par plus d'un point. L'examen des questions philosophiques n'étant pas de notre compétence, nous
20 n'avons pas à développer ici le système de Condillac. Ce travail a été fait avec un soin scrupuleux et un remarquable talent d'analyse par M. C. Mallet, dans le tome XI de la nouvelle biographie de MM. Firmin-Didot. Cependant, Condillac a exercé une trop grande influence sur la direction des idées pendant la deuxième moitié du dix-huitième siècle pour que nous n'essayions pas d'indiquer au moins la base fondamentale de son système, qui n'est autre, à vrai dire, que celui de Locke, mais exposé avec des procédés de démonstration et une méthode qui appartiennent entièrement à Condillac et ne permettent pas d'attribuer à cet écrivain le rôle d'un simple vulgarisateur. Locke avait établi dans son *Essai sur l'Entendement humain* que toutes nos idées, quelles qu'elles soient, ont leur
30 origine dans la sensation et la réflexion ; Condillac part de la même donnée, et il se prononce aussi formellement que le philosophe anglais contre les idées innées ; mais dans la crainte que des déductions par trop rigoureuses ne l'entraînent au matérialisme, il affirme que l'âme peut absolument, sans le secours des sens, acquérir des idées, et que c'est là ce qui aura lieu après sa séparation d'avec le corps ; il soutient ailleurs que les facultés de notre âme sont dues tout à la fois aux sens et à l'esprit, et que les idées de la divinité et de la morale appartiennent à l'esprit seul, parce que les sens n'y concourent plus par eux-mêmes. Cette contradiction est la pierre d'achoppement du système. Condillac reconnaît qu'il y a en nous une puissance qui existe par elle-même et qui agit sans le con-
40 cours des sens. Or, que fait-il de cette puissance à laquelle il accorde trop ou trop peu ? C'est dans l'acte où elle devrait se manifester de la manière la plus évidente et la plus directe, c'est dans la génération des idées, qu'il la réduit à un rôle complétement nul. Bien plus, il la confond parmi les facultés dont l'origine est dans la sensation.

La réaction spiritualiste qui s'est produite dès le commencement du siècle actuel contre le système de Condillac, et que nous nous garderons bien de regretter, pour notre part, ne nous dispense pas d'être juste envers ce penseur éminent dont la vie tout entière fut consacrée à la science. C'est à tort que ses adversaires ou ses

L'organe de la voix fléchit comme les autres, sous l'effort des sentiments de l'âme. Chaque passion a un cri inarticulé qui la transmet d'une âme à une âme; et lorsque la musique imite cette inflexion, elle donne à la mélodie toute l'expression possible. Chaque mesure, chaque inflexion a donc, en musique, un caractère particulier, et les langues ont plus d'harmonie et une harmonie plus expressive, à proportion qu'elles sont capables de plus de variété dans leurs mouvements et dans leurs inflexions.

(*Dissertation sur l'harmonie du style, Chap. I.*)

QU'EST-CE QUE L'ANALYSE?

Analyser n'est autre chose qu'observer dans un ordre successif les qualités d'un objet, afin de leur donner, dans l'esprit, l'ordre simultané dans lequel elles existent. C'est ce que la nature nous fait faire à tous. L'analyse, qu'on croit n'être connue que des philosophes, est donc connue de tout le monde. (*La Logique, Chap. II.*)

RAYNAL [1].

FRAGMENTS DE L'HISTOIRE PHILOSOPHIQUE

DU COMMERCE DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

I. FRÉDÉRIC LE GRAND.

Ce prince, dans l'âge des plaisirs, eut le courage de préférer à la molle

détracteurs l'ont rendu responsable des fausses applications qui ont été faites de ses théories. Condillac n'a pas rédigé, comme quelques personnes l'ont cru, le code du matérialisme. Dans plusieurs de ses ouvrages, et notamment dans la seconde partie du *Traité des Animaux*, où il a tracé une esquisse de théodicée, il proclame l'existence de la loi morale à laquelle nul être raisonnable ne peut se dérober, il croit à la justice de Dieu, à l'immortalité de l'âme, à une vie future.

Le *Traité des Sensations*, qui est la clé de voûte de la philosophie de Condillac, répondait aux aspirations du XVIIIe siècle comme le discours de la *Méthode* à celles du siècle précédent. Mais la pensée de Descartes a survécu au système qu'elle a créé; semblable à une étoile, dont la splendeur est un reflet de l'éternité, elle brille encore dans les régions les plus hautes et les plus vastes où puisse s'élever l'intelligence humaine. La pensée de Condillac, comme un flambeau destiné à s'éteindre, n'aura éclairé que temporairement ces régions moyennes de la philosophie qu'on s'efforce de circonscrire étroitement dans l'espoir d'y renfermer la certitude. A. R.

SENTENCE DÉTACHÉE DE L'AUTEUR.

La pensée est la première faculté de l'homme, l'exprimer, un de ses premiers besoins, et la répandre, sa liberté la plus chère.

[1] **Guillaume-Thomas-François RAYNAL** (1713—1796), né à Saint-Geniez, (Rouergue), mort à Paris. Il fut ordonné prêtre et se livra d'abord à l'ensei-

oisiveté des cours l'avantage de s'instruire. Le commerce des premiers hommes du siècle, et ses réflexions mûrissaient dans le secret son génie naturellement actif, naturellement impatient de s'étendre. Ni la flatterie, ni la contradiction, ne purent jamais le distraire de ses profondes méditations. Il forma de bonne heure le plan de sa vie et de son règne. On osa prédire, à son avénement au trône, que ses ministres ne seraient que ses secrétaires; les administrateurs de ses finances, que ses commis; ses généraux, que ses aides-de-camp. Des circonstances heureuses le mirent à portée de développer aux yeux des nations des talents acquis dans la retraite. Saisissant, avec une rapidité qui n'appartenait qu'à lui, le point décisif de ses intérêts, Frédéric attaqua une puissance qui avait tenu ses ancêtres dans la servitude. Il gagna cinq batailles contre elle, lui enleva la meilleure de ses provinces, et fit la paix aussi à propos qu'il avait fait la guerre.

En cessant de combattre, il ne cessa pas d'agir. On le vit aspirer à l'admiration des mêmes peuples dont il avait été la terreur. Il appela tous les arts à lui, et les associa à sa gloire. Il réforma les abus de la justice, et dicta lui-même des lois pleines de sagesse. Un ordre simple, invariable, s'étendit dans toutes les parties de l'administration. Persuadé que l'autorité du souverain est un bien commun à tous les sujets, une

gnement et à la prédication. Mais le temps n'était plus où ceux qui étaient investis du sacerdoce ne cherchaient et ne trouvaient que dans la foi seule les éléments de leur activité. L'érudition, l'histoire, la philosophie, la politique, la poésie même, et jusqu'au roman sollicitaient au seuil des couvents et des églises une multitude d'intelligences impatientes de se produire au grand jour et en pleine liberté. Il n'y avait plus qu'un diocèse où les littérateurs du clergé voulussent résider : c'était celui de Paris, et ce quartier général des lettres était envahi par une légion d'abbés qui arrivaient du fond des provinces pour prendre part, comme écrivains ou comme penseurs, au mouvement intellectuel qui entraînait la France entière vers de nouvelles destinées. Raynal s'abandonna au courant et se trouva jeté, un matin, sur le pavé de Paris. Sa position n'y fut pas brillante; y fut-elle honorable? c'est ce dont il est permis de douter, puisque les biographies nous apprennent qu'il fut renvoyé de la paroisse Saint-Sulpice, à laquelle il avait été attaché comme prêtre desservant, pour s'être livré à des actes de simonie. Ne pouvant plus vivre de l'Eglise, il se tourna du côté de la littérature. Il avait du savoir-faire, beaucoup d'activité, il se glissa dans la rédaction du *Mercure*, puis il publia successivement l'*Histoire du Stathoudérat*, celle *du Parlement d'Angleterre* et *les Mémoires politiques de l'Europe*. Ces ouvrages n'étaient que des compilations, où l'on remarquait à peine un morceau vraiment original, mais ils indiquaient une certaine sagacité dans le choix des sujets; il n'est pas inutile d'ajouter qu'ils rapportèrent à Raynal beaucoup d'argent et lui permirent d'aborder une publication plus importante. La conquête des Indes Orientales par Vasco de Gama et la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb, avaient reculé les bornes du vieux monde; Raynal recula, dans un sens, les horizons de l'histoire, en prenant possession, au nom de cette science, des deux vastes continents, où depuis la fin du xve siècle, l'Europe avec une puissance d'expansion qui n'a pas encore diminué, rejetait le trop plein de ses forces et de sa vie. L'idée d'une *Histoire philosophique et politique des*

protection dont ils doivent tous également jouir, il voulut que chacun d'eux eût la liberté de l'approcher et de lui écrire. Tous les instants de sa vie étaient consacrés au bien de ses peuples; ses délassements même leur étaient utiles. (*Livre V*, 10.)

II. L'OURAGAN DANS LES ANTILLES.

L'ouragan est un vent furieux, le plus souvent accompagné de pluie, d'éclairs, de tonnerre, quelquefois de tremblements de terre, et toujours des circonstances les plus terribles, les plus destructives que les vents puissent rassembler. Tout à coup, au jour vif et brillant de la zone torride, succède une nuit universelle et profonde; à la parure d'un printemps éternel, la nudité des plus tristes hivers. Des arbres aussi anciens que le monde sont déracinés et disparaissent. Les plus solides édifices n'offrent en un moment que des décombres. Où l'œil se plaisait à regarder des coteaux riches et verdoyants, on ne voit plus que des plantations bouleversées et des cavernes hideuses. Des malheureux, dépouillés de tout, pleurent sur des cadavres, ou cherchent leurs parents sous des ruines. Le bruit des eaux, des bois, de la foudre et des vents, qui tombent et se brisent contre les rochers ébranlés et fracassés; les cris et les hurlements des hommes et des animaux, pêle-mêle emportés dans un

établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes équivalait presque à une découverte; elle fit la fortune de Raynal en devenant un livre, dont cet heureux publiciste semble n'avoir été que l'arrangeur. Il est aujourd'hui prouvé que Diderot contribua pour une large part à *l'Histoire des deux Indes*, et l'on cite parmi les autres écrivains qui fournirent leur contingent à l'industrieux éditeur, *d'Holbach*, *Naigeon*, *Guibert*, *Thomas* et *Deleyre*. Ce dernier seul rédigea le 29e livre de l'ouvrage, c'est-à-dire un volume entier. Par prudence ou par scrupule, Raynal garda l'anonyme dans la première édition de *l'Histoire des deux Indes*, mais la seconde, qui fut imprimée à Genève, en 1780, parut sous son nom. Aucun genre de célébrité ne manqua à ce livre qui fut commenté, traduit dans presque toutes les langues et condamné par le parlement de Paris à être brûlé par la main du bourreau. Raynal, sous le coup d'un jugement qui devait lui enlever sa liberté et sa fortune, put mettre l'une et l'autre à l'abri de ce double péril. Il profita de son séjour à l'étranger pour visiter les cours de Russie et de Prusse, mais il ne reçut pas du grand Frédéric l'accueil qu'il en attendait. Rappelé en France, presque à la veille de la Révolution, il fut nommé, en 1789, député aux Etats-Généraux par la ville de Marseille; se trouvant trop âgé pour remplir le mandat qu'il devait à la popularité de ses écrits, il le refusa. Les dernières années de Raynal furent employées à des études pratiques et à des œuvres de bienfaisance. Ayant vu de près la misère du peuple des campagnes dans le midi de la France, il fit don à l'Assemblée provinciale de la Haute-Garonne d'une rente de 1,200 livres, destinée au soulagement des petits cultivateurs. La lettre qu'il écrivit, en 1791, au président de l'Assemblée nationale est non-seulement une page éloquente, mais encore un acte de conscience et de courage. Bien que cette protestation l'eût inscrit d'avance parmi les suspects, il fut épargné par la Terreur, et il mourut, en 1796, à quatre-vingt-trois ans.

A. R.

tourbillon de sable, de pierres et de débris : tout semble annoncer les dernières convulsions et l'agonie de la nature. (*Livre X*, 5.)

III. LA VRAIE GLOIRE.

La gloire est un sentiment qui nous élève à nos propres yeux, et qui accroît notre considération aux yeux des hommes éclairés. Son idée est indivisiblement liée avec celle d'une grande difficulté vaincue, d'une grande utilité subséquente au succès, et d'une égale augmentation de bonheur pour l'univers ou pour la patrie. Quelque génie que je reconnaisse dans l'invention d'une arme meurtrière, j'exciterais une juste indignation, si je disais que tel homme ou telle nation eut la gloire de l'avoir inventée. La gloire, du moins selon les idées que je m'en suis formées, n'est pas la récompense du plus grand succès dans les sciences. Inventez un nouveau calcul, composez un poème sublime, ayez surpassé Cicéron ou Démosthènes en éloquence, Thucydide ou Tacite dans l'histoire, je vous accorderai la célébrité, mais non la gloire.

On ne l'obtient pas davantage de l'excellence du talent dans les arts. Je suppose que vous ayez tiré d'un bloc de marbre, ou le *Gladiateur*, ou l'*Apollon du Belvédère;* que la *Transfiguration* soit sortie de votre pinceau, ou que vos chants simples, expressifs et mélodieux vous aient placé sur la ligne de Pergolèse, vous jouirez d'une grande réputation, mais non de la gloire. Je dis plus : égalez Vauban dans l'art de fortifier les places, Turenne ou Condé dans l'art de commander les armées; gagnez des batailles, conquérez des provinces, toutes ces actions seront belles, sans doute, et votre nom passera à la postérité la plus reculée; mais c'est à d'autres qualités que la gloire est réservée. On n'a pas la gloire pour avoir ajouté à celle de sa nation. On est l'honneur de son corps, sans être la gloire de son pays. Un particulier peut souvent aspirer à la réputation, à la renommée, à l'immortalité : il n'y a que des circonstances rares, une heureuse étoile, qui puissent le conduire à la gloire.

La gloire appartient à Dieu dans le ciel. Sur la terre, c'est le lot de la vertu, et non du génie; de la vertu, utile, grande, bienfaisante, éclatante, héroïque. C'est le lot d'un monarque qui s'est occupé, pendant un règne orageux, du bonheur de ses sujets, et qui s'en est occupé avec succès. C'est le lot d'un peuple qui aura mieux aimé mourir libre que de vivre esclave. C'est le lot, non d'un César ou d'un Pompée, mais d'un Régulus ou d'un Caton. C'est le lot d'un Henri IV.

(*Livre XII*, 1.)

IV. TRAIT DE MAGNANIMITÉ DE LA PART D'UN NÈGRE.

Un nègre de Saint-Christophe (en 1756) fut associé dès l'enfance aux jeux de son jeune maître. Cette familiarité, communément si dangereuse, étendit les idées de l'esclave sans altérer son caractère. Quasy, — c'était son nom — mérita bientôt d'être choisi pour être directeur des travaux de la plantation; et il montra dans ce poste important une intelli-

gence rare et un zèle infatigable. Sa conduite et ses talents augmentèrent encore sa faveur : elle paraissait hors de toute atteinte, lorsque ce chef des ateliers, jusqu'alors si chéri et si distingué, fut soupçonné d'avoir manqué à la police établie, et publiquement menacé d'une punition humiliante. Un esclave qui a longtemps échappé aux châtiments infligés trop facilement et trop souvent à ses pareils, est infiniment jaloux de cette distinction. Quazy, qui craignait l'opprobre plus que le tombeau et qui ne se flattait pas de faire révoquer par ses supplications l'arrêt prononcé contre lui, sortit à l'entrée de la nuit pour aller invoquer une médiation puissante. Son maître l'aperçut malheureusement et voulut l'arrêter. On se prend corps à corps ; les deux champions adroits et vigoureux, luttent quelques moments avec des succès variés. L'esclave terrasse à la fin son inflexible ennemi, le met hors d'état de sortir de cette situation fâcheuse ; et, lui portant un poignard sur le sein, lui tient ce discours : « Maître, j'ai été élevé avec vous, vos plaisirs ont été les miens ; jamais mon cœur ne connut d'autres intérêts que les vôtres. Je suis innocent de la petite faute dont on m'accuse ; et, quand j'en aurais été coupable, vous auriez dû me la pardonner. Tous mes sens s'indignent au souvenir de l'affront que vous me prépariez. » En disant ces mots, il se coupe la gorge et tombe mort, sans maudire un tyran qu'il baigne de son sang.

(*Livre XIV*, 16.)

DESMAHIS [1].

LE FAT.

C'est un homme dont la vanité seule forme le caractère ; qui ne fait rien par goût, qui n'agit que par ostentation, et qui, voulant s'élever au-dessus des autres, est descendu au-dessous de lui-même. Familier avec ses supérieurs, important avec ses égaux, impertinent avec ses inférieurs, il tutoie, il protège, il méprise. Vous le saluez, il ne vous voit pas ; vous

[1] **Joseph-François-Edouard de CORSEMBLEU-DESMAHIS** (1722—1761). La muse avait enlevé Desmahis au barreau où il était destiné à suivre les traces de son père. Comme beaucoup d'auteurs de son temps et même du nôtre, il ne fit son stage d'avocat que pour frapper à la porte du théâtre qui lui fut très-gracieusement ouverte. Il est vrai qu'il se présentait à MM. les comédiens avec un joli lever de rideau intitulé : « *l'Impertinent* » qui promettait et qui obtint un brillant succès. La Harpe a jugé un peu sévèrement cette bluette. « *L'Impertinent*, dit-il, pétille d'esprit, mais aux dépens du naturel ; les vers sont d'une tournure spirituelle, mais rarement adaptée au dialogue. Le style n'est rien moins que dramatique. La pièce est une dissertation sur la fatuité, un recueil de maximes et d'épigrammes ; il y en a d'assez jolies pour qu'on désirât les trouver ailleurs ; il y en a qui seraient mauvaises partout. » Quoi qu'il en soit, ce début si heureux n'eut point de suite. Deux autres pièces de Desmahis, le *Triomphe du sentiment* et la *Veuve coquette*, qu'on trouve dans ses œuvres, ne furent point représentées.

lui parlez, il ne vous écoute pas; vous parlez à un autre, il vous interrompt. Il lorgne, il persifle, au milieu de la société la plus respectable et de la conversation la plus sérieuse. Il dit à l'homme vertueux de venir le voir, et lui indique l'heure du brodeur et du bijoutier. Il n'a aucune connaissance, et il donne des avis aux savants et aux artistes. Il en eût donné à Vauban sur les fortifications, à Lebrun sur la peinture, à Racine sur la poésie.

Il fait un long calcul de ses revenus; il n'a que soixante mille livres de rente, il ne peut vivre. Il consulte la mode pour ses travers comme pour ses habits, pour son médecin comme pour son tailleur. Vrai personnage de théâtre, à le voir vous croiriez qu'il a un masque, à l'entendre vous diriez qu'il joue un rôle; ses paroles sont vaines, ses actions sont des mensonges, son silence même est menteur. Il manque aux engagements qu'il a; il en feint quand il n'en a pas. Il ne va pas où on l'attend; il arrive tard où il n'est point attendu. Il n'ose avouer un parent pauvre, ou peu connu : il se glorifie de l'amitié d'un grand à qui il n'a jamais parlé,

Peut-être est-ce dans l'*Honnête homme*, comédie de caractère qu'il n'eut pas le temps d'achever, que Desmahis eût donné la véritable mesure de ses forces; mais il était à peine entré dans la période sérieuse de son talent, lorsqu'il mourut. Il avait publié des poésies fugitives avant d'aborder le théâtre, et il était au nombre des jeunes poètes que Voltaire honorait de ses sympathies et de ses encouragements.

Desmahis ne sut pas qu'aiguiser l'épigramme, comme on serait tenté de le croire d'après La Harpe; il était plein d'âme et de sensibilité, et dans presque toutes ses œuvres éclate l'accent du cœur. C'est bien de cette source qu'ont dû jaillir les vers de l'*Honnête Homme*, et il semble que l'image du poète se réfléchisse jusqu'à un certain point, dans ce Philinte attendri qui n'a pas moins de vertu qu'Alceste.

Desmahis ne s'est-il pas souvenu de *Chapelle et Bachaumont* dans son voyage de Saint-Germain ou d'Epône? Peut-être faudrait-il tout simplement demander s'il les a surpassés. A. R.

SENTENCES DÉTACHÉES DE L'AUTEUR.

L'esprit est comme l'or, c'est l'usage qui en fait le prix. On ne fait pas de mal aux autres, sans s'en faire à soi-même. Il n'y a pas de vice, ni de vertu, isolés. Une grande vertu ou un grand vice en entraîne mille autres.

Il y a beaucoup de gens, dont l'esprit ne brille qu'aux dépens du cœur. Quand on se permet tout, il n'est guère possible qu'il ne jette quelque feu. La plupart de nos agréables ressemblent à ces météores, qui, en se dissipant, laissent une mauvaise odeur.

Nous n'existons réellement ni par les honneurs, ni par les richesses. Notre existence est dans nos actions.

Il y a mille choses qu'on entend mal, mille autres qu'on gâte, en les ôtant de leur place, ou en les dépouillant de ce qui les environne.

Rien n'est plus habile qu'une conduite irréprochable. L'homme le plus heureux est celui qui fait le bonheur d'un plus grand nombre d'hommes.

Une seule idée fâcheuse suffit pour détruire le bonheur ; et la conscience d'un crime est la plus fâcheuse de toutes les idées.

ou qui ne lui a jamais répondu. Il a du bel esprit la suffisance et les mots satiriques; de l'homme de qualité, les talons rouges, le coureur et les créanciers.

Pour peu qu'il fût fripon, il serait en tout le contraste de l'honnête homme : en un mot, c'est un homme d'esprit pour les sots qui l'admirent; c'est un sot pour les gens sensés qui l'évitent. Mais, si vous connaissiez bien cet homme, ce n'est ni un homme d'esprit, ni un sot; c'est un fat, c'est le modèle d'une infinité de jeunes sots mal élevés.

GUÉNEAU DE MONTBÉLIARD [1].

FRAGMENTS DU LIVRE SUR LES OISEAUX.

I. L'HIRONDELLE.

Le vol est l'état naturel, je dirais presque l'état nécessaire de l'hirondelle : elle mange en volant, elle boit en volant, se baigne en volant, et quelquefois donne à manger à ses petits en volant. Sa marche est peut-être moins rapide que celle du faucon, mais elle est plus facile et plus libre : l'un se précipite avec effort, l'autre coule dans l'air avec aisance; elle sent que l'air est son domaine, elle en parcourt toutes les dimensions et dans tous les sens, comme pour en jouir dans tous les détails, et le plaisir de cette jouissance se marque par de petits cris de gaieté. Tantôt elle donne la chasse aux insectes voltigeants, et suit avec une agilité souple leur trace oblique et tortueuse, ou bien quitte l'un pour courir à l'autre, et happe en passant un troisième; tantôt elle rase légèrement la surface de la terre et des eaux pour saisir ceux que la pluie ou la fraîcheur y rassemble; tantôt elle échappe elle-même à l'impétuosité de l'oiseau de proie par la flexibilité preste de ses mouvements : toujours maîtresse de son vol dans sa plus grande vitesse, elle en change à tout instant la direction ;

[1] **Philibert GUÉNEAU de MONTBÉLIARD** (1720-1785), né et mort à Semur. Ce savant désintéressé, qui était de plus un remarquable écrivain, s'était déjà fait connaître par d'importants travaux dans une encyclopédie des sciences médicales et physiques, commencée par Jean Berryat, sous le titre de collection académique, lorsque Buffon lui confia la description des oiseaux dans son histoire naturelle. Quelques critiques ont élevé des doutes sur la délicatesse des procédés littéraires du grand naturaliste, à l'égard de son modeste collaborateur, dont ils lui reprochent d'avoir exploité le talent. Sans entrer dans un débat qui n'est point de notre ressort, nous croyons pouvoir dire que Buffon, en signalant lui-même au public le précieux concours que Guéneau de Montbéliard lui avait prêté, semble avoir répondu d'avance aux accusations dont il devait être plus tard l'objet. Comme savant et surtout comme écrivain, Guéneau fut le ménechme de Buffon qui disait de lui : « C'est l'homme du monde dont la façon de voir, de juger et d'écrire a le plus de rapport avec la mienne. »

Indépendamment des parties qui lui appartiennent dans l'histoire naturelle de Buffon, Guéneau de Montbéliard a publié un *Abrégé de l'histoire des mémoires de l'Académie royale des sciences*, deux discours sur la *Peine de mort* et sur l'*Inoculation* et les articles *Etendue* et *Histoire des insectes* dans l'Encyclopédie.

elle semble décrire au milieu des airs un dédale mobile et fugitif dont les routes se croisent, s'entrelacent, se fuient, se rapprochent, se heurtent, se roulent, montent, descendent, se perdent, et reparaissent pour se croiser, se rebrouiller encore en mille manières, et dont le plan trop compliqué pour être représenté aux yeux par l'art du dessin, peut à peine être indiqué à l'imagination par le pinceau de la parole.

II. ATTACHEMENT DE LA POULE POUR SES POUSSINS.

Cette mère qui a montré tant d'ardeur pour couver, qui a couvé avec tant d'assiduité, qui a soigné avec tant d'intérêt des embryons qui n'existaient point encore pour elle, ne se refroidit pas lorsque ses pous-
10 sins sont éclos; son attachement, fortifié par la vue de ces petits êtres qui lui doivent la naissance, s'accroît encore tous les jours par les nouveaux soins qu'exige leur faiblesse : sans cesse occupée d'eux, elle ne cherche de la nourriture que pour eux; si elle n'en trouve point, elle gratte la terre avec ses ongles pour lui arracher les aliments qu'elle recèle dans son sein, et elle s'en prive en leur faveur : elle les rappelle lorsqu'ils s'égarent, les met sous ses ailes à l'abri des intempéries, et les couve une seconde fois : elle se livre à ces tendres soins avec tant d'ardeur et de souci, que sa constitution en est sensiblement altérée, et qu'il est facile de distinguer de toute autre poule une mère qui mène
20 ses petits, soit à ses plumes hérissées et à ses ailes traînantes, soit au son enroué de sa voix et à ses différentes inflexions toutes expressives, et ayant toutes une forte empreinte de sollicitude et d'affection maternelle.

Mais, si elle s'oublie elle-même pour conserver ses petits, elle s'expose à tout pour les défendre : paraît-il un épervier dans l'air, cette mère si faible, si timide, et qui, en toute autre circonstance, chercherait son salut dans la fuite, devient intrépide par tendresse; elle s'élance au-devant de la serre redoutable, et, par ses cris redoublés, ses battements d'ailes et son audace, elle impose souvent à l'oiseau carnassier, qui
30 rebuté d'une résistance imprévue, s'éloigne et va chercher une proie plus facile. Elle paraît avoir toutes les qualités du bon cœur, mais ce qui ne fait pas autant d'honneur au surplus de son instinct, c'est que si par hasard on lui a donné à couver des œufs de cane ou de tout autre oiseau de rivière, son affection n'est pas moindre pour ces étrangers qu'elle le serait pour ses propres poussins; elle ne voit pas qu'elle n'est que leur nourrice ou leur bonne, et non pas leur mère : et lorsqu'ils vont, guidés par la nature, s'ébattre ou se plonger dans la rivière voisine, c'est un spectacle singulier de voir la surprise, les inquiétudes, les transes de cette pauvre nourrice, qui se croit encore mère, et qui, pressée du désir
40 de les suivre au milieu des eaux, mais retenue par une répugnance invincible pour cet élément, s'agite, incertaine sur le rivage, tremble et se désole, voyant toute sa couvée dans un péril évident, sans oser lui donner de secours.

MILLOT [1].

LA PUCELLE D'ORLÉANS.

FRAGMENT.

Le royaume était, après la mort de Charles VI, plus malheureux qu'il ne l'avait été après celle du roi Jean. L'étranger régnait dans la capitale. Tous les corps avaient prêté serment au duc de Bedford, frère de Henri V, déclaré régent de France pendant la minorité de Henri VI. Le roi légitime qu'on appelait soi-disant dauphin, prince de vingt ans, aussi faible que doux, aussi voluptueux que brave, gouverné par ses ministres, préférait le plaisir aux affaires dont il devait s'occuper avec ardeur. Le Languedoc, le Dauphiné, l'Auvergne, le Bourbonnais, le Berri, le Poitou, la Saintonge, la Touraine, l'Orléanais et une partie de l'Anjou et du Maine, composaient tout son état : le reste était entre les mains de l'Anglais, dont l'alliance avec le duc de Bourgogne semblait préparer encore des conquêtes également promptes et solides. Le duc de Bretagne avait embrassé son parti, entraîné par le torrent contre sa propre inclination.

[1] **Claude-François-Xavier MILLOT** (1726—1785), né à Ornans, mort à Paris. Il oublia un jour qu'il appartenait à la compagnie de Jésus et il se mit à écrire l'éloge de Montesquieu, suivant un programme donné par l'Académie de Dijon; cette imprudence lui attira de la part de son ordre des persécutions auxquelles il éprouva le besoin de se soustraire, et il entra dans le clergé séculier. Il aurait pu faire son chemin dans l'Eglise, puisqu'il devint en peu de temps l'un des grands vicaires de l'archevêque de Lyon; mais il crut devoir renoncer aux fonctions actives du sacerdoce pour se livrer à l'enseignement. Un collége pour la noblesse venait d'être fondé à Parme par le marquis de Felino; Millot y obtint une chaire d'histoire, à laquelle il renonça avec beaucoup de dignité, lorsque des intrigues de cour eurent renversé le ministre qui la lui avait accordée. En s'associant par délicatesse et par reconnaissance à la disgrâce de son protecteur, Millot mérita l'estime de ceux qui appréciaient déjà son talent. Ses écrits moins brillants qu'utiles lui avaient assigné un rang honorable dans la littérature, lorsqu'il revint en France; mais ils ne lui auraient peut-être pas ouvert les portes de l'Académie française, si le duc de Noailles ne s'en fût mêlé. Millot vint donc s'asseoir modestement sur le fauteuil devenu vacant par la mort de Gresset. Il représentait au milieu de l'Académie l'enseignement historique plutôt que l'histoire elle-même; ses ouvrages qui ne sont ni d'un grand écrivain ni d'un érudit, n'ont pas été lus sans fruit par la génération à laquelle ils s'adressaient. On ne peut guère parler des *Eléments de l'histoire de France et de l'histoire d'Angleterre*, de l'abbé Millot; mais il est juste de signaler comme un prélude aux savants ouvrages de Raynouard et de Fauriel, son *Histoire littéraire des troubadours*. C'est d'après des documents originaux qui lui furent communiqués par le duc de Noailles, qu'il rédigea des mémoires politiques et militaires pour servir à l'histoire de Louis XIV et de Louis XV. Il composa en outre une vie du duc de Bourgogne, père du dernier de ces rois.

D'Alembert disait de Millot que de tous les hommes qu'il avait connus, c'était celui qui avait le moins de préventions et de prétentions. A. R.

Charles VII prit quelques places; mais la bataille de Verneuil (1424), que gagna Bedford, l'affaiblit extrêmement. La témérité française éclata encore dans cette journée. On s'exposa follement à une défaite, pour n'avoir pas la honte de reculer devant l'ennemi. Tant de malheurs n'avaient pu instruire les généraux. Ils savaient se battre, et négligeaient les moyens de vaincre. Le connétable de Buchan, de la maison de Stuart, fut tué dans l'action. Une brouillerie survenue entre le duc de Bourgogne, et le régent d'Angleterre laissa respirer les royalistes. On en profita pour négocier un accommodement avec le duc de Bretagne. Le comte de Richemont, son frère, accepta l'épée de connétable, mais en exigeant que le roi disgraciât ses favoris. Le monarque, abattu par l'adversité, oubliant ses devoirs au sein des plaisirs, ne pouvait se passer des ministres adulateurs qui abusaient de sa confiance. Ceux qu'il renvoya malgré lui, furent remplacés par d'autres moins dignes de le gouverner. Le connétable en fit mourir deux, le président Louvet et Giac, sans égard pour la faveur du souverain. Celui-ci gémissait de s'être donné un maître, et les orages de sa cour augmentaient le danger de sa situation. Georges de la Trémouille, nouveau favori, le brouilla bientôt avec Richemont, trop absolu, trop fier, mais zélé pour l'Etat. Amis et ennemis, tout conspirait à la ruine d'un roi qui semblait ne vouloir pas régner. Un jour qu'il s'occupait de préparatifs de fête, le brave La Hire vint prendre ses ordres. Charles lui ayant demandé ce qu'il pensait de cette fête : « Je pense, répondit-il, qu'on ne peut perdre son royaume plus gaîment. »

Un héros né pour le salut de la France, le bâtard d'Orléans, si célèbre sous le nom de comte de Dunois, fit lever le siége de Montargis après avoir battu les Anglais. Mais Bedford, qui avait repassé en Angleterre, arriva bientôt avec de nouvelles troupes, força le duc de Bretagne à se soumettre, et résolut de s'ouvrir, par la conquête d'Orléans, l'entrée des provinces méridionales. — Le siége d'Orléans (1428) allait décider du sort de la monarchie. Les Anglais pressaient vivement cette place. La vigoureuse défense des assiégés ne rassurait point le roi. Son trésor, selon un ancien manuscrit, se réduisait à quatre écus. Il pensait à se retirer en Dauphiné. Les remontrances et les prières de la reine, Marie d'Anjou, princesse d'une rare vertu, le détournèrent de cette lâche résolution. Agnès Sorel, sa maîtresse, ranima encore plus son courage languissant. Ces vers de François I sont pour elle un témoignage bien glorieux :

« Gentille Agnès, plus d'honneur tu mérites,
» La cause étant de France recouvrer,
» Que ce que peut dedans un cloître ouvrer
» Close nonain, ou bien dévot ermite. »

Mais Jeanne d'Arc, connue sous le nom de la pucelle d'Orléans, était le principal instrument destiné au salut de sa patrie. Cette fille, née de parents pauvres à Domremy, village du diocèse de Toul, n'avait que

dix sept ans lorsqu'elle parut sur la scène. Sa dévotion, sa simplicité, une imagination vive, échauffée par le récit des horreurs de la guerre, la rendaient fort susceptible de ces mouvements qui mettent une âme hors d'elle-même. Elle se crut inspirée. Saint-Michel, Sainte-Marguerite, Sainte-Catherine, lui avaient apparu dans ses extases, disait-elle, pour lui annoncer les desseins de Dieu. Elle devait délivrer Orléans et faire sacrer le roi à Reims : sa mission ne s'étendait pas plus loin.

Baudricourt, commandant de Vaucouleurs, à qui elle confia ce secret, la traita d'abord de visionnaire. Enfin on la présenta au roi (1429) : il la fit examiner. Prélats, docteurs, magistrats, après beaucoup d'interro- 10 gations, reconnurent du merveilleux dans cette fille. Elle était fortement persuadée, et persuada les autres. On résolut de profiter d'une ressource si imprévue. La pucelle, armée de pied en cap, une bannière à la main, conduisant les Français de la part de Dieu, les remplit de la même ardeur et de la même confiance dont elle était pénétrée. Elle combattait en héroïne, mais en se faisant scrupule de donner la mort. Dirigée par les conseils de Dunois, elle entre dans Orléans, y introduit des renforts, y rend la garnison invincible. Elle avait écrit aux généraux anglais une lettre menaçante avec cette suscription : « Entendez les nouvelles de Dieu et de la pucelle. Au duc de Bedford, qui se dit régent 20 du royaume de France pour le roi d'Angleterre. » — Une terreur panique frappe les Anglais. Toujours battus, ils lèvent le siége. On ne peut guère douter que les généraux, comme les soldats, n'attribuassent cette révolution à quelque cause surnaturelle. Le duc de Bedford dit dans une de ses lettres, que la pucelle, *vraie disciple de Satan*, s'est servie d'enchantements et de sortiléges. Aux yeux des Français, c'était un ange tutélaire; c'était une sorcière aux yeux des Anglais. Les uns et les autres pouvaient se tromper, sans que l'opinion fût moins propre à produire un grand effet sur des hommes extrêmement crédules.

Cette héroïne, après la délivrance d'Orléans, pressa le roi de venir se 30 faire sacrer à Reims. Il fallait traverser environ quatre-vingts lieues du pays dont les Anglais étaient maîtres; on n'avait ni argent ni vivres, peu de troupes, des obstacles prodigieux; tout était perdu si l'on échouait : l'autorité de la pucelle entraîna les esprits irrésolus. Les Anglais furent battus à Patai, malgré les efforts héroïques du fameux Talbot leur général. Auxerre refusa d'ouvrir ses portes, et fournit néanmoins des provisions; Troyes et Châlons se soumirent; Reims reçut Charles VII; il fut sacré, et la pucelle assista en habits de guerre à une cérémonie si glorieuse pour elle. Alors, croyant sa mission accomplie, elle voulut se retirer. Les ordres du roi et les instances des seigneurs la retinrent. 40 Quoique sa gloire fît des jaloux, on sentait combien sa présence était utile. Mais le ciel parut l'abandonner tout à coup. Blessée et prise dans une sortie, en défendant Compiègne qu'assiégeait le duc de Bourgogne, elle fut livrée aux Anglais, qui chantèrent le *Te Deum*, et qui se déshonorèrent pour la punir de leurs défaites.

On devait la traiter comme prisonnière de guerre; on la condamna

au feu comme sorcière et hérétique. Le jacobin qui faisait l'office d'inquisiteur à Paris, et l'université en corps, par un honteux fanatisme, ou par une bassesse plus honteuse, sollicitèrent vivement les Anglais à l'abandonner au jugement d'un tribunal ecclésiastique. Les ennemis n'y étaient que trop disposés. Cauchon, évêque de Beauvais, leur partisan, homme exécrable, d'autres évêques français auxquels on joignit l'évêque de Winchester, un grand nombre d'ecclésiastiques et de docteurs, furent les ministres de la barbarie. La pucelle leur fit une réponse célèbre. Interrogée pourquoi elle avait assisté au sacre de
10 Charles VII avec sa bannière : « Il est juste, dit-elle, que qui a eu part au travail, en ait à l'honneur. »

Sa sentence, rendue et exécutée à Rouen, est un des plus honteux monuments de la folie et de la méchanceté humaine. Après plusieurs interrogatoires captieux, conformes au génie de l'inquisition, ces cruels théologiens n'avaient pu convaincre l'héroïne que d'avoir ajouté foi à ses visions et de s'être crue inspirée. On lui avait arraché une rétractation juridique, à force de la menacer du feu; on l'avait condamnée seulement à une prison perpétuelle. Mais ayant été surprise en habits d'homme, contre la défense des juges, et vraisemblablement par un artifice de ses
20 oppresseurs, ils la jugèrent relapse, et l'abandonnèrent au bras séculier, c'est-à-dire, aux flammes. (*Eléments de l'histoire de France.*)

GUÉNARD [1].

DE LA LIBERTÉ DE PENSER OPÉRÉE PAR DESCARTES.

FRAGMENT.

Il est aisé de compter les hommes fameux qui n'ont pensé d'après personne, et qui ont fait penser d'après eux le genre humain. Seuls et la tête levée, on les voit marcher sur les hauteurs; tout le reste des philosophes suit comme un troupeau. N'est-ce pas cette lâcheté d'esprit qu'il faut accuser d'avoir prolongé l'enfance du monde et des sciences? Adorateurs stupides de l'antiquité, les philosophes ont rampé durant vingt siè-

[1] **Antoine GUÉNARD** (1726—1806). Il appartenait à la congrégation des Jésuites. Le seul ouvrage qui reste de lui est un discours couronné par l'Académie
30 française en 1755, et qui est le développement de cette thèse : *En quoi consiste l'esprit philosophique conformément aux paroles de saint Paul : non plus sapere quam oportes sapere, sed sapere ad sobrietatem.* Guénard avait composé une réfutation des principes de l'Encyclopédie qu'il brûla en 1793. Si cet ouvrage était écrit comme le discours auquel nous avons emprunté l'admirable morceau sur Descartes, c'est une perte bien regrettable pour la littérature française. Le père Guénard était doué de facultés hors ligne comme écrivain et peut-être comme penseur. « On a peine à concevoir, dit La Harpe, qu'un homme qui écrivait si bien soit resté depuis dans une entière inaction ou du moins dans un silence absolu, et qu'il se soit refusé à son talent ou au public. » Il serait intéressant de rechercher les causes de ce silence.

cles sur les traces des premiers maîtres ; la raison, condamnée au silence, laissait parler l'autorité. Aussi rien ne s'éclaircissait dans l'univers ; et l'esprit humain, après s'être traîné deux mille ans sur les vestiges d'Aristote, se trouvait encore aussi loin de la vérité.

Enfin parut en France un génie puissant et hardi, qui entreprit de secouer le joug du prince de l'école. Cet homme nouveau vint dire aux autres hommes que, pour être philosophe, il ne suffisait pas de croire, mais qu'il fallait penser. A cette parole toutes les écoles se troublèrent. Une vieille maxime régnait encore : *Ipse dixit* (le maître l'a dit). Cette maxime d'esclave irrita tous les esprits faibles contre le père de la philosophie pensante ; 10 elle le persécuta comme novateur et comme impie, le chassa de royaume en royaume, et l'on vit Descartes s'enfuir, emportant avec lui la vérité, qui, par malheur, ne pouvait être ancienne tout en naissant. Cependant, malgré les cris et la fureur de l'ignorance, il refusa toujours de jurer que les anciens fussent la raison souveraine ; il prouva même que les persécuteurs ne savaient rien, et qu'ils devaient désapprendre ce qu'ils croyaient savoir. Disciple de la lumière, au lieu d'interroger les morts et les dieux de l'école, il ne consulta que les idées claires et distinctes, la nature et l'évidence. Par ses méditations profondes, il tira presque toutes les sciences du chaos ; et, par un coup de génie plus grand encore, 20 il montra le secours mutuel qu'elles devaient se prêter, les enchaîna toutes ensemble, les éleva les unes sur les autres ; et, se plaçant ensuite sur cette hauteur, il marchait, avec toutes les forces de l'esprit humain ainsi rassemblées, à la découverte de ces grandes vérités que d'autres, plus heureux, sont venus enlever après lui, mais en suivant les sentiers de lumière que Descartes avait tracés.

Ce fut donc le courage et la fierté d'esprit d'un seul homme qui causèrent dans les sciences cette heureuse et mémorable révolution dont nous goûtons aujourd'hui les avantages avec une superbe ingratitude. Il fallait aux sciences un homme de ce caractère, un homme qui osât conjurer tout 30 seul avec son génie contre les anciens tyrans de la raison, qui osât fouler aux pieds ces idoles que tant de siècles avaient adorées. Descartes se trouvait enfermé dans le labyrinthe avec tous les autres philosophes ; mais il se fit lui-même des ailes, et s'envola, frayant ainsi de nouvelles routes à la raison captive.

(*Discours sur l'esprit philosoph. prononcé à l'Acad. franç. en* 1755.)

MARMONTEL [1].

FRAGMENT DE BÉLISAIRE.

BÉLISAIRE DANS UN CHATEAU DE LA THRACE.

Dans la vieillesse de Justinien, l'empire, épuisé par de longs efforts, approchait de sa décadence. Toutes les parties de l'administration étaient

[1] **Jean-François MARMONTEL** (1723—1790), né à Bord (Limousin), mort à

négligées; les lois étaient en oubli, les finances au pillage, la discipline militaire à l'abandon. L'empereur, lassé de la guerre, achetait de tous côtés la paix au prix de l'or, et laissait dans l'inaction le peu de troupes qui lui restaient, comme inutiles et à charge à l'Etat. Les chefs de ces troupes délaissées se dissipaient dans les plaisirs; et la chasse, qui leur retraçait la guerre, charmait l'ennui de leur oisiveté.

Un soir, après cet exercice, quelques-uns d'entre eux soupaient ensemble dans un château de la Thrace, lorsqu'on vint leur dire qu'un vieillard aveugle, conduit par un enfant, demandait l'hospitalité. La jeunesse est compatissante : ils firent entrer le vieillard. On était en automne; et le froid, qui déjà se faisait sentir, l'avait saisi : on le fit assoir auprès du feu.

Le souper continue; les esprits s'animent; on commence à parler des malheurs de l'Etat. Ce fut un champ vaste pour la censure; et la vanité mécontente se donna toute liberté. Chacun exagérait ce qu'il avait fait et ce qu'il aurait fait encore, si l'on n'eût pas mis en oubli ses services et ses talents. Tous les malheurs de l'empire venaient, à les en croire, de ce qu'on n'avait pas su employer des hommes comme eux. Ils gouvernaient le monde en buvant, et chaque nouvelle coupe de vin rendait leurs vues plus infaillibles.

Abloville (Normandie). Elu membre de l'Académie française en 1763, il en devint secrétaire perpétuel en 1783.

Marmontel était un de ces écrivains habiles et féconds qui réussissent dans presque tous les genres sans atteindre à la supériorité dans aucun. Il fit des tragédies, des opéras comiques, des poèmes, des romans épiques tels que *Bélisaire* et les *Incas*, de la critique et surtout des contes moraux. Il appliqua à ces œuvres diverses toutes les ressources d'un esprit actif, judicieux et assoupli par l'habitude du travail; mais il ne parvint pas à attacher son nom popularisé par le succès à quelque création vraiment originale. Malheureux sur la scène tragique, où son *Denys le Tyran*, son *Aristomène* et sa *Cléopâtre* n'avaient pu se soutenir, il recueillit néanmoins de nombreux témoignages d'estime à l'occasion de ces tragédies dont le mérite littéraire était généralement reconnu. Dans cette période difficile de sa vie, Marmontel fut amplement dédommagé de ses mécomptes et de ses échecs par les encouragements de Voltaire qui lui vint en aide avec une délicatesse de procédés et une générosité de cœur dignes des plus grands éloges. Marmontel ne devint un auteur à la mode que lorsqu'il eût publié dans le *Mercure*, qu'on ne savait comment remplir, la première série de ses *Contes moraux*. Il avait rencontré cette fois la veine la plus heureuse et la plus lucrative qu'il pût exploiter; il l'épuisa. Toutefois, le succès déjà si grand des contes moraux devait être dépassé par celui de *Bélisaire*, qui fut européen. Marmontel, doué de ces facultés moyennes qui ne comportent pas beaucoup d'initiative individuelle, ne cherchait qu'à vulgariser les idées mises en circulation par les esprits novateurs de son siècle. Il continuait l'œuvre de Voltaire avec des allures moins pétulantes et moins agressives, et sa phraséologie sentimentale familiarisait la bourgeoisie avec les conclusions les plus radicales de la philosophie. Tandis que les souverains de l'Europe, Catherine II, en tête, écrivaient des lettres de félicitations à l'auteur de *Bélisaire*, la Sorbonne censurait cet ouvrage que Voltaire défendait de sa plume la plus fine et la plus acérée. L[illegible]

Le vieillard, assis au coin du feu, les écoutait, et souriait avec pitié. L'un d'eux s'en aperçut, et lui dit : « Bon homme, vous avez l'air de trouver plaisant ce que nous disons là? — Plaisant : non dit le vieillard, mais un peu léger, comme il est naturel à votre âge.» Cette réponse les interdit. « Vous croyez avoir à vous plaindre, poursuivit-il, et je crois comme vous qu'on a tort de vous négliger; mais c'est le plus petit mal du monde. Plaignez-vous de ce que l'empire n'a plus sa force et sa splendeur : de ce qu'un prince, consumé de soins, de veilles et d'années, est obligé, pour voir et pour agir, d'employer des yeux et des mains infidèles. Mais dans cette calamité générale, c'est bien la peine de penser à vous ! — Dans votre temps, reprit l'un des convives, ce n'était donc pas l'usage de penser à soi ? Hé bien ! la mode en est venue, et l'on ne fait plus que cela. — Tant pis, dit le vieillard ; et s'il en est ainsi, en vous négligeant on vous rend justice. — Est-ce pour insulter les gens, lui dit le même, qu'on leur demande l'hospitalité ? — Je ne vous insulte point, dit le vieillard ; je vous parle en ami, et je paye mon asile en vous disant la vérité. »

Le jeune Tibère, qui depuis fut un empereur vertueux, était du nombre des chasseurs. Il fut frappé de l'air vénérable de cet aveugle à cheveux

poétique et non moins philosophique des *Incas* ne souleva point les mêmes orages, bien qu'il eût aussi tout ce qu'il fallait pour les provoquer. Le sujet en était d'ailleurs habilement choisi. La grande question de la tolérance religieuse était résolue, cette fois, autant par le christianisme que par la philosophie. Les catholiques ne pouvaient prendre fait et cause pour l'inquisition, et les libres penseurs auraient eu mauvaise grâce à protester contre l'apostolat d'un Las Casas. Le roman des *Incas* répondait en outre à ce besoin qu'éprouvent les sociétés vieillies et blasées de changer d'atmosphère, ne fût-ce qu'en idée, et de renouveler la source de leurs impressions. On parlait alors sans cesse de la nature ; en quel lieu pouvait-on la retrouver plus jeune et plus belle que dans ces imposantes solitudes du Nouveau Monde où l'art ne l'avait pas encore défigurée? Il serait facile de constater cette tendance dans beaucoup d'autres ouvrages de la même époque ; elle se manifeste encore au commencement de notre siècle, mais avec plus d'éclat et de puissance que jamais, dans *Atala* et *les Natchez*.

Les Eléments de littérature de Marmontel passent pour le meilleur et le plus solide de ses ouvrages ; nous ne croyons pas pourtant que l'abbé Morellet ait eu raison de les mettre au-dessus du cours de La Harpe, dont la supériorité est si généralement reconnue. Le même abbé nous semble moins suspect d'exagération lorsqu'il égale un beau trait de la vie de Marmontel au meilleur des ouvrages de cet écrivain.

L'auteur des *Contes moraux* devait réussir dans l'opéra comique. Le *Huron*, *Zémire et Azor* et la *Fausse Magie* ont été classés longtemps parmi les chefs-d'œuvre du genre.

Marmontel, qui composa tant d'autres poèmes dont nous ne parlerons pas, aurait pu, tout aussi bien que Berchoux, en faire un sur la gastronomie. C'était l'homme de lettres de son temps qui dînait le plus souvent en ville. « Vous devez comprendre, dit-il à ses enfants dans les mémoires qu'il a écrits pour eux, combien il était doux pour moi de faire d'excellents dîners. » Assurément ce n'est point l'ombre de Bélisaire qui a soufflé cet aveu d'épicurien à Marmontel.

A. R.

blancs. «Vous nous parlez, lui dit-il, avec sagesse, mais avec un peu de rigueur : et ce dévouement que vous exigez est une vertu, mais non pas un devoir. — C'est un devoir de votre état, reprit l'aveugle avec fermeté, ou plutôt c'est la base de vos devoirs et de toute vertu militaire. Celui qui se dévoue pour sa patrie doit la supposer insolvable; car ce qu'il expose pour elle est sans prix. Il doit même s'attendre à la trouver ingrate; car si le sacrifice qu'il lui fait n'était pas généreux, il serait insensé. Il n'y a que l'amour de la gloire, l'enthousiasme de la vertu, qui soient dignes de vous conduire. Et alors que vous importe comment vos services
10 seront reçus? La récompense en est indépendante des caprices d'un ministre et du discernement d'un souverain. Que le soldat soit attiré par le vil appât du butin : qu'il s'expose à mourir pour avoir de quoi vivre : je le conçois. Mais vous, qui, nés dans l'abondance, n'avez qu'à vivre pour jouir, en renonçant aux délices d'une molle oisiveté pour aller essuyer tant de fatigues et affronter tant de périls, estimez-vous assez peu ce noble dévouement pour exiger qu'on vous le paye? Ne voyez-vous pas que c'est l'avilir? Quiconque s'attend à un salaire est esclave : la grandeur du prix n'y fait rien; et l'âme qui s'apprécie un talent est aussi vénale que celle qui se donne pour une obole. Ce que
20 je dis de l'intérêt, je le dis de l'ambition; car les honneurs, les titres, le crédit, la faveur du prince, tout cela est une solde, et qui l'exige se fait payer. Il faut se donner ou se vendre; il n'y a point de milieu. L'un est un acte de liberté, l'autre un acte de servitude : c'est à vous de choisir celui qui vous convient. — Ainsi, bon homme, vous mettez, lui dit-on, les souverains bien à leur aise. — Si je parlais aux souverains, reprit l'aveugle, je leur dirais que si votre devoir est d'être généreux, le leur est d'être justes. — Vous avouez donc qu'il est juste de récompenser les services? — Oui; mais c'est à celui qui les a reçus d'y penser : tant pis pour lui s'il les oublie. Et puis, qui de nous est sûr, en pesant les
30 siens, de tenir la balance égale? Par exemple, dans votre état, pour que tout le monde se crût placé et fût content, il faudrait que chacun commandât, et que personne n'obeît : or cela n'est guère possible. Croyez-moi, le gouvernement peut quelquefois manquer de lumières et d'équité; mais il est encore plus juste et plus éclairé dans ses choix, que si chacun de vous en était cru sur l'opinion qu'il a de lui-même. — Et qui êtes-vous, pour nous parler ainsi? » lui dit, en haussant le ton, le jeune maître du château.

— « Je suis Bélisaire, » répondit le vieillard.

Qu'on s'imagine, au nom de ce héros tant de fois vainqueur dans les
40 trois parties du monde, quels furent l'étonnement et la confusion de ces jeunes gens. L'immobilité, le silence, exprimèrent d'abord le respect dont ils étaient frappés ; et oubliant que Bélisaire était aveugle, aucun d'eux n'osait lever les yeux sur lui. « O grand homme! lui dit enfin Tibère, que la fortune est injuste et cruelle! Quoi! vous, à qui l'empire a dû pendant trente ans sa gloire et ses prospérités, c'est vous que l'on ose accuser de révolte et de trahison, vous qu'on a traîné dans les fers,

qu'on a privé de la lumière! Et c'est vous qui venez nous donner des leçons de dévouement et de zèle! — Et qui voulez-vous donc qui vous en donne? dit Bélisaire, les esclaves de la faveur? — Ah, quelle honte! ah, quel excès d'ingratitude! poursuivit Tibère. L'avenir ne le croira jamais. — Il est vrai, dit Bélisaire, qu'on m'a un peu surpris : je ne croyais pas être si mal traité. Mais je comptais mourir en servant l'Etat : et mort ou aveugle, cela revient au même. Quand je me suis dévoué à ma patrie, je n'ai pas excepté mes yeux. Ce qui m'est plus cher que la lumière et que la vie, ma renommée, et surtout ma vertu, n'est pas au pouvoir de mes persécuteurs. Ce que j'ai fait peut être effacé de la mémoire de la cour; il ne le sera point de la mémoire des hommes; et quand il le serait, je m'en souviens, et c'est assez. »

Les convives, pénétrés d'admiration, pressèrent le héros de se mettre à table. « Non, leur dit-il : à mon âge, la bonne place est le coin du feu. » On voulut lui faire accepter le meilleur lit du château : il ne voulut que de la paille. « J'ai couché plus mal quelquefois, dit-il; ayez seulement soin de cet enfant qui me conduit, et qui est plus délicat que moi. »

Le lendemain, Bélisaire partit dès que le jour put éclairer son guide, et avant le réveil de ses hôtes, que la chasse avait fatigués. Instruits de son départ, ils voulaient le suivre et lui offrir un char commode, avec tous les secours dont il aurait besoin. « Cela est inutile, dit le jeune Tibère; il ne nous estime pas assez pour daigner accepter nos dons. » C'était sur l'âme de ce jeune homme que l'extrême vertu, dans l'extrême malheur, avait fait le plus d'impression. (*Chap. I.*)

FRAGMENT DES INCAS

CALME AU MILIEU DE L'OCÉAN.

Dix fois le soleil fit son tour sans que le vent fût apaisé. Il tombe enfin, et bientôt après un calme profond lui succède. Les ondes, violemment émues, se balancent longtemps encore après que le vent a cessé. Mais insensiblement leurs sillons s'aplanissent, et, sur une mer immobile, le navire, comme enchaîné, cherche inutilement dans les airs un souffle qui l'ébranle; la voile, cent fois déployée, retombe cent fois sur les mâts. L'onde, le ciel, un horizon vague, où la vue a beau s'enfoncer, dans l'abîme de l'étendue un vide profond et sans bornes, le silence et l'immensité, voilà ce que présente aux matelots ce triste et fatal hémisphère. Consternés et glacés d'effroi, ils demandent au ciel des orages et des tempêtes; et le ciel, devenu d'airain comme la mer, ne leur offre de toutes parts qu'une affreuse sérénité. Les jours, les nuits s'écoulent dans ce repos funeste; ce soleil, dont l'éclat naissant ranime et réjouit la terre; ces étoiles, dont les nochers aiment à voir briller les feux étincelants : ce liquide cristal des eaux, qu'avec tant de plaisir nous contemplons du rivage, lorsqu'il réfléchit la lumière et répète l'azur des cieux, ne forme plus qu'un spectacle funeste; et tout

ce qui, dans la nature, annonce la paix et la joie, ne porte ici que l'épouvante, et ne présage que la mort.

Cependant les vivres s'épuisent, on les réduit, on les dispense d'une main avare et sévère. La nature qui voit tarir les sources de la vie en devient plus avide; et plus les ressources diminuent, plus on sent croître les besoins. A la disette enfin succède la famine, fléau terrible sur la terre, mais plus terrible mille fois sur le vaste abîme des eaux; car au moins sur la terre quelque lueur d'espérance peut abuser la douleur et soutenir le courage; mais au milieu d'une mer immense, solitaire, et environnée du néant, l'homme, dans l'abandon de toute la nature, n'a pas même l'illusion pour le sauver du désespoir : il voit comme un abîme l'espace épouvantable qui l'éloigne de tout secours; sa pensée et ses vœux s'y perdent; la voix même de l'espérance ne peut arriver jusqu'à lui.

Les premiers accès de la faim se font sentir sur le vaisseau : cruelle alternative de douleur et de rage, ou l'on voyait des malheureux, étendus sur les bancs, lever les mains vers le ciel, avec des plaintes lamentables, ou courir, éperdus et furieux, de la proue à la poupe, et demander au moins que la mort vînt finir leurs maux! (*Chap. XXII.*)

LETTRE AU DUC DE CHOISEUL [1].

Monseigneur, on me dit que vous prêtez l'oreille à la voix qui m'accuse et qui sollicite ma perte. Vous êtes puissant, mais vous êtes juste; je suis malheureux, mais je suis innocent. Je vous prie de m'entendre et de me juger [2].

THOMAS [3].

FRAGMENT DE L'ÉLOGE DE MARC-AURÈLE.

HOMMAGE RENDU A SA CENDRE.

Dans cette assemblée du peuple romain était une foule d'étrangers et de citoyens de toutes les parties de l'Empire. Les uns se trouvaient depuis longtemps à Rome, les autres avaient suivi de plusieurs provin-

[1] Le duc **DE CHOISEUL** (1719—1785). Ministre d'Etat sous Louis XV, roi de France.

[2] L'auteur de cette lettre n'était en effet coupable que d'indiscrétion pour avoir répété de mémoire une satire dirigée contre le duc d'Aumont, premier gentilhomme de la chambre du roi. Le véritable auteur de cet écrit était un certain Cury, intendant des menus plaisirs : Marmontel le savait et il se tut, « action, dit l'abbé Morellet, dont on peut le louer autant que de son meilleur ouvrage. »

[3] **Antoine-Léonard THOMAS** (1732—1785), élu membre de l'Académie française en 1767. Voir les poètes de la section.

La forme trop souvent déclamatoire et parfois même un peu vide de Thomas

ces le char funèbre, et l'avaient accompagné par honneur. Tout à coup l'un d'eux (c'était le premier magistrat d'une ville au pied des Alpes) éleva la voix et s'adressant à Appolonius : « Orateur, dit-il, tu nous as parlé du bien que Marc-Aurèle a fait à des particuliers malheureux, parle nous de celui qu'il a fait à des villes et à des nations entières; souviens-toi de la famine qui a désolé l'Italie. Nous entendions les cris de nos enfants qui nous demandaient du pain, nos campagnes stériles et nos marchés déserts ne nous offraient plus de ressource : nous avons invoqué Marc-Aurèle, et la famine a cessé. » Alors il approcha, toucha la tombe et dit : « J'apporte à la cendre de Marc-Aurèle les hommages de toute l'Italie. »

Un autre homme parut : son visage était brûlé par un soleil ardent, ses traits avaient je ne sais quoi de fier, et sa tête dominait toute l'assemblée : c'était un Africain : il éleva la voix et dit : « Je suis né à Carthage; j'ai vu un embrasement général dévorer nos maisons et nos temples. Echappés de ces flammes, et couchés plusieurs jours sur des ruines et des monceaux de cendres, nous avons invoqué Marc-Aurèle à réparer nos malheurs. Carthage a remercié une fois les dieux d'être romaine. » Il approcha, toucha la tombe, et dit : « J'apporte à la cendre de Marc-Aurèle les hommages de l'Afrique. » Trois des habitants de l'Asie s'avancèrent. Ils tenaient d'une main de l'encens, et de l'autre, des couronnes de fleurs. L'un d'eux prit la parole : « Nous avons vu dans l'Asie le sol qui nous portait s'écrouler sous nos pas, et nos trois

nous aurait peut-être empêché, nous l'avouons, d'apprécier la valeur morale des œuvres de cet écrivain: nous échappons au danger de nos préventions, et nous écartons de nous la responsabilité d'un jugement trop rigoureux en nous retranchant derrière l'opinion d'un maître qui, dans les lignes suivantes, nous réconcilie presque avec la rhétorique un peu exubérante de Thomas, tant il sait nous persuader qu'elle procède d'une âme noblement surexcitée par la passion du grand et du beau.

« Thomas a le sentiment de la grandeur, mais il n'en a pas la mesure; il n'a pas non plus de place où développer naturellement sa force; cette âme antique ne respire pas librement dans l'atmosphère corrompue des temps modernes. De là cette tension continue et cette emphase qui gâtent chez lui l'expression de sentiments nobles et vrais. Les *Eloges* de Thomas élèvent l'âme et fatiguent l'esprit; ils sont d'un orateur condamné à devenir rhéteur, mais sa rhétorique est celle d'un Dion Chrysostôme qui a retrouvé et qui exprime, comme on peut le faire sous le pouvoir absolu, les idées de vertu et de liberté. Par les mêmes raisons, Thomas, dans ses vers, car il a ausssi tenté d'être poète, a la pompe d'un Claudien. Malgré ces défauts que le temps a rendus plus sensibles, Thomas conserve encore des lecteurs; mais s'il a sur l'âme des jeunes gens une heureuse influence morale, il risque d'égarer leur goût en les poussant à la déclamation. La seule gloire qu'on ne puisse lui contester, c'est d'avoir été un homme de bien irréprochable. » (Géruzez. *Histoire de la littérature française.*)

SENTENCE DÉTACHÉE DE L'AUTEUR.

La philosophie est l'art d'éclairer les hommes pour les rendre meilleurs.

villes renversées par un tremblement de terre. Du milieu de ces débris, nous avons invoqué Marc-Aurèle, et nos villes sont sorties de leurs ruines. » Il posèrent sur la tombe l'encens et les couronnes, et dirent : « Nous apportons à la cendre de Marc-Aurèle les hommages de l'Asie. »

Enfin, il parut un homme des rives du Danube. Il portait l'habillement des barbares, et tenait une massue à la main. Son visage cicatrisé était mâle et terrible, mais ses traits à demi-sauvages semblaient adoucis dans ce moment par la douleur. Il s'avança et dit : « Romains, la peste a désolé nos climats; on dit qu'elle avait parcouru l'univers, et qu'elle
10 était venue des frontières des Parthes jusqu'à nous. La mort était dans nos cabanes, elle nous poursuivait dans nos forêts, nous ne pouvions plus ni chasser ni combattre. Tout périssait. J'éprouvais moi-même ce fléau terrible, et je ne soutenais plus le poids de mes armes. Dans cette désolation, nous avons invoqué Marc-Aurèle; Marc-Aurèle a été notre dieu conservateur. » Il approcha, posa sa massue sur la tombe et dit : « J'apporte à ta cendre l'hommage de vingt nations que tu as sauvées. »

FRAGMENT DE L'ESSAI SUR LES ÉLOGES [1]

JUGEMENTS DES MORTS EN ÉGYPTE.

Il y avait un lac qu'il fallait traverser pour arriver au lieu de la sépulture : sur les bords de ce lac on arrêtait le mort :

« Qui que tu sois, rends compte à la patrie de tes actions. Qu'as-tu
20 fait du temps de la vie? La loi t'interroge, la patrie t'écoute, la vérité te juge. » Alors il comparaissait sans titre et sans pouvoir réduit à lui, seul, et escorté seulement de ses vertus ou de ses vices. Là se dévoilaient

[1] Voici, pour comparer avec la p. 510, comment, dans cet ouvrage, il définit

LA GLOIRE.

On a beaucoup déclamé contre la gloire; cela est naturel, il est beaucoup plus aisé d'en dire du mal que de la mériter. Tacite était plus ingénu : il convenait que c'était la dernière passion du sage, et apparemment la sienne. Il y a des hommes qui se vantent de la mépriser, et, pour qu'on n'en doute pas, ils le répètent : c'est une raison de plus pour ne les point croire. Chacun en secret y
30 prétend; mais l'un s'affiche, et l'autre se cache. L'un a la vanité des petites choses, et l'autre l'orgueil des grandes. Corneille mettait sa gloire à faire *Cinna;* un courtisan de son siècle, à paraître avec grâce dans un ballet.

Voulez-vous savoir ce que peut le sentiment de la gloire ? ôtez-là de dessus la terre, tout change : le regard de l'homme n'anime plus l'homme, il est seul dans la foule; le passé n'est rien, le présent se resserre, l'avenir disparaît; l'instant qui s'écoule périt éternellement, sans être d'aucune utilité pour l'instant qui doit suivre.

En parcourant l'histoire des empires et des arts, je vois partout quelques hommes sur des hauteurs, et en bas le troupeau du genre humain qui suit de loin et à pas lents. Je vois la gloire qui guide les premiers, et ils guident l'univers.

les crimes secrets et ceux que le crédit ou la puissance du mort avaient étouffés pendant sa vie. Là, celui dont on avait flétri l'innocence, venait à son tour flétrir le calomniateur et redemander l'honneur qui lui avait été enlevé. Le citoyen convaincu de n'avoir point observé les lois était condamné; la peine était l'infamie; mais le citoyen vertueux était récompensé d'un éloge public : l'honneur de le prononcer était réservé aux parents. On assemblait la famille; les enfants venaient recevoir des leçons de vertu en entendant louer leur père. Le peuple s'y rendait en foule; le magistrat y présidait. Alors on célébrait l'homme juste à l'aspect de sa cendre. On rappelait les lieux, les moments et les jours où il avait fait des actions vertueuses; on le remerciait de ce qu'il avait servi la patrie et les hommes; on proposait son exemple à ceux qui avaient encore à vivre et à mourir. L'orateur finissait par invoquer sur lui le Dieu redoutable des morts, et par le confier, pour ainsi dire, à la Divinité, en la suppliant de ne pas l'abandonner dans ce monde obscur et inconnu où il venait d'entrer. Enfin, en le quittant, et le quittant pour jamais, on lui disait, pour soi et pour le peuple, le long et éternel adieu. Tout cela ensemble, surtout chez une nation austère et grave, devait affecter profondément, inspirer des idées augustes de religion et de morale.

On ne peut douter que ces éloges, avant qu'ils fussent prodigués et corrompus, ne fissent une forte impression sur les âmes. Leur institution ressemblait beaucoup à celle de nos discours prononcés sur les tombes; mais il y a une différence remarquable : c'est qu'ils étaient accordés à la vertu, non à la dignité. Le laboureur et l'artisan y avaient droit comme le souverain. Ce n'était point alors une cérémonie vaine, où un orateur que personne ne croyait, venait parler de vertus qu'il ne croyait pas davantage; tâchait de se passionner un instant pour ce qui était quelquefois l'objet du mépris public et du sien; et, entassant avec harmonie des mensonges mercenaires, flattait longuement les morts, pour être loué lui-même ou récompensé par les vivants. Alors on ne louait pas l'humanité d'un général qui avait été cruel; le désintéressement d'un magistrat qui avait vendu les lois : tout était simple et vrai. Les princes eux-mêmes étaient soumis au jugement comme le reste des hommes, et ils n'étaient loués que lorsqu'ils l'avaient mérité. Il est juste que la tombe soit une barrière entre la flatterie et le prince, et que la vérité commence où le pouvoir cesse. Nous savons par l'histoire que plusieurs des rois d'Egypte, qui avaient foulé leurs peuples pour élever ces pyramides immenses, furent flétris par la loi et privés des tombeaux qu'ils s'étaient eux-mêmes construits.

Depuis trois mille ans ces usages ne subsistent plus, et il n'y a dans ucun pays du monde des magistrats établis pour juger la mémoire des rois; mais la renommée fait la fonction de ce tribunal; plus terrible, parce qu'on ne peut la corrompre, elle dicte les arrêts, la postérité les écoute, et l'histoire les écrit.

LETTRE A DUCIS.

1785.

Je voudrais pouvoir vous accompagner dans votre voyage à la Grande Chartreuse. Ce lieu est fait pour vous. Combien il réveillera dans votre imagination d'idées mélancoliques et tendres ! Je vous connais, vous serez plus d'une fois tenté d'y rester ; vous n'en partirez du moins qu'avec les regrets les plus touchants. Ces pieux solitaires ont abrégé et simplifié le drame de la vie, ils ne s'occupent que du dénoûment, et s'y précipitent sans cesse. C'est bien là que la vie n'est que l'apprentissage de la mort ; mais la mort y touche aux cieux : c'est une porte qui s'ouvre sur l'éternité. L'horreur même du désert qu'ils habitent ressemble à un tombeau. Il semble que déjà ils se sont retirés de la vie le plus loin qu'ils ont pu. Ah ! que la vue de Ferney sera différente à vos yeux ! quel contraste ! Là, tout tendait à la gloire, à l'agitation, au mouvement. C'était pourtant aussi une retraite, mais celle d'un homme qui, de là, voulait remuer le monde, et se mêlait à tous les événements, dont le bruit même le plus éloigné ne parvient pas jusqu'aux autres.....

J'ai appris avec douleur la mort de ce pauvre abbé Millot. Mon cher ami, le canon perce nos lignes, et les rangs se serrent de moment en moment ; cela est effrayant ! Aimons-nous jusqu'au dernier jour ; et que celui qui survivra à l'autre aime encore et chérisse sa mémoire. Quel asile plus respectable et plus doux peut-elle avoir que le cœur d'un ami ? C'est là qu'elle repose, au lieu que, dans l'opinion et dans la gloire, elle est errante et agitée.

MARIVAUX [1].

FRAGMENT DU LEGS.

COMÉDIE.

Lisette. Nous n'avons rien à nous dire, monsieur de Lépine. J'ai affaire, et je vous laisse.

Lépine. Doucement, mademoiselle, retardez d'un moment ; je trouv à propos de vous informer d'un petit accident qui m'arrive.

Lisette. Voyons.

Lépine. D'homme d'honneur, je n'avais pas envisagé vos grâces ; je ne connaissais pas votre mine.

[1] **Pierre Carlet de Chamblain DE MARIVAUX** (1688—1763), né et mort à Paris. Son père avait exercé un emploi dans les Finances, à Riom. Par la date de sa naissance, Marivaux devrait être classé parmi les auteurs qui appartiennent à la première moitié du XVIIIe siècle, mais nous avons pensé que sa place naturelle était à côté de Beaumarchais. Les deux représentants les plus originaux de la comédie française, durant cette longue période, peuvent, rapprochés

Lisette. Qu'importe? Je vous en assure autant : c'est tout au plus si je connais actuellement la vôtre.

Lépine. Cette dame se figurait que nous nous aimions.

Lisette. Eh bien, elle se figurait mal!

Lépine. Attendez : voici l'accident. Son discours a fait que mes yeux se sont arrêtés dessus vous plus attentivement que de coutume.

Lisette. Vos yeux ont pris bien de la peine.

Lépine. Et vous êtes jolie, sandis, oh! très-jolie.

Lisette. Ma foi, monsieur de Lépine, vous êtes très-galant, oh! très-galant. Mais l'ennui me prend dès qu'on me loue; abrégeons. Est-ce là tout?

Lépine. A mon exemple, envisagez-moi, je vous prie; faites-en l'épreuve.

Lisette. Oui-dà. Tenez, je vous regarde.

Lépine. Eh donc! Est-ce là ce Lépine que vous connaissiez? N'y voyez-vous rien de nouveau? Que vous dit le cœur?

Lisette. Pas le mot. Il n'y a rien là pour lui.

Lépine. Quelquefois pourtant nombre de gens ont estimé que j'étais un garçon assez revenant, mais nous y retournerons, c'est partie à remettre. Ecoutez le restant. Il est certain que mon maître distingue ten-

l'un de l'autre, fournir à nos lecteurs la matière d'une comparaison intéressante. F. S.

Marivaux paraît avoir eu au plus haut degré la haine de la tradition. Il avait fait des études classiques assez superficielles. Loin de chercher plus tard à les compléter, il s'écarta de plus en plus de la direction intellectuelle que tous les écrivains du grand siècle avaient suivie. Il traita fort irrévérencieusement dans une parodie de l'Iliade les dieux et les héros d'Homère et il ne perdit aucune occasion de protester contre l'admiration trop obstinée, suivant lui, qui s'attachait à l'antiquité grecque ou latine. On s'étonne qu'après de telles manifestations, il ait encore eu foi dans la tragédie. Il donna pourtant au théâtre un *Annibal* qui ne ressemblait en rien, il est vrai, à celui dont la grande ombre plane sur le Nicomède de Corneille. C'était un Annibal à la Campistron, fort tendre, presque langoureux, mais nullement héroïque. Le pseudo-Carthaginois, en quittant la scène, emporta les dernières illusions de Marivaux qui jura probablement, de n'avoir plus rien à démêler désormais avec la muse tragique. Il rentra dans la vie moderne et se mit à étudier avec ardeur cette société élégante et légère, dont il faisait partie lui-même, et qui offrait tant d'éléments d'observation à un esprit aussi fin et aussi curieux que le sien. Il ne chercha pas à recommencer l'œuvre de Molière, et il eut raison. Il n'avait pas la puissance de créer des types vivants et d'embrasser d'un coup d'œil vaste et profond la comédie humaine dans son ensemble. Il n'essaya même pas, comme Lesage et Dancourt, qu'il aurait sans doute égalés, de peindre avec une réalité presque brutale, toutes les scènes de mœurs qu'il avait sous les yeux. Doué d'un talent d'analyse des plus subtils, il avait une habileté rare, un tact merveilleux pour saisir toutes les nuances, toutes les délicatesses du sentiment. Il fut en un mot, le dialecticien, le casuiste de l'amour. Mais dans toutes ses compositions, c'est toujours le même motif qui revient; toutes ses pièces, *les Fausses confidences, le Jeu de l'amour et du hasard, le Legs, l'Epreuve,* etc., ne sont que d'ingénieuses variations sur

drement votre maîtresse. Aujourd'hui même il m'a confié qu'il méditait de vous communiquer ses sentiments.

Lisette. Comme il lui plaira. La réponse que j'aurai l'honneur de lui communiquer sera courte.

Lépine. Remarquons d'abondance que la comtesse se plaît avec mon maître, qu'elle a l'âme joyeuse en le voyant. Vous me direz que nos gens sont d'étranges personnes, et je vous l'accorde. Le marquis, homme tout simple, peu hasardeux dans le discours, n'osera jamais aventurer la déclaration; et des déclarations, la comtesse les épouvante : femme qui néglige les compliments, qui vous parle entre l'aigre et le doux, et dont l'entretien a je ne sais quoi de sec, de froid, de purement raisonnable; le moyen que l'amour puisse être mis en avant avec cette femme? Il ne sera jamais à propos de lui dire je vous aime, à moins qu'on le lui dise à propos de rien. Cette matière, avec elle, ne peut tomber que des nues. On dit qu'elle traite l'amour de bagatelle d'enfant; moi, je prétends qu'elle a pris goût à cette enfance. Dans cette conjoncture, j'opine que nous encouragions ces deux personnages. Qu'en sera-t-il? Qu'ils s'aimeront bonnement en toute simplesse, et qu'ils s'épouseront de même. Qu'en sera-t-il? Qu'en me voyant votre camarade, vous me rendrez votre mari, par la douce habitude de me voir. Eh donc? parlez, êtes-vous d'accord?

un thème unique. Nous pourrions en dire autant de *la Vie de Marianne* où l'observateur ému interroge moins souvent le cœur avec son esprit et semble plus d'une fois avoir trouvé le secret des maîtres de l'art, tant il arrive comme eux à faire vivre de la vie réelle les personnages qu'il met en scène, et à donner à la passion son accent le plus vrai et le plus pathétique. Marivaux, pour nous servir d'une expression qui lui est familière, a dû ajuster son esprit au tour de ses idées. De là cette prose si recherchée, si coquette, si remplie de subtilités et d'antithèses, et qui ferait croire au premier coup d'œil que le *Marivaudage* est une bouture du *Marinisme* importée et acclimatée en France par les précieux de l'hôtel de Rambouillet. Il n'en est rien pourtant. La manière à laquelle l'auteur des *Fausses confidences* a laissé son nom, est la manifestation tout individuelle d'un esprit vraiment original à qui l'horreur des lieux communs faisait craindre d'être banal quand il n'était que naturel. Il est probable qu'Alceste, s'il eût connu la prose de Marivaux, ne l'aurait pas plus ménagée que les vers d'Oronte; aujourd'hui encore, il y a bien des critiques qui sans être aussi rigoureux que l'homme aux rubans verts, trouveraient que nous n'avons pas introduit assez de réserves dans notre appréciation sommaire du talent de Marivaux, et ils nous opposeraient un jugement qui s'appuie sur l'autorité d'un grand nom littéraire. Voici, en effet, comment M. de Barante s'est exprimé au sujet de Marivaux : « Observateur minutieux du cœur humain, il s'était fait une étude particulière de reconnaître les plus petits motifs de nos sentiments et de nos déterminations. C'était là son talent et l'on ne peut disconvenir de la vérité de ses observations; mais il ne faut pas se laisser abuser par ce genre de mérite, et l'on doit remarquer qu'en en faisant parade on en diminue l'effet. Marivaux ne nous donne pas le résultat de son observation. Les paroles de chaque personnage sont toujours arrangées de façon à montrer que la théorie de son cœur était bien connue de l'auteur. Une scène de Molière est une représentation de la nature;

Lisette. Non.

Lépine. Mademoiselle, est-ce mon amour qui vous déplaît?

Lisette. Oui.

Lépine. En peu de mots vous dites beaucoup; mais considérez l'occurence. Je vous prédis que nos maîtres se marieront; que la commodité vous tente.

Lisette. Je vous prédis qu'ils ne se marieront point. Je ne veux pas, moi. Ma maîtresse, comme vous dites fort habilement, tient l'amour au-dessous d'elle : et j'aurai soin de l'entretenir dans cette humeur, attendu qu'il n'est pas de mon petit intérêt qu'elle se marie. Ma condition n'en serait pas si bonne, entendez-vous? Il n'y a pas d'apparence que la comtesse y gagne, et moi, j'y perdrais beaucoup. J'ai fait un petit calcul là-dessus, au moyen duquel je trouve que tous vos arrangements me dérangent, et ne me valent rien. Ainsi, quelque jolie que je sois, continuez de n'en rien voir; laissez-là la découverte de mes grâces, et passez toujours sansy prendre garde.

Lépine (froidement). Je les ai vues, mademoiselle; j'en suis frappé, et n'ai de remède que votre cœur.

Lisette. Tenez-vous donc pour incurable.

Lépine. Me donnez-vous votre dernier mot.

une scène de Marivaux est un commentaire sur la nature. Avec une telle manière de procéder, il ne reste plus que peu de place pour l'action et le sentiment. »

Qu'il nous soit permis à notre tour d'insister sur un point que l'illustre critique semble avoir laissé dans l'ombre. Il y a deux écrivains dans Marivaux : celui du théâtre et celui du roman. La définition qui précède ne s'applique guère qu'au premier; quant au second, peut-être n'était-il pas inutile de rappeler combien il se rapproche de la nature et de la vérité. Y a-t-il beaucoup d'écrivains français qui aient mieux compris et mieux peint les femmes que l'auteur de *Marianne?* En connaît-on beaucoup qui aient reproduit avec plus d'exactitude et de finesse les mœurs de leur siècle que l'auteur du *Paysan parvenu?* Il n'y a qu'une étude complète de ces deux ouvrages qui permettrait d'en signaler toutes les parties remarquables et de mettre en lumière les tableaux achevés qu'ils contiennent. Sauf quelques libertés de pinceau que comportaient nécessairement des sujets empruntés à la vie intime du XVIIIe siècle, il n'y a rien dans ces romans qui indique de la part de l'auteur des intentions équivoques. A une époque où le libertinage de l'esprit était à la mode, on aime à trouver chez Marivaux ce fonds d'honnêteté native, cette délicatesse de sentiments qui ont préservé sa plume et sa conscience de tout écart regrettable.

Si l'on veut avoir une idée aussi exacte que complète du théâtre de Marivaux, et savoir à quelle théorie doivent se rattacher les productions les plus caractéristiques de cet auteur, on ne peut se dispenser de lire dans le tome XI *des Causeries du lundi* de M. Sainte-Beuve, les pages que le plus fin et le plus pénétrant de nos critiques a écrites sur le plus raffiné de nos auteurs comiques.

On consultera encore avec fruit la notice biographique et littéraire que M. Duviquet a placée en tête d'une édition des œuvres de Marivaux qu'il a publiée, et enfin, un excellent article de M. L. Joubert dans la nouvelle biographie de MM. Firmin Didot.

A. R.

Lisette. Je n'y changerai pas une syllabe.

(*Elle veut s'en aller.*)

Lépine (*l'arrêtant*). Permettez que je reparte. Vous calculez : moi de même. Selon vous, il ne faut pas que nos gens se marient, il faut qu'ils s'épousent, selon moi, je le prétends.

Lisette. Mauvaise gasconnade.

Lépine. Patience. Je vous aime, et vous me refusez le réciproque? Je calcule qu'il me fait besoin, et je l'aurai, sandis, je le prétends.

Lisette. Vous ne l'aurez pas, sandis.

10 *Lépine.* J'ai tout dit. Laissez parler mon maître qui nous arrive.

(*Scène III.*)

MARIANNE.

FRAGMENT.

— « Non, madame, répondis-je alors à mon tour en soupirant, non. La bonté que vous avez de m'aimer vous ferme les yeux sur les raisons qui doivent absolument rompre ce mariage; et je vous conjure par tous les bienfaits dont vous m'avez comblée, par la reconnaissance éternelle que j'en aurai, par tout l'intérêt que vous prenez aux avantages de monsieur votre fils, de ne le plus presser là-dessus et d'abandonner ce projet.

— Eh! d'où vient donc, petite fille? s'écria-t-elle avec colère; car il s'en fallut peu alors qu'elle ne me dît des injures, et le tout par ten-
20 dresse irritée; d'où vient donc? Qu'est-ce que cela signifie?

— Non, ma mère, vous ne devez plus y penser, ajoutai-je en me jetant subitement à ses genoux. J'y perds des biens et des honneurs; je n'en ai que faire, ils ne me conviennent point, ils sont au-dessus de moi. M. de Valville ne pourrait m'en faire part sans me rendre l'objet de la risée de tout le monde, sans passer lui-même pour un homme sans cœur. Eh! quel malheur ne serait-ce pas qu'un jeune homme
30 comme lui, qui peut aspirer à tout, qui est l'espérance d'une famille illustre, fût peut-être obligé de déserter sa patrie pour avoir épousé une fille que personne ne connaît, une fille que vous avez tirée du néant, et qui n'a pour tout bien que vos charités! S'accoutumerait-on à un pareil mariage?

— Mais que veut-elle dire avec ces réflexions? De quoi s'avise-t-elle? Où va-t-elle chercher ce qu'elle dit là? s'écria encore madame de Miran en m'interrompant.

— De grâce, écoutez-moi, madame, insistai-je; dans le fond ce qu'il y a de plus digne en moi de vos attentions et des siennes, assurément
40 c'est ma misère. Eh bien! ma mère, vous y avez eu tant d'égard, vous y en avez tant encore! Vous voulez que Marianne vous appelle sa mère, vous lui faites l'honneur de l'appeler votre fille, vous la traitez comme si elle l'était; cela n'est-il pas admirable? Y a-t-il jamais eu rien d'égal

à ce que vous faites? et n'est-ce pas là une misère assez honorée? Faut-il encore porter la charité jusqu'à me marier à votre fils, et cette misère est-elle une dot? Non, ma chère mère, non. Votre cœur peut, tant qu'il voudra me donner la qualité de votre fille, c'est un présent que je puis recevoir de lui sans que personne y trouve à redire; mais je ne dois pas le recevoir par les lois, je ne suis point faite pour cela, Il est vrai que je m'étais rendue à vos bontés; je croyais tout surmonté, tout paisible. L'excès de mon bonheur m'empêchait de penser. m'avait ôté tous mes scrupules; mais il n'y a plus moyen; c'est tout le monde qui crie, qui se soulève, et je vous parle, d'après tous les discours qu'on tient à M. de Valville, d'après les persécutions et les railleries qu'il essuie et qu'il trouve partout, de quelque côté qu'il aille. Quoiqu'il me le cache et qu'il n'ose vous le dire, elles l'étonnent, il en est effrayé lui-même, il a raison de l'être; et quand il ne s'en soucierait pas, ce serait à moi à m'en soucier pour lui, et même pour moi; car enfin vous m'aimez; votre intention est que je sois heureuse, et ce serait moi cependant qui trahirais les desseins de votre tendresse; des desseins que je dois tant respecter, qui méritent si bien de réussir, je les trahirais en consentant à épouser monsieur. Comment serais-je heureuse s'il ne l'était pas lui-même, si je m'en voyais méprisée, si je m'en voyais haïe, comme on le menace que cela arriverait? Ah! Seigneur, moi haïe! »

A cet endroit de mon discours, un torrent de larmes m'arrêta.

Valville, qui, pendant que j'avais parlé, avait fait de temps en temps comme quelqu'un qui veut répondre, mais qu'on ne laisse pas dire, se leva tout d'un coup d'un air extrêmement agité, et sortit de la salle sans que personne le retînt ou lui demandât compte de sa sortie.

De son côté, Mme de Miran était restée comme immobile. Mme Dorsin, morne et pensive, regardait à terre. Mlle Varthon, plus inquiète que jamais de ce que je pourrais dire, ne songeait qu'à prendre une contenance qui ne l'accusât de rien; de sorte que nous étions toutes, chacune à notre façon, hors d'état de parler.

Quant à moi, affaiblie par l'effort que je venais de faire, je m'étais laissée aller sur les genoux de Mme de Miran, et je pleurais.

(*La Vie de Marianne. VIIIe partie.*)

FRAGMENT DU PAYSAN PARVENU.

UNE DAME DE QUALITÉ AU XVIIIe SIÈCLE.

C'était une dame qui passait sa vie dans toutes les dissipations du grand monde, qui allait aux spectacles, soupait en ville, se couchait à quatre heures du matin, se levait à une heure après midi; qui recevait à sa toilette, qui y lisait les billets doux qu'on lui envoyait, et puis les laissait traîner partout; les lisait qui voulait; mais on n'en était point

curieux; ses femmes ne trouvaient rien d'étrange à tout cela; le mari ne s'en scandalisait point. On eût dit que c'étaient-là, pour une femme, des dépendances naturelles du mariage. Madame, chez elle, ne passait pas pour coquette; elle ne l'était point non plus; car elle l'était sans réflexion, sans le savoir; et une femme ne dit point qu'elle est coquette quand elle ne sait pas qu'elle l'est, et qu'elle vit dans sa coquetterie comme on vivrait dans l'état le plus ordinaire...

Du reste, je n'ai jamais vu une meilleure femme; ses manières ressemblaient à sa physionomie qui était toute ronde.

Elle était bonne, généreuse, ne se formalisait de rien, familière avec ses domestiques, abrégeant les respects des uns, les révérences des autres; la franchise, avec elle, tenait lieu de politesse. Enfin, c'était un caractère sans façon. Avec elle, on ne faisait point de fautes capitales; il n'y avait point de réprimandes à essuyer; elle aimait mieux qu'une chose allât mal que de se donner la peine de dire qu'on la fît bien. Aimant de tout son cœur la vertu, sans inimitié pour le vice, elle ne blâmait rien, pas même la malice de ceux qu'elle entendait blâmer les autres. Vous ne pouviez manquer de trouver éloge ou grâce auprès d'elle; je ne lui ai jamais vu haïr que le crime, et elle le haïssait peut-être plus fortement que personne. Au demeurant, amie de tout le monde, et surtout de toutes les faiblesses qu'elle pouvait vous connaître.

(*Ire Partie.*)

BEAUMARCHAIS [1].

FRAGMENT DU BARBIER DE SÉVILLE.

ACTE I, SCÈNE II.

Le Comte. Figaro.

Figaro (*une guitare sur le dos, attachée en bandoulière avec un large ruban; il chantonne gaiement, un papier et un crayon à la main*).

Le vin et la paresse
Se partagent mon cœur;
Si l'une est ma maîtresse,
L'autre est mon serviteur.

[1] Pierre-Augustin CARON DE BEAUMARCHAIS (1733—1799), né et mort à Paris. Il était fils d'un horloger de la rue Saint-Denis et seul garçon dans une famille qui comptait cinq filles.

Dans un livre aussi important à consulter pour l'histoire de la société française, vers la fin du XVIIIe siècle, que pour l'étude de la vie et des ouvrages de Beaumarchais, M. Louis de Loménie a retracé en quelques lignes les principaux

Hen, hen, quand il y aura des accompagnements là-dessous, nous verrons encore, Messieurs de la cabale, si je ne sais ce que je dis... (*Il aperçoit le comte*). J'ai vu cet abbé-là quelque part.

(*Il se relève.*)

Le comte (*à part*). Cet homme ne m'est pas inconnu.

Figaro. Eh non, ce n'est pas un abbé! Cet air altier et noble...

Le comte. Cette tournure grotesque...

Figaro. Je ne me trompe point; c'est le comte Almaviva.

Le comte. Je crois que c'est ce coquin de Figaro.

Figaro. C'est lui-même, Monseigneur. 10

traits de la physionomie du célèbre écrivain dont il a restitué le véritable caractère, d'après des documents inédits. Nous croyons pouvoir d'autant mieux nous permettre de reproduire ces lignes que pour nous elles ont presque la valeur d'une biographie, tandis qu'en réalité, elles sont à peine le sommaire de l'ouvrage si considérable et si riche en détails de toute espèce, auquel nous les empruntons.

« Horloger, musicien, chansonnier, dramaturge, auteur comique, homme de plaisir, homme de cour, homme d'affaires, financier, manufacturier, éditeur, armateur, fournisseur, agent secret, négociateur, publiciste, tribun par occasion, homme de paix par goût, et cependant plaideur éternel, faisant comme 20 Figaro tous les métiers, Beaumarchais a mis la main dans la plupart des événements, grands ou petits, qui ont précédé la Révolution. »

Presque au même instant on le voit, condamné au *blâme* (dégradation civique) par le parlement Maupeou, décider le renversement de la magistrature qui l'a condamné, faire jouer le *Barbier de Séville*, correspondre secrètement de Londres avec Louis XVI, et non encore réhabilité de la sentence judiciaire qu pèse sur lui, dénué de crédit, ayant tous ses biens saisis, obtenir du roi lui-même un million avec lequel il commence et entraîne l'intervention de la France dans la querelle des Etats-Unis et de l'Angleterre. Un peu plus loin, toujours composant des chansons, des comédies, des opéras, et toujours avec deux ou trois pro- 30 cès sur le corps, Beaumarchais fait le commerce dans les quatre parties du monde : il a quarante vaisseaux à lui sur les mers; il fait combattre *sa marine* avec les vaisseaux de l'Etat à la bataille de Grenade, il fait décorer ses officiers, discute avec le roi les frais de la guerre, et traite de puissance à puissance avec le congrès des Etats-Unis.

Assez fort pour tout cela, assez fort pour introduire *Figaro* au théâtre malgré Louis XVI, et pour imprimer la première édition générale de Voltaire malgré le clergé et la magistrature, Beaumarchais n'a pas même assez de force pour se faire prendre au sérieux et se préserver, au milieu de sa plus grande splendeur, d'être arrêté un beau matin sans rime ni raison, et, à cinquante-trois ans, 40 enfermé pendant quelques jours dans une maison de correction comme un jeune mauvais sujet.....

Persécuté sous la République comme aristocrate, après avoir été emprisonné comme factieux sous la royauté, l'ex-agent de Louis XVI n'en devient pas moins, malgré lui, l'agent et le fournisseur du Comité de salut public. Cette mission de fournisseur, qui devait le sauver, met sa vie en péril et porte le dernier coup à sa fortune. Né pauvre, enrichi et ruiné deux ou trois fois, il voit tous ses biens au pillage, et, après avoir possédé 150,000 francs de rente, proscrit, caché sous un faux nom dans un grenier de Hambourg, le vieux Beaumarchais

Le comte. Maraud! si tu dis un mot...

Figaro. Oui, je vous reconnais; voilà les bontés familières dont vous m'avez toujours honoré.

Le comte. Je ne te reconnaissais pas, moi. Te voilà si gros et si gras...

Figaro. Que voulez-vous, Monseigneur, c'est la misère.

Le comte. Pauvre petit! Mais que fais-tu à Séville? Je t'avais autrefois recommandé dans les bureaux pour un emploi.

Figaro. Je l'ai obtenu, Monseigneur; et ma reconnaissance...

Le comte. Appelle-moi Lindor. Ne vois-tu pas, à mon déguisement, que je veux être inconnu?

Figaro. Je me retire.

Le comte. Au contraire J'attends ici quelque chose, et deux hommes qui jasent sont moins suspects qu'un seul qui se promène. Ayons l'air de jaser. Eh bien, cet emploi?

Figaro. Le ministre, ayant égard à la recommandation de Votre Excellence, me fit nommer sur-le-champ garçon apothicaire.

Le comte. Dans les hôpitaux de l'armée?

Figaro. Non; dans les haras d'Andalousie.

en est réduit un instant à ce degré de misère, qu'il ménage, dit-il, une allumette pour la faire servir deux fois.

Rentré dans son pays à soixante-cinq ans, malade, sourd, mais toujours infatigable, Beaumarchais, en même temps qu'il se mêle avec une vivacité juvénile de toutes les affaires du moment, en même temps qu'il surveille la mise en scène de son dernier drame (*la Mère coupable*), ramasse courageusement les débris de sa fortune, et recommence, un pied dans la tombe, tout le travail de sa vie, se débat au milieu d'une légion de créanciers, poursuit une légion de débiteurs, et meurt en plaidant à la fois contre la république française et contre la république des Etats-Unis. »

(*Beaumarchais, sa vie et son temps, par M. Louis de Loménie*).

Il y a dans la littérature française de plus grands écrivains que Beaumarchais, il n'y a pas d'individualité plus originale et plus curieuse à étudier sous ses aspects multiples. Les maîtres du théâtre au XVIIe et au XVIIIe siècle, à l'exception de Voltaire, ont à peine une biographie. Tous, en vrais artistes qu'ils étaient, et ils ne voulaient pas être autre chose, se sont absorbés dans leurs œuvres, et, malgré les détails que nous avons pu recueillir sur eux, c'est encore dans les conceptions de leur génie qu'il faut chercher les témoignages les plus directs et les plus sûrs de leur personnalité; chez Beaumarchais, au contraire, l'homme domine l'écrivain; si l'on n'a pas vu le premier aux prises avec ses adversaires et lancé à corps perdu dans le combat de la vie, on ne comprendra qu'imparfaitement le second. Sans le procès Goezman, la scène française ne compterait probablement pas au nombre de ses chefs-d'œuvre, le *Barbier de Séville* et le *Mariage de Figaro*, car ces deux pièces ne sont pas la suite heureuse des débuts dramatiques de leur auteur. On sait que Beaumarchais ne s'était d'abord annoncé au théâtre que comme un disciple fervent de Diderot dont il avait essayé de mettre les théories en pratique dans ses drames d'*Eugénie* et des *Deux amis*, assez froidement accueillis du public, mais rien ne faisait soupçonner qu'il y eût en lui l'étoffe d'un poète comique. Les nécessités de l'attaque et de la défense dans la lutte judiciaire qu'il eut à soutenir contre le parlement Maupeou, surexcitèrent

Le comte (*riant.*) Beau début !

Figaro. Le poste n'était pas mauvais, parce qu'ayant le district des pansements et des drogues, je vendais souvent aux hommes de bonnes médecines de cheval...

Le comte. Qui tuaient les sujets du roi !

Figaro. Ah, ah, il n'y a point de remède universel : mais qui n'ont pas laissé de guérir quelquefois des Galiciens, des Catalans, des Auvergnats.

Le comte. Pourquoi donc l'as-tu quitté ?

Figaro. Quitté? C'est bien lui-même; on m'a desservi auprès des puissances.

L'envie aux doigts crochus, au teint pâle et livide...

Le comte. Oh grâce! grâce, ami! Est-ce que tu fais aussi des vers? Je t'ai vu là griffonnant sur ton genou, et chantant dès le matin.

Figaro. Voilà précisément la cause de mon malheur, Excellence. Quand on a rapporté au ministre que je faisais, je puis dire assez joliment, des bouquets à Chloris ; que j'envoyais des énigmes aux journaux,

toutes ses facultés et développèrent au plus haut point sa verve satirique. Du plaideur exaspéré qui protestait au nom du sens commun contre les inepties de ses juges, au personnage de Figaro, il n'y avait pas loin, et tandis que l'auteur des *Mémoires* livrait aux risées de la foule les portaits de ses odieux et ridicules adversaires, il ébauchait peut-être déjà, dans son cerveau, cette comédie étrange, presque aristophanesque, dont l'Espagne, par une circonstance toute fortuite, devait fournir le prétexte et les travestissements.

S'il est permis d'employer la langue du théâtre, en parlant d'un auteur comique, nous dirons que Figaro est la *doublure* de Beaumarchais. Si gai, si vif, si spirituel, si effronté même que soit le factotum du comte Almaviva, il n'est que la copie presque atténuée du merveilleux original que nous voyons vivre et agir, non plus dans le domaine de la fiction, mais dans celui de la réalité. Les deux pièces qui sont encore aujourd'hui et resteront toujours le plus beau titre de gloire de Beaumarchais, ne nous semblent plus que des intermèdes dans cette comédie aux cent actes divers que M. Louis de Loménie a déroulée devant nous, et dont le premier rôle est rempli avec une verve inépuisable, une souplesse et une variété de talent prestigieuses par l'auteur de Figaro lui-même.

La comédie de Beaumarchais ne ressemble nullement à la comédie de Molière; elle rappellerait plutôt, en certaines parties du moins, celle de Marivaux. La recherche du style, la substitution fréquente de l'auteur aux personnages qu'il met en scène et qui se manifeste surtout dans l'expression maniérée et subtile de leurs sentiments, voilà les traits essentiels qui donnent à Marivaux et à Beaumarchais certains airs de ressemblance; mais entre le *Jeu de l'amour et du hasard* et la *Folle journée*, il y a tout un monde nouveau, presque une révolution. Pour amuser les derniers marquis dont Molière avait si gaillardement fustigé les pères, Marivaux ne trouva pas de meilleur moyen que de prendre pour texte de ses fins dialogues, les caprices et les fantaisies de l'amour galant, et il ne peignit de la vie du cœur que ce qui pouvait intéresser l'esprit. Beaumarchais dut élargir singulièrement le cadre de cette comédie pour y faire entrer le pamphlet politique sous sa forme la plus incisive et la plus saisissante. Figaro, ce n'est pas seulement la dernière et la plus brillante transformation, au théâ-

qu'il courait des madrigaux de ma façon; en un mot, quand il a su que j'étais imprimé tout vif, il a pris la chose au tragique et m'a fait ôter mon emploi, sous prétexte que l'amour des lettres est incompatible avec l'esprit des affaires.

Le comte. Puissamment raisonné! Et tu ne lui fis pas représenter...

Figaro. Je me crus trop heureux d'en être oublié, persuadé qu'un grand nous fait assez de bien quand il ne nous fait pas de mal.

Le comte. Tu ne dis pas tout. Je me souviens qu'à mon service tu étais un assez mauvais sujet.

10 *Figaro* Eh! mon Dieu, Monseigneur, c'est qu'on veut que le pauvre soit sans défaut.

Le comte. Paresseux, dérangé...

Figaro. Aux vertus qu'on exige dans un domestique, Votre Excellence connaît-elle beaucoup de maîtres qui fussent dignes d'être valets?

Le comte (*riant*). Pas mal. Et tu t'es retiré en cette ville?

Figaro. Non, pas tout de suite.

Le comte (*l'arrêtant*). Un moment... J'ai cru que c'était elle... Dis toujours, je t'entends de reste.

Figaro. De retour à Madrid, je voulus essayer de nouveau mes talents
20 littéraires; et le théâtre me parut un champ d'honneur...

Le comte. Ah! miséricorde!

Figaro. (*Pendant sa réplique, le comte regarde avec attention du côté de la jalousie.*)

tre, de l'ancien valet de comédie, parvenu, cette fois, à un tel degré de culture et de supériorité intellectuelles, que, sous ce rapport, il prime les grands seigneurs; c'est surtout la personnification du tiers-état faisant son entrée dans le monde; c'est l'homme de rien aspirant à tout, qui, à force d'esprit, d'activité et d'audace conquiert sa place au milieu d'une société où les priviléges de la naissance et du rang opposent une barrière infranchissable au mérite obscur qui ne
30 peut montrer ses titres de noblesse ou tout au moins ses inscriptions de rente.

L'adroit barbier avec son costume et ses allures de *majo*, ressemble assez au gracieux et vaillant *espada* qui apparaît dans les cirques espagnols pour le dénoûment du drame. Qu'on veuille bien étendre par l'imagination les bornes et la durée d'un pareil spectacle, et qu'on se figure une sorte de monstre, un *indomptable taureau* (c'est le cas d'emprunter à Racine un de ses hémistiches), qui, après avoir longtemps tenu tête aux *picadores* et aux *banderilleros*, vient, en labourant la terre de ses cornes, se précipiter d'un bond furieux sur la fine lame que l'agile *torero* lui enfonce galamment entre les deux épaules. Maintenant, si l'on veut nous permettre cette comparaison; le taureau représentera
40 l'ancien régime, excité, harcelé, poussé à bout depuis plus d'un demi-siècle par les philosophes et les encyclopédistes, et le brillant *espada* qui lui donne, en se jouant, le coup de grâce, ce sera Figaro. A. R.

SENTENCES DÉTACHÉES DE L'AUTEUR.

Sans la liberté de blâmer, il n'est point d'éloge flatteur.

Le premier malheur est de rougir de soi, le second est d'en voir rougir autres.

En vérité, je ne sais comment je n'eus pas le plus grand succès, car j'avais rempli le parterre des plus excellents travailleurs; des mains... comme des battoirs; j'avais interdit les gants, les cannes, tout ce qui ne produit que des applaudissements sourds; et d'honneur, avant la pièce, le café m'avait paru dans les meilleures dispositions pour moi. Mais les efforts de la cabale...

Le comte. Ah! la cabale! monsieur l'auteur tombé.

Figaro. Tout comme un autre : pourquoi pas! Ils m'ont sifflé; mais si jamais je puis les rassembler...

Le comte. L'ennui te vengera bien d'eux? 10

Figaro. Ah! comme je leur en garde, morbleu!

Le comte. Tu jures! Sais-tu qu'on n'a que vingt-quatre heures au palais pour maudire ses juges?

Figaro. On a vingt-quatre ans au théâtre; la vie est trop courte pour user un pareil ressentiment.

Le comte. Ta joyeuse colère me réjouit. Mais tu ne me dis pas ce qui t'a fait quitter Madrid.

Figaro. C'est mon bon ange, Excellence, puisque je suis assez heureux pour retrouver mon ancien maître. Voyant à Madrid que la république des lettres était celle des loups, toujours armés les uns contre les 20 autres, et que, livrés au mépris où ce risible acharnement les conduit, tous les insectes, les moustiques, les cousins, les critiques, les maringouins, les envieux, les feuilletonistes, les libraires, les censeurs, et tout ce qui s'attache à la peau des malheureux gens de lettres, achevait de déchiqueter et sucer le peu de substance qui leur restait; fatigué d'écrire, ennuyé de moi, dégoûté des autres, abîmé de dettes et léger d'argent; à la fin convaincu que l'utile revenu du rasoir est préférable aux vains honneurs de la plume, j'ai quitté Madrid; et, mon bagage en sautoir, parcourant philosophiquement les deux Castilles, la Manche, l'Estramadure, la Sierra-Morena, l'Andalousie; accueilli dans une ville, 30 emprisonné dans l'autre, et partout supérieur aux événements; loué par ceux-ci, blâmé par ceux-là; aidant au bon temps, supportant le mauvais; me moquant des sots, bravant les méchants, riant de ma misère et faisant la barbe à tout le monde; vous me voyez enfin établi dans Séville, et prêt à servir de nouveau Votre Excellence en tout ce qu'il lui plaira m'ordonner.

Le comte. Qui t'a donné une philosophie aussi gaie?

Figaro. L'habitude du malheur. Je me presse de rire de tout, de peur d'être obligé d'en pleurer [1].

FRAGMENT DES MÉMOIRES.

Six mémoires à la fois contre moi! C'était assez d'un seul pour mes 40 forces; et je me vois accablé sous les boucliers des Samnites. Mais c'est

[1] La pièce fut jouée à l'Odéon, le 26 avril 1784, et obtint un éclatant succès, qui continue de nos jours et durera longtemps encore. Pour se consoler

une plaisante ruse de guerre que de dire, comme le comte de la Blache : Cette affaire dérangera sa fortune; il faut gagner sur le temps, plaider longuement, surtout le consumer en menus frais, et le désoler comme un essaim de frelons; six réponses lui coûteront 10 à 12,000 francs d'impression, dans le temps que tous ses biens sont saisis et qu'il n'a pas 10 à 12 écus de libres au monde. Est-ce là votre projet, Messieurs ? Il est sans doute très-bon contre moi; mais croyez qu'il ne vaut rien pour vos défenses; et j'écrirai que vous ne vous défendez seulement pas; et je le répéterai jusqu'au tronçon de ma dernière plume ; j'y mettrai l'encrier à sec; et quand je n'aurai plus de papier, j'irai jusqu'à disputer vos Mémoires aux chiffonnières, et j'en griffonnerai les meilleurs endroits, qui sont les marges, j'emploierai le crédit de mon libraire pour en obtenir de l'imprimeur; et si je n'en trouve aucun traitable sur mes Mémoires, je vendrai les premiers pour payer les derniers.

Enfin, vous n'aurez ni trève ni repos de moi, que vous n'ayez répondu *catégoriquement* à tous les faits graves dont je vous charge devant le Parlement et la nation, ou que vous n'ayez passé condamnation sur tous les chefs; car de vous amuser à critiquer la légèreté de mon style et donner ma gaîté pour un manque de respect à nos juges, c'est se moquer du monde : il est bien question de cela !

Lorsque Pascal, dans un siècle bien différent du nôtre, puisqu'on y disputait encore sur des points de controverse, écrivait du ton le plus léger, le plus piquant, d'un ton enfin où ni vous, ni le comte de la Blache, ni Me Caillard, ni Marin, ni Bertrand, ni Baculard, ni moi n'arriverons jamais; lorsque Pascal, dis-je, reprochait à ses adversaires, du style le plus plaisant, l'étrange morale d'Escobar, Bauny, Sanchès et Tambourin, les gens sensés l'accusèrent-ils de manquer de respect à la religion? S'offensèrent-ils pour elle qu'il répandît à pleines mains le sel de la gaîté sur les discussions les plus sérieuses ? Après avoir plané légèrement sur les personnes, il élevait son vol sur les choses, et tonnait enfin à coups redoublés quand sa pieuse indignation avait surmonté la gaîté de son caractère.

de l'amertume que leur causait un succès sans exemple, les mécontents, à la cinquième représentation, firent jeter des quatrièmes loges des imprimés finissant ainsi :

Quel bon ton, quelles mœurs cette intrigue rassemble !
Pour l'esprit de l'ouvrage, il est chez Bridoison [1] ;
Et quant à Figaro, le drôle à son patron
Si scandaleusement ressemble,
Il est si frappant qu'il fait peur.
Mais pour voir à la fin tous les vices ensemble,
Le parterre en chorus a demandé l'auteur.

(*Girault de Saint-Fargeau*).

[1] Personnage du *Mariage de Figaro*. C'est le juge Bridoye de Rabelais. Bridoison est équivalent de sot, de niais, de stupide.

Quant à moi, Messieurs, si je ris un peu de vos défenses, parce qu'en effet vos défenses sont très-risibles, par quelle logique me prouverez-vous que de vous plaisanter soit manquer de respect au Parlement? Quand il m'arrive d'adresser la parole à nos juges, ne mesuré-je pas à l'instant mon ton sur la dignité de mon sujet? Et mon profond respect, alors, est-il au-dessous de ma parfaite confiance?

Faut-il, pour vous plaire, que je sois comme Marin, toujours grave en un sujet ridicule, et ridicule en un sujet grave? Lui! qui, au lieu de *donner son riz à manger au serpent*, en prend la peau, s'en enveloppe, et rampe avec autant d'aisance que s'il n'eût fait autre métier de sa vie. 10

Voulez vous que d'une voix de sacristain, comme ce grand indécis de Bertrand, j'aille vous commenter l'*Introïbo*, et prendre avec lui le ton du Psalmiste, pour finir par chanter les louanges de Marin, après avoir discerné ses intérêts de ceux du gazetier dans son épigraphe : *Judica me, Deus, et discerne causam meam... ab homine iniquo*, etc.?...

Irai-je montrer une avidité, une haine aveugle et révoltante en imitant le comte de la Blache qui vous suit partout, vous, M. Goezman, vous défend dans tous les cas, vous écrit dans tous les coins, et qu'on peut appeler, à juste titre, votre homme de lettres?

Serait-il bien séant que, d'un ton boursoufflé, j'allasse escalader les 20 cieux, sonder *les profondeurs de l'enfer*, enjamber *le Tartare*, pour finir, comme le sieur d'Arnaud, par ne savoir ce que je dis, ni ce que je fais, ni surtout ce que je veux? Eh! Messieurs, laissez mon style, et tâchez seulement de réformer le vôtre. Je n'ai qu'à vous imiter et me mettre à dire, comme vous, des injures pour toutes raisons; personne ne sera lu, et l'affaire n'en marchera pas mieux.

Il faut pourtant une fin, Messieurs; car toutes vos intrigues, vos cabales, vos criailleries, vos mémoires, vos efforts pour me rendre odieux aux puissances, aux ministres, au Parlement, au public, ne sont pas le fond de l'affaire. Je vous vois, je vous suis dans vos marches téné- 30 breuses. . . . . .

J'indiquerais, si je voulais, le lieu où l'on s'assemble pour conspirer ma perte, où l'on tient ce sabbat, ce tribunal de haine; je dirais quel est le président de cette noire assemblée, quel en est l'orateur, quels en sont les conseillers, quel en serait, au besoin, le bourreau.

Allez, Messieurs, entassez noirceurs sur noirceurs, dénigrez, calomniez, déchirez. Tourmenté sous le fouet des furies, Oreste embrassait la statue de Minerve, et moi j'embrasse celle de Thémis; il demandait à la Sagesse d'expier ses crimes, et moi à la Justice de me venger des 40 vôtres.

(*Addition au supplément du Mémoire à consulter dans l'affaire Goezman.*)

PORTRAIT DE BEAUMARCHAIS PAR LUI-MÊME.

... Et vous qui m'avez connu, vous qui m'avez suivi sans cesse, ô mes amis! dites si vous avez jamais vu autre chose en moi qu'un homme

constamment gai; aimant avec une égale passion l'étude et le plaisir; enclin à la raillerie, mais sans amertume, et l'accueillant dans autrui contre soi, quand elle est assaisonnée; soutenant peut-être avec trop d'ardeur son opinion quand il la croit juste, mais honorant hautement et sans envie tous les gens qu'il reconnaît supérieurs; confiant sur ses intérêts jusqu'à la négligence; actif quand il est aiguillonné, paresseux et stagnant après l'orage; insouciant dans le bonheur, mais poussant la constance et la sérénité dans l'infortune jusqu'à l'étonnement de ses plus familiers amis.

RULHIÈRE [1].

FRAGMENT DE L'HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION DE RUSSIE.

INCENDIE DE LA FLOTTE TURQUE A TCHESMÉ 1770.

Les vaisseaux turcs, en suivant la côte, rencontrèrent le petit golfe de Tchesmé, et y entrèrent comme dans un asile.

L'armée russe jeta l'ancre à la même place que l'armée turque venait d'abandonner; et apercevant les vaisseaux ennemis amoncelés dans une baie étroite, et dont l'entrée se trouvait encore resserrée par un rocher qui s'élevait au milieu des eaux, on conçut l'espérance d'y incendier toute cette flotte.

Quatre vaisseaux russes furent aussitôt détachés pour fermer la sor-

[1] **Claude-Carloman DE RULHIÈRE** (1735—1791), né à Bondy, près Paris, mort à Versailles. Il était fils d'un inspecteur de la gendarmerie de l'Ile-de-France. Après avoir terminé ses études au collége Louis-le-Grand, il entra dans le corps des gendarmes de la garde, et fit la campagne de Hanovre. Sa vocation littéraire se révéla par une *épître sur les disputes*, que Voltaire regardait comme un chef d'œuvre de finesse et qu'il inséra tout entière dans son dictionnaire philosophique. Ce premier succès attira sur Rulhière l'attention de la société d'élite qui se groupait autour du baron de Breteuil. Lorsque ce diplomate fut nommé ambassadeur près la cour de Russie, il prit pour secrétaire le jeune écrivain dont le talent l'avait charmé. Admirablement placé à Saint-Petersbourg pour ne rien perdre des événements qui s'y accomplissaient, Rulhière put suivre toutes les péripéties du drame qui se termina par la mort de Pierre III et l'avénement de Catherine II au pouvoir suprême. De retour en France, il rédigea ses *Anecdotes sur la révolution de Russie* en 1762, mais il se contenta de les lire dans quelques réunions particulières. Les révélations qu'elles contenaient inquiétèrent les agents diplomatiques de la czarine et ils offrirent à Rulhière trente mille livres pour qu'il supprimât de son manuscrit tout ce qui pouvait porter atteinte à l'honneur de leur maîtresse. Rulhière ne se laissa pas plus séduire qu'intimider, et il se borna à promettre que ses anecdotes ne seraient pas livrées à l'impression du vivant de l'impératrice. Dans cette circonstance il fut constamment soutenu par la cour de Versailles et en particulier par le comte de Provence dont il était devenu le secrétaire. En 1768, ayant été chargé d'écrire

tie de cette baie. Mais les courants firent tomber ces quatre vaisseaux sous le vent, sans que de tout le jour aucune manœuvre pût les rapprocher.

Chacune des deux escadres demeurait ainsi dans un extrême péril, l'une, malgré sa force, amoncelée entre des rochers où il était facile de la détruire; l'autre, malgré sa faiblesse, séparée en deux divisions hors de portée de se secourir mutuellement.

Hassan qui s'était fait porter au lieu du danger, représenta au capitan-pacha combien la flotte ottomane était exposée dans cette anse. Mais celui-ci, de plus en plus attaché à sa résolution de ne point combattre, se croyait sous la protection de la petite forteresse de Tchesmé et des batteries qu'il faisait établir sur les côtes. Il défendit à tout vaisseau de prendre le large, et envoya par terre aux Dardanelles, pour en faire venir encore quelques vaisseaux. Il employa toute la journée suivante

pour le Dauphin la relation des derniers troubles de la Pologne, il étendit considérablement le texte qui lui était indiqué, et au lieu d'un tableau esquissé à grands traits, il fit *l'Histoire de l'anarchie de Pologne et du démembrement de cette république*. Cet important ouvrage auquel Rulhière consacra vingt-deux ans de sa vie ne fut point terminé; il ne parut qu'en 1807, seize ans après la mort de l'auteur, dont il est resté le plus beau titre littéraire. Il est certain que *l'Histoire de l'anarchie de Pologne* est composée, en grande partie du moins, d'après les procédés de la science moderne. Rulhière ne mit pas en œuvre des matériaux de seconde main ; c'est dans les archives même du peuple dont il voulait raconter les tristes vicissitudes qu'il vint puiser ses renseignements, et c'est après avoir vécu au milieu de l'aristocratie polonaise qu'il entreprit de la peindre.

Indépendamment de ses *Anecdotes* et de sa grande histoire, Rulhière rédigea *un rapport sur l'Etat des protestants depuis la révocation de l'Edit de Nantes* et des *éclaircissements historiques sur les causes de la révocation de cet édit*. A une époque de transition où l'on voyait un Malesherbes diriger les affaires et où il était permis à un écrivain de cour d'être libéral, ont ne doit pas s'étonner que Rulhière ait été comblé des faveurs de l'ancienne monarchie. Il fut nommé écrivain politique attaché aux affaires étrangères avec 6,000 livres de pension, et en 1775, il reçut la croix de Saint-Louis. Il s'était transporté à Versailles au moment où éclatèrent les premiers troubles de la révolution, afin d'écrire une sorte de journal des événements, lorsqu'il mourut subitement dans la nuit du 30 janvier 1791. Il y a lieu de croire que s'il eût vécu, il aurait renoncé probablement à sa spécialité d'historiographe des révolutions. Il est du moins permis de douter, qu'en face de la tempête qui devait tout engloutir, sa plume lui fût restée dans la main. La commune de Paris fit saisir ses papiers parmi lesquels se trouvaient deux comédies : *le Fâcheux* et *le Méfiant*, qui disparurent.

On voit que Rulhière, malgré ses études historiques et politiques, n'avait pas cessé de cultiver la poésie. On a de lui un petit poème en trois chants : *Les jeux de mains*, qui contient des détails agréables et spirituels, mais aussi un grand nombre d'allusions que les contemporains du poète pouvaient seuls comprendre. A. R.

Rulhière fut élu membre de l'Académie française, en 1787, en remplacement de l'abbé de Boismont.

à établir des batteries sur le rivage Une fut placée sur le rocher qui rétrécissait l'entrée du golfe. Quatre vaisseaux, placés en travers dans l'intérieur du golfe, couvraient toute la flotte et défendaient le passage. Mais pendant cette même journée, l'escadre russe, parvenue à se réunir, préparait des brûlots pour une expédition plus terrible qu'un combat.

Au milieu de la nuit, ces brûlots s'avancent, soutenus par trois vaisseaux de ligne, une frégate et une bombarde. Un de ces vaisseaux, monté par Gregg, arriva le premier à l'entrée du port, et y resta longtemps exposé au feu de la batterie et des quatre vaisseaux ennemis, 10 faisant de son côté un feu terrible et continuel avec des grenades, des boulets rouges, des carcasses, des fusées, de la mitraille. Les deux autres vaisseaux arrivèrent enfin à la même portée et commencèrent un feu semblable, tandis que la bombarde, placée à leur tête, envoyait au loin ses bombes dans l'intérieur du golfe. Pendant ce temps, les deux brûlots approchent, conduits l'un et l'autre par des officiers anglais. L'un, dont le commandant ne put bien faire comprendre ses ordres par les Esclavons et les Grecs qui formaient son équipage, prit feu trop tôt et brûla inutilement; l'autre s'en éloigna et gagna le centre de l'ennemi. Le crampon s'accrocha à quelques grillages d'un des plus gros vaisseaux turcs. Cinq 20 minutes après, le vaisseau turc fut enflammé, et le feu gagna aussitôt sur les trois autres vaisseaux qui fermaient le port.

Les vaisseaux russes, auxquels on avait envoyé toutes les chaloupes, se retirèrent pour n'être pas exposés quand les vaisseaux ennemis sauteraient en l'air.

L'escadre turque était si resserrée que les vaisseaux se touchaient presque les uns les autres. En peu d'instants les flammes, poussées par le vent, s'élevèrent, s'étendirent et offrirent aux yeux des Russes le spectacle de la flotte ennemie embrasée tout entière. Le golfe de Tchesmé ne paraissait qu'un immense globe de feu. De lamentables cris sortaient 30 de cette mer enflammée. La plus grande partie des équipages turcs était descendue à terre dans la journée précédente. Ce qui restait dans les navires se précipite dans la mer et cherche à fuir au rivage. Mais les canons de ces vaisseaux étant chargés, à mesure que la flamme les échauffait, les batteries faisaient feu et foudroyaient la côte. Quand l'embrasement eut gagné les soutes à poudre, d'affreux éclats retentissaient du sein de cet horrible incendie, et dispersaient au loin des débris, des corps expirants, des troncs mutilés.

Les habitants de Scio, accourus au rivage et tremblant de voir leur ville pillée par les vainqueurs, voyaient distinctement à la lueur de 40 l'incendie, et sur toute la surface de la mer, différentes scènes de cette horrible catastrophe; les eaux couvertes de malheureux nageant à travers les débris enflammés; la forteresse de Tchesmé, la ville et une mosquée bâties en amphithéâtre sur une colline, abîmées de fond en comble, et tous les habitants de cette côte fuyant sur les hauteurs éloignées. On entendait mugir dans l'enfoncement des terres les montagnes et les rochers. Au moment de cette destruction, il y eut un si horrible

fracas que Smyrne, distante de dix lieues, sentit la terre trembler. Athènes, à plus de cinquante lieues d'une mer coupée d'îles, prétend en avoir entendu le bruit. Les vaisseaux russes, quoique assez éloignés, étaient agités comme par les secousses d'une violente tempête. Cet affreux spectacle dura depuis une heure après minuit jusqu'à six heures du matin. (*Hist. de Pologne, Liv. XI.*)

BAILLY [1].

FRAGMENTS DES ÉLOGES.

I. QU'EST-CE QUE L'ART DRAMATIQUE?

On demande l'éloge d'un grand homme dont l'Europe entière a fait l'éloge : la voix publique ne laisse rien à dire; il ne reste que l'honneur de recueillir le suffrage des nations.

Heureux celui qui saura peindre et resserrer dans un court espace ce que la renommée répète encore à l'univers! Un siècle s'est écoulé, l'art s'est perfectionné; mais l'admiration n'est point épuisée : les connaissances nouvelles n'ont rendu que plus respectable la source de la lumière.

Qu'est-ce que l'art dramatique? Celui d'un esprit supérieur, qui dit aux hommes : « Je ferai passer devant vous les personnages fameux par des vertus ou par des crimes; j'animerai la morale en la mettant en

[1] **Jean-Sylvain BAILLY** (1736—1793), de l'Académie française en 1784: né à Paris, mort dans la même ville.

Bailly était né pour la science; la Révolution en fit presque malgré lui un homme politique; nous disons *presque*, attendu que certains détails de la vie de cet homme illustre nous prouvent qu'il n'était pas insensible à la popularité. Cependant, la pureté de ses intentions, le sentiment du devoir poussé chez lui jusqu'à l'abnégation et au sacrifice, le justifient surabondamment des reproches que ne lui ont pas épargnés des critiques trop prévenus. Peu s'en fallut qu'il ne devînt un artiste médiocre, car, entraîné par une fausse vocation il voulait d'abord se livrer à la peinture; il reconnut bientôt qu'il n'y réussirait pas. Toutefois, le peu de dessin qu'il avait appris ne lui fut pas inutile; il l'enseigna à un ami dont il reçut en échange des leçons de mathématiques. Une autre circonstance non moins heureuse qui le mit en rapport avec l'abbé de la Caille, savant astronome, lui ouvrit la voie qu'il devait suivre avec tant de succès. Néanmoins il y eut encore chez Bailly un moment d'hésitation; il eut aussi son rêve poétique, lui, le fervent adepte de la science! et ce rêve se réalisa sous la forme de deux tragédies : *Clotaire* et *Iphigénie en Tauride*. Bailly était au fond trop raisonnable pour que la muse tragique lui tournât la tête. Il se laissa persuader sans peine par le comédien la Noue qu'il ferait sagement de ne point renouveler ses tentatives dramatiques et il renonça au théâtre. Il n'eut pas à se repentir de cette résolution. A quelques années de là, il avait publié ses *Observations sur la lune*, un travail fort important sur *les Etoiles zodiacales*, et un *Mémoire sur la lumière des satellites de Jupiter*, qui lui assigna une place parmi les premiers

action; je vous montrerai les penchants de la nature, combattus par le devoir, et la vertu luttant contre l'infortune; dans ce tableau de la vie, vous reconnaîtrez l'humanité, vous gémirez de la faiblesse ou vous applaudirez à la force; mais tour à tour je vous élèverai par de grands exemples, ou je fortifierai en vous le premier sentiment de l'homme, la compassion. » (*Eloge de P. Corneille : Ille est conditor rerum.*)

II. LA GLOIRE ET L'ENVIE.

Observer la nature et la peindre, voilà le but du travail des hommes, et la source de leur gloire. Celui qui médite sur la nature, qui en sonde les profondeurs, n'est suivi que d'un petit nombre de témoins; ce sont eux qui le montrent à la renommée : sa réputation, sourdement établie, est hors d'insulte quand l'envie s'éveille. L'homme de génie qui veut peindre, marche, par de plus grands périls, à des succès plus rapides, il a l'univers pour témoin et pour juge; s'il réussit, il est tout à coup célèbre, mais aussitôt la célébrité le place entre l'admiration et l'envie, entre la gloire et les persécutions.

(*Eloge de Molière : Nec pluribus impar.*)

astronomes de son époque. On n'attend pas de nous que nous émettions une opinion quelconque sur ces ouvrages. Nous nous bornons, en les indiquant, à rappeler que si l'on veut avoir une idée précise de leur importance scientifique, il faut lire la biographie de Bailly par Arago. Les livres d'érudition ne s'adressent qu'à un petit nombre de lecteurs; ceux dans lesquels Bailly a exposé l'origine, les découvertes et les progrès de l'astronomie, sont composés avec assez de goût et écrits avec assez d'élégance pour offrir au public lettré une lecture aussi agréable que solide. Il y a même dans *l'Histoire de l'astronomie indienne et orientale*, dans *les Lettres sur l'origine des sciences* et dans *l'Atlantide de Platon*, certaines parties d'autant plus attrayantes qu'elles ouvrent un vaste champ aux conjectures et s'adressent par cela même à l'imagination. Il est vrai que les idées et les opinions émises par Bailly sur l'existence et la disparition d'un peuple plus ancien que les Chinois et les Indiens, et qui leur aurait légué les sciences et les arts que nous tenons d'eux, ont soulevé de la part des juges compétents de vives critiques. Bailly compta parmi ses adversaires la plupart des encyclopédistes, mais il eut pour lui les suffrages de Buffon. Il devait y avoir une entente secrète entre l'auteur de la *Théorie de la terre* et celui de *l'Atlantide*. Malgré les tendances un peu jansénistes de son esprit et de son talent, Bailly continua d'appliquer aux démonstrations de la science les procédés littéraires de Fontenelle qui auront toujours leurs charmes. Le bureau des longitudes, lui-même, n'a pas répudié cette tradition toute française qui a fait une muse aimable de la plus austère et de la moins accessible des neuf sœurs. Bailly fut donc un littérateur en même temps qu'un astronome, et il semble qu'il ait eu à cœur de le prouver, en écrivant pour les concours académiques de Paris et de la province, *les éloges de Charles V*, de *Molière* et de *Corneille*. Il était plus dans sa sphère lorsqu'il composa celui de *Leibnitz* qui fut couronné par l'Académie de Berlin. N'oublions pas de mentionner parmi les ouvrages de Bailly son *Essai sur les fables et sur leur histoire*.

Parlerons-nous maintenant de l'homme politique? Qui ne le connaît pas? En-

III. LEIBNITZ [1].

Lorsqu'un grand talent se montre, il éclipse tout ce qui l'entoure. Des milliers d'hommes se mesurent à ce colosse, et peut-être se plaignent-ils de la nature, peut-être pensent-ils que, pour organiser une seule tête, elle dépouille une génération entière. La nature est juste, elle distribue également tout ce qui est nécessaire à l'individu, jeté sur la terre pour vivre, travailler et mourir. Mais elle réserve à un petit nombre d'hommes le privilége d'éclairer le monde ; et en leur confiant les lumières qu'ils doivent répandre sur le siècle, elle dit à l'un : tu observeras mes phénomènes : à l'autre, tu seras géomètre ; elle appelle celui-ci à la connaissance des lois ; elle destine celui-là à peindre les mœurs des peuples et les révolutions des empires. Ces génies passent en perfectionnant la raison humaine, et laissent une grande mémoire après eux. Mais tous se sont partagé des routes différentes. Un homme s'est élevé qui osa être universel, un homme dont la tête forte réunit l'invention à la méthode, et qui sembla né pour montrer l'étendue de l'esprit humain.

veloppé dans l'effroyable tempête qui emportait une monarchie et une société, le savant fut par son courage à la hauteur du péril, mais il n'était pas de force à le conjurer. Peu d'hommes ont eu un rôle aussi éclatant que Bailly dans le prologue de la Révolution. Il présida la fameuse séance du Jeu de paume et formula de sa bouche la première volonté légale de la nation. Acclamé maire de Paris, deux jours après la prise de la Bastille, ce fut lui qui présenta à Louis XVI la cocarde nationale.

Lorsque après le lamentable retour de Varennes, la royauté n'inspirait plus à la nation ni confiance ni respect, ce fut une rude tâche pour les agents du pouvoir exécutif, d'opposer au flot toujours montant de la révolution une digue assez forte pour le contenir. Bailly et Lafayette, quoique profondément dévoués aux principes de 89, étaient des conservateurs ; ils crurent que pour raffermir l'ordre public ébranlé il était de leur devoir de décourager les factions et ils n'hésitèrent pas à réprimer l'émeute par la force. On sait quelles furent les suites de la sanglante journée du Champ-de-Mars où l'on vit le maire de Paris à la tête des troupes déployer le drapeau rouge, après des sommations inutiles, et proclamer la loi martiale.

Trois ans plus tard, sous une pluie battante, la tête nue et les mains attachées derrière le dos, Bailly, entouré d'une populace furieuse qui le poursuivait de ses huées et de ses vociférations, faisait le tour de ce même Champ-de-Mars où, par une exception qui n'était qu'une représaille, on avait dressé l'échafaud sur lequel il devait périr. On aime à penser que ce juste au milieu de ses insulteurs et de ses bourreaux trouva dans sa conscience un point d'appui au-dessus des outrages et qu'au moment même où la loi morale qui dirige le monde semblait s'obscurcir à ses yeux, il la vit rayonner plus que jamais au fond de son âme, et se sentit plus grand par son martyre qu'il ne l'avait été par ses travaux et sa popularité.

Comme Fontenelle, Bailly fut à la fois membre de l'Académie des sciences, de l'Académie des inscriptions et de l'Académie française. A. R.

[1] **Wilhelm Gottfried, Baron VON LEIBNITZ** (1646—1716), l'un des plus grands écrivains et des esprits les plus universels des temps modernes.

A ces mots l'Europe reconnaîtra Leibnitz, qui fut à la fois poète, jurisconsulte, historien, politique, grammairien, géomètre, physicien, théologien, métaphysicien, et philosophe, ou simplement philosophe; car les différentes recherches où l'homme s'engage ne sont que le développement des vues du philosophe, qui, spectateur de l'univers, placé entre Dieu et son ouvrage, contemple l'un pour s'élever jusqu'à l'autre.

(*Eloge de Leibnitz : Omnia ad unum.*)

IV. GRESSET [1].

Gresset est né pour être les délices de cette jeunesse dont l'imagination embellit les jours, et à qui un ciel sans nuage inspire le goût de la poésie et des beaux arts. C'est pour les jeunes cœurs, encore guidés par l'innocence, toujours ouverts à la sensibilité, que le chantre du printemps fait retentir les bois; c'est également pour eux que sont faits les produits de l'enthousiasme et les vers harmonieux. Précieux langage que l'amour et le bonheur ont inventé pour chanter la nature! La nature qui nous entoure, où nous vivons, n'est que ce que nous sommes. Le charme de notre existence se répand sur elle; l'amour l'anime, le bonheur l'embellit; et le poète, éminemment sensible, est l'être priviligié à qui il est donné de la voir tout entière. Tout attache et tout émeut le poète; toutes les passions retentissent dans son âme, aucune jouissance ne lui échappe; et cette vie, qu'il reçoit de toutes parts, il la rend à tout ce qui l'environne. Tourmenté de ces sensations, il les distribue à son choix, il les communique avec empire; et ses tableaux, parés de la magnificence de la nature, nous offrent l'univers reproduit à nos yeux, et créé une seconde fois par le poète. (*Eloge de Gresset.*)

CONDORCET [2].

L'ESPRIT HUMAIN AUX TEMPS DES PEUPLES PASTEURS.

FRAGMENT.

L'idée de conserver les animaux pris à la chasse dut se présenter aisément, lorsque la douceur de ces animaux en rendait la garde facile, que le terrain des habitations leur fournissait une nourriture abondante, que la famille avait du superflu, et qu'elle pouvait craindre d'être réduite à la disette par le mauvais succès d'une autre chasse ou par l'intempérie des saisons.

[1] Voy. les poètes de l'époque.

[2] **Jean-Antoine-Nicolas de Caritat, marquis DE CONDORCET** (1743—1794), né à Ribemont (Picardie), mort à Bourg-la-Reine, près Paris. Chose singulière! l'auteur de l'*Esquisse des progrès de l'esprit humain*, l'un des derniers représentants de la philosophie du XVIIIe siècle, fut voué en naissant à la Vierge et porta pendant les huit premières années de sa vie le costume d'une jeune

Après avoir gardé ces animaux comme une simple provision, l'on observa qu'ils pouvaient se multiplier, et offrir par là une ressource plus durable. Leur lait en présentait une nouvelle; et ces produits d'un troupeau qui, d'abord, n'étaient qu'un supplément à celui de la chasse, devinrent un moyen de subsistance plus assuré, plus abondant, moins pénible. La chasse cessa donc d'être le premier, et ensuite, d'être même comptée au nombre de ces moyens; elle ne fut plus conservée que comme un plaisir, comme une précaution nécessaire pour éloigner les bêtes féroces des troupeaux qui, étant devenus plus nombreux, ne pouvaient plus trouver une nourriture suffisante autour des habitations. 10

Une vie plus sédentaire, moins fatigante offrait un loisir favorable au développement de l'esprit humain. Assurés de leur subsistance, n'étant plus inquiets pour leurs premiers besoins, les hommes cherchèrent des sensations nouvelles dans les moyens d'y pourvoir.

Les arts firent quelques progrès; on acquit quelques lumières sur

fille. La pieuse tendresse d'une mère remontait le courant des idées nouvelles et plaçait l'enfant de l'avenir sous l'invocation du passé. Elevé d'abord chez les Jésuites de Reims, le jeune Condorcet les quitta pour venir étudier les mathématiques à Paris. Il était encore au collége de Navarre lorsqu'il soutint avec tant d'éclat une thèse scientifique, en présence de d'Alembert, que le grand géomètre 20 pressentit dans l'écolier un futur collègue à l'Académie. Condorcet avait alors seize ans à peine; à vingt-deux ans, il publiait son *Essai sur le calcul intégral*, et en 1769, il était membre titulaire de l'*Académie des sciences*. Vers cette époque il fut présenté à Voltaire qui l'accueillit avec une distinction toute particulière, et mit beaucoup d'empressement à entrer en relations avec lui. Il est à remarquer que Condorcet sut toujours conserver vis-à-vis de Voltaire une attitude indépendante et digne qui contrastait avec celle de la plupart des autres écrivains dont l'admiration pour l'illustre vieillard ressemblait à de l'idolâtrie. Cependant de tous les disciples du maître, il n'en est pas un qui ait mieux servi sa renommée que l'auteur de sa vie. Condorcet aborda avec une ardeur infatigable 30 presque toutes les questions qui étaient à l'ordre du jour, à cette époque de transformation sociale, sans négliger les devoirs que lui imposaient ses triples fonctions de secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, d'inspecteur des monnaies et de commissaire de la Trésorerie. Il suffisait à tout. Sa vaste intelligence se partageait entre les études les plus diverses. En même temps qu'il publiait plusieurs séries d'éloges académiques, dont quelques-uns sont des chefs-d'œuvre, il donnait une nouvelle édition des pensées de Pascal et faisait paraître, sous le voile de l'anonyme, *les Lettres d'un théologien*, qu'on attribua un moment à Voltaire et dans lesquelles celui-ci se plaisait à retrouver l'esprit et l'éloquence des Provinciales. Condorcet fut aussi l'un des premiers écrivains 40 qui eurent l'honneur de soulever, en France, l'opinion publique contre l'esclavage, et de se prononcer ouvertement pour l'émancipation des noirs. On comprend que ce penseur, si constamment préoccupé du progrès de la science et du perfectionnement moral de l'humanité, ne pouvait rester en dehors du mouvement qui entraînait la France à la révolution. L'heure décisive était sonnée où il fallait que les derniers venus du siècle jetassent un pont sur l'abîme qui séparait le passé de l'avenir. Ce redoutable passage, qui donnait le vertige aux plus hardis, n'exposa Condorcet à aucune défaillance morale ni intellectuelle. Il resta

celui de nourrir les animaux domestiques, d'en favoriser la reproduction, et même d'en perfectionner les espèces.

On apprit à employer la laine pour les vêtements, à substituer l'usage des tissus à celui des peaux.

La société dans les familles devint plus douce sans devenir moins intime. Comme les troupeaux de chacune d'elles ne pouvaient se multiplier avec égalité, il s'établit une différence de richesse. Alors on imagina de partager le produit de ses troupeaux avec un homme qui n'en avait pas, et qui devait consacrer son temps et ses forces aux soins qu'ils exigent. Alors on vit que le travail d'un individu jeune, bien constitué, valait plus que ne coûtait sa subsistance rigoureusement nécessaire; et l'on prit l'habitude de garder les prisonniers de guerre pour esclaves, au lieu de les égorger. L'hospitalité, qui se pratique aussi chez les sauvages, prend chez les peuples pasteurs un caractère plus prononcé, plus solennel, même parmi ceux qui errent dans des chariots ou sous des tentes. Il s'offre de plus fréquentes occasions de l'exercer réciproquement d'individu à individu, de famille à famille, de peuple à peuple. Cet acte d'humanité devient un devoir social, et on l'assujettit à des règles.

Enfin, comme certaines familles avaient non-seulement une subsistance assurée, mais un superflu constant, et que d'autres hommes man-

maître de lui-même et constamment fidèle aux principes de justice et d'humanité qu'il avait défendus et proclamés. Elu député de Paris à l'Assemblée législative, en 1791, puis à la Convention nationale, en 1792, il demanda l'abolition de la peine de mort, lorsque Louis XVI fut mis en jugement, et il refusa de voter la mort de ce malheureux prince. Dénoncé à la tribune par Chabot pour avoir protesté dans une adresse aux citoyens français contre la Constitution de 1793, il fut enveloppé dans la proscription des Girondins. Il essaya de se soustraire aux vengeances du parti qui venait de s'emparer du pouvoir, et vécut pendant quelque temps caché dans une maison de la rue Servandoni, où une femme généreuse n'avait pas craint de lui donner asile; mais ne voulant pas compromettre sa bienfaitrice qui pouvait être dénoncée au tribunal révolutionnaire, il sortit un soir, gagna la campagne et se dirigea du côté de Sceaux, où il espérait trouver un autre refuge. Trompé dans son attente, il erra longtemps au hasard et se cacha dans des carrières. Enfin, s'étant décidé à entrer dans une auberge de Clamart pour y prendre quelque nourriture, la distinction de ses traits, de son langage, la blancheur de ses mains, le signalèrent aux défiances d'un commissaire municipal qui le fit arrêter et conduire à Bourg-la-Reine. Condorcet, jeté provisoirement dans un cachot, y fut retrouvé mort le lendemain. Il avait avalé pendant la nuit, un poison violent qu'il portait enfermé dans une bague. Ainsi se vérifièrent les sombres pressentiments qu'il avait eus plus d'une fois. N'avait-il pas dit : « Je mourrai comme Socrate et Sydney pour avoir servi la liberté de mon pays. » Il avait bien le droit d'appliquer à ses ennemis politiques ainsi qu'à lui-même ces deux vers d'un poème (*le Polonais exilé en Sibérie*), dans lequel il a peint ses propres souffrances et ses sentiments intimes :

« Ils m'ont dit : Choisis d'être oppresseur ou victime;
» J'embrassai le malheur et leur laissai le crime. »

Il prit en effet sa place parmi les victimes les plus généreuses et les plus illus-

quaient du nécessaire, la compassion naturelle pour leurs souffrances fit naître le sentiment et l'habitude de la bienfaisance. Les mœurs durent s'adoucir, l'esclavage des femmes eut moins de dureté, et celles des riches cessèrent d'être condamnées à des travaux pénibles. Plus de variété dans les choses employées à satisfaire les divers besoins, dans les instruments qui servaient à les préparer, plus d'inégalité dans leur distribution, dûrent multiplier les échanges et produire un véritable commerce; il ne put s'étendre sans faire sentir la nécessité d'une mesure commune, d'une espèce de monnaie.

L'idée de la propriété et de ses droits avait acquis plus d'étendue et de précision. Le partage des successions, devenu plus important, avait besoin d'être assujetti à des règles fixes.

L'utilité de l'observation des étoiles, l'occupation qu'elles offraient pendant de longues veilles, le loisir dont jouissaient les bergers, durent amener quelques faibles progrès dans l'astronomie.

(*Tableau historique des progrès de l'esprit humain, Epoque II.*)

BOUFFLERS [1].

FRAGMENTS DES LETTRES SUR LA SUISSE.

I.

Octobre.

Me voici dans le charmant pays de Vaud, je suis au bord du lac de Genève, bordé d'un côté par les montagnes du Valais et de Savoie, et

tres qui aient payé de leur vie le triomphe de la Révolution. Cette jalouse et implacable souveraine promenait son niveau sanglant sur tous les fronts et n'épargnait pas plus les supériorités de l'intelligence que celles du rang et de la fortune. Elle fauchait tout sur son passage, écrasant, sous ses pieds, ses précurseurs et ses apôtres, et poursuivait sa marche à travers des hécatombes humaines, sans s'inquiéter de ses lamentables méprises. Quand on lui montrait parmi les victimes, un Lavoisier, un Malesherbes, un Bailly, un Condorcet, un André Chénier, elle semblait dire à ses bourreaux : « Frappez toujours ! L'avenir reconnaîtra les siens. »

Quelle sérénité d'âme et quelle fermeté de caractère ne fallait-il pas à l'écrivain qui, décrété d'arrestation sous le régime de la Terreur, employait les derniers jours d'une existence qu'il savait promise à l'échafaud, à tracer, d'une main ferme et libre, cette belle *Esquisse des progrès de l'esprit humain* qu'il est encore permis d'admirer aujourd'hui ! C'était là sans doute le suprême effort d'une vertu stoïque, car à côté du philosophe il y avait aussi un époux et un père dont le cœur déchiré par une séparation cruelle cherchait à se rattacher encore aux chers objets de son affection. A. R.

Dans le tome onzième de la biographie Firmin Didot, M. Isambert a donné, d'après des documents particuliers, l'appréciation la plus exacte du caractère de Condorcet et les détails les plus circonstanciés sur la vie de cet homme célèbre.

SENTENCE DÉTACHÉE DE L'AUTEUR.

Sous la constitution la plus libre, un peuple ignorant est toujours esclave.

[1] **Stanislas, Marquis, dit le Chevalier DE BOUFFLERS** (1737—1815), de l'Aca-

de l'autre, par de superbes vignobles, dont on fait à cette heure la vendange. Les raisins sont énormes et excellents, ils croissent depuis le bord du lac jusqu'au sommet du Mont Jura; en sorte que d'un coup d'œil, je vois les vendangeurs les pieds dans l'eau, et d'autres, juchés sur des rochers à perte de vue. C'est une belle chose que le lac de Genève. Il semble que l'océan ait voulu donner à la Suisse son portrait en miniature. Imaginez une jatte de quarante lieues de tour, remplie de l'eau la plus claire que vous ayez jamais bue, que baignent d'un côté les châtaigniers de la Savoie, et de l'autre, les raisins du pays de Vaud. Du côté de la Savoie, la nature étale toutes ses horreurs, et de l'autre, toutes ses beautés. Le Mont Jura est couvert de villes et de villages, dont la vigne couvre les toits, et dont le lac mouille les murs. Enfin, tout ce que je vois, me cause une surprise qui dure encore pour les

démie française en 1788, et à sa réorganisation en 1803 Le lecteur le retrouvera parmi les poètes de cette section.

Voici son portrait tracé par la main du prince de Ligne :

« M. de B... a été successivement abbé, militaire, écrivain, administrateur, député, philosophe, et de tous ces états il ne s'est trouvé déplacé que dans le premier. M. de B... a beaucoup pensé; mais, par malheur, c'était toujours en courant. Son mouvement est ce qui nous a le plus volé de son esprit.

» On voudrait pouvoir ramasser toutes les idées qu'il a perdues sur les grands chemins avec son temps et son argent. Peut-être avait-il trop d'esprit pour qu'il fût en son pouvoir de le fixer quand le feu de la jeunesse lui donnait tout son essor. Il fallait que cet esprit fît tout de lui-même, et maîtrisât son maître : aussi a-t-il brillé d'abord avec tout le caprice d'un feu follet, et l'âge seul pouvait lui donner la sagesse d'un fanal. Une sagacité sans bornes, une profonde finesse, une légèreté qui n'est jamais frivole, le talent d'aiguiser les idées par le contraste des mots, voilà les qualités distinctives de son esprit, à qui rien n'est étranger. Heureusement il ne sait pas tout; mais il a pris la fleur des diverses connaissances et surprend par sa profondeur tous ceux qui le savent léger, et par sa légèreté, tous ceux qui ont découvert combien il pouvait être profond. La base de son caractère est une bonté sans mesure : il ne saurait supporter l'idée d'un être souffrant, et donnerait jusqu'à son plus strict nécessaire pour s'en délivrer. Il se priverait de pain pour nourrir même un méchant, et surtout son ennemi. *Ce pauvre méchant!* dirait-il. Il avait dans une terre une servante que tout le monde lui dénonçait comme voleuse; malgré cela il la gardait toujours, et quand on lui demanda pourquoi, il répondit : « *Qui la prendrait?* » Il a de l'enfance dans le rire, et de la gaucherie dans le maintien; la tête un peu baissée, les pouces qu'il tourne devant lui comme Arlequin, ou les mains derrière le dos, comme s'il se chauffait; les yeux petits et agréables, qui ont l'air de sourire; quelque chose de bon dans la physionomie; du simple, du gai, du naïf dans sa grâce; une pesanteur apparente dans la tournure et du mal tenu dans toute sa personne. Il a quelquefois l'air bête de La Fontaine : on dirait qu'il ne pense à rien lorsqu'il pense le plus.

» Il a l'air de prodiguer des louanges pour empêcher la satire d'éclore; mais leur excès les rend suspectes. Il est impossible d'être meilleur ni plus spirituel; mais chez lui ces deux qualités ont peu de communication entre elles, et si son esprit n'a pas toujours de la bonté, quelquefois aussi sa bonté pourrait manquer d'esprit. » (*Mémoires historiques et littéraires, tome II*)

gens du pays. Mais ce qu'il y a de plus intéressant, c'est la simplicité des mœurs de la ville de Vevey. On ne m'y connaît que comme peintre, et j'y suis traité partout comme à Nancy. Je vais dans toutes les sociétés : je suis écouté et admiré de beaucoup de gens qui ont plus de sens que moi, et j'y reçois des politesses que j'aurais tout au plus à attendre de la Lorraine. L'âge d'or dure encore pour ces gens-là. Ce n'est pas la peine d'être grand seigneur pour se présenter chez eux, il suffit d'être homme : l'humanité est pour ce bon peuple-ci tout ce que la parenté serait pour un autre.

II.

Novembre.

Oh ! pour le coup, me voici dans les Alpes jusqu'au cou. Il y a des endroits ici, où un enrhumé peut cracher à son choix dans l'océan, ou dans la Méditerranée. Où est Pampan? C'est ici qu'il ferait beau le voir grossir les deux mers de sa pituite, au lieu d'en inonder votre chambre. Où est l'abbé Porquet, que je le place, lui et sa perruque, sur le sommet chauve des Alpes, et que sa calotte devienne pour la première fois le point le plus élevé de la terre ?

Pardonnez-moi mon transport, Madame : les grandes choses amènent les grandes idées, et les grandes idées, les grands mots. J'ai resté longtemps à Vevey. C'est une ville charmante, où il y a une compagnie très-agréable.

J'ai dîné et soupé avec le grand et célèbre Haller. Nous avons eu pendant et après le repas, une conversation de cinq heures de suite, en présence de dix ou douze personnes du pays, qui étaient très-étonnées d'entendre raisonner un Français ; mais malgré l'attention et l'applaudissement de tout le monde, j'ai vu que, pour parvenir à une certaine supériorité, les livres valent mieux que les chevaux.

Dans peu de jours je verrai Voltaire, dont Haller n'est point assez jaloux, et par échelons, après avoir été d'Haller à Voltaire, j'irai de Voltaire à vous.

DU PATY [1].

FRAGMENT DES LETTRES SUR L'ITALIE.

LA GRANDE CASCADE.

Voilà le soleil ; courons vite à la cascade :

L'Anio arrive lentement, sur un lit égal et uni, en baignant d'un côté une ville étalée sur ses bords, et de l'autre, de grands ormes qui ba-

[1] **Charles-Marguerite-Jean-Baptiste Mercier DU PATY** (1746—1788), jurisconsulte et littérateur français, né à la Rochelle, mort à Paris. A dix-neuf ans, Du Paty était élu membre de l'Académie de La Rochelle, et un an après, il en était nommé directeur. Il est vrai qu'à cette époque, on voyait des colonels

lancent sur lui leur ombrage; il s'avance ainsi, calme, majestueux, paisible; soudain, entrant dans une fureur inexprimable, il se brise tout entier sur des rocs; il écume, il rejaillit, il retombe en bouillons impétueux, qui se heurtent, qui se mêlent, qui sautent; il remplit un moment un vaste rocher, l'entrouvre, et se précipite en grondant. Où est-il donc?

Je suis éloigné de plus de cent toises, et la poussière de ces flots brisés m'arrose et m'inonde : elle forme à plus de cent toises, en tous sens, une pluie continuelle.

10 Mais j'entends mugir encore ces flots : je demande à les revoir, on me conduit à *la grotte de Neptune.*

Là une montagne de roche s'avance sur un abîme épouvantable, se creuse, se voûte et se soutient hardiment sur deux énormes arcades. A travers ces arcades, à travers plusieurs arcs-en-ciel qui les cintrent en

beaucoup plus jeunes, et nous ne parlons pas de ceux qui étaient encore dans les bras de leurs nourrices quand leurs régiments allaient au feu. Du Paty ne débuta pas, selon la coutume, par une tragédie; il publia un *Discours sur l'utilité des lettres.* C'était faire preuve de bon goût, mais plus ce sujet était banal, plus il était nécessaire de le rajeunir par la nouveauté des vues et la vivacité
20 de l'argumentation. La thèse contraire qui avait été soutenue par J.-J. Rousseau avait eu trop de retentissement pour qu'il fût désormais permis de la combattre avec les lieux communs de la rhétorique usuelle. Nous ne croyons pas que le discours de Du Paty ait porté une rude atteinte à ce qu'on est généralement convenu d'appeler les paradoxes de Rousseau. Nommé avocat-général au parlement de Bordeaux, en 1768, Du Paty paya sa bienvenue à l'Académie de cette ville, qui l'avait reçu au nombre de ses membres, en fondant un prix pour le meilleur éloge de Montaigne. Nous ignorons si l'Académie de Bordeaux trouva l'occasion de décerner ce prix, mais nous doutons fort qu'elle ait eu la main aussi heureuse que l'Académie française qui, en couronnant, environ quarante ans
30 plus tard, la brillante étude de M. Villemain sur le même sujet, désignait en quelque sorte pour une candidature encore plus glorieuse le jeune lauréat qu'elle devait compter un jour parmi ses membres les plus illustres.

Les Lettres sur l'Italie que Du Paty publia à la suite d'un voyage dans cette péninsule, sont le plus important des titres littéraires qu'on s'accorde à lui reconnaître; elles furent très-goûtées, vers la fin du dernier siècle, et même au commencement de celui-ci. Depuis longtemps l'Italie n'a plus de secrets pour nous, et il nous serait difficile de faire la part exacte de ceux que l'auteur des *Lettres* nous a livrés. Quoi qu'il en soit, on ne peut refuser à Du Paty d'avoir été l'un des éclaireurs les plus intelligents et les plus sagaces qui aient précédé
40 l'innombrable armée des pélerins de l'art et de la civilisation sur cette terre sacrée dont nous vénérons jusqu'à la poussière.

Comme jurisconsulte, Du Paty fut plus remarquable que comme littérateur Il se distingua par son ardeur à défendre contre la royauté les prérogatives des anciens parlements, et il s'exposa plus d'une fois aux rigueurs du pouvoir. Il marqua son passage dans la magistrature par des travaux importants et des réformes hardies. C'est sous l'inspiration des idées de Beccaria, dont il avait fait une étude approfondie, qu'il écrivit ses *Réflexions historiques sur le droit criminel* et ses *Lettres sur la procédure criminelle en France.*

Il fut nommé président à Mortier en 1778. **A. R.**

se croisant, à travers les plantes et les mousses qui pendent de leurs fronts en festons, j'aperçois de nouveau ces flots furieux, qui tombent encore sur des pointes de rechers, où ils se brisent encore, sautent l'un à l'autre, se combattent, se plongent, disparaissent; ils sont enfin dans l'abîme.

Ecoutons bien les tonnerres que roulent ces flots bondissants; écoutons bien ce retentissement universel, et, tout à l'entour, ce silence.

Ces flots, cette hauteur, cet abîme, ce fracas, ces rocs pendants en précipice, les uns noircis par les siècles, d'autres verdis par de longues mousses, ceux-là hérissés de ronces et de plantes sauvages de toute espèce; ces rayons égarés du soleil, qui se brisent, qui se jouent sur le roc, dans les eaux, parmi les fleurs; ces oiseaux que le bruit et le vent des ondes effraient et repoussent, dont on ne peut entendre la voix : tout cela m'émeut, me trouble, m'enchante.

Horace, tu es venu, sûrement, plus d'une fois, accorder ici ton imagination et ta lyre!

GUIBERT [1].

DERNIERS MOMENTS DE FRÉDÉRIC II.

Nous touchons aux derniers instants de Frédéric, et ces derniers instants ressemblent à sa vie entière; ils sont encore remarquables. Quand on meurt entouré de témoins, il est presque toujours aisé de mourir avec l'apparence du courage. Il suffit alors de quelques mots dits avec effort, et peut-être préparés par des sentiments factices; ainsi mourut Louis XIV, ainsi meurent ordinairement tous les princes; c'est pour

[1] **Jacques-Antoine-Hippolyte, Comte DE GUIBERT** (1742—1790), né à Montauban; il était fils du major-général du maréchal de Broglie. Guibert n'avait que quatorze ans lorsqu'il suivit son père en Allemagne; et après la bataille de Berghen, il entra dans l'état-major comme aide-de-camp. En 1769, il fit la campagne de Corse et gagna du même coup au combat de *Ponte-Nuovo*, la croix de Saint-Louis et le grade de colonel. Il pouvait parler de son art en homme qui le connaissait et qui l'avait pratiqué; aussi publia-t-il, à son retour en France, un *Essai général de tactique*, précédé d'un *Discours sur l'état de la politique et de la science militaire en Europe*. Cet ouvrage, fort remarquable, mérita à l'auteur d'illustres suffrages, ceux de Voltaire et du grand Frédéric, particulièrement. Napoléon, qui pouvait passer aussi pour un juge assez compétent en pareille matière, regardait l'*Essai général de tactique*, comme un livre propre à former de grands hommes. Guibert aimait la gloire : elle lui sourit d'abord. C'était un valeureux et brillant officier; il avait démontré, la plume à la main, comment on gagne les batailles, mais il n'en avait livré aucune comme chef d'armée; on ne lui en demanda pas plus; il prit dans les salons parisiens les proportions d'un héros. Il fut applaudi, admiré, nous pourrions dire adoré... par Mlle de Lespinasse, du moins. Que manquait-il donc à Guibert pour être au comble de ses vœux? A défaut des victoires qu'on ne lui fournissait pas l'occasion de remporter sur le champ de bataille, il aspirait aux triomphes de l'Aca-

eux la dernière scène d'un grand rôle, et la vanité préside à leur mort, comme elle gouverna leur vie ; mais il y a peut-être un plus grand courage et une dignité plus vraie à se mettre seul en présence avec la mort, et à écarter tous ces faux appuis, dont l'étiquette, l'usage, la bienséance, les préjugés et jusqu'aux petits et fugitifs sentiments de la société, assiégent les mourants. La nature aurait-elle excepté l'homme de cette loi générale, qu'elle semble avoir imposée à tous les êtres, de rechercher les lieux les plus sombres et les plus déserts, quand ils sentent les approches de la mort? Enfin, soit que l'âme ait à se fortifier contre la terreur du néant, soit qu'elle ait à s'élancer par l'opinion de l'immortalité, au sein d'un Dieu consolateur, soit que le cœur ait besoin de courage pour briser les liens déchirants, soit qu'il veuille s'abîmer dans une seule pensée, et consacrer à un seul objet son dernier souffle, soit qu'on craigne de donner à ses amis le spectacle de la nature dégradée, et qu'on préfère de laisser dans leur souvenir une image qui les attache, plutôt

démie et du théâtre. « Il ne prétend à rien moins, disait La Harpe, qu'à remplacer Turenne, Corneille et Bossuet. » C'est ici que commencent les déceptions du pauvre comte. L'éloge de Catinat avait été mis au concours par l'Académie française. En sa qualité d'écrivain militaire, l'auteur de l'*Essai sur la tactique* crut que ce sujet lui appartenait de droit; il l'aborda avec confiance, le traita sans doute avec talent, mais au lieu du prix sur lequel il comptait, il n'obtint qu'un accessit. Guibert ne fut pas plus heureux au théâtre : sa tragédie du *Connétable de Bourbon* reçut un accueil glacé du public. Cependant, ces deux échecs furent suivis, d'assez loin, il est vrai, de brillantes compensations. Etant revenu à ses études spéciales, il publia, en 1779, *la Défense du système de guerre moderne* que les gens du métier regardent comme son chef-d'œuvre et qui ne lui fit pas moins d'honneur que son *Essai général de tactique*. Il fut reçu à l'Académie française, en 1786, en remplacement de Thomas. A la veille de la Révolution, il fut nommé maréchal de camp. Lors de la convocation des *Etats-Généraux*, il brigua vainement les honneurs de la députation; il se vit repousser par les électeurs d'une façon presque injurieuse. Fier comme il l'était, Guibert ne put surmonter cet affront ; on dit même que le chagrin qu'il en ressentit abrégea ses jours. On comprend, du reste, que ces natures ardentes et passionnées pour la gloire s'usent et se dévorent elles mêmes, lorsqu'elles ne trouvent plus d'aliment à leur activité sur le théâtre pour lequel elles sont faites.

Le comte de Guibert méritait d'être étudié de plus près qu'il ne l'a été jusqu'ici, à notre connaissance du moins. Par des circonstances indépendantes de lui, il n'a donné, ni comme écrivain ni comme militaire, toute la mesure de son talent et de ses aptitudes, et il semble que la destinée lui ait fait tort d'une moitié de sa gloire. Tout gentilhomme qu'il était, il appartenait peut-être beaucoup moins à l'ancien régime qu'on ne le croirait au premier abord. Si le plus grand capitaine des temps modernes, qui déconcertait par des coups de génie tous les tacticiens de l'école de Frédéric, a parlé en termes si élogieux du livre de Guibert, c'est qu'il y trouvait apparemment des notions aussi neuves que profondes sur l'art de la guerre dans ses rapports avec la politique. C'est là une recommandation qui vaut la plus belle des préfaces et qui suffit à garantir le nom de Guibert contre l'oubli ou les dédains de la postérité. A. R.

Parmi les éloges dus à la plume de Guibert, n'oublions pas de citer celui de Mlle de Lespinasse.

qu'un tableau qui les repousse, c'est encore dans le recueillement, c'est toujours dans le solitude qu'on devrait préférer de mourir. Telle était sans doute l'opinion de Frédéric; car dans ces derniers moments, il voulut rester abandonné à lui-même. Un valet de chambre et un des houssards attachés à sa personne, voilà ce qui lui tient lieu de tout cet appareil qui environne la couche funèbre des rois. Plusieurs fois il perd la parole et la connaissance: et quand il les recouvre, il ne demande, il n'appelle personne. A minuit, il tombe dans une angoisse douloureuse, on lui relève la tête avec des coussins : « Cela va bien, dit Frédéric, la montagne est passée. » Ce que la mort doit avoir de terrible, ce dernier combat de la vie avec le mal qui va l'anéantir, était sans doute fini, l'épanchement se consommait, il retombe dans l'assoupissement; enfin, le 17 août 1786, à trois heures du matin, « s'arrêtèrent tout à coup (suivant les expressions du médecin qui le soignait, et qui a fait imprimer la relation de sa maladie), les ressorts qui animaient ce génie extraordinaire. » Frédéric cessa de vivre, et l'éternité commença pour son nom. (*Fragment de l'Eloge du roi de Prusse.*)

BERQUIN [1].

CONSEIL D'UN PÈRE A SON FILS.

FRAGMENT.

Le fils. Je regarde tous les jardiniers d'un village comme jouant entre eux à qui portera le plus de fruits au marché. Celui qui sait le mieux conduire son jeu en aura de plus précoces, de plus beaux, et en plus grand nombre; il les vendra mieux, si les autres, par ignorance ou par des écoles, en ont moins à vendre; et c'est lui qui gagnera la partie.

[1] **Arnaud BERQUIN** (1749—1791), né à Bordeaux, mort à Paris.

Il débuta dans les lettres par de gracieuses idylles et des romances d'un sentiment très-pur, puis il cessa bientôt de s'adresser au grand public et n'écrivit plus que pour l'enfance et la jeunesse. On cite parmi les nombreux ouvrages qu'il publia : *Sandfort et Merton, le petit Grandisson, le livre des Familles*; plusieurs traductions de l'anglais, entr'autres, l'*Introduction familière à la connaissance de la nature;* mais l'ouvrage auquel Berquin doit surtout sa renommée est l'*Ami des Enfants,* que l'Académie française déclara, en 1784, être le livre le plus utile qui eût été publié dans le cours de cette année.

Berquin fut longtemps l'ami des enfants; le sera-t-il toujours? l'est-il même encore? Nous n'oserions en répondre. Aujourd'hui il n'y a plus d'enfants; il n'y a que des petits hommes qui seraient fort humiliés, si par une erreur de date, on leur mettait dans les mains les livres qui amusaient leurs grands-pères. Et puis, le jour où l'on donna, peut-être inconsidérément, le nom de *berquinades* à les œuvres littéraires dont la portée morale ne semblait pas dépasser de beaucoup celle de la *Civilité puérile et honnête,* on voua au ridicule la popularité du modeste écrivain qui, moins soucieux des applaudissements des hommes que du bonheur des enfants, auquel il croyait contribuer, pratiqua à sa manière, durant une existence bien courte, mais laborieusement remplie, le « *Sinite venire ad me parvulos* » du divin maître. A. R.

Le père. Tu vois quels avantages on peut tirer d'un entretien raisonnable, où l'on ne cherche pas à se tendre des piéges l'un à l'autre par une méprisable vanité, mais à s'instruire mutuellement, et à s'éclairer par un échange de lumières... Les sciences ne se sont formées que par l'assemblage graduel de toutes les diverses idées que la méditation a fait naître dans l'esprit de ceux qui les cultivent. Je les compare à des lampes qui brûleraient devant des réverbères à mille facettes inégales, mais dont chacune réfléchirait vers un foyer commun les rayons qu'elle reçoit. C'est le faisceau de tous ces traits, plus ou moins vifs, mais tous fortifiés l'un par l'autre, qui fait le grand éclat de lumière qu'on voit briller au point de leur réunion. Je serai ravi que tu t'accoutumes de bonne heure à considérer les objets que tu veux connaître, par leurs rapports avec d'autres qui te sont déjà familiers, à les bien confronter ensemble et à saisir nettement dans cette comparaison tout ce qui les rapproche ou les éloigne. Cette méthode est la plus naturelle, la plus féconde et la plus sûre. C'est elle qui, appliquée à l'exercice de l'imagination, a formé les Homère, les Milton, les Arioste et les Voltaire; à l'étude profonde du cœur humain, les Shakespeare, les Molière, les Racine et les La Fontaine; à la recherche de l'origine de nos idées, les Locke, les Clarke et les Condillac; à l'observation infinie de la nature, les Aristote, les Bonnet et les Buffon; à la méditation des lois, du développement de la société et des empires, les Montesquieu, les Rousseau, les Ferguson et les Mably; enfin, à la pénétration des mystères de l'ordre sublime de l'univers, les Copernic, les Newton, les Keppler, les Halley, les Bernouilli, les Euler, les d'Alembert et les Franklin, tous premiers hommes dans les divers genres de hautes connaissances dont je me plais à te citer déjà les noms et la gloire, pour t'inspirer la noble ardeur de t'instruire un jour dans leurs ouvrages immortels. (*L'Ami des enfants. Le Trictrac.*)

BERTIN [1].

LETTRE A M. DE PARNY [2].

Ecrite des Pyrénées.

Vous avez si souvent entendu parler des Pyrénées, que je n'entreprendrai point ici de les décrire. Je serais d'ailleurs embarrassé de vous

[1] **Antoine, chevalier de BERTIN** (1752—1790), né à l'île Bourbon, mort à Saint-Domingue. Il servit dans la cavalerie et devint capitaine. Son premier volume de poésies, qu'il publia en 1773, fut remarqué. Dans ses *Amours* qui donnent l'idée la plus complète de son talent gracieux, il a imité Properce, mais il n'avait pas, comme André Chénier, le pur sentiment de la forme antique. Sa manière en poésie est un peu celle de Boucher en peinture. Cependant, malgré quelques notes criardes, quelques tons faux, malgré les fadeurs d'une mythologie toute de convention, il y a dans les vers de Bertin des traits de sentiment et de passion qui intéressent le cœur et l'âme. C'est beaucoup pour un poète sensualiste de l'école de Parny.

[2] Voy. plus loin, sect. III de ce livre.

peindre l'étonnement, l'horreur et l'admiration dont j'ai été saisi à leur approche. Cette longue chaîne de montagnes ressemble de loin à un vaste amas de nuages bleuâtres, bizarrement groupés sur l'horizon. Depuis Lourdes jusqu'à Saint-Sauveur, vous montez constamment par un chemin taillé dans le roc, et vous voyez sans cesse, à deux ou trois cents pieds au-dessous de vous, tantôt à votre droite, tantôt à votre gauche, un torrent qui semble avoir employé des milliers de siècles à se frayer une route à travers ces masses de granit, et dont le bruit horrible vous annonce encore sa présence, quand votre œil ne peut plus le suivre au fond du précipice. En sortant de la gorge de Pierrefitte, on 10 découvre enfin la petite et fraîche vallée de Saint-Luz. Saint-Sauveur est auprès. Il est assis sur la croupe d'une montagne très-escarpée, mais dans une position riante et pittoresque. Le Gave coule aux pieds. Entre le Gave et la montagne s'étendent quelques tapis de verdure bordés de frênes et de tilleuls. On compte peu de maisons à Saint-Sauveur, et elles ne forment qu'une rue: mais elles sont assez commodes et agréables. Celle des bains est au milieu.

Le plaisir que je goûte le plus volontiers, et qui s'accorde le mieux avec mon régime, est l'exercice du cheval. Hommes et femmes, nous nous formons deux fois par jour en escadron et nous galopons, partout 20 où il est possible de galoper, sur des chevaux du pays, fort petits et fort maigres, mais les seuls qui tiennent pied dans ces chemins montueux et hérissés de cailloux. On trouve encore du temps pour marcher : et vous savez combien cet exercice me plaît. Je me rappelle avec délices les promenades que nous avons faites si souvent ensemble dans la forêt de Saint-Germain, dans les bosquets de Marly et sur les hauteurs des bois de Satory. Les bois nous offrent alors sans peine une douce solitude. Je suis contraint de la chercher ici sur le sommet des montagnes. Mais quel ravissant spectacle ! Je vois sous mes pieds leurs flancs environnés de nuages, tandis que leur cime et moi nous sommes éclairés 30 des rayons du soleil. Là, toutes les pièces du procès sous les yeux, je cherche à décider la fameuse et inutile question de la formation, de l'âge et des changements du globe ; et je m'aperçois bientôt que la nature m'a formé plutôt pour jouir de tout ce que je vois que pour deviner comment tout ce que je vois existe. Je descends alors par des sentiers, très-difficiles; je gagne l'ombre des arbrisseaux : et assis au bord de ce torrent, dont le bruit, semblable à celui de la mer, nous étourdit nuit et jour, je me livre à la plus douce mélancolie. La fuite de l'eau me retrace celle du temps. Je songe à toutes les pertes que j'ai déjà faites dans un âge aussi peu avancé. Hélas, j'ai vu disparaître les objets les 40 plus aimables et les plus aimés. Mon âme, par degrés, se pénètre de tristesse. Je me trouve bientôt inondé de mes larmes, et je vous répète du fond du cœur ce que je vous dis rarement, parce que je crains de vous affliger : O mon ami, puissé-je ne jamais vous survivre !

Ce village où l'on court, se nomme Sasis. L'aspect en est fort riant. Les paysans y sont mieux logés que la plupart des habitants des petites

villes. En général, le peuple des Pyrénées est riche, parce qu'il a peu de besoins et qu'il est laborieux. On n'aperçoit point sur toutes ces montagnes une seule veine de terre un peu fertile qui ne soit cultivée. Vous admireriez surtout l'industrie avec laquelle ils distribuent l'eau dans leurs prairies. Au moyen de quelques rigoles et de deux ou trois ardoises, ils la font monter, descendre et circuler partout. Les herbes sont arrosées deux ou trois fois par jour. Aussi les coupe-t-on souvent; et alors vous voyez des hommes manier librement la faux dans des endroits où une chèvre de nos campagnes aurait peine à se tenir.

10 Nous choisîmes précisément ce jour pour faire, de notre côté, une petite dévotion à l'abbaye de Saint-Savin, c'est-à-dire pour y dîner aux dépens de Saint-Benoît. Le clocher de l'abbaye se fait voir de loin, entre Pierre-Fitte et Argelez. On y monte, toujours à l'ombre, par un chemin un peu raboteux, mais frais, impénétrable aux rayons du soleil, et arrosé par une infinité de sources vives qui coulent de la montagne. Il est bon de vous dire que nous étions les uns en voiture, les autres à cheval, et la plus grande partie juchés, tant bien que mal, sur des ânes. Aussi notre entrée fut-elle triomphale. Ces dames furent reçues, par le prieur, au bruit de l'orgue, le seul instrument qu'il pût animer, grâce encore au 20 talent de son cuisinier, et avec des hoquets et un compliment qui ne signifiaient pas grand'chose, mais avec des yeux qui signifiaient beaucoup. La maison est bien bâtie, spacieuse, et dans la plus belle position du monde. De la première terrasse du jardin, les yeux dominent et ne se lassent point d'admirer cette riche et superbe plaine d'Argelez, comparable, pour le moins, à la fameuse vallée de Campan. La journée se passa très-agréablement, mais presque toujours à table. On revint le soir un peu tard, et il ne nous arriva d'autre accident que la perte d'une de nos montures, qui s'avisa de mourir en route, sous prétexte qu'on l'avait forcée le matin, et qu'elle ne pouvait plus avancer. Cet événement 30 n'affligea guère que celui qu'elle portait, et prêta beaucoup à rire aux autres. La verve de tous les voyageurs s'échauffa.

Baréges et Cauterets sont si près de Saint-Sauveur, qu'il n'arrive guère à ceux qui prennent ici les eaux de s'en retourner sans avoir visité ces deux sources d'une chaleur et d'une vertu si différentes. Il n'en est pas de même du voyage de Bagnères par la montagne de Tourmalet, et de celui de Gavarnie. C'est une entreprise pour laquelle il faut un peu plus de courage, ou un goût très-vif pour les beaux accidents de la nature. J'ai fait les deux routes. La première est très-pénible, et ne m'a offert que ce que j'avais déjà vu. Les Pyrénées sont partout les Pyré- 40 nées. Toujours des chutes d'eau, toujours le bruit du Gave, toujours des cimes inaccessibles, élevées sur des cimes qu'on n'espère point atteindre. Le seul objet vraiment beau qui m'ait frappé, c'est avant d'arriver à Gripp, et près du Pic du Midi, une superbe cascade qui s'élance à travers des rochers et des pins entrelacés, et qui forme dans le même endroit huit ou neuf sources bien distinctes dont l'écume brillante, en opposition avec le soleil et la verdure, eût arrêté comme moi un peintre

de paysages, et l'eût forcé à prendre ses crayons. Tous les environs de Bagnères sont charmants. La vallée de Campan mérite, sans doute, les éloges qu'on se plaît à lui prodiguer; mais la grotte est beaucoup trop fameuse. O combien Gavarnie est au-dessus de tout cela! Combien on paierait cher à Paris un seul de ces effets bizarres et sublimes qu'on rencontre à chaque pas sur la route! Le chemin, toujours bordé d'un précipice est si pénible, si étroit, et même en quelques endroits si périlleux, qu'on ne peut y aller qu'à cheval ou en chaise à porteurs. Vous seriez étonné de l'adresse et de la rapidité avec lesquelles ces gens-ci courent, pieds nus, sur les pointes de rochers, et portent entre deux 10 brancards, l'espace de quatre lieues, ces espèces de fauteuils de paille, mal recouverts d'une toile cirée. Nous nous mîmes en route à trois heures du matin, et nous nous arrêtâmes au petit village de Gèdre pour déjeuner. Pendant qu'on tirait des paniers les provisions nécessaires, nous nous empressâmes de voir, à vingt pas de la maison où nous descendîmes, une espèce de caverne formée par deux rochers énormes qui se joignent en voûte, sans se toucher, et ombragée d'une infinité d'arbustes et de lianes qui pendent en festons. Dans le fond jaillit comme d'un escalier tournant, et se précipite sur trois degrés, une eau si transparente, que vous comptez aisément les truites qu'elle roule parmi de 20 gros bouillons d'écume. Ne demandez pas ce qui me charmait le plus dans cette grotte, ou de sa fraîcheur délicieuse, ou de l'aimable tristesse que son obscurité inspire, ou de ce doux murmure des eaux qu'on rencontre partout dans les Pyrénées : tout ce que je sais, c'est que j'y revenais sans cesse malgré moi, et qu'on fut obligé de m'en arracher.

Nous poursuivîmes notre route, et après avoir rencontré des femmes et un moine espagnol qui allaient prendre les bains de Baréges, et avoir ri de la frayeur du moine, abandonnant prudemment sa mule au moment où celle-ci, effarouchée par nos cris, abandonnait le sentier pour se pré- 30 cipiter dans le Gave, nous nous trouvâmes entourés d'un amas prodigieux de rochers énormes et carrés, de trente ou quarante pieds sur toutes les faces, et dont un seul, comme nous l'avons remarqué, suffirait pour bâtir une assez belle maison. Ils sont portés à vide les uns sur les autres, sans aucun mélange de terre ni de sable; et de quelque côté qu'on les envisage, ils menacent. Le chemin passe au milieu. Cet endroit est très-bien nommé le *Chaos*. L'imagination ne peut rien concevoir de plus horrible et de plus beau, de plus triste et de plus imposant. Ce sont visiblement les débris de deux montagnes de granit et de pierres calcaires qui se sont écroulées à la fois par leur base. La catastrophe 40 paraît récente, et cependant elle n'a point laissé de trace dans la mémoire des hommes.

Nous arrivâmes enfin à Gavarnie, cette montagne qu'on découvre de si loin, qui fuit lorsqu'on croit la toucher, et dont la cime, élevée de plus de quatorze cents toises au-dessus du niveau de la mer, sépare la France de l'Espagne. Je me crus tout d'un coup jeté dans un désert à

cent mille lieues de l'Europe et de vous, seul en un mot dans l'univers. Figurez-vous, s'il est possible, un vaste amphithéâtre de rochers perpendiculaires, dont les flancs nus et horribles présentent à l'imagination des restes de tours et de fortifications, et dont le sommet, ruisselant de toutes parts, est couvert de neiges éternelles. L'intérieur de l'enceinte, l'arène, si j'ose ainsi m'exprimer, est jonché d'un amas effroyable de décombres, et traversé par des torrents. Qu'on parle encore de ces ouvrages des Romains, de ces amphithéâtres dont les voyageurs courent admirer les ruines à Nîmes et dans d'autres villes! Pour être frappé de ces monuments, où de vils gladiateurs combattaient autrefois aux yeux d'un peuple oisif, il faut n'avoir pas vu ce cirque bien plus auguste, bien plus terrible, où la nature, aux yeux du philosophe, lutte perpétuellement avec le temps [1].

ROUSSEL [2].

QUALITÉS DISTINCTIVES DE LA FEMME.

FRAGMENT.

Il n'est pas douteux que cette faiblesse qui caractérise les organes de la femme, ne lui interdise les efforts de cette contention d'esprit qui est nécessaire à l'étude des sciences abstraites, même pour s'y égarer: et que son imagination, trop mobile et peu capable de garder une assiette permanente, ne la rende peu propre aux arts qui dépendent de cette faculté de l'âme : mais aussi c'est de cette faiblesse que naissent ces sentiments doux et affectueux qui constituent le principal caractère de la femme; c'est du sentiment de son impuissance qu'elle tire cette disposition à s'identifier avec les malheureux, cette pitié naturelle qui est la base des vertus sociales. C'est pourquoi les qualités de la femme, sans avoir le même éclat qu'ont les talents supérieurs qu'on admire dans l'homme, et dont l'effet le plus sensible est de nourrir souvent en lui

[1] Pour les vers qui terminent cette lettre, voir la partie poétique de la section.

[2] **Pierre ROUSSEL** (1742-1802), médecin français, né à Aqs, près de Foix, mort à Châteaudun. Il est l'auteur d'un ouvrage fort remarquable intitulé : *Système physique et moral de la femme,* dont La Harpe a parlé en ces termes : « Roussel écrit avec élégance et intérêt, sans déclamation et sans fausse chaleur. Ses observations sont d'un vrai philosophe, et son style est à fois d'un écrivain sage et d'un homme sensible. » Il suffit de lire les pages que nous avons empruntées au livre de Roussel pour sentir la justesse de cette appréciation. L'aimable docteur paraît s'être occupé beaucoup de la plus belle et de la plus intéressante moitié du genre humain. Quelques-uns de ses graves confrères ont même pu lui reprocher d'avoir introduit un peu de galanterie dans la science. Mais ceci n'est point notre affaire. Roussel a écrit pour la bibliothèque des Dames la *Médecine domestique.* Nous ne doutons pas, connaissant l'écrivain, que cette

un orgueil sauvage et triste, sont d'un plus grand usage dans la société. Tout le monde convient que les femmes ont une morale plus active, et que celle des hommes est plus en spéculation. Les premières font souvent le bien que les derniers ne font que projeter. Ceux-ci s'occupent des maux possibles, ou qui sont répandus sur la face du globe, tandis que les autres soulagent les malheurs réels qui les environnent. Si les vertus des femmes sont moins brillantes que celles des hommes, elles sont peut-être d'une utilité plus immédiate et plus continue.

Il en est de même de leurs talents. Ceux de l'homme sont plus propres à lui donner une haute opinion de son espèce; ceux de la femme contribuent encore plus au bonheur qu'ils ne flattent la vanité. Si on aime quelquefois à errer avec le premier dans les régions désertes et inaccessibles qu'habite le génie, la difficulté de soutenir longtemps un état peu fait pour notre faiblesse nous fait retomber encore avec plus de plaisir dans la sphère ordinaire où la nature nous a placés, et que la femme embellit par des qualités qui sont toujours de mise et qui font toujours le charme de tous les moments.

Dans ce que nous disons ici des qualités morales de la femme, nous n'avons égard qu'à ce qui paraît dériver immédiatement de son organisation matérielle; car on ne doute point que l'éducation, les mœurs sociales, et une infinité de circonstances, ne puissent altérer de mille manières, et même effacer presque le caractère primitif que la nature lui a donné : il n'en est pas moins vrai qu'en général les femmes sont et doivent être naturellement douces et timides.

On a fait sentir que la raison n'est point étrangère aux femmes; nous devons ajouter que leurs affections primitives semblent même concourir à leur faciliter l'exercice des devoirs qu'elle prescrit; car si, d'un côté, le caractère sensible dont la nature les a douées les porte au bien sans effort, d'un autre, il semble que la contrainte et la réserve auxquelles elle les condamne doivent les disposer aux combats pénibles de la vertu. Mille faits attestent qu'elles ne sont point incapables des actions qui demandent une grande force d'âme. L'enthousiasme de

médecine ne contienne une foule d'ordonnances aussi faciles à lire qu'à suivre.

Roussel fut membre associé de l'Institut.

Ne pas le confondre avec

Henri-Pierre-Anselme ROUSSEL (1748-1812), autre médecin français, né près de Domfront et mort à Caen, lequel n'a publié que des ouvrages purement scientifiques.

Mentionnons encore un autre écrivain du même nom :

Pierre-Joseph-Alexis ROUSSEL (1759-1815), né à Epinal et mort à Paris, et à qui l'on doit : la *Politique de tous les cabinets de l'Europe pendant les règnes de Louis XV et de Louis XVI*, la *Correspondance amoureuse de Fabre d'Eglantine*, la *Correspondance secrète de plusieurs personnages illustres à la fin du XVIIIe siècle*, et enfin une *Histoire secrète du Tribunal révolutionnaire*.

l'honneur leur a quelquefois fait faire ce qui n'est bien souvent dans les hommes que l'effet d'une impulsion matérielle. Ce sentiment, qui est si propre à élever l'âme et à lui donner un ressort indépendant de la vigueur du corps, s'accorde très-bien avec leur imagination vive, et avec leur extrême sensibilité. Personne n'ignore qu'il a été des peuples chez lesquels les femmes étaient comme les juges naturels de tout ce qui avait du rapport à l'honneur, et chez lesquels la crainte imposante de leur mépris était le plus redoutable de tous les censeurs.

Quant au moral, tout en elles prend la force du sentiment : c'est par cette règle qu'elles jugent toujours les choses et les personnes. Leurs opinions tiennent peut-être moins aux opérations de l'esprit qu'à l'impression qu'ont faite sur elles ceux qui les leur ont suggérées; et quand elles cèdent, c'est moins aux traits victorieux du raisonnement qu'à une nouvelle impression qui vient détruire la première. Cette organisation était sans doute nécessaire dans le sexe à qui la nature devait confier le dépôt de l'espèce humaine encore faible et impuissant. Celle-ci eût mille fois péri, si elle eût été réduite aux secours tardifs et incertains de la froide raison. Mais le sentiment, plus prompt que l'éclair, aussi vif et aussi pur que le feu dont il émane, pousse une femme à travers les flammes, fait qu'elle s'élance au milieu des flots pour sauver son enfant; il fait plus, il la porte à remplir, avec une patience qu'on n'admire pas assez, et même avec une sorte de satisfaction, les fonctions les plus dégoûtantes et les plus pénibles. Serait-il vrai, comme on l'a dit, que cet instinct précieux, par lequel la nature a pris soin de lier les hommes, s'altère et s'affaiblit à mesure que la raison se perfectionne? Enfin tel est le pouvoir du sentiment, si énergique dans les femmes, que, tout faible qu'il est dans les hommes, il est encore le plus ferme fondement de la société; car les lois ne furent jamais qu'un lien précaire que les sophismes ou les artifices de l'intérêt particulier éludent presque toujours.

(*Système physique et moral de la femme, Partie I, Chap. IV.*)

LE PRINCE DE LIGNE [1].

SERMON AUX SOLDATS D'UN RÉGIMENT VALLON.

FRAGMENT.

Le dieu des armées aime ceux qui y servent. Il met ce titre au-dessus des autres, et vous regarde plus particulièrement pour ses enfants. C'est lui qui vous a sauvés des périls où vos serments vous ont conduits, mais où votre valeur vous a rendus si souvent vainqueurs de vos enne-

[1] **Charles-Joseph, prince DE LIGNE** (1735-1814), général autrichien, écrivain français, né à Bruxelles, mort à Vienne. Il était fils du prince Claude Lamoral de Ligne et d'Elisabeth de Salm-Salm, arrière-petite-fille de Marie Stuart. Il

mis. C'est lui qui vous préservera des dangers où vous cherchez à vous exposer, lorsqu'il se présentera de nouvelles occasions de gloire, et c'est lui, de la part de qui je vous annonce celle de l'éternité, si vous remplissez bien les devoirs de votre état.

En effet, qu'y a-t-il de plus respectable qu'un militaire pénétré de zèle et d'application? Quelle offre plus digne à faire à l'Eternel, le jour que vous trouverez la mort dans ces champs d'honneur que vous aurez déjà rougis de votre sang? Quelle plus belle offre, dis-je, à faire, que les actions d'une vie passée à bien remplir vos fonctions? Eh! que vous demandera-t-on? « Mon joug est léger, dit le fils de Dieu, *leve est jugum meum.* » Obéissance, union, patience, modération, tempérance: voilà ce qui vous distinguera dans ce monde-ci, et vous fera récompenser dans l'autre. C'est à ceux qui sont à votre tête, à vous garantir de tous les maux auxquels vous seriez souvent exposés, si vous étiez abandonnés à vous-mêmes. Ils se chargent de tous les embarras que la jeunesse des uns, l'inexpérience des autres, le peu de lumières de plusieurs, et la vivacité d'une grande partie, vous occasionneraient à tout moment. Une subordination sans bornes, un respect pour ceux qui vous commandent, une foi aveugle en leurs paroles, une confiance en leurs promesses, un silence profond quand ils exigent quelque chose de vous, c'est tout ce qu'ils vous recommandent en vertu du pouvoir qu'ils ont reçu du Dieu qui parle par ma voix.

La charité, cette vertu si précieuse à ses yeux, vous empêchera de

ne fit pas un long stage dans la carrière militaire qu'il avait embrassée par vocation. Entré comme enseigne dans le régiment de son père, il fit la campagne de 1757, montra beaucoup d'intrépidité et de sang-froid au combat de Leuthen, et gagna le grade de colonel à la bataille de Hochkirchen. A l'avénement de l'empereur Joseph II, il fut nommé général-major. Il eut moins d'occasions de déployer ses talents militaires à l'armée que les séductions de son esprit à la cour. — Envoyé par l'empereur auprès de Louis XV pour lui annoncer la victoire de Moxen, il eut un succès prodigieux à Versailles, où l'on s'étonna de voir un grand seigneur autrichien rapporter de Vienne la suprême élégance d'un Richelieu ou d'un Lauzun, et une provision de bons mots et de saillies à défrayer tous les salons parisiens. Chargé, en 1782, d'une mission diplomatique auprès de Catherine II, il ne réussit pas moins à Saint-Pétersbourg qu'à Versailles. La czarine dut apprécier singulièrement les mérites du prince de Ligne, si l'on en juge par les faveurs dont elle le combla. Il est vrai qu'il ne faut pas mettre au nombre de celles qu'il utilisa le mieux sa nomination au grade de feld-maréchal dans l'armée russe. Sous Joseph II, la fortune du prince de Ligne avait atteint son apogée; à la mort de ce souverain, elle ne fit que décliner. Cependant, elle eut encore une phase brillante pendant le règne de François II. Nommé capitaine des trabans de la garde impériale et feld-maréchal (cette fois au service de l'Autriche), l'ancien élève de Landon aurait voulu se mesurer avec le vainqueur de Marengo; les rancunes ou la prudence d'un ministre écartèrent de lui ce périlleux honneur. Et franchement qu'aurait-il fait de plus que le baron de Mélas et tant d'autres tacticiens de la vieille école? Recommencer la partie sur l'échiquier du grand Frédéric c'était la perdre d'avance. Le prince de Ligne avait trop d'esprit pour

faire servir entre vous et contre vous-mêmes, cet honneur mal entendu qui n'a de réalité que vis-à-vis des ennemis de votre patrie. Que votre délicatesse n'en souffre pas ! mais que votre raison vous fasse apprécier l'honneur de ces combats, dont les suites sont aussi fâcheuses pour celui qui y triomphe que pour celui qui en est la victime ! Tournez cette fureur meurtrière contre ceux qui veulent enlever la couronne dont vous êtes le soutien. Que le même esprit vous unisse. Que l'union règle votre conduite, que la paix règne dans vos âmes, jusqu'à ce que la trompette guerrière vous appelle à la victoire. Jouissez du bonheur de la société ! Goûtez les plaisirs de l'amitié : que vos camarades soient prêts à répandre leur sang pour vous ; et que vos casernes, vos chambres retentissent de la joie pure qui règne en vos cœurs !

Je vous ai parlé de la patience, c'est la première vertu des héros. C'est elle qui leur fait souffrir des maux, dont le sacrifice est si agréable à Dieu. Dans ces marches forcées, ces bivouacs de l'hiver le plus rigoureux, ces tranchées où l'eau vous couvre presque entièrement, dans ces gelées, ces frimas, au milieu des glaçons, où vos membres presque perclus peuvent à peine soutenir vos armes, c'est là que j'admirerai la douceur d'un chrétien, et la fermeté d'un soldat.

O vous ! soldats ! que l'honneur a ralliés à nos drapeaux, soyez vos juges à vous-mêmes. C'est à votre équité que j'en appelle. C'est votre sentiment intérieur que j'interroge. Comment appelez-vous ceux qui se dégradent, et qui, indignes du titre de vos camarades, abandonnent toute espèce de sentiment et de raison, et se livrent à la passion qui leur

se plaindre longtemps d'une mesure qui lui permettait de garder ses illusions guerrières.

« Le seul malheur, » « dit M. de Lescure, qui ait donné à cet homme d'esprit l'occasion de montrer un peu son cœur fut la mort de son fils Charles, tué en 1792, durant la fameuse expédition des Prussiens en Champagne. » Il ne fallait rien moins que la douleur paternelle pour imprimer sur le front de ce grand seigneur resté toujours jeune, une ride profonde et ineffaçable. Il garda longtemps le silence, s'éloigna du monde, mais enfin les anciennes habitudes reprirent le dessus ; il recommença à semer ses bons mots dans les salons aristocratiques de Vienne, et quelques jours avant sa mort, il disait à propos du fameux congrès qui fut pour la capitale de l'Autriche l'occasion ou le prétexte de tant de fêtes : « Il danse plus qu'il ne marche. »

Les œuvres du prince de Ligne publiées sous le titre de : *Mélanges militaires, littéraires, sentimentaires*, forment 32 volumes. A. R.

Voir pour de plus amples détails la notice de M. de Lescure dans le tome XXXI de la biographie Firmin-Didot, et le tome VIII des *Causeries du Lundi* de M. Sainte-Beuve.

SENTENCES DÉTACHÉES DE L'AUTEUR.

La délicatesse est comme une rose qu'on peut sentir, mais qu'il ne faut point toucher.

L'imagination a plus de charmes en écrivant qu'en parlant. Les grandes ailes doivent se ployer pour entrer dans un salon

fait perdre l'usage de leurs sens. L'ivresse est la marque la plus vile de l'abaissement, et l'abaissement est incompatible avec la noblesse de votre état. Que de reproches à se faire, lorsque des maladies honteuses, la suite de tant de plaisirs infâmes, vous empêchent de vous trouver en ces jours où vous moissonneriez des lauriers.

Et vous qui, du haut des cieux, voyez la valeur, et tant de vertus que je reconnais moi-même dans cette brave troupe; couronnez tant de mérites par le pardon des injures que la fragilité humaine vous en a fait quelquefois essuyer. Et ajoutez à vos bienfaits déjà reçus, la foi dont ces héros ont besoin pour trouver dans votre sainte loi une consolation toujours sûre. Faites, Dieu puissant, luire sur eux les rayons de votre lumière, et en les éclairant, récompensez la bonne volonté et l'honnéur qui brillent dans leurs yeux.

Priez vous-mêmes, pour moi. Que vos cœurs soient un temple vivant, où sans cesse vous sacrifiez au Seigneur : et puissé-je avec vos exemples et la grâce du Dieu des armées, goûter avec vous après une vie glorieuse, la vie éternelle, que je vous souhaite [1].

(*Mélanges militaires, littéraires et sentimentaires, Tome X.*)

FLORIAN [1].

FRAGMENTS D'ESTELLE.

I. INTRODUCTION.

J'ai célébré les bergers du Tage; j'ai décrit leurs innocentes mœurs, leurs fidèles amours, et la félicité dont on jouit avec une âme pure et tendre. C'était la première fois que mes doigts mal assurés se posaient sur la flûte champêtre : ma tremblante voix essayait des airs nouveaux pour elle, et mon oreille inquiète demandait à l'écho des forêts si les nymphes pouvaient m'entendre. Aujourd'hui, moins ignorant, mais non moins timide, je médite des chants plus doux à mon cœur : je veux

[1] Le prince de Ligne fait de ce sermon une introduction ainsi conçue :

« Une bête d'aumônier d'un régiment qui était sous mes ordres, lui prêchait toujours transubstantiation, transfiguration, etc. Ce n'est pas là, mon père, lui dis-je un jour, ce qu'il faut dire à ces braves gens qui n'y entendent pas plus que vous. Parlez-leur un langage qui serve à leur bonheur. Elevez leur âme, au lieu de l'abaisser. Donnez-leur des idées justes, au lieu de les embrouiller. »

Je vais faire un sermon. Apprenez-le, et dites-le leur dimanche prochain. Le voici.

[2] **Jean-Pierre-Claris DE FLORIAN** (1755-1794), né au château de Florian, près de Sauve (ancien Languedoc), mort à Sceaux.

Encore enfant, il fut présenté à Voltaire qui lui donna le joli nom de Floriannet. Il fut d'abord attaché, comme page, à la maison du duc de Penthièvre, puis il entra à l'école de Bapaume. On ne sait jusqu'à quel point les élèves de cet établissement étaient soumis à la surveillance de leurs maitres; mais dans

célébrer ma patrie; je veux peindre ces beaux climats où la verte olive, la mure vermeille, la grappe dorée, croissent ensemble sous un ciel toujours d'azur; où, sur de riantes collines, semées de violettes et d'asphodèles, bondissent de nombreux troupeaux; où enfin un peuple spirituel et sensible, laborieux et enjoué, échappe aux besoins par le travail, et aux vices par la gaîté. (*Livre I.*)

II. L'AMITIÉ.

Tendre amitié, délice des bons cœurs, c'est dans le ciel que tu pris naissance; tu descendis sur la terre aux premiers chagrins des humains. Le Créateur, toujours attentif à soulager par un bienfait chacun des maux de la nature, t'opposa seule à toutes les peines. Sans toi, jouets éternels du sort, nous passerions dans les pleurs les longs instants de cette courte vie; sans toi, frêles vaisseaux, privés de pilotes, toujours battus par des vents contraires, portés à leur gré çà et là sur une mer semée d'écueils, nous péririons sans être plaints, ou nous échapperions pour souffrir encore. Tu deviens le port tranquille où l'on se réfugie pendant l'orage, où l'on se félicite après le danger. Bienfaitrice de tous les mortels, dans la douleur, dans la joie, tu donnes seule des jouissances que les remords et la crainte ne viennent point empoisonner. (*Livre V.*)

tous les cas elle ne devait pas être bien rigoureuse, puisqu'avant l'âge de dix-sept ans, le futur auteur d'Estelle s'estimait *assez heureux* pour posséder une maîtresse, un coup d'épée et un ami. « Lorsqu'un jeune gentilhomme entre aussi cavalièrement dans la vie, il ne lui suffit pas de payer de sa personne, il faut qu'il paie encore de sa bourse, et certains succès coûtent fort cher. Le patrimoine de Floriannet y passa tout entier. Par bonheur que l'excellent duc de Penthièvre offrit un refuge honorable à l'enfant prodigue dont il fit son gentilhomme ordinaire. Florian put alors se livrer sérieusement à l'étude des lettres et il publia à d'assez courts intervalles les ouvrages qui rendirent son nom populaire, *Galatée*, *Estelle*, *Numa Pompilius*, *Gonzalve de Cordoue*, etc. L'Académie française, après avoir couronné deux de ses poèmes, lui réserva un de les fauteuils où il vint s'asseoir en 1788. Tout allait bien jusque-là; mais le ciel si doux et si pur sous lequel fleurissait l'idylle, commença à s'obscurcir; les nuages s'amoncelèrent à l'horizon et une tempête telle qu'on n'en avait pas encore vu de mémoire d'homme, éclata. On sait ce qu'elle fit de Condorcet, de Lavoisier, de Bailly, d'André Chénier, de Roucher; elle ne tua pas sur le coup le pauvre Florian, mais elle l'emporta bien loin de ses sentiers fleuris. Désigné aux soupçons du Comité de salut public par sa naissance et surtout par les bienfaits de l'ancienne monarchie, l'auteur de Guillaume Tell eut beau protester de son civisme, il fut jeté en prison, et sans les événements du 9 thermidor, la fatale charette eût emporté un poète de plus à l'échafaud. Malheureusement, le captif délivré n'était plus qu'un mourant, et quand il fut rendu à ses amis, ce ne fut que pour s'éteindre dans leurs bras.

Il semble au premier coup d'œil que Florian ne soit qu'un disciple attardé de l'école pastorale de d'Urfé et de Racan, venu tout exprès dans les dernières années du XVIIIe siècle pour fermer le cortége des bergers et des bergères de fan

FRAGMENTS DE NUMA POMPILIUS.

I. FÊTE DE CÉRÈS.

Le jour de la fête de Cérès était arrivé. Chez les Sabins cette fête ne se célèbre point comme à Eleusis.

Chaque année, avant de commencer la moisson, tous les laboureurs, parés de leurs plus beaux habits, se rassemblent dans la ville de Cures. C'est de là qu'ils partent pour aller au temple. Les joueurs de flûtes ouvrent la marche; ensuite viennent de jeunes vierges, portant sur leurs têtes, dans des corbeilles ornées de fleurs, des offrandes pures pour la déesse.

Les enfants des laboureurs marchent après elles, vêtus de robes blanches, couronnés de bluets, et conduisant le vorace animal qui se nourrit des fruits du chêne. Cette troupe nombreuse, fière de garder la victime, veut apporter une gravité toujours dérangée par leur joie bruyante. Leurs pères les suivent d'un pas tardif, en recommandant le silence, et pardonnant d'être mal obéis. Chacun d'eux porte dans ses mains une gerbe, prémices de sa moisson. Les princes, les guerriers, les magistrats n'ont plus de rang dans ce grand jour, et cèdent le pas, avec respect, à ceux qui les ont nourris.

taisie auxquels on doit en France et peut-être ailleurs ce qu'on appelle l'art et la littérature rococo. Cependant le chantre d'Estelle et de Ruth a moins sacrifié au goût de son époque qu'il n'a obéi à ses propres instincts. Né sur les bords du Gardon, dans l'une des plus belles contrées du midi de la France, il eut toute sa vie devant les yeux l'image des riants vallons où s'étaient écoulées les premières années de son enfance. « Que ne puis-je être certain, » disait-il, « de reposer sous le grand alisier de mon village où les bergères se rassemblent pour danser! Je voudrais que leurs mains pieuses vinssent arracher le gazon qui couvrirait mon tombeau, que les enfants après leurs jeux, y jetassent leurs bouquets effeuillés: je voudrais enfin que les bergers de la contrée y fussent quelquefois attendris en y lisant cette incription :

Dans cette demeure tranquille
Repose notre bon ami,
Il vécut toujours à la ville
Et son cœur fut toujours ici.

Dégagé des formes convenues de la pastorale, ce vœu conserve l'accent du cœur et il exprime un sentiment vrai, ce qui n'est pas le trait caractéristique du genre.

Florian avait fait une étude particulière de Virgile, peut-être de Théocrite; il professait pour Gessner une admiration qui allait jusqu'à l'enthousiasme; en un mot, il se sentait invinciblement attiré vers le groupe de ces poètes qui, à toutes les époques, ont été assez en contact avec la nature pour aimer à peindre les bois ombreux, les prairies verdoyantes, les sources limpides, et pour opposer dans de gracieuses fictions les joies naïves de la vie champêtre aux plaisirs artificiels de la civilisation. Seulement, selon le génie des poètes ou les aspirations de leur siècle, ces échappées ouvertes sur la campagne et le ciel libre sont plus ou moins

On arrive au temple. Tullus se prosterne devant la déesse; en lui présentant les prémices : « Mère des humains, s'écrie-t-il, c'est toi qui fais croître ces gerbes, et c'est ton père Jupiter qui nous rend pieux et reconnaissants. Dieux immortels, nous vous offrons vos propres bienfaits. Ne rejetez pas nos offrandes; et que votre bonté suprême donne à nos champs l'abondance, à nos corps la force, et à nos âmes la vertu ! »

Après cette prière, Tullus répand l'orge sacrée sur la victime; il lui tourne la tête vers le ciel, l'immole, et la fait consumer tout entière.

10 (*Livre I.*)

II. DESCRIPTION DE LA CAMPAGNE DE ROME ET DE CETTE VILLE GUERRIÈRE.

Numa marche, il trouve le pays des Fidénates, et arrive bientôt sur le territoire de Rome. Il le distingue aisément de celui de ses voisins : les campagnes y sont désertes; les terres incultes n'y produisent que de l'ivraie; les troupeaux faibles et dispersés y trouvent à peine leur nourriture : point de moissonneurs qui recueillent les présents de Cé-

larges. Tantôt les horizons du paysage se perdent dans l'infini, tantôt ils ont pour cadre un panneau de salon. L'idylle ne meurt pas plus que la tragédie dont on a prononcé tant de fois l'oraison funèbre; elle ne fait que se transformer. Si elle perd sa grâce native, sa fraîcheur printanière dans les fadeurs et les mièvre-
20 ries du roman pastoral, elle se relève jusqu'à la hauteur des plus nobles conceptions de l'esprit lorsqu'elle puise ses inspirations au cœur même de la nature et qu'elle déroule les plus simples incidents de la vie humaine au milieu des splendeurs de la Création. C'est ainsi qu'aux confins de deux mondes et de deux siècles, on vit éclore dans une île de l'Océan indien, comme une perle formée par les flots de la mer, la plus suave, la plus touchante et la plus poétique des idylles. Quand Paul et Virginie remplacèrent Estelle et Némorin, une grande révolution s'était accomplie dans la littérature, et l'homme extraordinaire qui en avait donné le signal, c'était l'auteur d'*Émile*, de *la Nouvelle Héloïse*, des *Rêveries* et des *Confessions*, ouvrages sur lesquels on pourra discuter jusqu'à
30 la fin des siècles, mais auxquels on ne contestera pas la gloire d'avoir rendu à une société plongée dans le matérialisme, le sentiment de l'idéal et l'intelligence de la nature.

Nous n'avons point parlé des *Fables* de Florian; elles sont pourtant son premier titre à une popularité qui ne devait pas être que viagère. Dans ces petits poèmes dont l'invention est toujours ingénieuse, l'enseignement toujours juste et direct, il y a plus de finesse que de naïveté, mais il n'y a point les traces de faux goût qu'on rencontre parfois dans les autres écrits de l'auteur d'Estelle.

On a généralement assigné jusqu'ici à Florian la seconde place parmi les fabulistes français; elle est glorieuse encore puisque la première est occupée par
40 un maître inimitable. A. R.

Sa réception à l'Académie donna lieu à ces vers attribués à Rivarol :

Ecrivain actif, guerrier sage,
Il combat peu, beaucoup écrit;
Il a la croix pour son esprit,
Et le fauteuil pour son courage.

rès; point de glaneuses qui suivent en chantant la famille du laboureur; point de berger qui, sur le penchant d'un coteau, tranquille sur ses brebis que son chien fidèle empêche de s'écarter, chante sur sa flûte la beauté d'Amaryllis, ou les douceurs de la vie champêtre. Tout est triste, morne, silencieux. Les villages dépeuplés n'offrent que des femmes et des vieillards. Celle-ci pleure son époux, celle-là son frère, tués dans les combats. Ici, c'est un vieillard qui va mourir sans consolation et sans secours : il n'a plus d'enfants; le dernier vient de lui être enlevé pour servir dans l'armée de Romulus. Ce père au désespoir jette des cris plaintifs, se meurtrit le visage, arrache ses cheveux 10
blancs, et maudit les armes de son roi. Là, c'est une mère qui fuit avec le seul fils qui lui reste; elle est sûre qu'on viendrait l'arracher de ses bras : elle aime mieux quitter son pays, sa maison, le champ qui la nourrissait, pour aller mendier du pain, chez un peuple qui lui laissera du moins son fils. Partout la tristesse, la pauvreté, la désolation étalent leur affreuse image : et les sujets de Romulus, depuis que leur maître connaît la gloire, ne connaissent plus ni le repos, ni le bonheur.

« O dieux immortels, s'écriait Numa, voilà donc ce peuple si fier, si envié de ses voisins, et que des victoires rendent déjà si célèbre et si redoutable ! le voilà malheureux, pauvre, cent fois plus à plaindre que 20
tous ceux qu'il a vaincus. Et tel est donc le prix de la gloire ! ou plutôt, telle est la justice céleste; les dieux ont voulu que les conquérants souffrissent eux-mêmes des maux qu'ils font et qu'ils achetassent de leur infortune celle dont ils accablent leurs voisins. » Numa comparait alors en lui-même le bonheur dont jouissaient les paisibles Sabins, l'abondance, la gaieté qui régnaient dans leurs campagnes, avec le spectacle qui frappait ses yeux. Il se rappelait tout ce que Tullus lui avait dit de la guerre, et il adressait des vœux aux immortels pour qu'ils fissent naître des rois pacifiques, quand tout à coup l'aspect de Rome vient frapper et étonner ses regards. 30

Ce mont Palatin, l'ancien asile des pâtres et des troupeaux, maintenant bordé de murailles, hérissé de tours menaçantes; ces fossés larges et profonds qui en défendent l'approche; ces remparts inaccessibles; et ce fameux Capitole qui domine toute la ville sur le haut duquel on distingue le temple de Jupiter; tout en impose à Numa : il regarde, admire, et s'avance. (*Livre II.*)

FRAGMENT DE GONZALVE DE CORDOUE.

LE COMBAT DU TAUREAU.

Au milieu du champ est un vaste cirque environné de nombreux gradins; c'est là que l'auguste reine, habile dans cet art si doux de gagner les cœurs de son peuple en s'occupant de ses plaisirs, invite souvent ses guerriers au spectacle le plus chéri des Espagnols. Là, les jeunes chefs, 40
sans cuirasse, vêtus d'un simple habit de soie, armés seulement d'une lance, viennent, sur de rapides coursiers, attaquer et vaincre des taureaux

sauvages. Des soldats à pied, plus légers encore, les cheveux enveloppés dans des réseaux, tiennent d'une main un voile de pourpre, de l'autre des lances aiguës. L'alcade proclame la loi de ne secourir aucun combattant, de ne leur laisser d'autres armes que la lance pour immoler, le voile pour se défendre. Les rois, entourés de leur cour, président à ces jeux sanglants, et l'armée entière, occupant les immenses amphithéâtres, témoigne par des cris de joie, par des transports de plaisir et d'ivresse, quel est son amour effréné pour ces antiques combats. Le signal se donne, la barrière s'ouvre, le taureau s'élance au milieu du cirque; mais au bruit de mille fanfares, aux cris, à la vue des spectateurs, il s'arrête inquiet et troublé, ses nasaux fument, ses regards brûlants errent sur les amphithéâtres; il semble également en proie à la surprise, à la fureur. Tout à coup il se précipite sur un cavalier, qui le blesse et fuit rapidement à l'autre bout. Le taureau s'irrite, le poursuit de près, frappe à coups redoublés la terre, et fond sur le voile éclatant que lui présente un combattant à pied. L'adroit Espagnol, dans le même instant, évite à la fois sa rencontre, suspend à ses cornes le voile léger et lui darde une flèche aiguë qui de nouveau fait couler son sang. Percé bientôt de toutes les lances, blessé de ces traits pénétrants dont le fer courbé reste dans la plaie, l'animal bondit dans l'arène, pousse d'horribles mugissements, s'agite en parcourant le cirque, secoue les flèches nombreuses enfoncées dans son large cou, fait voler ensemble les cailloux broyés, les lambeaux de pourpre sanglants, les flots d'écume rougie, et tombe enfin épuisé d'efforts, de colère et de douleur. (*Livre V.*)

CHOIX DE LETTRES.

I. A M. GESSNER [1]

EN LUI ENVOYANT GALATÉE.

Monsieur,

Vos ouvrages font le bonheur de ma vie ; et comme il est impossible que celui qui les a faits ne soit pas le meilleur des hommes, j'espère qu'il me pardonnera de l'importuner d'une lettre. Depuis mon enfance, la *Mort d'Abel, Daphnis,* les *Idylles,* le *Premier Navigateur,* sont tou-

[1] Voici la réponse de M. Gessner :

Monsieur,

Oui, j'ai reçu votre lettre si obligeante, et la *Galatée.* Tout ce que je pourrais dire pour excuser le retard de ma réponse et de mes remerciments ne m'excuserait pas : mais il est pourtant vrai qu'une indisposition, qui m'a tourmenté presque tout l'hiver, m'avait mis dans une inaction entière. Le printemps vient me guérir : mon premier soin est de vous écrire.

Galatée est arrivée; elle m'a remis la guirlande que son père m'avait destinée. Ah! qu'elle m'a fait passer des heures délicieuses pendant l'hiver! Depuis le commencement des beaux jours, elle m'accompagne dans mes promenades so-

jours dans mes mains. Je dois à mes lectures tout ce que j'estime de mon cœur.

Mon admiration pour vos écrits m'a inspiré le désir de faire une pastorale. Je me suis aidé d'un fameux auteur espagnol qui avait votre génie, sans avoir votre douceur. J'ai tâché d'habiller la *Galatée* de Michel Cervantes comme vous habillez vos Chloés; je lui ai fait chanter les chansons que vous m'avez apprises, et j'ai orné son chapeau de fleurs volées à vos bergères.

Cette passion de vous ressembler m'a valu l'indulgence du public français. J'ose vous envoyer *Galatée*. Allez, ma fille, lui ai-je dit, allez trouver le maître de tous les bergers : vous poserez doucement votre guirlande sur sa tête, vous vous mettrez à genoux devant lui; et quand il vous regardera en souriant, comme le bon Amyntas regardait la belle Phyllis [1], vous lui direz : Je viens mettre à vos pieds le tribut de respect et d'admiration que vous doivent tous les cœurs sensibles, et que mon père a plus de plaisir à vous payer que personne.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, avec ces sentiments, qui dureront autant que ma vie, votre, etc.

II. A M. DE BOISSY D'ANGLAS [2].

27 messidor, an II de l'ère républicaine.

Mon cher confrère en Apollon, vous êtes instruit peut-être que je vais dans une maison d'arrêt, par l'ordre du comité du salut public. J'ai beau fouiller et scruter jusques au fond de mon cœur, je ne crains pas de vous dire (car le malheur ne peut être soupçonné d'orgueil) que ce

litaires; et les beautés de la nature me donnent la disposition de sentir doublement son prix. Quelle naïveté! quelle grâce! quelle sensibilité dans tout ce qu'elle dit! Espagnole d'origine, cela lui donne un air romanesque qui la rend encore plus intéressante. Si vous lui donnez des sœurs aussi aimables qu'elle, elle me sera toujours la plus chère, puisqu'elle a été la première par laquelle vous m'avez assuré de votre amitié.

J'ai l'honneur d'être, avec l'estime et l'attachement le plus tendre.

Votre, etc.

La douceur, la grâce de cette lettre, et le nom du chantre d'Abel, doivent faire pardonner d'avoir imprimé ces éloges, qui ne sont que des encouragements dictés par la politesse et par l'indulgence naturelle à tous les grands hommes.

(*Note de Florian.*)

[1] Dans le charmant poème de *Daphnis*.

[2] **François-Antoine, Comte DE BOISSY D'ANGLAS** (1756—1826). A l'éloquence et aux qualités d'un homme d'état distingué, il unissait, dans la vie privée, une rare amabilité. Il présida l'une des séances les plus orageuses de la Convention, celle du 1er prairial (20 mai 1795), et il fit preuve dans cette circonstance d'un admirable courage. Au milieu des sabres et des baïonnettes, qu'une populace furieuse dirigeait contre lui, il resta impassible sur son fauteuil, et se decouvrit, en signe de respect, devant la tête du député Féraud que des cannibales lui présentaient au bout d'une pique; rappelons aussi l'éloquent dis-

cœur est pur comme le vôtre... S'il est possible de faire abréger un châtiment plus grand pour les malheureux poètes que pour les autres, le comité exercera un acte de justice et de bienfaisance. Ces deux mots sont les plus beaux de toutes les langues; et quand je songe à vous, je trouve que le plus doux est celui d'amitié.

III. AU MÊME.

Sceaux-l'Unité, 23 thermidor an II de l'ère républicaine.

En sortant de prison j'ai couru chez vous. La loi me défendait de vous attendre, il fallait la loi pour m'empêcher de jouir de ce bonheur. Accordez-le-moi, mon ami, en venant promptement me voir. Venez
10 dîner dans ma retraite, venez me voir reprendre mon luth, couvert déjà de poussière, et sur lequel je vais chanter d'une voix plus forte la liberté et l'amitié.

Adieu, mon bienfaiteur; venez aussitôt que le noble métier que vous avez pris d'être utile vous laissera un moment. Donnez-le-moi, ce moment. Je ne sentirai tout à fait ma liberté qu'en vous embrassant.

IV. AU MÊME.

Sceaux-l'Unité, 15 fructidor.

Vous portez, mon cher et aimable législateur, la peine du plaisir que vous trouvez à obliger, et celle du plaisir que je trouve à me vanter de vous connaître. Le maire de cette commune, bon et digne citoyen, m'a
20 demandé avec instance de vous importuner en faveur du citoyen Osselet, qui vous remettra ce billet. Ce n'est pas une démarche, c'est un conseil que nous vous demandons pour le citoyen Osselet. Il revient de combattre les ennemis de la république, il est sur le point d'y retourner mais sa santé, dans un état déplorable, lui fait craindre qu'elle ne serve pas son zèle. De plus, le citoyen est époux, père, fils et fort malade. Il a les certificats et les preuves de sa mauvaise santé. Nous vous prions, mon cher confrère en Apollon, de vouloir bien lui dire à qui s'adresser, ce qu'il faut qu'il fasse, et les moyens de réussir. Votre cœur, heureux quand il fait du bien, ne vous rendra pas cette bonté pénible, et je vous
30 en remercie d'avance.

Adieu, mon bon et cher confrère. Guillaume Tell avance fort, et avancerait mieux sans quelques accès de fièvre, suites de mon été, ou précurseurs de mon automne. J'ai cette fièvre en vous écrivant, et je n'en sens pas moins tout le plaisir de vous dire que je vous aime.

cours qu'il prononça dans la séance du 30 *ventôse de l'an III* (le 20 mars 1795), en faveur des familles dont les biens avaient été séquestrés par des jugements révolutionnaires.

[1] Cette lettre est la dernière qu'écrivit M. de Florian; il était atteint de la maladie qui l'enleva aux lettres et à l'amitié, et il mourut peu de jours après.

CHOIX DE POÈTES.

FONTENELLE [1].

SUR MA VIEILLESSE.

Il fallait n'être vieux qu'à Sparte,
Disent les anciens écrits.
O dieux! combien je m'en écarte,
Moi qui suis si vieux dans Paris!
O Sparte! Sparte, hélas, qu'êtes-vous devenue
Vous saviez tout le prix d'une tête chenue.
Plus dans la canicule on était bien fourré,
Plus l'oreille était dure, et l'œil mal éclairé,
Plus on déraisonnait dans sa triste famille,
Plus on épiloguait sur la moindre vétille, 10
Plus contre tout son siècle on était déclaré,
Plus on était chagrin, et misanthrope outré,
Plus on avait de goutte, ou d'autre béatille,
Plus on avait perdu de dents de leur bon gré,
Plus on marchait courbé sur sa grosse béquille,
Plus on était enfin digne d'être enterré,
Et plus dans vos remparts on était honoré.
O Sparte! Sparte, hélas! qu'êtes-vous devenue?
Vous saviez tout le prix d'une tête chenue.

DAPHNÉ.

SONNET.

« Je suis, criait jadis Apollon à Daphné, 20
Lorsque tout hors d'haleine il courait après elle,
Et lui contait pourtant la longue kyrielle
Des rares qualités dont il était orné :

[1] Pour la notice, voyez page 378.

« Je suis le dieu des vers, je suis bel-esprit né...»
Mais les vers n'étaient point le charme de la belle.
« Je sais jouer du luth, arrêtez! » Bagatelle,
Le luth ne pouvait rien sur ce cœur obstiné.

« Je connais la vertu de la moindre racine :
Je suis, par mon savoir, dieu de la médecine. »
Daphné courait encor plus vite que jamais.

Mais s'il eût dit : « Voyez quelle est votre conquête,
Je suis un jeune dieu, toujours beau, toujours frais. »
Daphné, sur ma parole, aurait tourné la tête.

J.-B. ROUSSEAU [1].

SUR UN COMMENCEMENT D'ANNÉE.

L'astre qui partage les jours,
Et qui nous prête sa lumière,
Vient de terminer sa carrière,
Et commencer un nouveau cours.

Avec une vitesse extrême
Nous avons vu l'an s'écouler;
Celui-ci passera de même,
Sans qu'on puisse le rappeler.

[1] **Jean-Baptiste ROUSSEAU** (1670—1741), né à Paris, mort à Bruxelles.

Ce que nous connaissons de la vie de Jean-Baptiste Rousseau ne le recommande guère à l'estime et aux sympathies de la postérité. Il commença, dit-on, par rougir de son père, honnête cordonnier qui avait rêvé pour ses enfants une destinée plus brillante que la sienne et leur avait assuré le bienfait d'une éducation libérale. Nous ignorons si les biographes sont réellement en mesure de garantir l'authenticité de l'anecdote qui nous représente Jean-Baptiste Rousseau repoussant son père et feignant de ne point le connaître au moment où celui-ci venait, pour l'embrasser, au foyer de la Comédie française. Cependant, nous avons peine à croire qu'il eût suffi d'une accusation sans consistance pour arracher à la conscience de La Motte ce poétique réquisitoire qui semble dicté plutôt par l'indignation que par la haine :

On ne choisit point son père :
Par un reproche populaire
Le sage n'est point abattu :
Oui, quoique le vulgaire pense,
Rousseau, la plus vile naissance
Donne du lustre à la vertu.

Que j'aime à voir le sage Horace
Satisfait, content de sa race
Quoique du sang des affranchis !
Mais je ne vois qu'avec colère
Ce fils tremblant au nom d'un père
Qui n'a de tache que ce fils.

Quant au fameux procès dont le résultat fut la condamnation de Jean-Baptiste Rousseau au bannissement perpétuel, il n'a pas été révisé jusqu'ici par l'opinion

Tout finit; tout est, sans remède,
Aux lois du temps assujetti;
Et, par l'instant qui lui succède,
Chaque instant est anéanti.

La plus brillante des journées
Passe pour ne plus revenir;
La plus fertile des années
N'a commencé que pour finir.

En vain par les murs qu'on achève
On tâche à s'immortaliser; 10
La vanité qui les élève
Ne saurait les éterniser.

dans un sens favorable à l'accusé. Rousseau était-il vraiment l'auteur des couplets satiriques et obscènes qui lui furent imputés? Il ne cessa depuis sa condamnation jusqu'à sa mort de protester de son innocence et, puisque son témoignage n'est pas infirmé par les pièces du procès, il est permis, il est même juste d'en tenir compte; mais un point de cette triste affaire sur lequel il ne s'est pas justifié, c'est d'avoir introduit dans ses moyens de défense la délation et la calomnie, c'est d'avoir rejeté sur Saurin l'accusation qui pesait sur lui et d'avoir osé la soutenir à l'aide de témoins subornés. C'est ainsi qu'il se perdit dans l'opinion 20 et que sa culpabilité parut assez évidente à tous les yeux pour que ses juges n'hésitassent pas à rendre contre lui l'arrêt du 7 avril 1712. Dans un procès littéraire du même genre, dont nous rappelons les principaux incidents à la fin de ce volume, le poète Théophile avait eu à défendre contre des juges bien autrement prévenus que ceux de Rousseau, son honneur, sa liberté et peut-être sa vie; mais cette cruelle épreuve, loin de l'abaisser comme poète, le grandit plutôt. La douleur, par une réaction salutaire, épura son talent entaché de gongorisme, et l'auteur de la tragédie de Pyrame adressa, du fond de sa prison, à son frère et aux poètes de son temps, ces strophes touchantes qui sont devenues un appel à la postérité, parce qu'elles sont écrites dans la langue éternelle du cœur. On 30 chercherait vainement chez Jean-Baptiste Rousseau de ces mouvements intimes, sincères et passionnés qui accusent la généreuse nature du poète. Sous le coup de sa condamnation, le grand lyrique du XVIIIe siècle n'éprouva pas une de ces violentes secousses qui mettent l'âme hors d'elle-même et l'obligent à prendre un essor désespéré pour échapper au mépris. Nous ne prétendons pas inférer de là que la simple protestation de Rousseau ne puisse être acceptée comme un témoignage de son innocence, mais nous croyons qu'en traversant l'âme du poète cette protestation eût été bien plus émouvante. Le brillant humaniste qui prenait la harpe du roi-prophète pour paraphraser les psaumes de la pénitence après avoir rimé, en compagnie de La Fare et de Chaulieu, des chan- 40 sons plus qu'épicuriennes pour les petits soupers du Temple, n'était pas susceptible d'être profondément remué par la passion et l'enthousiasme. Les sujets ne s'emparaient pas de lui; il les choisissait, et, qu'ils fussent sacrés ou profanes, il n'y voyait qu'une œuvre d'art à traiter; s'il connut la souffrance des enfantements laborieux, il ne paraît pas avoir été consumé intérieurement par la fièvre de l'inspiration. Il flotte irrésolu entre la mythologie et la bible, entre les dogmes imposants du christianisme et la philosophie sensualiste d'Horace. Que penser

La même loi, partout suivie,
Nous soumet tous au même sort.
Le premier moment de la vie
Est le premier pas vers la mort.

Pourquoi donc en si peu d'espace
De tant de soins m'embarraser?
Pourquoi perdre le jour qui passe
Pour un autre qui doit passer?

Si tel est le destin des hommes,
10 Qu'un moment peut les voir finir,

des convictions religieuses du poète qui, après avoir comparé *aux animaux farouches et stupides* ceux pour qui *le présent paraît sans avenir*, formule un peu plus loin, sous forme de précepte, cette étrange contradiction?

Le moment passé n'est plus rien;
L'avenir peut ne jamais être :
Le présent est l'unique bien
Dont l'homme soit vraiment le maître.

Toutefois, si J.-B. Rousseau n'a pas conservé le titre de grand poète que ses contemporains avaient cru pouvoir lui décerner, il serait juste de lui rendre en
20 échange celui de grand artiste qu'il a bien mérité. Il n'y a que trop de réserves à faire sur le fond même de ses poésies, mais il est impossible de ne pas admirer encore aujourd'hui la magnificence et la majesté de la forme dont il les a revêtues. Il avait incontestablement l'instinct de la mélodie et de la couleur, et, il faut oser le dire, même en face de l'école moderne qui sera sans doute d'un avis contraire, il a trouvé des effets de rhythme d'une grande beauté et des strophes qui s'imposent à la mémoire. Bref, sous plus d'un rapport, il peut à bon droit être considéré comme un maître, car il a rempli une mission analogue à celle de Malherbe en travaillant plus qu'aucun autre poète du XVIIIe siècle au perfectionnement de la langue lyrique.

30 J.-B. Rousseau excella dans l'épigramme et l'épître marotique, mais il échoua constamment au théâtre où il fit représenter trois comédies : le *Café*, le *Flatteur*, et le *Capricieux*. Il ne réussit pas mieux dans l'opéra. Il est vrai que les deux compositeurs qui firent la musique de *Jason* et de *Vénus et Adonis* compromirent peut-être le talent du poète.

J.-B. Rousseau mourut à Bruxelles des suites d'une attaque d'apoplexie. Piron a résumé sa vie dans cette épitaphe devenue célèbre :

Ci-gît l'illustre et malheureux Rousseau :
Le Brabant fut sa tombe et Paris son berceau.
Voici l'abrégé de sa vie,
40 Qui fut trop longue de moitié :
Il fut trente ans digne d'envie,
Et trente ans digne de pitié.

A. R.

SENTENCE DÉTACHÉE DE L'AUTEUR.

Un sot, dit la satire,
Trouve toujours un plus sot qui l'admire.

Vivons pour l'instant où nous sommes,
Et non pour l'instant à venir.

Cet homme est vraiment déplorable,
Qui, de la fortune amoureux,
Se rend lui-même misérable,
En travaillant pour être heureux.

Dans des illusions flatteuses
Il consume ses plus beaux ans;
A des espérances douteuses
Il immole des biens présents. 10

Insensés! votre âme se livre
A de tumultueux projets;
Vous mourrez, sans avoir jamais
Pu trouver le moment de vivre.

De l'erreur qui vous a séduits
Je ne prétends pas me repaître;
Ma vie est l'instant où je suis,
Et non l'instant où je dois être.

Je songe aux jours que j'ai passés,
Sans les regretter, ni m'en plaindre; 20
Je vois ceux qui me sont laissés,
Sans les désirer, ni les craindre.

Ne laissons point évanouir
Des biens mis en notre puissance;
Et que l'attente d'en jouir
N'étouffe point leur jouissance.

Le moment passé n'est plus rien;
L'avenir peut ne jamais être :
Le présent est l'unique bien
Dont l'homme soit vraiment le maître. 30

FRAGMENTS DES ODES.

I. EXISTENCE DE DIEU.

IMITATION DU PSAUME XVIII.

De sa puissance immortelle
Tout parle, tout nous instruit,
Le jour au jour la révèle,
La nuit l'annonce à la nuit.

Ce grand et superbe ouvrage
N'est point pour l'homme un langage
Obscur et mystérieux :
Son admirable structure
Est la voix de la nature,
Qui se fait entendre aux yeux

Dans une éclatante voûte
Il a placé de ses mains
Ce soleil qui dans sa route
10 Eclaire tous les humains.
Environné de lumière,
Cet astre ouvre sa carrière,
Comme un époux glorieux
Qui dès l'aube matinale
De sa couche nuptiale
Sort brillant et radieux.

L'univers, à sa présence,
Semble sortir du néant.
Il prend sa course, il s'avance
20 Comme un superbe géant.
Bientôt sa marche féconde
Embrasse le tour du monde
Dans le cercle qu'il décrit;
Et, par sa chaleur puissante,
La nature languissante
Se ranime et se nourrit.

O que tes œuvres sont belles,
Grand Dieu! quels sont tes bienfaits!
Que ceux qui te sont fidèles
30 Sous ton joug trouvent d'attraits!
Ta crainte inspire la joie;
Elle assure notre voie;
Elle nous rend triomphants;
Elle éclaire la jeunesse,
Et fait briller la sagesse
Dans les plus faibles enfants.

(*Livre I, Ode II.*)

II. AVEUGLEMENT DES HOMMES DU SIÈCLE.

Qu'aux accents de ma voix la terre se réveille :
Rois, soyez attentifs; peuples, prêtez l'oreille :
40 Que l'univers se taise, et m'écoute parler!

Mes chants vont seconder les accords de ma lyre :
L'Esprit-Saint me pénètre; il m'échauffe, il m'inspire
Les grandes vérités que je vais révéler.

L'homme en sa propre force à mis sa confiance.
Ivre de ses grandeurs et de son opulence,
L'éclat de sa fortune enfle sa vanité.
Mais, ô moment terrible, ô jour épouvantable,
Où la mort saisira ce fortuné coupable,
Tout chargé des liens de son iniquité!

Que deviendront alors, répondez, grands du monde, 10
Que deviendront ces biens où votre espoir se fonde,
Et dont vous étalez l'orgueilleuse moisson?
Sujets, amis, parents tout deviendra stérile;
Et, dans ce jour fatal, l'homme à l'homme inutile
Ne paîra point à Dieu le prix de sa rançon.

Vous avez vu tomber les plus illustres têtes ;
Et vous pourriez encore, insensés que vous êtes,
Ignorer le tribut que l'on doit à la mort?
Non, non : tout doit franchir ce terrible passage;
Le riche et l'indigent, l'imprudent et le sage, 20
Sujets à même loi, subissent même sort.

D'avides étrangers, transportés d'allégresse,
Engloutissent déjà toute cette richesse,
Ces terres, ces palais, de vos noms ennoblis.
Et que vous reste-t-il en ces moments suprêmes?
Un sépulcre funèbre, où vos noms, où vous-mêmes
Dans l'éternelle nuit serez ensevelis.

Les hommes éblouis de leurs honneurs frivoles,
Et de leurs vains flatteurs écoutant les paroles,
Ont des ces vérités perdu le souvenir : 30
Pareils aux animaux farouches et stupides,
Les lois de leur instinct sont leurs uniques guides,
Et pour eux le présent paraît sans avenir.

Un précipice affreux devant eux se présente;
Mais toujours leur raison, soumise et complaisante,
Au-devant de leurs yeux met un voile imposteur.
Sous leurs pas, cependant, s'ouvrent les noirs abîmes,
Où la cruelle mort, les prenant pour victimes,
Frappe ces vils troupeaux dont elle est le pasteur.

La s'anéantiront ces titres magnifiques,
Ce pouvoir usurpé, ces ressorts politiques.
Dont le juste autrefois sentit le poids fatal :
Ce qui fit leur bonheur deviendra leur torture;
Et Dieu de sa justice apaisant le murmure,
Livrera ces méchants au pouvoir infernal.

Justes, ne craignez point le vain pouvoir des hommes;
Quelque élevés qu'ils soient, ils sont ce que nous sommes;
Si vous êtes mortels, ils le sont comme vous.
10 Nous avons beau vanter vos grandeurs passagères,
Il faut mêler sa cendre aux cendres de ses pères;
Ét c'est le même Dieu qui nous jugera tous.

(*Livre I, Ode III.*)

III. ODE AU COMTE DU LUC.

Tel que le vieux pasteur des troupeaux de Neptune,
Protée, à qui le ciel, père de la fortune,
Ne cache aucuns secrets,
Sous diverse figure, arbre, flamme, fontaine,
S'efforce d'échapper à la vue incertaine
Des mortels indiscrets;

20 Tel, aux premiers accès d'une sainte manie,
Mon esprit alarmé redoute du génie
L'assaut victorieux;
Il s'étonne, il combat l'ardeur qui le possède,
Et voudrait secouer du démon qui l'obsède
Le joug impérieux.

Mais sitôt que, cédant à la fureur divine,
Il reconnaît enfin du dieu qui le domine
Les souveraines lois,
Alors, tout pénétré de sa vertu suprême,
30 Ce n'est plus un mortel, c'est Apollon lui-même
Qui parle par ma voix.

Ah! si ce dieu sublime, échauffant mon génie,
Ressuscitait pour moi de l'antique harmonie
Les magiques accords;
Si je pouvais du ciel franchir les vastes routes,
Ou percer par mes chants les infernales voûtes
De l'empire des morts;

Je n'irais point, des dieux profanant la retraite.
Dérober au destin, téméraire interprète,

Ses augustes secrets;
Je n'irais point chercher une amante ravie,
Et, la lyre à la main, redemander sa vie
Au gendre de Cérès.

Enflammé d'une ardeur plus noble et moins stérile,
J'irais, j'irais pour vous, ô mon illustre asile,
O mon fidèle espoir,
Implorer aux enfers ces trois fières déesses
Que jamais jusqu'ici nos vœux ni nos promesses
N'ont su l'art d'émouvoir. 10

Puissantes déités qui peuplez cette rive,
Préparez, leur dirais-je, une oreille attentive
Au bruit de mes concerts;
Puissent-ils amollir vos superbes courages
En faveur d'un héros digne des premiers âges
Du naissant univers!

Corrigez donc pour lui vos rigoureux usages.
Prenez tous les fuseaux qui pour les plus longs âges
Tournent entre vos mains.
C'est à vous que du Styx les dieux inexorables 20
Ont confié les jours, hélas! trop peu durables,
Des fragiles humains.

Ainsi daigne le ciel, toujours pur et tranquille,
Verser sur tous les jours que votre main nous file
Un regard amoureux!
Et puissent les mortels, amis de l'innocence,
Mériter tous les soins que votre vigilance
Daigne prendre pour eux!

C'est ainsi qu'au delà de la fatale barque
Mes chants adouciraient de l'orgueilleuse Parque 30
L'impitoyable loi;
Lachésis apprendrait à devenir sensible,
Et le double ciseau de sa sœur inflexible
Tomberait devant moi.

Une santé dès lors florissante, éternelle,
Vous ferait recueillir d'une automne nouvelle
Les nombreuses moissons;
Le ciel ne serait plus fatigué de nos larmes;
Et je verrais enfin de mes froides alarmes 40
Fondre tous les glaçons.

Mais une dure loi, des dieux même suivie,
Ordonne que le cours de la plus belle vie
Soit mêlé de travaux :
Un partage inégal ne leur fut jamais libre,
Et leur main tient toujours dans un juste équilibre
Tous nos biens et nos maux.

Ils ont sur vous, ces dieux, épuisé leur largesse ;
C'est d'eux que vous tenez la raison, la sagesse,
Les sublimes talents ;
10 Vous tenez d'eux enfin cette magnificence
Qui seule sait donner à la haute naissance
De solides brillants.

C'en était trop, hélas ! et leur tendresse avare,
Vous refusant un bien dont la douceur répare
Tous les maux amassés,
Prit sur votre santé, par un décret funeste,
Le salaire des dons qu'à votre âme céleste,
Elle avait dispensés.

Le ciel nous vend toujours les biens qu'il nous prodigue ;
20 Vainement un mortel se plaint, et le fatigue
De ses cris superflus ;
L'âme d'un vrai héros, tranquille, courageuse,
Sait comme il faut souffrir d'une vie orageuse
Le flux et le reflux.

Il sait, et c'est par là qu'un grand cœur se console,
Que son nom ne craint rien ni des fureurs d'Eole,
Ni des flots inconstants ;
Et que, s'il est mortel, son immortelle gloire
Bravera, dans le sein des filles de Mémoire,
30 Et la mort et le temps.

Tandis qu'entre des mains à sa gloire attentives
La France confiera de ses saintes archives
Le dépôt solennel,
L'avenir y verra le fruit de vos journées,
Et vos heureux destins unis aux destinées
D'un empire éternel.

40 Il saura par quels soins, tandis qu'à force ouverte
L'Europe conjurée armait pour notre perte
Mille peuples fougueux,
Sur des bords étrangers votre illustre assistance

Sut ménager pour nous les cœurs et la constance
D'un peuple belliqueux.

Il saura quel génie, au fort de nos tempêtes,
Arrêta, malgré nous, dans leurs vastes conquêtes,
Nos ennemis hautains;
Et que vos seuls conseils, déconcertant leurs princes,
Guidèrent au secours de deux riches provinces
Nos guerriers incertains.

Mais quel peintre fameux, par de savantes veilles,
Consacrant aux humains de tant d'autres merveilles 10
L'immortel souvenir,
Pourra suivre le fil d'une histoire si belle,
Et laisser un tableau digne des mains d'Apelle
Aux siècles à venir?

Que ne puis-je franchir cette noble barrière!
Mais, peu propre aux efforts d'une longue carrière,
Je vais jusqu'où je puis;
Et, semblable à l'abeille, en nos jardins éclose,
De différentes fleurs j'assemble et je compose 20
Le miel que je produis.

Sans cesse en divers lieux errant à l'aventure,
Des spectacles nouveaux que m'offre la nature
Mes yeux sont égayés.
Et tantôt dans les bois, tantôt dans les prairies,
Je promène toujours mes douces rêveries
Loin des chemins frayés.

Celui qui, se livrant à des guides vulgaires,
Ne détourne jamais des routes populaires
Ses pas infructueux,
Marche plus sûrement dans une humble campagne,
Que ceux qui, plus hardis, percent de la montagne
Les sentiers tortueux.

Toutefois c'est ainsi que nos maîtres célèbres 30
Ont dérobé leurs noms aux épaisses ténèbres
De leur antiquité;
Et ce n'est qu'en suivant leur périlleux exemple
Que nous pouvons, comme eux, arriver jusqu'au temple
De l'immortalité.

(*Livre III, Ode I.*)

IV. LA RENOMMÉE.

Est-ce une illusion soudaine
Qui trompe mes regards surpris?
Est-ce un songe dont l'ombre vaine
Trouble mes timides esprits?
Quelle est cette déesse énorme,
Ou plutôt ce monstre difforme.
Tout couvert d'oreilles et d'yeux,
Dont la voix ressemble au tonnerre,
Et qui, des pieds touchant la terre,
10 Cache sa tête dans les cieux?
C'est l'inconstante Renommée,
Qui, sans cesse les yeux ouverts,
Fait sa revue accoutumée
Dans tous les coins de l'univers.
Toujours vaine, toujours errante,
Et messagère indifférente
Des vérités et de l'erreur,
Sa voix, en merveilles féconde,
Va chez tous les peuples du monde
Semer le bruit et la terreur.

(*Livre III Ode II.*)

VERS AU BAS DU PORTRAIT DE BOILEAU.

La vérité par lui démasqua l'artifice;
Le faux dans ses écrits partout fut combattu,
Mais toujours au mérite il sut rendre justice;
Et ses vers furent moins la satire du vice
Que l'éloge de la vertu.

ÉPIGRAMMES.

I.

Un fat, partant pour un voyage,
Dit qu'il mettrait dix mille francs
Pour connaître un peu par usage,
20 Le monde avec ses habitants.
« Ce projet peut vous être utile,
Reprit un rieur ingénu :
Mais mettez-en encor dix mille,
Pour ne point en être connu. »

II.

Ci git l'auteur d'un gros livre,
Plus embrouillé que savant.
Après sa mort il crut vivre;
Et mourut dès son vivant.

LA MOTTE [1].

FRAGMENT DE ROMULUS.

ACTE IV, SCÈNE II.

Romulus. Invincibles Romains, dont les armes fidèles
30 Ont vengé jusqu'ici nos communes querelles,

[1] Pour la notice biographique voy. p. 391.

Compagnons de ma gloire et son plus ferme appui,
Soyez-en seulement les témoins aujourd'hui.
Depuis que pour la paix des épouses trop chères
Ont réclamé les noms de maris et de pères,
Vous ne pouvez combattre; et les nœuds les plus doux,
Hors Tatius et moi, nous ont réunis tous.
Ce prince de sa fille a pleuré l'esclavage;
C'est de moi qu'il attend raison de cet outrage;
Je vais le satisfaire; et sur ce saint autel
Je prononce à vos yeux le serment solennel. 10
Je connais mes destins; mon père et la victoire,
De ce nouveau combat me réservent la gloire :
Mais si le sang des dieux, les oracles, mon cœur,
Abusaient mon espoir d'un augure trompeur,
Lasse de m'obéir, si la victoire change,
Si je succombe enfin, je défends qu'on me venge.
Puisse des immortels l'éternelle rigueur
Perdre les ennemis de mon heureux vainqueur!
Tous les Romains pour chef doivent le reconnaître;
Mon sang, s'il le répand, le déclare leur maître. 20
Je ne méritais pas de vivre votre roi,
Si ma mort vous en montre un plus digne que moi.
(*A Muréna, grand-prêtre*).
Ministre de nos dieux, de ce traité sincère
Sois le sacré témoin, le saint dépositaire;
Accomplis, si je meurs, mes ordres absolus :
Et l'encens à la main proclame Tatius.
Tatius. Faut-il que Romulus injuste et magnanime,
A la vertu suprême ait allié le crime!
Et que mon ennemi prêt à tout réparer, 30
Quand je dois le haïr me force à l'admirer!
Non, je ne te hais plus, généreux adversaire;
Je poursuis la vengeance, et n'ai plus de colère.
Sabins, de ce combat, juré sur les autels,
Laissez avec respect juger les immortels.
J'espère en mon courage, et plus en leur justice :
Mais quelque heureux succès qu'elle me garantisse,
D'un si brave ennemi quand je poursuis la mort,
Je lui dois bien l'honneur de douter de mon sort.
Si je meurs, si des dieux tel est l'ordre suprême, 40
Le ciel le justifie; et je l'absous moi-même.
Songez, de ce combat quel qu'ait été l'effet,
Non qu'il m'aura vaincu, mais qu'il m'a satisfait.
Cette fidélité que vous m'avez jurée,
Que les plus grands périls n'ont jamais altérée,
Je la transmets entière à cet auguste roi,

Aussi sainte pour lui qu'elle l'était pour moi.
Maître de mes sujets, maître de ma famille,
Que triomphant du père, il épouse la fille :
Qu'importe que son sang ou le mien soit versé?
Mon injure est lavée et son crime effacé.
De mes dernières lois instruisez Hersilie;
Peuples, pressez l'hymen où mon ordre la lie :
Vous Pontife, en formant ces liens aux autels,
Attestez-en l'aveu des mânes paternels.
10 *Romulus*. Achevons donc, Seigneur, ce combat magnanime,
D'où la haine est bannie, où préside l'estime;
Ce combat, où s'il faut en juger par mon cœur,
Le vaincu coûtera des larmes au vainqueur.

CHOIX DE FABLES [1].

I. LE BERGER ET LES ÉCHOS.

Nommé par son hameau pour décider d'un prix,
Tityre, en un vallon bordé de mainte roche,
Rêvait seul, méditait un arrêt sans reproche.
« Ciel, daigne m'instruire, et me dis
Lequel chante le mieux de Silvandre ou d'Atys, »
S'écriait-il. L'écho, de proche en proche,
20 Cent fois répète : Atys. « Atys chante le mieux! »
Dit le berger surpris. Les échos de redire :
Le mieux, le mieux, le mieux. « C'est assez, dit Tityre;
Ce suffrage est victorieux. »
Il retourne au hameau. « Çà, dit-il, je puis rendre
Entre nos deux rivaux un jugement certain.
Atys chante mieux que Silvandre;
Tout le dit d'une voix dans le vallon prochain. »

Nous décidons ainsi, crédules que nous sommes :
Que d'échos comptés pour des hommes!

[1] Voici ce qu'en dit J.-B. Rousseau :

30 Dans les fables de La Fontaine
Tout est naïf, simple et sans fard;
On n'y sent ni travail ni peine,
Et le facile en fait tout l'art :
En un mot, dans ce froid ouvrage,
Dépourvu d'esprit et de sel,
Chaque animal tient un langage
Trop conforme à son naturel.

Dans La Motte-Houdart, au contraire,
Quadrupède, insecte, poisson,
Tout prend un noble caractère,
Et s'exprime du même ton.
Enfin, par son sublime organe,
Les animaux parlent si bien,
Que dans Houdart souvent un âne
Est un académicien.

Il est à remarquer que quand J.-B. Rousseau et La Motte briguèrent à l'Académie la place devenue vacante par la mort de Thomas Corneille, Rousseau se vit préférer son rival.

II. LA BREBIS ET LE BUISSON.

Une brebis choisit, pour éviter l'orage,
Un buisson épineux qui lui tendait les bras.
La brebis ne se mouilla pas;
Mais sa laine y resta. La trouvez-vous bien sage?

Plaideur, commente ici mon sens.
Tu cours aux tribunaux pour rien, pour peu de chose.
Du temps, des frais, des soins; puis tu gagnes ta cause.
Le gain valait-il les dépens?

III. L'ENFANT ET LES NOISETTES.

Un jeune enfant, je le tiens d'Epictète,
Moitié gourmand et moitié sot, 10
Mit un jour sa main dans un pot
Où logeait mainte figue avec mainte noisette.
Il en emplit sa main tant qu'elle en peut tenir.
Puis veut la retirer; mais l'ouverture étroite
Ne la laisse point revenir.
Il n'y sait que pleurer; en plainte il se consomme :
Il voulait tout avoir, et ne le pouvait pas.
Quelqu'un lui dit (et je le dis à l'homme) :
N'en prends que la moitié, mon enfant; tu l'auras.

IV. LE FROMAGE.

Deux chats avaient pris un fromage, 20
Et tous deux à l'aubaine avaient un droit égal.
Dispute entre eux pour le partage.
Qui le fera? Nul n'est assez loyal.
Beaucoup de gourmandise et peu de conscience;
Témoin leur propre fait, le fromage volé.
Ils veulent donc qu'à l'audience
Dame Justice entre eux vide le démêlé.
Un singe, maître clerc du bailli du village,
Et que pour lui-même on prenait
Quand il mettait parfois sa robe et son bonnet, 30
Parut à nos deux chats tout un aréopage.
Par devant dom Bertrand le fromage est porté.
Bertrand s'assied, prend la balance,
Tousse, crache, impose silence,
Fait deux parts avec gravité,
En charge les bassins; puis cherchant l'équilibre,
« Pesons, dit-il, d'un esprit libre,

D'une main circonspecte; et vive l'équité!
Çà, celle-ci déjà me paraît trop pesante. »
Il en mange un morceau. L'autre pèse à son tour;
Nouveau morceau mangé par raison du plus lourd.
Un des bassins n'a plus qu'une légère pente.
« Bon! nous voilà contents; donnez, disent les chats. —
Si vous êtes contents, Justice ne l'est pas,
Leur dit Bertrand. Race ignorante,
Croyez-vous donc qu'on se contente
De passer, comme vous, les choses au gros sas?
Et, ce disant, monseigneur se tourmente
A manger toujours l'excédant,
Par équité toujours donne son coup de dent;
De scrupule en scrupule avançait le fromage.
Nos plaideurs enfin, las des frais,
Veulent le reste sans partage.
« Tout beau! leur dit Bertrand; soyez hors de procès;
Mais le reste, Messieurs, m'appartient comme épice.
A nous autres aussi nous nous devons justice.
Allez en paix, et rendez grâce aux dieux. »

Le bailli n'eût pas jugé mieux.

V. LE CAMÉLÉON.

Deux de ces gens, coureurs du monde,
Qui n'ont point assez d'yeux, et qui voudraient tout voir;
Qui pour dire : j'ai vu, je le dois bien savoir,
Feraient vingt fois toute la terre ronde :
Deux voyageurs, n'importe de leur nom,
Chemin faisant dans les champs d'Arabie,
Raisonnaient du caméléon.
« L'animal singulier! disait l'un; de ma vie
Je n'ai vu son pareil; sa tête de poisson,
Son petit corps lézard avec sa longue queue,
Ses quatre pattes à trois doigts,
Son pas tardif, à faire une toise par mois,
Par-dessus tout, sa couleur bleue... —
Halte-là, dit l'autre, il est vert :
De mes yeux je l'ai vu tout à l'aise;
Il était au soleil et le gosier ouvert,
Il prenait son repas d'air pur... — Ne vous déplaise,
Reprit l'autre, il est bleu; je l'ai vu mieux que vous,
Quoique ce fût à l'ombre : il est vert-bleu, vous dis-je. »
Démenti, puis injure, allaient venir les coups,
Lorsqu'il arrive un tiers : « Eh! Messieurs, quel vertige!

Holà donc! calmez-vous un peu. —
Volontiers, dit l'un d'eux; mais jugez la querelle
Sur le caméléon : sa couleur, qu'elle est-elle?
Monsieur veut qu'il soit vert; moi je dis qu'il est bleu. —
Soyez d'accord, il n'est ni l'un ni l'autre,
Dir le grave arbitre; il est noir.
A la chandelle, hier au soir,
Je l'examinai bien; je l'ai pris, il est nôtre,
Et je le tiens encor dans mon mouchoir. —
Non, disent nos mutins, non, je puis vous répondre 10
Qu'il est vert, qu'il est bleu, j'y donnerais mon sang. —
Noir, insiste le juge. Alors, pour les confondre,
Il ouvre le mouchoir, et l'animal sort — blanc.
Voilà trois étonnés, les plaideurs, et l'arbitre :
Ne l'étaient-ils pas à bon titre?
« Allez, enfants, allez, dit le caméléon;
Vous avez tous tort et raison.
Croyez qu'il est des yeux aussi bons que les vôtres;
Dites vos jugements; mais ne soyez pas fous
Jusqu'à vouloir y soumettre les autres. 20
Tout est Caméléon pour vous. »

VI. LA MONTRE ET LE CADRAN SOLAIRE.

Un jour la montre au cadran insultait,
Demandant quelle heure il était.
« Je n'en sais rien, dit le greffier solaire.
— Eh! que fais-tu donc là, si tu n'en sais pas plus?
— J'attends, répondit-il, que le soleil m'éclaire :
Je ne sais rien que par Phébus.
— Attends-le donc; moi je n'en ai que faire,
Dit la montre : sans lui, je vais toujours mon train.
Tous les huit jours un tour de main, 30
C'est autant qu'il m'en faut pour toute ma semaine.
Je chemine sans cesse, et ce n'est point en vain
Que mon aiguille en ce rond se promène.
Ecoute : voilà l'heure; elle sonne à l'instant ;
Une, deux, trois et quatre. Il en est tout autant, »
Dit-elle. Mais tandis que la montre décide,
Phébus, de ses ardents regards
Chassant nuages et brouillards,
Regarde le cadran, qui, fidèle à son guide,
Marque quatre heures et trois quarts. 40
« Mon enfant, dit-il à l'horloge,
Va-t'en te faire remonter.
Tu te vantes, sans hésiter,

De répondre à qui t'interroge;
Mais qui t'en croit peut bien se mécompter.
Je te conseillerais de suivre mon usage;
Si je ne vois bien clair, je dis : « Je n'en sais rien
Je parle peu, mais je dis bien :
C'est le caractère du sage. »

VERS SUR ALEXANDRE.

Le fameux vainqueur de l'Asie,
N'était qu'un voyageur armé,
Qui, pour passer sa fantaisie,
10 Voulut voir en courant l'univers alarmé :
De bonne heure Aristote aurait dû le convaincre
Que le grand art des rois est celui de régner :
Il perdit tout son temps à vaincre;
Il n'en eut pas pour gouverner.

CRÉBILLON (PÈRE) [1].

FRAGMENT D'ATRÉE ET THYESTE.

ACTE II, SCÈNE II.

SONGE DE THYESTE.

Cette nuit même encor, j'ai senti dans mon cœur
Tout ce que peut un songe inspirer de terreur.
Près de ces noirs détours que la rive infernale
Forme à replis divers dans cette île fatale,
J'ai cru longtemps errer parmi des cris affreux
20 Que des mânes plaintifs poussaient jusques aux cieux.

[1] **Prosper-Jolyot DE CRÉBILLON** (1674—1762), né à Dijon mort, à Paris. Son père, notaire royal qui n'estimait rien au-dessus de sa profession, voulut la faire embrasser à son fils, et, lorsque celui-ci eut été reçu avocat, il s'empressa de le mettre dans une étude de procureur, à Paris, espérant qu'il y apprendrait non-seulement la pratique des affaires, mais aussi tous les secrets de la chicane. Un étrange caprice du hasard dérangea ces sages dispositions. Comment un père de famille, un notaire royal surtout, se serait-il imaginé qu'il y eût au monde un procureur capable d'encourager et de développer chez ses clercs la passion de la tragédie? C'est pourtant ce qui arriva chez maître Prieur. Que les
30 jeunes stagiaires qui n'attendent plus qu'un sourire des muses pour être infidèles à Thémis, retiennent et bénissent le nom de cet aimable procureur, dont les avoués d'aujourd'hui ont si peu conservé les goûts et les habitudes! Loin de malmener les rêveurs et les poètes qui s'endormaient sur ses dossiers ou glissaient furtivement sous leur pancarte, dès qu'il entrait, d'étranges griffonnages, il leur souriait finement et bénévolement; il semblait leur dire : « Ne vous gênez pas,

Parmi ces tristes voix, sur ce rivage sombre,
J'ai cru d'Ærope en pleurs entendre gémir l'ombre,
Bien plus, j'ai cru la voir s'avancer jusqu'à moi,
Mais dans un appareil qui me glaçait d'effroi.
« Quoi ! tu peux t'arrêter dans ce séjour funeste !
Suis-moi, m'a-t-elle dit, infortuné Thyeste. »
Le spectre, à la lueur d'un triste et noir flambeau,
A ces mots m'a traîné jusque sur son tombeau.
J'ai frémi d'y trouver le redoutable Atrée,

enfants; rimez toujours, rimez quand même; en dépit de ma robe et de mon rabat, dont vous vous effrayez à tort, je suis des vôtres et vous êtes ici chez vous. » Il n'avait pas l'esprit assez étroit, l'âme assez vulgaire pour froncer le sourcil, pour se livrer à des objurgations malséantes, à propos d'une minute égarée, d'une expédition mal faite ou d'une absence un peu trop prolongée. Aussi quelle singulière étude que celle de maître Prieur! et comme les pauvres plaideurs devaient pester contre le patron et ses clercs! Il est vrai que parmi ceux-ci, il y avait probablement quelque vieux praticien sur lequel la contagion littéraire n'avait aucune prise et qui, fidèle aux principes et à la règle, sauvait l'honneur de la maison en réparant sans cesse les étourderies et les bévues de ses collègues. Le jeune Crébillon avec ses instincts poétiques ne pouvait tomber en de meilleures mains que dans celles d'un procureur qui pardonnnait tout à la rime et ne la trouvait inopportune que lorsqu'elle était mauvaise, et l'on conçoit que stimulé par les encouragements d'un tel patron, il ait marché d'un pas plus résolu dans les voies du théâtre que dans celles de la procédure. Il jeta sa première séve dans une tragédie qui avait pour titre : *La Mort des fils de Brutus*, et qui fut refusée au théâtre; mais Prieur, qui était plein de foi dans les destinées dramatiques du poète, l'excita à prendre sa revanche, et bientôt Crébillon fit recevoir et jouer son *Idoménée*. Cette tragédie, très-faible de style et de conception, ne rachetait pas ce double défaut par la nouveauté du sujet, mais déjà l'on y sentait courir çà et là le souffle de l'inspiration tragique. Il y avait certaines parties de cette œuvre ébauchées d'une main puissante. En un mot, Idoménée préludait par quelques scènes au succès d'épouvante d'*Atrée et Thyeste*, Crébillon dans cette dernière pièce força la poétique des maîtres et poussa la terreur jusqu'à l'horrible. A ceux qui lui demandaient pourquoi il se plaisait à étaler sur la scène des crimes tellement atroces qu'ils révoltaient l'âme des spectateurs, Crébillon répondait : « Corneille a pris le ciel; Racine la terre. Il ne me restait plus que l'enfer et je m'y suis jeté à corps perdu. » Il faut remarquer pourtant que la sombre veine qu'il venait d'exploiter avec une sorte de fureur avait été déjà plus qu'indiquée dans la Rodogune de Corneille. Prieur eut la suprême joie d'assister à la première représentation d'*Atrée et Thyeste*. Malade et presque mourant, il se fit transporter dans une loge, et, non moins ému que s'il se fût agi de son propre triomphe, il dit à son élève en l'embrassant avec effusion : Maintenant, je puis mourir content; je vous ai fait poète et je lègue un homme à la nation. »

Après *Atrée et Thyeste*, Crébillon donna au théâtre une *Electre* qui n'obtint qu'un demi-succès, bien qu'elle renfermât des situations vraiment émouvantes et de fort beaux vers. C'est dans sa tragédie de *Rhadamiste et Zénobie* qui est regardée, à juste titre, comme son chef-d'œuvre, que Crébillon parvint à discipliner sa fougue et à condenser toutes ses forces. Sans renoncer aux coups de théâtre et aux effets de scène qu'il affectionnait, il les subordonna au déve-

Le geste menaçant et la vue égarée,
Plus terrible pour moi, dans ces cruels moments,
Que le tombeau, le spectre et ses gémissements.
J'ai cru voir le barbare entouré des furies :
Un glaive encor fumant armait ses mains impies;
Et, sans être attendri de ses cris douloureux,
Il semblait dans son sang plonger un malheureux.
Ærope, à cet aspect, plaintive et désolée,
De ses lambeaux sanglants à mes yeux s'est voilée.

loppement régulier des caractères et à la marche naturelle des passions. Il ne sacrifia pas, cette fois, l'intérêt à la terreur, et, en faisant dans son œuvre une large part à l'idéal, il s'adressa, comme le père de la tragédie française, aux plus nobles instincts de la nature humaine. Zénobie est une seconde Pauline sans être une copie de la première. Pharasmane rappelle un peu trop le Mithridate de Racine; cependant, il est juste de reconnaître que par certains traits de sa physionomie, il nous offre plutôt une variété nouvelle du despote d'Orient qu'une reproduction servile de la grande figure du roi de Pont. Quant au personnage de Rhadamiste, c'est une création qu'on s'étonnerait moins de rencontrer dans le théâtre anglais des contemporains de Shakespeare que dans une tragédie française du dix-huitième siècle. Tout ce qui caractérise les héros du drame romantique : la grandeur sauvage du caractère, l'énergie exubérante de la passion, la lutte sombre et désespérée de la volonté humaine contre la fatalité, tout cela se retrouve dans Rhadamiste. Par malheur, la forme souvent emphatique et déclamatoire de Crébillon n'est pas en harmonie avec le jet vigoureux et spontané de son inspiration tragique. Il faut avouer néanmoins que dans presque tout le théâtre de ce poète, il y a de fort belles parties de style et des vers cornéliens à profusion.

Les pièces se suivent et ne se ressemblent pas. Après *Atrée et Thyeste*, vint *Xerxès*, c'est-à-dire une chute complète après un succès éclatant.

Crébillon eut la hardiesse, fort grande pour son temps, d'aborder, en vue de la scène, un sujet tout moderne. Il commença un *Cromwell*. Peindre même sous les couleurs les plus noires, ce terrible révolutionnaire qui avait mis la main sur une couronne et fait tomber la tête d'un roi allié à la maison de France, c'était une tentative hasardeuse à laquelle la cour de Versailles ne pouvait donner son agrément. On fit comprendre au poète qu'il y avait péril à engager la muse tragique sur ce terrain brûlant, et le Cromwell ne fut pas achevé. Franchement, on ne saurait regretter cette lacune dans le théâtre de Crébillon. Il fallait un autre cadre que celui de la tragédie classique pour contenir cet immense drame de la révolution anglaise de 1648. Quand les procédés et les moyens d'exécution réclamés par certaines œuvres manquent à l'artiste, il dépense en pure perte son talent, même son génie.

Crébillon resta inactif pendant vingt-deux ans. Des embarras de fortune, des chagrins, des dégoûts littéraires l'avaient éloigné du monde et sans avoir rien perdu de sa bienveillance naturelle, il vivait en misanthrope. Tout à coup, il reparut au théâtre comme pour y ressaisir le sceptre dramatique dont Voltaire, son jeune rival, s'était emparé. Peut-être qu'abandonnée à elle-même, la tragédie de *Catilina* n'aurait eu qu'un succès d'estime, mais la cour, moins pour honorer le génie du vieux poète que pour humilier Voltaire, voulut donner à la représentation de cette pièce un éclat et un retentissement inusités. Le candide

Alors j'ai fait, pour fuir, des efforts impuissants :
L'horreur a suspendu l'usage de mes sens :
A mille affreux objets l'âme entière livrée,
Ma frayeur m'a jeté sans force aux pieds d'Atrée.
Le cruel, d'une main, semblait m'ouvrir le flanc,
Et de l'autre à longs traits, m'abreuver de mon sang.
Le flambeau s'est éteint, l'ombre a percé la terre,
Et le songe a fini par un coup de tonnerre.

FRAGMENT DE RHADAMISTE ET ZÉNOBIE.

ACTE II, SCÈNE II.

RHADAMISTE A PHARASMANE.

Rhadamiste. Un peuple triomphant, maître de tant de rois,
Qui vers vous en ces lieux daigne emprunter ma voix, 10
De vos desseins secrets instruit comme vous-même,
Vous annonce aujourd'hui sa volonté suprême.
Ce n'est pas que Néron, de sa grandeur jaloux,
Ne sache ce qu'il doit à des rois tels que vous :
Rome n'ignore pas à quel point la victoire
Parmi les noms fameux élève votre gloire;
Ce peuple enfin si fier, et tant de fois vainqueur,
N'en admire pas moins votre haute valeur;
Mais vous savez aussi jusqu'où va sa puissance;
Ainsi gardez-vous bien d'exciter sa vengeance. 20
Alliée ou plutôt sujette des Romains,
De leur choix l'Arménie attend ses souverains.
Vous le savez, seigneur, et du pied du Caucase,
Vos soldats cependant s'avancent vers le Phase :
Le Cyrus, sur ses bords chargés de combattants,
Fait voir de toutes parts vos étendards flottants,
Rome, de tant d'apprêts qui s'indigne et s'en lasse,

Crébillon put croire que les beaux jours de Rhadamiste et Zénobie étaient revenus. Dans tous les cas il avait le droit de penser que ce dernier triomphe n'était pas au-dessus de sa gloire, mais il méritait bien de le devoir plutôt à l'enthousiasme populaire qu'à la malice des courtisans. 30

Crébillon était doué d'une mémoire prodigieuse; à l'âge de soixante-quatorze ans, il récita par cœur son *Catilina* aux comédiens. Il composait ses tragédies et les retenait tout entières dans sa tête, sans en confier un seul vers au papier.

Il y a des particularités fort curieuses de la vie de Crébillon qui ne peuvent trouver place dans cette courte notice, mais à ceux de nos lecteurs qui désireraient les connaître, nous devons signaler comme l'une des études les plus substantielles et les plus complètes qu'on ait publiées sur ce poète, le remarquable article de M. Victor Fournel dans la nouvelle biographie Didot.

A. R.

N'a point accoutumé les rois à tant d'audace,
Quoique Rome, peut-être au mépris de ses droits,
N'ait point interrompu le cours de vos exploits,
Qu'elle ait abandonné Tigrane et la Médie,
Elle ne prétend point vous céder l'Arménie.
Je vous déclare donc que César ne veut pas
Que vers l'Araxe enfin vous adressiez vos pas.
Pharasmane. Quoique d'un vain discours je brave la menace,
Je l'avouerai, je suis surpris de votre audace.
De quel front osez-vous, soldat de Corbulon,
M'apporter dans ma cour les ordres de Néron?
Et depuis quand croit-il qu'au mépris de ma gloire,
A ne plus craindre Rome instruit par la victoire,
Oubliant désormais la suprême grandeur,
J'aurai plus de respect pour son ambassadeur;
Moi qui, formant au joug des peuples invincibles,
Ai tant de fois bravé ces Romains si terribles;
Qui fais trembler encor ces fameux souverains,
Ces Parthes aujourd'hui la terreur des Romains?
Ce peuple triomphant n'a point vu mes images
A la suite d'un char en butte à ses outrages :
La honte que sur lui répandent mes exploits
D'un airain orgueilleux a bien vengé les rois.
Mais quel soin vous conduit en ce pays barbare?
Est-ce la guerre enfin que Néron me déclare?
Qu'il ne s'y trompe pas : la pompe de ces lieux,
Vous le voyez assez, n'éblouit point les yeux :
Jusques aux courtisans qui me rendent hommage,
Mon palais tout ici n'a qu'un faste sauvage;
La nature marâtre en ces affreux climats
Ne produit, au lieu d'or, que du fer, des soldats;
Son sein tout hérissé n'offre aux désirs de l'homme
Rien qui puisse tenter l'avarice de Rome.
Mais pour trancher ici d'inutiles discours,
Rome de mes projets veut traverser le cours.
Et pourquoi, s'il est vrai qu'elle en soit informée,
N'a-t-elle pas encore assemblé son armée?
Que font vos légions? Ces superbes vainqueurs
Ne combattent-ils plus que par ambassadeurs?
C'est la flamme à la main qu'il faut dans l'Ibérie
Me distraire du soin d'entrer dans l'Arménie,
Non par de vains discours, indignes des Romains,
Quand je vais par le fer m'en ouvrir les chemins;
Et peut-être bien plus, dédaignant Artaxate,
Défier Corbulon jusqu'aux bords de l'Euphrate.

HÉNAULT [1].

LES DOUCEURS DE LA VIE PRIVÉE.

SONNET.

S'élève qui voudra, par force ou par adresse,
Jusqu'au sommet glissant des grandeurs de la cour;
Moi je veux, sans quitter mon aimable séjour,
Loin du monde et du bruit rechercher la sagesse.

Là, sans crainte des grands, sans faste et sans tristesse,
Mes yeux après la nuit verront naître le jour;
Je verrai les saisons se suivre tour à tour.
Et dans un doux repos j'attendrai la vieillesse.

Ainsi, lorsque la Mort viendra rompre le cours
Des bienheureux moments qui composent mes jours. 10
Je mourrai chargé d'ans, inconnu, solitaire.

Qu'un homme est misérable à l'heure du trépas,
Lorsqu'ayant négligé le seul point nécessaire,
Il meurt connu de tous, et ne se connaît pas!

DESTOUCHES [2].

FRAGMENT DU GLORIEUX.

ACTE III, SCÈNE I.

Le comte, Pasquin, son valet.

Le Comte. Oui, quoiqu'à mes valets je parle rarement,
Je veux bien en secret m'abaisser un moment,
Et descendre avec toi jusqu'à la confiance,

[1] Pour la notice biographique voy. page 409.

[2] **Pierre Néricault DESTOUCHES** (1680—1754), né à Tours, de l'Académie française en 1723. 20

On a fort peu de détails sur les premières années du poète Destouches; suivant quelques biographes, il aurait été soldat, suivant d'autres, comédien comme Molière. Ce qu'on sait positivement, c'est qu'il entra de bonne heure dans les bureaux de M. de Puysieux, ambassadeur de France, à Lausanne, et qu'il se fit remarquer dans ce poste subalterne par la finesse et la vivacité de son esprit. Plus tard, les succès qu'il obtint au théâtre le mirent assez en évidence pour

De ton attachement j'ai fait l'expérience;
Je te vois attentif à tous mes intérêts,
Et tu seras charmé d'apprendre mes progrès.
Pasquin. Je vois que vous avez empaumé le beau-père.
Le Comte. Il m'adore à présent.
Pasquin. J'en suis ravi.
Le Comte. J'espère
Que me connaissant mieux il me respectera,
Et je te garantis qu'il se corrigera.
10 *Pasquin.* Du moins pour le gagner vous avez fait merveilles,
Et vous avez vidé presque vos deux bouteilles,
Avec tant de sang-froid et d'intrépidité
Que le futur beau-père en était enchanté.

que l'abbé Dubois crût pouvoir le charger d'une mission secrète auprès du cabinet de Saint-James. Duclos nous a retracé dans ses mémoires avec beaucoup de verve et d'esprit un épisode de cette mission qui aurait mérité de trouver place dans l'une des comédies les plus vives et les plus franches de Destouches, si ce poète circonspect et ami des bienséances eût été capable de reproduire sur la scène l'effronterie de son patron. Il est vraiment extraordinaire qu'après avoir
20 vécu dans les coulisses du théâtre et de la politique, et après avoir joué lui-même avec succès son rôle dans une intrigue plus que plaisante, Destouches n'ait pas eu un de ces accès de verve et d'ironie aristophanesques qui ne font jamais défaut au véritable poète comique. Il était au fond d'une nature honnête et modérée et il ne paraît pas que la contagion des vices de son époque l'ait profondément atteint. On ne saurait donc suspecter sa bonne foi, lorsqu'il affirme *qu'il a moins pensé en écrivant à s'acquérir la réputation d'homme de lettres qu'à s'assurer celle d'honnête homme et de bon citoyen.* « J'ai toujours eu pour maxime incontestable, dit-il dans la préface du *Glorieux*, que quelque amusante que puisse être une comédie, c'est un ouvrage imparfait et même dange-
30 reux, si l'auteur ne s'y propose pas de corriger les mœurs, de tomber sur le ridicule, de décrier le vice, et de mettre la vertu dans un si beau jour, qu'elle s'attire l'estime et la vénération publique. » C'était chose méritoire pour un auteur dramatique du temps de la régence de se proposer un tel but; mais il ne faudrait pas pourtant prendre trop à la lettre cette magnifique déclaration de principes. Destouches était rempli d'excellentes intentions, mais avait-il une idée plus haute de la morale et de la vertu que les bourgeois auxquels il s'adressait? Sous ce rapport, il n'était que trop disposé comme eux à se payer d'apparences. Prenons sa meilleure pièce : le *Glorieux*. Quel enseignement solide et fécond renferme-t-elle? Le héros de cette comédie, le comte de Tufière, n'est
40 nullement comique; il est odieux. Il a l'orgueil d'un parvenu et non celui d'un vrai noble. Parce que son père est tombé dans la misère, il le renie devant des bourgeois qu'il méprise et le fait même passer pour son intendant. Or, pourquoi ce glorieux doublé d'un ingrat fait-il si bon marché de l'honneur paternel? Pour se mésallier à une famille de traitants qui doit l'enrichir. Transaction honteuse pour un noble qui, croyant à la supériorité de sa race, s'incline devant la toute-puissance de l'or. On s'imagine peut-être que ce personnage, dont l'insolence et la fatuité irritent et blessent tous ceux qui l'approchent, recevra quelque rude leçon et que ces bourgeois débonnaires qu'il écrase de ses mépris, tout en convoitant leur fortune, se décideront enfin à le mettre à la porte comme un

Le Comte. Il vient de me jurer que je serais son gendre;
Sa fille était ravie, et me faisait entendre
Combien à ce discours son cœur prenait de part;
Et moi j'ai bien voulu, par un tendre regard,
Partager le plaisir qu'elle laissait paraître.
Pasquin. Quel excès de bonté!
Le Comte. Si son père est le maître,
L'affaire ira grand train. Par mon air de grandeur
J'ai frappé le bonhomme, il contraint son humeur,
Et n'ose presque plus me tutoyer. 10
Pasquin. Cet homme
Sent ce que vous valez; mais je veux qu'on m'assomme,
Si vous venez à bout de le rendre poli.

laquais. Il n'en est rien. Tout le monde raffole de lui dans cette sotte maison; le père, la fille, et en dernier lieu la mère et le fils qui, mieux avisés et plus sages que les autres, s'étaient d'abord prononcés contre lui. On se trouve bien quelque peu humilié de ses airs protecteurs, de sa morgue aristocratique, et par moment, on fait mine de se redresser, mais ces velléités de révolte n'ont pas de suite et l'on finit par trouver qu'après tout, l'insolence est une des prérogatives légitimes de Monseigneur le comte de Tufière. Aussi chacun rivalise d'indulgence et de zèle 20 en sa faveur. C'est à qui servira ses intérêts et défendra sa cause. Ce n'est pas qu'on reconnaisse en lui un mérite éminent, des qualités brillantes qui pallient ses torts et masquent son vice; on est tout simplement fasciné par sa couronne de comte; les écus gravitent autour d'un blason; la noblesse et la finance cherchent à se compléter l'une par l'autre, et il en résulte un magnifique mariage où la gloriole et la cupidité ont plus de part que l'amour. Si Destouches avait voulu, comme Dancourt et Lesage, peindre uniquement les mœurs de son siècle, nous nous contenterions d'apprécier l'exactitude de ses tableaux; il s'est donné pour un poète moraliste; nous avons le droit de nous demander quelle est la morale de sa pièce. S'il est une comédie qui semble annoncer une de ces profondes études 30 psychologiques faites pour tenter le génie d'un Molière, c'est à coup sûr celle du *Philosophe marié.* Les idées que ce seul titre éveille dans notre esprit ne sont-elles pas de l'ordre le plus élevé? Que représente un vrai philosophe en ce monde? Pour quelques uns, la vie abstraite ou contemplative, pour le plus grand nombre, la lutte de la raison contre les mauvais instincts de la nature humaine. Qu'on diminue ou qu'on grandisse les proportions d'un pareil type, on devine quel parti on en tirera pour la comédie, si des régions idéales où il tendrait à s'isoler, on le fait redescendre dans les petits sentiers de la vie personnelle et positive, en un mot si l'on jette dans les embarras du ménage l'homme qui paraît le moins apte à s'en tirer. Il naîtra infailliblement de cette situation presque anormale pour 40 lui, mais qu'il aura librement acceptée, de curieux et de saisissants contrastes. Tels ne sont pas, selon nous, ceux que Destouches a mis en relief dans son *Philosophe marié.* A-t-on jamais vu, même en pleine régence, un homme de cœur et d'esprit, un philosophe rougir de son état de mari comme on rougirait d'une condition dégradante, et pour le dissimuler à tous les yeux inventer de petits mensonges, exposer sa femme aux poursuites des galants, et abdiquer vis-à-vis d'elle son rôle de protecteur naturel et légal. Encore s'il avait à craindre brocards et les quolibets que les Sganarelle et les Dandin ont à essuyer, on prendrait l'incognito derrière lequel il persiste à se retrancher. Tout philo-

Le Comte. D'où vient?
Pasquin. C'est qu'il est vieux, et qu'il a pris son pli.
D'ailleurs, il compte fort que sa richesse immense
Est du moins comparable à la haute naissance.
Le Comte. Il veut le faire croire, et pourtant n'en croit rien.
Je vois clair; je suis sûr que malgré tout son bien,
Il sent qu'il a besoin de se donner du lustre,
Et d'acheter l'éclat d'une alliance illustre.
De ces hommes nouveaux c'est là l'ambition.
10 L'avarice est d'abord leur grande passion,
Mais ils changent d'objet dès qu'elle est satisfaite,

sophe qu'on est, on se dérobe comme on peut au ridicule. Mais il n'a rien de commun avec ces membres infortunés de la grande corporation à laquelle il a honte d'appartenir. Dans la loterie du mariage il a eu la main heureuse. Il a trouvé une charmante jeune femme, aussi sage qu'aimable, et dévouée jusqu'à l'abnégation. Pourquoi donc ce prétendu philosophe, au lieu de se parer de son inappréciable trésor, s'expose-t-il à ce qu'on le lui enlève, à force de laisser croire à tout le monde qu'il n'est pas à lui? Parce qu'il a la poltronnerie du respect humain. Comme il s'est autrefois moqué du mariage, il a peur d'être pris en flagrant délit d'inconséquence et de servir à son tour de but aux épigrammes
20 des railleurs. Quel commerce peut-il y avoir entre la philosophie et un pareil maniaque? Destouches n'a pas compris que sa première donnée étant fausse, il ne devait en sortir que des situations impossibles. S'il s'en était tenu à son second titre : *Le mari honteux de l'être*, et surtout s'il n'avait donné à son principal personnage que les allures et le caractère d'un homme à la mode, il ne serait pas tombé dans le faux et il aurait très-certainement laissé au répertoire une comédie de genre très-amusante et assez vraisemblable.

Malgré toutes ces objections que nous ne donnons pas pour des jugements et que nous soumettons de bonne grâce au contrôle d'une critique plus exercée que la nôtre, nous sommes loin de méconnaître les éminentes qualités de Destou-
30 ches. L'auteur du *Glorieux*, du *Philosophe marié*, des *Philosophes amoureux*, de *l'Ambitieux et l'indiscrète*, de *l'Obstacle imprévu*, de *l'Envieux* et de tant d'autres pièces dignes d'être étudiées non-seulement à la lecture, mais encore à la scène, est un de nos plus ingénieux et de nos plus habiles écrivains dramatiques. Son théâtre est rempli de scènes admirablement conduites, de traits délicats et fins, de détails charmants. On y trouve une multitude de vers-proverbes tels que ceux-ci :

« La critique est aisée et l'art est difficile. »
« Chassez le naturel, il revient au galop. »

dont notre mémoire infidèle ou plutôt ingrate a si souvent fait honneur à Boileau. D'où vient qu'au moment même où, séduit par la souplesse et la grâce de ce brillant esprit, nous étions prêt à nous exagérer la valeur et la portée de
40 ses conceptions, nous nous apercevons tout à coup qu'il manque de profondeur, de force et d'harmonie? C'est qu'en comparant les portraits de fantaisie de Destouches aux types vivants sortis tout d'une pièce du cerveau de Molière, nous mesurons l'énorme distance qu'il y a entre le talent et le génie, et nous nous inclinons une fois de plus devant le père de la comédie française.

A. R.

Et courent les honneurs quand la fortune est faite.
Lisimon, nouveau noble, et fils d'un père heureux,
Qui le comblant de biens n'a pu combler ses vœux,
Souhaite de s'enter sur la vieille noblesse :
Et sa fille, sans doute, a la même faiblesse.
Un homme tel que moi flatte leur vanité;
Et c'est là ce qui doit redoubler ma fierté.
Je veux me prévaloir du droit de ma naissance;
Et pour les amener à l'humble déférence
Qu'ils doivent à mon sang, je vais dans le discours 10
Leur donner à penser que mon père est toujours
Dans cet état brillant, superbe et magnifique,
Qui soutint si longtemps notre noblesse antique;
Et leur persuader que par rapport au bien
Qui fait tout leur orgueil, je ne leur cède en rien.
Pasquin. Mais ne pourront-ils point découvrir le contraire?
Car un vieux serviteur de Monsieur votre père
Autrefois m'a conté les cruels accidents
Qui lui sont arrivés, et peut-être...
Le Comte. Le temps 20
Les a fait oublier. D'ailleurs notre province,
Où mon père autrefois tenait l'état d'un prince,
Est si loin de Paris, qu'à coup sûr ces gens-ci,
De nos adversités n'ont rien su jusqu'ici.
Si ta discrétion...
Pasquin. Croyez...
Le Comte. Point de harangue;
Les effets parleront.
Pasquin. Disposez de ma langue;
Je la gouvernerai tout comme ils vous plaira. 30

FRAGMENT DU PHILOSOPHE MARIÉ.

ACTE IV, SCÈNE III.

Géronte. Qu'est-ce qu'un philosophe? Un fou, dont le langage
N'est qu'un tissu confus de faux raisonnements;
Un esprit de travers, qui, par ses arguments,
Prétend, en plein midi, faire voir des étoiles;
Toujours après l'erreur courant à pleines voiles,
Quand il croit follement suivre la vérité;
Un bavard, inutile à la société,
Coiffé d'opinions et gonflé d'hyperboles,
Et qui, vide de sens, n'abonde qu'en paroles.
Ariste. Modérez, s'il vous plaît, cette injuste fureur : 40
Vous êtes, je le vois, dans la commune erreur;

Vous peignez un pédant, et non un philosophe.
Géronte. Mais je les crois tous deux taillés en même étoffe.
Ariste. Non pas, le philosophe est sobre en ses discours,
Et croit que les meilleurs sont toujours les plus courts;
Que de la vérité l'on atteint l'excellence
Par la réflexion et le profond silence.
Le but d'un philosophe est de si bien agir,
Que de ses actions il n'ait point à rougir.
Il ne tend qu'à pouvoir se maîtriser soi-même;
10 C'est là qu'il met sa gloire et son bonheur suprême.
Sans vouloir imposer par ses opinions,
Il ne parle jamais que par ses actions.
Loin qu'en systèmes vains son esprit s'alambique,
Être vrai, juste, bon, c'est son système unique.
Humble dans le bonheur, grand dans l'adversité.
Dans la seule vertu trouvant la volupté,
Faisant d'un doux loisir ses plus chères délices,
Plaignant les vicieux, et détestant les vices :
Voilà le philosophe ; et, s'il n'est ainsi fait,
20 Il usurpe un beau titre, et n'en a pas l'effet.

HEUREUX CELUI QUI PASSE SES JOURS DANS L'OBSCURITÉ.

FRAGMENT.

Heureuse obscurité, que je vous trouve aimable!
Qu'au plus brillant éclat vous êtes préférable!
Vous n'êtes point en butte aux efforts des jaloux;
Mais s'ils vous connaissaient, ils n'aimeraient que vous,
En vous ils trouveraient tous les biens qu'ils désirent,
Et ce parfait bonheur pour lequel ils soupirent,
Et qu'ils ne trouvent point dans ce brillant chaos
Où l'ambition régne, et n'a point de repos.

LE SORT DU POÈTE.

ÉPIGRAMME.

Ci-gît un homme dont la gloire
30 Des siècles atteindra la fin,
Mais qui, courant au temple de Mémoire,
Sur la route mourut de faim.

GRÉCOURT [1].

ÉPITRE.

SUR LE DÉRÈGLEMENT DE LA MUSIQUE.

Très-rares sont les amateurs du beau,
La nouveauté veut les mettre au tombeau.
Je vais enfin, moi, chétif Odiphile,
Faire exhaler ma poétique bile
Contre le goût de tant de novateurs
Qui du vrai chant dupent les amateurs.
Tout va gémir sous la loi tyrannique
Des durs essais du système harmonique;
Par ce système, artistement guindé,
Il faut se voir servilement bridé, 10
Et renoncer à ces simples merveilles
Qui séduisaient le cœur et les oreilles.
Tout est changé : l'aimable violon,
Qui doit sa gloire au savant Apollon,
En préludant d'une manière folle
Ressemble au bruit des verrous d'une geôle,
Et de l'oreille effrayant le tympan,
Fait détester la note et son tyran.
La tendre flûte, essayant ses disgrâces,
Pour moi n'est plus cet instrument des grâces, 20
Que Pan, jadis, joignant des chalumeaux,
Sut inventer pour adoucir nos maux.
Ses sons aigus, vrais sons de cornemuse,
Vrais sifflements des serpents de Méduse,

[1] L'abbé **Jean-Baptiste-Joseph Willart DE GRÉCOURT** (1683—1743), né et mort à Tours.

La vie de ce poète épicurien n'a point donné de démenti à sa propre maxime :

> L'homme difficile est un sot
> Trouver tout bon, c'est le bon lot.

Aussi nous a-t-il été difficile de trouver de sa muse un échantillon qui ne 30
blessât pas les règles de la bienséance la moins rigoureuse. Nous aurions pu faire quelques emprunts à son petit poème de *Philotanus* ou même citer en entier son apologue intitulé : *le Solitaire et la Fortune*; mais dans le nombre si limité des pièces avouables de ce poète, dont le cynisme s'accordait si bien avec les mœurs de son temps, nous avons choisi de préférence celle qui nous a paru caractériser le mieux le style et la manière de l'écrivain.

Grécourt dit plaisamment en se persifflant lui-même :

> A tout moment je fais des solécismes,
> Et le français je prononce si mal,
> Qu'au seul aspect de mes tourangélismes
> Je passerais pour un original.

Ne m'offrent plus ces sources de plaisirs,
Charmes parfaits de mes plus chers loisirs.
La voix n'a plus cette juste cadence
Qui de son art marquait l'indépendance,
Elle chevrotte, et ses sons déréglés
De nos chanteurs font des écervelés.
Du *Concerto* le goût épidémique
Contre l'usage est de toute musique,
Et l'orgue même, ô honte de nos jours!
10 Cherche à briller par mille mauvais tours.
Scandale affreux des oreilles chrétiennes!
Ce ne sont plus de pieuses antiennes,
Mais tambourins, musettes et rondeaux.
Quel attentat sur l'âme des dévots!

ÉPIGRAMME.

La Grèce si féconde en fameux personnages,
Que l'on vante tant parmi nous,
Ne put jamais trouver chez elle que sept sages :
Jugez du nombre de ses fous.

L. RACINE [1].

FRAGMENTS DU POÈME

DE LA RELIGION.

I. DIEU RÉVÉLÉ PAR LA NATURE.

Oui, c'est un Dieu caché que le Dieu qu'il faut croire;
20 Mais, tout caché qu'il est, pour révéler sa gloire,

[1] **Louis RACINE** (1692—1763), né à Paris, mort dans la même ville, fils de Jean Racine; il n'avait que sept ans lorsqu'il perdit son père. Après avoir terminé ses études au collége de Beauvais, il fit son droit et fut reçu avocat; mais ne se sentant aucune vocation pour le barreau, il prit l'habit ecclésiastique et entra comme pensionnaire chez les Oratoriens. Ce fut dans la maison de Notre-Dame des Vertus, où il resta trois ans, qu'il composa son poème de la *Grâce*. Élu en 1719 membre de l'Académie des Inscriptions, il se présenta, quelque temps après, comme candidat à l'Académie française ; mais il se rattachait par ses sentiments et ses doctrines à l'école de Port-Royal ; c'était une raison pour que l'évê-
30 que de Fréjus et le parti de la cour fissent échouer son élection. Louis Racine ayant vu son patrimoine considérablement amoindri par les opérations désastreuses de la banque de Law et n'ayant pas d'ailleurs renoncé au mariage, chercha à s'ouvrir une carrière plus lucrative que celle des lettres. Il sollicita et obtint la place d'inspecteur général des fermes, puis il fut nommé successivement

Quels témoins éclatants, devant moi rassemblés!
Répondez, cieux et mers; et vous, terre, parlez!
Quel bras peut vous suspendre, innombrables étoiles?
Nuit brillante, dis-nous, qui t'a donné tes voiles?
O cieux, que de grandeur, et quelle majesté!
J'y reconnais un maître à qui rien n'a coûté,
Et qui dans vos déserts a semé la lumière,
Ainsi que dans nos champs il sème la poussière.
Toi qu'annonce l'aurore, admirable flambeau,
Astre toujours le même, astre toujours nouveau, 10
Par quel ordre, ô soleil, viens-tu du sein de l'onde
Nous rendre les rayons de ta clarté féconde?
Tous les jours je t'attends, tu reviens tous les jours :
Est-ce moi qui t'appelle, et qui règle ton cours?

Et toi dont le courroux veut engloutir la terre,
Mer terrible, en ton lit quelle main te resserre?
Pour forcer ta prison tu fais de vains efforts;
La rage de tes flots expire sur tes bords.
Fais sentir ta vengeance à ceux dont l'avarice
Sur ton perfide sein va chercher son supplice. 20
Hélas! prêts à périr, t'adressent-ils leurs vœux?
Ils regardent le ciel, secours des malheureux.
La nature, qui parle en ce péril extrême,
Leur fait lever les mains vers l'asile suprême :
Hommage que toujours rend un cœur effrayé
Au dieu que jusqu'alors il avait oublié!

La voix de l'univers à ce Dieu me rappelle;
La terre le publie. Est-ce moi, me dit-elle,
Est-ce moi qui produis mes riches ornements?
C'est celui dont la main posa mes fondements. 30

directeur des gabelles à Soissons et maître particulier des eaux et forêts du duché de Valois. Après avoir exercé pendant près de vingt-cinq ans ces divers emplois qui produisaient de magnifiques revenus, Louis Racine, désormais assuré de son indépendance, revint à Paris pour se livrer enfin tout entier à ses études littéraires qu'il n'avait jamais complétement sacrifiées à ses devoirs de comptable. Encouragé par ses amis et surtout par le succès de son poème de *la Religion*, il crut un moment que les portes de l'Académie française allaient s'ouvrir pour lui; ce fut encore une illusion. L'illustre compagnie n'avait garde de violer la consigne qu'elle recevait de Versailles contre les jansénistes, et l'auteur du poème de la *Grâce* porta une fois de plus la peine de ses opinions et de ses affinités religieuses. 40 Louis Racine était pourtant bien digne de l'honneur qu'on lui refusait. Ce n'était pas, à vrai dire, un poète d'une grande imagination; mais c'était un écrivain formé à la grande école du XVIIe siècle et qui en continuait l'austère tradition. S'il n'a pas su puiser aussi largement que son père dans la Bible ce flo

Si je sers tes besoins, c'est lui qui me l'ordonne;
Les présents qu'il me fait, c'est à toi qu'il les donne.
Je me pare des fleurs qui tombent de sa main;
Il ne fait que l'ouvrir, et m'en remplit le sein.
Pour consoler l'espoir du laboureur avide,
C'est lui qui dans l'Egypte, où je suis trop aride,
Veut qu'au moment prescrit, le Nil, loin de ses bords,
Répandu sur ma plaine, y porte mes trésors.
A de moindres objets tu peux le reconnaître :
Contemple seulement l'arbre que je fais croître;
Mon suc, dans la racine à peine répandu,
Du tronc qui le reçoit à la branche est rendu :
La feuille le demande, et la branche fidèle,
Prodigue de son bien, le partage avec elle.
De l'éclat de ses fruits justement enchanté,
Ne méprise jamais ces plantes sans beauté,
Troupe obscure et timide, humble et faible vulgaire;
Si tu sais découvrir leur vertu salutaire,
Elles pourront servir à prolonger tes jours;
Et ne t'afflige pas si les leurs sont si courts :
Toute plante, en naissant, déjà renferme en elle
D'enfants qui la suivront une race immortelle;

de poésie lyrique d'où sont sortis les chœurs d'Esther et d'Athalie, il a du moins, par la sincérité de sa foi et la pureté de son talent, imprimé au meilleur de ses poèmes un cachet d'onction pénétrante qui en dissimule la froideur et la monotonie, défauts inhérents à toute composition didactique.

Louis Racine a publié sur la vie de son père des *mémoires* qui n'ont pas la réputation d'être fort exacts, et il a écrit sur les tragédies de l'illustre poète des remarques un peu superficielles. On lui doit aussi une traduction en prose du Paradis perdu de Milton.

A défaut du génie qui ne se transmet guère par voie de succession, il avait hérité la tendresse de cœur et les vertus de famille de son père. Ses contemporains admiraient sa modestie. Il se fit peindre, indiquant du doigt ce vers de Phèdre :

« Et moi fils inconnu d'un si glorieux père ! »

Pas aussi inconnu pourtant que son image le disait, puisqu'il avait cru pouvoir se présenter deux fois aux suffrages de l'Académie française; mais il ne se dissimulait pas que dans ce sanctuaire des lettres il n'eût apporté qu'un pâle reflet de la gloire paternelle. Boileau, avec son impitoyable bon sens et sa parole incisive, avait signalé de bonne heure au fils de son meilleur ami les inconvénients de sa position. « Il faut, lui disait-il un jour, que vous soyez bien hardi pour oser faire des vers avec le nom que vous portez. Ce n'est pas que je regarde comme impossible que vous deveniez un jour capable d'en faire de bons; mais je me méfie de ce qui est sans exemple, et depuis que le monde est monde on n'a pas vu de grand poète fils d'un grand poète. »

Louis Racine a protesté de son mieux contre cet arrêt du vieux satirique, mais il n'est point parvenu à l'infirmer. A. R.

Chacun de ces enfants, dans ma fécondité,
Trouve un gage nouveau de ma postérité. (*Chant I.*)

II. L'INVENTION DES ARTS.

Pour prolonger des jours destinés aux douleurs,
Naissent les premiers arts, enfants de nos malheurs.
La branche en longs éclats cède aux bras qui l'arrache :
Par le fer façonnée, elle allonge la hache.
L'homme avec son secours, non sans un long effort,
Ebranle et fait tomber l'arbre dont elle sort :
Et tandis qu'au fuseau la laine obéissante
Suit une main légère, une main plus pesante 10
Frappe à coups redoublés l'enclume qui gémit.
La lime mord l'acier, et l'oreille en frémit.
Le voyageur qu'arrête un obstacle liquide,
A l'écorce d'un bois confie un pied timide.
Retenu par la peur, par l'intérêt pressé,
Il avance en tremblant, le fleuve est traversé;
Bientôt ils oseront, les yeux vers les étoiles,
S'abandonner aux mers sur la foi de leurs voiles.
Avant que dans les pleurs ils pétrissent leur pain,
Avec de longs soupirs ils ont brisé le grain. 20
Un ruisseau par son cour, le vent par son haleine,
Peut à leurs faibles bras épargner tant de peine :
Mais ces heureux secours, si présents à leurs yeux,
Quand ils les connaîtront, le monde sera vieux.
Homme né pour souffrir, prodige d'ignorance,
Où vas-tu donc chercher ta stupide arrogance? (*Chant III.*)

ODE SUR LA SOLITUDE.

FRAGMENT.

Charmé de mon loisir et de ma solitude,
Que les grands à l'envi m'appellent auprès d'eux,
On ne me verra point chercher la servitude,
Lorsque je suis heureux. 30

Faut-il courir si loin, insensés que nous sommes,
Pour trouver ce bonheur que nous désirons tous?
Maîtrisons nos désirs, n'attendons rien des hommes,
Et vivons avec nous.

Dans le palais des rois un coup d'œil nous captive,
L'homme y va follement chercher un meilleur sort;

En entrant il le perd, libre quand il arrive,
Esclave quand il sort.

Le sage toutefois ne pourra jamais l'être;
Pour l'homme vraiment libre il n'est point de lien :
Au milieu de la cour il peut vivre sans maître,
Lui seul il est le sien.

Lorsque l'air est serein, il prévoit la tempête;
L'air se trouble, la nuit ne peut l'intimider;
Sans changer de visage, il entend sur sa tête
10 Le tonnerre gronder...

Oui, mon obscurité sera mon assurance :
J'y braverai du sort le caprice inconstant;
Tranquille, délivré de crainte et d'espérance,
Pauvre et toujours content.

Apollon quelquefois viendra dans ma demeure;
Les muses m'offriront leurs charmes innocents :
Douces divinités, c'est pour vous qu'à toute heure
Fumera mon encens.

Que de moments heureux se passeront à lire
20 Des Romains ou des Grecs les aimables écrits!
Moi-même j'oserai répéter sur ma lyre
Ce qu'ils m'auront appris.

Et dans l'instant fatal où la Parque ennemie
Coupera de mes jours le fil délicieux,
Sans accuser la mort, sans regretter la vie,
Je fermerai les yeux.

PANARD [1].

SUR LA VENGEANCE.

Si quelqu'un nous blesse et nous nuit,
Quelque grande que soit l'offense,

[1] **Charles-François PANARD** (1694—1765), né à Courville près Chartres, mort
30 à Paris. Il fit un grand nombre de vaudevilles et d'opéras comiques, parmi lesquels on cite habituellement: le *Tour de carnaval;* l'*Heureux retour; Pygmalion,* l'*Impromptu des acteurs;* le *Nouvelliste dupé*; la *Répétition interrompue,* etc. Ces petites pièces sont écrites avec une négligence qui va souvent jusqu'à l'incorrection, mais on y trouve de la verve, de la finesse et de la gaîté

Laissons l'espace d'une nuit
Entre l'injure et la vengeance;
L'aurore à nos yeux rend moins noir,
Le mal qu'on nous a fait la veille;
Et tel qui s'est vengé le soir,
En est fâché lorsqu'il s'éveille.

CHANSON.

Dans ma jeunesse,
La vérité régnait,
La vertu dominait,
La constance brillait,
La bonne foi réglait
L'amant et la maîtresse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela :
Ce n'est qu'injustice,
Trahison, malice,
Changements, caprice,
Détours, artifice,
Et l'amour va
Cahin, caha.

Dans ma jeunesse,
On voyait des auteurs,
Fertiles producteurs, 10
Enchanter les lecteurs,
Charmer les spectateurs,
Par leur délicatesse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela :
Les vers assoupissent
Les scènes languissent,
Les Muses gémissent,
Succombent, périssent,
Pégase va
Cahin, caha.

Marmontel a surnommé Panard le La Fontaine du vaudeville. C'est surtout par 20
son insouciance et sa bonhomie que le Désaugiers du dix-huitième siècle offre quelques traits de ressemblance avec notre grand fabuliste.

Panard s'est peint lui-même au physique et au moral dans les vers suivants :

Mon corps, dont la structure a cinq pieds de hauteur,
Porte sous l'estomac une masse rotonde,
Qui de mes pas tardifs excuse la lenteur,
Peu vif dans l'entretien, craintif, discret, rêveur;
Aimant sans m'asservir; jamais brune ni blonde,
Peut-être pour mon bien n'a captivé mon cœur.
Chansonnier, sans chanter, passable *coupleteur*, 30
Jamais dans mes chansons on n'a rien vu d'immonde.
D'une indolence sans seconde,
Paresseux, s'il en fut, et souvent endormi,
Du revenu qu'il faut je n'ai pas le demi,
Plus heureux, toutefois, que ceux où l'or abonde,
De la peur du besoin je n'ai jamais frémi;
Et je puis assurer, qu'aimé de tout le monde,
J'ai dans l'occasion trouvé plus d'un ami.

Ce portrait est plutôt crayonné que peint, mais il donne une idée assez exacte du
modèle. Panard eut un mérite dont on ne saurait trop le louer; il comprit en face 40
des Grécourt, des Piron et de tant d'autres poètes licencieux, que la vieille gaîté gauloise n'avait rien à perdre à être contenue dans les limites de la décence, et ce simple témoignage qu'il a rendu de lui-même dans l'honnêteté de son cœur :

Jamais dans mes chansons on n'a rien vu d'immonde,

a pour nous l'éclat d'un beau vers.

LEFRANC DE POMPIGNAN [1].

ODE SUR LA MORT DE J.-B. ROUSSEAU.

Quand le premier chantre du monde
Expira sur les bords glacés
Où l'Ebre effrayé dans son onde
Reçut ses membres dispersés:
Le Thrace, errant sur les montagnes
Remplit les bois et les campagnes
Du cri perçant de ses douleurs;
Les champs de l'air en retentirent,
Et dans les antres qui gémirent,
Le lion répandit des pleurs.

La France a perdu son Orphée...
Muses, dans ce moment de deuil,
Elevez le pompeux trophée
Que vous demande son cercueil.

[1] **Jean-Jacques Le Franc, marquis DE POMPIGNAN** (1709-1784), né à Montauban, mort à Pompignan.

Il étudia avec la même ardeur et le même succès les lettres et la jurisprudence. A 22 ans, il faisait représenter au théâtre sa tragédie de *Didon*, qui recevait du public un accueil favorable, et, fort jeune encore, il était nommé avocat-général près de la Cour des Aides de Montauban. Il manifesta d'abord dans cet emploi des velléités d'opposition inquiétantes, et lorsqu'on le vit demander tout haut la suppression de certains abus judiciaires, on le crut un instant assez dangereux pour l'exiler; mais cette disgrâce était plus apparente que réelle puisqu'elle ne l'empêcha pas d'être nommé, à quelque temps de là, premier président de la même cour et conseiller d'honneur au parlement de Toulouse. Ce fut dans ce poste déjà fort élevé que Pompignan, plus que jamais tenté par le démon des vers, renonça à la magistrature pour se livrer exclusivement à la poésie. Son début au théâtre, bien qu'il eût été brillant, resta une manifestation isolée et, en quelque sorte, accidentelle de son talent. On ne peut pas considérer la petite comédie des *Adieux de Mars* et deux ou trois opéras, tels que le *Triomphe de l'Harmonie* et *Léandre et Héro* comme des œuvres indiquant la persistance d'une vocation dramatique bien prononcée. Pompignan cultiva surtout la poésie lyrique. S'il doit à J.-B. Rousseau ce maniement hardi et magistral des différents rhythmes de l'ode, on peut dire que parfois le disciple a égalé, sinon surpassé le maître. Y a-t-il, par exemple, dans l'œuvre de ce dernier, des strophes remplies d'un souffle plus large et plus soutenu que celles où le plus fervent de ses admirateurs a glorifié son génie et célébré son apothéose? Dans l'ode justement célèbre à laquelle nous faisons allusion, Pompignan a employé les images et la mise en scène mythologiques avec un tel art, qu'il a trouvé des effets comparables à ceux que nous admirons dans l'épopée grandiose où l'un des peintres

Laissez, par de nouveaux prodiges,
D'éclatants et dignes vestiges
D'un jour marqué par vos regrets :
Ainsi le tombeau de Virgile
Est couvert du laurier fertile
Qui par vos soins ne meurt jamais.

D'une brillante et triste vie
Rousseau quitte aujourd'hui les fers;
Et, loin du ciel de sa patrie,
La mort termine ses revers.
D'où ses maux prirent-ils leur source?
Quelles épines, dans sa course,
Etouffaient les fleurs sous ses pas!
Quels ennuis! quelle vie errante!
Et quelle foule renaissante
D'adversaires et de combats!

Du sein des ombres éternelles
S'élevant au trône des Dieux,
L'envie offusque de ses ailes
Tout éclat qui frappe ses yeux. 20

les plus illustres de l'école française moderne a retracé avec son pinceau le triomphe d'Apollon. Le Franc de Pompignan fut élu membre de l'Académie française à l'unanimité, en 1759. On se demande pourquoi il choisit précisément le jour de sa réception pour lancer sa déclaration de guerre aux philosophes; il y aurait eu plus de franchise de sa part à rompre avec eux avant de s'exposer à devoir son élection à leurs suffrages. Sa malencontreuse provocation eut pour lui des suites lamentables. Les encyclopédistes ouvrirent contre lui un feu roulant de diatribes et d'épigrammes; en un mot, il fut passé par les armes; et ce fut Voltaire, assisté de ses lieutenants Diderot et Marmontel, qui donna le signal de cette exécution littéraire. On aurait une pauvre idée de Lefranc de 30 Pompignan, si on le jugeait d'après le témoignage de ses ennemis qui nous le représentent comme un transfuge de la philosophie et comme un dévot hypocrite; mais si nous voulons avoir un portrait de cet écrivain replacé sous son vrai jour et partant moins défiguré, c'est à l'un des maîtres de la critique moderne que nous le demanderons. Voici comment M. Villemain, dans son tableau de la littérature française au XVIIIe siècle, a apprécié l'auteur des poésies sacrées : « Nul homme, dans le XVIIIe siècle, ne connaissait mieux les anciens et n'avait une littérature plus variée. Malgré sa sévérité de goûts et de principes, il a mis en vers quelques scènes de Shakespeare et la *Prière universelle* de Pope, comme il a traduit Eschyle et le poème chrétien de Grégoire de Nazianze. Nul secours 40 ne manquait à son talent, ni l'étude, ni le loisir, ni la passion; car il était animé d'une vive haine contre la philosophie nouvelle, bien qu'il fût par caractère ennemi des abus et indépendant du pouvoir. L'élégance travaillée de ses vers et l'ordre sérieux de ses idées ne pouvaient tenir contre l'éclat, l'agrément infini et la hardiesse de Voltaire. On ne chercha pas ce que ses ouvrages pouvaient offrir de sensé, d'ingénieux et parfois d'admirable. Vanté seulement par

Quel ministre, quel capitaine,
Quel monarque vaincra sa haine,
Et les injustices du sort?
Le temps à peine les consomme;
Et quoi que fasse le grand homme,
Il n'est grand homme qu'à sa mort.

Oui, la mort seule nous délivre
Des ennemis de nos vertus;
Et notre gloire ne peut vivre
10 Que lorsque nous ne vivons plus.
Le chantre d'Ulysse et d'Achille,
Sans protecteur et sans asile,
Fut oublié jusqu'au tombeau.
Il expire : le charme cesse,
Et tous les peuples de la Grèce,
Entre eux disputent son berceau.

Le Nil a vu sur ses rivages
Les noirs habitants des déserts

son ami, le marquis de Mirabeau, ce novateur féodal, cet économiste antiphilo-
20 sophe, il fut mal apprécié de son temps et ne sera pas vengé par l'avenir. Il représente un parti vaincu, et qui, sur quelques points, avait raison, le parti qui voulait une réforme sans révolution, le soulagement du peuple, et non la ruine du culte et des mœurs. Son talent n'en est pas moins digne d'estime et son courage de respect, car il lutta contre le plus fort. »

Après ce jugement si complet et si décisif, oserons-nous placer une simple observation? Il nous semble qu'il faut peut-être moins chercher la cause de l'espèce de défaveur qui s'attache encore aux œuvres et au nom de Pompignan dans l'attitude prise par cet écrivain vis-à-vis des philosophes que dans la nature même de son talent. Il n'y a point d'œuvre vivante et personnelle qui ne par-
30 vienne à intéresser les hommes de tous les temps, en dehors des considérations d'école et de parti. La satire du XVIIIe siècle est dirigée tout entière contre les philosophes, et pourtant, malgré les ressentiments amers et l'irritation presque maladive qui l'ont dictée, elle n'en est pas moins devenue pour Gilbert un titre de gloire que personne ne lui conteste aujourd'hui. Lefranc de Pompignan, à part quelques belles inspirations puisées dans les livres saints ou dans les auteurs profanes, n'a point laissé d'œuvre où sa personnalité se soit vivement empreinte. L'auteur de Didon, qui prit le pieux Enée pour un personnage dramatique, est un humaniste plutôt qu'un poète. Il appartenait au groupe de ces dilettantes de l'art qui sont à la fois l'élite et l'ornement des sociétés polies, mais qui n'ont pas
40 reçu de la nature, d'ailleurs si libérale envers eux, le don d'émouvoir ou de passionner l'âme humaine. A. R.

Indépendamment des ouvrages que nous avons mentionnés, on doit à Lefranc de Pompignan : une traduction en vers des Géorgiques de Virgile, un *Essai critique de l'état de la République des lettres*, une *lettre à Louis Racine sur les spectacles*, des *Discours philosophiques tirés des livres saints* et un *Mémoire au roi* dans lequel il se justifie des attaques portées contre lui.

Insulter, par leurs cris sauvages,
L'astre éclatant de l'univers.
Cris impuissants, fureurs bizarres!
Tandis que ces monstres barbares
Poussaient d'insolentes clameurs,
Le dieu, poursuivant sa carrière,
Versait des torrents de lumière
Sur ses obscurs blasphémateurs.

Favoris, élèves dociles
De ce ministre d'Apollon, 10
Vous à qui ses conseils utiles
Ont ouvert le sacré vallon :
Accourez, troupe désolée,
Déposez sur son mausolée
Votre lyre qu'il inspirait :
La mort a frappé votre maître,
Et d'un souffle a fait disparaître
Le flambeau qui vous éclairait.

Et vous, dont la fière harmonie
Egala ses superbes sons, 20
Qui reviviez dans son génie,
Formé par vos seules leçons ;
Mânes d'Alcée et de Pindare,
Que votre suffrage répare
La rigueur de son sort fatal :
Dans la nuit du séjour funèbre
Consolez son ombre célèbre,
Et couronnez votre rival.

FRAGMENT DE L'IMITATION DU PSAUME CIII.

Inspire-moi de saints cantiques;
Mon âme, bénis le Seigneur : 30
Quels concerts assez magnifiques,
Quels hymnes lui rendront honneur?
L'éclat pompeux de ses ouvrages,
Depuis la naissance des âges,
Fait l'étonnement des mortels.
Les feux célestes le couronnent,
Et les flammes qui l'environnent
Sont ses vêtements éternels.

Ainsi qu'un pavillon tissu d'or et de soie,
Le vaste azur des cieux sous sa main se déploie. 40

Il peuple leurs déserts d'astres étincelants.
Les eaux autour de lui demeurent suspendues;
Il foule aux pieds les nues
Et marche sur les vents...

Le souverain de la nature
A prévenu tous nos besoins;
Et la plus faible créature
Est l'objet de ses tendres soins.
Il verse également la séve,
10 Et dans le chêne qui s'élève,
Et dans les humbles arbrisseaux :
Du cèdre voisin de la nue,
La cime orgueilleuse et touffue
Sert de base aux nids des oiseaux.

Le daim léger, le cerf et le chevreuil agile
S'ouvrent sur les rochers une route facile.
Pour eux seuls de ces bois Dieu forma l'épaisseur,
Et les trous tortueux de ce gravier aride,
Pour l'animal timide
20 Qui nourrit le chasseur.

Le globe éclatant qui dans l'ombre
Roule au sein des cieux étoilés,
Brilla pour nous marquer le nombre
Des ans, des mois renouvelés.
L'astre du jour, dès sa naissance,
Se place dans le cercle immense
Que Dieu lui-même avait décrit;
Fidèle aux lois de sa carrière,
Il retire et rend la lumière
30 Dans l'ordre qui lui fut prescrit.

La nuit vient à son tour; c'est le temps du silence.
De ses antres fangeux la bête alors s'élance,
Et de ses cris aigus étonne le pasteur.
Par leurs rugissements les lionceaux demandent
L'aliment qu'ils attendent
Des mains du Créateur.

Mais quand l'aurore renaissante
Peint les airs de ses premiers feux,
Ils s'enfoncent pleins d'épouvante
40 Dans les repaires ténébreux.
Effroi de l'animal sauvage,

Du Dieu vivant brillante image,
L'homme paraît quand le jour luit.
Sous ses lois la terre est captive;
Il y commande, il la cultive
Jusqu'au règne obscur de la nuit.

Privés de tes regards célestes
Tous les êtres tombent détruits,
Et vont mêler leurs tristes restes
Au limon qui les a produits.
Mais par des semences de vie, 10
Que ton souffle seul multiplie,
Tu répares les coups du temps;
Et la terre toujours peuplée,
De sa fange renouvelée
Voit renaître ses habitants.

LES TOMBEAUX.

ODE.

L'autre jour sans inquiétude
Respirant la fraîcheur de l'air
J'errais dans une solitude
Sur le rivage de la mer.

J'aperçus de loin des statues, 20
De vieux débris d'arcs triomphaux,
Et des colonnes abattues;
J'approchai : je vis des tombeaux.

C'était d'abord le mausolée
D'un de ces conquérants vantés,
Par qui la terre désolée
Vit détruire champs et cités.

On y voyait trente batailles,
Des rois, des peuples mis aux fers,
Des triomphes, des funérailles, 30
Et les tributs de l'univers.

Aux pieds de deux cyprès antiques
Un monument plus gracieux,
Par ses ornements symboliques,
Attirait l'œil du curieux.

C'était la tombe d'un poète
Admiré dans le monde entier.
Le luth, la lyre et la trompette
Pendaient aux branches d'un laurier.

Tout auprès en humble posture
Un pêcheur était enterré ;
Un filet pour toute parure,
Couvrait son cercueil délabré.

Ah! dis-je, quel art déplorable !
10 Cet objet aux passants offert
Leur apprend que ce misérable
A moins vécu qu'il n'a souffert.

« Et pourquoi? reprit en colère
Un voyageur qui m'entendit.
La pêche avait l'art de lui plaire :
C'était son métier, il le fit. »

Tu vois par là ce que nous sommes :
Le poète fait des chansons,
Le guerrier massacre des hommes,
20 Et le pêcheur prend des poissons.

FRAGMENT DE L'HYMNE

POUR LE JOUR DES MORTS.

O jour de colère!
Terribles moments!
O jour de misère,
De pleurs, de tourments!

La foudre dévore
La terre et le ciel.
Nous voyons éclore
L'effroyable aurore
30 Du jour éternel.

Vengeur de nos crimes,
Où fuir! où cacher
Les tristes victimes,
Qu'au fond des abîmes
Ta main va chercher?

O jour de colère,
Terribles moments?
O jour de misère,
De pleurs, de tourments!

VOLTAIRE [1].

FRAGMENTS DE LA HENRIADE

I. VALOIS ET BOURBON.

Je chante ce héros qui régna sur la France
Et par droit de conquête, et par droit de naissance;
Qui par de longs malheurs apprit à gouverner,
Calma les factions, sut vaincre, et pardonner;
Confondit et Mayenne, et la ligue, et l'Ibère,
Et fut de ses sujets le vainqueur et le père.
Descends du haut des cieux, auguste Vérité;
Répands sur mes écrits ta force et ta clarté;
Que l'oreille des rois s'accoutume à t'entendre.
C'est à toi d'annoncer ce qu'ils doivent apprendre; 10
C'est à toi de montrer aux yeux des nations
Les coupables effets de leurs divisions.
Dis comment la discorde a troublé nos provinces;
Dis les malheurs du peuple, et les fautes des princes;

[1] Après ce que nous avons dit du poème épique en général et de la Henriade en particulier, dans notre note sur Chapelain, nous éprouverions quelque embarras à aborder plus librement l'examen d'une œuvre que le génie et la popularité de son auteur entourent encore d'un si grand prestige. Aussi sommes-nous heureux de pouvoir nous retrancher derrière le jugement d'un critique dont personne ne contestera l'autorité en pareille matière. Voici en quels termes 20 M. Géruzez, dans son Histoire de la littérature française, caractérise la Henriade : « Le succès de ce poème, salué du nom d'épopée, prouve surabondamment que les Français n'ont pas la tête épique. Cela était vrai, surtout au XVIIIe siècle, où l'esprit narquois de notre race était mêlé de scepticisme. Ce poème héroïque n'est, à proprement parler, qu'une thèse morale contre le fanatisme et en faveur de la tolérance, relevée par de brillantes descriptions et glacée par de froides allégories. Le poète aime son héros pour avoir triomphé de la Ligue qu'il déteste; mais on comprend qu'il lui sait peu de gré d'avoir abjuré l'hérésie, et il ne le convertit pas au point de le rendre orthodoxe. On voit trop que le chantre de Henri IV n'a d'autre religion que l'amour de la paix et de l'humanité. Satirique 30 et moraliste, il lui manque la foi, qui, par le sentiment religieux, lui aurait donné l'inspiration poétique. Quelques tableaux peints vigoureusement, des portraits tracés d'un burin énergique et ingénieux, de beaux vers en grand nombre et de nobles idées bien exprimées ne suffisent pas pour une épopée; il faut des caractères variés, des personnages agissants et vivant de la vie héroïque, le commerce du ciel et de la terre, enfin l'unité d'action et d'intérêt, conditions vitales qui manquent à la Henriade. »

Le même critique a parfaitement apprécié Voltaire, comme poète dramatique, tout en rendant justice aux innovations brillantes que ce grand écrivain introduisit sur la scène française; il indique avec beaucoup de tact et de sûreté les 40

Viens, parle : et s'il est vrai que la fable autrefois
Sut à tes fiers accents mêler sa douce voix;
Si sa main délicate orna ta tête altière;
Si son ombre embellit les traits de ta lumière,
Avec moi sur tes pas permets-lui de marcher,
Pour orner tes attraits, et non pour les cacher.
Valois régnait encore; et ses mains incertaines
De l'état ébranlé laissaient flotter les rênes :
Les lois étaient sans force, et les droits confondus;
10 Ou plutôt en effet Valois ne régnait plus.
Ce n'était plus ce prince environné de gloire,
Aux combats, dès l'enfance, instruit par la victoire,
Dont l'Europe, en tremblant, regardait les progrès,
Et qui de sa patrie emporta les regrets,
Quand du nord, étonnés de ses vertus suprêmes,
Les peuples à ses pieds mettaient les diadêmes.
Tel brille au second rang qui s'éclipse au premier;
Il devint lâche roi d'intrépide guerrier :
Endormi sur le trône au sein de la mollesse,
20 Le poids de sa couronne accablait sa faiblesse,
Quélus et Saint-Mégrin, Joyeuse et d'Epernon,
Jeunes voluptueux qui régnaient sous son nom,
D'un maître efféminé corrupteurs politiques,
Plongeaient dans les plaisirs ses langueurs léthargiques.

côtés faux et les parties vulnérables de l'une de ses tragédies les plus célèbres.

« L'originalité de Voltaire, dit M. Geruzez, est surtout marquée dans deux tragédies qui n'éclipsèrent pas Zaïre, mais dont le succès fut également populaire : on voit que nous voulons parler d'Alzire et de Mahomet. Ces deux pièces méritent qu'on s'y arrête un instant. Alzire n'est pas la plus touchante des créations du poète, puisqu'il a fait Zaïre, mais c'est la plus neuve et la plus
30 brillante. L'action se rattache à une grande scène historique, la conquête du nouveau monde; elle met en contraste deux religions, et de plus la civilisation et l'état de nature. Ces grands objets sont déjà une cause d'intérêt, mais le drame qui se développe sur cette trame et dans ce cadre est par lui-même saisissant et pathétique. Les personnages chargés de représenter les passions et les idées qui sont en jeu, attachent par la diversité de caractères bien tracés. Alvarès, Zamore, Gusman, Alzire surtout, ne sont pas des ébauches, mais des êtres réels, qui parlent et qui agissent selon des passions vraisemblables, attachantes, qui ne se démentent pas. La pensée philosophique que le poète veut faire prévaloir, et qu'il enseigne sous forme dramatique, ne le domine pas au
40 point de déplacer ou de glacer l'intérêt; il prêche la tolérance, sans doute, mais il en démontre les bienfaits par une action rapide, qui tient la curiosité en éveil, qui touche le cœur, et dont l'issue satisfait le sentiment moral. Il faut ajouter à ces qualités le mérite de l'invention, qui s'étend à toutes les parties du drame. Mahomet vise plus haut qu'Alzire et dépasse le but qu'il veut atteindre. Le XVIIIe siècle y vit le suprême effort du génie, et nous y voyons, nous, la suprême erreur de Voltaire et de son siècle. Pour Voltaire, l'établissement d'une religion ne va jamais sans imposture; fondateurs et ministres, il ne fait grâce à personne;

Des Guises cependant le rapide bonheur
Sur son abaissement élevait leur grandeur;
Ils formaient dans Paris cette ligue fatale,
De sa faible puissance orgueilleuse rivale.
Les peuples déchaînés, vils esclaves des grands,
Persécutaient leur prince, et servaient des tyrans.
Ses amis corrompus bientôt l'abandonnèrent;
Du Louvre épouvanté ses peuples le chassèrent :
Dans Paris révolté l'étranger accourut;
Tout périssait enfin, lorsque Bourbon parut. 10
Le vertueux Bourbon, plein d'une ardeur guerrière,
A son prince aveuglé vint rendre la lumière :
Il ranima sa force, il conduisit ses pas
De la honte à la gloire, et des jeux aux combats.
Aux remparts de Paris les deux rois s'avancèrent;
Rome s'en alarma ; les Espagnols tremblèrent :
L'Europe, intéressée à ces fameux revers,
Sur ces murs malheureux avait les yeux ouverts.

On voyait dans Paris la Discorde inhumaine
Excitant aux combats et la ligue et Mayenne, 20
Et le peuple et l'Eglise, et, du haut de ses tours,
Des soldats de l'Espagne appelant les secours.
Ce monstre impétueux, sanguinaire, inflexible,
De ses propres sujets est l'ennemi terrible :
Aux malheurs des mortels il borne ses desseins :
Le sang de son parti rougit souvent ses mains :

dans les chefs il voit la fraude et l'hypocrisie; dans les disciples la bonne foi n'est qu'aveuglement. Voltaire pensa faire un coup de maître en montrant sous les noms de Mahomet, d'Omar et de Séïde, l'imposture et le fanatisme, parce qu'il pouvait se défendre d'avoir voulu atteindre indirectement la vraie religion 30 prêchée et propagée par de tout autres moyens que ceux qui ont amené le triomphe de l'islamisme. Mais ici l'apologie est si bien fondée, si légitime que le coup fourré ne porte pas. Aussi bien Mahomet lui-même n'était pas atteint. Voltaire a tellement défiguré l'histoire, sa conception est tellement arbitraire, la violence de ses coups est si mal dirigée, que cette machine. si formidable en apparence, devient ridiculement impuissante. Il a voulu, dit-il, nous montrer Tartufe les armes à la main! mais Tartufe ne se bat point; Tartufe ne fonde pas de religion : il se sert de celle qu'il trouve établie, il y fonde son industrie et ses bénéfices; il se garde bien des entreprises qui demandent du dévouement et qui exposent à des sacrifices. Mahomet, tel que l'a peint Voltaire, loin de con- 40 vaincre et de conquérir la moitié du monde, n'aurait pas entraîné à sa suite un seul chamelier, ni dominé la moindre des bourgades de l'Asie. Ce Mahomet de fantaisie et de rancune a beaucoup perdu dans l'estime des connaisseurs; comme œuvre d'art, et de nos jours, il a cessé d'émouvoir la foule. »

(*Histoire de la littérature française.*)

Il habite en tyran dans les cœurs qu'il déchire;
Et lui-même il punit les forfaits qu'il inspire.

Du côté du couchant, près de ces bords fleuris
Où la Seine serpente en fuyant de Paris,
Lieux aujourd'hui charmants, retraite aimable et pure,
Où triomphent les arts, où se plaît la nature,
Théâtre alors sanglant des plus mortels combats,
Le malheureux Valois rassemblait ses soldats.
On y voit ces héros, fiers soutiens de la France,
10 Divisés par leur secte, unis par la vengeance :
C'est aux mains de Bourbon que leur sort est commis;
En gagnant tous les cœurs, il les a tous unis.
On eût dit que l'armée, à son pouvoir soumise,
Ne connaissait qu'un chef, et n'avait qu'une église.

Le père des Bourbons, du sein des immortels,
Louis, fixait sur lui ses regards paternels;
Il présageait en lui la splendeur de sa race;
Il plaignait ses erreurs; il aimait son audace;
De sa couronne un jour il devait l'honorer;
20 Il voulait plus encore, il voulait l'éclairer.
Mais Henri s'avançait vers sa grandeur suprême
Par des chemins secrets, inconnus à lui-même :
Louis, du haut des cieux lui prêtait son appui;
Mais il cachait le bras qu'il étendait pour lui,
De peur que ce héros, trop sûr de sa victoire,
Avec moins de danger, n'eût acquis moins de gloire.

II. LE MEURTRE DE COLIGNY.

Le signal est donné sans tumulte et sans bruit :
C'était à la faveur des ombres de la nuit.
De ce mois malheureux l'inégale courrière
30 Semblait cacher d'effroi sa tremblante lumière.
Coligny languissait dans les bras du repos,
Et le sommeil trompeur lui versait ses pavots.
Soudain de mille cris le bruit épouvantable
Vient arracher ses sens à ce calme agréable :
Il se lève, il regarde, il voit de tous côtés
Courir des assassins à pas précipités;
Il voit briller partout des flambeaux et des armes,
Son palais embrasé, tout un peuple en alarmes,
Ses serviteurs sanglants dans la flamme étouffés,
40 Les meurtriers en foule au carnage échauffés,
Criant à haute voix : « Qu'on n'épargne personne;

C'est Dieu, c'est Médicis, c'est le roi qui l'ordonne! »
Il entend retentir le nom de Coligny;
Il aperçoit de loin le jeune Téligny,
Téligny dont l'amour a mérité sa fille,
L'espoir de son parti, l'honneur de sa famille,
Qui, sanglant, déchiré, traîné par des soldats,
Lui demandait vengeance, et lui tendait les bras.
Le héros malheureux, sans armes, sans défense,
Voyant qu'il faut périr, et périr sans vengeance,
Voulait mourir du moins comme il avait vécu, 10
Avec toute sa gloire et toute sa vertu.
Déjà des assassins la nombreuse cohorte
Du salon qui l'enferme allait briser la porte;
Il leur ouvre lui-même, et se montre à leurs yeux
Avec cet œil serein, ce front majestueux,
Tel que dans les combats, maître de son courage,
Tranquille, il arrêtait ou pressait le carnage.
A cet air vénérable, à cet auguste aspect,
Les meurtriers surpris sont saisis de respect;
Une force inconnue a suspendu leur rage. 20
« Compagnons, leur dit-il, achevez votre ouvrage,
Et de mon sang glacé souillez ces cheveux blancs
Que le sort des combats respecta quarante ans;
Frappez, ne craignez rien : Coligny vous pardonne,
Ma vie est peu de chose, et je vous l'abandonne,
J'eusse aimé mieux la perdre en combattant pour vous ».
Ces tigres, à ces mots, tombent à ses genoux :
L'un, saisi d'épouvante, abandonne ses armes;
L'autre embrasse ses pieds, qu'il arrose de larmes;
Et de ses assassins ce grand homme entouré 30
Semblait un roi puissant par son peuple adoré.
Besme, qui dans la cour attendait sa victime,
Monte, accourt, indigné qu'on diffère son crime;
Des assassins trop lents il veut hâter les coups :
Aux pieds de ce héros il les voit trembler tous.
A cet objet touchant lui seul est inflexible;
Lui seul, à la pitié toujours inaccessible,
Aurait cru faire un crime et trahir Médicis
Si du moindre remords il se sentait surpris.
A travers les soldats il court d'un pas rapide : 40
Coligny l'attendait d'un visage intrépide,
Et bientôt dans le flanc ce monstre furieux
Lui plonge son épée en détournant les yeux,
De peur que d'un coup d'œil cet auguste visage
Ne fît trembler son bras et glaçât son courage.
Du plus grand des Français tel fut le triste sort;

On l'insulte, on l'outrage encore après sa mort.
Son corps, percé de coups, privé de sépulture,
Des oiseaux dévorants fut l'indigne pâture;
Et l'on porta sa tête aux pieds de Médicis,
Conquête digne d'elle et digne de son fils.
Médicis la reçut avec indifférence,
Sans paraître jouir du fruit de sa vengeance,
Sans remords, sans plaisir, maîtresse de ses sens,
Et comme accoutumée à de pareils présents.
10 (*Chant II.*)

III. L'ASSASSINAT DE VALOIS.

Clément au camp royal a marché sans effroi.
Il arrive; il demande à parler à son roi;
Il dit que, dans ces lieux amené par Dieu même,
Il y vient rétablir les droits du diadème,
Et révéler au roi des secrets importants.
On l'interroge, on doute, on l'observe longtemps.
On craint sous cet habit un funeste mystère,
Il subit sans alarme un examen sévère;
Il satisfait à tout avec simplicité.
20 Chacun, dans ses discours, croit voir la vérité.

La garde aux yeux du roi le fait enfin paraître.
L'aspect du souverain n'étonna point ce traître.
D'un air humble et tranquille il fléchit les genoux;
Il observe à loisir la place de ses coups;
Et le mensonge adroit, qui conduisait sa langue,
Lui dicta cependant sa perfide harangue :

« Souffrez, dit-il, grand roi, que ma timide voix
S'adresse au Dieu puissant qui fait régner les rois;
Permettez, avant tout, que mon cœur le bénisse
30 Des biens que va sur vous répandre sa justice.
Le vertueux Potier, le prudent Villeroi,
Parmi vos ennemis vous ont gardé leur foi;
Harlay, le grand Harlay, dont l'intrépide zèle
Fut toujours formidable à ce peuple infidèle,
Du fond de sa prison réunit tous les cœurs,
Rassemble vos sujets, et confond les ligueurs.
Dieu, qui, bravant toujours les puissants et les sages,
Par la main la plus faible accomplit ses ouvrages,
Devant le grand Harlay lui-même m'a conduit.
40 Rempli de sa lumière, et par sa bouche instruit,

J'ai volé vers mon prince, et vous rends cette lettre,
Qu'à mes fidèles mains Harlay vient de remettre. »

Valois reçoit la lettre avec empressement.
Il bénissait les cieux d'un si prompt changement.
« Quand pourrai-je, dit-il, au gré de ma justice,
Récompenser ton zèle et payer ton service?
En lui disant ces mots, il lui tendait les bras :
Le monstre au même instant tire son coutelas,
L'en frappe, et dans le flanc l'enfonce avec furie.
Le sang coule; on s'étonne, on s'avance, on s'écrie, 10
Mille bras sont levés pour punir l'assassin;
Lui, sans baisser les yeux, les voit avec dédain;
Fier de son parricide, et quitte envers la France,
Il attend à genoux la mort pour récompense :
De la France et de Rome il croit être l'appui,
Il pense voir les cieux qui s'entr'ouvrent pour lui;
Et, demandant à Dieu la palme du martyre,
Il bénit, en tombant, les coups dont il expire.

Aveuglement terrible, affreuse illusion,
Digne à la fois d'horreur et de compassion, 20
Et de la mort du roi moins coupable, peut-être,
Que ces lâches docteurs, ennemis de leur maître,
Dont la voix, répandant un funeste poison,
D'un faible solitaire égara la raison?

Déjà Valois touchait à son heure dernière,
Ses yeux ne voyaient plus qu'un reste de lumière;
Ses courtisans en pleurs, autour de lui rangés,
Par leurs desseins divers en secret partagés,
D'une commune voix formant les mêmes plaintes,
Exprimaient des douleurs ou sincères ou feintes. 30
Quelques-uns, que flattait l'espoir du changement,
Du danger de leur roi s'affligeaient faiblement;
Les autres, qu'occupait leur crainte intéressée,
Pleuraient, au lieu du roi, leur fortune passée.

Parmi ce bruit confus de plaintes, de clameurs,
Henri, vous répandiez de véritables pleurs.
Il fut votre ennemi . mais les cœurs nés sensibles
Sont aisément émus dans ces moments horribles.
Henri ne se souvint que de son amitié :
En vain son intérêt combattait sa pitié; 40
Ce héros vertueux se cachait à lui-même
Que la mort de son roi lui donne un diadème.

Valois tourna sur lui, par un dernier effort,
Ses yeux appesantis qu'allait fermer la mort,
Et, touchant de sa main ses mains victorieuses,
« Retenez, lui dit-il, vos larmes généreuses :
L'univers indigné doit plaindre votre roi;
Vous, Bourbon, combattez, régnez, et vengez-moi. »

(*Chant V.*)

IV. L'ESPÉRANCE ET LE SOMMEIL.

Du Dieu qui nous créa la clémence infinie,
Pour adoucir les maux de cette courte vie,
A placé parmi nous deux êtres bienfaisants,
De la terre à jamais aimables habitants,
Soutiens dans les travaux, trésors dans l'indigence :
L'un est le doux Sommeil, et l'autre est l'Espérance.
L'un, quand l'homme accablé sent de son faible corps
Les organes vaincus sans force et sans ressorts,
Vient par un calme heureux secourir la nature,
Et lui porter l'oubli des peines qu'elle endure.
L'autre anime nos cœurs, enflamme nos désirs,
Et, même en nous trompant, donne de vrais plaisirs :
Mais aux mortels chéris à qui le ciel l'envoie,
Elle n'inspire point une infidèle joie;
Elle apporte de Dieu la promesse et l'appui;
Elle est inébranlable et pure comme lui.

(*Chant VII.*)

V. COMBAT DE TURENNE CONTRE D'AUMALE.

Mais la trompette sonne. Ils s'élancent tous deux;
Ils commencent enfin ce combat dangereux.
Tout ce qu'ont pu jamais la valeur et l'adresse,
L'ardeur, la fermeté, la force, la souplesse,
Parut des deux côtés en ce choc éclatant,
Cent coups étaient portés et parés à l'instant.
Tantôt avec fureur l'un d'eux se précipite;
L'autre d'un pas léger, se détourne et l'évite :
Tantôt, plus rapprochés, ils semblent se saisir.
Leur péril renaissant donne un affreux plaisir;
On se plaît à les voir s'observer et se craindre,
Avancer, s'arrêter, se mesurer, s'atteindre;
Le fer étincelant, avec art détourné,
Par de feints mouvements trompe l'œil étonné :
Telle on voit du soleil la lumière éclatante

Briser ses traits de feu dans l'onde transparente,
Et, se rompant encor par des chemins divers,
De ce cristal mouvant repasser dans les airs.
Le spectateur surpris, et ne pouvant le croire,
Voyait à tout moment leur chute et leur victoire.
D'Aumale est plus ardent, plus fort, plus furieux :
Turenne est plus adroit, et moins impétueux ;
Maître de tous ses sens, animé sans colère,
Il fatigue à loisir son terrible adversaire.
D'Aumale en vains efforts épuise sa vigueur : 10
Bientôt son bras lassé ne sert plus sa valeur.
Turenne, qui l'observe, aperçoit sa faiblesse;
Il se ranime alors, il le pousse, il le presse,
Enfin d'un coup mortel il lui perce le flanc.
D'Aumale est renversé dans les flots de son sang :
Il tombe, et de l'enfer tous les monstres frémirent;
Ces lugubres accents dans les airs s'entendirent :
« De la Ligue à jamais le trône est renversé;
Tu l'emportes, Bourbon ! notre règne est passé. »
Tout le peuple y répond par un cri lamentable. 20
D'Aumale, sans vigueur, étendu sur le sable,
Menace encor Turenne, et le menace en vain :
Sa redoutable épée échappe de sa main.
Il veut parler; sa voix expire dans sa bouche.
L'horreur d'être vaincu rend son air plus farouche.
Il se lève, il retombe, il ouvre un œil mourant,
Il regarde Paris, et meurt en soupirant.
Tu le vis expirer, infortuné Mayenne,
Tu le vis, tu frémis, et ta chute prochaine
Dans ce moment affreux s'offrit à tes esprits. (*Chant X.*) 30

VI. FAMINE DE PARIS.

Mais lorsque enfin les eaux de la Seine captive
Cessèrent d'apporter dans ce vaste séjour
L'ordinaire tribut des moissons d'alentour;
Quand on vit dans Paris la faim pâle et cruelle,
Montrant déjà la mort qui marchait après elle;
Alors on entendit des hurlements affreux :
Ce superbe Paris fut plein de malheureux
De qui la main tremblante et la voix affaiblie
Demandaient vainement le soutien de leur vie.
Bientôt le riche même, après de vains efforts, 40
Eprouva la famine au milieu des trésors,
Ce n'étaient plus ces jeux, ces festins et ces fêtes,
Où de myrte et de rose ils couronnaient leurs têtes;

Où, parmi des plaisirs toujours trop peu goûtés,
Les vins les plus parfaits, les mets les plus vantés,
Sous des lambris dorés qu'habite la mollesse,
De leur goût dédaigneux irritaient la paresse.
On vit avec effroi tous ces voluptueux,
Pâles, défigurés et la mort dans les yeux,
Périssant de misère au sein de l'opulence,
Détester de leurs biens l'inutile abondance :
Le vieillard, dont la faim va terminer les jours,
10 Voit son fils au berceau, qui périt sans secours;
Ici meurt dans la rage une famille entière;
Plus loin des malheureux, couchés sur la poussière,
Se disputaient encore, à leurs derniers moments,
Les restes odieux des plus vils aliments.
Ces spectres affamés, outrageant la nature,
Vont au sein des tombeaux chercher leur nourriture;
Des morts épouvantés les ossements poudreux,
Ainsi qu'un pur froment, sont préparés par eux.
Que n'osent point tenter les extrêmes misères!
20 On les vit se nourrir des cendres de leurs pères.
Ce détestable mets avança leur trépas,
Et ce repas pour eux fut le dernier repas. (*Chant X.*)

FRAGMENTS DU THÉATRE [1].

I. DE ZAÏRE.

Lusignan (à sa fille).

Mon Dieu, j'ai combattu soixante ans pour ta gloire;
J'ai vu tomber ton temple et périr ta mémoire;
Dans un cachot affreux abandonné vingt ans;
Mes larmes t'imploraient pour mes tristes enfants;
Et lorsque ma famille est par toi réunie,
Quand je trouve ma fille elle est ton ennemie.
30 Je suis bien malheureux... C'est ton père, c'est moi,
C'est ma seule prison qui t'a ravi ta foi!
Ma fille, tendre objet de mes dernières peines,
Songe, au moins, songe au sang qui coule dans tes veines;
C'est le sang de vingt rois, tous chrétiens comme moi,
C'est le sang des héros défenseurs de ma loi;

[1] Ce serait une omission inexcusable de notre part de ne point citer à propos du théâtre de Voltaire, l'étude magistrale que M. D. Nisard, de l'Académie française, a consacrée aux chefs-d'œuvre dramatiques de ce grand écrivain, sous le titre de : *La tragédie française depuis Athalie* jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. Cet important travail, ainsi que celui du même auteur sur *la Comédie après Molière*, a sa place marquée parmi les monuments les plus durables de la critique française au XIXe siècle.

C'est le sang des martyrs, ô fille encor trop chère!
Connais-tu ton destin? Sais-tu quelle est ta mère?
Sais-tu bien qu'à l'instant que son flanc mit au jour
Ce triste et dernier fruit d'un malheureux amour,
Je la vis massacrer par la main forcenée,
Par la main des brigands à qui tu t'es donnée!
Tes frères, ces martyrs égorgés sous mes yeux,
T'ouvrent leurs bras sanglants tendus du haut des cieux.
Ton Dieu que tu trahis, ton Dieu que tu blasphèmes,
Pour toi, pour l'univers est mort en ces lieux mêmes; 10
En ces lieux où mon bras le servit tant de fois,
En ces lieux où son sang te parle par ma voix.
Vois ces murs, vois ce temple envahi par tes maîtres,
Tout annonce le Dieu qu'ont vengé tes ancêtres.
Tourne les yeux, sa tombe est près de ce palais :
C'est ici la montagne, où, lavant nos forfaits,
Il voulut expirer sous les coups de l'impie;
C'est là que de la tombe il rappela sa vie.
Tu ne saurais marcher dans cet auguste lieu,
Tu n'y peux faire un pas sans y trouver ton Dieu; 20
Et tu n'y peux rester sans renier ton père,
Ton honneur qui te parle et ton Dieu qui t'éclaire.
Je te vois dans mes bras et pleurer et frémir;
Sur ton front pâlissant Dieu met le repentir;
Je vois la vérité dans ton cœur descendue;
Je retrouve ma fille après l'avoir perdue;
Et je reprends ma gloire et ma félicité,
En dérobant mon sang à l'infidélité. (*Acte II, Scène III*).

II. DE MÉROPE.

Polyphonte, Mérope.

Polyphonte. Madame, il faut enfin que mon cœur se déploie! 30
Ce bras qui vous servit m'ouvre au trône une voie;
Et les chefs de l'état, tout prêts de prononcer,
Me font entre nous deux l'honneur de balancer.
Des partis opposés qui désolaient Messènes,
Qui versaient tant de sang, qui formaient tant de haines,
Il ne reste aujourd'hui que le vôtre et le mien,
Nous devons l'un à l'autre un mutuel soutien :
Nos ennemis communs, l'amour de la patrie,
Le devoir, l'intérêt, la raison, tout nous lie;
Tout vous dit qu'un guerrier, vengeur de votre époux, 40
S'il aspire à régner, peut aspirer à vous.
Je me connais; je sais que, blanchi sous les armes,
Ce front triste et sévère a pour vous peu de charmes;
Je sais que vos appas, encor dans leur printemps,

Pourraient s'effaroucher de l'hiver de mes ans;
Mais la raison d'état connaît peu ces caprices;
Et de ce front guerrier les nobles cicatrices
Ne peuvent se couvrir que du bandeau des rois :
Je veux le sceptre et vous pour prix de mes exploits.
N'en croyez pas, Madame, un orgueil téméraire :
Vous êtes de nos rois et la fille et la mère;
Mais l'état veut un maître, et vous devez songer
Que pour garder vos droits il les faut partager.
10 *Mérope.* Le ciel, qui m'accabla du poids de sa disgrâce,
Ne m'a point préparée à ce comble d'audace.
Sujet de mon époux, vous m'osez proposer
De trahir sa mémoire et de vous épouser?
Moi, j'irais de mon fils, du seul bien qui me reste,
Déchirer avec vous l'héritage funeste?
Je mettrais en vos mains sa mère et son état,
Et le bandeau des rois sur le front d'un soldat?
Polyphonte. Un soldat tel que moi peut justement prétendre
A gouverner l'état quand il l'a su défendre.
20 Le premier qui fut roi fut un soldat heureux :
Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'aïeux.
Je n'ai plus rien du sang qui m'a donné la vie;
Ce sang s'est épuisé, versé pour la patrie;
Ce sang coula pour vous; et, malgré vos refus,
Je crois valoir au moins les rois que j'ai vaincus :
Et je n'offre, en un mot, à votre âme rebelle
Que la moitié d'un trône où mon parti m'appelle.
Mérope. Un parti! vous, barbare, au mépris de nos lois;
Est-il d'autre parti que celui de vos rois?
30 Est-ce là cette foi si pure et si sacrée
Qu'à mon époux, à moi, votre bouche a jurée;
La foi que vous devez à ses mânes trahis,
A sa veuve éperdue, à son malheureux fils,
A ses dieux dont il sort, et dont il tient l'empire?
Polyphonte. Il est encor douteux si votre fils respire.
Mais quand du sein des morts il viendrait en ces lieux
Redemander son trône à la face des dieux,
Ne vous y trompez pas, Messènes veut un maître
Eprouvé par le temps, digne en effet de l'être;
40 Un roi qui la défende; et j'ose me flatter
Que le vengeur du trône a seul droit d'y monter.
Egisthe, jeune encore, et sans expérience,
Etalerait en vain l'orgueil de sa naissance;
N'ayant rien fait pour nous, il n'a rien mérité.
D'un prix bien différent ce trône est acheté.
Le droit de commander n'est plus un avantage

Transmis par la nature, ainsi qu'un héritage :
C'est le fruit des travaux et du sang répandu,
C'est le prix du courage; et je crois qu'il m'est dû.
Souvenez-vous du jour où vous fûtes surprise
Par ces lâches brigands de Pylos et d'Amphryse;
Revoyez votre époux et vos fils malheureux,
Presque en votre présence, assassinés par eux;
Revoyez-moi, Madame, arrêtant leur furie,
Chassant vos ennemis, défendant la patrie;
Voyez ces murs enfin par mon bras délivrés; 10
Songez que j'ai vengé l'époux que vous pleurez :
Voilà mes droits, Madame, et mon rang, et mon titre
La valeur fit ces droits; le ciel en est l'arbitre
Que votre fils revienne, il apprendra sous moi
Les leçons de la gloire, et l'art de vivre en roi :
Il verra si mon front soutiendra la couronne.
Le sang d'Alcide est beau, mais n'a rien qui m'étonne.
Je recherche un honneur et plus noble et plus grand :
Je songe à ressembler au dieu dont il descend.
En un mot, c'est à moi de défendre la mère, 20
Et de servir au fils et d'exemple et de père.
Mérope. N'affectez point ici des soins si généreux,
Et cessez d'insulter à mon fils malheureux.
Si vous osez marcher sur les traces d'Alcide,
Rendez donc l'héritage au fils d'un Héraclide.
Ce dieu dont vous seriez l'injuste successeur,
Vengeur de tant d'Etats, n'en fut point ravisseur.
Imitez sa justice ainsi que sa vaillance;
Défendez votre roi, secourez l'innocence;
Découvrez, rendez-moi ce fils que j'ai perdu, 30
Et méritez sa mère à force de vertu;
Dans nos murs relevés rappelez votre maître :
Alors jusques à vous je descendrais peut-être;
Je pourrais m'abaisser; mais je ne puis jamais
Devenir la complice et le prix des forfaits. (*Acte I, Scène III*).

POÉSIES DIVERSES.

DISCOURS SUR LA MODÉRATION.

FRAGMENT.

Tout vouloir est d'un fou, l'excès est son partage;
La modération est le trésor du sage :
Il sait régler ses goûts, ses travaux, ses plaisirs,
Mettre un but à sa course, un terme à ses désirs.
Nul ne peut avoir tout. L'amour de la science 40

A guidé ta jeunesse au sortir de l'enfance :
La nature est ton livre, et tu prétends y voir
Moins ce qu'on a pensé que ce qu'il faut savoir.
La raison te conduit ; avance à sa lumière ;
Marche encor quelques pas, mais borne ta carrière :
Au bord de l'infini ton cours doit s'arrêter ;
Là commence un abîme, il le faut respecter.
Réaumur, dont la main si savante et si sûre
A percé tant de fois la nuit de la nature,
M'apprendra-t-il jamais par quels subtils ressorts
L'éternel artisan fait végéter les corps ?
Pourquoi l'aspic affreux, le tigre, la panthère,
N'ont jamais adouci leur cruel caractère,
Et que reconnaissant la main qui le nourrit,
Le chien meurt en léchant le maître qu'il chérit ?
D'où vient qu'avec cent pieds qui semblent inutiles,
Cet insecte tremblant traîne ses pas débiles ?
Pourquoi ce ver changeant se bâtit un tombeau,
S'enterre, et ressuscite avec un corps nouveau,
Et, le front couronné, tout brillant d'étincelles,
S'élance dans les airs en déployant ses ailes ?
Le sage du Faï, parmi ses plants divers,
Végétaux rassemblés des bouts de l'univers,
Me dira-t-il pourquoi la tendre sensitive
Se flétrit sous nos mains, honteuse et fugitive ?
Modérons-nous surtout dans notre ambition :
C'est du cœur des humains la grande passion.
Moi-même, renonçant à mes premiers desseins,
J'ai vécu, je l'avoue, avec des souverains.
Mon vaisseau fit naufrage aux mers de ces sirènes ;
Leur voix flatta mes sens, ma main porta leurs chaînes ;
On me dit, *je vous aime*, et je crus comme un sot
Qu'il était quelque idée attachée à ce mot.
J'y fus pris. J'asservis au vain désir de plaire
La mâle liberté qui fait mon caractère :
Et perdant la raison dont je devais m'armer,
J'allai m'imaginer qu'un roi pouvait aimer.
Que je suis revenu de cette erreur grossière !
A peine de la cour j'entrai dans la carrière
Que mon âme éclairée, ouverte au repentir,
N'eut d'autre ambition que d'en pouvoir sortir.
Raisonneurs, beaux-esprits, et vous qui croyez l'être,
Voulez-vous vivre heureux ? vivez toujours sans maître.
O vous qui ramenez dans les murs de Paris
Tous les excès honteux des mœurs de Sybaris,
Qui, plongés dans le luxe, énervés de mollesse,

Nourrissez dans votre âme une éternelle ivresse,
Apprenez, insensés, qui cherchez le plaisir,
Et l'art de le connaître, et celui d'en jouir.
Les plaisirs sont des fleurs que notre divin maître
Dans les ronces du monde autour de nous fait naître.
Chacune a sa saison, et par des soins prudents
On peut en conserver pour l'hiver de ses ans.
Mais, s'il faut les cueillir, c'est d'une main légère;
On flétrit aisément leur beauté passagère.
N'offrez pas à vos sens, de mollesse accablés, 10
Tous les parfums de Flore à la fois exhalés :
Il ne faut pas tout voir, tout sentir, tout entendre;
Quittons les voluptés pour pouvoir les reprendre.
Le travail est souvent le père du plaisir :
Je plains l'homme accablé du poids de son loisir :
Le bonheur est un bien que nous vend la nature.
Il n'est point ici-bas de moissons sans culture :
Tout veut des soins sans doute, et tout est acheté.
De l'uniformité l'importune langueur
Glace un cœur émoussé par l'excès du bonheur. 20
Ah! pour se voir toujours sans jamais se déplaire,
Il faut un cœur plus noble, une âme moins vulgaire,
Un esprit vrai, sensé, fécond, ingénieux,
Sans humeur, sans caprice et surtout vertueux :
Pour les cœurs corrompus l'amitié n'est point faite.
O divine amitié, félicité parfaite!
Seul mouvement de l'âme où l'excès soit permis,
Change en biens tous les maux où le ciel m'a soumis.
Compagne de mes pas dans toutes mes demeures,
Dans toutes les saisons et dans toutes les heures, 30
Sans toi tout homme est seul; il peut, par ton appui,
Multiplier son être et vivre dans autrui.
Idole d'un cœur juste et passion du sage,
Amitié! que ton nom couronne cet ouvrage,
Qu'il préside à mes vers comme il règne en mon cœur :
Tu m'appris à connaître, à chanter le bonheur.

L'IMMORTALITÉ DE L'AME.

IMITÉ DE L'ANGLAIS.

Oui, Platon, tu dis vrai : notre âme est immortelle;
C'est un Dieu qui lui parle, un Dieu qui vit en elle.
Eh! d'où viendrait sans lui ce grand pressentiment,
Ce dégoût des faux biens, cette horreur du néant? 40
Vers des siècles sans fin je sens que tu m'entraînes;

Du monde et de mes sens je vais briser les chaînes,
Et m'ouvrir loin du corps, dans la fange arrêté,
Les portes de la vie et de l'éternité.
L'éternité ! quel mot consolant et terrible !
O lumière ! ô nuage ! ô profondeur horrible !
Que dis-je ? où suis-je ? où vais-je ? et d'où suis-je tiré ?
Dans quels climats nouveaux, dans quel monde ignoré
Le moment du trépas va-t-il plonger mon être ?
Où sera cet esprit qui ne peut se connaître ?
10 Que me préparez-vous, abîmes ténébreux ?
Allons, s'il est un Dieu, Platon doit être heureux.
Il en est un, sans doute, et je suis son ouvrage ;
Lui-même au cœur du juste il empreint son image.
Il doit venger sa cause, et punir les pervers.
Mais comment ? dans quel temps ? et dans quel univers ?
Ici la vertu pleure, et l'audace l'opprime ;
L'innocence à genoux y tend la gorge au crime ;
La fortune y domine, et tout y suit son char.
Ce globe infortuné fut formé pour César.
20 Hâtons-nous de sortir d'une prison funeste,
Je te verrai sans ombre, ô vérité céleste !
Tu te caches de nous dans nos jours de sommeil ;
Cette vie est un songe, et la mort un réveil.

LA VIE DU GRAND MONDE.

FRAGMENT D'UNE ÉPÎTRE A Mme DENIS, SA NIÈCE.

Vivons pour nous, ma chère Rosalie ;
Que l'amitié, que le sang qui nous lie
Nous tiennent lieu du reste des humains ;
Ils sont si sots, si dangereux, si vains !
Ce tourbillon, qu'on appelle le monde,
Est si frivole, en tant d'erreurs abonde,
30 Qu'il n'est permis d'en aimer le fracas
Qu'à l'étourdi qui ne le connaît pas.
Ah ! cachons-nous ; passons avec les sages
Le soir serein d'un jour mêlé d'orages :
Et dérobons à l'œil de l'envieux
Le peu de temps que me laissent les dieux.
Tendre amitié, don du ciel, beauté pure,
Porte un jour doux dans ma retraite obscure ;
Puissé-je vivre et mourir dans tes bras,
Loin du méchant qui ne te connaît pas !

CONSEILS AUX PÈRES ET AUX ENFANTS.

ODE.

Tout annonce d'un Dieu l'éternelle existence;
On ne peut le comprendre, on ne peut l'ignorer :
La voix de l'univers annonce sa puissance,
Et la voix de nos cœurs dit qu'il faut l'adorer.
Mortels, tout est pour votre usage;
Dieu vous comble de ses présents.
Ah! si vous êtes son image,
Soyez comme lui bienfaisants.
Pères, de vos enfants guidez le premier âge,
Ne forcez point leur goût, mais dirigez leurs pas. 10
Etudiez leurs mœurs, leurs talents, leur courage :
On conduit la nature, on ne la change pas.
Enfant, crains d'être ingrat; sois soumis, doux, sincère.
Obéis, si tu veux qu'on t'obéisse un jour.
Vois ton Dieu dans ton père, un Dieu veut ton amour.
Que celui qui t'instruit te soit un nouveau père.
Qui s'élève trop s'avilit;
De la vanité, naît la honte,
C'est par l'orgueil qu'on est petit;
On est grand quand on le surmonte. 20

Le premier des plaisirs et la plus belle gloire
C'est de prodiguer les bienfaits.
Si vous en répandez, perdez-en la mémoire?
Si vous en recevez, publiez-le à jamais.

Fuyez l'indolente paresse :
C'est la rouille attachée aux plus brillants métaux,
L'honneur, le plaisir même est le fils des travaux;
Le mépris et l'ennui sont nés de la mollesse.

Ayez de l'ordre en tout; la carrière est aisée,
Quand la règle conduit Thémis, Phébus et Mars; 30
La règle austère et sûre est le fil de Thésée
Qui dirige l'esprit au dédale des arts.

L'esprit fut en tout temps le fils de la nature,
Il faut dans ses atours de la simplicité;
Ne lui donnez jamais de trop grande parure :
Quand on veut trop l'orner, on cache sa beauté.

Soyez vrai, mais discret; soyez ouvert, mais sage;

Et sans la prodiguer, aimez la vérité.
Cachez-la sans duplicité;
Osez la dire avec courage.

Réprimez tout emportement :
On se nuit alors qu'on offense;
Et l'on hâte son châtiment,
Quand on croit hâter sa vengeance.

La politesse est à l'esprit
Ce que la grâce est au visage :
De la bonté du cœur elle est la douce image;
Et c'est la bonté qu'on chérit.

De l'émulation distinguez bien l'envie :
L'une mène à la gloire, et l'autre au déshonneur;
L'une est l'aliment du génie,
Et l'autre est le poison du cœur.

CHARME DES FABLES.

O l'heureux temps que celui de ces fables,
Des bons démons, des esprits familiers,
Des farfadets aux mortels secourables!
On écoutait tous ces faits admirables
Dans son château, près d'un large foyer :
Le père et l'oncle, et la mère et la fille,
Et les voisins et toute la famille,
Ouvraient l'oreille à monsieur l'aumônier,
Qui leur faisait des contes de sorcier.
On a banni les démons et les fées;
Sous la raison les grâces étouffées
Livrent nos cœurs à l'insipidité;
Le raisonner tristement s'accrédite :
On court, hélas! après la vérité,
Ah! croyez-moi, l'erreur a son mérite. (*Contes.*)

AIDONS-NOUS MUTUELLEMENT.

Dans nos jours passagers de peine et de misères,
Enfants d'un même Dieu, vivons du moins en frères;
Aidons-nous l'un et l'autre à porter nos fardeaux :
Nous marchons tous courbés sous le poids de nos maux;
Mille ennemis cruels assiégent notre vie,
Toujours par nous maudite et toujours si chérie.

Quelquefois, dans nos jours consacrés aux douleurs,
Par la main du plaisir nous essuyons nos pleurs;
Mais le plaisir s'envole et passe comme une ombre;
Nos chagrins, nos regrets, nos pertes sont sans nombre,
Notre cœur égaré, sans guide et sans appui,
Est brûlé de désirs ou glacé par l'ennui.
Nul de nous n'a vécu sans connaître les larmes.
De la société les secourables charmes
Consolent nos douleurs au moins quelques instants :
Remède encore trop faible à des maux si constants. 10
Ah ! n'empoisonnons pas la douceur qui nous reste;
Je crois voir des forçats dans leur cachot funeste,
Se pouvant secourir, l'un sur l'autre acharnés,
Combattre avec les fers dont ils sont enchaînés.

MADRIGAL.

Vos yeux sont beaux; mais votre âme est plus belle.
Vous êtes simple et naturelle,
Et, sans prétendre à rien, vous triomphez de tous.
Si vous eussiez été du temps de Gabrielle,
Je ne sais pas ce qu'on eût dit de vous;
Mais on n'aurait pas parlé d'elle. 20

ÉPIGRAMME SUR L'ABBÉ TRUBLET [1].

L'abbé Trublet alors avait la rage
D'être à Paris un petit personnage.
Au peu d'esprit que le bonhomme avait,
L'esprit d'autrui, par supplément, servait!
Il entassait adage sur adage;
Il compilait, compilait, compilait,
On le voyait sans cesse écrire, écrire
Ce qu'il avait jadis entendu dire;
Il nous lassait sans jamais se lasser.
(*Le pauvre Diable*). 30

ÉPIGRAMME CONTRE LES SONNEURS

FAITE A L'AGE DE DIX ANS.

Persécuteurs du genre humain,
Qui sonnez sans miséricorde,

[1] **L'abbé Nicolas-Charles-Joseph TRUBLET** (1697—1770), de l'Académie française en 1761. Il serait pourtant injuste de juger cet auteur distingué, écrivain correct et critique véridique, d'après les plaisanteries de Voltaire sur ses *Essais de morale et de littérature*, ouvrage dont Montesquieu disait qu'il était « le premier livre du second ordre. »

Que n'avez-vous au cou la corde
Que vous tenez dans votre main ?

Mme DU DEFFAND [1].

LES DEUX AGES DE L'HOMME.

Il est un âge heureux, mais qu'on perd sans retour,
Où la faible jeunesse entraîne sur ses traces
Le plaisir vif avec l'amour
Et les désirs avec les grâces.

[1] **Marie de VICHY-CHAMBOND, marquise DU DEFFAND** (1697-1780), née et morte à Paris.

Douée d'une rare intelligence, elle se fit remarquer presque au sortir du couvent où elle avait été élevée, par les tendances frondeuses et sceptiques de son esprit. Dès son premier pas dans le monde, elle était acquise sans retour au XVIIIe siècle. Un mariage de convenance (et celui qu'elle contracta avec le marquis du Deffand ne fut rien autre chose), n'était pas pour les grandes dames de cette époque un joug dont il leur coûtât beaucoup de se débarrasser. Les deux époux autorisés par la coutume ne reculèrent pas devant les conséquences d'une séparation qui leur rendait leur liberté. Comment la jeune marquise usa-t-elle de la sienne? Probablement comme une femme qui dut voir de trop près Mme de Parabère. Mais les chroniqueurs des fêtes galantes nous diront ce qu'elle devint parmi ces groupes de bergers et de bergères de la Régence dont Watteau peignit si bien les grâces coquettes dans son *Départ pour Cythère*. Il est certain que Mme du Deffand, en compagnie de ses bonnes amies, Mmes de Boufflers, du Châtelet, de Mailly et de la Popelinière, ne s'égara pas dans les endroits les plus mystérieux de ce pays enchanté; mais elle avait trop d'esprit pour ne pas côtoyer habilement les gros scandales, et le caprice était pour elle un guide moins dangereux que la passion. Au surplus, elle n'avait rien à craindre de ce côté, et, en disant qu'elle avait fort peu de cœur, nous ne faisons que constater les témoignages portés contre elle, non-seulement par ses contemporains, mais encore par ses propres lettres. Ses longues relations avec le président Hénault et Pont-de-Veyle nous la montrent constamment froide et personnelle à l'égard de ces deux hommes qui avaient bien le droit de se croire ses amis. Sa langue et sa plume n'épargnèrent pas plus l'un que l'autre. Le jour même de la mort de Pont-de-Veyle, elle soupait chez une de ses amies qui crut devoir lui parler du défunt. « Hélas! répondit-elle, il est mort ce soir à six heures, sans cela, vous ne me verriez pas ici. » Elle soupa comme à l'ordinaire, c'est-à-dire fort bien, car elle était gourmande (la réflexion est de La Harpe). Il y a bien des genres d'égoïsmes; celui de Fontenelle, par exemple, était inoffensif et même débonnaire; l'égoïsme de Mme du Deffand était agressif et méchant. Il n'est peut-être pas un des contemporains de la marquise, qu'ils fussent ou non de son cercle, que sa plume, une véritable griffe, n'ait égratigné! Heureux encore ceux ou celles qui en furent quittes pour des égratignures! Voltaire, qui savait mieux que personne combien les esprits enclins à ce jeu sont à ménager, ne négligea rien pour se concilier les bonnes grâces de Mme du Deffand, dont il appréciait, d'ailleurs, à si juste titre, le bon sens et le bon goût. Par son intelligence et certaines tendances de son caractère, Mme du Deffand était fort supérieure à ce monde brillant et frivole, au milieu duquel les entraînements de la jeunesse l'avaient

Il est un âge affreux, sombre et froide saison,
Où l'homme encor s'égare et prend dans sa tristesse
Son impuissance pour sagesse,
Et ses craintes pour la raison.

jetée. Dès qu'elle fut hors du tourbillon, elle se recueillit et, si elle ne put rentrer dans la voie régulière qu'elle avait quittée, elle subordonna, du moins, l'indépendance de sa vie au respect des convenances. Atteinte de cécité à l'âge de 56 ans, elle se retira à la communauté de Saint-Joseph de la rue Saint-Dominique, une sorte d'Abbaye-aux-Bois de l'époque, où elle reçut l'élite de l'aristocratie et de la littérature, les Choiseul, les Boufflers, les Bauffremont, les Beauvau, Montesquieu, Voltaire, le président Hénault, d'Alembert, David Hume, etc. Cependant, il arriva que le salon de la rue Saint-Dominique, d'abord trop étroit pour contenir la foule illustre qui l'encombrait, devint tout à coup désert. Mme du Deffand s'était attaché, comme lectrice, Mlle Lespinasse, dont le nom devait acquérir bientôt tant de célébrité. Cette aimable personne possédait au plus haut degré ce qui manquait à Mme du Deffand du côté de l'imagination et du cœur. Ce sont là des éléments de séduction qui, chez les femmes, seront toujours plus puissants que ceux de l'esprit. Les amis de la marquise trouvèrent tant de charmes à la conversation de sa lectrice, que pour les goûter plus à l'aise, ils arrivaient avant l'heure fixée pour les réceptions, de sorte que les véritables soirées étaient pour eux celles où la maîtresse du logis ne paraissait pas. Lorsque Mme du Deffand eut découvert ce manége, elle en fut cruellement blessée et ne pardonna pas à sa lectrice d'avoir pris sa part des attentions et des hommages dont elle se réservait le privilége exclusif. Il y eut un éclat, puis une rupture. Mlle Lespinasse, rudement congédiée, entraîna après elle tous ceux qu'elle avait intéressés ou séduits et elle n'eut pas de peine à remplir le salon qu'elle ouvrit pour son propre compte. De tous les hommes illustres avec lesquels Mme du Deffand fut en rapport, il n'en est pas un qui ait produit sur elle une impression plus sérieuse et plus durable que Walpole. Celui-là seul paraît avoir été son confident, son ami dans la plus haute acception de ce mot. S'il y a dans la correspondance de la marquise quelques lignes où l'on sente enfin l'émotion, c'est à Walpole qu'elles sont écrites. Peut-être la pauvre aveugle ne s'avisa-t-elle que bien tard de regarder dans son cœur. Elle mourut comme elle avait vécu, en esprit fort qui ménage les convenances ; elle se laissa assister à ses derniers moments par le curé de Saint-Sulpice, mais elle lui posa des conditions qu'il dut trouver inacceptables. « Monsieur le curé, lui dit-elle, vous serez fort content de moi, mais faites-moi grâce de trois choses : ni questions, ni raisons, ni sermons. » Cependant, elle n'aimait pas les philosophes et elle s'égayait à leurs dépens, lorsqu'elle en trouvait l'occasion. A un encyclopédiste qui se vantait d'avoir détruit une *forêt* de préjugés, elle répondit : « Je ne m'étonne plus pourquoi vous nous contez tant de *fagots*. » On pourrait dire que, lancé par elle, un pareil trait était une inconséquence, mais il s'adressait peut-être plutôt à un capitan de la philosophie qu'à la philosophie elle-même.

M. Sainte-Beuve, dans ses Causeries du lundi, a consacré aux femmes illustres du XVIIIe siècle des études d'une haute importance pour l'histoire des mœurs et de la société à cette époque. Si l'on veut voir revivre Mme du Deffand au milieu du cercle qu'elle présidait, et la suivre à travers les différentes phases de son existence intellectuelle ; c'est dans cette galerie de portraits féminins où le peintre semble avoir épuisé toutes les délicatesses de son art, qu'il faut chercher l'amie de Pont-de-Veyle et de Walpole. A. R.

DIDEROT [1].

ÉPITRE A UN PAUVRE POÈTE

LE JOUR DE L'AN.

Vous savez, d'une verve aisée,
Joindre aux charmes du sentiment,
L'éclat piquant de la pensée ;
Jamais ne fut un rimeur si charmant.

Obligeant sans autre espérance,
Que le plaisir d'avoir bien fait,
Qui vous tient lieu de récompense ;
Jamais ne fut un ami si parfait.

Puisse la déesse volage
10 Qui sourit sans discernement,
Souvent au fol, et rarement au sage,
Se corriger, ce nouvel an,
Et tourner à votre avantage
Le temps de son aveuglement,
Dont je dis cent fois peste et rage,
Quand je vois au dernier étage
Apollon logé tristement.

Apollon, dieu de l'enjoûment,
Chantre ennemi de l'indigence,
20 Et qui, dans un peu plus d'aisance,
Fredonnerait bien autrement !

D'ALEMBERT [2].

QUATRAIN

MIS SOUS LE BUSTE DU MARÉCHAL DE SAXE.

Rome eut dans Fabius un guerrier politique,
Dans Annibal Carthage eut un chef héroïque,
La France, plus heureuse, a dans ce fier Saxon,
La tête du premier, et le bras du second.

[1] Pour la notice biogr. voy. page 445.
[2] Pour la notice biogr. voy. page 448.

HELVÉTIUS [1].

LE BONHEUR.

FRAGMENT DU POÈME DU MÊME NOM.

« Et quels sont, dis-je alors, ces fortunés mortels,
Qui dans l'art de Linus instruits par Polymnie,
Par leurs sublimes chants ont fait taire l'envie? —
Ce sont, dit-elle, ceux dont les vers pleins de sens,
Ont subi, soutenu les épreuves du temps.
Tu vois Lucrèce ici, peindre aux regards du sage,
Le vrai le plus abstrait sous la plus vive image;
Milton d'un feu solide enfermer les enfers,
Ceintrer le pont qui joint l'Erèbe à l'univers;
Les Priors, les Boileaux, les Popes, les Horaces, 10
Ceindre la vérité de l'écharpe des grâces;
Le hardi Crébillon évoquer la terreur,
Et prêter dans ses vers des charmes à l'horreur.

Non loin Perse est assis : enfants du seul génie,
« Que mes vers, disait-il, plaisent sans harmonie.
Je n'imiterai point ces rimeurs sans talents,
Qui, prodigues de sons, sont avares de sens;
Dont la verve répand, en son cours débordée
Un déluge de mots sur un désert d'idée;
Et je n'allierai point, imbécile orateur, 20
L'or pur des vérités au plomb vil de l'erreur. »

Semblable au Dieu brillant qui colore et qui pense,
Qui s'avance vers moi? Celui qui, dans la France,
Le premier emboucha la trompette de Mars;
Né pour tous les plaisirs, il chanta tous les arts.
Sa main cueille à la fois le laurier et la rose,
Peint les travaux d'Henri, les charmes de Monrose,
Les fureurs des Cléments, les malheurs de Valois,
Les tourbillons détruits par le Descarte Anglais,
Le rayon que Denis enfourchait pour monture, 30
Et le prisme où Newton en montrait la structure :
Tel on voit dans un lac à la fois dessiné,
L'objet le plus prochain et le plus éloigné,
Le coteau qui l'enceint, la forêt qui l'ombrage,
L'herbe, le jonc, la fleur qui borde son rivage,
Et l'astre étincelant qui traverse les cieux.

[1] Pour la notice biogr. voy. page 452.

L'air retentit alors de sons harmonieux :
Je reconnus Quinault : l'amour montait sa lyre.
Du Dieu qui l'inspirait il étendait l'empire,
Et dressait ses autels dans ses palais changeants,
Travaux de tous les arts, plaisirs de tous les sens.

(*Chant III.*)

LE LUXE.

FRAGMENT.

Le mal qu'aux nations fait un luxe effronté,
Au luxe proprement doit-il être imputé?
Non : ce mal n'est souvent qu'un fruit de la misère,
10 Le produit d'un pouvoir avide et sanguinaire,
Et qu'une cause enfin dont le luxe est l'effet.
De sa destruction quel peut-être l'objet?
Dans nos heureux climats le luxe, la dépense,
Amuse la richesse, et nourrit l'indigence.
Qui peut contre le luxe armer les souverains?
Seraient-ce les plaisirs qu'il procure aux humains?
Utile à nos cités, le plaisir les anime;
Il dilate les cœurs, le chagrin les comprime.
Sans le plaisir enfin, père du mouvement,
20 L'esprit est sans ressort et l'univers stagnant.

(*L'influence des talents et des sciences sur le bonheur du genre humain.*)

PIRON [1].

FRAGMENTS DE LA MÉTROMANIE.

. . . . . .

Damis. Infortuné! Je touche à mon cinquième lustre,
Sans avoir publié rien qui me rende illustre!

[1] **Alexis PIRON** (1689—1773), né à Dijon, mort à Paris.

Son père, Aimé Piron, était apothicaire et poète à ses moments perdus ; on a de lui des Noëls bourguignons qui ne sont pas inférieurs, pour la naïveté du moins, à ceux de la Monnoye. Alexis fit des études peu brillantes, si l'on en croit le témoignage de ses maîtres qui lui refusaient toute intelligence. Il est probable qu'il n'avait pas lui-même une idée bien haute de ses capacités, puisqu'il entra
30 d'abord comme secrétaire chez un riche financier, moyennant deux cents livres de gages, et plus tard, en qualité de copiste, à raison de quarante sous par jour, qu'on ne lui payait pas, chez le chevalier de Belle-Isle. On remarquera que Piron, lorsqu'il accepta cette infime condition, était pourvu d'un diplôme d'avocat. Ce fut chez un financier qu'il fit sa dernière étape dans le pays du chiffre et de la

On m'ignore; et je rampe encore à l'âge heureux
Où Corneille et Racine étaient déjà fameux!
Baliveau. Quelle étrange manie! et dis-moi misérable!
A de si grands esprits te crois-tu comparable?
Et ne sais-tu pas bien qu'au métier que tu fais
Il faut, ou les atteindre, ou ramper à jamais?
Damis. Eh bien, voyons le rang que le destin m'apprête;
Il ne couronne point ceux que la crainte arrête.
Ces maîtres même avaient les leurs en débutant;
Et tout le monde alors put leur en dire autant
Baliveau. Mais les beautés de l'art ne sont pas infinies.
Tu m'avoueras, du moins, que ces rares génies,
Outre le don qui fut leur principal appui,

prose. Un jour arriva enfin où il put aborder les régions plus séduisantes de l'art et de la poésie. Il n'avait pas le droit d'être plus ambitieux que l'auteur de *Gil Blas*, qui s'était fait l'un des pourvoyeurs les plus féconds du théâtre de la foire; il se dirigea donc de ce côté et il fut assez heureux pour trouver dans une mesure qui devait amener la ruine de cette exploitation dramatique, les éléments et l'occasion d'un succès. Un règlement de police avait interdit la parole aux acteurs de l'opéra comique ou du moins on ne l'avait laissée qu'à un seul personnage dans chaque pièce. Piron tourna cette difficulté à force d'adresse, et dans son *Arlequin Deucalion*, il réussit à faire avec un monologue en trois actes une pièce étincelante de verve et d'esprit.

C'était une tentative hasardeuse de passer du genre bouffon à la comédie sérieuse, même à la tragédie, et de s'élancer, d'un bond, du théâtre de la foire sur la scène française; Piron, malgré la souplesse de son talent, n'exécuta pas cette révolution sans péril. Sa première comédie intitulée d'abord *les Fils ingrats*, et qui devint ensuite l'*Ecole des Pères*, reçut du public un accueil assez froid. Quant à ses tragédies de *Callisthène*, de *Gustave Wasa* et de *Fernand Cortès*, il se pouvait qu'elles eussent à ses yeux, ainsi qu'il le croyait, la solidité du bronze, mais malheureusement le moule dans lequel il les avait jetées, n'était pas assez neuf pour imprimer au métal un relief suffisant. Hâtons-nous donc d'arriver à cette œuvre pleine de jeunesse et d'éclat dans laquelle le poète et l'homme se sont révélés tout entiers, à la *Métromanie*, en un mot. Cette pièce, dont la première représentation eut lieu en 1738, n'était pas la transformation d'un genre comme les *Fausses confidences* de Marivaux ou le *Barbier de Séville* de Beaumarchais, elle ne posa point Piron en chef d'école, mais elle montra combien la comédie de caractère telle que Molière l'avait créée, telle que Destouches avait essayé de la continuer, était susceptible de rajeunissement lorsqu'il prenait fantaisie à un véritable poète d'y faire déborder sa verve et son inspiration. La *Métromanie* n'est pas seulement une vive peinture du plus séduisant des travers de l'esprit dans laquelle l'auteur, qui avait tant besoin de se réhabiliter, a glissé son apologie, c'est aussi une thèse éloquente en faveur de la poésie. Jusqu'alors le poète n'avait été qu'une sorte de parasite toléré plutôt qu'admis au banquet social, on ne lui reconnaissait ici-bas d'autre mission que celle d'amuser de temps en temps les gens sérieux; tant pis pour lui s'il la remplissait mal, on le laissait mourir de faim. Qu'un président à mortier ou un fermier général alignassent dans leurs moments de loisir des milliers d'alexandrins qui tombaient comme des flots désespérés dans le gouffre sans fond de

Moissonnaient à leur aise où l'on glane aujourd'hui.
Damis. Ils ont dit, il est vrai, presque tout ce qu'on pense ;
Leurs écrits sont des vols qu'ils nous ont faits d'avance
Mais le remède est simple : il faut faire comme eux;
Ils nous ont dérobés, dérobons nos neveux;
Et tarissant la source où puise un beau délire,
A tous nos successeurs ne laissons rien à dire.
Un démon triomphant m'élève à cet emploi;
Malheur aux écrivains qui viendront après moi!
10 *Baliveau.* Va, malheur à toi-même, ingrat! Cours à ta perte!
A qui veut s'égarer la carrière est ouverte,
Indigne du bonheur qui t'était préparé,
Rentre dans le néant dont je t'avais tiré,

poème épique ou de la tragédie, c'était fort bien; ce délassement littéraire était permis à ces graves et opulents personnages, et personne n'y trouvait à redire; mais qu'un pauvre hère, bercé dès son enfance dans les bras de la muse et n'aimant qu'elle, s'avisât de croire que pour oser se dire poète, il n'était pas nécessaire d'être magistrat, financier, mestre de camp ou gentilhomme ordinaire de la chambre, c'était là une prétention exorbitante que personne ne pouvait dé-
20 cemment admettre. Ainsi on eût demandé à ces Athéniens du XVIIIe siècle qui applaudissaient avec enthousiasme les tragédies de Voltaire : qu'est-ce qu'un poète, abstraction faite de sa position sociale? Ils eussent répondu : rien. Tout en croyant ne plaider que pour lui, Piron revendiqua pour cette classe intéressante et dédaignée le droit qu'on lui contestait d'exister par elle-même. La scène capitale de la *Métromanie*, celle où le poète se redresse de toute sa hauteur sous les mépris dont on veut l'accabler, n'a pas selon nous d'autre sens, et elle est à elle seule une inspiration de génie. On a bientôt oublié les lenteurs et les obscurités de l'exposition quand on voit s'élancer, comme un magnifique jet de flamme d'un tourbillon de fumée, l'idée-mère de la pièce. Jamais, depuis le
30 *Menteur* de P. Corneille et le *Don Juan* de Molière, la comédie n'avait trouvé un langage aussi élevé, aussi pathétique que dans cette triomphante scène du 3e acte de la *Métromanie* où les vers semblent avoir des ailes. Pourquoi faut-il que l'auteur de cette œuvre charmante, l'une des plus chastes et à la fois des plus franches du XVIIIe siècle, ait d'avance terni sa gloire en laissant tomber de sa plume des vers auxquels on s'épargnerait volontiers l'embarras de faire allusion, si l'histoire littéraire aussi bien que l'histoire politique n'avait pas ses inexorables nécessités.

Piron n'était pourtant pas un libertin de profession, et ce fut dans l'effervescence de la première jeunesse qu'il se rendit coupable de la débauche d'imagina-
40 tion qui devait imprimer à sa vie entière une tache ineffaçable. En vain, comme son *Damis*, en appela-t-il ultérieurement à ses mœurs de la condamnation qui pesait sur lui; il n'y eut jamais de prescription pour sa faute, et il essuya la mortification, unique dans l'histoire des lettres, de se voir exclu de l'Académie au moment même où il venait d'être élu académicien à l'unanimité des suffrages. Au surplus, le cynisme de la malveillance surpassa en cette occasion celui de l'auteur qu'on voulait perdre, et un évêque ne craignit pas de colporter sous sa soutane et de déposer, au pied du trône, l'œuvre impure sur laquelle la véritable pudeur n'eût pas osé jeter les yeux.

Après avoir lu la notice si complète que M. Edouard Fournier a rédigée en

Mais ne crois pas que prêt à remplir ma vengeance,
Ton châtiment se borne à la seule indigence.
Cette soif de briller, où se fixent tes vœux,
S'éteindra, mais trop tard, dans des dégoûts affreux,
Va subir du public les jugements fantasques,
D'une cabale aveugle essuyer les bourrasques,
Chercher en vain quelqu'un d'humeur à t'admirer,
Et trouver tout le monde actif à censurer!
Va des auteurs sans nom grossir la foule obscure,
Egayer la satire, et servir de patûre
A je ne sais quel tas de brouillons affamés
Dont les écrits mordants sur les quais sont semés!
Déja dans les cafés tes projets se répandent.
Le parodiste oisif et les forains t'attendent.

tête d'une édition des œuvres choisies de Piron, d'après des documents nouveaux, il est impossible de ne point partager l'opinion du consciencieux et spirituel biographe lorsqu'il affirme que l'auteur de la *Métromanie* fut à tout prendre un excellent homme, et qu'en définitive, *il vaut cent fois mieux que sa réputation.*

C'est surtout comme mari que Piron prouva la bonté de son cœur. Il avait épousé Mlle Debar, personne fort spirituelle qui jouissait de toute la confiance de la marquise de Mimeure et remplissait auprès de cette dame les fonctions de femme de chambre ou plutôt de demoiselle de compagnie. Ce mariage fut constamment heureux jusqu'au jour où, frappée d'aliénation mentale à la suite d'un malheur de famille, Mme Piron, par des actes dont elle n'avait pas conscience, rendit l'intérieur du ménage presque intolérable à son mari. Cependant, celui-ci plus touché de l'état de la pauvre folle que des tourments qui en résultaient pour lui, ne voulut point consentir à se séparer d'elle, et il continua à lui prodiguer les soins les plus assidus et les plus tendres jusqu'au moment où elle mourut entre ses bras. A. R.

ACROSTICHE.

Plein de feu, de sel, de génie.
Il joint la force à la gaîté
Rien dans ses vers n'est affecté;
On voit dans *la Métromanie*
Naître son immortalité. (*Mme Dumont.*)

ÉPITAPHES
FAITES DE LUI-MÊME.

Ci-gît Piron, qui ne fut rien,
Pas même Académicien.

Ci-gît... qui?... Peu de chose... Rien.
Partant, amis, si désirez connaître
Ce que je fus?... Je ne voulus rien être.
Je vécus nul, et certes je fis bien.
Car, après tout, bien fou qui se propose,
De rien venu, puis redevenant rien,
D'être, ici bas, en passant, quelque chose!

Va, après t'être vu sur leur scène avili,
De l'opprobre, avec eux, retomber dans l'oubli!
Damis. Que peut contre le roc une vague animée?
Hercule a-t-il péri sous l'effort du Pygmée?
L'Olympe voit en paix fumer le mont Etna;
Zoïle contre Homère en vain se déchaîna,
Et la palme du Cid, malgré la même audace,
Croît et s'élève encore au sommet du Parnasse.
(*Acte II, Scène VII*).

L'AUTEUR A LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION DE SA PIÈCE.

10 *Damis.* Je ne me connais plus, aux transports qui m'agitent;
En tous lieux, sans dessein, mes pas se précipitent.
Le noir pressentiment, le repentir, l'effroi,
Les présages fâcheux, volent autour de moi.
Je ne suis plus le même enfin depuis deux heures.
Ma pièce auparavant me semblait des meilleures:
Maintenant je n'y vois que d'horribles défauts,
Du faible, du clinquant, de l'obscur et du faux.
De là, plus d'une image annonçant l'infamie!
La critique éveillée, une loge endormie,
20 Le reste, de fatigue et d'ennui harassé;
Le souffleur étourdi, l'acteur embarrassé,
Le théâtre distrait, le parterre en balance,
Tantôt bruyant, tantôt dans un profond silence;
Mille autres visions, qui toutes dans mon cœur
Font naître également le trouble et la terreur.
(*Regardant à sa montre.*)
Voici l'heure fatale où l'arrêt se prononce!
Je sèche: je me meurs. Quel métier! j'y renonce.
Quelque flatteur que soit l'honneur que je poursuis,
30 Est-ce un équivalent à l'angoisse où je suis?
Il n'est force, courage, ardeur, qui n'y succombe.
Car enfin, c'en est fait; je péris si je tombe.
Où me cacher, où fuir, et par où désarmer
L'honnête oncle qui vient pour me faire enfermer?
Quelle égide opposer aux traits de la satire?
Comment paraître aux yeux de celle à qui j'aspire?
De quel front, à quel titre, oserais-je m'offrir,
Moi, misérable auteur, qu'on viendrait de flétrir?
(*Après quelques moments de silence et d'agitation.*)
40 Mais mon incertitude est mon plus grand supplice.
Je supporterai tout, pourvu qu'elle finisse.
Chaque instant qui s'écoule, empoisonnant son cours,
Abrége, au moins d'un an, le nombre de mes jours. (*Acte V, Sc. I*)

FRAGMENT DE FERNAND CORTEZ.

ACTE IV, SCÈNE VIII.

Cortez (*à ses généraux*).

Voilà donc ces guerriers qui de l'Andalousie,
Devaient par le couchant débarquer en Asie,
Et qui ne concevaient, dans leur premier désir,
De borne à la valeur que le dernier soupir.
« Des mers, s'écriaient-ils, franchissons la barrière,
Et parcourons du jour l'une et l'autre carrière;
Nous te suivons. Cortez, conduis-nous à travers 10
Les frimas, les rochers, les bancs et les déserts :
Remontant sous les cieux, que de fleurs couronnée,
Vers l'orient encor la poupe soit tournée,
Et trace, autour du globe, un glorieux sillon,
Qui fixe le soleil sous notre pavillon! »
Tels étaient vos projets : je vous crus; nous partîmes;
Les ai-je mal remplis, ces projets magnanimes?
Ne respirons-nous pas sous des astres nouveaux?
Une richesse immense a payé nos travaux :
Je ne me réservais que la gloire en partage; 20
Le bruit en a volé jusqu'aux rives du Tage.

Où sont ces cris de joie, et ces nobles transports,
Si constamment suivis de tant d'heureux efforts?
L'abattement partout se présente à ma vue!
Ma voix dans un désert semble s'être perdue!
Du chemin de l'honneur, tous se sont écartés!
Je reste seul! eh bien; je serai seul. Partez.
L'or fut l'unique objet pour qui vous soupirâtes;
Vous m'y suivîtes moins en guerriers qu'en pirates;
Vous êtes enrichis, et vous vous effrayez. 30
Partez. D'autres auront l'honneur que vous fuyez!

ÉPIGRAMMES.

I. SUR M. DE LA CONDAMINE, REÇU A L'ACADÉMIE [1].

La Condamine est aujourd'hui
Reçu dans la troupe immortelle.
Il est bien sourd : tant mieux pour lui;
Mais non muet : tant pis pour elle.

[1] Voyez page 463.

II. SUR LA TRADUCTION DES LAMENTATIONS DE JÉRÉMIE, PAR M. DE BACULARD D'ARNAUD [1].

Savez-vous pourquoi Jérémie
Se lamentait toute sa vie?
C'est qu'en prophète il prévoyait
Qu'Arnaud le traduirait.

III. CONTRE L'ABBÉ DESFONTAINES [2].

« Eh! supprime les sots écrits
Et les libelles par centaines
Dont ta plume infecte Paris, »
Disait un sage à Desfontaines.
« Oui, bien qui pourrait. C'est mon pain!
Si faut-il que je vive enfin, »
Répond l'effronté personnage.
« Que tu vives? En vérité,
Ni moi, ni d'autres, dit le sage,
N'en voyons la nécessité. »

SAURIN [3].

FRAGMENT DE BEVERLEI.

Beverlei, Stukéli

Stukéli. Queparlez-vous, ô ciel ! de fer et de poison
Beverlei. Mon sort est-il assez funeste ?
J'ai tout perdu : rien ne me reste,

[1] **François-Thomas-Marie de BACULARD D'ARNAUD** (1718—1805). Littérateur d'une réputation très-équivoque. Il dit lui-même, dans la préface d'une tragédie, que l'édition de ses poésies en trois volumes « *n'est qu'un vrai chef-d'œuvre de sottises et d'impertinences.* » L'aveu, dit Palissot est modeste, mais il suppose beaucoup d'impartialité et de courage.

Aussi était-il souvent exposé aux plaisanteries cruelles des beaux esprits de son temps. Pour preuve, nous citerons encore une épigramme d'Ecouchard Le Brun. (Voyez section III.)

LE NOUVEAU JOB.

D'Arnaud, toujours mourant de misère et d'ennui,
Est un mortel bien déplorable!
Plus que Job il est misérable,
Et ses vers le sont plus que lui.

[2] **Pierre-François Guyot DESFONTAINES** (1685—1745), critique malin, qui s'était attiré la haine de plusieurs écrivains éminents de son siècle.

[3] **Bernard-Joseph SAURIN** (1706—1781), né et mort à Paris.

Il était fils de Joseph Saurin, membre de l'Académie des sciences (*). Ayant été

(*) Voir la notice biographique sur J.-B. Rousseau.

Que l'affreux désespoir qui trouble ma raison :
Ma fureur va jusqu'au délire.
Stukéli. Fallait-il entrer chez Vilson?
Si mes conseils sur vous avaient eu quelque empire,
Votre ami.....
Beverlei. Mon ami! Barbare, à toi ce nom ?
Tu n'es qu'une horrible furie
Qui de son souffle impur empoisonna ma vie,
Un monstre par l'enfer contre moi déchaîné.
Sans cette amitié détestable,
Serait-il un mortel plus que moi fortuné?
En est-il un plus misérable?
Heureux père, heureux frère, et moins époux qu'amant,
Manquait-il à mes vœux quelque bien désirable?
Mais d'un fatal égarement,
Réveillant dans mon cœur la semence endormie,
Tu lui fournis de l'aliment,

élevé au milieu des gens de lettres qui fréquentaient la maison de son père, il sentit de bonne heure s'éveiller en lui le goût de la poésie; mais il comprit en même temps que ce goût offre d'autant moins de garanties à l'existence qu'il est plus sincère et plus désintéressé. Avant de se livrer aux hasards de l'inspiration et aux caprices de la foule, il voulut assurer son indépendance et se fit recevoir avocat, bien résolu à vivre du barreau, car il ne partageait point, sous ce rapport, la manière de voir de Piron, qui pensait que le défenseur de la veuve et de l'orphelin ne devait accepter de ses clients d'autres honoraires que leur reconnaissance. Saurin ne commença donc à s'essayer dans la profession d'écrivain qu'à l'âge de trente-sept ans, et ce fut son ami Helvétius qui, en lui assurant une pension de mille écus, le mit à même de s'abandonner sans réserve à sa vocation. Saurin débuta au théâtre par une comédie en 5 actes et en vers, intitulée *les Trois Rivaux* (1749), qui fut suivie, deux ans après, de la tragédie d'*Aménophis*. Ces deux ouvrages que le succès n'avait point couronnés, servirent d'introduction à Saurin dans la république des lettres, mais ils n'eussent pas sauvé son nom de l'oubli. Le poète pouvait mourir sans qu'un rayon de gloire eût éclairé sa tombe. A l'âge de cinquante-quatre ans, il n'avait encore rien écrit qui dût lui survivre. En lui accordant le privilége de vieillir sans lui rien enlever de son activité intellectuelle, la nature lui fournit le moyen de réparer le temps perdu. Saurin, de son côté, n'était pas homme à repousser de telles avances; il recueillit toutes ses forces, relut *Nicomède*, *Sertorius*, *Mithridate*, peut-être *Rhadamiste et Zénobie*, et il donna son *Spartacus*. Cette tragédie, qui fut représentée en 1760, et obtint un véritable succès, n'est pas un chef-d'œuvre, mais elle renouait, à certains égards, la chaîne des grandes traditions de la scène tragique, et elle renvoyait à un public fatigué d'entendre les fades doléances d'une Melpomène dégénérée, le dernier écho du mâle et fier langage qu'avait parlé toute une race de héros. C'était une inspiration généreuse et hardie que d'opposer à la tyrannie romaine ce chef d'esclaves révoltés qui, par son audace, fit un moment trembler les conquérants du monde. Sans obliger le poète à s'écarter des grandes lignes de l'histoire et à recourir aux combinaisons romanesques, un pareil sujet lui offrait la matière d'une élo-

Et fis d'une étincelle un affreux incendie.
Tout a péri, mes biens, mon honneur et ma vie ;
Voilà ce qu'a produit ta funeste amitié.
Stukéli. J'excuse le malheur : votre injustice extrême
Excite mon courroux bien moins que ma pitié.
Mais avez-vous donc oublié,
Que sûr, disiez-vous, de vous-même,
Près d'entrer chez Vilson, je vous ai supplié.....
Beverlei. Tu brûlais de m'y voir..... oui, j'ai vu l'artifice;
Et qu'en montrant le précipice
Tu savais inspirer la fureur d'y courir;
Mais mon cœur était mon complice,
Et cherchait lui-même à périr.....
Mais, réponds-moi, pourquoi me rendre
Les effets qu'en dépôt j'avais mis dans tes mains?
Stukéli. Vous savez que pour m'en défendre,
Tous mes efforts ont été vains :

quente protestation contre l'esclavage. Il est vrai que dans un siècle où il y avait encore bien des genres d'oppressions et de servitudes, un auteur qui choisissait Spartacus pour son héros, s'exposait au péril des allusions forcées et des déclamations philosophiques. On ne peut pas dire que Saurin ait complétement évité cet écueil, mais on ne saurait sans injustice lui reprocher d'avoir moins respecté la vraisemblance historique et la vérité des caractères que les autres tragiques de son temps, et que Voltaire lui-même dans la plupart de ses pièces. Il n'y a pas de licence que l'auteur de *Mahomet* ne se soit permise en pareil cas. Saurin, en idéalisant le principal personnage de sa tragédie, ne l'a point dénaturé. Au surplus, Voltaire qui n'est point suspect de partialité à l'égard de Saurin, dont il trouvait les vers *duriuscules*, n'hésitait pas à reconnaître dans *Spartacus*, « *des traits comparables à ceux de la plus grande force de Corneille.* » C'est bien là l'impression que dut produire au théâtre et que laisse encore aujourd'hui à la lecture cette œuvre où l'on croit voir se refléter le génie du maître immortel qui, tout en désespérant ses imitateurs, les ennoblit par le seul désir qu'il leur inspire de s'élever jusqu'à lui.

Saurin fut moins heureux lorsqu'il emprunta à un épisode de Gil-Blas intitulé *le Mariage par vengeance*, le sujet de sa tragédie de *Blanche et Guiscard*, dont on n'a retenu que quelques vers; mais il prit une éclatante revanche de cet échec lorsqu'il fit représenter en 1768, la tragédie bourgeoise de *Beverlei*. Jusqu'alors on n'avait montré le *Joueur*, au théâtre, que sous son aspect comique; Saurin trouva que ce personnage, étudié sous une autre face, renfermait en lui tous les éléments d'un drame terrible. Il s'avança presque en novateur dans la voie que Diderot et La Chaussée avaient ouverte, et sa tentative fut accueillie avec enthousiasme par un public avide d'émotions. Molé, qui s'était chargé du rôle de Beverlei, eut, dit-on, une grande part à ce triomphe. Il faut dire pourtant que le drame de Saurin n'est pas une création, c'est un emprunt fait à l'auteur anglais, Lillo.

N'oublions pas de mentionner parmi les œuvres de Saurin qui se lisent encore avec plaisir, une petite comédie en un acte et en prose, intitulée *les Mœurs du temps*, qui fut jouée avec succès en 1781. A. R.

Vous avez voulu les reprendre.
Beverlei. Traître, donne-t-on du poison
Au furieux qui le demande?
Stukéli. J'ai vu dans le malheur James et Mackinson,
J'espérais.....
Beverlei. J'ai contre eux un violent soupçon,
De scélérats c'est une bande,
Dont la caverne est chez Vilson.
Ma perte n'est pas naturelle.
Stukéli. On les dit cependant d'un honneur éprouvé ; 10
Et par moi l'un et l'autre en jouant observé,
M'a paru loyal et fidèle.
Beverlei. Mais toi-même l'es-tu?
Stukéli.. Beverlei!
Beverlei. Je ne sais.....
Il me prend contre toi des mouvements de rage...
Stukéli. Me croyez-vous donc lâche assez.....
Supportez le malheur avec plus de courage.
Beverlei. Du courage! la mort..... Mais ma femme! mon fils!
(*Il le saisit au collet*). 20
Traître, tu m'as plongé dans l'abîme où je suis :
Il faut m'en tirer, ou sur l'heure
Je ne me connais plus..... pardonne..... tu me fuis?
Stukéli. Je quitte un ingrat.
Beverlei. Ah! demeure
Stukéli. Pour me voir accablé de reproches sanglants!
Beverlei. Ah! dans mes transports violents,
Puis-je savoir si je t'outrage!
Sais-je ce que je dis? suis-je maître de moi?
Non..... crains tout en effet..... dans un moment de rage 30
Je puis te poignarder, et moi-même après toi.
(*Il lui fait signe de s'en aller avec un geste furieux.*)
(*Acte IV, Scène I.*)

FRAGMENT DE SPARTACUS.

Messala. La force fonde, étend et maintient un empire;
Le droit de dominer, où chaque peuple aspire,
De l'habile et du brave est le prix glorieux,
Et si de l'univers Rome fixant les yeux
Passe les nations en génie, en courage,
Le droit de dominer est son juste partage.
Tous ont même désir, mais non même vertu, 40
La loi de l'univers, c'est : Malheur au vaincu!
Spartacus. Et malheur donc à Rome! Autrefois son esclave,
Aujourd'hui son vainqueur, j'ai le droit du plus brave;

Ses titres aujourd'hui sont devenus les miens,
Puisque de votre aveu le succès fit les siens.
Qu'était Rome en effet? Qui furent vos ancêtres?
Un vil amas de serfs échappés à leurs maîtres,
De femmes et de biens perfides ravisseurs
Rome, voilà quels sont tes dignes fondateurs!
Laissez donc là mes fers; non pas que j'en rougisse;
La honte en est à vous, ainsi que l'injustice;
La gloire en est à moi, qui de ce vil état,
10 Qui du sein de l'opprobre ai tiré mon éclat,
Qui, votre esclave enfin, sus, créant une armée,
Me faire le vengeur de la terre opprimée.
Que Rome quitte donc cette vaine hauteur,
Qui lui sied mal sans doute, et devant son vainqueur :
En barbares, surtout, ne faites plus la guerre.
Messala. Mais vous-même de sang inondant cette terre,
N'en avez-vous versé qu'au milieu du combat?
Tarente abandonnée aux fureurs du soldat.....
Spartacus. Eh! qui peut prévenir tous les maux dont abonde
20 La guerre, en cruautés, en ruines féconde?
Par un vil intérêt le soldat excité,
Au désir du butin joint la férocité;
Et ce sont ces cruels, ces âmes sanguinaires,
Des plus nobles projets instruments mercenaires,
Qu'il faut faire servir au bonheur des humains.
Nous avons trop peut-être imité les Romains;
Mais en plaignant l'abus, j'envisage les suites.
Eh! que sont en effet quelques cités détruites,
Quelques champs ravagés, si j'atteins à mon but,
30 Si du monde opprimé leur perte est le salut,
Et si des nations par mon bras affranchies
Les biens, les libertés, les honneurs et les vies
Ne sont plus les jouets de ces brigands titrés,
De tous ces proconsuls à qui vous les livrez?
Messala. Votre projet est grand, mais souffrez qu'on vous dise
Que le succès encore est loin de l'entreprise;
Plus d'un obstacle encor vous reste à surmonter,
Et j'ose.....
Spartacus. Il faut les vaincre et non pas les compter;
40 Tout projet qui n'est pas un projet ordinaire
Veut que l'on exécute et non qu'on délibère.
J'ose tout espérer : les miracles sont faits
Pour qui veut fermement la mort ou le succès.
Messala. A ces grands sentiments, il faut que j'applaudisse;
J'ose vous dire plus : Rome vous rend justice;
Un accommodement se pourrait pressentir,

Sans craindre par Crassus de m'en voir démentir.....
Spartacus (*d'un ton fier et ironique*).
Mais il n'a député qu'en qualité de père.....
Ne vous chargez donc point d'un autre ministère;
Vous abaisseriez Rome en me parlant d'accord,
Et ce serait en vain : sa ruine ou ma mort,
Voilà tous mes traités.
Messala. Que la guerre en décide!...
(*Acte III, Scène IV.*) 10

GRESSET [1]

FRAGMENTS DU MÉCHANT.

ACTE I, SCÈNE II.

Cléon, Frontin, son valet.

Frontin. Y pensez-vous, Monsieur? Quoi! Florise et Géronte
Vous comblent d'amitié, de plaisirs et d'honneurs,
Et vous mandez sur eux quatre pages d'horreurs,
Valère, d'autre part, vous aime à la folie :
Il n'a d'autre défaut qu'un peu d'étourderie;
Et, grâce à vous, Géronte en va voir le portrait
Comme d'un libertin et d'un colifichet.

[1] **Jean-Baptiste-Louis GRESSET** (1709-1777), né à Amiens.
Sa famille était d'origine anglaise. Il fit d'excellentes études chez les jésuites 20
qui, ayant apprécié ses brillantes dispositions, essayèrent de le rattacher à leur compagnie et y parvinrent, à ce qu'il semble, sans trop d'efforts. On se représente difficilement l'auteur de *Vert-Vert*, du *Lutrin vivant* et de *l'Abbaye*, sous la robe d'un disciple de Loyola ; il est pourtant certain qu'il la porta plusieurs années, celle de novice du moins, et peu s'en fallut que, même après la publication du premier de ces ouvrages, il ne devînt profès, car les bons Pères qui savaient au besoin faire la part des libertés de l'esprit, ne s'étaient pas effarouchés du charmant badinage où les nonnes et les dévots sont si agréablement persifflés. Ils ne s'avisèrent d'avoir des scrupules que lorsque la supérieure
érale des dames de la Visitation qui était, en outre, la sœur d'un ministre, 30
onça en haut lieu, comme une impertinence qui frisait le scandale, ces deux si connus :

Désir de fille est un feu qui devore,
Désir de nonne est cent fois pis encore.

Il n'y avait pas à hésiter devant le mécontentement d'un ministre ; les jésuites Lynières et Lavaud eurent l'heureuse idée, dont il ne faut pas leur faire un mérite, de proposer l'expulsion de Gresset de leur Compagnie. Cette réparation fut acceptée, et le léger poète débarrassé de ses liens d'autant plus incommodes

Cela finira mal.
Cléon. Oh, tu prends au tragique
Un débat qui pour moi ne sera que comique;
Je me prépare ici de quoi me réjouir,
Et la meilleure scène, et le plus grand plaisir...
J'ai bien voulu pour eux quitter un temps la ville :
Ne point m'en amuser, serait être imbécile;
Un peu de bruit rendra ceci moins ennuyeux,
Et me paiera du temps que je perds avec eux.
10 Valère à mon projet lui-même contribue :
C'est un de ces enfants dont la folle recrue
Dans les sociétés vient tomber tous les ans,
Et lasse tout le monde, excepté leurs parents.
Crois-tu que sur ma foi tout son espoir se fonde?
Le hasard me l'a fait rencontrer dans le monde :
Ce petit étourdi s'est pris de goût pour moi,
Et me croit son ami, je ne sais pas pourquoi.

qu'ils allaient devenir indissolubles, entra de plain-pied dans le monde qui l'attendait. Malgré le congé brutal qu'on venait de lui signifier, il trouva des pa-
20 roles de reconnaissance et de respectueuse affection pour ses anciens maîtres. Ses *Adieux aux jésuites* sont une des pièces les plus délicates et les mieux senties de son recueil et une de celles qui honorent le plus l'écrivain. Nous en dirons autant de l'*Épître à ma muse*, sage et noble programme dont Gresset ne s'écarta que bien rarement. C'était chose nouvelle d'entendre un auteur qui ne devait son succès qu'au tour légèrement épigrammatique et frondeur de ses poésies, protester de toutes ses forces contre la satire et déplorer le sort lamentable des victimes de Boileau :

Des Colletets, des Cotins, des Pradons,
Mânes plaintifs qui sur le noir rivage
30 Vont regrettant que ce censeur sauvage,
Les enchaînant dans d'immortels accords
Les ait privés du commun avantage
D'être cachés dans la foule des morts.

Ce sentiment de commisération littéraire a bien sa délicatesse, et il marque la mesure et la discrétion qu'apportait dans l'art de railler la malicieuse; mais inoffensive intelligence à qui l'on doit *Vert-Vert, la Chartreuse* et *le Méchant.* Avant d'arriver à la comédie, qui est l'œuvre la plus importante, mais non la plus originale de Gresset, il faut traverser une période d'essais dramatiques infructueux parmi lesquels on ne peut noter, que pour mémoire, la tragédie
40 d'Edouard III et le drame bourgeois de Sydney. Il est évident que ces sortes de compositions n'entraient pas dans le programme que l'auteur de l'*Épître à ma muse* s'était tracé, et Gresset dut sentir tout d'abord qu'il n'avait pas en lui la source des émotions tragiques. Il n'avait pas non plus la profondeur d'observation, la verve puissante, la gaîté contagieuse que réclame la véritable comédie; mais il était doué d'un jugement si droit, d'une sagacité si prompte à saisir les travers de la société vaniteuse et frivole qu'il côtoyait; enfin, il possédait un style si propre à formuler, par la bouche d'un *Ariste* quelconque, le code de l'homme de goût et du galant homme, qu'il avait bien des chances de succès en

ACTE II, SCÈNE III.

Cléon à Florise.

..... Paris! il m'ennuie à la mort,
Et je ne vous fais pas un fort grand sacrifice
En m'éloignant d'un monde à qui je rends justice.
Tout ce qu'on est forcé d'y voir et d'endurer,
Passe bien l'agrément qu'on y peut rencontrer.
Trouver à chaque pas des gens insupportables,
Des flatteurs, des valets, des plaisants détestables,
Des jeunes gens d'un ton, d'une stupidité!...
Des femmes d'un caprice, et d'une fausseté!... 10
Des prétendus esprits souffrir la suffisance,
Et la grosse gaîté de l'épaisse opulence;
Tant de petits talents où je n'ai pas de foi;
Des réputations on ne sait pas pourquoi;

abordant un genre où Destouches, avec des qualités moins fines et des vues moins justes, s'était fait une brillante réputation.

La comédie du *Méchant* est une œuvre froide, sans passion, mais bien conçue bien raisonnée et supérieurement écrite. Elle se rattache par des liens solides, encore à la comédie de caractère dont *le Misanthrope*, *l'Avare* et *Tartufe* sont restés les types inimitables. On serait même tenté de croire que Gresset a em- 20 prunté une partie des traits dont il a composé la physionomie de son Méchant, à l'odieux personnage que le génie seul de Molière pouvait introduire dans la comédie. *Cléon*, en effet, ne se borne pas à étouffer dans les jeunes cœurs le germe de toute illusion généreuse et de toute croyance au bien, il cherche encore par de basses manœuvres à surprendre l'estime et la confiance des dupes qu'il exploite dans la même famille. Ce railleur élégant, ce dilettante de la médisance qui personnifie admirablement, à ce point de vue, la société de son temps, n'est après tout qu'un tartufe de salon; d'esprit fort qu'il semblait être, il devient un pied-plat qui ne sait mettre sa perversité qu'au service du plus mesquin des égoïsmes. 30

La brillante veine que Gresset avait rencontrée au théâtre ne fut peut-être exploitée par lui qu'avec trop de réserve et de timidité. Cependant, il termina deux autres comédies, l'*Esprit à la mode* et l'*Ecole de l'amour-propre* qui ne furent ni représentées, ni publiées. Ennemi du bruit et de l'intrigue, Gresset n'était pas homme à vieillir dans les coulisses, lors même que ses scrupules religieux ne l'en eussent pas éloigné de bonne heure. Par une de ces réactions assez fréquentes dans la vie des écrivains, Gresset qui peut, d'après ses œuvres, être considéré comme un esprit émancipé, n'attendit pas la vieillesse pour rentrer dans les voies de la dévotion étroite qu'il avait si lestement franchies lorsqu'il portait la robe de jésuite. Il s'était retiré jeune encore dans sa ville natale, où il 40 avait épousé une parente de Galland, traducteur des *Mille et une nuits*. Il fut élu membre de l'Académie française, en 1748, un an après la première représentation du *Méchant*. A. R.

Voir, pour de plus amples détails, la notice consacrée à Gresset par M. de Pongerville, dans la *Biographie Didot*.

Des protégés si bas! des protecteurs si bêtes!...
Des ouvrages vantés qui n'ont ni pieds ni têtes;
Faire des soupers fins où l'on périt d'ennui;
Veiller par air; enfin, se tuer pour autrui!
Franchement, des plaisirs, des biens de cette sorte
Ne sont pas, quand on pense, une chaîne bien forte;
Et, pour vous parler vrai, je trouve plus sensé
Un homme sans projets, dans sa terre fixé,
Qui n'est ni complaisant, ni valet de personne,
10 Que tous ces gens brillants qu'on mange, qu'on friponne,
Qui, pour vivre à Paris, avec l'air d'être heureux,
Au fond n'y sont pas moins ennuyés qu'ennuyeux.

ACTE IV, SCÈNE IV.

Ariste à Valère.

Que dans ses procédés l'homme est inconséquent!
On recherche un esprit dont on hait le talent;
On applaudit aux traits du méchant qu'on abhorre,
Et, loin de le proscrire, on l'encourage encore.
Mais convenez aussi qu'avec ce mauvais ton,
Tous ces gens, dont il est l'oracle et le bouffon,
20 Craignent pour eux le sort des absents qu'il leur livre,
Et que tous avec lui seraient fâchés de vivre :
On le voit une fois, il peut être applaudi;
Mais quelqu'un voudrait-il en faire son ami?
— On le craint, c'est beaucoup. — Mérite pitoyable!
Pour les esprits sensés est-il donc redoutable?
C'est ordinairement à de faibles rivaux
Qu'il adresse les traits de ses mauvais propos.
Quel honneur trouvez-vous à poursuivre, à confondre,
A désoler quelqu'un qui ne peut vous répondre?
30 Ce triomphe honteux de la méchanceté
Réunit la bassesse à l'inhumanité.
Quand sur l'esprit d'un autre on a quelque avantage,
N'est-il pas plus flatteur d'en mériter l'hommage,
De voiler, d'enhardir la faiblesse d'autrui,
Et d'en être à la fois et l'amour et l'appui!...

Vous le croyez heureux? Quelle âme méprisable!
Si c'est là son bonheur, c'est être misérable.
Etranger au milieu de la société,
Et partout fugitif, et partout rejeté,
40 Vous connaîtrez bientôt par votre expérience
Que le bonheur du cœur est dans la confiance.
Un commerce de suite avec les mêmes gens,

L'union des plaisirs, des goûts, des sentiments,
Une société peu nombreuse, et qui s'aime,
Où vous pensez tout haut, où vous êtes vous-même,
Sans lendemain, sans crainte et sans malignité,
Dans le sein de la paix et de la sûreté,
Voilà le seul bonheur honorable et paisible
D'un esprit raisonnable, et d'un cœur né sensible.
Sans amis, sans repos, suspect et dangereux,
L'homme frivole et vague est déjà malheureux.
Mais jugez avec moi combien l'est davantage 10
Un méchant affiché, dont on craint le passage;
Qui, traînant après lui les rapports, les horreurs,
L'esprit de fausseté, l'art affreux des noirceurs,
Abhorré, méprisé, couvert d'ignominie,
Chez les honnêtes gens demeure sans patrie.

FRAGMENTS DE LA CHARTREUSE

I. LA CHAMBRE DU POÈTE.

Entre Uranie et Terpsichore,
Je reviens m'amuser encore
Au Pinde que j'avais quitté;
Tel, par sa pente naturelle,
Par une erreur toujours nouvelle, 20
Quoiqu'il semble changer son cours,
Autour de la flamme infidèle
Le papillon revient toujours.

Vous voulez qu'en rimes légères
Je vous offre des traits sincères
Du gîte où je suis transplanté;
Mais comment faire en vérité?
Entouré d'objets déplorables,
Pourrai-je, de couleurs aimables,
Egayer le sombre tableau 30
De mon domicile nouveau?
Y répandrai-je cette aisance,
Ces sentiments, ces traits diserts
Et cette molle négligence,
Qui, mieux que l'exacte cadence,
Embellit les aimables vers?
Je ne suis plus dans ces bocages
Où, plein de riantes images,
J'aime souvent à m'égarer;
Je n'ai plus ces fleurs, ces ombrages, 40
Ni vous-même pour m'inspirer.

Il est un édifice immense,
Où, dans un loisir studieux,
Les doctes arts forment l'enfance
Des fils des héros et des dieux.
Là, du toit du cinquième étage
Qui domine avec avantage
Tout le climat grammairien,
S'élève un antre aérien,
Un astrologique ermitage,
10 Qui paraît mieux dans le lointain
Le nid de quelque oiseau sauvage
Que la retraite d'un humain.
C'est pourtant de cette guérite,
C'est de ce céleste tombeau
Que votre ami, nouveau Stylite,
A la lueur d'un noir flambeau,
Penché sur un lit sans rideau,
Dans un déshabillé d'ermite,
Vous griffonne aujourd'hui sans fard,
20 Et peut-être sans trop de suite,
Ces vers enfilés au hasard.
Et tandis que pour vous je veille,
Longtemps avant l'aube vermeille,
Empaqueté comme un Lapon,
Cinquante rats à mon oreille
Ronflent encore en faux-bourdon.

Si ma chambre est ronde ou carrée,
C'est ce que je ne dirai pas :
Tout ce que j'en sais sans compas,
30 C'est que depuis l'oblique entrée
De cette cage resserrée
On peut former jusqu'à six pas.
Une lucarne mal vitrée
Près d'une gouttière livrée
A d'interminables sabbats,
Où l'université des chats,
A minuit, en robe fourrée,
Vient tenir ses bruyants états;
Une table mi-démembrée,
40 Près du plus humble des grabats;
Six brins de paille délabrée,
Tressés sur de vieux échalas;
Voilà les meubles délicats
Dont ma *Chartreuse* est décorée,
Et que les frères de Borée

Bouleversent avec fracas,
Lorsque sur ma niche éthérée
Ils préludent aux fiers combats
Qu'ils vont livrer sur vos climats,
Ou quand leur troupe conjurée
Y vient préparer ces frimas
Qui versent sur chaque contrée
Les catarrhes et le trépas.
Je n'outre rien; telle est en somme
La demeure où je vis en paix, 10
Concitoyen du peuple gnome,
Des sylphides et des follets;
Telles on nous peint les tanières
Où gisent, ainsi qu'au tombeau,
Les pythonisses, les sorcières,
Dans le donjon d'un vieux château;
Sur ce portrait abominable
On penserait qu'en lieu pareil
Il n'est point d'instant délectable
Que dans les heures du sommeil. 20
Pour moi qui, d'un poids équitable,
Ai pesé des faibles mortels
Et les biens et les maux réels,
Qui sais qu'un bonheur véritable
Ne dépendit jamais des lieux,
Que le palais le plus pompeux
Souvent renferme un misérable,
Et qu'un désert peut être aimable
Pour quiconque sait être heureux,
De ce Caucase inhabitable 30
Je me fais l'Olympe des Dieux.
Là, dans la liberté suprême,
Semant de fleurs tous mes instants,
Dans l'empire de l'hiver même
Je trouve les jours du printemps.
Calme heureux! plaisir solitaire!
Quand on jouit de ta douceur,
Quel antre n'a pas de quoi plaire?
Quelle caverne est étrangère
Lorsqu'on y trouve le bonheur, 40
Lorsqu'on y vit sans spectateur.
Dans le silence littéraire,
Loin de tout importun jaseur,
Loin des froids discours du vulgaire
Et des hauts tons de la grandeur?...

II. LA VIE HUMAINE.

... Je me suis fait du sort humain
Une peinture trop fidèle;
Souvent dans les champêtres lieux
Ce portrait frappera vos yeux.
En promenant vos rêveries,
Dans le silence des prairies,
Vous voyez un faible rameau
Qui, par les jeux du vague Eole
Enlevé de quelque arbrisseau,
10 Quitte sa tige, tombe, vole
Sur la surface d'un ruisseau;
Là, par une invincible pente,
Forcé d'errer et de changer,
Il flotte au gré de l'onde errante,
Et d'un mouvement étranger;
Souvent il paraît, il surnage,
Souvent il est au fond des eaux;
Il rencontre sur son passage
Tous les jours des pays nouveaux:
20 Tantôt un fertile rivage
Bordé de coteaux fortunés,
Tantôt une rive sauvage,
Et des déserts abandonnés.
Parmi ces erreurs continues
Il fuit, il vogue jusqu'au jour
Qui l'ensevelit à son tour
Au sein de ces mers inconnues
Où tout s'abîme sans retour.

FRAGMENT DE VERT-VERT.

LE PERROQUET.

30 . . . A Nevers donc, chez les Visitandines,
Vivait naguère un perroquet fameux,
A qui son art et son cœur généreux,
Ses vertus même et ses grâces badines,
Auraient dû faire un sort moins rigoureux,
Si les bons cœurs étaient toujours heureux.
Vert-Vert (c'était le nom du personnage),
Transplanté là de l'indien rivage,
Fut, jeune encor, ne sachant rien de rien,

Au susdit cloître enfermé pour son bien.
Il était beau, brillant, leste et volage,
Aimable et franc comme on l'est au bel âge,
Né tendre et vif, mais encore innocent;
Bref, digne oiseau d'une si sainte cage,
Par son caquet digne d'être au couvent.
Pas n'est besoin, je pense, de décrire
Les soins des sœurs, des nonnes, c'est tout dire;
Et chaque mère, après son directeur,
N'aimait rien tant; même dans plus d'un cœur, 10
Ainsi l'écrit un chroniqueur sincère,
Souvent l'oiseau l'emportait sur le père.
Il partageait, dans ce paisible lieu,
Tous les sirops dont le cher père en Dieu,
Grâce aux bienfaits des nonnettes sucrées,
Réconfortait ses entrailles sacrées.
Objet permis à leur oisif amour,
Vert-Vert était l'âme de ce séjour;
Exceptez-en quelques vieilles dolentes,
Des jeunes cœurs jalouses surveillantes, 20
Il était cher à toute la maison.
N'étant encor dans l'âge de raison,
Libre, il pouvait et tout dire et tout faire;
Il était sûr de charmer et de plaire.
Des bonnes sœurs égayant les travaux,
Il becquetait et guimpes et bandeaux;
Il n'était point d'agréable partie
S'il n'y venait briller, caracoler,
Papillonner, siffler, rossignoler;
Il badinait, mais avec modestie, 30
Avec cet air timide et tout prudent
Qu'une novice a même en badinant.
Par plusieurs voix interrogé sans cesse,
Il répondait à tout avec justesse :
Tel autrefois César, en même temps,
Dictait à quatre, en styles différents. (*Chant. I.*)

FRAGMENTS DES ODES.

I. L'AMOUR DE LA PATRIE.

Soit instinct, soit reconnaissance,
L'homme, par un penchant secret,
Chérit le lieu de sa naissance,
Et ne le quitte qu'à regret; 40
Les cavernes hyperborées,

Les plus odieuses contrées
Savent plaire à leurs habitants;
Sur nos délicieux rivages
Transplantez ces peuples sauvages
Vous les y verrez moins contents.

Sans ce penchant, qui nous domine
Par un invisible ressort,
Le laboureur en sa chaumine
Vivrait-il content de son sort?
10 Hélas! au foyer de ses pères,
Triste héritier de leurs misères
Que pourrait-il trouver d'attraits,
Si la naissance et l'habitude
Ne lui rendaient sa solitude
Plus charmante que les palais?

Souvent la fortune, un caprice,
Ou l'amour de la nouveauté
Entraîne au loin notre avarice
Ou notre curiosité ;
20 Mais sous quelque beau ciel qu'on erre,
Il est toujours une autre terre
D'où le ciel nous paraît plus beau;
Loin que sa tendresse varie,
Cette estime de la patrie
Suit l'homme au delà du tombeau.

Oui, dans sa course déplorée,
S'il succombe au dernier sommeil
Sans revoir la douce contrée
Où brilla son premier soleil,
30 Là son dernier soupir s'adresse;
Là son expirante tendresse
Veut que ses os soient ramenés :
D'une région étrangère
La terre serait moins légère
A ses mânes abandonnés.

Heureux qui, des mers atlantiques
Au toit paternel revenu,
Consacre à ses dieux domestiques
Un repos enfin obtenu!
40 Plus heureux le mortel sensible
Qui reste, citoyen paisible,
Où la nature l'a placé,

Jusqu'à ce que sa dernière heure
Ouvre la dernière demeure
Où ses aïeux l'ont devancé !

Ceux qu'un destin fixe et tranquille
Retient sous leurs propres lambris,
Possèdent ce bonheur facile
Sans en bien connaître le prix ;
Peut-être même, fatiguée
D'être aux mêmes lieux reléguée,
Leur âme ignore ces douceurs : 10
Il ne faudrait qu'un an d'absence
Pour leur apprendre la puissance
Que la patrie a sur les cœurs.

(*Ode II.*)

II. SUR LA MORT D'UNE JEUNE RELIGIEUSE.

A SA MÈRE.

... Avant d'ôter à la vie
Celle dont j'écris le sort
Le ciel vous l'avait ravie
Par une première mort :
D'un monde que l'erreur vante 20
Une retraite fervente
Lui fermait tous les chemins ;
Pour Dieu seul encor vivante,
Elle était morte aux humains.

La victime, Dieu propice,
A l'autel allait marcher ;
Déjà pour le sacrifice
L'amour saint dresse un bûcher :
L'encens, les fleurs, tout s'apprête.
Bientôt ta jeune conquête... 30
Mais, quels cris ! Qu'entends-je ? Hélas !
J'allais chanter une fête,
Il faut pleurer un trépas.

Ainsi périt une rose
Que frappe un souffle mortel ;
On la cueille à peine éclose
Pour en parer un autel :

Depuis l'aube matinale
La douce odeur qu'elle exhale
Parfume un temple enchanté;
Le jour fuit, la nuit fatale
Ensevelit sa beauté.

Ciel, nous plaignons sa jeunesse
Dont tes lois tranchent le cours;
Mais, aux yeux de ta sagesse
Elle avait assez de jours.
10 Ce n'est point par la durée
Que doit être mesurée
La course de tes élus;
La mort n'est prématurée
Que pour qui meurt sans vertus. *(Ode VI.)*

GENTIL BERNARD [1].

LE HAMEAU.

FRAGMENT.

Rien n'est si beau
Que mon hameau,
O quelle image
Quel paysage
Fait pour Watteau!
20 Mon ermitage
Est un berceau
Dont le treillage
Couvre un caveau.
Au voisinage
C'est un ormeau
Dont le feuillage
Prête un ombrage
A mon troupeau :

[1] **Pierre-Joseph BERNARD** (**1710—1775**), né à Grenoble.

L'épithète de *Gentil* qu'il a reçue de Voltaire est inséparable de son nom; elle caractérise fort bien le talent coquet et mignard du poète de boudoir auquel on doit l'*Art d'aimer*, *Phrosine et Mélidor*, *Aminte et Médor*, *les Hespérides*, etc. Après avoir fait ses études au collége des Jésuites de Lyon, Bernard entra, comme clerc, dans une étude de procureur où il ne resta pas longtemps, attendu que la chicane avait pour lui peu d'attraits. Nous ne savons précisément en quelle qualité il suivit l'armée française en Italie, mais il faut qu'il ait été quel-
30 que peu dragon pour s'être comporté aussi bravement qu'on le dit, aux siéges de Parme et de Guastalla. Vers la fin de la campagne, il passa au service du maréchal de Coigny. Nous avons peine à nous figurer aujourd'hui ce que pouvait être, sous l'ancien régime, la charge de secrétaire général des dragons : c'était, à ce qu'il nous semble, une sorte de bénéfice militaire qu'on tenait en réserve pour les gens de lettres bien appuyés, et que le duc de Coigny n'eut pas de peine à obtenir de Mme de Pompadour, lorsqu'il le demanda pour le plus galant des poètes. Bernard fut aussi garde des livres du cabinet du roi, à Choisy. On voit que les sinécures lucratives ne lui manquaient pas. Malheureusement les

C'est un ruisseau
Dont l'onde pure
Peint sa bordure
D'un vert nouveau :
Mais c'est Silvie
Qui rend ces lieux
Dignes d'envie,
Dignes des dieux...
C'est à l'entour
De ce domaine
Que je promène,
Au point du jour,
Ma souveraine.
Si l'aube en pleurs
A fait éclore
Moisson de fleurs,
Ma jeune Flore
A des couleurs
Qui, près des leurs,
Brillent encore.
Moi, sans envie,
Je chanterai
Avec Silvie;
Je jouirai, 10
Et je dirai
Toute la vie :
Rien n'est si beau
Que mon hameau.

FRAGMENT DES ÉPITRES.

I. SUR LE PRINTEMPS.

Sur l'herbage tendre
Le ciel vient d'étendre
Un tapis de fleurs;
Et l'aurore arrose
De ses tendres pleurs
De la jeune rose
Les vives couleurs.
Déjà Philomèle
Ranime ses chants,
Et l'onde se mêle
A ses sons touchants.
Sur un lit de mousse
Les amours, au frais,
Aiguisent des traits
Qu'avec peine émousse 20
La froide raison,
Qui croit qu'elle règne
Quand elle dédaigne
La belle saison.

—

amples loisirs qu'on lui faisait et que ne remplissaient pas ses frivoles travaux, ne lui fournirent que trop d'occasions de mettre en pratique les préceptes de l'*Art d'aimer*. Epuisé par l'excès du plaisir, Bernard perdit une à une ses facultés intellectuelles et il mourut fou.

Indépendamment de ses poésies légères et des ouvrages que nous avons indiqués plus haut, on a de lui *les Dialogues orientaux* et une comédie en cinq actes intitulée *Elmire*, qui ne fut point représentée. Les seules pièces qu'il ait données au théâtre sont deux opéras : *Castor et Pollux*, et *les Surprises de l'amour*. 30

On ne peut parler de Gentil-Bernard sans rappeler les vers si connus que Voltaire lui adressait. Voici une invitation, sous forme de quatrain, aussi flatteuse pour Mme de Montmorenci au nom de qui elle était faite, que pour le poète qui la recevait :

Gentil Bernard est averti,
Au nom du Pinde et de Cythère,
Que l'art d'aimer doit, samedi,
Venir souper chez l'art de plaire. 40

II. SUR L'AUTOMNE.

Au sein de nos plaines,
De vives chaleurs
Ont séché nos fleurs,
Tari nos fontaines.
L'aurore est sans pleurs,
Zéphyr sans haleines,
Flore sans couleurs.

La seule Pomone,
Sous ce frais berceau,
Rit et se couronne
D'un pampre nouveau.
Du vin qui s'écoule,
Versé par ses mains,
S'abreuve une foule
De jeunes sylvains,
Qui, dans ces jardins,
Du pesant Silène
Soutiennent à peine
Les pas incertains.

D'une ardeur extrême
Le temps nous poursuit;
Détruit par lui-même,
Par lui, reproduit,
Plus léger qu'Eole,
Le moment s'envole,
Renaît et s'enfuit.

III. SUR L'HIVER.

De l'urne céleste
Le signe funeste
Domine sur nous;
Et sous lui commence
L'humide influence
De l'Ourse en courroux.
L'onde, suspendue
Sur les monts voisins,
Est dans nos bassins
En vain attendue.
Ces bois, ces ruisseaux
N'ont rien qui m'amuse;

L'engouement de Voltaire pour le gentil poète, dont il s'était fait le parrain, s'est surtout manifesté dans la pièce suivante :

LES TROIS BERNARD.

Dans ce pays, trois Bernards sont connus :
L'un est ce saint, ambitieux reclus,
Prêcheur adroit, fabricateur d'oracles.
L'autre Bernard est l'enfant de Plutus,
Bien plus grand saint, faisant plus de miracles;
Et le troisième est l'enfant de Phœbus,
Gentil Bernard, dont la muse féconde,
Doit faire encor les délices du monde,
Quand des premiers on ne parlera plus.

Voici une prophétie bien hasardée et nous doutons qu'elle ait plus de chance de se réaliser dans les siècles futurs que dans le nôtre où les libres penseurs eux-mêmes considèrent saint Bernard, non-seulement comme un savant théologien, mais aussi comme une de ces grandes individualités que l'histoire ne se dispensera jamais d'étudier parce qu'elles résument en elles l'esprit et le caractère du siècle qui les a produites. Quant à Samuel Bernard, nous l'abandonnons à l'oubli, à moins qu'il ne revive dans le souvenir des financiers de tous les âges. Heureux le poète s'il trouve un pareil refuge dans la mémoire de ses confrères présents et à venir!

A. R.

La froide Aréthuse
Fuit dans les roseaux;
C'est en vain qu'Alphée
Mêle avec ses eaux
Son onde échauffée.

Telle est des saisons
La marche éternelle,
Des fleurs, des moissons,
Des fruits, des glaçons.
Ce tribut fidèle
Qui se renouvelle
Avec nos désirs,
En changeant nos plaines,
Fait tantôt nos peines,
Tantôt nos plaisirs.

LA ROSE.

FRAGMENT.

Tendre fruit des pleurs de l'aurore,
Objet des baisers de Zéphir; 10
Reine de l'empire de Flore,
Hâte-toi de t'épanouir.

Que dis-je, hélas! diffère encore,
Diffère un moment à t'ouvrir;
L'instant qui doit te faire éclore,
Est celui qui doit te flétrir.

GUIMOND DE LA TOUCHE [1].

L'AMITIÉ.

FRAGMENT.

O toi, dont les douceurs chéries
Font l'objet de mes rêveries,
Entre ces fleurs, sous ce berceau
Amitié, doux nom qui m'enflamme, 20
Besoin délicieux de l'âme,
Je reprends pour toi le pinceau.

[1] **Claude GUIMOND DE LA TOUCHE** (1729—1760), né à Châteauroux.
Il était fils d'un procureur du roi au bailliage. Il fit ses études chez les Jésuites et entra même, comme novice, dans leur compagnie. C'est en cette qualité qu'il professa les lettres et les sciences, à Rouen. Sa vie offre plus d'un point de ressemblance avec celle de Gresset. Ainsi que l'auteur de *Vert-Vert*, il éprouva de la part de ses supérieurs des tracasseries qui l'obligèrent à quitter la congrégation et à venir prendre sa place dans le monde laïque tout disposé à l'accueillir. Comme poète et même comme versificateur, il ne se distinguait pas par un 30 talent exceptionnel, si nous en jugeons par son *Epître à l'amitié*, qui eut pourtant beaucoup de succès. En 1751, il publia, à l'occasion de la naissance du duc de

Tu fuis le faste et l'imposture ;
Tu vas, loin des folles rumeurs,
Chercher, au sein de la nature,
La paix, l'égalité, les mœurs.

Sous le foyer qui t'a vu naître,
Tu prends plaisir à visiter
Le sage occupé de son être,
Le seul qui sache te connaître,
Le seul qui sache te goûter.

10 Tu viens sans bruit, mais gaie et tendre,
Tu viens avec la liberté
Agréablement le surprendre
Sous le tilleul qu'il a planté :
Et sans attendre qu'il t'invite,
Tu cours, aimable parasite,
T'asseoir à table à son côté,
Te rapprochant des mœurs antiques,
Et préférant les mets rustiques,
Sur sa table servis sans choix,
20 A ces festins asiatiques
Où l'on s'ennuie avec les rois.

Sans toi l'homme s'affaisse et tombe
Dans le néant de la langueur
Arbrisseau faible et sans vigueur,
Il cède aux vents, il y succombe,
Et rampe en proie à leur rigueur.
A l'abri même des tempêtes,
Au milieu des jeux et des fêtes,
Son cœur s'abat et se flétrit :
30 Tel qu'une vigne fortunée,

Bourgogne, une ode, dont le titre seul, *Mars au berceau*, inspirerait bien des défiances à ceux qui auraient des préventions contre la mythologie.

Le principal ouvrage de Guimond de La Touche, son seul titre de gloire, c'est sa tragédie d'*Iphigénie en Tauride* qui contient quelques situations émouvantes, et une scène entre Oreste et Pylade dont l'effet est des plus pathétiques. L'auteur de l'*Epître à l'amitié* a trouvé là un cadre heureux pour le développement dramatique d'un sentiment qui chez lui semble avoir eu la vivacité de la passion. Gœthe a traité le même sujet au théâtre ; mais entre la tragédie française et la tragédie allemande, il n'y a d'autre ressemblance que le titre.

40 Guimond de La Touche mourut à trente et un ans.

Il avait protesté aussi contre les vœux monastiques dans une épître intitulée : *les Soupirs du cloître* ou *le triomphe du fanatisme ;* cette pièce peut servir de pendant, pour l'idée, sinon pour la forme, à l'*Abbaye* de Gresset. A. R.

Qui loin de l'aquilon fleurit,
Sous un ciel pur qui lui sourit,
A sa faiblesse abandonnée,
Vers le sable penche entraînée,
Et sous ses propres dons périt.

O toi, l'honneur de la nature,
Belle des outrages du temps,
Dont notre hiver fait le printemps;
Passion d'un cœur qui s'épure,
Asile de tous les instants, 10
Nymphe, dont j'adore l'image,
Qui viens à moi les bras ouverts,
Reçois mon éternel hommage.
C'est toi qui m'inspiras ces vers;
Embellis-les de tous tes charmes.
Qu'avec de si puissantes armes,
Ils parcourent tout l'univers;
Moins pour conquérir les suffrages,
Pour ravir l'encens des mortels,
Que pour forcer leurs cœurs volages 20
A le brûler sur tes autels.

(*Epître à l'Amitié.*)

J.-J. ROUSSEAU [1].

L'ALLÉE DE SILVIE.

FRAGMENT.

Qu'à m'égarer dans ces bocages
Mon cœur goûte de voluptés!
Que je me plais sous ces ombrages!
Que j'aime ces flots argentés!

[1] Voir la notice biog., page 406.

Rousseau qui fut un si grand poète en prose ne fut qu'un médiocre versificateur, mais rien de ce qui touche à cet homme extraordinaire ne saurait nous être indifférent, et les moindres productions de son intelligence sollicitent encore 30 notre sympathique curiosité. Jusque dans des opuscules tels que les *Muses galantes*, l'*Engagement téméraire*, l'*Allée de Sylvie*, *Narcisse*, nous cherchons la trace du philosophe ému, du peintre inspiré qui rendit à son siècle le sentiment de la nature et fut, quoi qu'on en ait dit, le plus sincère des écrivains. Cependant, il ne faut point se faire illusion : Rousseau n'a rien laissé de lui dans celles de ses œuvres qu'on pourrait appeler impersonnelles. Il n'y a pas plus de naïveté ni de sentiment, et il y a moins de grâce et d'habileté scénique dans le

Douce et charmante rêverie,
Solitude aimable et chérie,
Puissiez-vous toujours me charmer !
De ma triste et lente carrière
Rien n'adoucirait la misère,
Si je cessais de vous aimer.
Fuyez de cet heureux asile,
Fuyez de mon âme tranquille,
Vains et tumultueux projets ;
Vous pouvez promettre sans cesse
Et le bonheur et la sagesse :
Mais vous ne les donnez jamais....

FRÉDÉRIC II [1].

FRAGMENTS DE L'ART DE LA GUERRE.

I. LA PAIX ET LA GUERRE.

O bienfaisante paix, et vous, génie heureux,
Qui sur les Prussiens veillez du haut des cieux !

Devin du village que dans un opéra de Sedaine ou de Favart, et l'auteur de cette pièce, nous ne parlons pas du compositeur, ne nous paraît pas avoir dépassé de beaucoup le talent d'un librettiste ordinaire. Nous ne pensons donc pas avoir fait tort à la gloire poétique de Rousseau en ne citant de lui qu'un petit nombre de vers. Les vrais poèmes de ce grand génie, ceux qui resplendissent d'un éclat immortel se trouvent dans la partie descriptive de la *Nouvelle Héloïse* et de l'*Emile*, dans les premiers livres des *Confessions*, dans les *Rêveries d'un promeneur solitaire*, en un mot, dans toutes les pages sublimes où le croyant s'abandonne aux ivresses de l'âme devant les merveilles de la création, où le rêveur, aux prises avec les réalités de la vie et brisé par une lutte impossible, en appelle des jugements d'une société corrompue à ceux de l'humanité tout entière.

Il est impossible de comprendre, de connaître et par conséquent de juger J.-J. Rousseau, si l'on n'a pas lu l'*Histoire de sa vie et de ses ouvrages*, par Musset-Pathay, et surtout le livre beaucoup plus complet et presque récent que M. G.-H. Morin a publié sous le titre d'*Essai sur la vie et le caractère de J.-J. Rousseau*. On peut dire que ce sont là des œuvres, la dernière notamment, qui honorent la critique française et assurent à ceux qui les ont entreprises et poursuivies avec autant de persévérance que de succès, l'estime et la gratitude des générations nouvelles trop habituées jusqu'ici à ne juger le malheureux grand homme que sur les pièces si souvent fausses d'un procès instruit par ses ennemis. A. R.

[1] Pour la notice biographique, voyez page 484.

Frédéric II a fait la guerre beaucoup mieux qu'il ne l'a chantée. Dans le poème didactique si froid et si compassé, dont nous donnons quelques extraits,

Détournez de nos champs, des cités, des frontières,
Ces ravages sanglants, ces fureurs meurtrières,
Ces illustres fléaux des malheureux humains.
Si mes vœux sont reçus au temple des destins,
Consentez qu'à jamais ce florissant empire
Goûte sous votre abri le repos qu'il désire,
Que sous leurs toits heureux les laboureurs contents
Recueillent pour eux seuls les moissons de leurs champs;
Que sur son tribunal Thémis en assurance,
Réprime l'injustice, et venge l'innocence; 10
Que nos vaisseaux légers, fendant le sein des eaux,
Ne craignent d'ennemis que les vents et les flots;
Que tenant dans ses mains l'olivier et l'égide
Minerve sur le trône à nos conseils préside!
Mais si d'un ennemi l'orgueil ambitieux
De cette heureuse paix rompt les augustes nœuds,
Rois, peuples, armez-vous et que le Ciel propice
Soutienne votre cause, et venge la justice!
C'est à toi, Dieu terrible, à toi, Dieu des combats,
A m'ouvrir la barrière, à conduire mes pas. 20
Et vous, charmantes sœurs, Déesses du Permesse,
Gouvernez de ma voix la sauvage rudesse,
Rendez d'un vieux soldat les chants mélodieux,
Accordez ma trompette au luth harmonieux. (*Chant I.*)

on cherche vainement le héros de Leuthen et de Rosbach. Au reste, les grands capitaines n'écrivent leurs vrais poèmes qu'à la pointe de l'épée. C'est dans ses mémoires et sa correspondance avec sa sœur que Frédéric s'est révélé tout entier. C'est là seulement qu'on le voit vivre, penser et agir. Alors le bel esprit prétentieux, le petit maître français fait place à « un écrivain du plus grand caractère, dont la trempe n'est qu'à lui, mais qui, par l'habitude et le tour de 30 la pensée, tient à la fois de Polybe, de Lucrèce et de Bayle. » C'est ainsi du moins que M. Sainte-Beuve a apprécié Frédéric, comme prosateur. A. R.

Voici les vers que Gresset lui écrivit au mois de juillet 1741 :

Du trône et des plaisirs voler à la victoire,
Par soi-même asservir des peuples belliqueux,
Au sein de la puissance, au faîte de la gloire,
Penser en homme vertueux :
Aux arts anéantis donner un nouvel être,
Les protéger en roi, les embellir en maître,
Eclairer les mortels et faire des heureux : 40
Aux jours de gloire et de génie
Des Césars et des Antonins
C'était l'ouvrage de la vie,
Et les desseins divers de divers souverains;
Mais le héros nouveau de l'Europe étonnée,
Sait faire, des vertus, des talents, des travaux
De tant de différents héros,
L'histoire d'un seul homme, et celle d'une année.

II. TILLY.

Tout général cruel, qui pille, qui ravage,
Qui permet les excès, qui souffre le carnage,
Eût-il même conquis les plus vastes terrains,
Voit ses plus beaux lauriers se flétrir dans ses mains.
La voix de l'univers, contre lui réunie,
Oubliant ses exploits, maudit sa tyrannie.

Tilly, en combattant pour l'aigle des Césars,
De l'éclat de son nom remplit les champs de Mars ;
Mais un nuage sombre en obscurcit la gloire,
10 Son nom fut effacé du temple de Mémoire ;
De Magdebourg sanglant les lamentables voix
Eternisent sa honte, et non pas ses exploits. (*Chant IV.*)

III. LE LENDEMAIN D'UNE BATAILLE.

Le lendemain, grand Dieu ! sur les champs de bataille,
Regardez ces mourants, ces tristes funérailles,
Et parmi ces ruisseaux du sang des ennemis,
Voyez couler le sang de vos meilleurs amis.
Voyez dans le tombeau ces guerriers magnanimes,
De votre ambition malheureuses victimes,
Leurs parents éplorés, leurs épouses en deuil,
20 Qui dans votre triomphe abhorrent votre orgueil.
Plutôt que de souiller vos mains de tant de crimes,
Plutôt que de jouir d'honneurs illégitimes,
Périssent à jamais les cruels monuments,
Moins dûs à vos exploits qu'à vos égarements !
Qui voudrait à ce prix gagner la renommée? (*Chant VI.*)

IV. CLÉMENCE DU VAINQUEUR.

Voyez à Fontenoi Louis, dont l'âme égale,
Douce dans ses succès, soulage les vaincus,
C'est un Dieu bienfaisant dont ils sont secourus;
Ils baisent en pleurant la main qui les désarme,
30 Sa valeur les soumit, sa clémence les charme;
Dans le sein des fureurs la bonté trouve lieu;
Si vaincre est d'un héros, pardonner est d'un Dieu.

Suivez, jeunes guerriers, ces illustres modèles,
Alors la Renommée, en étendant ses ailes,
Mêlant à ses récits vos noms et vos combats,
Portera votre gloire aux plus lointains climats.

FRAGMENTS DES ÉPITRES.

I. A MA SŒUR DE SUÈDE.

Quelle gloire en ce jour, ma sœur, vous environne !
Vos premiers pas en Suède, en approchant du trône,
Vous ont déjà conduite à l'immortalité.
Ce royaume, autrefois si fier, si redouté,
Terreur du Danemark, fléau de la Russie,
Arbitre du Sarmate, et maître en Germanie,
Etait enfin réduit, à force de malheurs,
A la nécessité d'implorer ses vainqueurs :
Au milieu du sénat une guerre intestine
Lui déchirait le sein et comblait sa ruine ; 10
La discorde ordonnait, et le peuple animé
Tournait contre l'état son courage enflammé ;
Tout paraissait perdu, l'Europe semblait dire :
Voici le dernier jour qui reste à votre empire.
Mais lorsque ce colosse, oppresseur du Germain,
S'incline vers sa chute et présage sa fin,
Une femme paraît, tout change, tout s'anime,
Le sénat généreux rompt le joug qui l'opprime,
La nation reprend des sentiments plus hauts,
Dignes du grand Gustave et de tous ses héros ; 20
Ces cœurs humiliés, vaincus par la souffrance,
Se remplissent d'espoir, d'ardeur, de confiance.
Les peuples sont toujours ce que les font leurs rois ;
Ma princesse a fixé les destins des Suédois.
Toutes les passions se taisent devant elle,
Il n'est plus d'envieux, il n'est plus de querelle,
L'ordre renaît du sein de la confusion,
On sacrifie enfin la haine à l'union.

II. A VOLTAIRE.

Croyez que, si j'étais Voltaire,
Et particulier comme lui, 30
Me contentant du nécessaire,
Je verrais voltiger la fortune légère,
Et la laisserais aujourd'hui
Partager loin de moi sa faveur passagère.
Je connais l'ennui des honneurs,
Le fardeau des devoirs, le jargon des flatteurs,
Ces misères de toute espèce,
Et ces dehors de politesse

Dont il faut s'occuper dans le sein des grandeurs.
Je méprise la vaine gloire,
Quoique poète et souverain.
Quand le fatal ciseau, terminant mon destin,
M'aura plongé dans la nuit noire,
Qu'importe l'honneur incertain
De vivre après ma mort au temple de mémoire?
Un instant de bonheur vaut mille ans dans l'histoire;
Nos destins sont-ils donc si beaux?
10 Le doux plaisir et la mollesse,
La vive et naïve allégresse
Ont toujours fui des grands la pourpre et les faisceaux.
Prisant la liberté, leur troupe enchanteresse
Préfère l'aimable paresse
Aux plus brillants succès, et les jeux aux travaux.
Ainsi la fortune volage
N'a jamais causé mes ennuis;
Soit qu'elle me flatte ou m'outrage,
Je dormirai toutes les nuits
20 En lui refusant mon hommage :
Mais notre état fait notre loi,
Il nous oblige et nous engage
A mesurer notre courage
Sur ce qu'exige notre emploi.
Voltaire dans son hermitage
Dans un pays dont l'héritage,
Est son antique bonne foi,
Peut, sous les lois d'une vertu sauvage,
Vivre au gré de Platon, et disposer de soi :
30 Pour moi, menacé du naufrage,
Je dois en affrontant l'orage,
Penser, vivre et mourir en roi.

III. AUX PRUSSIENS.

Le soleil plus puissant du haut de sa carrière
Dans son cours éternel dispense sa lumière,
Il dissout les glaçons des rigoureux hivers;
Son influence pure
Ranime la nature
Et maintient l'univers.

Ce feu si lumineux dans son sein prend sa source,
40 Il en est le principe, il en est la ressource;
Quand la vermeille aurore éclaire l'orient,
Les astres qui pâlissent

Bientôt s'ensevelissent
Au sein du firmament.

Tel est, ô Prussiens, votre auguste modèle;
Soutenez comme lui votre gloire nouvelle,
Et sans vous arrêter à vos premiers travaux,
Sachez prouver au monde
Qu'une vertu féconde
En produit de nouveaux.

Dans le cours triomphant de vos succès prospères,
Soyez humains et doux, généreux, débonnaires, 10
Et que tant d'ennemis sous vos coups abattus
Rendent un moindre hommage
A votre ardent courage
Qu'à vos rares vertus.

DE BERNIS [1].

SUR L'AMOUR DE LA PATRIE.

FRAGMENT.

Je vous salue, ô terre où le ciel ma fait naître!
Lieux où le jour pour moi commença de paraître,
Quand l'astre du berger brillant d'un feu nouveau,
De ses premiers rayons éclaira mon berceau.

[1] **François-Joachim de Pierre DE BERNIS** (1715—1794), né à Saint-Marcel de l'Ardèche, mort à Rome, de l'Académie française, en 1744. 20

Issu d'une des plus anciennes familles du Languedoc, il fut, comme cadet de sa maison, destiné à l'état ecclésiastique. Après avoir fait ses études au collége Louis-le-Grand, puis au séminaire de Saint-Sulpice, il entra dans le monde, fort jeune encore, avec le titre d'abbé qui, sous l'ancien régime, n'obligeait pas à des devoirs et à une règle bien austères. Tout en semant à travers les salons les madrigaux et les bouquets de sa muse coquette, il ne perdait pas de vue son avancement dans la carrière ecclésiastique; mais les prêtres sérieux lui trouvaient les allures un peu lestes, et le vieux cardinal de Fleury s'obstina à lui refuser un bénéfice qu'il sollicitait depuis longtemps. Ce fut sans doute comme littérateur que l'abbé de Bernis obtint plus tard un logement aux Tuileries et une pension 30 de 1,500 livres sur la cassette du roi, mais il était surtout redevable de cette double faveur à Mme de Pompadour dans les bonnes grâces de laquelle il s'était insinué. Le même patronage lui ouvrit probablement aussi les portes de l'Académie française. Le fauteuil où vint s'asseoir, avec si peu de titres littéraires, le poète courtisan, fut plaisamment appelé le *tabouret de l'esprit*.

Au temps où la diplomatie ne jouait pas cartes sur table, on était presque toujours sûr de trouver dans un adroit courtisan l'étoffe d'un fin diplomate.

Je revois cette plaine où des arbres antiques
Couronnent les dehors de nos maisons rustiques :
Arbres, témoins vivants de la faveur des cieux,
Dont la feuille nourrit ces vers industrieux
Qui tirent de leur sein notre espoir, notre joie,
Et pour nous enrichir s'enferment dans leur soie.
Trésor du laboureur, ornement du berger,
L'olive sous mes yeux s'unit à l'oranger.
Que j'aime à contempler ces montagnes bleuâtres
10 Qui forment devant moi de longs amphithéâtres,
Où l'hiver règne encor quand la blonde Cérès,
De l'or de ses cheveux a couvert nos guérets!
Qu'il m'est doux de revoir sur des rives fertiles,
Le Rhône ouvrir ses bras pour séparer nos îles
Et ramassant enfin ses trésors dispersés,
Blanchir un pont bâti sur ses flots courroucés!
D'admirer au couchant ces vignes renommées
Qui courbent en festons leurs grappes parfumées;
Tandis que vers le nord des chênes toujours verts
20 Affrontent le tonnerre, et bravent les hivers!
Je te salue encore, ô ma chère patrie!
Mes esprits sont émus, et mon âme attendrie
Echappe avec transport au trouble des palais,
Pour chercher dans ton sein l'innocence et la paix.

Lorsque Mme de Pompadour fit nommer l'abbé de Bernis, ambassadeur à Venise, elle n'attendait de lui qu'une complaisance aveugle; il pensa que s'il devait beaucoup à sa protectrice, il devait aussi quelque chose à la France, et il déploya dans son nouveau poste des capacités et un talent qu'on ne lui soupçonnait pas. On était loin de penser que le petit abbé à qui Voltaire avait
30 donné le sobriquet de *Babet la bouquetière*, pût représenter dignement la France à l'étranger. On fut bientôt persuadé du contraire, quand on sut quelle avait été son attitude entre la sérénissime république et le Saint-Siége. Nous n'avons pas à apprécier ici le caractère et le rôle politiques de l'abbé de Bernis. Cependant, il serait difficile de ne pas rendre cet homme d'Etat, en grande partie, responsable du traité d'alliance qui fut conclu avec l'Autriche et entraîna la France dans cette guerre de Sept ans, si désastreuse pour nos armes et si honteuse pour les généraux de cour sous lesquels les soldats de Fontenoi et de Lawfeldt, dressés à la maraude, désapprenaient à vaincre. Si l'abbé de Bernis, comme ministre des affaires étrangères, avait dirigé les
40 négociations qui eurent pour résultats les batailles de Rosbach et de Crevelt, il faut dire qu'il chercha à réparer sa faute en ne laissant pas la France se compromettre davantage dans une guerre sans profit et sans gloire. Il fit la paix, malgré Mme de Pompadour qui, dès lors, mit autant d'acharnement à provoquer sa chute qu'elle avait mis d'ardeur à préparer son élévation.

Le ministre tomba, mais pour se relever bientôt prince de l'Eglise. Il s'était ménagé à Rome des amis dont le dévouement se mesurait à ses anciens services plutôt qu'à sa fortune présente; il fut créé cardinal par le pape Clément XIII.

C'est donc sous ces lambris qu'ont vécu mes ancêtres!
Justes pour leurs voisins, fidèles à leurs maîtres,
Ils venaient décorer ces balcons abattus,
Embellir ces jardins, asiles des vertus,
Où sur des bancs de fleurs, sous une treille inculte,
Il oubliaient la cour, et bravaient son tumulte.
Chaque objet frappe, éveille et satisfait mes sens;
Je reconnais les dieux aux plaisirs que je sens.
Non, l'air n'est point ailleurs si pur, l'onde si claire;
Le saphir brille moins que le ciel qui m'éclaire, 10
Et l'on ne voit qu'ici dans tout son appareil,
Lever, luire, monter et tomber le soleil.
Amour de nos foyers, quelle est votre puissance?
Quels lieux sont préférés aux lieux de la naissance?

FRAGMENTS DES QUATRE PARTIES DU JOUR.

I. INTRODUCTION.

Je chante le palais des heures,
Où trente portes de vermeil,
Conduisent aux douze demeures
Qu'éclaire le char du soleil.
Toujours nouveau, toujours semblable,

On ne sait pas si ce fut dans l'expectative du chapeau qu'il se fit ordonner prêtre 20 quelque temps après sa disgrâce. Il s'assurait dans tous les cas une belle retraite, en supposant qu'il regardât sa vie politique comme terminée. Il reparut pourtant à Versailles, lorsque *la marquise*, en fut partie *pour son dernier voyage*. Rappelé par le roi lui-même, dont il avait reconquis la faveur, il fut nommé archevêque d'Alby, puis envoyé comme ambassadeur à Rome. Dans cette capitale du monde catholique, il continua avec beaucoup de magnificence et d'éclat les traditions de l'ancienne diplomatie française jusqu'au jour où la Révolution exigea de tous les membres du clergé français le serment à la constitution civile. Le cardinal de Bernis n'hésita pas devant le sacrifice que lui dictait sa conscience, il refusa ce serment et résigna son ambassade. 30

Le cardinal de Bernis qui avait fini par prendre au sérieux son caractère de prêtre n'aimait pas qu'on lui rappelât ses poésies, et franchement, il avait bien raison. Ces œuvres de sa jeunesse, dont quelques-unes pourtant étaient assez innocentes et même d'une inspiration assez noble pour ne pas être désavouées, produisaient un étrange contraste avec les homélies et les sermons qu'il avait dû écrire dans l'exercice de sa mission apostolique. Même en plein XVIIIe siècle, un archevêque, tout homme de cour qu'il fût resté, pouvait bien éprouver quelque embarras à voir son nom et ses vers figurer dans l'anthologie des poètes galants, qui avaient effeuillé leurs couronnes de roses aux pieds de la courtisane royale.

. R. 40

PENSÉE DÉTACHÉE.

Dieu s'annonce à nos cœurs par la voix du remords.

Mobile, incertain et constant,
Le temps d'une aile infatigable,
Parcourt ce palais éclatant.

Pour embellir cette journée,
Les saisons offrent leurs couleurs.
Flore, de jasmin couronnée,
Prépare une moisson de fleurs :
Beaux jours, naissez; et, vous, Délie,
Digne élève d'Anacréon,
10 Lisez ces vers que la folie
Fit pour amuser la raison.

II. LE MATIN.

Des nuits l'inégale courrière
S'éloigne et pâlit à nos yeux :
Chaque astre, au bout de sa carrière,
Semble se perdre dans les cieux.
Des bords habités par le Maure,
Déjà les heures, de retour,
Ouvrent lentement à l'aurore
Les portes du palais du jour.

20 Le flambeau du jour se rallume,
Le bruit renaît dans les hameaux,
Et l'on entend gémir l'enclume
Sous les coups fréquents des marteaux,
Le règne du travail commence.
Monté sur le trône des airs,
Eclaire ton empire immense,
Soleil, annonce l'abondance
Et les plaisirs à l'univers!..

III. LE MIDI.

Ce grand astre, dont la lumière
30 Enflamme la voûte des cieux,
Semble au milieu de sa carrière
Suspendre son cours glorieux :
Fier d'être le flambeau du monde,
Il contemple, du haut des airs,
L'Olympe, la terre et les mers,
Remplis de sa clarté féconde;
Et jusques au fond des enfers,
Il fait rentrer la nuit profonde,
Qui lui disputait l'univers.

Toute la nature, en silence,
Attend que le dieu de Délos
De son char lumineux s'élance
Dans l'humide séjour des flots.
Tandis que des géants horribles,
Qu'un bras immortel enchaîna,
Embrasent de leurs feux terribles
Les monts de Vésuve et d'Etna :
Lassés de leurs fardeaux énormes,
Les cyclopes, à demi-nuds, 10
Reposent leurs têtes difformes
Sur leurs travaux interrompus.

IV. LE SOIR.

Le dieu qui brûlait les campagnes
Se dérobe enfin à nos yeux;
Il fuit, et son char radieux
Ne dore plus que les montagnes.
Déjà, par sa voix avertis,
Ses coursiers vigoureux s'agitent,
Leurs crins se dressent, ils s'irritent,
Et doublent leurs pas ralentis :
Ils volent et se précipitent 20
Au fond du palais de Thétis.

Le front couronné d'amaranthe,
Les nymphes sortent des forêts;
Un air plus doux, un vent plus frais
Ranime les roses mourantes;
En descendant du haut des monts,
Les bergères plus vigilantes,
Rassemblent leurs brebis bêlantes,
Qui s'égaraient dans les vallons.
Voyez dans ce bassin rustique 30
Un ruisseau fuir et bouillonner.
Admirez ce palmier antique,
Qui, né sur ce bord aquatique,
Se courbe pour le couronner.
Oui, ces gazons, cette onde pure,
Cette ombre qui succède au jour,
Cette fraîcheur et ce murmure
Sont les piéges que la nature
Nous tend en faveur de l'amour.

V. LA NUIT.

Les ombres, du haut des montagnes,

Se répandent sur les coteaux :
On voit fumer, dans les campagnes,
Les toits rustiques des hameaux :
Dans la cabane solitaire
De Philémon et de Baucis,
Brûle une lampe héréditaire,
Dont la flamme incertaine éclaire
La table où les dieux sont assis.
Errant sur des tapis de mousse,
10 Le vert, qui réfléchit le jour,
Remplit d'une lumière douce
Tous les arbustes d'alentour.
Le front tout couronné d'étoiles,
La nuit s'avance lentement;
Et l'obscurité de ses voiles
Brunit l'azur du firmament :
Les songes traînent en silence
Son char parsemé de saphirs;
L'amour dans les airs se balance
20 Sur l'aile humide des zéphirs.
O toi! si longtemps redoutée,
Déesse paisible des airs!
O Lune! embellis l'univers.
Et, de ta lumière argentée,
Blanchis la surface des mers.

L'AMOUR COMME IL DOIT ÊTRE.

Il était seul : le flambeau qui l'éclaire
Ne brillait plus; mais les prés d'alentour,
L'onde, les bois, tout annonçait l'Amour.
Ce n'était point ce séducteur perfide,
30 Ce dieu cruel, encensé par Ovide,
Dont le caprice enfante les désirs,
Qui s'affaiblit et meurt dans les plaisirs :
Mais cet enfant que l'innocence guide,
Qui, sûr de plaire, est modeste et timide;
Toujours vainqueur et toujours désarmé;
Toujours aimable, il est toujours aimé.
Tel on le vit sous le bon roi Saturne,
Tel dans ces lieux nous l'adorons encor.
Tendre et rêveur, sans être taciturne,
40 Il fait aimer les mœurs du siècle d'or.
Nous reverrons enfin cet heureux âge
Où les penchants déterminaient le choix :
Déjà les dieux nous offrent, dans ces bois,

Des plaisirs purs, et des jours sans nuage :
Tout va changer. Les crimes d'un volage
Ne seront plus érigés en exploits.
La pudeur seule obtiendra notre hommage.

(*Vers à Mme la Marquise de Pompadour.*)

Mme DU BOCCAGE [1].

DESCRIPTION DE L'ÉDEN.

FRAGMENT.

Dans les champs où l'Euphrate, éloigné de sa source,
Abandonne le Tigre et le joint dans sa course,
Se présentent d'Eden les jardins enchantés;
Là d'un premier printemps tout offre les beautés :
Des cèdres, des palmiers élevés jusqu'aux nues, 10
De ce séjour charmant forment les avenues ;
Sur l'or et les saphirs serpentent les ruisseaux,
Et dans les près naissants bondissent les troupeaux.
Aux approches du loup, l'agneau paraît sans crainte.
Le tigre est sans fureur et le renard sans feinte;
Les arbres sont chargés et de fruits et de fleurs,
De l'iris leur mélange imite les couleurs :
Tel est l'heureux empire où vit dans l'innocence
Le premier des humains au sein de l'abondance;
Chaque pas le conduit à de nouveaux plaisirs, 20
L'air pur n'est agité que par les doux zéphirs.
Ils embaument les airs, et leurs ailes légères
Y portent les parfums des terres étrangères.

(*Le paradis terrestre* [2]. *Imité de Milton, Chant II.*)

SAINT-LAMBERT [3].

FRAGMENT DES SAISONS.

L'ORAGE.

Les cris de la corneille ont annoncé l'orage.
Le bélier effrayé veut rentrer au hameau.

[1] Voy. pour la notice biogr., page 488.
[2] C'est sur ce poème qu'on fit cette jolie épigramme :

Sur cet écrit, charmante Du Boccage,
Veux-tu savoir quel est mon sentiment? 30
Je compte pour perdus, en lisant ton ouvrage,
Le paradis, mon temps, ta peine et mon argent.

(*Antoine Yart.*)

[3] Pour la notice biograph. voy. page 497.

Une sombre fureur agite le taureau,
Qui respire avec force, et, relevant la tête,
Par ses mugissements appelle la tempête.
On voit à l'horizon, de deux points opposés,
Des nuages monter dans les airs embrasés;
On le voit s'épaissir, s'élever et s'étendre.
D'un tonnerre éloigné le bruit s'est fait entendre :
Les flots en ont frémi, l'air en est ébranlé,
Et le long du vallon le feuillage a tremblé.
10 Les monts ont prolongé le lugubre murmure
Dont le son lent et sourd attriste la nature.
Il succède à ce bruit un calme plein d'horreur,
Et la terre en silence attend dans la terreur.
Des monts et des rochers le vaste amphithéâtre
Disparaît tout à coup sous un voile grisâtre;
Le nuage élargi les couvre de ses flancs;
Il pèse sur les airs tranquilles et brûlants,
Mais des traits enflammés ont sillonné la nue,
Et la foudre, en grondant, roule dans l'étendue :
20 Elle redouble, vole, éclate dans les airs;
Leur nuit est plus profonde; et de vastes éclairs
En font sortir sans cesse un jour pâle et livide.
Du couchant ténébreux s'élance un vent rapide,
Qui tourne sur la plaine, et, rasant les sillons,
Enlève un sable noir qui roule en tourbillons.
Ce nuage nouveau, ce torrent de poussière,
Dérobe à la campagne un reste de lumière;
La peur, l'airain sonnant, dans les temples sacrés
Font entrer à grands flots les peuples égarés.
30 Grand Dieu! vois à tes pieds leur foule consternée
Te demander le prix des travaux de l'année.
Hélas! d'un ciel en feu les globules glacés
Ecrasent, en tombant, les épis renversés;
Le tonnerre et les vents déchirent les nuages;
Le fermier de ses champs contemple les ravages,
Et presse dans ses bras ses enfants effrayés.
La foudre éclate, tombe, et des monts foudroyés
Descendent à grand bruit les graviers et les ondes,
Qui courent en torrent sur les plaines fécondes.
40 Ô récolte! ô moisson! tout périt sans retour!
L'ouvrage de l'année est détruit dans un jour. (*L'Eté*).

LE MATIN ET LE SOIR.

FRAGMENT.

La nuit vers l'occident obscur
Repliait lentement ses voiles;

D'un feu moins brillant, les étoiles
Eclairaient le céleste azur;
De sa lumière réfléchie
Le soleil blanchissait les airs,
Et, par degrés, à l'univers
Rendait les couleurs et la vie.

. . . . . .

Déjà du sein des prés humides
S'élevaient ces faibles vapeurs,
Que la nuit, en perles liquides,
Rassemble et fixe sur les fleurs.
Des habitants de ce bocage
La joie inspirait les concerts;
Un vent frais épurait les airs,
Et murmurait dans le feuillage;

. . . . . .

Le soleil finit sa carrière,
Le temps conduit le globe ardent,
Et dans des torrents de lumière
Le précipite à l'occident.
Sur les nuages qu'il colore,
Quelque temps il se reproduit;
Dans les flots azurés qu'il dore,
Il rallume le jour qui fuit.
La vapeur légère et fluide
Que rassemble un air tempéré
Va bientôt de la terre aride
Rafraîchir le sein altéré.
Des roses qu'il a ranimées,
Zéphire embellit les couleurs
Il voltige de fleurs en fleurs,
Et de ses ailes parfumées
Répand les plus douces odeurs.

SEDAINE [1].

ÉPITRE A MON HABIT.

Ah! mon habit, que je vous remercie!
Que je valus hier, grâce à votre valeur!
Je me connais; et plus je m'apprécie,

[1] **Michel-Jean SEDAINE** (1710—1797), né et mort à Paris.
Fils d'un architecte qui n'avait eu ni le temps ni les moyens de lui assurer le bienfait d'une éducation libérale, il se trouva fort jeune encore par suite de la mort de son père, l'unique soutien d'une famille nombreuse et dénuée de toutes

Plus j'entrevois qu'il faut que mon tailleur,
Par une secrète magie,
Ait caché dans vos plis un talisman vainqueur,
Capable de gagner et l'esprit et le cœur.
Dans ce cercle nombreux de bonne compagnie,
Quels honneurs je reçus! quels égards! quel accueil!
Auprès de la maîtresse, et dans un grand fauteuil,
Je ne vis que des yeux toujours prêts à sourire;
J'eus le droit d'y parler, et parler sans rien dire.
Ce que je décidai, fut le *nec plus ultrà*.
On applaudit à tout : j'avais tant de génie!
Ah! mon habit, que je vous remercie!
C'est vous qui me valez cela.
Ce marquis, autrefois mon ami de collége,
Me reconnut enfin, et du premier coup d'œil,
Il m'accorda par privilége,

ressources. Pour subvenir aux charges que lui imposait une telle situation, il n'hésita pas à se faire maçon. Soit qu'il eût déjà le goût des lettres, soit qu'il éprouvât le besoin de cultiver son intelligence, il se délassait de son travail manuel par des lectures studieuses. Ces habitudes, si rares chez les ouvriers de cette époque, n'échappèrent pas à l'architecte Buron qui, après avoir reconnu combien le jeune Sedaine était digne de sa bienveillance, l'admit d'abord au nombre de ses élèves, et plus tard se l'associa dans ses travaux. La bâtisse n'absorba pas Sedaine au point de réagir sur ses penchants littéraires, et sans avoir conscience des difficultés innombrables que présente l'art de construire des phrases et d'ordonner le style, il trouva que la plume n'était pas un instrument plus lourd à manier que la truelle; et il se fit écrivain. Peut-être serait-il plus juste de dire qu'il le devint à son insu, car ses œuvres en général et surtout ses premiers essais décèlent bien peu d'étude et d'efforts. *L'épître à mon habit*, la seule pièce de son recueil de poésies fugitives qui soit encore citée, est un petit chef-d'œuvre d'enjouement naïf et de spirituelle bonhomie que n'a pas fait oublier la fameuse chanson de Béranger sur un sujet presque semblable. Sedaine n'essaya pas d'acquérir à force de travail la forme qui lui manquait pour devenir un véritable poète, mais il eut le bon sens, si toutefois le hasard n'y fut pour rien, de choisir un genre littéraire où le sentiment, l'action et la musique pouvaient à la rigueur suppléer au style, et il aborda l'opéra comique. Sur la scène modeste où d'éminents écrivains tels que Lesage et Piron n'avaient pas dédaigné de descendre, il ne tarda pas à devenir un maître dont les succès réitérés rendirent le nom populaire. Parmi les œuvres dramatiques les plus remarquables du XVIIIe siècle, il en est peu qui aient laissé plus de traces dans la mémoire des contemporains que *Le Diable à quatre*, *Le roi et le fermier*, *Rose et Colas*, *Aline, reine de Golconde* et *Richard Cœur de Lion*. Ces opéras-comiques ont fait les délices de nos pères, et, s'ils ont vieilli pour nous, du moins sommes-nous forcés de reconnaître que, comme ces vieillards robustes et sains dont la bonne humeur et le bienveillant sourire nous charment encore, ils ont conservé plus d'une étincelle de leur première jeunesse.

Il y a pourtant une pièce de Sedaine qui malgré la date qu'elle porte (2 novembre 1765) et le milieu social où elle s'est produite, se défendra bien des années

Un tendre embrassement qu'approuvait son orgueil :
Ce qu'une liaison dès l'enfance établie,
Ma probité, des mœurs que rien ne dérégla,
N'eussent obtenu de ma vie,
Votre aspect seul me l'attira.
Ah ! mon habit, que je vous remercie !
C'est vous qui me valez cela.

Mais ma surprise fut extrême,
Je m'aperçus que sur moi-même
Le charme sans doute opérait.
J'entrais jadis d'un air discret, 10
Ensuite suspendu sur le bord de ma chaise,
J'écoutais en silence, et ne me permettais
Le moindre *si*, le moindre *mais*.
Avec moi tout le monde était fort à son aise,

encore contre les outrages de la mode et du temps : c'est le *Philosophe sans le savoir;* cette comédie qu'on hésite à rattacher à l'école de La Chaussée, tant elle en diffère par l'absence de toute déclamation et par cette exquise délicatesse de touche que Sedaine a apportée dans le dessin des caractères et dans le maniement des passions. Il y a dans cette peinture d'une famille bourgeoise de la fin du XVIIIe siècle une grâce naïve et touchante, un accent de vérité intime qui 20 rappellent certains tableaux de Chardin et du chevalier de Favray. Le monde des financiers, des marquis, des valets et des soubrettes a disparu sans retour. Voici des bourgeois, non pas ceux de Molière avec leur gros bon sens, leurs allures gauloises, leurs préjugés, leur ignorance et leur égoïsme... Ce sont des bourgeois d'une espèce nouvelle qui ont pris à la noblesse ses sentiments les plus élevés et à la classe moyenne ses habitudes simples et laborieuses. C'est en un mot, l'élite d'une nation régénérée que nous avons sous les yeux. Mais ces définitions ne sont-elles pas un peu prétentieuses, et ne nous rapprocherions-nous pas beaucoup plus de l'idée de Sedaine, si nous disions tout simplement qu'il remplaça au théâtre le monde des *beaux-esprits* par le monde des *braves gens*, et 30 que plus d'un philosophe de profession vint apprendre du *Philosophe sans le savoir*, l'art de vivre qui diffère sur tant de points de l'art de penser ?

Heureux Sedaine ! sans se préoccuper des règles ni des poétiques qui furent pour tant d'auteurs des pierres d'achoppement plutôt que les bases solides sur lesquelles ils croyaient élever leur édifice littéraire, sans se douter même que les idées qui sortent du cœur fussent obligées de passer par la syntaxe, il créa d'inspiration un drame plein de naturel et de vie, et qui, sans prêcher la morale, l'insinue pour ainsi dire dans l'âme des spectateurs avec les saines émotions qu'il y fait naître. Nous comprenons que Diderot, transporté d'enthousiasme à la lecture du *Philosophe sans le savoir*, se soit jeté dans les bras de Sedaine en lui disant : 40 « Mon ami, si tu n'étais pas si vieux, je te donnerais la main de ma fille. » On ne pouvait adresser un éloge plus délicat à l'auteur qui avait tracé d'une main si pure et si légère le type ravissant de Victorine, cette fleur du printemps éclose, comme par miracle, sous les feux de la rampe, et qui n'a rien perdu de sa fraîcheur ni de son parfum.

Une autre comédie de Sedaine, *la Gageure imprévue*, qui fut représentée avec

Et moi je ne l'étais jamais.
Un rien aurait pu me confondre,
Un regard, tout m'était fatal;
Je ne parlais que pour répondre
Je parlais bas, je parlais mal.
Un sot provincial arrivé par le coche,
Eût été moins que moi tourmenté dans sa peau.
J'éternuais dans mon chapeau.
On pouvait me priver, sans aucune indécence,
De ce salut que l'usage introduit;
Il n'en coûtait de révérence
Qu'à quelqu'un trompé par le bruit.
Mais à présent, mon cher habit,
Tout est de mon ressort; les airs, la suffisance
Et ces tons décidés qu'on prend pour de l'aisance
Deviennent mes tons favoris.
Est-ce ma faute à moi, puisqu'ils sont applaudis?
Dieu! quel bonheur pour moi, pour cette étoffe,
De ne point habiter le pays limitrophe
Des conquêtes de notre roi!
Dans la Hollande il est une autre loi;
En vain j'étalerais ce galon qu'on renomme,
En vain j'exalterais sa valeur, son débit:
Ici l'habit fait valoir l'homme
Là l'homme fait valoir l'habit :

le même succès en 1768, mériterait aussi une attention spéciale, mais limité par l'espace, nous avons dû nous arrêter de préférence sur celle des œuvres de Sedaine qui caractérise le mieux l'originalité de cet écrivain.

Est-ce l'exemple du président Hénault qui inspira à l'auteur de Richard Cœur de Lion, l'idée de faire une tragédie en prose empruntée à l'une des plus sombres périodes de notre histoire et qui a pour titre *Maillard* ou *Paris sauvé?* Nous ne saurions le dire, et nous avouons même ne pas connaitre cette production; mais il nous est permis de craindre que Sedaine ne se soit engagé un peu témérairement sur un terrain fort dangereux pour lui.

Sedaine fut élu membre de l'Académie française en 1786. Il était déjà secrétaire de l'Académie d'architecture. L'ancienne profession de l'auteur qui aurait dû compter parmi ses titres de gloire lui attira l'épigramme suivante :

Amis, Apollon nous menace
De faire aplanir le Parnasse;
Dès demain il doit le saper;
Et si plat il saura le rendre
Que Sedaine y pourra grimper,
Et qu'il nous y faudra descendre.

Les auteurs de cette *platitude* ont oublié de dire à quel sommet littéraire ils étaient parvenus eux-mêmes. Dans tous les cas nous doutons fort qu'ils soient descendus d'assez haut pour s'être retrouvés beaucoup plus bas que leur mérite.

Voir la vie de Sedaine par Ducis et l'intéressante notice de M. V. Fournel dans la biographie Firmin Didot.

A. R.

Mais chez nous, peuple aimable, où les grâces, l'esprit,
Brillent à présent dans leur force,
L'arbre n'est point jugé sur ses fleurs ou son fruit :
On le juge sur son écorce [1].

NIVERNAIS [2].

CHOIX DE FABLES.

I. CASSANDRE.

Hector eut une sœur fort savante et fort belle.
Le dieu des vers l'aima. La trouva-t-il cruelle?
Peut-être bien ; et cependant un Dieu
En amour a, dit-on, beau jeu!

[1] Cette charmante épître est le seul des ouvrages de Sedaine où l'on ne trouve ni embarras ni faute de langue. (BURGUY. *La France littéraire*).

[2] **Louis-Jules-Bourbon MANCINI MAZARINI, duc de NIVERNAIS** (1710-1796), ministre et pair de France, né et mort à Paris.

Il était petit-fils de Philippe Julien Mancini, duc de Nevers. Entré au service à 18 ans, il fit ses premières armes en Italie, sous Villars, et devint colonel du régiment de Limosin. Il se comporta avec beaucoup de distinction dans toutes les affaires auxquelles il prit part, mais la faiblesse de sa santé l'obligea à renoncer à la carrière militaire au moment où il venait d'être promu au grade de brigadier des armées du roi. Il tourna alors ses vues du côté de la diplomatie à laquelle il s'était préparé par des études toutes spéciales, et en 1748, il fut envoyé à Rome en qualité d'ambassadeur extraordinaire. En dehors de sa mission, il eut l'honneur et on peut même ajouter l'adresse d'empêcher la condamnation de l'*Esprit des lois* qui avait été dénoncé à la congrégation de l'*Index*. Chargé de préparer les bases d'une alliance entre la France et la Prusse, il se rendit à Berlin, mais il ne fut pas en son pouvoir de réparer le mauvais effet qu'avaient produit sur le grand Frédéric les lenteurs et les hésitations du cabinet de Versailles. Après la guerre de Sept Ans, le duc de Nivernais toujours appelé dans les moments difficiles, fut envoyé à Londres pour y négocier la paix à des conditions acceptables. Dans ce nouveau poste, le duc de Nivernais dut beaucoup moins à son nom qu'à son mérite personnel, les témoignages d'estime et de distinction spéciale dont il fut l'objet de la part d'une nation qui n'a pas l'habitude de prodiguer au hasard son estime et ses sympathies. On a une idée des dispositions de l'aristocratie anglaise, à son égard, en lisant le magnifique portrait qu'a tracé de lui lord Chesterfield, qui le proposait à son fils, comme le modèle du gentilhomme accompli.

Lorsqu'au premier coup de tonnerre de la Révolution française, presque toute la noblesse passa la frontière, le duc ne se laissa pas entraîner à cette panique de l'émigration; il fut du petit nombre des amis de Louis XVI qui restèrent fidèles à la mauvaise fortune de celui qu'ils appelaient encore leur maître, et si, comme les Malesherbes et les de Sèze, il ne monta point sur l'échafaud, c'est qu'il fut sans doute oublié dans sa prison par le tribunal révolutionnaire. Lorsqu'il fut redevenu libre, il ne se crut pas dispensé de se mêler encore

Quoi qu'il en soit, une grosse querelle
Survint entre eux et fit naître l'aigreur.
La belle avait, au temps de sa faveur,
Reçu du dieu le don de prophétie.
Accompagné du talent enchanteur
De plaire, de parler au cœur.
Or, dans cette péripétie
Qui sépara nos amants tout à fait,
Apollon retira la moitié du bienfait;
10 Et méchamment il reprit la meilleure,
Le don de plaire et d'attacher.
Car, dites-moi, que sert-il de prêcher
Sans émouvoir? Rien n'en demeure,
Notre princesse l'éprouva;
La malheureuse ne trouva

aux affaires de son pays, et, sans rancune contre la Révolution qui l'avait dépouillé de ses titres et de ses biens, il présida, en 1795, sous le nom de *citoyen Mancini*, l'assemblée électorale du département de la Seine.

M. Dupin l'aîné, dans une notice biographique très-remarquable qu'il a con-
20 sacrée au dernier duc de Nivernais, a fait ressortir comme un des traits qui honorent le plus cet homme éminent, sa fidélité conjugale. Marié dès l'âge de quinze ans à Mlle de Pontchartrain, il lui voua l'affection la plus constante et la plus exclusive. Contrairement à la plupart des poètes de son siècle, il ne voulut pas d'autre muse que sa femme, et ce fut elle qui, sous le nom de Délie, lui inspira ses meilleurs vers.

Le duc de Nivernais était donc un homme d'esprit et un homme de bien, — un philosophe dans le genre de celui de Sedaine, — mais unissant, comme penseur et comme écrivain, la spéculation à la pratique. Il conserva jusqu'à son dernier jour la sérénité de son âme, et, quelques heures avant sa mort, il dictait
30 les vers suivants adressés à son médecin pour détourner une pénible consultation :

Je n'en veux point d'autre en ma cure.
J'ai l'amitié, j'ai la nature,
Qui font bonne guerre au trépas;
Mais peut-être dame nature
A déjà décidé mon cas.
Ah! du moins, sans changer d'allure,
Je veux mourir entre ses bras.

Le duc de Nivernais fut élu membre de l'Académie française en 1773. Il y
40 remplaça Massillon. Il fut aussi de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

La partie originale des œuvres de cet écrivain se compose de ses *Fables*, de quelques poésies intimes, d'un morceau estimé *sur l'élégie;* elle est peu considérable, mais elle est plus que doublée par des *traductions* partielles d'Ovide, de l'Arioste, de Milton, de Pope, de Walpole et par des *imitations* de Virgile, de Properce et d'Anacréon.

Le duc de Nivernais a publié aussi des *recherches sur la religion des premiers Chaldéens.* A. R.

Personne qui voulût la croire.
Et voulez-vous savoir pourquoi?
Elle était bien digne de foi,
Mais elle ennuyait l'auditoire.

Je dis ceci songeant à moi.
Ce ne sont pas contes pour rire
Que j'offre ici; je veux instruire :
Non sur un ton grave et pesant;
Je veux instruire en amusant.
Y parviendrai-je? ou dois-je attendre 10
Le sort de la pauvre Cassandre?
C'est au lecteur à me l'apprendre.

(*Prologue. Livre I.*)

II. LE TRÉSOR ET LES SOUHAITS.

Certain sultan de Babylone,
Fraîchement monté sur le trône,
Voulut aller visiter son trésor :
Trésor formé par les soins de son père,
Qui n'avait fait qu'entasser or sur or,
Tandis que ses sujets vivaient dans la misère.
Un vieux visir du feu roi, 20
Conservé dans son emploi,
Malgré l'usage ordinaire,
Guida le prince, et muni d'un flambeau,
Le conduisit au caveau.
C'est là qu'une citerne immense
Offrit aux yeux du monarque étonné
Une inestimable chevance :
Jamais trésor ne fut mieux conditionné.
« Grand Dieu, qui me l'avez donné,
S'écria-t-il avec surprise, 30
Daignez souffrir que je l'épuise
En soulageant des malheureux;
Et donnez-moi des jours assez nombreux
Pour n'y pas laisser une obole! »
A cette admirable parole,
Le vieux visir sourit. Le roi l'interpella :
« Visir, que veux dire cela?
Trouvez-vous mon souhait frivole?
Je veux savoir pourquoi vous avez ri. —
Pardon, Seigneur, répond le visir attendri, 40
Votre souhait est digne qu'on l'admire!
Mais voici ce qui m'a fait rire :

Je me suis rappelé soudain,
Qu'un jour le roi défunt m'ayant pris par la main,
Je descendis sur ses augustes traces
Dans ce superbe souterrain.
Le puits n'était pas encore plein :
Il s'en manquait la valeur de deux brasses.
Je vis alors le roi prosterné pour prier;
Et je l'entendis s'écrier :
Grand Dieu, qui mesurez la vie,
10 Vous savez mes desseins, daignez les accomplir;
Ce puits est imparfait au gré de mon envie,
Laissez-moi vivre assez pour le remplir. »

(*Livre I, Fable V.*)

III. LA PERDRIX ET SES PETITS.

« Taisez-vous, disait la perdrix
Un jour d'orage à ses petits,
Qui jabotaient murmurant de la pluie.
Voulez-vous dans votre folie
Régler le temps qu'il doit faire ici-bas ?
Et l'ordonnateur des climats
20 Sait-il donc moins que vous, présomptueuse race,
Ce qu'il faut, ce qu'il ne faut pas?
Evitez le fusil, le panneau, la tirasse,
Voilà votre important devoir;
Remplissez-le, et laissez pleuvoir :
Songez même que c'est pour votre bien peut-être
Qu'il pleut ainsi du matin jusqu'au soir. »
Disant ces mots, la perdrix voit paraître
Un chien couchant qui marche à pas de loup.
« Partons, dit-elle, et prévenons le coup. »
30 Elle part, on la suit ; la compagnie entière
S'élève en l'air; et dans le même instant
Certain cliquetis qu'on entend
Fait frisonner la pauvre mère;
C'est un fusil qui se détend.
Mais, par bonheur, la poudre meurtrière
Etait humide, et le feu n'y prit point.
Cet incident arriva bien à point,
Pour le salut de la famille ailée,
Qui rendant grâce à Dieu d'être mouillée,
40 Reconnut qu'il ne faut se dépiter de rien;
Que rien n'est stable dans la vie,
Et que ce qui nous contrarie
Prépare souvent notre bien.

(*Livre V, Fable VII.*)

IV. LE COMBAT DU CIRQUE.

Au temps passé, dans le cirque de Rome,
Deux combattants, tous deux pleins de valeur,
Se disputaient un triste honneur :
L'honneur de bien tuer un homme.
Le peuple-roi se régalait
Du spectacle de l'homicide,
Battait des mains quand le sang ruisselait,
Et fixait un regard avide
Sur le blessé qui chancelait;
Tout ce qu'un faux honneur inspire 10
De fureur et d'atrocité,
Animait jusques au délire
Des champions le courage exalté.
Tout à coup survint un orage,
Et le sanglant aréopage
N'est bientôt qu'un vaste désert;
Chacun s'enfuit pour se mettre à couvert.
Les combattants restent seuls dans l'arène;
Le combat cesse; et les gladiateurs
N'ont plus ni colère ni haine, 20
Quand ils n'ont plus de spectateurs.
Il faut un parterre aux acteurs;
Voulez-vous rendre cruelles
Les disputes, les querelles?
Paraissez en faire cas,
C'est ainsi qu'elles s'aigrissent;
Voulez-vous qu'elles finissent?
Ne vous en occupez pas. (*Livre VII, Fable XII.*)

DESMAHIS [1].

FRAGMENT DE L'IMPERTINENT [2].

SCÈNE VII.

Damis. . . . . .
D'un air libre et riant, tout dire et tout entendre ; 30
Où l'on promet d'aller toujours se faire attendre ;
Arriver en pestant contre quelqu'importun ;

[1] Pour la notice biograph. voy. page 511.

[2] L'*Impertinent* de Desmahis fut représentée pour la première fois par les comédiens français, le 31 août 1750. Le *Méchant* de Gresset fut joué en 1747. Le *Damis* de Desmahis ne serait-il pas une réduction très-fine et très-élégante du *Cléon* de Gresset?

Faire sur sa parure une légère excuse ;
Commencer vingt propos, et n'en finir aucun ;
Où l'on périt d'ennui jurer que l'on s'amuse ;
Refuser de l'esprit à toutes les beautés ;
User tout, épuiser trente sociétés ;
En un mot être folle et se croire jolie,
Voilà ce qu'on appelle une femme accomplie.
Rosalie. Je croyais qu'il fallait pour mériter ce nom
Une célébrité sur l'estime établie,
10 Et que, loin d'illustrer sa honte et sa folie,
Il fallait consulter l'honneur et la raison.
Damis. La raison, dites-vous ? elle n'est alléguée
Qu'à propos de laideur ou d'importunité ;
Dans les cercles bourgeois nous l'avons reléguée,
Elle ternit l'esprit et voile la beauté.
Quant à l'honneur du sexe.... outre qu'on n'y croit guère,
En est-il un réel qui dépende de vous ?
Il ne faut qu'un propos indiscret ou jaloux
Pour vous ravir cette chimère,
20 Et malheureusement nous ne pouvons nous taire.
Si votre cœur se rend, le premier de nos soins
Est d'aller publier votre prompte défaite ;
Si votre entêtement nous force à la retraite,
Nous soutenons toujours, sans crainte de témoins,
Que notre victoire est complète.
Aimez ou n'aimez pas, soyez prude ou coquette,
Vous n'avez rien de plus et nous très-peu de moins.
Rosalie. J'ai peu vu ; mais enfin j'ai vu tout le contraire :
L'indiscrétion même affecte du mystère,
30 Et ne trahit d'ailleurs que votre probité ;
Lorsque vous abusez de quelque faible indice,
Trop promptement saisi par la méchanceté,
C'est imposture ou lâcheté ;
Mais le doute envers nous serait une injustice ;
Pour les honnêtes gens c'est toujours fausseté,
La vertu ne croit rien sur le rapport du vice.

FRAGMENT DE L'HONNÊTE HOMME [1].

ACTE II, SCÈNE II.

Herminie.... Otez l'amitié de la vie,
Ce qui reste de biens est peu digne d'envie ;
On n'en jouit qu'autant qu'on peut les partager.
40 L'amour, ce sentiment aveugle et passager,

[1] De cette pièce il n'existe que le plan et des fragments détachés.

Est souvent un tourment et toujours un délire :
Loin de remplir le cœur, sans cesse il le déchire.
L'amitié lui fournit tout ce qu'il a de bon;
Pour se faire écouter il emprunte son nom.
La perte des amis est la seule réelle;
Leur mémoire est pour nous une dette éternelle,
Et ne croyons jamais que pour un nœud si beau,
Il n'est plus de devoir au delà du tombeau.
Désir de tous les cœurs, plaisir de tous les âges,
Trésor des malheureux, divinité des sages, 10
L'amitié vient du ciel habiter ici-bas;
Elle embellit la vie, et survit au trépas.
Le Marquis. Oui, l'amitié sans doute est le bonheur suprême.
Qui vous entend parler, croit l'entendre elle-même :
Vous donnez le précepte et l'exemple à la fois.

S'IL FAUT PENSER, C'EST POUR AGIR.

Cette route obscure, incertaine,
Que l'on nomme la vie humaine,
Offre peu de sentiers fleuris,
Contre l'orage, peu d'abris.
Souvent, pour comble de misère, 20
Le destin nous fait voyager
Avec des gens d'un caractère,
Au nôtre entièrement contraire,
Et dont tout nous est étranger.
Au milieu de tant de traverses,
En butte aux passions diverses,
Il faut les vaincre ou les régir.
Le sage a besoin de culture;
De son esprit, par la lecture,
Il voit la sphère s'élargir : 30
Mais prenons garde que l'étude
Ne soit qu'une vaine habitude,
S'il faut penser, c'est pour agir.

(*Epître à M. de Voisenon* [1].)

VERS SUR LA MAISON DE M. LE COMTE D'ARGENSON.

Je vois cet agréable lieu,
Ces bords riants, cette terrasse,
Où Courtin, Lafare et Chaulieu,
Pensant beaucoup, écrivant peu,
Composaient des vers pleins de feu;
Loin du faux goût des gens en place, 40

[1] Voyez le Répertoire.

Philosophes sans vanité,
Beaux-esprits sans rivalité,
Entre l'étude et la paresse,
A côté de la volupté
Ils avaient placé la sagesse.
Où trouver encor dans Paris,
Des mœurs et des talents semblables ?
Il n'est que trop de beaux-esprits :
Mais qu'il est peu de gens aimables !

LEMIERRE [1].

LE JOUR DES MORTS.

10 Entendez-vous ces sons mornes et répétés,
Retentissant autour de nos toits attristés ?
De cent cloches dans l'air le timbre monotone,
Qui si lugubrement sur nos têtes résonne,
Avertit les mortels, rappelés à leur fin,
D'implorer pour les morts un tranquille destin,
D'apprécier la vie ouverte à tant de peines,
De ne point consumer en mutuelles haines
Ce fragile tissu de moments limités,
Qu'aux humains fugitifs la nature a comptés.

20 [1] **Antoine-Martin LEMIERRE** (1723-1793), né à Paris, mort à Saint-Germain-en-Laye.

Fils d'un simple artisan qui s'était imposé les plus pénibles sacrifices pour lui donner une brillante éducation, Lemierre entra d'abord comme secrétaire chez le fermier général Dupin qui, loin d'entraver ses penchants littéraires, les encouragea avec une bienveillance toute spéciale et contribua par son influence et ses relations à aplanir les obstacles que le jeune écrivain avait à redouter dans la carrière où il se hasardait. Les débuts de Lemierre furent très-heureux ; il remporta quatre fois le prix de poésie décerné par l'Académie française. Les pièces couronnées n'annonçaient pas un poète dans la véritable acception de ce 30 mot, mais elles étaient semées de quelques-uns de ces vers qui font époque et suffisent pour éclairer certains noms à demi-cachés dans les régions moyennes de l'art. Quand il eut épuisé les succès académiques, Lemierre se tourna du côté du théâtre et il fit représenter sa tragédie d'*Hypermnestre*, dont la donnée mythologique ne pouvait inspirer un intérêt bien vif à des Parisiens du XVIIIe siècle; mais comme cette pièce renfermait des situations pathétiques et un assez grand nombre de vers bien frappés, elle réussit. Lemierre voulant faire concurrence à Crébillon dans le genre horrible, surchargea sa palette des plus sombres couleurs, et, après Hypermnestre, il donna sa tragédie de *Térée*, dans laquelle on voit une infortunée princesse à qui son séducteur a arraché la langue et qui, ne 40 pouvant parler, ne paraît en scène que pour fournir aux autres personnages l'occasion d'allonger leurs tirades. Cet ouvrage n'eut pas le succès d'horreur que Lemierre ambitionnait. Atrée et Thyeste étaient encore présents à toutes les mémoires et Térée ne les fit pas oublier. L'auteur d'Hypermnestre ne se tint

Quels enclos sont ouverts ! quelles étroites places
Occupe entre ces murs la poussière des races !
C'est dans ces lieux d'oubli, c'est parmi ces tombeaux,
Que le temps et la mort viennent croiser leurs faux.
Que de morts entassés et pressés sous la terre !
Le nombre ici n'est rien, la foule est solitaire.
Qui peut voir sans effroi ces couches d'ossements,
Tous ces débris de l'homme abandonnés aux vents ?
Ah ! si du sort commun que ce lieu nous retrace,
Le spectacle fatal nous saisit et nous glace, 10
Qu'un retour plus cruel sur les pertes du cœur
Eveille en nous de peine et répand de douleur !
L'époux pleure à genoux un objet plein de charmes ;
Sur un frère chéri la sœur verse des larmes ;
La mère pleure un fils frappé dans son printemps,
Et sur qui reposait l'espoir de ses vieux ans.
Pour vous qui les versez, ces pleurs sont chers encore,
De vos gémissements l'humanité s'honore ;
Mais ceux que vous pleurez ont subi leur arrêt,
Leur sort fut de mourir, et le jour n'est qu'un prêt. 20

FRAGMENT D'UNE ÉPÎTRE A M. SEDAINE.

Un monument d'architecture
Entre les grands noms nous inscrit :

pas pour battu ; il recommença la lutte avec Crébillon, mais cette fois, ce fut dans des tragédies du genre tempéré qu'il essaya de le vaincre et qu'il y parvint. Il donna au théâtre un *Idoménée* plus complet et mieux traité que celui de Crébillon et, bientôt après, un *Artaxerce* qui fournit une carrière assez longue, tandis que le *Xercès* du vieux maître tombait dès la 1re représentation pour ne plus se relever. Deux autres tragédies de Lemierre, *la Veuve du Malabar* et *Guillaume Tell* furent d'abord assez mal accueillies, mais ayant été reprises dix ans plus tard, elles eurent un succès d'enthousiasme. Voltaire disait de la pre- 30 mière *qu'elle était écrite en langue du pays*, tant le style lui en paraissait dur et rocailleux. La tragédie classique s'en allait de plus en plus avec l'ancien régime ; alors que se déroulait le drame gigantesque de la Révolution française ; ce n'était plus le moment de remonter jusqu'aux premiers âges du monde pour retrouver sous les couches les plus profondes de l'histoire des héros passés à l'état de fossiles. La vie et les passions de la société nouvelle débordaient partout. Il y avait des enthousiasmes sublimes, des colères frémissantes, il allait y avoir bientôt des vengeances atroces, des expiations et des douleurs inénarrables. En un mot, comme le disait Lemierre lui-même, *la tragédie courait les rues*. Pour des poètes trop habitués à gémir sur les malheurs des contempo- 40 rains de Priam et d'Agamemnon, que restait-il à faire, si ce n'est de la laisser passer et de la subir en silence ? Telle fut l'attitude de Lemierre à partir de 1790. Pourtant, rendons-lui justice ; il chercha à se rapprocher de son époque lorsqu'il composa son *Barnevelt*. Cette pièce qui était plus sérieuse et plue franche d'intention que le Charles IX de Chénier, eut beaucoup moins de succès. Il suffit d'un trait pour révéler le sentiment et la pensée de l'auteur. Lorsque

Nous nous survivons tant qu'il dure :
Tombe-t-il? notre nom périt.
Les chefs-d'œuvre de la pensée,
Bravent seuls le temps destructeur.
De sa lime sourde, émoussée,
Un enfant du Pinde est vainqueur....
Alexandre, comme un lion,
Fond sur Thèbes épouvantée;
Qu'épargne-t-il? Une maison
Que Pindare avait habitée.
De ce poète ingénieux,
Il n'osa souiller l'héritage :
Il brisa les autels des dieux;
Mais il respecta leur langage.

DE BELLOY [1].

FRAGMENT DU SIÉGE DE CALAIS.

ACTE I, SCÈNE VI.

EUSTACHE DE SAINT-PIERRE AUX CHEFS DES BOURGEOIS.

Défenseurs de Calais, chefs d'un peuple fidèle,
Vous, de nos chevaliers l'envie et le modèle,

Barnevelt est condamné, son fils l'engage à se dérober au supplice par une mort volontaire :

Libre au moins dans la mort! — Mon fils qu'avez-vous dit?
— Caton se la donna. — Socrate l'attendit.

Lemierre n'eut pas à choisir entre la ciguë de l'un et le poignard de l'autre, mais il ne put résister à la commotion morale que produisirent en lui les catastrophes sanglantes de la Révolution et il mourut dans une sorte d'atonie.

N'oublions pas de mentionner parmi les œuvres de Lemierre son poème *de la Peinture* où les amateurs de la poésie didactique relisent surtout l'*Invocation au soleil* et l'*Origine de la chimie*.

L'ancien conservateur de la bibliothèque du Sénat, le savant et regrettable M. Vieillard, qui fut un des hommes de notre temps les plus versés dans la connaissance des auteurs dramatiques du XVIIIe siècle, a consacré à Lemierre dans l'encyclopédie des Gens du Monde une étude qu'on ne saurait lire sans intérêt et sans profit.

A. R.

SENTENCES DÉTACHÉES.

Nous naissons pour la mort : n'en sois pas abattu;
Apprends que sans souffrance il n'est point de vertu.

Même lorsqu'il peut tout, c'est au crime à trembler.....

Croire tout découvert est une erreur profonde,
C'est prendre l'horizon pour les bornes du monde.

[1] **Pierre-Laurent BUYRETTE DE BELLOY** (1727-1775), né à St-Flour en Auvergne. Elevé chez un de ses oncles, avocat au parlement, il fut d'abord destiné au

Faudra-t-il, pour un temps, voir les fiers léopards,
A nos lis usurpés s'unir sur nos remparts?
La seconde moisson vient de dorer nos plaines
Et de tomber encor sous des mains inhumaines,
Depuis que d'Edouard l'ambitieux orgueil
Dans nos forts ébranlés voit toujours son écueil.
La valeur des Français dispute à leur prudence
L'honneur de tant d'exploits et de tant de constance.
Vingt fois de ses travaux comptant le dernier jour,
L'Anglais de l'autre aurore appelait le retour, 10
Et par nos murs ouverts respirant le carnage,
Sur leurs restes tombants méditait son passage .
Le jour reparaissait; et ses regards surpris
Trouvaient un nouveau mur formé des vieux débris.
Ses piéges destructeurs renversés sur lui-même,
Ce courage plus grand que son courage extrême,
L'ont enfin, malgré lui, contraint de renoncer
Aux périls, aux assauts qui n'ont pu vous lasser.
Il remit sa victoire à ces fléaux terribles,

barreau, mais il ne put concilier l'étude du droit avec sa passion pour les lettres, 20 et comme il se trouvait vis-à-vis de son oncle absolument dans la même position que le poète de la Métromanie vis-à-vis du sien, il prit le parti de s'expatrier et, sous le nom de Dormont de Belloy, il alla jouer la comédie dans les cours du Nord. Dans l'espoir qu'un succès dramatique le réconcilierait avec sa famille, il revint à Paris en 1758, et fit jouer sa tragédie de *Titus* imitée de Métastase, mais elle n'eut qu'une seule représentation. Il eut moins à se repentir d'un second emprunt fait au même poète et il enleva les applaudissements du public avec sa tragédie de *Zolmire* dont le principal rôle était rempli par Mlle Clairon. Ce fut en 1765 que de Belloy donna au théâtre le *Siége de Calais*. A la distance d'un siècle nous avons peine à nous expliquer le prodigieux succès qu'obtint cette 30 pièce, dont la représentation eut l'importance d'un événement politique. Certes, il faut savoir gré à de Belloy d'avoir compris, l'un des premiers, que notre histoire nationale était une mine féconde qu'il était temps d'exploiter au profit de l'art dramatique. Sa tentative qui, plus hardie et plus complète, pouvait devenir le point de départ d'une révolution littéraire, est surtout remarquable en ce sens qu'elle signala le réveil du patriotisme français dans un moment où le pays était forcé de subir les conditions d'une paix humiliante. La cour de Versailles ne manqua pas de s'associer à la glorification du dévouement monarchique des bourgeois de Calais ; cet enthousiasme rétrospectif détournait l'attention publique des hontes du présent. Quant à la tragédie elle-même, bien 40 qu'elle soit pleine d'élévation et de virilité, il nous serait difficile de l'apprécier au point de vue littéraire. La science historique a fait, de nos jours, trop de progrès pour que nous puissions consentir à reconnaître des hommes du moyen âge dans ces héros qui portent les noms d'Edouard III, d'Harcourt, de Mauni, d'Eustache de Saint-Pierre, d'Aurèle, etc. Tout ce que nous nous permettrons de conclure de leurs tirades solennelles, c'est qu'ils semblent avoir appris leur histoire de France dans l'abbé Velly. La tragédie du siége de Calais valut à de Belloy des honneurs exceptionnels. Outre la médaille d'or que le roi lui décerna

De l'humaine faiblesse ennemis invincibles.
Nous vîmes ces fléaux, l'un par l'autre enfantés,
Multiplier la mort dans ces lieux dévastés.
Du ciel et des saisons les rigueurs meurtrières,
La disette, la faim nous ont ravi nos frères;
Et la contagion, sortant de leurs tombeaux,
De ces morts si chéris fait encor nos bourreaux.
Le plus vil aliment, rebut de la misère,
Mais, aux derniers abois, ressource horrible et chère,
De la fidélité respectable soutien,
Manque à l'or prodigué du riche citoyen;
Et ce fatal combat, notre unique espérance,
Nous sépare à jamais des secours de la France,
Tandis que cent vaisseaux, environnant ce port,
Renferment, avec nous, l'indigence et la mort.
Si d'un peuple assiégé la dernière infortune
Ne nous avait réduits qu'à la douleur commune
De céder au vainqueur vaillamment combattu,
J'y pourrais, avec vous, résoudre ma vertu.

les habitants de Calais lui envoyèrent des lettres de citoyen dans une boîte d'or sur laquelle on avait gravé cette inscription : *Lauream tulit, civicam recipit.* Mais les plus belles médailles ont leur revers. Il y avait des gens d'esprit qui ne partageaient pas l'enjouement général ; le duc d'Ayen était de ce nombre. Comme il exprimait en pleine cour une opinion peu favorable à la tragédie nouvelle, le roi lui dit : « Vous n'êtes donc pas bon Français? » — Sire, répondit le duc, je voudrais que les vers de la pièce fussent aussi bons français que moi. Le mot était plus piquant que juste, car le style du Siége de Calais n'est pas d'une incorrection choquante; il est beaucoup plus déclamatoire qu'expressif; c'est là son plus grand défaut, selon nous. Lorsque de Belloy donna sa tragédie chevaleresque de *Gaston et Bayard*, les applaudissements qu'elle obtint furent en quelque sorte l'écho prolongé de ceux qui avaient salué *Eustache de Saint-Pierre*, mais ils marquèrent la fin des triomphes dramatiques de l'auteur. Le public se lassa du drame national auquel de Belloy s'était consacré, et les deux dernières œuvres de ce poète : *Gabrielle de Vergy* et *Pierre le Cruel* surtout, ne parurent au théâtre que pour y tomber.

De Belloy, qui était entré à l'Académie française après la représentation de *Gaston et Bayard*, mourut, dit-on, de chagrin et presque de misère. On se souvint de lui un peu tard. Les comédiens donnèrent, quelques jours avant sa mort, une représentation à son bénéfice; et Louis XVI lui envoya cinquante louis. Il ne dépendit certainement pas du roi d'être informé plus tôt de la détresse du poète. A. R.

SENTENCES DÉTACHÉES.

Ce n'est point à mourir que la gloire convie,
C'est à rendre sa mort utile à la patrie.

Un perfide toujours soupçonne son complice
Et quiconque trahit, craint qu'on ne le trahisse.

Mais l'injuste Edouard nous ordonne le crime;
Il veut qu'en abjurant notre roi légitime
Sur le trône des lis, au mépris de nos lois,
Un serment sacrilége autorise ses droits.
Il prétend recevoir ses conquêtes nouvelles,
En prince qui pardonne à des sujets rebelles.
Vous ne donnerez point à nos tristes états
Cet exemple honteux... qu'ils n'imiteraient pas.
Vous n'irez point souiller une gloire immortelle,
Le prix de tant de sang, le fruit de tant de zèle. 10
Nous mourrons pour le roi, pour qui nous vivons tous.
Choisissez le trépas le plus digne de vous.
Je vous laisse l'honneur de tracer la carrière,
Content que ma vertu s'y montre la première.

MARMONTEL [1].

ÉPITRE AUX POÈTES.

FRAGMENT.

Mes bons amis, mes compagnons, mes guides,
Illustres morts, parmi vous je reviens
Goûter en paix, dans vos doux entretiens,
Des plaisirs purs, délicats et solides.
Je viens jouir : je viens charmer le temps;
Ce temps, si court, a des langueurs mortelles, 20
Quand l'âme oisive en compte les instants;
C'est le travail qui lui donne des ailes.

. . . . . .

O toi! galant et sensible Quinault,
. . . . . .
L'illusion, aimable enchanteresse,
Mêla son philtre à tes vives couleurs.
Le dieu des vers, le dieu de la tendresse,
T'ont couronné de lauriers et de fleurs...

Dans tes tableaux quelle noble magie! 30
Dans tes beaux vers quelle douce énergie!
Si le Français, par Racine embelli,
Doit à ses vers sa grâce et sa noblesse,

[1] Pour la notice biogr., voy. page 519.

Il tient de toi, par ton style amolli,
Un tour liant et nombreux sans faiblesse...

J'entends Boileau monter sa voix flexible
A tous les tons, ingénieux flatteur,
Peintre correct, bon plaisant, fin moqueur,
Même léger dans sa gaîté pénible :
Mais je ne vois jamais Boileau sensible,
Jamais un vers n'est parti de son cœur...

Dès que Rousseau s'élève au ton de l'ode,
10 Et qu'il décrit, en vers harmonieux,
L'ordre éclatant qui règne dans les cieux,
L'enthousiasme est la seule méthode.
Quand sous ses doigts commence à retentir
La harpe sainte ou le luth de Pindare,
J'aime à penser, je crois même sentir
Qu'un feu divin de son âme s'empare...

Mais à mes yeux encor plus familière,
Plus près de moi, plus facile à saisir,
La vérité, dans les jeux de Molière,
20 De ses leçons sait me faire un plaisir.
« Enseigne-nous où tu trouves la rime, »
Lui dit Boileau, sans doute en badinant.
Est-ce donc là ce que ton art sublime,
Divin Molière, a de plus étonnant ?
Enseigne-nous plutôt quel microscope,
Depuis Agnès jusqu'au fier misanthrope
Te dévoila les plis du cœur humain;
Quel Dieu remit ses crayons dans ta main...

La cour, la ville, et le peuple, et le monde,
30 Tu fais de tout une étude profonde,
Et nous rions toujours à nos dépens :
Le jaloux rit du sot qui lui ressemble;
Le médecin se moque de Purgon;
L'avare pleure et sourit tout ensemble
D'avoir payé pour entendre Harpagon;
Le seul Tartuffe a peu ri, ce me semble...

Fruits du génie, heureux présents des cieux;
Embellissez la retraite que j'aime,
Et rendez-moi mon loisir précieux :
40 Seul avec vous, je me plais en moi-même.
Par vous, guéri de cette vanité

Qui sacrifie à la célébrité
Le doux repos, des biens le plus solide,
De cette vie inconstante et fluide,
Je suis le cours avec tranquillité,
L'œil attaché sur un charmant rivage,
Où la nature étale à mon passage
Son abondance et sa variété.

(*Fragment des Charmes de l'Etude.*)

IDYLLE.

Ruisseau, sur les pas de Thémire,
Coulez à flots précipités, 10
Et dites-lui que tout soupire
Dans les vallons qu'elle a quittés.

Dites-lui que de la prairie
Son absence a séché les fleurs,
Que des bois la feuille est flétrie,
Que je languis, que je me meurs.

Quel heureux vallon, ma bergère
Orne-t-elle de ses appas?
Foulé par sa danse légère,
Quel gazon fleurit sous ses pas? 20

Quel est le fortuné bocage,
Que ses accents font retentir?
Quelle fontaine a le plaisir
De lui retracer son image? (*Imité de Kleist.*)

ÉPITAPHE DU MARÉCHAL DE SAXE.

Il n'est plus ce guerrier, dont, au sein de la gloire,
La mort respecta les travaux.
Il eut pour maître la victoire,
Et pour disciples, ses rivaux :
A Courtrai, Fabius ; Annibal, à Bruxelles ;
Sur la Meuse, Condé ; Turenne, sur le Rhin ; 30
Au léopard farouche il imposa le frein,
Et de l'aigle rapide il abattit les ailes.

MALFILATRE [1].

LE SOLEIL FIXE AU MILIEU DES PLANÈTES.

ODE.

L'homme a dit : les cieux m'environnent,
Les cieux ne roulent que pour moi ;
De ces astres qui me couronnent,
La nature me fit le roi.
Pour moi seul le soleil se lève,
Pour moi seul le soleil achève
Son cercle éclatant dans les airs.
Et je vois, souverain tranquille,
Sur son poids la terre immobile
10 Au centre de cet univers.

Fier mortel, bannis ces fantômes,
Sur toi-même jette un coup d'œil,
Que sommes-nous, faibles atomes,
Pour porter si loin notre orgueil ?

[1] **Jacques-Charles-Louis de Clinchamp MALFILATRE** (1732-1767), né à Caen, mort à Paris.

A tort ou à raison, il occupe dans le martyrologe des poètes une place qu'il doit à sa mort prématurée et peut-être encore plus à ce vers devenu célèbre :

La faim mit au tombeau Malfilâtre ignoré,

20 que Gilbert, cette autre victime de la passion des vers, burina dans la satire du XVIIIe siècle et qu'il accrédita moins par son témoignage que par sa propre infortune.

Il n'est pas prouvé que Malfilâtre soit mort de faim, ni même qu'il ait manqué d'encouragements. Toutefois, il est certain qu'il connut tous les embarras d'une existence précaire. Une telle situation fut-elle le résultat de son imprévoyance, ou bien ne doit-elle être attribuée qu'à son dévouement pour sa famille à laquelle il se serait constamment sacrifié ? Nous ne sommes pas en mesure d'éclaircir ce point douteux de la biographie de Malfilâtre. Nous savons seulement que le jeune poète, après avoir terminé ses études chez les jésuites de Caen, publia successivement quatre odes intitulées : le *Soleil fixe au milieu*
30 *des planètes, le prophète Elie enlevé aux cieux, la prise du fort Saint-Philippe* et *Louis le Bien-Aimé sauvé de la mort*, à l'occasion de l'attentat de Damiens. Ces pièces, dont les deux dernières empruntaient un intérêt tout particulier à l'histoire contemporaine, furent couronnées aux palinods de Normandie. A vrai dire, ce n'était là qu'un succès de province, mais il eut à Paris quelque retentissement et lorsque Malfilâtre arriva dans la capitale, il y trouva des éditeurs qui le chargèrent d'exécuter pour eux des travaux assez lucratifs et quelques personnages influents lui offrirent leur patronage. Le duc de Lauraguais le prit pour secrétaire et un autre grand seigneur s'occupa d'assurer son indépendance. Il semble donc qu'à ce moment de sa vie, Malfilâtre se soit

Insensés ! nous parlons en maîtres,
Nous qui, dans l'océan des êtres,
Nageons tristement confondus;
Nous, dont l'existence légère,
Pareille à l'ombre passagère,
Commence, paraît et n'est plus !

Mais quelles routes immortelles
Uranie entr'ouvre à mes yeux !
Déesse, est-ce toi qui m'appelles
Aux voûtes brillantes des cieux ? 10
Je te suis. Mon âme agrandie,
S'élançant d'une aile hardie,
De la terre a quitté les bords :
De ton flambeau la clarté pure
Me guide au temple où la nature
Cache ses augustes trésors.

Grand Dieu ! quel sublime spectacle
Confond mes sens, glace ma voix !
Où suis-je? Quel nouveau miracle
De l'Olympe a changé les lois? 20

trouvé dans des conditions favorables pour aborder avec plus de confiance que jamais la carrière où sa vocation l'entraînait; mais c'est alors aussi qu'on le voit quitter le poste honorable qui pouvait le mettre en rapport avec l'élite de la société parisienne, et venir chercher à Chaillot un refuge contre les poursuites de ses créanciers. Malade d'un abcès au genou qui avait été déterminé par une chute de cheval, il mourut à la suite des cruelles opérations qu'il dut subir. Derrière le malheur d'un poète, il y a toujours la pitié d'une femme; Malfilâtre fut recueilli par une digne commerçante, dont il était le débiteur, et qui lui prodigua les soins les plus compâtissants. Le bon Thomas vint aussi s'asseoir plus d'une fois au chevet du mourant, qui ne fut pas, comme Gilbert, 30 complétement abandonné.

Enlevé aux lettres à l'âge de trente-cinq ans, Malfilâtre n'a laissé qu'un petit nombre d'ouvrages, mais qui suffisent pour lui assurer le nom de poëte qu'on donne par habitude à tant de versificateurs de cette époque qui ne le méritent pas. Il y a dans l'ode du *Soleil fixe au milieu des planètes* un sentiment de l'infini, une ampleur et une sérénité d'inspiration qui dépassent de beaucoup les régions moyennes où s'arrête le lyrisme de J.-B. Rousseau. On a encore de Malfilâtre un petit poème intitulé : *Narcisse dans l'île de Vénus*, où parfois la grâce antique si souvent défigurée par cette mythologie de convention qui nous rend insipides la plupart des œuvres légères du XVIIIe siècle, reparaît dans 40 sa fraîcheur et sa naïveté primitives.

Malfilâtre avait conçu le plan d'une épopée sur la *Découverte du Nouveau-Monde*. Il est regrettable qu'il ne l'ait pas mis à exécution. Quant à la singulière idée qu'il eut de mettre en vers le Télémaque de Fénelon, ni plus ni moins que s'il s'agissait de traduire l'Enéide de Virgile, nous ne pouvons que nous en étonner. A. R.

Au loin, dans l'étendue immense,
Je contemple seul, en silence,
La marche du grand univers;
Et dans l'enceinte qu'elle embrasse,
Mon œil surpris voit sur sa trace
Retourner les orbes divers.

Portés du couchant à l'aurore
Par un mouvement éternel,
Sur leur axe ils tournent encore
10 Dans les vastes plaines du ciel.
Quelle intelligence secrète
Règle en son cours chaque planète
Par d'imperceptibles ressorts?
Le soleil est-il le génie
Qui fait avec tant d'harmonie
Circuler les célestes corps?

Au milieu d'un vaste fluide,
Que la main du dieu créateur
Versa dans l'abîme du vide,
20 Cet astre unique est leur moteur.
Sur lui-même agité sans cesse,
Il emporte, il balance, il presse
L'éther et les orbes errants;
Sans cesse une force contraire,
De cette ondoyante matière
Vers lui repousse les torrents.

Ainsi se forment les orbites
Que tracent ces globes connus :
Ainsi dans des bornes prescrites,
30 Volent et Mercure et Vénus.
La Terre suit; Mars, moins rapide,
D'un air sombre, s'avance et guide
Les pas tardifs de Jupiter;
Et son père, le vieux Saturne,
Roule à peine son char nocturne
Sur les bords glacés de l'éther.

Oui, notre sphère, épaisse masse,
Demande au soleil ses présents,
A travers sa dure surface
40 Il darde ses feux bienfaisants.
Le jour voit les heures légères
Présenter les deux hémisphères

Tour à tour à ses doux rayons;
Et sur les signes inclinée,
La terre promenant l'année,
Produit des fleurs et des moissons.

Je te salue, âme du monde,
Sacré soleil, astre du feu,
De tous les biens source féconde,
Soleil, image de mon Dieu!
Aux globes qui, dans leur carrière,
Rendent hommage à ta lumière, 10
Annonce Dieu par ta splendeur :
Règne à jamais sur ses ouvrages,
Triomphe, entretiens tous les âges
De son éternelle grandeur.

ALLUSION.

Du ciel auguste souveraine,
C'est toi que je peins sous ces traits :
Le tourbillon qui nous entraîne,
Vierge, ne t'ébranla jamais;
Enveloppés des vapeurs sombres,
Toujours errant parmi les ombres, 20
Du jour nous cherchons la clarté.
Ton front seul, aurore nouvelle,
Ton front sans nuage étincelle,
Des feux de la divinité.

LES DEUX SERPENTS [1].

A cet autel de gazons et de fleurs
Déjà la main des sacrificateurs
A présenté la génisse sacrée,
Jeune, au front large, à la corne dorée;
Le bras fatal sur sa tête étendu,
Prêt à frapper, tient le fer suspendu...
Un bruit s'entend... l'air siffle... l'autel tremble.
Du fond des bois, du pied des arbrisseaux,
Deux fiers serpents soudain sortent ensemble,
Rampent de front, vont à replis égaux;
L'un près de l'autre, ils glissent, et sur l'herbe
Laissent loin d'eux de tortueux sillons;
Les yeux en feu, lèvent d'un air superbe
Leurs cous mouvants, gonflés de noirs poisons;

[1] Comparer Virgile, *Enéide*, liv. II, v. 199 et suiv.

Et vers le ciel deux menaçantes crêtes,
Rouges de sang, se dressent sur leurs têtes.
Sans s'arrêter, sans jeter un regard
Sur mille enfants fuyant de toute part,
Le couple affreux, d'une ardeur unanime,
Suit son objet, va droit à la victime,
L'atteint, recule, et de terre élancé,
Forme cent nœuds, autour d'elle enlacé;
La tient, la serre; avec fureur s'obstine
10 A l'enchaîner, malgré ses vains efforts,
Dans les liens de deux flexibles corps;
Perce des traits d'une langue assassine
Son cou nerveux, les veines de son flanc;
Poursuit, s'attache à sa forte poitrine,
Mord, et déchire, et s'enivre de sang.

Mais l'animal, que leur souffle empoisonne,
Pour s'arracher à ce double ennemi
Qui, constamment sur son corps affermi,
Comme un réseau, l'enferme et l'emprisonne,
20 Combat, s'épuise en mouvements divers,
S'arme contre eux de sa dent menaçante,
Perce les vents d'une corne impuissante,
Bat de sa queue et ses flancs et les airs;
Il court, bondit, se roule, se relève;
Le feu jaillit de ses larges naseaux.
A sa douleur, à ses horribles maux,
Les deux dragons ne laissent point de trève.
Sa voix, perdue en longs mugissements,
Des vastes mers fait retentir les ondes,
30 Les antres creux et les forêts profondes...
Il tombe enfin, il meurt dans les tourments;
Il meurt... Alors les énormes reptiles
Tranquillement rentrent dans leurs asiles.

COLARDEAU [1].

ÉPITRE A UN AMI, PARTI POUR LA POLOGNE.

Oui, le plus charmant des barons,
Nous avons vu dans tes missives
Que du climat des Jagellons
Ton cœur revole sur nos rives.

[1] **Charles-Pierre COLARDEAU** (1732-1776), né à Janville, en Beauce. Il fut élevé par son oncle maternel qui était curé d'une paroisse à Pithiviers. Après

Errant et toujours incertain
Sur le vaste océan du monde,
Tu ne savais où le destin
Porterait ta nef vagabonde ;
Enfin le vent de la faveur
Au nord a terminé ta course,
Et mon camarade a l'honneur
D'être à peu près ambassadeur
Chez les peuples voisins de l'Ourse.
Pour moi, je ne cours pas si loin, 10
Et la fortune opiniâtre
Me laisse dans le petit coin
Qu'elle a marqué pour mon théâtre.
J'y reste : en suis-je moins heureux ?
Non : mon vaisseau toujours en rade,
Ne craint point les temps orageux.
D'ailleurs, j'entrevois dans tes vœux
Que la plus brillante ambassade
N'est souvent qu'un exil pompeux,
Et que dans ce monde il vaut mieux
Etre casanier que nomade. 20

Laissons tout prestige à l'écart.
Te souvient-il de la soirée,
Où plaintive, désespérée,
Ma muse pleura ton départ ?
Dès lors, malheureux politique,
J'osai prophétiser l'ennui
Qui te fait languir aujourd'hui
Sous le poids d'un joug tyrannique. 30
Toi, t'enfoncer dans les détours

avoir fait sa philosophie au collége de Beauvais, à Paris, il entra dans une étude de procureur qu'il ne tarda pas à quitter pour retourner dans sa province. Grâce à l'indulgente bonté de son oncle chez lequel il s'était retiré, il put s'abandonner à ses instincts poétiques. Comme la plupart des écrivains de son temps, ce fut dans la tragédie qu'il s'essaya d'abord. Sa première œuvre dramatique empruntée au Télémaque avait pour titre *Astarbé;* jouée à la Comédie-Française, elle obtint du public un accueil honorable. Colardeau fut moins heureux avec sa tragédie de *Caliste,* qui tomba presque. Découragé du théâtre par cet échec, il aborda l'épître, genre littéraire où son talent de versificateur pouvait se développer plus à l'aise, et il publia sa lettre d'*Héloïse à Abeilard,* qui eut un succès prodigieux, sans avoir pourtant le mérite d'une œuvre originale; Colardeau en avait emprunté le sujet, et, en grande partie, les détails, à Pope. Ce fut par le même procédé qu'il composa son héroïde d'*Herminie à Renaud,* qui n'est autre chose qu'une imitation plus ou moins libre d'un épisode de la Jérusalem délivrée. Qu'on se figure un instrumentiste habile exécutant des variations sur le thème favori d'un maître. : tel fut Colardeau. Il

Et dans les soins du ministère!
N'agir, en agissant toujours
Que pour une cause étrangère,
Et désormais n'oser rien faire
De ce qui charmait tes beaux jours!
Je sais bien qu'une âme élevée
Ne s'endort point dans les loisirs,
Et que l'élan de ses désirs,
D'une scène obscure et privée
10 Lui fait dédaigner les plaisirs :
Mais, toi, qu'un goût sage et paisible
Appelle à l'amour des beaux-arts,
Toi, que j'ai vu dans nos remparts,
Moins ambitieux que sensible :
Se peut-il qu'un trompeur éclat,
Ou t'éblouisse ou t'en impose?
Et ton orgueil trop délicat,
Croit-il, pour être quelque chose,
Qu'il faille être un homme d'Etat?
20 Toute grandeur est une entrave :
Daigne analyser avec moi
Les priviléges de l'emploi
Qui te rend aujourd'hui si grave.
Malheureux, tu veux faire un roi :
Mais en es-tu moins un esclave?...
Reviens : tout sera réparé.
On te regrette, on t'a pleuré :
Mais qu'on t'aimera davantage,
Si tu reparais au rivage
30 Où ton retour est désiré!
Dispose donc ton équipage;

comprenait, il faut le dire, les aspirations toutes modernes de son siècle, et il le prouva lorsqu'il traduisit ces fameuses *Nuits d'Young*, qui semblent annoncer de loin l'ère du romantisme, et qui furent considérées longtemps comme l'expression la plus déchirante et la plus profonde de la douleur humaine.

Mentionnons encore parmi les œuvres de Colardeau, son poëme sur *le Patriotisme*, qui lui valut les félicitations du duc de Choiseul et les critiques malveillantes de La Harpe; sa comédie intitulée les *Perfidies à la mode*, dans laquelle on trouverait peut-être plus d'une allusion au plus dangereux et au plus
40 acharné de ses détracteurs, et enfin son *Epître à Duhamel*, qui lui ouvrit les portes de l'Académie française en 1776. Colardeau ne jouit pas de son triomphe, car il mourut avant sa réception officielle. Comme il le dit lui-même, ses visites académiques l'avaient tué. L'infortuné poète était-il donc pressé au point de les faire toutes dans le même jour? Du moins, nous aimons à le supposer, il n'eut pas la douleur de prévoir que son fauteuil allait être occupé par ce La Harpe qui le lui avait si déloyalement disputé, et qu'après sa mort, il serait loué par l'homme qui l'avait le plus maltraité pendant sa vie. A. R.

Pars : le bonheur d'être adoré
Vaudra bien les frais du voyage.

THOMAS [1].

FRAGMENTS DES ODES.

I. SUR LE TEMPS.

Trop aveugles humains, quelle erreur vous enivre?
Vous n'avez qu'un instant pour penser et pour vivre,
Et cet instant qui fuit, est pour vous un fardeau!
Avare de ses biens, prodigue de son être,
Dès qu'il peut se connaître,
L'homme appelle la mort et creuse son tombeau.

L'un, courbé sous cent ans, est mort dès sa naissance;
L'autre engage, à prix d'or, sa vénale existence;
Celui-ci la tourmente à de pénibles jeux; 10
Le riche se délivre, au prix de sa fortune,
Du Temps qui l'importune;
C'est en ne vivant pas, que l'on croit vivre heureux.

Abjurez, ô mortels! cette erreur insensée.
L'homme vit par son âme et l'âme est la pensée.
C'est elle qui, pour vous, doit mesurer le Temps.
Cultivez la sagesse; apprenez l'art suprême
De vivre avec soi-même :
Vous pourrez, sans effroi compter tous vos instants.

Si je devais, un jour, pour de viles richesses 20
Vendre ma liberté, descendre à des bassesses;
Si mon cœur, par mes sens, devait être amolli;
O Temps! je te dirais, préviens ma dernière heure!
Hâte-toi, que je meure!
J'aime mieux n'être pas, que de vivre avili.

Mais si de la vertu les généreuses flammes
Peuvent, de mes écrits, passer dans quelques âmes;
Si je puis d'un ami soulager les douleurs;
S'il est des malheureux dont l'obscure innocence
Languisse sans défense, 30
Et dont ma faible main doive essuyer les pleurs :

[1] Pour la notice biogr. voy. page 524.

O temps! suspends ton vol, respecte ma jeunesse!
Que ma mère, longtemps témoin de ma tendresse,
Reçoive mes tributs de respect et d'amour!
Et vous, Gloire, Vertu, déesses immortelles,
Que vos brillantes ailes,
Sur mes cheveux blanchis, se reposent un jour!

II. SUR LES DEVOIRS DE LA SOCIÉTÉ.

Réveille-toi, mortel, deviens utile au monde:
Sors de l'indifférence où languissent tes jours.
Le temps fuit, hâte-toi; demain la nuit profonde
10 T'engloutit pour toujours.

Regarde autour de toi, contemple tout l'espace:
Par quel divin accord le monde est gouverné!
Nul être n'est oisif; tout occupe sa place;
Et tout est enchaîné.

Les vents épurent l'air, l'air balance les ondes,
Pour la fertilité l'eau circule en tout lieu;
Les germes sont féconds, le feu nourrit les mondes,
Et tout nourrit le feu.

Et toi qui te connais, dont l'âme est immortelle,
20 Sur ce globe au hasard tu te croirais jeté!
Toi seul indépendant de la chaîne éternelle
Es sans activité!

Réponds-moi, qu'as-tu fait pour servir la patrie?
Que ce nom dans ton âme excite le remords.
Quoi? faudra-t-il un jour qu'elle pleure ta vie,
Loin de pleurer ta mort?

O honte de l'Europe et du siècle où nous sommes!
Devoir du citoyen, vous êtes méconnu:
Titre cher et sacré qui fîtes les grands hommes,
30 Qu'êtes-vous devenu?

Ta patrie aux vertus a formé ton enfance;
Les ministres des lois te font des jours heureux;
Les guerriers teints de sang meurent pour ta défense;
Et que fais-tu pour eux?

Si du moins l'amitié réchauffait de sa flamme
Ces stoïques langueurs d'un sage inanimé !
Mourras-tu sans goûter ce doux plaisir de l'âme;
Ce plaisir d'être aimé?

L'homme se doit à l'homme, en tout rang, à tout âge,
Sur le riche orgueilleux l'indigent a ses droits;
Le faible sur le fort, l'imprudent sur le sage,
Les sujets sur les rois.

Tu dors, et les mortels autour de toi gémissent !
La terre ensanglantée est en proie au malheur ! 10
Tu dors, et nous pleurons, et partout retentissent
Les cris de la douleur !

Que d'orphelins plaintifs, de mères expirantes !
De vieillards vertueux consumés par la faim !
D'innocents dans les fers, de familles errantes
Qui demandent du pain !

Ah ! crains d'entendre un jour leurs ombres irritées,
Venir en frémissant te reprocher leur mort :
Crains cet effroi vengeur des âmes tourmentées 20
Par les cris du remords.

Ces antiques héros, ces sages qu'on renomme,
Servaient le genre humain et ne l'estimaient pas.
Plutôt que de manquer à servir un seul homme,
Rends heureux mille ingrats.

Qu'importent les tributs de la reconnaissance?
N'as-tu pas Dieu pour toi, tes vertus et ton cœur?
Ta gloire en est plus pure; et l'ingrat qui t'offense
Ajoute à ta grandeur.

FRAGMENT DE L'ÉPITRE AU PEUPLE.

Toi qu'un injuste orgueil condamne à la bassesse, 30
Toi qui, né sans aïeux et vivant sans mollesse,
Portes seul dans l'état le fardeau de la loi,
Et sers par tes travaux ta patrie et ton roi;
D'utiles citoyens respectable assemblage,
Que dédaignent les cours, mais qu'estime le sage;

Peuple, j'ose braver cet insolent mépris :
D'autres flattent les grands ; c'est à toi que j'écris...

Que je méprise un grand qui, fier de sa noblesse,
Dort, inutile au monde, au sein de la mollesse ;
Un stupide Crassus, énervé de langueur,
Qui fatigue mes yeux d'un luxe sans pudeur !
Nous admirons l'éclat, vains juges que nous sommes !
Le véritable honneur est d'être utile aux hommes,
En vain les préjugés ont osé t'avilir :
10 Peuple, pour ton pays tu sais vivre et mourir...

Peuple, les passions ne brûlent pas ton cœur.
Le travail entretient ta robuste vigueur.
Hélas, sans la santé que m'importe un royaume !
On veille dans les cours, et tu dors sous le chaume.
Tu conserves des sens : chez toi le doux plaisir
S'aiguise par la peine, et vit par le désir ;
Le souris d'une épouse, un fils qui te caresse,
Des fêtes d'un hameau la rustique allégresse,
Les rayons d'un beau jour, la fraîcheur d'un matin,
20 Te font bénir le ciel, et charment ton destin.
Tes plaisirs sont puisés dans une source pure :
Ce n'est plus que pour toi qu'existe la nature.

Qui vécut sans remords, doit mourir sans tourment.
Tu ne regrettes rien dans cet affreux moment.
Plus on fut élevé, plus la mort est terrible ;
Et du trône au cercueil le passage est horrible,
Sur l'univers entier la mort étend ses droits :
Tout périt, les héros, les ministres, les rois.
Rien ne surnagera sur l'abîme des âges.
30 Ce globe est une mer couverte de naufrages.
Qu'importe, lorsqu'on dort dans la nuit du tombeau,
D'avoir porté le sceptre, ou traîné le râteau ?
L'on n'y distingue point l'orgueil du diadème ;
De l'esclave et du roi la poussière est la même.
Peuple, d'un œil serein envisage ton sort,
N'accuse point la vie et méprise la mort :
La vie est un éclair ; la mort est un asile.
Ton sort est d'être heureux ; ta gloire est d'être utile.
40 Le vice seul est bas, la vertu fait le rang ;
Et l'homme le plus juste est aussi le plus grand.

DORAT [1].

SUR L'IMMORTALITÉ DE L'AME.

FRAGMENT.

Oui, l'âme est immortelle; oui, tu dis vrai, Platon :
Cet instinct est dans nous plus fort que la raison.
Delà naissent en moi ces mouvements rapides,
Ces élans inquiets vers des biens plus solides.
D'où vient que, sur ce globe, où règne un vaste deuil,
L'homme tremble et recule à l'aspect du cercueil?
Prête à voir se briser sa demeure fragile,
L'âme alors se débat, cherche un plus sûr asile,
Se ramasse en soi-même, et semble, en ce moment
Lutter contre la mort, par l'effroi du néant. 10

L'astre du jour, caché sous un crêpe sanglant,
Epuisera la nuit sur l'univers tremblant;
Tout sentira des temps l'atteinte inévitable :
Toi seule, tu seras toujours inaltérable,
Mon âme! image auguste, où l'Eternel s'est peint;

[1] **Claude-Joseph DORAT** (1731-1780), né et mort à Paris. Il était fils d'un auditeur des Comptes.

Comment ce bel esprit si froid et si sec put-il croire jamais qu'il était né 20 pour la poésie? Dans les vingt volumes qu'il laissa, il n'y en a pas un qui justifie cette illusion. Nous savons bien que la poésie galante telle que la comprirent les Gentil-Bernard, les Boufflers et les Bertin ne demande pas beaucoup d'imagination ni de sensibilité. On n'est pas obligé de mettre en mouvement toutes les forces vives de son âme et de son cœur pour chanter « les jeux et les ris, les grâces et les amours, » mais Dorat a-t-il du moins égayé ou rajeuni par quelque fantaisie nouvelle, ce texte déjà si usé même au temps de la Régence? A-t-il été dans son genre ce que Boucher fut dans le sien? Un artiste plein de verve et sachant au besoin relever d'une pointe d'agrément ce qu'il y a de faux et de fade dans ses compositions? Il y a certainement plus d'un point de res- 30 semblance entre ces deux hommes qui personnifièrent, en quelque sorte, dans l'art et la littérature le goût de leur époque. Cependant le poète, malgré sa fécondité, a moins de souplesse et d'entrain que le peintre. Boucher, avec ses procédés de dessin et de style, si équivoques, déploie toutes les ressources de son ingénieux talent sur ses panneaux et ses toiles. Dorat, s'il se fût servi d'un pinceau au lieu d'une plume, n'aurait probablement peint que des éventails ou des dessus de tabatières. Il semble du moins que de tels cadres conviendraient à la plupart de ses petits poèmes. Nous avons cité précédemment le spirituel rondeau de Chapelle sur la traduction illustrée des Métamorphoses d'Ovide par Bensserade; voici en quels termes Grimm rendait compte, en 1770, de la 40 publication d'un ouvrage de Dorat tout aussi splendide sous le rapport des illustrations, mais dont l'Imprimerie royale, heureusement pour elle, n'avait pas fait les frais. « M. Dorat vient de nous donner pour notre printemps un

Invisible flambeau, qu'aucun souffle n'éteint!
Parmi le choc des airs et le fracas des ondes,
La poudre des tombeaux, et la cendre des mondes,
Tu verras, t'élevant sur des ailes de feu,
Les éléments rentrer dans le sein de ton Dieu.

(*Monologue de Caton.*)

LES REGRETS DE L'AMITIÉ.

Obtenant à peine le trône,
Rendu quelquefois aux succès,
Il vit s'étendre un noir cyprès
10 Sur les roses de sa couronne,
Et, plein d'un courage nouveau,
Quitta d'une main défaillante,
La palme tardive et brillante
Qui n'a paré que son tombeau.
Dans cette orageuse carrière,
Où l'on n'est heureux qu'à demi,
Où la gloire même est amère,
J'ai perdu le cœur d'un ami.

Depuis nos plus tendres années,
L'accord des goûts, des sentiments,
Les injustices déchaînées,
Tout, jusqu'aux ligues des méchants,
Avait uni nos destinées;
J'allais déposer mon ennui

20 ouvrage tout printanier, intitulé *les Baisers*, précédés du *Mois de mai*, poème, brochure grand in-8° de cent et quelques pages, ornées de tant de vignettes et de fleurons, qu'elle peut être regardée encore plus comme l'ouvrage de Charles Eisen, le dessinateur que de Joseph Dorat, le versificateur. Il y a vingt baisers : à la tête et à la fin de chacun, il y a un dessin de Charles Eisen : cela fait de bon compte quarante dessins. Le poème du *Mois de mai* est également embelli par ce crayon, comptez encore la vignette du frontispice et une estampe relative au mariage de M. le Dauphin, et vous verrez que le dessinateur emporte au moins les trois quarts de la gloire revenant net de cette magnifique brochure. Ajoutez que le poète voudrait nous vendre ses *Baisers* un louis, si nous étions 30 tentés d'acheter si cher un repentir, et vous vous trouverez dégagé de tout compte à rendre sur son quart de gloire en réserve..... »

On voit peu de poètes, même parmi les plus riches, disposés à sacrifier 30,000 fr. pour éditer leurs œuvres; on assure pourtant qu'il n'en coûta pas moins à Dorat pour offrir au public les éditions illustrées de ses *Fables* qui se recommandent, d'ailleurs, par un mérite réel; si l'on ajoute à cette somme le montant des frais que durent lui occasionner les représentations de ses tragédies, dont il croyait assurer le succès en remplissant le théâtre d'admirateurs peu convaincus et encore moins désintéressés, on ne s'étonnera pas qu'il se soit ruiné à ce jeu et qu'il soit mort dans la misère sans avoir le droit ni la 40 consolation de penser que la gloire ne se paie jamais trop cher.

Nous venons de dire comment Dorat manœuvrait dans l'intérieur du théâtre les soirs de première représentation, pour décider du gain de la bataille qui se livrait sur la scène; il n'est pas inutile de rappeler que sa première tragédie intitulée *Zulica*, et sa seconde *Théagène et Chariclée*, tombèrent si complétement qu'il s'était bien promis de renoncer *aux honneurs du sublime* et de ne plus

Au fond de son âme paisible,
Et, moins agité près de lui,
Je n'en étais que plus sensible.
Toi, qui ne peux être oublié
Toi, qui vivras dans ma mémoire,
Tu vécus assez pour ta gloire,
Mais pas assez pour l'amitié [1].

CHOIX DE FABLES.

I. LE MERLE ET LE VER LUISANT.

Pendant une nuit assez sombre,
Tout fier de son étoile, un jeune ver luisant
Se pavanait dans l'épaisseur de l'ombre, 10
Et s'enivrait d'orgueil en se considérant.
« Sur ce globe, où chacun m'admire avec justice,
Je ne vois rien, dit-il, de comparable à moi;
Des insectes je suis le roi :
Eh ! qui d'entr'eux pourrait entrer en lice,
Quand mon empire est si bien affermi?
Est-ce l'active abeille, ou la sobre fourmi?
Ces orbes éclatants qui versent la lumière,
Pour briller empruntent mes feux;

chausser désormais le cothurne; mais quelques années plus tard, il avait oublié 20
sa promesse et reparaissait au théâtre avec un *Régulus* qui ne fut admiré que des Romains du parterre. Il ne paraît pas que la moins faible et la moins froide de ses pièces : *la Feinte par amour*, ait triomphé plus que les autres de l'indifférence du public.

Il est vrai que comme auteur d'héroïdes, d'épîtres, de madrigaux et d'autres poésies légères, il pouvait compter sur les sympathies d'un certain nombre de lecteurs qui représentaient les raffinés et les précieux de l'époque. Il fonda même une école : celle du persifflage et du faux goût, et il eut des disciples qui n'eurent même pas le mérite de laisser au genre littéraire qu'ils continuaient un autre nom que celui de leur maître. 30

Dorat, nous ne devons pas l'oublier, donna du moins un exemple de confraternité littéraire qu'on pourrait recommander même aux plus grands écrivains. Il fut uni à Colardeau par les liens d'une amitié si franche et si solide qu'elle résista même à l'épreuve d'une rivalité académique. Les deux poètes s'étant présentés pour le même fauteuil, firent ensemble les visites d'usage, et, lorsque Colardeau fut élu, on vit bien à la joie de Dorat que « le triomphe du vainqueur était réellement la consolation du vaincu. » A. R.

Dorat semble avoir résumé sa philosophie dans ce quatrain :

Ce pauvre globe est ballotté
Entre l'amour et la folie.
Sentir l'un est ma volupté,
Rire avec l'autre est mon génie. 40

[1] Ces vers qui ont été sans doute inspirés par la mort de Colardeau font beaucoup d'honneur à Dorat, et ils montrent tout ce que ce poëte a perdu à ne pas s'abandonner plus souvent aux inspirations du cœur.

Et l'astre qu'adore la terre,
N'est que le ver luisant des cieux. »
Comme il parlait, d'une branche voisine,
Un merle fond soudain, et gobe l'orgueilleux.
Ton éclat cause ta ruine,
Pauvre insecte!... moins lumineux,
Tu pouvais vivre, enseveli sous l'herbe :
Que je te plains d'être né si superbe!
L'obscurité t'eût rendu plus heureux.

II. L'OR ET LE FER.

Un lingot d'or, mais lingot d'importance,
Près d'un morceau de fer par hasard se trouvait,
Et son compagnon qu'il bravait,
Gardait un modeste silence.
« Quel caprice, dit le premier,
Avec un ton plein d'insolence,
A donc pu nous associer,
Toi, vil métal, et moi que partout on encense?
Quand je parais, tu devrais te cacher;
J'anime et gouverne le monde :
Dans les obscurs filons de la mine profonde
Le soleil me mûrit; l'homme vient m'y chercher.
Sans voir encore le Dieu qui la veut pour amante,
Au fond d'un noir réduit Danaé se lamente;
En maudissant la tour qui domine un rocher.
Que peux-tu m'opposer? le meurtre, le ravage,
La guerre aux bras sanglants, et dont tu sers la rage.
— Je ne me vante point, répond l'humble métal :
Demande aux laboureurs le bien que je puis faire.
De l'homme, il est trop vrai, l'égarement fatal
Me façonne en poignard, me forge en cimeterre :
Mais, malgré cet abus, ta morgue et mes affronts,
Aux mortels, plus que moi tu fus toujours contraire,
Je les détruis... tu les corromps. »

III. L'ENFANT ET LE HOCHET.

Un enfant pleurait, s'emportait,
Se tordait les bras de colère;
Il voulait avoir un hochet,
En mouvoir les grelots, jouir, se satisfaire.
Il le voulait, gronder est temps perdu.
Il le poursuit des yeux, il se mutine, il presse,
Par la menace il n'est point retenu;
On le lui donne; et l'étourdi s'y blesse.

Il brûlait d'obtenir, bientôt son ardeur cesse;
Il gémit d'avoir obtenu :
A ces traits, c'est toi que je nomme,
Mortel impatient; mes yeux t'ont reconnu.
La fable de l'enfant est l'histoire de l'homme.

IV. L'ANE ET LE CHEVAL.

Un beau cheval fringant et pomponné,
D'un pauvre aliboron avait frappé la vue :
A l'écurie, aux champs, ou dans la rue,
Il revoyait toujours l'animal fortuné,
Et toujours enviait son bonheur et sa gloire. 10
Au bout de quelque temps, à peine il veut le croire,
Il le retrouve, hélas ! sec, fourbu, décharné,
N'ayant plus d'or à sa gourmette,
Ni housse sur le dos, et tirant la charrette.
« La peste ! quels revers, dit notre âne étonné !
Il n'est donc point de bonheur sans mélange;
Allons, je me le tiens pour dit :
Puisqu'ainsi la fortune change,
Je vois qu'il faut m'en tenir à l'esprit. »

V. L'ESPRIT DU PEUPLE.

Deux citoyens haranguaient sur la place, 20
Montés chacun sur un tréteau.
L'un vend force poisons, distillés dans une eau
Limpide à l'œil : mais il parle avec grâce;
Son habit est doré, son équipage est beau;
Il attroupe la populace.
L'autre, ami des humains, jaloux de leur bonheur,
Pour rien débite un antidote :
Mais il est simple, brusque et mauvais orateur;
On s'en moque, on le fuit comme un fou qui radote,
Et l'on court à l'empoisonneur. 30
Amis, n'est-ce point là l'image
De ce qu'on voit chez les pauvres mortels?
On siffle, on délaisse le sage;
Le charlatan a des autels.

VI. LA LINOTTE.

Une étourdie, une tête à l'évent,
Une linotte, c'est tout dire,
Sifflant à tout propos, et tournant à tout vent,
Quitta sa mère, et voulut se produire,

Se faire un sort indépendant.
Un nid chez soi vaut mieux souvent
Que ne vaut ailleurs un empire.
Il s'agit de trouver un bel emplacement.
Ma folle un jour s'arrêta près d'un chêne.
« C'est, dit-elle, ce qu'il me faut;
Je serai là comme une reine;
On ne peut se nicher plus haut. »
En un moment le nid s'achève :
10 Mais deux jours après, ô douleur!
Par tourbillons le vent s'élève,
L'air s'embrase, un nuage crève :
Adieu les projets de bonheur!
Notre linotte était absente.
A son retour, Dieu! quels dégâts!
Plus de nid! le chêne en éclats!
« Ho, ho! je serai plus prudente,
Dit-elle; logeons-nous six étages plus bas. »
Des broussailles frappent sa vue.
20 « La foudre n'y tombera point,
J'y vivrai tranquille, inconnue;
Et ceci, pour le coup, est mon fait de tout point. »
Elle y bâtit son domicile.
Moins d'éclat, sans plus de repos :
La poussière et les vermisseaux
L'inquiètent dans cet asile :
Il faut prendre congé; mais, sage à ses dépens,
D'un buisson qui domine elle gagne l'ombrage,
Y trouve des plaisirs constants,
30 Et s'y préserve en même temps
De la poussière et de l'orage.
Si le bonheur nous est permis,
Il n'est point sous le chaume, il n'est point sur le trône.
Voulons-nous l'obtenir, amis,
La médiocrité le donne.

VII. L'AUTRUCHE [1].

« Rangez-vous tous, je vais voler, »
Criait une autruche pesante :
Et les oiseaux de reculer,
Dans la plus curieuse attente.
40 « Allons, suivez-moi bien des yeux;
Vous verrez si je tiens parole :

[1] Imité de Lessing.

Je vais fendre l'azur des cieux,
C'est pour le coup que je m'envole.
Gare, gare... » En disant ces mots,
Que sifflent l'alouette et quelques hirondelles,
Elle étend lourdement ses ailes,
Trop courtes de moitié pour des projets si beaux.
Infructueux efforts! Cramponnée à la terre,
Ses pieds servent mal ses projets;
Elle sillonne la poussière,
Et, s'agitant, ne s'élève jamais. 10
Ces disgrâces sont ordinaires,
Et chez le peuple auteur on ne voit que cela.
Combien d'autruches littéraires
Disent : je vole! et restent là.

MADRIGAL.

A MADEMOISELLE CLAIRON.

Jamais le même, et toujours sûr de plaire,
Pliant à tous les tons son génie et son goût.
Voltaire seul embellit tout,
Et toi seule embellis Voltaire.

RULHIÈRE [1].

FRAGMENT DES DISPUTES.

Vingt têtes, vingt avis, nouvel an, nouveau goût;
Autre ville, autres mœurs; tout change, on détruit tout. 20
Examine pour toi ce que ton voisin pense :
Le plus beau droit de l'homme est cette indépendance.
Mais ne dispute point : les desseins éternels,
Cachés au sein de Dieu, sont trop loin des mortels.
Le peu que nous savons d'une façon certaine,
Frivole comme nous, ne vaut pas tant de peine.
Le monde est plein d'erreurs : mais de là je conclus
Que prêcher la raison n'est qu'une erreur de plus.

Autrefois la Justice et la Vérité nues
Chez les premiers humains furent longtemps connues 30
Elles régnaient en sœurs; mais on sait que, depuis,
L'une a fui dans le ciel, et l'autre dans un puits.
La vaine Opinion règne sur tous les âges.

[1] Pour la notice biograph. voy. page 542.

Son temple est dans les airs, porté sur les nuages;
Une foule de dieux, de démons, de lutins,
Sont au pied de son trône, et, tenant dans leurs mains
Mille riens enfantés par un pouvoir magique,
Nous les montrent de loin sous des verres d'optique.
Autour d'eux, nos vertus, nos biens, nos maux divers,
En bulles de savon sont épars dans les airs,
Et le soufffe des vents y promène sans cesse
De climats en climats le temple et la déesse :
10 Elle fuit et revient; elle place un mortel,
Hier sur un bûcher, demain sur un autel.

ROUCHER [1].

FRAGMENTS DES MOIS.

I. INTRODUCTION.

Sur la roche sauvage où le chêne a vieilli,
J'irai m'asseoir; et là, dans l'ombre recueilli,
A l'aspect de ces monts suspendus en arcades,
Et du fleuve tombant par bruyantes cascades,
Et de la sombre horreur qui noircit les forêts,
Et de l'or des épis flottant sur les guérets;
A la douce clarté de ces globes sans nombre,
Qui, flambeaux de la nuit, rayonnent dans son ombre;
20 A la voix du tonnerre, au fracas des autans,

[1] **Jean-Antoine ROUCHER** (1745—1794), né à Montpellier, mort à Paris.

Comme la plupart des littérateurs du XVIIIe siècle, il fut élevé par les jésuites. Il se destinait d'abord à l'état ecclésiastique et il vint à Paris pour achever ses études théologiques, mais il ne fréquenta pas longtemps la Sorbonne. Une autre vocation se développa en lui au contact des gens de lettres dont il recherchait instinctivement la société. Il se sentit poète ou plutôt il voulut l'être, aussi fut-il heureux de voir ses premiers vers insérés dans l'*Almanach des Muses* et dans d'autres recueils périodiques. Un petit poème qu'il composa à l'occasion du mariage du Dauphin avec Marie-Antoinette, lui valut la bienveil-
30 lance de Turgot et il obtint de ce ministre un emploi dans les gabelles. Roucher devenu comptable de l'Etat n'en resta pas moins fidèle au culte des vers; il publia son poème des *Mois*, qui, malgré les critiques acerbes de La Harpe fut très-goûté. Cette composition a tous les inconvénients du genre didactique et descriptif et elle ne les rachète que rarement par d'heureux détails qui tranchent sur la monotonie de l'œuvre. Si l'inspiration poétique telle que nous l'entendons aujourd'hui ne se révèle çà et là dans ce long poème que par des lueurs intermittentes qui n'illuminent aucune perspective lointaine, il faut du moins convenir que l'auteur nous transporte hors de cette atmosphère affadissante où fleurit habituellement la poésie de Dorat. Cette fois, nous sommes

Au bruit lointain des flots se croisants, se heurtants,
De l'inspiration le délire extatique
Versera dans mon sein la flamme poétique,
Et parcourant les mers, et la terre, et les cieux,
Mes chants reproduiront tout l'ouvrage des dieux...

II. MARS.

Grossis par le torrent des neiges écoulées,
Les fleuves vagabonds roulent dans les vallées;
Et, les rochers de glace aux Alpes suspendus,
Sous un ciel plus propice amollis et fondus,
Se changent en vapeurs, et pèsent sur nos têtes. 10

en face de la nature et nous respirons dans de vrais paysages un air salubre et fortifiant. Les prairies, les bois, les vallons, les montagnes ne servent plus de prétexte à des débauches mythologiques; ils sont les principaux motifs et le fond même du tableau. On sent que Jean-Jacques a passé par là. Disons plus : on devine à certains traits le voisinage d'André Chénier. N'y eût-il que ces réserves à faire en faveur de Roucher, elles suffiraient peut-être pour écarter de son poème les sévérités de la critique, mais un poète qui se présente à la postérité le front ceint d'une auréole de martyr est assuré contre l'oubli.

Roucher avait adopté franchement et sans arrière-pensée les grands principes de 89, mais soit qu'il tînt à la royauté constitutionnelle par des attaches secrètes, 20 soit qu'il éprouvât le besoin de protester contre les excès de la révolution, il se fit remarquer au club de la Sainte-Chapelle par ses virulentes sorties contre la Montagne. Lorsque les hommes de ce parti arrivèrent au pouvoir, ils eurent une mémoire implacable. En vain Roucher essaya-t-il de se faire oublier dès qu'il reconnut que la lutte était devenue impossible, il ne put se dérober aux ressentiments de ses ennemis. Il fut arrêté le 11 octobre 1793 et incarcéré à Sainte Pélagie où il resta sept mois. Il venait d'être transféré à Saint-Lazare lorsqu'il fut traduit devant le tribunal révolutionnaire, le 7 juillet 1794. Condamné à mort, il fut exécuté le lendemain.

D'après une version accréditée surtout par de La Touche, et qui a sa source 30 dans la déclaration orale d'un témoin oculaire, ce fut la même charrette qui emmena Roucher et André Chénier à l'échafaud. Dans cette suprême et tragique rencontre les deux poètes s'abordèrent, dit-on, en récitant les premiers vers de l'Andromaque de Racine :

Ah! puisque je retrouve un ami si fidèle,
Ma fortune va prendre une face nouvelle....

Quelques heures avant le fatal appel, Roucher écrivait au bas de son portrait qu'un de ses compagnons d'infortune, le peintre Leroy, venait de dessiner, ces quatre vers qui sont tout un poème :

A MA FEMME, A MES AMIS, A MES ENFANTS.

Ne vous étonnez pas, objets sacrés et doux, 40
Si quelque air de tristesse obscurcit mon visage,
Quand un savant crayon dessinait cette image,
On dressait l'échafaud et je pensais à vous.

A. R.

La mer gronde; les vents, précurseurs des tempêtes,
Courent d'un pôle à l'autre, et tourmentant les flots,
Entourent de la mort les pâles matelots...

(*Chant I.*)

III. AVRIL.

Des cavernes du nord l'hiver s'est échappé.
Il revient, de frimas encore enveloppé,
A la faveur des nuits secouer la froidure,
Glacer la tendre Aurore, effrayer la verdure,
Et des tyrans de l'air à grand bruit escorté,
10 Flétrir dans les jardins le printemps attristé.

(*Chant II.*)

IV. MAI.

Du mois, cher à Vénus, la course est terminée.
Son frère, nouveau roi des beaux jours de l'année;
Descendu de l'éther sur un nuage d'or,
Aux grâces du printemps vient ajouter encor.
Propice aux doctes sœurs, il attend leur hommage:
Il vient le réclamer. Ah! puisse son image
Respirer aussi fraîche, aussi belle en mes vers
Que les fleurs dont lui-même embellit l'univers!
Mais l'art a-t-il jamais égalé la nature?
20 Du plus savant pinceau la magique imposture
Peut-elle, en déployant le charme des couleurs,
Saisir dans tous ses traits la plus humble des fleurs?

(*Chant III.*)

V. JUIN.

Te voilà!... Qu'en ce jour, ô prince de l'année,
La terre, de ton œil partout environnée,
Adore de ton char le cours triomphateur,
Et pleine de tes dons, chante son bienfaiteur!
Oh! tu méritais bien ce pur tribut d'hommages,
Que te paya longtemps la sagesse des Mages,
Eux qui, près de l'Hydaspe, en longs habits de lin,
30 Attendaient ton réveil, l'encensoir à la main,
Et saluant en chœur ta clarté paternelle,
Chantaient : « Gloire au Très-Haut! Sa course est éternelle... »

(*Chant IV.*)

VI. AOUT.

Il renaît triomphant, le mois où nos guérets
Perdent les blonds épis, dont les orna Cérès;

Il fait reluire aux yeux de la terre étonnée
Les plus belles des nuits, que dispense l'année,
Que leur empire est frais! qu'il est doux! qu'il est pur,
Qui jamais vit au ciel un plus riant azur?
Pour inviter ma muse à prolonger sa veille,
Il étale à mes yeux merveille sur merveille...
Errant parmi ces monts, imposante retraite,
Au front de Grindelvald je m'élève et je voi...
Dieu! quel pompeux spectacle étalé devant moi!
Sous mes yeux enchantés la nature rassemble 10
Tout ce qu'elle a d'horreurs et de beautés ensemble.
Dans un lointain qui fuit, un monde entier s'étend :
Et comment embrasser ce mélange éclatant
De verdure, de fleurs, de moissons ondoyantes,
De paisibles ruisseaux, de cascades bruyantes,
De fontaines, de lacs, de fleuves, de torrents,
D'hommes et de troupeaux sur les plaines errants,
De forêts de sapins au lugubre feuillage,
De terrains éboulés; de rocs minés par l'âge,
Pendants sur des vallons que le printemps fleurit; 20
De coteaux escarpés où l'automne sourit,
D'abîmes ténébreux, de cimes éclairées,
De neiges couronnant de brûlantes contrées,
Et de glaciers enfin, vaste et solide mer,
Où règne sur son trône un éternel hiver?
Là, pressant sous ses pieds les nuages humides,
Il hérisse les monts de hautes pyramides,
Dont le bleuâtre éclat, au soleil s'enflammant,
Change ces pics glacés en rocs de diamant.
Là viennent expirer tous les feux du solstice; 30
En vain l'astre du jour, embrasant l'Ecrevisse,
D'un déluge de flamme assiége ces déserts,
La masse inébranlable insulte au roi des airs.
Mais trop souvent le neige, arrachée à leur cime,
Roule en bloc bondissant, court d'abîme en abîme,
Gronde comme un tonnerre, et, grossissant toujours
A travers les rochers fracassés dans son cours,
Tombe dans les vallons, s'y brise, et des campagnes
Remonte en brume épaisse au sommet des montagnes.
(*Chant VI.*) 40

VII. OCTOBRE.

Battez, bruyants tambours, battez de rive en rive.
Il paraît, c'est lui-même; il avance, il arrive :
Oui, c'est lui. Je le vois sur les monts d'alentour :
Battez, et de Bacchus annoncez le retour.

Eveillez-vous, buveurs, hâtez-vous; le temps presse.
Hâtez-vous; du sommeil secouez la paresse.
Aux scènes de plaisir qui renaissent pour vous,
Moi, prêtre de Bacchus, je vous invite tous...
Dieu, quel riant tableau! Mille bandes légères,
Les folâtres pasteurs, les joyeuses bergères,
Les mères, les époux, les vieillards, les enfants,
Remplissent les chemins de leurs cris triomphants...

(*Chant VIII.*)

VIII. NOVEMBRE.

Les vents sont accourus : leur troupe déchaînée
Déjà vers son déclin précipite l'année;
Déjà n'offrant partout qu'un aride coup d'œil,
L'automne se dépouille; et la forêt en deuil,
Impuissante à garder un reste de verdure,
Sent mourir tous ses sucs liés par la froidure.

Le ciel même est changé. L'aurore au front vermeil
Se cache : elle s'endort d'un triste et long sommeil.
Le roi du jour enfin n'a plus d'avant-courrière,
Et, sans être annoncé, doit ouvrir sa carrière;
Il l'ouvre : mais hélas! ses feux tombent, perdus
Dans l'humide épaisseur des brouillards suspendus...

(*Chant IX.*)

IX. DÉCEMBRE.

Sur un char paresseux le soleil tristement
Se lève, enveloppé d'un sombre vêtement,
Quelle affreuse pâleur déshonore sa face?
Comme rapidement sa lumière s'efface!
De l'empire des airs n'est-il donc plus le roi?
Qu'a-t-il fait de ses traits? Où sont-ils? Et pourquoi
Si longtemps à la nuit abandonner son trône?
Est-ce là ce vainqueur que la flamme couronne?
Est-ce lui, qui naguère ardent, ambitieux,
Franchissait tous les jours l'immensité des cieux,
De torrents de lumière inondait les campagnes,
Et dardant ses rayons jusqu'au flanc des montagnes,
Empreignait le rocher de germes créateurs?...

(*Chant X.*)

X. JANVIER.

Janus règne, et tandis qu'un solennel usage,
D'un masque de douceur couvrant chaque visage,

Sans ordre fait mouvoir la foule des humains,
Rassemble mille dons, les verse à pleines mains,
Exhale en faux serments une voix mensongère,
Et rend la vérité parmi nous étrangère;
Moi, dans l'obscure paix d'un loisir studieux,
Sur l'an qui nous a fui je reporte les yeux.
De sa vélocité je me plains à moi-même.
Ces jours, que j'avais crus d'une lenteur extrême,
Longtemps avant le terme où commença leur cours,
Que je les ai trouvés et rapides et courts! 10
Oui : lorsque, agent secret de la mort qu'il devance,
Du fond de l'avenir, le temps vers nous s'avance,
Nous ne voyons en lui qu'un vieillard impuissant,
Qui, décrépit, courbé, traîne un pas languissant;
Ses ailes, sur son dos, tantôt sont repliées,
Tantôt, autour de lui, pendent humiliées :
Arrive-t-il à nous? qu'il est prompt et léger!
Comme il fuit! d'un oiseau c'est le vol passager.

(*Chant XI.*)

XI. FÉVRIER.

Onze fois, d'une mer couverte de naufrages, 20
Ma nef à pleine voile a trompé les orages :
L'avoûrai-je pourtant? Interdit et troublé,
Souvent près des écueils mon courage a tremblé.
Je sens même, en dépit de l'espoir que j'embrasse,
Qu'aujourd'hui mon vaisseau reviendrait sur sa trace,
Si le port, d'où longtemps m'ont écarté les dieux,
Au bout de l'horizon ne s'offrait à mes yeux.
Là, je crois voir la gloire assise sur la rive;
Oui, c'est elle : ô triomphe! elle attend que j'arrive.
Taisez-vous, aquilons; heureux zéphirs, soufflez, 30
Et conduisez au port mes pavillons enflés.
Le sceptre de l'hiver pèse encor sur la terre :
Et l'enfant des hameaux frileux et solitaire,
Près d'un feu pétillant, dans sa cabane assis,
Voit les fleuves, les lacs et les étangs durcis,
La neige en tapis blancs sur les monts étendue,
Et la glace en cristal aux arbres suspendue.
D'un œil impatient interrogeant les cieux,
Il appelle du Sud le retour pluvieux :
« Vent propice, dit-il, viens, et que ton haleine 40
Pénètre les glaçons entassés sur la plaine;
Qu'ils s'écoulent : le bœuf pressé de l'aiguillon,
Ouvrira dans les champs un facile sillon. »

Il dit : l'autan s'éveille, et d'abord en silence,
Du rivage africain vers l'Europe s'élance;
Bientôt, tempêtueux, il gronde : et devant lui
Dans les antres du nord l'aquilon s'est enfui.

(*Chant XII.*

XII. CONCLUSION.

Et moi, durant ces jours d'injustice et de guerre,
Oubliant tous ces rois, qui désolaient la terre,
Heureux, je célébrais l'heureuse paix des champs :
Elle avait tout mon cœur. Les vœux les plus touchants
10 Attendrissaient pour elle et ma voix et ma lyre;
Echo les entendit, Echo peut les redire.
Ah! jusques à la mort puissé-je conserver
Cet amour d'un bonheur si facile à trouver!

BEAUMARCHAIS [1].

FRAGMENT DU MARIAGE DE FIGARO

ROMANCE.

Mon coursier hors d'haleine,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine!)
J'errais de plaine en plaine,
Au gré du destrier.

Sans varlet, n'écuyer,
Là, près d'une fontaine,
20 Songeant à ma marraine,
Sentais mes pleurs couler.

Prêt à me désoler.
Je gravais sur un frêne,
Sa lettre sans la mienne.
Le roi vint à passer,

Ses barons, son clergier.
« Beau page, dit la reine,
Qui vous met à la gêne?
Qui vous fait tant plorer? — [2]

30 Nous faut le déclarer.
Madame et souveraine,

[1] Pour la notice biograph. voy. page 534.
[2] *Plorer*, anc. forme, au lieu de *pleurer*

J'avais une marraine,
Que toujours adorai.

Je sens que j'en mourrai, —
Beau page, dit la reine,
N'est-il qu'une marraine!
Je vous en servirai.

Mon page vous ferai;
Puis à ma jeune Hélène,
Fille d'un capitaine,
Un jour vous marîrai. — 10

Nenni, n'en faut parler!
Je veux, traînant ma chaîne,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine.)
Mourir de cette peine,
Mais non m'en consoler. » (*Acte II, scène IV.*)

AUBERT [1].

CHOIX DE FABLES.

I. LE LIVRE DE LA RAISON.

Lorsque le ciel, prodigue en ses présents,
Combla de biens tant d'êtres différents,
Ouvrages merveilleux de son pouvoir suprême,
De Jupiter l'homme reçut, dit-on, 20
Un livre écrit par Minerve elle-même,
Ayant pour titre : *la Raison.*
Ce livre, ouvert aux yeux de tous les âges,

[1] L'abbé **Jean-Louis AUBERT** (1731—1814), fabuliste et critique.

Il débuta par la publication de quelques fables dans le *Mercure*, et il se fit vers le milieu de sa carrière une position aussi lucrative qu'importante dans le journalisme. Après avoir été pendant vingt ans rédacteur du feuilleton des *Affiches de la province et de Paris*, puis du *Journal des Beaux-Arts et des Sciences*, il fut nommé directeur général de la *Gazette de France* et enfin censeur royal. L'abbé Aubert semble avoir été dans son temps ce qu'on appelle 30 un homme nécessaire. Il fallait qu'il fût doué d'une rare activité pour suffire aux exigences de ses nombreux emplois parmi lesquels nous devons comprendre encore celui de professeur au Collége royal.

Voltaire faisait grand cas des *fables* d'Aubert, qui eut besoin de toute sa modestie pour ne pas croire qu'il « *s'était mis à côté de La Fontaine,* » ainsi que le souverain arbitre du goût au XVIIIe siècle le lui déclarait. Nous pensons, pour notre part, que c'eût été déjà un fort bel éloge pour l'abbé Aubert de reconnaître qu'il n'est pas resté trop au-dessous de l'immortel fabuliste.

Les devait tous conduire à la vertu;
Mais d'aucun d'eux il ne fut entendu,
Quoiqu'il contînt les plus sages.
L'enfance y vit des mots et rien de plus;
La jeunesse beaucoup d'abus;
L'âge suivant, des regrets superflus,
Et la vieillesse en déchira les pages.

II. LE TONNERRE ET LES GRENOUILLES.

FABLE.

La foudre grondait dans les airs,
Les vents entrechoquaient les nues
10 Où serpentaient la lueur des éclairs :
Les champs étaient noyés et les moissons perdues.
Pendant ce tumulte effrayant
Sous leur habitacle aquatique,
Les grenouilles tremblaient; je le crois aisément.
Plus de danse, plus de musique;
Une morne terreur avait gagné l'étang
Et consterné la république.
« C'est notre faute assurément,
Dit à peu près dans son rauque langage
20 La doyenne du marécage;
Calmons du ciel le courroux éclatant.
Nous seules allumons ses carreaux redoutables.
Quand Jupin tonne, il est constant
Que grenouilles sont coupables. »

BOUFFLERS [1].

LE VRAI PHILOSOPHE [2].

Le bonheur est partout; avec son héritage,
Le riche ne l'a point reçu;
Dans l'âme tranquille du sage,
Il habite avec la vertu.
L'homme vraiment heureux pourra l'être sans cesse;
30 Aux caprices du sort il conforme son goût :
Il souffre la misère, il rit de la richesse,
Et sait autant jouir que se passer de tout.
Il craint moins la mort que le crime,
Il aime sa patrie, il aime ses amis,
Et s'il leur faut une victime,
Le sacrifice est prêt : la gloire en est le prix.

[1] Pour la notice biograph. voy. page 551.
[2] Imitation d'Horace, Livre III, Ode I.

CHANSON.

Il faut dire en deux mots
Ce qu'on veut dire;
Les longs propos
Sont sots.

Il faut savoir lire,
Avant que d'écrire,
Et puis dire en deux mots
Ce qu'on veut dire :
Les longs propos
Sont sots.
Il ne faut pas toujours conter,
Citer,
Dater;
Mais écouter.
Il faut éviter l'emploi
Du *moi* :
Voici pourquoi :
Il est tyrannique,
Trop académique.
L'ennui
Marche avec lui.
Je me conduis toujours ainsi.
Ici,
Aussi
J'ai réussi.

QUATRAIN.

Pour avoir ici-bas le calme au lieu du trouble,
Pour voir nos biens portés au double,
Et nos maux réduits à moitié,
Au lieu de la fortune, adorons l'amitié.

TABLEAU DE LA VIE HUMAINE.

On passe par différents goûts,
En passant par différents âges;
Plaisir est le bonheur des fous :
Bonheur est le plaisir des sages.

COUPLET [1]

Dans les jours de la folie,
On jouit sans rien prévoir;
En avançant dans la vie,
Le bonheur n'est qu'un espoir :
La vieillesse encor projette,
Mais avant d'exécuter,
L'heure sonne et l'on regrette
Sans avoir à regretter.

GILBERT [2].

LE JUGEMENT DERNIER.

FRAGMENT.

Quel bruit s'est élevé? la trompette sonnante
A retenti de tous côtés;

[1] Boufflers a fait lui-même son épitaphe, la voici :

Ci-gît un chevalier, qui sans cesse courut.
Qui sur les grands chemins naquit, vécut, mourut
Pour prouver ce qu'a dit le sage,
Que notre vie est un voyage.

[2] **Nicolas-Joseph-Laurent GILBERT** (1751-1780), né à Fontenay-le-Château, en Lorraine, mort à Paris.

On a fort peu de détails sur l'enfance de Gilbert; on sait seulement que ses

Et, sur son char de feu, la foudre dévorante
Parcourt les airs épouvantés.
Ces astres teints de sang, et cette horrible guerr
Des vents échappés de leurs fers,
Hélas! annoncent-ils aux enfants de la terre
Le dernier jour de l'univers?

L'Océan révolté loin de son lit s'élance,
Et de ses flots séditieux
Court, en grondant, battre les cieux,
10 Tout prêts à les couvrir de leur ruine immense
C'en est fait : l'Eternel, trop longtemps méprisé
Sort de la nuit profonde
Où, loin des yeux de l'homme, il s'était reposé :
Il a paru, c'est lui; son pied frappe le monde,
Et le monde est brisé.

parents étaient de pauvres cultivateurs qui, dans leur tendresse peut-être irréfléchie, mais, selon nous, plus digne d'éloges que de blâme, voulurent donner à leur fils une brillante éducation dont ils n'avaient garde de prévoir les inconvénients ni les dangers. Si après avoir terminé ses études au collége de l'Arc,
20 à Dole, Gilbert eût fait choix d'une profession sérieuse et lucrative, il eût sans doute épargné à ses parents un triste mécompte et il ne les eût pas lui-même rendus plus tard responsables de ses malheurs. Mais l'enseignement littéraire, en développant ses facultés remarquables, ne lui apprit pas à les utiliser d'une manière conforme aux exigences de la vie. Gilbert, aux premières manifestations de son jeune talent, se crut appelé à de hautes destinées. On lui avait offert un emploi dans l'administration générale des fermes de Lorraine, il le refusa pour se consacrer tout entier aux lettres, et il aima mieux donner des leçons, qui le laissaient libre d'une partie de son temps, que d'aligner, du matin au soir, des chiffres dans un bureau et d'étouffer en lui l'inspiration poétique. Le fruit de
30 ses premières veilles, car il n'eut jamais de loisirs, fut un roman intitulé : *Les Familles de Darius et d'Eridame* ou *Statira et Amestris*. Gilbert avait à peine vingt ans lorsqu'il publia cet ouvrage, que nous avouons ne pas connaître, et qui n'a pas été réédité depuis. Il fit paraître ensuite *le Début poétique*, recueil de vers dans lequel on trouvait çà et là l'indication d'un talent original et hardi. Il y avait alors, comme aujourd'hui, au-dessus de la foule des gens de lettres, un aréopage, dont les arrêts n'étaient pas toujours consacrés par l'opinion publique, mais auquel on ne pouvait enlever le prestige de sa vieille autorité et de ses glorieuses traditions : nous voulons parler de l'Académie française. Gilbert, plein de foi dans les décisions de ce tribunal, crut qu'en lui remettant sa cause il avait
40 bien des chances de la gagner. Il concourut donc pour le prix de poésie. Sa pièce, qui avait pour titre *le Poète malheureux*, était sans contredit la meilleure de toutes celles qu'il avait publiées jusqu'alors; elle contenait un grand nombre de beaux vers, des passages pleins de mouvement et d'éclat, et cependant elle n'obtint pas même une mention honorable. Gilbert fut péniblement affecté de cet échec; peut-être même laissa-t il percer son dépit de manière à indisposer à tout jamais contre lui ceux qu'il n'avait pas encore résolu de récuser comme juges. Il est bien difficile de penser qu'en rejetant avec dédain, sans même dai-

Tremblez, humains; voici de ce juge suprême
Le redoutable tribunal.
Ici perdent leur prix l'or et le diadème;
Ici l'homme à l'homme est égal.
Ici la vérité tient ce livre terrible
Où sont écrits vos attentats.
Et la religion, mère autrefois sensible,
S'arme d'un cœur d'airain contre ses fils ingrats.

Sortez de la nuit éternelle,
Rassemblez-vous, âmes des morts; 10
Et, reprenant vos mêmes corps,
Paraissez devant Dieu : c'est Dieu qui vous appelle.
Arrachés de leur froid repos,
Les morts du sein de l'ombre avec terreur s'élancent,
Et près de l'Eternel en désordre s'avancent,
Pâles, et secouant la cendre des tombeaux.

gner la lire, *l'Ode sur le Jugement dernier* présenté au concours de 1773, l'Académie n'ait pas voulu punir Gilbert d'avoir osé porter atteinte à sa vieille infaillibilité. Quoi qu'il en soit, le poète se redressa sous cet affront, plus énergique et plus audacieux que jamais. Il se sentit assez fort pour soutenir à lui seul 20 une lutte qui aurait effrayé les écrivains les plus populaires et les mieux armés de son temps, car, au fond de son cœur irrité, l'indignation avait fait éclore le génie. On se figure ce que devait être alors cet impatient jeune homme entraîné au combat par ses rancunes et ses enthousiasmes, et qui, incapable de tout ménagement, se préparait à attaquer de front des obstacles qu'il aurait pu tourner avec un peu d'adresse. C'est dans de telles dispositions qu'il vint à Paris et aborda la société littéraire la plus raffinée, la plus dédaigneuse qui fût jamais. Qui eût soupçonné un des élus de l'avenir dans ce provincial aux allures timides et un peu sauvages dont se moquaient sans doute les faiseurs de madrigaux patronnés par les salons aristocratiques? Quand il réclamait sa place parmi les 30 poètes, cette ambition n'était que légitime, et, cependant, il n'était pas un lauréat d'Académie, *un empereur de collége*, pour parler comme Gilbert lui-même, qui ne se crût le droit de la trouver ridicule. Il ne faut pas oublier, d'ailleurs, que Gilbert à cette époque avait déjà publié *le Carnaval des auteurs*, et cette vive et piquante satire, qui préludait comme une escarmouche à la grande bataille, ne le recommandait pas à la bienveillance des écrivains célèbres qu'il avait si hardiment démasqués. Il est donc probable que ses premiers rapports avec le monde des encyclopédistes et des philosophes, bien loin de cicatriser sa blessure académique, ne firent que l'envenimer et l'élargir. Puis, en dehors des excitations de son orgueil, ne trouvait-il pas dans la licence et le 40 dérèglement des mœurs qu'il avait sous les yeux, les éléments et les motifs d'une âpre et vigoureuse satire. Gilbert regarda peut-être la société de son temps à travers les griefs qu'il avait contre elle, mais il ne la peignit pas sous des couleurs tellement fausses que nous ne puissions la reconnaître dans l'admirable tableau qu'il en a tracé. *La Satire du dix-huitième siècle* est l'œuvre d'un magnifique talent, et, osons le dire, d'un cœur droit et honnête. Nous ne prétendons pas disculper Gilbert de ses torts : il en eut de grands. Il ne sut pas

O Sion! ô combien ton enceinte immortelle
Renferme en ce moment de peuples éperdus!
Le musulman, le juif, le chrétien, l'infidèle,
Devant le même Dieu s'assemblent confondus.
Quel tumulte effrayant, que de cris lamentables!
Ciel! qui pourrait compter le nombre des coupables?
Ici près de l'ingrat
Se cache l'imposteur, l'avare, l'homicide,
Et ce guerrier perfide
Qui vendit sa patrie en un jour de combat.

Ces juges trafiquaient du sang de l'innocence
Avec ses fiers persécuteurs :
Sous le vain nom de bienfaiteur
Ces grands semaient ensemble et les dons et l'offense,
Où fuir, où vous cacher? L'œil vengeur vous poursuit,
Vous, brigands, jadis rois, ici sans diadème,
Les antres, les rochers, l'univers est détruit :
Tout est plein de l'Etre suprême.

dégager du mouvement littéraire et philosophique de son époque l'idée supérieure et féconde qui le dominait. Il eut le malheur d'accepter des alliances compromettantes et de décerner un brevet de vertu au souverain le plus débauché qui se soit assis sur le trône de France. Mais pour avoir le droit de promener son fouet implacable sur des foules illustres et d'attacher son vers brûlant à des fronts qui semblaient avoir le privilége de l'inviolabilité, il fallait que le poète cherchât le plus haut possible son point d'appui. Cependant, il n'est pas prouvé que Gilbert, à qui l'on a tant reproché cette tactique, n'ait pas été dupe de ses illusions. Avant d'entreprendre sa croisade solitaire contre le vice triomphant, il avait besoin de croire qu'au sommet de l'édifice social, la foi, la justice et l'honnêteté avaient un protecteur puissant et incorruptible. Comme il n'avait pas ses entrées à la cour, il pouvait ignorer bien des scandales. Louis XV, sous son manteau fleurdelisé, ne lui apparaissait de loin que comme une majestueuse personnification de l'antique monarchie qui, pour tant d'hommes encore, n'avait rien perdu de son prestige. A ceux qui ne pardonnent pas à Gilbert d'avoir dirigé ses attaques contre la philosophie et les philosophes, nous ferons observer que la philosophie du baron d'Holbach et celle de La Mettrie n'étaient pas précisément de nature à séduire un poète. Quant aux philosophes, il serait difficile de soutenir que, même parmi les plus célèbres, il s'en trouve un seul qui n'ait pas donné prise à la critique. Mais Gilbert n'était pas l'ennemi systématique de tout écrivain qui consacrait sa plume et sa vie au service de la vérité ; l'hommage éclatant qu'il a rendu à J.-J. Rousseau dans *le Carnaval des auteurs*, prouve qu'il suivait, du cœur et de l'intelligence, l'essor de la libre pensée quand elle s'élance vers l'idéal. En un mot, sauf quelques traits dirigés imprudemment contre certains noms qui méritaient d'être épargnés, *la Satire du dix-huitième siècle* et celle que l'auteur a intitulée : *Mon apologie*, sont des œuvres sincères. Le poète, si plein qu'il fût de son ressentiment, les a coulées, comme du bronze en fusion, dans le moule de sa conscience.

Nous n'essaierons pas d'énumérer ici les beautés éclatantes de ces deux pièces

. . . . . .
Quoi! de tant de mortels qu'ont nourris tes bontés,
Ce petit nombre, ô ciel! rangea ses volontés
Sous le joug de tes lois augustes!
Des vieillards! des enfants! quelques infortunés!
A peine mon regard voit, entre mille justes,
S'élever deux fronts couronnés.
Que sont-ils devenus ces peuples de coupables
Dont Sion vit ses champs couverts!
Le Tout-Puissant parlait : ses accents redoutables
Les ont plongés dans les enfers.
Là tombent condamnés et la sœur et le frère,
Le père avec le fils, la fille avec la mère;
Les amis, les amants, et la femme et l'époux,
Le roi près du flatteur, l'esclave avec le maître,
Légions de méchants honteux de se connaître,
Et livrés pour jamais au céleste courroux.
Le juste enfin remporte la victoire,
Et de ses longs combats, au sein de l'Eternel,

qui resteront parmi les monuments impérissables de la littérature française. Par une rare faveur du sort achetée bien cher, il est vrai, il a été donné au grand satirique du XVIIIe siècle d'exhaler devant la mort l'élégie la plus touchante qui soit jamais sortie des lèvres d'un poète. Quand la dernière page de l'histoire littéraire des nations viendrait à se déchirer, l'humanité tout entière, qui ne désapprendra pas plus la résignation que la douleur, répéterait encore les admirables stances où Gilbert a fait ses adieux à la vie.

Le récit où La Harpe a raconté la folie et la mort de Gilbert est un tissu de mensonges. Il résulte de divers documents et papiers de famille, dont l'authenticité n'est pas douteuse et qui semblent avoir été l'objet de l'examen le plus scrupuleux, de la part de M. Emile Bégin, que Gilbert mourut des suites d'une chute de cheval qui eut lieu vers la fin d'octobre 1780. « Il fut transporté, le crâne ouvert, baigné dans son sang, à l'Hôtel-Dieu, où le célèbre chirurgien Desault l'aurait trépané sans succès. » Cependant, il ne mourut pas, comme on le croit généralement, à l'hôpital ; il fut ramené à son domicile, rue de la Jussienne, où il reçut les soins que réclamait sa position, car M. Emile Bégin a aussi prouvé par des chiffres que Gilbert jouissait, vers la fin de sa vie, d'une honnête aisance. D'un autre côté, on est forcé de conclure des plaintes du poète qu'il sentit à ses derniers moments toutes les amertumes de l'abandon et qu'il ne se trouva à son chevet aucune main amie pour lui fermer les yeux. Ce fut quelques jours avant sa mort qu'il composa les admirables strophes auxquelles nous venons de faire allusion. Singulière folie, il faut en convenir, que celle qui dictait au poète ce testament sublime !

L'édition des œuvres de Gilbert, qui passe pour la plus complète, est celle que Dalibon a publiée sous la direction de M. Mastrello. A. R.

PENSÉE DÉTACHÉE.

Pour les infortunés, espérer c'est jouir.

Il se repose environné de gloire,
Ses plaisirs sont au comble, et n'ont rien de mortel;
Il voit, il sent, il connaît, il respire
Le Dieu qu'il a servi, dont il aima l'empire;
Il en est plein, il chante ses bienfaits.
L'Eternel a brisé son tonnerre inutile
Et d'ailes et de faux dépouillé désormais,
Sur les mondes détruits le Temps dort immobile.

LE CRIMINEL.

Le vautour tourmenté d'une faim dévorante,
Acharne moins son bec à sa proie expirante,
Que le remords ne poigne et déchire mon cœur.
Toujours sombre, farouche, et couvert de pâleur,
Je sèche, je languis au milieu des alarmes;
Je me nourris de fiel, je m'abreuve de larmes;
J'invoque le sommeil, et le sommeil me fuit;
Mon œil blessé du jour voit à regret la nuit;
Je voudrais me cacher à la nature entière,
M'enfoncer tout vivant dans le sein de la terre,
Et m'éloignant du monde où je suis trop connu,
Le forcer d'oublier que d'Orval a vécu.
Souvent, croyant tromper l'ennui qui m'inquiète,
J'erre dans ces jardins qui bordent ma retraite;
L'ennui marche avec moi : tout est noir à mes yeux,
Un nuage éternel me dérobe les cieux;
L'onde frappe mes sens d'un lugubre murmure;
L'horreur qui règne en moi s'étend sur la nature;
La crainte est dans mon cœur, le trouble en mon esprit;
Partout en traits de sang mon forfait est écrit.

FRAGMENTS DU XVIIIe SIÈCLE.

Parlerai-je d'Iris? Chacun la prône et l'aime;
C'est un cœur, mais un cœur.... C'est l'humanité même.
Si d'un pied étourdi quelque jeune éventé
Frappe, en courant, son chien qui jappe épouvanté,
La voilà qui se meurt de tendresse et d'alarmes;
Un papillon souffrant lui fait verser des larmes.
Il est vrai : mais aussi qu'à la mort condamné,
Lally soit en spectacle à l'échafaud traîné,
Elle ira la première à cette horrible fête
Acheter le plaisir de voir tomber sa tête.

. . . . . .

Fille de la peinture et sœur de l'harmonie,

Jadis la poésie, en ses pompeux accords,
Osait même au néant prêter une âme, un corps,
Egayait la raison de riantes images,
Cachait de la vertu les préceptes sauvages
Sous le voile enchanteur d'aimables fictions;
Audacieuse et sage en ses expressions,
Pour cadencer un vers qui dans l'âme s'imprime,
Sans appauvrir l'idée, enrichissait la rime,
S'ouvrait par notre oreille un chemin vers nos cœurs,
Et nous divertissait pour nous rendre meilleurs. 10
Maudit soit à jamais le pointilleux sophiste,
Qui le premier nous dit, en prose d'algébriste :
« Vains rimeurs, écoutez mes ordres absolus;
Pour plaire à ma raison, pensez : ne peignez plus. »
Dès lors la poésie a vu sa décadence.
Infidèle à la rime, au sens, à la cadence,
Le compas à la main, elle va dissertant :
Apollon sans pinceaux n'est plus qu'un lourd pédant.

. . . . . .

Mais, de la poésie usurpant les pinceaux, 9
Et du nom des vertus sanctifiant sa prose,
Par la pompe des mots, l'éloquence en impose.
Que d'orateurs guindés, qui se disent profonds,
Se tourmentent sans fin pour enfanter des sons!
Dans un livre où Thomas rêve, comme en extase,
Je cherche un peu de sens et vois beaucoup d'emphase.

. . . . . .

Voltaire en soit loué! chacun sait au Parnasse
Que Malherbe est un sot, et Quinault un Horace.
Dans un long commentaire il prouve longuement 30
Que Corneille parfois pourrait plaire un moment.
J'ai vu l'enfant gâté de nos penseurs sublimes,
La Harpe, dans Rousseau trouver de belles rimes :
Si l'on en croit Mercier, Racine a de l'esprit;
Mais Perrault, plus profond, Diderot nous l'apprit,
Perrault, tout plat qu'il est, pétille de génie :
Il eût pu travailler à l'Encyclopédie.
Boileau, correct auteur de libelles amers,
« Boileau, dit Marmontel, tourne assez bien un vers : »
Et tous ces demi-dieux que l'Europe en délire 40
A depuis cent hivers l'indulgence de lire,
Vont dans un juste oubli retomber désormais,
Comme de vains auteurs qui ne pensent jamais.
Quelques vengeurs pourtant, armés d'un noble zèle,
Ont de ces morts fameux épousé la querelle :
De là sur l'Hélicon deux partis opposés

Règnent, et l'un par l'autre à l'envi méprisés,
Tour à tour s'adressant des volumes d'injures,
Pour le trône des arts combattent par brochures :
Mais, plus forts par le nombre et vantés en tous lieux
Les corrupteurs du goût en paraissent les dieux :
Si Clément les proscrit, La Harpe les protége.
Eux seuls peuvent prétendre au rare privilége
D'aller au Louvre, en corps, commenter l'alphabet;
Grammairiens jurés, immortels par brevet,
10 Honneurs, richesse, emplois, ils ont tout en partage
Hors la saine raison que leur bonheur outrage;
Et le public esclave obéit à leurs lois.
Mille cercles savants s'assemblent à leur voix :
Oh! malheureux l'auteur dont la plume élégante
Se montre encor du goût sage et fidèle amante;
Qui, rempli d'une noble et constante fierté.
Dédaigne un nom fameux par l'intrigue acheté,
Et, n'ayant pour prôneurs que ses muets ouvrages,
Veut par ses talents seuls enlever les suffrages!
20 La faim mit au tombeau Malfilâtre ignoré;
S'il n'eût été qu'un sot, il aurait prospéré.

. . . . . .

O combien d'écrivains languiraient inconnus,
Qui, du Pinde français illustres parvenus,
En servant ce parti, conquirent nos hommages!
L'encens de out un peuple enfume leurs images :
Eux-même, avec candeur se disant immortels,
De leurs mains tour à tour se dressent des autels :
Sous peine d'être un sot, nul plaisant téméraire
30 Ne rit de nos amis, et surtout de Voltaire.
Sa prose, sans mentir, et ses vers sont parfaits,
Le Mercure trente ans l'a juré par extraits :
Qui pourrait en douter? Moi, cependant j'avoue
Que d'un rare savoir à bon droit on le loue;
Que ses chefs-d'œuvre faux, trompeuses nouveautés,
Etonnent quelquefois par d'antiques beautés
Que, par ses défauts même, il sait encore séduire;
Talent, qui peut absourdre un siècle qui l'admire;
Mais qu'on m'ose prôner des sophistes pesants,
40 Apostats effrontés du goût et du bon sens :
Saint-Lambert, noble auteur, dont la muse pédante
Fait des vers fort vantés par Voltaire qu'il vante;
Qui du nom de poème ornant de plats sermons,
En quatre points mortels a rimé les saisons;
Et ce vain Beaumarchais, qui trois fois avec gloire
Mit le mémoire en drame et le drame en mémoire;

Et ce lourd Diderot, docteur en style dur,
Qui passe pour sublime à force d'être obscur,
Et ce froid d'Alembert, chancelier du Parnasse,
Qui se croit un grand homme et fit une préface,
Et tant d'autres encor dont le public épris
Connaît beaucoup les noms et fort peu les écrits :
Alors, certes, alors ma colère s'allume,
Et la vérité court se placer sous ma plume.

ADIEUX D'UN JEUNE POÈTE A LA VIE [1].

J'ai révélé mon cœur au Dieu de l'innocence;
Il a vu mes pleurs pénitents; 10
Il guérit mes remords, il m'arme de constance;
Les malheureux sont ses enfants.

Mes ennemis, riant, ont dit dans leur colère :
Qu'il meure et sa gloire avec lui!
Mais à mon cœur calmé le Seigneur dit en père:
Leur haine sera ton appui.

A tes plus chers amis ils ont prêté leur rage;
Tout trompe la simplicité;
Celui que tu nourris court vendre ton image,
Noire de sa méchanceté. 20

Mais Dieu t'entend gémir, Dieu vers qui te ramène
Un vrai remords né des douleurs;
Dieu qui pardonne enfin à la nature humaine
D'être faible dans les malheurs.

J'éveillerai pour toi la piété, la justice
De l'incorruptible avenir;
Eux-même épureront, par leur long artifice,
Ton honneur qu'ils pensent ternir.

Soyez béni, mon Dieu! vous qui daignez me rendre
L'innocence et son noble orgueil; 30

[1] A la fin du siècle, un jeune poète dont le début fit naître de belles espérances, interrompues par une mort prématurée.

Jacques-Nicolas-Pierre DURANGE (1786—1811), composa, à l'imitation de Gilbert, ses *adieux à la vie*, où l'on remarque cette belle strophe :

J'ai vu, la tête menaçante,
L'ardent coursier mordant le frein,
Du pied frapper la terre absente,
Et bondir au son de l'airain;
Loin de lui s'enfuit la barrière....
Qui peut ainsi dans sa carrière
Ralentir ses fougueux élans?
Hélas! atteint avant la gloire,
Il porte aux champs de la victoire
Un trait qui déchire ses flancs.

(*Biogr. Univers. des Contemporains*).

Vous qui, pour protéger le repos de ma cendre,
Veillerez près de mon cercueil!

Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour, et je meurs :
Je meurs, et sur ma tombe, où lentement j'arrive,
Nul ne viendra verser des pleurs.

Salut, champs que j'aimais, et vous, douce verdure,
Et vous, riant exil des bois!
Ciel, pavillon de l'homme, admirable nature,
10 Salut pour la dernière fois!

Ah! puissent voir longtemps votre beauté sacrée
Tant d'amis sourds à mes adieux!
Qu'ils meurent pleins de jours, que leur mort soit pleurée!
Qu'un ami leur ferme les yeux!

LÉONARD [1].

LES TOMBEAUX.

IDYLLE.

Milon. J'aperçois dans ce lac, auprès de ses roseaux,
Une colonne renversée.
Damète. C'était un monument; l'urne est au bord des eaux.
Milon. O dieux! quelle scène est tracée
Sur ce marbre où la ronce a jeté ses rameaux!
20 J'y vois les horreurs de la guerre,
Sous des coursiers fougueux des mourants entraînés,
Les chars des vainqueurs forcenés
Roulant parmi des corps entassés sur la terre...
La tombe que d'un crime on ose ainsi charger
N'est point, assurément, la tombe d'un berger.

[1] **Nicolas-Germain LÉONARD** (1744-1793.), né à la Guadeloupe, mort à Nantes Amené très-jeune en France, il y fit ses études et entra de bonne heure dans la carrière diplomatique. Grâce à des protections puissantes, il obtint d'abord a place de chargé d'affaires à Liége; plus tard il fut nommé lieutenant général
30 de l'amirauté à la Guadeloupe, mais les troubles qui éclatèrent dans cette colonie, en 1791, l'obligèrent à revenir en France. L'instabilité de son caractère, et peut-être aussi des chagrins d'amour, l'empêchèrent de trouver le repos en quelque lieu qu'il essayât de se fixer. Ses voyages continuels ne purent triompher de l'incurable nostalgie dont il était tourmenté. Le jour même où la mort vint le surprendre, il se disposait à se rembarquer pour son île natale. Il ne faut pas confondre Léonard avec les poètes galants de son époque; il avait de la délica-

Damète. Un berger ! dis un monstre ! il dévasta nos plaines
Comme un brigand farouche, il vient donner des chaînes
A de faibles enfants, à d'innocents pasteurs,
A des vieillards cachés dans leurs humbles chaumières,
Foula d'un pied sanglant l'espoir des moissonneurs
Et sema dans les champs les membres de nos pères.
Le barbare ! il craignait qu'oublié des humains,
Avec lui chez les morts il n'emportât sa gloire;
Et, pour éterniser sa coupable mémoire,
Ce tombeau que tu vois fut construit de ses mains. 10
Milon. Exécrable tyran !.. Mais, certes, je l'admire :
Il veut que le passant ait soin de le maudire;
Et voilà maintenant son monument brisé !
La fange est confondue avec ces cendres viles ;
Et dans ce vase délaissé
On entend siffler les reptiles;
Qui ne rirait de voir au casque du vainqueur
S'asseoir la grenouille paisible,
Et d'impurs limaçons se traîner sans frayeur
Le long de son glaive terrible ? 20
Non, je ne voudrais pas de l'or du monde entier,
Si par un crime il fallait le payer :
J'aimerais mieux, en paix avec moi-même,
N'avoir que mes brebis, n'en eussé-je que deux ;
J'en immolerais une aux dieux,
Pour bénir leur bonté suprême.
Damète. Viens ; je veux te montrer un monument plus beau.
Suis-moi jusqu'à la tombe où repose mon père.
Milon. Il a laissé dans mon hameau
Un souvenir que je révère. 30
Je te suis; Alexis gardera mon troupeau.
Damète. Tout ce que tu vois est l'ouvrage
De ses industrieux efforts.
Cette contrée était sauvage;

tesse et de la sensibilité. Quelques-unes de ses *Idylles morales* peignent avec une grâce plus simple que naïve ces sentiments primitifs, ces mœurs patriarcales qui continuent la légende de l'âge d'or à travers les réalités de la civilisation. L'idylle et la pastorale sont presque toujours des fleurs de serre chaude, qui poussent sur le fumier des sociétés en décomposition. Indépendamment de ses œuvres poétiques auxquelles nous devons encore ajouter une imitation du *Temple de Guide*, de Montesquieu, Léonard a écrit plusieurs romans dont voici les titres : *La Nouvelle Clémentine* ou *Lettres d'Henriette de Berville ; Lettres de Deux Amants, habitants de Lyon, contenant l'Histoire tragique de Thérèse et de Faldoni.* 40

Les œuvres complètes de Léonard ont été publiées par le poète Campenon, son neveu et son exécuteur testamentaire.

Il y fit germer des trésors :
C'est lui qui planta ce bocage;
C'est lui qui, pour baigner nos bords,
Attira ce ruisseau de son lointain rivage;
Et voici son tombeau sous ce riant ombrage!
On dirait que, du sein des morts,
Il embellit pour nous son modeste héritage.
Milon. Ami! des dieux vengeurs adorons l'équité;
Ils brisent le tombeau d'un tyran détesté,
Qui par les pleurs du monde a signalé sa gloire :
Tandis que ce mortel, cher à l'humanité,
Fait respecter sa cendre et bénir sa mémoire.

LE BONHEUR.

Heureux qui, des mortels oubliant les chimères,
Possède une campagne, un livre, un ami sûr,
Et vit indépendant sous le toit de ses pères!
Pour lui le ciel se peint d'un éternel azur;
L'innocence embellit son front toujours paisible;
La vérité l'éclaire, et descend dans son cœur;
Et par un sentier peu pénible,
La nature qu'il suit le conduit au bonheur.
En vain, près de sa solitude,
La discorde en fureur fait retentir sa voix;
Livré, dans le silence, au charme de l'étude,
Il voit avec douleur, mais sans inquiétude,
Les états se heurter pour la cause des rois :
Tandis que la veuve éplorée
Au pied des tribunaux va porter ses clameurs,
Dans les embrassements d'une épouse adorée,
De la volupté seule il sent couler les pleurs.
Il laisse au loin mugir les orages du monde :
Sur les bords d'une eau vive, à l'ombre des berceaux,
Il dit, en bénissant sa retraite profonde :
« C'est dans l'obscurité qu'habite le repos! »
Le sage ainsi vieillit, à l'abri de l'envie,
Sans regret du passé, sans soin du lendemain;
Et quand l'être éternel le rappelle en son sein,
Il s'endort doucement pour renaître à la vie :
Si le ciel l'eût permis, tel serait mon destin.

BERQUIN [1].

CHOIX DE ROMANCES.

I. CHANT D'UNE MÈRE AUPRÈS DU BERCEAU DE SON ENFANT.

Heureux enfant, que je t'envie
Ton innocence et ton bonheur!
Ah! garde bien, toute ta vie,
La paix qui règne dans ton cœur.

Tu dors; mille songes volages,
Amis paisibles du sommeil,
Te peignent de douces images
Jusqu'au moment de ton réveil.

Espoir naissant de ta famille.
Tu fais son destin d'un souris. 10
Que sur ton front la gaîté brille,
Tous les fronts sont épanouis.

Tout plaît à ton âme ingénue,
Sans regrets comme sans désirs;
Chaque objet qui s'offre à ta vue
T'apporte de nouveaux plaisirs.

Si quelquefois ton cœur soupire,
Tu n'as point de longues douleurs;
Et l'on voit ta bouche sourire
A l'instant où coulent tes pleurs,

Heureux enfant, que je t'envie
Ton innocence et ton bonheur!
Ah! garde bien, toute ta vie;
La paix qui règne dans ton cœur.

II. LE NID DE FAUVETTES.

Je le tiens, ce nid de fauvette!
Ils sont deux, trois, quatre petits!
Depuis si longtemps je vous guette;
Pauvres oiseaux, vous voilà pris!

[1] Pour la notice biograph. page 557.

Criez, sifflez, petits rebelles,
Débattez-vous; oh! c'est en vain :
Vous n'avez pas encore d'ailes?
Comment vous sauver de ma main?

Mais, quoi, n'entends-je point leur mère,
Qui pousse des cris douloureux?
Oui, je le vois; oui, c'est leur père
Qui vient voltiger auprès d'eux.

Ah! pourrais-je causer leur peine,
10 Moi qui, l'été dans les vallons,
Venais m'endormir sous un chêne,
Au bruit de leurs douces chansons?

Hélas! si du sein de ma mère,
Un méchant venait me ravir,
Je le sens bien, dans sa misère,
Elle n'aurait plus qu'à mourir.

Et je serais assez barbare,
Pour vous arracher vos enfants!
Non, non, que rien ne vous sépare!
20 Non, les voici, je vous les rends.

Apprenez-leur dans le bocage
A voltiger auprès de vous;
Qu'ils écoutent votre ramage,
Pour former des sons aussi doux;

Et moi, dans la saison prochaine,
Je reviendrai dans les vallons,
Dormir quelquefois sous un chêne
Au bruit de leurs jeunes chansons.

BONNARD [1].

L'AMOUR ET L'AMITIÉ.

Fils des sens, et tyran des cœurs,
3 Tendre, brillant, vif et volage,
Nourri de plaisirs et de pleurs,
L'Amour est le dieu du bel âge.

[1] Bernard de BONNARD (1744-1784), né à Semur.
Entré d'abord au barreau, il semble avoir retourné la fameuse devise : *Cedan*

L'Amitié paisible a son tour,
Ses fruits sont les fleurs de l'automne;
Son règne dure plus d'un jour,
Et promet moins qu'il ne nous donne.

Aux premiers rayons du printemps,
On voit la rose purpurine
Flatter les yeux quelques instants,
Et se flétrir sur sa racine.

Moins orgueilleuse en sa couleur,
L'immortelle plus tard éclose, 10
Des hivers bravant la rigueur,
Voit cent fois l'âge de la rose.

A M. GUÉNEAU DE MONTBEILLARD [1].

Guéneau, quel est ton art pour trouver sans efforts,
Aux propos les plus ordinaires,
Les plus ingénieux rapports?
A tes côtés sont les grâces légères;
Sur tes écrits, dans tes discours,
Elles sèment ce sel attique
Qui nous réveille, et nous flatte, et nous pique;
Tu nous instruis, tu nous charmes toujours. 20
Digne ami de Buffon, de la métaphysique
J'aime à te voir atteindre les hauteurs,
Porter partout un œil philosophique,
Du cœur humain sonder les profondeurs,
Aux jeunes gens parler vers et musique.
A la beauté dire des riens flatteurs,
Avec les grands raisonner politique,
Près des chardons faire naître les fleurs.
J'aime à te voir, dans nos cercles, à table,
Nous animer du feu de tes bons mots, 30
Oublier ton savoir pour n'être rien qu'aimable,
Et donner de l'esprit aux sots.

arma togæ, car il quitta sa robe d'avocat pour endosser l'uniforme d'artilleur. Le duc d'Orléans, ayant eu l'occasion d'apprécier ses talents et son mérite, le nomma sous-gouverneur de ses fils. Le chevalier de Bonnard, par suite de contrariétés dont ses biographes ont indiqué la cause, dut résigner cet emploi qui fut confié à Mme de Genlis ; à l'âge de quarante ans, il fut atteint de la petite vérole en soignant son fils qu'il avait fait inoculer, et il mourut de cette terrible maladie. Ses *Poésies diverses* furent publiées en 1791, et réimprimées en 1824 et 1828. 40

Garat a publié une notice historique sur le chevalier de Bonnard.

[1] Voyez page 513.

VERS MIS SUR TOMBEAU DU CHEVALIER BAYARD.

Toi qui n'eus point d'égal en courage, en exploits,
Noble et dernier appui de la chevalerie,
De ta tombe, ô Bayard! rappelle-nous ses lois.
Que le Français qui dort se réveille à ta voix,
Et rends jusqu'à ton ombre utile à la patrie.

MORALITÉ.

Ne parler jamais qu'à propos
Est un rare et grand avantage :
Le silence est l'esprit des sots,
Et l'une des vertus du sage.

IMBERT [1].

CHOIX DE FABLES.

I. LE PAPILLON ET LA MOUCHE.

Une mouche un peu trop friande
Voletait sur les bords d'un verre de liqueur.
Elle s'y laissa choir : la sottise était grande ;
Fuyons la friandise, elle porte malheur.
La voilà prise : » O l'étourdie,
S'écrie alors un papillon léger !
On ne m'y prendrait pas; autour de ma bougie,
J'aime bien mieux courir et voltiger ! »
Il voltige à ces mots ; bientôt la flamme avide
Touche son aile et le fait trébucher;
Il tombe, et ce foyer perfide
A l'instant lui sert de bûcher.

[1] Barthelemi IMBERT (1747-1790) né à Nîmes, mort à Paris.

Il fut un des plus brillants élèves de Dorat, qu'il semble même avoir surpassé dès son début, dans le poème du *Jugement de Pâris*. Laissons l'auteur des *Siècles littéraires de la France* caractériser cet ouvrage qui obtint un succès de vogue lorsqu'il parut. « Ce poème, c'est ainsi que s'exprime Desessarts, fut une espèce de phénomène. Ce trait de la fable, si rebattu dans la poésie ancienne, si souvent et si faiblement traité dans la poésie moderne, parut rajeuni sous la plume d'Imbert, et enrichi d'une invention plus piquante et d'un nouveau ressort qui produit le plus grand effet. Sans s'assujettir aux traditions de la mythologie, le génie d'Imbert créa son héros, et le caractère qu'il lui donna est des mieux imaginés et des mieux soutenus. Rien de plus ingénieux et de plus simple que le plan de ce poème. Les trois déesses y sont représentées sous des couleurs riantes et très-distinctes, selon les attributs que la fable leur a départis. L'élégance, le naturel, l'aménité, répandent sur les détails un air de vie qui égaie l'imagina-

Plus qu'il ne vaut, toujours l'homme se prise,
De sa sagesse il fait toujours grand cas.
Il parle bien; mais observez ses pas :
Tout en moralisant, il fait une sottise.

II. L'HOMME ET L'ESPALIER.

Un maladroit particulier
Avait, dans son enclos fertile,
Des arbres qu'il voulait unir en espalier.
Mais sitôt qu'il trouvait une branche indocile,
Il la coupait sur l'heure, au lieu de la plier.
Enfin sa serpe indiscrète
Coupe tant, soir et matin,
Qu'il voit bientôt mourir ses arbres qu'il regrette,
Et qui pouvaient sans peine embellir son jardin.

Tous ces rameaux, que du tronc il sépare,
Que l'étourdi vient arracher,
Avec nos passions, lecteur, je les compare :
Il faut les diriger, et non les retrancher.

III. LES ENFANTS ET LA ROSE.

Dans un jardin public, un rosier au soleil,
Dressant sa tige verte et de fleurs décorée,
Avait, hors de son vase, une branche égarée,
D'où pendait une rose, au teint frais et vermeil.
Un couple d'écoliers la voit et se propose
De la cueillir; mais comment s'arranger?
Ils étaient deux pour une rose;
Ne pouvant donc la partager :
« Disputons-là, dit l'un, vers la rose chérie,
Des ciseaux à la main, nous irons au hasard,

tion. la fixe sur tous les objets et les lui rend sensibles. » Imbert était doué d'une facilité de travail peu commune. Indépendamment de son poème, qui est resté son principal titre littéraire, il a produit un nombre si considérable d'ouvrages qu'il nous serait impossible d'en donner ici la nomenclature complète. Nous pensons qu'il nous suffira d'indiquer parmi ses poésies diverses : *l'Elégie sur la mort de Piron, les Fables nouvelles, les Historiettes ou Nouvelles en vers*, et parmi ses œuvres dramatiques, *le Lord et le Chevalier français*, comédie en vers libres; *les Deux Sylphes*, comédie en vers libres, mêlée d'ariettes, *le Jaloux sans amour*, comédie en 5 actes; en vers libres, *la Fausse apparence ou le Jaloux malgré lui*, comédie en 3 actes, en vers. Imbert a écrit aussi plusieurs romans; celui qu'on lit le plus volontiers, et qui passe généralement pour le mieux écrit, est intitulé : *Les Egarements de l'amour ou lettres de Fanny et de Melfort.*

Les yeux bandés, en vrai colin-maillard,
Mais surtout point de tricherie.
Le premier qui, les yeux bien clos,
De dix pas allant auprès d'elle,
Légèrement, d'un seul coup de ciseaux,
Aura fait à ses pieds tomber la demoiselle,
L'obtiendra seul. » L'avis sur l'heure est adopté.
Mais qui doit commencer? l'âge n'est pas un titre
En pareil cas; il faut un autre arbitre,
La courte-paille enfin donna la primauté
Au plus jeune, à Jeannot. Les yeux clos, vers la tige,
Ses ciseaux bien ouverts, Jeannot marche en avant,
Arrive, et l'instrument, que des doigts il dirige,
Se ferme, coupe... quoi? du vent.
Rien de plus, au rosier la fleur demeure entière.
Entière, non. En passant de sa main
Il a touché la rose; une feuille soudain
Tombe en volant sur la poussière.
Qui fut bien sot! ce fut l'enfant.
L'autre prend les ciseaux, et marche triomphant.
Encore en vain la fleur est menacée,
Des ciseaux meurtriers elle évite les dents;
Mais de ce choc plus rudement froissée,
Sur sa tige ébranlée elle tremble longtemps;
Et mainte feuille encore est au loin dispersée.
Le premier rentre en lice; encor même succès.
Son rival reprend de plus belle;
Mais à chacun de ces essais,
La rose perd toujours quelque feuille nouvelle;
Jeannot enfin l'emporte; à ses pieds il abat
La fleur, hélas! si tourmentée;
Triste butin! car après le combat,
Pas une feuille n'est restée;
Et le squelette d'une fleur
Est le seul prix qui demeure au vainqueur.

O vous, qui d'un pays vous disputez l'empire,
Ainsi, fiers conquérants, votre orgueil se débat:
Voulez-vous posséder quelque nouvel état,
Vous commencez par le détruire.

IV. ÉPILOGUE.

J'ai pris en main le luth de La Fontaine,
Plus d'une corde a rompu sous mes doigts:
Pour donner des leçons à la faiblesse humaine,
De l'âpre vérité j'ai radouci la voix;

Et déjà le plaisir d'interpréter ses lois
A payé mes soins et ma peine.
Je ne corrigerai peut-être aucuns défauts;
Redresser l'homme est chose difficile;
Mais il peut amuser son naturel futile
Des travers de mes animaux.
Et sa faiblesse, hélas! l'expose à tant de maux,
Que l'amuser, c'est encore être utile.
De la morale il rejette la voix,
Me dira-t-on, ce langage l'attriste, 10
Il le hait. Oui, l'homme, je crois,
Fuit la morale quelquefois,
Mais plus souvent le moraliste.
La morale d'abord l'effraie; or l'égayer,
C'est le plus sûr : il fuit l'aspect sauvage
De l'austère censeur, qui veut le rendre sage,
Et commence par l'ennuyer.
Sachons donc, avant tout, captiver son oreille;
Offrons-lui, pour le corriger,
Non pas un froid pédant, qui vient pour l'affliger, 20
Mais un ami qui le conseille.

BERTIN [1].

GAVARNIE [2].

MONT DES PYRÉNÉES.

Roulant avec fureur ses ondes blanchissantes,
De cascade en cascade au loin retentissantes,
Le Gave des rochers tombe dans les vallons,
Entraîne les débris et des bois et des monts,
Fait entrer leurs sommets dans la terre profonde,
Et menace, à grand bruit, d'ensevelir le monde.
O d'un pouvoir terrible inexplicables jeux!
O monts de Gavarnie! ô redoutable enceinte!
Sur vos flancs escarpés, sur vos remparts neigeux, 20
De ce monde changeant la vieillesse est empreinte :
L'auteur seul à mes yeux s'obstine à se cacher.
De ce vaste tombeau je ne puis m'arracher.
Ces cyprès renversés, ces affreuses peuplades
De noirs rochers, au loin, l'un sur l'autre étendus,
Sur des gouffres sans fond ces hameaux suspendus,

[1] Pour la notice biograph. voy. page 558.
[2] Voyez page 562, note 1.

Ce luxe de ruisseaux, de torrents, de cascades,
Par cent canaux divers à la fois descendus,
Tout m'attriste et me plaît; tout m'annonce l'empire
De l'éternel vieillard qui fuit sans s'arrêter :
Sur la nature enfin tout force à méditer.
Qu'elle est belle en ces lieux! quelle horreur elle inspire !
Il nous faudrait ici Buffon pour la décrire.
Et Delille pour la chanter.

SA DERNIÈRE ÉLÉGIE.

C'est assez d'une faible lyre
Tirer de timides accords;
C'est assez du dieu qui m'inspire
Dans de frivoles jeux dissiper les trésors.
Rentrez sous vos riants ombrages,
Doux enfants de la paix, volupteux amours :
Cachez-vous; la discorde a troublé nos rivages,
Le soldat jusqu'aux cieux pousse des cris sauvages,
Et j'entends battre les tambours.
Quel demi-dieu, chéri des filles de mémoire,
Arraché tout sanglant aux assauts meurtriers,
S'avance au bruit pompeux des instruments guerriers?
C'est Achille ou d'Estaing, qui, courbé sous sa gloire,
Descend à pas tardifs de son char de victoire,
Et pare un jeune roi de ses doubles lauriers.
Levons-nous, il est temps : qu'on apporte mes armes ;
D'un large bouclier chargez mon faible bras.
Oui, j'abjure, ô Vénus ! tes honteuses alarmes ;
Amour, perfide Amour, je renonce à tes charmes :
C'en est fait, l'honneur parle, et je vole aux combats.

Mme DE VERDIER. [1]

LA FONTAINE DE VAUCLUSE.

IDYLLE.

Ce n'est pas seulement sur des rives fertiles
Que la nature plaît à notre œil enchanté :
Dans les climats les plus stériles,
Elle nous force encor d'admirer sa beauté.
Tempé nous attendrit, Vaucluse nous étonne,
Vaucluse, horrible asile, où Flore ni Pomone
N'ont jamais prodigué leurs touchantes faveurs ;

[1] Suzanne Allut, Dame DE VERDIER (1745—1813).

Où jamais de ses dons la terre ne couronne
L'espérance des laboureurs.
Ici, de toutes parts, elle n'offre à la vue
Que les monts escarpés qui bornent ces déserts,
Et qui se cachant dans la nue,
Les séparent de l'univers.
Sous la voûte d'un roc dont la masse tranquille
Oppose à l'aquilon un rempart immobile,
Dans un majestueux repos,
Habite de ces bords la naïade sauvage ; 10
Son front n'est point orné de flexibles roseaux,
Et la pureté de ses eaux
Est le seul ornement qui pare son rivage ;
J'ai vu ses flots tumultueux
S'échapper de son urne en torrent écumeux ;
J'ai vu ses ondes jaillissantes,
Se brisant à grand bruit sur des rochers affreux,
Précipiter leur cours vers des plaines riantes,
Qu'un ciel plus favorable éclaire de ses feux.
L'écho gémit au loin : Philomèle craintive 20
Fuit et n'ose sur cette rive
Faire entendre ses doux accents.
L'oiseau seul de Pallas, dans ces cavernes sombres,
Confond pendant la nuit, avec l'horreur des ombres,
L'horreur de ses lugubres chants.
Déesse de ces bords, ma timide ignorance
N'ose lever sur vous des regards indiscrets ;
Je ne veux point sonder les abîmes secrets
Où de l'astre du jour vous bravez la puissance,
Lorsque sa brûlante influence 30
Dessèche votre lit ainsi que nos guérets.
Je ne demande point par quel heureux mystère
Chaque printemps vous voit plus belle que jamais,
Tandis qu'au départ de Cérès
Vous nous offrez à peine une onde salutaire ;
Expliquez-moi plutôt les nouveaux sentiments
Qui calment l'horreur de mes sens.
Quoi ! ces tristes déserts, ces arides montagnes,
L'aspect affreux de ces campagnes
Devraient-ils inspirer de si doux mouvements ? 40
Ah ! sans doute l'aurore y fait briller encore
Un rayon de ce feu que ressentit pour Laure
Le plus fidèle des amants.
Pétrarque, auprès de vous, soupira son martyre ;
Pétrarque y chantait sur sa lyre
Sa flamme et ses tendres souhaits ;

Et tandis que les cris d'une amante trahie,
Ou la voix de la perfidie,
Fatiguent nos coteaux, remplissent nos forêts ;
Du sein de nos grottes profondes
L'écho ne répondit jamais
Qu'aux accents d'un amour aussi pur que vos ondes.
Trop heureux les amants l'un de l'autre enchantés,
Qui, sur ces rochers écartés,
Feraient revivre encor cette tendresse extrême ;
10 Et dans une douce langueur,
Oubliés des humains qu'ils oublîraient de même,
Suffiraient seuls à leur bonheur !
Mais, hélas ! il n'est plus de chaînes aussi belles :
Pétrarque dans sa tombe enferma les Amours.
Nymphes, qui répétiez ses chansons immortelles,
Vous voyez tous les ans la saison des beaux jours
Vous porter des ondes nouvelles :
Les siècles ont fini leur cours
Et n'ont point ramené des cœurs aussi fidèles.
20 Ah ! conservez du moins les sacrés monuments
Qu'il a laissés sur vos rivages,
Ces chiffres, de ses feux respectables garants,
Ces murs qu'il habitait, ces murs sur qui le temps
N'osa consommer ses outrages.
Surtout que vos déserts, témoins de ses transports,
Ne recèlent jamais l'audace ou l'imposture ;
Et si quelqu'infidèle ose souiller ces bords,
Que votre seul aspect confonde le parjure
Et fasse naître ses remords !

FABRE D'ÉGLANTINE [1].

FRAGMENT DU PHILINTE DE MOLIÈRE.

ACTE II, SCÈNE IX.

30 *Philinte.* L'homme imprudent pour qui votre cœur sollicite,
Dans son revers fâcheux n'a que ce qu'il mérite,
Un fripon trouve un sot, et par un lâche abus,
Lui surprend un billet de deux cent mille écus ;

[1] **Philippe-François-Nazaire FABRE D'ÉGLANTINE** (1755-1794), né à Carcassonne, exécuté à Paris.

Les biographies nous apprennent que son éducation fut très-négligée ; mais il était doué d'une remarquable intelligence et il avait les instincts d'un poète ; il le prouva bien lorsqu'il remporta à peine hors de l'adolescence, au concours

Tant pis pour le perdant; il paîra ses méprises;
Car on ne fit jamais de pareilles sottises.
Alceste. Ne se trompe-t-on pas et n'est-on pas trompé?
Philinte. Non, jamais à ce point.
Alceste. Avez-vous échappé,
Vous, monsieur, constamment, toujours à l'imposture?
Philinte. Toujours. Et si jamais, mon cher, je vous le jure,
On me surprend avec cette dextérité,
Je ne m'en plaindrai pas; je l'aurai mérité.
Alceste. Mais cet homme est perdu, ruiné sans ressource. 10
Philinte. Eh bien! c'est un trésor qui changera de bourse.
Alceste. Quelle horreur!
Philinte. Mais pas tant que vous l'imaginez,
Alceste. Vous me faites frémir!
Philinte. Ah! frémir!... Devinez,
Vous, monsieur, qui savez la fin de toutes choses,
Ce qu'il peut résulter des plus injustes causes.
Tout est bien.
Alceste. Savez-vous que vous extravaguez?
Philinte. Tout est bien; et le fait qu'ici vous alléguez 20
De cette vérité peut prouver l'évidence,
L'adresse avec succès a volé l'imprudence : »

des *Jeux Floraux*, à Toulouse, le prix de l'Églantine d'or, triomphe précoce dont il fut si fier, qu'il ajouta à son nom celui de cette fleur qui égalait alors pour lui la palme la plus glorieuse. Il fut d'abord comédien de province; mais il se dégoûta assez vite d'une profession pour laquelle la nature ne l'avait pas fait, et il aborda la scène, comme auteur comique. Ses premières pièces n'eurent aucun succès; nous nous bornerons à en indiquer les titres : *les Gens de Lettres* ou *le Provincial à Paris*, *le Présomptueux* ou *l'Heureux imaginaire*, deux comédies en 5 actes, en vers, et *l'Amour et l'Intérêt*, comédie en 3 actes, 30 en vers. Nous ne mentionnerons également que pour mémoire une tragédie d'*Augusta*, qui ne fut jouée que deux fois. Avant d'arriver au *Philinte de Molière*, qui est le chef-d'œuvre de Fabre d'Eglantine, nous ne pouvons nous dispenser de retracer en quelques mots les principaux incidents de la vie politique de ce personnage dont le double caractère a donné lieu à tant d'interprétations différentes. Fabre ne se contenta point d'embrasser avec ardeur les grands principes de la Révolution; dès que les partis commencèrent à se grouper au sein de la Constituante et de l'Assemblée nationale, Fabre se jeta dans le camp de l'opposition la plus radicale.

Nommé secrétaire de Danton, lorsque celui-ci devint ministre de la justice, 40 Fabre fut élu député à la Convention nationale où il ne brilla pas comme orateur; on cite de lui quelques rapports dont la prose incorrecte et rude n'était pas faite pour atténuer, en apparence du moins, la rigueur des mesures qu'ils provoquaient. Il eut été à désirer que Fabre, pour sa gloire, se résignât complétement aux rôles muets; mais le 24 octobre 1793, il ne rougit pas d'accuser les Girondins d'avoir pris part au vol du garde-meuble. Deux mois plus tard, il était lui-même accusé d'avoir falsifié un décret relatif aux comptes de liquida-

C'est un mal. Eh bien, soit que le vol soit remis;
Le mal restera mal toujours, il est commis.
Que le fripon triomphe, il lui faut des complices,
Des agents, des supports : par mille sacrifices,
De mille parts du vol il sera dépouillé.
Le trésor coule et fuit, distribué, pillé,
Il se disperse : enfin, par un reflux utile,
La fortune d'un homme en enrichit deux mille.
Un sot a tout perdu, mais l'état n'y perd rien.
10 Ainsi j'ai donc raison de dire : tout est bien.
Alceste. O mœurs!
Philinte. O clarté! Moi, je prêche ici...
Alceste. Des crimes;
Je ne veux pas répondre à ces lâches maximes.
Vous fûtes mon ami.
Philinte. Quand on se voit pressé.
Alceste. J'en suis honteux pour vous.
Philinte. Dites embarrassé.
Alceste. Embarrassé! Grand Dieu!... Si sur votre paresse
20 Je ne jetais l'affront que vous fait votre adresse,
Si ces principes-là conduisaient votre cœur,
Je ne vous verrais plus qu'avec des yeux d'horreur.
Et voilà donc comment les heureux de la terre
Savent se dispenser aujourd'hui de bien faire!

tion de la Compagnie des Indes, et le 15 avril 1794, il était envoyé à l'échafaud comme royaliste et comme faussaire.

Nous avons dit que le *Philinte de Molière* était le chef-d'œuvre de Fabre, voici en quels termes La Harpe a parlé de cette pièce dans son *Cours de Littérature* :

30 « On a fait une observation critique sur le titre de cette comédie que l'on voudrait changer, et cela prouve d'abord qu'on la regarde comme un ouvrage de mérite; car qu'importe le titre d'une mauvaise pièce? On a dit, et avec raison, qu'il ne fallait pas appeler celle-ci le Philinte de Molière, parce que le Philinte de M. d'Eglantine en est très-différent; lui-même paraît l'avoir senti, puisque l'on dit à son Philinte :

Et je vous ai connu bien meilleur que vous n'êtes.

C'est qu'en effet celui de Molière n'est point un homme personnel, insensible et dur; son caractère est celui de la raison indulgente, qui croit devoir se prêter aux faiblesses et aux travers que l'on ne saurait corriger; il est d'ailleurs
40 très-bon ami, et s'occupe pendant toute la pièce des intérêts d'Alceste, dont il ne blâme la mauvaise humeur qu'en raison du mal qu'elle peut lui faire. Cette manière d'être n'a rien de commun avec celle du nouveau Philinte, qui n'est autre chose qu'un parfait égoïste. J'aurais donc intitulé la pièce : *Philinte égoïste* ou *Alceste philanthrope*, et j'aurais voulu exposer, dans le cours de l'ouvrage, comment le caractère de Philinte s'était corrompu et endurci dans le commerce d'un certain monde où l'on ne s'accoutume que trop à n'exister que pour soi. J'en aurais tiré une morale de plus : c'est que l'indulgence et la douceur, quand

Tout est bien, dites-vous. Et vous n'établissez
Ce système accablant, que vous embellissez
Des seuls effets du crime et des couleurs du vice,
Que pour vous dispenser de faire un bon office
A quelque infortuné, victime d'un pervers.
Allez, pour vous punir d'un si cruel travers,
Je ne voudrais vous voir qu'un instant en présence
De cet infortuné réclamant la vengeance
Et du ciel et des lois, au moment douloureux
Qu'il se verra frappé de ce coup désastreux. 10
Ses cris, son désespoir, sa famille affligée
Sa probité, peut-être, à ses biens engagée,
Verriez-vous tout cela d'un œil sec et cruel?
Philinte. Je lui dirais : « Mon cher, votre état actuel,
Croyez-moi, chaque jour est celui de mille autres.
Tel homme était sans biens, et s'enrichit des vôtres.
Vous les aviez; pourquoi ne les aurait-il pas?
Rappelez la fortune et courez sur ses pas.
Quand vous l'aurez, craignez qu'on ne vous la dérobe;
Vous n'êtes qu'un atome et qu'un point sur le globe; 20
Voulez-vous qu'en entier il veille à votre bien?
Il s'arrange en total; en total, tout est bien. »
Alceste. Non, je ne croyais pas, je dois enfin le dire,
Que la soif de mal faire allât jusqu'au délire.

elles ne tiennent pas à des principes réfléchis, mais à une sorte de mollesse et d'indolence, peuvent conduire jusqu'à cette insouciance méprisable qui rend un homme étranger aux sentiments et aux devoirs de l'humanité. C'est précisément notre Philinte : l'idée et l'exécution de ce rôle font beaucoup d'honneur à M. d'Eglantine, et d'autant plus qu'il a réussi où d'autres avaient échoué.... Son Philinte n'est ni un ambitieux, ni un avare, ni un intrigant ; c'est purement un 30 égoïste, et pas autre chose, un de ces hommes comme il y en a tant dans une nation profondément dépravée, qui, pour ne pas déranger leur sommeil ou leur digestion, se refuseraient à rendre le plus grand service, ou à faire la meilleure action qui dépendrait d'eux ; un homme pour qui rien n'existe au monde que lui, pour qui tout est bien dès que lui-même n'est pas mal, qui n'a aucun autre sentiment que celui de son bien-être individuel ; un homme tout entier dans son *moi*, et que rien de ce qui regarde autrui ne peut en tirer un moment, qui ne plaint point le malheur et ne s'indigne point du crime, attendu que cela troublerait sa tranquillité, et qu'il ne se croit chargé de rien que de lui. On sent qu'un pareil caractère est la mort de toutes les vertus, de tous les sentiments humains 40 et honnêtes : on ne peut savoir trop de gré à un auteur comique d'avoir fait servir son talent à combattre cette espèce de monstre anti-social, à en inspirer l'horreur, à le montrer dans toute sa difformité. »

Le Philinte de Fabre d'Eglantine, ne disons pas de Molière, est certainement une des œuvres les plus sérieuses et les plus élevées qui aient jamais paru sur la scène française. Oser donner une suite au Misanthrope et la faire accepter par le public, c'était déjà un assez rare succès, mais dégager de l'idée mère du grand comique les éléments d'une étude psychologique originale et presque per-

Je ne sais plus quel mot pourrait être emprunté
Pour peindre cet excès d'insensibilité,
Cet esprit de vertige et ces lueurs ineptes
Qui réduisent ainsi l'égoïsme en préceptes.
Tout est bien! Insensés! Eh! vous ne pouvez pas
Sans toucher votre erreur faire le moindre pas,
Tout est bien? Oui, sans doute, en embrassant le monde,
J'y vois cette sagesse éternelle et profonde
Qui voulut en régler l'immuable beauté;
10 Mais l'homme n'a-t-il point sa franche liberté?
Ne dépend-il donc pas d'un impudent faussaire
De ne pas friponner ainsi qu'il veut le faire?
Ne tient-il pas à vous de prêter votre appui
A l'homme infortuné qu'on ruine aujourd'hui?
Ne tient-il pas à moi, sur un refus tranquille,
De vous fuir à jamais comme un homme inutile?
Or, on peut faire, ou non, le bien comme le mal,
Si nous avons ce droit favorable ou fatal.
Dans ce que l'homme a fait, au gré de son caprice,
20 Or donc tout n'est pas bien, ou vous niez le vice.
Parmi les braves gens, loyaux, sensibles, bons,
Il faudrait donc aussi des méchants, des fripons,
Dans l'optimisme affreux que votre esprit épouse?

sonnelle, c'était une véritable conquête. Pourquoi l'inexpérience de l'artiste a-t-elle trahi chez Fabre les meilleures intentions du penseur? Pourquoi la langue du poète, à l'exception de quelques traits d'une incontestable beauté, est-elle si fort au-dessous de ses inspirations? Le Philinte n'est pas à proprement parler une comédie de mœurs; c'est une thèse philosophique mise en action, au moyen de deux ou trois types plus ou moins abstraits, dans un milieu social à
30 peine défini. Il ne faut donc chercher dans ce drame austère, parfois monotone jusqu'à l'ennui, ni la couleur, ni le mouvement, ni la verve, ni les agréments de toute sorte qui brillent dans des œuvres d'une portée beaucoup moins haute, mais d'une exécution plus heureuse ou plus parfaite. La Harpe qui s'était montré si juste envers Fabre à l'occasion du Philinte, cesse d'être un critique pour devenir un homme de parti quand il examine *l'Intrigue épistolaire* et surtout *les Philosophes*. L'analyse de ces deux pièces qu'on peut lire dans *le Lycée* est faite *ab irato*. Nous ne prétendons pas que *l'Intrigue épistolaire* soit un chef-d'œuvre; c'est tout simplement un pastiche de l'ancienne comédie d'intrigue qui n'a ni la désinvolture ni la grâce des modèles qu'il veut rappeler;
40 mais encore fallait-il tenir compte des scènes bien conduites qu'il renferme et de l'immense succès qu'il obtint lorsqu'il fut représenté. Quant aux *Précepteurs*, c'est incontestablement la mieux écrite des comédies de Fabre et elle procède du même ordre d'idées et de sentiments que le *Philinte de Molière;* c'est dire qu'elle n'est pas indigne de l'intelligence remarquable, peut-être supérieure, à qui nous devons cette dernière pièce. Il est évident pour nous que Fabre d'Eglantine en montant sur l'échafaud avait le droit de dire comme Chénier, en se frappant le front : « Pourtant, j'avais quelque chose là! » A. R.

De sa perfection la nature est jalouse,
Sans doute, et c'est toujours le but de ses bienfaits;
Mais nous ne sommes pas comme elle nous a faits;
Moins nous avons changé, plus nous sommes honnêtes;
Et je vous ai connu bien meilleur que vous n'êtes.
Laissez ce faux système à ces vils opulents
Qui, jusque dans le crime, enervés, indolents,
Dans la mort de leur cœur sommeillent et reposent,
Loin des maux qu'ils ont faits et des plaintes qu'ils causent.
Eh quoi! si tout est bien, à ce cri désastreux, 10
Que va-t-il donc rester à tant de malheureux,
Si vous leur ravissez jusques à l'espérance?
Vous endurcissez l'homme à sa propre souffrance :
Il allait s'attendrir, vous lui séchez le cœur;
Vous clouez le bienfait aux mains du bienfaiteur.
Ah! je n'ose plus loin pousser cette peinture,
Pour le bien des humains, et grâce à la nature,
Aux erreurs de l'esprit la pitié survivra.
L'homme sent qu'il est homme; et, tant qu'il sentira
Que les malheurs d'autrui peuvent un jour l'atteindre,
Il prendra part aux maux qu'il a raison de craindre. 20

LES PRÉCEPTEURS.

ACTE II, SCÈNE IV.

Timante. De ce que vous portez en guise de trousseau,
Dans la maison des gens le fatras de Rousseau,
Et que vous y singez cet ennuyeux apôtre,
Pensez-vous nous duper, et valoir mieux qu'un autre?
Ariste. De ce que vous versez le fiel et le mépris,
Sur l'homme de génie, et raillez ses écrits,
Pensez-vous l'empêcher de vivre d'âge en âge,
Et qu'il en vaudra moins, comme vous davantage? 30
Lucrèce. Finissez, s'il vous plaît, cette altercation.
Timante (*outré*). Pour conduire avec gloire une éducation,
Et sans y faire entrer votre sotte manie,
On peut avoir aussi ses talents, son génie,
Je prouverai du moins, qu'en sortant de mes mains,
Mon élève pourra vivre avec les humains;
Dans leur société pratiquer l'art de plaire;
Des usages reçus savoir le formulaire;
Et, sans être un pédant de mœurs et de savoir,
Se montrer comme il faut, enfin se faire voir. 40
Ariste. Je ne conteste point l'espoir de votre élève;
Je vous rends bien justice; et, pour peu que j'achève,
Vous verrez que je suis très d'accord avec vous,

Et que vous avez tort de vous mettre en courroux.
Votre élève en effet, sera ce que vous dites;
Exempt de ces travers, de ces vertus maudites,
Que le monde agréable abhorre avec raison,
Ses dons seront meilleurs et sans comparaison.
Trop de fierté dans l'âme est le fait d'un sauvage;
Il aura de l'orgueil; cela sied davantage.
La vulgaire bonté n'est qu'un poids importun;
Il sera méprisant; cela sort du commun,
10 La liberté pour lui ne serait qu'une entrave;
Ses délices seront d'être un brillant esclave,
Des élans du génie il fera peu de cas;
Mais il dira des riens qui seront délicats;
Il sera sans vigueur; mais il aura des grâces.
Nul feu, nul sentiment; mais d'aimables grimaces.
Il sera faux, mais doux; louangeur, mais loué;
Perfide, mais adroit; méchant, mais enjoué.
Il sera donc parfait, si je sais bien le prendre.
Plus de bruit : vous voyez qu'il n'est que de s'entendre. (*Il sort.*)

L'HOSPITALITÉ.

ROMANCE.

20 Il pleut, il pleut, bergère;
Presse tes blancs moutons;
Allons sous ma chaumière;
Bergère, vite allons :
J'entends sur le feuillage
L'eau qui tombe à grand bruit;
Voici, voici l'orage;
Voilà l'éclair qui luit.

30 Entends-tu le tonnerre?
Il roule en approchant;
Prends un abri, bergère,
A ma droite, en marchant;
Je vois notre cabane...
Et, tiens, voici venir
Ma mère et ma sœur Anne,
Qui vont l'étable ouvrir.

Bonsoir, bonsoir, ma mère;
Ma sœur Anne, bonsoir;
40 J'amène ma bergère
Près de vous pour ce soir.

Va te sécher, ma mie,
Auprès de nos tisons :
Sœur, fais-lui compagnie.
Entrez, petits moutons.

Soignons bien, ô ma mère!
Son tant joli troupeau;
Donnez plus de litière
A son petit agneau.
C'est fait : allons près d'elle.
Eh bien donc, te voilà?
En corset, qu'elle est belle;
Ma mère, voyez-la.

Soupons : prends cette chaise;
Tu seras près de moi;
Ce flambeau de mélèze
Brûlera devant toi :
Goûte de ce laitage;
Mais tu ne manges pas!
Tu te sens de l'orage :
Il a lassé tes pas.

Eh bien! voilà ta couche,
Dors-y jusques au jour...,
Laisse-moi sur ta bouche
Prendre un baiser d'amour.

Ne rougis pas, bergère;
Ma mère et moi, demain,
Nous irons chez ton père
Lui demander ta main.

FLORIAN [1].

CHOIX DE FABLES.

I. LA FABLE ET LA VÉRITÉ.

La Vérité toute nue
Sortit un jour de son puits.
Ses attraits par le temps étaient un peu détruits :
Jeunes et vieux fuyaient à sa vue.
La pauvre Vérité restait là morfondue,
Sans trouver un asile où pouvoir habiter. 10
A ses yeux vient se présenter
La Fable richement vêtue,
Portant plumes et diamants,
La plupart faux, mais très-brillants.
« Eh! vous voilà? bonjour, dit elle :
Que faites-vous ici seule sur un chemin? —
La Vérité répond : Vous le voyez, je gèle.
Aux passants je demande en vain
De me donner une retraite,
Je leur fais peur à tous. Hélas! je le vois bien, 20
Vieille femme n'obtient plus rien. —
Vous êtes pourtant ma cadette,
Dit la Fable; et, sans vanité,
Partout je suis fort bien reçue.
Mais aussi, dame Vérité,
Pourquoi vous montrer toute nue?
Cela n'est pas adroit. Tenez, arrangeons-nous;
Qu'un même intérêt nous rassemble :
Venez sous mon manteau, nous marcherons ensemble;
Chez le sage, à cause de vous, 30
Je ne serai point rebutée;
A cause de moi, chez les fous
Vous ne serez point maltraitée.
Servant par ce moyen chacun selon son goût,
Grâce à votre raison, et grâce à ma folie,
Vous verrez, ma sœur, que partout
Nous passerons de compagnie. » (*Livre I*, 1.)

[1] Pour la notice biographique voy. p. 567.

II. LES DEUX VOYAGEURS.

Le compère Thomas et son ami Lubin
Allaient à pied tous deux à la ville prochaine.
Thomas trouve sur son chemin
Une bourse de louis pleine;
Il l'empoche aussitôt. Lubin, d'un air content,
Lui dit : « Pour nous la bonne aubaine! —
Non, répond Thomas froidement,
Pour *nous* n'est pas bien dit; pour *moi*, c'est différent. »
Lubin ne souffle plus : mais, en quittant la plaine,
10 Ils trouvent des voleurs cachés au bois voisin.
Thomas tremblant, et non sans cause,
Dit : « Nous sommes perdus! — Non, lui répond Lubin,
Nous n'est pas le vrai mot : mais *toi*, c'est autre chose. »
Cela dit, il s'échappe à travers les taillis.
Immobile de peur, Thomas est bientôt pris :
Il tire la bourse, et la donne.

Qui ne songe qu'à soi quand sa fortune est bonne
Dans le malheur n'a point d'amis. (*Livre I*, 4)

III. LE ROSSIGNOL ET LE PRINCE.

Un jeune prince, avec son gouverneur,
20 Se promenait dans un bocage,
Et s'ennuyait, suivant l'usage :
C'est le profit de la grandeur.
Un rossignol chantait sous le feuillage :
Le prince l'aperçoit, et le trouve charmant;
Et, comme il était prince, il veut dans le moment
L'attraper et le mettre en cage.
Mais pour le prendre il fait du bruit,
Et l'oiseau fuit.
« Pourquoi donc, dit alors son altesse en colère,
30 Le plus aimable des oiseaux
Se tient-il dans les bois, farouche et solitaire,
Tandis que mon palais est rempli de moineaux? —
C'est, lui dit le Mentor, afin de vous instruire
De ce qu'un jour vous devez éprouver :
Les sots savent tous se produire;
Le mérite se cache, il faut l'aller trouver. (*Livre I*, 19.)

IV. L'AVEUGLE ET LE PARALYTIQUE.

Aidons-nous mutuellement,
La charge des malheurs en sera plus légère :

Le bien que l'on fait à son frère
Pour le mal que l'on souffre est un soulagement.
Confucius l'a dit; suivons tous sa doctrine :
Pour la persuader aux peuples de la Chine,
Il leur contait le trait suivant :
Dans une ville de l'Asie
Il existait deux malheureux,
L'un perclus, l'autre aveugle, et pauvres tous les deux :
Ils demandaient au ciel de terminer leur vie;
Mais leurs cris étaient superflus, 10
Ils ne pouvaient mourir. Notre paralytique,
Couché sur un grabat dans la place publique,
Souffrait sans être plaint : il en souffrait bien plus.
L'aveugle, à qui tout pouvait nuire,
Etait sans guide, sans soutien,
Sans avoir même un pauvre chien
Pour l'aimer et pour le conduire.
Un certain jour il arriva
Que l'aveugle à tâtons, au détour d'une rue,
Près du malade se trouva : 20
Il entendit ses cris, son âme en fut émue.
Il n'est tels que les malheureux
Pour se plaindre les uns les autres.
« J'ai mes maux, lui dit-il, et vous avez les vôtres.
Unissons-les, mon frère, ils seront moins affreux. —
Hélas! dit le perclus, vous ignorez, mon frère,
Que je ne puis faire un seul pas;
Vous-même vous n'y voyez pas :
A quoi nous servirait d'unir notre misère? —
A quoi? répond l'aveugle; écoutez : à nous deux 30
Nous possédons le bien à chacun nécessaire;
J'ai des jambes, et vous des yeux.
Moi, je vais vous porter; vous, vous serez mon guide :
Vos yeux dirigeront mes pas mal assurés;
Mes jambes, à leur tour, iront où vous voudrez.
Ainsi, sans que jamais notre amitié décide
Qui de nous deux remplit le plus utile emploi,
Je marcherai pour vous, vous y verrez pour moi. »

(*Livre I*, 20.)

V. LA BREBIS ET LE CHIEN.

La brebis et le chien, de tous les temps amis, 40
Se racontaient un jour leur vie infortunée.
« Ah! disait la brebis, je pleure et je frémis,
Quand je songe aux malheurs de notre destinée.

Toi, l'esclave de l'homme, adorant des ingrats,
Toujours soumis, tendre et fidèle,
Tu reçois, pour prix de ton zèle,
Des coups, et souvent le trépas.
Moi, qui tous les ans les habille,
Qui leur donne du lait et qui fume leurs champs,
Je vois chaque matin quelqu'un de ma famille
Assassiné par ces méchants.
Leurs confrères, les loups, dévorent ce qui reste.
10 Victimes de ces inhumains,
Travailler pour eux seuls, et mourir par leurs mains,
Voilà notre destin funeste! —
Il est vrai, dit le chien : mais crois-tu plus heureux
Les auteurs de notre misère?
Va, ma sœur, il vaut encor mieux
Souffrir le mal que de le faire. » (*Livre II*, 3.)

VI. LE GRILLON.

Un pauvre petit grillon,
Caché dans l'herbe fleurie,
Regardait un papillon
20 Voltigeant dans la prairie.
L'insecte ailé brillait des plus vives couleurs;
L'azur, le pourpre, et l'or, éclataient sur ses ailes;
Jeune, beau, petit-maître, il court de fleurs en fleurs,
Prenant et quittant les plus belles.
« Ah! disait le grillon, que son sort et le mien
Sont différents! Dame nature
Pour lui fit tout, et pour moi rien.
Je n'ai point de talent, encor moins de figure ;
Nul ne prend garde à moi, l'on m'ignore ici-bas:
30 Autant vaudrait n'exister pas. »
Comme il parlait, dans la prairie
Arrive une troupe d'enfants :
Aussitôt les voilà courants
Après ce papillon, dont ils ont tous envie.
Chapeaux, mouchoirs, bonnets, servent à l'attraper;
L'insecte vainement cherche à leur échapper,
Il devient bientôt leur conquête.
L'un le saisit par l'aile, un autre par le corps;
Un troisième survient, et le prend par la tête:
40 Il ne fallait pas tant d'efforts
Pour déchirer la pauvre bête.
« Oh! oh! dit le grillon, je ne suis plus fâché;
Il en coûte trop cher pour briller dans le monde.

Combien je vais aimer ma retraite profonde!
Pour vivre heureux, vivons caché. » (*Livre II*, 11.)

VII. LE DANSEUR DE CORDE ET LE BALANCIER.

Sur la corde tendue un jeune voltigeur
Apprenait à danser; et déjà son adresse,
Ses tours de force, de souplesse,
Faisaient venir maint spectateur.
Sur son étroit chemin on le voit qui s'avance,
Le balancier en main, l'air libre, le corps droit,
Hardi, léger autant qu'adroit;
Il s'élève, descend, va, vient, plus haut s'élance, 10
Retombe, remonte en cadence,
Et, semblable à certains oiseaux
Qui rasent en volant la surface des eaux.
Son pied touche, sans qu'on le voie,
A la corde qui plie et dans l'air le renvoie.
Notre jeune danseur, tout fier de son talent,
Dit un jour : « A quoi bon ce balancier pesant
Qui me fatigue et m'embarrasse?
Si je dansais sans lui, j'aurais bien plus de grâce,
De force et de légèreté. » 20
Aussitôt fait que dit. Le balancier jeté,
Notre étourdi chancelle, étend les bras, et tombe.
Il se cassa le nez, et tout le monde en rit.
Jeunes gens, jeunes gens, ne vous a-t-on pas dit
Que sans règle et sans frein tôt ou tard on succombe?
La vertu, la raison, les lois, l'autorité,
Dans vos désirs fougueux vous causent quelque peine:
C'est le balancier qui vous gêne,
Mais qui fait votre sûreté. (*Livre II*, 16.)

VIII. LES SINGES ET LE LÉOPARD.

Des singes dans un bois jouaient à la main chaude; 30
Certaine guenon moricaude,
Assise gravement, tenait sur ses genoux
La tête de celui qui, courbant son échine,
Sur sa main recevait les coups.
On frappait fort, et puis devine!
Il ne devinait point; c'était alors des ris,
Des sauts, des gambades, des cris.
Attiré par le bruit du fond de sa tanière,
Un jeune léopard, prince assez débonnaire,
Se présente au milieu de nos singes joyeux. 40

Tout tremble à son aspect. « Continuez vos jeux,
Leur dit le léopard, je n'en veux à personne :
Rassurez-vous, j'ai l'âme bonne;
Et je viens même ici, comme particulier,
A vos plaisirs m'associer.
Jouons, je suis de la partie. —
Ah! Monseigneur, quelle bonté!
Quoi! Votre Altesse veut, quittant sa dignité,
Descendre jusqu'à nous? — Oui, c'est ma fantaisie.
10 Mon Altesse eut toujours de la philosophie,
Et sait que tous les animaux
Sont égaux.
Jouons donc, mes amis; jouons, je vous en prie. »
Les singes, enchantés, crurent à ce discours,
Comme on y croira toujours.
Toute la troupe joviale
Se remet à jouer : l'un d'entre eux tend la main;
Le léopard frappe, et soudain
On voit couler du sang sous la griffe royale.
20 Le singe cette fois devina qui frappait;
Mais il s'en alla sans le dire.
Ses compagnons faisaient semblant de rire,
Et le léopard seul riait.
Bientôt chacun s'excuse et s'échappe à la hâte,
En se disant entre les dents :
Ne jouons point avec les grands;
Le plus doux a toujours des griffes à la patte. (*Livre III*, 1.)

IX. LE ROI ALPHONSE.

Certain roi qui régnait sur les rives du Tage,
Et que l'on surnomma le Sage,
30 Non parce qu'il était prudent,
Mais parce qu'il était savant,
Alphonse, fut surtout un habile astronome.
Il connaissait le ciel bien mieux que son royaume,
Et quittait souvent son conseil
Pour la lune ou pour le soleil.
Un soir qu'il retournait à son observatoire,
Entouré de ses courtisans,
« Mes amis, disait-il, enfin j'ai lieu de croire
Qu'avec mes nouveaux instruments
40 Je verrai cette nuit des hommes dans la lune. —
Votre Majesté les verra,
Répondait-on; la chose est même trop commune :
Elle doit voir mieux que cela. »

Pendant tous ces discours, un pauvre, dans la rue,
S'approche en demandant humblement, chapeau bas,
Quelques maravédis. Le roi ne l'entend pas,
Et sans le regarder son chemin continue.
Le pauvre suit le roi, toujours tendant la main,
Toujours renouvelant sa prière importune :
Mais, les yeux vers le ciel, le roi, pour tout refrain,
Répétait : « Je verrai des hommes dans la lune. »
Enfin le pauvre le saisit
Par son manteau royal, et gravement lui dit : 10
« Ce n'est pas de là-haut, c'est des lieux où nous sommes
Que Dieu vous a fait souverain.
Regardez à vos pieds; là vous verrez des hommes,
Et des hommes manquant de pain. » (*Livre III*, 9.)

X. LE VOYAGE.

Partir avant le jour, à tâtons, sans voir goutte,
Sans songer seulement à demander sa route,
Aller de chute en chute, et, se traînant ainsi,
Faire un tiers du chemin jusqu'à près de midi;
Voir sur sa tête alors s'amasser les nuages,
Dans un sable mouvant précipiter ses pas, 20
Courir en essuyant orages sur orages,
Vers un but incertain où l'on n'arrive pas;
Détrompé vers le soir, chercher une retraite;
Arriver haletant, se coucher, s'endormir :
On appelle cela naître, vivre et mourir.
La volonté de Dieu soit faite! (*Livre IV*, 21.)

XI. L'ANE ET LA FLUTE.

Les sots sont un peuple nombreux;
Trouvant toutes choses faciles :
Il faut le leur passer, souvent ils sont heureux;
Grand motif de se croire habiles. 30

Un âne, en broutant ses chardons,
Regardait un pasteur jouant, sous le feuillage,
D'une flûte dont les doux sons
Attiraient et charmaient les bergers du bocage.
Cet âne mécontent disait : « Ce monde est fou!
Les voilà tous, bouche béante,
Admirant un grand sot qui sue et se tourmente
A souffler dans un petit trou.
C'est par de tels efforts qu'on parvient à leur plaire;

Tandis que moi... Suffit... Allons-nous-en d'ici,
Car je me sens trop en colère. »
Notre âne, en raisonnant ainsi,
Avance quelques pas, lorsque, sur la fougère,
Une flûte oubliée en ces champêtres lieux
Par quelque pasteur amoureux,
Se trouve sous ses pieds. Notre âne se redresse,
Sur elle de côté fixe ses deux gros yeux;
Une oreille en avant, lentement il se baisse,
10 Applique son naseau sur le pauvre instrument,
Et souffle tant qu'il peut. O hasard incroyable!
Il en sort un son agréable.
L'âne se croit un grand talent,
Et, tout joyeux, s'écrie en faisant la culbute :
« Eh! je joue aussi de la flute. » (*Livre V*, 5.)

XII. LE LÉOPARD ET L'ÉCUREUIL.

Un écureuil sautant, gambadant sur un chêne,
Manqua sa branche, et vint, par un triste hasard,
Tomber sur un vieux léopard
Qui faisait sa méridienne.
20 Vous jugez s'il eut peur! En sursaut s'éveillant,
L'animal irrité se dresse :
Et l'écureuil, s'agenouillant,
Tremble et se fait petit aux pieds de son altesse.
Après l'avoir considéré,
Le léopard lui dit : « Je te donne la vie;
Mais à condition que de toi je saurai
Pourquoi cette gaîté, ce bonheur que j'envie,
Embellissent tes jours, ne te quittent jamais,
Tandis que moi, roi des forets,
30 Je suis si triste et je m'ennuie. —
Sire, lui répond l'écureuil,
Je dois à votre bon accueil
La vérité : mais, pour la dire,
Sur cet arbre un peu haut je voudrais être assis.
— Soit, j'y consens : monte. — J'y suis.
A présent je peux vous instruire.
Mon grand secret pour être heureux,
C'est de vivre dans l'innocence :
L'ignorance du mal fait toute ma science;
40 Mon cœur est toujours pur, cela rend bien joyeux.
Vous ne connaissez pas la volupté suprême
De dormir sans remords; vous mangez les chevreuils,
Tandis que je partage à tous les écureuils

Mes feuilles et mes fruits ; vous haïssez, et j'aime :
Tout est dans ces deux mots. Soyez bien convaincu
De cette vérité que je tiens de mon père :
Lorsque notre bonheur nous vient de la vertu,
La gaîté vient bientôt de notre caractère. » (*Livre V*, 9.)

ÉPILOGUE.

C'est assez, suspendons ma lyre,
Terminons ici mes travaux :
Sur nos vices, sur nos défauts,
J'aurais encor beaucoup à dire ;
Mais un autre le dira mieux. 10
Malgré ses efforts plus heureux,
L'orgueil, l'intérêt, la folie,
Troubleront toujours l'univers :
Vainement la philosophie
Reproche à l'homme ses travers :
Elle y perd sa prose et ses vers.
Laissons, laissons aller le monde
Comme il lui plaît, comme il l'entend :
Vivons caché, libre et content,
Dans une retraite profonde. 20
Là, que faut-il pour le bonheur ?
La paix, la douce paix du cœur,
Le désir vrai qu'on nous oublie,
Le travail qui sait éloigner
Tous les fléaux de notre vie,
Assez de bien pour en donner,
Et pas assez pour faire envie. (*Livre V.*)

ROMANCES,

TIRÉES D'ESTELLE.

I. LE DÉPART.

Je vais donc quitter pour jamais
Mon bon pays, ma douce amie !
Loin d'eux je vais traîner ma vie 30
Dans les pleurs et dans les regrets.
Vallon charmant, où notre enfance
Goûta ces plaisirs purs et frais
Que donne la simple innocence,
Je vais vous quitter pour jamais !

Champs que j'ai dépouillés de fleurs
Pour orner les cheveux d'Estelle ;

Roses qui perdiez auprès d'elle
Et votre éclat et vos couleurs ;
Fleuve dont j'ai vu l'eau limpide,
Pour réfléchir ses doux attraits,
Suspendre sa course rapide,
Je vais vous quitter pour jamais !

Prairie où dès nos premiers ans,
Nous parlions déjà de tendresse,
Où, bien avant notre jeunesse,
10 Nous passions pour de vieux amants ;
Beaux arbres où nous allions lire
Le nom que toujours j'y traçais,
Le seul qu'alors je susse écrire,
Je vais vous quitter pour jamais! (*Livre I.*)

II. LES HIRONDELLES.

Que j'aime à voir les hirondelles,
A ma fenêtre tous les ans,
Venir m'apporter les nouvelles
De l'approche du doux printemps!
Le même nid, me disent-elles,
20 Va revoir les mêmes amours :
Ce n'est qu'à des amants fidèles
A vous annoncer les beaux jours.

Lorsque les premières gelées
Font tomber les feuilles des bois,
Les hirondelles rassemblées
S'appellent toutes sur les toits :
« Partons, partons, se disent-elles,
Fuyons la neige et les autans :
Point d'hiver pour les cœurs fidèles,
30 Ils sont toujours dans le printemps. »

Si par malheur, dans le voyage,
Victime d'un cruel enfant,
Une hirondelle mise en cage
Ne peut rejoindre son amant,
Vous voyez mourir l'hirondelle,
D'ennui, de douleur et d'amour,
Tandis que son amant fidèle
Près de là meurt le même jour. (*Livre I.*)

III. AU TOMBEAU DE L'AIMÉE.

Vous qui loin d'une amante
Comptez chaque moment;
Vous qui d'une inconstante
Pleurez le changement,
Votre destin funeste
Pour moi serait un bien;
L'espoir au moins vous reste :
Il ne me reste rien.

J'aimais une bergère,
Je possédais son cœur;
Mais, hélas! sur la terre
Il n'est point de bonheur :
Il ressemble à la rose
Qui s'ouvre au doux zéphyr :
Le jour qu'elle est éclose,
On la voit se flétrir.

L'objet de ma tendresse
A subi le trépas :
Beauté, grâce, jeunesse,
Ne la sauvèrent pas.
Je vais bientôt la suivre
Dans la nuit du tombeau :
Le lierre ne peut vivre
Quand on coupe l'ormeau.

(*Livre V.*)

POÉSIES DIVERSES.

VOLTAIRE A FERNEY.

FRAGMENT.

Au pied de ces monts sourcilleux,
Remparts de l'antique Italie,
Qui jusqu'à la voûte des cieux
Portent leur cime enorgueillie,
Est un vallon riant, asile de la paix.
Là, sur les bords d'un lac tranquille,
Le laboureur sillonne une terre fertile
Qui lui prodigue ses bienfaits.
L'heureuse liberté règne dans cet asile;
Elle ajoute à ces dons des biens encor plus grands;
Et de rocs escarpés une chaîne terrible
Garantit ce séjour paisible
Des aquilons et des tyrans.

Près de cette terre chérie
Voltaire avait cherché le prix de ses travaux;
Rassasié de gloire, il voulait du repos.
Lassé d'avoir encore à combattre l'envie
Après soixante ans de combats,
Il venait consacrer les restes de sa vie

Au plaisir triste et doux de faire des ingrats.
Il élevait une ville nouvelle,
Ouverte aux malheureux dont il est le soutien.
Ils accourent en foule où sa voix les appelle;
Dans les murs qu'il bâtit tout pauvre est citoyen.
L'infortuné qui se présente
Est sûr de trouver des bienfaits.
Voltaire va chercher la famille indigente
Qu'un incendie, un orage, un procès
10 Vient de reduire à l'affreuse misère :
« Séchez vos pleurs, dit-il, je vous rendrai vos champs,
Venez m'apporter vos enfants,
Venez m'aimer : je serai votre père. »
Ces malheureux, étonnés, attendris,
Tombent aux pieds de ce dieu tutélaire;
Ils baisent cette main si chère
Par qui tous leurs maux sont finis.
La mère à son berceau court enlever son fils,
Et le pose en pleurant aux genoux de Voltaire ;
20 « Voilà, dit-elle, mon seul bien;
Soyez et son maître et le mien.
Trop jeune, hélas! pour sentir sa misère,
Il ne sait pas encor bénir son bienfaiteur,
Mais il l'apprendra de sa mère. »
Le grand homme à l'enfant sourit avec douceur;
Donner est un besoin pour son âme attendrie,
Et les seuls plaisirs de son cœur
Peuvent délasser son génie.
Bientôt de nombreux habitants
30 Vivent heureux par lui dans sa naissante ville.
Si la discorde vient troubler ce doux asile,
Voltaire juge ses enfants :
Il parle, et sa douce éloquence
Apaise les ressentiments.
L'art de toucher les cœurs est toujours sa science.
Il leur enseigne la vertu;
Il sait la faire aimer de ce peuple sauvage,
Il descend jusqu'à leur langage
Pour en être mieux entendu.

APPENDICE

NOTICES ET CITATIONS SUPPLÉMENTAIRES.—ÉCLAIRCISSEMENTS.

CURIOSITÉS LITTÉRAIRES.

APPENDICE

(à consulter à l'aide du Répertoire)

NOTICES ET CITATIONS SUPPLÉMENTAIRES.—ÉCLAIRCISSEMENTS.
CURIOSITÉS LITTÉRAIRES.

Peut-être s'étonnera-t-on de nous voir comprendre dans cet appendice les noms de plusieurs grands écrivains du XIIe siècle qui appartiennent à la France, mais dont les ouvrages n'ont pas été écrits dans l'idiome national ; nous ne pouvons mieux répondre aux objections qui nous seraient faites à cet égard qu'en citant ce passage de l'histoire de France de M. Henri Martin[1], « La même influence qu'exerce la scolastique sur les habitudes de l'esprit français, elle la saisit également sur les formes du langage par lequel cet esprit va s'exprimer. Abeilard, ses disciples, ses rivaux écrivent tous dans la langue savante, mais leur méthode dictera la syntaxe de la langue vulgaire. Là, encore, la prépondérance du génie scolastique ne sera pas sans inconvénients; mais le bien l'emportera incontestablement sur le mal. Le génie logique et analytique de l'Ecole préside à la construction de la phrase française et détermine le caractère plus philosophique que poétique de la langue. De ce caractère, on a souvent tiré des conclusions erronées sur le fond du génie national, génie double, qu'on envisage trop fréquemment sous un seul et non point sous le principal de ses aspects. Il était nécessaire que la logique prédominât dans la langue française : la langue d'un peuple initiateur et médiateur, d'un peuple placé au centre d'action de l'humanité, devait être claire avant tout, claire aux dépens même de certaines qualités et de certaines richesses; mais cette langue, si elle n'a pas la poésie extérieure des langues musicales et des langues synthétiques, si elle n'a pas la poésie de sons et d'images qui peut presque se passer de la pensée, cette langue n'en est pas moins propre à exprimer tous les sentiments comme toutes les vérités; elle l'a prouvé avec assez de gloire. » (*Hist. de France*, tome III.)

---

[1] Tout en nous réservant la part d'initiative et de responsabilité que comporte un ouvrage auquel nous avons consacré tant d'efforts personnels, nous avons cru pouvoir nous aider parfois des travaux de nos devanciers et emprunter à MM. Quérard, Tissot, Girault de Saint-Fargeau, Lefranc, Herrig et Burguy, Noël et Laplace, Julian Schmidt, Crépet, etc., quelques-unes de leurs appréciations. On ne s'étonnera pas non plus de retrouver fréquemment dans cette partie de notre ouvrage les noms de MM. Guizot, Villemain, Leclerc, Cousin, Sainte-Beuve, de Rémusat, Patin, Nisard, Henri Martin, Renan, Egger, Gérusez, Jules Janin, Taine, Prevost-Paradol et de tant d'autres écrivains, illustres pour la plupart, qui, de nos jours, ont élevé la critique littéraire et historique presque au niveau d'un art créateur.

PHILOSOPHIE SCOLASTIQUE. — THÉOLOGIE. — CONTROVERSE RELIGIEUSE. — PRÉDICATION.

LANFRANC (1005—1089). Il fut abbé du Bec, et, plus tard, archevêque de Canterbury. Il eut l'honneur de compter parmi ses disciples :

Saint ANSELME (1033—1109), né dans la vallée d'Aoste. Il fut, ainsi que Lanfranc, archevêque de Canterbury. La France peut revendiquer, comme un de ses enfants, le sublime penseur qui fut une des gloires de son Eglise. L'auteur du *Monologium* et du *Proslogium* a fait entrer l'idée platonicienne dans la scolastique, et il est surtout célèbre pour avoir essayé d'accorder la raison et la foi. Dans son *Monologue*, il suppose un homme ignorant qui cherche la vérité par les seules forces de la raison. Anselme présente avec Descartes plusieurs analogies singulières. On retrouve, dans ses écrits, le fameux argument où de la seule idée de Dieu dérive la démonstration de son existence. Les œuvres d'Anselme forment deux volumes in-folio.

Guillaume DE CHAMPEAUX († 1121), philosophe scolastique, né au village de Champeaux, près Melun, vers la fin du onzième siècle. Il fut d'abord écolâtre de la cathédrale de Paris, puis évêque de Châlons-sur-Marne. Les ouvrages qui restent de lui sont deux traités intitulés : *Moralia abbreviata* et *De Origine animæ*, et un fragment sur l'Eucharistie. On a retrouvé dans ces derniers temps, parmi des manuscrits de la bibliothèque de Troyes, quelques autres fragments de Guillaume de Champeaux qui fut, comme on le sait, l'adversaire et le rival d'Abeilard, contre lequel il défendit avec plus d'acharnement que de succès les doctrines du réalisme.

ABAILARD ou ABEILARD (1070—1142), né au Palais, village situé aux environs de Nantes, mort au prieuré de Saint-Marcel, près de Châlons-sur-Saône. Il n'est peut-être pas un personnage du moyen âge plus populaire que l'amant d'Héloïse; mais comme philosophe, il est généralement beaucoup moins connu. Sous ce rapport, les lignes suivantes suffiront pour le caractériser : « Héros de roman dans l'Eglise, dit M. Victor Cousin, bel esprit dans un temps barbare, chef d'école et presque martyr d'une opinion, tout concourut à faire d'Abeilard un personnage extraordinaire. Mais de tous ses titres, celui qui se rapporte à notre objet et qui lui donne une place à part dans l'histoire de l'esprit humain, c'est l'invention d'un nouveau système philosophique, et l'application de ce système, et en général de la philosophie, à la théologie. Sans doute avant Abailard on trouverait quelques rares exemples de cette application périlleuse, mais utile, dans ses écarts même, au progrès de la raison; mais c'est Abailard qui l'érigea en principe : c'est donc lui qui contribua le plus à fonder la scolastique, car la scolastique n'est pas autre chose..... L'introduction de la dialectique dans la théologie pouvait seule amener cet esprit de controverse qui est le vice et l'honneur de la scolastique. Abailard est le principal auteur de cette introduction; il est donc le principal fondateur de la philosophie du moyen âge. »

Dans de telles conditions Abailard ne pouvait être que le champion du libre arbitre. « Il ne veut pas, comme saint Anselme, croire pour comprendre, mais il veut comprendre pour croire. »

Il avait été fort jeune encore le disciple de Jean Roscelin, l'auteur persécuté de la doctrine du nominalisme; il eut pour adversaires Guillaume de Champeaux et saint Bernard.

Voir les œuvres inédites d'Abailard, publiées par M. Victor Cousin qui les a

fait précéder d'une savante et lumineuse introduction, et le *Tableau de la philosophie scolastique* par M. Hauréau; mais l'ouvrage le plus complet qui ait encore paru sur le grand philosophe du XIIe siècle, est sans contredit le livre de M. Charles de Rémusat, intitulé : *Abélard.*

Saint BERNARD[1] (1091—1153), né près de Dijon, était fils du sire de Fontaines et d'une fille du sire de Montbard. Il entra à vingt-deux ans au couvent de Cîteaux. En 1115, il reçut de son abbé la mission de fonder un établissement monastique du même ordre dans une solitude du diocèse de Langres, appelée *la Vallée d'absinthe* et qui bientôt illustrée par la prédication éloquente de Bernard prit le nom de *Clairvaux* (*Clara Vallis*). « Jamais homme, dit M. Henri Martin, ne parut moins aspirer à dominer les hommes et ne les domina davantage; la prodigieuse influence qu'il conquérait de près par sa parole, sa renommée la lui gagnait au loin; il ne quittait jamais qu'avec larmes ses bois et ses rochers, qui lui avaient, disait-il, appris plus de choses que les livres sur les vérités divines; et pourtant il les quittait sans cesse, invoqué comme un arbitre ou plutôt comme un oracle, dans toutes les grandes affaires du siècle, par les princes, par les rois, par les évêques, par les papes eux-mêmes ! » Bernard était réaliste. Sur la question de la grâce il suivait à la lettre l'enseignement de saint Augustin. Il devait donc, lui, le défenseur exclusif de la prédestination, se déclarer contre Abailard qui représentait le libre arbitre. La lutte fut longue et acharnée entre ces deux puissantes intelligences qui dominaient leur siècle; elle eut un retentissement prodigieux. Bernard dénonça au pape et au sacré collége le hardi novateur qui personnifiait pour ainsi dire la raison et la liberté. « L'esprit humain, s'écriait dans son indignation le fougueux abbé de Clairvaux, usurpe tout, ne laissant plus rien à la foi. — On fouille jusqu'aux entrailles les secrets de Dieu. » Abailard fut condamné.

Saint Bernard livra avec autant de succès mais avec un peu moins de gloire d'autres combats théologiques contre Arnaud de Brescia, Pierre de Bruys et Gilbert de La Porée.

Il était à l'apogée de sa puissance et de son génie, lorsqu'en 1147, il prêcha à Vézelay la seconde croisade.

Voir pour l'appréciation de ses œuvres le remarquable ouvrage de M. Hauréau que nous avons précédemment indiqué.

Jean GERSON (1363—1429), chancelier de l'Université de Paris, exerça sur ses contemporains, par sa science et sa vertu, une influence au moins égale à celle que saint Bernard avait exercée sur les siens. Il est peu d'historiens et de critiques littéraires qui persistent encore à le regarder comme l'auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ,* quoique personne n'ait jamais douté qu'il ne fût digne entre tous d'avoir fait ce livre sublime. Gerson est un des plus grands docteurs de l'Eglise gallicane, mais par ce côté il échappe complétement à notre appréciation, puisque ses nombreux traités sur les matières théologiques sont écrits en latin. Nous sommes heureux de le retrouver sur un terrain contigu à nos domaines et de pouvoir donner à nos lecteurs une idée de l'éloquence de ce grand homme en empruntant aux remontrances présentées par lui au roi Charles VI, au nom de l'Université, les lignes suivantes qui sont écrites en bon français du XVe siècle : « Si payement faut (manque) aux gens d'armes, ils s'excuseront de payer; se ils ne payent, ils pilleront et roberont sur les povres gens très-outrageusement, d'aultruy cuir large courroye. Après que s'ensuyt-il au povre peuple? Il s'en convient fuyr devant eulx, comme brebis fuit devant les loups;

[1] Cité page 2.

et ne vauldroyt-il pas doncques mieulx au povre peuple estre sans deffence que tels protecteurs ou tels pillars avoir? Vrayment il n'est langue qui suffist à décrire la très misérable indignité de ceste besongne. Las! un povre homme aura-t-il payé son imposition, sa taille, sa gabelle, son touage, son quatriesme, les esprons du roi, la saincture de la royne, les treuaiges (tributs), les chaucées, les passaiges : peu luy demeure : puis viendra encores une taille qui sera créée, et sergents de venir et engager pots et poilles. Le povre homme n'aura pain à manger, sinon par adventure un peu de seigle ou d'orge; sa povre femme gerra (sera en gésine), et auront quatre ou six petits enfants au fouyer, ou au four, qui par adventure sera chauld, demanderont du pain, crieront à la rage de faim. La povre mère si n'aura que bouter ès dens que un peu de pain où il y ait du sel. Or devroit bien suffire cette misère : viendront les pillars qui chergeront tout; ils trouveront par adventure une poule avec quatre poussins, que la povre femme nourrissoit pour vendre et payer le demourant de sa taille, ou une de nouvel créée, tous sera prins et happé, et querez qui paye. Que vous semble-t-il que peult avoir pour le povre homme? Peult pis avoir. »

*Opinion de M. Victor Leclerc sur l'*IMITATION DE JÉSUS-CHRIST.

« L'ouvrage nous semble, comme à Suarez, de diverses mains et de divers temps. L'humble langage du premier livre ne saurait être l'œuvre de cet esprit plus familiarisé avec l'antiquité profane, plus vif, plus animé, qui se plaît aux grandes images, aux amples développements du troisième livre; et ni l'un ni l'autre n'a le moindre rapport avec la théologie savante et subtile dont le quatrième livre est rempli. Le premier et peut-être le second, pourraient venir des Chartreux du XIIe siècle; le troisième, de quelque moine lettré du siècle suivant. Il n'y aurait point d'invraisemblance à faire descendre le dernier livre jusqu'au XVe siècle; ce n'est qu'alors que, dans les manuscrits, il vient se joindre aux trois premiers. Quant à Gerson, qui ne justifie la préférence qu'on lui a donnée quelquefois, ni par son caractère ni par son style, et au copiste Thomas de Kempen, dont les œuvres ne sont guère composées que des écrits des autres, et qui, lorsqu'il cesse de copier, est souvent un auteur fort ridicule, nous engageons leurs partisans à ne pas oublier qu'il y a en France un manuscrit du premier livre, antérieur à Gerson et à Thomas de plus d'un siècle. »

(*Histoire littéraire de la France. — Discours sur l'état des lettres.* — 2e partie.)

Olivier MAILLARD (1440—1502). Prédicateur cordelier d'une grande hardiesse et dont la rude éloquence n'épargnait pas les puissants de la terre. Louis XI, contre lequel il s'était permis des allusions blessantes dans un de ses sermons, l'ayant menacé de le faire noyer s'il s'avisait encore de le prendre à partie, « le roi, dit le prédicateur, est maître de faire de moi comme de tant d'autres, mais j'irai plus rapidement au paradis par eau qu'il n'y arrivera lui-même avec ses chevaux de poste. »

Nous avons donné, à la page 11 de ce volume, un court spécimen du style de ce sermonnaire.

Michel MÉNOT (1450—1518). Fameux prédicateur franciscain dont les sermons s'adressaient particulièrement au peuple et qui n'eut pas moins de réputation que son contemporain Olivier Maillard.

Jean CALVIN ou CAUVIN (1509—1564), cité déjà page 21 de ce livre, le fondateur du protestantisme français, naquit à Noyon et mourut à Genève. Il était fils de Gérard Cauvin, notaire apostolique et procureur fiscal du comté. On ne peut pas dire que le futur réformateur, en sortant du giron de l'Eglise

catholique, ait été guidé par l'intérêt ou l'ambition. A l'âge de douze ans, il était déjà pourvu d'un bénéfice dans la cathédrale de Noyon. Quatre ans plus tard, avant même qu'il eût pris les ordres, il était nommé curé. On voit que de cette façon, le temps de ses études n'était pas perdu pour son avancement. Pour peu que le jeune clerc s'y fût prêté, il serait devenu évêque et cardinal en moins de temps qu'il ne lui en fallut pour être simple ministre de l'Evangile. Celui qui devait être l'un des premiers théologiens de son siècle ne se sentit pas entraîné tout d'abord vers la science où il devait exceller, et il se livra à l'étude du droit sous Pierre de l'Etoile et sous Alciat. Ce fut à Bourges que Calvin rencontra le fameux helléniste Melchior Wolmar, qui non-seulement lui enseigna le grec, mais encore lui apprit à contrôler les doctrines de l'Eglise catholique par l'examen approfondi des textes sacrés. Après avoir terminé ses études de droit, Calvin, déjà sous l'influence des idées luthériennes qui commençaient à se répandre, vint s'établir à Paris, dans le voisinage de la Sorbonne, et ne craignit pas de soulever sur les bancs de l'école des controverses dont les suites lui eussent été fatales, s'il ne se fût dérobé par la fuite aux poursuites qui le menaçaient. Il séjourna quelque temps en Saintonge, où Louis du Tillet, chanoine d'Angoulême, lui avait offert un asile ; mais se voyant de plus en plus exposé aux persécutions, il quitta la France et se retira à Bâle. En 1536, il se trouvait de passage à Genève, lorsque Farel, qui avait à lutter contre les plus énergiques résistances pour établir la Réforme dans cette ville, le conjura, au nom de leur foi commune, de s'associer à son laborieux apostolat. Calvin ne crut pas pouvoir résister à de telles instances, et il se laissa nommer ministre de l'Evangile et professeur de théologie. Une fois en possession de la double chaire, où il enseignait aux citoyens de Genève la parole de Dieu, l'inflexible logicien de la Réforme montra bientôt qu'il entendait exercer aussi une sorte de magistrature qui lui donnât le droit de réprimer les écarts de la pensée et la licence des mœurs. Le parti des *libertins* protesta de tout son pouvoir contre de telles tendances, et ameuta le peuple contre les trois ministres, Calvin, Farel et Coraut, qui, exilés de Genève, se réfugièrent à Strasbourg où Bucer et Capiton les accueillirent comme des frères. Les désordres publics dont Genève fut le théâtre après le départ de Calvin, ramenèrent bientôt les habitants de cette ville sous la main puissante qui d'abord avait essayé vainement de les dompter. En 1541, Calvin rentra à Genève, mais cette fois ce fut pour y exercer jusqu'à sa mort une véritable *dictature religieuse et civile*. Du sein de cette petite république où il déploya une activité prodigieuse, unissant le sombre enthousiasme des juges d'Israël à l'inébranlable fermeté d'un stoïcien, il répandit sa parole sur tous les points de l'Occident, et, quand on songe aux guerres terribles dont ses doctrines furent le signal, on peut dire que le réformateur promulgua à la lueur des éclairs et au bruit de la foudre la nouvelle loi qu'il apportait au monde chrétien.

Si jamais homme se montra insensible à la douleur physique, ce fut Calvin; miné par des maladies dont la moindre semblait devoir suffire pour paralyser ses facultés morales et intellectuelles, il n'en fut pas moins ardent à la lutte. Celui qui avait écrit l'*Institution chrétienne*, la *Supplique à Charles-Quint* et le *Traité sur la nécessité de réformer l'Eglise*, ne songea pas à se reposer un seul jour dans son œuvre ; il mourut sur la brèche. « Le jour qu'il trepassa, dit Théodore de Bèze, il sembla qu'il étoit plus fort et plus à son aise ; mais c'étoit un dernier effort de nature, car sur le soir, environ huit heures, tout soudain les signes de la mort toute présente apparurent ; ce qui m'étant soudain signifié, d'autant, qu'un peu auparavant, j'en étois parti, étant accouru avec quelques autres de mes frères, je trouvai qu'il avait déjà rendu l'esprit si paisiblement

que, jamais n'ayant râlé, ayant pu parler intelligiblement jusqu'à l'article de la mort, en plein sens et jugement, sans avoir remué pied ni main, il semblait plutôt endormi que mort. Voilà comme au même instant, ce jour là, le soleil se coucha, et la plus grande lumière qui fût en ce monde pour l'adresse de l'Eglise et de Dieu fut retirée au ciel. »

Cette fleur, qui renferme tout le miel, tous les parfums du christianisme, et qu'on nomme l'amour, a-t-elle jamais fleuri dans le cœur du controversiste implacable qui envoyait au bûcher ceux que ses arguments ne pouvaient convaincre? Il est permis d'en douter. L'accusation portée contre Calvin à propos de Michel Servet est devenue banale, nous le savons; mais doit-on accorder le bénéfice de l'oubli à un acte qui mérite la réprobation de la postérité? Suffirait-il pour faire disparaître la tache de rouille qu'on aperçoit sur une épée étincelante, de n'en point parler? Il reste sur la mémoire de Calvin une tache qui attire les yeux malgré la précaution du silence, c'est le sang de Michel Servet, et peut-être encore celui de Jacques Gruet et de Daniel Berthelier.

M. Guizot avec cette hauteur de vues, cette science profonde et cette éloquence magistrale qui le caractérisent, a publié autrefois, dans le *Musée des protestants célèbres*, une admirable notice sur Calvin ; c'est là qu'il faut étudier les grandes lignes de la physionomie religieuse et historique de l'apôtre-législateur de Genève. Dans un ouvrage beaucoup plus récent intitulé : *Études littéraires sur les écrivains français de la réformation*, M. Sayous, que nous avons eu déjà l'occasion de citer, a mis en œuvre, avec autant de sagacité que de talent, la plupart des matériaux que la science historique moderne a amassés autour du personnage illustre dont nous avons essayé de résumer la vie en quelques traits. A. R.

Théodore DE BÈZE (1519—1605), né à Vézelay en Bourgogne. Il étudia les lettres à l'Université d'Orléans, et jusqu'à l'âge de 17 ans, il resta sous la direction de Melchior Wolmar, célèbre helléniste allemand. Après avoir fait son droit à Bourges, il vint à Paris, et, comme il était encore plus humaniste que juriste, il se mêla avec toute l'ardeur de la jeunesse au mouvement littéraire qui commençait alors à se produire. Ce ne sont pas assurément les poésies latines qu'il publia pour son début, sous le titre de *Juvenalia*, qui nous autoriseraient à le classer parmi les théologiens et les controversistes du protestantisme; elles lui assigneraient au contraire un rang à la suite des poètes érotiques les moins contenus ; mais de Bèze, comme la plupart de ses jeunes contemporains, payait son tribut à la muse très-peu chaste de la Renaissance. D'ailleurs, lorsqu'il mit au jour ce petit recueil qui pesa dans la suite d'un tel poids sur sa conscience de puritain, il n'avait pas encore senti s'éveiller en lui cette vocation religieuse qui l'attirait du côté des réformateurs, comme s'ils eussent été à ses yeux les véritables représentants du christianisme. Ce fut à la suite d'une dangereuse maladie, qu'il fit vœu d'abjurer le papisme et qu'il se rendit à Genève auprès de Calvin. Celui-ci devina du premier coup le parti qu'il pouvait tirer d'un néophyte qui, par l'étendue de ses connaissances et la netteté de son esprit, avait déjà marqué sa place parmi les écrivains distingués de son temps. Théodore de Bèze fut nommé professeur de grec à Lausanne, et le premier gage qu'il donna de sa communion spirituelle avec le fondateur du protestantisme français, fut un traité dans lequel il justifiait le supplice de Servet, en cherchant à démontrer que les hérétiques sont justiciables de l'autorité civile.(*De hœreticis à civili magistratu puniendis.*) Nous n'avons pas le droit de suspecter les intentions de Théodore de Bèze, et d'incriminer, comme un acte d'odieuse complaisance, la mauvaise thèse qu'il soutint dans cette circonstance ; il ne faut pas le juger plus sévèrement que la plupart des hommes qui, au moment même où ils venaient de s'ar-

racher au joug de la papauté par un effort de leur conscience, ne comprenaient pas les conséquences de la doctrine du libre examen, et tombaient de la meilleure foi du monde dans des contradictions dont leur intelligence ne s'apercevait même pas. Le temps était encore loin où la tolérance et la charité, ces deux vertus essentielles du christianisme, devaient se compléter l'une par l'autre et proclamer indéfiniment la trève de Dieu.

De Bèze semble avoir rempli dans le calvinisme un rôle assez analogue à celui de Mélanchton dans le luthéranisme; cependant, il montra plus de fermeté et moins d'indécision que le rédacteur un peu timoré de la Confession d'Augsbourg. Ce n'était pas sans raison qu'on l'envoyait évangéliser les cours ; il donna à ses coreligionnaires la mesure de ce qu'ils pouvaient attendre de lui sous ce rapport, lorsqu'il convertit à la foi nouvelle le roi de Navarre, père de Henri IV, et qu'il greffa pour ainsi dire le calvinisme sur cette branche vivace et robuste des Bourbons où devait refleurir bientôt la royauté française. Théodore de Bèze fut moins heureux lorsqu'en présence des principaux docteurs et prélats catholiques qui se groupaient autour des Guises, il exposa au colloque de Poissy les dogmes de l'Eglise réformée. Mais s'il ne trouva que des adversaires parmi ceux dont il espérait faire des prosélytes, il exerça une influence de plus en plus considérable sur son parti, dont il ne chercha que trop peu à modérer les allures turbulentes et guerrières. Dans cette sombre période de nos annales, il n'y eut guère que le chancelier de l'Hospital qui sut s'élever au-dessus des passions de son siècle. Quant à Théodore de Bèze, il ne craignit pas d'applaudir, comme un sectaire, à l'assassinat du duc de Guise par Poltrot de Méré. Il est vrai que le pape Pie V presque au même moment faisait réciter à Rome des prières publiques pour remercier le ciel de la Saint-Barthélemy.

Théodore de Bèze appartient surtout à l'histoire religieuse et politique du XVIe siècle, mais il tient aussi son rang parmi les historiens, les poètes et même les pamphlétaires de son temps, car sa plume élégante et facile a abordé les genres les plus variés. Indépendamment de sa version française du Nouveau-Testament, qui n'est pas restée un chef-d'œuvre comme la Bible de Luther, mais qui a l'incontestable valeur d'un document littéraire précieux à consulter pour l'étude de la langue, il a publié une *Histoire des Eglises réformées du royaume de France depuis* 1521 *jusqu'en* 1563, et une *Vie de Calvin* écrite sans doute avec la partialité d'un disciple, mais remarquable à plus d'un titre. On doit aussi à Théodore de Bèze une traduction en vers des *Psaumes de David* omis par Marot, et enfin une tragédie intitulée *le Sacrifice d'Abraham*, dont la contexture et certains détails montrent combien la littérature dramatique des anciens était familière à l'auteur. A. R.

ABRAHAM SACRIFIANT.

SATAN (*seul* [1]). Je vay, je viens, jour et nuit je travaille
Et m'est advis en quelque part que j'aille
Que je ne pers ma peine aucunement.
Règne le Dieu en son haut firmament,
Mais pour le moins la terre est toute à moy,
Et n'en desplaise à Dieu ni à sa loy.
Dieu est aux cieux par les siens honoré :
Des miens je suis en la terre adoré.
Dieu est au ciel : et bien, je suis en terre.
Dieu fait la paix, et moy je fay la guerre.
Dieu règne en haut; et bien, je règne en bas;
Dieu fait la paix, et je fay les débats.

[1] Ce monologue rappelle de loin celui du diable dans le prologue du *Faust* de Gœthe.

Dieu a créé et la terre et les cieux :
J'ai bien plus faict ; car j'ai créé les dieux.
Dieu est servi de ses anges luisans :
Ne sont aussi mes anges reluisans ?
. . . . . .
Tous ces vauriens, ces gourmans, ces ivrongnes,
Qu'on voit reluire avec leurs rouges trongnes,
Portant saphirs et rubis des plus fins,
Sont mes supports, sont mes vrais chérubins.

Saint François DE SALES (1567—1622), évêque et prince de Genève, naquit au château de Sales, près d'Annecy, et mourut à Lyon. Il vint étudier à Paris, chez les Jésuites, la théologie et les belles-lettres, puis il se rendit à Padoue pour y suivre les cours de l'école de droit. Ce fut pour obéir au vœu de son père, qu'il se fit recevoir avocat au sénat de Chambéry, mais bientôt entraîné par une irrésistible vocation vers le sacerdoce, il refusa la dignité de sénateur qu'on lui offrait et il prit les ordres. Il parcourut le Chablais comme missionnaire et ramena à l'Eglise catholique plusieurs familles protestantes. Le dévouement évangélique dont il fit preuve au milieu d'une épidémie, le rendit populaire parmi ses concitoyens et sa renommée ne tarda pas à franchir les Alpes. En 1602, il vint à Paris et il prêcha à la cour de Henri IV avec un immense succès. La même année, il fut investi du siége épiscopal de Genève. Dans un second voyage qu'il fit en France en 1604, il eut l'occasion de voir à Dijon une noble et pieuse veuve, Mme de Chantal qui, après avoir pourvu en mère dévouée à l'éducation de ses enfants et plus tard à leur établissement, avait résolu de consacrer à Dieu la dernière moitié de sa vie. Le lien de la charité chrétienne rapprocha de plus en plus ces deux âmes si bien faites pour se comprendre et qui se sentaient appelées à unir leurs efforts dans une œuvre commune. En 1610, Mme de Chantal, après avoir disposé de ses biens en faveur de ses enfants, se rendit auprès du saint évêque de Genève qui lui confia la mission de diriger, comme supérieure, le premier couvent de l'ordre de la Visitation qu'il venait de fonder. Dans toutes les querelles qui éclatèrent au sein de l'Eglise catholique, François de Sales montra un esprit de conciliation qui lui mérita les respectueuses sympathies de ses contemporains. Nous n'oserions dire pourtant que les Jansénistes ne lui gardèrent pas un peu rancune d'avoir pris parti contre eux pour les Jésuites sur un point de dogme. L'autorité morale que l'évêque de Genève avait conquise, comme écrivain et comme pasteur, s'étendait bien au delà de son diocèse, mais sa gloire fut toute francaise. Quand il accompagna le cardinal de Savoie à Paris, la foule s'entassait dans les églises où il prêchait et, si l'on juge par les écrits qu'il nous a laissés de ses succès comme orateur, il est probable qu'aucun des grands sermonnaires qui l'ont suivi n'eut une éloquence plus insinuante que la sienne et ne sut mieux tempérer par la tendresse du cœur et les grâces naïves de l'élocution, l'austérité de l'enseignement dogmatique. Louis XIII essaya de retenir François de Sales à sa cour, en lui promettant les plus hautes dignités ecclésiastiques ; mais l'évêque de Genève n'était pas homme à se laisser prendre aux séductions de la vanité et de la fortune, il retourna vers son troupeau. Au moment où, fatigué de ses continuelles pérégrinations, ce vrai pasteur aspirait moins au repos qu'au recueillement et à la retraite, il fut envoyé à Avignon par le duc de Savoie. En revenant de cette ville, il fut frappé à Lyon d'une attaque d'apoplexie dont il mourut.

Parmi les derniers saints du catholicisme, il n'en est pas dont l'auréole soit restée plus pure et plus incontestée que celle de ces deux bienfaiteurs de la grande famille humaine, qu'on nomme Vincent de Paul et François de Sales. Après le fanatisme religieux et les passions farouches du XVIe siècle, il y avait

quelque chose de providentiel dans l'apparition et la rencontre de ces messagers bénis qui apportaient enfin au monde, de la part du Christ, des paroles de paix et d'amour. A. R.

François de Sales est un des plus charmants et des plus délicats écrivains de son siècle. Son *Introduction à la Vie dévote*, son *Traité de l'Amour de Dieu* et un certain nombre de ses lettres ne méritent pas seulement de figurer dans les bibliothèques chrétiennes; indépendamment de leur portée religieuse, ces œuvres, à ne les considérer qu'au point de vue de la forme, ont une grande valeur littéraire. Pour remplir une lacune qu'on nous reprocherait avec raison d'avoir laissée dans la première partie de notre ouvrage, nous empruntons à l'*Introduction à la Vie dévote* un des passages qui nous semblent le mieux caractériser la manière et le style de saint François de Sales.

QUE LA DÉVOTION EST CONVENABLE A TOUTES SORTES DE VOCATIONS ET PROFESSIONS.

Non, Philotée, la dévotion ne gaste rien quand elle est vraye, ains elle perfectionne tout; et lors qu'elle se rend contraire à la légitime vocation de quelqu'un, elle est sans doute fausse. L'abeille, dit Aristote, tire son miel des fleurs, sans les interesser, les laissant entières et fraisches comme elle les a trouvées; mais la vraye dévotion fait encore mieux, car non seulement elle ne gaste nulle sorte de vocation ny d'affaires, ains au contraire elle les orne et embellit. Toutes sortes de pierreries jetées dedans le miel, en deviennent plus esclattantes, chacune selon sa couleur, et chacun devient plus agréable en sa vocation la conjoignant à la dévotion; le soin de la famille en est rendu paisible, l'amour du mary et de la femme plus sincère, le service du prince plus fidèle, et toutes sortes d'occupations plus suaves et aimables.

(*Introduction à la vie dévote.* 1re partie. Chap. III.)

DE L'HUMILITÉ POUR L'EXTÉRIEUR.

Nous appelons vaine la gloire qu'on se donne, ou pource qui n'est pas en nous, ou pource qui est en nous, mais non pas à nous, ou pource qui est en nous et à nous, mais qui ne mérite pas qu'on s'en glorifie. La noblesse de la race, la faveur des grands, l'honneur populaire, ce sont choses qui ne sont pas en nous, mais ou en nos prédécesseurs, ou en l'estime d'autruy. Il y en a qui se rendent fiers et morgans, pour estre sur un bon cheval, pour avoir un panache en leur chapeau, pour estre habillez somptueusement : mais qui ne voit cette folie? Car s'il y a de la gloire pour cela, elle est pour le cheval, pour l'oyseau et pour le tailleur. Et quelle lascheté de courage est-ce d'emprunter son estime d'un cheval, d'une plume, d'un goderon? Les autres se prisent et regardent pour des moustaches relevées, pour une barbe bien peignée, pour des cheveux crespez, pour des mains douillettes, pour sçavoir danser, jouer, chanter; mais ne sont-ils pas lasches de courage, de vouloir enchérir leur valeur et donner du surcroist à leur réputation par des choses si frivoles et folastres? Les autres pour un peu de science veulent estre honorez et respectez du monde, comme si chacun devoit aller à l'escole chez eux et les tenir pour maistres : c'est pourquoy ou les appelle pedans. Les autres se passionnent sur la considération de leur beauté, et croyent que tout le monde les muguette : tout cela est extrêmement vain, sot et impertinent : et la gloire qu'on prend de si foibles sujets s'appelle vaine, sotte et frivole.

On connoist le vray bien comme le vray baume : on fait l'essay du baume en le distillant dedans l'eau : car s'il va au fond et qu'il prenne le dessous, il est

jugé pour estre du plus fin et precieux : ainsi pour connoistre si un homme est vrayment sage, sçavant, généreux, noble, il faut voir si ses biens tendent à l'humilité, modestie et soubmission, car alors ce seront des vrays biens; mais s'ils surnagent, et qu'ils vueillent paroistre, ce seront des biens d'autant moins véritables qu'ils seront plus apparens. Les perles qui sont conceues ou nourries au vent et au bruit des tonnerres n'ont que l'escorce de perle et sont vuides de substance, et ainsi les vertus et belles qualités des hommes qui sont receues et nourries en l'orgueil, en la ventance et en la vanité n'ont qu'une simple apparance du bien, sans suc, sans moüelle et sans solidité. (*Id.* 3e partie. Chap. IV.)

PENSÉE.

Qui sont les fleurs de nos cœurs, sinon les bons désirs?

Saint VINCENT DE PAUL (1576—1660), à Dax, dans les Landes, de parents pauvres; il passa son enfance à garder les troupeaux; mais son père ayant reconnu en lui des dispositions pour l'étude le fit entrer chez les Cordeliers de Dax. En 1600, Vincent de Paul fut ordonné prêtre. S'étant rendu la même année à Marseille pour y recueillir une succession, il fut pris en mer à son retour, par des corsaires barbaresques qui l'emmenèrent à Tunis et le vendirent comme esclave. Après avoir servi sous trois maîtres différents, il parvint à s'échapper et rentra en France. Ce fut alors qu'il conçut l'idée des Missions religieuses, qu'il devait réaliser plus tard. En 1611, il fut nommé curé de Clichy, puis il quitta cette paroisse pour entrer, en qualité de précepteur, chez Emmanuel de Gondy, général des galères du roi. En 1617, on le retrouve, comme simple curé, à Châtillon-les-Dombes. Ce fut là qu'il fonda la première confrérie des Sœurs de Charité, sous le nom de gardes ou servantes des pauvres. Ayant repris ses anciennes fonctions dans la famille de Gondy, il s'occupa très-activement d'améliorer le sort des galériens qu'il visitait souvent et sur lesquels sa parole évangélique et son ardente charité exerçaient l'influence la plus salutaire. Aussi lorsqu'il fut nommé, en 1619, aumônier général des galères, ne recevait-il que la juste récompense de son incomparable dévouement. Il n'est pas d'homme peut-être à qui l'humanité doive autant qu'à cet humble prêtre qu'on a si justement appelé l'*Intendant de la Providence;* il fonda les hôpitaux de Bicêtre, de la Salpêtrière, de la Pitié, celui de Marseille pour les forçats et enfin celui des *Enfants trouvés,* sa plus belle création en ce genre. Ce fut en 1625 qu'il institua la Congrégation des Sœurs de Charité.

Jean DUVERGIER DE HAURANNE (1581—1643), abbé de Saint-Cyran, né à Bayonne, chef du célèbre établissement religieux et pédagogique si connu sous le nom de « Port-Royal des Champs, » auquel se rattachaient, comme théologiens ou instituteurs, le grand Arnault, Nicole, Lancelot, Le Maître, etc., et dont M. Sainte-Beuve s'est fait, avec tant d'éclat, l'éloquent historien. Ces puritains du catholicisme avaient pour but de combattre l'hérésie par la science et de s'opposer par un double effort au relâchement de la morale et aux empiétements du Saint-Siége sur l'autorité civile. Duvergier de Hauranne étudia la théologie à l'Université de Louvain où il se lia avec Jansénius, dont il partagea tout d'abord les principes. Son esprit frondeur et remuant, son caractère inflexible, le disposaient à la lutte; celle qu'il osa soutenir contre Richelieu se termina par son emprisonnement au donjon de Vincennes en 1638. L'abbé de Saint-Cyran mourut d'une attaque d'apoplexie six mois seulement après sa mise en liberté. On a de lui, indépendamment de ses ouvrages de controverse qui

sont fort nombreux, une *Vie de la sainte Vierge*, des *Considérations sur la mort chrétienne*, des *Lettres spirituelles*, *etc.*

Jean-Pierre CAMUS (1582—1652), intime ami de saint François de Sales, fut beaucoup plus estimable comme évêque que comme écrivain. Son style se ressent de la précipitation avec laquelle il travaillait; mais il est abondant, vif, animé, plein de métaphores, et c'est ce qui lui valait de nombreux lecteurs. (E. LEFRANC.)

Jean DE LINGENDES (1595—1655), évêque de Mâcon, connu principalement par son *Oraison funèbre de Louis XIII.*

André BOULLANGER (1578—1657), connu sous le nom de « petit père André, » prédicateur estimable qui, comme il le disait lui-même : « obligea à résidence plus d'un évêque et fit rougir plus d'une coquette. »

Jean LEJEUNE (1592—1672), oratorien, l'un des prédicateurs les plus célèbres de son temps. Massillon en faisait le plus grand cas ; il en conseillait la lecture, disant qu'il regardait le P. Lejeune comme un excellent modèle d'éloquence chrétienne, pourvu qu'on eût assez de goût pour savoir discerner ce qu'il fallait y prendre de ce qu'il fallait y laisser. (E. LEFRANC).

Le père Jean-François SENAULT (1599 ou 1604—1672), prêtre de l'Oratoire, mérite, quoique peu connu, d'occuper une place parmi les bons prosateurs de la première moitié du XVIIe siècle. Il publia en 1641, un livre sur l'*Usage des Passions* qu'il dédia au cardinal de Richelieu. Cet ouvrage écrit avec goût et pureté, sinon avec éloquence, s'appuie essentiellement sur la morale chrétienne sans rester enfermé pour cela dans les limites d'un dogmatisme étroit, et on y reconnaît en maint passage la trace et l'influence de la philosophie antique. Les théories du père Senault ne saisissent point par leur originalité, mais elles dénotent une connaissance assez intime de l'homme; il semble même qu'elles aient devancé l'époque où elles se sont produites, puisqu'elles reconnaissaient aux passions leur raison d'être et se proposaient pour but de les diriger plutôt que de les détruire. Nous ne saurions donner un meilleur spécimen du style de Senault que cette définition de l'*Amour* :

« C'est l'esprit de la vie, c'est le lien de l'univers, c'est un artifice innocent par lequel nous changeons de condition sans changer de nature, et nous nous transformons en la personne que nous aimons ; c'est le plus pur et le plus véritable de tous les plaisirs, c'est une ombre de la félicité que goûtent les bienheureux : la terre ne serait qu'un enfer si l'amour en était banni, et ce serait une extrême rigueur, si Dieu nous ayant permis de voir les belles choses, il nous avait défendu de les aimer ; mais pour bien conduire cette passion, il faut apprendre de la morale quelles lois nous lui devons prescrire et quelle liberté nous lui pouvons donner. »

Amable DE BOURZEIS (1606—1672), théologien et controversiste français, né près de Riom. Il fut abbé de Saint-Martin de Cores. Plus tard, ayant pris les ordres, il convertit à la foi catholique plusieurs protestants de distinction, entre autres le comte de Schomberg. Il fut l'un des premiers membres de l'Académie française nommés par Richelieu. Il fit également partie de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Ses sermons, au nombre desquels se trouve l'Oraison funèbre de Louis XIII, ont été publiés. Citons, en outre, parmi les ouvrages de controverse dont Bourzéis est l'auteur : *l'Excellence de l'Eglise catholique et raisons qui nous obligent à ne nous en séparer jamais*, et *saint Augustin victorieux de Calvin et de Molina.*

Toussaint-Gui-Joseph DESMARES (1599—1687), prédicateur et controversiste. Desmares, en prêchant à Saint-Paul le jour des Morts, déclama vivement contre les pompes funèbres des grands et prétendit que les messes qu'on disait pour eux ne leur étaient d'aucune utilité. Anne d'Autriche l'exila momentanément à Quimper. Un jour que Desmares prêchait à Saint-Roch, le prince de Condé fut curieux de l'entendre. Etant arrivé lorsque le sermon était commencé, sa pr sence causa un peu de désordre dans l'auditoire, et Desmares s'interrompant :

« Ah! monseigneur, dit-il, j'explique cet endroit de l'Evangile où il est dit que Jésus Christ guérit une main sèche; il m'est très-glorieux que Votre Altesse vienne augmenter le nombre de mes auditeurs. Je prie le Seigneur de conserver le bras qui est la terreur de toute l'Europe et le bonheur de la France; mais en même temps que Votre Altesse se souvienne que si elle ne rapporte pas tous ses exploits à Dieu comme à sa fin dernière, Dieu permettra que ce bras se sèche comme celui de notre Evangile. »

C'est à cette vive, heureuse et hardie apostrophe que, plus de vingt-trois ans après, Boileau fit allusion dans ce vers :

« Desmares dans Saint-Roch n'auroit pas mieux prêché. » (LEFRANC).

Louis MAIMBOURG (1610—1686), célèbre Jésuite, eut d'abord trop de vogue, dit Voltaire, et on l'a trop négligé dans la suite, ce qui est vrai. Ses *Sermons*, quoique le fruit de sa jeunesse, sont d'une froideur insupportable; mais ses ouvrages historiques, bien que composés dans un âge mûr, respirent une vivacité surprenante. Son *Histoire du Luthérianisme* est écrite avec une partialité dont on ne doit pas s'étonner, mais elle ne manque pas d'un certain éclat.

(E. LEFRANC).

Timoléon Cheminais DE MONTAIGU (1652—1689), Jésuite, doué de tous les talents qui servent à former l'orateur, et que l'on appela « le Racine de la chaire. »

SENTENCE.

Il est des vertus obscures d'elles-mêmes, et qui ne sont connues que de Dieu. Elles n'ont rien qui nourrisse l'amour-propre, ni qui flatte la nature; elles vous laissent toute la peine d'une action sainte, sans espérance d'autre gloire que celle de l'éternité.

Louise-Françoise de la Baume le Blanc, duchesse DE LA VALLIÈRE (1644—1691), qui, sous le nom de « Sœur Louise de la Miséricorde, » a écrit quelques méditations ascétiques, où les larmes de l'illustre pénitente ont laissé leurs traces.

Armand-Jean LE BOUTHILIER DE RANCÉ (1626—1700), écrivain ascétique, réformateur de la Trappe. Il menait la vie d'un homme de plaisir, quand tout à coup, frappé de la mort de la duchesse de Montbazon, il se convertit (1662), et réforma l'abbaye de la Trappe.

A l'âge de treize ans, il avait déjà publié une édition d'Anacréon, accompagnée de scholies grecques écrites par le jeune filleul de Richelieu et offertes à son parrain. Parmi ses ouvrages religieux, on remarque ses *Réflexions morales sur les Evangiles* et *De la sainteté et des devoirs de la vie monastique.*

Chateaubriand a écrit la vie de Rancé.

SENTENCE DÉTACHÉE.

Laissons parler le monde tant qu'il voudra; qu'il nous loue ou qu'il nous blâme, ne l'écoutons point, et sans nous arrêter un moment pour toutes les choses qu'il

peut faire et dire, allons toujours droit à Dieu, qui est le seul et unique objet que nous devons regarder, et à la voix duquel nous devons répondre.

Jean CLAUDE (1619—1687), né à la Sauvetat (Agénois), mort à La Haye. Il fut d'abord pasteur à la Trègue, puis à Nîmes où il enseigna la théologie. Un arrêt du Conseil d'Etat lui ayant interdit l'exercice du ministère évangélique, il vint à Paris pour réclamer contre cette interdiction qui, d'ailleurs, ne l'empêcha nullement d'engager une polémique assez vive avec Nicole et Arnauld sur les dogmes essentiels du catholicisme. En 1662, il fut nommé par ses coreligionnaires pasteur et professeur de théologie à Montauban, pour être de nouveau suspendu après quatre ans d'exercice. Il semblait qu'il éprouvât le besoin d'affirmer sa foi dans la lutte. Signalé comme l'un des fauteurs les plus dangereux de l'hérésie, il osa revenir à Paris pour y prêcher et y enseigner ce qu'il croyait être la véritable doctrine du Christ; bien plus, il ne craignit pas d'entrer en lice avec le plus éloquent et le plus puissant des évêques, avec Bossuet lui-même. Mais la révocation de l'Edit de Nantes coupa court aux controverses; Claude reçut l'ordre de sortir de France dans les vingt-quatre heures. Il se retira en Hollande où le prince d'Orange l'accueillit avec les plus grands égards.

« Je ne sais, dit Bayle, en parlant de Claude, si l'on vit jamais plus de délicatesse avec plus de force, plus d'abondance avec plus de choix, plus de pénétration avec plus de justesse, plus de vivacité d'esprit avec plus de solidité de jugement.... plus d'élévation dans les pensées et plus de noblesse dans le langage, plus de beautés douces et modestes avec plus de grandeur et de majesté. »

Il suffit de lire quelques-uns des sermons et des écrits de Claude pour reconnaître qu'il n'y a rien d'exagéré dans ces éloges. Qu'on en juge d'ailleurs par ce fragment que nous empruntons à l'un de ses plus curieux et de ses plus émouvants ouvrages : *Les plaintes des protestants cruellement opprimés dans le royaume de France.*

« La foi ne se commande pas ; et la conscience, libre jusques dans les fers et les cachots, dépend uniquement de Dieu. C'est lui qui agit sur l'âme. C'est lui qui en change les sentimens, en y répandant la lumière. Il n'y porte cette lumière, que par l'effusion et l'efficace de la grâce. Cette grâce ne dépend point de nous. *Il la donne, selon son bon plaisir.* Elle n'est point entre les mains des rois. Les missionnaires et les persécuteurs n'en sont point les dépositaires ; autrement, les hommes puissans deviendroient les maîtres du Paradis ; et ce ne seroit point leur faveur, mais leur haine, qui sauveroit les hommes. Quelle idée peut-on avoir de Dieu et de son Paradis, si on croit qu'on peut y faire entrer les errans malgré eux, et sans sa grâce ; ou que la violence opère ce que la grâce seule peut et doit faire ? Si on vouloit raisonner théologiquement, ne sentiroit-on point la contradiction dans laquelle on tombe en niant l'efficace de la grâce victorieuse, de peur de donner quelque atteinte à la liberté de l'homme ; parce que sans la liberté d'indifférence, il n'y a ni religion, ni vice, ni vertu, ni peine, ni récompense ? et de prétendre, à même temps, qu'on peu contraindre ces mêmes hommes à embrasser une religion par des moiens violens ? Il n'y a pas un seul théologien, qui osât dire que la dragonnade force moins la liberté de l'homme, que la grâce divine entraîne en instruisant. Les supplices et les tourmens ne portent avec eux que l'horreur pour la religion qui vous fait souffrir ; au lieu que la grâce porte la connoissance et l'amour. Les hommes se donnent donc un droit d'ôter à l'homme sa liberté, qu'ils ravissent à Dieu. Si la grâce est efficace et vient du bon plaisir de Dieu, il faut laisser les peuples en repos jusqu'à ce que Dieu travaille à leur conversion d'une manière victorieuse ; et si elle ne l'est pas, il faut en laisser l'usage libre aux hommes. Ainsi, quelque parti qu'on prenne,

on doit laisser aux hommes la liberté de croire ce qui leur paroit véritable et ne les dépouiller jamais d'un droit si naturel. »

Comme il est loin des sombres prédicants de la fin du XVIe siècle, le pasteur vraiment évangélique qui proclame ainsi les droits de la conscience humaine! Aussi éclairé et non moins conciliant que Basnage, mais plus ferme, plus résolu et plus vaillant que lui, il ne se borne pas à retremper sa foi aux sources primitives du christianisme; par les lumières de l'esprit et du cœur, il devance encore son siècle dans les voies du progrès religieux et de la véritable civilisation. A. R.

Pierre JURIEU (1637—1713), célèbre théologien protestant, né à Mer, dans l'Orléanais, mort à Rotterdam. Après avoir fait ses études théologiques à Saumur, il succéda à son père comme pasteur du temple de Mer. Ses coreligionnaires, voulant utiliser sa science et son talent au profit de l'Eglise réformée de France, l'appelèrent à Sedan où il y avait alors une Académie protestante, et ils lui offrirent la chaire d'hébreu et de théologie qu'il accepta. Après la suppression de l'Académie de Sedan, il fut nommé ministre de l'Evangile à Rouen; mais presque aussitôt il apprit que des poursuites allaient être dirigées contre lui à propos d'un ouvrage qu'il avait publié sur *la Politique du Clergé de France*, et il dut se réfugier en Hollande. Nommé pasteur de l'Eglise wallonne, à Rotterdam, il ne se renferma pas dans l'exercice de son ministère; il engagea d'ardentes polémiques non-seulement contre Maimbourg, Arnauld et Bossuet, mais encore contre les théologiens modérés du protestantisme, tels que Pajou, Saurin et Basnage. La passion, disons plutôt le fanatisme religieux, troubla son intelligence, et le savant professeur devint un illuminé. Il assigna à des époques prochaines le jour fixé par Dieu pour le rétablissement de son Eglise en France et pour la chute de l'Antechrist; mais les événements ayant démenti ses prédictions, Jurieu s'attira les sarcasmes de ceux qui ne lui pardonnaient pas d'avoir abusé de leur crédulité. Les sages du parti lui reprochèrent surtout, et non sans raison, d'avoir exposé au ridicule une cause sanctifiée par la persécution. Jurieu ne se fit pas moins de tort par les formes acerbes et parfois haineuses de sa polémique. A propos d'une controverse sur le mystère de la Trinité, il ne craignit pas d'avertir Bossuet « qu'un évêque de cour comme lui et ses pareils, dont le métier n'est pas d'étudier, devraient un peu ménager ceux qui n'ont pas d'autre profession. » Cependant, Bayle lui-même déclara que dans cette dispute Bossuet avait eu l'avantage sur Jurieu, et qu'il l'avait même réduit à ne plus oser se montrer. Il y a néanmoins bien des réserves à faire en faveur du fougueux controversiste, et on souscrit volontiers au jugement que M. Michel Nicolas (Biographie Didot) formule sur lui, en ces termes : « Il serait injuste de ne voir dans Jurien qu'un intraitable controversiste, un aigre théologien et une espèce d'illuminé. A des connaissances solides et étendues, il joignait une imagination féconde, un esprit pénétrant, une rare facilité de conception. Son jugement était droit et sain tant qu'il n'était pas question d'orthodoxie et de ses rêveries apocalyptiques. L'irritabilité de son caractère exalté encore par les événements dont il fut témoin, paralysa trop souvent ses remarquables facultés. »

Jurieu a écrit un nombre considérable d'ouvrages parmi lesquels nous nous bornerons à citer : *le Traité de la Dévotion; l'Histoire du Calvinisme et du Papisme; l'Apologie de la Morale des Réformés; l'Abrégé de l'Histoire du Concile de Trente; l'Accomplissement des Prophéties ou la Délivrance prochaine de l'Eglise; de l'Unité de l'Eglise; des Droits des Deux Souverains en matière de religion; la Conscience et le Prince; l'Histoire critique des Dogmes et des Cultes bons ou mauvais qui ont été dans l'Eglise depuis Adam jusqu'à Jésus-Christ.*

Jacques de Beauval BASNAGE (1653—1723), théologien protestant et érudit célèbre. Il était fils du jurisconsulte Henri Basnage, auteur des *Coutumes du pays et duché de Normandie* et d'un *Traité des hypothèques*. Dès son enfance il annonça d'étonnantes dispositions pour l'étude des langues. Se sentant plus entraîné vers l'Eglise que vers le barreau, il se rendit à Genève pour y étudier la théologie, et revint à Rouen où il fut reçu ministre en 1676. Après la révocation de l'édit de Nantes, il se retira en Hollande et se fixa à Rotterdam. Ce savant théologien qui n'avait point la raideur ni la fougue de plusieurs de ses coreligionnaires, savait être au besoin un fin diplomate. Il seconda habilement l'abbé Dubois, lorsque celui-ci vint à La Haye pour y négocier au nom du Régent, une alliance entre la France, l'Angleterre et la Hollande. Parmi les ouvrages dogmatiques qu'on doit à Basnage, on remarque : *la Communion sainte* ou *Traité sur la nécessité et les moyens de communier dignement; Traité de la Conscience, dans lequel on examine sa nature, ses illusions, etc.*; mais bien qu'on ne puisse guère séparer dans Basnage l'érudit du théologien, puisque, dans ses compositions les plus savantes, il ne perd jamais de vue la cause du protestantisme, c'est surtout comme historien qu'il faut le juger. Son *Histoire des Juifs depuis Jésus-Christ jusqu'à présent* et celle de *la Religion des Eglises réformées* sont des œuvres d'une haute importance.

Bénédict (1588—1631), **François** (1623—1687), et **Jean-Alphonse TURRETIN** (1671—1737), trois générations de célèbres théologiens suisses.

Le père Pasquier QUESNEL (1634—1719), théologien, fameux par ses écrits et par les luttes qu'il soutint pendant les querelles du Jansénisme.

SENTENCE.

Rien de si rare que d'avouer sincèrement qu'on mérite ce qu'on souffre.

Jean GAICHIES (1647—1723), prêtre de l'Oratoire, excellent théologien, s'est fait une réputation durable par un seul ouvrage : les *Maximes sur le ministère de la chaire*, ouvrage que l'on attribua à Massillon, qui le désavoua en disant : « Je voudrais l'avoir fait. »

Jacques ABBADIE (1657—1727), théologien protestant que son *Art de se connaître soi-même* place parmi les vrais philosophes et les bons littérateurs

SENTENCE DÉTACHÉE.

L'amour de Dieu est le bon sens de l'amour de soi.

L'abbé François-Timoléon DE CHOISY (1644—1724), né à Paris, de l'Académie française en 1687, auteur à la fois religieux et profane, écrivit son *Histoire de l'Eglise* à la sollicitation de Bossuet pour les personnes peu instruites à qui celle de Fleury ne pouvait pas convenir. Un homme d'esprit, comparant ces deux histoires disait, en jouant sur les mots, que la première était un ouvrage *fleuri* et l'autre un ouvrage *choisi*. Il écrivit aussi le *Journal d'un voyage à Siam*.

Charles DELARUE (1643—1725), poète latin, se fit une grande et belle réputation par ses « *Sermons* » qui renferment des mouvements oratoires semblables à celui-ci : « Vers de terre que nous sommes! cendre et poussière! viles créatures! il nous sied bien d'être si sensibles aux moindres injures, et de nous soulever pour un regard, pour une parole; tandis qu'on ne compte pour rien d'insulter au maître souverain de l'univers, qui a tout pouvoir et

qui ne s'en venge pas; d'attenter à ses droits si sacrés et si légitimes, si justes et si incontestables, si nécessaires et si essentiels. »

L'abbé Jean DE TERRASSON (1670—1750), de l'Académie française, en 1723. On distingue surtout parmi ses ouvrages son roman de *Séthas*, imité par Moore dans son *Epicurien*.

Jacques-Joseph DUGUET (1649—1733), prêtre de l'Oratoire, écrivain janséniste. Son *Traité de l'éducation d'un prince*, composé pour le fils aîné de Victor-Amédée, duc de Savoie, est un ouvrage dont le style est pur, coulant, noble, élégant et précis.

Le père Guillaume DE SEGAUD (1674—1748), jésuite, célèbre prédicateur.

Le père Pierre-François LAFITEAU (1685—1764), jésuite, se distingua par un véritable talent d'écrivain. Citons de lui ce

PORTRAIT DU FLATTEUR.

Qu'est-ce que le flatteur? C'est un esprit souple et commode, qui vient servilement sourire à tous vos regards, se récrier à toutes vos paroles, applaudir à toutes vos actions; c'est un esprit adroit et insinuant, qui étudie vos penchants pour les suivre, vos liaisons pour les cultiver, vos défauts même pour les encenser; c'est un esprit fourbe et dissimulé, qui vous loue et qui vous trompe, qui vous approuve en public et qui vous condamne en secret, et qui ne donne extérieurement dans votre faible que pour vous attirer plus sûrement dans le sien; c'est quelquefois un esprit jaloux et envieux, qui paraît se faire un plaisir de votre élévation, et qui au fond se fait un tourment de votre prospérité; c'est souvent un esprit aigri, un ennemi couvert, mais qui ne cache sa haine sous les plus grands éloges, que parce qu'il craint tout de votre autorité; c'est toujours un esprit vil et rampant, qui attend tout de sa propre dépendance, et qui, pour colorer encore la honte de sa servitude, appelle talent et habileté la malheureuse habitude qu'il a de faire des bassesses.

Le père Anne-Joseph-Claude-Frey DE NEUVILLE (1693—1774), prédicateur. Ne pas le confondre avec

Jean-Baptiste-Poncy DE NEUVILLE (1700—1739), poète.

L'abbé Nicolas POULLE (1711—1781), jésuite, prédicateur distingué.

Jacques VERNET (1698—1789), professeur de théologie à Genève.

Nicolas-Sylvestre BERGIER (1718—1790), célèbre théologien né à Darnay (Lorraine). Il fut confesseur des tantes de Louis XVI, et devint membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Il entretint une polémique avec les encyclopédistes, et publia à cette occasion sa *Certitude des preuves du Christianisme*, à laquelle Voltaire crut devoir répondre. On consulte encore son *Dictionnaire théologique*, ouvrage savant, mais un peu diffus.

Jean-Baptiste-Charles-Marie DE BEAUVAIS (1737—1790), évêque de Senez, éloquent prédicateur, connu par ses *Oraisons funèbres*.

PHILOSOPHIE. — MORALE.

Bernard D'ANGERS, écrivain du xe siècle, a composé les *Miracles de Sainte Foy* où l'on trouve la curieuse légende de Raymond Du Bousquet. Cette légende offre une analogie complète avec les aventures d'Ulysse; les deux personnages sont le jouet des flots; l'un invoque Minerve; l'autre, Sainte Foy; ils boivent le

breuvage d'oubli; Ulysse reste caché chez Eumée, Du Bousquet chez un de ses paysans. La *Légende de Raimond* est donc une copie moyen âge de l'*Odyssée*.

ALBERT LE GRAND (1193—1280), célèbre philosophe scolastique, qui dut son élévation à l'immensité de ses connaissances. Né à Lavingen (Souabe), et originaire d'une grande famille allemande, il étudia à Paris, y professa avec un grand succès, entra dans l'ordre de saint Dominique et devint évêque de Ratisbonne. Ses contemporains le regardèrent comme sorcier à cause de sa haute science; mais son principal mérite est d'avoir fait connaître les ouvrages d'Aristote, d'après des traductions faites sur l'arabe. C'est pourquoi nous le nommons ici, bien qu'il n'ait jamais écrit qu'en langue latine, et que, par conséquent, il n'appartienne pas au cadre de notre ouvrage. Ses œuvres forment 21 vol. 1651.

Pierre LA RAMÉE dit RAMUS (1510—1572), professeur de philosophie au Collége de France; un des savants illustres du XVIe siècle. Il fut l'adversaire acharné de la scolastique et de la philosophie d'Aristote. Grand mathématicien et grand géomètre, il a aussi un rang distingué parmi les grammairiens. Il fut une des victimes de la Saint-Barthélemy.

AVIS AU ROY CHARLES IX SUR LA RÉFORME DE L'UNIVERSITÉ.

Paravant que le feu roy François, vostre grand-père, eust réveillé l'estude de l'humanité, une barbarie de tous artz et sciences régnoit en l'Université, et combien qu'on ne l'eust que des auteurs telz quelz, toutesfois on avait opinion que, par une manière de dispute continuelle, l'on se faisoit sçavant en tous artz et sciences. Et par ainsi, les grammairiens et rhétoriciens, n'ayons que des barbares Alexandres de la Ville-Dieu, grécismes Théodoletz, et de telle manière de docteurs, perdoyent les heures ordinaires, celles de dix de matin et de cinq de relevée, à des disputes de nul proufit, qu'ils apeloyent questions; mesmes ils mettoyent le plus grand advancement des estudes des escoliers au combat des classes contre classes, voire des colléges contre colléges. Ainsi les philosophes, médecins, jurisconsultes, théologiens, dediez aux questionaires, controuveurs et machinateurs de débats et disputes, y empeschoient toutes les escoles. Les grammairiens et rhétoriciens furent les premiers qui descouvrirent la tromperie et l'abus, et qui cogneurent l'exercice et la pratique des œuvres de grammaire et de rhétorique estre de beaucoup plus de conséquence; et, parce, ayans chassé des escoles la sotte barbarie de telles manières de gens, et recevans les poètes, historiens et orateurs, ils ont apris qu'il n'y avait meilleur maistre de bien dire, que le style mesme qui s'acquiert par la lecture et imitation des autheurs de marque, et finalement par l'escriture continuelle; et s'il pouvoit revenir quelque proufit de la dispute, qu'il se retiroit beaucoup mieux quand le régent, au milieu de sa leçon, faisoit des demandes de chasque chose en particulier à son disciple.

Etienne DE LA BOÉTIE (1530—1563), né à Sarlat (Périgord), mort à 33 ans. Il doit moins à son beau talent qu'à l'amitié de Montaigne son immortalité.

Il nous semble impossible de ne pas faire suivre le nom d'Etienne de la Boétie, auquel nous avons consacré trop peu de place dans notre *Introduction* (p.22), d'un fragment de *la Servitude volontaire*, qui renferme un des plus beaux mouvements oratoires que la liberté morale ait inspirés à un citoyen avant que l'éloquence de la tribune fut devenue la conquête de la liberté politique. Et cependant, La Boétie n'avait que seize ans lorsqu'il composa cette œuvre véhémente où il s'efforce de prouver que le tyran ne peut rien par lui même : « Celuy qui vous maistrise tant n'a que deux yeux, n'a que deux mains, n'a qu'un corps, et n'a autre chose que ce qu'a le moindre homme du grand nombre infiny de nos villes,

sinon qu'il a plus que vous tous, c'est l'avantage que vous luy faites pour vous destruire. D'où a il prins tant d'yeux d'où vous espie il, si vous ne les luy donnez? Comment a il tant de mains pour vous frapper, s'il ne les prend de vous? Les pieds dont il foule vos cités, d'où les a il, s'ils ne sont des vostres? Comme a il aucun pouvoir sur vous, que par vous autres mesmes? Comment vous oserait il courir sus, s'il n'avoit intelligence avec vous? Que vous pourroit-il faire, si vous n'estiez receleurs du larron qui vous pille, complices du meurtrier qui vous tue, et traistres de vous mesmes? Vous semez vos fruicts, à fin qu'il en face le dégast; vous meublez, remplissez vos maisons, pour fournir à ses voleries; vous nourrissez vos filles, à fin qu'il ait de quoy saouler sa luxure; vous nourrissez vos enfants à fin qu'il les meine, pour le mieux qu'il face, en ses guerres, qu'il les meine à la boucherie, qu'il les face les ministres de ses convoitises, les exécuteurs de ses vengeances; vous rompez à la peine vos personnes, à fin qu'il se puisse mignarder en ses délices, et se veautrer dans les sales et vilains plaisirs; vous vous affaiblissez à fin de le faire plus fort et roide à vous tenir plus courte la bride! Et de tant d'indignitez que les bestes mesmes ou ne sentiroient point ou n'endureroient point, vous pouvez vous en délivrer, si vous essayez non pas de vous en délivrer, mais seulement de le vouloir faire. Soyez résolus de ne servir plus, et vous voylà libres. Je ne veux pas que vous le poulsiez ny le bransliez; mais seulement ne le soustenez plus; vous le verrez, comme un grand colosse à qui on a desrobbé la base, de son poids mesme fondre en bas et se rompre. »

Les sonnets d'Etienne de La Boétie recueillis pieusement par Montaigne ont trouvé dans les *Essais* un refuge contre l'oubli. M. Feugère a publié une édition de ses œuvres complètes.

Michel Eyquem, seigneur DE MONTAIGNE (1533—1592), naquit au château de ce nom dans le Périgord. Son père, qui était maire de Bordeaux, prit un soin tout particulier de son éducation et lui fit apprendre le latin avant sa langue maternelle. Le jeune Montaigne acheva ses études au collége de Bordeaux et il eut pour maîtres Muret et Buchanan. On le maria de bonne heure à la fille d'un conseiller du parlement de Bordeaux; il fut pourvu lui-même d'un emploi semblable, mais il s'en démit presque aussitôt afin de pouvoir se livrer plus librement à ses méditations favorites. Il parcourut la France, l'Italie et l'Allemagne moins en touriste qu'en philosophe, et ses voyages ne furent que le complément de ses études. Lorsqu'il revint dans sa patrie, il fut élu maire de Bordeaux, puis chargé par ses concitoyens de défendre leurs intérêts auprès du roi Henri III. Montaigne remplit cette mission avec tant de conscience et de succès qu'il fut réélu maire pour deux autres années. Au mois de mai 1585, il eut seul la charge du gouvernement de Bordeaux en l'absence du maréchal de Matignon. Par sa prudence, sa fermeté et sa modération, il écarta peut-être de la cité confiée à ses soins, la guerre civile, mais il montra qu'un sage n'est pas toujours un héros, lorsqu'en présence de la peste qui ravageait Bordeaux, il déserta son poste.

Redevenu simple particulier, Montaigne s'occupa de la révision de ses *Essais* dont il avait déjà donné une première édition en 1580. « Ce monument impérissable de la plus saine raison et du plus heureux génie, ne furent pour Montaigne, comme le dit M. Villemain, qu'un amusement facile, un jeu de son esprit et de sa plume..... Toutes les inspirations de la pensée de l'auteur, fixées à jamais par le style, passeront aux siècles à venir. Quel fut son secret? Il s'est mis tout entier dans ses ouvrages. Il jouira donc mieux que personne de cette immortalité que donnent les lettres, puisqu'en lui seul l'homme ne sera jamais séparé de l'écrivain, et que son caractère ne sera pas moins immortel que son talent. »

M. Prévost-Paradol qui a si bien su conserver aux moralistes français leur physionomie caractéristique, a reproduit celle de Montaigne avec une finesse et une fermeté de style des plus remarquables.

Pierre CHARRON (1541—1603), né à Paris, mort dans la même ville. Il était fils d'un libraire qui fut marié deux fois et eut de ses deux femmes vingt-cinq enfants. Après avoir fait de brillantes études, Charron se rendit à Bourges pour y suivre les cours de droit civil et de droit canon. Il revint à Paris avec le bonnet de docteur et se fit recevoir avocat au parlement, mais au bout de quelques années, s'étant dégoûté du barreau, il se livra avec ardeur à l'étude de la théologie et échangea la robe de l'avocat contre le surplis du prêtre .Il eut de tels succès dans la chaire, que la reine de Navarre, Marguerite de Valois, le choisit pour son prédicateur ordinaire, et que plusieurs évêques cherchèrent à l'attirer dans leurs diocèses. C'est ainsi qu'après avoir prêché le Carême à Angers, en 1589, il vint à Bordeaux où il rencontra Montaigne avec lequel il ne tarda pas à se lier. Il est permis de croire que les instincts philosophiques de Charron ne s'éveillèrent qu'au contact de l'auteur des *Essais*. Cependant, le livre des *Trois vérités*, que Charron publia en 1594, n'est encore qu'une thèse religieuse soutenue au profit du catholicisme et dans laquelle l'auteur veut prouver : 1° qu'il y a un Dieu et une véritable religion ; 2° que de toutes les religions la chrétienne est la véritable ; 3° que de toutes les communions chrétiennes la seule catholique romaine est la seule vraie Eglise. Quant au livre de *la Sagesse* qui est, à peu de chose près, celui d'un libre penseur, il fut publié pour la première fois à Bordeaux en 1601, mais Charron, mécontent de cette édition, voulut en donner une seconde plus correcte et plus complète, à Paris. Il avait à peine commencé ce travail qu'il succombait à une attaque d'apoplexie. Lorsque Charron fut mort, une cabale puissante ameuta contre son ouvrage tous les théologiens de l'Université et de la Sorbonne. Le livre de *la Sagesse* fut même déféré aux tribunaux; mais il se trouva dans le Conseil un homme d'une haute intelligence qui déclara que « cet ouvrage n'était pas pour le commun et bas estage du monde, ains qu'il n'appartenoit qu'aux plus forts et relevés esprits d'en faire jugement, que c'estoyt vrayment un livre d'estat. » Ce juge ou plutôt cet avocat chaleureux qui sauvait de la destruction une des œuvres les plus sincères et les plus hardies de cette époque, c'était le président Jeannin.

Charron aurait dû retrouver dans notre musée littéraire, la place que l'histoire lui conserve à côté de Montaigne, son maître et son ami, mais les dispositions de notre premier plan, qu'il ne nous a pas été possible de modifier, nous ont obligé à rejeter dans l'appendice l'auteur du livre de *la Sagesse*. A. R.

EXTRAITS DU LIVRE DE LA SAGESSE.

I. — LA SUPERSTITION.

Le superstitieux ne laisse vivre en paix ny Dieu ny les hommes ; il appréhende Dieu chagrin, despiteux, difficile à contenter; facile à se courroucer, long à s'appaiser, examinant nos actions à la façon humaine d'un juge bien sévère, espiant et nous guettant au pas ; ce qu'il tesmoigne assez par ses façons de le servir, qui est tout de mesme. Il tremble de peur, il ne peut bien se fier ny s'asseurer, craignant n'avoir assez bien faict, et avoir obmis quelque chose, pour laquelle obmission tout peut-estre ne vauldra rien; il doute si Dieu est bien content, se met en peine de le flatter pour l'appaiser et le guaigner, l'importune de prières, vœux, offrandes, se feinct de miracles, aysement croit et reçoit les supposés par aultres, prend pour soy, et interprète toutes choses encore que

purement naturelles, comme expressément faictes et envoyées de Dieu, mord et court à tout ce que l'on dict, comme un homme fort soucieux, *duo superstitionis propria, nimius timor, nimius cultus.* Qu'est tout cela sinon en se donnant force peine, vilement, sordidement et indignement agir avec Dieu, et plus mécaniquement que l'on ne feroit avec un homme d'honneur? Généralement toute superstition et faute en religion, vient de ce que l'on n'estime pas assez Dieu, nous le rappellons et ravallons à nous, nous jugeons de luy selon nous, nous l'affeublons de nos humeurs : quel blasphème !

Or ce vice et maladie nous est quasy comme naturelle, et y avons tous quelque inclination : Plutarque déplore l'infirmité humaine, qui ne sçait jamais tenir mesure, et demeurer ferme sur ses pieds; car elle panche et degenere ou en superstition et vanité, ou en mespris et nonchalance des choses divines. Nous ressemblons au maladvisé mary, coiffé de quelque vilaine rusée, avec laquelle il se plaist plus, à cause de ses mignotises et artifices, qu'avec son honneste espouse, qui l'honore et le sert avec une pudeur symple et naïfve; ainsy nous plaist plus la superstition que la religion.

II. — LA VRAYE RELIGION.

Or quittants ceste orde et vilaine superstition (que je veulx estre abominée par celuy que je désire ici duire et instruire à la sagesse), apprenons et guidons nous à la vraye religion et piété, de laquelle je veulx donner icy quelques traicts et pourtraicts, comme petites lumières. Il semble desia bien que de tant de religions, celles semblent avoir plus d'apparence de vérité, lesquelles sans grande opération externe et corporelle, retirent l'âme au dedans, et l'esleivent par pure contemplation, à admirer et adorer la grandeur et majesté immense de la première cause de toutes choses, et l'estre des estres, sans grande déclaration ou détermination d'icelle, ou prescription de son service; ains la recognoissent indeffiniment estre la bonté, perfection et infinité du tout incompréhensible, et incognoissable, comme enseignent les Pythagoriciens et plus insignes philosophes.....

La religion est en la cognoissance de Dieu, et de soy-mesme (car c'est une action relatifve entre les deux) : son office est d'esleiver Dieu au plus hault de tout son effort, et baisser l'homme au plus bas, l'abbattre comme perdu, et puis luy fournir des moyens de se releiver, luy faire sentir sa misère et son rien, affin qu'en Dieu il mette sa confiance et son tout.

L'office de religion est nous lier avec l'autheur et principe de tout bien, réunir et consolider l'homme en sa première cause, comme à la racine, en laquelle tant qu'il demeure ferme et fiché, il se conserve à sa perfection; au contraire quand il s'en sépare, il seiche aussytôt sur le pied.

La fin et l'effect de la religion est de rendre fidèlement tout l'honneur et la gloire à Dieu, et tout le prouffit à l'homme : tous biens reviennent à ces deux choses. Le prouffit qui est un amendement et un bien essentiel et interne, est deu à l'homme vuide, nécessiteux et de tous poincts misérable : la gloire, qui est un ornement accessoire et externe, est deue à Dieu seul, qui est la perfection et la plénitude de tous biens, auquel rien ne peut estre adjousté : *Gloria in excelsis Deo, et in terra pax hominibus.*

Guillaume DU VAIR (1556—1621). Conseiller au Parlement, puis député de Paris aux Etats-Généraux de 1593, il combattit la politique de Mayenne et fut un des négociateurs de la réduction de Paris. Chargé par Henri IV d'une mission diplomatique auprès du grand duc de Toscane, il s'en acquitta avec succès. Sous la régence de Marie de Médicis, il fut nommé premier président du Parlement de

Provence, puis garde des sceaux ; mais son indécision dans un moment critique lui fit perdre ce dernier poste, qui lui fut rendu après la mort de Concini et qu'il garda jusqu'à sa mort. Du Vair porta à la fois l'étole et la simarre, car il obtint, par la faveur du duc de Luynes, l'évêché de Lisieux. Magistrat estimable, littérateur distingué, il n'eut point les qualités essentielles d'un homme d'Etat. On a de lui un *Traité de l'éloquence française* ; mais c'est surtout comme moraliste qu'il doit être apprécié. M. E. Cougny a publié en 1857, une étude des plus intéressantes et des plus complètes sur la vie politique, le caractère et les œuvres du chancelier du Vair.

Empruntons à *la Morale des stoïques* de Du Vair cette belle peinture de

L'AMBITION.

« La vieillesse la meurit-elle? Nenni. Les dignitez la contentent-elles. Non. C'est le vuide que les philosophes n'ont pu encore trouver en la nature ; c'est un feu qui s'augmente avec la nourriture qu'on lui donne. Ceux qui ont flatté l'ambition ont voulu faire accroire qu'elle servoit comme d'un degré pour monter à la vertu. Pour l'ambition, disaient-ils, on quitte les autres vices, et enfin l'on quitte l'ambition même pour l'amour de la vertu. Mais tant s'en faut. Si l'ambition cache les autres vices, elle ne les oste pas pour cela, ains les couve pour un temps sous les trompeuses cendres d'une malicieuse feintise avec espérance de les renflammer tout à fait, quand ils auront acquis assez d'authorité pour les faire régner publiquement avec impunité. Les serpents ne perdent pas leur venin pour estre engourdis par le froid, ni l'ambitieux ses vices pour les couvrir d'une froide dissimulation. Et quand l'ambition quitteroit tous les autres vices, si ne se quitteroit-elle jamais soy-même, juste seulement en cela qu'elle suffit à sa propre peine et se met elle-mesme au tourment. »

On trouve aussi dans le *Traité de la Constance et consolation ès calamitez publiques*, qui est regardé comme le plus bel ouvrage de Du Vair, ce remarquable passage sur

LA MORT.

« Qui est-ce qui peut se garantir d'appréhender ce coup duquel la nature mesme a horreur ? Car la mort, encore qu'elle vienne à son terme, si est-elle espouvantable. Combien plus le sera-elle, quand elle s'advancera, et nous cueillera en verd, au fort de nostre jeunesse ? Nous nous trompons : la mort n'a rien en soy d'effroyable, non plus que la naissance. La nature n'a rien d'estrange ni de redoutable. La mort est tous les jours parmi nous et ne nous fait point de peur : nous mourons tous les jours, et chaque heure de nostre vie qui est passée est morte pour nous. La dernière goutte qui sort de la bouteille n'est pas celle qui la vuide, mais qui acheve de la vuider ; et le dernier moment de nostre vie n'est pas celui qui fait la mort, mais seulement l'acheve. La principale partie de la mort consiste en ce que nous avons vescu. Plus nous désirons vivre, plus nous désirons que la mort gagne sur nous. »

Peut-être serait-il difficile de rencontrer dans ses œuvres quelque chose de plus beau que cette

PENSÉE.

La main du pauvre est la bourse de Dieu. Avons-nous à acheter quelque chose de lui, mettons là notre argent; c'est le meilleur emploi que nous puissions faire de nos biens que de les mettre à la banque de Dieu.

Jacques Davi DU PERRON (1556—1618), né à Saint-Lô, mort à Paris, évêque d'Evreux, et plus tard archevêque de Sens et cardinal. Il prépara l'abjuration de Henri IV, et fut envoyé à Rome comme ambassadeur, pour obtenir l'ab-

solution de ce prince. Il lut aux genoux de Clément VIII la confession que faisait le roi d'avoir suivi l'hérésie de Calvin, et reçut pour son maître les coups de baguette du pape. Du Perron pourrait être classé indifféremment parmi les rhéteurs ou les moralistes ; il publia une *Rhétorique française* et un *Traité des vertus morales*. Ce sont là ses principaux titres comme écrivain. Il eut, en outre, le mérite d'être le premier entre les théologiens catholiques qui écrivit la controverse en français. Il ne faut pas demander si, comme diplomate, il suivit toujours la ligne qu'il avait tracée dans ses ouvrages sur la morale. Il fut un des hommes les moins scrupuleux de son temps, et la question des principes ne l'embarrassa jamais. Un jour, s'il faut en croire l'Estoile, après avoir prouvé par « raisons claires et évidentes qu'il y a un Dieu, » il offrit à Henri III de lui prouver par « raisons non moins claires qu'il n'y en a pas. » Fils d'un médecin huguenot, il avait commencé par abjurer la croyance de son père, pour arriver plus facilement aux honneurs et à la fortune. On voit qu'il était on ne peut mieux préparé à la mission que Henri IV le chargea de remplir à Rome.

Pierre Gassend, plus connu sous le nom de **GASSENDI** (1592—1655), né à Chantersier (Hautes-Alpes), mort à Paris. Sorti d'une famille de cultivateurs, il attira sur lui, par la précocité de son intelligence, l'attention de quelques savants qui favorisèrent ses goûts studieux et lui ouvrirent de bonne heure la carrière de l'enseignement où il devait s'illustrer. On dit qu'à l'âge de quatre ans, Gassendi récitait de petits sermons et expliquait à ses camarades la marche apparente de la lune. Il étudia à Aix la théologie, les langues grecque et hébraïque, se fit recevoir docteur, prit les ordres, et à vingt-quatre ans, il obtenait au concours la chaire de philosophie. Dans le domaine des idées, comme dans celui des faits, la guerre est permanente, et il n'y a pas de philosophe qui ne soit obligé de renverser un système pour édifier le sien. Gassendi combattit à outrance Aristote et les scolastiques; c'était de son temps une audace qui soulevait encore des tempêtes et qui frisait l'hérésie. Il attaqua aussi, mais avec beaucoup plus de précautions et de ménagements, la philosophie de Descartes. Ce débat eut beaucoup de retentissement et il posa Gassendi sous son vrai jour, c'est-à-dire comme le précurseur de Locke et de Condillac, comme le fondateur de l'école sensualiste. Gassendi n'avait pas la prétention de créer un système tout d'une pièce; il ne cherchait qu'à « ajuster celui d'Épicure au niveau du christianisme et de la raison. » Ce fut là l'effort le plus puissant et le plus caractéristique de son intelligence universelle. Comme mathématicien et astronome, il ne peut passer, malgré l'importance de ses travaux, pour un génie créateur. Comme anatomiste, il nia la circulation du sang; mais dans beaucoup d'autres sciences, il se trouva en communion d'idées avec les novateurs qui devançaient leur siècle; il correspondit avec Campanella et Galilée, et, s'il n'osa pas défendre trop ouvertement ce dernier, il prouva du moins qu'il lui donnait gain de cause contre ses juges. N'oublions pas que Gassendi compta parmi ses élèves *Molière* et *Chapelle*.

René DES CARTES ou DES QUARTES (1596—1650), naquit à la Haye (aujourd'hui la Haye-Descartes), en Touraine. Il était fils de Joachim Des Cartes, ancien officier qui s'était distingué parmi les catholiques, lors de la défense de Poitiers contre les protestants, en 1569. Celui qui devait plus tard étonner le monde par la puissance et la grandeur de son intelligence, fut d'abord un enfant débile et souffreteux. « Il avait hérité de sa mère, dit Baillet, l'un de ses biographes, une toux sèche et une pâle couleur qu'il a gardée jusqu'à vingt ans, et tous les médecins qui le voyaient avant ce temps, le condamnaient à mourir jeune. » Grâce au dévouement et aux soins tout particuliers de sa nourrice, il surmonta les épreuves

si difficiles du premier âge, et l'on put, sans inconvénient, lui faire suivre les cours du collége de La Flèche, qui était alors dirigé par les Jésuites. Le jeune René se livra surtout à l'étude des mathématiques pour lesquelles il semblait né; mais son insatiable curiosité intellectuelle s'étendait à tout et il désespéra bientôt de la satisfaire, lorsqu'il eut essayé, comme Pascal, de mesurer l'abîme insondable où la création dérobe ses derniers secrets à l'œil de l'homme. Dans ces dispositions d'esprit qui ne furent, d'ailleurs, que passagères, il crut qu'il n'avait rien de mieux à faire que de suivre les traces paternelles et il embrassa la profession des armes. S'étant engagé, comme volontaire, au service de la Hollande, en 1617, il employa ses loisirs de garnison à écrire divers traités sur la musique, les sciences et les mathématiques. Tout philosophe qu'il était, Des Cartes n'en restait pas moins attaché à la religion catholique; aussi lorsque la guerre de Trente Ans éclata, il ne se sentit pas à sa place au milieu d'une armée calviniste et il quitta le service de la Hollande pour passer à celui du duc de Bavière. Après la bataille de Prague, gagnée par les Impériaux sur les Bohémiens révoltés, Des Cartes s'engagea dans les troupes du comte de Bucquoy, général de l'Empereur; et assista probablement à la sanglante affaire, où les Hongrois, conduits par Bethlen Gabor, taillèrent en pièces l'armée autrichienne. Ce fut là la dernière étape du soldat-philosophe; dégoûté pour jamais du métier des armes, il rentra dans la vie civile et se mit à voyager pour son instruction par toute l'Allemagne. Après une absence de neuf ans, il revint dans son pays natal, non pas pour s'y fixer. mais pour y vendre ses terres, puis, lorsqu'il eut réalisé sa fortune, il se rendit en Italie. Il visita Rome, Venise et Florence, et, chose singulière, on le vit, lui, le père du rationalisme moderne, se rendre à Lorette pour y accomplir un vœu qu'il avait fait en Allemagne. Le désir de poursuivre ses études philosophiques sans distraction et sans relâche lui inspira la résolution de se retirer en Hollande. Il explique dans une lettre fort originale qu'il écrivait à Balzac, les motifs pour lesquels il trouvait le séjour d'Amsterdam si favorable au recueillement et à la méditation. En 1649, sur les instances réitérées de la reine Christine de Suède, qui l'appelait auprès d'elle, il s'embarqua à Amsterdam et arriva à Stockholm, où il fut accueilli avec la plus grande distinction. La reine lui offrit un titre de noblesse et un fief qu'il refusa. Elle aurait d'ailleurs difficilement trouvé des honneurs et des dignités qui eussent le pouvoir de rehausser la gloire de l'illustre philosophe qu'elle avait pris pour maître. Il était depuis quatre mois en Suède, lorsqu'il fut atteint d'une pneumonie qui ne tarda pas à présenter les symptômes les plus alarmants. Des Cartes refusa d'abord de se faire saigner et il résista obstinément aux prescriptions judicieuses du docteur Weulles que la reine lui avait envoyé. Il se ravisa pourtant, mais trop tard, et lorsqu'il se laissa saigner par le chirurgien de l'ambassade française, la maladie avait tellement empiré qu'il n'était déjà plus au pouvoir de la science d'en conjurer le fatal dénoûment. Des Cartes mourut le 11 février 1650, à l'âge de cinquante-trois ans, dix mois. La reine Christine qui l'aimait et l'estimait beaucoup, voulut faire inhumer son corps dans la sépulture des rois de Suède, mais l'ambassadeur de France, M. Chanut, qui exécutait sans doute les dernières volontés de l'illustre défunt, le fit enterrer sans pompe dans le cimetière catholique de l'hôpital des Orphelins de Stockholm. Plus tard, les cendres de Des Cartes furent transportées en France et successivement déposées dans l'église Saint-Étienne-du-Mont, dans les caveaux du Panthéon et, en dernier lieu, dans l'église de Saint-Germain-des-Prés où elles sont encore aujourd'hui. A. R.

Dans les limites si restreintes de cet appendice, nous ne saurions donner un meilleur sommaire des œuvres de Des Cartes que celui qui sert de préface à la traduction des *Principes de la philosophie* publiée par Clerselier. Voici en

quels termes l'auteur du *Discours de la Méthode* parle de ses différentes conceptions et cherche à montrer le lien qui les unit entre elles :

« Toute la philosophie est comme un arbre, dont les racines sont la métaphysique, le tronc est la physique, et les branches qui sortent de ce tronc sont toutes les autres sciences ; qui se réduisent à trois principales, à savoir la médecine, la méchanique et la morale ; j'entends la plus haute et la plus parfaite morale, qui, présupposant une entière connaissance des autres sciences, est le dernier degré de la sagesse.

» Or, comme ce n'est pas des racines, ny du tronc des arbres, qu'on cueille les fruits, mais seulement des extrémités de leurs branches ; ainsi, la principale utilité de la philosophie dépend de celles de ses parties qu'on ne peut apprendre que les dernières. Mais bien que je les ignore presque toutes, le zèle que j'ai toujours eu pour tascher de rendre service au public est cause que je fis imprimer il y a dix ou douze ans quelques essais des choses qu'il me sembloit avoir apprises. La première partie de ces essais fut un discours touchant *la Méthode* pour bien conduire sa raison, et chercher la vérité dans les sciences ; où je mis sommairement les principales règles de la logique, et d'une morale imparfaite, qu'on peut suivre par provision, pendant qu'on n'en sait point encore de meilleure. Les autres parties furent trois traités, l'un de la Dioptrique, l'autre des Météores, et le dernier de la Géométrie. Par la Dioptrique, j'eus dessein de faire voir qu'on pouvoit aller assez avant en la philosophie, pour arriver par son moyen jusques à la connoissance des arts qui sont utiles à la vie ; à cause que l'invention des lunettes d'approche que j'y expliquois, est l'une des plus difficiles qui aient jamais été cherchées. Par les *Météores*, je désirai qu'on reconnût la différence qui est entre la philosophie que je cultive, et celle qu'on enseigne dans les écoles, où l'on a coutume de traiter de la même matière. Enfin, par la Géométrie je prétendois démontrer que j'avois trouvé plusieurs choses qui ont été ci-devant ignorées ; et ainsi donner occasion de croire qu'on en peut découvrir encore plusieurs autres, afin d'inciter par ce moyen tous les hommes à la recherche de la vérité. Depuis ce temps-là, prévoyant la difficulté que plusieurs auroient à concevoir les fondements de la métaphysique, j'ai tâché d'en expliquer les principaux points dans un livre de *Méditations* qui n'est pas bien grand, mais dont le volume a été grossi, et la matière beaucoup éclaircie, par les objections que plusieurs personnes très-doctes m'ont envoyées à leur sujet, et par les réponses que je leur ai faites. Puis enfin, lorsqu'il m'a semblé que ces traités précédents avoient assez préparé l'esprit des lecteurs à recevoir les principes de la *Philosophie*, je les ai publiés. Et j'en ai divisé le livre en quatre parties ; dont la première contient les *principes* de la connoissance, qui est ce qu'on peut nommer la première philosophie, ou bien la métaphysique ; c'est pourquoi afin de la bien entendre, il est à propos de lire auparavant les *Méditations* que j'ai écrites sur le même sujet. Les trois autres parties contiennent tout ce qu'il y a de plus général en la *Physique ;* à savoir l'explication des premières lois ou des principes de la nature ; et la façon dont les *cieux*, les *étoiles fixes*, les *planètes*, les *comètes*, et généralement tout l'*univers* est composé ; puis en particulier la nature de cette *terre*, et de l'*air*, de l'*eau*, du *feu*, de l'*ayman* (qui sont les corps qu'on peut trouver le plus communément partout autour d'elle) et de toutes les qualités qu'on remarque en les corps, comme sont la *lumière*, la *chaleur*, la *pesanteur* et semblables ; au moyen de quoi je pense avoir commencé à expliquer toute la *philosophie* par ordre, sans avoir omis aucune des choses qui doivent précéder les dernières dont j'ai écrit. »

(Préface des *Principes de la philosophie*, traduits en français par Clerselier. Edition de 1681.)

Parmi les éditions les plus modernes et les plus consultées des œuvres de Des Cartes, citons particulièrement celle de M. Victor Cousin, 1824-26.

Pierre CHANET, médecin français de La Rochelle, né en 1603, si, comme nous l'apprend une lettre de Guy Patin, il était âgé de 40 ans, lorsqu'il publia, en 1643, *ses Considérations sur la sagesse de Charron.* Il était fils d'un ministre protestant de Chavans et protestant lui-même. Ses connaissances en médecine et en philosophie étaient fort étendues. Dans son premier ouvrage, dont nous venons d'indiquer le titre, il se prononça ouvertement contre les sceptiques et contre ceux qui *prennent Charron pour Socrate* et *l'apologie de Raimond Sebond pour l'Evangile.* Il commença par poser en principe qu'il n'existe rien dans l'univers qui n'ait été créé absolument en vue de l'homme ; puis, pour saper par la base le système de ses adversaires, il réfute tous les arguments par lesquels Charron et ses disciples cherchent à prouver la raison des bêtes. Un autre médecin, Cureau de la Chambre, qui ne rapportait pas tout à l'homme, revendiqua en faveur des animaux réputés non raisonnables la part d'intelligence dont on les dépouillait complétement. Il alla même si loin à cet égard qu'il supposa un chien affamé capable de faire ce raisonnement en face du premier morceau de pain qui s'offre à sa dent :

Cette chose blanche est molle,
Le mol est savoureux,
Ce savoureux est bon à manger,
Donc cette chose blanche est bonne à manger.

C'est-à-dire que ce chien, à qui l'on n'avait certainement pas appris les tropes, trouvait tout naturellement dans sa cervelle de bête la forme du sorite ! Chanet répondit à Cureau de la Chambre par un livre intitulé : *De l'instinct et de la connaissance des animaux* qu'il serait curieux de comparer avec les ouvrages de Bonnet, de Condillac et des autres auteurs qui ont écrit sur la même matière. Il publia en outre, vers 1649, son *Traité de l'esprit de l'homme et de ses fonctions*, qui paraît être le développement et la conclusion de la thèse si nettement indiquée dans le premier chapitre de ses *Considérations* où il déclare *que l'homme est la fin du monde.* Chanet ne manque d'originalité ni comme écrivain ni comme penseur. On ne s'étonne pas en le lisant que quelques-uns de ses contemporains aient trouvé *qu'il écrivait presque aussi bien que Balzac.* Les trop courts extraits que nous lui empruntons sont si peu connus qu'ils auront pour nos lecteurs, nous le croyons du moins, la saveur d'une nouveauté.

FRAGMENT DU CHAPITRE IV DES CONSIDÉRATIONS.

Les enfans ne laissent pas de faire des actions aussi merveilleuses que s'ils connoissoient la raison, et la fin pour laquelle ils les font. De faict, il n'y a point d'homme si brutal, qui ayant veu les enfans naissans approchans du sein de leurs nourrices, n'ait admiré l'instinct, qui leur ouvre la bouche, et leur fait après resserrer pour succer le laict, avec tant d'artifice, qu'il y a des hommes faits qui s'y trouveroient bien empeschez. Cette sorte d'action semble si merveilleuse à toute l'antiquité, que les plus grands hommes ont escrit qu'il faloit bien que les enfans se fussent accoutumés à tetter dans le ventre de leur mère, et qu'ils se fussent de long temps addonnez à cet exercice, autrement, disoient-ils, qui leur auroit appris qu'il y a du laict dans le sein de leur nourrice ? Qui leur a dit que ce laict leur est propre, puisque jamais ils n'en ont esprouvé les utilitez ? Qu'est-ce qui leur fait remuer leur bouche aussi doctement pour cette action, qu'un philosophe pourroit faire ? Il faut avoir l'esprit mal fait pour ne reconnoistre pas, que ce n'est pas une connoissance qui leur soit propre, qui les porte à

cela, et qu'il faut qu'ils y soient conduits par une plus grande sagesse que la leur. C'est peut-estre en ce sens qu'il a esté dit, que Dieu tire sa louange de la bouche des enfans qui allaittent. Ce n'est pas que la bouche des enfans puisse raconter les louanges de Dieu, mais c'est que par l'action que nous luy voyons faire nous reconnoissons la Providence de Dieu, et de là nous prenons matière et occasion de publier ses louanges.

SUR L'EMBAUMEMENT DES CORPS.

Plusieurs estiment fort la coustume d'embaumer les corps, et la trouvent fort naturelle. Pour moy, j'avoüe bien qu'elle est fort ancienne, puis qu'elle se pratiquoit en Egypte dès le temps de Joseph, mais je ne la trouve point naturelle. Car sans parler icy de certaines parties qu'il faut toujours enterrer, il est certain que cette coutume est contraire à la nature particulière d'un corps mort, qui n'a plus aucune inclination que pour la corruption et la pourriture. Cela mesme contrarie le dessein de la nature universelle, qui ne veut pas qu'on ait tant de soin de la conservation des corps morts, ny qu'on empesche le dessein qu'elle a de les précipiter dans la ruine et dans la destruction. Elle ne veut pas qu'aucune partie de cette matière demeure inutile, et comme sans forme, ny que le corps mort demeure toujours en mesme estat. Elle se haste tant qu'elle peut de le destruire, et d'en séparer les élemens, afin de les employer ailleurs, et d'en accroistre le nombre de ses générations. (Chapitre x des *Considérations*.)

Dans la partie de notre cours qui sera consacrée au XIXe siècle, le nom de Chanet reviendra se placer sous notre plume, car il est porté aujourd'hui par un médecin qui unit à la connaissance profonde de son art un sentiment exquis des choses littéraires, et n'a point laissé dépérir entre ses mains l'héritage intellectuel de son aïeul.

François VI, duc de LA ROCHEFOUCAULD (1613—1680), dernier prince de Marsillac.

Le cavalier servant de mesdames de Chevreuse et de Longueville, le frondeur étourdi qui, pour renverser un ministre ou se venger de la cour, se jetait dans toutes les intrigues de femmes et faisait marcher de front l'amour et la politique, est en quelque sorte un autre personnage que le courtisan satisfait et apaisé qui s'honore de l'amour de son roi et se repose, dans la méditation et l'étude, des luttes plus bruyantes que glorieuses où l'ont entraîné sa vanité et son ambition. Du moraliste nous n'avions absolument rien à dire; il est tout entier dans ce petit livre si court et si rempli que l'on nomme les *Maximes* et qui est de tous les ouvrages classiques de notre littérature, celui qui se lit et se retient le mieux; mais nous ne nous croyons pas dispensé de réparer une lacune involontaire que nous avons laissée au-dessous du nom de La Rochefoucauld dans la Ire section de ce volume, et nous offrons ici à nos lecteurs un portrait exécuté de main de maître qui nous montre cet homme illustre sous sa double physionomie, et nous explique les contradictions de sa vie par les dissonances de son organisation morale.

LA ROCHEFOUCAULD PEINT PAR LE CARDINAL DE RETZ.

« Il y a toujours eu du je ne sais quoi en M. de La Rochefoucauld. Il a voulu se mêler d'intrigues dès son enfance, et en un temps où il ne se sentait pas les petits intérêts qui n'ont jamais été son faible, et où il ne connaissait pas les grands, qui d'un autre sens n'ont pas été son fort. Il n'a jamais été capable d'aucunes affaires, et je ne sais pourquoi; car il avait des qualités qui eussent suppléé en tout autre celles qu'il n'avait pas. Sa vue n'était pas assez étendue, et il ne voyait pas même tout ensemble ce qui était à sa portée; mais son bon

sens, très-bon dans la spéculation, joint à sa douceur, à son insinuation, et à sa facilité de mœurs qui est admirable, devait récompenser plus qu'il n'a fait le défaut de sa pénétration. Il a toujours eu une irrésolution habituelle, mais je ne sais même à quoi attribuer cette irrésolution : elle n'a pu venir en lui de la fécondité de son imagination, qui n'est rien moins que vive. Je ne la puis donner à la stérilité de son jugement; car, quoi qu'il ne l'ait pas exquis dans l'action, il a un bon fonds de raison. Nous voyons les effets de cette irrésolution, quoique nous n'en connaissions pas la cause. Il n'a jamais été guerrier quoiqu'il fût très-soldat; il n'a jamais été par lui-même bon courtisan, quoiqu'il ait eu toujours l'intention de l'être. Il n'a jamais été bon homme de parti, quoique toute sa vie il y ait été engagé. Cet air de honte et de timidité que vous lui voyez dans la vie civile, s'était tourné dans les affaires en air d'apologie; il croyait toujours en avoir besoin : ce qui, joint à ses maximes, qui ne marquent pas assez de foi à la vertu, et à sa pratique qui a toujours été à sortir des affaires avec autant d'impatience qu'il y était entré, me fait conclure qu'il eût beaucoup mieux fait de se connaître, et de se réduire à passer comme il eût pu pour le courtisan le plus poli et le plus honnête homme à l'égard de la vie commune, qui eût paru dans son siècle. » Quand on songe que l'auteur de ce portrait était l'un des plus grands ennemis de La Rochefoucauld, qu'il avait tant de raison de haïr, on ne peut nier qu'en regardant son modèle, il n'ait fait preuve de beaucoup d'impartialité. Combien de grands hommes voudraient, après leur mort, ne pas être plus maltraités par leurs amis intimes!

Voir pour l'étude complète de La Rochefoucauld, les *Mémoires* de cet écrivain; les *Mémoires* de Retz; les lettres de Mme de Sévigné; les études de M. Sainte-Beuve sur La Rochefoucauld, et enfin celles de M. Victor Cousin sur Mlle de Hautefort, Mmes de Longueville, de Sablé, etc.

Daniel DE PRIÉZAC (1540—1662), métaphysicien, l'un des premiers membres de l'Académie.

Jean DE SELHON († 1667), secrétaire du cardinal de Richelieu, qui, pour le récompenser de ses services, le nomma conseiller d'Etat. Membre de l'Académie française en 1635, il avait mérité cette distinction littéraire par la publication de plusieurs ouvrages fort estimables, parmi lesquels on cite surtout : *Les deux vérités, l'une de Dieu et de la Providence, l'autre de l'Immortalité de l'âme*, et un traité intitulé : *De la certitude des connaissances humaines*, dans lequel l'auteur a combattu le scepticisme de Montaigne.

Robert Arnauld D'ANDILLY (1588—1674), fils d'Antoine Arnauld, célèbre avocat au parlement, qui se distingua par un éloquent plaidoyer contre les Jésuites en faveur de l'Université de Paris. Robert Arnauld d'Andilly parut d'abord à la cour, où il n'usait de son crédit que pour rendre service. A l'âge de 55 ans, il quitta le monde pour se retirer dans la solitude de Port-Royal-des-Champs. On lui doit un grand nombre de traductions d'ouvrages de piété, entre autres celles des Confessions de saint Augustin, des œuvres de sainte Thérèse, etc. *Les mémoires de sa vie écrits par lui-même* et qui se trouvent dans les Mémoires sur l'histoire de France, représentent la partie la plus originale et la plus intéressante de ses œuvres. Il a composé aussi un *Poème sur la vie de Jésus-Christ.*

Jean HAMON (1618—1687), né à Cherbourg, mort à Port-Royal-des-Champs. *De la Solitude*, œuvre posthume, 1734.

François BERNIER (1625—1688), surnommé « le Mogol, » voyageur et philo-

sophe célèbre, né à Angers, élève de Gassendi dont il a résumé la philosophie, était lié avec les hommes illustres de l'époque, Lafontaine, Boileau, Saint-Evremont, etc. Ce dernier le nommait, à cause de son extérieur distingué, « le joli philosophe. »

Georges Brossin, chevalier DE MÉRÉ (16..—1685), né en Poitou. *Maximes, sentences et réflexions morales*, etc.

Pierre-Louis Moreau DE MAUPERTUIS (1698—1759), né à Saint-Malo, mort à Bâle; de l'Académie des sciences et de l'Académie française en 1743. Astronome et philosophe distingué. En 1736 il dirigea la commission de l'Académie des sciences qui fut envoyée au pôle arctique pour déterminer la figure de la terre. Il fut aussi de l'Académie de Berlin.

Madeleine d'Arsaut, dame DE PUISIEUX (1720—1795), moraliste, auteur d'un livre intitulé *les Caractères*.

PENSÉE DÉTACHÉE.

On répète les médisances en citant leur auteur, pour s'en donner le plaisir sans danger.

Paul-Thyry, baron D'HOLBACH (1723—1789), l'un des chefs de l'école matérialiste au XVIIIe siècle, né à Heidelsheim, dans le Palatinat, mort à Paris. Ses dîners, auxquels il conviait deux fois par semaine les encyclopédistes, devinrent célèbres et lui firent donner le titre de *premier maître d'hôtel de la philosophie.* Ses premières publications eurent pour objet les sciences physiques; il traduisit de l'allemand une douzaine d'ouvrages scientifiques; ce n'étaient là que des éclaireurs qui, en s'éparpillant, démasquèrent une batterie que l'auteur tenait en réserve. On sait par les encyclopédistes eux-mêmes, l'effet que produisit *le Christianisme dévoilé;* il semble que d'Holbach effrayé de ce scandale ait voulu revenir sur ses pas en publiant un autre ouvrage intitulé : *l'Esprit du Clergé*, où il cherche à ramener le Christianisme à ses sources primitives. On a encore de lui *le Système de la nature* et plusieurs traités de physique et de minéralogie.

Firmin ABAUZIT (1679—1767), né à Uzès, mort à Genève. Bien que cet auteur n'ait guère écrit que des ouvrages de théologie, d'histoire, de science et de critique, nous avons cru devoir le rattacher au groupe des philosophes et des moralistes en nous rappelant le magnifique éloge que J.-J. Rousseau a fait de lui : « Non, dit l'auteur de la *Nouvelle Héloïse*, ce siècle ne passera pas sans avoir produit un vrai philosophe! J'en connais un seul, j'en conviens, mais c'est beaucoup encore, et pour comble de bonheur, c'est dans mon pays qu'il existe. L'oserai-je nommer ici, lui dont la véritable gloire est d'avoir su rester peu connu? Savant et modeste Abauzit, que votre sublime simplicité pardonne à mon cœur un zèle qui n'a point votre nom pour objet! Non, ce n'est pas vous que je veux faire connaître à ce siècle indigne de vous admirer, c'est Genève que je veux illustrer de votre séjour..... Vous avez vécu comme Socrate; mais il mourut par la main de ses concitoyens, et vous êtes béni des vôtres. »

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

Jacques BONGARS (1546—1612)), savant critique calviniste, né à Orléans, employé par Henri IV comme négociateur. Ouvrages : *Collectio Hungaricarum rerum scriptorum; Gesta Dei per Francos, sive Orientalium expeditionum et regni Francorum Hierosolymitani scriptores varii coætanei in unum editi;* — recueil fort estimé.

Isaac CASAUBON (1559—1614), théologien calviniste et savant critique, né à Genève, mort à Londres. Il était d'origine française ; sa famille avait quitté le Dauphiné pour échapper aux persécutions exercées contre les protestants dans cette province, sous François Ier. Casaubon suivit les cours de l'Université de Genève auxquels il avait été préparé de bonne heure par son père. Il étudia à fond la jurisprudence, la théologie et les langues orientales. En 1582, il occupa la chaire de grec en remplacement de son maître Portus. Vers cette époque il se trouva en relation avec Henri Estienne, dont il épousa la fille aînée. N'ayant pu vivre avec son beau-père, il quitta Genève et vint se fixer à Montpellier où il enseigna le grec et les belles-lettres. Sa réputation d'érudit, qui grandissait de jour en jour, attira sur lui l'attention de Henri IV qui voulut le nommer professeur au collége de France ; les intrigues d'un compétiteur et les cabales des Jésuites firent échouer ce projet. Marie de Médicis essaya de retenir Casaubon en France, mais elle ne put refuser aux instances de Jacques Ier, roi d'Angleterre, le congé du savant qu'elle regardait peut-être comme son sujet, et Casaubon alla se fixer à Londres où il mourut. Il avait été pourvu de deux prébendes, l'une à Cantorbéry, l'autre à Westminster et jouissait d'une pension de 600 livres sterling. Il fut inhumé dans la cathédrale de Westminster.

Casaubon a écrit en latin les commentaires, les notes et les scolies auxquels il doit sa célébrité et qui sont regardés encore aujourd'hui comme des chefs-d'œuvre de critique et d'érudition. Ses principaux ouvrages sont les suivants : *In Diogenem Laertium notæ*, 1583; *Aristotelis opera gr. et lat.*, Lyon, 1590; *Suetonii opera cum animadversionibus*, Paris, 1606; *Persii satyræ cum commentariis;* Paris, 1605. Casaubon a publié en outre d'importants travaux sur un grand nombre d'auteurs grecs. Mentionnons aussi son traité *De libertate ecclesiasticâ.*

Marie CASAUBON (1599—1671), fils du précédent, et comme lui né à Genève. Il suivit d'assez près les traces paternelles dans la carrière de l'érudition et de la critique. Il annota *Térence*, *Épictète*, *Diogène Laërce*, *Florus*. On cite particulièrement son commentaire sur les *Réflexions morales* de *Marc-Aurèle.*

Ezéchiel SPANHEIM (1629—1716), savant numismate et philologue, diplomate, gouverneur du fils de l'électeur palatin Charles-Louis, né à Genève. Il resta quatorze ans en France en qualité d'envoyé extraordinaire de l'électeur de Brandebourg, et composa, pour l'instruction de ses neveux, qui se destinaient à la diplomatie, de curieux *Mémoires* restés inédits, où il rend un compte exact et fidèle du caractère, des mœurs, de la capacité, des vertus et des vices des personnages avec lesquels il était en contact. Ces *Mémoires* remplissent un fort volume in-folio. Nous en extrayons un portrait de Racine où, bien que le diplomate protestant ne rende pas au grand poète catholique la justice que la postérité ne lui a pas refusée, il y a des appréciations fort curieuses, et qui expliquent comment Racine tomba dans le marasme, lorsqu'il perdit la faveur du roi. Quant à

l'accusation de jansénisme, Spanheim ignore sans doute ou feint d'ignorer que Racine avait été élevé à Port-Royal. — *De usu et præstantia numismatum antiquorum*, 2 vol. in-folio.

PORTRAIT DE RACINE.

« M. de Racine a passé du théâtre à la cour, où il est devenu habile courtisan, dévôt même. Le mérite de ses pièces dramatiques n'égale pas celui qu'il a eu de se former en ce pays-là où il fait toutes sortes de personnages, où il complimente avec la foule, où il blâme et crie dans le tête-à-tête, où il s'accommode à toutes les intrigues dont on le veut mettre ; mais celle de la dévotion domine chez lui ; il tâche toujours de tenir à ceux qui en sont le chef. Le jansénisme en France n'est plus à la mode (1680), mais pour paraître plus honnête homme, et pour passer pour spirituel, il n'est pas fâché qu'on le croie janséniste. On s'en est aperçu et cela lui a fait tort. Il débite la science avec beaucoup de gravité ; il donne ses décisions avec une modestie suffisante qui impose. Il est bon grec, bon latin, son français est le plus pur, quelquefois élevé, quelquefois médiocre, et presque toujours rempli de nouveauté. Je ne sais si M. de Racine s'acquerra autant de réputation dans l'histoire que dans la poésie, mais je doute qu'il soit fidèle historien. Il voudrait bien qu'on le crût propre à rendre service, mais il n'a ni la volonté ni le pouvoir de le faire C'est encore beaucoup pour lui que de se soutenir. Pour un homme venu de rien il a pris aisément les manières de la cour. Les comédiens lui en avaient donné un faux air, il l'a rectifié, et il est de même partout, jusqu'au chevet du lit du Roi, où il a l'honneur de lire quelquefois, ce qu'il fait mieux qu'un autre. S'il était prédicateur ou comédien, il surpasserait tout en l'un et l'autre genre. C'est le savant de la cour. La duchesse de Bourgogne est ravie de l'avoir à sa table, ou après son repas, pour l'interroger sur plusieurs choses qu'elle ignore : c'est là qu'il triomphe.

Dans l'une de ses plus récentes causeries du lundi, M. Sainte-Beuve a relevé ce qu'il y a d'inexact et de chargé dans ce portrait.

François Hédelin, abbé D'AUBIGNAC (1604—1676), né à Paris, mort à Nemours. Sa mère était fille du fameux chirurgien Ambroise Paré. Hédelin prit le nom d'Aubignac, sous lequel il est le plus généralement désigné, d'une abbaye dont il fut pourvu par le cardinal de Richelieu en récompense des soins qu'il avait consacrés, comme précepteur, à l'éducation de son neveu, le jeune duc de Fronsac. D'Aubignac fut gratifié, en outre, par son élève, d'une pension de 4,000 livres. Partisan fanatique d'Aristote et des trois unités, il écrivit une tragédie en prose intitulée *Zénobie*, dans laquelle il voulut joindre l'application aux préceptes. C'était une œuvre des plus ennuyeuses, mais le méticuleux critique n'avait pas inventé de règle qui imposât l'obligation de la lire. Il contribua malheureusement à troubler la conscience littéraire de Corneille et à refroidir l'audace de ce grand poète par ses *Dissertations concernant le poème dramatique* et ses remarques pédantesques sur les deux tragédies de *Sophonisbe* et de *Sertorius*. D'Aubignac a publié encore deux autres ouvrages intitulés, l'un *Macarise, ou la reine des Iles fortunées* et l'autre, *Histoire du temps ou relation du royaume de Coquetterie*. Mais ce ne fut qu'après la mort de d'Aubignac qu'on découvrit et qu'on publia l'ouvrage le plus original de ce critique. Nous voulons parler de ses *Conjectures académiques ou dissertations sur l'Iliade*, dans lesquelles il a exprimé ses doutes sur l'unité du poème d'Homère et même sur l'existence de ce poète. (Voir la notice sur Perrault, page 281.)

Jean DONNEAU DE VISÉ (1640—1710), médiocre auteur de comédies et de

nouvelles, rédacteur du *Mercure galant*, qui fut l'un des envieux et des détracteurs de Molière. Boileau, dans une épigramme où il menace Perrault de la colère des dieux de l'Olympe que celui-ci a provoquée, dit :

Comment soutiendrez-vous un choc si violent?
Il est vrai, Visé vous assure
Que vous avez pour vous Mercure,
Mais c'est le Mercure galant.

Pierre-Daniel HUET (1630-1721), né à Caen, évêque d'Avranches, de l'Académie française, en 1674, érudit célèbre et poète spirituel à ses heures. Parmi celles de ses œuvres qui donnent une idée de son esprit curieux, original et parfois hardi dans ses investigations, citons l'*Origine des Romans*, l'*Histoire du commerce chez les anciens*, et la *Lettre à Montausier sur un passage de la Genèse*, lettre qui fut réfutée par Boileau dans ses réflexions critiques sur Longin.

René LE BOSSU (1631—1680), religieux génovéfain, né à Paris, mort sous-prieur de l'abbaye de Saint-Jean de Chartres. On lui doit en grande partie la formation de la bibliothèque Sainte-Geneviève. Il publia un *Parallèle de la philosophie de Descartes et d'Aristote*, ou il essaya vainement de concilier les deux systèmes. Aucun de ses ouvrages ne fit autant de bruit que son *Traité du poème épique*. C'est une exposition plus ou moins arbitraire des règles qui auraient été rigoureusement observées, suivant Le Bossu, par les grands poètes épiques et qui devraient constituer dans tous les temps et chez tous les peuples la forme immuable de l'épopée. M. Emile Egger a démontré l'inanité de ces prétentions, dans le chapitre de ses *Mémoires de littérature ancienne* où il a traité des *Conditions du poème épique* « .... Avec les belles théories d'Aristote et du père Le Bossu, dit l'éminent professeur, en s'excusant de rapprocher de pareils noms, on ne peut rien de plus que construire des machines épiques avec péripéties, descriptions de tempêtes, songes, descentes aux enfers, évocation des morts, toutes choses qui remplissent un poème mais qui ne l'animent point, qui ne le font point vivre au delà d'un petit cercle de lecteurs prévenus et d'admirateurs complaisants. »

Pierre BAYLE (1647—1706), né au Carlat dans le comté de Foix, mort à Rotterdam. Fils d'un ministre protestant, il montra dès l'enfance un tel désir de s'instruire que son père, ne voulant rien négliger pour développer ses rares dispositions, l'envoya au collége des Jésuites de Toulouse pour y étudier la logique. Dans cette ville, qui était restée l'un des foyers ardents du catholicisme, le jeune Bayle ne tarda pas à subir l'influence de l'exemple et de la tradition; il abjura le calvinisme, mais il ne conserva pas longtemps la foi qui avait motivé sa conversion et il revint au protestantisme. Toutefois, pour échapper aux peines édictées par les lois du royaume contre les relaps, il se réfugia à Genève et lorsqu'il se crut couvert par la prescription de l'oubli, il rentra en France et obtint au concours la chaire de philosophie à l'Académie protestante de Sedan. Cette Académie ayant été supprimée au moment où la révocation de l'Edit de Nantes venait d'être décidée, Bayle se rendit à Rotterdam pour y occuper la chaire de philosophie que le conseil municipal de cette ville lui avait offerte avec empressement. Le premier ouvrage de Bayle, qui attira sur lui l'attention du monde lettré, fut sa *Critique générale de l'histoire du Calvinisme, par le père Maimbourg*. Ce livre qui n'avait pourtant rien de trop agressif et dont la forme était même assez contenue, fut brûlé par le bourreau sur la place de

Grève. Jurieu, qui préparait une réfutation de l'ouvrage de Maimbourg, ne pardonna pas à Bayle de lui avoir enlevé l'initiative et la gloire de cette polémique. A partir de ce moment, Bayle ne cessa plus d'être en butte aux attaques du plus farouche de ses coréligionnaires. Dans son *Commentaire sur les paroles de l'Evangile : Contrains-les d'entrer,* il recommandait hautement la tolérance, et il ne s'écartait pas plus en cela de l'esprit du divin livre que de l'opinion des philosophes et même des vrais chrétiens; Jurieu, à propos de cet ouvrage, dénonça Bayle comme un indifférent; il alla plus loin encore; il l'accusa d'être l'auteur d'une brochure qui venait de paraître sous le titre d'*Avis aux réfugiés sur leur prochain retour en France,* et qui avait provoqué l'indignation des Eglises protestantes. Dans un temps où les passions religieuses étaient en jeu, il ne suffisait pas de la vérité et du bon sens pour repousser une imputation calomnieuse; Bayle s'aperçut bientôt qu'il avait affaire à des juges prévenus lorsqu'on lui retira sa chaire et son traitement de professeur. Il supporta ce coup en vrai philosophe. En 1696, il fit paraître son *Dictionnaire historique et critique* qu'il regardait lui-même comme une compilation. Ses articles *David, Pyrrhonisme et Manichéens* lui suscitèrent de la part des ministres protestants de nouvelles tracasseries. On s'indigne contre les Jurieu, les Leclerc, les Jacquelot et tant d'autres qui harcelèrent systématiquement Bayle jusqu'à son dernier jour, et réduisirent sa belle intelligence à se consumer en efforts inutiles pour conquérir le droit de se livrer aux méditations paisibles et désintéressées pour lesquelles elle était faite. On a beaucoup parlé du scepticisme de Bayle, faut-il accepter pour vraie la singulière profession de foi que Schlosser dans son histoire du XVIIIe siècle attribue à l'auteur du *Dictionnaire historique et critique?* « Le cardinal de Polignac demandant à Bayle à quelle secte, à quelle opinion il appartenait, celui-ci répondit par une citation de Lucrèce. Pressé de nouveau, il se contenta de dire qu'il était bon protestant, ce qui ne signifiait pas davantage. Plus vivement pressé, il répéta avec une sorte d'impatience : « Oui, monseigneur, je suis « *bon protestant* » dans toute la force du terme, car dans le fond de mon âme, je proteste contre tout ce qui se dit et se fait. » A. R.

Jean LECLERC (1657—1736), genevois, célèbre critique protestant, rédacteur de plusieurs journaux littéraires; auteur d'une *Histoire des Pays-Bas.* Boileau feignit de lui attribuer la lettre de Huet à Montausier sur un passage de la Genèse. Le nombre de ses ouvrages est extraordinaire : il n'en avait jamais moins de cinq ou six sous presse en même temps, et de là viennent en partie toutes les inexactitudes qu'on lui reproche. Le meilleur comme le plus connu, est son journal littéraire qui parut d'abord sous le titre de *Bibliothèque universelle,* puis sous celui de *Bibliothèque choisie,* enfin sous le nom de *Bibliothèque ancienne et moderne,* et qui forme en tout quatre-vingt-deux volumes. Il offre par intervalles des jugements sains et des analyses bien faites. Leclerc s'était proposé pour modèle la *République des lettres* de Bayle.

L'abbé Antoine GUÉNÉE (1717—1803), réfutateur de Voltaire. — Auteur des *Lettres de quelques juifs portugais, allemands et polonais* à Voltaire.

Elie-Catherine FRÉRON (1719—1776), critique célèbre, né à Quimper, mort à Paris. Il fit ses études chez les Jésuites, au collége Louis-le-Grand. A l'occasion de la bataille de Fontenoy, il publia une ode qui parut supérieure au poème composé par Voltaire sur le même sujet. Il s'essaya dans la critique en publiant ses *Lettres sur quelques écrits du temps.* Quelques éloges adressés à de hauts personnages lui valurent des protections dont il usa. Il avait, di-

on, l'estime de la reine Marie Leszczinska et il était fort en faveur auprès du bon roi Stanislas. En 1754, Fréron fonda l'*Année littéraire* et il continua cette publication pendant 22 ans. Par calcul beaucoup plus que par conviction, il attaqua les philosophes et les encyclopédistes, et il essaya, chose difficile et périlleuse! d'égayer le public aux dépens de Voltaire, en donnant de ce grand écrivain un portrait encore plus odieux que ridicule. Les représailles ne se firent pas attendre et elles furent sanglantes. Voltaire représenta dans sa comédie de l'*Ecossaise*, un type de journaliste vénal et fripon qui, sous le nom transparent de Wasp (frélon), devait être facilement reconnu du parterre; non pas que le portrait fut rigoureusement exact, nous croyons même qu'il était plus que chargé, mais le public était disposé à croire capable de toutes les infamies l'écrivain qui avait insulté son idole. Fréron assistait à la 1re représentation de l'*Ecossaise ;* il fit bonne contenance et il rendit compte de la pièce avec un tact, une mesure et une finesse qui le réhabilitèrent un moment dans l'opinion.

On regrette que Gilbert ait dédié sa belle satire du XVIIIe siècle à un homme aussi décrié que Fréron, mais est-il bien certain que le rédacteur de l'*Année littéraire* ait été complétement indigne de cet hommage?

Frédéric-Melchior, baron GRIMM (1723—1807), né à Ratisbonne, mort à Gotha. Il était d'origine allemande. Fort peu recommandable par son caractère, il avait encore plus de savoir-faire que de talent. Il composa en collaboration avec Diderot la correspondance littéraire, philosophique et critique. Le baron Grimm pouvait avoir reconnu la justesse de cette pensée : « Rien n'est si maladroit que d'avoir l'air adroit et fin; » mais avait-il le droit de dire : « Un homme simple et franc fait, avec sa réputation de probité et de droiture, plus d'affaires dans un jour, qu'un homme adroit n'en fera dans un an. »

PHILOLOGIE, GRAMMAIRE, LEXICOLOGIE, BIBLIOGRAPHIE, ETC.

Brunetto LATINI (1220—1294), célèbre littérateur, né à Florence. Il joua un rôle important parmi les Guelfes, et, lors du triomphe des Gibelins, se réfugia à Paris, où il enseigna les belles-lettres, et eut Dante pour élève.

On a de lui *le Trésor de Sapience*, espèce d'encyclopédie écrite en français. « Se aucuns demandoit, dit-il, pourquoi chis livres est escrit en roumans, pour chou que nous sommes Italien, je diroie que c'est pour chou que la parleure en est plus délitable et plus commune à toutes gens. »

Wate-Bled, Gâte-Bled, François VATABLE (1447—1547), à en croire quelques biographes; né à Gamaches en Picardie. Il fut, dit-on, un des élèves d'Aléandre pour le grec. Il fut nommé professeur royal d'hébreu en 1530; il avait donc, si la date de sa naissance est exacte, quatre-vingt-trois ans lorsqu'il accepta cet emploi. Il dirigea, en 1511, la deuxième édition française de la grammaire grecque de Chrysoloras et on lui attribue une traduction latine de plusieurs ouvrages d'Aristote. Il doit surtout sa célébrité à l'étude spéciale qu'il avait faite des lettres hébraïques.

Guillaume BUDÉ (1467—1540). Il était fils d'un grand audiencier en la Chancellerie et petit-fils d'un garde des Archives du royaume. Il eut une charge de secrétaire du roi sous Louis XII, fut nommé maître des requêtes par François Ier et exerça de 1522 à 1524 les fonctions municipales de prévôt des marchands à Paris. Budé commença fort tard l'étude de la langue grecque

et, chose bizarre, il eut pour premier maître, un Grec, Hermotime, qui était fort peu versé dans la langue d'Homère et de Démosthènes. Il est vrai qu'un autre Grec beaucoup plus habile et plus illustre, Jean Lascaris, donna à Budé une vingtaine de leçons, qui en imprimant aux études personnelles de l'infatigable élève une direction plus précise, les rendirent plus fructueuses. L'œuvre capitale de Budé est son fameux traité des Monnaies et Mesures anciennes, si connu sous le titre de *de Asse* et qui eut dans le monde savant un succès prodigieux. — Mentionnons encore ses Commentaires sur les Pandectes (*Annotationes in Pandectas tam priores quam posteriores*) et ses Commentaires sur la langue grecque (*Commentarii linguæ græcæ*).

Budé est considéré comme le père de la philologie et le restaurateur des études grecques en France. Tous ses ouvrages sont en latin, à l'exception de quelques lettres qui sont en grec. — M. Rebitté a publié une remarquable étude sur Budé, en 1846.

Jacques Lefèvre D'ÉTAPLES, né vers 1488, mort en 1538 ou, selon Henri Martin, en 1536. Reçu maître-ès-arts, à seize ans, il fut régent de littérature (*Classicus grammaticus*) au collége de Coqueret. Il se fit une grande réputation en expliquant Valère Maxime et la grammaire grecque de Théodore Gaza. Il embrassa la vie monastique en 1514, devint prieur des Célestins à Paris, puis vicaire général de l'Ordre en France. Inquiété par la Sorbonne au sujet de sa traduction du Nouveau Testament, il quitta la France, puis il fut rappelé par le roi qui lui confia l'instruction de son plus jeune fils. Comme Lefèvre d'Étaples inclinait de plus en plus vers les idées de la Réforme, il ne se trouva plus en sûreté à la cour et il jugea prudent de se retirer auprès de la reine de Navarre, à Nérac, où il mourut.

Pierre DANÈS, (1497—1577), né à Paris. Il fut d'abord régent au Collége de Navarre, puis nommé professeur royal pour le grec. En 1539, il envoya d'Italie le dixième livre de l'*Histoire de Paul-Emile;* en 1545, il figura au Concile de Trente avec distinction. Il fut nommé, à son retour en France, précepteur du Dauphin, qui régna depuis sous le nom de Henri II. Enfin vers 1557, Danès succéda à son ami de Selve, à l'évêché de Lavaur. Ce savant a publié sous le nom de Bellocirius une édition de *Pline l'Ancien;* quant à ses œuvres, elles se composent d'une lettre apologétique en faveur de François Ier contre Charles-Quint; d'un discours prononcé au Concile de Trente; d'un fragment de philosophie scolastique et d'une instruction diplomatique pour MM de Lansac et de l'Isle, ambassadeurs à Rome et au Concile. Cette dernière pièce est la seule qui soit écrite en français.

Adrien TURNÈBE (1512—1565), savant philologue, né aux Andelys Il fut professeur à Toulouse et à Paris, dirigea l'imprimerie royale pour les éditions grecques, et publia un grand nombre de *commentaires* et de *traductions*.

Henri ESTIENNE Ier (1460—1520), imprimeur de ce nom et fondateur de la *dynastie* des Estienne. Le premier livre publié par lui fut une *Introduction* aux Ethiques d'Aristote, par Lefèvre d'Etaples.

Robert ESTIENNE Ier (1503—1559), deuxième fils de Henri Ier, naquit Paris et mourut à Genève. « Par son instruction, dit M. Ambroise Firmin Didot, dans sa belle étude sur les Estienne, par son dévouement à l'art typographique et son zèle à sauver de la destruction et à propager en France les monuments littéraires de l'antiquité grecque et latine dont on lui doit un si grand nombre

d'éditions imprimées avec autant de soin que de goût, Robert Estienne occupe le premier rang parmi les imprimeurs. »

La publication de sa grande Bible latine, d'après la version de saint Jérôme, avec des variantes se rapportant au texte hébreu, l'exposa aux attaques acharnées des théologiens de la Sorbonne. Il semblait que Robert Estienne eût fait œuvre de magie noire en imprimant ce livre. Tant que vécut François Ier, son généreux et constant protecteur, il put tenir tête à ses ennemis, mais Henri II, quelque bienveillant qu'il fût pour son imprimeur, ne savait pas, comme son père, mépriser les criailleries des moines fanatiques et imposer silence à ceux qui dénonçaient les savants comme des fauteurs d'hérésies. Robert Estienne, inquiété de plus en plus, quitta la France en 1551 et se rendit à Genève où il publia un écrit intitulé : *Les Censures des Théologiens de Paris par lesquelles ils avaient faussement condamné les Bibles imprimées par Robert Estienne.* M. Ambroise Firmin Didot regarde ce factum comme un des chefs-d'œuvre de la littérature française.

Le travail le plus considérable auquel Robert Estienne ait attaché son nom, c'est le grand répertoire de la langue latine, le *Thesaurus linguæ latinæ*, dont l'apparition fut un événement littéraire. L'impression de cet ouvrage ne coûta pas moins de 30,000 livres, somme prodigieuse pour le temps.

Robert Estienne embrassa le calvinisme après avoir déshérité ses fils Robert et Charles qui n'avaient pas voulu sortir de l'Eglise catholique, conformément à son désir, et il institua pour héritier universel son fils Henri Estienne, qui devait suivre si glorieusement ses traces.

Henri ESTIENNE II (1528—1598), né à Paris, mort à Lyon. Son père confia sa première éducation aux soins d'un professeur qui avait le bon esprit de traduire à ses élèves le grec, non pas en latin, suivant l'usage alors suivi, mais en français. A quinze ans il eut pour précepteur Pierre Danès. Il savait à fond toutes les langues modernes aussi bien que les langues anciennes et quelques-unes des langues orientales.

L'activité intellectuelle de Henri Estienne aurait étonné notre siècle qui, sous ce rapport, est pourtant habitué à des prodiges. On ne comprend pas que cet homme qui était non-seulement imprimeur, mais encore érudit, critique, philologue et même poète, ait pu concilier tant d'études et d'occupations diverses; absorbé comme il devait l'être par les soins matériels que réclamaient les grandes et innombrables publications qui sortaient de ses officines, on se demande comment il put trouver le temps d'écrire dans les langues savantes et dans son idiome national tant de prose et tant de vers qui témoignent de son esprit, de son goût et de son érudition.

Nous n'avons pas à donner ici la liste interminable des éditions grecques et latines que publia Henri Estienne; c'est à M. A. F. Didot qu'il appartenait de rappeler tous les titres de gloire du plus illustre de ses devanciers; c'est donc dans la notice qu'il a consacrée à Henri Estienne, dont il peut lui-même se considérer à bon droit comme un des héritiers les plus directs, qu'on trouvera les détails les plus circonstanciés sur les travaux, les publications et les œuvres du rival des Alde. Cette notice est pour nous un des beaux chapitres de l'histoire du XVIe siècle. Elle nous montre l'intelligence aux prises avec l'ignorance et la barbarie, et les soldats de la civilisation livrant aussi leurs batailles de géants, comme les lansquenets et les gendarmes du vainqueur de Marignan.

Henri Estienne se trouva vis-à-vis du conseil de Genève dans la position où son père s'était trouvé vis-à-vis des théologiens de la Sorbonne. *Son apologie d'Hérodote* et ses *Epigrammes*, lui attirèrent les plus vertes réprimandes; on

alla même jusqu'à lui interdire la Cène, et comme il se permit de présenter à MM. les membres dudit conseil des explications qui leur parurent malséantes, il fut condamné à la prison. Henri Estienne ne resta que huit jours sous les verrous; c'était assez pour lui faire comprendre tout le prix de la tolérance, mais peut-être avait-il moins besoin de cette leçon que son père qui, dans une préface écrite en 1553, reprochait aux théologiens de Paris, ses persécuteurs, de n'avoir pas songé à faire brûler les livres avec la personne de l'athée François Rabelais.

Henri Estienne, pour changer d'air et pour respirer plus à l'aise, alla rejoindre son gendre Casaubon à Montpellier; cependant ses intérêts et ses affaires de famille l'ayant rappelé à Genève, il se mit en route pour les Alpes, mais arrivé à Lyon, il tomba malade et fut transporté à l'Hôtel-Dieu de cette ville où il mourut.

Indépendamment de la *Précellence du langage françois* publiée en 1579, Henri Estienne avait donné, vers 1565, son *Traité de la conformité du langage françois avec le grec*, et en 1578, ses *deux dialogues du nouveau françois italianisé et autrement déguisé principalement entre les courtisans de ce temps : de plusieurs nouveautez qui ont accompagné cette nouveauté de langage.*

Les Français d'aujourd'hui se reconnaîtront-ils à ce portrait que Henri Estienne a tracé de leurs ancêtres dans ses dialogues?

Car de tout temps désir de nouveauté
A nos François reproché a esté.
Vous voyez là comme je vous confesse
Notre vieil mal qui encore ne cesse,
Et qu'ainsi soit, trouvent toujours plus beaux
Nouveaux habits, et nouveaux sur nouveaux.
Et bien qu'ils soient de façon incommode,
Suffit qu'ils soient à la nouvelle mode.

Si nous ne parlons pas des notes et des commentaires que Henri Estienne sema à pleines mains dans les splendides éditions des auteurs de l'antiquité qu'il publia, mentionnons du moins ses *Hypomneses de Gallicâ linguâ* (1582), son Conseiller des Princes, *Principum Musa Monitrix* (1590), poème qui ne renferme pas moins de 5,500 vers iambiques, et sa traduction en vers latins des poésies d'Anacréon faite sur le texte même des manuscrits découverts par lui, et qui passe pour la meilleure de toutes celles qui existent.

Enfin, n'oublions pas que pour édifier ce prodigieux monument d'érudition qu'on nomme le *Thesaurus linguæ Græcæ*, Henri Estienne se ruina héroïquement.

A. R.

FRAGMENT.

Quant à la Fauconnerie, ie pense qu'elle nous fournit encore d'auantage de beaux termes et belles façons de parler, qui ont fort bonne grace es lieux ausquels nous les accommodons. Et faut bien que cest art ait esté encore plus commun à nos prédécesseurs qu'il ne nous est, veu qu'ils nous ont laissé vn langage tellement meslé et comme marqueté de ces mots, que nous en appliquons aucuns à nostre parler ordinaire, sans nous aperceuoir de leur origine.

Qu'ainsi soit, entre tant de François, qu usent tous les iours de ces mots, *niais* (ou *niez*), *hagard, debonnaire, leurré*, bien peu prennent garde à leur premier vsage, et s'aperçoivent qu'ils disent des hommes ce qui se dit proprement des oiseaux de proye. Et toutesfois tant s'en faut que ces mots, et autres, perdent leur grâce, estant ainsi transferez d'vn vsage à vn autre, qu'au contraire ils semblent l'avoir meilleure : mais elle ne peut estre bien goustée que par ceux qui ont quelque cougnoissance de cette noble science de Fauconnerie. Car ceux-la sçauront que *niais* (ou *niez*) se dit proprement du faucon, ou autre oiseau de proye qui est pris au nid, et n'ayant encore volé : auquel est opposé *hagard.* Ils sauront aussi que c'est *leurrer un faucon :* et pourtant quand ils orront dire d'vn homme, qu'il est leurré, sçauront bien que c'est à dire desniaisé.

Quant à ce mot *debonnaire*, c'est celui duquel l'origine pourroit estre encore moins recougneue : pour ce que de trois on en a faict qu'vn. Car on dit *debonnaire* au lieu de dire *de bonne aire*, estant par ce mot *aire* signifié le nid de l'oiseau de proye. Or faut-il bien que *debonnaire* ait vne grande emphase, veu que nos ancestres, pour monstrer la bonne nature du roy Louys I, l'appelerent (par forme de surnom) Debonnaire, ou Le Débonnaire : choisissans ce mot entre plusieurs, comme le plus conuenable Ce qui nous monstre la grande commodité qu'apportent à nostre langage aucuns vocables tirez de ceste belle science, de laquelle commodité toutesfois est privé le langage italien, non moins que les autres. — *De la Précellence dv langage françois;* page 92-93; 1579).

Pierre PITHOU (1539—1596), célèbre jurisconsulte et érudit, né à Troyes.

Elevé dans le sein de la religion réformée, il fut converti au catholicisme par Simon Vigor, archevêque de Narbonne, né à Evreux, mort en 1575. Comme juriste, il joua un grand rôle dans les démêlés des rois de France avec la cour de Rome, et publia à ce sujet, son célèbre traité des *Libertés de l'Eglise gallicane.* Il fut procureur général au Parlement de Paris sous Henri IV.

Parmi ses innombrables publications, il faut mentionner le *Recueil des historiens de la seconde race,* et ses éditions de *Phèdre* et du *Pervigilium Veneris*, jusque-là inédits.

Pithou est l'un des auteurs de la *Satire Ménippée.* Nous l'avons cité page 31

François Grudé de Lacroix DU MAINE (1552—1592), en latin *Crucimanus*, savant bibliographe, né au Mans. Il fut assassiné par des fanatiques qui le soupçonnaient de protestantisme. — *Bibliothèque française,* dont l'avocat Rigoley de Juvigny a donné une bonne édition.

Jacques GILLOT († 1619), érudit, l'un des auteurs de la *Satire Ménippée.*

Claude-Fabre de VAUGELAS (1585—1650) « l'oracle de la langue française, » né à Chambéry, mort à Paris. Bien que Savoyard, il fut admis à l'Académie française lors de son institution, parce qu'il avait la réputation de parler le français très-correctement. On a de lui des « *Remarques sur la langue française* » d'une grande valeur. En voici un spécimen :

« Il en est des mots comme des modes. Les sages ne se hasardent jamais à faire ny l'un ny l'autre, mais si quelque téméraire, ou quelque bizarre, pour ne luy pas donner un autre nom, en veut bien prendre le hasard, et qu'il soit si heureux qu'un mot, ou qu'une mode qu'il aura inventée, luy réussisse; alors les sages qui scavent qu'il faut parler et s'habiller comme les autres, suivent, non pas, à le bien prendre, ce que le téméraire a inventé, mais ce que l'usage a receu, et la bizarrerie est égale de vouloir bien faire des mots et des modes, ou de ne les vouloir pas recevoir après l'approbation publique. »

François DE LA MOTHE-LE-VAYER (1588—1672), de l'Académie française en 1639, chercha à prouver dans son ouvrage intitulé *Considérations sur l'éloquence française*, la supériorité des anciens sur les modernes, et la nécessité d'étudier le grec, dont il indique les nombreux rapports avec la langue française. Citons encore son traité *De la Vertu des païens.*

Antoine FURETIÈRE (1620—1688), né à Paris. Il se fit d'abord recevoir avocat au Parlement et exerça la charge de procureur fiscal de l'abbaye de Saint-Germain, puis il étudia le droit canon, embrassa l'état ecclésiastique et devint abbé de Chalivoy, de Chuynes et prieur de Saint-Denis de la Chartre. Reçu membre de l'Académie française en 1662, il lui fit en quelque sorte concur-

rence en travaillant pour son propre compte à un *Dictionnaire universel de la langue française*. Furetière, par son esprit satirique, avait indisposé contre lui la plupart de ses collègues, et il est probable que derrière la décision qui le chassa honteusement de l'Académie, il y eut bien des rancunes individuelles. Furetière fut cruellement traité, mais il avait de l'esprit, de la verve, de la colère; il ne ménagea pas ses ennemis et les *factums* qu'il publia contre eux nirent plus d'une fois les rieurs de son côté. Il eut d'ailleurs pour lui Racine, Boileau et Ménage. Furetière a publié un livre, le *Roman bourgeois*, qui est une excellente peinture des travers et des petitesses de la classe à laquelle Molière a emprunté ses types les plus comiques. On a encore de Furetière la *Nouvelle allégorique ou Histoire des derniers troubles arrivés au royaume d'éloquence, le Voyage de Mercure*, poème satirique, et un recueil de *Poésies* et de *Fables morales*. D'après le témoignage de Boileau lui-même, la parodie des scènes du *Cid* connue sous le titre de *Chapelain décoiffé*, doit être attribuée à Furetière. M. Francis Wey a publié dans la *Revue contemporaine* (année 1852) une savante et fort intéressante étude sur l'écrivain original qui occupe, comme lexicographe et comme satirique, une place à part dans la littérature française. A. R.

Gabriel NAUDÉ (1600—1653), né à Paris, mort à Abbeville. Il étudia d'abord la médecine et, après avoir achevé ses cours à la faculté de Padoue il revint à Paris et fut nommé médecin honoraire du roi Louis XIII, en 1633. Son goût pour les livres poussé jusqu'à la passion, les recherches bibliographiques auxquelles il se livra de plus en plus l'absorbèrent à un tel point qu'il dut renoncer à sa première vocation. Il accepta avec empressement l'emploi de bibliothécaire que lui offrit le cardinal Barberini et dans lequel il se signala par des travaux d'érudition qui furent très-appréciés du monde savant. Sa réputation, sous ce rapport, était si solidement établie que lorsque Richelieu voulut faire imprimer l'*Imitation de Jésus-Christ*, et qu'il fut question d'attribuer ce livre avec quelque certitude à l'un des auteurs que l'on supposait, il chargea Naudé d'examiner les quatre manuscrits de l'*Imitation* qui se trouvaient à Rome. Les conclusions de ce savant furent contraires à l'opinion de dom Grégoire Tarisse, général des Bénédictins de Saint-Maur, qui attribuait l'*Imitation* à Jean Gerson, probablement parce que ce dernier avait appartenu à l'ordre de Saint-Benoît. On a peine à comprendre que la décision de Naudé lui ait attiré de la part de ses adversaires tant d'injures et d'imputations calomnieuses. Ils allèrent jusqu'à l'accuser d'avoir falsifié les manuscrits qu'il avait eus entre les mains. Richelieu, avec ce ferme bon sens et cette rectitude d'idées qu'il apportait en toutes choses (à l'exception du théâtre pourtant), donna gain de cause à Naudé qu'il fit venir à Paris dans l'intention de le nommer son bibliothécaire. Toutefois, ce fut le successeur du grand ministre qui donna cet emploi à Naudé, lorsque fut fondée la bibliothèque Mazarine. Il était impossible de confier à des mains plus habiles la création de cet établissement, qui reste un des plus précieux souvenirs du grand siècle et une des splendeurs littéraires de la France. Naudé avait rassemblé près de 40,000 volumes pour cette bibliothèque lorsqu'elle fut vendue, par ordre du parlement, à la suite des troubles de la Fronde qui obligèrent Mazarin à quitter Paris. Qu'on juge de la douleur du pauvre bibliothécaire qui voyait les gens de justice s'abattre sur son trésor et le disperser à tous les vents. Il racheta de ses propres deniers tous les ouvrages de médecine, 3,000 volumes environ. Ce fut peut être la seule occasion de sa vie où il regretta de ne pas être plus riche. Il quitta la France, désespéré, et se rendit à Stockholm sur l'invitation de la reine Christine. Rappelé par Mazarin, qui était rentré au pouvoir et songeait à reformer sa bibliothèque,

Naudé revint en France, mais, épuisé par les fatigues d'un long voyage, il mourut en arrivant à Abbeville.

Le nombre des ouvrages de Naudé est considérable; nous ne mentionnerons que les suivants :

Le *Marfore* ou *Discours contre les libelles*, si rare que quelques bibliographes en nient l'existence.

Apologie pour les grands hommes faussement soupçonnés de magie.

Advis pour dresser une bibliothèque.

Addition à l'histoire de Louis XI, contenant plusieurs recherches curieuses sur diverses matières;

Considérations politiques sur les coups d'Etat;

Jugement de tout ce qui a été imprimé contre le cardinal Mazarin, depuis le 6 janvier jusques à la déclaration du 1er avril 1650 (ouvrage désigné aussi sous le nom de *Mascurat*, du nom de l'un des personnages du dialogue.

Advis à nos seigneurs du parlement sur la vente de la bibliothèque de Mgr le cardinal de Mazarin.

(Voir les portraits littéraires de M. Sainte-Beuve et l'histoire de la Bibliothèque Mazarine par M. Alfred Franklin.)

Nicolas BÉRAIN, vécut vers la dernière moitié du XVIIe siècle. C'est lui qui fit adopter les terminaisons en *ai, ais*, au lieu de celles en *oi, ois*.

Charles Du Fresne, Seigneur DU CANGE ou **DUCANGE** (1610—1688), célèbre glossateur et historien, a immortalisé son nom par ses deux ouvrages « *Glossaria ad scriptores mediæ et infimæ latinitatis et græcitatis.* »

Olivier PATRU (1604—1681), né à Paris. Avocat et grammairien, de l'Académie française en 1640. Il passa pour être l'homme de son temps le plus versé dans le mécanisme de la langue. Il revit surtout dans l'œuvre de Boileau dont il fut l'ami intime. C'est lui qui sous le nom de « remercîments » inaugura les réceptions dans l'Académie française.

Dom Claude LANCELOT (1615—1695), célèbre grammairien, né à Paris, mort à Quimperlé. Il fit ses premières études au séminaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet. Introduit dans la société de Port-Royal, il se consacra à l'instruction de la jeunesse, et il enseigna dans un des établissements de cette communauté la langue grecque et les mathématiques. Il fut ainsi le maître de Racine. On a de lui : *Nouvelle méthode pour apprendre la langue grecque*; *Nouvelle méthode pour apprendre la langue latine*; *Le jardin des racines grecques*, et deux autres ouvrages exécutés sur le même plan pour faciliter l'étude des langues espagnole et italienne. Lancelot a laissé aussi des *Mémoires sur la vie de Duvergier de Hauranne.* Mais son œuvre par excellence est la fameuse *Grammaire générale.*

Le père Dominique DE BOUHOURS (1528—1602), jésuite, connu par ses querelles avec les académiciens et le zèle qu'il montra dans ses ouvrages en faveur de la pureté de la langue. On prétend même qu'au moment de sa mort il avait dit : « Je vais ou je vas mourir, car l'un et l'autre se disent. » Mme de Sévigné disait que l'esprit lui sortait *par tous les pores.* Le meilleur de ses écrits est sans doute *la Manière de bien penser*, signalé par Voltaire, comme excellent pour enseigner aux jeunes gens à éviter l'enflure, l'obscurité, le recherché et le faux. Mentionnons encore un autre ouvrage du père Bouhours intitulé : *Doutes sur la langue françoise proposés à MM. de l'Académie françoise par un gentilhomme de*

province, et qui contient des détails fort curieux sur l'introduction de certains mots dans la langue du XVIIe siècle.

LES CHANSONS FRANÇAISES.

Notre langue a un talent particulier pnur exprimer les plus tendres sentiments du cœur; cela paraît jusque dans nos chansons qui sont si passionnées et si touchantes, au lieu que la plupart des étrangères sont pleines de galimatias et de Phébus. Le soleil et les étoiles ne manquent jamais d'y entrer en danse.

Pierre RICHELET (1631—1698), célèbre grammairien.

Jean-Pierre NICÉRON (1685—1738), célèbre bibliographe, de l'ordre des Barnabites, né à Paris. *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres dans la république des lettres;* 44 vol.., ouvrage très-précieux pour l'histoire littéraire du XVIIIe siècle.

L'abbé Gabriel GIRARD (1677—1748), grammairien français, né à Montferrand. Il fut successivement aumônier de la duchesse de Berry et secrétaire-interprète du roi pour les langues esclavonne et russe. Son livre des *Synonymes français* lui a assigné une belle place parmi les grammairiens. L'abbé Girard entra à l'Académie française en 1744. Il crut augmenter sa réputation en publiant un nouvel ouvrage intitulé : *Les vrais principes de la langue française, ou la parole réduite en méthode conformément aux lois de l'usage*, mais cette fois ses efforts ne furent point couronnés de succès et il essuya toutes les rigueurs de la critique. A propos de grammaire, on attaqua ses principes moraux, religieux et philosophiques. On ne comprend pas qu'un homme si modeste et qui cachait sa vie avec tant de soin, se soit trouvé en butte à de telles attaques.

PENSÉE.

Les femmes doivent être attentives, car une simple apparence leur fait quelquefois autant de tort qu'une faute réelle.

Pierre-Joseph Thoulier, abbé d'OLIVET (1682—1768), né à Salins, mort à Paris. Au sortir du collége il entra dans la compagnie de Jésus sous le nom de père Thoulier et se consacra à l'enseignement. Il fut lié avec Boileau, Huet, Maucroix et d'autres personnages célèbres du grand siècle. D'Olivet cessa de faire partie de la Compagnie de Jésus en 1713. Il fut élu membre de l'Académie française à l'unanimité, et par une exception fort honorable pour lui, dispensé des visites préliminaires. Lorsque Voltaire vint prendre sa place dans l'illustre Compagnie, ce fut d'Olivet, dont il avait été l'élève, qui le reçut.

Les principaux ouvrages de l'abbé d'Olivet sont ses *Essais de grammaire*, son *Traité de prosodie françoise*, ses *Remarques de grammaire sur Racine*, son *Histoire de l'Académie françoise*. Il a publié, en outre, des *Remarques sur la théologie des philosophes grecs*, et des traductions partielles de Cicéron et de Démosthènes.

Noël-Antoine PLUCHE (1688—1761), né à Reims, mort à la Varenne-Saint-Maur. Il prit les ordres et se consacra à l'enseignement. Nommé directeur du collége de Laon, il fut obligé de se démettre de ses fonctions pour n'avoir pas voulu donner son adhésion à la bulle *Unigenitus*. Il était même sous le coup d'une lettre de cachet, lorsque le bon Rollin lui trouva à la fois un asile et une place de précepteur chez l'intendant de Rouen. Plus tard, l'abbé Pluche aima mieux donner des leçons de géométrie et d'histoire que d'accepter du cardinal de Fleury un prieuré qui l'eût mis dans l'obligation de souscrire à la fameuse

bulle. On doit à l'abbé Pluche, indépendamment de son *Spectacle de la nature*, qui a été traduit dans presque toutes les langues de l'Europe, plusieurs autres ouvrages fort estimables, parmi lesquels nous mentionnerons l'*Histoire du ciel*, la *Mécanique des langues* et la *Concorde de la géographie des différents âges*.

Lysarde de RADONVILLIERS (1709—1763), de l'Académie française en 1773; son ouvrage intitulé *la Manière d'apprendre les langues* est très-important.

L'abbé Charles LE BATTEUX (1713—1770), né près de Vouziers, mort à Paris. Il débuta dans la critique littéraire par un *Parallèle de la Henriade et du Lutrin*; il publia ensuite son *Traité des beaux-arts réduits à un même principe* (l'imitation de la nature). L'ouvrage qui a le plus contribué à étendre la réputation de Le Batteux est son *Cours de belles-lettres*. Parmi les productions de cet écrivain qui appartiennent à un autre ordre d'idées, nous citerons la *Morale d'Epicure tirée de ses propres écrits*; une *Histoire des causes premières ou exposé sommaire des pensées des philosophes sur le principe des êtres*, enfin une *Collection de mémoires sur l'histoire et les mœurs des Chinois*, inachevée et publiée après la mort de l'auteur.

Le Batteux était chanoine honoraire de Reims. Il fut élu membre de l'Académie française en 1761. Il fit un cours de belles-lettres au collége de France, mais il ne conserva pas sa chaire.

Nous ne pensons pas que les recettes données par Le Batteux, pour produire des œuvres littéraires irréprochables, soient jamais employées par de vrais poètes, mais on ne saurait disconvenir qu'il n'ait parfois trouvé d'ingénieuses applications de ses préceptes. Nous reproduirons, comme exemple, le *rondeau* si connu qu'il a choisi pour expliquer les règles de ce genre de composition plus frivole que sérieux.

RONDEAU.

Ma foi c'est fait de moi : car Isabeau
M'a conjuré de lui faire un rondeau :
Cela me met en une peine extrême.
Quoi treize vers, huit en... eau, cinq en... ème!
Je lui ferais aussitôt un bateau.
En voilà cinq pourtant en un monceau,
Faisons-en huit en invoquant Brodeau*,
Et puis mettons, par quelque stratagème,
Ma foi c'est fait.

Si je pouvais encor de mon cerveau
Tirer cinq vers, l'ouvrage serait beau.
Mais cependant me voilà dans l'onzième,
Et si je crois que je fais le douzième.
En voilà treize ajustés au niveau.
Ma foi c'est fait.

Le triolet, petit poème dont notre livre n'a guère donné d'exemple, est, dit Le Batteux, une espèce de rondeau dont la beauté consiste dans le retour de la même pensée pour faire partie d'une autre pensée.

TRIOLET.

Le premier jour du mois de Mai
Fut le plus heureux de ma vie.
Le beau dessein que je formai,
Le premier jour du mois de Mai!

(*) Victor BRODEAU (1470—1540), poète, secrétaire de François Ier et de la reine de Navarre, né à Tours, qui ne doit pas être confondu avec son fils *Jean*, critique et archéologue.

Je vous vis et je vous aimai.
Si ce dessein vous plut, Silvie,
Le premier jour du mois de Mai
Fut le plus heureux de ma vie. (*Ranchin* *)

Le président Charles DE BROSSES (1709—1777) s'acquit une grande réputation littéraire par son *Traité de la formation mécanique des langues* et ses *Lettres sur l'Italie.*

Nicolas BEAUZÉE (1717—1780), né à Verdun, mort à Paris. Il fut reçu membre de l'Académie française en 1772. Ses ouvrages ont contribué au perfectionnement de la langue française. Sa *Grammaire générale* ou *Exposition raisonnée des éléments nécessaires pour servir à toutes les langues*, se distingue par la finesse des aperçus et une grande rectitude de jugement. On doit aussi à Beauzée l'Exposition abrégée des preuves historiques de la religion, des traductions de *Salluste* de *Quinte-Curce* et de l'*Imitation de Jésus-Christ.*

DE BRUIX (1728—1780), on lui doit *le Conservateur*, ou *choix de morceaux rares et d'ouvrages anciens.*

PENSÉE DÉTACHÉE.

L'étourdi soutient une erreur avec l'assurance d'un homme qui ne se trompe jamais; l'homme sensé soutient une vérité avec la circonspection d'un homme qui peut se tromper.

Antoine COURT DE GÉBELIN (1725—1784), né à Nîmes, mort à Paris. Il renonça au ministère évangélique qu'il avait d'abord embrassé pour se livrer exclusivement à l'étude des anciennes mythologies. C'est dans un ouvrage malheureusement inachevé et qui a pour titre : *Le Monde primitif, analysé et comparé avec le monde moderne*, que Court de Gébelin a coordonné des matériaux amassés pendant plus de vingt ans et développé des théories dont on ne saurait méconnaître ni l'originalité ni la grandeur. Tout occupé qu'il était de ses immenses travaux d'érudition, il n'abandonna jamais la cause ni les intérêts de ses coréligionnaires, et il publia *les Toulousaines, ou lettres historiques et apologétiques en faveur de la religion réformée et des divers protestants condamnés dans ces derniers temps par le parlement de Toulouse.* Ceux qui l'estimaient comme savant, le blamèrent d'avoir écrit sa *Lettre sur le magnétisme animal.* Court de Gébelin s'était laissé mettre à la tête d'un établissement littéraire, nommé *le Musée*, par des intrigants qui exploitèrent sa bonne foi et son peu d'expérience des affaires. Il mourut complétement ruiné.

Noël-François WAILLY (1724—1821), écrivain et grammairien fort distingué à qui l'on doit les *Principes de la langue française.*

POLYGRAPHIE. — TRADUCTIONS. — GENRE ÉPISTOLAIRE, ETC.

Gaston dit Phœbus, comte DE FOIX (1331—1391). On ne sait pas au juste l'origine de son surnom, qui lui vint peut-être de sa belle chevelure blonde. Il se distingua dans toutes les guerres du XIVe siècle. Grand amateur de la chasse, il a composé un livre intitulé : *Phébus, des Déduits de la chasse des bestes et des oiseaulx de proye.* Poitiers, 1560.

*) Probablement François RANCHIN, médecin (1560—1641), la grande Biogr. Univ n'indiquant

Son fils Gaston, qu'il accusa d'avoir voulu l'empoisonner, se laissa mourir de faim dans sa prison.

Nicolas D'HERBERAY DES ESSARTS (....—1522), traducteur, commissaire de l'artillerie du roi, né en Picardie. Il traduisit Amadis de Gaule, par ordre de François Ier. « Amadis est Gaulois et non Espagnol, dit Herberay; j'en ai trouvé encore quelque reste dans un vieil livre écrit à la main en langage picard, sur lequel j'estime que les Espagnols ont fait leur traduction. » On ne sait pas au juste si cette assertion est exacte, et le plus ancien texte que l'on connaisse, du nom d'Amadis, est en portugais.

Gilles CORROZET (1510—1568), imprimeur-libraire, poète et érudit, né à Paris. Il est moins connu par ses poésies que par un curieux ouvrage sur les *Antiquités de Paris*. — *Catalogue des villes de Gaule*.

Blaise DE VIGENÈRE (1523—1592), traducteur et érudit, né à Saint-Pourçain. Il fut secrétaire d'ambassade à Rome. — *Traductions* de Philostrate, de Chalcondyle; *Traité des Comètes*, 1578.

Ce fut lui qui inventa la fable suivant laquelle le Colosse de Rhodes placé sur deux hauteurs voyait les vaisseaux passer entre ses jambes.

Noël du Fail, seigneur DE LA HÉRISSAYE (vers la fin du XVIe siècle). *Propos rustiques*.

Jacques AMYOT (1513—1593), né à Melun, mort à Auxerre. Il n'y a guère d'écrivains qui aient eu des commencements aussi pénibles que le traducteur de *Plutarque*, mais il n'y en a pas beaucoup non plus qui aient été mieux récompensés que lui de leurs efforts et de leur mérite. Fils d'un pauvre artisan, Amyot vint à Paris, dénué de toute espèce de ressources et animé d'une telle ardeur pour l'étude, qu'il se résigna à servir de domestique aux fils de famille qui suivaient les cours du Collége de France afin de pouvoir profiter avec eux des leçons qu'on leur donnait. Ainsi, le futur grand aumônier du roi de France commença par vivre d'aumônes lui-même. Les rudes épreuves de la misère et de la faim n'étaient pas les seules qu'il eût à surmonter; ne pouvant acheter les livres d'étude dont il avait besoin, il les empruntait pour les apprendre et forçait ainsi sa mémoire à devenir un immense répertoire où venaient se classer toutes les matières de l'enseignement. Une telle énergie et une telle persévérance devaient enfin porter leurs fruits; Amyot fut reçu maître ès-arts à Paris, puis docteur en droit civil à Bourges. A partir de ce moment, la fortune ne cessa plus de lui sourire. Il obtint par le crédit de la reine Marguerite de Navarre, sœur de François Ier, une chaire de grec et de latin à l'Université. Sa traduction des *Amours de Théagène et Chariclée* et surtout celle des *premières Vies de Plutarque*, furent accueillies avec enthousiasme par les lettrés. Dans la langue qu'il venait d'assouplir et d'épurer sans lui rien ôter de sa grâce naïve, il s'était assimilé à un tel point le génie du romancier et du moraliste grec, qu'on oubliait, en le lisant, qu'il ne pensait et ne peignait que d'après eux. François Ier, à titre d'encouragement littéraire, donna la riche abbaye de Bellozane à l'écrivain qui comptait déjà parmi les célébrités de son règne. Amyot employa bien les loisirs qu'il devait à la munificence du souverain; il se rendit à Rome à la suite du cardinal de Tournon; le principal objet de son voyage était d'étudier à la bibliothèque du Vatican le texte de Plutarque. Envoyé au Concile de Trente, en 1551, il y représenta avec honneur l'Eglise française. La vaste érudition, le rare talent d'humaniste qu'il avait déployés dans l'interprétation d'une œuvre de l'antiquité à laquelle on attribuait une si

haute influence sur l'éducation des princes, le désignaient en quelque sorte pour les fonctions de précepteur des fils de Henri II ; elles lui furent confiées sur la proposition du cardinal de Tournon. Lorsque Charles IX monta sur le trône, il ne fut pas ingrat envers son précepteur, dont il fit d'abord son grand aumônier et qu'il nomma ensuite évêque d'Auxerre. Pourvu, en outre, de nouveaux bénéfices dont les revenus venaient s'ajouter à ceux de l'abbaye de Bellozane, Amyot amassa une fortune considérable que ses héritiers se partagèrent, à l'exception d'une somme de douze cents écus qu'il légua à l'hôpital d'Orléans « en reconnaissance des douze deniers qu'il y avait reçus étant pauvre et nu lorsqu'il allait à Paris. » Nous avons déjà cité cet auteur page 28.

Indépendamment de la traduction de *Plutarque*, on doit encore à Amyot celle des *Amours pastorales de Daphnis et Chloé*, d'après Longus, qui est regardée comme une des plus charmantes fleurs que le soleil printanier de la Renaissance ait fait éclore. A. R.

Auger de MAULÉON, sieur de GRANIER, littérateur, un des premiers membres de l'Académie française, fut bientôt exclu de ce corps savant, selon Richelet, pour avoir été dépositaire infidèle. Il vivait encore en 1635.

Pierre BARDIN (1590—1637), polygraphe, l'un des premiers membres de l'Académie française, né à Rouen. Il se noya en voulant sauver d'Humières, son élève et son bienfaiteur. Chapelain, dans une épitaphe faite par l'ordre de l'Académie, dit « que les vertus se noyèrent avec lui. » Il laissa quelques ouvrages écrits d'un style lâche et incorrect. — *Essais sur l'Ecclésiaste de Salomon*; *le Grand Chambellan de France*.

Louis GIRY (1595—1665), littérateur français, humaniste et helléniste, l'un des premiers membres de l'Académie française.

Nicolas-Perrot D'ABLANCOURT (1606—1664) traducteur, qui prenait une telle liberté dans ses traductions que ses contemporains les appelaient « les belles infidèles. » Il traduit Xénophon, Thucydide, Lucien, Tacite, César, etc.

L'abbé Michel DE MAROLLES (1600—1681), infatigable traducteur ; poète, il commença à rimer à soixante-dix ans. Pour ce genre de travail, comme pour tous les autres, il visait à la quantité plus qu'à la qualité. (P. GAUBERT.)

Nicolas POUSSIN (1594—1665), né à Andelys, mort à Rome. L'illustre peintre a laissé des *Lettres* d'un haut intérêt.

Claude PERRAULT (1613—1688), (voy. page 281) frère de Charles, après avoir cultivé la médecine avec succès, s'adonna tout à fait à l'architecture; métamorphose à laquelle Boileau fit allusion dans les vers suivants de l'*Art poétique :*

> Notre assassin renonce à son art inhumain ;
> Et désormais la règle et l'équerre à la main,
> Laissant de Galien la science suspecte,
> De mauvais médecin devint bon architecte.

C'est à lui qu'on doit l'Observatoire et la fameuse Colonnade du Louvre; mais c'est comme excellent traducteur de *Vitruve* qu'il mérite une place dans cet ouvrage.

Jacques ESPRIT (1611—1678), né à Béziers. Il entra fort jeune encore chez les Oratoriens, mais il ne prit jamais les ordres, et après quelques années de séminaire, il se lança dans le monde où son heureuse physionomie et son esprit enjoué lui valurent de nombreux succès. Grâce à la protection du chancelier Sé-

guier, il fut élu membre de l'Académie française et obtint la charge de conseiller d'Etat. Il devint plus tard secrétaire de Mme de Longueville, puis précepteur des enfants du prince de Conti qui le combla de ses bienfaits. Il porta longtemps, on ne sait trop pourquoi, le titre d'abbé; peut-être le lui donna-t-on encore par habitude après son mariage. Jacques Esprit ne publia pendant sa vie que des *Paraphrases de quelques psaumes* et une traduction du *Panégyrique de Trajan*, par Pline le Jeune. On publia après sa mort un livre intitulé: *De la fausseté des vertus humaines.*

S'il écrivit peu, il causa beaucoup, et ce fut aux charmes de sa conversation qu'il dut sa célébrité. Il s'occupa aussi tout particulièrement de la fameuse querelle des sonnets de *Job* et d'*Uranie.*

Il ne faut pas confondre Jacques Esprit avec son frère, qui était prêtre de l'Oratoire et à qui l'on doit, suivant M. Viollet le Duc, un livre de *Maximes politiques mises en vers* et dédiées au Dauphin.

LE DUEL.

Quand on considère la variété, l'inconstance et la bizarrerie des goûts, des opinions et des sentiments des hommes; quand on rassemble toutes les parties de leur vie et qu'on ne trouve jamais qu'elles se ressemblent, qu'on voit qu'elles passent successivement d'une vanité à une autre, et qu'il n'en est point de grossière, de sotte et d'extravagante à laquelle ils ne soient sujets, l'on est tenté de croire que c'est avec légèreté qu'on les distingue, et qu'on dit qu'il y en a de fous et de sages; et l'on est porté à ne reconnaître d'autre différence entre eux, si ce n'est que les folies des sages sont graves et sérieuses, au lieu que les fous sont étourdis et que leurs folies sont emportées.

Tannegui LEFÈVRE (1615—1688), père de Mme Anne Dacier, traducteur plus versé dans le latin et le grec que dans sa propre langue.

Barthélemy D'HERBELOT (1625—1695). Orientaliste, né à Paris. Il fut professeur de syriaque au collége de France. Sa *Bibliothèque orientale* est un des monuments les plus considérables de l'érudition française au XVIIe siècle.

Antoine GALLAND (1646—1705), né en Picardie. Il fut professeur d'arabe au collége de France et membre de l'Académie des Inscriptions. On lui doit la traduction des *Mille et une Nuits* et celle des fables de Pidpaï et de Lokman.

Jean MABILLON (1632—1707), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, un des plus savants auteurs de son époque. Il n'est presque point de genre de littérature dans lequel il n'ait pas fait d'importantes découvertes. Citons parmi ses ouvrages les plus renommés son *Traité de diplomatique.*

Jean-Léonor Le Gallois, sieur DE GRIMAREST († 1720), né à Paris, au XVIIe siècle. Auteur d'une *Vie de Molière*, 1705.

Jeanne Bouvier de la Motte, madame GUYON (1648—1717), célèbre mystique, née à Montargis. Se croyant appelée à une mission divine, elle se mit, dès l'âge de vingt-cinq ans, à prêcher dans divers commentaires sur l'Ecriture une sorte de quiétisme qui fut énergiquement combattu par Bossuet. Fénelon par suite de son adhésion à quelques-unes des doctrines de Mme Guyon se trouva, comme on le sait, exposé aux attaques les plus virulentes de l'évêque de Meaux. — *Le Livre des torrents.*

François PARFAICT (1698—1753), auteur dramatique et littérateur, né à Paris *Le Dénoûment imprévu* avec Marivaux; *La fausse Suivante*, comédies.

Agenda historique et chronologique des théâtres de Paris pour l'année 1735. Avec *Claude Parfaict*, son frère (1701—1777) : *Histoire générale du théâtre français*, 1734—1749); *Mémoires pour servir à l'histoire des théâtres de la foire*, 1743; *Histoire de l'ancien théâtre italien*, 1753; *Dictionnaire des théâtres de Paris*, 1766. Une partie de l'*Histoire du théâtre français* a été réimprimée dans le *Dictionnaire des mystères*, publié par l'abbé Migne.

Jean-Baptiste de MIRABAUD (1675—1760). Elu membre de l'Académie française en 1726, il en devint secrétaire en 1742; traducteur des chefs-d'œuvre italiens; homme généralement aimé dont Buffon a tracé un magnifique portrait (*Biogr. Univ.* T. XXIX).

Gabrielle-Émilie Le Tonnelier de Breteuil, marquise DU CHATELET (1706-1749), célèbre femme de lettres, amie de Voltaire et de Saint-Lambert. *Lettres*, *Traduction* des Principes de Newton, etc.

Marie-Thérèse Rodet, dame GEOFFRIN (1699—1777), femme remarquable par la bonté de son cœur et par sa fortune qui lui permit d'exercer un patronage littéraire auquel elle doit sa célébrité.

Louise-Florence Pétronille de la Live, dame D'ÉPINAY (1725—1783). Elle fut d'abord l'amie et la protectrice de J.-J. Rousseau pour qui elle fit bâtir dans la vallée de Montmomorency le fameux hermitage; mais plus tard ses bienfaits imposèrent au philosophe la plus pénible des servitudes. *Correspondance; les Conversations d'Emilie.*

SENTENCE DÉTACHÉE.

Un honnête homme travaille à mériter la louange, mais ne la recherche point; il sait qu'on en est plus digne lorsqu'on n'agit que pour elle.

Victor Riquetti, marquis DE MIRABEAU (1715—1789), né à Perthuis en Provence, membre de la secte des économistes, père du célèbre orateur.

Pons-Augustin ALLETZ (1703—1785), polygraphe. Nous lui empruntons cette pensée : Pour les hommes supérieurs, tout est d'abord confus, parce qu'ils voient trop de choses : vient ensuite le rayon de soleil, qui dissipe les nuages et montre l'horizon. Il ne faut pas le confondre avec le poète **Pierre-Edouard ALLETZ** (1798—1850).

Pierre LE TOURNEUR (1736—1788), né à Valognes. Ce laborieux écrivain familiarisa la France avec la littérature anglaise en publiant des traductions de Shakespeare et d'Young, en général assez infidèles.

Alexandre DELEYRE (1726—1797), né aux Portets près Bordeaux. Membre de la Convention nationale en 1793. On a de lui l'*Analyse de la philosophie de Bacon, le génie de Montesquieu*, etc.

L'abbé Athanase AUGER (1734—1792), traducteur de chefs-d'œuvre de la littérature grecque.

Marie Leprince, dame DE BEAUMONT (1711—1780), femme auteur, née à Rouen. On lui doit plusieurs ouvrages pour l'éducation de la jeunesse : *le Magasin des Adolescents, le Magasin des Enfants.* Ce dernier a été souvent réimprimé.

Charles-George LEROY (1723—1789), littérateur et naturaliste. *Lettres sur les animaux*, 1781, ouvrage matérialiste plusieurs fois réimprimé. Ami de Diderot et d'Helvétius, il a fourni plusieurs morceaux à l'Encyclopédie

André-Ernest-Modeste GRÉTRY (1741—1813), célèbre compositeur, né à Liége, mort à Montmorenci, dans l'Ermitage, immortalisé par le séjour qu'y fit J.-J. Rousseau, et surnommé « le Molière de la musique. » *Essais sur la musique* (1789).

ÉCONOMIE POLITIQUE. — SCIENCE SOCIALE. — DIPLOMATIE. JOURNALISME. — PAMPHLETS, ETC.

FRANÇOIS Ier, roi de France (1494—1547), né à Cognac, mort à Rambouillet. Nous n'avons à considérer François Ier dans cet ouvrage que comme protecteur des lettres; à ce titre, nous avons eu de nombreuses occasions de rappeler les actes qui font le plus d'honneur à sa vie. La longue épître en vers qu'il composa durant sa captivité prouve qu'il avait hérité de quelques-unes des facultés poétiques de Charles d'Orléans; cependant, François Ier est plus original comme prosateur que comme poète. Voici la lettre qu'il écrivait aux ordres de l'Etat, après la bataille de Pavie :

Mes amis et bons sujets, sous couleur d'autres lettres, j'ai eu le moyen et la liberté de vous escrire, étant seur de vous faire un grand plaisir, en vous faisant sçavoir de mes nouvelles, lesquelles selon mes infortunes sont bonnes, car la santé et l'honneur Dieu merci me sont demeuré sains, et entre tant d'infidélités, n'ai reçu plus grand plaisir que de sçavoir l'obeissance que portez à madame en vous monstrant estre vrais, loyaux et bons françois, je vous la recommande tous jours et mes petits enfants qui sont les vostres et de la chose publique vous assurant que en continuant en la diligence et demonstration que vous avez faite jusques ici donnerez plus grand envie à nos ennemis de me délivrer que de vous faire la guerre.

L'Empereur m'a offert quelque porte pour ma délivrance et ai l'esperance qu'il sera raisonnable et que toutes choses sortiront bientost leur effet, et soyez sûr que pour mon honneur et celui de ma nation, j'on plustost est en honneste prison que honteuse fuite et que si je n'on esté si heureux de faire du bien à mon royaume que pour envie d'estre délivré je n'en feron jamais de mal estimant bien heureux pour l'heur de son pays toute sa vie demeuré en prison.

Vostre roi, FRANÇOIS.

François DE BONNIVARD (1496—1570), homme politique et historien, né à Genève. C'était un homme d'un esprit large et libéral, qui fit don de ses livres à sa ville natale pour commencer une bibliothèque publique. Il a laissé de nombreux manuscrits. On n'a publié de lui que le commencement de sa *Chronique de Genève.*

C'est lui que Byron a dépeint dans *le Prisonnier de Chillon.*

SATIRE MÉNIPPÉE. On désigne ainsi un long pamphlet qui fut composé au XVIe siècle contre la Ligue. Son nom lui vient du philosophe cynique Ménippe, célèbre pour ses railleries et souvent mis en scène dans les dialogues des morts de Lucien. Les auteurs de la satire Ménippée sont le jurisconsulte Pierre Pithou, Louis Leroy, chapelain du connétable de Bourbon, Nicolas Rapin, Florent Chrestien, et les poètes Passerat et Gilles Durand.

Désireux de voir rétablir la paix, en servant la cause d'Henri IV, ils se concertèrent pour rédiger en commun la satire Ménippée, dont l'impression com-

mencée à Tours, ville royaliste, ne fut achevée qu'après la reddition de Paris, en 1594. Cette satire, mêlée de prose et de vers, n'a point de plan général; c'est une série de tableaux sérieux ou bouffons ; le morceau le plus remarquable est la harangue d'Aubray, œuvre de Pierre Pithou. — A la citation, page 31, à laquelle nous renvoyons le lecteur, nous en ajouterons encore une moins succincte.

FRAGMENT DE LA SATIRE MÉNIPPÉE.

HARANGUE D'AUBRAY POUR LE TIERS-ÉTAT.

Il faut confesser que nous sommes pris, à ce coup, plus serfs et plus esclaves que les chrestiens en Turquie et les juifs en Avignon. Nous n'avons plus de volonté ni de voix au chapitre. Nous n'avons plus rien de propre que nous puissions dire cela est mien; tout est à vous, Messieurs, qui nous tenez le pied sur la gorge et qui remplissez nos maisons de garnisons. Nos priviléges et franchises anciennes sont à vau-l'eau ; notre hostel de ville, que j'ai veu être l'assuré refuge du secours des rois en leurs urgentes affaires, est à la boucherie ; notre Cour de parlement est nulle, notre Université devenue sauvage. Mais l'extrémité de nos misères est qu'entre tant de malheurs et de nécessités, il ne nous est pas permis de nous plaindre ni demander secours ; et faut qu'ayant la mort entre les dents, nous disions que nous nous portons bien, et que sommes trop heureux d'estre malheureux pour une si bonne cause. O Paris qui n'est plus Paris, mais une spelunque de bestes farouches, une citadelle d'Espagnols, Wallons et Napolitains, un asyle et seure retraite de voleurs, meurtriers et assassinateurs, ne veux-tu jamais te ressentir de ta dignité, et te souvenir que tu as esté aux prix de ce que tu es ! Ne veux-tu jamais te guérir de cette frénésie, qui, pour un légitime et gracieux roi, l'a engendré cinquante roitelets et cinquante tyrans ?

Claude DUMOULIN (1500—1566), célèbre jurisconsulte, né à Paris. Il se convertit au protestantisme et fut persécuté. Il fut le plus savant historien et l'interprète le plus habile du droit féodal. Nul ne défendit mieux que lui les libertés de l'Eglise gallicane; son commentaire sur l'édit des petites dates, publié en 1552, fit dire au connétable de Montmorency, pendant qu'il présentait Dumoulin au roi Henri II : « Sire, ce que Votre Majesté n'a pu faire avec trente mille hommes, ce petit homme l'a achevé avec un petit livre. » — *Révision de la coutume de Paris.*

Michel DE L'HOPITAL (1503—1573), né à Aigueperse en Auvergne, garde-des-sceaux sous François II et Charles IX. Comme orateur, comme jurisconsulte, comme citoyen, ses *Harangues*, sa *Réformation de la justice*, son *Testament* disent ce qu'il fut. Ses *poésies latines* sont tout imprégnées du souffle et du génie de l'antiquité. Le chancelier de L'Hôpital fut la plus belle et la plus haute personnification du *juste inébranlable* d'Horace.

Michel HURAULT, sieur du Fay, petit-fils du chancelier de l'Hospital, pamphlétaire politique du XVIe siècle. Il rédigea *l'Anti-Espagnol*, dont le titre indique assez les tendances.

Jacques CUJAS (1520—1590), célèbre jurisconsulte, né à Toulouse. Il n'a écrit qu'en latin, mais il mérite une mention dans ce livre, pour avoir restauré l'étude du droit en France. Il finit sa vie à Bourges.

François HOTMAN (1524—1590), jurisconsulte, n'a écrit qu'en latin. *La Gaule française.*

Armand D'OSSAT (1536—1604), célèbre homme d'Etat, né à Laroque en Gascogne. Ce fut lui qui, conjointement avec Du Perron, reçut à Rome l'absolution pontificale pour Henri IV. Sa correspondance lui a fait une réputation classique en diplomatie. — *Lettres* adressées à Villeroi, 1624.

Pierre JEANNIN (1540—1622), premier président du parlement de Dijon, négociateur, un des plus grands hommes d'Etat que la France ait produits. (Voir la note sur Charron).

Jean BOUCHER (1548—1644), curé de Saint-Benoît et l'un des fondateurs de la Ligue, écrivit des *pamphlets* virulents contre Henri III, et réunissait chez lui un grand nombre d'hommes importants qui, partageant ses idées, en arrivèrent à constituer la Ligue. L'Etoile les appelle dédaigneusement « des marmitons et souppiers de Sorbonne, braves conseillers d'Etat qui, toute leur vie, ont été enfermés dans un collége à pédantifier et à manger les pauvres novices de la théologie. »

Philippe de Mornay DUPLESSIS-MARLY (1549—1623), né à Buchi (ancien Vexin français), mort en Poitou. Homme d'épée et de plume, calviniste convaincu, il fut longtemps à la tête de son parti. Capitaine intrépide sur le champ de bataille, savant controversiste dans les colloques religieux, il rendit de grands services à Henri IV dont il rédigea les manifestes. — Ses *Mémoires* sont de précieux documents historiques.

Robert MIRON († 1641), présida les États généraux en 1614.

Mathieu MOLÉ (1584—1640), magistrat célèbre, premier président du Parlement de Paris. Il se distingua par son inébranlable fermeté pendant les troubles de la Fronde, et laissa une grande réputation d'intégrité. — Ses *Mémoires* ont été publiés par la Société de l'histoire de France.

Pierre SÉGUIER (1588—1672), chancelier de France, né à Paris. Il présida la commission qui jugea Fouquet, et contribua à la fondation de l'Académie française.

Il descendait d'une illustre famille du Languedoc. Son grand-père

Pierre SÉGUIER (1504—1580), diplomate, né à Paris, fut président à mortier, et présenta à la cour les remontrances du parlement contre l'établissement de l'inquisition.

Antoine-Louis SÉGUIER (1726—1791), de la même famille, membre de l'Académie française.

Guillaume BAUTRU, comte de Serrant (1588—1665). Il fut l'un des premiers membres de l'Académie française. Il eut la direction de la Gazette, et rédigeait tous les éloges qu'elle adressait au cardinal. Il a laissé une satire imprimée dans le *Cabinet satirique*. Ses bons mots firent sa réputation, encore les a-t-on surfaits. Il était l'ami de Basnage, qui le cite souvent.

Abel SERVIEN, marquis de Sablé (1593—1664), diplomate, membre de l'Académie française, né à Grenoble. Arrivé à la surintendance des finances, il donna sa démission par suite du mauvais vouloir de Richelieu, mais Mazarin l'ayant rappelé aux affaires, il prit part au traité de Westphalie.

Antoine LEMAISTRE (1608—1658), né à Paris, mort à Port-Royal-des-Champs, père de l'éloquence du barreau.

Pierre LENET († 1671), célèbre homme d'Etat, l'ami de Bussy-Rabutin et dont madame de Sévigné dit, qu'il « avait de l'esprit comme douze, » figura dans les troubles de la Fronde et dans le parti des Condé. Nous avons de lui des *Mémoires sur l'histoire des guerres civiles*, qui signalèrent les années 1649 et suivantes. Lenet n'est pas un écrivain élégant; mais son récit porte le caractère de la franchise, et il rapporte beaucoup de circonstances qui sans lui seraient restées inconnues. Lenet mourut en 1671. (LEFRANC.)

Nicolas FOUQUET (1615—1680), surintendant des finances, né à Paris. Possesseur d'une fortune considérable, on prétend qu'il dut sa disgrâce à Colbert, qui aspirait à lui succéder. Accusé de concussions, il fut arrêté (1662) après avoir donné à Vaux une fête splendide à Louis XIV. Une commission, composée en partie de ses ennemis personnels, fut instituée pour le juger; il fut dépouillé de ses biens et renfermé à Pignerol, où il mourut après 19 ans de captivité.

On doit dire à sa louange que, dans son malheur, il conserva des amis fidèles. La Fontaine osa le consoler de sa disgrâce par une élégie touchante (voy. p. 273), et madame de Sévigné a laissé un grand nombre de lettres où elle exprime une vive amitié pour lui.

Voici un portrait de Fouquet, tiré du *Mémoire pour l'histoire de Louis XIV*, par l'abbé de Choisy :

PORTRAIT DE FOUQUET.

Il donnoit pour quatre millions de pensions à ses amis de cour, qu'il croyait ses créatures; et il étoit d'assez bonne foi pour compter sur eux, et pour les juger capables de le soutenir dans un changement de fortune, qu'il prévoyoit fort possible. Il fit là-dessus des projets de révolte qui eussent mérité la mort, si le ridicule n'en avoit adouci le crime. Ses dépenses prodigieuses à Vaux suffisoient pour sa condamnation ; mais la manière dont on s'y prit pour le perdre ramena les cœurs dans son parti. Il était coupable; mais, à force de le poursuivre contre les formes, on irrita ses juges en sa faveur, et son innocence prétendue fut un effet de la colère aveugle et précipitée de ses ennemis.

Denis DE SALLO (1626—1669), sieur de Coudroye; fonda, en 1665, le premier journal littéraire, sous le nom de *Journal des Savants*.

LOUIS XIV (1638—1715), roi de France, né à Saint-Germain-en-Laye. Nous n'avons pas à nous occuper de sa vie, qui a été racontée par tous les historiens. Nous nous bornerons à dire un mot de ses œuvres littéraires. Voulant contribuer à l'instruction de son fils, il avait composé, dans ses moments de loisir, un long travail sur l'administration des affaires et les événements politiques de son règne. Le manuscrit authentique de cet ouvrage fut déposé par le maréchal de Noailles à la Bibliothèque royale. On en a extrait un volume de *Pensées*, ou *Maximes de gouvernement* et *Réflexions sur le métier de roi*. Partout le style, sauf quelques incorrections, vaut celui des meilleurs écrivains de son règne. Il semble appartenir à la fin plutôt qu'au commencement du XVIIe siècle.

Si, dans ce travail, intéressant pour la postérité, le roi divinise avec trop de complaisance les qualités et même les défauts qu'il a observés en lui, au point de trouver par exemple qu'il est honorable pour Dieu d'être adoré par Louis XIV, du moins le voit-on sans cesse s'occuper du désir sincère de se perfectionner encore; et il faut convenir, a dit J. Aicard, qu'il y a jusque dans l'expression de cet orgueil un caractère de grandeur et d'indépendante majesté qui explique et relève, sans les justifier entièrement, le respect sans bornes et l'obéissance absolue de nos pères aux lois d'un tel monarque.

Les *Œuvres complètes* de Louis XIV, renfermant des Mémoires politiques, historiques et militaires, des Lettres et quelques écrits littéraires, ont été publiés en 1806, 6 vol. in-8.

FRAGMENT DU TESTAMENT POLITIQUE.

Les rois sont souvent obligés à faire des choses contre leur inclination, et qui blessent leur bon naturel. Ils doivent aimer à faire plaisir, et il faut qu'ils châtient souvent, et perdent des gens à qui naturellement ils veulent du bien. L'intérêt de l'Etat doit marcher le premier. On doit forcer son inclination, et ne pas se mettre en état de se reprocher, dans quelque chose d'importance, qu'on pouvait faire mieux. Mais quelques intérêts particuliers m'en ont empêché et ont déterminé les vues que je devais avoir pour la grandeur, le bien et la puissance de l'Etat. Souvent il y a des endroits qui font peine; il y en a de délicats qu'il est difficile de démêler : on a des idées confuses. Tant que cela est, on peut demeurer sans se déterminer; mais, dès que l'on se fixe l'esprit à quelque chose, et qu'on croit voir le meilleur parti, il le faut prendre. C'est ce qui m'a fait réussir souvent dans ce que j'ai entrepris. Les fautes que j'ai faites, et qui m'ont donné des peines infinies, ont été par complaisance, et pour me laisser aller trop nonchalamment aux avis des autres. Rien n'est si dangereux que la faiblesse, de quelque nature qu'elle soit. Pour commander aux autres, il faut s'élever au-dessus d'eux; et après avoir entendu ce qui vient de tous les endroits, on se doit déterminer par le jugement qu'on doit faire sans préoccupation, et pensant toujours à ne rien ordonner ni exécuter qui soit indigne de soi, du caractère qu'on porte, ni de la grandeur de l'Etat. Les princes qui ont de bonnes intentions et quelques connaissances de leurs affaires, soit par expérience, soit par étude et une grande application à se rendre capables, trouvent tant de différentes choses par lesquelles ils se peuvent faire connaître, qu'ils doivent avoir un soin particulier et une application universelle à tout. Il faut se garder contre soi-même, prendre garde à son inclination, et être toujours en garde contre son naturel. Le métier de roi est grand, noble, flatteur, quand on se sent digne de bien s'acquitter de toutes les choses auxquelles il engage; mais il n'est pas exempt de peines, de fatigues, d'inquiétude. L'incertitude désespère quelquefois; et quand on a passé un temps raisonnable à examiner une affaire, il faut se déterminer et prendre le parti qu'on croit le meilleur.

Quand on a l'Etat en vue, on travaille pour soi; le bien de l'un fait la gloire de l'autre : quand le premier est heureux, élevé et puissant, celui qui en est cause est glorieux, et par conséquent doit plus goûter que ses sujets, par rapport à lui et à eux, tout ce qu'il y a de plus agréable dans la vie. Quand on s'est mépris, il faut réparer sa faute le plus tôt qu'il est possible, et que nulle considération n'en empêche, pas même la bonté.

En 1671, un homme mourut qui avait la charge de secrétaire d'Etat, ayant le département des étrangers. Il était homme capable, mais non pas sans défauts : il ne laissait pas de bien remplir ce poste qui est très-important.

Je fus quelque temps à penser à qui je ferais avoir cette charge, et après bien examiné, je trouvai qu'un homme, qui avait longtemps servi dans les ambassades, était celui qui la remplirait le mieux[1].

Je lui fis mander de venir. Mon choix fut approuvé de tout le monde, ce qui n'arrive pas toujours. Je le mis en possession de cette charge à son retour. Je ne le connaissais que de réputation et par les commissions dont je l'avais chargé, et qu'il avait bien exécutées; mais l'emploi que je lui ai donné s'est trouvé trop

[1] Le roi veut parler ici de M. de Pomponne.

grand et trop étendu pour lui. Je n'ai pas profité de tous les avantages que je pouvais avoir, et tout cela par complaisance et bonté. Enfin il a fallu que je lui ordonne de se retirer, parce que tout ce qui passait par lui perdait de la grandeur et de la force qu'on doit avoir en exécutant les ordres d'un roi de France.

Si j'avais pris le parti de l'éloigner plus tôt, j'aurais évité les inconvénients qui me sont arrivés, et je ne me reprocherais pas que ma complaisance pour lui a pu nuire à l'Etat. J'ai fait ce détail pour faire voir un exemple de ce que j'ai dit ci-devant. »

Charles-Irénée-Châtel, abbé de SAINT-PIERRE (1658—1743), né en Normandie, de l'Académie française en 1695; philanthrope et auteur politique. Son *Projet de paix éternelle* est à considérer, disent MM. Noël et Laplace, « comme le rêve d'un homme vertueux; » — *Mémoires sur l'Académie française*. Il avait été expulsé de cette célèbre société, comme Furetière, non pour avoir fait concurrence au *Dictionnaire*, mais pour avoir osé blâmer sévèrement Louis XIV du scandale qu'avait causé sa vie dissolue.

SENTENCE DÉTACHÉE.

La vérité ne se noie jamais; on a beau la plonger, elle surnage, elle revient toujours sur l'eau.

Le cardinal Melchior DE POLIGNAC (1661—1741), de l'Académie française en 1704, auteur de l'*Anti-Lucrèce*, poème latin. Voltaire, dans *le Temple de Goût*, l'appelait

» Le cardinal, oracle de la France,
» Réunissant Virgile avec Platon. »

Henri COCHIN (1687—1747), avocat au Parlement.

René-Louis Voyer, marquis D'ARGENSON (1694—1757), homme d'Etat. *Essais ou loisirs d'un homme d'Etat.*

Louis-René de Caradeuc DE LA CHALOTAIS (1701—1785), procureur-général au Parlement de Bretagne, est célèbre par ses *Comptes-rendus sur les Constitutions* des Jésuites, qui lui attirèrent plusieurs persécutions, mais qui amenèrent l'expulsion de ces derniers. On a aussi de lui un excellent *Essai d'éducation nationale*, 1763.

Antoine TERRASSON (1705—1782), petit-neveu de l'abbé (Voy. page 784), jurisconsulte; né à Paris, il a écrit une *Histoire de la jurisprudence romaine.*

Pierre-Jean-Baptiste GERBIER (1725—1788), avocat éloquent.

Anne-Robert-Jacques, baron DE TURGOT (1727—1781), économiste et homme d'Etat, ministre de la marine sous Louis XVI. Il fit d'importantes réformes dans l'industrie et le commerce, et se distingua toujours par la noblesse de son caractère. Il prédit l'affranchissement de l'Amérique anglaise, vingt-six ans avant l'événement. Il a écrit dans des genres très-divers. Le recueil de ses œuvres renferme une dissertation par laquelle il prétend établir l'usage d'alexandrins de trente pieds. Nous croyons pouvoir lui attribuer cette

SENTENCE.

Partout les plus forts ont fait les lois et ont accablé les faibles; et si l'on a quelquefois consulté les intérêts d'une société, on a toujours oublié ceux du genre humain.

Ne pas le confondre avec

Etienne-François TURGOT, marquis de Causmont, connu sous le nom du **CHEVALIER TURGOT** (1721—1789), économiste. « Surtout, dit-il en mourant, qu'on ne fasse pas mon éloge. » On se fit un devoir de lui désobéir, et son éloge se trouve dans les comptes-rendus de la Société d'Agriculture, 1789.

Ferdinand GALIANI (1728—1787), né à Chieti (Abruzze citérieure), mort à Naples. Il commença ses études chez son oncle, qui était premier chapelain du roi de Naples, et les acheva dans un couvent de Célestins. Celui qui devait plus tard figurer parmi les convives les plus assidus et les plus brillants du baron d'Holbach, commença par prendre les ordres mineurs et par cumuler les revenus de plusieurs bénéfices dont l'un, celui de la Canonica d'Amalfi qu'il tenait du pape, lui conférait le titre de Monsignor et la mitre. « L'abbé Galiani, dit Marmontel dans ses mémoires, était de sa personne le plus joli petit arlequin qu'ait produit l'Italie. Mais sur les épaules de cet arlequin était la tête de Machiavel. » Malgré ses gestes intempérants, sa verve napolitaine et bouffonne, Galiani n'en était pas moins un écrivain sérieux, un savant antiquaire, un panégyriste éloquent et surtout un économiste dont les théories produisirent une grande sensation à l'époque où la science sociale ne faisait que de naître. Ayant été nommé par son gouvernement secrétaire d'ambassade en France, Galiani se trouva en rapport avec l'élite de la société parisienne. A l'occasion d'un édit royal qui permettait la libre exportation des grains à l'étranger, il écrivit en français un *Dialogue sur les blés* qui fut admiré par les philosophes et les encyclopédistes. « Il semble, dit Voltaire, que Platon et Molière se soient réunis pour composer cet ouvrage. » Diderot s'était fait l'éditeur du fameux dialogue sur les blés, ce fut par les soins de Mme d'Epinay que le *Dialogue sur les femmes*, autre ouvrage de Galiani, qui eut aussi beaucoup de succès, fut livré à l'impression. Parmi les œuvres françaises de Galiani, il faut encore citer sa correspondance avec Mme d'Epinay (2 volumes) et son commentaire sur Horace avec *la vie* de ce poète *tirée de ses poésies*. Nous n'avons pas à mentionner ici les œuvres étaliennes de Galiani.

Jean-Paul Rabaut, dit RABAUT SAINT-ÉTIENNE (1742—1793), homme politique, historien de la Révolution, dont il fut bientôt une des plus estimables victimes.

Jean-Pierre-Comte FABRE, dit DE L'AUDE (1755—1832), membre de la Convention et du Conseil des Cinq-Cents. Nous ne pouvons détacher de ses *Réflexions philosophiques*, qui ne sont qu'une traduction, que cette

SENTENCE.

Les gens bien élevés, qui se reconnaissent de la sensibilité et de la délicatesse, sont trop généralement portés à croire qu'ils en possèdent, pour ainsi parler, le monopole, probablement parce qu'ils savent réfléchir ce qu'ils ressentent dans un langage qui en double le charme, avantage qui manque aux gens sans éducation. Ceux-ci ont du cœur, sans doute, et de l'âme; mais, inhabiles à les révéler autrement que par des actes (ce qui est bien un peu la meilleure manière), ils autorisent les esprits superficiels à les considérer comme cuirassés d'une indifférence qui n'existe pas, ou existe rarement au degré où on la suppose.

HISTOIRE. — MÉMOIRES. — ARCHÉOLOGIE.

L'abbé SUGER (1082—1152), célèbre ministre et historien. Il était abbé de Saint-Denis, lorsqu'il fut appelé à la cour par Louis VI, qu'il aida de ses sages conseils. Sous Louis VII, pendant la seconde croisade, il gouverna la France avec le titre de régent (1147-50), traduits en français dans la collection Guizot.

Vie de Louis le Gros, en latin. Elle fait partie des *Chroniques de Saint-Denis*, et va de 1100 à 1137.

Dom Gervais a écrit la vie de Suger, en 3 vol.

Guillaume DE TYR, né vers 1130, mort, selon les uns, en 1180, selon les autres, entre 1188 et 1192. On ignore s'il naquit en France ou en Palestine, mais il est certain qu'il était d'origine française. Il fut chargé par Amaury Ier, roi de Jérusalem, de négocier une alliance entre les Grecs et les Latins. A l'avénement de Baudoin, dont il avait été le précepteur, il fut nommé chancelier du royaume de Jérusalem et bientôt après archevêque de Tyr. On dit que Guillaume s'étant rendu à Rome pour protester contre l'élection d'un certain Héraclius, archevêque de Césarée, qui avait été nommé patriarche de Jérusalem, il mourut empoisonné à l'instigation de ce prélat, dont il revendiquait le siége. Cependant ce fait n'est rien moins que certain. On doit à Guillaume de Tyr une histoire des événements qui se sont accomplis dans la Terre-Sainte depuis la 1re croisade, en 1095, jusqu'en 1184. Cet ouvrage, écrit en latin et divisé en 23 livres, est un des plus précieux monuments historiques du moyen âge; il a été augmenté de six autres livres par un continuateur nommé Jean Hérold, dont le récit part de 1184 pour ne s'arrêter qu'en 1321. Un chroniqueur du XIIIe siècle, Hugues Plangon, a également essayé de donner une suite à l'histoire de Guillaume de Tyr. Comme Villehardouin et Joinville, Hugues Plangon a eu le bon esprit d'écrire sa chronique en français.

L'*Histoire* de Guillaume de Tyr fut publiée pour la première fois en 1549; Bongars l'a insérée dans son recueil intitulé *Gesta Dei per Francos*, et M. Guizot en a donné une traduction qu'on trouve dans *la Collection des Mémoires relatifs à l'histoire de France.*

Maurice DE SULLY († 1196), évêque de Paris, né à Sully, sur les rives de la Loire. Célèbre par son talent pour la prédication, il prit une grande part à la construction de la cathédrale dont il fit poser la première pierre (1163). La même année il baptisa Philippe-Auguste. On a de lui des écrits latins et français.

RIGORD, chroniqueur français du XIIe siècle. On lui doit une *Vie de Philippe-Auguste*, que Guillaume le Breton a continuée et dans laquelle il a dû trouver de précieux détails pour sa *Philippide*. Rigord était moine de l'abbaye de Saint-Denis.

Guillaume LE BRETON, chroniqueur et poète célèbre du XIIe siècle. Il naquit en 1165 à 1170. On ignore la date de sa mort, mais on sait qu'il survécut à Louis VIII. Il fut attaché comme chapelain à la personne de Philippe-Auguste, et accompagna ce prince dans plusieurs expéditions. Il assistait, en 1214, à la bataille de Bovines. On aime mieux le suivre sur les champs de bataille que dans ses missions à Rome où il se rendit plusieurs fois pour solliciter le consentement du pape au divorce de Philippe avec Ingelburge de Danemark. Le dévouement dont Guillaume le Breton pouvait être animé envers son maître ne

le justifie pas d'avoir agi dans cette circonstance moins en prêtre qu'en courtisan. Investi comme il l'était de la confiance du roi, il est probable que Guillaume n'aurait pas eu de peine à obtenir les plus hautes dignités de l'Eglise, s'il les eût recherchées. Il mourut simple chanoine de Notre-Dame de Senlis. Guillaume le Breton a donné une histoire en prose latine de la vie et des gestes de Philippe-Auguste (*Historia de vita et gestis Philippi-Augusti*) qui est une continuation de la *vie* de ce roi écrite par Rigord, et la *Philippide*, poème en douze livres, renfermant plus de 9,000 vers latins, et dans lequel on trouve souvent réunies les qualités du poète et de l'historien. « La *Philippide*, dit M. Guizot, sort de la sécheresse d'une pure narration. Si le poète ne peint pas, du moins il décrit les mœurs des peuples, la situation des lieux, la forme des armes et des machines. Les phénomènes de la nature entrent dans sa composition, et y font passer quelque chose du monde intellectuel qui commençait à se produire en France. Deux faits importants se révèlent d'ailleurs dans ce poème : la puissance complétement démontrée du lien féodal, et la naissance d'un sentiment national complétement démontrée par plusieurs passages. »

NICOLAS, historien du XIIe siècle, né à Senlis, auteur de la première chronique en langue vulgaire, après la traduction des *Chroniques de Saint-Denis*. Son ouvrage, écrit dans un langage roman, semi-français, semi-provençal, s'étend depuis les origines jusqu'au règne de Louis d'Outremer. En voici le début :

« Co est li començamens de la gent dans Franx et de lor lignea. Daus fais deus reis. En Aisa e una citez qui est dita Ylion. Ici regna li reis Heneas. Cela gent furent most fort combatea en contra lur veisins. Doncques li rei Gresca se tornarent contrent lui et ot grant ost combaterent se encontre lui ot grant bataillie et mori grans gens. »

Geoffroy DE VILLE-HARDOUIN (1150—1213), maréchal de Champagne fut l'un des chefs militaires et l'historien de la cinquième croisade, qui eut pour résultat la fondation d'un empire latin à Constantinople, après la prise de cette ville par les Croisés. Ville-Hardouin fut un des hommes les plus remarquables de son siècle. Guerrier, homme d'Etat et diplomate, il ne lui a manqué peut-être pour jouer un plus grand rôle encore que de naître dans un milieu social plus avancé. Son histoire de la *Conquête de Constantinople* est pour la France un monument d'une inappréciable valeur ; c'est la première qui ait été écrite en prose. Quoique nous en ayons cité quelques curieux fragments dans notre Introduction (page 3), nous ne pouvons nous empêcher de mettre sous les yeux de nos lecteurs ces lignes qui résument d'une manière, si nette et si vive à la fois, la première impression que produisit l'aspect de Constantinople sur les Francs. « Cil qui oncques mes ne l'avoient véue ne cuidoient mie que si riche cité peust avoir en tout le monde. Quant ils virent ces haus murs et ces riches tours dont elle estoit close, et ces riches palais et ces hautes yglises dont il avoit tant que nus nel peust croire s'il ne le veist proprement à l'ueil : et il virent le long es le lé de la vile qui de toutes autres estoit souveraine, sachiés qu'il n'y ot si hardi à qui la char ne frémesist ; et ce ne fut mie merveille s'il s'en esmaièrent ; car onques si grans afaires ne fut empris de nulle gent puis que li mons fu estorés. »

Henri de Valenciennes (XIIIe siècle) a continué avec talent l'histoire de Ville-Hardouin.

ALBÉRIC, moine du monastère des Trois-Fontaines (diocèse de Châlons-sur-Marne), historien et poète du XIIIe siècle. Sa chronique, qui s'étend depuis le

commencement du monde jusqu'en 1241, est très-précieuse; et a été insérée dans les collections publiées par Leibnitz et Menckenius.

Guillaume DE NANGIS, chroniqueur français du XIIIe siècle. On ignore la date de sa naissance; on croit qu'il mourut vers 1302. Tout ce qu'on sait de lui, d'après son propre témoignage, c'est qu'il était moine de l'abbaye de Saint-Denis. Il a laissé : 1° une histoire de saint Louis sous le titre de *Gesta S. Ludovici IX, Francorum regis*, qui a été insérée dans la *Collection des historiens de France*, de Pithou; 2° une histoire de Philippe III, dit le Hardi (*Gesta Philippi III, audacis dicti*); 3° *une Chronique* qui, dans le texte original, commençait à la création du monde et s'arrêtait à l'année 1301, mais dont on n'a conservé, dans le recueil où elle a été publiée pour la première fois par le P. d'Achery, que la période comprise entre l'année 1112 et l'année 1301, c'est-à-dire le XIIe siècle seulement. La *Chronique* de Guillaume de Nangis a été continuée successivement par deux moines de l'abbaye de Saint-Denis qui reprirent la suite des événements, l'un, de 1301 à 1340, l'autre de 1340 à 1368.

Jean, Sire DE JOINVILLE (1224—1319), né au château de Joinville, en Champagne. D'après l'inscription gravée sur son tombeau, il serait mort en 1319; il aurait donc vécu quatre-vingt-quinze ans. Il était fils de Simon, sire de Joinville, et de Béatrix, fille d'Etienne II, comte de Bourgogne. Il fut élevé à la cour de Thibaut IV, roi de Navarre, comte de Champagne, qui était à la fois poète et musicien. En 1248, lorsque Louis IX convoqua pour la croisade, qu'il avait résolue, le ban et l'arrière-ban de la noblesse de France, Joinville ne fut pas des derniers à accourir à l'appel du saint roi. Après avoir équipé à ses frais sept chevaliers et pris à sa solde sept cents hommes d'armes, il partit plein de foi et d'enthousiasme, sans se douter qu'il serait un jour l'historien de cette expédition qui ne devait pas laisser de monument plus durable que le livre où il l'a racontée. On sait que le débarquement des Croisés à Damiette fut une opération des plus périlleuse. Joinville, qui était à l'avant-garde, intimida par sa fière contenance un corps de six mille Sarrasins qui le harcelait. A la bataille de Mansourah, où la folle témérité du jeune comte d'Artois, compromit si gravement l'armée française, Joinville fit des prodiges de valeur; il reçut cinq blessures et son cheval en eut dix-sept, Il y a peu d'épisodes aussi lamentables dans l'histoire militaire de la France que celui de la retraite des Croisés, de Mansourah à Damiette. Décimés par le scorbut, ils n'avaient plus la force de se traîner et se laissaient égorger par les Sarrasins. Joinville crut plus d'une fois qne sa dernière heure était venue. Il partagea tous les dangers du roi et en dernier lieu sa captivité. C'était un autre Achate, non moins fidèle, mais plus enjoué et plus agréable compagnon que le confident d'Enée. Il ne faut pas oublier, d'ailleurs, que le bon roi Louis IX était un saint français qui ne détestait ni la verve gauloise ni les franches saillies, et il montra plus d'une fois combien il se plaisait dans la société du sénéchal.

Le roi rendu à la liberté après avoir payé au soudan, pour sa rançon et celle de son armée, un million de besants d'or, s'était transporté en Syrie avec l'intention de continuer la croisade. Mais les désastres de l'expédition d'Egypte avaient dissipé bien des illusions et refroidi bien des enthousiasmes. Un Conseil s'assembla pour décider si le roi retournerait en France ou prolongerait son séjour en Terre-Sainte. Les gens positifs, et ils furent en majorité, opinèrent pour le départ. Joinville exprima un avis tout contraire, en disant, « que le roi une fois parti, les pauvres prisonniers laissés en Egypte ne seroient jamais délivrés; il objecta encore que tout chevalier pauvre ou riche, seroit honni à son

retour s'il laissoit en la main des Sarrasins le menu peuple de Nostre-Seigneur en laquelle compagnie il était allé. »

Joinville accompagna le roi en Palestine et il rentra en France avec lui après une absence de six années. Si la foi du bon sénéchal était restée toujours la même, il avait perdu le goût des expéditions militaires *in partibus infidelium*, et lorsque saint Louis se croisa de nouveau avec ses trois fils, en 1270, Joinville refusa de le suivre en alléguant avec beaucoup de raison que « s'il portoit son corps au pelerinage de la croix, voyant tout cler que ce seroit au mal et au dommage de sa gent, il agiroit contre Dieu qui mist son corps pour son peuple sauver. » Saint Louis ne profita pas de cette leçon. Chez lui, l'héroïsme dominait trop le bon sens. Les devoirs du chrétien et ceux du roi se confondaient dans sa conscience, et il se serait cru coupable envers son peuple et envers Dieu de reculer devant un acte de foi dont il aurait pu craindre les suites, au point de vue des intérêts temporels.

Joinville survécut bien des années encore à son royal ami, et il ne fut pas moins fidèle à sa mémoire qu'il ne l'avait été à sa personne. Il mourut chargé d'ans et d'honneurs après avoir vu régner six rois : Louis VIII, Louis IX, Philippe le Hardi, Philippe le Bel, Louis le Hutin et Philippe V, dit le Long.

Ce n'est pas dans les romans de chevalerie, où l'on ne trouve guère que des types abstraits et des personnages de convention, qu'il faut chercher les vrais chevaliers, ceux qui ont été l'expression la plus haute et en même temps la plus réelle de la société féodale; c'est dans les Mémoires du sire de Joinville qu'on voit vivre, penser, agir cette forte et naïve génération qui, à côté des rudes instincts de la barbarie, dont elle se dégage à peine, sent se développer en elle, avec une énergie toute puissante, le sentiment de l'honneur et le culte de l'idéal. L'arbre gigantesque de la civilisation couvrira bientôt notre globe de ses vastes rameaux, mais ses fruits les plus mûrs et les plus doux ne nous feront jamais oublier les premières fleurs qu'il a données. Aussi croyons-nous les cueillir encore dans leur fraîcheur printanière quand nous les retrouvons si merveilleusement conservées, après tant de siècles, dans ces livres sans prix, qui sont comme les reliquaires d'or de la pensée humaine.

Que de pages, que de tableaux on voudrait pouvoir détacher des Mémoires de Joinville! On hésite à choisir entre tant de curieux détails empruntés à la vie intime de ses héros et ces grands récits de guerre qui appartiennent à l'épopée. Citons au hasard ; voici par exemple un épisode du siége de Damiette, qui montre jusqu'à quel point le bon Sénéchal possède la rare faculté d'identifier ses lecteurs avec les situations qu'il décrit et les personnages qu'il met en scène :

« Or, avez ouï ci-devant les grandes persécutions que le roy et nous, nous souffrîmes, auxquelles persécutions la royne n'échappa pas et comme vous orrez ci-après ; car trois jours devant qu'elle accouchast, lui vint la nouvelle que le roy estoit prins, de laquelle nouvelle elle fu si effarée que toute la chambre estoit pleine de Sarrazins, et s'escrioit : A l'aide ! à l'aide ! — Et pour que l'enfant dont elle estoit grosse ne périst point, elle faisit gesir (coucher) devant son lit un vieux chevalier de quatre-vingts ans, qui la tenoit par la main, et toutes les fois que la royne s'écrioit, il disoit : « Dame, n'ayez crainte, car je suis ici. » Avant qu'elle fust accouchée, elle fist vider hors toute sa chambre, fors que le chevalier ; et s'agenouilla devant lui, et lui requit un don, et le chevalier le luy octroya par son serment, et elle luy dist : « Je vous demande, fist-elle, par la foi que vous m'avez baillée, que si les Sarrazins prennent cette ville, que vous me coupiez la teste avant qu'ils me prennent. » Et le chevalier respondit : « Soyez certaine que le feray volontiers, car je l'avoye jà bien expensé que je vous occiroie avant qu'ils nous eussent pris. » (Voir en outre, pour une citation, p. 4).

La première édition des Mémoires de Joinville fut publiée à Poitiers en 1546. En 1668, il en parut une troisième donnée par Du Cange. Enfin, Louis XV, voulant restituer à ce précieux ouvrage sa forme authentique et définitive, en fit publier, en 1761, une quatrième édition, d'après le manuscrit rapporté de Bruxelles par le maréchal de Saxe. On doit à M. Paulin Paris la découverte d'un autre ouvrage de Joinville connu sous le nom de *Credo*, et qui retrace en partie les désastres et les scènes navrantes qui suivirent la bataille de Mansourah.

M. Ambroise Firmin Didot a consacré une véritable étude à Joinville dans le tome XXVIe de la nouvelle biographie. Nous avons mis à profit plus d'une fois les indications historiques et bibliographiques que renferme ce remarquable travail. A. R.

Le Moine DE SAINT-DENIS, l'un des continuateurs de Guillaume de Nangis, désignation anonyme d'un religieux, qui rédigea en latin une chronique des événements de l'histoire de France, depuis l'année 1340 jusqu'à la mort de Charles VI. Cette relation fait partie de la grande collection des *Chroniques de Saint-Denis*, dont la première origine est inconnue, mais qui paraissent remonter à Suger. Elles furent continuées et écrites en latin jusqu'en 1456. On en avait cependant publié des traductions partielles en français, en commmençant par la chronique de Turpin. La quatrième révision est du règne de Charles V. Le texte a été publié par M. Paulin Paris, à partir de 1836.

Jean FROISSART (1337—1410), né à Valenciennes, mort à Chimay (a été cité page 5). Celui qui devait plus tard peindre avec tant de bonheur et d'éclat la vie féodale dans la dernière période du moyen âge, fut élevé au milieu des emblèmes et des attributs de la noblesse : son père était peintre d'armoiries. Il n'y a rien de trop arbitraire, ce nous semble, à expliquer les goûts et les affinités du plus illustre de nos chroniqueurs par les premières impressions de son enfance. Jean Froissart fut destiné de bonne heure à l'Eglise, mais il se sentait peu de vocation pour cette carrière et il n'entra que fort tard dans les ordres. Sa vie entière ne fut qu'une suite d'excursions en Angleterre, dans les Flandres, en France, en Italie. Mentionner tous les princes et les grands seigneurs par qui Froissart fut hébergé, entretenu, choyé, serait chose difficile; il faut apprendre de lui-même les détails circonstanciés qu'il donne à ce sujet avec une complaisance qu'on ne saurait lui reprocher. Ces habitudes nomades, ces chevauchées continuelles sur les grands chemins de la France ou de l'Angleterre convenaient à son esprit aventureux et à son imagination capricieuse et mobile. Froissart passa d'abord du service de Robert de Namur, comte de Beaufort, à celui de la reine d'Angleterre, Philippine de Hainaut, pour laquelle il avait un véritable culte. Plus tard, il accompagna le prince de Galles à Bordeaux et le duc de Clarence à Milan où se trouvaient alors Chaucer et Pétrarque. Après la mort de la reine d'Angleterre, sa protectrice, il voulut essayer un peu de la vie sédentaire et il accepta une cure de campagne en Flandre; mais il lui convenait mieux de suivre les chevaliers et les barons, dont il racontait les exploits ou les fêtes, que d'expliquer l'Evangile à ses paroissiens. Il résigna donc sans trop de peine son ministère apostolique pour remplir les fonctions de secrétaire auprès du duc de Brabant, Wenceslas de Luxembourg. La mort de ce grand seigneur, qui arriva en 1384, mit Froissart en disponibilité, mais pour fort peu de temps. L'infatigable chroniqueur qui était sans cesse en quête de matériaux pour son grand ouvrage, savait se faire ouvrir les maisons illustres où il avait chance d'en trouver. Il fit agréer ses services à Guy de Châtillon, comte de Blois, sire d'Avesnes, de Chimay et de Beaumont, qui eut le double

mérite d'apprécier le talent de Froissart en homme de goût et de le récompenser en prince. Froissart survécut à son dernier protecteur.

De tous nos vieux historiens il n'en est pas un seul peut-être qu'on lise avec plus d'intérêt et de curiosité que Froissart. L'auteur des chroniques n'est pas un homme d'Etat comme Ville-Hardouin et Comines ; il raisonne beaucoup moins qu'il ne raconte et c'est à lui surtout qu'on peut appliquer l'épigraphe : *Scribitur ad narrandum.* C'est un peintre incomparable qui a reproduit avec leur mouvement et leur couleur toutes les scènes du drame multiple auquel il assistait en spectateur privilégié. Même chez les écrivains modernes qu'on peut appeler les coloristes de l'histoire, on trouverait difficilement des peintures plus variées et plus saisissantes que dans Froissart. Nul n'a mieux compris et mieux retracé les mœurs de cette société superficiellement polie et accidentellement héroïque qui croyait continuer les traditions de la chevalerie lorsque, dans ses batailles insensées, elle jouait sur un coup de lance, comme dans un tournoi, l'honneur et les destinées de la patrie. « On ne saurait, dit M. Villemain, décrire avec plus de force le choc de ces masses d'hommes d'armes qui se heurtent. Arrivez-vous dans le château de Gaston de Foix, il est impossible de peindre avec plus de grâce la vie oiseuse, les délices, les fêtes de cour. Passez-vous en Espagne, la tyrannie de Pierre le Cruel, la hardiesse de Henri de Transtamare, le génie du prince Noir sont devant vous. Rentrez-vous en France, la sagesse de Charles V, son activité, son administration habile et réparatrice sont décrits avec un soin et un sérieux que fait ressortir l'engouement habituel de Froissart. Grands événements, anecdotes familières ; nations diverses, Anglais, Flamands, Français, tout se mêle et se succède sans confusion ; et jamais les couleurs de l'historien ne sont semblables quoiqu'il soit toujours naïf, naturel, abandonné. » Tout Froissard est là. Qu'il nous soit pourtant permis d'ajouter que ce grand peintre semble partager, à certains égards, la frivolité des modèles, au milieu desquels il aime à vivre. En dehors de ce monde qui l'éblouit de ses magnificences et l'enivre de ses fêtes, a-t-il un regard de sympathie pour le pauvre peuple ? Le serf et le vilain ne sont à ses yeux que des créatures intermédiaires entre la brute et l'homme, et l'homme, pour lui, c'est le noble. Froissart n'eût jamais compris que le *Grand-Ferré* pût être un héros ; sous ce rapport, il eut moins d'intelligence et d'impartialité qu'un autre historien de la même époque : le continuateur anonyme de Nangis.

La première édition de Froissart parut sous le titre de : *Chronique de France, d'Angleterre, d'Ecosse, d'Espagne, de Bretagne, de Gascogne, Flandres et lieux d'alentour*, sans date, et fut réimprimée en 1505, 1514, etc. M. Buchon a donné en 1824 une édition complète de Froissart dans *le Panthéon littéraire ;* elle est intitulée : *les Chroniques de sire Jean Froissard, qui traitent des merveilleuses entreprises, nobles aventures et faits d'armes advenus en son temps, en France, Angleterre,* etc. Les poésies de Froissard, beaucoup moins remarquables que sa prose ont été également publiées par M. Buchon. A. R.

Théodore GODEFROY († 1425), historien du XIVe siècle. On lui doit une narration mignarde qui charme par son étrangeté. C'est le *Livre des faicts du mareschal de Boucicaut,* mémoires écrits sous l'inspiration du maréchal, et s'étendant de 1368 à 1408.

On sait que Boucicaut combattit à Rosebecque, fut nommé maréchal à vingt-cinq ans, et fait prisonnier à Azincourt, mourut en Angleterre en 1425.

BOUCICAUT.

Si fust cet enfant bel, et doucet, et très plaisant à nourrir, qui au veufvage de

la mère feut grand réconfort. Car au feur qu'il croissoit, grâce et beauté croissoient et multiplioient en luy. Si fut enfant bel, plaisant, gracieux, et de joyeux visaige, un peu sur le brunet, et assez coulouré, qui lui bien fist. Si estoit avenant, joyeux, et courtois en tous les enfantibles faicts. Et sage et bonne mère le fist aller à l'école, et lui continua à y aller, tant qu'elle l'eust avec soy en ce temps de son enfance. Tant ainsi que dict le proverbe commun, ce que nature donne, nul ne peut tollir; car quoique l'on die, dès l'enfance de l'homme se peuvait apercevoir ses inclinations, de quoy que ce soit, si comme par expérience se peut chacun jour veoir. (*Extrait des Mémoires.*)

Le style mignard et gracieux de Godefroy n'est pas sans analogie avec celui de M. Jules Janin, en tenant compte de la différence des époques. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à comparer les Mémoires sur Boucicaut, avec le charmant récit que fait M. Jules Janin des premières années de l'historien Monteil. C'est la même ingénuité d'impressions, la même sensibilité; mais les chroniqueurs du XIVe siècle ne possèdent pas l'élégante correction qui distingue l'éminent critique du *Journal des Débats*.

Alain CHARTIER (1386—1458), écrivain d'un esprit profondément national, dont on disait qu'il était « un des plus beaux esprits et des plus laids hommes de son siècle. » Il a été cité, page 6, et on le retrouvera dans cet appendice à la section des poètes.

Il ne faut pas le confondre avec son frère **Jean CHARTIER** († vers 1462), moine de Saint-Denis, qui travailla à la *Grande chronique de France* et écrivit l'*Histoire de Charles VII*. Jean Chartier naquit à Bayeux.

Jean Juvénal DES URSINS (1388—1473), historien, né à Paris. D'abord magistrat, il devint archevêque de Reims, et, en 1456, présida les évêques chargés de réviser le procès de Jeanne d'Arc. On a de lui une *Histoire de Charles VI*, de 1380 à 1422. National, exact et méthodique, il évite en général les digressions et manque de couleur, mais on trouve chez lui des phrases caractéristiques comme celle-ci : « Pour faire tuer un homme, il suffisoit de dire : celui-là est Armagnac. »

M. Buchon a publié, à la suite de son *histoire*, les *Mémoires* de S. Lefèvre, roi d'armes de la Toison d'Or du duc de Bourgogne, né à Abbeville, mort en 1468. Ils s'étendent de 1407 à 1460.

Son père

Jean Juvénal DES URSINS († 1341), prévôt des marchands et chancelier de France, sauva Charles VI des mains du duc de Bourgogne, et reçut de la ville de Paris l'hôtel des Ursins comme récompense.

Pierre DE FENIN († 1433), écuyer et panetier de Charles VI, a laissé, sur ce prince, des *Mémoires* qui vont de 1407 à 1422, et donnent une idée fort juste des mœurs et de l'esprit du temps.

Enguerrand DE MONSTRELET (1390—1453), chroniqueur français; né en Flandre. Il fut prévôt de Cambrai, et écrivit la relation des événements arrivés de son temps (1400—1453) en France, en Artois et en Picardie. — La meilleure édition de son *histoire* est celle qu'a donnée Buchon, en 15 vol. in-8°, 1826-27.

Jacques DU CLERCQ (né en 1420), écuyer, sieur de Beauvoir en Ternois, l'un des plus curieux chroniqueurs du XVe siècle, né à Arras. Ses *Mémoires*, qui vont de 1448 à 1467, donnent de précieux détails sur les Vaudois et sur la prise de Constantinople par Mahomet II. On regrette de ne les avoir pas dans leur entier.

Olivier DE LA MARCHE (1426—1501), poète et chroniqueur, né à La Marche, en Bourgogne. Il servit fidèlement Charles le Téméraire, qui le nomma capitaine de ses gardes. Ses ouvrages historiques sont écrits sous l'inspiration de la Maison de Bourgogne, et d'un style fort incorrect. De plus, il emploie souvent des mots puisés dans la langue du Hainaut, considérée alors comme barbare.—*Mémoires*, de 1435 à 1488; *le Chevalier délibéré*, récits allégoriques rimés de la vie de Charles le Téméraire; *le Triomphe des dames d'honneur.*

Guillaume DE VILLENEUVE, chevalier provençal, historien, maître d'hôtel de Charles VIII, qu'il suivit à Naples. Ses *Mémoires* (1494—1497) contiennent les renseignements les plus circonstanciés sur la conquête de cette ville.

Nicole GILLES († 1503), historien français du xve siècle. Il fut « en son vivant, comme il le dit lui-même, notaire et secrétaire du roi (Charles VIII) et *contrerolleur* de son trésor. » On a cherché à reconstruire sa biographie, d'après quelques indications chronologiques contenues dans ses ouvrages, mais on n'a guère obtenu d'autre résultat que de faire remonter, par induction, sa naissance au règne de Charles VII. « *Les chroniques très-élégantes, très-véridiques et copieuses annales des très-pieux, très-chrestiens et très-excellents modérateurs des belliqueuses Gaules, depuis la triste désolation de la très-inclyte et très-fameuse cité de Troye, jusques au temps du très-prudent et victorieux roy Loys unziesme.* » Tel est le titre sous lequel fut publiée l'une des premières éditions de l'histoire de Nicole Gilles. Cet ouvrage fut accueilli avec une faveur marquée, car il répondait aux besoins et aux aspirations d'une époque assez cultivée déjà pour comprendre que la plupart de nos vieilles chroniques ne remplissaient pas les véritables conditions de l'histoire. Gilles introduisit l'ordre et la lumière dans les travaux de ses devanciers, dont il usa, d'ailleurs, avec beaucoup de sagacité et de discernement, et il donna à ses contemporains une œuvre qui ne manquait dans son ensemble ni de cohésion, ni de couleur, ni de critique. Nicole Gilles était déjà un historien de la Renaissance.

Jean MOLINET († 1507), naquit à Desvres, dans l'ancien Bourbonnais, vers le milieu du xve siècle. Il succéda à Georges Chastellain, son ami, dans la place d'indiciaire et d'historiographe de la Maison de Bourgogne et plus tard il fut nommé bibliothécaire de Marguerite d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas. Il s'était marié dans son pays, mais ayant perdu sa femme il embrassa l'état ecclésiastique et fut nommé chanoine de la Collégiale de Valenciennes. Il mourut dans cette ville.

On a de Molinet un grand nombre d'ouvrages en vers et prose, la plupart médiocres. *Les Faicts et dicts de Maistre Jehan Molinet* ne durent pas le placer bien haut, comme poète, dans l'estime de ses contemporains. Il s'avisa aussi de *translater* en prose le roman de la Rose sur le frontispice duquel il ne laissa que ces quatre méchants vers de sa façon :

Cest le romant de la rose
Moralisé cler et net,
Translaté de rime en prose.
Par vostre humble Molinet.

L'œuvre sérieuse de Molinet est sa *Chronique*, depuis l'année 1474, jusqu'à l'année 1506, qui a été publiée pour la première fois en 1827 par M. J.-A. Buchon. Voici en quels termes s'exprima le savant éditeur sur l'historiographe de la Maison de Bourgogne : « Même dans son style historique J. Molinet a conservé

de nombreuses traces de cette ridicule affectation de bel esprit, qui lui a justement attiré les sarcasmes du mordant et spirituel Rabelais. Lorsqu'il n'est pas entraîné par la vivacité de la narration et l'intérêt des situations historiques, il se perd en fades déclamations, écrites du style le plus pédantesque et le plus étrange; mais quand il est ému par l'intérêt que présentent les faits, il abandonne son langage vraiment pantagruélique, pour devenir un historien et un écrivain remarquable.» Le récit de l'exécution du connétable de Saint-Pol nous offrira un exemple à l'appui de cette dernière assertion.

« ..... Puis ledict connestable, vestu d'une longue robe de deuil, et sur l'espaule chaperon de mesme, à cause de madame sa femme, sœur germaine de la reine de France, nouvellement trespassée de ce siècle, se part du palais, monté sur un mulet, fut livré au prévost de Paris et au lieutenant du cas criminel, et fut amené en Grève ; et monta sur un eschafaut richessement tapissé de fleurs de lys. L'on lui osta le collet de son pourpoint ; et eust les cheveux coupés par Jehan Cousin, fils de maistre Henri, bourreau de Paris, lequel jamais n'avait jamais exécuté personne. Il lui bande les yeux d'un velours cramoisi, et soi agenouillant devant ledict connestable, soi ruant à genoux sur un carreau de velours, jettant son regard vers l'église de Nostre-Dame de Paris, bien administré des confesseurs, plourant et faisant sa très dévote oraison, et tendant le col sous le tranchant de l'espée, fut décapité d'un seul coup, en commun spectacle, par ledict Jehan Cousin, en présence de cent mille personnes, au jours et à l'heure que l'on chante à vespre *O clavis David*, par un mardi dix-neuvième de décembre, l'an susdict (1475)..... Aulcuns disent que la teste fut recueillie par le bourreau, qui la monstra au peuple, disant : « Voici la teste de Loys de Luxembourg comte de Sainct-Pol.» Et l'exécution faite, aulcuns cordeliers prinrent tant le chef que le corps, et le portèrent au sépulchre, à leur église de Sainte-Claire. (Chapitre XXVII.)

Philippe de COMINES ou COMYNES, sire d'Argenton (1445—1509). Sa famille, d'origine flamande, s'était établie dans les environs de Lille. Resté orphelin à l'âge de neuf ans, il eut pour tuteur son cousin-germain Jean de la Clite. Ses études classiques, si toutefois on en faisait à cette époque, furent très-négligées. A défaut de grec et de latin, on lui apprit trois langues modernes, l'italien, l'espagnol et l'allemand qui lui devinrent plus tard d'un grand secours dans sa carrière diplomatique. Il avait à peine vingt ans lorsqu'il fut présenté au comte de Charolais qui le prit à son service. Comines assistait à la bataille de Montlhéry, qui lui fournit probablement l'occasion de faire ses premières armes dans la politique, car il ne dut pas rester étranger aux négociations de Conflans et de Saint-Maur. Lorsque le cauteleux et prudent Louis XI vint se jeter si étourdiment entre les mains de son rival, à Péronne, ce fut Comines qui, par ses avis secrets et sa prudente intervention, contribua le plus à tirer le roi de ce mauvais pas. Louis n'oublia pas ce service, si l'on en juge par les dons et les faveurs qu'il prodigua dans la suite à Comines. Il est vrai qu'il regarda aussi comme une excellente affaire d'attirer à lui, même au prix des plus grands sacrifices, l'homme qui, par son habileté et ses talents, lui paraissait le plus capable de servir sa politique.

Comines aurait eu de la peine à justifier son passage de la cour de Bourgogne à celle de France, et quoiqu'il ait dû s'accommoder difficilement de la politique à outrance de Charles le Téméraire et qu'il ait peut-être eu à souffrir des excentricités furibondes de son terrible maître, il n'en est pas moins vrai qu'il lui tourna le dos en même temps que la fortune (1472). Mais, chez Comines, le sens moral était moins développé que l'esprit. Comment résister d'ailleurs aux

avances d'un prince qui payait si généreusement une défection, et qui faisait taire les scrupules de la conscience avec des principautés, des capitaineries, des fiefs sans nombre et des pensions considérables? Nous ne savons au juste ce que valait la conscience de Comines, mais elle fut achetée bien cher; il ne lui en restait pas beaucoup lorsqu'il accepta une part des dépouilles sanglantes du malheureux Nemours. Comines conserva toujours la confiance de son second maître, qui était pourtant le plus soupçonneux et le plus ombrageux de tous les despotes. Il fut moins heureux sous le règne suivant; ayant trempé dans les complots des ducs de Bourbon et d'Orléans, il fut condamné par un arrêt du Parlement à perdre un quart de ses biens et il fut enfermé au château de Loches, dans une de ces cages de fer que le feu roi avait mises en usage. Il est probable que Mme de Beaujeu lui eût fait encore un plus mauvais parti, s'il n'eût été qu'un pauvre hère comme Olivier le Daim ou Doyat. On reconnut qu'on ne pouvait sans inconvénient se priver des services d'un aussi prudent conseiller et d'un négociateur aussi habile; on le rendit à la liberté et il reparut à la cour de Charles VIII. Il chercha vainement à détourner le jeune roi de son expédition en Italie, et ce fut d'après ses conseils et ses avertissements que l'armée française commença son mouvement de retraite. Le duc d'Orléans, pour lequel Comines s'était si gravement compromis, ne l'employa pas lorsqu'il fut monté sur le trône. Le sire d'Argenton mourut disgracié.

Si Comines ne fut pas l'un des plus grands caractères de son siècle, il en fut l'un des plus grands esprits. Il n'y avait qu'un homme d'Etat éminent qui pût tracer d'une manière aussi saisissante le tableau d'un règne tel que celui de Louis XI. Comines ne s'amuse pas à peindre en coloriste ou en poète, comme Froissart; montrer la cause des événements et faire jouer les ressorts cachés de la politique, voilà sa science et son art. Il touche par plus d'un point à Machiavel.

La 1re édition des œuvres de Comines fut publiée en 1523 à Paris; Lenglet Dufresnoy en a donné une plus complète en 1747; la dernière et la plus récente est celle de Mlle Dupont, publiée en 1850.

M. Th. Delbare a inséré dans l'*Encyclopédie des gens du monde* un excellent article sur cet historien qui d'ailleurs a été cité dans notre ouvrage, page 11. A. R.

Claude DE SEISSEL (1450—1520), historien français, né à Aix en Savoie, mort à Turin. Après avoir étudié le droit à Pavie, il l'enseigna à Turin. L'université de cette ville ayant été fermée à la suite de l'occupation française, il se rendit à Paris où, grâce à la protection du cardinal d'Amboise qui l'avait recommandé à Louis XII, il fut nommé par ce prince conseiller d'Etat, maître des requêtes, puis envoyé successivement comme ambassadeur auprès du pape Léon X et de Henri VII, roi d'Angleterre. Il entra fort tard dans les ordres et par la puissante intervention du roi, il fut élu évêque de Marseille en 1509, mais il ne prit possession de son siége qu'à l'avénement de François Ier au trône. Ses fonctions épiscopales ne l'empêchèrent pas d'observer, en dehors des conseils de la couronne, la marche des événements politiques et de la devancer même quelquefois par la justesse et la hauteur de ses vues. Il pressa vivement François Ier de fonder une armée de mer permanente à l'instar de l'armée de terre, et d'opposer une flotte nationale aux puissances ennemies qui disposaient de grandes forces maritimes. Après avoir représenté la France à la diète de Trèves et au concile de Latran, Seissel mourut archevêque de Turin. Il avait changé de siége avec Innocent Cibo, qui le remplaça comme évêque à Marseille.

On a de Claude de Seissel les *Louanges du roy Louis XII*, publiées en 1508, et qui ont reparu en 1558 sous le titre de : *Histoire singulière du roy Louis XII*;

La Victoire de Louis XII contre les Vénitiens, poème; *La grande monarchie de France*, Paris, 1519, 1540, 1557; *La Loi salique des François*. Nous ne parlerons pas de ses ouvrages de controverse et de droit qui sont écrits en latin et ne sont pas d'ailleurs fort nombreux. On a encore de Seissel une traduction de *la Cyropédie*, de *l'Histoire des successeurs d'Alexandre, de Diodore de Sicile*, etc.

Seissel était un homme d'Etat fort distingué, un jurisconsulte habile, et comme historien, il mérite d'être pris en grande considération; on a peut-être un peu surfait son talent de prosateur; mais il est du nombre de ces écrivains qui, par la netteté des vues et la solidité du jugement, impriment à leur style un caractère qui empêche le lecteur de s'arrêter à l'incorrection des détails.

Jean BOUCHET (1476—1555), né à Poitiers, célèbre historien et poète. Historien, il nous a laissé des *Annales d'Aquitaine* (1541), qui s'étendent jusqu'à l'époque de sa mort. Ces annales, à cause de la quantité de faits qu'elles comprennent, doivent être considérées plutôt comme une véritable histoire de France que comme l'histoire particulière d'une province. Il y règne un ton de franchise qui contribue peut-être, autant que le piquant des détails, à l'intérêt qu'on éprouve à leur lecture. Jean Bouchet, comme poète, a composé de nombreux ouvrages oubliés aujourd'hui, tels que les *Regnards traversant les périlleuses voyes des folles fiances du monde; l'Amoureux transi sans espoir; les Angoisses du monde; Panégyrique de la Trémouille*, 1527; cet ouvrage intéresse comme peinture de mœurs. Il se termine à la bataille de Pavie, où fut tué le héros.

Il ne faut pas le confondre avec **Jean DU BOUCHET**, généalogiste, mort en 1684. — *Comtes d'Auvergne*, 1665; *Vicomtes de la Marche*, 1682; *maison de Courtenay*, 1661.

Robert DE LA MARK (1490—1537), seigneur de Fleurange et de Sedan, si connu sous le nom du *jeune adventureux*, qu'il s'est donné lui-même dans ses mémoires, était fils de Robert de la Mark, duc de Bouillon, qu'on a surnommé ce *Sanglier des Ardennes*. Il avait neuf ans lorsqu'il entra comme page au service du roi Louis XII. A la bataille de Novare il reçut quarante-cinq blessures. Il était couché parmi les morts à côté de son frère, le sire de Jametz, lorsque le père de ces enfants héroïques parvint, après une charge furieuse, à les relever et à les emporter hors de la mêlée en travers de son cheval. Fleurange raconte dans son *Histoire des choses mémorables advenues du reigne de Louis XII et de François Ier en France, Italie, Allemagne et les Pays-Bas, depuis l'an* 1500 *jusques en l'an* 1521, les guerres et les batailles auxquelles il prit une part si brillante. Ces mémoires ne sont pas comparables sous le rapport du style à la chronique du *Loyal serviteur*, mais ils sont écrits avec une grande sincérité, quelquefois aussi avec beaucoup de finesse, et ils contiennent des détails pleins d'intérêt sur la cour de France au commencement du XVIe siècle. Le chapitre où l'auteur parle du veuvage de la reine Marie, la seconde femme de Louis XII, et de l'avénement du comte d'Angoulême au trône, est fort curieux. Quant aux batailles, celles de Ravenne et de Marignan surtout, elles sont traitées de main de maître et par un homme qui les avait vues d'assez près pour bien les peindre.

Guillaume DU BELLAY, seigneur de Langey (1491—1543), homme de guerre, historien et diplomate célèbre, né près de Montmirail. Il fut un des plus actifs et des plus dévoués serviteurs de François Ier. Chargé successivement de plusieurs ambassades en Italie, en Angleterre et en Allemagne, il y

employa un talent et des qualités hors ligne. Il avait des intelligences dans toutes les cours de l'Europe et il se trouva nombre de fois en mesure de donner à son souverain d'utiles avis sur les projets formés à l'étranger contre la France. Du Bellay ne fut pas seulement un habile négociateur, il se distingua encore parmi les meilleurs capitaines de son temps, et, lorsqu'il eut à défendre le Piémont dont il avait été nommé vice-roi, en 1537, il battit les impériaux en diverses rencontres et leur prit plusieurs places de guerre. Il écrivit sous le nom d'*Ogdoades* (par analogie avec les décades de Tite-Live), l'histoire des événements politiques de son temps; mais la plus grande partie de ce travail a été perdue : ce qui en est resté forme les 5e, 6e et 7e livres des *Mémoires* de Martin du Bellay, qui furent publiés en 1569, par Réné du Bellay, gendre de ce dernier. Montaigne accuse l'aîné des deux frères auquel il semble attribuer toute la responsabilité de l'œuvre commune, d'avoir « contourné le jugement des événements, surtout contre raison, à notre advantage, et d'avoir omis tout ce qu'il y a de chatouilleux en la vie de son maistre. » Réné du Bellay semble avoir eu une tout autre opinion des historiens dont il s'était fait l'éditeur, et il témoigne, en ces termes de la véracité de son beau-père : « Il me souvient luy avoir ouy dire maintes fois qu'il détestoit les mensonges et adulations d'aucuns historiographes de son temps et que ceux qui escrivoyent faux en histoire devoyent estre punis au double des faux témoins. Et avoit raison d'ainsi le dire, car bien que l'histoire ne soit autre chose qu'un témoignage de ce qui s'est passé en chacun siècle, la conséquence de la fauceté d'icelle est d'autant plus grande qu'elle ne circonvient un juge au dommage de quelques particuliers, comme le faux tesmoignage, mais abuse ceux du temps présent et la posterité qui recevront par ce moyen le faux pour le vray, estant, en ce faisant, l'honneur desrobé à qui il appartient, et donné à qui ne le mérite. Feu monsieur de Langey s'est bien gardé de tomber en ce péché; car comme il ne cèle les actes louables d'aucuns, soyent des nostres ou des estrangers, aussi il ne s'espargne à remarquer leurs fautes, parlant néantmoins révéremment des princes et seigneurs qu'il a deu respecter; et descrivant leurs desseins et exécutions, ne le fait selon le bruit qui couroit à l'heure, bien souvent faux et variable, mais comme il les avoit apris. ou pour s'y estre trouvé, ou par les plus certains advertissements qu'en recevoit le roy vostre ayeul, duquel il estoit aimé et favorisé..... » Il faut avouer que ces dernières lignes qui introduisent bien des restrictions et des réserves dans la mission de l'historien gâtent un peu la belle et sévère profession de foi qu'on attribue à Martin du Bellay. A. R.

Martin DU BELLAY († 1559), frère du précédent, mort à Glatigny dans le Perche. Il fut lieutenant-général du roi dans le duché de Normandie, en l'absence du Dauphin. Sa femme, Elisabeth Chenu, lui apporta en dot la principauté d'Yvetot. Ses *Mémoires* se divisent en dix livres et embrassent une période de trente-cinq années (1512 à 1547). Les fragments extraits de la 5e ogdoade de Guillaume du Bellay entrent au moins pour un tiers dans ces mémoires.

Jean DU BELLAY (1492—1560), frère des précédents, fut évêque de Bayonne, puis de Paris, et devint cardinal en 1535. Nommé lieutenant-général du roi en Picardie et en Champagne, lors de l'invasion de la Provence par Charles-Quint, il pourvut à la défense de plusieurs villes du royaume et notamment de Paris qu'il fit entourer d'un rempart. Il ne fut pas moins remarquable, comme négociateur et comme diplomate, que son frère Guillaume, et il fut un de ces princes de l'Eglise qui servirent puissamment la cause de la civilisation en favorisant avec une ardeur commune à toutes les grandes intelligences de cette épo-

que, le mouvement littéraire de la Renaissance. Il eut pour médecin Rabelais qui se félicita plus d'une fois de pouvoir s'abriter derrière un tel protecteur. Jean du Bellay n'a laissé, comme écrivain, que des lettres et quelques écrits apologétiques en latin. — (*Francisci Francorum regis Epistola apologetica. — Joannis cardinalis Bellaii, Francisci Olivarii et Africani Malleii Francisci I legatorum, orationes duæ, nec non pro eodem rege Défensio adversùs Jocobi Omphalii maledicta*).

LE LOYAL SERVITEUR. On ne connaît que sous ce nom l'auteur de la chronique de Bayart. Son ouvrage fut imprimé, pour la première fois, en 1527, trois ans seulement après la mort de Bayart, et publié à Paris par Galliot du Pré. « La chronique du Loyal serviteur, dit M. Buchon, à qui nous empruntons ces détails, est un des plus gracieux ouvrages de l'époque. Le style en est élégant et délicat, la narration précise et claire, les réflexions vives et justes. On voit que l'auteur a dû vivre dans la familiarité de son héros et s'est imprégné de lui. » (Voir la citation, page 12.)

François de Scepeaux, sire DE VIEILLEVILLE, († 1573), comte de Duretal et maréchal de France, gouverneur de Metz et du pays messin sous les rois Henri II, François II et Charles IX. Il assistait à la bataille de Cérizolles, dont Montluc a si bien raconté toutes les péripéties. Chose singulière! Vieilleville, dans le récit qu'il a donné de la même bataille, n'a pas même cité le nom de Montluc, et celui-ci, de son côté, semble ne pas s'être aperçu que Vieilleville était assez près du duc d'Enghien pour lui donner d'utiles conseils pendant l'action. Vieilleville était fort estimé de François Ier qui, en mourant, le recommanda d'une façon toute particulière au Dauphin son fils. Sous Henri II, Vieilleville fut envoyé comme ambassadeur en Angleterre. Lorsque les impériaux envahirent la Lorraine, en 1552, il prit part à cette guerre si nationale et si glorieuse, malgré les revers dont elle fut mêlée, qui se termina par la délivrance de Metz. Nommé gouverneur de cette ville qui était le dernier rempart de la France du côté du nord, Vieilleville fit essuyer des pertes sensibles à l'ennemi dans plusieurs rencontres, et il prêta un utile concours au duc de Guise, lorsque ce grand capitaine força les troupes de l'Empire à battre en retraite. Vieilleville reçut le bâton de maréchal de France en récompense de ses services. Pendant la sombre période des guerres de religion, il suivit et conseilla une politique de conciliation qui ne fut du goût de personne. On peut conclure des réflexions que lui inspira la bataille de Saint-Denis, où le vieux connétable de Montmorency trouva la mort, que Vieilleville déplorait du fond de son cœur ces luttes fratricides où la France, au lieu d'unir toutes ses forces pour résister à l'étranger, les tournait contre elle-même, et annulait, en quelques années, les prodigieux efforts qu'elle avait faits depuis un siècle pour conquérir son unité. Vieilleville mourut en 1573, à son château de Duretal, au moment même où il y recevait Charles IX, Catherine de Médicis, les ducs d'Anjou et d'Alençon et toute la cour. On dit qu'il fut empoisonné.

Les *Mémoires sur le maréchal de Vieilleville* ont été rédigés par Vincent Carloix, son secrétaire; ils commencent à l'année 1528 et finissent en 1571; François du Paz les a complétés par un précis très-succinct qui s'arrête à la mort du maréchal. Schiller a fait une étude particulière de ces mémoires qui contiennent de curieux et d'importants détails sur les règnes de Henri II, François II et Charles IX. Vincent Carloix, qui tint la plume pendant 36 ans pour le maréchal de Vieilleville, devint par la protection de celui-ci secrétaire du roi en 1569. C'est là tout ce qu'on sait de la vie de cet estimable écrivain. A. R.

Regnier DE LA PLANCHE, gentilhomme parisien, protestant, historien du XVIe siècle. Son dialogue intitulé le *Livre des marchands* est une vigoureuse satire dirigée contre la Ligue. On a également de lui : *Histoire de l'Estat de France, tant de la république que de la religion*, sur le règne de François II, 1574 et 1576. Ce livre est plein de verve et très-exact sous le rapport des faits.

Blaise de Lassetan Massencome dit BLAISE DE MONTLUC (1500 ou 1502—1577). (Cité dans ce livre, page 23.) Il entra comme archer dans la compagnie du duc de Lorraine, dont Bayard était lieutenant; puis il conquit tous ses grades à la pointe de l'épée jusqu'à celui de maréchal de France inclusivement. « M. de Montluc, dit Brantôme, a esté un très-grand, brave et bon capitaine de son temps; et il le faisoit beau ouyr parler et discourir des armes et de la guerre, ainsi que j'en ay foit l'expérience, moy ayant esté, sur la fin de ses joors, un de ses grands gouverneurs, et mesme au siége de La Rochelle, et à Lyon, lorsqu'il fut faict mareschal de France. »

Blaise de Montluc fut sans doute un très-brave et très-bon capitaine; mais s'il prit une part fort active aux opérations militaires de son temps, il ne les dirigea pas d'assez haut pour qu'on puisse lui décerner aussi libéralement que l'a fait Brantôme une épithète qu'on marchande presque au plus illustre des Guises, à celui qui s'immortalisa par la belle défense de Metz et par la prise de Calais. C'est à un autre héros du même siècle et presque du même pays que Montluc, qu'était réservé ce titre de grand capitaine auquel devait s'ajouter plus tard celui de grand roi. Mais Montluc, qui se comparait à César, se serait peut-être cru supérieur à Henri IV.

Le vieux maréchal, après avoir fait la guerre sous quatre rois, consacra les dernières années de sa vie à écrire ses *Commentaires* (1571-1572), qui n'ont ni le charme ni l'intérêt de la vie du chevalier Bayard, mais qui accusent l'énergique individualité de leur auteur, et peuvent être consultés comme un précieux document lorsqu'on veut étudier de près l'organisation des armées et les progrès de la science militaire au XVIe siècle. Au surplus, Henri IV, qui était bon juge en pareille matière, disait que les Commentaires de Montluc devaient être la Bible du soldat.

Les pages des Commentaires qui ont rapport à la capitulation de Sienne, sont celles qu'on a le plus généralement signalées jusqu'ici à l'attention des lecteurs; elles sont assurément fort curieuses et presque amusantes, mais elles n'offrent pas, selon nous, cet intérêt saisissant qu'on trouve dans le récit où Montluc raconte les préliminaires de la bataille de Cérizolles, et où nous voyons l'aventureux capitaine s'adresser à François Ier, que de grands revers ont rendu prudent, et le décider, par sa mâle attitude et son éloquence toute martiale, à jouer encore sur un héroïque coup de dé le sort de son royaume.

C'est là un de ces grands tableaux d'histoire dont les personnages vivent encore et vivront éternellement. Quelle tentation pour le héros de Marignan, pour le glorieux vaincu de Pavie, que cet appel du plus brave de ses capitaines qui résonne dans son cœur, comme la trompette, et réveille en lui toutes les ardeurs du combat! Ce prince, abandonné par la fortune qu'il a trop souvent tentée, voudrait la ramener à lui par la prudence, et il ne demande pas mieux que de se ranger à l'opinion de ses plus sages conseillers; mais voici Montluc qui vient exposer un plan de bataille et demander au roi l'autorisation de combattre ou plutôt de vaincre, et le roi, échappant à son conseil, déserte le camp des politiques pour passer dans celui des soldats. Il n'y a pas que le sentiment de la fierté militaire qui anime cette noble scène; il y a de plus le sentiment de la nationa-

lité française, qui doit, hélas! disparaître dans les règnes suivants durant lesquels Montluc, toujours fidèle à la royauté, acceptera la triste et douloureuse mission de la servir non plus contre des étrangers, mais contre des Français.

A. R.

Son frère,

Jean DE MONTLUC († 1579), évêque de Valence, fut chargé des négociations qui devaient assurer la couronne de Pologne au duc d'Anjou, plus tard Henri III.

Gaspard II DE COLIGNY (1517—1572), colonel général de l'infanterie, amiral de France sous Henri II, chef des protestants sous François II et Charles IX, et la plus illustre victime de la Saint-Barthélemy :

C'est un grand malheur pour un gentilhomme qui est assiégé en une place où toutes choses lui défaillent qui luy sont nécessaires pour la garder et principalement devant les forces d'un grand prince, quand il se veut opiniâtrer devant, et mesme quand c'est que l'on a à combattre aussi bien les amis que les ennemis, comme j'ay eu dedans Saint-Quentin. Tout le reconfort que j'ay, c'est celui qu'il me semble que tous les chrétiens doivent prendre, que tels mystères ne se jouent point sans la permission et la volonté de Dieu, laquelle est toujours bonne, sainte et raisonnable, et qui ne fait rien sans juste occasion dont toutesfois je ne sçay pas la cause, et dont aussi peu je me dois enquérir, mais plustost m'humilier devant luy en me conformant à sa volonté. (*Discours sur le siége de Saint-Quentin.*)

Pierre-Victor-Palma CAYET (1525—1610), chroniqueur et controversiste, né à Montrichard (Touraine). Elève de Ramus, il imita son maître en embrassant la religion réformée, devint pasteur protestant, puis retourna au catholicisme, se fit ordonner prêtre, et devint professeur d'hébreu au collége de Navarre.— *Chronologie novennaire* (de 1509 à 1598); *Chronologie septennaire* de (1598 à 1604), dans la collection Michaud et Pujoulat.

On doit en outre à Palma Cayet une curieuse *Histoire du docteur Faust.*

Etienne PASQUIER (1529—1615). Jurisconsulte et érudit illustre. *Recherches sur la France.*

François DE BELLEFOREST (1530—1583), poète et historien, né en Guyenne. Il fut quelque temps historiographe de France, sous le règne de Henri III, mais il perdit cet emploi à cause des inexactitudes dont fourmillaient ses ouvrages. — *Histoires tragiques*, 1616 et suivantes, 7 vol.; *Annales ou histoire générale de France*, 1600. L'auteur s'arrête à l'année 1574.

LA PUCELLE D'ORLÉANS.

En ce temps-là fut bruit d'une pucelle ès-marches de Barrois, nommée Jeanne d'Arc, native d'un village près de Vaucouleurs, nommé Domrémy, près d'un autre dit Gras, et de parens de moyenne fortune, nourrie aux champs et accoustumée à mener les bestes paistre. De ceste eyse voulut Dieu servir pour la délivrance tant de la ville d'Orléans, que du royaume de France, afin que puis après on ne dît que le conseil et sagesse des hommes auroit fait ce qui dépend de la seule et manifeste puissance de celui qui ouvre grandes choses par ses créatures les plus viles et les moins fortes, et qui a souvent mis le salut de son peuple en la main d'une simple femmelette. Ceste jeune fille, âgée d'environ dix-huit ans, simple, modeste et craignant Dieu, eut plusieurs révélations, ainsi que tousjours elle confessa et maintint, tant par le ministère des anges que des

sainctes vierges Catherine et Marguerite, par lesquelles elle estoit exhortée à faire une entreprise aultre que la vocation qu'elle suivoit, et d'aller vers le roy de France; d'autant que Dieu l'avoit ordonnée pour celle qui délivreroit le royaume osteroit le siége des Anglois devant Orléans, et feroit sacrer le roy à Rheims.

Nicolas VIGNIER (1530—1596), médecin de Henri III, historiographe de France, né à Troyes. *Bibliothèque historiale*, 3 vol. in-f°.

François DE LA NOUE (1531—1591), l'un des bons capitaines protestants et des plus beaux caractères du XVIe siècle. Il fut surnommé *Bras-de-fer*, parce qu'ayant été amputé après une bataille, il fit ajuster à son armure un bras de fer, au moyen duquel il conduisait son cheval. Il fut tué au siége de Lamballe. « C'estoit, dit à cette occasion Henri IV, un grand homme de guerre et plus encore un grand homme de bien : on ne peut assez regretter qu'un petit chasteau ait fait périr un capitaine qui valoit mieux que toute une province. »

Ce fut pendant une captivité de cinq ans qu'il composa ses *Discours politiques et militaires*, où il révèle une âme noble et juste. La plus grande impartialité caractérise ses *Observations sur les guerres civiles*, où il rend justice à ses ennemis comme à ses partisans.

Ses *Discours* sont au nombre de vingt-six; le dernier, fort étendu, renferme des *Mémoires* sur les guerres de religion, depuis 1502 jusqu'en 1570.

Guillaume DE MARILLAC, historien du XVIe siècle, a écrit la *Vie du connétable Charles de Bourbon*. Cet ouvrage qui s'arrête à l'année 1521, a été continué par Antoine de Laval, secrétaire de ce prince, jusqu'au siége de Rome en 1527.

François DE RABUTIN, historien du XVIe siècle, auteur des *Commentaires des dernières guerres de la Gaule Belgique*. Ne doit pas être confondu avec son célèbre homonyme. (Voir page 79.)

Jean DE MERGEY (né en 1536), chroniqueur et homme de guerre, né en Champagne. Il se fit protestant vers 1555. On a de lui des *Mémoires*, dont le style est toujours vif, simple et naturel. Voici comment il raconte l'une de ses prouesses :

« M. Deschenets se mit en chemin pour exécuter sa charge; et moi, avec lui, sur un petit cheval barbe, mais fort viste, ayant en ma teste son morion à bannière, avec un beau panache, et un javelot de Brézil, le fer doré, très-tranchant, avec belle houppe d'or et de soie; ma casaque de page, belle et bien estoffée de broderie, de sorte que je pensois être quelque petit dieu Mars.

..... Ayant arresté un Bourguignon, qui avoit une cuirasse a cru si courte que la moitié de l'eschine lui paroissoit, j'adresse si bien mon coup, que je lui plante mon javelot en ce défaut dedans l'eschine, qui n'eut pas fait trois pas que, faisant un grand cri avec une laide grimace, tomba mort de dessus son cheval emportant en ses reins mon javelot, lequel je n'ai pu retirer à cause qu'il étoit barbillonné.....

Je prié, par le chemin, le sieur Paul-Baptiste, de faire en sorte avec M. Deschenets, mon maître, que je ne fusse point fouetté à cause du javelot que j'avois perdu, lequel se prit à rire, et m'asseura que je n'aurois point de mal, et qu'il avoit bien veu comment je l'avois perdu... Voilà mon premier chef-d'œuvre à la guerre. »

Bernard de Gérard, seigneur DU HAILLAN (1537—1610), auteur d'une *His-*

toire des Rois de France dont Augustin Thierry a fait une remarquable critique dans ses lettres.

Pierre de Bourdeilles, seigneur DE BRANTOME (1540—1614). Il apprit la guerre, comme il le dit lui-même, sous « ce grand capitaine, M. François de Guise, » et il eut la charge de deux compagnies de gens de pied. Il devint chambellan du duc d'Alençon, dont il ne semble pas qu'il ait eu à se louer, puis de Charles IX qui le combla de faveurs, le fit chevalier de l'ordre de Saint-Michel et lui accorda une pension de dix mille livres. Quelque temps après la mort de ce prince, Brantôme quitta la cour et se retira dans sa famille pour s'occuper exclusivement des ouvrages auxquels il doit sa renommée. *Les vies des hommes illustres et des grands capitaines françois et étrangers*, celles *des Dames illustres, les Anecdotes touchant le duel* et les *Mémoires de Pierre de Bourdeilles* forment l'appendice le plus curieux et le plus amusant qu'on puisse ajouter à l'histoire du seizième siècle. Brantôme n'est pas le gascon sérieux, convaincu, le capitaine tout d'une pièce qui a écrit les *Commentaires*; c'est le gascon bel esprit, courtisan, hâbleur, aimant à raconter, surtout les choses qui se racontent le moins, aussi « ocquineur » (causeur avec une pointe de malice), qu'un Picard, éclaboussant avec une impudence naïve de ses scandaleux commérages la réputation des grandes dames et l'honneur des plus nobles familles. Vrais ou chargés, les récits de Brantôme sont la vive et saisissante expression de la société française sous les Valois. Ses portraits sont en général ressemblants, mais par les côtés les plus vulgaires. Il n'y a rien d'élevé ni de profond dans ce chroniqueur qui côtoie l'histoire sans jamais y entrer. Quant à la conscience, à la foi religieuse ou politique, à ce sentiment austère du devoir qui, malgré la corruption des mœurs, poussait tant d'hommes de cette époque à d'héroïques sacrifices, il se peut que Brantôme parle quelquefois de ces belles choses, mais c'est en homme qui les a vues de loin. Au demeurant, cet esprit fin et enjoué, ce causeur intarissable n'avait pas d'autre prétention que de plaire à ses lecteurs et d'être un conteur aimable aussi bien pour la postérité que pour ses contemporains; on sait s'il y a réussi. A. R.

Pierre DE L'ESTOILE (1540—1611), historien, grand audiencier de la chancellerie de France, né à Paris. Son *Journal* des règnes de Henri III et de Henri IV est un des monuments les plus curieux pour l'histoire du temps. Son fils

Claude (1597—1652), littérateur, auteur dramatique, de l'Académie française.

Pierre MATHIEU (1563—1621), poète et historien, né à Pesmes en Franche-Comté. Comme poète, il a écrit des *quatrains moraux* et composé quelques tragédies. Ses ouvrages historiques embrassent les règnes de Louis XI, de François Ier, de Henri III, de Henri IV. Ils n'ont qu'une valeur très-secondaire, néanmoins nous citerons de lui cette

PENSÉE DÉTACHÉE.

La première pensée qui me vient à l'âme quand je prends la plume en main, c'est de ne rien dire de vrai, lâchement, de faux hardiment.

Jean-Papire MASSON (1544—1611), historien et biographe remarquable.

Jean-Guillaume de Saulx DE TAVANNES (1555—1630), homme de guerre et historien. Il a rédigé des *Mémoires* sur la vie de son père, le célèbre maréchal de France, Gaspard de Tavannes, qui prit une part sanglante aux massacres de la Saint-Barthélemy. Son frère

Guillaume (1553—1633) a écrit aussi des *Mémoires*.
Son petit-fils

Jacques (1610—1683), a laissé des *Mémoires sur la guerre de Paris*, 1691.

Maximilien de Béthune, marquis de Rosny, duc DE SULLY (1559—1641), né à Rosny, mort à Villebon, ami de Henri IV et « le bienfaiteur de la nation. » Excellents *Mémoires* : *les Economies royales et loyales servitudes* (1634—1662).

Michel DE MARILLAC (1563—1632), garde des sceaux, qui se révolta contre Richelieu et mourut en prison. Il a fait une traduction de l'*Imitation de Jésus-Christ*. Une ordonnance de lui, rendue en 1629, est connue par dérision sous le nom de *Code Michau*.

On lui attribue la *Relation de la mort du maréchal d'Ancré*, 1617, précieux document historique.

Nicolas BERGIER (1567—1623), historien et érudit, né à Reims. *Dessin de l'histoire de Reims*, in-4°; *Histoire des grands chemins de l'Empire romain*, 2 vol. in-4°, ouvrage remarquable sous le rapport du style.

Paul Phelypaux DE PONCHARTRAIN (1569—1621), secrétaire de la reine Marie de Médicis, a laissé sur la régence de cette princesse des *Mémoires* aussi exacts qu'intéressants.

Nicolas CŒFFETEAU (1574—1623), historien et controversiste dominicain, évêque de Marseille, né à Saint-Calais (Maine). Son histoire romaine eut une si grande réputation du vivant de l'auteur, que Vaugelas disait d'elle : « Cette histoire est comme l'Eglise romaine; hors de là point de salut. » — *Traductions* de Florus et de l'Argenis de Barclay.

Henri, duc DE ROHAN (1579—1638), tué à Rheinfelden. *Mémoires sur la guerre des Réformés et sur la guerre de la Valteline; le parfait capitaine.* (Voy. page 53.)

André DUCHESNE (1584—1640), l'un des plus savants historiens de son pays, a, selon quelques-uns, mérité par ses immenses travaux le titre glorieux de « Père de l'histoire de France. » Sa *Recherche de la grandeur et de la majesté des rois de France* est un traité rare et curieux.

Armand-Jean Duplessis, cardinal DE RICHELIEU (1585—1642), l'un des plus grands politiques des temps modernes, né à Paris. Nous n'avons pas à nous occuper de sa vie politique. Contentons-nous de dire qu'avant Louis XIV, il avait aimé et protégé la poésie; il faisait des vers, et le poëme dramatique était le genre littéraire qu'il préférait, sans doute parce que ce genre agit directement sur la foule. Il est vrai qu'il tourmenta Corneille, dont le génie indépendant lui déplaisait; mais il ne faut pas oublier qu'il protégea Vouet et Poussin, qu'il rebâtit magnifiquement la Sorbonne, et qu'il construisit le Palais-Cardinal pour y faire représenter ses propres compositions. Enfin, n'oublions pas que parmi les cinq poètes qu'il avait toujours avec lui, on voit figurer Rotrou.

Outre plusieurs ouvrages de théologie, on a de Richelieu de précieux *Mémoires* sur l'histoire de son temps. Ils vont de 1610 à 1638. La première partie fut publiée seule, en 1730, sous le titre de : *Histoire de la Mère et du Fils*, comme une œuvre posthume de Mézeray. La suite n'a paru qu'en 1823.

On a encore de Richelieu une *succincte narration de toutes les grandes actions du roi*, offrant le résumé de l'administration du cardinal jusqu'en 1641. Ce travail sert d'avant-propos au *Testament politique*, dont l'authenticité, qui

donna lieu dans le temps à une vive polémique entre Voltaire et Foncemagne, est aujourd'hui bien reconnue.

Quant à la tragi-comédie de *Mirame*, on n'a jamais su au juste si elle était du cardinal de Richelieu ou de Desmarets, qui la signait :

Voici un passage du *Traité de Théologie* du cardinal ministre.

« Le sentiment qui nous élève vers Dieu serait dangereux, s'il arrivait jusqu'à un mysticisme qui nous fasse perdre de vue la terre; Dieu veut bien que nous regardions le ciel, il l'ordonne même, mais c'est pour y puiser des forces contre les assauts d'ici-bas. Il y a une manière d'agir, qui est encore une manière de prier : c'est, lorsqu'on s'est bien rempli de l'esprit d'en haut, de marcher droit vers son but, en faisant tout ce qui dépend de son ministère, sans se proposer autre chose que le bien de la religion et de l'Etat. »

*
* *

Ci-gît, oui gît, morbleu!
Le cardinal de Richelieu.
Ah! ce qui cause mon ennui,
Ci-gît ma pension avec lui.

Ainsi s'exprimait Bensserade quelque temps après la mort de Richelieu, qui expira le 4 décembre 1642.

« Voilà un grand politique de mort, » s'écria froidement Louis XIII en apprenant le trépas de son ministre, et sans plus se préoccuper du pauvre cardinal, il partit pour Saint-Germain.

Corneille, dont le cardinal fut à la fois le bienfaiteur et l'ennemi, lui composa cette épitaphe :

Qu'on parle mal ou bien du fameux cardinal,
Ma prose ni mes vers n'en diront jamais rien.
Il m'a fait trop de bien pour en dire du mal;
Il m'a fait trop de mal pour en dire du bien.

*
* *

L'Académie est la création de Richelieu. La réunion qui avait lieu chez Valentin Conrart, conseiller-secrétaire du roi, servit de noyau à l'Académie : cette réunion se composait de Godeau, Gombauld, Chapelain, Giry, Habert, l'abbé de Cérisy, Sérisay, Malleville, Faret, Desmarets et l'abbé de Boisrobert.

Les lettres-patentes de la fondation de l'Académie furent signées le 2 janvier 1635. A ce moment-là, Pierre Séguier, garde des sceaux; Montmort, maître des requêtes; Du Chastelet et Bautru, conseillers d'Etat, et Servien, secrétaire d'Etat, s'adjoignirent à la Compagnie formée par Conrart.

Pour les premiers membres de l'Académie, tous les renseignements s'accordent, quant aux noms suivants :

Godeau.
Gombauld.
Chapelain.
Ph. Habert.
G. Habert (de Cérisy).
Malleville.
Faret.
Desmarets de St-Sorlin
Boisrobert.
Seran (ou du Serrant?)
Hay du Chastelet.
Bautru.
Silhon.
Sirmond.
Bourzéis.
Mériziac.
Maynard.
Colletet.
Gomberville
Saint-Amant.
Colombi.
Baudoin.
Lestoile.
Porcherès d'Arbaud.
Racan.
Servien.
Balzac.
Bardin.
Boissat.
Vaugelas.
Voiture.
Laugier de Porcherès.
Habert de Montmor.
Cureau de la Chambre.
Séguier.
Hay de Chambon.
Giry.
Priézac.

On remarque qu'il manque deux places dans cette liste. Nous avons lieu de croire qu'elles ont été occupées par

Baron, Granier ou Marin[1].

Mentionnons ici le célèbre

Louis-François-Armand du Plessis, maréchal DE RICHELIEU (1696—1788), de l'Académie française en 1720, qui a laissé aussi des *Mémoires* d'un certain intérêt pour l'étude des mœurs de l'époque.

Edme, comte de LA CHATRE-NANÇAY († 1645), colonel général des Suisses. Il périt à la bataille de Nordlingue. — *Mémoires sur la minorité de Louis XIV.*

Jean SIRMOND (1589—1649), historiographe du roi, membre de l'Académie française, né à Riom. Il était neveu du célèbre jésuite

Jacques SIRMOND, confesseur de Louis XIII. — *Concilia antiqua Galliæ.*

François DE BASSOMPIERRE (1579—1646), qui joua un rôle brillant sous les règnes de Henri IV et de Louis XIII, a laissé les *Mémoires du maréchal de Bassompierre*, contenant l'histoire de sa vie (1598—1631).

AUDIGIER, historien, a publié en 1676, un livre intitulé : *De l'origine des Français et de leur Empire*, dans lequel il prétendait que tous les conquérants du ve siècle, tous les destructeurs de l'empire romain, les Goths, les Vandales, les Burgondes, les Hérules, les Huns sont de même race que les Gaulois.

Ce livre excita une vive controverse, à laquelle Leibnitz ne dédaigna pas de se mêler, et toute l'Allemagne s'émut pour démontrer l'origine purement germanique des envahisseurs de la Gaule. Voy. Tournemine page 844.

Louis DE PONTIS (1583—1670), homme de guerre et historien, né au château de Pontis en Provence. — *Mémoires*, 1676.

MORT DU DUC DE MONTMORENCY.

..... Ainsi mourut Henri de Montmorency, duc et pair, maréchal et autrefois amiral de France, gouverneur de Languedoc, petit-fils de quatre connestables et de six mareschaux, premier chrétien et premier baron de France, beau frère du premier prince du sang, et oncle du fameux prince de Condé, après avoir gagné deux batailles, l'une navale contre les hérétiques, par laquelle il disposa la prise de La Rochelle, et l'autre sur terre contre l'Empire, l'Italie et l'Espagne, par laquelle il força les Alpes et disposa la délivrance de Cazal, qui toutes deux ont contribué à cette grande gloire qui a élevé le roy de France au dessus de tous les princes de l'Europe. Ceux qui assistèrent à sa mort luy ont rendu ce témoignage, qu'on ne vit jamais, en une semblable occasion et dans une personne de sa qualité, tant de piété ni de courage, aussi était-il juste que l'on vît en la personne du premier chrétien et du plus vaillant homme de France, des merveilles de la nature jointes à des miracles de la grâce.

Guy PATIN (1601—1672), né à Houdan, médecin célèbre, était satirique de la tête aux pieds. Son chapeau, son collet, son manteau, son pourpoint, ses chausses, ses bottines, tout cela, dit Vigneul-Marville, faisait nargue à la mode, et le procès à la vanité. Il avait dans le visage l'air de Cicéron, et dans l'esprit le caractère de Rabelais. On a de lui des *Lettres*, qui sont le portrait au naturel de leur auteur. (LEFRANC.)

[1] Même en nous adressant aux meilleures sources, il nous a été impossible de mieux renseigner à cet égard nos lecteurs et nous-même

Henri de VALOIS, seigneur d'Orcé, (1603—1676), savant philologue et critique, historiographe du roi, né à Paris. Edition des histoires ecclésiastiques, 1659-1673, 3 vol. in-folio; et son frère

Adrien de VALOIS, seigneur de la Mare (1607—1692), historien géographe, né à Paris. Il publia, en latin, sous le titre de *Gestes des anciens Francs* (Gesta Francorum), le premier des trois volumes in-f° qui forment son œuvre capitale; les deux autres, complétant à peine l'histoire de la dynastie mérovingienne, parurent en 1658. Cet ouvrage immense mérite d'être cité d'un bout à l'autre à côté des sources de notre vieille histoire, comme un commentaire fidèle et perpétuel des documents originaux. Mais la narration, étouffée par l'imitation factice et monotone des formes classiques, manque trop souvent de vie et de couleur.

Claude de Bourdeille, comte de MONTRÉSOR (1608—1663), homme de guerre et historien, favori de Gaston, duc d'Orléans. Il passa sa vie à conspirer d'abord contre Richelieu, puis contre Mazarin, avec lequel il finit pourtant par se réconcilier. — *Mémoires*, dans les collections Petitot et Michaud-Poujoulat.

PORTRAIT DE RICHELIEU.

..... Il mourut à cinquante-huit ans, dans le palais qu'il avait fait bâtir dans Paris, à la vue presque de son roi, qui ne fut jamais si satisfait de chose qui fut arrivée dans son règne. Ce cardinal eut beaucoup de bien et de mal. Il avait de l'esprit, mais du commun; aimait les belles choses sans les bien connoître et n'eut jamais la délicatesse du discernement pour les productions de l'esprit. Il avoit une effroyable jalousie contre tous ceux qu'il voyoit en réputation. Les grands hommes, de quelque profession qu'ils aient été, ont été ses ennemis; et tous ceux qui l'ont choqué ont senti la rigueur de ses vengeances. Tout ce qu'il n'a pu faire mourir, a passé sa vie dans le bannissement.

..... Enfin on l'a vu dans un lit de parade, pleuré de peu, méprisé de plusieurs, et regardé de tous les badauds avec une telle foule, qu'à peine un jour entier put-on aborder au Palais-Cardinal.

Antoine DE GRAMONT (1604-1677), maréchal de Navarre, vice-roi de Navarre. — Ses mémoires ont été rédigés par son fils.

Il ne faut pas les confondre avec les fameux *Mémoires de Gramont* (ou Grammont) qu'Hamilton, beau-frère de

Philibert DE GRAMONT a laissés sur lui (cités page 189). Philibert est le frère du maréchal. Un de leurs parents, Louis, duc de Grammont, lieutenant-général, fit perdre par son ineptie la bataille de Dettingen, en 1743.

François de Paule de Clermont, marquis DE MONTGLAT (1610—1675), maréchal de camp sous Louis XIII et Louis XIV, historien. — *Mémoires*, de 1635 à 1668.

Louis d'Astarac, marquis DE FONTRAILLES, descendant d'une ancienne famille de l'Armagnac, mort en 1677. — *Relations des choses particulières de la cour pendant la faveur de Cinq-Mars.*

Guy JOLY, dont les dates manquent, et qui a laissé des *Mémoires* (1642—65). Ne pas le confondre avec

Claude JOLY (1610—1678), contemporain du P. Lejeune, se fit, comme lui,

une grande réputation dans la chaire, à Paris et dans les provinces, où son éloquence, simple, touchante, instructive, était soutenue par l'exemple encore plus puissant de la vie la plus édifiante. (LEFRANC.)

Françoise Bertaud, dame DE MOTTEVILLE (1615—1689), célèbre par ses *Mémoires pour servir à l'Histoire de la reine Anne d'Autriche*, lesquels, bien que le style en soit quelquefois prolixe et languissant, ne manquent pas d'un assez grand mérite.

Jean LELABOUREUR (1623—1675), historiographe de France.

Jeanne-Marie-Louise d'Orléans, Mademoiselle DE MONTPENSIER (1627—1693), l'héroïne de la Fronde. — *Mémoires.*

Philippe de Caurillon, marquis DE DANGEAU (1632—1720), de l'Académie française en 1668, protecteur de Boileau, qui lui dédia la cinquième satire (*sur la noblesse*). Voltaire qui appelle ses *Mémoires* « l'ouvrage d'un valet de chambre, » quoique ce fût en effet un livre consciencieux et important, ne dédaigne pourtant pas d'en donner lui-même un extrait sous le titre de : *Journal de la Cour de Louis XIV.*

Ne pas le confondre avec son frère

Louis de Caurillon, abbé DE DANGEAU (1643—1723), de l'Académie française en 1682, érudit.

Sébastien LE NAIN DE TILLEMONT (1637—1698), publia une *Histoire des empereurs* et des autres princes qui régnèrent durant les six premiers siècles de l'Eglise. C'était la première fois qu'on hasardait en langue française une histoire véritablement critique, puisée dans les sources, composée de récits originaux et dégagée d'ornements étrangers. (LEFRANC.)

Le Père Gabriel DANIEL (1649—1728), jésuite, historiographe de France. Mais ce qui établit à juste titre la célébrité du Père Daniel, c'est sa grande *Histoire de France*, si décriée par Voltaire, Mably, Longuerue, Millot, Boulainvilliers, Langlet-Dufresnoy. Le Père Daniel narre avec justesse et netteté; il est méthodique, simple, clair, plus exact et plus impartial, dit le président Hénault lui-même, qu'on ne le croit communément, et s'il n'a donné à ses recherches ni assez d'étendue ni assez de profondeur, c'est qu'une entreprise aussi vaste était au-dessus des forces d'un seul homme. Le Père Daniel était Jésuite : *indè iræ.* » (LEFRANC.)

Dom Bernard DE MONTFAUCON (1655—1741), l'un des savants les plus distingués qu'ait produits la congrégation de Saint-Maur.

Louis-Ellies DUPIN (1657—1717), docteur de Sorbonne et professeur de philosophie au collége royal, a été l'un des auteurs les plus féconds du XVIIe siècle. Quarante ouvrages différents, près de cent cinquante volumes, dont quelques-uns sont in-folio, tels sont les fruits des travaux de cet infatigable écrivain.

Sa *Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques*, en 58 volumes in-8°, comprend tous les siècles de l'Eglise, le catalogue, le sommaire et la critique de leurs ouvrages.

Henri, comte DE BOULAINVILLIERS (1658—1722), historien et écrivain politique, né à Saint-Saire (Normandie).—*Histoire de l'ancien gouvernement de France, Lettres sur les Parlements.* Ces deux ouvrages, les principaux de l'auteur, circulèrent en copies de son vivant, et ne furent imprimés qu'en 1727. Boulainvilliers y fait le panégyrique de la féodalité, gouvernement qu'il proclame le chef-d'œuvre de l'esprit humain. Il fut réfuté par Montesquieu, par Voltaire et par Augustin Thierry.

Henri, baron DE BEAUVAIS, homme de guerre et historien du XVIIe siècle, fut ambassadeur du duc de Lorraine à Rome. — *Campagnes et Voyages*, 1619.

Eusèbe-Jacob DE LAURIÈRE (1659—1728), jurisconsulte, érudit, né à Paris. Ce fut lui qui commença la célèbre collection des *Ordonnances des rois de France de la troisième race,* mais il n'en publia que deux volumes.

Paul DE RAPIN DE THOIRAS (1661—1728), neveu de Pellisson, officier au service d'Angleterre, a laissé une *Histoire d'Angleterre.* « C'est, dirent MM. Noël et Laplace à un Français, alors émigré dans leur pays, que les Anglais doivent la première histoire de leur nation qui ait pu se lire avec plaisir. Les excellents historiens qui ont honoré leur pays sont postérieurs à Rapin de Thoiras. »

Le père René-Joseph TOURNEMINE (1661-1739), savant jésuite, érudit, littérateur, né à Rennes. Il dirigea le journal de Trévoux de 1702 à 1736, et y inséra de nombreuses dissertations.

Dans la querelle que souleva le livre d'Audigier, il prit parti pour ce dernier contre les Allemands.

Mathieu MARAIS (1664—1737), avocat au Parlement, historien, né à Paris. — *Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine,* publiée en 1811; *Journal de Paris,* de 1721 à 1727.

Louis-Antoine de Pardaillan de Gondrin, duc D'ANTIN (1665—1757), « le parfait courtisan, » fils de Madame de Montespan, a laissé des *Mémoires* dont il a été tiré très-peu d'exemplaires.

L'abbé Jean-Baptiste DUBOS (1670—1742), de l'Académie française en 1720; secrétaire perpétuel en 1722. Comme historien, il a laissé un estimable ouvrage dans son *Histoire de la Ligue de Cambrai.* Comme critique, il a été très-apprécié par Voltaire. Un peu avant sa fin, il répétait ces mots d'un ancien : « La mort est une loi et non une peine. » Il ajoutait que « trois choses doivent nous consoler de la perte de la vie : les amis que nous avons perdus, le peu de gens dignes d'être aimés que nous laissons après nous, le souvenir de nos sottises et l'assurance de n'en plus faire. » Il joignait à un caractère doux et obligeant des connaissances variées et étendues.

Ne pas le confondre avec

Charles-François DUBOS (1661—1724), écrivain ecclésiastique.

Dom Augustin CALMET (1672—1757). *Histoire universelle.*

René DUGUAY-TROUIN (1673—1736), amiral, né à Saint-Malo, et qui d'armateur devint lieutenant-général des armées navales, a donné des *Mémoires* écrits du style d'un soldat, et propres à exciter l'émulation chez ses compatriotes. (LEFRANC.)

L'abbé Nicolas **LENGLET-DUFRESNOIS** (1674—1755). — *Méthode pour étudier l'histoire.*

Le Père Hyacinthe Robillard D'AVRIGNY (1675—1719), jésuite, laissa à sa mort, en manuscrit, deux ouvrages qui lui valurent un rang distingué parmi les historiens du grand siècle. Le premier a pour titre : *Mémoires chronologiques et dogmatiques pour servir à l'histoire ecclésiastique depuis* 1600 *jusqu'en* 1716, *avec des réflexions et des remarques critiques* ; le second est intitulé : *Mémoires pour servir à l'Histoire universelle de l'Europe depuis* 1600 *jusqu'en* 1716. Tous deux se recommandent par l'élégante précision du style, par l'exactitude des dates, par des anecdotes curieuses, par des remarques critiques et franches, par le développement des faits, non moins ingénieux que fidèle. (LEFRANC.)

François-Ignace DUNOD DE CHARNAGE (1679—1752), historien et jurisconsulte.

MAXIME.

C'est quelque chose d'avoir entassé un amas de connaissances, si on sait les classer et les utiliser ; sinon, c'est moins que rien, c'est une acquisition funeste. L'esprit avancera certainement, et mieux et plus droit et plus loin, quand il s'appuiera sur un petit nombre d'idées et de principes clairs, évidents, que s'il est embarrassé dans sa route ; et comme tiraillé en tous les sens par une foule d'idées et de principes rassemblés confusément ou contradictoires.

Denis-François SECOUSSE (1691—1754), avocat au Parlement, érudit et historien, membre de l'Académie des inscriptions, né à Paris. Il fut chargé par d'Aguesseau de continuer les *Ordonnances des rois de la* 3e *race*, et il publia 7 vol. de cette importante collection.

Nicolas FRÉRET (1688—1749), célèbre érudit et fécond écrivain. *Chronologie des peuples de l'antiquité.*

Dom Martin BOUQUET (1685—1754), bénédictin, célèbre érudit.

L'abbé AUGIER DE MARIGNY († 1769), écrivain assez obscur, quoique son *Histoire des Arabes* ait fourni aux compilateurs quelques passages remarquables.

Jean-Baptiste-Louis CREVIER (1693—1765), historien, né à Paris. Il fut élève de Rollin, et continua, dans un style sec et froid, l'*Histoire romaine* de son maître. — *Histoire des Empereurs jusqu'à Constantin*, 6 vol. *Histoire de l'Université ; Rhétorique française*, édition de Tite-Live.

Germain-François Poullain DE SAINTE-FOIX (1698—1776). Il doit surtout sa réputation à ses *Essais historiques sur Paris.*

Jean-Baptiste DE LA CURNE DE SAINTE-PALAYE (1697—1781), de l'Académie française. *Mémoires sur l'ancienne chevalerie.*

Charles LEBEAU (1701—1778). *Histoire du Bas-Empire.*

Louis DE BEAUFORT († 1795), a traité l'*Histoire romaine.*

L'abbé Paul-François VELLY (1709—1759), historien assez connu, quoique d'un mérite médiocre. Voir le jugement qu'en porte Augustin Thierry dans ses lettres sur l'histoire de France.

Louis-George OUDARD FENDRIX DE BREQUIGNY (1716—1795), érudit historien, membre de l'Académie française et de celle des inscriptions, né à Granville.

« Bréquigny, dit Augustin Thierry, a, le premier, mis la main au débrouillement des origines du tiers-état : c'est une gloire que notre siècle, s'il est juste, doit attacher à son nom. »

En effet, quand le gouvernement de Louis XIV entreprit de donner un recueil universel des actes publics de la France, c'est Bréquigny qui fut chargé de cet immense travail. Plus de cent registres in-folio, conservés à la Bibliothèque royale, sont remplis de pièces retrouvées et transcrites par lui à la Tour de Londres et dans les autres dépôts d'Angleterre. — *Diplômes et chartes*, 3 vol.

Charles BOSSUT (1730—1814), savant géomètre, membre de l'Académie des sciences, auteur d'une *Histoire de mathématiques.*

Pierre-Charles LEVESQUE (1737-1812). — *Histoire ancienne.*

Félix VICQ-D'AZYR (1778-1794), né à Valogne, célèbre anatomiste, a laissé en sa qualité de secrétaire perpétuel de la société de médecine des *Eloges* très-remarquables.

Paul-Henri MALLET (1730—1807), historien distingué, qui vécut sans vanité comme sans ambition, se contentant d'être un écrivain et un homme utile. Ainsi placé, on comprend que sa réputation soit restée au-dessous de son mérite. Né à Genève, il fit de bonnes études et commença sa carrière en qualité d'instituteur. A vingt-deux ans, il succéda à La Beaumelle dans la chaire des belles-lettres fondée pour ce dernier à Copenhague, et en 1755 il publia une version française de l'*Edda*, précédée d'une introduction à l'*Histoire du Danemark*, qui établit tout de suite la réputation du jeune professeur dans le monde savant. Les souverains se le disputaient alors pour lui confier leurs enfants, et il refusa les offres de Catherine II, qui l'appelait à Saint-Pétersbourg comme instituteur du comte du Nord. Son goût pour l'histoire lui attira les avances de plusieurs têtes couronnées qui voulaient se le rendre favorable, et ce fut ainsi que le landgrave l'appela à Cassel, « afin, disait plaisamment Mallet, de prendre mesure d'une histoire de Hesse. » Ce laborieux historien mourut à Genève des suites d'une attaque de paralysie. (EUGÈNE D'AURIAC.)

SCIENCES.

Bernard PALISSY (1510—1589), né à la Chapelle-Biron (ancien Périgord), mort à Paris. On n'a aucun détail sur les parents et l'enfance de ce célèbre artiste; on sait seulement qu'il se forma tout seul et qu'il étudia plutôt dans le grand livre de la nature que sur les bancs de l'école. On sait encore qu'il voyagea en France, dans les Pays-Bas et sur les bords du Rhin, qu'il revint à Saintes où il se maria, et que la protection du connétable de Montmorency, pour lequel il avait décoré la splendide résidence d'Ecouen, servit à l'introduire auprès de Catherine de Médicis qui l'accueillit avec faveur et lui commanda d'importants travaux. Palissy avait embrassé le calvinisme, et ce ne fut pas sans courir les plus grands dangers qu'il traversa la période des troubles religieux sur le théâtre même où ils éclatèrent avec le plus de violence. S'il faut en croire d'Aubigné, il fut même abandonné lâchement par Henri III qui, sous la pres-

sion de la Ligue, ne rougit pas de lui dire qu'il *était contraint* par les Guise et son peuple de le laisser brûler vif s'il ne se convertissait pas. « *Je suis contraint!* répondit l'héroïque vieillard, ce n'est pas parler en roi, Sire; et c'est ce que vous-mesme, ceux qui vous contraignent, les Guisards et tout votre peuple ne pourrez jamais sur moi; *car je sais mourir.* » On lui épargna le supplice, mais il mourut à la Bastille.

Les rustiques figulines de Bernard Palissy, que nous admirons parmi les plus rares trésors de nos musées, lui ont assigné un rang glorieux dans l'immortelle phalange des artistes de la Renaissance, mais on ne le connaîtrait qu'à moitié si l'on ne lisait pas les divers traités qu'il a écrits, non-seulement sur son art, mais encore sur la géologie, la physique et la chimie. M. Paul-Antoine Cap, en publiant une excellente édition des œuvres complètes de Bernard Palissy et en la faisant précéder de tous les documents biographiques qu'il a pu recueillir, a beaucoup contribué, pour sa part, à rendre à ce personnage si intéressant et si original l'importance qu'il doit avoir dans l'histoire de l'art et des sciences naturelles. Nous eussions pu citer parmi les plus beaux spécimens de la prose française au XVIe siècle, l'éloquent tableau que Palissy nous a laissé de ses luttes et de ses souffrances; en comprenant ce précieux document dans notre appendice, nous pensons qu'il n'attirera pas moins l'attention de nos lecteurs :

« Quand j'eus inventé le moyen de faire des pièces rustiques, je fus en plus grande peine et en plus d'ennuy qu'auparavant. Car ayant fait un certain nombre de bassins rustiques et les ayant fait cuire, mes esmaux se trouvoyent les uns beaux et bien fondus, autres mal fonduz, autres estoient brulez, à cause qu'ils étoient composez de diverses matières qui estoient fusibles à divers degrez; le verd des lezards estoit bruslé premier que la couleur des serpents, escrevices, tortues et cancres, estoit fondue auparavant que le blanc eut receu aucune beauté. Toutes ces fautes m'ont causé un tel labeur et tristesse d'esprit qu'auparavant que j'aye eu rendu mes esmaux fusibles à un mesme degré de feu, j'ay cuidé entrer jusques à la porte du sépulchre : aussi en me travaillant à tels affaires je me suis trouvé l'espace de plus de dix ans si fort escoulé en ma personne, qu'il n'y avoit aucune forme ni apparence de bosse aux bras ny aux jambes : ains estoyent mesdites jambes toutes d'une venue : de sorte que les liens de quoy j'attachois mes bas de chausses estoyent, soudain que je cheminois, sur les talons avec le résidu de mes chausses. Je m'allois souvent pourmener dans la prairie de Xaintes, en considérant mes misères et ennuys; et sur toutes choses de ce qu'en ma maison mesme je ne pouvois avoir nulle patience, ny rien faire qui fût trouvé bon. J'estois mesprisé et mocqué de tous : toutefois je faisois toujours quelques vaisseaux de couleurs diverses, qui me nourrissoient tellement quellement : mais en ce faisant, la diversité des terres desquelles je cuidois m'avancer, me porta plus de dommage en peu de temps que tous les accidents du paravant..... Toutesfois l'espérance que j'avois, me faisoit procéder en mon affaire si virilement que plusieurs fois pour entretenir les personnes qui me venoyent voir je faisois mes efforts de rire, combien que intérieurement je fusse bien triste.

« Je poursuyviz mon affaire de telle sorte que je recevois beaucoup d'argent d'une partie de ma besongne, qui se trouvoit bien : mais il me survint une autre affliction conquatenée avec les susdites, qui est que la chaleur, la gelée, les vents, pluyes et gouttières, me gastoyent la plus grande part de mon œuvre, auparavant qu'elle fut cuitte : tellement qu'il me fallut emprunter charpenterie, lattes, tuilles et cloux, pour m'accommoder. Or bien souvent n'ayant point de quoy bastir, j'estois contraint m'accommoder de liarres (lierres) et autres ver-

dures. Or ainsi que ma puissance s'augmentoit, je défaisois ce que j'avois fait, et le bâtissois un peu mieux; qui faisoit qu'aucuns artisans, comme chaussetiers, cordonniers, sergens et notaires, un tas de vieilles, tous ceux-cy sans avoir égard que mon art ne se pouvoit exercer sans grand logis, disoyent que je ne faisois que faire et desfaire, et me blasmoyent de ce qui les devoit inciter à pitié, attendu que j'estois contraint d'employer les choses nécessaires à ma nourriture, pour eriger les commoditez requises à mon art. Et qui pis est, le motif desdites mocqueries et persécutions sortoit de ceux de ma maison, lesquels estoyent si esloignez de raison, qu'ils vouloyent que je fisse la besongne sans outis, chose plus que déraisonnable. Or d'autant plus que la chose estoit déraisonnable, de tant plus l'affliction m'estoit extrême. J'ay esté plusieurs années que n'ayant rien de quoy faire couvrir mes fourneaux, j'estois toutes les nuits à la mercy des pluyes et vents, sans avoir aucun secours aide ny consolation, sinon des chatshuants qui chantoyent d'un costé et les chiens qui hurloyent de l'autre; parfois il se levoit des vents et tempestes qui souffloyent de telle sorte le dessus et le dessouz de mes fourneaux, que j'estois contraint quitter là tout, avec perte de mon labeur; et me suis trouvé plusieurs fois qu'ayant tout quitté, n'ayant rien de sec sur moy, à cause des pluyes qui estoyent tombées, je m'en allois coucher à la minuit ou au point du jour, accoustré de telle sorte comme un homme que l'on auroit traîné par tous les bourbiers de la ville; et en m'en allant ainsi retirer, j'allois bricollant sans chandelle, et tombant d'un costé et d'autre, comme un homme qui seroit yvre de vin, rempli de grandes tristesses; d'autant qu'après avoir longuement travaillé je voyais mon labeur perdu. Or en me retirant ainsi souillé et trempé, je trouvois en ma chambre une seconde persécution pire que la première, qui me fait à présent esmerveiller que je ne suis consumé de tristesse. »

Ambroise PARÉ (1518 – 1590), né à Laval, mort à Paris, le père de la chirurgie en France. « Comme l'homme, dit-il, a le corps désarmé et despourvu d'armes, aussi a-t-il l'âme destitué d'arts. Et en récompense de ce qu'il est nu et désarmé, il a la main, et en lieu que son âme n'a aucun art il a la raison et parole; et de ces trois estant garni, il arme son corps, le couvrant et remparant en toutes choses, et enrichit son ame de tout arts et sciences. »

Denis LAMBIN (1516-1572), célèbre philologue, né à Montreuil-sur-Mer. Il professa l'éloquence et les littératures grecque et latine au collége de France. Il a donné de bonnes éditions et traductions latines d'auteurs anciens. On prétend que sa lenteur, devenue proverbiale, a enrichi la langue française du verbe *Lambiner,* mais cette étymologie est douteuse.

Jean BODIN (1530-1596), célèbre publiciste, né à Angers, mort à Laon de la peste. Il fut député aux Etats de Blois, et favori du duc d'Anjou. Son principal ouvrage *De la République*, est une tentative remarquable faite avant Montesquieu et Vico, pour soumettre l'histoire à des lois infaillibles, et pour prédire les événements futurs d'après la considération du passé! — *La Démonomanie*; *Commentaires sur Appien; Méthode pour étudier l'histoire.*

LA GUERRE.

Le plus grand plaisir que reçoivent les hommes de guerre, c'est de fourrager le plat païs, voler les paysans, brusler les villages, assiéger, battre, forcer, fouager les villes, massacrer les bons et méchants, jeunes et vieux, tous âges et tout sexe; se laver au sang des meurtriers, souiller les choses sacrées, raser les tem-

ples. blasphémer le nom de Dieu et fouler aux pieds tout droit divin et humain. Voilà les fruits de la guerre plaisants et agréables aux hommes guerriers, abominables aux yeux de Dieu et détestables devant Dieu.

Olivier DE SERRES, seigneur DE PRADEL (1539—1619), né à Villeneuve de Berry, éminent agronome, auteur d'un savant et curieux *Théâtre d'Agriculture.*

DU CHOIX D'UN FERMIER.

Sur l'élection doncques d'un fermier ou d'un métayer, curieusement arrivera notre père de famille, et par semblable adresse, se choisira et l'un et l'autre, leurs charges symbolisant ensemble, comme a esté dit. Tel sera le fermier, de même le métayer : homme de bien, loyal, de parole et de bon compte; sain ; aagé de vingt-cinq à soixante ans ; marié avec une bonne et sage mesnagère; industrieux, laborieux, diligent, espargnant, sobre; non amateur de bonne chère, non yvrogne, ne babillard, ne plaideur, ne villotier ; n'ayant aucun bien terrien, ou au soleil, ains des moyens à la bource. Ainsi qualifié et rencontré, sera celuy qu'il vous faut, avec lequel n'entrez en piques à peu d'occasions, mais supportez doucement ses petites imperfections; toutefois avec un jusques où gardant votre authorité, afin de ne pas l'accoutumer à désobéyr et à ne craindre. Comptez souvent avec lui, de peur de mescompte. Ne laissez courir sur lui terme suz terme, ny aucune autre chose en laquelle il vous soit tenu, pour petite qu'elle soit; comme par le contraire, n'exigez de lui, outre son deu, rien qui lui préjudicie. Lui monstrez, au reste, l'amitié que vous lui portez ; louant son industrie, sa diligence, et vous réjouissant de son profit, trouvant bon qu'il gaigne honnestement avec vous pour l'affectionner tousjours mieux à votre service.

Jean DE SERRES, en latin **Serranus** (1540—1598), frère d'Olivier de Serres, savant calviniste, historiographe de France, traducteur, né à Rhodez. — *Inventaire de l'Histoire de France*, 2 vol.; *traduction* latine de Platon; *De statu religionis et reipublicæ in Francia.*

Claude-Gaspard Bachet DE MÉZIRIAC (1581—1638), littérateur, archéologue, membre de l'Académie française, né à Bourg-en-Bresse. — *Edition* de Diophante, 1621, in-folio ; *Epîtres d'Ovide*, avec commentaires; *Problèmes plaisants et délectables qui se font par les nombres*, 1613, in-8.

Denis PETAU (1583—1652), père jésuite; chronologiste, fut un homme dont les ouvrages tiennent autant du génie que de l'érudition. Il cultiva les lettres et les sciences avec un succès incomparable. Poète grec, latin et même hébreu, géographe, astronome, chronologiste, historien, commentateur, philosophe, théologien, il était tout, et même supérieur dans presque toutes les parties. Le plus estimé de ses écrits est sa *Chronologie universelle* ou *Science des temps* (de Doctrinâ temporum), publiée en 1627. (LEFRANC.)

Claude DE SAUMAISE (1588—1653), fut l'un des érudits les plus étonnants et les plus féconds du XVIIe siècle. Dès l'âge de dix ans, il lisait Pindare, et composait des vers grecs et latins. La reine Christine de Suède honora Saumaise de son amitié, mais elle lui fut fatale, comme plus tard à Descartes ; il mourut au retour d'un voyage pénible qu'il fit en Danemark. (LEFRANC.)

Omer TALON (1595—1652), l'un des plus célèbres avocats généraux du parlement, donna le premier l'exemple d'une éloquence simple et grave. Dans les huit volumes de *Mémoires* qu'il a laissés sur différentes affaires, on reconnait le grand magistrat, le jurisconsulte éclairé, le bon citoyen, (LEFRANC).

Mlle HESSEIN ou HESSELIN, dame de LA SABLIÈRE († 1693), l'une des femmes les plus remarquables du XVIIe siècle. Elle reçut une brillante éducation par les soins de son père, et bien qu'elle n'ait jamais rien écrit, elle possédait de vastes connaissances en mathématiques, en physique et en astronomie; aussi sa maison était-elle fréquentée par les gens de distinction. Boileau, avec lequel elle avait eu une légère querelle, se vengea d'elle en la dépeignant sous le portrait de *la savante*, dans ses satires. Elle n'avait pourtant aucun pédantisme, et prenait la vie gaiement. Son principal titre à la gloire est d'avoir apprécié La Fontaine, qu'elle préserva de la misère, et qui lui resta toujours attaché. On sait avec quelle délicatesse le poète a loué sa bienfaitrice dans la 1re fable du livre X :

D'autres propos chez vous récompensent ce point;
Propos, agréables commerce,
Où le hasard fournit cent matiéres diverses;
Jusque là qu'en votre entretien
La bagatelle a part; le monde n'en croit rien.

Sébastien-Leprestre DE VAUBAN (1633—1707), maréchal de France; l'une des plus belles illustrations de son pays, « qui lui donna des frontières où il en manquait. » Connaissant à fond les ressources de la France, il n'avait pu voir la misère du peuple sans en être profondément ému, et il croyait avoir trouvé le moyen d'y remédier. Il publia, en 1707, le livre de la *Dîme royale* et le présenta au roi. On sait comment Louis XIV accueillit les généreuses inspirations de ce grand homme. Un arrêt du Conseil, du 14 février 1707, ordonna que le livre fut mis au pilori. Vauban mourut six semaines après.

Jean HARDOUIN (1646—1729), jésuite, d'une érudition immense à laquelle on doit une centaine d'ouvrages excellents d'histoire et de critique. — L'immensité de cette érudition, dit un de ses biographes, jointe à un fonds de bizarreries, devint pour lui une source des doutes les plus étranges et lui fit soutenir que la plupart des ouvrages grecs et latins avaient été composés par les moines du XIIIe siècle, et placer parmi des athées un Mallebranche, un Nicole, un Pascal, etc.

Joseph PRIVAT, abbé DE MOLIÈRES (1677-1742), mathématicien.

Francois BERRYAT († 1754), médecin ordinaire du roi. Il commença la *Collection académique*, Dijon, 1754, recueil de toutes les observations importantes puisées dans les mémoires de diverses sociétés savantes.

Jean-Jacques d'Ortous DE MAIRAN (1678-1771), mathématicien éminent.

René-Antoine Ferchault DE RÉAUMUR (1683—1757), célèbre physicien et naturaliste, membre de l'Académie des sciences, né à La Rochelle. Auteur du premier système réformé de botanique, il a, en outre, inventé un thermomètre qui a gardé son nom, et fait de beaux travaux sur la sidérotechnie et l'histoire naturelle. — *Mémoires pour servir à l'histoire des insectes*, 6 vol.

Pierre BOUGUER (1698—1753), célèbre géomètre et astronome, membre de l'Académie des sciences, né au Croisic, en Basse-Bretagne. — *Traité d'Optique*, 1729; *Théorie de la figure de la terre*, ouvrage dans lequel il expose les résultats de son voyage scientifique au Pérou, avec Godin et La Condamine, voyage exécuté par ordre du gouvernement français. Il a inventé l'héliomètre, et doit être regardé comme le fondateur de la photométrie, science inconnue de son temps.

Léonard EULER (1707—1783), né à Bâle, célèbre géomètre. — *Lettres à une princesse allemande sur divers sujets de physique et de philosophie.*

Nicolas-Louis DE LA CAILLE (1713-1762), célèbre géomètre et astronome, né

à Rumigny, en Picardie. Il fut protégé par Cassini, et chargé, en 1739, de déterminer la méridienne qui passe par l'Observatoire de Paris. En 1754, il partit pour le cap de Bonne-Espérance, et détermina en 127 nuits, la position de 9,800 étoiles. — *Tables solaires*.

Louis-Jean-Marie DAUBENTON (1716—1800), célèbre collaborateur de Buffon.

Gabriel-Léopold-Charles-Amé BEXON (1748-1784), ecclésiastique, prédicateur, naturaliste, historien, né à Remiremont. Il fut l'un des collaborateurs de Buffon. — *Histoire de Lorraine* (non terminée). Son frère

Scipion-Joseph (1753—1825), criminaliste. — *Application de la théorie de la législation pénale*, 2 vol.

François HUBER (1750—1801), naturaliste, né à Genève, mort aveugle à Lausanne. Son ouvrage *sur les Abeilles* est classique.

Antoine-Laurent LAVOISIER (1743—1793), illustre savant qui a complètement réformé la chimie française, et créé la nouvelle nomenclature. Savant inoffensif, il fut rencontré par la tempête populaire qui emporta Bailly, Condorcet, Malesherbes, et son nom est inscrit parmi ceux des plus nobles victimes de la Révolution.

VOYAGES.

Joseph-Pilton DE TOURNEFORT (1656—1708), naturaliste et voyageur.

Jean-Baptiste DU HALDE (1674-1743), jésuite. — *Description de la Chine*.

Jean-François-Galaup DE LA PEYROUSE (né en 1741), intrépide navigateur qui, dans son dernier voyage de circumnavigation, disparut vers l'année 1788 avec son équipage. M. Dumont d'Urville parvint à découvrir quelques débris de cette malheureuse expédition qui forment aujourd'hui un trophée au Louvre.

François LEVAILLANT (1753—1824), voyageur et naturaliste, né à Paramaribo (Guyane), d'une famille lorraine. Il visita une grande partie de l'Afrique, mais tenta vainement de la traverser du sud au nord. — *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique* (1781-83), 1798, 2 vol.; *Second voyage en Afrique* (1783-85), 1800, 5 vol.; *Histoire naturelle des oiseaux d'Afrique*, 1792-1812, 6 vol.; *Histoire naturelle d'oiseaux nouveaux et rares de l'Amérique et des Indes*, 1801-1804, 1 vol.; *Histoire naturelle des perroquets*, 1801-1805, 2 vol.; *Histoire naturelle des oiseaux de Paradis*, 1803-1816, 3 vol.

Ayant passé toute sa vie à voyager, il écrivait assez incorrectement le français et dut faire relire ses épreuves par Casimir Varon [1], ce qui a donné lieu à cette fausse assertion qu'il n'écrivait pas lui-même ses livres.

Levaillant a, le premier, fait connaître en France la girafe. On l'avait accusé d'inexactitudes nombreuses, et même de récits mensongers; aujourd'hui on lui rend plus de justice. Ses ouvrages sur les oiseaux sont placés au premier rang.

ROMAN. — NOUVELLE. — FABLE. — ALLÉGORIE [2].

ADANS ou ADENÈZ-LE-ROI, mort en 1240, auteur du roman de *Berte aux grands piés*, mère de Charlemagne. M. Paulin Paris, dans une savante et lumineuse disser-

[1] *Casimir Varon* (1781—1796), littérateur.

[2] Dans une critique d'ailleurs fort bienveillante qui a été faite de la première édition de cet ouvrage, on nous a reproché de n'avoir pas mentionné, parmi les prosateurs du

tation sur les romans des douze pairs, au nombre desquels il comprend celui de *Berte aux grands piés*, a démontré que les trouvères du moyen âge avaient puisé les sujets de leurs épopées ou romans poétiques dans les traditions de l'antiquité, et celles des Bretons et des Français. De la première de ces trois sources découlent les poëmes d'*Alexandre*, de *Philippe Macedo*, d'*Eneas*, etc.; de la seconde ceux dont Arthur, l'enchanteur Merlin et les chevaliers de la table ronde étaient les héros, et de la troisième, ceux qui célébraient les exploits de Charlemagne et de ses pairs.

Gibert DE MONTREUIL, poète du XIIIe siècle à qui l'on doit le roman de *la Violette* ou de *Gérard de Nevers*, écrit dans le dialecte arlésien et dédié à Marie de Ponthieu, épouse en secondes noces de Mathieu de Montmorency. C'est probablement de la traduction en prose qui fut faite de ce roman vers le milieu du XVe siècle, que le comte de Tressan a tiré l'extrait inséré, en 1780, dans la bibliothèque des romans.

RENAUT, poète du XIIe siècle, auteur du *Lai d'Ignaurès*. — Nous empruntons à M. Viollet-Leduc le sommaire qu'il a donné de ce conte dans le catalogue de sa Bibliothèque poétique.

« Ignaurès est un beau chevalier qui fait secrètement la cour à douze des femmes de ses amis. Bien qu'apprenant par l'adresse d'une d'elles l'infidélité de leur amant commun, elles lui pardonnent, le cèdent sans partage à celle qu'il préfère et qui se trouve être précisément la plus jalouse, mais qu'il suppose être la plus aimante. La fidélité qu'il lui porte attire les soupçons du mari de celle-ci. Il parvient à connaître la conduite d'Ignaurès, et il détermine les maris, ses compagnons d'infortune, à assassiner Ignaurès. Les douze femmes sont rassemblées dans un festin où l'on leur fait manger, parmi d'autres mets, le cœur d'Ignaurès. Instruites bientôt de la nature de leur affreux repas, les malheureuses femmes jurent que ce sera le dernier qu'elles feront, et elles tiennent parole. »

Le même sujet a été traité, mais avec plus d'art et de talent, par l'auteur anonyme de l'*Histoire du chatelain de Coucy et de la dame de Fayel.*

Antoine DE LA SALE ou LA SALLE (1398—1461). Dans un voyage qu'il fit à Rome en 1422, il rencontra le Pogge, dont il chercha plus tard à imiter les *Facéties*, notamment dans la cinquantième des *Cent Nouvelles Nouvelles*. Attaché à la maison d'Anjou, il fut écuyer, chambellan et secrétaire des ducs Louis III et René. Il arrangea pour l'instruction de Jean de Calabre, fils aîné du second de ces princes, une compilation à laquelle il donna le titre assez bizarre de *la Salade*, qui avait une triple signification. Il passa, vers 1448, du service de René d'Anjou à celui de Louis de Luxembourg, comte de Saint-Paul, qui lui confia l'éducation de ses enfants. C'est durant son séjour à Geneppe en Brabant, où

XVIIIe siècle, un écrivain dont le nom, comme ceux de *Crébillon fils* (1707—1777), de *Choderlos de Laclos* (1741—1803), etc., a le triste privilége de soulever les répulsions de tout lecteur qui veut être respecté.

Pour répondre à ce *desideratum* que le caractère de notre ouvrage et le respect de certaines convenances nous eussent empêché de prévoir, mentionnons donc

Nicolas-Edme-Restif de La Bretonne, comme un des écrivains les plus bizarres et les plus cyniques de son époque (1734—1804), sans insister sur la nature et la portée de ses ouvrages qui forment à peu près la matière de 140 volumes.

Une particularité qu'il ne faut pourtant pas omettre, c'est que Restif de la Bretonne imprimait lui-même ses livres qu'il ne prenait même pas le temps d'écrire. Aussi peut-on croire que ni ses idées ni son style ne gagnaient à cette hâtive fécondité. M. Monselet a publié sur cet auteur une étude très-curieuse.

résidait alors le dauphin, depuis Louis XI, qu'Antoine de La Sale collabora pour une grande part au recueil des *Cent Nouvelles Nouvelles*. Il avait précédemment écrit une satire très-vive et très-gauloise, sur le mariage. Le chef-d'œuvre de La Sale est sans contredit son *Histoire et plaisante Cronicque du petit Jehan de Saintré et de la jeune dame des belles Cousines, sans aultre nom nommer*. On sait la fortune de ce charmant ouvrage et le rang qu'il occupe par ordre de date et de mérite dans la bibliothèque des romans. Antoine de La Sale s'est montré un peintre de mœurs si habile, un observateur si juste et si fin de la nature humaine, qu'il est peut-être le seul écrivain de son temps à qui l'on puisse attribuer, sans invraisemblance, la célèbre *Farce de Patelin*. Cette hypothèse a du moins été avancée et soutenue avec beaucoup d'érudition et de talent par M. Génin, tandis que d'autres penchent pour Pierre Blanchet.

A. R.

LOUIS XI (1423—1483), roi de France, né à Bourges, mort au Plessis-lèz-Tours. Il était fils de Charles VII et de Marie d'Anjou. Ce n'est pas sans étonnement qu'on voit figurer ce sombre personnage parmi les plus joyeux conteurs de la France. Heureux pays que le nôtre où la gaîté et la malice sont tellement dans l'air, que les tyrans eux-mêmes y trouvent aussi le mot pour rire. Louis n'était encore que dauphin, lorsque par suite d'une mésintelligence avec son père, il se retira à Geneppe auprès du duc de Bourgogne. Ce fut là, dit-on, que pour charmer les loisirs de la cour où il avait été si royalement accueilli, il collabora au fameux recueil des *Cent Nouvelles nouvelles*, dont il est probable qu'Antoine de La Sale fut le principal rédacteur. Ces contes, à l'exception de quelques-uns et notamment du cinquantième, que La Sale a imité de Pogge, sont moins spirituels que lestes; ceux qu'on attribue au Dauphin ne sont pas les moins libres. N'oublions pas deux autres titres littéraires de Louis XI, dont il est juste de lui tenir compte. Il usa de son droit de grâce, ce qui lui arrivait si rarement, envers le poète Villon, et il eut pour conseiller et confident le premier historien français de son siècle, Philippe de Comines. A. R.

François RABELAIS (1483—1553), né à Chinon, en Touraine, cité page 13. Son père tenait, à Chinon, l'hôtellerie de la *Lamproie* et possédait à une lieue de la ville une métairie fort en réputation parmi les buveurs, à cause du bon vin blanc qu'elle produisait. Dans le voisinage de cette métairie se trouvait l'abbaye de Seuillé, où Rabelais commença ses études, qu'il acheva au couvent de la Basmette, près d'Angers. Nous ne savons pas si ce fut de son plein gré qu'il entra plus tard, comme novice, au couvent des Cordeliers de Fontenay-le-Comte, mais nous avons peine à croire qu'il ait pris le froc et reçu les ordres par vocation. Quoi qu'il en soit, il était moine et prêtre en 1511. Peut-être ne voyait-il dans une cellule qu'un cabinet d'étude où il serait à l'abri des distractions du monde; seulement il ne prévoyait pas que son goût prononcé pour les lettres profanes, que son insatiable désir d'apprendre et de connaître, dussent le noter fort mal dans l'esprit des moines; il ne s'était pas non plus assez défié de son humeur narquoise et satirique, et il reconnut bientôt, à ses dépens, que ces hommes qui semblaient avoir laissé à la porte du cloître toutes les passions humaines, étaient encore très-vulnérables à l'endroit de l'amour-propre. On ne sait trop ce qui se passa à l'abbaye de Fontenay-le-Comte et ce qu'il faut croire des griefs qu'on articula contre Rabelais, mais ils devaient être bien graves si l'on en juge par la peine qu'on lui infligea : il fut mis *in pace*, c'est-à-dire condamné à la prison perpétuelle. C'en était fait de lui, si son ami André Tiraqueau qui était lieutenant général de la sénéchaussée, n'eut, en vertu de ses pouvoirs, or-

donné qu'on lui ouvrît les portes du couvent et qu'on remît le prisonnier entre ses mains. Cette évasion, sous le couvert de l'autorité civile, n'en était pas moins une violation flagrante des vœux monastiques; Rabelais sollicita et obtint du pape Clément VII un indult qui l'autorisait à passer dans l'ordre de Saint-Benoît et à entrer, comme chanoine, à l'abbaye de Maillezais. Ce n'était là qu'un moyen de se mettre à l'abri des persécutions; mais il ne se plia pas plus à la règle des Bénédictins qu'à celle des Cordeliers, et il trouva beaucoup plus commode de s'attacher à la personne du bon évêque de Maillezais qui réunissait autour de lui, à cette époque, un groupe de savants et de lettrés, dont la plupart inclinaient déjà vers les idées de la Réforme. Ce fut probablement dans ce milieu que Rabelais rencontra pour la première fois, Clément Marot, Bonaventure des Périers, Hugues Salel, Antoine Heroet et Calvin. L'Eglise ne tarda pas à sentir la nécessité d'opposer une barrière menaçante aux attaques de plus en plus hardies de la raison contre la foi, et elle poussa la cour à des mesures de rigueur dont le supplice de Louis de Berquin fut le signal. Les dissidents et les philosophes qui ne se souciaient pas d'être brûlés vifs, se dispersèrent. Rabelais comprit que le moment était venu pour lui de se mettre le plus tôt possible hors de la portée de ses ennemis, et il se rendit à Montpellier où il suivit les cours de la Faculté de médecine. Ses progrès dans l'étude des sciences naturelles furent aussi brillants que rapides, et il étonna par sa merveilleuse intelligence, les vieux professeurs, qui, sans l'astreindre aux épreuves ordinaires de l'examen, lui délivrèrent le diplôme de bachelier. Rabelais avait alors quarante-deux ans. Vers 1532, il se trouvait à Lyon, et, s'il ne fut pas, comme on le croit, correcteur dans l'imprimerie de Sébastien Gryphe, il prit part du moins à quelques éditions grecques et latines, sorties de cette officine renommée. Après avoir publié plusieurs traités d'Hippocrate et de Galien, il donna, la même année 1532, la première édition ou plutôt l'ébauche primitive de son *Gargantua*. En 1533, parut le premier livre de *Pantagruel* qui eut un immense succès; « il se ressent malheureusement, dit le bibliophile Jacob, du voisinage des *Chroniques admirables du géant Gargantua*, mais les détails de la naissance, de l'enfance et de l'éducation de Pantagruel, sont écrits de main de maître, et l'on trouve la raison la plus élevée et la plus lumineuse au milieu des extravagances les plus plates et des allégories les plus abstraites. »

Peu de temps après la publication du premier livre de *Pantagruel*, c'est-à-dire au commencement de l'année 1534, l'évêque de Paris, Jean Du Bellay, qui venait d'être chargé par François Ier d'une mission auprès du saint-siége, offrit à Rabelais de l'attacher à sa personne en qualité de médecin; l'offre était trop séduisante pour ne pas être acceptée, et *maistre Alcofribas Nasier* suivit à Rome le prélat qui devait l'assister de son crédit et le couvrir de sa puissante protection dans des circonstances si décisives. Le créateur du type inimitable de Panurge ne reculait devant aucune audace de l'esprit, mais il était prudent de sa personne; nul ne se mettait plus volontiers que lui en dehors des règles, et nul ne déployait plus d'art pour régulariser sa position. Son premier soin à Rome fut de solliciter du pape Paul III une absolution pleine et entière de son apostasie et la permission de reprendre l'habit de Saint-Benoît qu'il avait quitté. Jusque dans le collége des cardinaux, il avait des amis et des partisans, et il obtint ce qu'il désirait. Muni de cette absolution qui garantissait son inviolabilité, il revint en France, et son premier soin en arrivant à Montpellier, fut de se faire recevoir docteur en médecine, puis, pour complaire à son maître le cardinal Du Bellay, il endossa de nouveau l'habit de bénédictin et s'installa pour quelque temps au couvent de Saint-Maur-des-Fossés, où il s'occupa beaucoup moins, on doit le croire, de se réhabiliter comme moine, que d'accroître sa popularité comme auteur. Ce fut

en 1546, qu'il publia le troisième livre de *Pantagruel*. « C'était, dit encore le bibliophile Jacob, un fait bien audacieux et presque insensé qu'une semblable publication, dans un moment où l'on incriminait l'Evangile et les Psaumes traduits; où l'on menait au bûcher et au gibet tant de pauvres victimes coupables d'avoir prié Dieu en français. » Il est certain que si Rabelais eût été brûlé, comme son ami Dolet, les protestants ne l'eussent pas mis au nombre de leurs martyrs, et nous savons qu'il n'était pas plus en odeur de sainteté à Genève qu'à Paris. Mais par l'effet de son adresse ou par le bonheur de sa destinée, le railleur le plus hardi que le monde ait jamais eu, traversa la vie, le rire sur les lèvres, sans donner prise aux rancunes et aux colères qu'il ne cessait de déchaîner contre lui et d'aiguillonner de ses sarcasmes. Il est vrai qu'il savait prendre ses précautions. Tantôt il se retranchait derrière un indult du pape, tantôt derrière un privilége du roi. N'est-il pas étrange que François Ier et Henri II aient autorisé dans les termes les plus favorables, même les plus flatteurs, les publications successives des livres de *Pantagruel?* Il fallait que ce roman encyclopédique, à la fois sérieux et bouffon, où la verve gauloise coule à pleins bords, où les plus hautes spéculations de l'esprit se dissimulent sous la peinture exubérante et trop souvent grossière de la vie sensuelle, répondît bien aux aspirations et aux tendances générales de la société française au XVIe siècle, pour qu'il trouvât ses plus zélés et ses plus constants protecteurs parmi ceux qui avaient tant de raisons de le craindre et de le condamner. Encore les rois pouvaient-ils s'y tromper; mais lorsqu'on voit deux princes de l'Eglise romaine, le cardinal Du Bellay et le cardinal de Guise nommer d'un commun accord à la cure de Meudon, le moine défroqué de Fontenay-le-Comte, l'auteur de ce quatrième livre de *Pantagruel*, sur lequel étaient suspendus l'arrêt du Parlement et les censures de la Faculté de théologie, on se demande si le monde où se produisaient de tels contrastes n'était pas envahi par le pantagruélisme, et si le pays des Dipsodes n'a jamais existé que dans l'imagination de Rabelais.

Le joyeux curé de Meudon est devenu un des types populaires de la France, et cependant, sa biographie, fort incomplète, n'a pas beaucoup plus de consistance que la plupart des traditions dont elle se compose.

Rabelais mourut, dit-on, le 9 avril 1553, à Paris, dans une maison de la rue des Jardins. Il fut enterré dans le cimetière de la paroisse Saint-Paul.

Nous n'essaierons pas d'apprécier, même succinctement, l'œuvre de ce prodigieux mais singulier génie, soit en nous appuyant de l'autorité de quelque grand nom littéraire, soit en appelant à notre aide l'érudition et le talent d'un écrivain mieux préparé que nous à aborder une pareille tâche. Une étude sincère et complète de Rabelais ne saurait trouver place dans un cours de littérature qui, sans avoir une destination exclusivement pédagogique, est pourtant susceptible d'être mis dans les mains de la jeunesse. Nous devons donc, pour des motifs que chacun comprendra, nous abstenir de soulever, à propos des ouvrages de Rabelais, certaines questions littéraires et philosophiques sur lesquelles nous ne pourrions donner carte blanche à la critique.

Bornons-nous à rappeler à nos lecteurs qu'ils trouveront dans les notes, commentaires et observations critiques ou philologiques de Le Duchat, de L'Aulnay, d'Antoine Le Roy, de Ménage, d'Esmangart, d'Eloi Johanneau, de Brunet, et enfin dans la notice historique pleine de faits vérifiés et contrôlés sur les meilleurs documents que le bibliophile Jacob a placée en tête de son excellente édition des œuvres de Rabelais, toutes les anecdotes, tous les détails curieux et caractéristiques qui ont été recueillis et publiés sur cet incomparable écrivain. A. R.

Marguerite DE VALOIS (1492—1530), reine de Navarre, sœur de François Ier,

née à Angoulême. Elle épousa le duc d'Alençon, puis, en secondes noces, Henri d'Albret, roi de Navarre, qui eut d'elle Jeanne d'Albret, mère de Henri IV.

Cette princesse, douée d'un esprit élevé, protégea les lettres, et accueillit dans ses Etats, Dolet, Calvin et Clément Marot.

Son *Heptameron* est un recueil de contes fort libres, imités du Décameron de Boccace. On a encore d'elle des *Lettres* publiées par Génin, et des *Poésies*, dont nous citons, dans le texte, un échantillon.

Bonaventure DESPÉRIERS († 1544), poète, littérateur, « d'un style, dit M. Demogeot, des plus distingués du XVIe siècle, » né à Arnay-le-Duc (Bourgogne). Il fut valet de chambre de la reine de Navarre, sœur de François Ier. C'était un esprit joyeux, sceptique, rabelaisien, qui a montré de grandes qualités de style dans ses *Nouvelles récréations et joyeux devis*. On lui a quelquefois attribué les Contes de la reine de Navarre. Son *Cymbalum mundi*, composé de dialogues à la manière de Lucien, souleva contre lui un tel orage qu'il fut, dit-on, forcé de mettre fin à ses jours.

UNE FESTE A LYON.

Distant la Saône
Du Rhône
Une lieue ou environ
Est l'isle,
L'isle gentille,
Dedans son moite giron,

Où l'enfant
Tout triomphant,
Par sa mort trop plus qu'amère
A des autels
Immortels,
Pour soi, sa grand', et sa mère.

La sa notoire
Mémoire,
Quand l'année a fait le tour,
Annonce
La grand semonce
De son céleste retour.

Gauthier DE COSTES, seigneur DE LA CALPRENÈDE (1610—1663), Gascon, qui mit les longs romans à la mode: *Cléopâtre*, 16 vol. ; *Caloandre* 23 vol.

Marie-Catherine-Jumelle DE BERNEVILLE, comtesse d'AULNOY (1650—1705), imitatrice de Mme de La Fayette, composa de nombreux ouvrages parmi lesquels on remarque d'assez jolis *Contes de fées*.

L'abbé François BLANCHET (1707—1784). On peut juger de son talent par cet extrait que nous empruntons à ses *Apologues et contes orientaux* :

L'ACADÉMIE SILENCIEUSE OU LES EMBLÈMES.

Il y avait à Amadan une célèbre Académie, dont le premier statut était conçu en ces termes : *Les académiciens penseront beaucoup, écriront peu, et ne parleront que le moins qu'il sera possible*. On l'appelait *l'Académie silencieuse*, et il n'était point en Perse de vrai savant qui n'eût l'ambition d'y être admis.

Le docteur Zeb, auteur d'un petit livre excellent, intitulé *le Bâillon*, apprit, au fond de sa province, qu'il vaquait une place dans l'Académie silencieuse. Il part aussitôt, il arrive à Amadan, et, se présentant à la porte de la salle où les académiciens sont assemblés, il prie l'huissier de remettre au président ce billet : *Le docteur Zeb demande humblement la place vacante*. L'huissier s'acquitta sur-le-champ de sa commission; mais le docteur et son billet arrivaient trop tard : la place était déjà remplie.

L'Académie fut désolée de ce contre-temps ; elle avait reçu, un peu malgré elle, un bel-esprit de cour, dont l'éloquence vive et légère faisait l'admiration de toutes les ruelles, et elle se voyait réduite à refuser le docteur Zeb, le fléau des bavards, une tête *si bien faite, si bien meublée!* Le président chargé d'annoncer au docteur cette nouvelle désagréable, ne pouvait s'y résoudre, et ne

savait comment s'y prendre. Après avoir un peu rêvé, il fit remplir d'eau une grande coupe, mais si bien remplie qu'une goutte de plus eût fait déborder la liqueur. Puis il fit signe qu'on introduisît le candidat. Il parut avec cet air simple et modeste qui annonce toujours le vrai mérite. Le président se leva, et, sans proférer une seule parole, il lui montra, d'un air affligé, la coupe emblématique, cette coupe si exactement pleine. Le docteur comprit de reste qu'il n'y avait plus de place à l'Académie; mais, sans perdre courage, il chercha à faire comprendre qu'un *académicien surnuméraire* n'y changerait rien. Il voit à ses pieds une feuille de rose, il la ramasse, il la pose délicatement sur la surface de l'eau, et fait si bien qu'il n'en échappe pas une seule goutte.

A cette réponse ingénieuse, tout le monde battit des mains : on laissa dormir les règles pour ce jour-là, et le docteur Zeb fut reçu par acclamation. On lui présenta sur-le-champ le registre de l'Académie, où les récipiendaires devaient s'inscrire eux-mêmes. Il s'y inscrivit donc, et il ne lui restait plus qu'à prononcer, selon l'usage, une phrase de remerciement; mais, en académicien vraiment silencieux, le docteur Zeb remercia sans dire mot, il écrivit en marge le nombre *cent*, c'était celui de ses nouveaux confrères, puis, en mettant un zéro devant le chiffre, il écrivit au-dessous : *Ils n'en vaudront ni moins ni plus* (0,100). Le président répondit au modeste docteur avec autant de politesse que de présence d'esprit; il mit le chiffre *un* devant le nombre *cent*, et il écrivit : *Ils en vaudront dix fois davantage.*

Louis-Elisabeth de La Vergne, comte DE TRESSAN (1705—1783), membre de l'Académie française, connu par ses ingénieuses reproductions des anciens romans de chevalerie.

Nous donnons ici un fragment du roman en prose de

AUCASSIN ET NICOLETE (XIIe SIÈCLE).

Nicolete fu en prison si que vous avés oï et entendu en le canbre. Li cris et le noise ala par tote le tere et par tot le païs que Nicolete estoit perdue... Aucasin traist au vis-conte de la ville, si l'appela ; Sire Vis-quens, c'avés vos fait de Nicolète, ma très-douce amie, le riens en tot le mont que je plus amoie? avés la me vos tolue ne enblée... mout i ariés peu conquis, car tos les jors du siècle en seroit vo arme en infer qu'en Paradis n'enterriés vos ja. En Paradis qu'ai-je à faire? je n'i quier entrer, mais que j'aie Nicolete ma très-douce amie que j'aim tant.

THÉATRE [1].

Jean DE LA PÉRUSE (1530—1566), auteur d'une tragédie de *Médée.*

Pierre DE LARIVEY († 1612), auteur dramatique, né à Troyes. Il essaya le premier en France, après Jean de la Taille, d'écrire des comédies en prose. Molière lui a fait quelques emprunts, et Regnard a imité en cela l'auteur de Tartuffe

Noël Le Breton, sieur DE HAUTEROCHE (1627—1707). Les seules qui soient restées au répertoire sont le *Deuil, l'Esprit follet, ou la Dame invisible*, et *Crispin médecin.* On y trouve de la gaieté, et cette entente de la scène que la profession de comédien doit donner à tout homme qui n'est pas dépourvu d'esprit; mais il n'y a aucune peinture de mœurs ni de caractères, et trop souvent le comique y dégénère en farce, et même en gravelures. (LEFRANC.)

[1] Pour Jodelle, Garnier, Hardy, Du Ryer, Mairet, Tristan, etc., voir les poètes.

L'abbé **Claude BOYER** (1638—1698), de l'Académie française en 1665, débuta par la prédication, mais sans succès. Alors il tourna d'un autre côté l'espèce de talent qu'il avait reçu de la nature, et ses pièces de théâtre le firent admettre à l'Académie française.

Toujours content de lui-même, rarement du public, Boyer était ingénieux pour excuser le peu de succès de ses ouvrages. L'un d'eux, qui n'avait été joué que deux fois, un vendredi et un dimanche, fournit à Furetière l'épigramme suivante :

Quand les pièces représentées
De Boyer sont peu fréquentées,
Chagrin qu'il est d'y voir peu d'assistants,
Voici comme il tourne la chose :
Vendredi la pluie en est cause,
Et dimanche c'est le beau temps.

De toutes ses pièces, *Judith* est celle qui eut le plus de représentations (dix-sept), dont huit pendant le carême et neuf après Pâques. On ne la lit plus aujourd'hui ; mais elle a été immortalisée par l'épigramme de Racine :

A sa Judith, Boyer, par aventure,
Etait assis près d'un riche caissier;
Bien aise était ; car le bon financier
S'attendrissoit et pleuroit sans mesure.
« Bon gré vous sais, lui dit le vieux rimeur;
Le beau vous touche, et fort seriez d'humeur
A vous saisir pour une baliverne. »
Lors le richard, en larmoyant lui dit :
« Je pleure, hélas ! sur ce pauvre Holopherne,
Si méchamment mis à mort par Judith. » (LE MÊME.)

Antoine-Jacob dit MONTFLEURY (1640—1685), fécond auteur dramatique, des pièces duquel on n'a conservé au répertoire que *la Femme juge et partie*.

Ne pas le confondre avec

Jean le Petit DE MONTFLEURY (1698—1777), poète religieux.

Charles Chevillet, sieur DE CHAMPMESLÉ († 1701), doit l'illustration de son nom plutôt à sa femme, célèbre actrice, qu'aux pièces qu'il a laissées.

Joseph-François DUCHÉ DE VANCY (1668—1704), valet de chambre de Louis XIV et l'ami de J.-B. Rousseau, qui lui a adressé une de ses odes; comme auteur dramatique, il n'a laissé que sa tragédie d'*Absalon*, qui n'est pas sans mérite. Voici un échantillon de sa muse :

DIEU.

Il est, et par lui seul tout être a pris naissance :
Le néant existe à sa voix;
La nature et les temps existent par ses lois;
Tout adore, en tremblant, sa suprême puissance.
Invisible et présent, on le trouve en tous lieux;
Il remplit la terre et les cieux;
Par lui tout se meut, tout respire;
Sa durée est l'éternité,
Et les bornes de son empire
Sont celles de l'immensité.

Joseph de Chancel DE LAGRANGE, plus connu sous le nom de **LAGRANGE-CHANCEL** (1678—1758), né au château d'Antoniat, poète satirique.

Lagrange-Chancel appartenait à une famille d'ancienne noblesse; de très-bonne heure il débuta dans la carrière des lettres, car à l'âge de seize ans il fit

représenter à Paris, le 8 janvier 1694, sa tragédie d'*Adherbal*, dont il changea plus tard le titre en celui de *Jugurtha*. La princesse de Conti le prit alors sous sa puissante protection et lui obtint une lieutenance dans le régiment du roi, et quelque temps après le fit entrer aux mousquetaires.

Moins connu comme poète tragique que comme poète satirique, Lagrange-Chancel doit en partie sa grande réputation à ces fameuses odes publiées contre le régent, sous le titre de *Philippiques* et qui lui valurent d'être enfermé pendant de longues années aux îles Sainte-Marguerite.

Lagrange-Chancel compte au nombre des plus fidèles et des plus assidus commensaux du château de Sceaux, et ce fut, dit-on, pour plaire à la duchesse du Maine qu'il composa les satires contre Philippe d'Orléans.

Antoine de Ferriol, comte de PONT DE VEYLE (1697—1774), auteur comique, — *Le Complaisant, le Fat puni, le Somnambule.*

Gustave-Colas DE LANOUE (1701—1755), auteur de *la Coquette corrigée, Mahomet II*, etc.

Ne pas le confondre avec

Jean DE LANOUE (1812-1838), poète.

Antoine BRET (1717—1792). — *Commentaire sur Molière*, 1773.

POÉSIE [1].

Arnaud DE MARVEIL, pauvre serf du XIIe siècle, devint un habile troubadour, et a laissé des poésies où il célèbre la beauté de la comtesse Adélaïde, fille de Raymond V, comte de Toulouse. Il ne faut pas le confondre avec **Daniel ARNAUD**, troubadour périgourdin du même temps, surnommé par Pétrarque *le grand-maître d'amour*.

Lambert LI-CORS ou LE COURT, trouvère français du XIIe siècle, né à Châteaudun. Il commença le célèbre roman d'*Alexandre*, qui fut terminé par Alexandre de Paris. On ne sait au juste si les deux auteurs travaillaient ensemble, ou s'ils composèrent deux branches successives.

Alexandre, dit DE PARIS, poète normand du XIIe siècle, né à Bernay. Il dut son surnom à un long séjour dans la capitale. C'est un des auteurs du roman d'*Alexandre*, poème commencé par Lambert Lecourt, et écrit en vers de douze pieds, ce qui a fait appeler *alexandrins* ces sortes de vers. Alexandre est, en outre, l'auteur d'*Hélène*, et d'*Atys et Prophilias*, romans conservés en manuscrit à la Bibliothèque impériale.

Le poème d'Alexandre est rempli de fictions et d'anachronismes, mais il présente une peinture fidèle des sentiments chevaleresques de l'époque.

[1] On aurait pu, il y a quelques années, citer sous cette rubrique, à l'ordre des dates fictives :

Marguerite-Eléonore-Clotilde de Vallon-Chalys, dame *de Surville* (1405-1495). Malheureusement les dates de cette célébrité, ainsi que les poésies qu'on lui attribue, ne sont qu'une mystification. Voici ce qu'en dit Barbier, dans le *Dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes :* « Dès le moment de la publication de ces poésies, je les ai regardées comme un jeu d'esprit, une habile imitation du langage du XVe siècle, dont la perfection même servait à découvrir la fraude Un article de M. Raynouard, dans le *Journal des Savants* du mois de juillet 1824, m'a enfin déterminé à ranger les poésies de Clotilde de Surville parmi les compositions pseudonymes. Leur

Philippe DE THAN († vers 1126), né à Than en Normandie. On a de lui *le Livre des créatures*, 1103, et *le Bestiaire*, 1123, poèmes encore inédits. Dans le premier, l'auteur traite des jours de la semaine, des mois solaires et lunaires, des phases de la lune, des éclipses, des signes du zodiaque. « Ce serait un poème didactique, dit M. Demogeot, si ce n'était encore un almanach rimé. »

Benoît DE SAINTE-MORE, trouvère français du XIIe siècle, vivait sous Henri II d'Angleterre. Il a composé une *Histoire de Normandie*, qui ne renferme pas moins de trente mille vers de huit syllabes. On y trouve quelques passages gracieux.

Jean DE FLAGY, trouvère du XIIe siècle, est l'un des auteurs du *Roman des Loherains*, épopée intéressante à plusieurs égards, et qui peint l'esprit de la féodalité. M. Paulin Paris a publié les deux premières parties de ce poème et une portion de la troisième, 1833. M. Edelestand Duméril a continué cette publication en 1846.

Huon DE VILLENEUVE, poète français du XIIe siècle, a écrit dix ou douze romans de chevalerie; — *Doolin de Mayence*, les *Quatre fils Aymon*.

Denys PYRAMUS, poète français du XIIe siècle, qui vivait à la cour de Henri II, roi d'Angleterre. Il est auteur du célèbre roman : *Partonopéus de Blois*.

LE PRINTEMPS.

Li solans se torne al serain
Et s'embielist et soir et matain;
Li ciels est clers, li airs est purs,
Adié s'en vait li tans oscurs.

L'ore est et soef et serie;
La terre esmuet de mort à vie;
L'erbe verdoie et la flors nest,
Vie et verdors ces bos revest.

RAIMBERT, poète du XIIe siècle, né à Paris.—*Ogier le Danois*, poème remar-

véritable auteur paraît être le marquis Joseph-Étienne de Surville, capitaine du premier régiment de France, condamné à mort et fusillé en 1798 pour vols de diligences. »

(QUÉRARD. *La France littéraire*).

Voici quelques morceaux qu'on a attribués à Clotilde de Surville :

CHANSON AUPRÈS DU BERCEAU D'UN ENFANT.

O cher enfantelet, vrai pourtraict de ton père,
Dors sur le seyn que ta bouche a pressé!
Dors, petiot, cloz, amy, sur le seyn de ta mère,
Tien doulx œillet par le somme oppressé.
Bel amy, cher petiot, que ta pupille tendre
Gonste ung sommeil qui plus n'est fait pour moy!
Je veille pour te veoir, te nourrir, te défendre.
Ainz qu'il m'est doulx ne veiller que pour toy...

L'ABSENCE DE L'ÉPOUX.

Triolet.

Tant au loin du roi de mon cœur
C'est trop, hélas! languir seulette!
N'ai plus ni parler, ni couleur
Tant au loin du roi de mon cœur.
N'a donc pitié de ma langueur,
Lui qui n'eyait que sa poulette!
Tant au loin du roi de mon cœur,
C'est trop, hélas! languir seulette!

Du jour qu'ai vu mon roi partir,
Voile de nuits couvre le monde;
Ailes du temps croi s'allentir,
Du jour qu'ai vu mon roi partir.
Ne peux rester, ne peux sortir
Qu'entour de moi tout ne réponde.
Du jour qu'ai vu mon roi partir,
Voile de nuits couvre le monde.

Les fleurs éclosent sous ses pas,
Parfum de rose est sur sa bouche;
Tout s'embellit des siens appas;
Les fleurs éclosent sous ses pas.
Est-il de grâce qu'il n'ait pas,
Ou qu'il ne prête à ce qu'il touche?
Les fleurs éclosent sous ses pas,
Parfum de rose est sur sa bouche.

D'autres attribuent ces poésies à Vanderbourg. Voir la suite de l'ouvrage.

quable par l'intérêt, la conduite habile du récit et l'énergique simplicité du style. Adans-le-roi a écrit un poème sur le même sujet.

PERROT ou **PIERRE DE SAINT-CLOUD**, poète français du XIIe siècle. On ne sait rien sur sa vie. On sait seulement qu'il est auteur de la plus ancienne branche française du *Roman du Renard*. Il déclare avoir travaillé d'après un livre qu'il appelle *Aucupre*.

On ignore au juste de quel pays émane ce roman célèbre qui n'est qu'une œuvre satirique, destinée à railler les travers et les vices de l'époque. On en possède des manuscrits en flamand, en bas-saxon, en vers élégiaques latins. Les auteurs déclarent presque toujours avoir puisé à des sources françaises; cependant on incline à croire que l'œuvre est d'origine flamande.

Méon a donné en 1826, une bonne édition du *Roman du Renard*, et Chabaille a publié un volume de *suppléments*, en 1835.

ROMAN DU RENARD, PAR PERROT DE SAINT-CLOUD.

Seignor, oï avez maint conte
Que maint contères vos aconte,
Coment Pâris ravit Hélayne,
Les max qu'il en eut et la paine...
Mais oncques n'oïstes la guerre
Qui tan fu dure de grant fin,
Entre Renart et Ysengrin,
Qui moult dura et moult fu dure.
Ces deux barons, ce est la pure,
Oncques ne s'entramèrent jor.

Robert WACE, appelé aussi **GUACE** et **WISTACE**, poète anglo-normand, né à Jersey. Il étudia à Caen, fut lecteur des rois d'Angleterre Henri Ier et Henri II, et mourut vers 1184. — *Le Brut* d'Angleterre, Paris, 1543, in-4. Il existe de ce poème une version anglo-saxonne faite par Loyamon, vers 1180, et publiée en Angleterre. Cette composition, écrite en vers de huit syllabes, est de la plus haute importance pour les origines de notre littérature. L'auteur y raconte l'histoire du roi Arthur et des monarques de la Grande-Bretagne, jusqu'en 680. Il a tiré ses documents de l'*histoire* de Geoffroy de Monmouth qui, lui-même, avait emprunté ses récits à un ancien manuscrit intitulé : *Brut y brenhinen, histoire traditionnelle des rois*. De là le nom du poème français.

Wace a encore écrit le *roman du rou*, Paris, 1827, 2 vol. in-8; *Vie de saint Nicolas; Chronique des ducs de Normandie*.

Chrestien DE TROYES († 1191), poète et romancier, né à Troyes. — Le *Chevalier au Lion*, poème en vers de huit syllabes, écrit après 1160; *Perceval-le-Gallois*, roman commencé à la prière de Philippe d'Alsace, comte de Flandre. Il fut continué par Cauchier de Dordan, et fini par Manessier, dans les dernières années du XIIe siècle. Cette composition est la plus parfaite expression de la tendance religieuse et mystique exprimée par le poème du Saint-Graal. *Guillaume d'Angleterre; Erec et Enide; Lancelot du Lac.*

QUESNES DE BETHUNE (1150—1224), l'un des ancêtres de Sully, poète et guerrier ; il accompagna Baudouin de Flandre à Constantinople et planta le premier l'étendard sur les murs de la ville. Il y a neuf chansons de lui dans le *Romancero* de M. Paulin Paris, Paris, 1833.

Ce poète a de la verve, de la finesse et de l'esprit. Lorsqu'il mourut, un chroniqueur du temps lui fit cette oraison funèbre :

La terre fut pis en cet an,
Car le vieux Quesnes était mort.

Raoul ou RENAUD DE COUCY (1160—1191), poète.

GAUTIER DE COINSI, poète français, prieur de Vic-sur-Aisne, mort en 1263.

Il a rédigé ou traduit, vers 1233, sous le titre de *Miracles de la Vierge*, plusieurs contes dévots, dans lesquels il se plaint du grand succès qu'a rencontré le *Roman du Renard*. Plusieurs personnes, dit-il, en faisaient peindre les aventures dans leurs appartements, des prêtres même.

En leurs maistiers ne font pas faire
Sitost l'imaige Nostre-Dame,
Com font Isangrin et sa fame
En leur chambre où ils reponnent.

Jean BODEL, trouvère du XIIIe siècle, né à Arras. Il mourut de la lèpre. On a de lui des *Chansons* et *Adieux*, publiés par Barbazan; et le *Jeu de Saint-Nicolas*, mystère en vers, où il y a quelques passages remarquables.

On possède encore de lui un poème sur Charlemagne, *Guiteclin* (Witikind).

Marie DE FRANCE, femme poète (citée page 3), vivait dans le XIIIe siècle.

Marie ai non, si sui de France.

C'est là le seul renseignement qu'elle nous ait fourni sur elle. Un autre poète, Jehan Dupain nous a appris qu'elle était née à Compiègne. Elle faisait sans doute partie de ce groupe de trouvères que les princes anglo-normands avaient attirés à leur cour. Elle composa une quinzaine de lais parmi lesquels on cite surtout celui du *Léostic* ou du *Rossignol*, dont Perrault s'est souvenu dans son conte de l'*Oiseau bleu*. Un autre de ces petits poèmes intitulé : les *Deux Amants*, est rempli de détails gracieux et touchants. Marie a donné sous le nom d'*Ysopet*, une imitation en langue d'oïl de cent trois fables que le roi Henri Ier avait lui-même traduites en anglais, soit d'Esope, soit de plusieurs autres auteurs. Elle trouva une source féconde en inspirations dans les légendes de l'ancienne Bretagne et même de l'Irlande. L'un de ses plus remarquables poèmes qui a été publié sous le titre de *Purgatoire de Saint-Patrice* et dont le merveilleux héros est un chevalier nommé Owen, pourrait être à bon droit revendiqué par le dernier de ces deux pays.

AUDEFROY-LE-BATARD, trouvère français du XIIIe siècle, regardé par Legrand d'Aussy comme l'inventeur des *lais*. On a de lui de jolies romances, qui s'ouvrent par de gracieuses peintures, et où l'on rencontre parfois une ingénuité touchante.

BELLE IDOINE.

Bele Idoine se siet desous la verde olive
En son père vergier, à soi tence et estrive;
De vrai cueur sospirant, se plaint : « lasse, chétive!
» Amis, rien ne m'i vaut, sons, note, ne estive,
Quant ne vos puis veoir, n'ai talent que plus vive. »
Hé Diex!
Qui d'amor sent dolour et paine
Bien doit avoir joie prochaine.

Adam DE LA HALE, poète du XIIIe siècle, est auteur de *jeux-partis*, de *rondeaux* et de *motets*, parmi lesquels on distingue *la Feuillée* et la pastorale de *Robin et Marion*, qui se trouvent dans le *Théâtre-Français au moyen âge* par Montmerqué et M. Francisque Michel. On les rencontre aussi dans le *Dictionnaire des Mystères*, publié par Migne.

THIBAUT IV (1201—1253), comte palatin de Champagne et de Brie, roi de Navarre. Il descendait par sa mère d'une famille méridionale, et a écrit de

nombreuses chansons et poésies, où il a mêlé l'harmonie de la langue des troubadours, à une sensibilité profonde, et à un bon sens narquois qui révèle la finesse du Champenois. Beau, malgré son embonpoint, bien fait, il s'enamoura de Blanche de Castille, qui utilisa sa passion pour elle sans se compromettre. De son côté, malgré les allégations de Matthieu Paris, Thibaut paraît s'être contenté de chanter ses émotions, sans tenir absolument à être payé de retour. Il est vrai qu'il eut successivement trois femmes légitimes.

C'était un homme d'un caractère doux et tolérant, ce qui ne l'empêcha pas de se conformer aux mœurs du temps, en faisant brûler, le 13 mai 1239, à Montremert, quatre-vingt-trois hérétiques, *ad triumphum sanctæ ecclesiæ*, dit la chronique d'Albéric.

Thibaut prit part à la 6e croisade.

Les manuscrits des chansons de Thibaut sont souvent accompagnés de la musique, composée par lui même. La première édition a été donnée par Lévesque de la Ravallière, 1762, 2 vol.; la plus récente est celle de Roquefort et Fr. Michel, 1829. Thibaut a été cité page 4.

Guillaume DE LORRIS, poète français du XIIIe siècle, dont on sait seulement qu'il est mort en 1260, est l'auteur de la première partie du Roman de la Rose. Nous donnons, comme échantillon de ce poème, ce fragment cité par M. de Rémusat.

PORTRAIT DE LA BEAUTÉ.

El ne fu oscure ne brune,
Ains fu clere comme la lune,
Envers qui les autres estoiles
Resemblent petites chandoiles.
Tendre ot la char comme rousee
Simple fu cum une espousee
Et blanche comme flor de lis;
Si ot le vis cler et alis
Et fut greslete et alignie,
Ne fu fardee ne guignie :
Car el navoit mie mestier
De soi tifer ne dafetier.
Les cheveus ot blons et si lons
Quil li batoient as talons;
Nez ot bien fait, et yelx et bouche.
Moult grand douceor au cuer me touche,
Si maïst Diex, quand il me membre
De la façon de chascun membre
Quil not se bele fame ou monde;
Briement el fu jonete et blonde,
Sade, plaisante, aperte, et cointe,
Grassete et gresle, gente et jointe.

Après la mort de Lorris, **Jean DE MEUNG ou MEHUN** (1260—1320), dit **Clopinel**, parce qu'il était boiteux, acheva le poème.

Le ROMAN DE LA ROSE, qui ne compte pas moins de 22,000 vers, est assez obscur dans sa conception : on voit pourtant que c'est l'art d'aimer réduit en principes et mis en action. Un amant désire cueillir une rose, voilà tout le sujet auquel les deux poètes ont mêlé les abstractions de la scolastique, des souvenirs d'histoire plus ou moins bien digérés, de l'alchimie, des railleries contre les moines, et enfin quelque verve narquoise. Tel qu'il est et quel qu'en soit le sens intime, sens que Marot lui-même n'explique qu'avec hésitation, le Roman de la Rose excita à la fois l'admiration et la haine. Cent ans après sa publication, le célèbre chancelier de Paris, Jean Gerson, le foudroya dans un long réquisitoire. Aujourd'hui, il n'a plus ni admirateurs ni ennemis, et il n'est plus feuilleté que par quelques érudits à la recherche des mœurs du temps passé.

« On ne saurait mieux faire, dit M. Viollet-Leduc, pour donner une idée du sujet du roman de *la Rose*, que de rapporter le sonnet, adressé par Antoine de Baïf à Charles IX, avec un exemplaire de ce poëme que le roi lui demandait :

Que, sous le discours d'un songe imaginé,
Dedans ce vieil roman vous trouverez déduicte
D'un amant désireux la pénible poursuite
Contre mille travaux en sa flamme obstiné.

Par avant que venir à son bien destiné,
Male-Bouche et Dangier tâchent le mettre en fuite;
A la fin, Bel-Accueil, en prenant la conduite,
Le loge, après l'avoir longuement cheminé.

L'amant, dans le verger, pour loger des traverses
Qu'il passe constamment, souffrant peines diverses,
Cueil du rosier fleury le bouton précieux.

Sire, c'est le sujet du *Roman de la rose*,
Où d'amours épineux la poursuite est enclose;
La rose, c'est d'amours le guerdon gracieux.

La meilleure édition du Roman de la Rose est celle de Méon, Paris, 1814, 4 vol. in-8.

RUTEBEUF (1237—1286), trouvère contemporain de saint Louis, vécut dans une profonde misère, qu'il a dépeinte lui-même en traits navrants. « Depuis la ruine de Troie, disait-il, on n'en a pas vu de si complète que la mienne. » Il a écrit des fabliaux, des satires, des mystères, dont M. Jubinal a donné une édition, 1840, 2 vol. La langue y est rude, mais souvent très-énergique et très-pittoresque. Il aime surtout à exercer sa verve contre les moines et les prélats.

Voyez les citations pages v et 4 de ce tome.

Jean D'ANTVILLE, poète latin du XIIIe siècle, nous a laissé, sous le titre d'*Architrenius* ou *la Grande Lamentation*, un curieux portrait de l'écolier du moyen âge. Voici l'imitation que M. Demogeot a donnée de quelques-uns de ses vers.

Sur son front se hérisse une ample chevelure
Dont le peigne a longtemps négligé la culture,
Jamais un doigt coquet, une attentive main
Aux cheveux égarés ne montrent leur chemin.
Un soin plus important aiguillonne leur maître,
Il faut chasser la faim toujours prompte à renaître.
Le temps à son manteau suspend, d'un doigt railleur,
La frange qu'oublia l'aiguille du tailleur.
. . . . . .
Près du tison murmure un petit pot de terre,
Où nagent des pois secs, un oignon solitaire,
Des fèves, un poireau, maigre espoir du dîner :
Ici cuire les mets, c'est les assaisonner ;
Et quand l'esprit s'enivre aux sources d'Hippocrène,
La bouche ne connaît que les eaux de la Seine.
. . . . . .
L'oreille sur sa main, le coude sur son livre,
A ces morts immortels tout entier il se livre.
Si quelque nœud tenace arrête son esprit,
Il fatigue du pied l'entrave qui le prit :
D'un feu sombre et brûlant son œil creux s'illumine,
Son menton incliné pèse sur sa poitrine.

Bertrand D'ALAMANON, célèbre troubadour provençal, mort en 1295. On possède un *tenson*, traduit par Sismondi, où il est aux prises avec Sordel, sur des matières de galanterie.

Les JEUX FLORAUX, le plus ancien corps lettré de l'Europe, institué à Toulouse vers l'an 1325 sous le nom de *Collége du gai savoir*, dans le but de

distribuer des prix de poésie. Consolidée en 1500 par les libéralités de Clémence Isaure, dont toutefois on a prétendu nier l'existence, cette institution fut érigée en académie par Louis XIV en 1694. — Supprimés en 1790, mais rétablis par Napoléon en 1806, les jeux floraux subsistent encore aujourd'hui.

Colin MUSET, ménestrel ou plutôt chansonnier du XIIIe siècle, exerçait sa profession sur les frontières de Lorraine et de Champagne. On remarque une chanson de lui où il peint avec naïveté son intérieur :

Quant je vieng à mon hosté,
Et ma feme a regardé
Derrier moi le sac enflé,
Et ge qui suis bien paré
De robe grise,
Sachiez qu'ele a tôt jus mise
La quenoille, sans faintise,
Elle me rit par franchise,
Les deux bras au col me lie.

Ma fame va destrousser
Ma mule, sans demeurer.
Mon garçon va abruver
Mon cheval et conréer,
Ma pucelle va tuer
Deus chapons pour deporter
A la sause aillie.
Ma fille m'apporte un pegne
En sa main par cortoisie,
Lors sui de mon ostel sire
A mult grant joie, sans ire,
Plus que nul ne porroit dire.

Guillaume DE MACHAULT (1290—1377), chansonnier du XIVe siècle, né à Machault dans la Brie française. Il fut secrétaire du roi de Bohême, Jean de Luxembourg. On a de lui des ballades, des rondeaux, des lais, une chronique rimée, etc.

RONDEAU.

Blanche com lys, plus que rose vermeille,
Resplendissant com rubis d'Orient,
En remirant vo biauté non pareille,
Blanche com lys, plus que rose vermeille,
Suy si ravis que mes cuers toudis veille
Afin que serve à loy de fin amant
Blanche com lys, plus que rose vermeille
Resplendissant com rubis d'Orient.

Eustache DESCHAMPS, dit MOREL (1324—1422), né à Vertus, en Champagne, poète et voyageur, a déjà été cité page 5.

Ce poète vécut sous quatre rois : Philippe VI de Valois, Jean, Charles V et Charles VI. Après avoir beaucoup voyagé en Syrie et en Palestine, il fut attaché à ces deux derniers rois en qualité d'huissier d'armes et nommé par eux bailli de Senlis et gouverneur de Fismes. « Indépendamment du mérite littéraire d'Eustache Deschamps, les sujets qu'il a traités donnent à ses ouvrages un intérêt que l'on trouve rarement dans la lecture des poètes ses contemporains, qui presque tous se sont bornés à célébrer leurs belles ou à rimer des aventures amoureuses ou allégoriques. Eustache prit en affection la ballade, qui succédait à ces compositions de vingt mille vers, bien propres à lasser la patience des plus infatigables lecteurs de vieilleries; mais il applique ce genre de poésie, nouveau alors, à toute espèce de sujets, en affectant la forme satirique, ce qui en rend encore aujourd'hui la lecture aussi facile que piquante. Le style d'Eustache Deschamps est d'une merveilleuse clarté pour son temps, bien que rempli d'élégance et de poésie. » (VIOLLET-LEDUC. *Bibliothèque poétique.*)

Les Poésies morales et historiques d'Eustache Deschamps ont été publiées pour la première fois, d'après le manuscrit de la Bibliothèque royale, en 1832, par M. G.-A. Crapelet qui les a fait précéder d'un précis historique et littéraire sur l'auteur.

Christine DE PISAN, née en 1363 à Venise, femme remarquable par ses écrits. Fille d'un astrologue que Charles V appela à Paris, elle fut élevée au Louvre, et

reçut une éducation supérieure. Elle épousa, dès sa quinzième année, un secrétaire du roi nommé Etienne du Castel, mais l'ayant perdu comme elle n'avait que vingt-cinq ans, elle se mit à écrire, autant pour se consoler de ses malheurs, que pour soutenir sa vieille mère et sa nombreuse famille. On ne sait quand elle mourut.

Ses premiers écrits se composent de ballades, de lais, de virelais, de rondeaux. Parmi ses productions en prose, on distingue son *Histoire de Charles V* publiée par l'abbé Lebeuf.

BALLADE.

Seulette suis et seulette veuil estre.
Seulette m'a mon doulx ami laissiée,
Seulette suis sans compagnon, ne maître ;
Seulette suis dolente et courrouciée,
Seulette suis en langueur maisaissiée (mal à l'aise).
Seulette suis plus que nulle esgarée,
Seulette suis sans ami demourée.

C'est elle qui nous a conservé cette réponse de Charles V à un courtisan qui murmurait contre les faveurs accordées aux gens de lettres : « Tant que sapience sera honorée en ce royaume, il continuera à prospérité, et quand déboutée y sera, il décherra. »

Alain CHARTIER (1386—1438), né à Bayeux, mort à Avignon. Nous avons déjà donné ces dates page 828, mais d'autres sources indiquent qu'il naquit de 1380 à 1390, sans préciser l'année, et qu'il mourut en 1449, si toutefois on peut considérer comme parfaitement authentique une épitaphe retrouvée dans la ville d'Avignon au XVIIIe siècle. Après avoir fait ses études à l'Université de Paris, il entra dans les ordres et fut successivement attaché aux rois Charles VI et Charles VII en qualité de secrétaire et de conseiller; il remplit des missions fort importantes et fut envoyé comme ambassadeur en Ecosse et en Allemagne. On ne peut s'étonner qu'il ait été récompensé de ses services par des dignités ecclésiastiques et qu'il ait obtenu l'un des archidiaconats de Notre-Dame de Paris. La faveur royale en s'arrêtant sur lui ne faisait que consacrer l'enthousiasme populaire dont il était l'objet à si juste titre. Jamais poète en France ne s'était inspiré du sentiment national au même degré qu'Alain Chartier. *Le livre des quatre dames*, dont nous avons cité quelques fragments, *le Quadriloque invectif* (1422); *la Ballade de Fougières, que les Anglais, anciens ennemis de France, prindrent pendant les tresves, comme parjures*, respirent le patriotisme le plus pur et le plus ardent. Comme moraliste, il ne craignit pas de flétrir les vices de la cour et ceux du clergé, et les honnêtes gens de son siècle applaudissaient avec transport aux plaintes énergiques, aux traits de généreuse indignation qu'ils trouvaient dans des ouvrages tels que *le Curial* et *l'Espérance* ou *Consolation des trois vertus*. N'oublions pas de mentionner le *Breviaire des Nobles*, sinon comme l'un des titres littéraires les plus brillants d'Alain Chartier, du moins comme l'une des compositions poétiques de cet auteur qui eurent le plus de succès au XVe siècle. Il est bien regrettable que ce noble poète n'ait eu pour traduire ses plus généreuses inspirations qu'une langue encore indigente. Celle de Charles d'Orléans et de François Villon n'est pas beaucoup plus riche, mais elle est déjà plus souple et plus harmonieuse et nous y retrouvons le souffle, tiède encore, de ces deux poètes de la dernière moitié du XVe siècle. Alain Chartier s'est moins préoccupé de la peinture de sa vie intime que de l'influence qu'il pouvait exercer sur les idées de ses contemporains; c'était, il ne faut pas l'oublier, un personnage officiel qui prenait la parole de très-haut et s'adressait

à son siècle; de là les allures un peu guindées et un peu déclamatoires de son style. Quoi qu'il en soit, le trait si connu de la jeune Dauphine, Marguerite d'Ecosse qui, trouvant le vieil Alain endormi, voulut baiser cette bouche « d'où estoient yssus tant de mots dorez et vertueuses paroles, » suffit pour donner une idée de la popularité immense dont l'auteur du *Livre des quatre dames* jouissait de son vivant.

La première édition complète qui ait été donnée des œuvres d'Alain Chartier, est celle d'André Duchesne; elle fut publiée à Paris, en 1617. A. R.

Olivier BASSELIN (1350—1418). Poète ouvrier, né dans le Val-de-Vire, en Normandie. « Ses chansons, origines de nos vau-de-villes, devraient, dit Ménage, s'appeler Vaux-de-Vire, » parce qu'elles furent premièrement chantées dans les environs de sa ville natale (Cité page 6).

L'édition des *Vaux-de-Vire* de Basselin donnée en 1833, contient, dans son *supplément*, de soi-disant vieilles chansons françaises, dont l'une n'est pas authentique, d'après M. Travers lui-même, qui a reconnu l'avoir composée.

Charles D'ORLÉANS (1391—1464), père de Louis XII et grand-oncle de François Ier, était fils du duc Louis d'Orléans, qui fut assassiné à l'instigation de Jean Sans-Peur, duc de Bourgogne, en 1407. — Blessé et fait prisonnier à la bataille d'Azincourt qui eut des suites si funestes pour la France, il fut retenu 25 ans en Angleterre. Ses instincts poétiques développés de bonne heure par les soins tout particuliers et la direction intelligente que Valentine de Milan, sa mère, avait donnés à son éducation, trouvèrent dans les douloureux loisirs d'une longue captivité, un aliment qui leur eût manqué peut-être dans les conditions ordinaires de la vie féodale au xve siècle. Charles d'Orléans était doué d'une imagination vive et délicate, d'une âme douce et tendre; cependant, s'il eût passé les plus belles années de sa jeunesse à ferrailler sur les champs de bataille, ou si son ambition l'eût poussé comme les autres princes du sang royal à prendre un rôle dans les factions qui déchiraient alors la France, il est probable que nous n'admirerions pas aujourd'hui dans ses ballades cette grâce à la fois souriante et mélancolique, cette veine de sentiment et d'émotion qui les distinguent entre toutes les compositions poétiques de la même époque. N'est-il pas singulier que cette belle prière pour la paix, dont nous regrettons de ne pouvoir citer (p. 7) qu'une seule strophe, soit sortie du cœur d'un chevalier, d'un prince qui, suivant les idées de son siècle et les traditions de sa race, devait tout à la guerre, puisqu'il ne relevait après Dieu que de son épée. Tout en faisant la part des aspirations personnelles de l'homme et du poète, il nous semble qu'il y a dans l'expression réitérée d'un vœu et d'un sentiment si contraires aux instincts de son sang, l'indice d'un progrès moral qu'il n'est pas inutile de constater. Au surplus, en dehors de toute considération générale, il serait difficile que la figure de cet aimable poète, qui se détache si doucement éclairée sur l'un des horizons les plus sombres de notre histoire, n'attirât pas toutes nos sympathies.

Ce fut Chalvet, qui, en 1803, découvrit les poésies de Charles d'Orléans, dans la bibliothèque de Grenoble. La première édition vraiment complète est due à M. Aimé Champollion. Elle a paru en 1842. A. R.

Réné D'ANJOU (1408—1480), comte d'Anjou et de Provence, roi de Sicile arrière-petit-fils du roi Jean, né au château d'Angers. Après diverses vicissitudes, il se fixa dans son comté de Provence, où il cultiva et encouragea les lettres et les arts.

On a de lui des poésies gracieuses et un ouvrage en prose sur les tournois.

FIN D'UN TOURNOI.

Quand il semblera bon aux juges que le tournoy aura assez duré, ils feront faire à leurs clérons et trompettes une sonnade pour faire cesser les tournoyeurs; laquelle faitte, feront dire par leur hérault ou poursievant les parolles qui après s'ensievent : « Chevaulciez, banières, despartez-vous des rengs et tournez au logis; et vous, seigneurs, princes, barons, chevaliers et escuiers, qui cy endroit estes tournoyans devant les dames, avez tellement fait voz devoirs, que desoresmais vous en povez à la bonne heure aller et départir des rengs, car desjà est le prix assigné, lequel sera ce soir par les dames donné à celui qui l'a desservi.

Guillaume COQUILLART, poète renommé du xve siècle, sur lequel on n'a aucun détail biographique. On sait seulement qu'il était official, c'est-à-dire juge du tribunal ecclésiastique de Reims, et qu'il assistait en cette qualité au sacre de Charles VIII, en 1484. On cite de ce poète : *le Blason des Armes et des Dames*, *les Monologues de la Botte de foin et du Puys; le Monologue des Perruques* et *les Droits nouveaulx*. « C'est, dit M. Viollet-Leduc, le premier auteur écrivant avant Marot que les personnes étrangères à notre vieux langage puissent lire aujourd'hui presque sans glossaire. Cette qualité, fort remarquable chez Coquillart, fut tellement reconnue, que, jusqu'à la fin du xvie siècle, les puristes, pour reconnaître qu'un mot était réellement français exigeaient que ce mot se trouvât dans Coquillart. »

Henri BAUDE, né à Moulins en 1430, poète. Lui-même fut longtemps inconnu, et ne sortit de l'obscurité qu'en 1488, par les soins de M. Jules Quicherat. Baude s'attacha de bonne heure à la cour. Charles VII lui donna, en 1458, un office d'élu des aides dans le Bas-Limousin. Plus tard, il fut persécuté pour avoir composé une *moralité* contre les courtisans. Ses ballades ont un ton satirique qui ne manque pas de grâce.

REGRETS EN RONDEAU.

Le cueur la suyt, et mon œil la regrette
Mon corps la plainct, mon esperit la guette
Celle qui est de parfaictes la fleur,
Dont à jamais j'ai ordonné ung pleur
Perpétuel, en pensée secrète.
Tous en font dueil et chascun la souhaite;
Plusieurs en ont dure complaincte faicte,
Car elle avait gaigné de maint seigneur
Le cueur.

François VILLON (1431—1461). L'analyse des œuvres de Villon, dit M. Viollet-Leduc, est l'histoire de sa vie. Villon était son nom propre, et non pas Corbueil, comme on l'a cru mal à propos sur l'autorité de Fauchet. Il naquit à Paris. Il perdit son père presque en naissant, et il fut élevé par Guillaume Villon, son parent. Il paraît qu'il dépendait de lui de faire de bonnes études.

Hé Dieu! si j'eusse étudié
Au temps de ma jeunesse folle,
Et à bonnes mœurs dédié,
J'eusse maison et couche molle.

Mais quoy! je fuyoie l'escole,
Comme faict le mauvays enfant.
En escrivant ceste parole
A peu que le cueur ne me fend.

L'école buissonnière commencée dès l'enfance se continua dans la jeunesse,

et la vie du poète fut un vagabondage continuel. Malheureusement pour lui, Villon franchit les limites permises de la Bohème, et pour parler le langage de Clément Marot, il s'exerça dans l'art de « *la pince et du crocq.* » Condamné à la potence, il en appela au parlement, et sa peine fut commuée en celle du bannissement. Plus tard, il se fit encore reprendre, on ne sait pour quel délit, et il ne dut sa grâce et sa liberté qu'à la clémence de Louis XI, qui le tenait en grande estime comme poète. Il y avait entre l'auteur du *grand Testament* et le joyeux conteur de la cour de Bourgogne bien des affinités d'esprit; ils étaient tous deux de la vieille école gauloise.

On ne possède aucun document sur la mort de Villon; on présume qu'elle arriva peu de temps après sa délivrance, en l'année 1461. C'est du moins à partir de cette époque qu'on perd complétement la trace du poète.

On peut juger, par le fait suivant, de la popularité que Villon avait eue pendant la seconde moitié du xve siècle. Clément Marot, chargé par François Ier lui-même de donner une édition des œuvres du vieux poète, ne trouva pas de meilleur moyen de restituer le texte primitif dans certaines pièces, que de recourir à la mémoire des derniers contemporains de Villon qui avaient appris ses vers dans leur jeunesse, et ne les avaient pas oubliés.

Quel surprenant témoignage de la puissance du sentiment national en France que cette vogue qui, des bas-fonds de la société parisienne, portait jusqu'au pied du trône le plus brillant de l'époque, le nom et les œuvres du poète populaire! La cour et la noblesse avaient pourtant un interprète plus délicat de leurs idées et un peintre plus fidèle de leurs mœurs que l'auteur du *Jargon*. Quel poète était plus apte à recueillir la succession d'Alain Chartier que Charles d'Orléans? Même au commencement du xvie siècle, quelles poésies étaient mieux faites pour charmer les loisirs du prisonnier de l'Alcazar que celles du prisonnier de la tour de Londres? Cependant, François Ier qui devait nécessairement les connaître et même les considérer comme une part précieuse de son héritage, puisqu'elles étaient de son grand-oncle, ne songea point à les publier, tandis qu'il faisait rééditer avec le plus grand soin les vers d'un enfant de la Bohême, que la Muse était allée chercher non loin de la Cour des Miracles.

Nous avons déjà cité Villon, page 8. A. R.

MARTIAL de Paris, dit D'AUVERGNE (1440—1508), auteur des *Arrêts d'Amour*, de *l'Amant rendu cordelier* et *des Vigilles de la mort du roi Charles VII, de l'Observance d'amour*, qui, suivant Colletet, furent si populaires en France vers la fin du xve siècle, que les laboureurs les chantaient en cultivant la terre. (Cité page 11). Nous lui empruntons encore cet

EXTRAIT DES *Vigilles* DE CHARLES VII.

Vivent pastoureaulx,
Brebiz et aigneaulx,
Moutons à troppeaux,
Bergiers, pastourelles,
A tout leurs gasteaulx,
Fariez de beaux aulx,
Pastez de naveaulx,
Au lart et groiselles;
Cornez, challumelles
Dansez, sauterelles,
Filles et pucelles,
Prenez vos chappeaux
De roses vermeilles
Et les beaulx rainceaulx
Tout plein de prunelles,
Faictes tourne bouëlles
Sur prez et sur treilles
Au chant des oyseaulx.

Jean MAROT (1457—1517), né à Caen, se fit connaître de bonne heure par des poésies qui n'étaient pas sans mérite. Il fut d'abord attaché comme valet de chambre à la personne de la reine Anne de Bretagne, qui le donna à Louis XII. Il accompagna ce prince en Italie, et il a laissé un récit en vers des deux expéditions de Gênes et de Venise, qu'on lit avec intérêt et qu'on peut même consulter

comme document historique. Jean Marot a composé une foule de rondeaux; celui que nous citons, pour donner une idée de la manière de l'auteur, est emprunté au *Doctrinal des Princesses et nobles Dames*. Jean Marot pressentait le brillant avenir poétique de son fils, si nous en jugeons par le témoignage de ce dernier, lorsqu'il rappelle les conseils que son père lui donnait avant de mourir :

Et me souvient, quand sa fin attendoit
Qu'il me disoit, en me tenant la dextre :
Filz, puisque Dieu t'a fait la grâce d'estre
Vray héritier de mon peu de scavoir,
Quiers en le bien qu'on m'en ha fait avoir.

Voici deux morceaux de Jean Marot :

I. LA POÉSIE.

C'est un savoir tant pur et innocent,
Qu'on n'en sauroit à créature nuire.
Par preschemens le peuple on peult séduire,
Par marchander tromper on le peult bien,
Par plaidoirie on peult manger son bien,
Par médecine on le peult bien tuer;
Mais ce bel art ne peult tel coup ruer.

II. RONDEAU.

Ne trop ne peu parler doit la princesse;
Car trop parler sa gravité abaisse,
Et le trop peu monstre simplicité;
Le moyen donc est de nécessité,
Qui du parlant démonstre la sagesse.
Ains que parler doit penser quoy ne qu'est-ce,
Que dire veult, et lors, en toute humblesse,
Doit proférer sans haster son dicté
Ne trop ne peu.

Si d'aventure elle a deuil ou destresse,
Estre elle doit de sa langue maîtresse,
Chercher raison, fuyr témérité;
Si joye elle a, en toute auctorité
La doit porter, sans monstrer sa lyesse
Ne trop ne peu.

Pierre BLANCHET (1459-1519), avocat, auteur dramatique, né à Poitiers. On lui attribue l'*Avocat Patelin*, mais avec moins de fondement, selon nous, qu'à Antoine La Salle.

Octavien DE SAINT-GELAIS (1466—1502), né à Cognac; fit ses études au collége Sainte-Barbe, à Paris. Il a traduit l'*Odyssée* d'Homère, l'*Enéïde* de Virgile et les *Héroïdes* d'Ovide. Son principal ouvrage est *le Séjour d'honneur* qu'il dédia à Charles VIII. C'est une sorte de fiction allégorique moitié prose et moitié vers, dans laquelle on trouve çà et là parmi des longueurs, de fort gracieux détails et un véritable sentiment de la grande poésie.

Octavien de Saint-Gelais, que nous avons cité page 12, mourut évêque d'Angoulême en 1502, ce qui ne l'empêcha pas de laisser un héritier de son nom et de son talent poétique dans son fils Octavien. Voyez plus loin.

Roger DE COLLERYE (1470—1536), poète, né à Paris. Il passa, dit un biographe, une partie de sa vie à Auxerre, à s'escrimer contre ses deux ennemis acharnés, *Faulte d'Argent* et *Plate Bource*.

POVRETÉ DE ROGER BONTEMPS.

A rondeler et composer Epistre
Prosaiquer, coucher en ryme plate
Ou ballader, jà ne fault qu'on en flatte,
N'y ai gagné la valleur d'ung pulpitre.
D'y acquérir office, croce ou mitre
Au temps qui court ne fault jà que me haste,
A rondeler.

Cil qui n'entend des loix ung seul chapitre
Est élevé aussi hault qu'ung Pilate,
Et vestu de velours et d'écarlate,
Mais estimé je suis moins qu'un bélistre
A rondeler.

Jacques COLIN, abbé de Saint-Ambrois, lecteur et secrétaire du roi François Ier, n'a laissé qu'un fort petit nombre de poésies. Nous avons emprunté à la bibliothèque poétique de M. Viollet le Duc la seule pièce que nous ayons trouvée de cet auteur. (Voir page 15.)

Jehan DU PONTALAIS, poète et bouffon qui vivait encore au commencement du XVIe siècle, fut emprisonné par ordre de François Ier, pour avoir raillé les gens de cour. On lui attribue aujourd'hui les *Contredits de Songecreux*, dont il n'est pas encore bien prouvé que Gringore ne soit pas l'auteur.

L'ARGENT.

Qui argent a la guerre il entretient,
Qui argent a gentilhomme devient,
Qui argent a chasseur lui fait honneur,
C'est monseigneur;
Qui argent a les dames il maintient,
Qui argent a tout bon bruyt lui advient,
Qui argent a c'est du monde le cueur,
C'est la fleur.
Sur tous vivans c'est cil qui peut et vault,
Mais aux meschans (pauvres) tousjours argent leur fault.

Laurent DES MOULINS, poète du XVe siècle, disciple de Gringore, était un prêtre chartrain. Il a composé le *Cymetière des Malavisés*.

Les gros gourmans n'ont jamais autre église
Qu'une cuisine où ils font leur service,
Et leur prestre est, que pas fort je ne prise,
Le cuysinier qui fait, sans nul faintise,
Oblations au ventre et sacrifice;
Car autre Dieu n'ont, la chose est notice,
Que leur ventre où font services beaux :
D'yvrongnerie il vient infinitz maulx.

Melin DE SAINT-GELAIS (1491—1558), fils d'Octavien, né à Angoulême, poète fort goûté sous le règne de François Ier, et dont le talent a beaucoup de rapport avec celui de Clément Marot, surtout dans l'épigramme. Mais il ne faudrait pas pousser trop loin la comparaison entre ces deux poètes qui ont eu parfois la même inspiration, mais rarement le même souffle. (Cité page 18.)

D'APRÈS CLAUDIEN.

Bienheureux qui a passé son âge
Dedans le clos de son propre héritage,
Et n'a de vue éloigné sa maison,
En jeunes ans et en vieille saison;
Qui, d'un bâton et d'un bras secouru,
Va par les champs où jeune il a couru,
Les siècles longs pas à pas racontant,
Du toit champêtre où il est habitant!

Clément MAROT (1495—1544), né à Cahors, mort à Ferrare, fils de Jean Marot

et son successeur dans l'emploi de valet de chambre du « *très chrestien roy François premier de ce nom.* » Nous l'avons déjà cité page 16.

L'esprit et le talent, on n'en saurait douter, faisaient aussi partie de la succession de maître Jehan ; mais l'héritier fut si riche de son propre fonds qu'on a presque oublié ce qu'il devait à son père. « Clément Marot, « dit M. Viollet-Leduc, » est le seul poète de son temps qui n'ait jamais cessé d'être lu, et dont le nom est encore cité, même sur parole, comme le représentant de toute notre vieille poésie. La portée de l'esprit de Marot se trouve juste au niveau de son temps : il se conforma à toutes les formes adoptées ; il ne hasarda rien ; il n'innova point, mais il atteignit, sans efforts apparents, à la perfection de tout ce qui avait été tenté par ses prédécesseurs. La vie de Marot se lit tout entière dans ses poésies : on l'y voit brave soldat, blessé à la bataille de Pavie et pris aux côtés de son maître, de son roi ; courtisan sans bassesse, familier sans insolence, il partagea sa vie entre les plaisirs de la Cour et les angoisses de la prison où il fut deux fois renfermé pour cause de religion. Il mourut banni, à Ferrare, âgé de 49 ans. »

Comme Etienne Dolet, à qui ses accointances avec les calvinistes devaient coûter si cher, Clément Marot fut de bonne heure conquis à la Réforme à laquelle il semble même avoir voulu donner un gage sérieux en publiant la traduction en vers des psaumes de David et du cantique de Moïse, *selon la vérité hébraïque*. Malheureusement, l'inspiration et le souffle lyriques manquaient à ce gracieux poète, dont la verve toute gauloise et le bon sens si aiguisé s'appropriaient merveilleusement à l'épître et à l'épigramme, mais n'étaient d'aucun emploi dans la poésie sacrée. Clément Marot dut peut-être moins aux heureuses dispositions de son génie qu'au milieu propice où elles se développèrent, la faveur constante et presque exclusive dont il a joui auprès des lettrés français pendant les deux siècles qui ont précédé le nôtre. Il fut le poète du matin de la Renaissance ; mais il tenait encore au moyen-âge par d'assez fortes attaches pour avoir conservé de notre vieil idiome ces grâces naïves, ces allures franches et libres et ce goût de terroir, que la science et les importations étrangères devaient faire disparaître de plus en plus de notre littérature. Marot n'est pas, selon nous, le plus grand des poètes français du XVIe siècle ; mais il est peut-être le plus naturel de tous et celui qui s'est le moins écarté des traditions du génie national. Voilà pourquoi il trouva grâce devant le XVIIe siècle, si dédaigneux à l'endroit de nos vieux écrivains, et pourquoi il ne resta pas, comme Ronsard et toute la pléiade, en dehors du Parnasse renouvelé. Maître Clément fut, au contraire, accepté comme le représentant officiel de notre ancienne poésie ; on fit plus que de lui accorder une place parmi nos classiques : on donna son nom à un genre littéraire dans lequel on se plut à imiter sa forme et ses procédés de composition. En un mot, il eut la gloire de compter au nombre de ses imitateurs, La Fontaine et Voltaire. A. R.

Jean PARMENTIER, poète du XVe siècle, était né à Dieppe ; ce fut le premier Français qui aborda au Brésil et à Sumatra. Il mourut dans l'île de Taprobane, sous le règne de François Ier. On a de lui un poème intitulé : *Des merveilles de Dieu et de la dignité de l'homme.*

Qui congnoistra les merveilles de mer,
L'horrible son, plein de péril amer,
Des flots esmeus et troublez sans mesure ?
Qui la verra par gros vent escumer,
Pousser, fumer, sublimer, s'abysmer,
puis soudain tranquille sans fracture ?
Qui congnoistra son ordre et sa nature ?
Mais qui dira : j'ay veu telle adventure,
Sinon celluy qui navigue dessus ?
Celluy là peult bien dire par droiture :
O merveilleuse et terrible facture
Du merveilleux qui habite là-sus.

Guillaume CRÉTIN, dont le véritable nom était Du Bois, poète, chantre et chanoine de la Sainte-Chapelle, vivait à Paris encore dans les premières années du XVIe siècle. Il fut donc contemporain des rois Charles VIII, Louis XII et François Ier, mais on ignore la date de sa naissance; on croit, d'après le témoignage de Geoffroy Thory, qu'il mourut en 1525.

Il fut regardé par ses contemporains comme un grand poète; Clément Marot lui-même lui a prodigué les plus flatteuses épithètes; mais l'auteur de Pantagruel ne semble pas avoir partagé cet engouement et, avec son impitoyable bon sens, il a tourné en ridicule, sous le nom de Raminagrobis « le bon Crétin au vers équivocqué, » qui croyait avoir surmonté toutes les difficultés de son art quand il écrivait des vers tels que ceux-ci :

Que n'avons-nous Juvenal et Horace?
Que n'est *or a ce* ung second Perse en vie
Ou un Lucain? Qu'est-ce? mais que *sera-ce?*
Armes, *cuyrace* et lance suyvant *race.*

Ses œuvres ont été publiées en 1525 par son ami François Charbonnier. Ses *Chants royaux, Oraisons et aultres petits traités* ne justifient nullement la haute opinion que ses contemporains eurent de lui :

Considérez, si femme voulez prendre.
Par quel chemin il faut qu'on la charrye,
Si faulte faict, et la voulez reprendre,
Elle en sera forcenée et marrye.
Soyez dolent, il faudra qu'elle rye;
Soyez joyeux, elle fera ses tours :
Si en usant des ruzes et destours,
Bien cognoissiez que de vous se desgoutte,
Et faulte vient; pour principal recours,
Faictes semblant de jamais n'y veoir goutte.

Pierre GRINGORE, né à Caen, vers la fin du XVe siècle, a composé et publié un grand nombre d'ouvrages poétiques de 1500 à 1544. La date de sa naissance et de sa mort sont inconnues, bien qu'il ait joui d'une grande réputation dans la première partie du XVIe siècle. On sait qu'il fut protégé tout particulièrement par le roi Louis XII et qu'il remplit les fonctions de héraut d'armes du duc de Lorraine. Y avait-il chez Gringore l'étoffe d'un grand poète comique, c'est ce que nous n'oserions affirmer; mais ses productions dramatiques, si élémentaires qu'elles soient encore au point de vue de l'art, marquent déjà un progrès sensible et elles dénotent une intelligence vive et fine, un esprit aiguisé de malice et fertile en expédients, en un mot, un écrivain à qui le hasard seul de sa naissance a enlevé le rang que, moins d'un siècle plus tard, son talent lui eût assuré parmi les poètes comiques les plus estimés.

Ses principaux poèmes sont : le *Casteau d'amour*, les *Folles entreprises*, les *Faintises du monde* et *les Contredictz de Songecreux.*

Gringore composa aussi, sur la demande de Louis XII, une pièce de théâtre qui fut représentée aux Halles de Paris pendant le carnaval de 1511, sous le titre du *Jeu du prince des sots et mère sotte.*

Eloy D'AMERVAL, prêtre de Béthune, fit imprimer en 1508 *le livre de la Dyablerie* « très-proffitable aux chrestiens et aorné de maximes fort belles, et rempli de joyeux termes pour bien rire. » Ces joyeux termes ne sont point de nature à être cités ici.

Pierre VACHOT, poète du XVIe siècle, auteur de la *Déploration des Estats de France*, 1513.

Prince qu'on note que si debvoit pleuvoir
Pierres, cailloux, fleurira blanche croix.
Ne taschent plus Anglois nous decepvoir
Car France est cimetière aux Anglois.

Symphorien CHAMPIER, poète et littérateur du XVIe siècle, mort vers 1535 — La *Nef des Dames vertueuses*, en prose et en vers; la *Nef des Princes*, id. Auteur d'une *Vie du chevalier Bayard.*

Etienne DOLET (1509—1546), imprimeur, né à Orléans, érudit, littérateur et poète latin, l'un des partisans les plus hardis de la réforme religieuse et littéraire du XVIe siècle. Il fut, dans sa jeunesse, secrétaire à Venise, s'établit imprimeur à Lyon, et se fit de nombreux ennemis par la hardiesse de ses opinions religieuses. Il fut accusé d'athéisme, condamné et brûlé à Paris, le 3 août 1546 On a de lui quelques poésies en français.

HENRI II (1519—1559), roi de France, fils de François Ier. Il aimait la poésie et les lettres, et a composé quelques vers adressés à sa maîtresse Diane de Poitiers.

Plus ferme foy ne fut oncques jurée
A nouveau prince, ô ma belle princesse !
Que mon amour qui vous sera sans cesse
Contre le temps et la mort asseurée.
De fossés creux ou de tour bien murée
N'a besoin de mon cœur la forteresse
Dont je vous fis dame, reine et maîtresse,
Parce qu'elle est d'éternelle durée.
Trésor ne peult sur elle estre vainqueur :
Un si vil prix n'acquiert un gentil cœur.

LEMAIRE DE BELGES, poète du XVIe siècle, disciple de Crétin et de Molinet, a composé le *Temple d'honneur et de vertus.*

CHANSON DE GALATÉE.

Arbres feuillez, revestus de verdure
Quant l'Yver dure, on vous voit désolez.
Mais maintenant aucun de vous n'endure
Nulle laidure, ains vous donne nature
Riche paincture, et flourons à tous lez;
Ne vous branslez, ne tremblez, ne crouslez,
Soyez meslez de joye et fleurissance,
Zéphire est sus, donnant aux fleurs issance.

Gentes bergerettes,
Parlons d'amourettes
Desoulz les coudrettes;
Jeunes et tendrettes
Cueillent fleur jolie,
Framboises, meurettes,
Pommes et poirettes
Rondes et durettes,
Flourons et flourettes
Sans mélancolie.

MICHEL D'AMBOISE, poète du XVIe siècle, écrivait, vers 1532, des *Ballades*, des *Complaintes*, des *Epigrammes*. Sa meilleure composition est la *Vision advenue à l'esclave fortuné.*

LE PRINTEMPS.

Au temps de Ver qu'ung chasseur prend plaisance
A escouter la musique accordance
Des oysillons qui par champs à loysir,
A gergonner prennent joye et plaisir;
Voyant les fleurs en verdures croissantes
Arbres vestus de feuilles verdoyantes,
Prendre Cérès sa robe jà couverte
Totalement de branche ou herbe verte,
Dame nature à orner les branchettes
De prunes, noys, cerises et pommettes
Et d'autres biens qui servent de pasture
A toute humaine et fragile facture,
Le Dieu Priape, en jardins cultiveur,
Donnait aux fleurs délicate saveur.

Maurice SCÈVE (mort en 1564), poète du XVIe siècle, né à Lyon. — *Délie, objet de plus haulte vertu ; le Microcosme.*

Antoine HEROET (mort en 1568), poète. — *Epître à François Ier ; la Parfaicte amye.*

Marot tenait ce poète en grande estime.

Jehan DIVRY, poète du XVIe siècle, né à Beauvais. — *Les Estrennes des filles de Paris.* Il a lui-même résumé sa vie dans les deux vers suivants :

Aulcunes fois suis saoul, puis des jours trois,
Pain, vin, chair, pois, ne fourre en ma besace.

Olivier DE MAGNY vécut sous François Ier et Henri II, dont il fut nommé secrétaire. — Il publia, sous le titre d'*Amours*, ses premières poésies en 1553. Entre son début et sa mort qui arriva peut-être vers 1560, parurent ses *Odes amoureuses* et d'autres poésies tout imprégnées des parfums de la Renaissance; comme la pièce que nous avons cité de lui, page 20.

François HABERT, né en 1520 à Issoudun, poète et traducteur. Il étudia le droit à Toulouse, et vint à Paris chercher la fortune qu'il ne rencontra pas sans doute, car il se décerna à lui-même le surnom du *banni de lyesse* (gaieté). Henri II l'avait pourtant chargé de traduire en vers de dix syllabes *les Métamorphoses d'Ovide*, et lui avait donné le titre de poète royal. On a de lui des fables et des poésies diverses. Sa fable *du Lion, du Loup et de l'Asne*, a servi de type à celle des *Animaux malades de la peste.* — Sa *Nouvelle Pallas* est une très-froide allégorie.

Joachim DU BELLAY (1524—1560), l'un des poètes les plus remarquables du XVIe siècle, surnommé l'*Ovide français*. Il naquit au château de Liré, à huit lieues d'Angers; il mourut d'apoplexie à Paris. Neveu du cardinal, il embrassa l'état ecclésiastique et il n'est pas douteux qu'il ne fût parvenu aux plus hautes dignités de l'Eglise, si une mort prématurée ne l'eût arrêté dans sa carrière. Nommé chanoine de l'église de Notre-Dame par son cousin, Eustache du Bellay, évêque de Paris, il avait été désigné par son oncle le cardinal pour le siége de Bordeaux. Après la mort de François Ier (1547), Joachim du Bellay suivit son oncle en Italie. Ce fut dans la capitale du monde catholique, où il séjourna plus de trois ans, qu'il composa quarante-sept sonnets sur les *Antiquités de Rome*, auxquels il en ajouta bientôt cent quatre-vingt-trois autres sous le titre de *Regrets*. Ses contemporains émerveillés de cette poésie élégante et facile qui se trouvait à l'aise sous l'une des formes les plus propres à entraver l'essor de la pensée, le surnommèrent le *Prince du Sonnet*. Une des premières éditions de Du Bellay, qui aient été publiées après la mort de ce poète peut-être, porte ce titre : *les OEuvres françoises de Joachim Du Bellay, gentilhomme angevin et « poète excellent » de ce temps*, etc. Il n'y a rien d'exagéré dans cette dernière qualification que la postérité a consacrée. L'auteur du *Poète courtisan*, de la *Vieille courtisane*, et de tant d'autres pièces que nous voudrions pouvoir citer, est à coup sûr un des précurseurs de Regnier et de Boileau dans la satire. Ajoutons que dans la *Défense et illustration de la langue françoise*, il a posé d'une main aussi savante qu'habile les premiers principes de critique littéraire, et préparé la base solide sur laquelle devaient s'asseoir bientôt de si riches et de si robustes monuments. (Voyez les citations, page 18. Pour les homonymes, voy. pages 832 et 833).

Pierre DE RONSARD (1524-1585), né dans les environs de Vendôme, d'une

famille noble originaire de la Hongrie. Il fut successivement attaché comme page à la personne du duc d'Orléans, fils de François Ier, et à celle du roi d'Ecosse, Jacques Stuart. Atteint, jeune encore, d'une surdité qui l'obligea de renoncer à la vie des cours et de se confiner dans la retraite, il se livra avec ardeur à l'étude des lettres. Il passa cinq années entières sur les bancs du collége de Coquerel, à Paris, où il eut pour maîtres Jean Daurat et Adrien Turnèbe. On peut croire qu'il profita des leçons de ces savants illustres puisqu'il fit jouer devant eux, à l'occasion d'une solennité scolaire, le *Plutus* d'Aristophane qu'il avait traduit en vers français. Aucun des contemporains de Ronsard ne contesta sa gloire, et jamais poète ne fut plus honoré, plus acclamé de son vivant que l'auteur de la *Franciade*. Novateur des plus hardis, il eut pour complices de ses tentatives, même les moins acceptées par la raison et le goût, toutes les plus belles intelligences de son temps. On sait de quels honneurs et de quels bienfaits il fut comblé par les princes de la maison de Valois. Quand il mourut dans son prieuré de Saint-Cosme, près de Tours, sa mort fut regardée comme une calamité publique. Un service, auquel assistaient la Cour et le Parlement, fut célébré à Paris en l'honneur du poète, dont l'oraison funèbre fut prononcée par un prince de l'Eglise, le cardinal Du Perron.

Tout a été dit sur Ronsard; mais si l'on veut connaître les meilleures et les plus justes appréciations qui aient été faites de son talent ou de son génie, c'est encore à M. de Sainte-Beuve qu'il faut recourir. Qui pouvait mieux comprendre et mieux expliquer en effet les innovations de Ronsard, que le brillant critique qui formulait ses jugements le lendemain d'une grande révolution littéraire, et poète novateur lui-même, s'efforçait de rajeunir les formes de la poésie contemporaine. Nous renvoyons donc nos lecteurs au tableau de la littérature française, au XVIe siècle, page 25. Nous ne devons pas oublier pourtant que c'est à M. Viollet-Leduc que revient l'honneur d'avoir préparé la réaction littéraire qui devait s'opérer en faveur de Ronsard, par l'étude qu'il consacrait à ce poète dans une remarquable histoire de la satire en France, publiée en tête des œuvres de Mathurin Regnier, vers 1822. A. R.

Les œuvres de Ronsard se composent d'un poème épique inachevé, *la Franciade*, en vers de dix syllabes; de cinq livres *d'odes*, de deux livres *d'hymnes*, deux livres de poèmes, quatre livres de sonnets, sous le titre d'*Amours*, du *Bocage royal*, recueil d'épîtres, et enfin d'une multitude d'*Elégies*, de *Chansons*, etc.

Le pied de familiarité sur lequel il vivait avec Charles IX se dépeint encore par ces vers :

Ronsard, tu connais bien que si tu ne me vois,
Tu oublies soudain de ton grand roi la vois
Mais pour t'en souvenir, pense que je n'oublie
Continuer toujours d'apprendre en poésie :
Et pour ce que j'ai voulu t'envoyer cet escript
Pour enthousiasmer ton phantastique esprit,
Donc, ne t'amuse plus à faire ton ménage
Maintenant n'est plus temps de faire jardinage.
Il faut suivre ton roi qui t'aime par sus tous
Pour les vers qui de tous coulent braves et doux ;
Et crois, si tu ne viens me trouver à Amboise,
Qu'entre nous adviendra une bien grande noise.

*
* *

Ronsard, à l'imitation de ce qui s'était fait sous Ptolémée-Philadelphe, imagina de former une *Pléiade poétique*, dont il occupait lui-même le centre et dans laquelle il admettait comme astres subalternes :

Joachim du Bellay, promoteur de la révolution littéraire; Daurat, son maître; Amadis Jamyn, son élève; Remi Belleau, Estienne Jodelle; Ponthus de Thiard; Antoine Baïf; Scévole de Sainte-Marthe et Muret.

Jean DAURAT (1510—1588), en latin *Auratus*, érudit et poète latin, né en Limousin.

Charles FONTAINE (1515—1588), est un élève de Marot, qui publia en 1555 un recueil de poésies dans lesquelles on ne retrouve ni la grâce naturelle ni la verve élégante de son maître; en un mot, *les Ruisseaux de fontaine*, tel est le titre du recueil, ne sont pas des plus limpides; il en est pourtant d'assez purs et d'assez abondants, mais ceux-là ont pris leur source dans le cœur du poète. On peut citer, parmi les meilleures inspirations de Fontaine, le chant qu'il composa sur la naissance de son second fils et auquel nous avons emprunté quelques strophes, page 25.

Louise Charly, dite LABÉ (1526—1566), surnommée « la Belle cordière, » née à Lyon. Ses œuvres poétiques se composent de vingt-quatre sonnets, trois élégies, une épître et un dialogue en prose. On pourrait appeler Louise Labé, la Sapho française; ses vers respirent la passion la plus vive, et son cœur semble y palpiter encore; ils ajoutent à cette qualité intime la grâce et la facilité de la forme. (Voy. les citations qu'elles nous a fournies, page 21.)

Marc-Antoine MURET (1526—1585), humaniste, né à Muret (ancien Limousin), mort à Rome, appartint à la Pléiade. Il fut à la fois théologien, jurisconsulte et poète; c'est à ce dernier titre que nous l'avons fait entrer dans un groupe d'écrivains auquel il ne se rattache peut-être pas suffisamment, car ses poésies latines le recommandent moins à la postérité que ses travaux d'érudition et de critique, tels que ses commentaires sur Térence, Horace, Catulle, Tibulle, Properce, Tacite, Aristote, etc. et ses discussions sur le Ier livre des Pandectes, sur l'Origine du droit et sur les Constitutions des princes. — Le pape Grégoire XIII décerna à Muret, dont pourtant les mœurs étaient loin d'égaler le savoir, le titre de citoyen romain, et l'appela *le Flambeau* et *la Colonne de l'Ecole romaine*.

Remy BELLEAU (1528—1577), un des poètes les plus élégants de la pléiade dont Ronsard était le chef. On lui doit une *traduction des poèmes d'Anacréon*, plusieurs *imitations* de l'Ecclésiaste et du Cantique des cantiques, une *Bergerie*, un grand nombre d'*Elégies*, d'*Epithalames*, de *Tombeaux*, etc., un poème en latin macaronique *sur les Guerres de religion*, et enfin une comédie intitulée *la Reconnue*. (Nous avons cité ce poète, page 22.) Nous donnons un fragment de son

ODE POUR LA PAIX[1].

Montre-nous ta face belle,
En cette saison nouvelle
En pitié regarde-nous,
D'un œil doux.
Que, sous ta main que j'honore,
Au soir l'épi se redore!
Viens, plus gracieuse encor
Que n'est l'estoile qui guide
Le soleil quand par le vuide
Il étend son crespe d'or.

Que le ciel à ta venue,
Epanche une douce nue
De parfums et de senteurs,
Et d'odeurs,
De miel, de manne sucrée,
Tant, que la France enivrée
Soit grosse d'un beau printemps,
D'un printemps qui toujours dure,
Et qui surmonte l'injure
Et les échanges du temps!

[1] On trouve dans la *Sainte Alliance* de Béranger plusieurs traits qui semblent empruntés à cette ode, de même que la *Bonne Vieille* n'est qu'une imitation d'un sonnet de Ronsard.

Guy du Faur, seigneur DE PIBRAC (1529—1584), poète et homme d'Etat, né à Toulouse. Il joua de son vivant un rôle considérable. Après avoir étudié le droit sous Cujas et Alciat, il devint, sous Henri III, président à mortier, mais il n'est plus connu aujourd'hui que par ses quatrains, dont l'élévation morale tire un grand prix de la simplicité naive de l'expression.

QUATRAINS.

A l'envieux nul tourment je n'ordonne;
Il est de soy le juge et le bourreau;
Et ne fut onc de Denys le taureau,
Supplice tel que celui qu'il se donne.

Ris, si tu veux, un ris de Démocrite
Puisque le monde est pure vanité,
Mais quelquefois, touché d'humanité,
Pleure nos maux des larmes d'Héraclite.

Estienne DE JODELLE (1532—1573), sieur du Lymodin, né à Paris, auteur dramatique. Il faisait partie de la fameuse Pléiade et fut un des plus célèbres adeptes de l'école de Ronsard. Nous trouverions sans peine parmi ceux de nos contemporains qui prirent une part active au grand mouvement littéraire de 1830 plus d'un aventureux poète dont le rôle nous rappellerait exactement celui que Jodelle dut remplir parmi les novateurs de la Renaissance. Au théâtre, pourtant, ses innovations ne furent pas de la plus grande hardiesse puisqu'il modela ses tragédies sur celles des anciens. C'est ainsi que dans sa *Cléopâtre captive* et dans sa *Didon se sacrifiant*, il introduisit le chœur du théâtre grec. Dans la dernière de ces pièces, le machiniste chargé de faire avancer le rocher d'où la pauvre Didon devait se précipiter, eut la maladresse (peut-être avait-il l'oreille dure) de faire avancer un clocher. Ce contre-temps, qui empêcha la chûte de Didon, causa celle de la pièce. Jodelle s'essaya aussi dans la comédie : mentionnons *la Rencontre*. Mais ce ne sont pas ses essais dramatiques qui donnent la plus grande preuve de sa fécondité. Il composa cent-soixante sonnets, dix odes et un nombre incalculable d'élégies, de discours, d'épîtres, d'épithalames, etc. « Je me doute, dit Etienne Pasquier, qu'il ne demeurera que la mémoire de son nom en l'air comme de ses poésies. » La postérité a fait de ce doute une certitude. Le sonnet que Jodelle, mourant de misère, à 41 ans, adressait à Charles IX, appartient trop à la biographie du malheureux poète pour que nous ne le citions pas :

Alors qu'un roy Péricle Athènes gouverna
Il aima fort le sage et docte Anaxagore,
A qui (comme un grand cœur soy-même se décore)
Sa libéralité l'indigence amena.

Le sort, non la grandeur, ce cœur abandonna,
Qui, pressé, se haussa, cherchant ce qui honore
La vie, non la vie, et, repressé encore,
Plus tost qu'à s'abaisser à mourir s'obstina.

Voulant finir par faim, voilla son chef funeste,
Péricle, oyant ceci, accourt, crie et déteste
Son long oubli, qu'en tout réparer il promet.

L'autre, tout résolu, lui dit (ce qu'à toy, sire,
Délaissé, demi-mort, presque je puis bien dire);
Qui se sert de la lampe au moins de l'huile y met.

Jean-Antoine DE BAÏF (1533—1591), secrétaire de la chambre du roi

Charles IX. Ce fut lui qui initia Ronsard à l'étude du grec et de la poésie antique.

Les œuvres de Baïf se composent de neuf livres de *poèmes*, et d'une multitude de pièces, dont les divisions principales portent les titres d'*Amours*, de *Jeux* et de *Passetemps*.

Baïf publia, en outre, plusieurs églogues, neuf *Devis des dieux*, traduits de Lucien, et un recueil de proverbes intitulé les *Mimes* auquel nous avons emprunté quelques stances, pages 29 et 864. Voici un sonnet que Joachim du Bellay avec son fin bon sens écrivit à Baïf, qui voulait latiniser le français :

Brav*ime* esprit, sur tous excellent*ime*
Qui, méprisant de van*imes* abois,
As devancé d'une haut*ime* voix
Des savantieurs la troupe bruyant*ime*.

De tes doux vers le style coulant*ime*
Tant estimé par les doctieurs françois,
Just*imement* ordonne que tu sois
Par ton savoir à tous révérend*ime*.

Qui mieux que toi, gentill*ime* poète,
(Heur que chacun grand*imement* souhaite?)
Façonne un vers douc*imement* naïf?

Ah ! nul de toi hardieurement en France
N'a pourchassé l'indoct*ime* ignorance,
Docte, doctieur et doct*ime* Baïf!

Robert GARNIER (1534—1590), poète français, né à la Ferté-Bernard, mort au Mans. Destiné au barreau par ses parents, il étudia le droit à Toulouse, mais ses goûts littéraires ne tardèrent pas à se manifester et ils devinrent à un moment donné la grande préoccupation de sa vie. Garnier exerça pourtant des charges publiques; il fut conseiller du roi et *lieutenant général criminel au siége présidial et sénéchaussée du Maine*. On a fort peu de détails sur le rôle qu'il joua pendant les guerres civiles et religieuses qui désolèrent la France sous les derniers Valois. Si l'on peut tirer une induction suffisamment motivée de l'épître dédicatoire qu'il adressait à Henri III en tête d'une édition de ses tragédies, il semble avoir professé pour ce prince un dévouement sans bornes et une admiration sans mesure. Il faut faire la part des nécessités du temps et même des convictions monarchiques qui, pour la plupart des magistrats et des légistes du XVIe siècle, étaient encore la véritable base du patriotisme tel qu'on l'entendait alors. On sait que Garnier, en 1583, manqua d'être empoisonné par ses domestiques, et l'on croit qu'il mourut de chagrin au Mans à l'époque où Henri IV assiégeait Paris. Robert Garnier est le premier poète tragique français vraiment digne de ce nom ; par l'élévation de ses idées et de son talent il justifie l'opinion des critiques qui l'ont considéré comme un des précurseurs de Corneille. Il est certain que les nobles sentiments et les grandes pensées ne manquent pas dans les pièces de Garnier, qui emprunta à Sénèque, son maître, cette énergie et cette fierté stoïcienne qui, à travers l'abus des déclamations inopportunes, a maintenu si haut sur notre théâtre la tradition de la dignité humaine. Les tragédies de Garnier sont au nombre de huit dont voici les titres : *Porcie; Cornélie; — Hippolyte; — Marc-Antoine; — La Troade; — Antigone; — Sédecie ou les Juives* et *Bradamante*. Le recueil d'élégies, de sonnets et d'épîtres que Garnier publia sous le titre de *Plaintes amoureuses* est fort rare et il est devenu par cela même une curiosité bibliographique. A. R.

Voici quelques vers extraits du dernier acte de *la Troade :*

HÉCUBE

Je fus de rois extraite, et conjointe à un roy;
Beaucoup de braves rois sont engendrez de moy,
Magnanimes enfants, à qui ne s'égalèrent
Aucuns des Phrygiens, et moins les surpassèrent
En vertus et prouesse ; et le ciel n'a produit
Femme qui tant que moy fust heureuse en beau fruit :
Mais, las ! devant leurs jours, en la fleur de leur âge,
Ils ont vomi la vie en martial orage,
Mars les a devorez, et sur leurs tombeaux creux
A chacun j'ai coupé mes blanchissans cheveux,
Egalement féconde en tristes funérailles,
Et en fils valeureux portez en mes entrailles.

Son élégie sur la mort de Ronsard contient quelques strophes remarquables

SUR LA MORT DE RONSARD.

Adieu ! mon cher Ronsard ! l'abeille en votre tombe
Fasse toujours son miel !
Que le baume arabique à tout jamais y tombe,
Et la manne du ciel !

Le laurier y verdisse avecque le lierre
Et le myrthe amoureux !
Riche en mille boutons, de toutes parts l'enserre
Le rosier odoreux !

Vous errez maintenant aux campagnes d'Elise,
A l'ombre des vergers,
Où murit en tout temps, assuré de la bise,
Le fruit des orangers

Où les prés sont toujours tapissés de verdure,
Les vignes de raisin,
Et les petits oiseaux gazouillant au murmure
Des ruisseaux crystallins.

Jean PASSERAT (1534—1602), né à Troyes en Champagne, mort aveugle et paralysé. Il fut professeur au collége de France où il occupa la chaire de Ramus.

Il collabora à la *Satire Ménippée* avec Pierre Le Roy, Claude Gillot, Florent Chrestien, Nicolas Rapin et Pierre Pithou.

Passerat est un des poètes les plus fins et les plus naturels de la Renaissance ; son esprit et son bon sens, qui le ramenaient instinctivement vers l'école gauloise, lui donnent quelques airs de parenté avec La Fontaine, dont il semble avoir été le précurseur.

Les poésies de Passerat se composent de 14 élégies, de 9 poèmes et d'un assez grand nombre d'odes, de sonnets et d'épigrammes. Nous en avons offert à nos lecteurs un échantillon, page 32. Voici encore de lui une célèbre épigramme

SUR LES DOUBLES CROIX DE LA LIGUE.

Mais dites-moi que signifie
Que les ligueurs ont double croix ?
C'est qu'en la Ligue on crucifie
Jésus-Christ encore une fois.

Jean Vauquelin DE LA FRESNAYE (1536—1606), né à Caen. Après avoir étudié à Paris, sous Turnèbe et Muret, et à Angers, sous Jacques Tahureau, il composa deux livres de poésies bucoliques intitulées *Foresteries* qui le firent connaître assez avantageusement pour que Henri III lui commandât d'achever son *Art poétique*. Indépendamment de cette paraphrase de l'*Epître aux Pisons*,

Vauquelin composa cinq livres de satires dans lesquelles il y a des passages vraiment remarquables que M. Viollet-Leduc a signalés dans son Histoire de la Satire en France. Il n'y a pas d'exagération à représenter Vauquelin comme un des poètes les plus distingués de son temps, quoiqu'il en ait été un des moins connus. Il vécut à une époque de transition où le goût et les procédés littéraires se modifiaient sans cesse et où les écrivains qui avaient regardé la langue de Rabelais et d'Amyot comme fixée d'une manière définitive, se trouvaient dépaysés et presque interdits au milieu de la nouvelle génération que le purisme de Malherbe avait déjà gagnée. Vauquelin passa, avec l'indépendance d'un vrai talent, entre deux écoles dont l'une représentait le passé et l'autre l'avenir. — Retiré dans sa ville natale, où il exerçait une sorte de magistrature, il consacra tous ses loisirs à la poésie, sans se préoccuper beaucoup de la gloire qu'elle pourrait lui procurer. Vauquelin eut en outre le malheur d'avoir pour héritiers des gens qui crurent remplir un devoir de famille et peut-être de reconnaissance en faisant détruire tous les exemplaires qu'ils purent trouver de ses œuvres.

EXTRAIT DE SON ART POÉTIQUE.

.....Notre poésie en sa simplesse utile
Etant comme une prose en nombres infertile,
Sans avoir tant de pieds comme les Grecs avaient,
Ou comme les Romains qui leurs pas ensuivaient,
Ains seulement la rime, il faut, comme en la prose,
Poète, n'oublier aux vers aucune chose
De la grande douceur et de la pureté
Que notre langue veut sans nulle obscurité,
Et ne recevoir plus la jeunesse hardie
A faire ainsi des mots nouveaux à l'étourdie,
Amenant de Gascogne ou de Langue-d'Ouy,
D'Albigeois, de Provence, un langage inouï,
Ou, comme un Dumoustier, faire une parlerie
Qui, nouvelle, ne sert que d'une moquerie.

Amadis JAMYN (1538—1585), poète, secrétaire et lecteur du roi, né à Chaource, en Champagne. Il fut ami de Ronsard et membre de la Pléiade. — *OEuvres poétiques*, 1575. *Trad. partielles de l'Iliade et de l'Odyssée.*

Jean DE LA TAILLE (1540—1573), poète dramatique. Il fut le premier, en France, qui écrivit des comédies en prose, et fraya le chemin à Pierre de Larivey.

Guillaume de Salluste, seigneur DU BARTAS (1544—1590), que nous avons cité page 28. L'auteur du poème de *la Semaine*, était un noble protestant qui, d'abord capitaine au service de Navarre, devint gentilhomme ordinaire de la chambre de Henri IV. Il commença par imiter et commenter un auteur grec du moyen âge, Georges Pisidès, qui, sous le titre d'*Hexameron*, avait décrit en vers hendécasyllabes, l'œuvre des six jours, c'est-à-dire la Création. Du Bartas intitula cette imitation *la Semaine*. Au succès de cette publication, Ronsard lui-même vit qu'on le dépassait. Il avait donné l'exemple de composer des mots à la manière grecque; mais Du Bartas les prodiguait, et son maître ne les avait employés qu'avec une sorte d'économie. Chaque phrase de Du Bartas en contient trois ou quatre, et l'on en trouve jusqu'à six dans un seul de ses distiques. La guerre qu'il personnifie, est

. . . . . Casse-lois, casse-mœurs,
Rase-forts, verse-sang, brûle-autels, aime-pleurs.

Comme la création du monde a dû renfermer le germe de tout ce qui sera jamais, Du Bartas part de là pour tout décrire. Vingt éditions en dix ans, et des traduc-

tious en toutes les langues de l'Europe, prouvèrent, non que Du Bartas, fût un grand poète, mais que son époque était sans goût. (LEFRANC.)

Philippe DESPORTES (1546—1606), oncle du célèbre Regnier. Né à Chartres, il devint de simple abbé, lecteur du roi Henri III, conseiller d'Etat et possesseur de plusieurs bénéfices dont les revenus constituaient une véritable fortune. C'est à la suite du duc d'Anjou, depuis roi de France sous le nom de Henri III, que Desportes fit le voyage de Pologne en 1573. La nostalgie qu'Ovide éprouva au milieu des Scythes et dont il mourut, lui inspira *ses Tristes* ; c'est dans les mêmes dispositions d'esprit, mais non sans espoir de retour dans sa patrie, que le poète galant et raffiné de la Cour des Valois composa, sous le titre d'*Adieu à la Pologne*, ses vers les plus colorés et les plus énergiques. « Le bon goût de Desportes, dit M. Viollet le Duc, lui fit modifier, dans ses poésies, la manière de Ronsard ; moins poète, mais écrivain plus correct et plus pur, les emprunts qu'il fit à la langue latine nous sont tous restés. C'est à lui qu'on doit le mot *pudeur*. » Voir pour les citations, page 32.

Pierre LELOYER (1550—1634), né à Huillé, près Durtal, en Anjou, mort à Angers. Il fit ses études classiques à Paris, étudia le droit à Toulouse et fut pourvu d'une charge de conseiller au présidial d'Angers. Il négligea de bonne heure « les loix de la saincte Thémis, au profit des loix de la Muse gentille. » Plus tard, il se livra à l'étude des langues sémitiques (l'hébreu, le chaldéen, l'arabe), mais sans discernement et sans méthode, et l'érudition confuse et mal digérée dont il remplit son cerveau, y fit naître les conceptions bizarres qui ont assigné à Pierre Leloyer le rang qu'il occupe parmi les démonographes du XVIe siècle. Il publia, en effet : *Quatre livres de spectres ou apparitions et visions d'esprits, anges et démons se montrant sensibles aux hommes* (Angers, 1586 ; — Paris, 1605). On lui doit encore un autre ouvrage intitulé : *Edom ou les Colonies iduméanes en l'Asie et en l'Europe, suivies des Colonies d'Hercules, Phénicien et de Tyr*, qui fut très-goûté du roi Jacques d'Angleterre, à qui l'auteur l'avait dédié. Pierre Leloyer est un des types littéraires les plus curieux de son temps. Nous croyons qu'il n'a pas encore été aussi consciencieusement étudié qu'il mériterait de l'être. Comme poète, il se rattache à cette élégante et spirituelle école angevine dont Joachim du Bellay était le chef, mais il a sa valeur personnelle et, dans un assez grand nombre de pièces, son cachet d'originalité. L'édition complète de ses œuvres poétiques dans lesquelles se trouve comprise une comédie du genre aristophanesque, a été publiée en 1578. A. R.

SONNET.

Je ne m'esbahis plus si fortune mesprise,
Les hommes advisez, paisibles, vertueux,
Et cherche ceux qui sont jeunes, impétueux,
Impudens, esventez et légers d'entreprise;

Elle est femme de mœurs, et femme mal apprise,
Qui par l'extérieur choysist ses amoureux,
Comme une femme folle, aymant beaucoup plus ceux,
Dont la jeunesse prompte, et folastre elle advise.

Si les hommes accortz, et les sages estoient,
Par elle amadoüez, et aux degrez montoient,
Des biens et des grandeurs dont elle est dépensière :

Eux-mesmes la voudroient régir soubz leur conseil,
Ce qui luy causeroit un ennuy nompareil :
Car elle est de nature inconstante et légière.

(*Mélanges poétiques*).

ÉPITAPHE D'UN HOMME MENDIANT.

Tandis que j'ai vescu, sans logis j'ay esté,
Et ores enterré j'en ay un qui me presse,
Dessus terre ma vie estoit ma pauvreté,
Et soubz terre ma mort est une vraye richesse,
Mon exil fut la vie, et mon repos heureux
Est maintenant la mort le port des malheureux,
Vivant j'allois tout nud, ores ma sépulture,
Me sert pour tout jamais de bonne couverture.

(*Epigrammes.*)

CHARLES IX (1550—1574), roi de France, second fils de Henri II et de Catherine de Médicis, né à Saint-Germain-en-Laye. Bien que nous n'ayons pas à apprécier ici ce prince au point de vue de l'histoire, il nous serait difficile de ne point placer au-dessous de son nom ces quelques lignes de M. Henri Martin qui, sans être une réhabilitation, atténuent et adoucissent avec une bienveillante équité des jugements dont la rigueur nous avait toujours paru excessive : « Ce prince si coupable et si malheureux, dont le nom a passé, chargé d'anathèmes, de génération en génération, était né avec les dons les plus brillants de l'esprit et de l'imagination, et avec moins de penchant au vice que la plupart de ceux de sa race; il avait ce vif amour des arts qui avait fait la gloire de son aïeul François Ier, et l'on conserve de lui des vers bien supérieurs à ceux du vaincu de Pavie, de très-beaux vers adressés à Ronsard, qui eût pu puiser dans cet essai d'une verve royale, des leçons de goût et de naturel. Il n'aimait pas moins la musique que la poésie, et, durant sa dernière maladie, la mélodie seule avait le pouvoir de calmer un moment ses douleurs. Trop d'exemples obligent d'admettre que l'unité de l'être humain peut se briser et que le sens du beau peut subsister parmi les ruines du sens moral; une détestable éducation avait perverti dans Charles IX tous les dons de la nature. » (*Histoire de France*, tome IX.) Quel étrange contraste entre le roi qui présidait aux massacres de la Saint-Barthélemy et le poète qui adressait à Ronsard les vers délicieux que nous avons cités dans notre introduction (pages 31 et 32)!... On peut affirmer en lisant cette pièce et quelques autres qu'on trouve dans le *Recueil des anciens poètes français* publié par M. Auguis, que l'élève d'Amyot était l'un des écrivains poétiques les mieux doués de son temps. Charles IX a composé aussi un livre intitulé *la Chasse royale*, qui ne fut imprimé que sous Louis XIII, en 1625. Cet ouvrage, divisé en 29 chapitres, mais que son auteur n'eut pas le temps d'achever, est d'un grand intérêt pour les amateurs de l'art cynégétique. Papire Masson a écrit une *Vie de Charles IX* fort précieuse à consulter. A. R.

Michel GUY DE TOURS (1551 à 1600), poète, né à Tours. — *Premières œuvres poétiques et Soupirs amoureux*, 1598, in-12; *la Semaine-Sainte divisée en stances*, 1600.

Nicolas RAPIN (1549—1608), poète latin et français, né à Fontenay-le-Comte en Poitou. Il contribua à la rédaction de la Satire Ménippée, et fut l'un de ceux qui essayèrent sans succès de supprimer la rime dans les vers français et de les construire à la manière des Grecs et des Latins. — Œuvres latines et françaises, 1620. Il ne faut pas le confondre avec

René RAPIN (1621—1687), célèbre jésuite et poète latin, né à Tours. Son principal ouvrage est le poème des *Jardins* (*hortorum libri IV*). — Il a aussi écrit en français des *Réflexions sur l'éloquence*, une *Poétique*, etc.

Jean LE HOUX, dit le Romain († 1616), parce qu'il fut obligé de se réfugier

à Rome, avocat et poète normand, né vers le milieu du XVIe siècle. Il publia vers 1576 une édition des chansons bachiques et des rondes de Basselin, sous ce titre : *le livre des chants nouveaux de Vau-de-Vire, par ordre alphabétique.* Cette première édition s'est absolument perdue.

Théodore-Agrippa D'AUBIGNÉ (1550—1630), naquit à Saint-Maury, près de Pons, en Saintonge. Il fut nommé Agrippa *quasi ægrè partus,* parce que sa naissance coûta la vie à sa mère. Dès l'âge de cinq ans, il fut confié à des précepteurs savants et austères qui lui enseignèrent le latin, le grec et l'hébreu. A six ans, il lisait dans quatre langues; à sept ans et demi, il traduisait le Criton de Platon, et, à dix ans, il venait achever ses études à Paris, sous la conduite de son père qui appartenait à la religion réformée. Les guerres de religion, dans lesquelles il se jeta avec ardeur, développèrent puissamment son énergie native. Il fut attaché à la personne du roi de Navarre, depuis Henri IV, comme écuyer, ensuite comme capitaine. Il devint même maréchal de camp et il fallait que cette dignité militaire fut la récompense de services bien réels car il était fort mauvais courtisan. D'Aubigné mourut à Genève.

Les œuvres d'Agrippa d'Aubigné se composent : 1° d'une *Histoire universelle,* qui fut brûlée par arrêt du parlement; 2° des *Mémoires sur sa vie et les événements de son temps;* 3° des *Aventures du baron de Fœneste;* 4° de la *Confession de Sancy;* 5° des *Tragiques* et 6° des *Petites œuvres mêlées.*

Soldat intrépide, calviniste fervent, poète inspiré à la fois de la Bible et de Juvénal, Agrippa d'Aubigné occupe une place à part dans la littérature du XVIe siècle, (voir p. 35). Il est moins artiste, moins écrivain que la plupart des poètes de la *Renaissance païenne,* mais quelle grandeur de pensée, quelle énergie et quelle audace d'expression dans cette poésie abrupte et sauvage où le mépris de la forme tourne parfois au profit de l'idée, et où l'inspiration éclate avec d'autant plus de puissance qu'elle est dépourvue de tout artifice! Ces iambes d'airain ont gardé comme un écho du cantique de Débora; seulement, c'était la victoire du peuple de Dieu que célébrait la prophétesse, tandis que d'Aubigné chante l'apothéose des martyrs de la foi nouvelle. Nous parlons surtout ici du livre des *Feux,* car les autres parties des *Tragiques,* notamment le livre des *Princes* rentrent dans les conditions de la satire politique. D'Aubigné a dépassé les limites du genre et son indignation l'a entraîné si loin dans la peinture des vices et de la corruption des derniers Valois, que nous n'osons détacher du pilori où le poète les a exposés à perpétuité, les portraits de Charles IX, de Henri III et de Catherine de Médicis. A. R.

MARGUERITE DE FRANCE (1552—1615), reine de Navarre, célèbre par sa beauté et son esprit, fille de Henri II. Elle épousa le prince de Béarn (Henri IV), mais elle mena une vie aussi irrégulière que celle de son mari, qui divorça d'avec elle, et la fit enfermer, en 1605, au château d'Usson, en Auvergne.

Elle a écrit des *Poésies* et des *Mémoires* qui s'étendent de 1569 à 1582. Elle n'y parle guère que d'elle-même, mais son style est à la fois clair, précis et délicat, et elle ne manque ni de force sympathique, ni de naïveté. « Elle forme, a dit Baron, dans son *Excellente Histoire de la littérature française jusqu'au* XVIe *siècle,* la transition entre le XVe et le XVIIe siècle, entre Christine de Pisan et Mme de Sévigné.

Marguerite de Valois avait comparé elle-même ses *Mémoires* « à de petits ours qui vont vers l'historien, en masse lourde et difforme, pour y recevoir leur formation. »

Jean BERTAUT (1552—1611). Né à Caen, il embrassa l'état ecclésiastique,

fut secrétaire de Henri III, puis aumônier de Marie de Médicis, et enfin évêque de Séez. Ce grave personnage fit pourtant tout aussi bien, mais non pas mieux que Desportes, des poésies galantes. Il est vrai que son œuvre comprend aussi des pièces d'une inspiration bien autrement sérieuse et élevée. Nous avons cité de lui (page 34) la complainte que lui inspira la mort tragique de Henri III, dont il fut témoin oculaire.

Il était grand admirateur de Ronsard, dont il évite pourtant les défauts; c'est ce que dit Boileau dans l'*Art poétique*. (Voy. page 307.)

HENRI IV (1553—1610), roi de France, né à Pau, mort assassiné à Paris. Il était fils d'Antoine de Bourbon, roi de Navarre et de Jeanne d'Albret. Nous avons cité, page 33, son fameux discours aux notables. On trouve dans le fonds Dupuy le brouillon de ce discours de la main même du roi. « En lisant ses propres paroles, dit un des savants critiques de nos jours, nous l'entendons parler, comme si nous étions au 4 novembre 1596, assis dans la grande salle du parlement de Rouen. Que dis-je? Nous surprenons ce que les notables n'ont pu voir, le travail de la composition, la formation des idées. Ils se seraient peut-être méfiés des flatteries royales, s'ils avaient su que le roi n'avait ajouté qu'après réflexion le mot *Messieurs*, terme de respect, au commencement, et *Mes chers sujets*, terme d'affection, au milieu. Ils auraient peut-être moins cru à ses protestations de dévouement, s'ils avaient su que l'amour qu'il porte à ses sujets ne devient une *violente amour*, et l'envie qu'il a d'être le libérateur de la France une *extrême envie*, que par correction. »

(Eugène Yung. *Henri IV écrivain*).

Pour bien juger le caractère de ce monarque, on ne peut mieux faire que de consulter l'étude intitulée *Elisabeth et Henri IV*, publiée en 1862, par M. Prévost-Paradol, qui a fait preuve, dans ces pages, du sens politique le plus profond, et en même temps de ces grandes qualités de style, consacrées tout récemment par l'Académie française, heureuse d'admettre dans son sein le jeune et spirituel publiciste.

S'il n'est guère permis d'attribuer avec certitude à Henri IV la chanson suivante, on ne peut du moins se dispenser de la citer à cause de la popularité dont elle jouit :

CHANSON A GABRIELLE.

Charmante Gabrielle,
Percé de mille dards,
Quand la gloire m'appelle
A la suite de Mars :
Cruelle départie!
Malheureux jour!
Que ne suis-je sans vie
Ou sans amour?

Bel astre que je quitte,
Ah! cruel souvenir!
Ma douleur s'en irrite...
Vous revoir ou mourir!
Cruelle départie!
Malheureux jour!
Que ne suis-je sans vie
Ou sans amour?

Je veux que mes trompettes,
Mes fifres, les échos,
A tous momens répètent
Ces doux et tristes mots :
Cruelle départie!
Malheureux jour!
Que ne suis-je sans vie
Ou sans amour?

Partagez ma couronne,
Le prix de ma valeur ;
Je la tiens de Bellone :
Tenez-la de mon cœur.
Cruelle départie!
Malheureux jour!
Que ne suis-je sans vie
Ou sans amour?

Gilles DURAND, sieur de la Bergerie (1554—1615), poète et avocat au Parlement de Paris, né à Clermont en Auvergne. Sa lamentation sur *le Trépas de l'âne ligueur*, dans la Satire Ménippée, est un modèle de bonne plaisanterie.

Gilles Durand a composé deux livres d'*Amours* et deux livres d'*Odes* dans

lesquels il y a des pièces fort gracieuses. Voici le portrait qu'il a tracé de lui-même :

SON PORTRAIT TRACÉ PAR LUI-MÊME.

Je n'ay estats ni offices,
Je n'ay point de bénéfices,
Ni de biens plus qu'il me faut.
De mes désirs je suis maistre,
Et tel que Dieu m'a fait estre
Je n'aspire point plus haut!

Aussi j'ai l'âme contente
Sans me repaistre d'attente;
L'espoir ne me nourrit point,
L'ambition misérable
Ni l'avarice exécrable
Dedans le cœur ne me point.

Jean DE LINGENDES (1586—1616), né à Moulins. Si ce poète, au lieu d'être loué par Boileau dans les réflexions sur Longin, eût servi de point de mire aux traits du satirique, il est probable que son nom serait aujourd'hui beaucoup plus connu. A l'exception des dilettantes de la littérature, qui prendrait encore la peine, en plein XIXe siècle, de lire d'un bout à l'autre un poème en 5 chants et en 463 strophes ou stances, dans lequel l'auteur a raconté *les Changements de la bergère Iris* et les douleurs de Philène, jeune berger de l'Erymanthe. Ce sujet bucolique où l'on reconnaît un peu l'influence du Guarini est pourtant traité avec beaucoup de grâce et de sentiment. Boileau, qu'on ne saurait taxer d'indulgence à l'endroit de la pastorale, place Lingendes au nombre des poètes de l'école de Malherbe qu'il félicite « d'avoir attrapé dans le genre sérieux le vrai génie de la langue française et contribué à faire connaître que les beautés qu'on croyait voir dans Ronsard n'étaient point des beautés. » A. R.

Théophile VIAUD (1590—1626), cité page 37. Combien de personnes lettrées, même en France, ne connaissent le poète Théophile que par ces deux vers ridicules de sa tragédie de Pyrame et Thisbé :

Le voilà ce poignard qui du sang de son maître
S'est souillé lâchement... Il en rougit, le traître!

Et pourtant ce contemporain, ce rival de Malherbe, gagnerait beaucoup à être mieux connu de ses compatriotes. On ne nous accusera pas de nous être laissé influencer, à près de deux siècles et demi de distance, par la préface que Scudéry plaçait en tête des œuvres de son ami, *le grand et divin Théophile*, et dans laquelle il n'hésitait pas à déclarer que « ni les morts ni les vivants n'ont rien qui puisse approcher des forces de ce vigoureux génie. » Nous sommes loin de nous associer à cette admiration hyperbolique, mais en relisant le poète qui en fut l'objet, nous avons acquis la certitude que s'il ne peut être maintenu sur le piédestal qu'on lui avait élevé presque de son vivant, on ne saurait non plus, sans une criante injustice, le faire descendre sur le tréteau où la critique en belle humeur exhibe de siècle en siècle les grotesques de la littérature. Il est impossible, selon nous, de lire sans émotion toute la partie des œuvres de Théophile qui se rapporte à sa captivité. Dans ces plaidoyers entraînants où l'accusé prend à partie ses persécuteurs et ses juges et où il remet aux poètes de son temps le soin de sa réhabilitation et de sa gloire, il y a de ces cris du cœur que l'art ne contrefait pas, et de ces protestations qui intéressent la conscience humaine au sort d'un malheureux qu'on n'a même plus besoin de croire innocent pour lui donner gain de cause contre ses ennemis et le renvoyer des fins de la plainte. Nous n'avons pas à entrer ici dans les détails de cet odieux procès à la suite duquel Théophile fut conduit chargé de chaînes à la Conciergerie de Paris et enfermé pendant dix-huit mois dans le cachot de Ravaillac où il eut à subir les plus cruelles tortures. Il est vrai que le parlement qui avait d'abord condamné par contumace Théophile à être brûlé vif en place de Grève, révoqua sa

première sentence et commua la peine du feu en celle du bannissement; mais le prisonnier rendu trop tard à la liberté n'avait plus la force de vivre et il mourut quelques mois après sa délivrance, à peine âgé de trente-six ans.

On se demande comment le traducteur du Phédon, l'auteur de l'Apologie au roi et de toutes ces belles stances écrites avec un sentiment religieux si élevé et empreintes d'une résignation si profondément chrétienne, a pu professer ouvertement l'athéisme, comment le poète de cour, le bel-esprit qui fréquentait moins le cabaret que les ruelles a pu apprendre lui-même à des bouchers les méchants refrains qu'on lui imputait et qui ne blessaient pas moins la prosodie que les mœurs? Tels sont pourtant les chefs d'accusation qui furent dressés contre lui à l'instigation des jésuites Garasse et Voysin [1]. Les révérends pères durent trouver le tribunal bien indulgent et regretter que leur victime n'eût été brûlée qu'en effigie. A. R.

Marie de Jars, Mademoiselle DE GOURNAY (1566—1645), éditeur des œuvres de Montaigne, dont elle s'appelait « la fille d'alliance. » Elle a publié sous le titre de l'*Ombre*, un recueil de poésies.

Honoré D'URFÉ, comte de Châteauneuf, marquis de Valéoméry, baron de Château-Morand (1567—1625), né à Marseille. Il fut gentilhomme de la chambre du roi et se distingua comme capitaine d'une compagnie d'hommes d'armes pendant les guerres de la Ligue.

Nous croyons que la place du célèbre auteur de *l'Astrée*, roman dont le fond repose sur des aventures véritables, dont on doit la clef à Patru, est tout aussi bien marquée dans le groupe des poètes qui ont traité la pastorale que parmi les romanciers. D'Urfé n'a-t-il pas publié *le Sireine*, poème en trois livres et en stances de six vers dont le héros est un berger? Cette composition, qui ressemble beaucoup aux *Changements de la bergère Iris* de Lingendes, n'aurait pas suffi pour assurer à son auteur la célébrité dont il a joui pendant la première moitié du XVIIe siècle et qu'il devait exclusivement à *l'Astrée*. On connaît le sort de ce livre fameux qui ne tente plus guère aujourd'hui que la curiosité des érudits. On aurait peut-être le courage de le lire encore si l'on se rappelait que La Fontaine, le poète du naturel par excellence, en faisait ses délices.

Philippe HABERT (1603—1637), de l'Académie française dès son institution, débuta par *le Temple de la Mort*, poème remarquable pour le temps.

Jean-Baptiste CHASSIGNET (1578-1620). Nous donnons de lui cette

PARAPHRASE DU PSAUME XLVIII.

Fragment.

Mais quand pour les méchants le jour s'éclipsera,
De leur richesse altière
Ils ne remporteront que les ais d'une bière,
Et leur gloire au tombeau ne les assistera.

Et soudain qu'ils seront dans l'enfer arrestés,
Compagnons de leurs frères,
Après avoir quitté leurs grandeurs passagères,
Ils pleureront longtemps leurs courtes voluptés.

Pierre GOUDOULI ou GOUDELIN (1579—1649), né à Toulouse, célèbre poète

[1] De ces deux personnages le seul connu est *le père Garasse* (1585—1631), célèbre pamphlétaire.

gascon, régénérateur de la poésie méridionale. On lui doit des odes, des élégies, des épîtres, des poésies mêlées, et quelques vers français. Ses œuvres ont été publiées sous le titre de *Ramelet Moundi* (Bouquet Toulousain).

Le président François MAYNARD (1582—1646), né à Toulouse. Il fut secrétaire de la reine Marguerite, première femme de Henri IV, président au présidial d'Aurillac et l'un des premiers membres de l'Académie française. De tous les élèves avoués de Malherbe, dit Girault de Saint-Fargeau, Maynard est, de l'aveu du maître, celui qui faisait le mieux les vers.

Après avoir vainement sollicité les libéralités de Richelieu et d'Anne d'Autriche, il se retira à Aurillac, sa patrie, où il fit graver sur la porte de son cabinet ces vers devenus célèbres :

Las d'aspirer, et de me plaindre
De la cour, des grands et du sort,
C'est ici que j'attends la mort
Sans la désirer ni la craindre.

Maynard a composé un poème pastoral intitulé *Philandre* et des poésies dont quelques unes sont pleines de finesse et de traits; l'une des plus spirituelles qu'on puisse citer est assurément celle qu'il adressa au cardinal de Richelieu :

AU CARDINAL DE RICHELIEU.

Armand, l'âge affaiblit mes yeux,
Et toute ma chaleur me quitte;
Je verrai bientôt mes aïeux
Sur les rivages du Cocyte.
C'est où je serai des suivants
De ce bon monarque de France,
Qui fut le père des savants
Dans un siècle plein d'ignorance —
Dès que j'approcherai de lui,
Il voudra, que je lui raconte
Tout ce que tu fais aujourd'hui
Pour combler l'Espagne de honte.
Je contenterai son désir
Par le beau récit de ta vie,
Et charmerai le déplaisir
Qui lui fit maudire Pavie —
Mais s'il demande, à quel emploi
Tu m'as occupé dans le monde,
Et quel bien j'ai recu de toi;
Que veux-tu que je lui réponde?

Alexandre HARDY († vers 1630), poète tragique, très-célèbre de son temps, mais qu'on ne peut guère considérer que comme un improvisateur. On peut juger de son immense fécondité par l'obligation qu'il avait contractée de fournir six drames par an à une troupe de comédiens ambulants qu'il accompagnait. Hardy s'appelait « Parisien » sur le titre de ses pièces dramatiques.

Parmi ses huit cents pièces, il fit un modeste choix de cinquante-quatre. Voici, selon M. Hippolyte Fauche, les vers flatteurs, au pied de la lettre, que lui adressa un avocat au Parlement :

On laisse ces vieux monumens
D'Eschyle, Sophocle, Euripide;
. . . . . .
Et l'on permettra que tu dies
Qu'à peine ils ont fait tant de vers
Que tu as fait de tragédies.

Claude DE MALLEVILLE (1597—1647), né à Paris, de l'Académie française dès son institution. Il était secrétaire du maréchal de Bassompiere et il rédigea en partie les Mémoires de ce personnage célèbre. Malleville n'a laissé qu'un petit volume de poésies auquel nous empruntons ce sonnet devenu fameux :

LA BELLE MATINEUSE.

Le silence régnait sur la terre et sur l'onde;
L'air devenait serein, et l'Olympe vermeil;
Et l'amoureux zéphyr, affranchi du sommeil;
Ressuscitait les fleurs d'une haleine féconde.

L'Aurore déployait l'or de sa tresse blonde,
Et semait de rubis le chemin du soleil;
Enfin ce dieu venait au plus grand appareil
Qu'il soit jamais venu pour éclairer le monde,

Quand la jeune Phillis, au visage riant,
Sortant de son palais plus clair que l'Orient,
Fit voir une lumière et plus vive et plus belle.

Sacré flambeau du jour, n'en soyez pas jaloux!
Vous parûtes alors aussi peu devant elle
Que les feux de la nuit avaient fait devant vous.

Jean-Ogier DE GOMBAUD (1576—1666), de l'Académie française dès son institution, auteur du discours académique sur le *Je ne sais quoi*.

François-Cauvigny, sieur DE COLOMBY (1588—1648), poète, l'un des premiers membres de l'Académie française.

Julien COLARDEAU (1590—1669), dont la pièce la plus connue est celle qu'il composa *sur le château de Richelieu*.

L'abbé François de Metel DE BOISROBERT (1592—1662), né à Caen. Ce littérateur bel esprit, favori du cardinal de Richelieu, contribua beaucoup à l'établissement de de l'Académie française, dont il fut un des premiers membres. Il excellait dans l'épitre familière.

Marc-Antoine-Gérard DE SAINT-AMANT ou SAINT-AMAND (1594—1660), né à Rouen, de l'Académie française dès son institution, poète dont le *Moïse sauvé* renferme, au milieu d'un fatras inextricable, quelques traits poétiques dignes d'être appréciés. Mais la véritable originalité de Saint-Amand est dans les poésies qu'il écrivait au cabaret, en compagnie de joyeux amis. C'est, sans doute, par haine de ses débauches que Boileau l'a si fort maltraité, en lui supposant une pauvreté qu'il ne connut jamais, car il était gentilhomme de la chambre de la reine de Pologne.

Nous donnons de Saint-Amand quelques strophes de la célèbre

ODE A LA SOLITUDE [1]

Que je chéris la solitude,
Que ces lieux sacrés à la nuit,
Éloignés du monde et du bruit
Plaisent à mon inquiétude!
Mon Dieu! que mes yeux sont contents
De voir ces bois, qui se trouvèrent
A la nativité des temps,
Et que tous les siècles révèrent,
Être encore aussi beaux et verts
Qu'aux premiers jours de l'univers.
. . . . . .
Que j'aime à voir la décadence
De ces vieux châteaux ruinés,
Contre qui les ans mutinés
Ont déployé leur violence!
Les sorciers y font leur sabbat,
Les démons follets s'y retirent,
Qui, d'un malicieux ébat,
Trompent nos sens et nous martyrent;
Là se nichent en mille trous
Les couleuvres et les hiboux....

Tu vois dans cette poésie
Pleine de licence et d'ardeur,
Les beaux rayons de la splendeur
Qui m'éclaire la fantaisie;
Tantôt chagrin, tantôt joyeux,
Selon que la fureur m'enflamme,
Et que l'objet s'offre à mes yeux,
Les propos me naissent en l'âme,
Sans contraindre la liberté
Du démon qui m'a transporté!

Desmarets DE SAINT-SORLIN (1596—1676), auteur d'un poème de *Clovis* fort mauvais, et de quelques pièces qui, à l'exception des Visionnaires qu'on lit encore aujourd'hui avec un certain plaisir, ne méritèrent aucun succès et n'en eurent que grâce à la faveur de Richelieu. C'était de ses *Délices de l'esprit* que l'on disait qu'il fallait mettre à l'errata : *Délices*, lisez *Délires*. Desmarets de Saint-Sorlin écrivit aussi des pamphlets contre les Jansénistes.

Claude DE L'ÉTOILE, sieur DE SAUSSAY (1597—1652), un des premiers membres de l'Académie française.

[1] Cette ode est attribuée à Théophile, dans l'édition que Scudéry a donné des œuvres de ce poète, en 1621.

Honorat Laugier sieur DE PORCHÈRES († 1653), poète provençal : *Lettres amoureuses.*

Jacques DE SÉRISAY (né vers 1590—1653), poète. Il fut le premier directeur de l'Académie française. Ses poésies sont fort rares et fort peu remarquables.

Charles Vion, sieur DALIBRAY († en 1654), poète français du XVIIe siècle, né à Paris, mena une vie fort dissipée en compagnie de Faret et de Flamand. Il ne manquait pas de quelque verve, comme le prouve la citation suivante :

Moquons-nous de cette fumée
Que l'on appelle renommée,
Et dont se moque l'esprit fort.
Un verre plein durant la vie
Est cent fois plus digne d'envie
Qu'un tombeau vide après la mort.

On a de lui des traductions de l'italien et de l'espagnol. — *OEuvres poétiques,* 1653.

Claude GARNIER, gentilhomme parisien, qui embrassa la carrière militaire, vivait encore en 1615. Il a laissé diverses poésies qui, « malheureusement pour lui, a-t-on dit, lui ont survécu. » *Chant pastoral sur la naissance du Dauphin et de Madame et Odes pindariques.*

Guillaume COLLETET (1598—1659), né à Paris. poète médicore, mais littérateur distingué, l'un des premiers membres de l'Académie française. Il a écrit une *Vie des poètes français,* encore manuscrite et fort estimée. Il fut protégé par Richelieu, qui lui donna, dit-on, soixante pistoles, pour les quatre vers suivants, compris dans sa description du bassin des Tuileries.

« A même temps, j'ai vu, sur le bord d'un ruisseau,
La cane s'humecter de la bourbe de l'eau,
D'une voix enrouée et d'un battement d'aile,
Animer le canard qui languit autour d'elle. »
(*L'art poétique. — Désespoir amoureux.*)

Son fils **François** (1628—1680), poète également médiocre, ridiculisé par Boileau [1]. — *Noëls nouveaux,* 1660 ; le *tracas de Paris* ; *la Muse coquette,* 1665.

Nicolas FARET (1600—1646), poète, celui des premiers académiciens qui fut chargé de dresser le projet de l'Académie.

Isaac HABERT († 1668), arrière-neveu de François (page 875), embrassa la carrière ecclésiastique, devint prédicateur du roi et mourut évêque de Vabres. Bien qu'il se soit fait connaître comme théologien, il se rattache par ses poésies latines, qui sont fort estimées, au groupe des poètes.

Son père

Isaac HABERT, fils de Pierre Habert, auteur d'un *Traité du bien de la paix,* naquit à Paris vers 1560 ; on ignore la date de sa mort. M. Viollet-Leduc se félicite avec raison et à bon droit d'avoir tiré ce poète de l'oubli, en faisant connaître le premier, par quelques citations, *les trois livres des Météores* et une pièce intitulée *Prophétie,* qui révèlent un talent poétique vraiment distingué.

[1] Voici deux autres poètes qui partagent avec lui le triste avantage d'être immortalisés par les persifflages de Boileau:

Nicolas Pradon (1632-1698), auteur tragique dont la *Phèdre* fut opposée à celle de Racine par une cabale qui a soulevé plusieurs fois les indignations de Boileau.

Charles-Coypeau D'Assoucy ou Dassoucy (1604-1679), « le Singe de Scarron, l'Empereur du burlesque. » (Voir Boileau, p. 306.)

Marin le Roi DE GOMBERVILLE (1600—1674), poète médiocre, composa des romans pleins de sentiments élevés et d'aventures imaginaires attribuées à des personnages réels.

Denis Sanguin DE SAINT-PAVIN (1600—1670), poète, ecclésiastique, né à Paris. Il vivait dans la société de Ninon, où il professait l'épicuréisme.

François TRISTAN-L'HERMITE (1601—1655), poète et auteur dramatique, membre de l'Académie française, né au château de Souliers dans la Marche. Il descendait du grand-prévôt de Louis XI. Sa tragédie de *Marianne* obtint un grand succès, mais sa passion pour le jeu l'empêcha de jouir de la vie avec tranquillité.

On a remarqué dans sa tragédie de *Marianne*, ce vers prononcé par Hérode, qui s'indigne de ce que les Juifs ne viennent pas venger sur lui la mort d'une reine qu'ils adoraient :

« Punissez ces ingrats qui ne m'ont pas puni.

Voici un passage de la tragédie de *Panthée* :

Araspe. Moi! que je me déguise et que je me retire,
Pour emporter ailleurs ma honte et mon martyre!
Je brave le malheur qui me peut arriver,
Et ne sais que la mort qui puisse me sauver;
C'est la divinité que j'appelle à mon aide;
C'est mon plus sûr asile et mon dernier remède.
Quelque sombre appareil qu'on fasse pour ma mort,
Je pourrai bien braver les menaces du sort.
Penses-tu que mon âme en soit épouvantée,
Après avoir souffert les mépris de Panthée?
Je n'ai plus rien à craindre après cette rigueur,
Et les tourmens n'auront nul pouvoir sur mon cœur.
Allons trouver Cyrus pour voir si mon audace
Attendra sans frémir le coup de ma disgrâce;
Tu sauras s'il est vrai qu'en face du danger
Mon intrépide cœur puisse jamais changer.

Adam BILLAUT (mort en 1662), surnommé Maître-Adam, ou le Menuisier de Nevers, qui donna aux trois recueils de ses poésies, des noms tirés de sa profession : *les Chevilles*, *le Vilbrequin*, *le Rabot*.

Deux autres artisans de la même époque : Raqueteau, patissier, et Réault, serrurier, adressèrent chacun un sonnet à Maître-Adam. Celui du pâtissier finissait par cette pointe :

Tu souffriras pourtant que je me flatte un peu;
Avecque plus de *bruit* tu travailles sans doute,
Mais pour moi je travaille avecque plus de *feu*.

Jacques-Vallée, seigneur DES BARREAUX (1602—1673), dont ce sonnet célèbre est cité par Le Batteux comme un modèle du genre.

SONNET.

Grand Dieu, tes jugements sont remplis d'équité.
Toujours tu prends plaisir à nous être propice.
Mais j'ai tant fait de mal que jamais ta bonté
Ne me pardonnera qu'en blessant ta justice.

Oui, Seigneur, la grandeur de mon impiété
Ne laisse à ton pouvoir que le choix du supplice.
Ton intérêt s'oppose à ma félicité,
Et ta clémence même attend que je périsse.

Contente ton désir, puisqu'il t'est glorieux :
Offense-toi des pleurs qui coulent de mes yeux :
Tonne, frappe, il est temps, rends-moi guerre pour guerre.

J'adore en périssant la raison qui t'aigrit,
Mais dessus quel endroit tombera ton tonnerre,
Qui ne soit tout couvert du sang de Jésus-Christ ?

Pierre DE BOISSAT (1603—1662), poète latin et français, littérateur, né à Vienne. Il fut l'un des premiers membres de l'Académie française. Après quelques désagréments essuyés par lui, il se retira à Vienne où il s'abandonna à une dévotion si exagérée qu'on le vit, vêtu d'habits grossiers, catéchiser dans les rues. Chargé de haranguer la reine Christine de Suède, lors de son passage par Vienne, il la choqua par son costume négligé et par le sermon qu'il lui adressa. « Ce n'est point là, s'écria cette princesse, ce Boissat que j'ai connu », et elle refusa constamment de le revoir. — *Fables d'Esope illustrées de discours moraux; Poésies latines.*

Valentin CONRART (1603—1675), membre et secrétaire de l'Académie française lors de sa fondation, en 1634. Il a beaucoup écrit mais fort peu publié; nous citerons de lui cette

ÉPIGRAMME.

Au-dessous de vingt ans, la fille, en priant Dieu,
Dit : « Donne-moi, Seigneur, un mari de bon lieu,
Qui soit doux, opulent, libéral, agréable ! »
A vingt-cinq ans : « Seigneur, un qui soit supportable,
Ou qui parmi le monde, au moins puisse passer ! »
Enfin quand par les ans elle se voit presser,
Qu'elle se voit vieillir, qu'elle approche de trente :
« Un tel qu'il te plaira, Seigneur, je m'en contente ! »

Antoine GODEAU (1605—1672), évêque de Grasse et de Vence, poète et littérateur, l'un des fondateurs de l'Académie française, né à Dreux. Bien qu'il fût très-laid, et que la petitesse de sa taille l'eût fait surnommer le nain de Julie, à l'hôtel de Rambouillet qu'il fréquentait assidûment, il eut une grande réputation de son vivant, et Richelieu lui donna l'évêché de Grasse, en échange d'une paraphrase du *bénédicité*. Aujourd'hui, il n'est plus connu, malgré ses poésies sacrées, et une *Histoire de l'Eglise*, que pour avoir fourni deux vers à Corneille.

On lit dans *Polyeucte :*

Toute votre félicité
Sujette à l'instabilité
En moins de rien tombe par terre,
Et comme elle a l'éclat du verre
Elle en a la fragilité.

Godeau avait dit, dans une ode à Louis XIII :

. . . . . .
. . . . . .
Mais leur gloire tombe par terre,
Et comme elle a l'éclat du verre
Elle en a la fragilité.

Disons pourtant que Godeau fut un des écrivains les plus purs et les plus corrects de son époque.

Jean MAIRET (1604—1686), le premier poète tragique français digne de ce nom. Deux de ses pièces, *Sylvie* et *Sophonisbe*, eurent, de leur temps, beaucoup de succès. Sa Sophonisbe fit courir tout Paris pendant quatre ans, malgré de nombreuses imperfections. « Imitateur de Caldéron, Mairet, dit M. Demogeot, tendit une main à l'Italie, l'autre à l'Espagne. Le traducteur s'était contenté d'ajouter à la versification un peu d'enflure et de trivialité... » Voici néanmoins quelques strophes que le lecteur trouvera avec nous assez remarquables :

LE SOLITAIRE AU COURTISAN.

Les tombeaux de ces grands ont de royales marques,
Monuments superflus,
Qui ne montrent que trop qu'ils ont été monarques,
Et qu'ils ne le sont plus.
Parmi tout cet éclat de reliques superbes,
Ils sont aussi bien morts,
Que le moindre berger de qui, parmi les herbes,
On chercherait le corps.
Même cette beauté qui pousse ton jeune âge
En ces folles amours,
Quelque appas que le ciel ait mis en son visage,
Ne vivra pas toujours.
Ses yeux, si doux qu'ils soient, n'ont pas assez de charmes,
Pour la Parque arrêter
Et les tiens ne sauraient verser assez de larmes
Pour la ressusciter.
Rien contre les assauts que le tombeau nous livre
Ne nous peut secourir ;
Il faut sortir du monde, où nous naissons pour vivre,
Et vivons pour mourir.

Pierre DU RYER (1605—1658), auteur dramatique, membre de l'Académie française, secrétaire du roi, né à Paris. Il a composé des tragédies et des comédies, et publié une traduction de Cicéron.

EXTRAIT DE SA TRAGÉDIE DE SCÉVOLE.

. . . . . Je suis Romain, Porsenne,
Et tu vois sur mon front la liberté romaine.
J'ai, d'un bras que l'honneur a toujours affermi,
Tâché, comme ennemi, de perdre l'ennemi ;
Et maintenant qu'un sort plein d'horreur et de blâme
M'expose à la fureur que j'allume en ton âme,
Je n'ai pas moins de cœur pour souffrir et mourir
Que j'en ai témoigné pour te faire périr.
J'avais conclu ta mort : ordonnes-tu la mienne?
J'y cours du même pas que j'allais à la tienne.
Enfin je suis Romain ; et de quelques douleurs
Que tu puisses sur moi signaler tes fureurs,
Le propre des Romains, en tous lieux invincibles,
C'est de faire et souffrir les choses impossibles,
Frappe, voilà mon cœur ; mais ne présume pas
Par mon sang répandu te sauver du trépas.
D'autres cœurs que le mien forment la même envie;
D'autres bras que le mien s'arment contre ta vie,
Et mille, transportés d'un courage aussi fort,
Recherchent, comme moi, la gloire de ta mort.
Résous-toi donc, Porsenne, en ce péril extrême,
A livrer chaque instant, des combats par toi-même,
Et de voir l'ennemi, tôt ou tard ton vainqueur,
Toujours dans tes palais et proche de ton cœur.

Gabriel GILBERT (1610—1680), poète dramatique, résident de la reine Christine en France. Ce fut l'un des premiers tragiques qui contribuèrent à réformer les tours gothiques de la langue. Presque tous ses sujets de tragédie sont bien choisis, et s'il ne les a pas traités avec art, s'il a surtout mal conçu ses plans on trouve, jusque dans ses plus faibles ouvrages, des situations intéressantes et des mouvements tellement heureux, que plusieurs de nos tragiques modernes ne se sont pas fait scrupule de les lui emprunter. Ces plaintes si touchantes que Racine met dans la bouche d'Hippolyte (*Phèdre*, act. 4, sc. 2) ;

Chargé du crime affreux dont vous me soupçonnez,
Quels amis me plaindront quand vous m'abandonnez?

et cette réponse terrible de Thésée :

Va chercher des amis dont l'estime funeste
Honore l'adultère, applaudisse à l'inceste;
Des traîtres, des ingrats, sans honneur et sans foi,
Dignes de protéger un méchant tel que toi;

nous paraissent une imitation des passages suivants d'*Hippolyte*.

Si je suis exilé pour un crime si noir,
Hélas! qui des mortels voudra me recevoir?
Je serai redoutable à toutes les familles,
Aux frères pour leurs sœurs, aux pères pour leurs filles.

Va chez les scélérats, les ennemis des cieux,
Chez ces monstres cruels, assassins de leurs mères.
Ceux qui se sont souillés d'incestes, d'adultères,
Ceux-là te recevront. (LEFRANC).

Charles de Saint-Maure, duc DE MONTAUSIER (1610—1690), qui fut gouverneur du grand Dauphin, fils de Louis XIV, avait épousé Mlle de Rambouillet, si connue sous le nom de Julie d'Angennes.

On est tenté de sourire lorsqu'on voit ce grave personnage qui passe pour avoir fourni le type du Misanthrope de Molière, payer son tribut à la galanterie de l'époque en faisant composer, par les beaux esprits de l'hôtel de Rambouillet, cette fameuse *Guirlande de Julie* qu'il vint déposer, quelque temps avant son mariage, aux pieds de sa belle fiancée, *dans le salon bleu d'Arthénice*[1].

Hélas! qu'est-il resté de ces fleurs rares qui pouvaient avoir leur éclat et leur parfum alors que florissaient *l'Astrée* et le *grand Cyrus* et qu'un sonnet de Voiture ou de Bensserade passionnait la cour et la ville? — C'est à peine si l'on se souvient que l'auteur du *Cid* et d'*Horace* se transforma aussi pour la circonstance, en galant horticulteur et cueillit dans son jardin poétique *une tulipe*, une *fleur d'oranger*, et une *immortelle blanche*, trois madrigaux qui ne sont ni les plus mauvais ni les plus fades de la guirlande. Quant au noble amant de Julie d'Angennes, il semble qu'en prenant la plume il ait eu moins d'éloquence que ses poètes n'en avaient eu pour lui. Ses madrigaux, on en compte jusqu'à seize, ne valent peut-être pas le sonnet *à Philis*, dont Alceste fait si peu de cas.

Disons aussi que l'exécution matérielle de la Guirlande avait été confiée à Nicolas Jarry, célèbre calligraphe, né en 1620.

Louis-Isaac LEMAITRE DE SACY (1613—1684), fils d'Antoine Lemaître, l'un des solitaires de Port-Royal, poète religieux et célèbre traducteur de la Bible, né à Paris. Il manifesta de bonne heure un goût prononcé pour la poésie, et a publié une traduction rimée du poème de Saint-Prosper *contre les ingrats*, et de divers hymnes religieux. Ce fut sous le pseudonyme de De Beuil, prieur de Saint-Vaal, qu'il fit paraître sa version de l'*Imitation*, mais il est surtout connu par sa traduction française de la Vulgate, de sorte qu'il serait mieux rangé peut-être parmi les traducteurs que parmi les poètes.

Urbain CHEVREAU (1613—1701), poète dont nous donnons cette strophe :

Turenne a son tombeau parmi ceux de nos rois :
Il obtint cet honneur par ses fameux exploits.
Louis voulut ainsi couronner sa vaillance,
Afin d'apprendre aux siècles à venir
Qu'il ne met point de différence
Entre porter le sceptre et le bien soutenir.

Arthénice, pseudonyme anagrammatique de Catherine de Vivonne, marquise de Rambouillet, mère de la célèbre Julie d'Angennes. Elle réunissait dans *la chambre bleue* de son hôtel les littérateurs les plus célèbres de l'époque, Racan, Benserade, Voiture, Scudéry, Vaugelas, Ménage, Chapelain, etc.

Germain HABERT DE CÉRISY (1615—1654), frère cadet de Philippe Habert, fut l'un des premiers membres de l'Académie française. Chargé de rédiger les jugements de cet aréopage littéraire sur le *Cid* de Corneille, il s'acquitta de sa tâche avec une modération et une bienveillance qui déplurent au cardinal. Germain Habert était abbé commendataire de Saint-Vigor de Cérisy, dans le diocèse de Bayeux. Sous le titre de *Poésies diverses* (elles étaient bien nommées, il faut en convenir), il publia des pièces galantes et chrétiennes. *La Métamorphose des yeux de Philis en astres*, n'a pas moins de sept cents vers.

Henriette de Coligny, comtesse DE LA SUZE (1618—1673), connue de son vivant par sa beauté, ses aventures et ses vers, mais tombée depuis longtemps dans l'oubli. Quelques-unes de ses *élégies* eurent une certaine réputation, La reine Christine de Suède disait d'elle « qu'elle changea de religion pour ne voir son mari ni en ce monde ni en l'autre. »

Jacques Carel DE SAINTE-GARDE, (1620—1684), poète, né à Rouen. Il publia un poème épique intitulé : *les Sarrasins chassés;* c'est à lui que Boileau a fait allusion dans ces vers :

> O le plaisant projet d'un poète ignorant,
> Qui, de tant de héros, va choisir Childebrand !

Après s'être défendu tant bien que mal, Sainte-Garde substitua au nom malencontreux de son héros, celui de Charles-Martel.

Pierre PERRIN († 1680), plus connu sous le nom d'abbé Perrin, quoiqu'il ne tînt en rien à l'Eglise, mérite une place dans l'histoire littéraire comme inventeur d'un nouveau genre de littérature. Ce fut lui qui le premier imagina de donner des opéras français ; il en obtint le privilége en 1669, et le céda trois ans après à Lulli. On lui doit, en ce genre, *Ariane* ou le *Mariage de Bacchus*, etc.

Jean Hénault ou HESNAULT († 1682). Ne pas le confondre avec le célèbre président du même nom. C'était un poète d'une morale peu sévère, dont Mme Deshoulières était l'élève. Il était l'auteur du fameux sonnet de *l'Avorton*, et d'une traduction brillante de Lucrèce. Ami et protégé de Fouquet, il lança, lors de la disgrâce de celui-ci (Voir p. 318), contre Colbert, cette accusation foudroyante sous la forme d'un sonnet :

> Ministre avare et lâche, esclave malheureux,
> Qui gémis sous le poids des affaires publiques,
> Victime dévouée aux chagrins politiques,
> Fantôme révéré sous un titre onéreux !
>
> Vois combien des grandeurs le comble est dangereux !
> Contemple de Fouquet les funestes reliques;
> Et tandis qu'à ta perte, en secret tu t'appliques,
> Crains qu'on ne te prépare un destin plus affreux.
>
> Il part plus d'un revers des mains de la Fortune;
> La chûte comme à lui te peut être commune :
> Nul ne tombe innocent d'où l'on te voit monté.
>
> Cesse donc d'animer ton prince à son supplice;
> Et près d'avoir besoin de toute sa bonté,
> Ne le fais pas user de toute sa justice.

Charles Faucon DE RIS, seigneur de Charleval (1613—1693), né en Normandie. Lié avec Voiture, Scarron et Sarrazin, il trouva dans ces liaisons un aliment aux grâces naturelles de son talent. Il soignait beaucoup, et peut-être estimait-il un peu trop les légères productions de sa muse. L'équivoque, alors à

la mode, y tient souvent lieu d'esprit; telle est l'épigramme suivante contre un médisant :

Bien que Paul soit dans l'indigence,
Son envie et sa médisance
M'empeschent de le soulager.
Sa fortune est en grand désordre;
Il ne trouve plus à manger,
Mais il trouve toujours à mordre.

Voici une gracieuse imitation de Catulle tombée de sa plume :

Bien-tost ma vie achèvera son cours;
Le temps pour moi va finir toutes choses.
Le soleil tombe et remonte toujours,
On voit mourir et renaître les roses;
Il n'en est pas ainsi de nos beaux jours. (LEFRANC.)

On attribue à Charleval, que les Muses, suivant Scarron, ne nourrissaient que de blanc-manger et d'eau de poulet, la fameuse *Conversation du maréchal de Hocquincourt et du père Canaye*, imprimée dans les œuvres de Saint-Evremond.

La prose de Charleval est à la hauteur de ses vers.

L'abbé François DE MAUCROIX 1619—1708), littérateur et poète, né à Noyon, mort à Reims. Il fut étroitement lié avec La Fontaine.—*Traductions* de plusieurs homélies de saint Chrysostôme, des Philippiques, de quelques dialogues de Platon, des Catilinaires ; *Poésies*, publiées par M. Walkenaër.

Voici un quatrain qu'il fit à l'âge de quatre-vingts ans :

Chaque jour est un bien que du ciel je reçoi,
Je jouis aujourd'hui de celui qu'il me donne;
Il n'appartient pas plus aux jeunes gens qu'à moi,
Et celui de demain n'appartient à personne.

Philippe-Auguste DE COULANGES (1631—1716), chansonnier, connu surtout par sa correspondance avec Mme de Sévigné. Voici comme celle-ci dépeint « le petit Coulanges : »

« Toujours aimé, toujours estimé, toujours portant le plaisir et la joie avec lui; toujours favori et entêté de quelque ami d'importance, un duc, un prince, un pape; toujours en santé, jamais à charge à personne, point d'affaires, point d'ambition. »

De son Recueil de chansons, on a retenu ces vers sur l'origine de la noblesse :

D'Adam nous sommes tous enfants.
La preuve en est connue,
Et que tous nos premiers parents
Ont traîné la charrue.

Mais las de cultiver enfin
La terre labourée,
L'un a dételé le matin,
L'autre l'après-dînée.

Sa femme :

Marie-Angélique du Gué Bagnoles, Madame DE COULANGES (1641—1723), amie de Mme de Sévigné, a laissé des *Lettres* pleines de charmes [1].

Etienne PAVILLON (1632—1705), de l'Académie française en 1691, poète. « Le doux mais faible Pavillon, » comme l'appelle Voltaire dans le *Temple du goût. — Prodiges de l'esprit humain.*

[1] Nous donnons ici, bien que tardivement les dates de naissance et de décès de deux femmes célèbres, mentionnées dans l'ouvrage et qui auraient dû trouver place parmi les épistoliers page 818. Ce sont :

Mademoiselle d'Aïssé (1693-1733), Circassienne, également célèbre par ses curieuses aventures et ses grandes vertus.—*Lettres*, munies de notes de Voltaire.

Julie-Jeanne, demoiselle *De l'Espinasse* (1732-1776), connue par sa liaison avec D'Alembert et par ses lettres pleines de passion. Voyez Mme Du Deffand, page 637.

Eustache LENOBLE (1643—1711), littérateur connu non moins par les mauvais penchants de son caractère et les désordres de sa vie que par la facilité de son talent. Nommons, parmi ses nombreux ouvrages, ses *Contes et Fables*.

Catherine BERNARD (1662—1712), parente des deux Corneille et de Fontenelle. Voltaire, dit-on, n'a pas dédaigné d'imiter quelques endroits de sa tragédie de *Brutus*. On a d'elle plusieurs poésies fugitives, entre autres ce célèbre madrigal :

Vous n'écrivez que pour écrire,
C'est pour vous un amusement.
Moi, qui vous aime tendrement,
Je n'écris que pour vous le dire.

Jacques AUTREAU (1656—1745), peintre et auteur dramatique. Il aborda le théâtre à 60 ans.

Bernard-Hilaire de Roqueleyne, baron DE LONGEPIERRE (1659-1721), né à Dijon, annonça dès l'enfance des dispositions extraordinaires pour l'étude. A quatorze ans, il s'était rendu les auteurs grecs si familiers qu'il entreprit de les traduire en vers français. Il aborda la scène avec sa *Médée* qui eut un succès prodigieux; il donna ensuite un *Sésostris* et une *Electre* qui furent moins favorablement accueillis du public. Il y a pourtant dans l'Electre des traits d'une grande beauté. On doit aussi à Longepierre des traductions en vers d'Anacréon, de Sapho, de Bion et de Moschus.

L'abbé François COURTIN (1659-1739), eut pour amis La Fare, J.-B. Rousseau, Voltaire, Chaulieu, etc. Il dut sa réputation à sa bonne humeur et aux vers que ses illustres confrères de la Société épicurienne « du Temple » lui adressaient fort souvent. Au reste, il reconnaissait lui-même sa médiocrité, et disait plaisamment dans une épître à Chaulieu :

Entre deux fameux poètes
Tels que La Fare et Rousseau,
Faut-il mettre les sornettes
Qui partent de mon cerveau?

Ne pas le confondre avec **Nicolas COURTIN**, poète, qui vivait en 1675; auteur d'une épopée sur : *Charlemagne* ou *le Rétablissement de l'Empire romain* et d'un autre poème dont le héros est encore le grand empereur des Francs, mais représenté cette fois comme *pénitent* et en lutte contre lui-même. Ce dernier ouvrage n'est pas sans mérite. Nicolas Courtin était professeur de rhétorique à l'Université de Paris.

Marie Pech, Mademoiselle DE CALAGES, cultiva, dans les premières années du XVIIe siècle, la poésie avec un succès qui lui mérite une mention distinguée. Le plus important de ses ouvrages est le poème de *Judith* ou la *Délivrance de Béthulie*, en huit livres. Contemporaine de Corneille, Mademoiselle de Calages avait terminé son poème avant que le *Cid* eût paru, avant que la langue poétique eût été formée par les chefs-d'œuvre de ce grand homme, lorsque les poèmes de *saint Louis*, d'*Alaric*, de *Clovis*, etc., écrits d'un style si barbare, faisaient pourtant une réputation à leurs auteurs, et sa *Judith* contient des morceaux dignes d'une autre époque, tels que ces mots de Judith :

Son courage redouble, un feu divin l'embrase :
Ce n'est plus cet objet dont le charme vainqueur,
Du farouche Holopherne avait séduit le cœur,
Sa démarche et ses traits n'ont rien d'une mortelle;
Une sombre fureur en ses yeux étincelle;

Ses cheveux sur son front semblent se hérisser;
Un pouvoir inconnu la force d'avancer;
Elle voit sur le lit la redoutable épée
Qui dans le sang hébreu devait être trempée :
Elle hâte ses pas et prend entre ses mains
Ce fer victorieux, la terreur des humains,
Observe avec horreur ce conquérant du monde,
S'applaudit en voyant son ivresse profonde,
Puis soulève le fer, l'arrache du fourreau,
Et, le cœur enflammé par un transport nouveau,
Croit entendre la voix du ciel qui l'encourage :
« Tu le veux, Dieu puissant, achève ton ouvrage ! »
Elle dit, et d'un bras par Dieu même affermi,
Frappe d'un fer tranchant son superbe ennemi. (LEFRANC.)

Antoinette-Thérèse DESHOULIÈRES (1662—1718), fut élevée, pour ainsi dire, dans le commerce des Muses ; mais elle n'hérita pas entièrement du talent de sa mère. Cependant son début poétique lui valut un triomphe que beaucoup d'auteurs ambitionnent en vain dans le cours de leur carrière. (LEFRANC.)

Antoine DANCHET (1671—1748), poète dramatique, membre de l'Académie française, né à Riom. Il est moins célèbre par ses nombreuses tragédies que par sa querelle avec J.-B. Rousseau, qui fit contre lui l'épigramme suivante :

Je te vois, innocent Danchet,
Grands yeux ouverts, bouche béante,
Comme un sot pris au trébuchet,
Ecouter les vers que je chante.

Jean-François Lériget DE LA FAYE (1674—1731), l'un des hommes les plus aimables et les plus spirituels de son temps. C'est de lui que Voltaire a dit :

Il a réuni le mérite
Et d'Horace et de Pollion;
Tantôt protégeant Apollon
Et tantôt marchant à sa suite.
Il reçut deux présents des Dieux,
Les plus charmants qu'ils puissent faire :
L'un était le talent de plaire,
L'autre, le secret d'être heureux. (LEFRANC.)

Gilles-Thomas ASSELIN (1682—1767), né à Brie, en Normandie, élève de Thomas Corneille. — *Ode sur l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme.*

Hippolyte RICHER (1685—1748), littérateur, auteur tragique, né à Longueil (Normandie). — Il a composé des fables et des tragédies : *Eponine et Sabinus, Coriolan*, etc. Il y a d'autres Richer encore qui ont écrit.

Joseph DE LAFONT (1686—1725), auteur dramatique.

Pierre-Claude NIVELLE DE LA CHAUSSÉE (1691—1754), né à Paris, de l'Académie française en 1736. Il est l'inventeur du drame larmoyant, qui est le germe du mélodrame moderne, mais ses pièces ne sont pas restées au théâtre. C'est à peine si l'on en connaît aujourd'hui les titres.

L'ESPRIT.

. . . . . Rien n'est plus ordinaire :
C'est un titre banal. On ne peut faire un pas
Qu'on ne voie accorder ce nom imaginaire
A tout venant, à gens qui ne sont bien souvent
Que des cerveaux brûlés, des têtes à l'évent,
Que les plus fats de tous les hommes.
Ce qu'on prend pour esprit, dans le siècle où nous sommes,
N'est ou je me tromperais fort,
Qu'une frivole effervescence,
Qu'un accès, une fièvre, un délire, un transport,
Que l'on nomme autrement faute de connaissance.
Proverbes, quolibets, folles allusions,
Pointes, frivolités plaisamment habillées,
Quelque superficie, et des expressions
Artistement entortillées;
Joignez-y le ton suffisant :

Voilà les qualités de l'esprit d'à présent.
Pour moi, mon avis est, dût-il paraître étrange,
Que ces petits messieurs, qui sont si florissants,
Feraient un marché d'or, s'ils donnaient en échange
Tout ce qu'ils ont d'esprit pour un peu de bon sens.
(*L'Ecole des mères*, acte III, scène III).

PENSÉES DÉTACHÉES.

Le malheur instruit mieux qu'aucune remontrance.
Faisons ce qu'on doit faire, et non pas ce qu'on fait.

L'abbé Gabriel-Charles DE LATTAIGNANT ou L'ATTAIGNANT (1697-1779), chansonnier très-recherché de son temps, né à Paris. Il disait de lui-même : « J'allume mon génie au soleil, et je l'éteins dans la boue. » On a de lui, outre ses chansons, quelques vaudevilles.

Christophe-Barthélemy FAGAN DE LUGNY (1702—1755), auteur dramatique, d'origine irlandaise. Il a beaucoup travaillé avec Panard pour l'Opéra-Comique et le Théâtre de la Foire. *Théâtre*, 4 vol.

Anne-Gabriel MEUSNIER DE QUERLON (1702—1780), littérateur, éditeur et journaliste, né à Nantes. Il s'est rendu célèbre pour avoir inventé les vers qu'on supposait avoir été composés par Marie Stuart, sous le titre d'*Adieux*, au moment où la jeune veuve de François II, appelée au trône d'Ecosse, quittait la France. — *Collection historique*, 1748 ; *Impostures innocentes*, 1761 ; *Code lyrique*, 1743 ; *les Soupers de Daphné*, 1740, rare.

Claude-Henri Fusée, abbé DE VOISENON (1708—1775), poète et littérateur, auteur dramatique, membre de l'Académie française, né à Voisenon-lès-Melun.

Charles COLLÉ (1709—1783), auteur dramatique, chansonnier et littérateur, né à Paris. *Dupuis et Desronais ; la partie de chasse de Henri IV ;* comédies ; *Chansons grivoises* (dont la meilleure est *la Vérité dans le vin*), 2 volumes.

On lui doit, en outre, un *Journal historique*, où, par ses critiques acerbes, il ne justifie guère sa réputation de bonhomme.

On trouve, dans l'appendice des chansons de Béranger, une conversation du célèbre chansonnier avec Collé. C'est une œuvre apocryphe.

L'abbé Antoine YART (1710—1791), poète et littérateur, né à Rouen. — *Idée de la poésie anglaise ; Poésies ; Fables ; Epigrammes.* (Voyez page 679.)

Charles-Simon FAVART (1710—1793), fils d'un pâtissier auquel on doit l'invention des échaudés. Son père était chansonnier, et contribua à former le jeune Favart, qui, dans ses nombreux vaudevilles, a su toujours respecter la décence sans perdre sa gaîté. A la suppression de l'Opéra-Comique, dont il avait été directeur et qu'il avait mis en vogue, il alla diriger une troupe ambulante qui accompagna en Flandre l'armée du maréchal de Saxe. — *La Chercheuse d'esprit ; Annette et Lubin ; Ninette à la cour ; Bastien et Bastienne ; Soliman II ; la fée Urgèle ; l'Anglais à Bordeaux.* Son *Théâtre* forme 10 vol. Sa femme

Marie-Justine (1727—1772), née à Avignon, se fit une brillante réputation par son esprit, sa grâce et son talent. On admirait surtout son ingénuité dans les rôles de paysannes, où elle rétablit la vérité du costume. La longue résistance qu'elle opposa aux poursuites du maréchal de Saxe, à qui elle avait inspiré une violente passion, lui attira ainsi qu'à son mari d'odieuses persécutions.

Claude-Henri WATELET (1718—1786), peintre célèbre de l'Académie française en 1761, né à Paris. — *L'art de peindre*, poème en 4 chants ; *Essai sur les jardins ; Dictionnaire de peinture, de gravure et de sculpture*, 5 vol in-8°

Nicolas-Thomas BARTHE (1734—1785), poète dramatique, né à Marseille. — *Les fausses infidélités.* Cette pièce est restée au répertoire.

SENTENCE DÉTACHÉE.

Les gens qui n'aiment qu'eux ne sont pas ceux qu'on aime.

Louis DE BOISSY (1794—1758), de l'Académie française en 1754. *L'homme du jour,* comédie.

Jean-Joseph VADÉ (1720—1757), né à Ham. Il a écrit un grand nombre de chansons patoisées, qui eurent du succès, même autre part qu'à la halle. Il était ami de Piron. Désaugiers a imité son genre dans les parodies de *la Vestale*, des *Danaïdes*, etc. On connaît encore de Vadé *la Pipe cassée* et les *Lettres de la Grenouillère.* Il a aussi écrit des opéras-comiques et des vaudevilles.

Guillaume-Antoine LEMONNIER (1721—1797), littérateur, né à Saint-Sauveur-le-Vicomte (Normandie).—*Traductions* de Térence et de Perse; *Fables; Contes ; Le Beau-Fils,* drame, 1771.

Il ne faut pas le confondre avec ses nombreux homonymes.

Pierre LAUJON (1727—1811), de l'Académie française en 1807, chansonnier et auteur dramatique, littérateur, membre de l'Institut, secrétaire du comte de Clermont et du prince de Condé, né à Paris. — *L'amoureux de quinze ans,* comédie, 1771 ; *l'A-propos de société*, recueil de chansons, 1771, 3 vol.

Louis Poinsinet DE SIVRY (1733—1804), littérateur, auteur dramatique, antiquaire, né à Versailles. — *Nouvelles recherches sur la science des médailles*, 1778. Ne pas le confondre avec

Antoine-Alexandre-Henri POINSINET (1735—1769), auteur dramatique, célèbre par les mystifications dont il fut la victime, né à Fontainebleau. Il mourut à Cordoue, d'une dernière farce qu'on lui fit.

Dominique RICARD (1741—1803), né à Toulouse. Il embrassa la carrière ecclésiastique et fut chargé d'élever le fils du président de Meslay : outre un poème didactique sur *la Sphère,* on lui doit une traduction de Plutarque, 1795-1803.

Charles-Boudens DE VANDERBOURG (1765—1827), littérateur, membre de l'Académie française, né à Saintes. — *Poésies de Clotilde de Surville,* 1803 ; attribuées avec plus de vraisemblance au marquis de Surville. (Voyez le Répertoire.)

L'une des causes qui firent découvrir cette mystification littéraire, c'est que, dans les poésies de Clotilde de Surville, il est parlé des satellites de Saturne, dont le premier ne fut observé qu'en 1655, par Huyghens.

*
* *

Nous terminons nos citations en reproduisant une poésie inédite, dont nous devons la communication au bienveillant intérêt de M. Alexandre Piédagnel, qui a pris la peine de la transcrire pour nous, et auquel nous offrons ici nos vifs remerciments. Admirable sonnet sans nom d'auteur, elle était inscrite sur la porte principale du cimetière qui entourait jadis l'église paroissiale de la Sainte-Trinité, de Cherbourg, et date, à ce que nous croyons, du XVIIe siècle.

SONNET

SUR LA MORT DU CHRIST

Lorsque Jésus souffrait pour tout le genre humain,
La Mort, en l'abordant au fort de son supplice,
Parut tout interdite, et retira sa main,
N'osant pas sur son maître exercer son office.

Mais Jésus, en baissant la tête sur son sein,
Fit signe à la terrible et sourde exécutrice,
Que, sans avoir égard au droit du Souverain,
Elle achevât sans peur le sanglant sacrifice.

L'implacable obéit, — et ce coup sans pareil
Fit trembler la nature et pâlir le soleil,
Comme si de sa fin le Monde eût été proche.

Tout gémit, tout frémit sur la terre et dans l'air;
Et le Pécheur fut seul qui prît un cœur de roche,
Quand les rochers semblaient en avoir un de chair!

RÉPERTOIRE.

A

Abailard 769, 8. **770. 771**, 19.
Abauzit **796**.
Abbadie **783**.
Ablancourt (d') 812.
Académie française 45, 22. 50, 18. **488**. 642, 43. 684, 38. 728, 38.
Achery (le père d') 824, 11.
Acrostiche 643.
Adam de la Hale, voy. La Hale.
Adam (Maître), voy. Billaut.
Adans **851** 861, 2.
Adenèz-le-Roi, voy. Adans.
Aguesseau (H.-F. d') **382—384**. 845, 22.
Aicard (J.) 818, 46.
Aïssé (Mlle d') **896**.
Alamanon (d') **864**.
Albéric **823**. 863, 11.
Albert le Grand **785**.
Alciat 773, 7. 878, 3.
Alcuin IV.
Aléandre 801, 33.
Alembert (d') 347, 20. **348—350**. 350, 9. 404, 37. 448—452. 468, 20. 484. 487, 43. 515, 42. 637, 11. 735, 3. 896, 51.
Alexandre de Paris **859**.
Alibray (d') **890**.
Alletz, (P.-A.) **814**
Alletz (P.-E.) **814**.
Amboise (Michel d') **874**.
Amerval (Eloi d') 873.
Amyot XIII. **28—29**. 44, 467, 24. **638**. **811**. 881, 7. 883, 31.
Andilly (d'), voy. Arnauld.
André (le petit père). Voy. Boullanger.
Andrieux 266, 42. **484**, 28.
Angennes (Julie d') 892, 26. 894, 13, etc.
Anolt de Mézières 421, 43.
Antin (d') **844**.
Antville (d') **864**.
Arago 546, 20.
Argens (d') **486**.
Argenson (d') **820**.
Arioste 686, 45.
Arnaud (Daniel) **859**, 21.
Arnaud de Brescia 771, 27.
Arnaud de Marveil, voy. Marveil.
Arnauld (Ant.) 51, 40. **82—83**. 778, 38. 781, 7. 782, 20. 795, 25.
Arnauld d'Andilly **795**.
Arthénice 894.
Asselin **893**.
Assouci (d') 336, 45. **890**.
Aubert **725—726**.
Aubignac (d'), 50, 26. 281, 19. **798**.
Aubigné (Agrippa d') XII, XIII, XIV. **35—37**. 159, 20, 23. 846, 44. **884**.
Audefroy-le-Bâtard **862**.
Audigier **841**, 844, 21.
Auger (Ath.) **814**.
Auguis 883, 31.
Aulnoy (Mad. d') **856**.
Auriac (d') **846**.
Ausone III.
Autran. *Préface*.
Autreau **897**.
Auvergne (d'), voy. Martial.
Avrigny (d') **845**.

B

Bachaumont **242**, 34.
Bacon 814, 36.
Baculard d'Arnaud **646**.
Baïf (de) **29—30**. 863, 47. 877, 3. **878**.
Baillet **790**, 48.
Bailly (J.-S.) **545—548**. 551, 26. 568, 35.
Balzac (J.-L.) 38. 45. **54—56**. 107, 29. 208, 22. 791, 27. **840**.
Barante 359.

☞ Les chiffres gras indiquent, ou des renvois d'une certaine importance, ou des citations empruntées à l'auteur auquel ils se réfèrent.

Barbazan 862, 6.
Barbier (A.-A.) **859**, 40.
Barbier (Aug.). *Préface.*
Bardin **812. 840.**
Baron (M.) **333.**
Baron (A.) 884, 44.
Barthe **900.**
Barthélemy **493—496.**
Basnage (H.) 783, 2.
Basnage (J). 782, etc. **783.** 817, 39.
Basselin 6. **867.**
Bassompierre (de) **841.**
Baude **868.**
Baudouin **840.**
Bautru 76, 5, etc. **817. 840.**
Bayle, 49, 8. 780, 45. 782, 31. **799.**
Bazoche (Clercs de la) IX.
Beaufort (de) **845.**
Beaumarchais 528, 35. **534—542.** 641, 47. **724—725.** 734, 45.
Beaumont (Mad. de) **815.**
Beauvais (Henri de) **844.**
Beauvais (J.-B.-C.-M. de) **784.**
Beauvau 637, 10.
Beauzée 232, 36. 494, 35. **810.**
Beccaria 554, 46.
Bède IV.
Bégin (Emile) 731, 33.
Belleau (Remy) **22.** 877, 2. **877.**
Belleforest **826.**
Belle-Isle (de) 640, 32.
Belloy (de) 350, 16, **694—697.**
Benoît de Sainte-More, voyez Sainte-More.
Bensserade 220, 37. 245, 28. **250—253.** 711, 40. **840**, 47.
Bérain **807.**
Béranger. *Préface.* 682, 32. 877, 46.
Bergerac **83—85.**
Bergier (Nic.) **839.**
Bergier (Sylv.) **784.**
Bernard (Catherine) **897.**
Bernard d'Angers **784.**
Bernard (Gentil) 350, 20. **662—665. 740—742.**
Bernier **795.**
Bernis 350, 26. **673—679.**
Berquin **557—558. 739—740.**
Berryat (Jean) 513, 27. **850.**
Bertaut XIV. **34—35.** 274, 26. 307, 34. **884.**
Berthelier (D.) 774.
Bertin (Ant. de) **558.** 711, 23. **745—746.**
Bertrand de Born V. **2. 851.**
Béthune (Quesnes de) **861.**
Beuil (de), voy. Lemaître.
Bexon **851.**
Bèze (Th. de) XII, XIII. 773, 46. **779.**
Bible Guyot (la), voy. Guyot.
Billaut (Maître Adam) **891.**
Blanchet (François) **856.**
Blanchet (Pierre) 852, 12. **870.**
Bodel (J.) **862.**
Bodin **848.**
Boileau-Despréaux 43, 22. **51.** 41. 52, 7, etc. 144, 9. 145, 18. 207, 18. 211, 27. 218, 33. 228, 26. 245, 34. 246, 28. 254, 30. 276, 32. 281, 10. **295—313.** 317, 34. 334. 353, 33. 354, 9. 419, 6. 437, 20. 439, 29. 449. **586.** 600, 38. 606, 39. 639, 10. 652, 27. 698, 3. 733, 37. 780, 16. 796, 2. 799, 2, etc. 800, 34. 806, 8. 807, 21. 808, 28. 812, 36. 843, 11. 850, 5. 875, 41. 885, 8. 886, 10, etc. 889, 22. 890, 26, etc. 895.
Boismont (de) 543, 48.
Boisrobert 45, 7. **840. 889.**
Boissat (de) **840. 892.**
Boissy (de) 351, 32. **900.**
Boissy d'Anglas **573.**
Bongars **797**, 822, 27.
Bonnard **740—742.**
Bonnet 350, 29. **499—502.** 793, 27.
Bonnivard **815.**
Bossuet. *Préface.* 45, 46. **46**, 24. **49**, 22. 51, 35. **118—125.** 128, 41. 146, 29. 167, 17. 196, 23. 347, 7, 16, 18. 357, 26. 361, 6. 371, 31. 411, 46. 422, 24. 439, 29. 443, 42. **450.** 451, 22. 453, 23. 505, 16. 556, 16. 780, 41. 782, 20, etc. 783, 34. **813**, 40.
Bossut **846.**
Boucher (Jean) **817.**
Bouchet (Jean) **832.**
Boucicaut (Mémoires de) **827.**
Boufflers. *Préface.* **550—553.** 637, 10. 711, 23. **726—727.**
Bouguer 463, 29. **850.**
Bouhours (le père)
Boulainvilliers (de) **844**, 842, 38.
Boullanger **778.**
Bouquet (Dom) **845.**
Bourbon-Longueville (Mme de) **78—79.** 251, 34.
Bourdaloue 46, 8, 32, 37. 49, 22. 51, 35. **146—148.** 347, 17. 361, 6. 370, 31. 451, 25, etc.
Bourdeille, voy. Montrésor.
Bourdeilles, voy. Brantôme.
Boursault **317—320.**
Bourzéis **779. 840.**
Bouts-rimés **315.**
Boyer 858.
Brantôme XIII. **835**, 11. **838.**
Brébeuf **254—256.** 274, 28. 298, 39. 307, 2.
Bréquigny (de) **846.**

Bret **859**.
Bridainé **420—422**.
Brodeau (J.) **809**.
Brodeau (V.) **809**.
Brosses (de) **810**.
Brueys IX, **193—195**.
Bruix (de) **810**.
Brunet 855, 46.
Brunetto Latini, **801**.
Bruys (Pierre de) 771, 27.
Bucer 773, 38.
Buchanan 786, 30.
Buchon 827, 38. 828, 31, 34. 829, 46. 834, 11.
Budée XIII **801**.
Buffon 347, 19. **348—351**. **454—463**. 500, 36. 513, 28. 546, 32. 746, 7. 814, 9. 851, 10.
Burguy, voy. Herrig.
Bussy 45, 44. **79—82**. 162, etc. 214, 25. 818, 1. 837, 27.
Byron 815, 34.

C

Calages (Mlle de) **897**.
Calderon 99, 29. 298, 38. 394, 29. 892, 39.
Calmet (Dom) **844**.
Calvin XII, 21. **772**. 774, 37. 775, 31. 779, 49. 790, 2. 854, 12. 856, 4.
Campanella 790, 39.
Campenon 737, 45.
Campistron (J.-G.) **335—336**. 353, 37. 453, 21. 529, 32.
Campistron (L.) **336—337**.
Camus **778**.
Cap (P.-A.) 847, 11.
Capiton 773, 88.
Cardan **84**.
Carloix (Vincent) **834**, 45.
Casaubon (M.) **797**.
Casaubon (J.) **797**, 804, 9.
Cassini, 850, 49.
Cauchier de Dordan 861, 34.
Cayet (Palma) **836**.
Cérisy (voy. Habert).
Cervantes 332, 28.
Chabaille 861, 12.
Chabot 550, 27.
Chalvet 867, 42.
Champeaux **770**.
Champier (Symphorien) **874**.
Champmeslé (La) **858**.
Champollion (Aimé), 867, 44.
Chandeville 246, 40. 274, 27.
Chanet (Pierre) **793**.
Chanet (André) **794**.
Chapelain **218—220**. 282, 35. 353, 34. 617, 16. 812, 28. **840**. 894, 51.
Chapelle 242. 325. 14, 25. 356, 5. 512, 29. 711, 39.
Charbonnier (F.) 873, 16.
Charles d'Orléans, voy. d'Orléans.
Charles IX **31—32**. 785. 812, 3. 816, 34. 834, 18, 42. 838, 6. 878, 32. 879, 1. **883**. 884, 35.
Charleval **895**.
Charlier (voy. Gerson).
Charron XIII. **787**. 793, 5. 817, 7.
Chartier (Alain) IX. **6**. **828**. 869, 24.
Chartier (Jean) **828**.
Chassignet **887**.
Châteaubriand 788, 43.
Chaucer 826, 38.
Chaulieu (de) **243**, 37. **322—325**. 356, 5. 425, 16. 577, 40. 691, 38. 897, 22, etc.
Chênedollé. *Préface*.
Chénier (André). *Préface*. 266, 42. 541, 46. 558, 35. 568, 35.
Chénier (M.-J.) 693, 43. 751, 30.
Chevreau **894**.
Choderlos de Laclos, **852**.
Choisy (de) **783**. **818**.
Chrestien (Florent) 815, 39. 880, 33.
Chrétien de Troyes **861**.
Christine de Pisan, voy. Pisan.
Christine de Suède 791, 29. 806, 49. 849, 40. 892, 8. 895.
Claude **780**.
Clémence Isaure, voy. Isaure.
Clerselier **36—39**. 791, 52. 792.
Clopinel, voy. Meung.
Clotilde de Surville, voy. Surville.
Cochin **820**.
Coeffeteau **839**.
Coinsi (de) **861**.
Colardeau (Julien) **704**.
Colardeau (C.-P.) **351**, 10. **704—707**. 713, 33. **889**.
Coligny **836**.
Colin (Jacques) **15—16**. **871**.
Colin Muset, voy. Colin.
Collé **899**.
Collerye **870**.
Colletet (François) **890**.
Colletet (Guill.) 840. **869**. **890**.
Colomby **840**. 889.
Comines (de) IX, 11. 32, 4. 175, 41. 827, 5. **830**. 853, 28.
Condillac. *Préface*. 347, 15. 357, 17 468, 20. **505—507**. 790, 31. 793, 27.
Condorcet 455, 33, etc. **548—551**. 568 34.
Conrart **840**. **892**.
Contes XIII.

Coquillart **868.**
Coraut 773, 27.
Corbeuil, voy. Villon.
Corneille (P.). *Préface,* XIV, 50, 3. 51, 8, etc. 55, 41. 99, 34. 129. 139, 31. 222, 31. **224—239.** 240, 20. 251, 5. 254, 25. 258, 4. 283, 26. 298, 30. 302, 17. 328, 17. 329, 23. 347, 11. 349, 14. 355, 39. 357, 26. 358, 10, 37, 38. 378, 17. 436, 3. 440, 2, 22. 449, 4. **450,** 4, etc. 453, 23. 454, 526, 31. 546, 6. 426, 49. 529, 32. 546, 41. 556, 16. 593, 36. 642, 29. 648, 29. 733, 29. 798, 38. 839, 36. **840,** 22. 879, 40. 895, 3. 892, 29, 895. 2. 897, 4, etc.
Corneille (Thomas) 139, **239—242.** 588, 39. 897. 898, 34.
Corrozet **811.**
Coucy (de) **861.**
Cougny 789, 7.
Coulanges **896.**
Coulanges (Mad.) **896.**
Court de Gebelin **810.**
Courtin (François) 691, 37. **897.**
Courtin (Nic.) **897.**
Cousin (V.) 86, 33. 246, 15. 769, 28, 46. **793,** 2. 795, 24.
Crapelet 865, 48.
Crébillon (père) 348, 11. 351, 21. **592—596.** 426, 14. 639, 12. 692, 37.
Crébillon (fils) **351,** 25. **852.**
Crétin (Guill.) **873.** 874, 18.
Crevier **845.**
Cujas **816.** 878, 3.
Cureau de la Chambre **793,** 14. **840.**
Cuvier 455, 45.

D

Dacier (André) **362—364.**
Dacier (Anne) 362, 35. **364—365.** 393, 24, 39. 813, 24.
Dalibon 731, 44.
Danchet 898.
Dancourt **339—341.** 529, 41. 599, 27.
Danès **802,** 803, 27.
Dangeau (l'abbé de) **843.**
Dangeau (le marquis de) **843.**
Daniel (le père) **843.**
Dante 298, 33.
Dassoucy, voy. Assouci.
Daubenton **851.**
Daunou 296, 5.
Daurat (Jean) 876, 6. **877.**
Delarue **873.**
Delavigne. *Préface.*
Delbare 831, 31.
Deleyre 509, 24. **814.**
Delille 746, 8.
Demares **779.**
Demogeot 769, 25. 856, 8. 860, 5. **864,** 23. 392, 39.
Denys Pyramus, voy. Pyramus.
Désangiers 609, 21. 900, 8.
Des Barreaux **891.**
Desbordes-Valmore (Mme) 314, 30.
Descartes 49, 7. **56—58.** 347, 14. 378, 29. 449, 31. **450.** 518. 507, 24. 518, 35. 770, 9. 790, 29. **790.**
Deschamps (Emile). *Préface.*
Deschamps (Eustache) **5—6. 865.**
Des Essarts (Alfred). *Préface.*
Des Essarts (N. d'Herberay) **811.**
Des Essarts (Lemoine, dit) **742—743.**
Desfontaines 437, 41. **646.**
Deshoulières (Mme) **313—317.** 439, 21. **895.**
Deshoulières (Mlle) **898.**
Desmahis **511—512. 689—692.**
Desmares **780.**
Desmarets de Saint-Sorlin **840. 889.**
Des Moulins **871.**
Despériers 854, 12. **856.**
Desportes XIV. **32—33. 211,** 16. 307, 34. **882.** 885, 3.
Des Roches **299.**
Destouches 347, 12. 348, 23. 351, 30. 422, 11. **597—602.** 641, 39. 653, 15.
Des Ursins père (J.-J.) **828.**
Des Ursins fils (J.-J.) **828.**
Diderot 347, 15. 351, 35. **445—448.** 468, 20. 509, 22. 536, 44. 611, 29. **638.** 648, 41. 683, 31. 733, 33. 801, 20. 814, 44. 821, 23.
Didot (A. F.) 802, 45. 803, 14, 41.
Divry (Jehan) **875.**
Dolet XIII. 855, 6. 856, 4. **872,** 17. **874.**
Donneau de Visé **798.**
Dorange **735.**
Dorat. *Préface.* 351, 40. **611—617.** 742, 23.
Drioux **347.**
Du Bartas **28. 881.**
Du Bellay (Eustache) 875, 27.
Du Bellay (Guill.) **832.**
Du Bellay (Jean) **833.** 854, 35, 49. 855, 22. 875, 24.
Du Bellay (Joachim) XIV, **18—20.** 208, 34. 875, 877, 1. **879,** 7.
Du Bellay (Martin) **833.**
Du Bellay (René) 833, 11.
Du Boccage (Mad.) **488—492. 679.**
Du Bois, voy. Crétin.
Dubos (J.-B.) **844.**
Dubos (C.-F.) **844.**
Du Bouchet (Jean) **832.**

Ducange 1. **807**, 826, 2.
Du Chastelet, voy. Hay.
Du Châtelet (Mme) 416, 30. 497, 30. **814**.
Duché de Vancy **858**.
Duchesne **839**. 867, 8.
Ducis **528**. 684, 44.
Du Clercq **828**.
Duclos 352, 14. **422—423**. 441. 598, 15.
Du Deffand (Mme) 410, 37. 441. 498, 37. **636—637**.
Du Fail **811**.
Du Fresny **333**, 36.
Dugay-Trouin **844**.
Duguet **784**.
Du Haillan **838**.
Du Halde, **851**.
Du Maine **805**.
Dumarsais **385—386**.
Du Méril, 225, 14. 860. 13.
Dumont (Mme) **643**.
Dumoulin **816**.
Dunod de Charnage **845**.
Dupain (Jehan) 262, 16.
Du Paty **553—555**.
Du Paz 834, 46.
Du Perron **789**, 817, 2. 876, 18.
Duplessis-Marly **817**.
Dupont (Mlle) 831, 30.
Du Pontalais **871**.
Dupin (l'aîné) 686, 19.
Dupin (L.-E.) **843**.
Dupuy (le fonds) 885, 12.
Durand (Gilles) 815. **885**.
Du Ryer 222, 29. 857, 45. **893**.
Du Serrant, voy. Bourzéis.
Du Tillet 773, 15.
Du Vair **788**.
Duvergier de Hauranne **778**, **807**, 38.
Duvicquet 531, 45.

E

Ebert 99, 30.
Edelestand Du Méril, voy. Du Méril.
Egger. *Préface*. 281, 16. 364, 30. 393, 31. **799**, 23.
Eginhard IV.
Elégies 272, etc.
Encyclopédistes 347, 15. 611, 27. 426, 43.
Epinay (Mme d') **814**, 821, 24.
Epitaphes **250**, etc.
Epitres **242**, etc.
Esmangart 855, 46.
Esprit **812**.
Estienne (Henri I) **802**.
Estienne (Robert I) **802**.
Estienne (Henri II) XIII. 797, 13. **802**.
Etaples (d') **802**.
Euler **850**.

F

Fables VII.
Fabliaux VI.
Fabre d'Eglantine 563, 42. **748—755**.
Fabre de l'Aude **821**.
Fagan **899**,
Farces IX.
Farel 773, 18.
Faret **840**. **890**, 6. **890**
Fauche (Hipp.) 888, 29.
Fauchet XIII.
Faugère (Prosper) 86, 33.
Fauriel **515**, 37.
Favart **899**.
Favart (Mme) **899**.
Fénelon. *Préface*. 47, 24. **187—184**. 206, 32. 347, 14. 439, 28. 443, 42. **451**. 701, 44. 813, 40.
Fenin (de) **828**.
Feugère 786, 24.
Feugières (de) **164**.
Flagy (Jehan de) **860**.
Fléchier 45, 1. **148—152**. **320**. 347, 17. 451, 453, 22.
Fleuranges, voy. La Mark.
Fleury 206, 32. 352, 21. **361—362**. 673, 28. 808, 45.
Floraux (les Jeux) 749, 23. **864**.
Florian **567—574**. **755—767**.
Flourens 379, 29. 455, 46.
Foix (Gaston de, dit Phébus) **810**.
Foncemagne 840, 1.
Fontaine (Ch.) **25**. **877**.
Fontenelle (10, *éd. suéd.*) 49, 44. 348, 32. **378—381**. 38 , 20. 440, 27. 452, 12. 454, 9. 468, 15. 488, 27. 546, 36. 547, 42. **575—576**. 636, 36. 897, 4.
Fontrailles (de) **842**.
Fortunat III.
Fouquet 817, 27. **818**.
Fournel (Victor) **595**, 39. **684**, 44.
François Ier (16, *éd. suéd.*) XII, **15**. 16. 797, 9. 801, 43. 811, 4, 42. **815**. 831, 41. 832, 36, 49. 834, 22. 835, 4, 38. 854, 36. 855, 13. 856, 10. 867, 17. 869, 14, etc. 871, 8, etc. 872, 4. 873, 4. 874, etc. 883, 19.
Franklin (Alfred) 807, 19.
Frédégaire IV.
Frédéric II (9, *éd. suéd.*) **349**. 449, 49. 483. **484—487**. 507. 426, 28. 555, 32. 556, 42. **668—673**. 685, 25.
Fréret **845**.
Fréron **800**.
Froissart IX. **826**, 831, 25.
Furetière 820, 14. **858**, 7.
Fuzélier (voy. Hesnault).

G

Gaichies **783**.
Galiani 445, 19. **821**.
Galilée 790, 39.
Galland 653, 41. **813**.
Galliot du Pré 834, 10.
Garasse (le père) **887**.
Garat 741, 41.
Garnier (Claude) **890**.
Garnier (Rob.) XIV, 225, 14. 857, 45. 879.
Gassendi **790**, 796, 1.
Gaston Phébus, voy. Foix.
Gaubert (P.) 812, 31.
Gautier de Coinsi, voy. Coinsi.
Gautier (Théophile) 83, 38.
Geffroy. *Préface*.
Génin 853, 12. 856, 6.
Genlis (Mad. de) 741, 37.
Geoffrin (Mad.) **814**.
Geoffroy de Montmouth 861, 26.
Geoffroy Thory, 873, 5.
Gerbier **820**.
Gerson (Jean) IX. **771**. 806, 31. 863, 43.
Gérusez 164, 30. 189. 276, 32. 449, 36. **525**. 617, 21. 618, 27. 769, 25.
Gervais (Dom.) **822**, 7.
Gessner 569, 37. 572.
Gilbert. *Préface*. 449, 25. 498, 33. 612, 33. 700, 20. **727—736**. 801, 14.
Gilbert (Gabriel) **893**.
Gilbert de la Porée **771**, 28.
Gilles **829**.
Gillot 31, 39. **880**, 33.
Girard **808**.
Girardin (Mad. de) 314, 30.
Girault de Saint-Fargeau 540. 769, 25. 888, 1.
Giry **812**. **840**.
Glose 252.
Godeau **840**. **892**.
Godefroy **827**.
Godin 463. 29. 850, 39.
Goethe. *Préface*. VII. 298, 31.
Gombaud **840**. **889**.
Gomberville **840**. 891.
Goudouli v. **887**.
Gournay (Mlle de)
Graffigny (Mme de) 352, 26. **416—418**.
Grammont (Ant. de) **842**.
Grammont (Ph. de) **842**.
Granier de Mauléon 812, 841.
Grécourt. *Préface*. 352, 13, **603—604**. 609, 41.
Grégoire de Nazianze 611, 40.
Grégoire de Tours IV.
Gresset. *Préface*. 347, 12. 352, 32. 515, 31. **548**. **651—662**. 665, 27. 669. 689, 36.
Grétry **815**.
Grignan (Mme de) 80. 110, 23. 112, 114, 115, 116, 117. **162—164**.
Grimarest 98, 33. 242, 39. **813**.
Grimm 445, 10. 711, 40. **801**.
Gringore 9. 871, 14, etc. **873**.
Gruet (J.) 774, 11.
Guarini 886, 16.
Guénard **518—519**.
Guéneau de Montbéliard **513—514**. **741**.
Guénée **800**.
Guevara 394, 33.
Guibert 509, 24. **555—557**.
Guillaume le Breton (voy. Le Breton).
Guillaume de Nangis (voy. Nangis).
Guillaume de Tyr (voy. Tyr).
Guizot 160, 32. 465, 40. 774, 12. 822, 4. 27. **823**, 9.
Guy de Tours, voy. Tours.
Guymond de La Touche 352, 38. **665—667**.
Guyon (Mme) 167, 17. **813**.
Guyot (la Bible) **2**.
Guy-Patin, voy. Patin.

H

Habert (François) **875**. 890, 29.
Habert (Philippe) **840**. **887**.
Habert (les deux Isaac) **890**.
Habert de Cérisy **840**. 895.
Habert de Montmor **840**.
Habert (Pierre) 890, 34.
Hamilton 115, 20, 35. **189—193**. **334**.
Hamon **795**.
Hardouin **850**.
Hardy XIV, 222, 30. 225, 17. 857, 45. **888**.
Hauranne, voy. Duvergier.
Hauréau 771, 2.
Hauteroche (de) **857**.
Havet (Ernest) 86, 35.
Hay de Chambon **840**.
Hay du Chastelet **840**.
Helvétius 353, 1. 434. **452—454**. **639—640**. 647, 27. 814, 44.
Hénault 69. 31. 313, 15. 318, 40. 353, 9. **409**. 410, 20. **597**. 636, 28. 637, 11. 684, 29. 843, 40.
Henri Ier 862, 22.
Henri II 855, 13. **874**. 875, 10, etc. 883, 9. 884, 38.
Henri IV (3, *éd. suéd.*) **33—34**. 67, 1, 40. 159, 23. 208, 13. 306, 46. **617**. 775, 10. 776, 15. 817, 3, 19. 835, 24. 837, 12. 838, 32, 37. 839, 4. 841, 11.

856, 2. 879, 37. 881, 31. 884, 38. **885**. 887, 48. 899, 29.
Herbelot (d') **813**.
Herberay, voy. Des Essarts.
Héroet (Ant.) 854, 12. **875**.
Herrig et Burguy. *Epigraphe*. 2. 410, 41. **424—427**. **467—469**. 685, 10.
Hesnault **895**.
Hessein (ou Hesselin), voy. La Sablière.
Holbach (d')509, 24. 730 33. **796**.
Hotman **816**.
Huber **851**.
Huet **799**, 800, 35. 808, 38.
Hugo (Victor) 297, 24. **356—359**.
Hume 637, 11.
Humières 812, 19.
Hurault **816**.

I

Imbert **742—745**.
Isambert 541, 38.
Isaure (Clémence) 865, 1.

J

Jacob (le Bibliophile) 84. 854, 29. **855**, 2, 48.
Jacquelot 300, 19.
Jamyn (Amadis) 877, 2. **881**.
Janin (Jules) 769, 28. 828, 11.
Jansenius (Jansénistes) 76, 20. 778, 49. 283, 798, 9.
Jarry (Nic.) 894, 31.
Jasmin v.
Jeannin 787, 33. **817**.
Jobistes (les) **251**, 33.
Jodelle XIV. 857, 45. 877, 2. **878**.
Johanneau (Eloi) 885, 46.
Joinville XIII, 4. 44, 25. 82, 3. 822, 24. **824**.
Joly (Claude et Gui) **842**.
Jonson (Ben) 140, 41. 225, 40.
Joubert 531.
Jubinal 864, 16.
Julien 393, 35. 800, 1.
Jurieu 82, 36. **784**.
Juvénal des Ursins **71**.

K

Kellgren 327, 24.
Kempis (Thomas) 772, 27.
Kramer. *Préface*. XIV.

L

Labé (Louise) **21—22**. 314. 20. **877**.
La Beaumelle 846, 22.
La Boétie XIII. **22—23**, **785**.
La Bruyère 48, 29. **129—139**. 167, 24. 203, 13. 215, 34. 296, 34. 347, 12. 361, 17. 442, 21. 453, 2.
La Caille 545, 30. 850, 46.
La Calprenède **856**.
La Chalotais **820**.
La Chapelle **242—245**.
La Châtre-Nançay **843**.
La Chaussée 648, 41. 683, 16. **898**.
La Condamine **463**. **850**.
Lacroix du Maine, voy. Du Maine.
La Curne, voy. Sainte-Palaye.
La Fare **325—327**. 425, 15. 577, 40 691, 47. 897, 21.
La Faye (de) **898**.
La Fayette (Mme de) 116, 31. **125—128**. 274, 22. 503, 21. 856, 29.
La Fayette 547, 26.
Lafiteau **784**.
Lafont (de) **898**.
La Fontaine VII, 44. 3. 52, 1, 20. **107—110**. 245, 23. **267—274**. 337, 35. 349, 17. 354. 4. 392, 39. 453, 22. 552, 43. 609, 20. 725, 35. 744, 40. 796, 2. 818, 15. 844, 24. 850, 8. 872, 40. 880, 37. 887, 29. 896, 18.
La Fosse **329—331**.
Lagrange 98, 35.
Lagrange-Chancel **858**.
La Hale (A. de) **862**.
La Harpe 445, 21. 511. 34. 512, 24. 518. 37. 521. 556, 13. 568, 30. 636, 35. 706, 38. 718, 32. 731, 30. 733, 31. 734, 6. 715, 24.
La Hérissaye, voy. Du Fail.
Lainez **331—332**.
La Marche (de) **829**.
La Mark (Robert de) 832.
Lamartine. *Préface*.
Lambert Li-Cors **859**.
Lambert (Mad. de) **386—391**. 488, 18.
Lambin **848**.
La Métherie **487**.
La Mettrie **486**. 730, 33.
Lamoignon **300**.
La Monnoye (B. de) **327—329**. 640, 21.
La Monnoye (C. P. de) **327**.
La Mothe **349**, 11. 354, 3. 379, 24. 387, 30. **391—393**. 437, 43. 576, 29. **586—592**.
La Mothe-le-Vayer **805**.
La Mutraye 185, 42.
Lancelot 778, 38. 807.
Lanfranc **770**.
Langey, voy. Du Bellay (G.).
Lanoue (Gustave et Jean de) **859**.
La Noue (François de) **837**.
La Péruse **857**.
La Peyrouse **851**.

La Planche (Regnier de) **835.**
La Porée, voy. Gilbert.
Laprade (de). *Préface.*
La Ramée **785**, 836, 23. 880, 32.
La Ravallière (L. de) 863, 15.
Larivey (de) XIV. **857.** 881, 27.
La Rochefoucauld 45, 31. 51, 39. **64—66.** 116, 30. 453, 2. 794.
La Rochefoucauld-Liancourt 141, 31. 287, 38.
La Sablière (Mme de) **850.**
La Salle IX. **852.** 870, 36.
Lascaris XI. 802, 3.
La Suze (Mad. de) **895.**
La Taille 857, 36.
Latouche 719, 30. **881.**
Lattaignant **899.**
Laugier de Porchères **840. 890.**
Laujon **900.**
L'Aulnay 855, 45.
Launay (Mlle de), voy. Staal.
Laurière (de) **844.**
Laval (H. de) 837, 23.
La Vallière (Mlle de) **780.**
La Vigne (Mlle de) **248—249.**
Lavoisier 550, 26. 568, 35. **851.**
Le Batteux **809.** 891, 41.
Lebeau **845.**
Lebeuf 866, 8.
Le Bossu (le père) 365, 28. **799.**
Le Breton **822.**
Lebrun (Ecouchard). *Préface.* **413**, 29.
Lebrun (Pierre). *Préface.*
Leclerc (Jean) 800, 18. **800.**
Leclerc (Victor) 769, 28. **772.**
Le Duchat 855, 45.
Lefèvre **813.**
Lefèvre d'Etaples, voy. Etaples
Lefranc 769, 25 et *passim.*
Le Franc de Pompignan **354**, 28. **610—616.**
Legrand d'Aussy 862, 29.
Le Houx **883.**
Leibnitz 546, 43. 547. 841, 17.
Lejeune **779**, 842, 43.
Lelaboureur **843.**
Leloyer **882.**
Lemaire de Belges **874.**
Lemaître (Ant.) 778, 38. **817.**
Lemaître de Sacy **894.**
Lemierre **353**, 36. **692—694.**
Lemoine (Nicolas), voy. Des Essarts.
Lemonnier **900.**
Le Moyne **221—222.**
Le Nain de Tillemont **843.**
Lenet **818.**
Lenglet-Dufresnois 831, 29. 843, 30. **845.**
Lenoble **897.**
Léonard **736—748.**
Leroy (Louis) 815, 39.
Le Roy (C.-G.) 445, 10. **814.**
Le Roy (Pierre) 880, 33.
Le Roy (Ant.) 855, 45.
Le Sage **355**, 13. **394—401.** 529, 41. 597, 27. 641, 16. 682, 37.
Lescure (de) 566, 27.
L'Espinasse (Mlle de) 556, 40, 48. 637, 14. **896.**
L'Estoile (Pierre de) 773, 7. 817, 11. 790, 10. 817, 18. **838.**
L'Etoile (Claude de) **869.**
Le Tourneur **814.**
Levaillant **851.**
Lévesque **846.**
Lévesque, voy. La Ravallière.
L'Hôpital **24—25.** 44, 22. 384, 36. 775, 19. **816.**
Li-cors, voy. Lambert.
Lillo 648, 45.
Ligne (prince de) 552, 16. **564—567.**
Lingendes (L'évêque de) **44**, 28. **779.**
Lingendes (Jean de) 886. 887, 25.
Lisieux (voy. Oresmieux).
Locke 506, 26. 790, 31.
Loménie 534, 35. 537, 32.
Longepierre **897.**
Longuerue 843, 38.
Lope de Vega 225, 31. 298, 30. 394, 29.
Lorraine (duc de) **68**, 37.
Lorris (Guill. de) **863.**
Louis le Germanique **1.**
Louis XI IX. **853.** 891, 8.
Louis XIV (4, *éd. suéd.*) 116. 159, 25. etc. 161, 44. 164. 167, 13. 203, 24. 272, 38. 296, 48. 306, 47. 317, 29. 339, 25. 422, 31. 818, 11. **818.** 820, 15. 839, 33. 841, 14 842, 37. 846, 7. 850. 858, 37. 865, 3. 893, 20.
Loyal serviteur (le) **12—13.** 153, 34. 832, 39. **834.**
Loyamon 861, 22.
Luther 775, 38.
Luxembourg (maréchal de) **69.**

M

Mabillon **813.**
Mably (de) **353**, 12. **463—466.** 494, 31. 843, 28.
Machault (de) **865.**
Madrigaux **317**, etc.
Magny (Olivier de) **20. 875.**
Maillard **11.** 420, 36. **772.**
Maimbourg **780**, 782, 20. 799, 46.
Maintenon (Mme de) 61, 35. **159—160.** 205, 2. 287, 27.
Mairan **850.**
Mairet 857, 45. **899.**

Malebranche **164—166**. 347. 14. 850, 27.
Malesherbes **479**. 542, 30. 551, 26. 685, 39.
Malézieux 48, 35.
Malfilâtre **353**, 17. **700—704**. 734, 20.
Malherbe XIV, 39. 48, 41, 48, 44, 19, 50, 2. 107, 29. **207—210**. 211, 23. 215, 29. 247, 21. 252, 23. 274, 27. 297, 34. 307, 35. 450, 2. **451**. 578, 28. 733, 27. 881, 9. 887, 19, etc. **88**, 84.
Mallet (C.) 506. 21.
Mallet (P..H.) **846**.
Malleville **840**. **888**.
Manessier 861, 34.
Marais (Mathieu) 300, 42. **844**.
Marculphe IV.
Marguerite de Navarre, femme de Henri IV. **884**. 887, 48.
Marguerite de Valois, sœur de François Ier XIII, 16. 787, 11. 802, 24. 811, 35. **855**. 856, 10.
Marie de France VII, **3**. 267, 38 **862**.
Marie Stuart 28.
Marigny (de) **845**.
Marillac (G. de) **837**.
Marillac (Michel de) **839**.
Marin **841**.
Marini 218, 37.
Marivaux **353**, 22. 452 30. 468, 17. **528 — 534**. 537, 35. 641, 46. 813, 44.
Marlowe 140, 41.
Marmontel **353**, 32. 437. 493, 33. **519—524**. 609, 20. 611, 29. **697—699**. 609, 20. 733, 37. 821, 12.
Marolles (de) **812**.
Marot (Clément) XIII, **16**, 18. 44, 25. 1073, 34. 306 13. 775, 33. 854, 11. 856, 4 863, 41. 868, 17. 869, 3, 14. 870, 4. 871, 37. **871**. 873, 6. 875, 5. 877, 6.
Marot (Jean) **869**.
Martial de Paris **11**. **869**.
Martin (H.) **769**, 5, 28. **771**, 10. 802, 16. **883**, 12.
Marveil (Arnaud de) **859**.
Mascaron 79. **152—153**.
Massillon 46, 10. 347, 17. **370—377**. 407, 26. 421, 28. 449, 32, **451**. 451, 25. 686, 40. 779, 13. 783, 8.
Masson (Papire) **838**. 883, 35.
Mastrello 731. 44.
Mathieu (P.) **838**.
Maucroix 808, 29. **896**.
Mauléon, voy. Granier.
Maupertuis **796**.
Maury **377**, 45.
Maximes 314.
Maynard **840**, **887**.
Melanchton 775, 6.
Ménage **282—283**. 328, 25. 806, 8. 855, 46. 867, 20. 883, 41. 895, 51.
Ménippe 815, 36.
Ménippée (satire) XIII, 31. 44, 25. 295, **805**, 20. **815**. 885, 52.
Menot **772**.
Méon 861, 12. 864, 11.
Mercier 733, 32.
Méré (de) **796**.
Mergey (de) **837**.
Meung (Jehan de) 863.
Meusnier de Querlon **899**.
Mézerai **66—68**. 160, 32. 839, 44.
Méziriac **840**. **849**.
Michaud 836, 27. 842, 33.
Michel (Francisque) 862, 44. 863, 15.
Michelet **485**, 16.
Migne 814, 6. 862, 44.
Mignet 379, 21.
Millevoye. *Préface*.
Millot **515—518**. 528, 16. 842, 38.
Milton 298, 33. 606, 30. 686, 45.
Mirabaud **814**.
Mirabeau (V. de) **814**.
Miracles IX.
Miron (Rob.) **817**.
Molé **817**.
Molière XIV, 44, 2. **51**, 25. 83, 35, 93—**107**. 211, 31. 242, 19, 31 **256—264**. 283, 23. 298, 31. 301, 34. 317, 32. 333, 30. 339, 33. 347, 11. 348, 23. 351, 31. 358, 38. 395, 26. 425, 49. 437, 20. **452**. 453, 22. 529, 31. 537, 36 546, 16, 40. 597, 23. 599, 31. 641, 38. 642, 29. 653, 22. 683, 23. 698, 19. 148. 730, 26. 711, 39. 790, 42. 806, 9. 821, 22. 857, 37. 894, 16.
Molières (l'abbé de) **850**.
Molina 779, 49.
Molinet **829**. 874, 18.
Monnier (François) **384**, 42.
Monselet 852.
Monstrelet (Enguerrand de) **828**.
Montaigne XI, XII, **30**, 34. 44, 25. 223, 41. 359, 33. 411, 27. 417, 27. 554, 27. 785, 41. 786. 11, etc. 786. 787, 14, etc. 795, 34. 833, 12. 887, 15.
Montausier (de) **68**. 799, 12 800, 35. 894.
Monteil 828, 13.
Montesquieu 75, 47. 219, 38. 349, 24. 354, 2. **410—416**. 449, 32. 454, 31. 464, 40. 635, 37. 637, 11. 737, 41. 814, 36. 841, 6, 42. 848, 43.
Montfaucon (de) **843**.
Montfleury (A.-J., dit) **858**.
Montfleury (J. de) **858**.
Montglat (de) **842**.
Montluc (Blaise de) **23—24**. 834, 20. **835**.

Montluc (Jean de) **836**.
Montmerqué 862, 44.
Montmor (voy. Habert).
Montpensier (Mlle de) **843**.
Montrésor (de) **842**.
Montreuil (G. de) **852**.
Moore 784, 4.
Moralités IX.
Morel, voy. Eustache Deschamps.
Morellet 521, 34. 524, 33.
Morin (C.-H.) 668, 30.
Motteville (Mad. de) **843**.
Moultou 466, 38.
Murat (Mme de). **341—342**.
Muret 786, 30. 877, 3. **877**. 880, 48.
Muset (Colin) **865**.
Musset (Alfr. de). *Préface*. 297, 24.
Musset-Pathay 466, 37. 668, 29.
Mystères IX.

N

Naigeon, 445, 22. 509, 24.
Nangis (de) **824**, 826, 34.
Napoléon Ier 865, 4.
Napoléon III 555, 35.
Naudé (Gabriel) **806**.
Navarre (les reines de), voy. Marguerite.
Nemours (Mme de) **157—158**.
Neuville (Claude de) 347, 16. **784**.
Neuville (J.-B. de) **784**.
Newton 454, 36.
Nicéron **808**.
Nicolas (M.) **782**, 34.
Nicolas (de Senlis) **823**.
Nicole 82, 35. **93—96**. 778, 38. 781, 7. 850, 27.
Nisard 196, 9. 626, 37.
Nivelle de la Chaussée, voy. La Chaussée.
Nivernais 354, 7. **685—689**.
Noailles (de) 159, 25.
Noël et Laplace 762, 25. 820, 12. **844**, 14.
Nouvelle (la) IX.

O

Odes **307**, etc.
Olivet (d') 353, 42. **808**.
Oresmieux 71, 40.
Orléans (le père d') **160—162**. 366, 40.
Orléans (Charles d') IX, **7—8**. 815, 10. 866, 46. 869, 28.
Ossat (d') **817**.

P

Palaprat IX. **193**.
Palissot **350—356**. 646. 21.
Palissy **846**.
Palma Cayet, voy. Cayet.
Panard **608—609**. 899, 18.
Pardessus 384, 38.
Paré 798, 29. **848**.
Parfaict (les frères) **813**.
Paris (Matthieu) 863, 5.
Paris (Paulin) **826**, 5. 19. 851, 38. 860, 12. 861, 41.
Parmentier **872**.
Parny. *Préface*. **558**.
Pascal **45**, 40. 51, 40. **86—93**. 221, 12. 358, 28. 442, 20. 443, 43. 425, 49. 791, 5. 850, 28.
Pasquier (Et.) **836**. 878, 30.
Passerat **31—32**. 815, 40. **880**.
Pathelin (farce de l'avocat) **9**. 853, 10. 870, 35.
Patin (Guy) 793, 4. **841**.
Patrix **214—215**.
Patru 45, 25. **807**.
Paul. Voy. Saint Vincent.
Pavillon **896**.
Pellisson-Fontanier 49, 25. **96—98**. 844, 13.
Péréfixe **60—61**.
Périer (Mad.) 86, 31.
Perrault (Charles) **281—282**. 313, 16. 392, 43. 733, 32. 798, 47. 799, 2. 862, 17.
Perrault (Claude) **281**. 313, 16. 812, 34.
Perrault (Pierre) **281**. 313, 16. 379, 24.
Perret de Saint-Cloud, v. Saint-Cloud.
Perrin **895**.
Petau **849**.
Petitot 842, 16.
Pétrarque 826, 38.
Pétrone III.
Pibrac (Guy de) 878.
Piédagnel **900**.
Pierre l'Hermite VI.
Piron 347, 12. **354**, 13. 578, 35. 609, 41. **640—646**. 647, 44. 682, 37. 743, 33. 900, 8.
Pisan (Christine de). *Préface*. IX. 885. 884, 45.
Pithou **31**. **805**. 815, 38. 816, 4. 824, 8. 880, 34.
Plangon (Hugues) 822, 23.
Pléiade (la) XIV. **876**.
Pluche 500, 30. **808**.
Pogge (le) 852, 31. 853, 24.
Poinsinet, voy. Sivry.
Poinsinet (A.-H.) **900**.
Polignac 800, 25. **820**.
Pongerville 653, 44.
Pont de Veyle (A. de) 636, 28. 637. 50 **859**.

Pontchartrain 839.
Pontis (de) **841**.
Pope 611, 39. 686, 45.
Porchères d'Arbaud **840**.
Port-Royal 82, 31. 604, 29. 795, 39. 817, 48.
Portus 797, 12.
Poujoulat 836, 27. 842, 33.
Poulle 347, 16. **784**.
Poussin **812**. 839, 37.
Pradon 313, 17. **890**.
Prévost d'Exiles **354**, 28. **418—420**.
Prévost-Paradol 769, 28. 787, 2. **885**, 25.
Priézac (de) **795**. **840**.
Privat, voy. Molières.
Puisieux (Mme de) **796**.
Pyramus (D.) 860.
Pythéas III.

Q

Quatrains **638**, etc.
Quérard 769, 25. 850, 21. **860**.
Quesnel **783**.
Quesnes de Béthune, voy. Béthune.
Quicherat (Jules) 867, 23.
Quinault 51, 30. **52**, 5. 196, 31. **276—280**. 298, 39. 354, 4. 378, 22. 437, 19. 640, 2. 697, 23. 733, 27.

R

Rabaut Saint-Etienne **821**
Rabelais XII, etc. **13—15**. 107, 26, etc. 298, 35. 359, 33. 530, 44. 804, 7. **834**, 1. 841, 39. **853**. 873, 7. 881, 7.
Rabutin (de) **837**.
Racan **215—218**. 274, 27. 568, 34. **840**. 806, 7. 894, 50.
Racine (Jean) 44, 1. **50**, 44. 99, 27. etc. 129. **139—145** 196, 7. 240, 40. 275, 35. **283—295**. 295, 18. 298, 31. 301. 313, 24. 335, 30. 347, 8, 10. 349, 15. 353, 37. 355, 39. 358, 10, 15. 436, 4. 437, 20. 439, 23, etc. **452**. 454, 1. 538, 35. 593, 36. 604, 20. 612, 44. 719, 34. 732, 32. 780, 25. 797, 43. 798. 858, 17. 893, 53.
Racine (Louis) 283, 34. **354**, 34. 443, 43. **604—608**.
Radonvilliers **809**.
Raimbert **860**.
Rambouillet (hôtel de) **59**. 210, 4. 246, 11. 247, 32. 252, 27. 275, 32. 282, 23. 378, 31. 530, 31. 892, 26.
Rambouillet (Mlle de) **59**. 159, 37. 894, 17.
Ramus. Voy. La Ramée.
Rancé **780**.
Ranchin **810**.
Rapin (René) **883**.
Rapin (Nic.) 815, 39. 880, 34. **883**.
Rapin de Thoyras 31. 96, 30. **844**.
Raqueteau 891, 34.
Raymond de Toulouse 859, 21.
Raynal **507—511**.
Raynouard 515, 37. 859, 43.
Réault 891, 34.
Réaumur 500, 30. **850**.
Rebitté 802, 13.
Regnard **184—189**. 317, 30. **332—334**. 339, 20. 347, 11. 348, 24. 351, 31. 453, 21. 857, 37.
Regnier (Math.) XIV. 44, 25. **211—213**. 297, 33. 875, 41. 876, 30. 881, 5.
Regnier de la Planche, v. La Planche.
Regnier-Desmarais **320—322**.
Rémusat (de) 771, 4. 863, 19.
Renard (Roman du) 861, 5. 862, 3.
Renaud de Coucy, voy. Coucy.
Renaut **852**.
René d'Anjou 852, 38. **867**.
Restif de la Bretonne **852**.
Retz (de) **69—74**. 409. **794**.
Ricard **900**.
Riccoboni (A.-F.) **504**.
Riccoboni (Mad. M.-J.) **503—504**.
Riccoboni (Mad. H.-V.) **505**, 23.
Riccoboni (L.) **504**.
Richelet **808**. 812, 16.
Richelieu (cardinal de) 43, 13, **50**, 9. etc. 72, 17. **73**. 218, 37. 464, 36. 778, 44. 779, 21, 44. 780, 40. 795, 28. 798, 31. 806, 35. 817, 42. **839**. **842**. 888, 3, etc. 889, 12, etc. 890, 19. 892, 27. 895.
Richelieu (maréchal de) **841**.
Richer **898**.
Rigault 393, 30.
Rigoley de Juvigny 805, 23.
Rigord **822**, 823, 7.
Ris (de), voy. Charleval.
Rivarol 570, 41.
Robert (Auguste). *Préface et passim.*
Rohan (Anne de) **213—214**.
Rohan (Henri de) **53—54**. **839**.
Rollin **196—203**. 808, 43. 845, 33.
Roman (le) IX, XIII.
Romans (épopées rimées) VI.
Rondeau (modèle de) **809**.
Rondeaux **250**. **334**, etc.
Ronsard XIII. XIV. 25—28. 31. 208, 35. 219, 22. 298, 38. 307, 27. 309, 2. 872, 35. **875**. 877, 31, etc. 878, 16. 879, 2. **880**. 881, 24, etc. 882, 12. 883, 20, etc. 885, 7. 886, 21.
Roquefort 863, 15.

Roquette (l'abbé G.) **312**, 18.
Roquette (H.-E. de) **313**, 9.
Roscelin 770, 43.
Rose (Roman de la) 829, 39. **863**.
Rotrou **222—224**. 274, 29. 839, 40.
Roucher 568, 35. **718—724**.
Rousseau (J.-B.) **354**, 9, 27, 36, 40. **576-586**. **588—589**. 609, 43. 646, 45. 698, 9. 701, 39. 733, 31. 858, 37. 897, 21, etc. 898, 22.
Rousseau (J.-J.) (37, éd. suéd.) **354**, 44. **359**. 422, 33. 442, 34. 465, 29. **466—484**. 505, 16. 554, 20. 719, 14. 730, 38. **796**, 31. 814, 18. 815, 3.
Roussel (H.-P.-A.) **563**.
Roussel (P.) **562—564**.
Roussel (P.-J.-A.) **563**.
Rulhière **355**, 9. **542—545**. **617**, **618**. **717—718**.
Rutebeuf VI **864**.

S

Sablé (de), voy. Servien.
Sacy (de) 411, 45.
Saint-Amant (de) **840**. **889**.
Saint Anselme 770.
Saint-Augustin 771, 8. 779, 34. 795, 41.
Saint Bernard VI. **2—3** **771**.
Saint-Cloud (P. de) **861**.
Saint-Cyran. Voy. Duvergier de Hauranne.
Saint-Denis (Chroniques de) 823, 15. 826, 14.
Saint-Denis (le moine de) **826**.
Saint-Evremond **74—77**. 225, 43. 796, 2. 896, 16.
Saint François de Sales XII, 165, 40. **776**, 779, 3.
Saint-Gelais (Octavien de) **12**. 107, 34. **870**.
Saint-Gelais (Mellin de) **18**. 870, 45. **871**.
Saint-Graal (le poëme du) 861, 36.
Saint-Lambert **355**, 18. **497—499**. **679—681**. 737, 40. 814, 12.
Saint-Pavin **891**.
Saint-Pierre (Bernardin de) 196, 31.
Saint-Pierre (abbé de) **820**.
Saint-Réal **49**, 31. **153—157**.
Saint-Simon **203—206**. 159, 28 225, 31.
Saint-Sorlin (Voy. Desmarets).
Saint-Vincent de Paul **53**. 776, 47. **778**.
Sainte-Barbe (Institution de) 870, 33.
Sainte-Beuve. *Préface* 86, 38. 300, 42. 410, 36. **416**, 33. 531, 43. 566, 41. 637, 44. 669, 32. 769, 28. 795, 23. 798, 26. 876, 21.
Sainte-Eulalie I.
Sainte-Foix (de) **845**.
Sainte-Foy (miracles de) 784, 40.
Sainte Garde **895**.
Sainte-Marthe (Scévole de) 877, 3.
Sainte-More (B. de) **860**.
Sainte-Palaye **845**.
Salel 854, 12.
Sales (de) (voy. Saint-François)
Sallo (de) **818**.
Sarrazin 250 **252—253** 274, 27. 895.
Satire Ménippée (voy. Ménippée).
Saumaise **849**.
Saurin (B.-J.) 355, 22. **377**. 452, 30 **646—651**.
Saurin (Jacques) **402—404**. 577, 19. 782, 23.
Sayous 402, 24. 774, 17.
Scaliger (J.-C. et J.-J.) XIII.
Scarron **61—64**. 159, 24. **249—250**. 895. 896, 14.
Scève (Maurice) **875**.
Schiller 298, 31. **834**, 47.
Schlegel (W.) 99, 28. 298, 32.
Schlosser 800, 23.
Schmidt (Jul.) 769, 26.
Scudéry (Georges de) 50, 19. **886**, 29, 889.
Scudéry (Mlle de) **245—248**. 894, 51.
Sebonde (Raymond de) 793, 9.
Secousse **845**.
Sedaine 355, 27. 668, 15. **681—685**. 686, 27.
Segaud (de) 347, 16. **784**.
Segrais **274—276**. 277, 32.
Séguier (le chancelier) 812, 47. **817**. **840**.
Séguier (A.-L.) **817**.
Seguier (P.) **817**.
Ségur l'aîné (L.-P. de) **480**.
Seissel (de) **831**.
Senault 779.
Sénecé **342—344**.
Seran 846.
Serisay 840, 31. **890**.
Serrant (de), voy. Bautru.
Serres (Jean de) **849**.
Serres (Olivier de) **849**.
Servet (Michel) 774, 7. 12.
Servien **817**. **840**.
Sévigné (Mad. de) **51**, 20. 79. 80. 93, 24. **110—117**. 129—130 **163**. 214, 20. 439, 17 795, 24. 807, 42. 818, 2, 6. 884, 46. 896, 28, etc.
Sèze (de) 685, 39.
Shakespeare 99, 29. 140, 41. 298, 30. 410, 24. 594, 19. 661 39. 814, 33
Silhon (de) **795**. **840**.
Simiane (Mme de) **162**.

Sirmond Bourzéis, voy. Bourzéis.
Sirmond (Jacques) **841**.
Sirmond (Jean) **840**. **841**.
Sismondi (de) 864, 46.
Sivry (Poinsinet de) **900**.
Sonnet (modèles de) 210, 891, 901.
Sordel 864, 46.
Sotics IX.
Soumet *Préface*.
Spanheim **797**.
Spencer (6, éd. suéd.)
Staal (Mad de) **405—409**.
Stuart (Marie) **28** 564, 34. 899, 22.
Suger **822**. 826, 16.
Sully (Maurice de) **822**.
Sully (le duc de) XIII. **839**. 861, 38.
Surville (Clotilde de **859**. 900, 32.
Surville (J.-E. de) 860, 25. 900, 33.

T

Tahureau (Jacques) 880, 48.
Talon **849**.
Tarisse (Dom Grég.) 806, 30.
Tasse 298, 38.
Taschereau. *Préface*. 99, 18.
Tavannes (Gaspard de) 838, 45.
Tavannes (Jean de) **838**.
Tavannes (Guill de) **839**.
Tavannes (Jacques de) **839**.
Temple (société lit. du) 322, 33. 897, 22.
Tencin (Mad de) **404—405**. 148, 26. 503, 22.
Terentius Varro, III.
Terrasson (A.) **820**.
Terrasson (J.) **789**. 820, 36.
Than (de) **860**.
Théophile (voy. Viaud).
Thiard (Pontius de) 877, 3.
Thibaut IV. **862**.
Thierry (Amédée) 409, 37.
Thierry (Aug.) 160, 35. 838, 1. 844, 7. 845, 40. 846, 4.
Thomas 509, 24. **524—528**. 556, 28. **707—711**. 721, 29. 733, 24.
Thou (de) (J.-A. de) XIII, 44, 21.
Tillemont (Voy. Le Nain).
Tissot 769, 28.
Tournefort **851**.
Tournemine 84, 1, 26. 841, 19. **844**
Tours (Guy de) **883**.
Travers 867, 15.
Tressan (de) 852, 13. 587.
Trébutien 246, 39.
Triolet (modèle de) 809.
Tristan l'Hermite 222, 29. 857, 35. **891**.
Trogue-Pompée III.
Trublet **635**.
Turgot (le chevalier) **821**.
Turgot (A.-R.) 718, 30. **820**
Turnèbe **802**. 870, 6. 8 0, 48.
Turretin (les trois) **784**.
Tyr (G. de) 822.

U

Uranistes (les) **251**, 33.
Urfé (d') 568, 44. **887**.

V

Vachot (Pierre) **873**.
Vadé **900**.
Valenciennes (Henri de) 823, 46.
Vallons-Chalys (voy. Surville).
Valois (Adrien et Henri de) **842**.
Valois (les deux Marguerite de) Voy. Marguerite.
Van Dale 378, 34.
Vanderbourg (de) 860, 48. **900**.
Vapereau. *Préface*.
Varon, **851**.
Vatable (Vatebled) **801**.
Vau-de Vire 6.
Vauban
Vaugelas **45**, 21. 59, 20. 240, 48. 262, 21. 805. 839, 21. **840**. 894, 51.
Vauquelin de la Fresnaye 211, 19 **880**.
Vauvenargues 347, 13. 387, 25. 442—**445**.
Velly 695, 47. **845**.
Venantius Fortunatus, voy. Fortunat.
Verdier (Mad. de) **746—748**.
Vergier **337—338**. 453, 21.
Vernet **784**.
Vertot 355, 33. **365—370**.
Viaud (Théophile) **37—40** **886**.
Vieillard 694, 28.
Vico 848, 43.
Vicq-d'Azyr **846**.
Vieilleville **834**.
Vigenère **811**.
Vigneul-Marville 841, 33.
Vignier **837**.
Vigor (Simon) 805, 13.
Viguier 228, 37.
Villehardouin VII, 3. 822, 24. **823**. 827, 5.
Villemain 1, **43**. 196, 16. 379, 29. 392, 16. 554, 30. 611, 35. 786, 48. **827**, 15
Villeneuve (Guill. de) **829**.
Villeneuve (Huon de) **860**.
Villon (voy. Corbeuil) IX, 8. 307, 21 853, 27. 866, 46. **868**.
Vincent de Paul, voy. Saint-Vincent.
Viollet-le-Duc 211, 41. 295, 31. 813, 13 863, 46. **865**. 868, 16, 37. 871, 10

872, 5 876, 25. 881, 7. **882**, 11. 890, 35.
Visé, voy. Donneau.
Voisenon **899**.
Voiture 45, 14 **59—60**. 69, 8. **220**, 252, 33. 334, 22. **840**. 894, 21, etc. 895.
Voltaire (2. 38, *édit. suéd.*) 44, 9, 36 189, 35 219, 29. 228, 30. 277, 19. 296, 14. 298, 36 322, 33 347, 10. 350, 13. 352, 17. **355**. 38 **356—360**. 365, 29. 376, 39. 393, 41. 410, 37. 416, 30. 422, 37. **424—442** 442, 20 452, 42. 464, 23. 477, 21. 484, 24. 485, 1, etc. 488, 27. 497, 32. 512, 21. 536, 33. 542, 22. 549, 23. 553, 26. 555, 32. 594, 45. 611, 29 **617—636**. 636, 40. 637, 4 641, 39. 648, 25 663, 75. 671. 693, 30. 733. 26. 734, 29, 40. 780, 19. 784, 36. 800, 44, 49 801, 5. 807, 44. 808, 32. 814, 12. 820, 19. 821. 22. 840, 1. 843, 12, 29. 844, 7, 32. 872. 41. 896, 43. etc. 897, 5, etc. 898, 28.
Voysin (le père) 887, 11.

W

Wace **861**.
Wailly (N.-F.) **810**.
Walkenaër **896**, 21.
Walpole 498, 39 637, 32. 686, 45.
Walter 226, 13.
Watelet **900**.
Wey (Francis) 806, 15.
Wolmar (Melchior) 773, 8. 774, 23.

Y

Yart **679**. **899**.
Young 706, 33, 814, 33.
Yung (Eug.) **885**.

ERRATA

Page 159,	ligne	32,	1818	*lisez* :	1848.
» 277,	»	26,	concettis	»	concetti
» 281,	»	36,	aurait	»	auraient
» 409,	»	41,	Edouard	»	Amédée
» 641,	»	28,	révolution	»	évolution
» 696,	»	24,	l'enjouement	»	l'engouement
» 812,	»	29,	traduit	»	a traduit
» id.	»	33,	à Andelys	»	aux Andelys
» 816,	»	26,	l'a	»	t'a
» 827,	»	23,	l'engouement	»	l'enjouement

CONTENU DU TOME I.

(a) Du Cours I.

COURS PRÉPARATOIRE (pour l'édition destinée aux pays du Nord).

APERÇU HISTORIQUE de la littérature française depuis ses commencements jusqu'au siècle de Louis XIV. III

INTRODUCTION. . . . . , ... —

PÉRIODE I : IXe — XIIIe siècles. IV

PÉRIODE II : XIVe et XVe siècles. VIII

PÉRIODE III : XVIe siècle et première partie du XVIIe jusqu'au règne de Louis XIV. X

APPENDICE contenant des morceaux empruntés aux prosateurs et aux poètes des trois premières périodes littéraires, depuis la formation de la langue française jusqu'à sa constitution définitive. . . . . —

Ire Période : Serment de Louis le Germanique. — Cantilène de Sainte Eulalie. — Bertrand de Born. — Saint-Bernard. — La bible Guyot.— Fragm. des Livres des Rois. — Chanson de Roland.— Marie de France. — Villehardouin. — Thibaut VI. — Rutebeuf. — Le Sire de Joinville. 1

IIe Période : Froissart.— Eustache Deschamps. — Basselin. — Alain Chartier. — Charles d'Orléans. — Villon. — Gringoire. — L'avocat Pathelin. — Olivier Maillard. — Martial de Paris. — Ph. de Comines. — Oct. de Saint-Gelais. 5

IIIe Période : Le loyal Serviteur. — Rabelais. — François Ier. — Jacques Colin. — Marguerite de Valois. — Clément Marot. — Mellin de Saint-Gelais. — J. du Bellay. — Olivier de Magny. — Calvin. — Louise Labé. — Remy Belleau. — La Boétie. — Blaise de Montluc. — L'Hôpital. — Charles Fontaine. — Ronsard. — Du Bartas. — Marie Stuart. — Amyot. — De Baif. — Montaigne. — Pithou. — Charles IX. — Passerat. — Desportes. — Henri IV. — Bertaut. — Agrippa d'Aubigné. — Théophile Viaud. 12

☞ *Avis au relieur* : Voy. p. VIII.

SECTION PREMIÈRE.

CONTENANT LA PÉRIODE COMPRISE ENTRE LA NAISSANCE DE LA LITTÉRATURE CLASSIQUE AVEC MALHERBE ET LA MORT DE LOUIS XIV (1600—1715).

INTRODUCTION.

I. Tableau du règne de Louis XIV, par VILLEMAIN. 43
II. Revue de l'état des lettres en France, au XVIIe siècle, par VOLTAIRE. . 44

CHOIX DE PROSATEURS.

SAINT-VINCENT DE PAUL.

Note. 53
Exhortation pour les enfants trouvés (*fragment*). . . . . —

HENRI DE ROHAN.

Note. . . . . —
Harangue à ses troupes (*fragment*). . . . . —

J.-L. DE BALZAC.

Note. . . . . —
Les commencements du Christianisme (*fragment*). 54
Lettre au cardinal de la Valette. 55

DESCARTES.

Note. 56
Sentence détachée (*en note*). . . —
De la méthode (*fragment*). . . —

* VOITURE [1].

Note. 59
Choix de Lettres.
I. A Mademoiselle de Rambouillet (*une aventure de voyage*). —
II. Au duc d'Enghien (*sur la victoire de Rocroy*). . . . —

PÉRÉFIXE.

Note. 60
Quelques paroles remarquables du roi Henri le Grand . . . . —

* SCARRON.

Note. . . . . , . . . 61
Fragment du Roman Comique.
L'arrivée du doyen de Montfort dans l'hôtellerie, etc. . . . —
Lettre au duc de Retz. . . . 63

LA ROCHEFOUCAULD.

Note. 64
De la conversation. . . . . —
Choix de maximes morales. . . 65

MÉZERAI.

Note. 66
Fragments de l'Histoire de France.
I. Jacques Molay, à ses juges. —
II. A. de Biron, à Henri IV. . 67
III. Ch. de Biron, à ses juges. . —

DE MONTAUSIER.

Note. 68
Lettre au dauphin. . . . . —
Lettre de Charles IV, duc de Lorraine à Léopold I (*en note*). . —
Lettre du Maréchal de Luxembourg à Louis XIV (*en note*). 69

DE RETZ.

Notice sur l'auteur (*en note*). . —
Sentences détachées (*en note*). . —
Fragments des Mémoires.
I. Les fantômes. . . . . —
II. La Fronde. 71
III. Le Cardinal de Richelieu. . 73
IV. Condé. 74

SAINT-ÉVREMOND.

Note. . . . . —
Sentences détachées (*en note*). . —
Annibal (*fragment*). . . . . —
Sonnet à Ninon (*en note*). . . . 75
Lettre à M. le comte d'Olonne. . 76

ANNE DE BOURBON.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 78
Choix de Lettres.
I. Au prince Henri de Bourbon. —

[1] * Indique les prosateurs qu'on retrouve parmi les poètes.

II. A la princesse L.-M. de Gonzagues. 78

DE BUSSY.

Note. 79

Choix de Lettres.

I. A M. Mascaron (*lettre de félicitation*). . . . . —
II. A Madame de Sévigné. . —
III. A la même. 80
IV. A Madame de Grignan. . . —
V. A l'Archevêque de Paris (*lettre de recommandation*). 81
VI. Au roi. . . . . —

ANT. ARNAULD.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 82
Sentence détachée (*en note*). . . —
L'exactitude dans le jugement (*fragment*). . . . . —

BERGERAC.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 83

Fragm. du Voyage dans la Lune.

I. Ce qui engagea l'auteur à entreprendre ce voyage. . —
II. Histoire des Oiseaux. . . . 85

PASCAL.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 86

Fragments des Pensées

I. Les deux infinis. . . . . —
II. Faiblesse humaine. . . . 87
III. L'opinion. 88
IV. Pensées détachées. . . . 89

Fragments des Lettres Provinciales.

I. Sur l'homicide.. . . . . —
II. Sur la manière des Jésuites de calomnier leurs adversaires. 90
Lettre à la reine Christine (*en lui envoyant une machine à calculer*). 92

NICOLE.

Notice sur l'auteur (*en note*) . 93
Pensées détachées (*en note*). . —

Fragments des Essais de Morale.

I. L'amour propre. . . . . —
II. Les vertus. 94
III. Fragments de pensées. . . 95
Sur la naissance. . . . . —
De l'opiniâtreté. . . . . —
De la haine. . . . . —
Du duel. . . . . —
De la morale. 96
Des romans. . . . . —
Des visites. . . . . —
Du bonheur. . . . . —

PELLISON.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 96
Défense de Fouquet. . . . . —

* MOLIÈRE.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 98
Sentences détachées (*en note*). . 99

Fragments de l'Avare.

Acte III, scène I, II. 98
Acte III, scène V. 100
Acte IV, scène VII. 102

Fragment du Bourgeois gentilhomme.

Acte II, scène VI. 103

Fragment du malade imaginaire.

Acte III, scènes XVIII — XXI. . 105

* LA FONTAINE

Notice sur l'auteur (*en note*). . 107

Fragment de la préface de ses Fables

Un tour d'Esope. 109
Lettre à M. de Maucroix. . . . —

Mme DE SÉVIGNÉ.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 110
Sentences détachées (*en note*). . —

Choix de Lettres.

I. Le madrigal de Louis XIV. —
II. La nouvelle incroyable . 111
III. Un beau sujet de roman. 112
IV. Mort de Vatel. . . . —
V. Ce que peut souffrir une mère. 113
VI. La séparation. 114
VII. Anecdote. 115
VIII. Mort de Turenne. . . . —
IX. Regrets causés par la mort de Turenne. 116
X. Lettre de refus. 117
XI. Mort de Louvois. . . . —

BOSSUET.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 118
Sentences détachées (*en note*). . —

Fragments des Oraisons funèbres.

I. De Henriette-Marie de France, reine d'Angleterre. —
II. De Henriette-Anne d'Angleterre, duchesse d'Orléans. 119
III. De Louis de Bourbon, prince de Condé 120
A. bataille de Rocroi. . . . —
B. péroraison. 121

Fragments des Sermons.

I. Le cheval. 123
II. Source des inventions hum. —
III. La vie humaine.. 124

Fragment du discours sur l'Histoire universelle.
Alexandre. 124

Mme DE LA FAYETTE.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 125
La mort de Madame (*fragm.*). . —
Lettre à Mme de Sévigné. . . 129

LA BRUYÈRE.

Notice sur l'auteur (*en note*). . —
Sentences détachées (*en note*). . —

Fragments des Caractères.
I. Corneille et Racine. . . . —
II. L'oiseau paré, etc. . . . 130
III. La fausse et la vraie grandeur. 131
IV. L'homme universel. . . —
V. L'impertinent. 132
VI. L'indifférent. . . . . —
VII. Les parvenus.. . . . . —
VIII. Le riche. 133
IX. Le pauvre. . . . . —
X. Le peuple et le prince. . 134
XI. Le courtisan. . . . . —
XII. L'égoïste. 135
XIII. L'homme né pour la digestion 136
XIV. La curiosité, ou les manies. —
XV. De l'inégalité des conditions. 138

* JEAN RACINE.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 139
Sentences détachées (*en note*). . 141

Fragments d un discours à l'Académie française.
I. Eloge de Corneille. . . . 139
II. Eloge de Louis XIV. . . . 142

Choix de lettres.
I — IV. 143

BOURDALOUE.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 146
Sentences détachées (*en note*). . —

Fragments des Sermons.
I. L'oubli des pauvres. . . . —
II. L'inconséquence de l'athée. . 147
Frag. de l'Oraison fun. de Condé. —

* FLÉCHIER.

Notice sur l'auteur (*en note*) . . 148
Sentences détachées (*en note*). . —

Fragments de l'Oraison funèbre de Turenne.
I. Exorde. . . . . —
II. Valeur de Turenne. . . . 149
III. Qu'est-ce qu'une armée ?. . 150
IV. Modestie de Turenne. . . . —
V. Mort de Turenne. 151

Fragment de l'Oraison funèbre de Madame la duchesse de Montausier.
Qu'est-ce que l'esprit ?. . . .

MASCARON.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 152
Sentences détachées (*en note*). . —

Fragment de l'Oraison funèbre de Turenne.
I. Modestie de Turenne. . . —
II. Humilité de Turenne. . . —
III. Mort de Turenne. . . . 153

SAINT-RÉAL.

Notice sur l'auteur (*en note*). . —

Fragment du livre de l'Esprit.
I. Portrait de Tibérius Gracchus. . . . . —
II. Portrait de Luculle. . . 154
III. Pensées détachées. . . . 155
Renault aux Coujurés (*fragm*). . —

Mme DE NEMOURS.

Note. 157

Fragment des Mémoires.
Louis XIV. . . . . —

Mme DE MAINTENON.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 159
Sentences détachées (*en note*). . —

Choix de Lettres.
I. A M. Charles d'Aubigné (*notre bonheur dépend de nous-mêmes*). . . . . —
II. A Mme de la Maison-fort (*l'ennui chez les grands*. . . 160

LE PÈRE D'ORLÉANS.

Notice sur l'auteur (*en note*). . —
Richard I à Henri VI. . . . . —

Mme DE GRIGNAN.

Notice sur l'auteur (*en note*).. . 162
Lettre de Mme de Simiane (*en note*) —

Choix de Lettres.
I. A Bussy (*lettre d'adieu*). . —
II. Au même (*sur la maladie de Mme de Sévigné*). . . . —
III. Au prés. de Moulceau (*sur la mort de Mme de Sévigné*). 163

DE FEUQUIÈRES.

Note. 164

Lettre à Louis XIV (*dernière recommandation*). 164

MALEBRANCHE.

Notice sur l'auteur (*en note*). . . —
Sentences détachées (*en note*). . 165

Frag. des Entretiens sur la métaphysique, la religion et la mort.
La magnificence de Dieu révélée dans la nature. 164

FÉNELON.

Notice sur l'auteur (*en note*). . . 167
Sentences détachées, et Maxime de saine politique (*en note*). . . 168
La coquette (*en note*). . . . . —
Le fantasque. 167

Fragments de Télémaque.
I. Tyr. 170
II. La mort et son cortége au pied du trône de Pluton. . 171
III. Le présent et l'avenir. . . —

Fragm. sur l'existence de Dieu.
Dieu révélé par la nature. . . —
I. De la terre. 172
II. De l'eau. 173
III. De l'air. 175

Choix de Dialogues.
I. Louis XI et Philippe de Commines. . . . . —
II. Le connétable de Bourbon et Bayard. 177
III. Charles-Quint et un jeune moine de Saint-Just. . . 179

Choix de Fables.
I. L'abeille et la mouche. . . 180
II. Les deux renards. . . . 181
III. Le loup et le jeune mouton. —
IV. Le singe.. . . . . —

Choix de Lettres.
Au marquis de Fénelon, son neveu. 182
I. Cambrai, le 23 août 1710 . —
II. Cambrai, le 6 décemb. 1712. 183
III. Cambrai, le 27 mars 1713. . —

* REGNARD.

Notice sur l'auteur (*en note*). . . 184
Fragment du Voyage de Suède. —

* HAMILTON.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 189
Fragm. des Mémoires du Chevalier de Grammont.
I. Introduction. . . . . —
II. L'habit du chevalier de Grammont. 190
III. Le siége de Lérida. . . . 192

BRUEYS.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 193
Sur Palaprat; fragment de l'avocat Patelin, acte III, scène IV (*en note*). . . . . —
Fragm. du Grondeur, a. I, sc. VI. —

ROLLIN

Notice sur l'auteur (*en note*). . 196
Fragm. du livre de la manière d'étudier les belles-lettres.
I. Du style fleuri. . . . . —
Modèle de Quinault (*en note*). —
II. De l'utilité de l'histoire. . . 197
Frag. de l'Histoire ancienne.
Cyrus et Tigrane. 199

SAINT-SIMON.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 203
Fragments des Mémoires.
I. Portrait de Mme la duchesse de Bourgogne. . . . . —
II. Portrait du duc de Bourgogne. 205

CHOIX DE POÈTES.

MALHERBE.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 207
Ode à Louis XIII. . . . . —
Consolation à un père. 208
Stances. 209
Sonnet. 210
Inscription pour une fontaine. . —

REGNIER.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 211
Maux qui suivirent la décadence de l'âge d'or (*satire*). . . . 211
Epître III. 212

ANNE DE ROHAN.

Note. 213
Sur la mort de Henri IV (*fragm.*) —

PATRIX.

Notice sur l'auteur (*en note*). . . 214
Anecdote sur lui. — La mort confond tous les rangs (*en note*). —
Un mourant. . . . . —

RACAN.

Notice sur l'auteur (*en note*). . . 215
Les douceurs de la vie champêtre. . . . . —
La venue du printemps (*fragm.*). 217

CHAPELAIN.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 218
Jeanne d'Arc à Charles VII (*frag.*) —

* VOITURE.

Pour la note voy. p. 59. . . .
Sur les sonnets de Voiture et de Benserade (*en note*). . . . 220
Sonnet. . . . . —

LE MOYNE.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 221
Les tombeaux des rois d'Egypte (*fragment de saint Louis*). . —

ROTROU.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 222
Fragm. de Venceslas a. I, sc. I. —

P. CORNEILLE.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 224
Sur son frère Thomas; anecdote sur les deux Corneille; de ses pièces persifflées de Boileau (*en note*). . . . . —

Fragments du Cid.

I. Hésitation de Rodrigue. . . —
II. Combat contre les Maures. . 229

Fragments d'Horace.

I. Réflexions de Sabine. . . 230
II. Combat des Horaces et des Curiaces. 231
III. Imprécation de Camille. . . 232

Fragments de Cinna.

I. Discours de Cinna. . . . —
II. Plaintes d'Auguste. . . . 234
III. Reproches d'Auguste à Cinna. —
IV. Vengeance d'Auguste. . . 237

Fragment de Polyeucte :
Martyre de Polyeucte. 238

Fragment de l'Excuse à l'Ariste. —

THOMAS CORNEILLE.

Notice sur l'auteur (*en note*). . —
Fragment d'Ariane, a. III, sc. IV. 239
Fragment du comte d'Essex, acte IV, scène III. 241
Fragment du festin de pierre. . 242

CHAPELLE.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 242
Notice sur le collaborateur Bachaumont; fragment du voyage à Montpellier ; notice sur J. La Chapelle; épigramme (*en note*). —
Epître à Molière. . . . . —
Impromptu à Boileau. 245
Rondeau. 246

Mlle DE SCUDÉRY.

Notice sur l'auteur (*en note*). . . 245
Stances sur la résurrection. . 246
Portrait de Thérécide. . . . —
La beauté, l'esprit et la vertu. . 248
Madrigal sur son portrait. . . —

Mlle DE LA VIGNE.

Note. . . . . —
La passion vaincue (*sonnet*). . —

* SCARRON.

Pour la notice voy p. 61. . . —
A la reine mère, en lui demandant un bénéfice 249
Vers de reconnaissance (*en note*). —
Tout dépérit avec le temps. . . —
Epître à M. Sarazin. 250
Son épitaphe. . . . . —

BENSSERADE.

Notice sur l'auteur (*en note*). . —
Sonnet. . . . . —
Les Jobistes et les Uranistes ; l'avis de Corneille (*en note*). 251
Sur les saisons (*rondeau*). . . —
Fable. 252

SARAZIN.

Notice sur l'auteur (*en note*). . —
Glose sur le sonnet de Job. . . —

BRÉBEUF.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 254
La forêt de Marseille (*fragment de la Pharsale*). . . . . —
Eloge de Pompée. 255
Sur l'inconstance humaine. . . 256
Choix d'épigrammes. . . . . —

* MOLIÈRE.

Pour la notice voy. p 98. . . .
Fragm. des Fâcheux, a. I, sc. I. —
Fragm. du Misanthrope, a. I, s. I. 259
Fragm. de Tartuffe, a. I, sc. V. 260
Fragm. des Femmes savantes. acte II, scène VII. 261
Trissotin et Vadius (*satire*). . . 262

* LA FONTAINE.

Pour la notice voy. 107. . . . 264

Choix de Fables.

Introduction. . . . . —
I. La cigale et la fourmi. . —
II. Le corbeau et le renard. . —
III. La grenouille qui se veut faire aussi grosse que, etc. 265
IV. Le loup et le chien. . . . —
V. Le rat de ville et le rat des champs (*notice littéraire en note*). 266
VI. La mort et le bûcheron (*notice littéraire en note*). . 267
VII. Le chêne et le roseau. . . —
VIII. Le renard et le bouc. . . 268
IX. Le renard et les raisins. . 269
X. Les animaux malades de la peste. . . . . —
XI. Le vieillard et les trois jeunes hommes. . . . 271
XII. Le renard et les poulets d'Inde. . . . . —
Elégie aux nymphes de Vaux (*fragment*). 272
Notice sur Nicolas Fouquet (*en note*). . . . . —
Sur l'imitation (*fragment*). . . 273
Son épitaphe, faite par lui-même. 274

SÉGRAIS.

Notice sur l'auteur (*en note*). . —
Aminte (*fragment*). . . . . —

Fragm. de la trad. de l'Enéide.

I. Embrasement de Troie. . . 275
II. Le mont Etna. 276

QUINAULT.

Notice sur l'auteur (*en note*). . —

Fragm. des pièces dramatiques.

I. De Cadmus . . . . . —
II. De Thésée 278
III. D'Athis.
1. Morphée au soleil. . —
2. Pouvoir de la persévérance. . . . . —
IV. De Proserpine.
Géants foudroyés par Jupiter. 279
V. De Persée.
1. Il n'est point de vrai bonheur sans la vertu. —
2. Tristes effets de l'orgueil. . . . . —
VI De Phaëton.
1. L'amour ainsi que la mer a ses orages. . . 280
2. Au soleil. . . . . —

PERRAULT.

Notice sur l'auteur (*en note*). . . 281
Portrait de l'amitié. . . . . —

MÉNAGE.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 282
Le jardinier (*fragment*). . . . —

* JEAN RACINE.

Pour la notice voy. 141.

Fragment d'Andromaque.

Acte V, sc. I, monologue d'Hermione. 283

Fragment d'Iphigénie.

Ac. I, sc. II. Monologue d'Achille. 284

Fragment de Phèdre.

A. V, sc. VI. Récit de Théramène. 285

Fragment d'Esther.

A. III, sc. III. Chœur des Israélit. 286
Note. . . . . —

Fragment d'Athalie.

Acte I, scène I. Joad. Abner. . 288
Acte I, scène IV. Le chœur. . . 292
Acte V, sc. VII et VIII (*finales*). 293

Poésie religieuse.

Sur les vaines occupations des gens du siècle. . . . . —

BOILEAU.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 295
Les embarras de Paris (*fragm.* . —

Fragment des Epîtres.

I. A M. l'abbé des Roches. . 299
II. A M. de Lamoignon. . . 300
III. A M. Racine. 301
IV. A M. le marquis de Seignelay. 303

Fragment de l'Art poétique.

Chant I. 305
Chant II. . . . , ... 308
Chant III. 309

Fragment du Lutrin.

Chant I. . , . , ... 310
Le bucheron et la mort (*fable*). 212
Epigramme et (*en note*) notice sur l'abbé Roquette. . . . . —

Mme DESHOULIÈRES.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 313
Les moutons (*idylle*). . . . . —
Maximes : I. l'Amour-propre. II. La mort. Bouts-rimés (*en note*) 314

A ses enfants. 315
Epître à Louis XIV. 316
Madrigal. 317

BOURSAULT.

Notice sur l'auteur (*en note*). . —
Fragment d'Esope à la cour.
Heureux les rois qui veulent, etc. —
Félicité de l'honnête homme. . 319
Epigramme. 320

* FLÉCHIER.

Pour la notice voy. 148.
Apostrophe à Rome. . . . . —

REGNIER-DESMARAIS.

Note. . . . . —
A quoi l'on doit aspirer dans la vieillesse. . . . . —
Le passé et l'avenir. 321

CHAULIEU.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 322
Les louanges de la vie champêtre. —
Sur la goutte. 324
Adieu aux muses (*fragment*). . —

LA FARE.

Note. 325
Sur ses vers. . . . . —
A la louange de la paresse (*satire*). —
Ode à la vérité (*fragment*). . . —
Epigramme. 327

LA MONNOYE.

Notice sur l'auteur (*en note*). . —
La Palisse (*original de « Dumboms lefverne »*) ; Noëls Bourguignons (*en note*). . . . . —
Sonnets.
I. Sur le peu de durée de la vie. —
II. Le rire. . . . . —
Epigrammes. I. II. 329

LA FOSSE.

Note. . . . . —
Frag. de Manlius. A. I, sc. III. —
L'amour réfugié chez Anacréon. 331

LAINEZ.

Note. 331
Chanson. . . . . —

* REGNARD.

Pour la notice voy. 187 et . . 332
Not. sur Du Fresny et M. Baron (*en note*). 333
Frag. du Joueur. A. IV, sc. I. 332
Fragment du tombeau de M. Boileau-Despréaux (*satire*). . . 334

* HAMILTON.

Pour la notice voy. 192.
Rondeau. . . . . —

J.-G. DE CAMPISTRON.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 335
Epigramme (*en note*). . . . . —
Fragm. de Virginie. A. V, sc. VII. —

L. DE CAMPISTRON.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 336
La sympathie (*sonnet*). . . . —

VERGIER.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 337
Le rêve (*fragment*). . . . . —

DANCOURT.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 339
Fragment de Sancho Pança.
Acte V, sc. VI (*monologue de Sancho*. . . . . —
Acte V, scène XVII (*finale*). . —

Mme DE MURAT.

Note. 341
Pour plaire, il faut être naturel. —

SÉNECÉ.

Note. 342
Choix d'épigrammes.
I. A demain !. . . . . —
II. Conseil à un avare. . . . —
III. Ingénuité. 343
IV. La tante à l'humeur chagrine. —
V. L'éloquence reconnue. . . 344

☞ En réunissant en un seul volume les deux Cours qui composent le tome Ier cette feuille, contenant les pages I-VIII, doit être mise à la fin du tome, avant le contenu du 2e Cours avec lequel correspond sa pagination.

CONTENU DU TOME I.

b) Du Cours II.

SECTION DEUXIÈME

CONTENANT

L'ÉPOQUE DEPUIS LA MORT DE LOUIS XIV JUSQU'AUX PREMIERS TEMPS DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE (1715—1790).

INTRODUCTION.

I. Sur la littérature du XVIIIe siècle. Par DRIOUX. 347
II. Jugements littéraires (*rangés par ordre alphabétique*). 348
A. par D'ALEMBERT. . . . . —
B. par PALISSOT. 350
III. Sur Voltaire, la personnification complète du XVIIIe siècle, par VICTOR HUGO. 356
IV. J.-J. Rousseau et le XVIIIe siècle, par M. DE BARANTE. 359

CHOIX DE PROSATEURS.

FLEURY.
Notice sur l'auteur (*en note*). . 361
Sentences détachées (*en note*). . —
Les patriarches (*fragment*). . . —

ANDRÉ DACIER.
Notice sur l'auteur (*en note*). . 362
Sur sa femme et sur A. Galland (*en note*). . . . . —
La vie de Plutarque (*fragment*). —

ANNE DACIER.
Notice sur l'auteur (*en note*). . 364
De l'art de traduire (*fragment*). —

VERTOT.
Notice sur l'auteur (*en note*). . 365
Fragment des Révolutions Romaines.
César. . . . . —
Fragment des Révolutions de Suède.
Gustaf Wasa aux Dalécarliens, 1520. 366
Fragment des Révolutions de Portugal.
La bataille d'Alcacer. 367

MASSILLON.
Notice sur l'auteur (*en note*). . 370
Sentences détachées (*en note*). . 371
Fragment de l'Oraison funèbre de Louis XIV.
Fragments des Sermons.
I. La vie humaine et l'homme. 372
II. L'avarice. 373
III. La dureté envers les malheureux. . . . . —
IV. La vérité. 374
V. L'ambition. . . . . —
VI. Le roi conquérant. . . . —
VII. La victoire la plus glorieuse est celle que l'on remporte sur soi-même. 375
VIII. La conscience. 376
IX. La mort. . . . . —
X. Le petit nombre des élus. —
Citation du cardinal Maury (*en note*). . . . . —

* FONTENELLE [1].
Notice sur l'auteur (*en note*). . 378
Sentences détachées (*en note*). . 379
Fragment des Entretiens sur la pluralité des mondes.
Système du monde. 378

D'AGUESSEAU.
Notice sur l'auteur (*en note*). . 382

[1] L'astérisque indique les prosateurs que l'on retrouve parmi les poètes.

Démosthènes et Cicéron (*fragm.*). 382
Fragments du discours sur l'esprit et la science.
I. L'esprit. 383
II. La science 384

DUMARSAIS.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 385
Fragment de la Logique.
I. L'esprit et la matière. . —
II. L'âme et le corps. . . . —

Mme DE LAMBERT.

Notice sur l'auteur (*en note*). . . 386
Sentences détachées (*en note*). . 387
Avis à la jeunesse (*fragment*). 386

* LAMOTTE.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 391
Sentences détachées (*en note*). . 393
Sur la critique 391
Querelle littéraire entre La Motte et Mme Dacier (*en note*). . . 392

LE SAGE.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 394
Fragments de Gil Blas.
I. Gil Blas au lecteur. . . . —
II. Comment Gil Blas apprend qu'il n'est pas la huitième merveille du monde. . . 395
III. Mésaventure de Gil Blas chez l'archevêque de Grenade. 398

J. SAURIN.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 402
Sentences détachées (*en note*). . —
Notice sur B.-J. Saurin (*en note*). —
La joie de Siméon et la douleur de Marie (*fragment*). . . . —

Mme DE TENCIN.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 404
Extrait d'une lettre à M. Fontenelle. . . . . —

Mme DE STAAL.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 405
Son portrait fait par elle-même. —
Mlle Delaunay à la Bastille. . . —

* HÉNAULT.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 409
Portrait du cardinal de Retz (*fragment*). . . . . —

MONTESQUIEU.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 410
Notices sur ses ouvrages, et sentences détachées (*en note*). . —
Fragments de l'ouvrage de l'Esprit des lois.
I. De l'esclavage des nègres. . 410
II. Charles XII et Alexandre. . 412
Choix de Lettres Persanes.
I. La curiosité des habitants de Paris. 414
II. Les aveugles. . . . . —
III. Le décisionnaire. 415
IV. Les invalides. . . . . —

Mme DE GRAFFIGNY.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 418
Fragment des Lettres d'une Péruvienne.
Les Péruviens. . . . . —

PRÉVOST-D'EXILES.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 416
Son portrait tracé par lui-même (*en note*). . . . . —
Fragments de l'histoire de Manon Lescaut.
I. Influence de l'exemple dans l'exercice de la vertu. . . —
II. Rêve de bonheur. 420

BRIDAINE.

Notice sur l'auteur (*en note*). . —
Sur la nécessité du salut (*fragm.*). —

DUCLOS.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 422
Sentences détachées (*en note*). . 423
Fragment des Mémoires secrets des règnes de Louis XIV et de Louis XV.
Comment Dubois se fait archevêque de Cambrai. 422
Fragment des considérations sur les mœurs du XVIIIe siècle.
I. Les Français. 424
II. Le bon prince. . . . . —

* VOLTAIRE.

Notice sur l'auteur (*en note*). . —
Sentences détachées (*en note*). . 427
Fragment du Siècle de Louis XIV.
Guillaume III et Louis XIV. . . 424
Fragment du Précis de l'histoire de Louis XV.
Aventures du prince Charles-Edouard après la bataille de Culloden, en 1746. . . . 427
Fragments de l'Histoire de Charles XII.
I. Retraite de Schullembourg, en 1704. 431
II. Charles XII et Pierre le Grand. 432
Pièces et Fragments divers.
I. De l'éloquence. 433
II. De l'athéisme. 434
Choix de Lettres.
I. A. M. Helvétius. . . . . —

II. A milord Harvey. 435
III. A M. Marmontel. 437
IV. A Mme Denis, sa nièce. . . 438
V. A Mme Dupuy. 439
VI. A M. Lebrun. . . . . —
Fragment d'une adresse de M. Lebrun à Voltaire en faveur de la nièce de Corneille. Résultat de cette lettre ; intervention de Voltaire en faveur de la famille de Jean Calas (*en note*). . . . . —
VII. A Mme du Deffand. . . . 441

VAUVENARGUES.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 442
La vertu malheureuse (*fragm.*). —
Maximes détachées. 443

* DIDEROT.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 445
Sentences détachées (*en note*). . 446
Le rossignol, le coucou et l'âne (*allégorie*). 445
L'aile d'un papillon ((*fragment*). 448

* D'ALEMBERT.

Notice sur l'auteur (*en note*). . —
Sentence détachée (*en note*). . 449
Fragments littéraires.
I. Académie française. . . 448
II. Boileau. 449
III. Bossuet. 450
IV. Corneille. . . . . —
V. Descartes. . . . . —
VI. Fénelon. 451
VII. Fléchier. . . . . —
VIII. Malherbe. . . . . —
IX. Massillon et Bourdaloue. —
XI. Molière. 452
X. Racine. . . . . —

* HELVÉTIUS.

Notice sur l'auteur (*en note*). . —
Sentence détachée (*en note*). . 453
L'esprit et le génie (*fragment*). . 452

BUFFON.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 454
Sur le style (*fragment*). . . . —
Fragments de l'histoire naturelle.
I. Invocation à la paix. . . . 456
II. L'homme. . . . . —
1. La supériorité de l'homme. —
2. La mort de l'homme. . . 457
III. Les animaux. 458
1. Le cheval. . . . . —
2. Le chevreuil. 459
3. L'écureuil. . . . . —
4. La fauvette. 460
5. L'oiseau-mouche. . . . 461

Descriptions détachées.
I. Les savanes de l'Amérique méridionale. 461
II. Les déserts de l'Arabie pétrée. 462
Lettre à M. de La Condamine. . 463
Notice sur cet auteur (*en note*). . —

DE MABLY.

Notice sur l'auteur (*en note*). . —
La cour de Charlemagne (*fragment*). . . . . —
Phocion (*fragment*). 465

* J.-J. ROUSSEAU.

Notice sur l'auteur (*en note*). . . 466
Sentences détachées (*en note*). . 469
Fragments de la nouvelle Héloïse.
I. Les paysages de la Suisse. . 466
II. Le duel. 468
III. La conversation. 470
IV. Le suicide. . . . . —
Fragment de l'Emile, ou traité de l'éducation.
I. Lever du soleil. 471
II. Les jeunes gens corrompus, et les jeunes gens bien élevés. 472
III. Les plaisirs de Jean-Jacques s'il habitait la campagne. . —
Fragment des Confessions.
Le noyer. 474
Fragment des Rêveries du promeneur solitaire.
Les travaux dans les mines. . . 475
Fragment du discours sur les sciences et les arts.
L'ombre de Fabricius aux Romains. 476
Choix de lettres.
I. A Mme de Warens. . . . 477
II. A Voltaire. . . . . —
Autre lettre à Voltaire, cinq ans plus tard (*en note*). . . —
III. A M. de Malesherbes. . . 479
Note biogr. et anecdote sur lui (*en note*). . . . . —
IV. A Mylord Maréchal. . . . 482
V. Au roi de Prusse. 483
VI. A M. Moultou. . . . . —
Sur la correspondance de J.-J. Rousseau (*en note*). —

* FRÉDÉRIC II.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 484
Not. sur son cercle littéraire (*en note*). . . . . —
Lettre à M. d'Alembert. . . . —
Not. sur cette lettre (*en note*). . 487

* MAD. DU BOCCAGE.
Notice sur l'auteur (*en note*). . 488
Fragments des lettres sur l'Angleterre, la Hollande et l'Italie.
I. Londres, le 1er avril 1750. . —
II. La Haye, le 20 juin 1750. . 489
III. A Venise, 1757. 490
IV. De Rome, le 22 août 1757. . 491

BARTHÉLEMY.
Notice sur l'auteur (*en note*). . 493
Sentences détachées (*en note*). . 494
Fragments du Voyage en Grèce du jeune Anacharsis.
I. La peste d'Athènes. . . . 493
II. Le peuple athénien. . . . 496
III. Une tempête au cap Sunium. —

* SAINT-LAMBERT.
Notice sur l'auteur (*en note*). . 497
L'Abenaki (*conte*). . . . . —

BONNET.
Notice sur l'auteur (*en note*). . 499
Fragments de la Contemplation de la nature.
I. Introduction. . . . . —
II. Le firmament. 500
III. Pluralité des mondes. . . —
IV. Passage des végétaux aux animaux. 501
V. Conclusion. 502

MAD. RICCOBONI.
Notice sur l'auteur et sur ses homonymes (*en note*). . . . 503
Lettres d'une épouse (*fragm.*). I, II. —

CONDILLAC.
Notice sur l'auteur (*en note*). . 505
Sentences détachées de l'auteur. (*en note*). 507
Qu'est-ce que l'harmonie? (*fr.*). —
Qu'est-ce que l'analyse? (*fragm.*) 507

RAYNAL.
Notice sur l'auteur (*en note*). . . —
Fragm. de l'hist. philosophique du commerce des deux Indes.
I. Frédéric le Grand. . . . —
II. L'ouragan dans les Antilles. 509
III. La vraie gloire. 510
IV. Magnanimité d'un nègre. . —

* DESMAHIS.
Notice sur l'auteur (*en note*). . 511
Sentences détachées (*en note*). . 512
Le fat. 511

GUÉNEAU DE MONTBÉLIARD.
Notice sur l'auteur (*en note*) . 513
Fragm. du livre sur les Oiseaux.
I. L'hirondelle. 513
II. Attachement de la poule pour ses poussins. 514

MILLOT.
Notice sur l'auteur (*en note*). . 515
La pucelle d'Orléans (*fragm.*). . —

GUÉNARD.
Notice sur l'auteur (*en note*). . 518
De la liberté de penser opérée par Descartes (*fragm.*). . . —

* MARMONTEL.
Notice sur l'auteur (*en note*). . 519
Fragment de Bélisaire.
Bélisaire dans un château de la Thrace. . . . . —
Fragment des Incas.
Calme au milieu de l'Océan. . . 523
Lettre au duc de Choiseul. . . 524
Notice sur cette lettre (*en note*). —

* THOMAS.
Notice sur l'auteur (*en note*). . . —
Sentence détachée (*en note*). . . 525
Fragment de l'Eloge de Marc-Aurèle.
Hommage rendu à sa cendre. . 524
Fragment de l'Essai sur les Eloges.
Jugements des morts en Egypte. 526
La gloire (*en note*). . . . . —
Lettre à Ducis, 1785. 528

MARIVAUX.
Notice sur l'auteur (*en note*). . —
Fragment du Legs. —
Marianne (*fragment*). 532
Fragment du Paysan parvenu.
Une dame de qualité au XVIIIe s. 533

* BEAUMARCHAIS.
Notice sur l'auteur (*en note*). . 534
Sentences détachées (*en note*). . 538
Fragment du Barbier de Séville. Acte I, scène II. . . . 539
Notice sur cette pièce (*en note*). 539
Fragment des Mémoires. . . . —
Son portrait par lui-même. . . 542

* RULHIÈRE.
Notice sur l'auteur (*en note*). . . —
Fragment de l'histoire de la Révolution de Russie.
Incendie de la flotte turque à Tchesmé, 1770. . . . . —

PAILLY.
Notice sur l'auteur (*en note*). . 545

Fragment des Éloges.
I. L'art dramatique. . . . 545
II. La gloire et l'envie. . . . 546
III. Leibnitz. 547
IV. Gresset. 548

CONDORCET.

Notice sur l'auteur (*en note*). . —
Sentence détachée (*en note*). . . 551
L'esprit humain aux temps des peuples pasteurs (*fragm.*). . 548

* BOUFFLERS.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 551
Son portrait par le prince de Ligne. 552
Fragment des lettres sur la Suisse. I, II. 551

DUPATY.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 553
Fragment des lettres sur l'Italie.
La Grande cascade. . . . . —

GUIBERT.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 555
Derniers moments de Frédéric II (*fragm.*). . . . . —

* BERQUIN.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 557
Conseil d'un père à son fils. . —

* BERTIN.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 558
Lettre à M. de Parny. . . . —

ROUSSEL.

Notice sur l'auteur et sur quelques-uns de ses homonymes. (*en note*). 562
Les qualités distinctives de la femme (*fragm.*). . . . . —

LE PRINCE DE LIGNE.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 564
Sentence détachée (*en note*). . 566
Sermon aux soldats d'un régiment wallon. 564
Introduction de ce sermon (*en note*). 567

* FLORIAN.

Notice sur l'auteur (*en note*). . —
Fragments d'Estelle.
I. Introduction. . . . . —
II. L'amitié. 568
Fragment de Numa Pompilius.
I. Fête de Cérès. 569
II. Description de la campagne de Rome et de cette ville guerrière. 570
Fragm. de Gonzalve de Cordoue.
Le Combat du taureau. . . . 571
Choix de lettres.
I. A M. Gessner. 572
La réponse de M. Gessner (*en note*). . . . . —
II. A M. de Boissy-d'Anglas. . 573
Notice biogr. (*en note*). . —
III. Au même. 574
IV. Au même. . . . . —

CHOIX DE POÈTES.

* FONTENELLE.

Pour la notice, voy. page 378. . 575
Sur ma vieillesse. . . . . —
Daphné (*sonnet*). . . . . —

J.-B. ROUSSEAU.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 576
Sentences détachées (*en note*). . 578
Son épitaphe par Piron (*en note*). —
Sur un commencement d'année. 576
Fragment des Odes.
I. Existence de Dieu. . . . 579
II. Aveuglement des hommes du siècle. 580
III. Ode au comte du Luc. . . 582
IV. La renommée. 586
Vers au bas du portrait de Boileau. . . . . —
Epigrammes. I, II. . . . . —

* LA MOTTE.

Pour la notice, voy. page 391. . 586
Fragment de Romulus. Acte IV, scène II. 586
Choix de Fables.
Jugement de J.-B. Rousseau (*en note*). 588
I. Le berger et les échos. . . —
II. La brebis et le buisson. . . 589
III. L'enfant et les noisettes. . —
IV. Le fromage. . . . . —
V. Le caméléon. 590
VI. La montre et le cadran. . . 591
Vers sur Alexandre. 592

CRÉBILLON (PÈRE).

Notice sur l'auteur. . . . . —
Fragment d'Atrée et Thyeste.
Acte II, scène II. . . . . —

* HÉNAULT.

Pour la notice, voy. page 409. . 597
Les douceurs de la vie privée (*sonnet*). 597

DESTOUCHES.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 557
Fragm. du Glorieux. A. III, sc. I. —
Fragment du Philosophe marié.
Acte IV, scène III. 601
Heureux celui qui passe ses jours dans l'obscurité. 602
Le sort du poète (*épigramme*). . —

GRÉCOURT.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 603
Epître sur le dérèglement de la musique. . . . . —
Epigramme. 604

L. RACINE.

Notice sur l'auteur (*en note*). . —
Fragm. du poème de la Religion.
I. Dieu révélé par la nature. . —
II. L'invention des arts. . . . 607
Ode sur la solitude. . . . . —
Sur la vengeance. . . . . —

PANARD.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 608
Sur la vengeance. . . . . —
Chanson. 609

LE FRANC DE POMPIGNAN.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 610
Ode sur la mort de J.-B. Rousseau. 613
Fragm. de l'imitation du Ps. CIII. —
Les tombeaux (*ode*). 615
Fragment de l'hymne pour le jour des morts. 616

* VOLTAIRE.

Pour la notice, voy. page 424. . 617
Esquisse biographique plus complète (*en note*). . . . . —
Fragments de la Henriade.
I. Valois et Bourbon. . . . —
II. Le meurtre de Coligny. . . 620
III. L'assassinat de Valois. . . 622
IV. L'espérance et le sommeil. . 624
V. Combat de Turenne contre d'Aumale. . . . . —
VI. Famine de Paris. 625
Fragments du Théâtre.
I. De Zaïre, acte II, scène III. 626
II. De Mérope, acte I, scène III. 627
Poésies diverses.
Sur la modération (*fragm.*). . 629
L'immortalité de l'âme. . . . 631
La vie du grand monde. . . . 632
Conseils aux pères et aux enfants. 633
Charme des fables. 634
Aidons-nous mutuellement. . . —
Madrigal. 635
Epigramme sur l'abbé Trublet . —
Notice historique sur cet écrivain (*en note*). 635
Epigramme contre les sonneurs. —

MAD. DU DEFFAND.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 636
Les deux âges de l'homme. . . —

* DIDEROT.

Pour la notice, voy. page 448. . 638
Epître à un pauvre poète. . . —

* D'ALEMBERT.

Pour la notice, voy page 448. . —
Quatrain mis sous le buste du maréchal de Saxe. . . . . —

* HELVÉTIUS.

Pour la notice, voy. page 452. . 639
Le bonheur (*fragm.*). . . . . —
Le luxe (*fragm.*). 640

PIRON.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 640
Acrostiche; épitaphes (*en note*). 643
Fragment de la Métromanie.
Acte V, scène I. . . . . —
Fragment de Fernand Cortez.
Acte IV, scène VIII. . . . 645
Epigrammes.
I. Sur M. de la Condamine. . —
II. Sur une traduction de Baculard d'Arnaud. 646
Notice sur cet écrivain; épigramme par Lebrun (*en note*). . . . . —
III. Contre l'abbé Desfontaines. —
Notice sur celui-ci (*en note*). . . —

SAURIN.

Notice sur l'auteur (*en note*). . —
Fragment de Beverlei.
Fragment de Spartacus. . . . 649

GRESSET.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 651
Fragment du Méchant.
Acte I, scène II. . . . . —
Acte II, scène III. 653
Acte IV, scène IV. 654
Fragments de la Chartreuse.
I. La chambre du poète. . . 655
II. La vie humaine. 658
Fragment de Vert-Vert.
Le Perroquet. . . . . —
Fragment des Odes.
I. L'amour de la patrie. . . . 659
II. Sur la mort d'une jeune religieuse. 661

GENTIL BERNARD.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 662
Deux pièces en vers de Voltaire (*en note*). 663

Le hameau (*fragm.*). 662
Fragments des Epîtres.
I. Sur le printemps 663
II Sur l'automne 664
III. Sur l'hiver . . . . . —
La rose (*fragm.*) 665

GUIMOND DE LA TOUCHE.

Notice sur l'auteur (*en note*). . —
L'amitié (*fragm.*). . . . . —

* J.-J. ROUSSEAU.

Pour la notice, voy. page 466. . 667
Esquisse biographique complétée (*en note*) . . . . . —
L'allée de Sylvie (*fragm.*). . . —

* FRÉDÉRIC II.

Pour la notice, voy. page 484. . 668
Epître adressée à lui par Gresset (*en note*) 669
Fragment de l'Art de la guerre.
I. La paix et la guerre . . . 668
II. Fehrbellin. . . . . —
III. Tilly 670
IV. Le lendemain d'une bataille. —
V. Clémence du vainqueur . . —
Fragment des Epîtres.
I. A ma sœur de Suède . . . 671
II. A Voltaire. . . . . —
III. Aux Prussiens 672

DE BERNIS.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 673
Pensée détachée. 675
L'amour de la patrie (*fragm.*) . —
Fragments des « parties du jour. »
I. Introduction. 675
II. Le matin. 676
III. Le midi . . . . . —
IV. Le soir. 677
V. La nuit. . . . . —
L'amour comme il doit être (*fragm.*). 678

* MAD. DU BOCCAGE.

Pour la notice, voy. page 488. . 679
Description de l'Eden (*fragm.*) . —
Epigramme sur ce poème (*en note*). . . . . —

* SAINT-LAMBERT.

Pour la notice, voy. page 497. . —
Fragments des Saisons.
L'orage (*L'été*). . . . . —
Le matin et le soir (*fragm.*) . . 680

SEDAINE.

Notice biogr. et épigramme sur l'auteur (*en note*). 681
Epître à mon habit . . . . . —

DUC DE NIVERNAIS.

Notice sur l'auteur (*en note*) . . 685
Choix de Fables.
I. Cassandre . . . . . —
II. Le trésor et les souhaits. . 687
III. La perdrix et ses petits . . 688
IV. Le combat du Cirque. . . 689

* DESMAHIS.

Pour la notice, voy. page 511. . —
Fragment de l'honnête homme.
Acte II, scène II. 690
S'il faut penser, c'est pour agir (*fragm.*). 691
Vers sur la maison de d'Argenson. —

LEMIERRE.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 692
Sentences détachées (*en note*). . 694
Le jour des Morts. 692
Fragment d'une épître à Sedaine. 693

DE BELLOY.

Notice sur l'auteur (*en note*) . . 694
Sentences détachées (*en note*). . 696
Fragment du siége de Calais.
Acte I, scène VI. . . . . —

* MARMONTEL.

Pour la notice, voy. page 519. . 697
Epître aux poètes (*fragm.*). . . —
Idylle 699
Epitaphe du Maréchal de Saxe . —

MALFILATRE.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 700
Le soleil fixe au milieu des planètes. . . . . —
Les deux serpents. 703

COLARDEAU.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 704
Epître à un ami parti pour la Pologne. . . . . —

* THOMAS.

Pour la notice, voy. page 524. . 707
Fragments des Odes.
I. Sur le temps. . . . . —
II. Sur les devoirs de la société. 708
Epître au peuple (*fragm.*). . . 709

DORAT.

Notice sur l'auteur; vers de lui (*en note*). 711
L'immortalité de l'âme (*fragm.*). —
Les regrets de l'amitié. . . . 712
Notice sur ces vers. 713
Choix de Fables.
I. Le merle et le ver luisant. . —
II. L'or et le fer. 714
III. L'enfant et le hochet . . . —
IV. L'ane et le cheval 715

V. L'esprit du peuple . . . 715
VI. La linotte . . . . . —
VII. L'autruche. 716
Madrigal à Mlle Clairon . . . 717

* RULHIÈRE.

Pour la notice, voy. page 542. . —
Fragment des Disputes.

ROUCHER.

Notice sur l'auteur ; ses derniers vers (*en note*). 718
Fragments des Mois.
I. Introduction. . . . . —
II. Mars. 719
III. Avril. 720
IV. Mai . . . . . —
V. Juin. . . . . —
VI. Août. . . . . —
VII. Octobre. 721
VIII. Novembre. 722
IX. Décembre . . . . . —
X. Janvier. . . . . —
XI. Février. 723
XII. Conclusion. 724

* BEAUMARCHAIS.

Pour la notice, voy. page 534. . —
Romance du mariage de Figaro. —

AUBERT.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 725
Choix de Fables.
I. Le livre de la raison . . . —
II. Le tonnerre et les grenouilles. 726

* BOUFFLERS.

Pour la notice, voy. p. 551. . . —
Le vrai philosophe . . . . . —
Chanson et quatrain. 727
Tableau de la vie humaine. . . —
Couplet. . . . . —
Son épitaphe (*en note*). . . . —

GILBERT.

Notice sur l'auteur (*en note*). . —
Pensée détachée (*en note*). . . 731
Le jugement dernier (*fragm.*) . 727
Le criminel. 732
Le XVIIIe siècle (*fragm.*) . . . —
Adieux d'un jeune poète à la vie. 735
Notice sur Dorange, strophe de lui (*en note*). . . . . —

LÉONARD.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 736
Les tombeaux (*idylle*). . . . —
Le bonheur. 738

* BERQUIN.

Pour la notice, voy. page 557. . 739
Choix de Romances.
I. Chant d'une mère 739
II. Le nid de fauvettes. . . . —

BONNARD.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 740
L'amour et l'amitié. . . . . —
A M. Guéneau de Montbéliard . 741
Vers sur le tombeau de Bayard. 742
Moralité . . . . . —

IMBERT.

Notice sur l'auteur (*en note*). . —
Choix de Fables.
I. Le papillon et la mouche. . —
II. L'homme et l'espalier. . . 743
III. Les enfants et la rose. . . —
IV. Epilogue. 744

* BERTIN.

Pour la notice, voy. page 558. . 745
Gavarnie . . . . . —
Sa dernière élégie 746

MAD. DE VERDIER.

Notice sur l'auteur (*en note*). . —
La fontaine de Vaucluse . . . —

FABRE D'ÉGLANTINE.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 748
Fragment du Philinte de Molière. acte II, scène IX . . . . . —
Les Précepteurs, act. II, sc. IV. 753
L'hospitalité (*romance*). . . . 754

* FLORIAN.

Pour la notice, voy. p. 567 . . 755
Choix de Fables.
I. La fable et la vérité. . . —
II. Les deux voyageurs. . . 756
III. Le rossignol et le prince . —
IV. L'aveugle et le paralytique. —
V. La brebis et le chien. . . 757
VI. Le grillon. 758
VII. Le danseur de corde et le balancier 759
VIII. Les singes et le léopard. . —
IX. Le roi Alphonse 760
X. Le voyage. 761
XI. L'âne et la flûte . . . . —
XII. Le léopard et l'écureuil. . 762
Epilogue 763
Romances, tirées d'Estelle.
I. Le départ . . . . . —
II. Les hirondelles. 764
III. Au tombeau de l'aimée. . 765
Poésies diverses.
Voltaire à Ferney (*fragm.*). . . —

APPENDICE. — **Notices et Citations supplémentaires. — Eclaircissements. — Curiosités littéraires.** 769